This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

Fr 13.5

From the Income of
the Bequest of
WALTER W.
NAUMBURG '89

1564 1616
NON
SANZ
DROICT

Harvard College Library

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LA

762
232

MOSAÏQUE DU MIDI.

PUBLICATION MENSUELLE.

Sixième Année.

1842.

TOULOUSE,
J.-B. PAYA, PROPRIETAIRE-EDITEUR,
HÔTEL CASTELLANE.

1842.

Digitized by Google

Fr 13.5 (6)

HARVARD UNIVERSITY LIBRARY
Mar 13 1964

Naumburg Fund

Digitized by Google

MOSAÏQUE DU MIDI.

SOUVENIR DES PYRÉNÉES.

LES BAINS D'USSAT.

Ussat est un petit village du département de l'Ariége, situé à une heure de Tarascon, sur la rive droite de la rivière. Ce chétif assemblage de chaumières a donné son nom à l'établissement thermal qui en est voisin, et dont les toits revêtus d'ardoises bleues, les murailles d'un jaune sale, et les contrevents verts, se montrent à travers les arbres sur la gauche du voyageur qui remonte l'Ariége, en suivant la grande route de Toulouse à Ax. Les bains et les constructions qui servent de logement aux baigneurs sont établis dans un défilé si étroit, et sur une plage si resserrée, que pendant les crues, les eaux de l'Ariége montent jusqu'au seuil du bâtiment, et que, si des rochers qui menacent la maison adossée à leur base un seul fragment se détachait, les toitures, les murailles et les planchers seraient enfoncés et brisés, comme sous la chute d'un obus ou d'une bombe.

Les bains d'Ussat doivent leur origine à une pieuse fondation. Le fils d'un seigneur du voisinage ayant trouvé la guérison d'une grave blessure dans le marécage bourbeux dont les eaux croupissantes n'avaient lavé jusque là que les membres noircis et la peau tannée des paysans malades et infirmes, la reconnaissance du père fit construire dans ce lieu quatre ou cinq caveaux. Aujourd'hui encore leurs toits pointus, leurs portes basses, leurs voûtes noires et cintrées partagent, avec des constructions plus récentes, l'honneur de servir de cabinets de bains à l'essaim de jeunes et jolies femmes qui, chaque saison, viennent émousser dans les eaux d'Ussat l'excessive sensibilité de leurs nerfs irritables. L'hospice de Pamiers, devenu par la suite propriétaire de l'établissement, à la charge d'y baigner et d'y nourrir toute l'année douze pauvres malades, s'acquitte encore de cette pieuse obligation, imposée par le vœu et la volonté du fondateur.

Devant les bâtimens qui contiennent, au rez-de-chaussée, les cuisines, la salle à manger, le billard et le salon de conversation, au premier et au second étage les chambres des baigneurs, un bras détourné de l'Ariége promène sur le sable le murmure de ses eaux limpides et fraîches. On a planté d'arbres le terrain sablonneux compris entre ce bras de l'Ariége et la rivière elle-même, dont les eaux verdâtres bordent la grande route, qui se déroule blanche et poudreuse sur la base de la montagne opposée. Ce bosquet, percé d'allées ombreuses et bien entretenues, de rares éclaircies que tapisse un épais gazon baigné par des eaux murmurantes, forme une promenade délicieuse. Chaque jour les baigneurs y cherchent un doux abri contre les chaleurs cuisantes que verse le soleil de juillet dans cette gorge étroite, et qu'augmente encore l'ardente réverbération des rochers voisins. Fort heureusement le vallon est si enfoncé entre les hautes montagnes qui l'entourent et le pressent, pour ainsi dire, entre leurs flancs arides, qu'aux plus longs jours le soleil se couche pour lui dès trois heures de l'après-midi, et permet alors à ses habitans de parcourir les rares promenades des environs.

La vie d'Ussat est toute différente de la vie qu'on mène dans les autres bains des Pyrénées. Le grand bâtiment dont nous avons déjà parlé, beaucoup plus long que large, élevé de deux étages au-dessus du rez-de-chaussée, partagé dans toute sa longueur par un étroit corridor, sur lequel s'ouvrent, comme dans un monastère, les petites portes d'une infinité de cellules construites en sapin, sert d'habitation aux baigneurs.

Voici l'ameublement de ces chambres : une mauvaise petite table en sapin, deux ou trois chaises, quelquefois un vieux fauteuil couvert d'une toile bleue ou rouge à carreaux, une antique commode dont les flancs arrondis et bombés gardent les traces d'anciennes dorures arrachées depuis long-temps; enfin, dans un coin, deux tréteaux portant sur quatre planches un sommier de crin, de l'épaisseur d'une galette, plus un matelas fourni de quelques livres d'une laine depuis long-temps durcie et ramassée en peloton sous la pression des milliers de corps humains, jeunes ou vieux, beaux ou laids, qui l'ont foulée.

Quand on vous introduira dans ce boudoir, quand

Digitized by Google

on vous mettra en possession de ce commode et somptueux mobilier, épargnez-vous la peine de témoigner votre surprise et votre dégoût; subissez courageusement, galment si vous le pouvez, la loi du pays; couchez-vous, tâchez de dormir, et consolez votre amour-propre et votre délicatesse en faisant vous-même cette réflexion par laquelle on ne manquera point de répondre à vos plaintes : « Madame, des baronnes, des comtesses, des marquises, des princesses, et même des femmes de banquiers, ont pourtant dormi sur ces lits que vous dédaignez ! »

Ce n'est pas tout; le lendemain matin la jeune et jolie dame qui s'est mise avec tant de répugnance dans ce vilain et mauvais lit se lève bien vite, impatiente de prendre son bain : elle se coiffe en quelques minutes d'un frais bonnet du matin et d'une gracieuse capote négligée; elle s'enveloppe soigneusement de son riche manteau, et garnit ses petits pieds de ses meilleurs brodequins, car les matinées sont fraîches, et le sable des allées, humide encore des rosées de la nuit. C'est fort bien; mais au lieu du cabinet propre, aéré, commode, dans le silence duquel elle s'était promis de se livrer à ses molles et tendres rêveries, la pauvre femme ne trouve qu'un obscur et sale caveau, où, par l'étroit grillage qui surmonte une porte si basse que la plus jeune fille se courbe pour la dépasser, pénètre tout juste la quantité d'air et de jour rigoureusement nécessaire pour conserver l'habitude de voir et de respirer.

Au lieu de la commode et riche baignoire de marbre dont les parois blanches et parsemées de veines bleues accueillent et enferment si gracieusement un beau corps, une fosse salement creusée dans la vase et le gravier s'ouvre au fond du caveau; c'est là qu'il faut rester une heure, allongée comme dans un tombeau! Si du moins l'eau était propre autant que salutaire! mais vainement sa limpidité trompeuse permet de compter ses cailloux du fond et de voir la vase molle et chaude qui tapisse les parois du bain; on sait ou l'on apprend que l'eau de ces espèces de baignoires ne se renouvelle que deux fois dans les vingt-quatre heures, et que, hommes ou femmes, jeunes ou vieux, infirmes ou sains, six ou sept baigneurs ont agité le bain dans lequel vous allez descendre, tiédi de leur haleine l'épaisse et chaude atmosphère que vous respirez, mouillé des traces encore humides de leur sortie le sol que foulent vos pieds nus ! — Et cependant, prenez votre parti, madame, hâtez-vous, car le temps s'écoule, et dans trois quarts d'heure, le son criard d'une lamentable crécelle vous avertira de faire place à votre successeur ! — On a vu des femmes pleurer en face de ce supplice ! Il est rare cependant qu'elles ne se résignent pas à le subir, plus rare encore que leur aversion se prolonge au-delà de deux ou trois jours.

Les repas se prennent en commun dans un vaste réfectoire; c'est là que se nouent vite et facilement les relations qui naturellement se prolongent ensuite, soit dans les allées du parc, soit dans les conversations, les amusemens et les danses du salon. Cette nécessité de vivre tous ensemble établit entre les baigneurs une sorte de familiarité intime, pleine de charme et d'attraits, qui ne se retrouve guère dans les autres établissemens thermaux.

Aussi, malgré les incommodités de l'habitation, le séjour d'Ussat est si agréable, ses eaux d'ailleurs possèdent contre les maux de nerfs des vertus si puissantes et si spéciales, que chaque saison y ramène de nombreux essaims de baigneurs et surtout de baigneuses; on y compte cinq ou six fois plus de femmes que d'hommes. Dans quelques années, lorsque l'établissement aura passé des mains des créanciers du fermier actuel, intéressés à ne faire aucune dépense, afin de rentrer plus tôt dans leurs créances, dans les mains du nouveau propriétaire, Ussat deviendra peut-être le rendez-vous le plus fréquenté des Pyrénées.

Les promenades sont peu nombreuses, mais on peut lier cependant quelques parties agréables; en remontant l'Ariége on trouve, à droite et à gauche, de beaux points de vue, et des ruines qui méritent d'attirer la curiosité. La petite ville de Tarascon, et surtout le chemin de traverse qui conduit de ses murailles démantelées à Ussat, présentent aussi des aspects variés et pittoresques. On fera bien encore d'aller voir à cinq ou six heures de marche la magnifique église de Vallcabrère, et les mines de fer de Vic-de-Sos, dont l'ingénieur fait les honneurs avec une complaisance parfaite. Enfin, qu'on n'oublie point de visiter les grottes des Echelles et de Bedayac; ce sont les vraies curiosités du lieu : je n'ai point vu la dernière, qu'on assure être fort belle, et d'un accès facile, même pour les dames. Quant à la première, qui s'ouvre dans le flanc même de la montagne, presqu'en face de l'établissement, je l'ai visitée l'année dernière avec un grand plaisir : je n'ai point vu de cathédrale dont les voûtes fussent plus hardies et les nefs plus spacieuses; je ne connais point de palais dont les galeries soient plus vastes, plus sonores, plus régulièrement prolongées. Je me rappelle encore avec émotion le moment où parvenus quatre dans la plus grande salle de cette grotte merveilleuse, chacun tenant une faible lumière, dont les pâles reflets éclairaient à demi les blanches stalactites qui pendaient de la voûte, ou dressaient sur le sol leurs formes fantastiques, nous avons d'une voix creuse et lugubre entonné les premiers versets de *Dies iræ*, puis chanté à pleine gorge l'admirable chœur du troisième acte de *Robert-le-Diable*.

Cette excursion souterraine m'eût causé bien d'autres émotions, si, avant de la faire, j'avais su l'histoire suivante qu'au sortir de la caverne notre vieux guide nous raconta, tandis que, couchés sur l'herbe, nous prenions quelque repos avant de redescendre la montagne.

Dans les premiers mois de l'année 1802, cette grotte, depuis long-temps fameuse par les curiosités qu'elle renferme, devint le repaire d'une bande de brigands aguerris, composée en grande partie de conscrits réfractaires et commandée par un homme habile et entreprenant, originaire des frontières d'Espagne, sur lesquelles il avait long-temps exercé le métier de contrebandier. Bientôt il fut impossible de se hasarder sur la route de Foix sans s'exposer à être dévalisé. Les diligences furent souvent arrêtées, l'argent du gouvernement pillé plusieurs fois et l'escorte qui l'accompagnait taillée en pièces; plusieurs vols furent commis avec une audace extrême dans les plus riches maisons de Tarascon, d'Ax et même de Foix; car encouragés par le succès de ses premières déprédations, recrutée

Digitized by Google

Eglise de Valcabrère (1).

ar quelques jeunes mineurs de la vallée de Sos, sti-
ulée par la bravoure du chef et la confiance sans bor-
es qu'il inspirait, la bande, qui ne comptait pas alors
oins de quarante hommes déterminés et armés jus-
u'aux dents, étendait ses excursions jusqu'à dix ou
douze lieues de la grotte qui lui servait de repaire et de
forteresse.

Des brigands eussent difficilement trouvé une re-
traite plus sûre, et d'une défense plus facile; la bou-
che de la grotte est très spacieuse, et la première ga-
lerie dans laquelle on pénètre est d'abord large de vingt
à trente pieds, et haute de quinze ou dix-huit; mais
après quelques centaines de pas, elle s'abaisse vers le
sol au point de le toucher presque, et de laisser à peine,
en un seul endroit, la place nécessaire au passage d'un
homme qui ramperait à plat ventre. C'est ainsi qu'on
franchissait ce défilé, avant que M. de Mortarieu, l'un
des préfets de l'Ariége, eût fait ouvrir dans le roc vif
la tranchée par laquelle on pénètre maintenant dans la
grotte, en prenant encore le soin de se courber beau-
coup pendant une ou deux minutes. Cette disposition
naturelle du lieu en rendait la défense infiniment aisée;
et pendant les absences de la bande, un homme ou
deux suffisaient à garder les avenues de sa retraite.

Il y avait quinze mois environ que les brigands fai-
saient l'effroi du pays par l'audace et l'impunité de leurs
entreprises; la police n'était parvenue pour tout succès
qu'a s'emparer du cadavre de l'un d'eux, tombé mort
dans un engagement entre la bande et la gendarmerie,

(1) A Valcabrère, on remarque une église éloignée des
abitations; elle s'élève au milieu d'un cimetière. Les vains
ruits du monde n'ont point de retentissement dans cet asile
e repos. Des inscriptions romaines annoncent qu'on est sur
ne terre historique. Sur le côté gauche de l'édifice se dessine
ne porte monumentale; elle est à plein-cintre. Dans le tym-
an, un bas-relief représente le Christ élevant la main droite
our bénir. Quatre statues en marbre remplacent les co-
onnes qui devaient soutenir et les chapiteaux et les arcs. On
a représenté saint Just, saint Pasteur, saint Etienne et
ne pieuse princesse : les murs sont formés de dalles, de
eaux marbres de diverses épaisseurs. Dans l'intérieur, on
emarque autour de l'abside des colonnes en marbre blanc
ui ne sont point rattachées à la construction · à droite, près
e la chaire, est encore l'extrémité d'une frise romaine d'une
arfaite conservation. A l'extrémité de l'abside était une belle
orniche qui souffrit beaucoup des agens destructeurs.
'église de Valcabrère est un des beaux monumens du xe
iecle.

(*Note du Directeur.*)

Digitized by Google

Vue de Saint-Girons (1).

sur la grande route de Saint-Girons, lorsqu'enfin le préfet du département, déterminé à faire cesser ce brigandage, s'entendit avec les autorités militaires pour diriger sur Tarascon une escouade de gendarmerie et un bataillon du 65e de ligne, qui tenait alors garnison dans l'Ariége. Pour trancher le mal dans sa racine, et s'emparer de la bande entière d'un seul coup, on résolut de surprendre les voleurs dans la grotte même où ils se retiraient. On plaça des espions dans les trous de rochers qui criblent la montagne opposée à l'ouverture de la caverne, et l'on tint secrètement à Tarascon deux compagnies d'infanterie et une dizaine de cavalier en armes et prêts à marcher au premier signal.

Deux jours après, à trois heures du matin, l'un d espions accourut en toute hâte avertir le commandat de la troupe que, cette nuit même, il venait de voi à la lueur des torches qu'ils portaient, les voleurs re trer dans leur repaire, chargés de sacs et de valise Aussitôt les soldats se mirent en marche, silencieux les armes chargées, la batterie des fusils couverte leurs mouchoirs pour éviter la fraîcheur du brouillar dont les flots roulaient sur les flancs des montagnes les gibernes complètement garnies de cartouches.

Quand la première compagnie fut arrivée, à la lue de quelques lanternes sourdes, à l'extrémité de première galerie, à l'entrée même de l'étroite ouver ture qui servait de passage aux voleurs, la troupe s'a rêta ; l'officier commandant forma en cercle les trent grenadiers qui composaient l'avant-garde, et, à voi basse, demanda un homme de bonne volonté pour s hasarder le premier à la suite du guide, dans cett sombre et étroite caverne. Le danger pouvait bien n pas être aussi grand qu'il paraissait; on savait que le brigands, enhardis par la longue impunité, faisaien d'habitude assez mauvaise garde; la bande venait d

(1) Saint-Girons, sur la rive droite du Salat, chef-lieu d'arrondissement, à 12 l. O. de Foix, pop. 4,381 hab. — Saint-Girons est situé avantageusement, à la jonction de deux rivières, le Lez et le Salat, et de quatre grandes routes très fréquentées; la ville, industrieuse, trafique beaucoup avec l'Espagne et fait un grand commerce de bestiaux. — Elle possède sur le Lez deux ponts de marbre bleuâtre; le *Pont-Neuf*, au-dessous de la ville, est une élégante construction de trois arches; à chaque extrémité de l'autre pont se trouvent des places, où se tiennent souvent des foires considérables. — *L'église paroissiale*, sur la rive droite, est remarquable par la haute flèche de son clocher, que supportent quatre arceaux sous lesquels passe une rue.

Digitized by Google

rentrer, il y avait deux heures à peine, d'une longue expédition; la fatigue l'avait sans doute plongée dans un profond sommeil; d'ailleurs on avait choisi pour cette importante expédition des soldats d'élite, jeunes, vigoureux, hardis; enfin on avait, avant le départ, distribué double ration d'eau-de-vie; pour un homme que demandait l'officier, il s'en présenta dix. On leur prescrivit d'observer un silence absolu pendant et après le trajet, à moins que l'attaque de l'ennemi ne les obligeât d'appeler du secours. A la sortie du boyau le long duquel il leur fallait ramper, chacun devait se relever doucement avec ses armes et se ranger de côté pour laisser passage à ses compagnons

Des cent hommes qui remplissaient la première galerie, soixante-quinze devaient ainsi pénétrer successivement dans l'intérieur de la grotte, les vingt-cinq autres faire sentinelle, prêter l'oreille, et se tenir préparés à porter secours aussitôt que le bruit de la fusillade se ferait entendre. En outre, une seconde compagnie stationnée au pied de la montagne devait la gravir au premier signal des sentinelles échelonnées de distance en distance.

Le premier qui s'engagea dans l'ouverture fut un jeune garçon d'Amolac, village voisin d'Ussat, qui connaissait l'intérieur de la caverne, et qui devait servir de guide. C'était un garçon résolu et bien découpé; il se coucha tout de son long et se mit à ramper comme un ver; bientôt on le perdit de vue; une minute après, un soldat le suivit, ses camarades l'imitèrent, et le silence et l'obscurité qui continuèrent à régner indiquèrent l'heureux succès de ces premières tentatives. La crainte secrète qui avait fait battre plus d'un cœur fut bientôt remplacée par un sentiment d'exaltation et de gaîté dont l'officier fut même obligé de comprimer plusieurs fois la manifestation.

Soixante-seize hommes mirent ainsi plus d'une heure à pénétrer l'un après l'autre dans cette caverne silencieuse, dont les échos allaient bientôt sans doute répéter les rugissemens de la fusillade, et les ténèbres s'illuminer de l'explosion de cent fusils.

Depuis une demi-heure le dernier de ces braves avait disparu, et le même silence continuait à régner: l'officier qui commandait les vingt-cinq hommes restés dans la galerie s'en inquiétait déjà, lorsqu'une décharge de fusils, suivie d'une seconde, puis après quelques momens d'une troisième, lui fit croire que l'affaire était engagée. Les sentinelles en donnèrent avis au bas de la montagne, et pendant que la seconde compagnie, transie par le brouillard et l'inaction, la gravissait au pas de course, deux gendarmes partis au grand galop portaient la nouvelle à Tarascon, et les vingt-cinq hommes demeurés à la garde de l'ouverture s'y glissaient un à un, impatiens de porter secours à ceux dont ils entendaient par momens les décharges.

Une heure après la fusillade avait cessé, et sauf une trentaine de fusilers restés avec un sergent à la garde du passage, la seconde compagnie avait tout entière suivi le chemin de la première.

Il était huit heures du matin, les paysans des alentours étaient assemblés par groupes au pied de la montagne, lorsque le colonel du régiment lui-même, à la tête d'une troisième compagnie, arriva au fond de la première galerie. C'était un homme dur au commandement, haut de taille, maigre de figure, sobre de paroles. Quand il eut appris du chef de poste comment les choses s'étaient passées, le nombre d'hommes déjà entrés dans la caverne, et le peu de temps qu'avait duré la fusillade, il fronça le sourcil, et un nuage sombre couvrit sa figure. Une demi-heure, une heure entière se passèrent dans l'attente, et le plus morne silence continuait à régner. Au bout de ce temps, le colonel, sans faire part à personne de ses craintes et de ses pensées, ordonna qu'un des voltigeurs présens prît de nouveau la route périlleuse qu'avaient franchie le matin cent cinquante de ses camarades; lui-même le suivit de près, et de manière à toujours toucher ses pieds; au bout de deux minutes on entendit le colonel, dont on apercevait encore les bottes dans l'obscurité, appeler à haute voix : personne ne répondit de l'intérieur à ses cris; un moment après on le vit sortir à reculons, seul et très pâle.

— Que personne ne bouge, dit-il à l'officier qui commandait la petite troupe, et qu'on aille sur-le-champ chercher à Tarascon deux maçons; qu'ils apportent leurs truelles, du plâtre, de l'eau, et tout ce qu'il faut pour bâtir.

Ce peu de mots glaça de surprise et d'effroi ceux qui les entendirent; plus d'un sentit le frisson dans ses veines et ses cheveux se dresser sur sa tête.

Les maçons arrivèrent, mais le colonel n'eut pas l'air de s'apercevoir de leur présence; il se promenait sombre et pensif.

Enfin, à six heures du soir, douze heures après l'entrée des deux compagnies dans l'intérieur de la grotte, pas un coup de fusil, pas un cri, pas un gémissement, pas un soupir ne s'était fait entendre; sur un signe du colonel, les maçons se mirent à l'ouvrage. Une demi-heure après, l'orifice du souterrain était solidement muré; vingt hommes en gardaient les approches, et des sentinelles espacées le long de la route, jusqu'au logis du colonel à Tarascon, se tenaient prêtes à donner l'alarme.

Les choses restèrent dans cet état trois jours entiers; le quatrième au matin, le receveur général du département de l'Ariége, à Foix, trouva en se levant sa caisse ouverte, la serrure brisée, et à la place des piles d'argent qui la garnissaient la veille, ces mots lisiblement écrits sur une feuille de papier blanc: *Les brigands de la grotte d'Ussat.*

Vous dire l'effroi que répandit dans la ville et dans les environs la nouvelle de cette aventure; vous conter les commentaires absurdes et superstitieux, les explications étranges et merveilleuses dont s'accrut en passant de bouche en bouche le récit de cette prouesse nouvelle de gens qu'on croyait bel et bien claquemurés dans leur souterrain, ce serait chose trop longue et trop difficile. La seule explication naturelle, c'était l'existence d'une autre issue que celle que l'on avait murée et gardée à vue, soit qu'elle existât naturellement, soit que les voleurs eussent entrepris de se frayer une route à travers les flancs de la montagne, dans l'intérieur de laquelle on croyait les avoir emprisonnés. Mais comment découvrir cette seconde issue? Vainement fit-on venir les vieillards les plus âgés du pays, aucun ne se rappelait avoir ouï dire que la grotte des Echelles, bien connue d'eux tous, eût une au-

Digitized by Google

tre bouche que celle par laquelle on avait l'habitude de s'y introduire. A la fin cependant on découvrit un vieux bon homme qui avait plus de cent dix ans, paralytique, à moitié sourd et aveugle aux trois quarts, qui, autant qu'on put comprendre les paroles échappées de ses lèvres, déclara se souvenir qu'en son jeune temps on avait pénétré dans la grotte par une seconde entrée beaucoup plus difficile que la première; il ajoutait que depuis longues années un éboulement de terre et de rochers en avait rendu le trajet à peu près impraticable.

C'était bien là un renseignement précieux; mais où était situé l'orifice de cette ancienne issue de la grotte ? Comment la retrouver ? La chose paraissait d'autant plus difficile qu'on avait en vain battu la montagne dans toutes ses faces, fouillé les moindres anfractuosités de ses rochers, coupé toutes les broussailles qui croissent sur ses flancs, et que les indications du vieux paysan, décédé quelques jours après les avoir données, étaient trop vagues pour qu'il fût possible d'y puiser aucune lumière. On prit le parti d'entourer la montagne d'une sorte de cordon sanitaire, et de disposer sur ses flancs et sur son sommet des postes nombreux et rapprochés. Il fallait bien avec le temps que les brigands finissent par se laisser apercevoir.

Quinze jours entiers ce blocus fut sans résultat, et cependant durant ces quinze jours deux vols, de peu d'importance il est vrai, commis à Tarascon et à Saint-Girons, furent généralement attribués aux voleurs d'Ussat.

La troupe irritée commençait à murmurer du service fatigant et pénible auquel on l'assujettissait inutilement; la superstition des paysans expliquait par une intervention surnaturelle l'inviolabilité qui semblait protéger l'asile et la personne des brigands; les gens plus sensés prononçaient tout bas les mots de connivence et de trahison.

La montagne qui renferme la grotte des Echelles se termine au nord-ouest sur un petit vallon que remonte la route de Vic-de-Sos et que descend un torrent qui vient se jeter dans l'Ariége, entre Ussat et Tarascon. Un soir, le lieutenant qui commandait le poste chargé de surveiller cette partie de la montagne, accablé par la fatigue, la chaleur et l'ennui, avait été s'asseoir dans un petit îlot couvert d'arbrisseaux, de rochers et de broussailles, situé au milieu même du torrent qui borde la route, à cinquante pas du bivouac dont les feux allumés commençaient à briller; il s'était assis sous une touffe de noisetiers et adossé contre une large pierre tapissée de mousse; les branches épaisses des arbrisseaux qui s'étaient ouvertes avec peine pour lui livrer passage s'étaient refermées sur ses traces; et couvert tout entier de leur ombre, la fatigue, l'agrément du lieu, la fraîcheur et le murmure voisin des eaux le portèrent insensiblement au sommeil. Il allait y céder, et les formes vaporeuses qui lui étaient les plus chères apparaissaient indécises, mystérieuses, fugitives devant ses paupières appesanties, lorsqu'il crut tout-à-coup entendre tout près de lui une voix sourde, et qui paraissait sortir de la pierre contre laquelle il avait appuyé sa tête. Son attention, réveillée un instant, allait de nouveau s'assoupir sous l'influence du sommeil et du repos, lorsque le froissement des branches lui fit ouvrir les yeux; alors il aperçut très distinctement une personne se lever de terre, se dresser doucement au milieu du taillis, porter avec précaution ses regards dans toutes les directions, puis assurée sans doute de n'être pas vue, faire quelques pas, descendre dans le lit même du torrent, le suivre quelques secondes, toujours dérobée par les arbres et les rochers, puis enfin, arrivée à l'autre bord, rabattre son pantalon, chausser une paire de souliers, et marcher dans le costume complet des paysans de l'Ariége sur la route de Tarascon.

Quand cette singulière apparition se fut éloignée, le lieutenant se leva, fit le tour de la pierre contre laquelle il était appuyé, et à son grand étonnement, découvrit entre cette pierre et le rocher voisin l'entrée d'un boyau souterrain fort étroit, mais assez large cependant pour donner passage à un homme. Des traces nombreuses, quoique cachées avec le plus de soin possible, l'herbe foulée, quelques branches cassées aux arbrisseaux qui croissaient sur l'ouverture même, indiquaient qu'elle devait être fréquentée par un ou plusieurs habitans. Après avoir soigneusement remarqué l'endroit, le jeune lieutenant regagna son poste et se hâta de faire son rapport.

La nuit même un fort détachement d'infanterie, commandé par un officier d'une valeur et d'une prudence éprouvées, s'engagea dans les détours tortueux du souterrain; la caverne s'enfonçait d'abord presque perpendiculairement; elle passait sous le lit même du torrent, et se relevant en suivant une pente brusque, elle pénétrait par une montée rapide dans les flancs de la montagne. Ils marchaient en silence, avec précaution, dans une obscurité presque entière, à peine éclairés par la lueur tremblante d'une lanterne sourde. Il importait d'arriver sans être découverts dans un lieu où la caverne, moins resserrée, permît au détachement de déployer un front de quelques hommes; car dans ce boyau tortueux, étroit et obstrué, un petit nombre d'hommes déterminés eût facilement arrêté une armée tout entière.

Il y avait quelques minutes que la troupe suivait cette route dangereuse, lorsque, en tournant un des coudes formés par les angles du rocher, on vit briller une lumière, dont les pâles reflets étincelaient sur le canon et la platine du fusil; un homme se dressa de toute sa hauteur, et barrant de son large corps le passage dont il occupait le dernier défilé, cria d'une voix haute : Qui va là ? — La question resta sans réponse; seulement la tête du détachement précipita sa marche; le fusil du brigand s'abaissa, sa tête s'inclina dans l'attitude d'un homme qui va tirer; un grenadier courut sur lui la baïonnette haute. Au même instant on entendit le bruit de la pierre contre la batterie; mais par un bonheur inespéré le coup ne partit point, et avant que le brigand eût eu le temps de jeter un seul cri d'alarme, la baïonnette de son adversaire l'avait cloué mort contre les parois de la grotte.

La troupe pressa le pas, et quand les hommes qui la composaient se virent dans une galerie assez large pour que vingt d'entre eux pussent aisément s'y ranger en bataille, ils eurent tous bon espoir, et sentirent monter à la tête l'ivresse de l'approche du danger.

La lueur flamboyante des torches avertit bientôt les

Digitized by Google

brigands de la visite qu'on venait de leur rendre; leurs cris retentirent de toutes parts, et une vive fusillade s'engagea. C'était un spectacle épouvantable, mais magnifique dans son épouvante et curieux dans son horreur, que cette guerre d'extermination, sans quartier ni merci, que des hommes se livraient à la lueur des torches et des pots à feu dont les soldats étaient munis, aux éclairs fréquens de la fusillade. Des stalactites énormes tombaient de la voûte par gros quartiers écrasant de leur chute ceux-là mêmes qui l'avaient provoquée; les balles ricochaient contre les rochers et rayaient les parois de la grotte; les bruits des explosions roulaient au loin dans les profondeurs de la caverne, répétés, multipliés, redoublés par le tonnerre de mille échos bruyans.

Inférieurs en nombre, les brigands avaient sur la troupe l'avantage de connaître les détours, les anfractuosités, les issues secrètes et multipliées de la grotte: à chaque pas, c'est une nouvelle embuscade: tireurs habiles et déterminés, les voleurs se plaçaient en des lieux inaccessibles, d'où, à l'abri des saillies du rocher, ils fusillaient leurs adversaires, sans que ceux-ci pussent répondre à des coups qui semblaient partir des rochers même suspendus sur leurs têtes. Les brigands n'étaient que trente-six, mais leurs forces étaient centuplées par l'avantage des lieux; il fallait même occuper, sur les derrières de la route, tous les postes dont on les débusquait, afin de n'être point pris par eux entre deux feux: et si les soldats n'avaient reçu des renforts continuels, qui permettaient à la ligne qu'ils formaient de s'alonger toujours sans la rompre, la victoire fût peut-être restée douteuse. Enfin, après quelques heures de combat, après la perte d'un grand nombre d'hommes tombés dans les rangs des soldats, sans que les brigands eussent beaucoup souffert, on parvint à traverser le petit lac qui se trouve à la moitié de la caverne. Les voleurs avaient une nacelle pour le passer; mais les soldats furent obligés de le franchir sous un feu meurtrier et les jambes enfoncées jusqu'à mi-cuisse dans l'eau et dans la vase. Chassés alors de poste en poste, les brigands se trouvèrent bientôt acculés dans l'endroit même où les curieux qui visitent aujourd'hui la grotte sont obligés de confier leur vie au frêle édifice de deux échelles attachées l'une à l'autre, et sans lesquelles il serait impossible de parvenir de la première partie de la grotte dans la seconde.

Qu'on se figure deux grottes se faisant suite dans la même direction, mais situées à des hauteurs différentes, en sorte que l'orifice de la seconde se trouve à cinquante pieds environ au-dessus du sol de la première. Entre les deux, à mi-hauteur, est une plate-forme étroite, glissante, sur laquelle huit ou dix personnes ont grand'peine à se tenir; cette plate-forme est terminée par un précipice d'une profondeur inconnue, dont la paroi verticale est la muraille même qui sert de fondation et de support à la grotte supérieure, dont le plan est plus haut encore d'une vingtaine de pieds. Dans un rocher glissant qui forme saillie en dos d'âne, deux entailles creusées de main d'homme reçoivent les deux pieds d'une longue échelle dont la tête va s'appliquer au sommet de la muraille qui s'élève en face sur une pierre inégale et humide. C'est le long de cette frêle machine qu'il faut se hisser avec le soin de se pencher tantôt à droite, tantôt à gauche, suivant les indications du guide, au risque de se précipiter, par un faux pas, par une oscillation de l'échelle, par la rupture d'un échelon, au fond de l'abîme dont on découvre au-dessous la noire profondeur.

C'était au sommet de ce mur vertical que les brigands, poussés par les soldats, venaient d'arriver; chassés de toutes les parties de grotte supérieure, ils espéraient encore trouver un refuge dans la partie inférieure; ils éteignirent tout d'un coup leurs lumières, et mirent le feu à un tas de paille humide, dont la fumée épaisse et puante remplit en un moment la galerie supérieure. Pendant que les soldats s'arrêtaient dans cette subite obscurité, à demi-asphyxiés, et tâchant en vain d'éteindre la paille qui brûlait lentement, les voleurs se laissèrent à la hâte glisser le long de l'échelle, et quand la lumière reparut sur le haut du rocher, les premiers soldats accourus pour saisir leur proie virent avec étonnement le dernier de leurs ennemis s'enfoncer dans le roc et disparaître comme un fantôme dans le précipice ouvert sous leurs pas.

C'était ici le passage le plus difficile; la troupe s'était bien munie de longues et fortes échelles, mais comment les descendre et les assujettir sur une plate-forme glissante et obscure? La fusillade s'engagea de nouveau, mais avec le plus grand désavantage pour les soldats; car pendant qu'une dizaine de brigands occupaient dans l'ombre la plate-forme sur laquelle il fallait nécessairement appuyer le pied des échelles, leurs camarades, descendus dans le bas de la grotte et à l'abri de tout péril, s'étaient hissés, en grimpant sur les rochers, sur les saillies des stalactites suspendues aux parois et aux voûtes, à une hauteur qui leur permettait de nettoyer par un feu bien nourri l'entrée de la grotte supérieure; en sorte qu'il devenait impossible de se tenir sur le bord du précipice. Bientôt effrayés d'avoir affaire à des ennemis invisibles, et dont la présence n'était signalée que par la mort qu'ils lançaient, et par l'éclair qui venait illuminer un instant le point de l'espace ténébreux où ils se tenaient cachés, les soldats commencèrent à plier et à se ranger contre les deux parois de la grotte.

Alors, après avoir au péril de sa vie bien examiné les accidens du terrain, étudié la position de l'ennemi, les difficultés du passage, visité tous les coins et recoins, le commandant fit éteindre toutes les torches; il prit les vingt meilleurs tireurs de sa troupe, les cacha dans des encoignures de rochers, placés de telle sorte qu'au signal donné ils pussent facilement tirer sur les brigands qui occupaient la plate-forme. A la faveur de l'obscurité qui ne permettait plus à l'ennemi que de tirer au hasard, des hommes s'approchèrent en rampant jusqu'au bord du précipice, tirant après eux plusieurs échelles qu'ils se tinrent prêts à planter. Quand chacun fut à son poste et toute chose en état, l'officier lança lui-même sur la plate-forme un pot à feu. Une lueur subite et rouge éclata dans les ténèbres comme la flamme d'un volcan, et mit en relief, sur l'obscurité qui les environnait, les dix hommes qui gardaient la plate-forme. Feu! cria l'officier.

Digitized by Google

Au même instant, vingt coups de fusil partirent. Blessés ou morts, les brigands glissèrent tous les dix de la plate-forme. Trois échelles dirigées par des bras vigoureux s'appliquèrent sur le roc glissant; trente grenadiers se précipitèrent sur leurs échelons. Des cris de rage partirent d'un côté, des hourras de victoire éclatèrent de l'autre, et malgré le feu terrible des brigands qui à la lueur du pot à feu ajustaient les hommes à mesure qu'ils glissaient le long des échelles, malgré la rupture de l'une d'elles, qui cédant sous le poids se brisa et entraîna des soldats dans le précipice, un quart d'heure suffit aux assiégeans pour se rendre maîtres de la place.

Le combat se prolongea quelque temps encore dans les vastes salles et dans les longues galeries qui forment la première partie de la grotte : mais les munitions des brigands étaient épuisées; plus de la moitié étaient morts ou grièvement blessés; les dix ou douze qui restaient finirent par se rendre ou par tomber de vive force entre les mains de la troupe.

En ce moment un cri d'horreur partit de l'extrémité de la galerie qui conduit à la sortie par laquelle on débouche en face des bains d'Ussat. La foule des soldats se précipita de ce côté, et à mesure qu'ils arrivaient l'effroyable spectacle qui avait provoqué les cris des premiers qui l'avaient aperçu les glaçait d'épouvante. Cent quarante-six corps et autant de têtes séparées de leur tronc gisaient sur le sol; une odeur de putréfaction emplissait l'atmosphère; tout autour la pierre était rougie, et des caillots de sang figé dans les interstices du sol expliquaient le sort des malheureux soldats entrés dans la grotte quinze jours auparavant, et témoignaient du sang-froid cruel des brigands, qui l'une après l'autre, avaient en silence coupé cent quarante-six têtes.

A la lueur des torches, les soldats reconnaissaient parmi les cadavres leurs camarades et leurs amis; la douleur de la surprise fit bientôt place dans leurs cœurs à une rage de vengeance que l'autorité des chefs eut grande peine à modérer. On chargea de liens les douze voleurs dont on s'était emparé, on les traîna au grand jour tout souillés de boue et de sueur, tout noirs de sang et de fumée : un immense concours de peuple les escorta jusqu'à la prison de Foix. Trois mois après tous les douze furent exécutés publiquement sur la place du Marché. Quant aux vingt-quatre autres, on ne retrouva dans la caverne que douze corps; on conjectura qu'ils avaient roulé dans les précipices, ou qu'en se cachant dans les fentes des rochers ils étaient parvenus à s'évader. Quoi qu'il en soit, on n'entendit plus parler d'eux, et le pays recouvra la tranquillité.

Sans compter les cent quarante-six hommes égorgés par les brigands, la perte qu'essuya le régiment fut deux ou trois fois plus considérable. La grotte porte encore en maint endroit les vestiges des scènes de carnage que nous venons de raconter, et la quantité de crânes et d'ossemens humains dont le sol, en certains endroits, est comme pétri, prouve que, malgré le soin qu'on mit à recueillir et à transporter au dehors les restes des victimes de cette sanglante expédition, leur nombre fut si considérable que beaucoup ont échappé à toutes les recherches et gardé pour tombeau le lieu même où elles avaient perdu la vie.

Jules METMAN.

LE PÈRE BRIDAYNE.

Le père Bridayne est du nombre de ces hommes qui acquièrent pendant leur vie une grande renommée que la mort emporte avec elle. Quelques départemens, voisins du pays où naquit Bridayne, gardent seulement encore un faible souvenir de ce missionnaire, dont presque toutes les provinces de la France admirèrent l'éloquence et le zèle; et les biographes, le considérant comme un homme trop peu remarquable, ont négligé de nous le faire connaître entièrement. Cependant nous le croyons digne d'attention : son caractère religieux et profondément croyant, sa physionomie sévère forment un contraste singulier avec les mœurs et les hommes de son époque. Des vieillards, témoins de ses derniers succès évangéliques, nous ont parlé de Bridayne comme d'un apôtre de l'Eglise primitive, placé au milieu de la dépravation du dix-huitième siècle, ramenant à Dieu l'athée le plus convaincu; allant dans les villes, dans les villages, dans les hameaux, dans les habitations isolées; n'ayant que l'évangile et sa piété pour apaiser les souffrances du peuple dont la philosophie pernicieuse du siècle avait envahi les cœurs. A cette époque tout était dénué de croyance; le clergé même ne croyait plus, tout en feignant de croire. La tâche de Bridayne présentait des difficultés inouïes, il fallait un courage surhumain pour les aplanir et les vaincre. Nous verrons comment il parvint à les surmonter.

Jacques Bridayne, fils d'un chirurgien, naquit le 21 mars de l'année 1701, à Chusclam, village compris alors dans le diocèse d'Uzès. Les goûts de son enfance se rapportent aux œuvres de la carrière qu'il embrassa plus tard. Il répétait sans cesse aux enfans de son âge les exercices religieux que le curé du village fesait à l'église aux fidèles assemblés; il organisait une procession, entonnait un cantique que ses jeunes camarades chantaient en chœur. Doué de cette sensibi-

Digitized by Google

Le Père Bridayne.

lité, de cette douceur qui caractérisaient sa mère, il respectait et soulageait les indigens; il pleurait à la vue d'un de ces malheureux qu'il ne pouvait secourir, mais qu'il consolait avec tant de bonté et de compassion pieuse, que le pauvre se retirait en le bénissant. Son père, qui avait deviné sa vocation, l'envoya au collége des Jésuites de la ville d'Avignon, où bientôt il se distingua, non-seulement par sa piété, mais par son aptitude aux études classiques, qui le fit proclamer un des meilleurs élèves de la communauté.

Ce fut au grand séminaire de Saint-Charles, de la même ville, qu'il prit l'habit ecclésiastique, termina ses études, et se fit connaître par ses premiers essais oratoires. Il étudia spécialement l'Ecriture sainte et les pères de l'Eglise, ces deux grandes ressources de l'orateur de la chaire, et s'instruisit dans la théologie du protestantisme et dans les livres de controverse, si utiles au prêtre qui se destine aux missions. Il fut choisi parmi ses condisciples pour faire le catéchisme dans plusieurs églises d'Avignon. Cette charge, obscure et méprisée par les prêtres, anima le zèle de Bridayne; il montra dans ses instructions cette marque de supériorité qui le fit distinguer de ses collègues. Ses explications du catéchisme devinrent d'éloquens dis-

Digitized by Google

cours qui lui attirèrent l'admiration de ses rivaux et des ecclésiastiques expérimentés.

En 1721, la peste venue de Marseille, qui ravagea Avignon et le comtat, retarda la nomination de Bridayne au sous-diaconat; il avait alors vingt ans. Le fléau n'altéra pas en lui le saint amour qu'il portait à son prochain malheureux : ce fut une occasion de manifester son dévouement, mais sans orgueil et sans éclat. Il resta seul auprès de ses supérieurs, tandis que ses condisciples et la plupart des professeurs fuyaient l'épidémie. Sa vertu se fortifia au milieu des dangers. Il fut un des plus intrépides conservateurs des pestiférés que les secours matériels ne pouvaient arracher à la mort; une courageuse sécurité le conduisait au chevet des mourans qui se ranimaient à ses prières. Après les ravages de la peste, il vint à Uzès, où siégeait l'évêque de son diocèse, recevoir des mains du vénérable Doncet de la Rivière le sous-diaconat et le diaconat, et retourna ensuite à Avignon reprendre son cours de théologie.

Lorsqu'il eut terminé ses études ecclésiastiques, il revint à Uzès. L'abbé de Vernes, vicaire-général du diocèse, comprit que l'étudiant, de Saint-Charles, qui s'était fait admirer naguère dans ses instructions du catéchisme, ne devait pas mourir ignoré dans une cure de village. Il le chargea d'évangéliser les paroisses de Vers, de Saint-Hippolyte, de Saint-Quintin-de-Pompignan et de Saint-Maximin. Ce fut dans ces petites paroisses du diocèse que se fit connaître celui qui devait être un jour un de nos plus grands missionnaires.

Ses premiers discours, souvent improvisés, la dignité de son éloquence, sa jeunesse et son enthousiasme véritablement religieux, attirèrent à l'église ces villageois ravis des beautés de l'Evangile, qu'il interprêtait avec autant de clarté que de grandeur. Ce premier succès fut complet; partout où il passait, l'enceinte des temples pouvait à peine contenir la foule.

La réputation et le talent de Bridayne grandissaient de jour en jour. Les prêtres séculiers les plus recommandables, qui travaillaient alors aux missions, l'abbé de Saint-Maximin, prévôt d'Alais; le savant Meissonier, curé de Pouzilhac; l'abbé Lafont, chanoine d'Alais, et le missionnaire Mahistre qui devint plus tard son ami et son guide dans l'apostolat, se l'attachèrent comme catéchiste à la mission de Saint-Quintin. Le jeune diacre se fit encore admirer par ses collègues, convertit des protestans, et tout l'honneur de cette mission rejaillit sur lui. Les évêques des diocèses voisins se disputèrent bientôt la parole du missionnaire naissant. Il quitta le diocèse d'Uzès en 1725, à l'âge de 24 ans, et fut chargé par l'évêque de Nîmes d'aller prêcher le carême à Aigues-Mortes. Il partit à pied, armé de son bréviaire, de son recueil de cantiques et de trois sermons qu'il avait composés depuis son entrée dans la carrière. Mais son talent et les circonstances lui fourniront bientôt d'autres discours éclos hors du silence du cabinet.

Nous n'analyserons pas l'histoire de ce carême d'Aigues-Mortes, qui commença sous des auspices si décourageans pour le jeune prédicateur. Tout le monde connaît la conduite des habitans d'Aigues-Mortes à l'égard du pauvre abbé, qui n'avait pour lui que la modestie et la simplicité. Le lecteur sait aussi que l'église de[illegible]ra déserte après l'heure du sermon, que Bridayne parcourut les principales rues de la ville avec une clochette à la main et revêtu de son surplis, engageant les oisifs à venir entendre la parole de Dieu; que son cantique sur la mort fut accueilli par un rire général que firent cesser ses terribles réflexions sur l'impénitence finale, développées avec un ton de voix effroyable; enfin le respect et la crainte succédant au tumulte et à la raillerie.

Cet épisode original de la vie de Bridayne n'a pas échappé aux biographes; ils aiment à le raconter avec assez de détails.

La même année (1725), il reçut l'ordination à Alais. En 1726 il revint à Aigues-Mortes prêcher la mission, accompagné de l'abbé Mahistre, son collègue de la mission de Saint-Quintin, prêtre séculier du diocèse d'Alais, et maintenant chef des missionnaires royaux. Cet ecclésiastique, qui avait appris à connaître Bridayne, lui abandonna le soin et la règle des missions. Ils évangélisèrent ensemble les diocèses d'Alais, de Nîmes, d'Uzès et tout le Vivarais. Ces pays, où les sanglantes guerres des Camisards étaient à peine éteintes, virent de nombreuses conversions, opérées par l'éloquence de Bridayne, malgré les savantes contradictions des ministres protestans; ainsi la parole d'un jeune et pauvre missionnaire fut plus puissante que les canons et la férocité superstitieuse de Louis XIV.

En 1730, à la retraite de l'abbé Mahistre, il prêcha la mission de Marseille, sous l'épiscopat de Belzunce, ce courageux évêque qui fit de son palais épiscopal un hospice de pestiférés, à l'époque de cette terrible peste qui désola la Provence, et Marseille surtout. Quarante jeunes débauchés de cette ville se convertirent après l'avoir entendu, et quelques-uns d'entr'eux entrèrent dans un cloître où ils moururent en *odeur de sainteté*, en appelant les bénédictions du ciel sur Bridayne. Quelques mois après il fit la mission de Villeneuve-les-Avignon, où, d'après ses conseils, les riches de cette ville firent construire le couvent de la Providence. Les religieuses de cette communauté se destinaient à servir les pauvres et les soldats malades de la garnison du fort Saint-André. En 1734, à sa première mission d'Avignon, M. de Buondelmonti, gouverneur du comtat et vice-légat du pape Clément XII, lui donna des marques de la plus grande estime, en abandonnant dans ses mains ses pouvoirs spirituels et temporels, ne décidant rien sans lui, approuvant toujours ses actions et sa volonté. En 1738, la population de Beziers accourut au-devant de Bridayne, comme au-devant d'un apôtre qui venait lui ouvrir les portes du ciel. Les années suivantes, il évangélisa Lyon, où il convertit la comédienne Adélaïde; Valence, Grenoble et la petite ville d'Etoile. Les plus vastes églises ne suffisaient pas à la foule attirée par l'éloquence du merveilleux prédicateur; il recueillait partout les fruits de son zèle : l'incrédule revenait à Dieu; le débauché, la fille revêtaient le cilice; l'usurier restituait l'argent mal acquis, le riche remettait entre ses mains le soulagement des pauvres. En 1742, il prêcha la mission de Montpellier, et la relation que l'évêque fit imprimer atteste son immense succès. Les professeurs de la faculté de médecine, les étudians eux-mêmes, donnèrent le plus bel exemple de ferveur.

Digitized by Google

Le ministre et cardinal Fleury voulut connaître le missionnaire de nos provinces méridionales. Après la mission de Montpellier, Bridayne se rendit à Paris, à la prière de ce prélat. Ils eurent ensemble plusieurs conférences sur la propagation des missions en France, et plusieurs projets religieux que le frivole Louis XV approuva, mais que fit échouer la mort du cardinal-ministre.

Il revint l'année suivante, en 1743, donner une seconde mission à Avignon et à Uzès. Après avoir évangélisé cette dernière ville, il prêcha cinquante missions dans les principales villes du diocèse.

L'infatigable missionnaire, soutenu par l'esprit de Dieu, traversa le Vivarais pour se rendre au Puy, où l'attendait l'évêque de cette ville. Cette mission, comme les précédentes, attira sur Bridayne l'admiration des habitans; ensuite il alla visiter le tombeau de saint François Régis, l'apôtre du Velay, en demandant l'aumône. En 1744, il parcourut le Limousin; le peuple, les magistrats et le clergé de Tulle, qui l'attendaient depuis long-temps, vinrent le recevoir aux portes de la ville, et l'accompagnèrent jusqu'au palais épiscopal en poussant des cris de joie comme après un grand de la terre. En quittant le Limousin, il revint à Paris où l'avait appelé monseigneur de Vintimille. Il évangélisa d'abord les environs de la capitale. Après la mission de Chaillot il rentra dans la ville et se fit entendre dans plusieurs paroisses, en présence du nonce du pape et de l'archevêque. En sortant de Paris il se rendit à Limoux, dans le diocèse de Narbonne; et comme si les fatigues n'avaient pas de prise sur son corps, sans prendre un instant de repos, il retourne sur ses pas, traverse presque la moitié de la France pour venir prêcher la mission de Châlons-sur-Saône (1745).

Les années suivantes il évangélisa Beaujeu, dans le diocèse de Mâcon, Sens, Rodez, et Clermont en Auvergne, sous l'épiscopat de l'illustre Massillon.

L'orateur du *Petit carême*, ce digne émule de Bossuet et de Bourdaloue, qui vit de si beaux éclairs de génie dans l'éloquence neuve et sans art du missionnaire, oubliait, en l'entendant, qu'il était un des créateurs de notre éloquence sacrée, un des plus purs écrivains que la France ait produits. Massillon, le tendre, le mélodieux, l'habile Massillon, ce désespoir des imitateurs, croyait, avec cette sincère modestie, partage du véritable talent, que les discours de l'impétueux Bridayne étaient supérieurs aux siens. Il revint en Provence, au commencement de l'année 1750, prêcher la mission d'Aix, remarquable par la conversion d'un officier venu en poste de vingt-sept lieues pour le voir et se convertir à lui.

Mais il fallait des émotions de plus en plus fortes à l'âme ardente de Bridayne. Il voulut voir Rome, la ville des martyrs; il voulut entendre dans les catacombes les chants de la religion persécutée; baiser dans cet asile funèbre la poussière des premiers chrétiens, et se prosterner, simple prêtre fervent, au milieu des splendides églises romaines. Il s'embarqua à Marseille le 6 avril 1750, et arriva à Rome à l'époque de la célébration d'un jubilé. Benoît XIV était alors le souverain pontife de l'église catholique. Il connaissait Bridayne de réputation, et savait que le prédicateur Français avait, pour ainsi parler, donné le coup de grâce, par ses paroles de paix et de consolation, à cette sanglante hérésie des Cevennes, rendue plus sanglante encore par la guerre atroce du *grand Roi*. Le pape lui montra la plus grande estime en lui accordant le pouvoir sans bornes d'évangéliser l'univers catholique et infidèle, pouvoir que le saint siége n'accorde qu'à des ecclésiastiques du plus rare mérite. Il partit pour la France après avoir reçu la bénédiction du saint père, une médaille d'argent, des reliques de martyrs et de très grandes indulgences.

A sa rentrée en France, en 1751, il reprit le cours de ses missions avec une ardeur nouvelle. C'est à cette époque qu'il prêcha la célèbre mission de Bagnoh, dans le diocèse d'Uzès. La croix élevée au milieu de la belle place de cette petite ville atteste le succès de cette mission qui rappelle en outre la conversion de plusieurs chevaliers de Saint-Louis, et l'établissement de deux confréries. Il évangélisa dans le midi, Auch et quelques villes de ce diocèse.

Il prêcha la mission de Dax, où son ancien ami Suarès d'Aulan occupait le siége épiscopal, et se dirigea de là vers la Touraine et la Beauce. La mission de Chartres fut une de ses plus glorieuses; le chapitre de cette ville fit frapper une médaille en mémoire de son nom.

En 1753, Bridayne revint à Paris. Il se fit entendre, d'abord, dans les prisons de Bicêtre et à l'hospice de la Salpêtrière. A Bicêtre, le prêtre courageux ne craignit pas de pénétrer dans les plus hideux cachots, asiles du crime et de la misère, où la consolation devait descendre et s'emparer des cœurs souffrans. Bicêtre, naguère le repaire de l'exécration, du blasphème, de tous les vices, offrait, au départ du missionnaire, l'image d'une maison sainte, où les paroles de repentir et d'espérance se mêlaient aux éclats des cantiques sacrés. En quittant les scélérats de Bicêtre, que le prêtre vertueux avait appelés ses frères, il entra dans l'hospice de la Salpêtrière, ce misérable séjour de l'idiotisme et de la folie. Là, il obtint les mêmes résultats qu'aux prisons: ces pauvres aliénés se crurent des anges pendant long-temps. A Paris, il prêcha dans les paroisses de Saint-Sulpice, de Sainte-Marguerite, de Saint-Roch et de Saint-Méry. C'est alors qu'il prononça à Saint-Sulpice, en présence de la noblesse, des sommités civiles, militaires, ecclésiastiques et philosophiques, attirées par la curiosité, cet exorde immortel que l'essai du cardinal Maury sur l'éloquence de la chaire a rendu si populaire. Fatigué des bruits mondains de la capitale, qu'il regrettait de ne pas quitter pour jamais, il vint auprès de son ami Dom Malachie de Brun, abbé du monastère de la Trappe, suspendre ses travaux apostoliques et se reposer un moment au milieu de ces religieux austères, continuellement placés devant les images de la mort et de la pénitence; et Bridayne, courbé sous le poids des fatigues et des sacrifices offerts à son prochain et à Dieu, se croyait un pécheur à côté de ces rigides cénobites, dont il admirait l'abnégation, et qu'il comparait à une *pépinière* de saints.

En sortant de la Trappe, il prêcha la mission de Saint-Chamont en Forez, et plusieurs autres missions en province. A Paris, il évangélisa, en 1754, les pa-

Digitized by Google

roisses de Saint-Roch et de Sainte-Marguerite. L'année suivante, à son retour de plusieurs missions il revint, pour la dernière fois, à Paris prêcher le carême à Saint-Méry. Dans l'espace de onze ans il donna huit missions dans la capitale.

En quittant le nord, Bridayne revint à Uzès en 1760 prêcher une seconde mission en présence des évêques de Béziers et de Lavaur. Pendant les six dernières années de sa vie, il évangélisa dans le comtat, Carpentras, Vaison, Cavaillon, Crest, et Etoile dans le Dauphiné, et donna quatre grandes missions à Saint-Ambroise, à Villefort, à Banne, et à Laudun en Languedoc, presqu'en face de son pays natal, conservant, malgré son âge et ses fatigues, toute l'énergie de sa jeunesse.

En 1767, après sa seconde mission de Villeneuve-les-Avignon, sa dernière et sa deux cent soixante-sixième, il mourut de la pierre, à Roquemaure, où il venait prêcher l'avent, à l'âge de soixante-six ans, martyr de son zèle et de la foi chrétienne.

Derrière le maître-autel de l'église paroissiale de Roquemaure, sous deux dalles de marbre blanc, sont ensevelis les restes mortels d'un des plus grands missionnaires dont l'église catholique s'honore.

Ce qui distingue le père Bridayne de son siècle et de ses contemporains, c'est, comme nous l'avons déjà dit, une croyance profonde aux vérités qu'enseignent les dogmes catholiques, et ce zèle ardent qu'on ne retrouve que dans les sacerdotes des premiers temps de l'Eglise et du moyen-âge. Bridayne est peut-être l'unique représentant du catholicisme en France, au dix-huitième siècle. Je ne crois pas qu'on trouve en Massillon ce sacrifice de toute une vie à l'évangile dont le missionnaire a fait preuve. Le dix-huitième siècle, cette époque d'examen général, où la foi, plus que jamais, fut soumise à la loupe des philosophes, devait voir pâlir l'éloquence de la chaire, la forcer à quitter la mine si féconde de l'Ecriture et des saints pères, pour la restreindre dans la sécheresse de la morale, lui enlever cette grandeur biblique, ces poétiques peintures de la religion et du ciel, qui consolent l'âme et l'élèvent. Les prêtres alors se montraient en chaire plus timidement qu'un acteur sur la scène; ils n'osaient donner aucune citation des livres saints, craignant d'exciter dans l'auditoire des signes d'improbation et de doute.

Cette crainte, suscitée par l'indifférence d'un peuple qui ne croyait plus, amena le prêtre à « rougir de l'évangile », dit M. de Barante dans son tableau de la littérature française au dix-huitième siècle, « au lieu de le confesser hardiment. » Le même écrivain ajoute, quelques lignes plus bas : « L'éloquence de la chaire « perdit ses formes simples et presques vulgaires, qui « rendaient les pensées plus fortes et plus terribles, « qui lui imprimaient un caractère particulier, et la « tiraient de pair d'avec les compositions des écrivains; « elle perdit aussi cette puissante érudition qui rappe- « lait sans cesse, soit les souvenirs divins de l'Ecriture, « soit les souvenirs touchans des premiers âges de la « religion, le génie des pères de l'Eglise, les actes des « martyrs ou la dévotion des solitaires. Les prédica- « teurs, de pontifes qu'ils étaient, devinrent des littéra- « teurs. Et si l'on eût voulu retrouver le vrai caractère de l'éloquence sacrée, il eût fallu la chercher, « non parmi les plus grands et les plus habiles de l'Eglise, mais chez quelque missionnaire simple et farouche, isolé par ses mœurs de toutes les influences « du siècle. »

Il est bien facile de connaître, dans ces derniers mots, le portrait du père Bridayne, que sa vie nous a montré sans cesse à l'abri des séductions et des craintes, qui fit trembler son auditoire incrédule par la seule puissance de sa foi, n'employant pas, comme ces prêtres timides, servilement soumis aux idées anti-religieuses de cette époque, cette phraséologie de rhéteur faite pour plaire et non pour convaincre. La France vit surgir alors comme un fléau cette tourbe d'écrivains qui devinrent les idoles des salons de la capitale et de la province, infectant, avec beaucoup d'esprit, dit-on, les quatre coins de l'Europe charmée. Le grave écrivain de l'Esprit des lois, et Voltaire, donnèrent l'élan, l'un dans les *Lettres persannes*, l'autre dans l'affreux poème de *la Pucelle*, à cette littérature graveleuse qui produisit les *Bijoux indiscrets*, *la Religieuse*, *le Sopha*, *les Hasards du coin du feu*, *les Amours de Faublas*, *les Liaisons dangereuses*, *les Turpitudes du marquis de Sade*, et une infinité d'autres livres dont le nom seul souillerait notre plume. La philosophie fut digne en tout point de la littérature. Le médecin Lamettrie écrivait l'*Histoire naturelle de l'âme* et l'*Homme machine*. Le baron d'Holbach disait : *L'athéisme est le seul système qui puisse conduire l'homme à la liberté, au bonheur, à la vertu.* Helvetius publiait *l'Esprit*, et se faisait dans ce livre le représentant du matérialisme le plus grossier. Diderot, *à défaut de cordon, ourdissait les entrailles du prêtre pour étrangler les rois.* Ces hommes étaient les éminens contemporains de Bridayne, le prêtre le plus pur de ce temps-là. C'était contre ces adorés de boudoirs, contre l'incrédulité, le sensualisme, les plaisirs et la débauche, contre les plus puissans attraits de cette terre que devait combattre, avec des paroles dures et sévères, avec les menaces et les malédictions de l'Evangile méprisé, ce missionnaire inconnu, dont la voix n'était point mielleuse. Ses triomphes dans les paroisses de Paris, et surtout son éclatante victoire à Saint-Sulpice, sont inconcevables à une pareille époque, et ne peuvent s'expliquer que par son éloquence de feu et la profondeur de sa conviction. Bridayne a prouvé tout ce que peut, sur l'athéisme et la dépravation réunis, la parole d'un homme inspiré par la foi. Les femmes, que les lectures et les mœurs avaient faites des courtisanes, les voluptueux marquis, les philosophes eux-mêmes vinrent pleurer et frémir à l'audition de ces paroles si étranges pour leurs oreilles: *Vous serez donc enfin étendus dans votre lit funèbre; vous expirerez, vous perdrez tel et tel objet qui vous attache si fort; on vous abandonnera dans ce moment; on vous portera dans les rues pour faire faire à vos restes comme une amende honorable de tous vos horribles scandales; on vous jettera dans une fosse; la pourriture et l'horreur seront vos compagnes; votre cadavre ne sera bientôt qu'un affreux monceau de vers.* Voilà les paroles que Bridayne adressait aux femmes et aux débauchés du dix-huitième siècle, qui n'avaient entendu jusqu'alors, même en chaire, que des folies et de futiles gentillesses.

Bridayne possède au plus haut degré cette élo-

Digitized by Google

quence aux mouvemens imprévus, esclave des circonstances et des impressions; et ce qui le caractérise, c'est la force et la terreur; elle est étrangère à la rhétorique, et rejette toujours l'art et la vraie élégance pour les moyens qui maîtrisent l'auditoire. Bridayne est arrivé sans cesse à son but; il régnait en souverain sur ses auditeurs qui le redoutaient comme un envoyé du ciel. De là vient, sans doute, ce voile de superstition qui l'entoure dans les campagnes qu'il évangélisa jadis, et cette foule de contes qui nous le montrent comme un terrible exorciseur aux prises avec le démon même. Le caractère de son éloquence s'alliait parfaitement avec sa voix puissante, qui résonnait aussi bien en pleine campagne que dans l'église la plus sonore. Dans ses discours il était souvent avare de ces douces consolations, de cet espoir du ciel que le Christ a prêché; il lance presque toujours l'anathème, et montre *d'un côté la mort qui nous menace, et de l'autre son grand Dieu qui vient nous juger.* Il tonne, non-seulement sur les impies des villes corrompues, mais sur les *bons habitans des campagnes, et contriste les pauvres, les meilleurs amis de son Dieu.* Cette habitude de maudire, qui ne provenait que de la corruption et des grands vices qui l'entouraient, imprima de bonne heure à son éloquence cette impétueuse énergie qui n'appartient qu'à lui et ne le fait ressembler à aucun autre. Cependant il faut bien se garder de croire que ses cris, ses malédictions, ses effrayantes descriptions de la mort, du jugement dernier, de l'enfer, de l'éternité et du formidable appareil de la justice divine, fatigue l'orateur, le fasse tomber pâle et sans voix comme tous ceux qui veulent l'imiter aujourd'hui; il termine, au contraire, par une péroraison plus épouvantable que tout ce qui précède; le tonnerre éclate à son dernier mot, et l'auditoire terrifié, haletant, se retire silencieux, accablé de méditations et de crainte. En effet, Bridayne aime particulièrement les péroraisons brusques et violentes. Cette rigidité de doctrine lui fit une réputation de rigorisme qui lui devint fâcheuse dans plusieurs villes où il fut accueilli, soit par le sarcasme, soit par la colère; alors seulement il fut obligé de changer de système et de se montrer tolérant pendant les premiers jours de la mission; et lorsque son nouvel auditoire était habitué à sa parole, il lui lançait ce mot terrible: *O éternité!... « Que ne puis-je, continuait-il, » vous suivre partout pour vous rappeler le souvenir d'une » éternité qui s'échappe de votre esprit! J'entrerais dans » vos maisons, je pénétrerais dans ces cabinets où les affaires de la terre vous occupent tout entiers. Etonné » de votre profond aveuglement, je m'écrierais: Oubliez-vous donc toujours vos plus solides intérêts? Vous » faites les affaires d'une famille, de quelque héritier » avide; mais votre plus sérieuse affaire, celle qui vous » est personnelle, l'affaire de votre salut, se fait-elle? » O éternité! qu'est-ce que tout cela pour l'éternité? » J'irais dans les rues, au milieu des places où je vous » vois, et je m'écrierais: Où courez-vous, hommes » aveuglés et séduits! à quoi tendent toutes vos démarches, vos agitations, votre empressement? Où est » donc votre sagesse, de ne penser qu'au temps et d'oublier une éternité qui vous poursuit, qui s'approche, » qui va vous atteindre, et dans laquelle vous allez vous » perdre sans retour? J'irais dans vos assemblées de » plaisirs, au milieu de vos jeux, de vos spectacles; là, » d'une voix effrayante et lugubre, qui ferait mourir » la joie dans vos cœurs, je m'écrierais: O éternité! » qu'est-ce que tout cela pour l'éternité, si ce n'est faire » tous vos efforts pour vous la rendre malheureuse, amasser un trésor de colère sur vos têtes, et vous creuser un » abîme immense de maux. Je m'adresserais à ces femmes mondaines si idolâtres d'elles-mêmes, si occupées » de leur luxe et de tout ce qui peut flatter leur vanité, si » attachées à mille frivoles ajustemens dont elles font » leur grande, pour ne pas dire leur unique affaire; avec » un seul mot je leur ferais sentir l'inutilité de leurs soins: » O éternité! qu'est-ce que tout cela pour l'éternité? »*

Parfois, mais rarement, quelques gracieuses et poétiques peintures des délices du paradis, du bonheur ineffable que goûtent les bienheureux, des hymnes des séraphins, de leurs musiques ravissantes, viennent modifier les élans de sa sauvage énergie; sa voix perd ses cris terribles et prophétiques, elle devient touchante comme celle des anges *qui ne parlent qu'à Dieu.*

Bridayne est sans cesse ému par ses propres paroles; il se croit pécheur comme ceux qui l'écoutent, et veut leur communiquer ses émotions; il y arrive par des routes non frayées, et montre, chemin faisant, toutes les originalités du génie. Ses discours, comme l'a très bien dit son illustre apologiste, ne sont que le premier cri de la nature; on y rencontre parfois des traits naïfs qui font sourire, et tombent dans une trivialité qui n'est pas sans charme. Il écrivait rarement ses discours, et montait souvent en chaire avec le titre seulement du sujet qu'il voulait traiter: l'émotion, le recueillement des fidèles, la solennité de notre culte catholique lui fournissaient la matière d'une instruction à laquelle son génie mettait la dernière main. Cependant l'ordre ne règne pas toujours dans la marche de ses sermons; sa négligence à les préparer engendre la diffusion qui en rend la lecture fatigante; il faut toute la chaleur et la pompe de son débit pour nous en montrer toutes les beautés; aussi ne veulent-ils être lus que par fragmens; alors n'étant plus soumis à cet ordre qui doit régner partout, on y rencontre des maximes admirables, des définitions sublimes, des passages qui atteignent les plus hautes régions de l'éloquence, et nous émeuvent tout autant que les plus beaux discours de l'évêque de Meaux et du père Bourdaloue.

Bridayne n'est pas écrivain, il n'est qu'orateur; ses cantiques spirituels et une vie de saint Julien, qu'on vient de lui attribuer, offrent trop peu de beautés pour lui faire occuper une place honorable dans l'histoire de la littérature. Il est orateur, disons-nous, orateur dans toute l'acception du mot, orateur comme Bossuet et les autres, non pas courtisan comme eux et soumis à la brutalité d'un mauvais pouvoir despotique; il est orateur du peuple et réunit toutes les qualités qu'il faut avoir pour parler aux masses: foi vive, sensibilité, voix puissante, amour du bien et nature passionnée.

Félix ROUCHETTE.

Digitized by Google

L'ÉGLISE DE RIEUX-HÉRENVILLE.

Il est bien entendu que toute description d'un monument historique doit commencer par une sortie contre les vandales; c'est un flon flon de rigueur, un moyen connu et facile de glisser la période et de terminer harmonieusement la phrase. Le monument dont j'ai à vous entretenir me fournirait l'occasion de renchérir sur tout ce qu'on a dit dans ce genre; si les projets qui ont été conçus à différentes époques avaient été menés à bonne ou mauvaise fin, et si mes vandales, à moi, loin d'être sortis des sauvages forêts de la Germanie, n'étaient tout bonnement de simples curés de village, paisiblement élevés dans quelque séminaire du crû, et qui vivent encore dans la crainte de Dieu et de leur évêque, en l'an de grâce 1835.

Le moyen d'ailleurs de se fâcher avec un vandale de bonne compagnie, un vandale au petit pied et de bonne maison, qui donne un excellent déjeûner aux étrangers qui vont lui rendre visite, et dit naïvement: » J'ai fait badigeonner mon église parce qu'elle était » trop sombre, je l'ai agrandie parce qu'elle était trop » étroite; puisque cela est mal, je vous assure qu'à » l'avenir il n'y sera pas enlevé un brin de poussière » que vous n'en soyez prévenu. »

Vous le voyez: avec de pareils hommes, l'indignation de rigueur est impossible, et j'avoue qu'en écoutant la naïve justification de mon curé de Rieux, je me suis pris à gravement réfléchir sur tous les barbares présens et passés; je me suis supposé face à face avec un de ces véritables barbares du Nord, converti à la fois chrétienne; cet homme était pour moi l'expression collective, le résumé vivant de toutes les hordes de vandales, puisque vandales il y a, de Suède, de Bourguignons et d'Alains, qui fuyant un sol ingrat, une atmosphère brumeuse et l'encombrement de la population, vinrent dans les Gaules porter le dernier coup à la puissance romaine; à cette grande unité, providentiellement destinée à préparer l'unité catholique, et qui devait tomber parce qu'elle était basée sur la force brutale du sabre.

— Dis-moi, vandale, quelle rage t'a donc poussé à détruire les monumens et les temples que les empereurs de Rome avaient élevés de leurs mains puissantes?

— J'ai renversé les statues des 400 divinités vieillies du paganisme, pour élever à leur place l'autel du Dieu bon; j'ai brisé les temples de ceux qui tenaient les hommes dans l'esclavage, pour favoriser ceux qui prêchaient la fraternité.

— Barbare, je t'absous; sois justifié dans le passé; car tes ancêtres et toi avez été poussés par la volonté progressive de Dieu, et guidés, par un instinct mystérieux, au polythéisme matériel; vous avez substitué la grande synthèse de l'unité de Dieu, vous avez renversé le temple qui représentait le passé, pour ouvrir au monde les portes de l'avenir; votre œuvre a été grande et belle.

Curés de l'an de grâce 1835, allez en paix, mais ne péchez plus, les archéologues vous protégeront de leur silence; ils vous garderont rancune, mais n'en diront rien; allez en paix et soyez plus sages à l'avenir.

Assurément il est facile de blâmer aujourd'hui la manière brutale dont le progrès s'est accompli, mais nul ne peut se soustraire à sa loi d'existence, et l'humanité, comme Eve, la femme symbolique, ne peut enfanter que dans la douleur. Encore une fois donc réhabilitons le passé, justifions les hommes qui, en détruisant les monumens romains, ont servi la civilisation et favorisé le développement de l'art chrétien; justifions-les, mais guerre, guerre implacable à ceux qui de nos jours continueraient à détruire et dégrader ce qui est debout; car ils n'ont d'autre mobile que l'ignorance et l'ineptie. Les ruines doivent être respectées comme les jalons destinés à montrer le développement progressif que l'humanité accomplit dans le temps.

S'il est vrai qu'une des conditions de la réalisation pratique de la pensée chrétienne fut, non pas de rendre à César ce qui était à César, mais de renverser César; s'il est vrai que la dégradation de quelques monumens romains fut nécessaire pour alimenter la passion des peuples du Nord et favoriser ainsi la construction de ces milliers d'églises dont nous ne pouvons sentir toute la poésie qu'en nous dépouillant de tout ce que nous pouvons avoir de Voltaire, de Condillac et de Diderot dans la tête; dont nous ne pouvons apprécier l'harmonieuse architecture qu'en nous unissant avec l'inspiration chrétienne qui guida la pensée, le sentiment et la main des artistes; s'il est vrai, dis-je, qu'il fallut alors abattre pour fonder, aujourd'hui, au contraire, il est nécessaire de conserver pour édifier.

Dieu veuille que tout ce que je viens de dire, pour en finir avec la bande noire des démolisseurs, ne me soit pas imputé à crime; toutefois, pour éviter les paroles de blâme que ces quelques lignes pourraient m'attirer, je crois devoir ajouter que plus les sociétés ont avancé, plus la violence contre les hommes et contre les choses a été en diminuant; il serait même facile de suivre une loi de décroissement entre les deux termes extrêmes de Constantin qui renversait, jusqu'aux fondemens des édifices, et les démolisseurs actuels qui se contentent de mutiler des ornemens, d'effacer des écussons et de restaurer gauchement les monumens historiques.

C'est en suivant cette loi de décroissement que je prévois la disparition totale des actes de vandalisme, et c'est la confiance dans cet avenir qui m'a permis,

Digitized by Google

tout en gémissant sur la destruction des monumens anciens, d'expliquer ma pensée sur l'influence civilisatrice des peuples du Nord.

Quoi qu'il en soit et pour ne nous occuper que de la conservation des églises, qui sont aujourd'hui les monumens historiques les plus nombreux et les plus intéressans, parce que le moyen âge a été une société essentiellement religieuse, toutes ces réparations à contre sens qu'on leur fait subir, toute cette profusion d'infâmes badigeonnages jaunes et gris, avec de belles raies rouges, tout cet épouvantable luxe de lait de chaux qui recouvre vos belles cathédrales, leur enlève cette belle teinte antique qui s'harmonise si bien avec les demi-jours mystérieux que les vitraux coloriés répandent dans l'intérieur de l'édifice, et les fait ressembler à des pigeonniers, ou bien à des corridors de salles à manger; (1) toutes ces constructions, dis-je, faites sans goût, qui nuisent à l'ensemble si poétique, si chrétien de nos cathédrales, n'existeraient pas si les directeurs des séminaires consacraient quelques instans à exposer aux jeunes gens qui se destinent à l'état ecclésiastique quelques principes d'architecture religieuse, si on leur faisait comprendre que les monumens qu'ils sont chargés de diriger ont une importance extrême, si on parvenait à les convaincre que toute l'histoire du développement de la civilisation chrétienne se trouve admirablement représentée par le développement parallèle et contemporain de l'architecture religieuse, et que l'étude des monumens est aujourd'hui une science toute nouvelle, remplie d'intérêt, fort simple dans ses principes, susceptible pour ainsi dire d'une rigueur mathématique, mais qui ne peut faire des progrès réels que par l'examen et la comparaison d'un très grand nombre d'églises.

Il serait facile d'atteindre le but que je propose, puisque les ouvrages méthodiques et élémentaires existent, et qu'il suffirait de quelques jours seulement pour communiquer aux jeunes ecclésiastiques le goût de cette belle partie de l'archéologie. (2)

Sans cela le gouvernement aura beau nommer des inspecteurs-généraux et adresser des circulaires aux préfets, la société des antiquaires elle-même y perdra son latin : car comment exiger qu'un inspecteur divisionnaire puisse surveiller trois ou quatre cents prêtres, qui aussitôt que vous avez tourné le talon barbouillent de vernis rouges et bleus les figures gothiques des saints de leurs villages, ajustent de belles robes de taffetas et de fines dentelles aux statues antiques de la vierge chrétienne, échangent les vitraux coloriés de leurs chapelles contre des carreaux de vitre bien blancs, et troquent les vieux ornemens et les boiseries dorées de leurs reliquaires pour des armoires en bois de saule ou de noyer.

Il n'est pas une seule de nos églises qui n'ait eu à souffrir de pareils actes de vandalisme, et nous devons le dire, les évêques sont les premiers à donner l'exemple.

Je reviens à Rieux et à son église, mais avant je dois vous dire que j'ignore entièrement si ce monument a été l'objet de quelque description; dans le doute, je n'hésite pas à publier les observations qui suivent, et à accepter la responsabilité de toutes les hérésies qui sont à peu près inévitables lorsqu'un débutant écrit sur de pareilles matières.

Rieux-Mérenville est situé sur le bord d'un petit torrent nommé l'Argent-double, dans une position fort gracieuse, à quelques lieues de Carcassonne, sur la route de Minervois : tout fait présumer que ce village ne remonte pas à une haute antiquité, et qu'il doit son origine à l'église : ce n'a été sans doute qu'insensiblement que les maisons se sont groupées autour de ce centre.

Un vieux château domine le village, mais tout annonce que cet édifice est de construction moderne et qu'il a dû remplacer celui qui, d'après un historien du XVI^e^ siècle, *était grandement fort d'assiette.* En effet, les plus anciennes parties ne paraissent pas remonter au-delà de François I^er^, presque toutes sont du temps d'Henri IV ou de Louis XIII. Cependant on a incrusté sur le devant de la porte d'entrée deux chapiteaux et une tête d'empereur, qui portent évidemment le cachet romain; il est probable que ces objets ont été portés des environs.

Il n'est guère fait mention de Rieux-Mérenville que vers le X^e^ siècle, et surtout dans le XI^e^, à propos de Dalmace, archevêque de Narbonne, qui y mourut; cependant les comtes de Mérenville remontent, dit-on, à une origine plus reculée. Les recherches faites par plusieurs personnes et particulièrement par M. Mérimée, aux archives des Carcassonne, ne fournissent absolument aucune donnée sur l'époque de la fondation de l'église qui nous occupe, ainsi que sur sa destination : l'architecte a donc livré son œuvre aux interprétations des antiquaires, *tradidit ecclesiam disputationibus eorum.*

Pour plus de clarté je vais d'abord décrire le plan primitif, tel qu'il devait être avant que l'on eût ajouté les chapelles qui ont été en grande partie construites pendant le XIII^e^ et le XIV^e^ siècles.

Le centre de l'édifice est occupé par trois colonnes et quatre piliers de 20 pieds de hauteur, disposés circulairement et supportant un dôme ou *voûte en cul de jour.* Autour de cette première enceinte de colonnes règne une muraille formant une nef circulaire, qui va se joindre par une *voûte en quart de cercle* au dôme central, et lui servir d'arc-boutant ou de contrefort, afin de prévenir les poussées de la voûte et soulager ainsi les colonnes du centre; cette muraille circulaire, qui forme l'enceinte extérieure de l'édifice,

(1) Il y a peu d'années que la vaste église de Saint-Paul, à Narbonne, qui renferme des ornemens romans fort curieux, et des constructions également intéressantes de la fin du XII^e^ siècle, a été badigeonnée en entier; il y a eu à Narbonne, pour commettre ou tolérer cette réparation, un conseil de fabrique, et un peintre qui a pris sur lui la responsabilité de l'œuvre, et a signé en toutes lettres : J. GALIMENTI, pittore italiano.

(2) Je dois citer à cet égard l'exemple récent d'un curé de la Provence, qui, pour empêcher que l'on ne blanchît son église, n'a pas craint de lutter contre le Maire, les membres de la fabrique, le conseil municipal et toutes les dévotes; il a même été jusqu'à se barricader dans l'église, et soutenir pendant plusieurs jours une espèce de siège. Cette lutte n'était nullement chez lui l'effet d'un caprice étroit, mais bien le sentiment profond de la conservation de l'édifice qui lui était confié : le gouvernement vient de récompenser ce prêtre comme il l'avait si bien mérité.

Digitized by Google

Eglise de Rieux-Mérenville.

est ornée à l'intérieur de quatorze colonnes communiquant entr'elles par des arceaux en plein cintre, mais qui sont seulement adossées contre la muraille et ne supportent nullement la voûte basse en quart de cercle qui fait le tour de l'église.

Les voûtes n'offrent point d'arcs doubleaux, elles sont comme tout le restant de l'édifice en pierres taillées d'environ un pied de longueur sur huit de hauteur. (1)

(1) Cet appareil a été presque exclusivement employé dans les monumens de cette époque.

La porte d'entrée, dont je donnerai peut-être le dessin un jour, tant elle est digne de fixer l'attention, placée dans une chapelle, est située du côté de l'Ouest, de telle sorte que le point qui lui est immédiatement opposé (*apside*) se trouve du côté de l'Orient, particularité que l'on observe dans presque toutes les églises chrétiennes, et à laquelle se rattachent, comme on sait, des idées mystiques. Il est à remarquer que l'apside se trouve indiqué par une petite niche ornée de modillons et d'archivoltes, et renfermée entre deux colonnes très élégantes dont les chapiteaux sont ornés de belles feuilles d'acanthe.

Digitized by Google

L'autel est de construction moderne et n'offre rien de curieux, peut-être était-il situé primitivement au centre de l'église.

On remarque ensuite une très jolie porte qui conduit au presbytère; tout fait présumer qu'il existait autrefois une ouverture du même genre non loin de la première.

Il y avait donc primitivement trois portes, deux petites et une beaucoup plus grande.

Les fenêtres sont très simples, très petites et pratiquées dans l'épaisseur de la voûte circulaire qui sert de contrefort; elles devaient être aussi au nombre de trois, mais depuis peu de temps on en a pratiqué une quatrième; c'est sans doute à leur position qu'il faut attribuer leur simplicité, car dans le Nord les fenêtres romanes des XI^e^ et XII^e^ siècles sont remarquables par la finesse et la grace des ornemens.

L'extérieur de l'église n'offre rien de bien curieux, le clocher qui enveloppe le dôme est fort simple, et consiste en une tour à sept faces, percées de deux fenêtres légèrement ogivées.

Les ornemens intérieurs sont d'un très beau style, bien exécutés, quelques-uns sont fouillés avec beaucoup d'art. Les piliers et les colonnes, quoique non renflés, ont beaucoup de grace et de légèreté. Presque tous les chapiteaux diffèrent les uns des autres; un d'entr'eux représente la Vierge chrétienne, entourée d'anges en adoration. Les autres sont remarquables par de belles figures fantastiques, dans le genre de celles que l'on observe dans l'église de la cité de Carcassonne, et dans les autres églises romanes de la même époque; quelques-uns enfin constatent par leurs décorations greco-romaines l'influence que les monumens encore intacts de la colonie romaine exerçaient sur les artistes du midi de la France.

En un mot, l'ensemble et les détails de l'église de Rieux font de cet édifice un modèle élégant du roman épuré, et cet exemple peut servir à mettre hors de doute quelle immense supériorité les artistes du Midi avaient sur ceux du Nord, pendant les XI^e^ et XII^e^ siècles, car il est évident que, puisqu'un village aussi modeste possédait un édifice aussi élégant, les églises des grandes villes, dont il ne nous reste que des fragmens, ou quelques rares exemples, devaient encore être bien supérieures (1).

(1) Cette supériorité des artistes du Midi pendant la période romane est un fait très intéressant, et qu'il est bon de constater de plus en plus par de nouveaux exemples. Voici à cet égard un extrait de mémoires publiés récemment dans le premier n^o^ de la commission archéologique de Montpellier.

« Nos artistes du Midi, placés trop près de l'Italie, où les » modèles classiques n'ont été jamais complètement oblitérés, » habitant sous un climat analogue, ayant à leur portée et » presque sous leurs yeux de grands et beaux exemples de » l'art antique, nos artistes, dis-je, ont eu l'esprit influencé » de bonne heure par les dernières clartés de la décadence » romaine, ou par la première lueur de la renaissance.

« Ce n'est qu'au temps regardé en général comme le plus » barbare, du 8^e^ au 12^e^ siècle, qu'ils ont produit de grandes » œuvres. Après le XII^e^ siècle, notre pays, interrompu » violemment dans sa civilisation par la croisade albigeoise, » et la domination des Français du nord, perdit l'originalité » qui le distinguait. Ce qu'il y avait de propre dans sa langue, » dans ses mœurs et dans ses arts; ce résultat indigène de » la fusion qui s'y était opérée entre tant de peuples divers, » Romains, Visigoths, Arabes, Francs, qu'on avait vu s'y » interposer et s'y mêler successivement sans trop de ravage, » tout cela s'effaça peu à peu sous la domination des peuples » du nord, ces derniers conquérans. Je ne déplore pas ce » fait, il fut progressif puisqu'il vainquit le passé, anéantit » des hérésies rétrogrades ou intempestives, et réunit plu- » sieurs peuples en un seul; le Nord nous a depuis donné » plus qu'il ne nous avait pris.

J. Renouvier.

« L'époque la plus florissante de l'architecture du midi » de la France s'étend du XI^e^ au XII^e^ siècle; l'obscurité » qui, dans le Nord couvre le X^e^ siècle, et à laquelle les » historiens donnent pour cause la croyance à la fin du » monde qui s'était propagée partout, n'eut pas dans le Midi » la même intensité; l'impulsion donnée par Charlemagne » et Louis-le-Débonnaire à la construction des édifices reli- » gieux, affaiblie, il est vrai, pendant un certain temps, ne » cessa jamais d'agir sur nos provinces; et au lieu de tous » les caractères barbares nécessaires à la régénération de » l'art, on voit l'architecture grandir et se perfectionner jus- » qu'au XII^e^ siècle qui fut l'époque de son apogée. A ceux » qu'étonnerait cette supériorité de nos monumens romans » sur nos monumens ogivaux, nous rappellerions que le XII^e^ » siècle fut aussi le point culminant et extrême de notre » poésie; avec le XIII.^e^ siècle disparurent à peu près les poè- » mes nationaux écrits en langue romaine du midi, dont » l'éclat avait rejailli sur toute l'Europe; et c'est précisément » dans ce même XIII^e^ siècle que les épopées carlovingien- » nes, ou chansons de geste écrites en langue romaine du » nord, se multiplièrent et acquirent, en Europe, ce succès » dont on commence à sentir aujourd'hui toute la raison. La » barbarie, pour nous servir du mot consacré, empreinte sur » ces édifices et dans ces poésies, ne peut plus nous en dis- » simuler toute la valeur; elle fut alors une condition d'ori- » ginalité; elle a même un mérite immense, quand elle est » chrétiennement sentie comme elle fut chrétiennement » produite. »

Le musée de Narbonne possède de magnifiques chapiteaux en marbre blanc, qui ont dû appartenir à de très belles églises des XI^e^ et XII^e^ siècles; il existe également des colonnes et des chapiteaux semblables à Malard, près de la même ville. Ces débris annoncent l'existence de beaux monumens dont le souvenir est entièrement effacé.

Une tradition veut que l'église de Rieux soit un temple romain dédié à Minerve: assurément les traditions sont respectables, mais cette opinion ne mérite pas, en vérité, une réfutation sérieuse. Rien ne ressemble moins au style romain, que l'emploi des figures grotesques dans les ornemens architecturaux. Ce jugement n'a pu être porté que par les personnes encore trop préoccupées des souvenirs grecs et romains, qui s'imaginent que le moyen âge a été une époque de barbarie, et qu'entre la chute de l'empire romain et le XVI^e^ siècle il existe un hyatus, une solution de continuité, une espèce d'interrègne dans le domaine des beaux-arts.

M. Raynal fils, ingénieur à Sallèles, qui a bien voulu me communiquer les dessins et plusieurs observations qu'il a recueillies sur les lieux, étonné de la forme circulaire de l'église de Rieux (1), pense que peut-être ce n'est qu'un vaste tombeau: mais dans cette supposition, quel serait ce tombeau, quel aurait été

(1) On sait que les églises chrétiennes furent d'abord construites sur le plan des basiliques, qui, chez les Romains, servaient à la fois de tribunaux et de bourse de commerce. Ce plan fut peu modifié par la suite, parce qu'il avait, pour ainsi dire, reçu une espèce de consécration religieuse; les principaux changemens ne consistent guère que dans l'aug-

Digitized by Google

l'archevêque ou le seigneur assez puissant pour élever un pareil mausolée, comment le nom du personnage dont il recouvrait la dépouille serait-il demeuré dans l'oubli, comment ne se trouverait-il pas en France, en Europe même, un monument de ce genre, et comment enfin ne trouverait-on pas dans les ornemens quelques détails qui rappelassent la destination primitive de l'édifice? Ces considérations et plusieurs autres, qu'il serait trop long de développer, me font rejeter cette opinion qui ne peut pas même s'appuyer sur la présence d'un crypte souterrain, puisque toutes les églises romanes renferment des caveaux dans le genre de celui de Rieux, et qui n'étaient destinés qu'à enterrer ceux qui étaient morts en odeur de sainteté, ou bien à rappeler la mémoire des catacombes et des anciennes persécutions.

On ne saurait également admettre que c'est un baptistère, puisque ce genre d'édifices, spécialement affectés à administrer le baptême, qui alors se donnait par immersion, ne fut construit que sous le règne des derniers empereurs, et qu'à dater du VI^e^ ou VII^e^ siècle on administra le baptême dans les vestibules ou dans l'intérieur des églises.

Le premier jugement de M. Mérimée, que j'ai accompagné à l'église de Rieux, fut qu'elle avait beaucoup d'analogie avec l'église du Temple de Londres, et qu'il était probable qu'elle avait dû, comme cette dernière, être construite par les Templiers. Depuis lors, M. Marimée a eu occasion de communiquer les plans et les dessins que je lui ai adressés, à des archéologues anglais, qui l'ont confirmé dans son opinion.

S'il en était ainsi, et puisque les chevaliers de cet ordre religieux et militaire n'admirent personne à faire partie de leur société qu'en 1125, époque à laquelle ils reçurent leurs règles de saint Bernard (après le concile tenu à Troyes, par le légat du pape Honorius II), et que d'un autre côté ce ne fut qu'après la destruction du royaume de Jérusalem (an 1186) que les Templiers se répandirent dans toute l'Europe (1), l'église de Rieux daterait de la seconde moitié du XII^e^ siècle. Il est bon cependant d'observer que l'on ne rencontre dans les ornemens d'architecture, ni croix grecque, ni croix des Templiers : ce n'est qu'en 1146 qu'Eugène ajouta cette croix sur le manteau blanc des costumes des chevaliers.

Quoi qu'il en soit de ces différentes opinions, toujours est-il que l'église de Rieux paraît dater de la fin du XII^e^ siècle. Ce n'est qu'à cette époque, dit M. de Caumont, que l'on construisit quelques églises rondes à l'imitation du Saint-Sépulcre de Jérusalem. Celle de Charroux, de Cambridge, de Northempton et de Londres, sont de cette date (1), et ont été évidemment construites par des artistes qui avaient vu la Terre-Sainte. Peut-être aussi celle de Rieux a été construite par quelque puissant seigneur, au retour de Jérusalem, et en commémoration de son pieux voyage.

Lorsque l'époque exacte de la fondation de cette église sera bien connue, elle pourra servir de type pour apprécier la date des autres monumens qui offrent le même style.

Ce qui frappe le plus, quand on examine avec soin les édifices gothiques, c'est l'indépendance absolue des artistes, c'est leur liberté d'exécution : on sait qu'ils avaient leurs coudées franches, que leur inspiration n'était pas entravée par l'observation étroite de ce que l'on nomme encore aujourd'hui les règles du bon goût, et qu'ils ne suivaient que leur spontanéité.

Il est bien vrai que, Vitruve en main, on peut prouver que le diamètre des colonnettes gothiques n'est nullement en rapport avec la longueur de leurs fûts, qu'on ne peut les classer dans aucune des cinq catégories corynthienne, dorique, ionique, vous savez les autres; que les artistes ont sauté à pieds-joints sur la frise antique, qu'ils ont fait fi de l'inévitable architrave, et méprisé l'entablement de rigueur; cela est encore vrai, mais il n'y avait pas alors d'académie de beaux-arts, et l'on ne commandait pas le travail. En revanche les artistes croyaient à quelque chose, et exécutaient les travaux en vue d'une œuvre sociale, d'une œuvre utile, qui était aussi une œuvre de foi et d'inspiration.

Libre maintenant à chacun d'appeler cette époque de transition comprise entre le siècle d'Auguste et la fondation de toutes nos belles cathédrales, une époque de barbarie et de décadence; il n'en est pas moins évident que, considéré d'un point de vue général, il n'y a jamais eu, à proprement parler, décadence, mais bien seulement un temps de renouvellement.

L'époque de transition, cette palingénésie architecturale, comprise entre l'art classique romain et le style élancé des chrétiens qui atteignit son apogée pendant le XIII^e^ et le XIV^e^ siècle, est marquée, comme cela devait être, par des essais et des tâtonnemens. De même, en effet, que les croyances des peuples ne se modifient que lentement, de même aussi les formes architecturales qui réflètent toujours la pensée religieuse des peuples, ne se transforment que dans un laps de temps très long; et l'intervalle entre les deux époques qui pourraient aussi recevoir le nom d'organiques, époques de calme, d'unité de religion, cet intervalle, dis-je, n'est, en réalité, une époque de décadence et de barbarie qu'au point de vue de l'art ancien, mais se trouve au contraire une époque ascendante et progressive, considérée du point de vue de l'art nouveau, puisque chaque jour voit se réaliser de nouvelles mo-

mentation du nombre de nefs, et l'apparition des trousseps; c'est-à-dire, l'élargissement du vaisseau entre l'apside et les nefs, de manière à donner au plan de l'édifice la forme d'une croix. Cette forme des églises chrétiennes est la seule favorable aux besoins du culte, qui exigent que l'autel et la chaire soient vus de tous les fidèles.

(1) Il existe dans l'histoire du Languedoc un acte en date de 1161, constatant une vente faite pas Raymond V, comte de Toulouse, aux chevaliers du temple de Saint-Gilles.

Plusieurs anciennes églises portent encore dans les environs de Narbonne le nom d'église des Templiers, mais ces édifices, aujourd'hui à demi ruinés, n'indiquent nullement un monument dans le genre de celui de Rieux; presque tous, au contraire, sont de la période romane. D'après Mathieu de Paris, lors de l'extinction des Templiers en 1312, ils possédaient encore 900 couvens ou seigneuries.

(7) M. Mérimée a visité près de Saumur un petit monument octogone dans le genre de l'église de Rieux, mais ogival, quoique du XII.^e^ siècle; on l'appelle la tour d'Evrault.

Digitized by Google

difications qui toutes approchent de plus en plus des formes de l'avenir.

En considérant le développement de l'art de ce point de vue qui sera certainement adopté, lorsque les préoccupations romaines et grecques, bonnes en leur temps, auront entièrement cessé, on voit que la loi de progrès qui régit le monde se vérifie aussi bien dans l'étude des monumens que dans l'étude de l'humanité, et que l'art a toujours été se développant à travers les différentes phases qu'il a subies dans l'Inde, dans l'Egypte, dans la Grèce, à Rome, et dans tous les pays où le catholicisme a propagé ses croyances.

Souvent, il est vrai, les beaux-arts ont abandonné un pays rebelle à la loi de progrès, pour aller se développer sous un ciel plus favorable; mais cette émigration n'est un signe de décadence que relativement à un point donné, et nullement en vue du développement général de nos jours. La France et l'Europe se trouvent dans une époque de transition, l'art est encore devenu individuel, mais il serait difficile de constater où et comment le progrès s'accomplit, car pour cela il faudrait posséder l'inspiration qui animera les artistes de l'avenir.

Puisque le moyen âge n'est pas encore passé de mode, hâtez-vous! Allez faire un pélerinage à l'église de Rieux, vous y respirerez un délicieux parfum de religion et de chevalerie et, peut-être, oublierez-vous les défauts de l'article que vous venez de lire pour remercier celui qui a signalé le premier une des plus belles perles de l'architecture bizantine.

P. Tournal fils.

LA ROBE DE RABELAIS.

I.

L'AUBERGE DES TROIS NOURRICES A NARBONNE.

A l'angle d'une vieille rue de Narbonne, les étrangers qui s'occupent de monumens remarquent encore une maison dont l'architecture date des premières années du quinzième siècle : elle est aujourd'hui connue sous le nom de *Maison des Trois Nourrices*. Trois caryatides représentant des femmes, le sein nu, ont donné probablement lieu à cette dénomination. Les archéologues ont cru voir, dans les trois caryatides, l'emblême de Diane *Trimégiste;* mais le peuple, qui ne s'occupe guère d'interprétations historiques, vous dira seulement que bien long-temps avant la révolution la *Maison des Trois Nourrices* était une auberge très renommée dans le pays. Il paraît même que cette hôtellerie remonte à une époque très reculée, puisqu'il en est parlé dans la relation d'un voyage que le roi François Ier fit en Languedoc, lorsqu'il se rendit à Aigues-Mortes, pour y avoir une entrevue avec Charles-Quint. Un riche gentilhomme de Narbonne, qui avait fait construire cette maison par un habile architecte de Florence, périt à la bataille d'Agnadel, sous les yeux de Louis XII. Ses nombreux héritiers dilapidèrent sa fortune, au préjudice d'un enfant naturel, fruit clandestin de ses amours avec une grande dame du pays. Sa maison fut vendue à un marchand génois, qui, pour réparer certains désastres de la fortune, y établit une hôtellerie. Sa femme était si jolie, son vin si généreux, ses mets si bien préparés, que l'auberge des *Trois nourrices* devint en peu de temps célèbre dans le pays. Janvier Grimaldi acquit des richesses considérables, et les gentilshommes de Languedoc et de Provence ne dédaignaient pas de puiser, dans l'escarcelle du Génois, l'argent dont ils avaient besoin pour leurs plaisirs ou pour leurs équipemens militaires. L'usure était une des plaies du XVIe siècle, et Janvier Grimaldi ne se montrait pas très scrupuleux sur ce point. Il pouvait compter sur la protection et la bienveillance des grands seigneurs, presque tous ses débiteurs, qu'il régalait de son mieux, avec une bonhomie apparente et une franchise affectée. Il n'éprouvait que deux affections : l'une pour ses écus d'or; l'autre pour Fabio, son enfant adoptif.

La naissance de Fabio était un mystère pour les hôtes les plus familiers, et même pour Grimaldi; la reine de l'hôtellerie, la belle Francesca, connaissait seule le secret de son origine. Souvent Grimaldi s'était efforcé d'arracher des révélations à son épouse bien aimée; la belle Francesca, toujours inflexible, gardait un silence obstiné, et Grimaldi n'osait pas insister. L'habitude de voir le petit Fabio, de le caresser par complaisance, se changea bientôt en une affection presque paternelle. Il ne négligea rien pour son éducation; il lui donna pour maîtres les plus habiles professeurs de Narbonne. A l'âge de dix-huit ans, l'orphelin était regardé comme un prodige de science. On conseilla à Grimaldi de l'envoyer à l'école de Montpellier pour étudier la médecine. Le riche aubergiste y consentit, avec d'autant plus de plaisir, que sa vanité était déjà flattée d'entrevoir un docteur dans sa famille.

On fesait les préparatifs de départ, et Fabio avait reçu les adieux et les souhaits de ses amis, lorsque trois jeunes voyageurs entrèrent dans l'hôtellerie des *Trois Nourrices*. Le plus âgé paraissait avoir trente ans, l'autre avait à peine dépassé l'adolescence, et le troisième avait tout au plus vingt-cinq ans. Ce dernier se fesait re-

Digitized by Google

marquer par son accent touranjeau, sa barbe naissante, sa petite taille, la vivacité de ses yeux, et ses lèvres d'une grosseur presque démesurée. Tous les trois portaient le costume d'écoliers.

— Par le bonnet rouge du cardinal d'Amboise, s'écria le Touranjeau, dès qu'il eut franchi le seuil de l'hôtellerie, vous n'avez donc personne pour prendre soin de nos mules, et pour nous donner à souper?

— Que saint Janvier, mon patron, me soit en aide, répondit Grimaldi, qui quittait à regret une table carrée, sur laquelle on voyait encore les énormes débris d'une oie farcie d'olives, vous êtes bien impatiens, mes gentils bacheliers, car je reconnais à vos toques et à vos soutanelles, que vous appartenez à la cléricature.

— Clerc vous-même, M. l'hôtelier, répliqua le Touranjeau, dont les paroles brusques et les regards presque menaçans trahissaient l'impatience....; apprenez-donc que nous n'appartenons ni au droit civil ni au droit canon; nous allons à Montpellier étudier la médecine et les sciences occultes.

— Dieu soit loué! s'écria Grimaldi.....; le ciel vous envoie, notre cher Fabio pourra faire connaissance avec vous, il part aussi demain pour Montpellier.

— Est-il joyeux compagnon? dit le Touranjeau....

— Gai comme un troubadour.

— Tant mieux, il sera des nôtres; mais en attendant, seigneur hôtelier, faites soigner nos mules, et n'oubliez pas les cavaliers.

— Vous serez contents de moi, messires bacheliers.

Aussitôt Janvier Grimaldi se mit à l'œuvre, et en moins d'une demi-heure il servit aux trois voyageurs un excellent souper. Le Touranjeau s'assit le premier, et son appétit était si violent, qu'il ne fit d'abord aucune attention à ses compagnons de voyage.

— Allons, mes maîtres, leur dit-il, après avoir dévoré une cuisse d'oie bouillie, hâtez-vous, ou bientôt vous ne trouverez rien à mettre sous la dent.

Fabio, le fils adoptif de l'hôtelier, venait d'entrer, et les deux compagnons du Touranjeau le pressaient de se mettre à table avec eux. Il ne résista pas long-temps à leurs vives instances, et les quatre jeunes gens firent honneur au souper de Grimaldi.

— Par Bacchus, s'écria le Touranjeau, qui n'avait plus faim, de ma vie je n'ai si bien soupé. Les docteurs de Sorbonne, et les chanoines de Saint-Denis, ne maigriraient pas dans cette hôtellerie. Ce n'est pas à tort qu'on l'appelle l'auberge des *Trois Nourrices*.

— Puisque vous êtes content, messire bachelier, je dois l'être aussi, répondit Grimaldi.

— Où est donc votre fils, dont vous m'avez parlé, messire hôtelier?

— Devant vous, mon maître.

Le Touranjeau, presque confus de ne l'avoir pas aperçu, lui fit un accueil gracieux, et la plus parfaite intimité ne fut pas long-temps à s'établir. La conversation devint bruyante, et chacun parla de ses aventures, de ses parens, de son avenir, de ses amours; et Grimaldi, assis près de la table, dans un large fauteil, riait aux éclats, en entendant les facéties du Touranjeau, dont la verve surexcitée par le vin de Narbonne s'escrimait à ridiculiser le roi de France, le pape, l'empereur, et surtout la paresse et l'embonpoint des moines. Les convives, l'hôtelier et sa femme, l'écoutaient avec la plus grande attention, lorsque les sons aigres et discordans d'une mandorre retentirent dans la grande salle de l'hôtellerie.

— Voici la vieille Pépa, s'écria Grimaldi; le diable seul pourrait nous dire ce que vient faire cette magicienne.

— Approchez, mère, dit le Touranjeau, si les soutanelles des trois étudians ne vous effraient pas.

— A mon âge on n'a pas peur, répondit la vieille Pépa.

— Prenez-donc ces deux parisis, dit le Touranjeau, qui ouvrit son escarcelle pour y puiser des petites pieces de monnaie.

— On m'appelle Pépa la mendiante, répondit la vieille, et pourtant je suis plus riche que maints barons qui achètent des robes de soie et des haquenées pour leurs dames; j'ai des trésors à ma disposition.

— Avez-vous trouvé le secret de la pierre philosophale, ma mère? dit le Touranjeau....

— Non, maître, je ne suis ni sorcière ni alchimiste; mais un noble et puissant seigneur me confia ses richesses pour en disposer à ma volonté.

La vieille s'était approchée de Fabio, qui ne put s'empêcher de rougir; pour cacher son embarras, il dit à la vieille :

— Allons, Pépa, chantez-nous les amours de quelque ménestrel de Provence.

— Je m'y oppose, dit le Touranjeau; je ne connais pas votre langue méridionale.

— Qu'à cela ne tienne, mon maître, répliqua la vieille, j'ai long-temps habité Paris, et si vous le désirez, je vous raconterai l'histoire merveilleuse du siége de Narbonne, en langue française.

— Comment, Pépa, lui dit Grimaldi, vous savez que vos récits font toujours plaisir à mes hôtes.

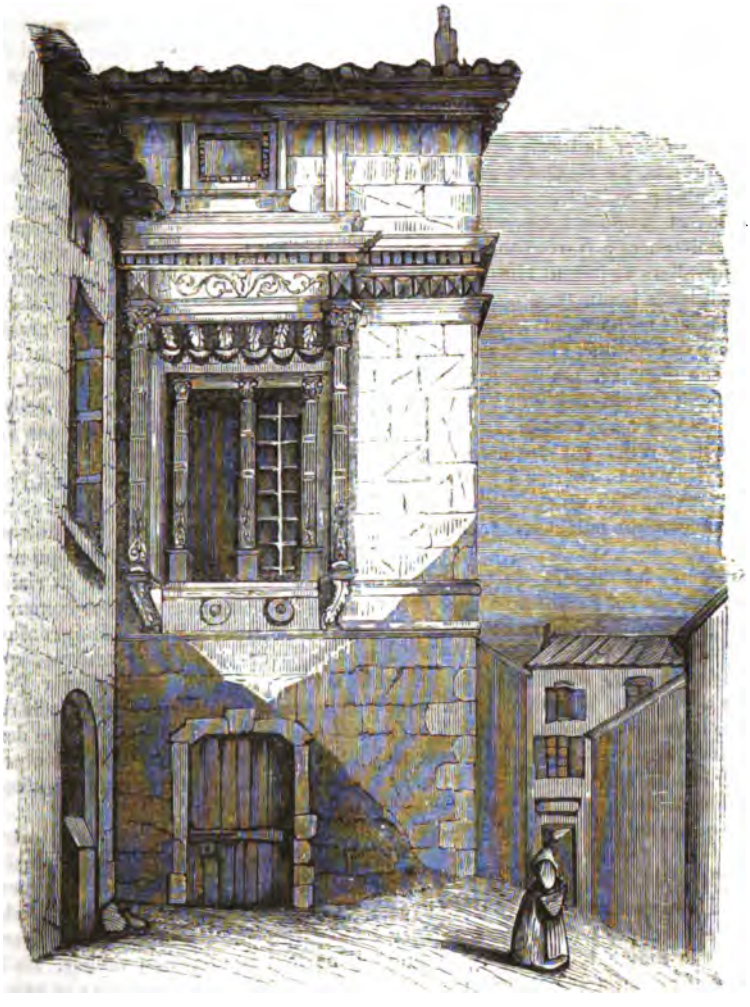
La vieille s'assit près d'une croisée, de manière à ne laisser voir que son visage chargé de rides profondes, et presque entièrement couvert d'une cape brune.

Elle fit le signe de la croix, et commença en ces termes :

— Le roi de Cordoue, accompagné de Mactano, son parent, et de Salim, le plus habile de ses généraux, vint avec une puissante armée assiéger la ville de Narbonne; les habitans envoyèrent des messagers à l'empereur Charlemagne, pour le supplier de les secourir, comme leur seigneur naturel, en sa qualité de général, protecteur des chrétiens. Charlemagne ordonna aussitôt à ses troupes de se diriger vers Narbonne. Le roi de Cordoue ne perdit pas de temps : il donna plusieurs assauts, qui furent rigoureusement repoussés par les Narbonnais. Le prince des infidèles, outré de colère, investit alors la place, et par terre et par mer. Les assiégés parvinrent à brûler sa flotte, et profitèrent du temps où les ennemis étaient occupés à sauver les débris, pour prendre des vivres dans la campagne. Les mécréans désespéraient déjà de la victoire, lorsqu'on vit arriver un vaisseau à pleines voiles. Le roi de Cordoue, persuadé qu'on voulait attaquer sa flotte, fit ranger ses matelots en bataille. Cette alarme ne dura pas long-temps; un chevalier descendit à terre, et conduit devant le roi de Cordoue, il lui dit :

— Roi des mécréans, Delphina m'envoie vers vous pour vous dire que, si elle peut venir vers vous en as-

Digitized by Google



Croisée de la maison des Trois Nourrices.

surance, elle vous communiquera des choses qui ne sont pas de petite importance pour le dessein que vous méditez.

—Je ne connais pas Delphina, répondit le roi de Cordoue, mais elle peut venir en toute assurance.

Le chevalier se hâta de rendre réponse, et aussitôt une galère, magnifiquement équipée, s'approcha du rivage. On vit, au même instant, un coursier monté par un cavalier, dont le corps et le bras étaient couverts d'écailles de crocodile; sa tête était surmontée d'un hideux serpent. En cet horrible équipage, la princesse Delphina se rendit à la tente du roi de Cordoue, et lui dit :

—Je suis ici par le commandement du roi de Treniézen, dont je suis fille adoptive, je ne sais pourquoi, ni dans quel but; mais il est juste que je lui obéisse comme à mon père. Il m'a envoyée, par la voix d'un oracle, non pas pour exterminer les misérables chrétiens, qui ne croient qu'à un seul Dieu, et avec raison, je pense; car il y a plus d'apparence que le monde soit gouverné par une souveraine puissance, que par une multitude confuse de divinités.

Salim ne pouvant supporter ce discours contre sa religion, interrompit Delphina, qui le défia courageusement: le combat eut lieu au même instant, et Salim tomba sous le glaive de la princesse. Le courage de

Digitized by Google

cette noble dame excita la colère des amis de Salim, qui se précipitèrent sur l'héroïne. Le roi prit heureusement sa défense, et lui fit toutes sortes de courtoisies. Delphina se montra inflexible; elle promit pourtant au roi de Cordoue, de le secourir avec les troupes qu'elle avait amenées. Elle resta dans sa tente pendant plusieurs jours. Les Maures avaient donné plusieurs assauts. Ils perdaient courage, lorsque Delphina attaqua les chrétiens avec tant d'impétuosité, qu'elle pénétra dans la ville la première. Elle conjura aussitôt le roi de Cordoue de faire cesser la tuerie et le pillage, comme il le lui avait promis. Le roi donna ses ordres, et tout rentra dans la plus parfaite tranquillité. On mit garnison dans la ville, et Mactano fut proclamé roi. Il y eut de grandes réjouissances à Narbonne. Les grandes dames et les chevaliers visitèrent l'intrépide Delphina, et lui offrirent leurs hommages.

Pendant que les soldats se livraient aux jeux, aux amusemens et à la joie des festins, l'alarme sonna, et chacun rentra dans son quartier. On apprit que Dom Zinofre, qui commandait l'avant-garde de l'empereur, approchait avec des troupes nombreuses. Les Maures furent si effrayés, qu'ils se retirèrent tous dans la ville. Ils eurent recours à Delphina, comme à leur unique protectrice. La princesse envoya un chevalier à l'empereur pour lui demander une entrevue. L'empereur y consentit avec plaisir.

— Chef des chrétiens, lui dit-elle, je te conseille de te retirer; les soldats du roi de Cordoue sont dans la ville, et tu l'assiégerais en vain. Si tu ne cèdes pas à mes conseils, j'aurai recours à mon épée.

L'empereur rit beaucoup des menaces de la princesse; Dom Zinofre ne fut pas si patient : il insulta Delphina, qui eut le courage de le défier. On fixa le jour; mais lorsque Dom Zinofre et l'héroïne furent en présence, l'empereur pria Delphina de différer le combat pour quelque accident survenu : Zinofre fut obligé de partir sur l'heure pour remplir une négociation très importante.

Delphina, outrée de dépit, fit mettre à la voile, et partit de Narbonne. L'empereur pressait le siége avec tant d'énergie, que ses troupes parvinrent à se loger sur la tranchée. Vers le même temps, il reçut une ambassade, dont le chef lui parla en ces termes :

— Nous sommes venus vers vous pour vous supplier d'avoir pitié des Tarragonais, dont le pays est ravagé par une puissante armée, sous le commandement des rois de Tolède, de Fraga, et de Sogborgue; après nous avoir ruinés, ils feront, disent-ils, alliance avec le roi de Cordoue.

Le jour même, l'empereur envoya huit capitaines des plus expérimentés, avec quarante-deux mille fantassins. Dom Angurias fut choisi pour commander les troupes au nom de Dom Zinofre. La bataille se livra dans la plaine d'Urgel, et les rois coalisés furent complètement défaits. L'armée victorieuse revint à Narbonne. L'empereur ordonna un assaut général; les Maures se défendirent avec acharnement, et brûlèrent une partie de la ville. Cependant, le roi de Cordoue et Mactano, voyant qu'ils ne pouvaient résister aux efforts des chrétiens, partirent pendant la nuit, et la ville de Narbonne revint ainsi entre les mains de l'empereur, son seigneur. »

Voilà, mes maîtres, ajouta la vieille Pépa, l'histoire de la délivrance miraculeuse de la ville de Narbonne, telle qu'elle m'a été racontée par un vieux clerc, qui la tenait d'un troubadour provençal.

— Par les clés de saint Pierre, s'écria le Touranjeau, cette vieille narre mieux que certains docteurs de Sorbonne. Ma mère, dites-moi si dans votre jeunesse vous vous êtes occupée de science et des doux ébats de la poésie ?

— Je ne suis qu'une pauvre femme, répondit la vieille.

— Pauvre ! s'écria Grimaldi; vous avez autant d'or que Louis XII^e^, notre seigneur. Notre cher Fabio pourrait vous donner quelques renseignemens.

— Que voulez-vous dire, répliqua le jeune homme, avec une impétuosité qui trahissait son dépit.

— Je veux dire, mon cher Fabio, que vous partez demain pour Montpellier, l'escarcelle bien garnie, et à moins que vous n'ayez fait pacte avec le diable, j'ignore qui vous a donné cet argent.

— Votre langue est pire que celle d'une vipère, s'écria Pépa; que vous importe que Fabio ait vendu son honneur pour quelques écus d'or !

— Vous m'insultez, Pépa, dit Fabio; vous m'insultez, et je ne puis ni me défendre, ni vous répondre....

Le Touranjeau et les deux autres étudians chuchotaient très bas quelques mots qui ne pouvaient arriver jusqu'aux oreilles de Fabio : ils riaient malicieusement aux dépens du pauvre jeune homme, qui s'obstinait à garder le silence, tant il était confus et humilié.

— Savez-vous, mes maîtres, que votre conduite n'est pas très généreuse, s'écria Pépa..... Vous vous moquez lâchement de Fabio; trois contre un, la partie est trop inégale. Je vous annonce donc, mes petits seigneurs, que si vous venez à Montpellier, trois mois ne se passeront pas avant que vous connaissiez la noble origine de Fabio.

— Nous lui souhaitons toute sorte de biens, dit le Touranjeau; si nous l'avons offensé, telle n'était pas notre intention. Vive Dieu ! j'aimerais mieux couper les deux oreilles à Charles d'Autriche, que causer la moindre peine à un étudiant de France. Maître Fabio, il ne faut pas nous en vouloir. Raillerie n'est pas un crime, et lorsque l'occasion s'en présentera, vous prendrez votre revanche.

Le Touranjeau tendit la main à Fabio, et la réconciliation fut aussi sincère que prompte.

— Je m'étais trompée, dit la vieille Pépa; vous êtes d'honnêtes garçons, et comme sous mes haillons je cache plus d'or que ne vous en ont donné vos parens, je me charge des frais de la route.

— J'accepte, au nom de mes compagnons, répondit le Touranjeau, et lorsque je reviendrai à Chinon, ma patrie, je parlerai à tout le monde de la vieille de Narbonne.

— Dans deux heures nous partirons, dit Pépa, qui sortit avec Grimaldi pour faire les préparatifs du voyage.

II.

UN REPAS D'ÉTUDIANS.

Au seizième siècle, la faculté de Montpellier jouis-

Digitized by Google

sait d'une réputation européenne. On y voyait des étudians de toutes les nations qui venaient apprendre sous des maîtres habiles le grand art de soulager l'humanité. Fabio devint en peu de temps un des élèves les plus distingués, et lorsqu'il subit son premier examen, il reçut les félicitations de ses professeurs, et les applaudissemens des nombreux auditeurs qui assistaient alors à ces exercices publics. En sortant de l'école, ses amis lui communiquèrent la détermination qu'ils avaient prise de donner un repas en son honneur.

— Merci, mes bons amis, leur répondit Fabio, qui joignait la modestie à un immense savoir, je ne suis pas digne d'une si honorable distinction.

— Vous ne pouvez refuser, répliqua Rabelais le Touranjeau, c'est moi qui ai donné cette idée à nos camarades, et vous ne me contrarierez pas au point de rendre inutiles nos préparatifs.

— Je viendrai, puisque tel est votre bon plaisir.

— Demain, à midi, trouvez-vous à l'auberge d'Esculape.

— J'y serai, mes bons amis.

A ces mots, Fabio serra cordialement les deux mains de Rabelais, salua ses autres camarades, et disparut dans une des vieilles rues qui aboutissaient à la cathédrale. Cette fuite si prompte donna des soupçons à Rabelais, qui suivit Fabio de loin. Il le vit entrer dans une maison d'assez belle apparence, dont le grand portail s'ouvrit aussitôt qu'il eut prononcé son nom.

Rabelais s'arrêta dans la rue, persuadé que son ami sortirait bientôt; il l'attendit en vain pendant une heure; perdant patience, il entra dans la boutique d'un chaussetier.

— Maître, lui dit-il, pourriez-vous me dire qui habite cette maison?

Le chaussetier, avant de répondre, jeta un regard scrutateur sur l'étudiant.

— Jeune disciple du grand Hyppocrate, lui dit-il après quelques momens d'hésitation, vous désirez connaître les noms des personnes qui habitent cette maison?

— Oui, maître.

— Je voudrais de tout mon cœur pouvoir satisfaire votre curiosité; mais je n'en sais guère plus que vous. Les bruits les plus étranges courent sur le compte de nos voisins. Je vous dirai seulement que cette maison appartient à un riche marchand juif qui n'a qu'une fille, et ce qui vous paraîtra plus étrange, cette fille est chrétienne; chaque matin je la vois passer, lorsquelle se rend à la cathédrale pour assister au saint sacrifice de la messe. On dit que cette demoiselle eut pour mère une noble dame qui mourut en lui donnant le jour; le juif adopta l'orpheline, et depuis il l'aime comme si elle était réellement sa fille.

— Quelle histoire étrange!

— Vous m'avez interrogé, je vous ai dit tout ce que je sais.

— Les damoisaux de la ville, les étudians ne viennent-ils jamais admirer les charmes.....

— De la belle Marguerite, interrompit le chaussetier..... Pendant long-temps cette porte est restée fermée; depuis six mois seulement, je vois entrer un jeune homme habillé comme vous; si je ne me trompe, il appartient à l'école de médecine.

— Merci, maître, dit Rabelais, et il se retira pensant à l'étrange narration du chaussetier.

Lorsque la nuit fut venue, il chercha inutilement Fabio; aucun de leurs camarades communs ne put lui en donner des nouvelles; il se résigna et attendit au lendemain pour interroger son ami.

Midi sonnait dans tous les clochers de la ville de Montpellier, lorsque les étudians qui vivaient habituellement avec Fabio se dirigèrent vers l'auberge d'*Esculape*. Pas un ne manqua au rendez-vous, et Fabio, proclamé à l'unanimité roi du festin, s'assit à l'extrémité de la table, près de Rabelais, qu'il choisit pour son grand sénéchal. Les étudians du seizième siècle avaient toujours grand appétit, et la plupart étaient renommés parmi les plus fameux buveurs. Aussi les joyeux convives gardèrent au commencement un silence presque solennel; Rabelais, qui mangeait peu et buvait beaucoup, les observait du coin de l'œil, et un sourire sardonique effleurait de temps en temps ses lèvres d'une épaisseur démesurée.

— Pâques-Dieu, mes maîtres, comme disait le défunt roi Louis XII[e] de nom, vous mangez comme goinfres, et buvez comme les chantres de l'église de Saint-Martin-de-Tours. Vous n'avez encore desserré les dents que pour tordre et avaler. Allons donc, un peu de gaîté, et pas tant de gourmandise; n'avez-vous aucune aventure à raconter? Le dieu des amours n'a-t-il fait aucune victime depuis notre dernière entrevue?

— A vous la parole, maître Rabelais, répondit un étudiant de Marseille, à vous les joyeux propos qui nous charment et engendrent les chansons.

— Parlez, maître Rabelais, parlez, s'écrièrent tous les étudians.

Rabelais but deux grands verres de vin, prit une attitude presque tragique, et commença en ces termes:

— Aujourd'hui, mes maîtres, je n'ai pas intention de vous faire rire, l'histoire que je vais vous raconter piquera votre curiosité, j'en suis sûr, écoutez-moi donc avec la plus grande attention.

Hier, en vous quittant, je m'arrêtai par hasard dans une des rues qui aboutissent à la cathédrale, je remarquai une belle maison, et poussé par je ne sais quel instinct de curiosité, je demandai à un chaussetier s'il en connaissait les habitans. Le chaussetier me parla d'un riche négociant juif, d'une fille adoptive nommée Marguerite, plus belle que la fleur dont elle porte le nom. Chose bizarre, cette fille est chrétienne. Le chaussetier me dit aussi qu'un étudiant a obtenu l'insigne faveur de voir cette beauté mystérieuse, qui l'aime éperdûment. Pourriez-vous me dire, mes maîtres, si cet heureux mortel, si cet enfant gâté de madame Vénus et des amours se trouve parmi nous?

Les étudians se regardèrent les uns les autres, et tous répondirent qu'ils ne comprenaient pas un mot du récit de Rabelais; on le traita même de fable.

— L'histoire que vous venez d'entendre, s'écria Rabelais, est vraie comme les sept péchés capitaux; interrogez Fabio, qui n'a pas encore donné son avis.

— Parlez, Fabio, dites-nous si vous connaissez l'étudiant qui soupire pour la fille adoptive du juif?

— Je le connais, répond Fabio.

— Son nom?

— Je ne le dirai pas.

Digitized by Google

Pendant que les étudians riaient aux éclats et épuisaient les registres de l'école pour arriver à leurs fins, Rabelais se pencha vers Fabio, et lui dit à voix basse:

— Pour moi, point de mystère, Fabio, je sais tout.

— Vous vous trompez, maître Rabelais.....

— Non, je vous le jure; hier, lorsque vous m'avez quitté si brusquement, je vous suivis à pas de loup; je vous vis entrer dans la maison du juif, et le chaussetier, son voisin, ne m'a rien caché.

— Silence, maître Rabelais, ou je suis perdu.

— Ne craignez rien, je garderai le secret, mais j'exige de vous une plus grande confiance.

— J'obéirai à vos moindres désirs.

— Ce soir je serai votre compagnon; nous irons ensemble chez le juif.

— J'y consens, répondit Fabio, qui tremblait à la seule idée de compromettre sa bien-aimée.

— C'est convenu; je serai muet comme une religieuse de l'ordre de Saint-Bruno.

Pour détourner l'attention des convives, Rabelais chanta le premier couplet d'une ballade de Clément Marot, et les étudians répondirent en chœur. Il était nuit lorsqu'ils sortirent de l'auberge d'*Esculape* pour regagner leurs logis.

III.

UN LIVRE ROUGE.

A l'heure où les gardes de nuit parcouraient les rues de la ville, leurs clochettes à la main pour annoncer le couvre-feu, Rabelais se rendit au logis de Fabio qui, fidèle à sa promesse, l'attendait avec impatience.

— Je commençais à désespérer de vous voir, maître, lui dit-il.

— Je suis exact, mon cher Fabio.

— Partons, nous n'avons pas un instant à perdre.

En sortant du logis, Fabio se dirigea vers l'école de médecine; Rabelais, qui s'aperçut que cette direction ne conduisait pas à la maison du juif, dit à son ami:

— Or ça, maître, où me conduisez-vous ? à gauche, s'il vous plaît; voudriez-vous, par hasard, m'égarer dans les rues tortueuses ?

— Non, maître, suivez-moi; vous verrez Margueguerite, vous lui parlerez; mais avant je veux vous conduire chez la vieille Pépa.

— Cette magicienne qui vend si cher le bonheur à venir aux simples d'esprit, qui ont la faiblesse de recourir à cette pythonisse ?

— Magicienne ou non, que vous importe ? Je vous dis que Pépa vous révélera de terribles choses, et vous sortirez convaincu que je n'ai pas tort d'accepter les pièces d'or que je reçois d'elle tous les mois.

— Je le désire, mon cher Fabio, car vos relations avec cette vieille ont été fort mal interprétées par tous vos amis.

— Je le sais, et vous-même avez douté pendant quelque temps de ma loyauté, de ma délicatesse.

— Jamais, Fabio.

— Soyez sincère; mais pourquoi discuter lorsqu'on est au moment de tout éclaircir.

Les deux étudians se turent en entrant dans une rue si étroite que trois hommes ne pouvaient y passer de front. Fabio frappa trois coups à une porte basse, une jeune fille vint ouvrir.

— Où est Pépa ? dit Fabio.....

— Dans son oratoire, répondit la jeune fille.

— Conduis-nous auprès d'elle.

La surprise de Rabelais fut grande lorsqu'il se vit dans des appartemens meublés avec une magnificence que ne trahissait point la pauvreté extérieure de la maison. Il suivit presque en tremblant son ami, qui ouvrit subitement une porte secrète, et fit signe à son compagnon d'entrer sans faire le moindre bruit. A la lueur de deux lampes d'argent, Rabelais aperçut Pépa assise dans un riche fauteuil, près d'une cheminée chargée de sculptures, où brûlaient des troncs d'oliviers. La vieille n'était plus reconnaissable : on eût dit la noble et puissante épouse d'un grand seigneur; sur ses genoux on voyait une mandore, et devant elle un pupitre élégant, un livre rouge ouvert. Au moment où les étudians entrèrent, marchant sur la pointe des pieds, Pépa chantait cette strophe d'une élégie composée par le troubadour Estève, quelque temps après la mort d'Amalric, vicomte de Narbonne :

Aissi quol malanans
Quant a sas grans dolors
Et treballas e plors
Que solats ny hobans
Nol fau gaug, tant es grans
Sos dols e sas tristors
Suy eu els ay peiors
Perc lovescoms prezans
Qu'es morts, per quen deu a ver.
Tot Narbones iræ dol jorn e ser
Quar perdut an lur senbor natural,
Dieus li fassa sil platt lay bon ostal.

Pépa, quoique ridée par une vieillesse précoce, avait conservé toute la fraîcheur, toute la force de sa voix. A l'entendre, on eût dit une de ces jeunes filles qui accompagnaient autrefois les troubadours. Fabio, pour qui les momens étaient précieux, fit du bruit; la vieille se leva en sursaut pour embrasser le jeune étudiant. Aussitôt qu'elle aperçut Rabelais, son visage prit un air à la fois sérieux et imposant.

— Fabio, dit-elle à l'étudiant, vous m'avez trompé: vous m'aviez promis avec serment que nul autre que vous ne pénétrerait dans cet asile.

— N'ayez aucune crainte, mère, répondit Fabio, maître Rabelais est le plus fidèle et le plus discret de mes amis; pour lui mon cœur n'a pas de secret.

— Suivez-moi, ajouta la vieille, et elle entraîna Fabio dans une chambre voisine.

Rabelais, se voyant seul, s'assit près du foyer pour réchauffer ses mains. Son ami se fit long-temps attendre, et par curiosité, ou plutôt pour se donner une occupation, Rabelais s'approcha du pupitre sur lequel la vieille avait laissé son livre rouge ouvert. Ce livre contenait un recueil des meilleures poésies des troubadours de Provence et de Languedoc.

— Ceci est pour moi comme langue de mécréant et de Sarrasin, s'écria Rabelais après avoir tourné et retourné les feuilles de vélin, ornées de riches enluminures et belles vignettes.

Digitized by Google

Sur l'avant-dernière page du livre rouge il lut écrit en français :

« Ici est contenu le récit de la naissance de Fabio ; » celui qui ouvrira la petite serrure qui retient les deux » derniers feuillets courra grand risque de sa vie ; mais » il connaîtra le nom du père de Fabio et de sa sœur. »

Le premier mouvement de Rabelais fut pour ouvrir les feuillets mystérieux ; mais une crainte superstitieuse s'empara de lui, et il réfléchissait à cet incident bizarre, lorsque Fabio vint l'appeler.

— Sortons, maître Rabelais, lui dit-il. La nuit est avancée, et le juif refuserait d'ouvrir sa porte.

— Je vous suis, mon cher Fabio, répondit Rabelais en jetant sur ses épaules son manteau de drap brun.

— Parlez-moi franchement, maître Rabelais, dit Fabio lorsqu'ils furent loin de la maison de la vieille Pépa, ce que vous venez de voir vous a paru bien extraordinaire ?

— Oui, maître.

— Cette femme exerce sur moi une influence dont je cherche inutilement à deviner la cause ; lorsque je la vois, je me sens attendri ; j'éprouve un plaisir ineffable lorsqu'elle me serre dans ses bras ; il me semble que les embrassemens d'une mère doivent être bien doux.

— Oui, maître, répondit Rabelais.

— Qu'avez-vous pensé, lorsque vous avez vu la magnificence de Pépa qui reçoit pourtant la charité des passans ?

— Très souvent qui mendie est plus riche que celui qui donne.

— Ce que vous avez vu et entendu ne vous a donné aucun soupçon qui me soit défavorable ?

— Non, je le jure.

— Je vous remercie ; gardez-moi bien ce secret.

— Savoir se taire est la plus belle qualité d'un jeune homme, d'autant plus belle qu'elle est très rare.

Cependant Fabio avait soulevé pour la troisième fois le lourd marteau du grand portail. Le juif lui-même vint ouvrir, et après quelques paroles échangées à voix basse, Fabio entra avec son ami. Marguerite l'attendait ; Siméon, impatient de marier sa fille adoptive, dit au jeune étudiant que la cérémonie ne pouvait être retardée. Fabio le remercia de cette faveur insigne, et une heure avant le jour Rabelais et son compagnon sortirent clandestinement de la maison du juif.

IV.

LE JUIF ET PÉPA.

En quittant Rabelais, Fabio se coucha ; mais il ne put dormir : l'espérance, le bonheur l'avaient plongé dans une agitation trop vive.

— L'homme qui est heureux ne doit pas dormir, s'écria-t-il en se levant avec précipitation. Dieu nous a laissé le sommeil pour faire diversion au malheur.

Il s'habilla et sortit pour aller raconter à Pépa sa dernière entrevue avec Marguerite et le juif : il trouva sa bienfaitrice agenouillée devant un crucifix ; elle ne se détourna pas d'abord pour recevoir Fabio, qui attendit qu'elle eût terminé sa prière.

— Fabio, lui dit-elle avec bonté, je vous remercie d'être venu me voir si matin.

— Mère, répondit l'étudiant, aujourd'hui j'épouse Marguerite.

— Dieu soit loué, répondit la vieille.

Elle entra seule dans une petite chambre dont elle gardait toujours la clef sur elle ; elle ressortit bientôt avec quelques parchemins qu'elle posa sur une table.

— Fabio, dit-elle à son protégé, je puis maintenant vous révéler un secret que j'avais promis de garder jusqu'au jour de votre mariage. Ces parchemins me furent confiés, il y a vingt-un ans, dans la maison des *Trois Nourrices* à Narbonne ; mon frère me dit en m'entraînant près d'une croisée :

— Ma sœur, ceci renferme une histoire bien mystérieuse ; je pars pour l'Italie où m'appelle le roi Charles VIII, mon souverain maître ; si je ne reviens pas, si je succombe au champ d'honneur, prends soin de Fabio, mon fils, de Fabio qui n'a plus de mère ; veille sur lui avec une tendresse maternelle, et, s'il est possible, fais-lui rendre l'héritage de ma mère.

Les paroles de Pépa produisirent une impression si forte sur Fabio qu'il ne put d'abord lui répondre ; enfin, poussant un cri qui sortait du fond du cœur :

— Vous avez donc connu mon père, dit-il en serrant la vieille dans ses bras. Son nom, je vous en conjure !

— Balthazar de Melgueuil.

— Cet intrépide gentilhomme qui fut déshérité par son père, parce qu'il avait voulu épouser la fille d'un marchand de Béziers ?

— Lui-même.

— Et vous êtes !

— Sa sœur ! Modérez vos transports, ajouta la vieille ; il faut du calme dans les grandes occasions. Prenez ces parchemins, je vous les livre.

Fabio les parcourut rapidement. Parmi les nombreux renseignemens, il en trouva un conçu en ces termes :

« Ma fille m'a été enlevée de vive force, je n'ai ja» mais pu découvrir ce qu'elle est devenue. On em» porta dans son berceau les *Heures* de sa pauvre mère ; » sur le feuillet du frontispice, on trouvera un petit sa» chet de velours scellé de mes armes. »

— Mère, s'écria Fabio, j'ai trouvé ma sœur !

— Ma pauvre fille est morte !

— Non, vous dis-je, suivez-moi !

Et, sans donner le temps à Pépa de prendre sa cape blanche, il l'entraîna vers la maison du juif.

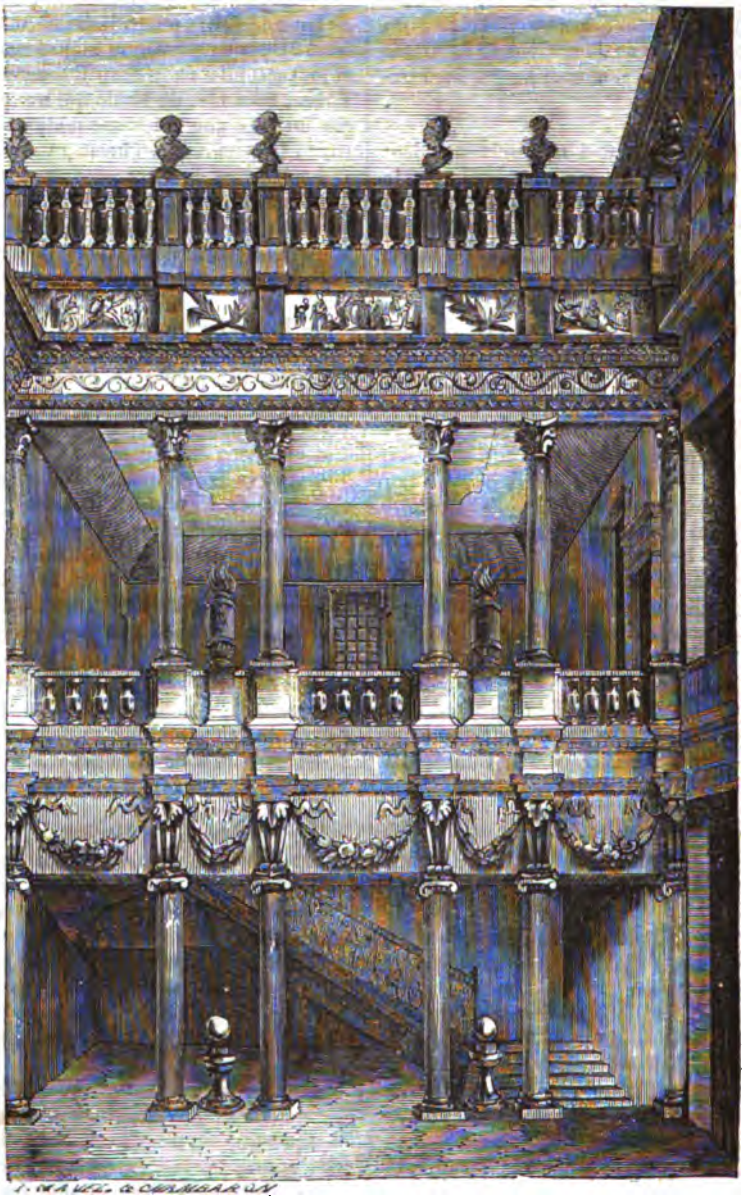
— Marguerite, s'écria-t-il en revoyant sa fiancée, je suis contraint de renoncer à ce mariage que j'ai sollicité avec tant d'ardeur !

— Vous me trompiez, ingrat !

— Non, Marguerite, ne vois-tu pas que je ne me possède plus ; je touche à un de ces momens qui bouleversent les ames les plus fortes. Donne-moi ton livre d'*Heures*.

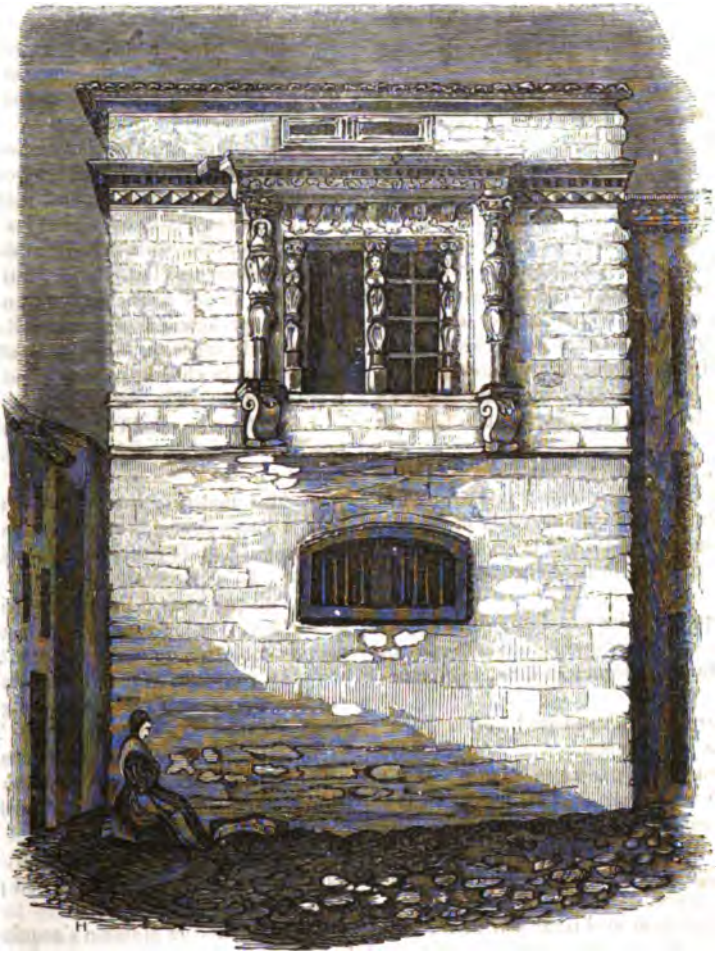
Marguerite étonnée du ton familier que prenait Fabio, qu'elle avait toujours vu si timide, si respectueux, obéit presque en tremblant. Fabio saisit le livre, l'ouvrit, enleva les sceaux qui retenaient le sachet : une bague, deux médaillons et une feuille de parchemin tombèrent à ses pieds ; il les ramassa avec empressement. A peine eut-il parcouru les premières lignes,

Digitized by Google



Maison de l'Académie des Sciences à Montpellier.

Digitized by Google



Croisée des Trois Nourrices.

qu'il étreignit Marguerite, et lui dit les larmes aux yeux :

— Ma sœur, tu as retrouvé ton frère; Hortense de Melgueuil, tu n'es plus orpheline!

Le juif et la vieille Pépa, présens à cette scène si étrange, si inattendue, ne purent s'empêcher de pleurer, et lorsque Fabio, après la première expansion de sa joie, de son bonheur, se tourna vers sa bienfaitrice, son visage était mouillé de pleurs.

— Allons, mes amis, plus de tristesse, s'écria le jeune étudiant, je croyais épouser aujourd'hui Marguerite, j'ai trouvé une sœur.

Suivez-moi, dit le juif Siméon.

Il ouvrit une porte secrète qu'il referma lorsque Pépa, Fabio et Marguerite furent entrés. Il leur dit de s'asseoir, et debout au milieu de la petite chambre, il s'écria :

Il y a déjà plus de vingt-cinq ans, je vendis au comte de Melgueuil des parfums et des étoffes de soie qu'on m'avait envoyés de Constantinople. Je restai quelques jours dans le château. Le jour de mon départ, le comte me dit secrètement :

— Siméon, je vous reconnais plus honnête homme que ceux de votre religion, et pour preuve de la confiance que j'ai en votre probité, je veux vous confier un dépôt sacré.

Le comte exigea de moi les sermens les plus terribles.

Digitized by Google

— Vous savez, Siméon, qu'on dit partout que j'ai un frère; quoique bâtard j'aurais partagé avec lui les biens et les honneurs de ma famille; mais il a souillé notre blason: il a eu deux enfans de la fille d'un pauvre marchand; il a poussé la faiblesse jusqu'à épouser celle qu'il avait séduite, et qui fort heureusement est morte depuis quelques jours. Le chagrin de mon frère est si violent qu'il veut partir pour l'Italie.

— Et ses deux enfans?

— On lui a déjà soustrait le plus jeune; reste encore une fille, et c'est à vous, Siméon, que j'ai résolu de confier sa destinée. Dans cette cassette, vous trouverez de l'or et des bijoux. Ce livre d'*Heures* renferme un écrit qui dévoilera un jour le secret de sa naissance, si par hasard la branche cadette des Melgueuil venait à s'éteindre. Demain, vous partirez au point du jour. »

Le comte ne me donna pas le temps de lui répondre; ses nombreux serviteurs furent tous à mes ordres. Le lendemain je me mis en route avant le lever du soleil. La matinée était belle comme celles qui précèdent les jours du mois de mai. Nous fîmes halte dans une prairie émaillée de fleurs; mes compagnons cueillirent un bouquet de marguerites, et en couvrirent le berceau de la petite fille.

— Pauvre enfant, m'écriai-je, ceux qui t'ont confié à ma garde ne m'ont pas dit ton nom: je t'appellerai Marguerite. Maintenant vous connaissez la noble origine de cette belle demoiselle, qui m'a toujours regardé comme son père, et qui fait le bonheur de ma vieillesse.

Marguerite, suffoquée par les sanglots, se précipita dans les bras du juif, et Fabio, que l'étonnement avait rendu impassible, attendait, sans mot dire, le dénouement de cette scène.

— Où sont les *Heures* de Marguerite? s'écria Pépa.

— Les voici, dit le juif Siméon..

Elle rompit le sceau d'une main tremblante, et lut à haute voix un assez long récit des circonstances qui précédèrent et suivirent la naissance des deux enfans du bâtard de Melgueuil.

— Fabio, dit-elle, embrassez votre sœur! Marguerite, embrassez votre frère.

— Que le Dieu d'Abraham et d'Isaac soit béni, s'écria Siméon, désormais Marguerite n'aura plus à rougir d'avoir un juif pour père!

— Je ne vous quitterai jamais, répondit Marguerite.

— Vous irez au château de votre père, ajouta Siméon, car le dernier Melgueuil vient de mourir, et vous êtes ses héritiers les plus directs.

— Vous viendrez avec nous, dit Fabio.

— Si le Dieu de Moyse ne m'appelle bientôt à lui....

L'histoire de Marguerite, de Pépa et de Fabio devint le jour même le sujet des conversations des étudians, des marchands étrangers et des gentilshommes qui habitaient alors Montpellier. Rabelais en fut instruit avant le coucher du soleil, et courut chez son ami pour le féliciter de son bonheur.

— Beau sire de Melgueuil, lui dit-il en l'embrassant, j'en rends grâces au bon Dieu pour vous. Lorsque je quitterai Montpellier, je vous chargerai d'acquitter mes dettes.

— Dès aujourd'hui, maître, regardez-moi comme votre fidèle argentier.

V.

LES PRIVILÉGES DE L'UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER.

Fabio continua ses études et se fit recevoir docteur; il devint même en peu de temps si habile dans son art, que les plus vieux médecins avaient souvent recours à ses conseils.

L'université de Montpellier jouissait de temps immémorial de nombreux priviléges qui lui avaient été accordés et maintenus par les rois de France. Sous le règne de François Ier on voulut les lui contester; le recteur et les professeurs écrivirent des mémoires et n'obtinrent aucun résultat. Fabio, qui avait pris part à la rédaction de ces mémoires, dit au recteur et aux professeurs qu'il connaissait maître Rabelais homme d'une très grande sagacité. — Je ne doute point, leur dit-il, que si vous le choisissez pour plaider votre cause vous n'obteniez un plein succès.

Le recteur se rendit en personne au logis de Rabelais, qui accepta avec joie la mission dont on voulait le charger.

— Mes maîtres, leur dit-il, vous me trouvez occupé à compulser les annales de votre université. J'y ai lu que les juifs exerçaient la médecine dans le Languedoc, au XIIe siècle.

— Puisque vous connaissez si bien nos annales, dit le recteur, voulez-vous partir pour Paris et plaider pour le maintien de nos priviléges?.

— J'y consens, répondit Rabelais, mais à une condition: voyez-vous cette robe rouge qui m'a déjà garanti des rigueurs de trois hivers? je vous la laisse, M. le recteur; si je réussis dans mon ambassade, j'exige que tous les étudians qui voudront prendre le grade de docteur, prennent cette robe le jour où ils subiront leur thèse.

— Je le promets, dit le recteur, et le jour même la robe de Rabelais fut apportée en grande pompe à la salle des examens.

Le futur curé de Meudon s'acquitta heureusement de la négociation dont il s'était chargé; les professeurs, reconnaissans, décidèrent que sa robe serait honorablement conservée, et servirait à la réception des docteurs. Cette robe est de drap rouge, et à larges manches; inutile de dire que depuis ce temps il a fallu la renouveler plusieurs fois.

Fabio de Melgueuil entretint pendant toute sa vie une correspondance amicale avec Rabelais, et paya toutes ses dettes. Il composa quelques traités sur la médecine, qui ne sont pas venus jusqu'à nous. Marguerite, sa sœur, épousa un gentilhomme provençal, et vécut long-temps heureuse dans un antique manoir que son mari possédait entre Beaucaire et Tarascon.

Le juif Siméon se convertit au christianisme; en mourant il laissa ses richesses à Marguerite, et donna cent mille écus d'or aux pauvres de la ville de Montpellier.

J.-M. Cayla.

Digitized by Google

LES PAYSANS DU MIDI DE LA FRANCE.

A la suite de nos révolutions politiques, une autre révolution s'opère et marche constamment vers un terme que l'esprit humain ne peut assigner. Nous la voyons s'accomplir de jour en jour dans la vie publique et dans la vie privée, dans les mœurs, dans le langage, dans les modes, dans l'industrie, dans les arts, dans les sciences, dans les institutions même fondamentales de la société : elle tend à changer tout, jusqu'aux formes essentielles du raisonnement, et par là, jusqu'à nos idées.

Un nouveau monde vient d'éclore :
L'univers se réforme encore
Dans les abîmes du chaos.

C'est là ce qui mérite l'attention de tout homme qui pense : c'est l'objet habituel des entretiens sérieux : c'est le texte de je ne sais combien de livres nouveaux, des écrivains périodiques, de leur polémique bonne ou mauvaise. Mais ceux qui s'appliquent à cette étude ne nous parlent que de la capitale, de quelques grandes villes et des classes élevées de la société. Cependant, « le seul moyen, dit J.-J. Rousseau, de connaître les véritables mœurs d'un peuple, est d'étudier sa vie privée dans les états les plus nombreux ; car s'arrêter aux gens qui représentent toujours, c'est ne voir que des comédiens.

» Toutes les capitales se ressemblent; tous les peuples s'y mêlent; toutes les mœurs s'y confondent : ce n'est pas là qu'il faut aller étudier les nations. Paris et Londres ne sont à mes yeux que la même ville. Leurs habitans ont quelques préjugés différens; mais ils n'en ont pas moins les uns que les autres, et toutes leurs maximes pratiques sont les mêmes. On sait quelles espèces d'hommes doivent se rassembler dans les cours : on sait quelles mœurs l'entassement du peuple et l'inégalité des fortunes doivent partout produire. Sitôt qu'on me parle d'une ville composée de deux cent mille ames, je sais d'avance comment on y vit. Ce que je saurais de plus sur les lieux ne vaut pas la peine d'aller l'apprendre. C'est dans les provinces reculées, où il y a moins de mouvement, de commerce, où les étrangers voyagent moins, dont les habitans se déplacent moins, changent moins de fortune et d'état, qu'il faut aller étudier le génie et les mœurs d'une nation. Voyez en passant la capitale, mais allez observer au loin le pays. Les Français ne sont point à Paris, ils sont en Touraine; les Anglais sont plus Anglais en Murcie qu'à Londres, et les Espagnols plus Espagnols en Galice qu'à Madrid. C'est à ces grandes distances qu'un peuple se caractérise, et se montre tel qu'il est sans mélange : c'est là que les bons et les mauvais effets du gouvernement se font mieux sentir; comme au haut du plus grand rayon la mesure des arcs est la plus exacte.

C'est le peuple qui compose le genre humain; ce qui n'est pas peuple est si peu de chose que ce n'est pas la peine de le compter. L'homme est le même dans tous les états; si cela est, les états les plus nombreux méritent le plus de respect. Devant celui qui pense, toutes les distinctions civiles disparaissent : il voit les mêmes passions, les mêmes sentimens dans le goujat et dans l'homme illustre; il n'y discerne que leur langage, et qu'un coloris plus ou moins apprêté ; et si quelque différence essentielle les distingue, elle est au préjudice des plus dissimulés. Le peuple se montre tel qu'il est, et n'est pas aimable ; mais il faut bien que les gens du monde se déguisent : s'ils se montraient tels qu'ils sont, ils feraient horreur. »

Ce passage de J.-J. Rousseau est la meilleure préface que je puisse placer ici pour faire sentir l'importance d'un article dans lequel je me propose de faire connaître les mœurs du peuple dans nos campagnes. Je vais les parcourir, mais non pas en géographe qui s'arrête devant chaque clocher : il y a sans doute des nuances qui distinguent les différentes localités; il serait impossible de les marquer dans un article si peu étendu, et il n'en résulterait qu'un très faible intérêt. Le caractère général est ce qui mérite notre attention, sans cependant négliger les différences essentielles. Il me semble qu'elles tiennent à la position géographique des populations. Plus on s'éloigne des villes, plus ce caractère se montre dans toute sa vérité : il varie selon la nature du sol et de la culture. Ainsi l'on distinguera toujours le montagnard de l'habitant de la plaine : celui qui se livre aux travaux de l'industrie, au commerce, de celui qui cultive les champs et les troupeaux.

Le montagnard ne ressemble point au paysan de la plaine, lourd et pesant comme le bœuf qu'il conduit : la nature a proportionné ses qualités physiques aux besoins d'une vie errante, aventureuse, je dirai presque aérienne. Son sang est pur comme l'air qu'il respire; il a le teint sombre, l'œil perçant, le visage sec, la voix haute, la taille svelte, les jambes infatigables. Sa vie se passe sur la cime des rochers; il grimpe, on dirait qu'il glisse; il côtoie sans cesse les ravins et les précipices d'un pied ferme et sûr, comme le mulet ou l'âne, ses compagnons de voyage.

Le montagnard est pauvre, mais non pas indigent, parce qu'il ne connaît point notre luxe, et qu'il n'achète à l'industrie et aux arts que ce qui suffit aux besoins de la vie. Généreux, hospitalier, plein de franchise, mais sensible et irascible, il ne pardonne pas l'injure, il dissimule son ressentiment, épie le moment de se venger et sa vengeance est terrible : il attend son ennemi comme l'ours à l'affût, l'étend sur la place et s'éloigne

Digitized by Google

Paysans du Rouergue.

Voyez-vous cette chaumière sur les flancs de la montagne? Comme l'Arabe a planté son pavillon au milieu des sables du désert, le montagnard bâtit sa demeure sur ces rochers à peine recouverts d'une légère couche de terre, et la forêt voisine lui fournit le bois de construction; elle nourrit sa vache, son petit troupeau, toute sa basse-cour pendant les mois tempérés et fertiles. Mais l'hiver vient, et il est long. Alors il se renferme avec sa famille sous le toit que la neige va couvrir; il a tout prévu : ses provisions sont faites, le seigle, le blé noir, le maïs, voilà son pain; les marrons, la pomme de terre cuits dans le lait de son troupeau lui fournissent une pâte qu'on étend sur la table où elle se refroidit et prend de la consistance. Ne croyez pas que sa nourriture soit uniquement bornée à ces mets grossiers au petit salé et au jambon enfumé. C'est pour lui que la nature a rassemblé sur la montagne le gibier que nos riches citadins lui envieraient dans leurs festins si chers. Quand la neige a couvert, englouti sa chaumière, il attend que le vent du nord de son souffle glacé ait donné à cette neige si molle la force de résister aux pieds pesans du chasseur. Il part avec son jeune fils, sa barrette inclinée sur l'oreille, sa veste courte, sa ceinture rouge autour des reins, et ses guêtres de cuir qui montent jusqu'au genou; c'est toute sa défense contre la bise qui fait frémir sous leur lourd manteau les habitans plus frileux de nos plaines. De toutes les chasses la plus curieuse, la plus lucrative, c'est celle de l'ours et de la martre. La martre est fine et rusée : il n'est pas facile de la surprendre. Elle habite le creux d'un vieux sapin dans les grands bois. Le montagnard qui la cherche marche sans bruit sur cet immense tapis blanc; il s'enfonce dans la forêt; il observe à terre sur la neige l'empreinte des pieds de la martre; il suit ces traces d'un œil attentif, et se dirige vers l'arbre où elles s'arrêtent. C'est là que l'animal blotti au fond du sapin que le temps a creusé trouve sa sûreté, sa demeure et sa famille. Le chasseur va lui tendre un piége qui lui sera fatal. Posté à quelque distance de l'arbre, il couche en joue et vise au sommet du tronc, tandis que son fils s'approche sans bruit de l'arbre, et frappe un coup semblable à celui du marteau qu'on suspend à la porte de sa maison. La martre, avertie par ce bruit, monte précipitamment au sommet de l'arbre; mais à peine elle a paru que le coup part, l'atteint et elle tombe sans vie aux pieds du chasseur qu'elle enrichit de sa dépouille.

La chasse de l'ours demande plus de courage : il va le chercher, le provoquer même jusque dans sa tanière. On en a vu lutter corps à corps avec cette horrible bête, la frapper de la dague dans le ventre et de-

Digitized by Google

...meurer vainqueurs : combat affreux dont l'issue même la plus heureuse n'est jamais sans suites funestes. L'homme en rapporte toujours quelques sanglantes blessures : on en a vu à qui l'ours avait enlevé la peau du crane avec toute sa chevelure. On ne saurait dire lequel des deux est le plus féroce. Quelquefois le montagnard surprend les petits de l'ourse et les emporte chez lui; quand il les aura formés par une éducation sévère, dont il se promet tout le profit, il ira les donner en spectacle dans les bourgs, dans les villages et jusque dans nos villes. L'ours, façonné long-temps par son rude maître, l'ours bien muselé, paraît au milieu de la foule avide de le voir; il se dresse sur les pieds, et, tenant un gros bâton de son bras robuste, il tourne et danse pesamment au son des fifres aigres, perçans et monotones. Le petit peuple s'assemble autour de la bête curieuse; les bonnes gens éclatent de rire, les petits enfans poussent des cris de frayeur, les chiens aboient, l'ours rugit d'une horrible manière, et son maître embourse les petites pièces de billon que lui prodiguent les spectateurs.

L'amour du gain pousse quelquefois nos pauvres montagnards aux entreprises les plus périlleuses. Le transport des denrées prohibées par les lois les expose aux poursuites des commis aux douanes sur nos frontières. Souvent, pour échapper, il faut recourir à la violence : il faut courir de grands dangers par des chemins inaccessibles, où l'on peut périr à chaque pas. Le montagnard errant sur l'immense cime des monts couverts de neige ressemble au pilote qui, sur une vaste mer, n'a pour se conduire que le ciel et les étoiles. Je me souviens qu'étant encore bien jeune, je me livrai à ces guides aventureux pour passer le port de Castillon dans les Pyrénées, lequel conduit en Espagne. C'était aux premiers jours du mois de mai : nous partîmes avant le jour de la chaumière où j'avais passé la nuit et nous suivîmes pendant deux heures un sentier étroit dans la vallée, le long d'un torrent profond qui roulait à grand bruit à ma droite; il fallait marcher à grands pas sans voir où je posais le pied, et en danger de tomber dans cet abîme, si le pied eût failli dans les ténèbres sur un terrain glissant, inégal, raboteux. Qu'avais-je à craindre en risquant ce voyage ? Je fuyais la mort; la terreur qui régnait en France me donnait des ailes. Malheur à moi si j'eusse été surpris dans cette fuite par les agens du pouvoir ! Trois jours auparavant on avait fusillé, à Saint-Girons, des malheureux fugitifs comme moi. Le jour ne paraissait pas encore, nous allions arriver au pied de la montagne, lorsque nous entendîmes au fond de la vallée aboyer ces énormes chiens qui gardent les troupeaux, et les défendent des loups sur les montagnes où on les fait parquer. Ce fut un signal d'alarme pour mon compagnon et pour moi; car nous étions deux tristes pélerins de ce temps-là. Nos guides, pour nous rassurer, nous dirent qu'il fallait changer de route, et que nous éviterions la rencontre des pâtres qu'ils avaient crus loin de ces lieux. Il eût été bien périlleux en effet de tomber entre leurs mains : la plupart de ces pâtres étaient à cette époque des espions du pouvoir. Nous quittâmes donc le sentier de la vallée, et nous détournant sur notre gauche nous montâmes sur une colline qui, par un plus long circuit, devait nous ramener au port de Castillon. Il était nuit encore, et cette nuit était très obscure. Je m'attache donc au bras de mon guide; mon compagnon s'attache au mien, et nous montons. C'était une pelouse que la rosée avait humectée et si glissante qu'on ne pouvait monter qu'avec de grands efforts. Les glissades étaient fréquentes, et sur vingt pas qu'on avait faits elles en faisaient perdre douze ou quinze. Tout à coup le pied nous manque à mon guide et à moi, et la chute est si brusque qu'elle nous détache l'un de l'autre sans pouvoir nous retrouver dans les épaisses ténèbres. Effrayé de ma situation, j'appelle inutilement mon guide; mais à voix basse, de peur d'être entendu des pâtres et d'irriter leurs chiens : je l'appelle à plusieurs reprises, mais il ne me répond point. Qu'est-il devenu ? M'a-t-il abandonné de peur d'être compromis ? Et mon compagnon et son guide où sont-ils ? Pas une voix ne me répond : j'écoute et n'entends pas même autour de moi qu'on se meuve, qu'on marche, qu'on me suive. La frayeur me saisit alors à tel point que je n'étais plus maître de mes mouvemens. J'avance, je retombe, je glisse, je me relève. En redoublant d'efforts, en allant çà et là, tantôt à droite et tantôt à gauche, à force de louvoyer, j'arrive, je ne sais comment, et je tombe dans un ravin profond où, après avoir long-temps roulé, je me trouve auprès de mon guide qu'un sort pareil avait amené là comme par miracle. Non loin de nous deux, mon compagnon et son guide se relevaient tout étourdis d'une chute semblable, et nous voilà tous quatre réunis à l'improviste. Je laisse à penser quelles furent notre surprise et notre joie. Nous ne perdîmes pas le temps à raisonner sur cet événement; les cris des chiens ne nous en laissaient guère le loisir. Nous continuâmes notre voyage à travers les ravins où l'on ne marchait qu'avec peine; mais où du moins on ne glissait pas. C'est ainsi que nous arrivâmes au port de Castillon où d'autres dangers nous attendaient.

Le jour déjà levé depuis une heure éclairait ce vaste paysage, dont je ne puis décrire la magnificence; car je n'ai pas entrepris de faire de belles phrases. Nous étions au pied de la montagne qu'il s'agissait de franchir, je pourrais dire d'escalader, tant elle est escarpée et pénible à monter. La matinée était belle, le ciel serein, tout semblait nous promettre un temps favorable. Mais à peine eûmes-nous fait deux heures de chemin sur ces hautes cimes, que le ciel se couvrit de nuages, une neige drue et menue nous vint envelopper et nous dérober la vue de notre route; nous ne marchions plus que sur des monceaux de neige. Nos deux guides nous devançaient; nous suivions, nous allions sur leurs pas, sans nous écarter de la ligne de peur de nous abîmer; car nous avions sous nos pieds des précipices et des gouffres que la neige avait comblés. Alors nos conducteurs nous donnèrent cet avis : Si vous sentez que votre pied s'enfonce, allongez-vous pour présenter une plus grande surface qui ne cède pas si facilement; et nous assez souvent de nous étendre tout du long sur la neige pour ne pas descendre vivans dans ces tombeaux qui n'ont pas de fond. Mais tous les périls n'étaient pas sous nos pieds : nous entendîmes dans le lointain un bruit immense, comme si cent pièces de canon eussent tonné ensemble. Nous interrogeons nos guides : C'est, nous dirent-ils froide-

Digitized by Google

ment, de la neige qui tombe de là-haut. A ces mots, je lève les yeux et je vois des monts sur des monts dans une étendue sans bornes, tout chargés de neige et comme suspendus sur nos têtes. Ne pourrait-il pas se détacher aussi de là quelque avalanche et nous tomber sur les épaules? Dieu nous en garde, reprit mon guide. L'an passé, un bloc de neige, en tombant de la montagne le long du torrent, fit sauter une grange à cinq cents pas sur l'autre rive. C'est ainsi que nous cheminions depuis six heures du matin sans prendre haleine, exposés à périr à chaque instant par le froid parmi des tourbillons de neige, ou par des avalanches, ou dans les abîmes sur lesquels il fallait marcher dans une appréhension continuelle d'y être engloutis. Il était deux heures de l'après-midi, quand nous arrivâmes enfin au dernier sommet de la montagne. Alors la scène changea : une plaine étendue s'offrit devant nous; un ciel pur et serein, une douce chaleur, une riante végétation, et non loin de là le premier village dans l'Aragon. Nos guides qui, pour une ou deux pièces d'or, avaient couru tous ces dangers, reprirent gaîment le même chemin et nous poursuivîmes le nôtre, sans nous douter que le village où nous espérions prendre un peu de repos était au pouvoir des républicains et de nos terroristes. Mais il est temps de revenir à nos montagnards.

Quand la saison des glaces et des frimats est passée, ils sortent de leurs chaumières pour reprendre les travaux de l'année. Les troupeaux deviennent le premier objet de leurs soins : on les confie à des gardiens de profession qui les conduisent dans les montagnes, dans des friches et des bois où, pendant toute la belle saison, ils paissent sous la garde de leurs bergers et des chiens qui les défendent des animaux carnassiers. Les plus féroces n'oseraient se mesurer avec ces mâtins aguerris à tous les dangers, accoutumés à toutes les rigueurs du climat. Les pâtres, presque aussi sauvages qu'eux, construisent des cabanes dans ces déserts aériens, et vivent là du produit de la chasse, du lait des troupeaux et des fruits que le sol leur offre quelquefois. On raconte que les troupeaux de vaches qui paissent avec leurs veaux les protégent contre les attaques de l'ennemi commun, en les enfermant dans un cercle qu'elles forment de manière à présenter de tous côtés et sur tous les points au ravisseur leurs fronts armés de cornes menaçantes qu'il n'oserait braver. Leurs mugissemens ont bientôt averti les bergers et leurs chiens, et l'ennemi se voit contraint de prendre la fuite ou de se défendre dans un combat dont l'issue lui est toujours funeste.

On voit autour des chaumières des lopins de terre, épars çà et là, qui s'élèvent comme échelonnés parmi les rochers et les grands blocs de pierre. On cultive avec un grand soin cette terre qui souvent a été transportée là. Elle produit des légumes, tels que les lentilles et les haricots qu'on vend fort cher à cause de leur qualité supérieure. La pomme de terre y abonde; nulle part elle n'est si bonne, et c'est la principale ressource de ces pauvres gens : elle leur tient lieu de froment; c'est leur pain pendant l'hiver. Le blé noir y vient aussi, et ils s'en nourrissent; ils y mêlent le maïs dont ils sont heureux de pouvoir faire leur provision; mais il faut l'acheter. On ne peut le cultiver chez eux : il demande un climat plus chaud.

Leur principale ressource est dans l'usage où ils sont, de temps immémorial, de conduire leurs bestiaux dans les grandes forêts, et d'y couper le bois qui leur est nécessaire. L'administration des Eaux et Forêts, sans prétendre les priver des droits requis, a voulu remédier aux abus, et, pour empêcher des dégradations et des empiétemens, mettre plus d'ordre dans cette partie si importante. Les populations accoutumées à plus de liberté ou de licence s'en sont émues : des plaintes bien ou mal fondées on a passé aux menaces; on en est venu quelquefois aux derniers excès. Des usines, des forges, des établissemens considérables ont été dévastés, des forêts ont été incendiées; on ne sait où se serait arrêté le désordre, qui prenait tous les caractères de la sédition. Sans doute il serait dangereux de pousser à bout ces fiers montagnards; leur position inexpugnable leur donnerait trop d'avantage. Ils ne craignent ni l'artillerie, ni la cavalerie, ni le gendarme à cheval, et un seul homme, posté sur les hauteurs, pourrait d'un coup de pied détacher de la montagne un roc qui, roulant de si haut et entraînant dans sa chute d'immenses débris, écraserait un bataillon. Nous préserve le ciel, ami de la France, que dans ces momens d'exaspération il se trouvât à leur tête un habile général pour les conduire : il en ferait une Vendée invincible.

La plus sûre garantie que le gouvernement puisse se promettre, c'est la religion. Elle conserve encore ici cet empire qu'elle n'a plus dans les autres parties de la France, car on n'y connaît ni les journaux, ni les colporteurs, ni les industriels, c'est toute la simplicité des vieilles mœurs. Les curés sont à la fois le conseil, la lumière des familles, et les guides des consciences. Tout dépend donc du choix des sujets qui exercent une si puissante autorité. Il n'est pas présumable que le choix tombe sur les hommes les plus instruits et les plus estimables; on leur réserve des postes plus avantageux, et il n'y a point d'apparence qu'on veuille les reléguer dans des contrées où leurs talens et leur haute capacité resteraient enfouis. Cependant, si l'état accordait à leurs évêques des secours pour cet objet, les aspirans au sacerdoce seraient plus nombreux; on serait plus difficile sur leur admission, on les soumettrait à de fortes et longues épreuves, et les paroisses ne seraient confiées qu'à des pasteurs dont l'instruction et la conduite auraient, dans les occasions difficiles, plus d'influence sur les esprits que tous les efforts de l'autorité civile. Mais c'est assez parler de nos montagnards : il est temps que nous descendions dans la plaine; nous y trouverons d'autres mœurs, nous y remarquerons l'influence que le progrès de la civilisation exerce sur les populations agricoles. La matière est abondante, et ce qui augmente la difficulté, c'est la variété infinie des nuances qui distinguent les différentes contrées. Mœurs, coutumes, caractères et langage, toutes ces choses varient selon le genre de culture, selon le climat, selon la proximité ou l'éloignement des villes et des grandes routes.

Les campagnes, situées à de petites distances des villes, sont riches, bien peuplées, et cultivées avec autant de soin que d'élégance. Là, le paysan est mieux logé, mieux nourri, mieux vêtu que partout ailleurs. Son jardin, son petit vignoble, quelques arpens de

Digitized by Google

Provençaux.

terre, cultivés par sa famille, suffisent pour lui donner une aisance que n'ont point les bourgeois de nos villes avec des revenus considérables. Car il n'a point de luxe, point de frais à faire pour l'entretien de sa famille, et tous les jours il envoie à la ville les productions de son petit domaine, et en rapporte le prix qui, accumulé avec beaucoup d'économie, lui assure au bout de l'année un revenu bien supérieur à tous nos calculs. Je vais en citer un exemple qui en donnera une idée.

Quelques années avant la révolution française, un paysan, qui n'avait que son travail pour vivre, servait un maître dont il avait mérité toute la confiance. C'était un vieillard vert et robuste qui avait formé à son exemple ses fils et ses filles aux travaux des champs; tous braves gens, fort appliqués, fort habiles agriculteurs. Ce bon père de famille vint un jour trouver son maître, et lui dit qu'on voulait lui vendre un petit vignoble tout à fait à sa bienséance pour la somme de 600 fr. qu'il n'avait pas; mais que, si son maître voulait la lui prêter, il ne laisserait point passer une ou deux années sans la lui rendre. Son maître, qui le connaissait bien et qui l'aimait, sourit à cette proposition : il eut l'air d'abord de faire quelques difficultés et finit par lui remettre les 600 fr. Voilà donc le petit arpent de vigne acheté. Il était heureusement situé, non loin de la ville, sur le penchant d'un coteau, à l'abri des vents et surtout du nord. La vigne, bien cultivée, bien fumée, bien peuplée et enrichie d'arbres fruitiers de la plus belle espèce, répondit aux espérances du paysan. Il vendit au marché fruits et raisins dans leur primeur. Les 600 fr. furent remboursés dans les deux ans, et on eut encore du résidu dont on acheta un petit champ qui produisit, dès la première année, grace aux soins de la culture, une si belle moisson de pois verts qu'on eut bientôt de quoi faire de nouvelles acquisitions. C'est ainsi que leur fortune s'accroît rapidement; et aujourd'hui, c'est-à-dire après cinquante ans de travaux semblables, cette famille a tellement accru ces premières acquisitions, qu'elle possède un fonds de terre évalué plus de 100,000 fr., et qui, eu égard au revenu, en vaudrait le double. Car celui qui cultive lui-même tire de son fonds un produit qui équivaut à un intérêt décuple de l'argent que lui coûte ce fonds. Aussi le paysan ne trouve-t-il jamais que l'arpent de terre soit trop cher. Ce qui se vendait autrefois 5 ou 600 fr., il en donne sans regret 3,000 et jusqu'à 4,000 fr. Du moment que le paysan possède un ou deux arpens de terre, il est riche; il fait des réserves annuelles; il s'agrandit rapidemment, et si sa famille ne se laisse pas trop tôt éblouir de sa fortune, pour se livrer à de fausses spéculations ou au luxe qui

Digitized by Google

le tire de son état, il ne tarde pas à devenir un grand propriétaire. C'est ainsi que nous comptons aujourd'hui dans les campagnes un bon nombre de familles fort aisées, dont l'aïeul avait à peine de quoi subsister.

Voilà le beau côté des choses; mais dans le point de vue moral il n'en est pas ainsi. Le paysan enrichi fréquente beaucoup la ville, mais il n'en connaît pas le bon; il n'en voit que les scandales, il n'en prend que les vices. Il a une sorte de fierté grossière qu'il se donne pour se distinguer. Les grandes spéculations commerciales sont au-dessus des forces de son esprit et de sa bourse; mais il en a d'autres tout à fait appropriées à son génie avare et dur. Il prête aux pauvres gens de son village des grains ou de l'argent à un taux énorme, il reçoit son journal; les colporteurs lui apportent des livres qu'il n'entend pas, plus souvent de fort mauvais livres qu'il entend très-bien. La politique l'occupe, c'est le sujet habituel des entretiens avec les penseurs de son village. Il faut assister à ces cercles villageois sur la place publique ou au cabaret, pour avoir une idée de ce que c'est que nos grands principes politiques et religieux dans la tête de ces messieurs. Vous croiriez être, à quelques modifications près, dans un club de jacobins. Au seul nom de nobles, les cheveux leur dressent sur la tête : ils entretiennent cet esprit hostile dans la classe inférieure et si nombreuse. C'est au point qu'on fera toutes les révolutions qu'on voudra avec ce cri magique : *A bas les Nobles! à bas les Riches!* Les idées républicaines les préoccupent tellement qu'il suffit d'un nom, d'un titre honorifique pour soulever leurs haines, leurs défiances, leur invincible antipathie : de là vient que les journaux qui parlent des grands, du roi lui-même avec le plus d'irrévérence sont les seuls qu'ils lisent avec plaisir; et qu'on y prenne garde, ce n'est pas parce que ce roi s'appellera Louis-Philippe; non : c'est uniquement par ce que ce haut personnage, quel qu'il puisse être, est roi. L'idée seule de roi se présente à leur esprit avec l'effrayant cortége d'une puissance qui les humilie, qui leur montre, dans un avenir possible, les priviléges, les seigneuries, la dîme, la corvée, et tout ce que le nouveau régime a détruit.

L'influence qu'ils exercent par ces moyens sur le bas-peuple est telle, qu'ils font mouvoir les masses à leur gré. Les exemples en sont fréquens; je n'en citerai qu'un seul qui fera juger de ce pouvoir moral et des conséquences qu'il peut avoir et qu'il a réellement. Un noble, qui vivait à la campagne pendant la restauration, fut volé chez lui avec effraction et en plein jour. Tous les meneurs de son village étaient ses ennemis secrets, non qu'il eût rien fait pour s'attirer leur inimitié, mais son titre et ses manières qui sentaient l'ancien régime révoltaient ces esprits républicains. L'affaire alla devant les tribunaux. Une foule de paysans du lieu furent appelés en témoignage : pas un seul ne déposa contre le coupable; il fut donc absous. Peu d'années après, le voleur, surpris en flagrant délit dans un jour de foire, fut condamné aux galères où il mourut. Alors on apprit qu'il était l'auteur du vol impuni. Tout le village n'eut qu'une voix sur ce fait; tous les témoins, qu'on avait appelés et s'étaient tus devant les juges, disaient publiquement : les uns, qu'ils l'avaient vu; les autres, qu'ils le savaient de témoins oculaires. Pourquoi donc avaient-ils gardé le silence devant les juges, pourquoi s'étaient-ils parjurés? Ils l'avouaient sans détour : on les avait intimidés. S'ils eussent parlé selon leur conscience, ils étaient menacés de perdre, eux et leurs enfans, les seules ressources qu'ils avaient pour vivre : ils n'auraient plus trouvé personne dans le village qui leur donnât du travail et du pain.

Quoique ennemis les uns des autres, divisés entre eux et brouillés pour des affaires domestiques, ces riches plébéiens se trouvent parfaitement d'accord, agissent et parlent de concert toutes les fois qu'il y va de l'intérêt commun. Ils sont jaloux de conserver le pouvoir dans leur commune et d'empêcher qu'il ne passe dans des mains étrangères à leur parti. Maire, adjoint, conseillers de la commune, garde champêtre, toute autorité locale est à leur disposition; et il n'est pas de sacrifice qui leur coûte pour maintenir cet état de choses. Ils savent, pour y réussir, gagner l'autorité supérieure par une conduite habilement concertée entr'eux; ils se montrent, à l'égard de cette autorité, pleins de dévouement et de zèle, scrupuleux observateurs de toutes les ordonnances et de tous les arrêtés qui leur sont transmis, si l'on excepte pourtant les cas où il faudrait lutter trop violemment contre l'opinion populaire. Ainsi, dans les communes où le peuple veut qu'on sonne les cloches pendant l'orage, ils n'ont garde de faire exécuter la loi qui le défend; et lorsqu'on leur en a demandé la raison, ils ont répondu qu'ils ne voulaient pas s'exposer à voir leurs propriétés dévastées par le peuple, qui leur imputerait les ravages causés par la grêle. C'est ainsi qu'ils ferment les yeux sur beaucoup de dégâts et de vols commis dans les champs, pourvu que les leurs soient respectés. C'est ainsi que, dans la répartition des impositions communales et des prestations en nature, ils chargent les autres autant et plus qu'ils le devraient faire, et se ménagent, pour eux et leurs amis, toutes les diminutions et tous les adoucissemens qu'ils peuvent se permettre; ingénieux à trouver pour cela les raisons et les prétextes les plus plausibles. On les accuse même quelquefois de ne pas mettre toute l'exactitude requise dans l'emploi des fonds communaux, et de les faire servir à des dépenses qui leur sont plus utiles à eux-mêmes qu'au public.

Telle est cette dictature plébéienne dans le civil et dans la politique : quant à la religion, il y a des nuances différentes, bien que l'esprit soit le même. Si le curé leur convient, ce qui est rare, parce que la chose est très difficile, ils s'accordent assez bien avec lui sur tous les points; dans le cas contraire, ce sont d'éternelles discussions qui vont quelquefois jusqu'au scandale. Le budget de la fabrique, les réparations de l'église et du presbytère, les sépultures, les cloches, le traitement supplémentaire, enfin tout devient le texte des plaintes qui vont de la préfecture à l'évêche et de l'évêché à la préfecture; questions interminables parce qu'au fond il s'agit moins de la chose mise en litige que du bon ou mauvais vouloir des uns ou des autres. La religion du peuple ne gagne rien à tout cela. Le propriétaire, offensé par son curé, et il en faut peu pour lui donner de l'humeur, le propriétaire communique son ressentiment à tous ses pairs qui se hâtent de prendre

Digitized by Google

parti pour lui; ces haines vont jusqu'à faire schisme avec la paroisse et on ne les voit plus à l'église jusqu'au jour où on les y porte sans avoir eu le temps de donner signe de réconciliation avant la mort. Cependant il en est ordinairement un certain nombre qui se montrent moins hostiles à leur curé. Il y a en effet bien des familles dans les campagnes où les traditions religieuses se sont conservées, et qui allient les idées nouvelles en politique avec l'antique sévérité du christianisme. Ainsi les curés trouvent encore un appui au sein des paroisses qui leur offrent de grands obstacles à vaincre : c'est dans ces familles que le clergé se recrute aujourd'hui. Ce sont les enfans sortis du village qui viennent peupler les écoles ecclésiastiques. Soumis à de longues et fortes épreuves, nés dans une condition médiocre et amie du travail, ils portent, dans l'exercice du ministère religieux, la régularité et la sévérité des mœurs qu'on remarque en général dans le nouveau clergé. Sous ce rapport, la comparaison avec l'ancien est à leur avantage; mais cette élévation de sentimens, ce noble désintéressement, cette indépendance de petits calculs humains, cette dignité dans le commerce de la vie, tous les attributs de l'ancien clergé, où pourrait aujourd'hui le nouveau clergé en trouver le modèle? La révolution française en a brisé le moule.

Je ne parlerai point des communes très nombreuses dans le Midi où le mélange de deux religions entretient un état d'hostilité permanente. De vieilles haines, des préjugés de famille viennent se mêler à la question religieuse; c'est plus souvent esprit de parti que sentiment religieux. On tenterait en vain de faire adopter un traité de paix. Le seul qui pourrait réussir, c'est l'indifférence en matière de religion. Le remède est sûr; mais c'est un remède qui tue le malade. Parlons enfin du petit peuple, de cette classe si nombreuse, si pauvre et cependant si nécessaire, qui produit tout et consomme si peu. On lui a persuadé qu'elle a gagné beaucoup à la révolution; cependant elle paie plus cher le sel et le tabac; elle est imposée vingt fois plus que dans l'ancien régime; elle n'a plus dans sa détresse la ressource des riches presbytères; elle est assujettie dans les actes religieux à des droits de fabrique inconnus dans l'ancien régime; on a vendu les biens communaux où les pauvres pouvaient paître leurs bestiaux et leur basse-cour, et les levées d'hommes sont aujourd'hui bien plus considérables que dans les temps de féodalité. Toute leur fortune est dans les bras de leurs enfans; et il n'y a pas de commune rurale considérable où le service militaire ne cause annuellement la ruine de plusieurs familles pauvres. Il est vrai que nos villageois jouissent d'une liberté qu'ils n'avaient pas sous la domination des seigneurs et des curés de l'ancien régime. Mais cette liberté leur a procuré bien peu d'avantages, puisqu'ils ne sont guère moins pauvres, et l'abus qu'ils en font tourne au préjudice des propriétaires sans aucun profit réel pour eux. Ils commettent des dégâts, des vols, des empiétemens qu'on ne se serait pas permis autrefois. Les débauches, l'ivrognerie, les querelles domestiques ou entre voisins, les scandales de l'immoralité la plus grossière, les vengeances outrées y sont devenues bien plus communes, et presque toujours impunies. L'autorité municipale n'est pas environnée de ce respect et de cette crainte qui peut plus que les lois. Pourvu qu'on ne puisse être traduit devant les tribunaux, on se croit tout permis; car ce qui n'est pas puni par la justice humaine, passe pour licite aux yeux des gens grossiers et bruteaux, pour qui l'honnête et le bienséant sont des mots inintelligibles.

Ils se sont fait une morale contre laquelle la religion et tous les prônes de leur curé ne peuvent rien : c'est que la vengeance et le vol des petites choses sont de justes compensations des torts qu'on leur a faits. Tout est donc en proie, dans les campagnes, à leurs excursions de nuit et de jour; les fruits des arbres, les légumes des champs et des jardins, les fourrages, les moissons sur pied ou en javelles, le linge étalé au soleil, les outils aratoires, c'est un axiôme qu'ils ont formulé eux-mêmes en ces mots : *N'est pas fils de Dieu qui ne vole en été.* Tout cela se fait à petit bruit, insensiblement et peu à peu. Le propriétaire vigilant et attentif s'en aperçoit : il se plaint, il se fâche et parle haut. Mais il n'ose aller plus loin; car le paysan s'humilie et se tait quand on le punit, mais il se venge ensuite; et sa vengeance est calculée sur la gravité de la peine qui lui a été infligée. Si cette peine est médiocre, il se contente de quelques dégâts nocturnes; il abattra, par exemple, quelques arbres de belle venue; il poussera le cheval de son maître; il fera crever son bœuf au travail. Mais si la peine infligée lui paraît trop dure, le propriétaire a tout à craindre de son ressentiment. L'incendie menace sa ferme, sa moisson, son pailler. Ces délits étaient rares autrefois; ils sont devenus fréquens depuis qu'on a dit au peuple qu'il est le souverain : il en a conclu qu'il a donc le droit de se faire justice. Allez dans les campagnes, vous entendrez, comme j'ai cent fois entendu, ces braves gens dire que nous sommes tous égaux, et qu'il serait bien temps enfin de faire un partage plus raisonnable : qu'il n'est pas juste que le travail et la peine soient la part du plus grand nombre, et que tout le bénéfice reste à celui qui ne fait rien. Ce gros monsieur, disent-ils, cette grande dame vit à la ville au sein de l'opulence; et nous, malheureux hommes de peine, nous arrosons les champs de nos sueurs, nous entassons les grains dans les greniers, et un inconnu, qui s'en dit le maître, vient ensuite et fait tout vendre à son profit, sans nous laisser à peine l'absolu nécessaire; il regorge de biens et nous mourons de faim. Tel est aujourd'hui le langage du paysan. Allez lui faire comprendre, si vous le pouvez, que le raisonnement est tout juste l'apologue des *Membres et de l'Estomac.*

Cette disposition des esprits dans les campagnes est du plus sinistre augure. Si quelque chose cependant peut l'excuser, il faut l'avouer, c'est la dureté des conditions que le propriétaire impose à ces familles agricoles; c'est l'état misérable où elles sont réduites. J'ai parcouru bien des villages, j'ai visité beaucoup de chaumières : partout j'ai trouvé une pauvreté dure, et trop souvent la misère extrême; des enfans à demi-nus, exténués et pâles; des mères de famille, cachant sous des haillons la maigreur et l'épuisement d'une santé consumée par le défaut d'alimens; un logement humide au milieu d'exhalaisons fétides, un

Digitized by Google

Gascons.

pain détestable, un mauvais grabat que la vermine dévore, des murs sales, un toit ouvert à tous les vents et, au milieu de cette disette absolue de toutes les choses nécessaires à la vie, un travail excessif qui ne laisse respirer ni jour ni nuit ces victimes de tous les maux amassés sur la triste humanité. Quel spectacle! quelle excuse pour ces plaintes que nous appelons séditieuses et qui ne sont, dans leur bouche, que le dernier cri du désespoir!

Quand j'ai présenté ce triste tableau à des propriétaires, connus d'ailleurs par leur probité et leur religion, ils m'ont répondu tantôt que cet état de misère affreuse était le fruit de la mauvaise conduite et de la paresse, tantôt qu'ils gémissaient les premiers de ce malheureux état des paysans; mais qu'il n'était pas en leur pouvoir d'y remédier. Les charges publiques leur ôtaient les moyens d'améliorer le sort des cultivateurs : les mauvaises récoltes, la perte des bestiaux, leur cherté excessive, les frais de culture, absorbaient le plus clair de leurs revenus; enfin, s'ils ne faisaient pas davantage pour leurs domestiques, ils s'imposaient à eux-mêmes des privations très pénibles, ou ils s'exposaient à contracter des dettes dont leurs revenus ne leur offraient pas l'espérance de pouvoir un jour s'acquitter.

C'est ainsi que les propriétaires s'excusent de ne pouvoir faire mieux : si cette excuse est bien fondée, où sera le remède à un mal capable de bouleverser la société tout entière. Les communes sont obérées; l'état succombe sous le poids des charges publiques; les villes et les campagnes se soulèvent à l'idée seule d'un impôt nouveau. Le paupérisme cependant nous envahit : il a pris sa source dans cet état de détresse où se trouvent les familles agricoles; il en sort annuellement des nuées de pauvres qui assiégent les chemins, les rues et les places dans les bourgs et dans les villes. Pendant l'hiver, on est effrayé de leur nombre, de leurs cris et de leurs besoins. L'été, ils se répandent dans les champs et livrent au pillage tout ce qui tombe sous leur main. Si vous ajoutez à ce désordre l'insurrection des ouvriers dans les usines, dans les ateliers et dans les fabriques, vous aurez une idée des calamités qui menacent incessamment l'ordre public et la stabilité des fortunes. Mais laissons-là des questions si graves et poursuivons. Il y a parmi les paysans une classe moyenne et fort nombreuse qui jouit d'une petite aisance par son travail et son industrie. Cette classe fournit une foule d'hommes utiles à tous les métiers : c'est de là que sortent de bons domestiques, qui vont dans les villes chercher une condition qui les fasse

Digitized by Google

Auvergnats.

vivre à l'aise; des emplois lucratifs dans les places subalternes des administrations; ce sont eux qui exercent les arts mécaniques et tant de professions différentes où ils trouvent une existence bien préférable à celle de leurs familles : car, en général, les paysans soupirent après un état qui les affranchisse des rudes travaux de la terre. Voilà ce qui leur fait désirer d'apprendre à lire et à écrire. Ils maudissent le travail des champs dont il leur revient si peu de profit et tant de fatigue. Aussi les écoles du village sont-elles plus nombreuses de jour en jour, et il est à craindre qu'elles ne soient bientôt nuisibles à la culture; on s'aperçoit déjà que les bras manquent à quelque distance des villes : la jeunesse, instruite à prendre une profession plus avantageuse, déserte les champs; et l'exemple de ceux qui parviennent excite les parens à faire tous leurs efforts pour avancer leurs fils, et les tirer de leur pénible condition. D'ailleurs, cette foule d'enfans, après avoir passé dans les écoles les premières années jusqu'à l'adolescence, n'ont plus ni le goût ni la force de se livrer au travail rude et pauvre de leur profession; et, s'ils ne peuvent trouver un autre emploi, ils deviennent des fainéans, c'est-à-dire, des mauvais sujets.

Malgré les vices et les désordres que j'ai déjà signalés, il y a de la religion parmi les paysans du Midi. Il suffit pour s'en convaincre de voir avec quel soin on entretient dans tous les lieux et même dans les moindres communes l'église et le presbytère et avec quel respect le prêtre y est accueilli de ses paroissiens, avec quel empressement ils s'imposent tous les sacrifices pour suppléer à l'insuffisance du traitement que le prêtre reçoit de l'état. Les églises sont moins riches qu'autrefois et cependant elles sont en général mieux ornées, mieux pourvues de tous les objets qui servent au culte et à la décoration des autels. Cet esprit religieux est l'unique sauve-garde qui nous reste contre la licence que prêchent quelques écrivains périodiques et quelques beaux esprits qu'on trouve aujourd'hui jusques dans les hameaux. Le peuple tient à ses pratiques religieuses; il est sans exemple qu'un paysan, quelque mauvais qu'il soit d'ailleurs, néglige de faire baptiser ses enfans, dédaigne leur instruction chrétienne, leur première communion; les mariages purement civils sont très rares et fort décriés, et le refus de sépulture ecclésiastique serait à leurs yeux une flétrissure plus insupportable qu'une mort infâme par la main du bourreau. Il est juste d'observer ici que cet esprit de religion est dû en bonne partie au zèle du clergé : c'est un service qu'il rend à la chose publique d'autant plus précieux qu'il n'y a plus désormais que ce seul moyen de maintenir l'ordre et l'harmonie dans le peuple. La force matérielle serait souvent en défaut sans un si puissant secours. J'ai en-

Digitized by Google

tendu reprocher à ce clergé, d'ailleurs si utile et si sévère dans ses mœurs, une sorte de cupidité qui le porte à thésauriser, à s'assurer des capitaux qu'il tient en réserve. Mais a-t-on bien réfléchi à leur situation précaire? La plupart arriveraient sans cette prévision de leur avenir à la vieillesse où ne pouvant plus desservir leur paroisse, ils se verraient dépourvus de tout moyen de vivre. Il n'y a point pour eux de pension de retraite comme on en a dans bien d'autres professions : ils n'ont pour la plupart aucun patrimoine : iront-ils dans la caducité mendier leur asile chez des parens pauvres comme eux, ou à l'hôpital? En vérité, ce reproche est bien peu réfléchi : il serait barbare sans cela.

On ne s'attend pas sans doute à trouver dans le peuple une religion bien éclairée; des esprits si matériels saisiraient difficilement ce qu'elle a de haute perfection, ils y mêlent beaucoup d'idées superstitieuses dont il n'est pas possible de les dissuader. Avant le concordat, les campagnes étaient infectées de sorciers et de devins qui ont disparu ou qui sont devenus plus rares depuis que les paroisses ont été conduites par les curés. Car il faut une religion au peuple; si vous lui ôtez ses prêtres, il aura des charlatans qui prendront sur lui un empire fort funeste aux mœurs et aux repos des familles. Le paysan croit aux revenans; il a sur leur compte des histoires absurdes et merveilleuses et il y croit sans qu'il soit possible de le désabuser. Il y a même telles opinions superstitieuses qu'il serait dangereux de combattre. Il en conclurait que vous êtes un impie ou que la religion est une imposture. C'est l'ivraie qu'il faut laisser croître sous peine d'arracher avec elle le bon grain.

Les dimanches et les fêtes sont régulièrement chômés par les gens de la campagne et on n'en verrait point s'occuper aux travaux des champs, si les riches propriétaires et surtout les fermiers des grands domaines donnaient l'exemple et ne forçaient pas les ouvriers à travailler, lorsqu'il n'y a pas de nécessité. Indépendamment du motif religieux, l'humanité toute seule dit assez qu'il faut accorder au moins un jour de repos à ces peuples harassés du travail de la semaine. Le dimanche a tant d'autres avantages que toute bonne politique s'appliquera toujours à en maintenir l'exacte observation. C'est le jour où les paysans se visitent, amis, parens, voisins; ils s'invitent, ils traitent de leurs intérêts domestiques, s'aident mutuellement de leurs conseils, se rendent des services réciproques, s'instruisent de beaucoup de choses utiles dans l'agriculture; c'est le jour où les populations se rassemblent dans un esprit d'ordre et de paix, apprennent en se voyant à se connaître, à s'estimer, à contracter des alliances; c'est le jour où ils vont s'instruire de leurs devoirs, se consoler dans leurs peines, terminer des querelles et des discussions auprès de leur curé dont les avis paternels inspirent la confiance parce qu'ils sont désintéressés; c'est le jour où la jeunesse, les pères, les mères de famille se parent de leurs beaux habits qu'on n'acquiert qu'en redoublant d'ardeur au travail; c'est l'attente de ce jour qui fait supporter le poids de la semaine : ôtez enfin le dimanche et vous en ferez un peuple de brutes.

On a vu par tout ce que j'ai dit précédemment ce que les campagnes ont gagné ou perdu à la révolution du dernier siècle. Avant cette époque l'esprit du peuple était un esprit de soumission à ses maîtres, de respect universel pour toute autorité divine et humaine; le malheur des temps a fait naître et a propagé des fermens de discordes, des élémens de révolte et de sédition, le désir de secouer le joug des riches, des idées d'égalité et d'indépendance qui rendent le paysan si difficile à diriger et si redoutable quand il est mécontent. Sous d'autres rapports, on ne peut se dissimuler les avantages que le mouvement du siècle a produits. L'agriculture fait des progrès immenses. Sans entrer à cet égard dans des détails infinis et qui ne sont pas de mon sujet, il me suffit d'un fait attesté par les curés de la campagne. Les dîmes de leurs paroisses, d'après leurs calculs, seraient aujourd'hui deux ou trois fois plus considérables que dans l'ancien régime; aussi la population s'est partout accrue d'un tiers, du double et du triple, selon la fertilité du terroir, et ces deux ressources nouvelles, l'industrie et le commerce. Auparavant on ne connaissait presque pas les moyens de rendre la vie aisée, agréable et commode. Une vieille coutume entretenait la paresse; elle condamnait le paysan à une pauvreté dure et souffrante. Aujourd'hui l'activité communiquée aux esprits par l'exemple des villes industrieuses a passé jusques dans les villages. On se loge plus proprement, on se nourrit mieux, on s'habille avec plus de goût, cela va même jusqu'à une sorte de luxe. Plusieurs boulangers, plusieurs tailleurs, plusieurs cordonniers, trouvent à s'occuper dans les communes qui donnaient à peine du travail à un seul homme de leur profession.

Il est même à craindre que les choses n'aillent trop loin. Les communes qui n'avaient jadis qu'un mauvais cabaret, ont des cafés, des billards, des salles de jeu et de danse. Les pendules à poids sont communes, des meubles de luxe ne sont pas rares, des gravures avec cadre doré ont pris la place des placards de confrérie; la belle faïence a fait disparaître la vaisselle de terre grise; on a des montres d'argent; les croix et les boucles d'oreilles en or brillent sous une coiffure ornée de dentelles; des schals éclatans et à belles dimensions, des étoffes fines et légères, des modes élégantes et de bon goût ont remplacé les vêtemens grossiers, maussades et lourds. Et chez le plus pauvre cultivateur on voit briller les vitres à la fenêtre qui n'avait, pour se défendre des vents froids, qu'un châssis d'osier, de toile ou de papier.

J'ai donné jusqu'ici une idée générale des campagnes : s'il fallait encore entrer dans un détail circonstancié des mœurs et des coutumes particulières à chaque province du Midi, du genre de culture qui leur est propre, de l'esprit public et des opinions qui les distinguent et les caractérisent, de leurs idiômes patois, de leurs richesses particulières, de leurs arts, de leur genre de commerce, et en un mot, si l'on me demandait une statistique de tout le Midi, je répondrais que les dimensions d'un journal sont trop étroites pour un ouvrage de cette étendue. Il faudrait multiplier les articles, sans fin, refondre des écrits nombreux où la matière a été déjà traitée, et sacrifier la variété des sujets qui justifie le titre de *Mosaïque* que nous donnons à notre entreprise, pour nous occuper indéfiniment d'une question instructive, sans doute, mais d'un intérêt secondaire pour la plupart de nos abonnés.

M. Germain.

Digitized by Google

LA FILLE DU BOURREAU.

(ENTRÉE DE LOUIS XIII A TOULOUSE, 1621.)

CHAPITRE PREMIER.

Dans la rue Matabiau, presque en face du Sénéchal, s'élevait, il y a trois siècles, une maison haute et sombre, aux larges fenêtres en croix de pierre, et qui portait sur sa façade de riches ornemens de sculpture, brunis par le temps.

Cette demeure, au style sévère, levant sa tête décharnée au-dessus des habitations affaissées et blanchies de la bourgeoisie, offrait de loin, et la nuit surtout, l'aspect d'un grand spectre, immobile au milieu de tombes fraîches et toutes neuves. Les petits écoliers, en passant, l'osaient à peine regarder, et ne marchaient jamais dans son ombre; ils ne reprenaient leur gaîté vive et folâtre, ils ne recommençaient leurs cris joyeux et bruyans, qu'après avoir laissé bien loin derrière eux le seuil sinistre, et les bourgeois eux-mêmes, quoique plus aguerris que leurs enfans, sans être encore de grands philosophes, messieurs les bourgeois du quartier faisaient leur signe de croix, en bons catholiques, quand ils traversaient la rue pour aller visiter les échevins ou quelque client retardataire.

Etait-ce l'extérieur sombre et nu de cette maison, étaient-ce les grands bras de ses fenêtres, les moulures ébréchées de sa façade, bien différentes, à la vérité, des guirlandes fleuries de la renaissance, étaient-ce le silence et l'ombre qui l'attristaient de la toiture à la base, qui faisaient fuir ainsi les petits écoliers, les maîtres-bourgeois et les vieilles femmes? — Certes, alors, une vieille maison ne faisait pas peur, car il n'y en avait guère de neuves, et l'on n'avait pas encore inventé les vitres joyeuses que le soleil traverse et fait resplendir, ni les contrevents verts frais et coquets, ni les petits balcons en miniature emprisonnés par des grilles dorées, ni l'ardoise luisante et propre qui réfléchit les clartés de la nuit sur un toit en douce pente et formant terrasse. — Toutes les maisons se valaient à peu près et se ressemblaient en laid, sauf quelques hôtels qui pouvaient s'étendre à l'aise, et qui portaient fièrement à leur fronton les armes de la noblesse et de la magistrature.

Pourquoi donc, entre toutes, cette maison de la rue Matabiau avait-elle le triste privilége d'effrayer les passans et d'éloigner ainsi de son seuil maudit les petits enfans, qui sont toute la grace, tout le bruit, toute la vie d'un rez-de-chaussée bourgeois?

Avait-elle été frappée d'anathème et saintement excommuniée par quelque prince de l'Eglise, comme ayant prêté le secret de son enceinte et l'ombre de ses murailles à quelques-uns de ces brigands d'alors, qui tenaient pour la religion réformée? Mais, dans ce cas, on l'eût jetée bas, démolie, rasée; l'on eût brûlé la charpente, dispersé les pierres, et semé du sel sur ses débris réduits en poudre! La justice du temps n'aurait pas laissé debout ce repaire d'impies, cette église des mensonges, ce foyer, cet asile de prédicans et de soldats, fort mal vus, en général, de messieurs de saint Dominique, grands officiers de l'Inquisition.

Etait-ce un crime politique, ou contre l'ordre commun, tel qu'assassinat, viol ou fausse monnaie, qui avait attiré sur elle la foudre de messieurs du Parlement, et qui la laissait ainsi veuve et dépeuplée, comme un monument souillé par le meurtre, et de tous points indigne d'abriter sous son toit des têtes chrétiennes?

Enfin, des mauvais esprits l'avaient-ils choisie pour y faire leur sabbat à l'heure des ténèbres, et pour y tenir conseil, sous la présidence de Lucifer au pied fourchu, sur le meilleur moyen de trouver et d'amener des recrues à l'enfer?

Mon Dieu, non! L'on n'entendait jamais la nuit ni bruits de chaînes le long des dalles, ni ricanemens sauvages, comme s'en permettaient alors les compagnons de Belzébuth; l'on ne voyait pas passer une ombre derrière les fenêtres, et la chauve-souris battait seule de son aile douce et froide les larges travées qui portaient la toiture.

Il y avait même dans le jour, à la troisième fenêtre de face, quelques pots de fleurs, riantes et fraîches, qu'on devait souvent arroser; car elles s'ouvraient le matin heureuses et coquettes comme des reines-marguerites de campagne, et jusqu'au soir, caressées par le vent et le soleil, elles égayaient, par leur éclat et leurs petits balancemens de tête, la triste façade de cette sombre masure.

Mais qui les cultivait ces fleurs? — Eh! mon Dieu! ce n'était pas un procureur, ce n'était pas un grave

Digitized by Google

capitoul, non plus qu'un soucieux capitaine. Dans ce temps-là, pas plus qu'aujourd'hui, l'on ne voyait guère l'écharpe, la rapière ni la toque s'occuper, même dans leurs loisirs, d'horticulture ou de botanique; et les pauvres giroflées, émaillées au premier étage, ne pouvaient guère compter que sur les jeunes filles, leurs compagnes, qui aiment le parfum des fleurs et se plaisent à les caresser de leurs plus doux regards.

C'était donc une jeune fille qui cultivait ces fleurs de la maison maudite, et bien belle et bien jeune elle était vraiment! — Lorsqu'au soleil levé, chaque matin, elle venait, les cheveux libres et le sein tout ému, rafraîchir le pied de ses *grimpantes*, et baiser leur corolle humide, on eût dit une vierge prêtresse d'Héliopolis, ou la naïve et chaste vestale, à peine en puberté, qui gardait dans Rome le feu sacré de la déesse. Sa taille était haute et de belle venue; ses traits étaient délicats mais fermes, sa peau brune, ses mains petites, blanches et veinées; ses paupières, longues et timides, voilaient un regard tranquille et doux comme un rayon du soleil; seulement, s'il arrivait jamais qu'un étranger, en traversant la rue, levât les yeux vers la fenêtre, la jeune fille se retirait précipitamment, et, toute honteuse, elle cachait sa tête dans ses mains, comme si elle n'avait pas eu le droit d'être belle et de vivre. — Toutes les fois qu'elle était surprise ainsi, le cou penché sur ses fleurs, elle se reculait tristement jusqu'au fond de la chambre, allait s'asseoir dans l'ombre, loin des regards et du grand jour, et là pleurait des heures entières.

Pourquoi donc pleurait-elle, cette jeune fille au front blanc et poli comme le marbre, aux lèvres fines et vermeilles comme des boutons de rose, aux yeux doux et caressans comme ceux de la Madone? — Etait-elle seule au monde, orpheline et sans pain? L'avait-on enterrée dans cette maison sinistre, par vengeance de famille et pour l'y laisser mourir? — Etait-ce une de ces juives ou de ces bohémiennes dont la race flétrie, condamnée, souillée, ne s'arrêtait, pendant le moyen-âge, que pour monter sur le bûcher, ou pour descendre dans les tombes profondes de l'Inquisition? — Non, non, rien de tout cela; la jeune fille, si gracieuse et si douce aux fleurs, était tout simplement la fille du bourreau!

L'on comprendra, maintenant, pourquoi la maison était triste, noire, silencieuse; pourquoi les petits enfans et les plus grands bourgeois avaient peur quand ils passaient, et pourquoi la jeune fille aux giroflées se retirait si vite sous le regard, et s'en allait, toute émue, cacher dans l'ombre sa beauté, sa jeunesse et sa honte!

Le bourreau! Qui ne sait tout ce que ce nom sinistre éveille d'horreur, de soucis et de craintes, non seulement dans les ames vulgaires et capables du crime, mais dans les cœurs les plus intrépides, au fond des consciences les mieux éprouvées, et dans les natures les plus insoucieuses, qui semblent devoir descendre, en chantant, dans la tombe! — Les jeunes fous en ont peur et frissonnent à son nom, comme les sages aux cheveux blanchis, qui n'ont plus devant eux pourtant que les derniers jours froids et monotones de la vieillesse. Le paysan grossier tressaille quand il le voit passer, comme le grand seigneur; et sous sa main, la grande dame s'affaisse de terreur, aussi bien que la femme du peuple. C'est que ce terrible agent de l'échafaud prend partout ses victimes! c'est qu'il fauche dans les palais et les cours, comme dans les granges et sur les grands chemins; c'est qu'il ne connaît ni l'âge, ni le sexe; c'est qu'il accomplit son œuvre, impassible, aveugle et sourd comme le destin!

Qu'une mère vienne lui demander son enfant sous le couteau? — L'on a vu des lions et des tigres faire accueil à ces grandes douleurs et sembler compâtir; mais le bourreau, lui! ne lâche rien, ne rend jamais sa proie. L'on dirait qu'il a des yeux de plomb et des entrailles d'airain. On ne citerait pas dans toute l'histoire une seule faiblesse, un seul acte de miséricorde du roi de l'échafaud, une seule révolte du cœur qui ait glacé son bras et fait retomber la hache ailleurs qu'entre la tête et les épaules! — Et cependant, que de fois cette mission terrible s'est exécutée! Les sociétés, les religions, les gouvernemens n'ont-ils pas toujours égorgé leurs ennemis à la manière des sauvages, qui du moins abattent les leurs pour les dévorer? Eh bien! dans toutes ces tragédies sanglantes, le grand-prêtre des haines, le sacrificateur, s'est toujours tenu ferme et debout; s'il a quelquefois manqué son coup, c'est que son bras l'a trahi; mais son cœur n'a jamais fait défaut au supplice. Echanson de la mort, il a toujours versé le sang, quand elle a tendu la coupe au nom des dieux ou des rois; et c'est le seul pouvoir qui n'ait pas plié, le seul jarret qui n'ait pas chancelé dans le monde! Aussi sa chemise rouge est-elle, sinon plus honorée, du moins aussi respectée que la pourpre ou le manteau d'hermine. Une secrète terreur, générale et profonde, le défend contre le mépris: on s'écarte de lui; mais on ne l'insulte pas; on ne toucherait pas sa basque du doigt, on ne lui tendrait pas la main; mais on ne le frapperait pas au visage non plus, on n'irait pas se heurter contre sa force! Enfin, comme les princes à couronne d'or, il n'a pas besoin de lois ni de soldats pour se défendre. Il est inviolable de par l'horreur qu'il inspire!

Et ce triste privilége ne s'attache pas à lui seul; tout ce qui l'entoure en est atteint, tout ce qui tient à son foyer partage les mêmes garanties; il n'y a pas au monde solidarité plus dure ni plus implacable: c'est l'hérédité de la lèpre! Le bourreau n'a pas de femme, il n'a pas d'enfans; il n'a qu'une *femelle* et des *petits*, suivant l'énergique expression du comte de Maistre!

Et d'où vient cet anathème social, d'où vient cette proscription farouche contre un homme qui n'est qu'instrument dans la vie, et qui se trouve invinciblement enseveli dans sa destinée? Le soldat ne se sert-il pas du glaive comme lui? Le brigand n'a-t-il pas son escopette, comme le bourreau sa hache? Oui, mais le soldat découvre sa poitrine; il a pour bouclier l'honneur d'une lutte périlleuse, la grande image de la patrie! Le brigand peut tomber aussi quand il attaque, et puis il a la justice sociale qui le traque et l'enveloppe de toutes parts. Enfin, quand un homme tombe en pleine mêlée sous la balle, ou sous le couteau sur un grand chemin, il perd la vie sans doute, ses yeux se ferment, il est fauché avant l'heure, mais du moins il n'est pas décapité dans l'honneur: or, le bourreau vous prend tout, lui. Du même coup, il tue l'ame et le corps: il

Digitized by Google

saisit l'homme tout entier ; il tranche la tête et l'honneur en même temps ; il ne laisse de vous qu'un cadavre sans nom, qui n'a tombe, ni mémoire qui veuille s'ouvrir pour lui !

Voilà ce qui produit cette terreur générale et profonde, cette double terreur de l'ame et des sens, qui partout s'éveille sur son passage, et qui fait autour de lui le silence et la solitude !... — Le bourreau !... c'est un victimaire sinistre comme la peste, plus que la peste ! C'est le lépreux antique, seul et repoussé dans la vie ; mais c'est le lépreux-roi !

Si nous nous sommes arrêtés quelque temps sur cette physionomie que le destin marque à part, et qui se continue toujours la même, toujours impassible et sombre, à travers les siècles, c'est que nous voulions creuser profondément cette physionomie, afin d'attacher nos lecteurs à notre petit récit, qui par lui-même ne sera pas assez riche d'incidens, pour tenir la curiosité long-temps éveillée. — Revenons maintenant au XVII^e^ siècle, et dans notre maison de la rue Matabiau, chez maître Simon, le très riche, très expéditif et très redouté bourreau de Toulouse.

Nous avons dit que ce citoyen, qui avait le privilége d'être exempt de tout impôt, avait aussi celui de ne jamais recevoir de visiteurs, et de ne pas voir sa maison ouverte aux curieux, aux amis, aux voisins, comme un préau de foire. Il était seul là dans sa haute masure, avec sa fille Marguerite, petite fleur sauvage qui répandait éclat et parfums autour du terrible justicier. Jamais un citoyen de Tolose, bourgeois, manant ou gentilhomme, n'avait franchi le seuil de maître Simon et ne s'était assis à son foyer ; un seul homme y venait parfois et la nuit sous son manteau, comme un amoureux qui se cache, ou comme un voleur qui s'esquive. Ce hardi visiteur n'était autre qu'un vieux médecin de la faculté de Montpellier, qui, retiré dans Tolose, avait depuis long-temps recherché les bonnes grâces de maître Simon, et cela non pour se le rendre favorable en cas de hart ou de bûcher, mais pour se faire vendre à prix honnête, et comme sujet d'études, les cadavres des suppliciés. A part cet ami de la science, il n'y avait pas un homme dans Tolose qui jusque-là se fût hasardé jusqu'au premier étage de maître Simon.

Un jour, cependant, vers les cinq heures de la soirée, c'est-à-dire, en plein soleil d'été, la rue Matabiau étant agitée comme à l'ordinaire, un jeune homme en manteau court de drap brun, en justaucorps de velours noir, et le front caché sous un large sombrero d'Espagne, un charmant cavalier, ma foi, s'il fallait en croire sa taille fine, entra vivement et sans se détourner dans l'allée de maître Simon, et franchit en quelques bonds le long escalier, comme un chamois qui court dans les clairières. Marguerite tressaillit en entendant son pas ; mais il était déjà dans la grande chambre aux deux fenêtres ouvertes sur la rue, avant qu'elle n'eût eu le temps de se retourner.

— Vous ici ! s'écria-t-elle en tremblant, quand elle eut vu le jeune homme. Ah ! nous sommes perdus !

— Ecoutez, Marguerite (car votre nom de jeune fille, c'est tout ce que je sais de vous jusqu'ici), voilà trois mois que je vous aime ; et comme il va se passer quelque chose de grave dans ma vie, j'ai voulu vous parler avant l'affaire, à vous que je regarde déjà comme ma compagne. — Veuillez donc m'écouter quelques instans ; vous me répondrez ensuite comme vous le voudrez et selon l'amitié que vous avez pour moi.

— Mais, monsieur, c'est impossible ! un pareil entretien peut nous perdre. Grand Dieu ! si mon père allait rentrer en ce moment !

— Monsieur votre père....

— Vous le connaissez ? s'écria Marguerite, avec une angoisse, un trouble indicibles.

— Pas le moins du monde... Mon Dieu ! que vous êtes pâle.... Je l'ai vu seulement quelquefois à cette fenêtre, et je viens de le rencontrer tout-à-l'heure assez loin d'ici ; il se promenait tranquillement sur les bords de la Garonne.... Ne vous effrayez donc pas, et prêtez-moi quelque attention, je vous prie.

— Parlez, monsieur, balbutia Marguerite, émue et troublée jusqu'au fond de l'ame.

— Je vous l'ai déjà dit : il y a trois mois que je vous aime, et d'un amour terrible qui me possède tout entier. Il faut donc que je sache si j'ai quelques droits à l'espérance, et si je puis être heureux un jour. — M'aimez-vous, Marguerite ?

— Je vous aime plus que mon ame, plus que mon père, dit la jeune fille, en levant sur l'étranger ses yeux noirs pleins de feu ; — mais je sais ce que tu vas me demander encore, ajouta-t-elle, et jamais je ne te le dirai ; car ce serait tuer notre amour ! ce serait mon arrêt de mort, à moi !

— Eh bien ! puisque tu veux cacher ton nom et ta famille, je vais parler pour moi !... Je suis Jacques Montluc.

— Jacques Montluc !... le fils du huguenot Montluc, exécuté l'an dernier, par ordre du Parlement, en pleine ville de Toulouse !

— Oui, de ce rebelle, qu'on a lâchement égorgé pour crimes prétendus de guerre civile et d'hérésie.

— Malheureuse, quelle fatalité ! Je trouve des taches de sang partout, il y en a jusque dans mon amour !

— Cela vous épouvante, Marguerite ; vous avez peur du sang !... Je m'y attendais... Adieu, donc ; que le bonheur, la paix et le soleil soient toujours avec vous.... et que ma destinée s'accomplisse.... Venger mon père, ou le suivre.

— Attendez, attendez, dit Marguerite, ne partez pas ainsi ! — Vous croiriez, peut-être, que je suis, que je vais vivre heureuse, et cela me ferait mal ! — Vous êtes, dites-vous, le fils de l'hérétique, du rebelle, du décapité Montluc. — Eh bien ! moi, je suis la fille du bourreau !

Jacques Montluc frissonna sous cette parole ; il se sentit chanceler, et s'écria :

— C'est infâme !... Je suis donc maudit !...

Puis il s'échappa furtivement et la tête basse : on eût dit qu'il avait hâte de revoir le soleil.

Marguerite, l'œil sec, et debout, le suivit du regard jusqu'au fond de la rue, et ne le voyant pas se retourner, elle se laissa retomber sur son escabeau recouvert de velours, et s'affaissa dans sa douleur, en murmurant tout bas : — *Fille de bourreau, fille de bourreau !*

Digitized by Google

CHAPITRE II.

Le lendemain de cette scène, le roi Louis XIII devait faire son entrée dans la ville de Toulouse, il se rendit donc vers les dix heures à Saint-Roch, église des Minimes; une superbe galerie s'y élevait, longue de vingt toises, et large de quatre environ. Au-dessus de la muraille qui la soutenait régnait une corniche d'ordre toscan fort saillante, et portée par des consoles rustiques; puis sur cette corniche étaient posés quatre à quatre des piédestaux d'ordre dorique, et tout était en marbre de la base au faîte.

Le trône royal s'élevait au milieu de cette galerie que fermait une riche balustrade de bronze, laissant deux passages ouverts seulement, l'un pour l'entrée, l'autre pour la sortie.

Le ciel de la galerie était de taffetas bleu semé de fleurs de lys d'or; elle était couverte à la française, et se terminait aux quatre angles par un pavillon ouvert en arcades et porté par quatre colonnes ornées de chapiteaux, frises et corniches.

Ce fut au milieu de cette splendide galerie, et sous un dais en drap d'or, que Louis XIII reçut les hommages de sa bonne et très catholique ville de Toulouse; il vit défiler devant lui tout ce qu'il y avait d'hommes et de corporations notables; et comme le Toulouse d'aujourd'hui ne ressemble guère à la ville bourgeoise et anti-huguenote de Louis XIII, nous allons faire passer sous les yeux de nos lecteurs les principales figures et bannières historiques du temps.

Ce furent d'abord les compagnies militaires, puis les communautés et paroisses, puis le clergé qui harangua le prince, parlant au nom des différens corps, le sieur de Claret, conseiller au parlement et vicaire-général. Après le clergé vint le parlement qui fléchit le genou devant le souverain, et, par la voix de son président Bertié de Montabé, le félicita sur ses victoires et sur ses grands bonheurs en guerre. Puis vint également la compagnie des trésoriers de France conduite par M. de Causet, puis enfin l'université dont le recteur M. Barclay s'échauffa jusqu'à la plus haute éloquence du temps. Le digne homme compara Louis XIII au Centaure qui a des pieds de cheval pour fouler, pour écraser ses ennemis, et une tête d'homme pour méditer et concevoir la conquête du monde. Heureusement, pour M. Barclay, que Louis XIII était fort distrait, et puis qu'il n'avait jamais vu de Centaure.

Le présidial parut le dernier. M. de Gineste, président et juge-mage, offrit, au nom de sa compagnie, obéissance et fidélité; mais tous ceux qui la composaient s'étaient déjà précipités aux genoux du monarque. — Touchant tableau qui montre réunis le père et les enfans, dit un fort naïf et fort brave historien du dernier siècle, qui avait sans doute oublié que bon nombre de ces mêmes enfans étaient tous les jours traqués comme des bêtes fauves par ce père si généreux, et livrés à la hart par milliers, sans procédure ni miséricorde!

Tandis que M. de Gineste et ses collègues étaient en adoration auprès du roi, le grand prévôt, le maître des cérémonies et le sergent-major de la ville ouvrirent la marche des compagnies particulières qui défilèrent dans l'ordre suivant:

Les enfans et prêtres de la maison de Dieu,
Les capucins,
Les grands frères de Saint-François,
Les religieux du tiers-ordre,
Ceux de Notre-Dame-de-la-Merci,
Ceux de la Trinité,
Les Augustins,
Les Carmes,
Les Cordeliers de la Grande Observance,
Les Jacobins,
Les paroisses,

Les compagnies de la ville marchant selon l'ordre des capitoulats,

Les trois compagnies des arts et métiers rangées sous vingt-huit enseignes.

Cette procession civile, religieuse et militaire, ainsi distribuée, prit la route de l'archevêché où devait loger le roi pendant son séjour à Toulouse. On suivit la Perchepinte et le Salin, et l'on se déploya sur deux rangs, laissant un milieu vide et libre depuis l'archevêché jusqu'aux Changes.

Mais avant que le roi ne parût, que de bannières, que de compagnies, que de corps d'état que nous n'avons pas encore nommés, et qui défilèrent le long des rues tapissées de fleurs et de velours!

Ce furent d'abord les petits enfans de la ville habillés de satin blanc et formant phalange; puis des enfans d'honneur, petit pages de circonstance, vêtus de satin bleu doublé d'incarnat. ayant au front panache et riches aigrettes en pierreries.

Les bourgeois marchaient après tout ce cortége, suivis du viguier et de ses lieutenans avec les soldats de cette juridiction vêtus de bleu portant casaque et bâtons.

Les maîtres des ports, ponts et passages avec leurs officiers.

Les maîtres et officiers des eaux et forêts.

Les receveurs du domaine de sa majesté.

Les huissiers du sénéchal et ses officiers.

Les docteurs régens de l'université, l'inquisiteur de la foi, les préfets des colléges et leurs écoliers.

Les receveurs et contrôleurs des finances de la généralité de Toulouse.

Les trésoriers généraux de France.

Quarante procureurs (quarante!) avec leurs robes bordées et leurs bonnets carrés.

Cinquante avocats (c'est bien peu! les temps sont bien changés) portant leurs robes et chaperons fourrés sur l'épaule et en bonnets carrés.

Les huissiers de la cour avec leurs robes violettes et la verge blanche à la main.

Digitized by Google

Ancien Couvent des Minimes.

Le premier huissier en robe rouge et le bonnet royal.
Les receveurs des amendes.
Les payeurs des gages du parlement.
Les secrétaires de la chancellerie du palais.
Les secrétaires évangélistes avec leurs robes rouges, bonnets et chaperons fourrés.
Le greffier criminel et celui des présentations vêtus comme les précédens.
Le greffier du parlement avec son manteau ou équitoge.
Les avocats et procureurs-généraux du roi (il y en a dans tous les temps) avec leurs robes rouges, bonnets carrés et chaperons fourrés.
Les conseillers selon l'ordre de leur réception.
Les présidens avec leur robe rouge, manteaux, mortiers et chaperons fourrés.
Après le parlement venait en deux lignes profondes la compagnie des chevau-légers du roi.
Puis le grand prévôt à cheval, ses officiers et archers à pied.
Le lieutenant des Suisses de la garde à cheval et les exempts à pied.
Les trompettes, le roi d'armes.
M. de Praslin, maréchal de France, et le comte de Schomberg, surintendant des finances.
M. de Liancourt, premier écuyer portant l'épée de parade.

Enfin le roi splendidement vêtu, tout éclatant d'or et de pierreries : des valets de pied, tête nue, des écuyers en bottes, mais à pied, marchaient devant son cheval; à droite et à gauche de sa majesté se tenaient les archers de la garde du corps à pied et les Ecossais avec leurs hocquetons blancs. Derrière le roi venaient Monsieur (Gaston de France), le duc de Joinville, le colonel d'Ornano, le cardinal de Retz, les ducs d'Elbeuf et du Luxembourg escortés de plusieurs lieutenans et chevaliers du Saint-Esprit.

Enfin la grande parade est à bout, lecteur, et la procession est finie.

Si nous avons énuméré minutieusement toutes ces diverses catégories, si nous nous sommes arrêtés devant toutes ces toques, tous ces baudriers, tous ces manteaux d'hermine, tous ces justaucorps de guerre, de palais ou d'antichambre, ce n'est pas dans un but de curiosité futile, et pour donner une représentation stérile de lanterne magique; c'est que les plus gros volumes, fort ennuyeux à digérer d'ailleurs, n'en diraient pas autant sur la vie sociale, politique et religieuse d'alors, que cette simple procession où toute une ville paraît dans son attitude originale et perdue

Digitized by Google

depuis long-temps; où tout un monde se met en dehors, bourgeois, manans, prêtres, religieux, courtisans, femmes et soldats, chacun dans ses oripeaux historiques et chacun sous sa bannière.

On voit ainsi d'un coup d'œil tout un siècle, aussi bien que du haut d'une montagne on embrasse d'un regard toutes les sinuosités, tous les coins d'un horizon, tandis qu'il aurait fallu cheminer long-temps et fort péniblement de site en site, si l'on avait voulu suivre les vallées et prendre les petits sentiers.

Sans doute, pour qui les contemple pour la première fois, ces carrousels sont un peu mêlés et confus; mais voyez de près les devises des drapeaux, la couleur des hocquetons, les écharpes des bannières, et vous vous reconnaîtrez vite au milieu de ces générations depuis long-temps éteintes, et qui sont perdues maintenant dans la poussière commune.

Dans notre revue pourtant il manque un homme, une autorité fort respectée dans ce temps, une puissance qui a survécu à bien d'autres après les avoir enterrées, et qui ne perdra peut-être pas encore au XIX^e^ siècle sa couronne de fer. Ce personnage, que nous n'avons pas vu parmi les échevins, les pages, les varlets et les argentiers, c'est le héros de notre histoire, c'est maître Simon; c'est le bourreau!

Ce respectable fonctionnaire, alors pas plus qu'aujourd'hui, ne se mêlait aux fêtes. Silencieux et froid comme la hache, il n'avait que faire dans ces tournois splendides où la vanité des grands faisait étalage et parade de toutes ses pompes, où la curiosité des petits suivait d'un œil émerveillé toutes les richesses qui paraient la fête, depuis les ciselures de la châsse où brillait la vierge, jusqu'aux reflets de la pourpre soyeuse, jusqu'aux plis ondoyans du panache qui s'agitait fièrement sur le casque des chevaliers.

Qu'aurait pu faire, au milieu de ces brillans hommes d'armes et de tous ces courtisans de la majesté, le sombre justicier du roi, de l'inquisition et du parlement, avec sa toque rouge, ses cheveux rudes et plats, son ceinturon de cuir, son cou nerveux et nu, sa hache sur l'épaule et sa rude figure de grand maître de l'échafaud?

L'on n'avait garde en ces jours de cérémonies joyeuses et triomphantes d'appeler au cortége cette figure sinistre, dont la vue glacait le cœur des plus braves, faisait pâlir les joues des plus jeunes et blanchir les cheveux à ceux qui se trouvaient sous sa main?

Maître Simon savait bien que ce n'était pas là sa place à lui, le maudit entre tous, le paria redouté, qui n'était ni bourgeois, ni gentilhomme, ni manant, et qui n'avait, pour reposer sa tête, que le billot sanglant de son échafaud ou le sein de sa fille bien-aimée.

Aussi n'était-il pas descendu pour se mêler à la foule qui se serait écartée sur son passage, et pendant tout le défilé de la procession royale, il s'était tenu debout à sa croisée, regardant de haut et d'un œil distrait les choses de la rue.

Sa fille était assise à l'autre fenêtre; de minute en minute elle se penchait en avant, et ses regards inquiets plongeaient au milieu du cortége qui se déroulait au loin avec ses riches banderoles, ses armoiries étincelantes et ses splendides vêtemens bigarrés d'or, de velours et de soie. — Que cherchait-elle au milieu de ces groupes variés, de ces longues files d'hommes et de chevaux paradant et piaffant sous le soleil? — Elle cherchait un justaucorps de velours noir sans broderies, un manteau court à l'espagnole d'étoffe brune et fort simple, un large sombrero sans torsade ni panache, et surtout une belle et chaude figure de jeune homme que vous connaissez déjà. — De cela, mon Dieu, que personne ne s'offense ni ne se scandalise; car c'est un si vieux péché que l'amour, pour les jeunes filles surtout! Or, nous l'avons déjà dit et prouvé, Marguerite, qui n'avait pas vingt ans, aimait beaucoup Jacques Montl..c. Pardonnez-lui, Mesdames, Jacques Montluc était bon, jeune et beau!

Qu'avait à faire la jeune fille de regarder passer MM. les échevins, MM. les avocats, MM. les écuyers et messire le roi lui-même?

La curiosité pour elle était morte en ce moment; elle s'était perdue dans la passion. Et c'est ainsi qu'est l'amour: il n'a qu'un besoin, qu'une ambition, qu'une espérance; il n'a qu'un œil, car il n'est pas tout-à-fait aveugle, comme on l'a dit.

Marguerite cherchait donc l'amant de son cœur au milieu de la foule. Son sein battait avec violence, et ses lèvres vermeilles s'entrouvraient de temps en temps pour laisser passer de ces demi-mots étouffés et confus qui sont à la fois de l'impatience, de la plainte, de la prière; mais la pauvrette avait beau sonder les groupes, suivre du regard les files empanachées, et chercher sous les capuçons, les hocquetons et les casques, les deux grands yeux noirs qu'elle adorait, elle ne découvrait que des visages rubiconds de moines, de magistrats et de bourgeois, ou les figures hâlées et dures des soldats qui revenaient du siége de Montauban.

Tandis que la jeune Marguerite poursuivait tristement son enquête inutile, maître Simon regardait passer la foule avec indifférence, et devisait de temps à autre avec un grand jeune homme blond, qui tenait un coin de la fenêtre, et dont la taille se dessinait, svelte et robuste, sous le costume sévère des puritains anglais.

C'était la veille de la cérémonie que *Monsieur* de Toulouse avait reçu cet étranger dans sa maison; et pas un seigneur hospitalier et courtois n'eût pu recevoir son hôte plus cordialement que ne l'avait fait, à l'endroit de ce jeune homme, notre excellent bourreau.

Manières affables et franches, dîner succulent, chambre d'honneur, prévenances de toute espèce, il avait tout épuisé, tout mis en dehors pour fêter la bienvenue de ce visiteur, qu'il semblait avoir en grande estime, et vraiment il le devait, car ce gentleman étranger n'était autre qu'un prétendant à la main de demoiselle Marguerite, un héritier présomptif presque riche à millions (l'échafaud de Cromwel avait tant donné!) fort bien de sa personne, du reste, et de plus, fils unique de William Burn, l'illustre bourreau de Londres.

C'étaient là d'excellens titres de noblesse pour maître Simon: aussi le digne exécuteur se prêtait-il avec empressement à toutes les curiosités, à toutes les fantaisies qu'il devinait dans l'œil inquiet et turbulent du prince de la hache anglaise.

Digitized by Google

« Voyez-vous, lui dit-il, en voyant passer sous sa fenêtre le corps des graves magistrats et la phalange sainte des ecclésiastiques séculiers, voyez-vous ces robes rouges ? ce sont là mes pourvoyeurs de l'Inquisition et du Parlement ; et, par la mémoire de Caïn, notre premier père à nous, ils ne laissent pas languir la hart. — Gibet, billot et bûcher, tout est divinement approvisionné dans ce siècle d'hérésie. Jamais il n'y eut temps de si bonne aubaine pour notre corporation ; on me fait largesse presque tous les jours ; c'est mieux, beaucoup mieux qu'à Rome et qu'en Espagne, ces deux sanglans royaumes, les deux patries de l'échafaud pourtant ! —

Ce n'est pas mieux que chez nous, je vous le jure, maître Simon, répondit l'Anglais. La hache est en faveur auprès de Cromwell ; et par Henri VIII, notre maître royal, il n'y eut jamais si bonne recette pour nous, en aucun pays du monde. — Croiriez-vous que les gentilhommes s'en mêlent et se mettent de la partie, comme de simples apprentis bouchers qui quittent l'état pour le gibier de potence ? — Dernièrement, nous avions une auguste tête à prendre sur des épaules sacrées. Sa majesté Charles Ier devait aller, pour besoin de révolution, retrouver ses ancêtres dans l'autre monde. Mon père et moi, comme cela se doit vis-à-vis d'un pareil client, nous avions royalement aiguisé la hache et mordu le tranchant jusqu'au fil, en gens qui savent leur métier. C'était moi dont le coup-d'œil est sûr et la main ferme, qui devais faire bondir au baquet la tête princière, et déjà je mesurais du regard le cou blanc et royal du grand condamné, quand tout à coup un homme masqué s'avança sur l'échafaud, me prit la hache des mains, et d'un seul coup de revers abattit Charles Ier aux pieds de l'Angleterre. — C'était un grand seigneur, maître Simon, un ex-gentilhomme de la chambre du roi, qui rendit cet éminent service à sa majesté britannique. J'avoue que je n'eusse pas mieux fait. Ce rude et vaillant justicier s'était pourtant couvert d'un masque. Or, il ne faut pas se cacher la face quand on est un artiste d'un si grand mérite, et la modestie ne sied pas dans de si belles victoires.

— Vous parlez en homme du métier, mon brave Jonh. Mais ne savez-vous pas que ce qui fait notre gloire est de l'infamie pour tous ces bourreaux déguisés, qu'ils soient manans, bourgeois ou gentilshommes. Il n'en est pas un parmi eux qui vingt fois par jour ne décapite ses ennemis en espérance ; s'ils pouvaient les tuer à l'écart et dans l'ombre, pas un cœur ne sentirait le remords, pas un bras ne faiblirait. Mais quand il s'agit d'être franc et loyal, de frapper en plein soleil et devant le peuple, les jarrets plient, le courage s'en va, le visage grimace le dégoût, et ce n'est qu'en guerre qu'ils s'égorgent sans pudeur.

— Je le sais, je le sais, maître Simon ; le préjugé gouverne toutes les ames superbes mais lâches, et nous, grands fonctionnaires de la loi, qui sommes des gens d'honneur et qui n'assassinons jamais pour notre compte, on nous méprise, on nous parque, on nous tient à l'écart comme des pestiférés ; il n'y a pas un de ces mendians qui lèchent les portes des riches, et qui voulût accepter une aumône tombée de nos mains. — Mais, bah ! nous nous vengeons bien ! Comme vous le disiez tout à l'heure, mon hôte, tous ces gens-là sont nos pourvoyeurs et nos valets ; le magistrat nous jette ses victimes garrotées, l'inquisiteur ses impies rompus par la torture, et le roi tous ses ennemis. — Nous sommes de toutes les religions, de toutes les politiques, de toutes les tyrannies. Nous avons les riches tresses blondes et les beaux cheveux noirs, la nuque des vieillards qui chancellent et le cou poli des jeunes filles. Toute la vie nous appartient, depuis l'amour jusqu'à l'ambition, depuis la puberté jusqu'au dernier âge ; notre hache est souveraine, elle siffle sur toutes les têtes. — Quelle est donc la gloire, quelle est la puissance, quel est le grand nom qui de vous ne relève pas dans ce cortège ? Quelle est la tête qui peut dire : je suis plus haute que la main du bourreau ?

— J'en vois une, une seule, il est vrai, mais que je ne pourrai jamais atteindre. » — En ce moment, Louis XIII passait, au milieu de son brillant cortége, sous les fenêtres du bourreau.

« Vous voulez dire celle du roi, reprit vivement le rude Anglais. Mais, mon Dieu ! si quelqu'un avait dit à mon père, il y a trente ans, quand pour la première fois il mania la hache : Un jour viendra, Williamm, où tu verras penché sur ton billot le front royal d'un Stuart, l'oint de Dieu, le maître et le premier seigneur de la grande Angleterre !... Pourtant, nous l'avons vu ce prodige, ce spectacle inouï ; nous avons vu le Stuart sortir de Wite-Hall, comme un prisonnier vulgaire, et venir, à la face du peuple anglais, poser sa tête sur le billot de Williamm ! — Maintenant, maître Simon, pourquoi cela n'arriverait-il pas un jour dans ce pays ? Les grands exemples se renouvellent et reparaissent de temps en temps, comme les comètes. La justice politique est comme la peste ; elle se propage !

— Ne parle pas si haut, mon ami, dit maître Simon à son hôte, Marguerite pourrait t'entendre, et je sais combien elle a horreur du sang ! Tes paroles l'épouvanteraient : c'est une jeune biche qui est née par hasard dans un antre de lion ; il ne faut pas l'effaroucher ; cela nous perdrait, toi dans ton amour, et moi dans mes plus belles espérances. Voici, du reste, les derniers rangs du cortége qui vont disparaître ; si tu veux voir les arcs de triomphe, entendre les harangues, et suivre les cérémonies intérieures, prends ton manteau ; tu n'es pas connu dans la ville, et tu pourras sans danger te mêler à la foule. »

En ce moment, Marguerite s'approcha d'eux, et levant sur son père un regard pudique mais ferme, elle lui dit : « Je voudrais bien aussi voir la fête. Sir Jonh est de nos amis, ne pourrait-il pas me conduire, mon père ? » — Maître Simon fut étonné ; car pareille demande était nouvelle de la part de sa fille ; mais craignant de lui faire de la peine et de blesser son hôte en même temps, il se prêta sans trop mauvaise façon à cet étrange caprice, et les deux jeunes gens sortirent, l'un enveloppé de son manteau, l'autre voilée de la tête aux pieds.

— Allons d'abord à la porte Arnaud-Bernard, dit Marguerite ; c'est là, m'a-t-on dit, que s'élève le premier et le plus riche arc-de-triomphe.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

Ce monument improvisé s'appelait l'Arc de Saturne. Il était d'ordre dorique, en avant de la porte, de plus de vingt pieds, et sur chaque face il s'appuyait sur deux colonnes de marbre, avec leurs pilastres, piédestaux, frises, corniches et triglyphes.

Sur la face qui regardait le nord, on avait placé la figure de Pallas, allégorie heureuse au culte que Toulouse professa de tout temps pour les lettres et les beaux arts. La déesse tenait à sa main gauche un grand écu, portant en riche dessin les armoiries du roi; et de sa main droite, elle s'appuyait sur une grande pierre antique, où se trouvait merveilleusement gravé le sonnet suivant :

Grand roi, dont les exploits commencent une histoire
Qui surpasse déjà tous *les exemples vieux;*
Après tant de hauts faits qui *t'égalent aux dieux,*
Quel triomphe sera-digne de ta victoire ?

Par un miracle étrange en faveur de ta gloire,
Les astres plus puissans qui luisent à nos yeux
Sont descendus là-bas, et font servir les cieux
Au pompeux appareil qu'on donne à ta mémoire.

Tu verras, ô grand roi, les arbitres de tout,
Qui de tant de desseins t'ont fait venir à bout,
Et de justes destins sont le plus grand ouvrage.

Si la terre savait ce qu'il faut espérer
De ce que leur amour promet à ton courage,
O que de nations te viendraient adorer !

Ce dernier coup d'encensoir était véritablement un rude coup de pavé! Louis XIII *égal aux dieux*! *Les astres qui s'éclipsaient devant son auréole!* quelle rhétorique! Et quelle langue d'un autre côté! certes ce n'était pas là le sonnet de Boileau.

Le sonnet qui parfait vaut seul un long poème.

Mais continuons; l'éloquence de Messieurs les capitouls n'est pas à bout et nous ne faisons qu'entrer dans la galerie du ridicule.

En face de la grande corniche s'élevait un corps d'architecture, avec architrave, frise, corniche et pilastres, et de plus couronné d'un fronton brisé, au milieu duquel resplendissait la figure du bon vieux Saturne, huchée sur un piédestal en relief et marquée au front d'une nébuleuse qui jetait une pâle lumière.

Au bas de cette figure, on lisait ces quatre vers gravés sur une table de marbre noir:

Ton courage, grand roi, chéri des destinées,
Sera, par moi, conduit avec tant de conseil,
Que je veux que de l'un et de l'autre soleil
On voie quelque jour tes conquêtes bornées.

Fort heureusement pour Charles-Quint, sur les terres duquel le soleil ne se couchait jamais, que le taciturne Louis XIII n'était pas un rival bien dangereux et que les prédictions de Saturne n'ont jamais eu grande valeur!

La figure de la prudence était dans le piédestal, sous la forme d'une femme à deux visages; elle avait un beaulme doré sur la tête avec une guirlande de feuilles de mûrier. Elle tenait un miroir de la main gauche et le dard ou serpent mythologique entrelaçait sa droite.

Aux deux flancs de Saturne, sur un piédestal qui reposait sur la grande corniche, au dessus des colonnes, deux tritons en relief embouchaient leur cor marin. Enfin dans le couronnement et entre les pilastres du second ordre était un grand tableau représentant encore l'éternel Saturne; mais cette fois en costume de civilisation, et retirant les hommes des forêts pour les faire vivre en société. C'était une allusion au fameux et très fabuleux siècle d'or !

On lisait ces vers sur une table de marbre qui brisait l'architecture.

Peuples, dont la licence et les mauvaises mœurs
Ont imbu les esprits de sauvages humeurs,
Qui n'avez d'autre loi qu'une brutale envie !
Louis, qui veut combler le siècle de plaisirs,
Vous invite à jouir des douceurs d'une vie
Où les félicités passeront les désirs.

Les colonnes de cette façade étaient de marbre noir, veiné de jaune sali, les chapiteaux et les bases étaient de plomb, métal analogue à la planète de Saturne. Du milieu de ces colonnes sortaient des faux, des horloges, des serpens qui se mordaient la queue et qui figuraient l'année. Les piédestaux étaient ornés de devises; on voyait, à celui de droite, une horloge avec son cadran dont les heures étaient marquées par une main.

A celui de gauche, un soc ouvrant une terre dure.

Et sur le troisième piédestal, du côté du nord, se dessinait une montagne dont le faîte était couvert de neige, tandis qu'à la base s'étendait une campagne riche et fleurie.

Dans les pilastres du couronnement de la seconde façade, on voyait peint, de belle hauteur, le génie de la guerre, Janus, ouvrant son temple d'où la guerre s'échappait furieuse et comme une lionne déchaînée.

On lisait ce quatrain sur une table de marbre noir qui descendant de la grande corniche, venait briser l'architrave.

Digitized by Google

Grand roi de qui le jugement
Est un miracle sans exemple ;
Jamais prince plus sagement
N'ouvrit la porte de ce temple !

Allusion fort chrétienne et fort patriotique à la guerre d'extermination qui venait de désoler le Midi et qui jeta plus tard, en se réveillant, un tiers des enfans de la France sur le chemin de l'exil !

Enfin, la troisième façade de l'arc-de-triomphe, à gauche de Saturne, avait, sur le piédestal de son fronton, un vieillard vêtu magnifiquement et de figure grave avec une chaîne d'or au cou, d'où pendait un cœur de même métal. Il tenait un lierre de sa main droite, et sous ses pieds on lisait ce mot latin :

Consilium.

Saturne était encore représenté dans le couronnement, donnant des lois, comme St-Louis, aux hommes assemblés autour de lui. Les vers suivans étaient gravés au bas de la statue :

Louis, notre grand roi, le miracle des rois,
Gouverne ses sujets avec tant de prudence,
Que la plus injuste licence
Subit avec amour la douceur de ses lois !

Il nous reste encore la quatrième façade à décrire et le corps d'architecture, qu'on avait élevé là comme sur les autres côtés, avec architrave, frise, corniche et frontispice. Cette partie du monument était toute gracieuse et riante. C'était d'abord un riche tableau de la *félicité* sous la forme d'une jeune et belle femme, ayant un caducée à la main droite et tenant de la gauche une corne d'abondance d'où s'échappaient des fleurs, des fruits et d'emphatiques devises en mauvais latin de la renaissance.

Plus haut entre les pilastres du couronnement, dominait le tableau de l'âge d'or, avec ces vers gravés au bas, dans un feston doré :

Nous allons voir bientôt une saison
Où les plaisirs germeront à foison :
La paix tiendra la guerre ensevelie ;
On verra la vertu du vice triompher,
Et ce bel âge d'or que vante l'Italie,
Mis en comparaison, sera l'âge de fer.

On ne pouvait pas être, comme on le voit, poète plus gracieux, ni prophète plus courtois. Mais hélas ! cette promesse était à long terme, il paraît, car l'âge de fer dure encore et l'aurore prédite se fait bien attendre ! Passons maintenant à la dernière magnificence de cet arc-de-triomphe. MM. les capitouls avaient imaginé de donner pour intérieur de coupole à leur monument, un ciel d'azur, ainsi que cela se pratique pour tous les arcs de triomphe en général ; mais celui-ci se distinguait par un signe particulier et fort heureusement choisi. Dans le milieu du ciel brillait une étoile fort pâle, du reste, et de couleur triste et plombée. Une couronne de mûrier s'en échappait, de laquelle Saturne faisait présent au roi pour couronner sa prudence !

O merveilleuse imagination des capitouls ; que n'auriez-vous pas enfanté pour ce jour de gloire !

Ces messieurs pourtant, il faut bien le dire, n'auraient rien inventé de plus précieux, de plus digne et qui mérite mieux les honneurs de la petite histoire que le discours qu'ils débitèrent devant Louis XIII, quand il passa sous ce grandiose arc de triomphe. Ce monument oratoire, ce dythyrambe chevaleresque, le voici ! Cieux et terres, instruisez-vous !

« Sire,

» C'est ici la très heureuse journée de nos souhaits et » de nos vœux accomplis : nous souhaitions et recher- » chions incessamment ce que nous n'osions espérer, » que notre ville de Toulouse, étant si éloignée de vo- » tre sacrée personne, eût le bonheur de se voir à ses » pieds, de lui offrir les gages éternels de sa très hum- » ble obéissance, sujétion et fidélité, lui présenter » avec les clés de ses portes, *celles aussi de nos cœurs*, » nos biens, nos vies, nos personnes, nos esprits et » nos volontés. Sire, votre présence royale est la lu- » mière de cet heureux jour, c'est le soleil qui dis- » sipe nos nuits, qui vivifie les semences dont nous » cueillons, sur le printemps de vôtre âge, les fruits » qui n'étaient produits par les rois vos prédécesseurs » (*les morts et les absens ont toujours tort* !) que sur » l'automne ou sur l'hiver de leurs derniers ans. La » vaillance et la prudence, *dont* votre généreux père » acquit le nom de grand au jour de sa mort, vous » l'ont déjà donné à vous, Sire, qui commencez à peine » de vivre ; les conquêtes de ceux qu'on appela jadis les » hardis et les conquérans s'obscurcissent devant les « vôtres. Car avoir subjugué septante villes (la com- » mune de Negrepelisse entr'autres !) en moins de six » mois, c'est avoir fait ce que les siècles à venir ne » pourront croire avoir été fait en si peu de jours. Mais » les innocentes et saintes mœurs des Charlemagne et » des St-Louis qui reluisent en votre personne, ont » fait ces miracles sur nous : la bonté, la piété, la cha- » rité de ce dernier St-Louis qui fut dit le père du peu- » ple, cèdent aux vertus excellentes qui vous font » nommer Louis le juste. Ce sont là les pierres pré- » cieuses de vos sceptres et de vos couronnes, les » vraies clartés de ces astres dont Tolose vous fait la » dédicace parmi l'appareil de vos triomphes et de vos » trophées. Reste, Sire, que les voix de vos peuples et » les acclamations qu'on entend de toute part sur la » gloire de vos armes fendent les nuées et que ces » nuées se fondent en rosée sur la terre, et que la » terre désormais, au lieu de roses épineuses, de » pensées et de soucis, fournisse son sein de lys et de » myrthes, de palmes et de lauriers à la mémoire éter- « nelle de votre nom immortel. Que le ciel s'ouvre et » verse sur vous les trésors de ses grâces et de ses bé- » nédictions. Que votre âge soit comblé de tant d'an- » nées, que votre majesté survive à nous tous. Car nos » jours ne pourront être que fort heureux, s'ils finis- » sent avant les vôtres.

» Sire, après avoir ainsi arrêté nos yeux dans le ciel » pour prier Dieu pour votre prospérité, nous les in- » clinerons à vos pieds pour vous supplier très humble- » ment avoir pour agréable de prêter le serment

Digitized by Google

» que vos prédécesseurs Charles VII, Louis XI, Fran-
» çois Ier et Charles IX ont tous bien voulu prêter, à
» leurs solemnelles entrées dans la ville de Tolose, de
» lui garder et conserver ses priviléges, franchises et
» libertés ! »

Ce discours ne vous rappelle-t-il pas les rescrits ambitieux de l'Orient, dans lesquels les héritiers fort peu directs d'Omer ou d'Ali s'intitulent modestement les fils du soleil, les gendres de la lune et les frères nés de toutes les étoiles connues. Serait-il possible d'imaginer une attitude plus humble, plus prosternée, des formules plus rampantes et plus humblement courtoises ? On nous parle souvent de résistances féodales et même bourgeoises, de restrictions superbes et dignes qu'auraient commises les corporations puissantes du système nobiliaire ou féodal; les parlemens, celui de Toulouse surtout, jouissaient d'une gloire historique presque puritaine. Bien des gens, qui se donnent eux-mêmes comme autorités dans la science et dans l'érudition, font appel au temps passé, pour de prétendus exemples de courage civique et d'indépendance farouche qu'on découvre dans nos annales; mais en vérité, peut-on trouver un langage plus obséquieux, une éloquence plus révérencieuse, une homélie plus sujette; peut-on rêver un plus triste abandon, un sacrifice plus absolu de la dignité humaine, que celui que révèle cette harangue impossible à débiter, non pas devant un dieu, mais devant un honnête homme ? Et pourtant ce n'était pas assez encore : s'il faut en croire les chroniqueurs qui mentionnent la réponse froide et superbe que fit Louis XIII, à travers tous ces flots d'encens qui devaient l'enivrer et qui auraient fort ennuyé sans nul doute le grand Béarnais son père, le méticuleux et très inoffensif pupille du Cardinal de Richelieu garda l'impassible physionomie que l'histoire lui prête; il se laissa royalement abreuver de pareils hommages et ne prêta son auguste attention qu'aux dernières paroles des capitouls, touchant les priviléges, immunités et concessions immémoriales dont jouissait la ville de Toulouse. Son front s'assombrit alors, ses petits yeux roulèrent des flammes dans leur orbite et ne tenant nul compte des magnificences étalées en son honneur, oubliant le *Saturne*, le Janus et toutes les allusions peintes en relief sur l'arc de triomphe de la porte Arnaud-Bernard, il répondit très sèchement à MM. les capitouls qu'il les remerciait au nom de la couronne de France de tous leurs bons vouloirs et civilités, qu'il tenait en grand honneur la fidélité d'une ville comme Toulouse et qu'il aviserait, outre le serment demandé, de remplir tous les vœux énoncés en son nom. Sur ce, le royal visiteur reprit sa marche triomphale et se dirigea suivant les bannières qui brillaient devant lui, vers l'église de St-Sernin.

Toutes les rues sur le passage du cortége étaient sablées, tapissées et couvertes d'un ciel de toile bleue auquel étaient suspendus de distance en distance de grands écus ronds, brillant au milieu de constellations, parmi lesquelles on remarquait les suivantes avec les devises qui les entouraient :

La petite ourse et ses étoiles,
Ubique sursum (je me lève, je brille partout).

L'hydre qu'Hercule terrassa,
Monstra domare (dompter les monstres).

La grande ourse, sur laquelle les Grecs réglaient leur navigation, et qui avait pour devise,
Numquam spectata fefellit.

Son gardien Arctophilax qui ne se couche jamais,
Numquam totus occidit.

La couronne ornée de ses neuf étoiles,
Pro celo bella gerenti (à celui qui combat pour le ciel).

Hercule enlevé au ciel sur les flammes de son bûcher,
Flammis ad sidera fertur.

La lyre d'Orphée figurée par neuf étoiles,
La tierra de mi sonido
Y el cielo de mi esplandor.

Enfin le cygne, autre constellation,
D' al candore 'l splendore.

La dernière de ces constellations brillait modestement à l'entrée de la rue Saint-Sernin, à quelques pas de l'arc de triomphe de Jupiter, monument improvisé dans le style dorique et présentant deux faces ornées chacune de deux colonnes cannelées avec pilastres, chapiteaux, frises et corniches.

Au milieu du fronton brisé du second corps d'architecture s'élevait, sur un piédestal en marbre blanc, un Jupiter Stator de la plus belle majesté. La figure du père des dieux était éclairée par l'étoile triomphante qui porte son nom, et les vers suivans se lisaient au bas :

La terre à ta gloire occupée
Plus qu'à moi te dresse d'autels ;
Et mon foudre fait aux mortels
Moins de terreur que ton épée !

Au ton emphatique de ce quatrain, on sent bien que le divin Corneille n'avait pas été le poète de la cérémonie; mais ces quatre vers ont cependant plus de couleur et de fermeté que toutes les idylles mythologiques rapportées plus haut.

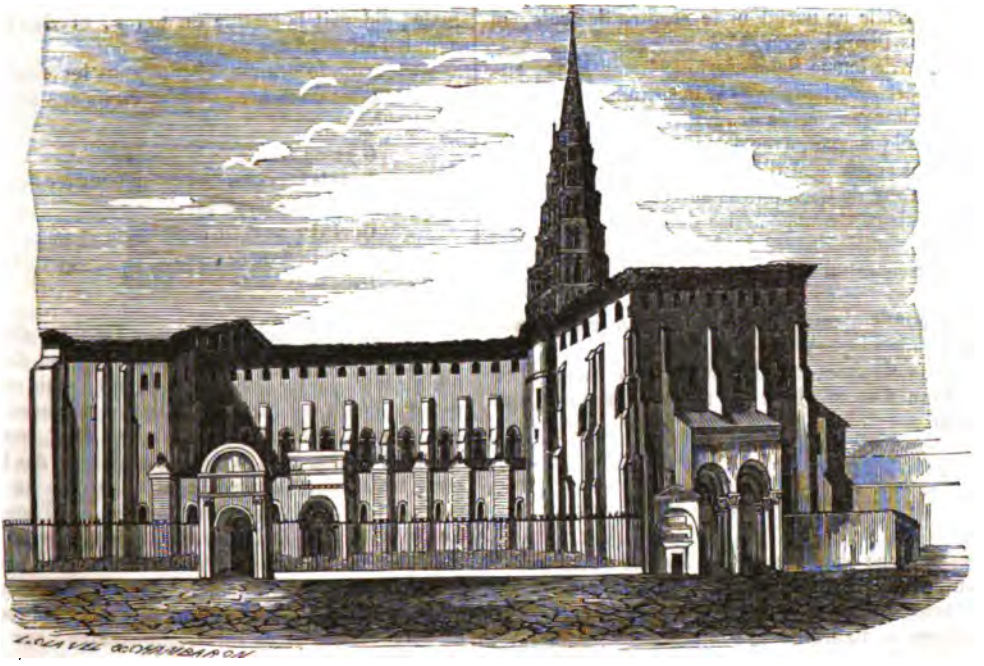
Le grand Jupiter paraissait encore entre les colonnes du second ordre, mais cette fois comme professeur de théologie; il enseignait aux hommes la loi, les rites et les cérémonies du culte olympien. On lisait ces vers au milieu de la frise :

Après avoir laissé l'exemple mémorable
D'un travail assidu, d'actes de piété,
Grands dieux ! lequel de vous peut, sans témérité,
Refuser à ce roi le titre d'adorable !

Le titre d'adorable ! On le voit, nous revenons au cynisme de la flatterie et à la niaiserie de la pensée dans ce malheureux quatrain !

Et celui-ci, quelle allusion touchante, quel merveilleux souvenir de la fable ne rappelait-il pas !

Digitized by Google



Eglise Saint-Sernin.

Honte des animaux, race de pourriture,
Qui de ce sacrifice empêchez le devoir,
Faut-il, pour vous chasser, excrémens de nature,
Que Jupiter lui-même use de son pouvoir !

Cette virulente apostrophe s'adresse à un escadron de grosses mouches sur lesquelles fondait Jupiter, indigné de voir ces vils insectes troubler et piquer Hercule, qui faisait un sacrifice en l'honneur du maître des dieux. Cet admirable sujet de peinture était enchâssé dans un tableau qui se détachait en relief sur la droite de l'arc de triomphe.

Il y avait à gauche un pendant qui figurait la métamorphose des Cercopes, monstres impies dont Jupiter fit des singes, pour les punir. On sait que MM. les immortels de l'Olympe se livraient parfois à ces sortes de divertissemens : exemple, Circé qui changea les compagnons d'Ulysse... en pourceaux !

Le médaillon des Cercopes ou des singes était enrichi des quelques vers suivans :

Si, convaincus de trahison,
Ces peuples avec la raison
Perdent la figure des hommes,
Cœurs remplis d'infidélité,
Cercopes du temps où nous sommes,
Que n'avons-nous pas mérité !

Certes il est heureux que Louis XIII et ses successeurs n'aient pas eu la puissance que l'on prête ici au divin Jupiter ; car s'ils en avaient usé vraiment contre tous les Cercopes qui les ont trahis, la métamorphose aurait eu lieu souvent, et au lieu de gardes nationaux nous pourrions bien n'avoir plus que des singes !

Le second corps d'architecture était comme son parallèle, d'ordre ionique ; et l'on voyait entre ses colonnes, dans un grand emblème, la guerre des dieux et des géans essayant d'escalader le ciel ; mais arrivait Jupiter qui, la foudre dans sa main et l'œil enflammé, les précipitait d'un seul coup sur la terre.

Cet exploit mythologique était grotesquement signalé par les vers qui suivent :

Ces grands monstres d'orgueil, qui d'Ossa et Pélion
Font un fameux sépulcre à la rebellion,
N'eurent, au lieu du ciel, que l'enfer en partage.
Voyez *que c'est* des dieux et de les irriter !
Que n'apprenez-vous donc, ô Titans de cet âge,
A redouter le bras de notre *Jupiter !*

Digitized by Google

Si les Titans de cet âge, qui s'appelaient les huguenots, n'avaient eu que le bras de ce Jupiter à redouter, il est fort probable qu'ils n'auraient pas été précipités comme ceux de la fable, et qu'ils n'auraient pas eu besoin d'entasser *Pélion* sur *Ossa*, pour sauver la Rochelle et Montauban; mais ils avaient contr'eux le cardinal à la robe rouge dont la main était pesante et terrible, quoiqu'elle ne portât ni le sceptre des rois, ni la foudre des Dieux!

Le Jupiter de la rue Saint-Sernin, Louis XIII, entra par cet arc de triomphe dans la grande rue qui va droit aux Changes, et se trouva face à face, après avoir fait quelques pas, avec de nouvelles constellations qui brillaient sur le ciel d'étoffe bleue formant dôme couvert d'un arc de triomphe à l'autre.

C'était d'abord Cassiope assise dans une chaise;

Puis Andromède délivré du Minautore par Persée;

Puis Persée muni d'ailes aux pieds (symbole du victorieux);

Puis apparaissaient le charriot et son conducteur Esculape ou le serpentaire — la flèche;

Puis enfin Cephée, roi d'Ethiopie, qui souriait au roi de France et semblait lui réciter ces deux vers gravés sur son piédestal :

Astre parmi les rois,
Et roi parmi les astres.

Après Saturne et ses satellites, Jupiter et ses constellations, vint le dieu Mars avec tous ses trophées. Sa majesté très chrétienne put voir de loin, en approchant des Changes la figure de ce grand vainqueur, qui se tenait debout fièrement sur un fort riche piédestal, tenant dans sa main droite une javeline, et de la gauche un bouclier qui portait ces vers à sa ronde-bosse.

L'acier fatal de ton épée
Dans le sang rebelle trempée
A fait tant de sanglans efforts,
Que, par une frayeur extrême,
Voyant si grand nombre de morts,
Dans le ciel j'en suis venu blême.

Il paraît que le dieu Mars avait oublié depuis longtemps les luttes sanglantes des Grecs et des Troyens dans les plaines d'Ilion, et la part qu'il y avait prise lui-même, s'il faut en croire Homère. — *Dans le ciel j'en suis devenu blême!*

Et cela, bon Dieu, pour le siége manqué de Montauban! — Il fallait qu'il eût bien dégénéré, le grand capitaine de l'Olympe!...

Cet arc (le troisième de la promenade et de notre récit), cet arc était d'ordre dorique à deux façades appuyées sur deux pilastres, séparés l'un de l'autre par une pyramide. Les piédestaux qui étaient de porphyre portaient en relief des boucliers, dans lesquels étaient encadrées différentes figures enlacées par des devises. On y voyait entr'autres un torrent qui se précipitait entre ces deux vers :

Qui pense m'arrêter,
Ne fait que m'irriter.

Et de plus, un canon pointé contre une citadelle (la seule chose extra-mythologique qu'il nous ait été permis jusqu'ici de rencontrer et d'admirer).

Enfin, au-dessous de la statue de la Victoire qui rayonnait entre les pilastres du couronnement, paraissait un tableau de Mars qui, tout haletant, se reposait sur les genoux immortels de la déesse. Celle-ci, d'une main, enlevait le casque du héros, et de l'autre elle agitait l'air avec des palmes.

Autour de la grande frise et sous les deux figures, sur une table d'attente, étaient écrits ces six vers :

O grand arbitre de la guerre,
Dont le bras plus fort qu'un tonnerre
Met la rébellion à bas,
Quel aise ne flatte ta gloire
De te délasser des combats
Dans le giron de la victoire!

Nous aurions encore à visiter cinq ou six arcs de triomphe aussi riches d'allégories fines et de majesté sculpturale que tous ceux déjà salués; mais comme les descriptions trop longues fatiguent toujours les lecteurs, quelqu'utiles qu'elles puissent être, pour mettre en relief et bien à nu la merveilleuse folie des hommes, nous nous contenterons de nous arrêter un moment devant les autels-monstres élevés en l'honneur de Louis XIII sous les colonnes triomphales de l'arc du soleil, de celui de Mercure et de celui de Vénus!...

Le premier des trois s'élevait à la place du Salin, vis-à-vis le palais; son architecture était ionique brute, de soixante-dix pieds sur trente-quatre : sur le frontispice central, un piédestal, richement travaillé, portait la statue du soleil qui brillait au milieu de ses rayons d'or, sous les traits et la figure du vainqueur de Montauban. Au pied de la statue et sur une table d'attente étaient gravés en lettres d'or les vers qui suivent :

Pour être Saturne au conseil,
Jupiter à l'autel, et Mars à la bataille,
Monarque qu'on adore en quelque part que j'aille,
Tu ne serais pas sans pareil,
Si la justice de tes lois
Ne t'eût fait le soleil des rois!

C'est presqu'un madrigal, ma foi! MM. les capitouls font parler le soleil comme un petit abbé de Bernis; et plus bas, en lisant ces autres vers, ne croiriez-vous pas entendre roucouler un berger d'Arcadie?

C'est à Louis XIII Apollon et pasteur qu'on parle.

Notre Apollon, par sa rare bonté,
Fait paître des troupeaux en tant de sûreté,
Que quand les bêtes plus sauvages
S'armeraient de fureur, pour les endommager,
Ne riraient-ils pas de leurs rages,
A l'abri des secours d'un si sage berger?

Le roi Louis XIII fut émerveillé de la magnificence vraiment royale de cet arc de triomphe; il en manifesta

Digitized by Google

tout haut son gracieux contentement, et rendit hommage à la splendeur de l'architecture revêtue d'or et toute parée de riches peintures et devises.

Rien de plus ambitieux, en effet, que cette voûte profonde aux arceaux d'azur, semés de soleils d'or, couronnés de lauriers, d'aigles et de phénix: si les œuvres d'art et de fantaisie ne valaient que par l'éclat qu'elles jettent et par la richesse des matériaux, certes, il eût été difficile de mieux imaginer que ce grand colosse de marbre, d'or et d'azur; mais comme l'harmonie des lignes et la simplicité du style mènent plutôt à la grandeur des effets que les prodigalités matérielles sans goût et mal ordonnées, nous ne serons pas de l'avis de Louis XIII qui s'extasiait devant ce *soleil monstre;* et nous dirons de l'arc du soleil ou d'Apollon, ce que nous aurions pu dire de celui de Saturne et de celui de Jupiter; c'était une grosse vanité bourgeoise, sans esprit, sans goût, sans convenance, *monumentum inane.*

Maintenant, serons-nous plus heureux à la Perche-Pinte? Pour ce connaître, suivons sa majesté sous le beau ciel de drap bleu frangé d'argent, dans le plein duquel, de distance en distance, se détachent de brillantes constellations qui ressemblent à la pluie d'étoiles du firmament.

Sa majesté rencontra d'abord *la Balance* signe de la justice et portant pour devise à son orbe :

Quo natus, quo justus.

Le scorpion qui effraya Phaëton monté sur le char du soleil :

Phaetontæis terror quadrigis.

Et même le Nil fertilisant l'Egypte.

Quos alluit fecundat.

Il y en avait plusieurs autres qui grimaçaient une sorte d'allusion à la gloire du héros: mais il faudrait, en vérité, le regard profond d'un devin, ou la subtilité d'un courtisan pour découvrir et pour établir de si lointaines analogies.

Enfin nous voici sous l'arc de Vénus!

Cet édifice à peu près aussi chargé que les précédens, était d'ordre corinthien et s'élevait sur des colonnes de marbre vert, ayant bases et chapiteaux en cuivre.

Vénus sur un fastueux piédestal tenait le milieu du frontispice ayant au front une étoile brillante. A ses pieds se détachaient, sur une table d'attente, les charmans vers qui suivent :

Grand roi, dont la valeur maîtrise les hasards,
Plus beau que n'est mon fils, et plus vaillant que Mars,
Ta douceur a d'attraits si puissans à nous plaire,
Que, malgré les efforts de ton bras indompté,
Quand il aurait conquis l'un et l'autre hémisphère,
Si tu seras plutôt aimé que redouté.

O divine déesse de Paphos et d'Amathonte et ce qui vaut un peu mieux, grande reine des Grecs, auriez-vous ainsi parlé dans la patrie de Périclès! auriez-vous laissé d'aussi méchans vers souiller les monumens ou le piédestal d'une simple statue de Phidias!

Mais nous sommes à Toulouse, patrie des capitouls et non de Périclès, foyer des muses, sans doute, mais des muses enrhumées, rachitiques, ou bavardes qui tiennent le concert des Jeux floraux, de cette académie qui est un peu loin du mont sacré, du parnasse d'Apollon, mais qui siége en revanche tout près du *Bazacle*, le moulin aux ânes.

Ne nous décourageons pas pourtant, car il faut que cette étude de mœurs soit complète; il faut que toutes les niaiseries pompeuses, toutes les ambitieuses vanités de ce temps soient mises en relief et soient ainsi flagellées par elles-mêmes.

Dans le piédestal de *Vénus* se trouvait peinte en bronze la figure de la *gracieuseté*, petite femme accorte et fine, au regard riant, au visage gai, à la bouche fraîche et à demi-ouverte, comme si elle voulait sourire. La déesse tenait une branche de myrthe à la main droite et de l'autre une rose, deux charmans emblêmes comme on voit; mais la pauvrette ne pouvait jouer là qu'un tout petit rôle de soubrette en sous-ordre; car *Vénus* avait tous les honneurs de la façade. Outre l'étoile qui brillait sur son front, outre les vers qui serpentaient à ses pieds comme des bandelettes, la fille de l'onde, la merveille sortie de l'écume des flots, la souveraine de Cythère avait encore à sa ceinture les guirlandes fraîches et fleuries que vous savez, et de la main droite elle posait avec amour une couronne de roses sur le front déjà ceint de lauriers du dieu Mars. Le dieu Mars, c'était toujours Louis XIII, et c'était encore pour lui qu'avaient été créés et gravés au chapiteau les quatre vers suivans :

Unique exemple des guerriers,
Est-ce mal dispenser les choses,
Si Vénus mêle quelques roses
A tes victorieux lauriers.

Aux deux côtés de la déesse minaudaient deux amours, l'un armé d'un dard et l'autre tenant à la main une chaîne de fleurs, double symbole indiquant la guerrre et la victoire.

Les piédestaux des colonnes portaient de plus quatre emblêmes, qu'une cour d'amour aurait pu certes prendre pour blason et pour devise, c'étaient :

1° Un amour sur un cheval, qu'il conduisait avec un cavesson.
2° Un amour traînant un cerbère enchaîné.
3° Un amour sous les pas duquel naissent des roses.
4° Une pomme de pin, qui s'ouvre au feu.

Sur le côté droit de l'arc, un autre tableau représentait Vénus abordant en l'île de Chypre, où tout un peuple l'attendait au port, émerveillé de voir une déesse fendre les flots et s'approcher du rivage dans une coquille. On voyait la mer calme, les alcyons volant sur les rivages. Les vents étonnés se taisaient, le seul zéphir avait eu la hardiesse de se mêler aux amours qui faisaient cortége à la déesse. Son souffle

Digitized by Google

seul semblait agiter les airs, et de sa bouche il tombait une pluie de roses, d'œillets et de lys. On lisait au bas du tableau :

Ainsi, grand Louis, tes bontés
Et la douceur de ton visage
Calmeront les flots irrités
Qui nous menacent du naufrage.
Ainsi verrons-nous quelque jour
Que, par la force de ces charmes,
Ceux qui résistent à tes armes
Seront vaincus par ton amour !

Une autre Vénus ornait également le côté gauche de l'arc de triomphe; c'était la déesse souriant à Vulcain, et le priant de forger des armes pour Enée. Les vers suivans tombaient du haut de la colonne sur la tête de Louis XIII :

Grand roi, poursuis toujours, achève ta victoire,
Vulcain, pour ce dessein, cette armure t'apprête.
Tu vaincras, les dieux l'ont promis !
Malgré tous les efforts des contraires obstacles,
Fais sentir à tes ennemis
Combien peut ta valeur enfanter de miracles !

Ne trouvez-vous pas qu'à mesure que nous avançons la muse bourgeoise et très peu dithyrambique s'essouffle et perd haleine? —Même, sous Louis XIII, faire rimer *t'apprête* avec *victoire !* — Même sous Louis XIII écrire sur un monument un vers tel que celui-ci :

Malgré tous les efforts des contraires obstacles !

O Voiture et Benserade, que n'étiez-vous passés par là? peut-être eussiez-vous été ridicules, emphatiques et du dernier *merveilleux*, c'était assez votre habitude; mais vous n'eussiez pas du moins commis un sixain de cette espèce.

Du reste, nous ne sommes pas à bout de folies et de sottises. Voici quatre vers que chante Vénus en entrant dans l'Olympe (Tableau de la façade de gauche) :

Cessez, ô dieux, d'offrir vos vœux à mes beautés
Pour obtenir ma grace:
Tout ce que vous avez d'aimables qualités,
Louis seul les surpasse.

Aux deux côtés de cet apothéose bouffone roucoulaient encore deux amours assis sur deux piédestaux; l'un portait à la main une couronne de roses entremêlées de lys, et, dans son piédestal, ces mots latins faisant guirlande :

Gaudent misceri.

L'autre portait sur son front de chérubin profane une couronne de myrthe surmontée de ce fragment de vers :

Placent tine sanguine parte

Des sauvages enchaînés par un amour faisaient caricature sur les piédestaux des colonnes qui supportaient cette façade. Ces rois des forêts chantaient ainsi leur douce captivité :

Et nos cedamus amori !

Et nous aussi, nous cédons à l'amour! Grande victoire en effet! car ces figures tatouées et rudes annonçaient peu de penchant pour l'idyle, l'églogue et le sonnet à la de Bernis.

On voyait plus bas une forteresse gardée par un amour gracieux et malin qui semblait se jouer de la devise inscrite au piédestal :

Inexpugnabile monumentum.

Enfin, à la dernière limite, et comme frange du tableau, l'on voyait un amour portant flambeau, qui chassait un lion. La bête féroce avait à ses trousses la maxime suivante :

Nequeunt contra durare feroces.

Tels étaient, sauf quelques rognures insignifiantes que nous n'avons pas cru devoir mentionner, les principaux ornemens qui formaient la décoration extérieure de l'arc de Vénus. On a pu voir que la charmante déesse dont les autels ne sont pas encore renversés avait été aussi courtoise, aussi prodigue de caresses et de devises en l'honneur de Louis XIII que si elle avait eu à fêter le bel Antinoüs lui-même.

Depuis l'arc de la Perche-Pinte jusqu'à celui de Mercure, élevé sur la place Saint-Étienne, on voyait, toujours sous le même ciel de drap bleu frangé d'argent, sous lequel nous avons marché depuis la porte Arnaud-Bernard, des constellations brillantes et variées, parmi lesquelles on remarquait :

Orion avec une épée semée d'étoiles,

Claro fulgurat ense.

Le Grand Chien,

Seguir y conseguir.

Procion ou le Petit Chien,

Assi se premia la fieldat.

Le navire *Argo* fendant les vagues de la mer,

Fluctibus acta polo.

Le Centaure, homme et cheval, selon le rit mythologique,

Aris imponit honorem.

L'hydre, non pas celle de l'anarchie, mais celle d'Hercule (on n'avait pas encore inventé l'autre),

Herculei monumenta laboris.

Digitized by Google

Enfin la couronne australe avec cette inscription enlaçant le laurier,

Australes ornatura triumphos.

Cette dernière constellation fermait la galerie surmontée du ciel de drap bleu ci-dessus décrit; et l'on voyait ensuite l'arc de triomphe de Mercure s'élever au bout de la rue des Nobles s'ouvrant sur la place Saint-Etienne. Ce monument était d'ordre composite, et s'appuyait sur des colonnes de marbre jaspé, veiné de couleurs variées et riches.

Mercure y trônait sur un piédestal, ayant caducée en main et des ailes aux pieds, comme il convient au messager des dieux. On lisait ces vers au milieu du frontispice :

Je veux, par les effets de ta dextérité,
Etablir une paix tellement assurée,
Qu'au grand étonnement de la postérité
On n'en ait jamais vu de plus longue durée.

Sous le portique de l'arc triomphal on voyait encore le même Mercure autour duquel se groupaient les peuples ravis. L'allusion y disait à Louis XIII :

Grand roi, c'est par ton accortise
Que les peuples, de tout côté,
Soumettent à tes volontés
Leurs libertés et leurs franchises !

Il y avait un pendant à ce tableau. La figure cette fois représentait le messager boiteux de l'Olympe sous les traits et le costume d'un berger vigilant qui surveille avec soin ses troupeaux, au lieu de chanter des églogues avec Tircis ou Mélibée. On lisait au bas :

Paissez, troupeaux, par les campagnes,
Aux vallons et sur les montagnes,
Sans crainte des loups, ni des ours;
Puisque de vous garder ce berger prend la peine,
Vos peaux, qu'on changeait en tambours,
Serviront seulement à porter force laine !

Vos peaux qu'on changeait en tambours ! Quelle image ! Est-ce que M. Hugo vivait dans ce temps-là sous le nom de quelque échevin ou clerc de l'université ? L'auteur de Triboulet, si naïvement épris du grotesque, n'aurait pas en vérité mieux trouvé !

Un autre et dernier Mercure se dessinait enfin, sous la grande corniche, calmant avec son caducée les flots d'une mer en fureur; et l'on voyait, au fond du tableau, deux serpens en querelle avec ces vers écrits sur une table d'attente au milieu de la grande frise :

Que de miracles inouïs
Du fatal sceptre de Louis
Ont la puissance rehaussée;
Et qu'on peut bien avec raison
En faire la comparaison
Avecque ceux du caducée !

Les ordonnateurs de la fête n'ayant pu tirer meilleur parti de Mercure, l'avaient laissé se débattre avec ses serpens, et s'en étaient allés à l'archevêché, où nous les suivrons, élever devant le grand portail, à quelques pas de l'église Saint-Etienne, le dernier de tous les arcs, l'arc *de la lune*.

Ils l'avaient construit selon les règles de l'ordre ionique; les colonnes étaient de marbre blanc avec bases et chapiteaux d'argent, enrichis de têtes de Diane finement sculptées et d'où pendaient des cors de chasse; entre ces têtes brillaient des guirlandes de fleurs et de fruits, le tout en demi-bosse et argenté; au milieu du frontispice s'élevait, sur un piédestal, la statue de Diane chasseresse, un carquois sur l'épaule et l'arc à la main. Une table d'attente portait à ses pieds le sixain suivant :

Miracle des rois sans pareil,
Qui plus matin que le soleil
T'en viens après mes exercices !
Quel plus honorable plaisir,
Pour fuir les molles délices,
Aurais-tu pu jamais choisir !

La *Vigilance*, sous la forme d'une jeune femme alerte et vive, faisait le guet aux pieds de la chasseresse. Sa robe était semée d'yeux comme la tunique d'Argus, et des lions rôdaient autour d'elle; au-dessous du piédestal, dans un grand œil qui rappelait celui de Polyphême, on lisait ce seul mot :

Vigilantiæ !

Dans les deux corps d'architecture qui, des deux côtés, faisaient pendant à l'arc de triomphe, on voyait deux grands tableaux de Diane, rappelant des scènes de la fable et de la mythologie.

Le premier représentait la déesse accourant, mais trop tard, vers son temple qu'on voyait au loin embrasé par la jalousie d'Erostrate qui, ne pouvant mieux faire, voulut s'immortaliser par le crime. Les vers suivans commentaient ainsi le tableau :

A peine la déesse avait quitté son temple,
Qu'elle vit par le feu ses autels démolis;
Monarque vigilant, regarde cet exemple,
Et n'éloigne tes yeux du soin des fleurs de lys.

Plusieurs emblèmes se dessinaient de face et de travers en plein piédestal et le long des colonnes.

On y voyait une lune dans son plein pendant une nuit claire;

Un chien qui veille à la porte d'un temple, avec cette devise :

Vigilatque fides.

Un arc tendu et la flèche qui frémit déjà pressée;
Plusieurs lions, les yeux ardens et qui s'ouvraient

Digitized by Google

avec inquiétude. L'inscription suivante était au bas :

Nequidem succumbere summo.

L'autre tableau du second corps d'architecture représentait Diane un flambeau à la main, conduisant des voyageurs à travers d'épaisses et noires forêts, et dans une nuit profonde. On lisait au dessous de la grande frise :

Déesse, que souvent les méchans font complice
De tant d'horribles faits que leur noire malice
Commet à la faveur de l'ombre du sommeil,
Le pélerin français, désormais sans outrage,
(Louis en soit loué !) poursuivra son voyage
Aux *rays* de ton flambeau, comme à ceux du soleil.

La voûte de cet arc de triomphe était peinte d'azur comme celle de Saturne, comme celle de Jupiter, comme celle de Vénus; en général toutes les décorations de ces divers monumens improvisés se ressemblaient et fatiguaient l'œil par leur richesse fastueuse et monotone; les attributs seuls jetaient un peu de variété dans ce pêle-mêle de colonnes, de fûts, de chapiteaux et de frises imitées l'une de l'autre; le reste était une tapisserie permanente qu'on retrouvait partout à peu près comme ces toiles d'opéra, qui servent à trente-six poèmes différens.

Au milieu de cette voûte d'azur brillait au lieu d'un Mercure ou d'une *Vénus*, comme nous en avons rencontré plus haut, une lune à longs rayons d'argent qui regardait en bas d'un œil pâle et mélancolique et qui dans sa bouche tenait une couronne d'argent ciselé, qu'elle offrait au roi. L'intérieur de la voûte était orné d'attributs de chasse et de divers emblêmes rappelant les exercices animés de ce jeu royal. On avait ici prodigué la richesse des métaux et l'éclat des couleurs sur peinture, comme sous la voûte du soleil; c'eût été vraiment à faire rêver des grandes fêtes de la Grèce, si la carricature n'avait pas grimacé partout le long de ces colonnes, et si la fastueuse niaiserie des devises n'avait pas tristement rappelé qu'on était ou à peu près en pays de Gascogne et qu'on avait à faire à des échevins.

Maintenant, pour couronner cette marche triomphale, il nous reste à parler d'une grande colonne qui s'élevait au milieu de la place St-Etienne entre l'arc de Mercure et celui de la lune : du faîte à la base elle avait soixante-dix pieds de hauteur, et ses chapiteaux étaient enrichis de figurines emblématiques sans goût et pleines de fadeur.

Le chapiteau de face supportait la figure équestre de Louis XIII couronné de lauriers et de toutes pièces armé; le prince seulement tenait un foudre à la main au lieu de sceptre, et c'était en effet dans la convenance; car, après avoir fait du royal personnage, un Saturne, un Jupiter, un Apollon, on ne pouvait lui remettre comme sceptre que le symbole de la divinité forte et majestueuse; tout attribut humain n'eût été que ridicule dans les mains du héros que Vénus entrant dans l'Olympe avait déclaré de beaucoup supérieur à tous les dieux. Sur le tronc de la colonne était peint le voyage du roi, depuis Paris jusqu'à Toulouse, et divers tableaux représentaient les villes qu'il avait soumises. Les quatre principales figuraient en bronze aux angles du piédestal, et baissaient la tête humblement, tristes et désolées, les mains liées derrière le dos comme des captives; il y avait sur les faces du piédestal quatre emblêmes fort significatifs et que nous allons rappeler ici, comme nous l'avons fait pour tous ceux dont la sagesse ou la courtisanerie du temps avait enrichi les divers arcs de triomphe qui dans cette longue procession royale ont déja passé sous nos yeux.

Le premier était une lune éclipsée dans son plein avec cette inscription au dessous.

Sum æmula solis.

Le second, un vent qui rallumait un feu presque éteint, avec ces mots en guirlande :

La vida promete
A qui en se somete.

Le troisième, un bras tenant une épée nue, sur un autel, et qui s'expliquait ainsi :

Testaturque deos.

Le quatrième, un rameau d'or parmi des flammes qui léchaient de tous côtés ces mots tracés en courbe hardie et triomphale :

It casus pietas tuta per omnes.

Après avoir salué d'un regard cette colonne gigantesque, au haut de laquelle trônait sa statue, le roi Louis XIII, qui n'avait reconnu que cette figure parmi tous les héros et tous les dieux dont les bourgeois de Toulouse avaient fait une innocente hétacombe en son honneur, le roi Louis XIII, que cette fête au long cours ennuyait déjà beaucoup, entra rapidement dans l'église St-Etienne où le chapître l'attendait, prit place sur le trône qu'on avait élevé pour lui devant le maître-autel; et dans un parfait recueillement, qui ressemblait fort au sommeil, il laissa chanter le *te deum* ordinaire. Dans toutes les fêtes, alors, c'était là le dernier acte de la cérémonie, le salut final, l'adieu suprême, qu'aujourd'hui, payens que nous sommes, nous avons remplacé par un jeu stérile et bruyant, par une pasquinade d'écolier, disons le mot, par le maigre et ridicule feu d'artifice.

Quand les voix sonores et richement cadencées du chapître métropolitain eurent cessé de se faire entendre, sa Majesté se leva de son trône, salua profondément le tabernacle et sortit de l'église pour rentrer à l'Archevêché, qu'elle avait choisi pour demeure, pendant son séjour à Toulouse.

La foule alors rompit les rangs et se roula par vagues pressées vers le palais de l'Archevêque. Curieux jusqu'à la folie, chaque bourgeois bravait la houle et les rafales de la multitude, pour approcher du grand portail, espérant toujours que le spectacle royal n'était pas à sa fin et qu'il pourrait encore repaître ses yeux de quelque nouvelle magnificence; mais la politique des balcons n'était alors ni dans les habitudes, ni

Digitized by Google

Eglise Saint-Etienne.

dans les besoins du temps, en France du moins. Les princes n'étaient pas encore condamnés, comme les acteurs, aux salutations de la rampe, et quand ils avaient traversé royalement la parade publique, ils pouvaient tirer les rideaux, et comme de simples bourgeois, rire ou dormir tout à leur aise.

Ce dernier délassement était trop dans le caractère froid et toujours ennuyé de sa Majesté Louis XIII, pour que le digne monarque songeât à prolonger son agonie d'un seul instant, en faisant de nouveau briller aux yeux de ses sujets émerveillés la pourpre royale sous laquelle il étouffait d'ennui. Le fils morose d'Anne d'Autriche avait peu de goût, en vérité, pour les pompes théâtrales; et c'est pour nous un grand étonnement qu'il ait donné le jour *à la Majesté* par excellence, à Louis XIV.

Le peuple n'eut donc pas d'autre représentation; son œil d'enfant, toujours curieux et toujours ouvert, n'eut pas d'autre scène à suivre, à contempler; mais il survint un accident qui sur un point attira tous les regards et qui termina tristement la fête.

A la porte de l'Archevêché, deux hommes s'étaient tenus long-temps, au milieu d'un groupe, sans se mêler au bavardage des bourgeois et l'œil toujours fixé sur la place St-Etienne par où le cortége devait venir; ces deux figures, sombres et cachées à demi sous le chapeau catalan, avaient attiré l'attention de plusieurs personnages qui semblaient s'inquiéter médiocrement de la fête et qui s'étaient peu à peu rapprochés du groupe de manière à faire cercle, sans laisser voir pourtant aucune intention spéciale de surveillance; ces Messieurs faisaient partie de la corporation, aujourd'hui fort nombreuse, qui veille dans l'ombre et sous le masque à la conservation des princes et des gouvernemens. Habiles

Digitized by Google

à suivre le jeu des physionomies, ces diplomates de carrefour avaient plusieurs fois remarqué que les deux suspects se parlaient du regard, et qu'ils devaient avoir au cœur une pensée commune; en effet, à peine aperçut-on le roi sur son cheval, richement caparaçonné, que nos deux curieux taciturnes se firent un dernier signe d'intelligence et passèrent vivement la main sous leur manteau court. Mais au même instant dix bras robustes les enlacèrent; un effort puissant comme la vague les emporta loin de la porte; et malgré la foule innombrable qui résistait de toutes parts comme une muraille vivante, en quelques secondes le groupe se trouva déplacé d'une vingtaine de pas au moins.

Qu'y a-t-il? qu'y a-t-il? s'écrièrent les bourgeois entraînés, qui s'étaient trouvés, ainsi tout à la fois, témoins et victimes de la manœuvre.

—Laissons passer d'abord notre seigneur le roi, que Dieu garde! répondit un de ces vigoureux empoigneurs qui de sa main de fer tenait à la gorge une des victimes. Nous verrons après de quelle espèce est le gibier, et si nous avons flairé, si nous avons saisi pour Messieurs de St-Dominique ou pour Messieurs du parlement, pour le bûcher ou pour la potence.

— Bah! bah! que ce soit pour le fagot ou pour la hart, que vous importe à vous autres, mes maîtres, cria du milieu d'un groupe voisin un bourgeois de haute taille et qui avait son franc parler grace à ses muscles et à son encolure de taureau, vous n'aurez jamais plus de quarante francs de ces deux têtes qui ne m'ont pas l'air de peser grand chose.

— Depuis que ces chiens de huguenots en font seuls les frais, est-ce que les pendus valent la corde? Parlez-moi, d'il y a 30 ans, par exemple, lorsque nous avons promené par les rues de Tolose la vieille carcasse de M. Duranti. C'était cinq livres par tête, ma foi, que nous avaient données Messieurs de l'Eglise, et vous conviendrez, mes maîtres, que, pour un enfant de quinze ans, que j'étais alors, c'étaient là, ma foi, d'assez bonnes journées.

— Tais-toi, bavard, voici messire le roi, qui passe.

En ce moment, en effet, à travers une double haie d'archers et de gentilshommes qui refoulaient la multitude, Louis XIII parut, longea le groupe, et ses deux écuyers tenant en bride son cheval, il entra dans l'archevêché dont la porte se ferma derrière lui.

— Maintenant, entre nous le débat, mes jeunes gars, cria tout haut l'hercule de la bande que nous avons entendu déjà et dont nous aurons à parler plus d'une fois encore avant la fin de cette histoire: que faisiez-vous là, mes enfans, comme en embuscade, au milieu d'une fête, et que portez-vous sous ce petit manteau court? Serait-ce un médaillon d'amour par hasard ou quelque reliquaire que vous vouliez faire bénir par sa Majesté le roi de France! .... Ah! ah! je m'y attendais: ce sont deux poignards qui me paraissent, ma foi, d'assez bonne trempe. Eh! mais vos poches sont donc un arsenal, des pistolets par dessus le marché!... Fouillons encore... Une lettre!... A à... Qu'est-ce qui sait lire, ici? Hola! quelqu'un! N'y aurait-il pas un clerc de l'Université, par hasard, au milieu de tous ces groupes?

— Allez à la taverne du Poids-de-l'Huile, vous en trouverez cinquante pour un, répondit une voix enrouée; mais ici, que voulez-vous qu'ils y fassent, maintenant qu'il n'y a plus que des bourgeois et que les jeunes filles s'en sont allées?

— Rassurez-vous, rassurez-vous, maître Borel, dit tout bas à son empoigneur le jeune homme sur lequel l'agent policier avait saisi les armes et la lettre en question, je suis quelque peu clerc quoique j'aie plus souvent tenu la dague que la plume: si vous voulez me laisser libre de mes mouvemens une seule minute, je vais vous lire tout haut cette petite épître qui vous fera bondir de joie, comme un chevreuil.

— Lis donc, scélérat, et lis bien; car à me tromper, je t'en préviens, tu ne gagneras pas grand'chose.

— Ne craignez rien, honnête Borel, j'ai plus de hâte que vous d'en finir.

— Silence! s'écria l'agent; le prisonnier lui-même va lire la lettre : il paraît que c'est un clerc.

— Oui, quelque clerc de l'hérésie qui sent le fagot d'une lieue!

— Quelque étudiant des Cévennes, qui a pris ses grades dans la montagne et qui vient passer sa thèse devant MM. du parlement.

— Quelque apprentif du prêche, bachelier ès-sorcelleries, à qui le diable a donné diplôme.

— Silence donc! s'écria de nouveau l'agent; les gosiers de ces bourgeois sont comme des fontaines: ils ne tarissent jamais.

— Allons, écoutez tous, voici la lettre du bandit, nous allons tout savoir.

Le jeune homme prit la lettre des mains de Borel, la porta vivement à ses lèvres, ce qui fit trembler l'agent de police, la couvrit de baisers et puis lut ce qui suit :

Dernier adieu d'un père à son fils.

« Mon fils,

« Au moment de monter sur l'échafaud, je t'engage » une dernière fois à venger ma mort. Tu n'as plus » d'autre devoir dans le monde. Ne fais donc jamais ni » paix ni trêve avec nos ennemis. Soldat, capitaine ou » prince, frappe toujours, frappe sur tout le monde; » nous ne rendrons jamais les coups qu'on nous a portés. Je meurs content, puisque tu restes; et je » compte sur toi pour les représailles. Que ta haine et » ton poignard soient bénis! Vive l'église réformée! »

— A bas le mécréant! A bas le maudit! le chien de huguenot! s'écria plein de fureur le groupe des catholiques qui venait d'entendre cette lettre. Il faut les pendre incontinent au premier arbre prochain.

— Et la signature! et la signature! s'écrièrent d'autres voix : la signature de la lettre!

— Vous la voulez, dit le jeune prisonnier qui venait de lire; eh bien! la voici : c'est une signature assez connue à Toulouse.

La lettre est de Jean Montluc de Montauban à son fils Jacques Montluc.

Et ce Jacques Montluc, c'est moi!

Un hurlement pareil à un coup de tonnerre se fit entendre à ce nom exécré dans Toulouse, et non pas sans raison, ma foi! car l'intrépide chef des huguenots

Digitized by Google

qui l'avait porté le premier avait assez ravagé les campagnes du haut Languedoc, pour que sa mémoire ne se perdît de long-temps ni dans les villes ni dans les fermes. L'audace avec laquelle ce capitaine montalbanais avait fait la guerre de partisans était encore dans le souvenir de tous, et son fils, héritier de ses haines, de son courage et de son adresse, était un sujet perpétuel d'effroi, même pour MM. les capitouls, qui savaient bien ce que valait au juste la protection de Jupiter-Louis XIII. La multitude, éclairée sur la valeur de la prise, se rua donc sur le groupe où le fils de Montluc se tenait fier et tranquille sous le poignet de maître Borel; celui-ci ne pouvait long-temps soustraire son prisonnier à la rage effrénée, et déjà des mains vigoureuses s'étaient saisies du brave partisan, lorsqu'une compagnie de soldats, qui revenait de l'archevêché, s'approcha fort heureusement du groupe tumultueux et prêta main-forte à l'escouade de la police. A la vue des mousquets, maître Borel, rassuré, se tourna vers la foule qui l'assiégeait de toutes parts, et dit : « Au nom du roi, je déclare ces deux têtes sacrées; il faut, pour que justice se fasse, qu'il y ait procès, et je jure que le premier manant qui mettra la main sur les prisonniers ne couchera pas chez lui cette nuit; foi de Borel, il suivra les huguenots. et plus loin qu'il ne voudrait. Sur ce, qu'on aille au large, et qu'on fasse place nette ! »

Le peuple qui, dans ce temps, redoutait un peu plus qu'aujourd'hui la balle et l'uniforme, se rangea sur deux haies à masses profondes, et laissa passer les prisonniers suivis de leur escorte; mais non pas sans pousser sur leur derrière des huées et des vociférations qui allaient ébranler l'église Saint-Etienne jusqu'en ses plus profonds échos.

Le compagnon de Jacques Montluc était pâle et tout en sueur; ses dents claquaient presque, et ses mains, liées, se crispaient entre les nœuds de fer. « Je ne suis pas huguenot, balbutiait le misérable, je suis bon catholique; mais je tenais pour le roi d'Espagne contre le roi de France. Or j'avais tort, je le vois bien maintenant. Prenez-moi donc en pitié, mes bons seigneurs et bourgeois !... Qu'on me fasse grace de la vie, et j'irai mourir aux pieds de la madone d'El Pilar en priant pour vous tous, Messieurs, et en égrenant mon rosaire, du soleil levant au soleil couché, comme un bon et loyal catholique ! »

« Et moi, je vous méprise tous, lâches tueurs de femmes ! s'écriait Montluc, d'une voix forte. Idolâtres féroces qui léchez le sang des victimes et les pieds de vos saints, puissent vos enfans s'entre-dévorer dans la guerre, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus un de ces maudits; puisse un jour votre religion n'avoir plus un temple dans la patrie, et puissent vos prêtres, proscrits et mendians, emporter à leur tour leur dieu dans les forêts, comme le font aujourd'hui les nôtres ! »

« A la hart le huguenot, repétait la foule exaspérée par ces malédictions impies qui la faisaient frissonner dans ses rangs profonds; à la potence, le traître, le félon, le bandit », et l'escorte était poussée en avant par des vagues furieuses, du milieu desquelles s'élevaient vingt mille voix irritées qui montaient jusqu'au ciel, en concert terrible.

Le cortége était arrivé déjà jusqu'au milieu de la rue Croix-Baragnon, lorsqu'une jeune femme qui se trouvait au coin de la rue des Arts, avec son cavalier, se précipita tout-à-coup au milieu des soldats, et de ses petites mains écartant les mousquets, s'en fut tomber aux pieds de Montluc, en poussant un grand cri. Le prisonnier, fort ému, se pencha vers elle, et lui dit tout bas : « Merci, Marguerite ! au revoir, là haut je t'attendrai ! » Puis, les yeux baissés et pleins de larmes, il continua sa route.

La foule s'arrêta quelques instans autour de cette femme immobile comme un cadavre, et quelques paroles de haine s'étaient déjà fait entendre : on parlait de traîner dans les rues et d'aller jeter dans la Garonne cette misérable qui ne pouvait être que la sœur ou l'amante de Montluc, lorsqu'un jeune homme, de haute taille, se précipita devant le peuple; et soulevant la jeune fille sur ses robustes épaules, il s'écria : Qui veut y toucher, c'est la fille du bourreau ! A ce mot terrible, la multitude s'ouvrit en frémissant, et John William, notre Anglais que vous connaissez déjà, traversa sans obstacle les files profondes de cette armée, qui fuyait devant lui comme devant un pestiféré.

Tandis que notre prétendant emportait la fille de son hôte, avec ce flegme et cette impassibilité qui sont dans les mœurs anglaises, le médecin Grandval, que nous avons entrevu déjà, l'homme *aux cadavres*, comme l'appelait Marguerite, descendait à petits pas la rue de la Pomme, en compagnie de deux bourgeois qui s'arrêtaient de moment en moment pour le prendre à témoin, et faisaient résonner bruyamment leurs cannes à pomme d'ivoire sur les cailloux pointus dont les plus belles rues de Toulouse étaient alors hérissées.

— Comment, s'écriait l'un d'eux, vieillard encore alerte et vert, vous osez prétendre à l'honneur de la journée, vous qui n'avez rien inventé, qui n'avez su trouver dans votre imagination que de misérables mascarades renouvelées des Grecs; vous qui nous avez donné de vieilles loques mythologiques pour une décoration neuve et de bon goût ? Vous osez dire que mes devises, allusions et sonnets ne sont que de maigres étiquettes mal rimées, et qui sentent l'huile et le dictionnaire ?

— Vous en penserez ce que vous voudrez, répondait l'autre assez pacifiquement; mais il m'est avis que, si nos bourgeois et les illustres seigneurs que Toulouse fête aujourd'hui, n'avaient eu sous les yeux, d'Arnaud-Bernard à l'Archevêché, que les méchans vers enfantés si péniblement par votre muse, ils auraient baillé plus d'une fois au milieu de la cérémonie, et ce malgré tout le respect qu'ils devaient à son auguste majesté Louis XIII. Je puis vous assurer, mon cher poète, et de cela ne vous fâchez pas, je vous prie, que j'ai vu plus d'une fois Messieurs du parlement, et surtout les seigneurs du cortége, hausser les épaules en lisant vos sonnets et vos devises.

— Et moi je les ai vus sourire de pitié, toutes les fois qu'ils ont levé les yeux sur les monstres cagneux, boiteux et difformes en cent façons, que vous aviez eu le courage d'appeler pompeusement Jupiter, Saturne, Apollon ou Vénus. Ah ! messire, quelle carricature de l'Olympe vous nous avez faite là ? Vous êtes bien heureux que ces grand immortels soient morts depuis long-temps; car si Vénus, entr'autres, avait encore quelque pouvoir là haut, elle ne vous pardon-

Digitized by Google

nerait jamais le nez rouge et les lèvres de cuisinière dont vous l'avez gratifiée..... Et ce pauvre Apollon, quelle tête vous lui aviez façonnée; j'ai cru d'abord, ma foi, que vous lui aviez prêté votre perruque....

— A votre aise, illustre lauréat, faites des épigrammes, elles valent à peu près vos devises; il n'en est pas moins vrai que vous avez prêté fort souvent à rire aujourd'hui, quoique vous en puissiez dire, et que votre pégase n'a pas son pareil au moulin du Basacle. D'ailleurs voici messire de Granval, dont vous ne sauriez mettre en doute l'impartialité savante, et qui, j'en suis bien sûr, confirmera tous mes dires, si même sa docte franchise ne va pas plus loin. — N'est-il pas vrai, docteur, que les vers de Monsieur étaient plats et bêtes au possible, et que sans mes travaux d'art ils auraient endormi Toulouse, y compris les oisons du Capitole qui tiennent séance pour son altesse poétique dame Clémence Isaure ?

—Hélas, Messieurs, répondit ironiquement le vieux médecin, qu'avez-vous à faire de mon jugement ? je ne suis qu'un pauvre physicien qui n'ai pas qualité pour porter sentence à propos de si hautes merveilles.

— Bah ! bah ! s'écria le poète, vous avez tort de vous tenir en si peu d'estime, votre opinion est de valeur pour moi, car je suis certain que vous avez grand sens en beaucoup de choses; et d'ailleurs le poète et l'aigle ne sont pas les seuls à fixer le soleil. J'accepte donc, de grand cœur, que vous soyez juge entre nous deux, c'est-à-dire entre un fils d'Apollon et un machiniste.

— Puisque vous le voulez, Messieurs, je vous dirai, sans détour, quelle impression ont faite sur moi vos divers chefs-d'œuvre. Vous tiendrez compte de mes infirmités d'esprit si j'ai mal vu, mal compris, et oncques ne m'en voudrez, car je n'ai pas intérêt au procès, non plus qu'au jugement.

Il m'a semblé d'abord que la fête était ordonnée sur un bien vieux cadre, et que pour recevoir un roi très chrétien dans une ville très catholique, il eût peut-être mieux valu se mettre moins en dépenses de fables mythologiques et d'allusions payennes; voilà pour le fond de la cérémonie. Je vous dirai de plus, qu'il faut avoir véritablement des épaules de prince pour porter tous ces vers hyperboliques, et par trop royalement assaisonnés, que vous avez fait pleuvoir sur la tête de sa majesté Louis XIII. Il me semble, en deux mots, que le thème général de la fête, et les variations qui l'ont enrichie, se valent à peu près, c'est-à-dire que le fils des dieux et le machiniste n'ont guère mieux fait l'un que l'autre.

Les deux coqs, tous ébouriffés de cette franchise, se retournèrent à la fois contre le malin juge qui venait de les traiter si mal, et leur vanité se rua longtemps contre ces ignares de faculté, ces barbiers à diplôme, qui veulent trancher en toute chose, et qui ne savent le premier mot en aucune.

Le bon docteur ne leur répondit que par petits sarcasmes, et vers l'entrée de la rue du Taur il les quitta brusquement, mais non sans leur décocher ce dernier trait : « Au revoir, mes chers voisins, si jamais vos pauvres têtes se dérangent, venez me quérir, j'aurai toujours de l'ellébore à votre service, et ma foi m'est avis, après vos œuvres du jour, et vos paroles de céans, que vous en auriez déjà grand besoin. »

L'insolent, s'écrièrent les deux héros de la journée, la jalousie le consume; il est furieux de n'avoir eu ni rôle ni place dans le cortége.... Mais, en vérité, qu'en aurait-on pu faire ? Il aurait empoisonné la fête ! Est-ce que vous ne savez qu'il est en grande suspicion d'hérésie .... ? qu'il s'occupe, dit-on, de magie, de sortiléges .... ? qu'il fait des breuvages enchantés, et qu'il se livre à toutes sortes de maléfices ? Il passe devant la croix, le chef couvert, comme un mécréant, on ne le voit jamais dans les églises, avec les fidèles; il a chez lui des corps morts, dit-on, et que le diable lui donne en échange des âmes que ce maudit magicien lui livre.

..... En vérité, mon brave voisin, on ne devrait pas hanter de pareilles gens, et je ne sais pas comment, nous, gens d'honneur et de goût, nous avons pu prendre pour arbitre ce fils de Satan, cet Esculape mystérieux qui tient commerce avec l'enfer.

Bah ! laissez-donc ce vieux fou, cet assassin patenté, dit le poète; et que peuvent ces aboiemens contre notre gloire ?

N'êtes-vous pas inscrit au temple de mémoire ? La postérité nous vengera, mon cher; nos derniers petits-neveux iront feuilleter le livre d'or du Capitole pour y lire nos noms qu'on y verra briller parmi les plus grands.

Et le poète disait vrai, car cejourd'hui 28 février 1842, deux siècles et plus s'étant écoulés depuis la fête mémorable que nous venons de raconter trop longuement peut-être, nous nous sommes transportés, de notre personne, à la maison-commune, et nous avons trouvé dans les archives du Capitoulat les mentions honorables qui suivent :

« 21 octobre 1621, superbe entrée de Louis XIII dans la bonne ville de Tolose.

Arcs de triomphe en l'honneur d'icelui; les tableaux étant du fameux Chalet; les emblémes du sieur Dufour, et les vers du sieur de Catel.

De Catel, Dufour et Chalet, voilà donc nos trois nébuleuses ! Que les petits-neveux s'en souviennent!

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

LA CONSULTATION

Quelques jours après cette cérémonie fastidieuse et bouffonne que nous venons de décrire, dans la maison de la rue du Taur que l'on connait déjà, trois hommes se trouvaient réunis autour d'un lit à ciel élevé comme on les faisait alors, et le silence religieux qu'ils gardaient était de fort mauvais augure pour la jeune fille pâle et brisée qui gissait mourante sur cette couche funèbre.

— Maître Granval, disait tout bas et les yeux pleins de larmes le bourreau Simon, croyez-vous que Marguerite s'en retirera? Connaissez-vous seulement la maladie de ma fille?

— Oui, je la connais maintenant, mais je ne puis rien prédire; c'est le cœur qui souffre; et pour combattre ces maladies-là notre art est bien peu de chose.

— De grand cœur, pourtant, je donnerais mon or, ma maison et ma place pour garder, pour ma vieillesse, les deux yeux de Marguerite; volontiers, je donnerais encore ma vie, si quelqu'un en avait à faire!

— Tout cela ne peut rien payer dans le cas où nous sommes, et si vous voulez sauver votre fille, maître Simon, il ne reste qu'un moyen.

— Lequel, au nom de Dieu, s'écria le pauvre homme, et faudrait-il vendre mon âme, je le ferai; car elle est là mon âme, sur ce lit de mort, et elle s envolera, je le sens bien, avec le dernier soupir de Marguerite.

— Eh bien! écoutez, Simon, priez ce bon jeune homme qui vous est si dévoué, d'aller quérir chez moi les deux breuvages que j'ai préparés pour votre fille.

Après quelques mots échangés avec son vieux confrère, le fils de Wiliam sortit pour aller chez M. de Granval qui, resté seul avec le bourreau, l'amena dans l'embrasure de la grande fenêtre.

— Votre fille aime Jacques Montluc et ce jeune homme doit monter demain, je crois, sur l'échafaud. Avez-vous un moyen de le sauver? Cela peut guérir Marguerite.

— C'est demander l'impossible, docteur; si Jacques était un condamné vulgaire, sans nom et sans prestiges, il serait facile, en payant les geoliers, de le rendre au soleil et à la vie libre; mais ce malheureux est trop envié; sa mort est convoitée par la ville entière, et demain le peuple furieux lui fera cortége jusqu'à l'échafaud.

— Il faut pourtant que nous le sauvions, cherchez donc bien, l'échafaud doit avoir des ressources pour tromper la haine, et c'est au bourreau que j'en appelle de la fureur sauvage du peuple!

— Je vais tenter, docteur Granval, mais je crains bien, car pour sauver le prisonnier il faudra décapiter l'honneur; et l'honneur d'un Montluc, cela doit se défendre!

— Je vous comprends, maître Simon, c'est en effet une chance extrême que vous allez tenter, mais vous ne combattrez pas seul; et si, comme je le crois, l'amour est de nôtre côté, peut-être vaincra-t-il l'honneur; cela s'est vu plus d'une fois dans le monde; allez donc vite et bon courage!

Quelques instans après, le bourreau de Toulouse descendait, une lanterne à la main, dans un cachot humide et sombre du palais de justice. Un homme s'y trouvait enchaîné sur la paille, et qui, ne pouvant se lever debout, se tourna péniblement, quand il entendit la porte de fer grincer sur ses gonds.

— Ah, vous voilà donc, enfin, maître Simon, dit Montluc d'une voix brève; il m'est bien doux de vous voir; car il est temps, pardieu, que cela finisse; ces messieurs du parlement m'ont bien fatigué, leurs instrumens de torture m'ont rompu le corps, et leurs instructions raffinées m'ont brisé l'âme. Vous du moins vous me tuerez, comme on assomme un bœuf, par métier et sans haine, vous êtes en vérité le plus honnête homme de la bande.

— Jacques Montluc, voulez-vous vivre, dit au prisonnier Maître Simon, qui, pâle et l'œil presqu'éteint, s'était assis sur une espèce de banc de pierre où parfois les condamnés reposaient leur tête.

— Vivre et pourquoi, pour qui? mon père n'est plus de ce monde et mes frères me vengeront!

— Vous ne laissez donc rien dans la vie? vous n'avez donc pas un seul souvenir qui vous tienne au cœur?

— Pauvre Marguerite, s'écria Montluc ému, quel amour puissant et fort! pour sauver elle a dompté le bourreau lui-même; la biche a muselé le lion; mais hélas! elle n'a pas muselé le peuple et le peuple attend! et si on lui volait Jacques Montluc, à défaut d'autre il pourrait bien dévorer le bourreau: qu'en dites-vous, maître Simon?

— Je vous dirai, Montluc, qu'il y a là bas, dans la rue du Taur, une pauvre jeune fille qui est à peu près folle depuis huit jours; je vous dirai que vous ne mourrez pas seul et qu'elle vous suivra, ce qui me forcera bien aussi, moi qui n'ai que Marguerite dans le monde, à me sauver aussi dans la mort, après avoir passé la hache à d'autres.

— Et que faudrait-il faire, maître Simon?

— Une chose terrible, mais qui seule est possible et que vous ferez, si vous aimez Marguerite. A notre profession s'attache un privilége que le roi lui-même respectera. Devenez mon enfant d'adoption, épousez Marguerite et prenez la hache. Il faut pour cela un grand courage; cette investiture est redoutée; c'est une livrée bien flétrie que la nôtre; mais vous la prendrez, si vous aimez Marguerite.

— Et c'est votre fille, reprit lentement Jacques Montluc, qui vous a dit de me porter cette parole amie?

— Ma fille ne sait rien; elle est mourante et presque

Digitized by Google

folle, je vous l'ai déjà dit, je crois; mais le temps presse, répondez.

— Et bien ne parlez pas à Marguerite de cette démarche; elle ne vous comprendrait pas plus que je ne vous comprends. Echapper à la mort par un pareil chemin, n'est pas possible, maitre Simon! Retournez donc à vos planches et faites préparer l'échafaud. Les Montluc peuvent bien y monter, mais une fois et pour n'en pas descendre.

— Vous refusez? vous ne voulez pas être bourreau; vous êtes pourtant un assassin, car vous tuez ma fille! c'est toujours ainsi, du reste, et je l'avais bien prévu; on ne craint pas la hache, mais l'on tremble devant le préjugé; l'on monte bravement sur l'échafaud, mais l'on craint des paroles vides; on a peur de l'écho. Orgueil et faiblesse, vous voilà bien tous! même les plus braves. Mourez donc, Montluc, et soyez maudit, vous qui m'avez pris ma fille.

Maitre Simon sortit l'œil enflammé, la tête basse. La porte roula de nouveau sur ses gonds de fer et Jacques Montluc, sans dire un mot, se recoucha tranquillement sur sa paille humide.

L'EXECUTION.

Le lendemain, vers quatre heures du soir, au milieu de la place St-Etienne, s'élevait un échafaud qu'on avait dressé pendant la nuit et qu'une populace avide entourait depuis le matin.

— Arriveront-ils à la fin, ces mécréans de l'enfer? disaient quelques bons bourgeois dont les ventres rebondis haletaient dans les groupes et qui n'auraient pas tenu deux heures s'il ne s'était agi de voir Montluc gigoter au bras droit de la potence.

— Bah! bah! répondaient quelques voix de femmes, véritables harpies de l'échafaud, pour qui tout supplice était une fête: ces deux fiancés de la *vieille* ne sont pas pressés de conclure ni de signer au contrat. Ils font des contes, sans doute, à Messieurs du parlement pour voler quelques minutes de plus à la justice; mais il faudra bien que cela finisse; car maitre Simon ne lève pas sa boutique pour rien; et quoiqu'il attende, quelquefois, plus qu'il ne fait attendre, il est toujours à peu près sûr de ses pratiques.

— Eh! eh! le voilà là bas qui s'avance avec ses deux cliens enrubannés. Par la Sainte-Croix, le Montluc a l'air aussi vainqueur qu'à l'ordinaire: on dirait qu'il est encore en rase campagne, l'escopette sur l'épaule et la dague au ceinturon!... Le brigand est comme son père, il rira jusques sous la corde.

— Mais laissez-le donc venir, dit un autre, quand il aura passé la tête à cette fenêtre là haut, j'imagine qu'il ne fera pas plus belle grimace que les autres; son père qui faisait tant l'insolent, s'y trouva fort mal, comme tout le monde, et si mal, vraiment, que le pauvre homme n'en est pas revenu.

— Tenez, voyez si son camarade a beaucoup de couleurs, on dirait que le plancher lui manque déjà sous les pieds et qu'il se sent couché sur les charbons du diable! miséricorde, quelle figure de potence! il n'y a, ma foi, que la jaunisse ou l'arsénic pour vous faire une tête de ce genre!

— Eh! eh! noble hidalgo, pourrait-on vous offrir un bouillon?

— Vous ne paraissez pas bien, sur l'honneur! prenez courage! beau chevalier, maitre Simon vous expédiera vite, c'est un compère habile, il ne vous fera pas languir!

Les deux condamnés montèrent sur l'échafaud, au milieu des lazzis et de ces quolibets sanglans. L'Espagnol était à demi-mort, et quand la corde fatale enlaça son cou, ce fut à peine si la vie se trahit en lui par un frémissement d'épaules. Mais Jacques Montluc avait gardé son courage tout entier; et le haut dédain de son regard calme et fier exaspérait la foule.

Ayez bon courage, lui dit le bourreau, l'on peut revenir de bien loin!

« Je crois cependant, répondit Jacques, qu'on ne revient guère d'où je vais; mais adieu, maitre Simon! — Dites à Marguerite que je l'ai bien aimée. » Jacques Montluc passa lui-même sa tête dans le lacet, et quelques secondes après il était lancé pour le grand voyage!

Le bourreau, pâle et tremblant, regardait si le peuple repu rompait enfin ses lignes animées et profondes. Il avait confiance dans la corde neuve et partant conservatrice qui suspendait Montluc, et n'attendait plus que d'être seul sur son échafaud, pour emporter le prétendu cadavre. Mais, hélas! la foule se rua tout-à-coup sur le gibet, coupa la corde, et s'emparant du corps du supplicié, se mit à le traîner à travers les rues et carrefours.

Qui veut du Montluc? Qui veut du Montluc? s'écriaient cent voix sauvages; qui veut un morceau de cette relique du diable? Ces cris atroces s'élevaient si haut que, dans la rue du Taur, Marguerite les entendit et courut, quoique brisée, jusqu'à la fenêtre, d'où ses regards tombèrent sur une masse informe de sang et de chairs qu'on traînait dans les ruisseaux. En ce moment le docteur Granval entra, qui, la voyant ainsi debout, à la fenêtre, se précipita vers elle pour la ramener. Mais Marguerite se tournant vers lui, le teint brillant et les yeux enflammés : « Docteur, lui dit-elle; il vous manque un cadavre aujourd'hui pour vos belles expériences de médecine; le peuple vous l'a volé! mais me voici, moi, rassurez-vous; je remplacerai Montluc. » Et Marguerite tomba sans vie sur la dalle nue de la maison : elle venait de s'empoisonner.

Ch. Ribey.....

Digitized by Google

DOMAT.

C'est une chose remarquable, que les siècles qui semblent avoir fait le plus pour l'analyse et la science de la gloire, sont ceux qui en ont le plus perdu le secret. Ce n'est point par les agitations continuelles de la pensée, par la poursuite incessante des honneurs, par les trop nombreuses et inépuisables compositions, par la constante préoccupation surtout de s'élever au-dessus des autres hommes, qu'on parvient le plus à sauver son nom de l'oubli. Cette activité inquiète produit toujours plus de stérile fatigue que de travaux sérieux d'esprit ou de simples œuvres de cœur. Et cela n'est-il pas vrai pour tous les genres et pour tous les temps? Il y a un siècle encore, la plupart des jurisconsultes qui sont restés ne publiaient rien durant leur vie; seulement, à leur mort, on trouvait dans leurs papiers de quoi faire un gros livre, et qui aurait pu contenir ceux des plus féconds de nos jours; ou bien, dans les dernières années de leur carrière, sollicités qu'ils étaient par des conseils éclairés, souvent même par des volontés supérieures, ils livraient au public le travail de trente années, et sans croire à l'excellence que des amis bienveillans y voulaient découvrir. Ils étaient heureux d'avoir fait un livre qui pût avoir quelque prix, mais ils n'en retiraient point de vanité. De ces aspirations, de ces mouvemens d'orgueil, de ces agitations turbulentes et dédaigneuses, ils n'en connaissaient rien. Ils remerciaient de leur appui ceux qui attachaient quelque valeur à leur œuvre, et entr'eux, dans des genres divers, chacun au lieu de ne reconnaître que l'utilité ou la supériorité de son art, s'effaçait modestement pour n'apprécier que la supériorité des autres genres. Pour prendre, sans d'autres soins, l'exemple qui s'offre dans la vie de notre jurisconsulte, Domat appelait Boileau un grand poète, et ne s'estimait rien auprès de l'auteur de ces vers si corrects et si admirés; et de son côté, Boileau, malgré la raideur et la fierté de sa nature, se prisait peu aussi pour ses poésies, chose légère, en comparaison *des Lois civiles*. Il écrivait à M. Brossette, qui l'avait comparé à Domat, pour la supériorité de son esprit: « C'était un homme admirable que M. Domat...., vous me faites trop d'honneur de mettre en parallèle un misérable feseur de satyres avec le restaurateur de la raison dans la jurisprudence. » Ainsi se consacraient les gloires entr'elles, et tout autour se réunissaient les admirations aussi entières et compétentes, M. Daguesseau, le père et le chancelier, les Talon, les du Harlay; puis venaient les lecteurs dociles, édifiés de ces humilités réciproques ou de ces éloges éclairés, acceptant des uns et des autres ce qu'ils en disaient entr'eux. A ce concert d'éloges succédait l'autre génération, acceptant ces jugemens avec respect, sans y rien changer, et transmettant aux autres âges son admiration aussi pour ces œuvres solides, irréprochables, vingt fois revues, et dans lesquelles on ne trouvait pas une faute à reprendre, jusque dans la typographie elle-même du livre,

Tant que l'on fasse, en effet, et que l'on s'agite, c'est là le secret de la gloire: ne point se hâter, ne vouloir pas trop vite recueillir, ne produire qu'à temps, ne pas trop songer à soi, ne pas trop vouloir conquérir et régner, dire ce qu'on croit utile, faire le mieux qu'on peut, se laisser aller un peu au gré de la pensée, aux entraînemens paisibles et laborieux du travail. Et que pourrait-on de plus après cela?

Dans ces existences modestes, trop effacées durant leur vie, on trouve peu d'attraits, sans doute, aujourd'hui. Qu'on recueille, à vivre ainsi, sinon la gloire, mais du moins un nom qui reste, et auquel un siècle et demi n'a rien ôté? Ce n'est point là ce qui fait envie et attire, de nos jours, cette fièvreuse ardeur, ce désir exalté de survivre, si répandu partout, de notre temps, dans les esprits comme dans les livres, ne cachent-ils pas plutôt des agitations vulgaires, un amour exagéré de vanité, de bien-être, de jouissances présentes, qu'un noble et durable but? Ce que l'on veut, plus peut-être que fonder des œuvres utiles, c'est briller, occuper les regards des contemporains, tenir un rang illustre, attacher ses efforts et son nom aux rapides travaux. La gloire, et le vif sentiment qui s'en produit de toute part, n'est-ce pas, si l'on veut aller un peu avant dans la pensée commune, moins une aspiration grande, qu'une sorte de manière de l'esprit, qui sert à dissimuler notre goût des œuvres faciles, notre amour immodéré du bruit, des richesses, des hommages, notre préférence enfin des choses qui passent, sur les choses qui restent.

Il y a si peu d'hommes aujourd'hui qui ressemblent à ces types presque entièrement perdus de jurisconsultes ou de magistrats des derniers siècles, qu'il peut y avoir quelque utilité, ce semble, et à la fois quelque intérêt, à relever un peu ces statues négligées, à secouer la poussière de ces naïves biographies ignorées ou confuses, à étudier cette marche simple, mais non moins sûre, qui conduit vers la fin glorieuse de toute carrière de travail, et qui découvre la voie véritable à suivre pour parvenir à cette célébrité, plus ambitionnée de nos jours que sérieusement poursuivie.

Domat (Jean) naquit à Clermont, le 30 novembre 1625. Son père, qui n'exerçait pas de profession, s'était marié avec mademoiselle Anne de Vaugeon, petite-fille d'un jurisconsulte, M. de Belmaison, commentateur estimé de la coutume d'Auvergne. La famille de Domat appartenait, comme on peut voir, à cette bourgeoisie considérée et solide, voisine de la noblesse, et s'y rattachant même par les alliances. Il y a eu ainsi, dans tous les temps, de ces familles bourgeoises un peu déchues, mais qui conservent et trans-

Digitized by Google

Domat.

mettent précieusement les souvenirs d'éclat, laissés par des ayeux vénérés dans la magistrature, dans la médecine, le barreau ou dans les écoles; ayeux oubliés, sans doute, dans la science et dans le monde, mais entourés au sein de la famille de cette illustration domestique et pieuse, qui a tant de charmes pour les descendans. Ces traditions sont pour ceux qui succèdent comme le bouclier contre les mauvaises tendances, le titre de noblesse qui *oblige*, et que les esprits délicats des générations qui suivent, rougiraient de ne point maintenir dans toute leur pureté, de ne point rehausser autant qu'ils le peuvent. Les petits-fils surtout, plus encore que les fils eux-mêmes, sont guidés par ces exemples. On a remarqué quelque part, et avec justesse selon nous, que les grands esprits apparaissent dans ces conditions : c'est d'abord l'ayeul, distingué sans doute, mais un peu grand par la perspective, le fils de celui-là qui est effacé, ou des filles qui ne peuvent rien, et puis un des enfans, et quelquefois plusieurs, élevés dans le culte du modèle disparu, qui s'excitent à ce souvenir, et affranchissent enfin le nom pour des siècles, de l'obscurité. Il y

Digitized by Google

avait aussi dans la famille un grand oncle de Domat, jésuite important, qui voulut se charger de son éducation. Ainsi nous trouvons, dès les premiers pas, les habitudes des familles bourgeoises considérables, l'affiliation, dans les ordres religieux, de quelque membre puissant, et en position élevée dans ces ordres. C'est là un trait heureux du tableau. Dans les lignes collatérales se rencontre d'ordinaire le dépositaire des traditions, l'appui au besoin et le guide éclairé, non engagé dans le mariage, le tuteur naturel des enfans destinés à perpétuer l'héritage de travail et d'illustration.

Le jeune Domat fut conduit à Paris, au collége de Clermont, aujourd'hui appelé le collége de Louis-le-Grand. Ses études classiques y furent surveillées par l'oncle avec le plus grand soin. Rien ne fut négligé. En dehors des langues anciennes il apprit aussi l'Italien et l'Espagnol. En outre, c'était alors, et cette opinion s'est conservée jusqu'à nous, bien que sans fondement, nous le croyons, que l'étude des mathématiques fortifiait l'esprit et donnait de la justesse au raisonnement, aussi lui fit-on apprendre la géométrie. Son goût même l'attachait particulièrement aux sciences naturelles; cependant il ne put que les effleurer. A seize ans il avait terminé *ses humanités*, comme on disait alors, et sa philosophie avec éclat. L'année suivante il se rendit à Bourges pour y étudier le droit. Il travailla sans doute avec une grande ardeur, excité par les encouragemens et les espérances dont il avait été entouré après ses triomphes de l'école. A vingt ans il fut reçu docteur, et retourna, sous la protection de ce titre, s'attacher au barreau de Clermont.

Les mémoires qui ont servi à rassembler quelques documens biographiques sur Domat, disent qu'il y plaida avec beaucoup de succès pendant neuf ou dix ans. Mais nous serions assez portés, soit à cause de l'emploi de son temps, soit à cause de sa conduite ultérieure, à ne point adopter pleinement ces assertions. Nous inclinerions plutôt à penser, sans contester, on le comprend, sa parfaite aptitude, que les résultats furent, au contraire, modestes, lents, incertains, et fort éloignés encore de la pratique journalière. Ses débuts furent sans doute pour lui des succès d'attente, et plutôt une semence pour l'avenir, qu'une source de luttes et de travaux suivis.

Ce fut sans doute dans cet état vague, à la faveur de cette réputation naissante, mais stérile pourtant, qu'on le maria. Ce fut un mariage froid, préparé, presque commandé par son père, et qui annonce que Domat se trouvait encore par son état dans une dépendance naturelle, loin d'une position, heureusement commencée, qui autorise une pleine liberté, et plus d'action spontanée. Il eût préféré la vie solitaire, la vie d'étude, un peu nue, mais embellie à cet âge par la perspective et l'ardeur, regrettant de sacrifier encore cette jeunesse non engagée et heureuse, ou peut-être aussi, selon la loi des natures saines, voulant attendre que le cœur le portât un peu au mariage. Pour sa position présente, ce dût être une union avantageuse, et qu'il ne pouvait guère refuser. Il y avait d'ailleurs dans la famille deux sœurs encore à marier, et un frère qui ne voyant pas la possibilité de poursuivre une carrière libérale, et sans doute aussi attiré par l'oncle, se fit jésuite.

Ce fut bien peu de temps après ce mariage, suivant nous, que Domat connut Pascal, et que se forma entre eux cette intimité étroite de sentimens et de pensées, dont l'influence s'étendit sur toute la vie de notre jurisconsulte.

Il serait curieux de pouvoir noter le moment où se rencontrèrent ces deux intelligences; de préciser dans quelles dispositions d'esprit, sous quelles impressions de crainte et d'ardeur mêlées, dans quelles vues scientifiques peut-être, ou littéraires, Domat fut présenté à Pascal. Pascal, devenu plus tard l'un des génies *permanens* de notre pays, suivant l'expression heureuse et juste de M. Villemain, était grand déjà, et cité comme un glorieux exemple, bien qu'il eût à peine vingt-cinq ans. A seize ans, il avait composé déjà le *Traité des coniques*, qui étonna Descartes, et son nom n'avait fait que grandir depuis par des expériences et des inventions précieuses dans les sciences.

Des mémoires particuliers, et perdus sans doute, ont rapporté que Domat avait trente ans lorsqu'il connut Pascal; nous pensons qu'il y a là une erreur. A trente ans Domat venait d'entrer dans les fonctions publiques; à cet âge l'on est trop déjà dans la vie réelle, pour être aussi accessible aux amitiés vives et profondes, comme celles qui les unit depuis ce moment.

Du reste, nous trouvons dans la vie de Pascal, qu'il vint à Clermont en 1648, pour y faire des expériences physiques; et Moreri, sur Domat, rapporte que leurs premières confidences roulèrent sur les mathématiques, et qu'ils firent à Clermont des expériences sur la pesanteur de l'air, et sur d'autres matières physiques. D'ailleurs, quand Domat avait trente ans, Pascal s'était retiré vers la religion; la phase mystique et grande avait commencé pour lui.

Il n'est donc point probable que Pascal ne l'ait point vu dans son voyage de 1648, mais plus tard à une époque qu'on ne précise point, et à laquelle nous ne savons point que Pascal serait retourné en Auvergne.

Ce fut donc en 1648 qu'ils se connurent. Pascal était entouré d'une renommée immense, et regardé en France et dans l'étranger, comme une illustration. Les jeunes gens de la province devaient considérer comme un honneur et une épreuve périlleuse de lui être présentés. Parmi eux, il distingua Domat, qui se trouvait, en effet, soit par ses études, soit par les ressources de son esprit, le plus près de lui et de ses idées. Pascal, doux, bienveillant et fin, aperçut tout de suite ce que contenait l'esprit et le cœur de Domat, et ce fut alors qu'il se l'associa pour ses expériences. Ils passèrent quelque temps dans l'intimité la plus familière. Pascal était dans la phase brillante et heureuse, quelques années encore le séparaient des études religieuses, et de cette rigoureuse austérité qui précipitèrent sa fin. Il se trouvait alors dans la première ardeur, dans l'enthousiasme de ses succès et de ses découvertes tant applaudis.

Lorsque Pascal fut revenu à Paris, il s'écrivirent, mais rarement; leur correspondance ne devint active que plus tard.

Ce que fit Domat depuis l'âge de vingt-trois ans jusqu'à trente, on peut aisément le pressentir. Il passa cette période, occupé d'études diverses, mais principalement de droit, partagé entre l'attente et un demi

Digitized by Google

travail actif, mais inquiet pourtant, attendant le mieux possible l'âge consacré, si toutefois il y a un âge pour le travail des affaires, et les occupations suivies.

Peut-être la lenteur de sa carrière le détacha-t-elle quelque peu du barreau ? Peut-être encore trouva-t-il dans les obligations exclusives qu'il impose, un obstacle à la culture de ses goûts pour les sciences, ou les matières religieuses, que Pascal agitait déjà si puissamment par ses *Provinciales*, et conçut-il la pensée d'abandonner le barreau pour la magistrature qui lui offrirait plus de loisirs ?

Peut-être aussi faut-il croire que les exigences, les nécessités de la profession, éveillèrent ses scrupules, et que sans doute alors cette rectitude d'esprit et de conscience qui signala toute sa vie, avait souvent soulevé ses répugnances ?

Tout cela le porta vers la magistrature, et à trente ans il obtint d'être pourvu de la charge d'avocat du roi à Clermont.

Sa carrière ne devait point sans doute être bien engagée ; car plus tard, lorsque son nom et ses connaissances eurent grandi, nous verrons qu'il aurait voulu quitter la magistrature pour se remettre au barreau ; et il est peu probable, avec ses obligations de famille déjà nombreuse, qu'il l'eût abandonné à trente ans, s'il y eût recueilli tous les jours tant de succès. Il devait en être éloigné encore, et cela le décida sans doute. C'est la règle ordinaire : dans toutes les carrières, dans celle du barreau surtout, à part les vocations obstinées et rares, il vient un âge auquel on ne peut plus attendre ; on doute de soi, une certaine inquiétude sur l'avenir, une vanité certes très permise et impérieuse, imposent l'obligation de prendre rang, et de se poser dans la société comme un homme utile, non plus dans je ne sais quelle attente souvent chimérique, mais dans l'action. Les vagues espérances, les ambitions trop souvent illimitées et mal comprises, s'atténuent et périssent en nous, comme frappées quelquefois par un coup subit. L'on se dit que ce n'est point là la vie, qu'on a déjà passé son temps, que d'autres du même âge, de moins de portée et de culture d'esprit, occupent des positions sérieuses, qu'on est bien loin d'eux et au-dessous d'eux, et après des années d'illusion, on se sépare avec je ne sais quel mélange de regret et de joie, de la voie à peine essayée.

Il paraît que depuis ce temps il fit à Paris quelques voyages, et autant que cela lui était possible. Il voyait beaucoup Pascal, comme on pense, et par lui il fréquenta beaucoup les philosophes du Port-Royal, qui apprécièrent, en plus d'une occasion, la sûreté de son jugement, et la justesse de ses idées sur les matières religieuses. Il fut pleinement accepté et initié, et il entra, comme Pascal, et avec la même ardeur, dans les travaux et les luttes, par ses conseils et ses sympathies. Lorsqu'il quittait Paris pour rentrer à Clermont, il emportait comme le programme de toutes les questions qui se débattaient à Port-Royal, et il se tenait au courant par une correspondance très suivie avec Pascal, qui, outre ses *Provinciales*, lui adressait encore ses idées particulières, et lui communiquait sans doute les petits détails intérieurs et comme domestiques de la querelle.

Ce fut dans ses voyages qu'il fortifia, auprès des doux amis, les dispositions de cœur fermes et droites, et qu'il s'encouragea dans la pratique austère du devoir, édifié par les habitudes jansénistes et pures, où se tint Pascal jusqu'à sa mort.

La première mercuriale qu'il prononça, porte la date de 1657 ; elle est même empreinte de la tournure que ses idées avaient prise. Il commença à faire pour la magistrature et le barreau, ce que Pascal et ses amis fesaient pour la religion. Dans cette mercuriale de 1657, on retrouve une grande énergie de vertu, l'impassibilité d'une âme éprouvée et sévère, pour la pratique des devoirs des juges.

Ainsi, il parle des règles que le juge doit suivre, avant tout, et « qui ne seraient plus des règles ni des vertus, si elles pouvaient fléchir pour si peu de chose que tous les intérêts ensemble de tous les juges de la terre. » Plus loin il expose les obligations que renferme l'amour de la vérité : « Ainsi, dit-il, si un homme aime le bien plus que toutes choses, il faut, de nécessité, qu'il laisse périr son ami, et qu'il s'expose soi-même plutôt que son bien, autrement ce ne serait pas le bien qu'il aimerait le plus.... » Ces conclusions lui sont habituelles ; elles sont amenées par une logique tranquille et douce, et comme s'il proposait ainsi une loi simple. Dans cette mercuriale encore, il élève les préceptes jusqu'aux personnes, avec une fermeté transparente, qui blesserait singulièrement les susceptibilités des magistrats de notre temps : « Voilà, dit-il, le caractère de l'amour de la vérité et la règle certaine du devoir des juges, sur laquelle chacun peut voir s'il est digne de porter ce nom. Encore que notre dessein ne soit pas de marquer ici ni les personnes ni les choses en particulier, pour ce qui pourrait être du devoir des juges appelés à cette assemblée, nous ne pouvons dissimuler que la plupart ne nous paraissent pas animés de l'amour de la vérité ». Pour voir comment la pureté des sentimens de Domat, combien ses idées dépassent les idées et les habitudes des magistrats de son temps, il faut lire le tableau qu'il trace à la suite. Il signale « ceux qui n'ont de joie que dans la multitude » des procès et dans les longueurs de la chicane qu'ils » fomentent ; ceux qui pour favoriser des animosités, » et pour des différends indignes d'occuper un juge, » instruisent des procès dans toutes les formes ; ceux » qui protégent les mauvais plaideurs, comme l'appui » de leur famille ; ceux qui se rendent eux-mêmes par- » ties, sous prétexte d'intérêt public, pour venger leur » injure particulière, et qui laissent le crime impuni, » s'ils ne trouvent pas leur compte dans la poursuite » du châtiment.... »

Chose singulière ; à cette époque de timide concession envers les magistrats, il sut trouver des paroles franches, presque directes, sans être toutefois reprochables. De nos jours, on s'entoure de nuances, on dissimule l'allusion, on la rend imperceptible, en la chargeant de plis et de voiles. C'est ainsi que les théories passent sans produire de fruits. Domat va plus avant. Ce n'est point, il est vrai, les personnes qui le préoccupent, mais enfin il reproche aux juges qui siégent devant lui, de n'avoir pas l'amour de la vérité, et chaque reproche devait avoir sa portée et son adresse.

La seconde harangue est de 1660. Il y déclare d'a-

Digitized by Google

bord qu'il ne se promet pas un trop merveilleux effet des mercuriales (cela nous semble plein de délicatesse pour ce temps). Il accomplit sa tâche avec le découragement que fait naître l'inutilité, hélas ! trop ordinaire de ces discours : « L'expérience, d'une part, nous » nous fait bien voir qu'une harangue ne suffit pas pour » faire un bon juge; et de l'autre, nous pouvons ajou- » ter que toute l'éloquence humaine est incapable de » produire un pareil effet. » Conseil grave adressé à ceux qui gouvernent, d'avoir à distinguer avec un grand soin, de ne point choisir au hasard et sans le plus mûr examen.

Il compare les fonctions du juge à celles des prêtres. Le juge est pour lui le représentant le plus immédiat de Dieu sur la terre : « De tous les attributs de Dieu, » dit-il, qui ont un rapport particulier aux créatures » raisonnables, nous devons considérer celui de juge » comme le premier, le plus grand et le plus auguste. » Car c'est en qualité de juge que Dieu regarde et » qu'il conduit la créature libre et raisonnable.... Lors- » que Dieu communiqua aux hommes ce titre de juge, » il leur communiqua ce qu'ils peuvent voir en lui de » plus élevé et de plus auguste, et par conséquent il » est véritable que la divinité se communique davan- » tage dans la qualité du juge qu'en aucune autre, sans en » excepter le sacerdoce. Car il y a cette différence bien » remarquable entre la fonction du prêtre et celle du » juge : que le propre du prêtre est d'intercéder, au » lieu qu'au contraire la fonction du juge marque une » nature supérieure, etc.... » Il développe son raisonnement jusqu'à ses conséquences logiques les plus simples, mais qui ne sont pas surabondantes : « Ainsi, lisons-nous dans les livres saints, que les juges exercent le jugement de Dieu même, et non pas le leur. » « Ce qui marque singulièrement, et par dessus tout, ajoute-t-il, » constatant naïvement le fait comme un droit, suivant les habitudes de soumission aux lois existantes, « que c'est son propre pouvoir que Dieu donne aux juges, c'est qu'il leur donne le pouvoir de faire mourir. Car après avoir défendu l'homicide, il n'y a point d'homme qui ait le droit d'en tuer un autre, et il faut dire, selon l'expression d'un père, que c'est Dieu qui tue, lorsque le juge fait mourir..... » Et enfin il conclut ainsi après avoir rappelé ces paroles de l'Ecriture : « *Prenez bien garde à ce que vous faites, car ce n'est pas le jugement d'un homme que vous devez rendre, mais celui de Dieu.* S'il faut donc que les juges rendent le jugement de Dieu et non pas le leur, il est évident qu'ils doivent juger comme Dieu jugerait lui-même. »

C'est presque toujours ainsi une démonstration qu'il poursuit, appuyée à la fois sur le raisonnement et les livres saints. Aussi, après avoir parcouru ces règles, ces préceptes rigoureux et simples, qui ne doit pas s'effrayer de juger, et s'applaudir que cette mission soit remplie par d'autres ! Qui peut se promettre ces qualités si difficiles, si élevées, cette constance infatigable de travail, cette fermeté de conscience, cette vigilance extrême de volonté et de désirs ! Et pourtant celui qui ne les a point est un mauvais juge, quelque compte qu'il tienne des faiblesses de l'homme, si peu d'amnistie indulgente qu'il s'accorde. Les moindres torts, les fautes même les plus légères ne peuvent s'amnistier en ces matières. Si l'on brave trop résolument ces dangers, si l'on s'élève trop facilement au-dessus des exemples, l'on est déjà hors de la voie, et presque coupable, ou prêt à le devenir sans s'en apercevoir. Daguesseau n'a fait que commenter et approfondir tout cela, mais avec ses divisions des diverses qualités du juge, son analyse ingénieuse, sa manière plus littéraire, dès-lors plus répandue et plus féconde. Il s'était nourri de cette substance; il avait grandi autour de l'arbre, et comme sous ses rameaux; la sympathie profonde, et l'admiration qu'il exhale dans ses ouvrages, pour Domat, en témoignent suffisamment.

En 1662, cette langueur de Pascal qui marqua les dernières années de sa vie, avait pris un caractère plus grave. Domat en fut instruit, et partit pour Paris. C'est bien là l'ami sérieux, et qu'aucun travail, aucune de ces excuses si nombreures qu'on se fait dans la vie réelle, ne retiennent. Il veilla auprès du lit de l'illustre et pieux ami, avec une sollicitude infatigable. Dans les momens de calme que le mal laissait à Pascal, ils s'entretenaient sur la religion et les devoirs de la vie. Ils se communiquèrent, durant quelque temps, et sur le seuil de la mort, ces grandes pensées de renoncement, de vertu, d'austérité de conduite, pratiquées d'une manière si admirable par tous les deux. Le malade, bien qu'épuisé par la réflexion et les souffrances, put juger, en ces derniers jours, de la profondeur de pensées et de sentimens de Domat. Aussi, à mesure qu'il s'avançait vers le tombeau, il se livrait davantage, et quelques jours, auparavant il lui confia ses papiers les plus secrets, et mourut le 19 août 1662, à l'âge de 39 ans, de cette sainte mort, comme on sait, dans les bras de son ami.

Domat remit les papiers confiés, à la famille de Pascal, qui les demanda, et il revint à Clermont, sous le poids des émotions profondes que dut éveiller en lui le spectacle de cette fin d'une des plus pures âmes et du plus beau génie de son temps. Combien la gloire dût paraître à Domat de peu de prix et passagère, en présence de cette mort prématurée ! Durant quatre années il ne prononça point de harangues.

L'amitié de Pascal lui avait valu sans doute d'être connu et distingué à Paris. En 1665, les grands jours furent tenus à Clermont; les présidens de Novion, Pelletier et Talon s'y rendirent, et apprécièrent bientôt les qualités éminentes de Domat. Une étroite liaison d'affection et d'estime s'établit entre eux et se continua jusqu'à leur mort. Lorsque ces magistrat quittèrent Clermont, ils remirent à Domat des affaires importantes, et lui confièrent particulièrement le soin de rechercher et de poursuivre la noblesse qui abusait de son autorité. Ce fut là une affaire difficile et périlleuse. Les gentilshommes du pays, les plus dangereux, à cause des entraves que Domat opposait à un exercice tyrannique de leur autorité, conçurent contre lui une animosité des plus violentes : ils se livrèrent même a des menaces de mort. Domat fut inflexible, et accomplit sa tâche avec la fermeté la plus courageuse. Ses ennemis se livrèrent contre lui à une fureur sans mesure. Des coups de feu lui furent tirés, plutôt sans doute pour l'effrayer, que dans la pensée de meurtre, Domat ne se laissa effrayer par aucun acte d'intimida-

Digitized by Google

tion, et parvint à remplir sa mission selon les lois de la justice la plus rigoureuse.

Depuis ses dernières harangues, depuis la mort de Pascal surtout, ses tendances religieuses, et son indifférence pour l'éclat et la gloire, s'étaient raffermies : dans sa harangue de 1666 il exprime le regret qu'au renouvellement des années judiciaires, on ne se borne pas à donner simplement lecture des livres saints.

Il trouve cela plus efficace et plus digne que l'usage de prononcer un discours. « Mais il faut des nouveautés pour plaire », dit-il ; il avertit ainsi, autant qu'il le peut, et en abdiquant le plus possible toute vanité, que les coutumes judiciaires ne doivent pas être une occasion frivole de déployer des pensées heureuses sous une forme agréable, mais qu'elles sont une institution grave, et qui n'est jamais assez bien remplie. « Nous avons remarqué », dit-il, avec quelque grandeur, «que » le dessein des rois qui avaient institué ces assemblées » pour l'instruction des juges, et qui avaient voulu qu'on » y lût tous les ans leurs ordonnances, n'a été qu'une » imitation du dessein que Dieu avait inspiré à Moïse » lorsqu'il ordonna, peu avant sa mort, que toutes » les sept années on ferait une lecture solennelle au » peuple et aux juges, des préceptes de leurs devoirs » qui étaient contenus dans la loi divine. » Il ajoute.... » ils ne pourraient recevoir d'instructions plus simples, plus solides et plus touchantes que celles de » ces vérités divines qui sont l'objet naturel de notre raison, etc. » Mais, poursuit-il encore, « quelque » sujet que nous eussions de souhaiter l'usage de cette » manière divine de parler aux juges, il faut céder à » la coutume, qui demande tous les ans un discours, » mais qui ne pourrait souffrir le même, tout divin » qu'il fût. Notre nature, mêlée de principes opposés, » l'un corruptible, et l'autre éternel, ne peut souffrir » ni la stabilité, ni le changement ; il faut des nouveautés pour plaire, et il faut suivre les mêmes coutumes pour ne pas déplaire.... Nous sommes réduits » à ne dire ici que nos pensées, et il y a même quelque » sujet de les exposer, plutôt que ces vérités divines, » à la curiosité, qui est presque l'unique motif de ceux » qui viennent nous écouter. »

Dans cette mercuriale (nous nous plaisons à citer quelques passages pour établir la manière de Domat), il expose pourtant les préceptes divins, en se les appropriant, et il montre les conséquences funestes du défaut de pratique de ces préceptes. Il caractérise vivement, et sous des couleurs dures, mais vraies, le juge ignorant ou faible : « Le juge faible, dit-il, n'est » qu'une figure inanimée, une statue et un tronc informe, qui déshonore la place qu'il occupe de la divinité vivante, et qui n'est que l'objet du mépris et » de la colère de Dieu et des hommes. » Et en même temps il emprunte à l'Ecriture le portrait du juge fort : « Les premiers des peuples demeuraient, en sa présence, dans le silence et dans le respect ; il était l'objet de l'admiration de la multitude ; ..... sa gloire était » de relever ceux qui étaient sur le point de périr sans » lui. Son cœur était plein de l'amour et du zèle de la » justice, et cette plénitude se répandait et éclatait » au-dehors dans toute sorte d'occasion. S'il lui survenait quelque obscurité dans la recherche de la justice, il s'appliquait, avec une extrême diligence, » pour la découvrir, etc. »

Tout cela pourtant a été répété sous mille formes. Que n'a-t-on pas dit du magistrat et du caractère de ses fonctions ? Aussi trouverions-nous quelque puérilité si nous ne suivions une étude biographique à exhumer ces fragmens d'il y a deux siècles, bien que remarquables pour ce temps. Quel magistrat ne s'est pas imposé ces règles ? Il y a même peu de magistrats qui ne se soient sentis embrasés d'une noble ardeur, et qui n'aient éprouvé, sous l'impression de saines et fortes lectures, le vif désir, la résolution ferme de se maintenir à un état de justice irréprochable, de pleine liberté d'esprit et de conscience inaccessible. Ces momens même, pour ceux qui les ont eus, sont solennels et grands. Mais cela passe, la vie vulgaire reprend le dessus, avec ses tiédeurs, ses facilités non réprimées vers les pentes dangereuses. Aussi voilà en quoi les bonnes lectures ne sont jamais assez faites, et doivent se répéter de temps en temps, et le plus souvent possible. Mais on ne le fait point. On croit savoir et n'avoir pas besoin de relire, et pourtant chaque lecture doit produire inévitablement son fruit en nous, de même que chaque semence nouvelle produit le sien sur la terre mille fois travaillée et remuée. Ainsi devrait faire le magistrat. Ce n'est pas sans raison que, dans un autre sacerdoce, considéré pourtant par Domat lui-même comme moins auguste, des lectures journalières sont prescrites, afin que la vigilance de l'âme soit nécessamment excitée, et que le feu sacré ne périsse point.

Mais, après tout, ce travail même serait-il bien utile ? Depuis qu'il existe des magistrats, les meilleurs, les chefs augustes de compagnies s'ingénient à trouver toujours de nouveaux et irrésistibles moyens de persuasion et d'influence, pour amener le juge à réaliser toutes les vertus nécessaires à ces grandes fonctions. et pourtant comme au temps de Domat, peut-être, le plus grand nombre est encore reprochable, non point pour de grands vices, il faut le dire, mais pour d'autres et non moins périlleux travers, l'insouciance, la mollesse dans le travail, la facilité trop accessible du caractère, les préventions légères et qui troublent l'esprit. Il faut le reconnaître aussi avec Domat, les meilleurs discours ne doivent guère produire et réformer sur ce point. Les caractères sûrs, scrupuleux, inaccessibles, les esprits éclairés, se font eux-mêmes leurs règles, et mieux qu'on ne les leur peut tracer. Aussi faudrait-il s'attacher, avec une vive sollicitude, à les distinguer et à les choisir, non point trop jeune encore, car il faut peu à la jeunesse pour la faire dévier de la pratique des pensées solides et des fortes résolutions, mais après des épreuves nombreuses et une certaine attente, pendant lesquelles le caractère puisse se fortifier, s'affermir et contracter des habitudes indestructibles. Oui, oui, cherchez les caractères, surtout pour les magistrats ; un caractère sûr contient d'ailleurs, et presque toujours, un esprit éclairé.

Les enseignemens que Domat a exposés dans ses premières harangues, se retrouvent dans celles de 1671, et celles qui suivent. C'est un peu le même thème, diversement varié, et quelquefois reproduit sous la même forme. Ces harangues n'étaient point destinées

Digitized by Google

à l'impression, et ce qui préoccupait Domat, c'était de remplir sa tâche. Il s'inquiétait peu de ce qu'il avait dit les années antérieures, pourvu que chaque discours contînt son fruit, bien que plusieurs fois offert et légèrement dissimulé. Cependant, même aujourd'hui que toutes ses harangues ont été réunies, et qu'on les peut lire sans s'interrompre, faut-il convenir que ce soient véritablement des répétitions stériles ? N'y a-t-il point dans ces éternelles reproductions d'une vérité immuable, et qu'on ne saurait trop redire, le signe d'une obstination salutaire : l'*amour de la vérité* et *de la justice*. C'est là toujours l'idée fixe de Domat, son texte inépuisable, et qui contient tous les autres. Qu'il s'y vînt heurter souvent, et s'y briser même quelquefois pour sa vanité ? que lui importait, pourvu qu'il fît produire à ce texte ses conclusions naturelles : simple, mais utile manière encore ; persévérance parfois naïve, mais toujours forte, vigoureuse, salutaire surtout pour l'exemple, et le témoignage de conviction ferme qu'elle donnait de son auteur. L'*amour de la vérité et de la justice* ne comprend-il pas tous les brillans développemens donnés à cette maxime par Daguesseau : l'*attention du magistrat*, la *science du magistrat*, la *gravité du magistrat*, la *prévention*, l'*amour de son état*, et tout le reste ?

Il faut remarquer peut-être que le magistrat n'a guère d'autre moyen d'établir la supériorité de son esprit, et surtout la culture de son âme, que par les *harangues*. Les œuvres de droit s'altèrent, hors les exceptions glorieuses comme pour Domat, et perdent de leur prix. Mais ce qui peut rester et proclamer en tout temps les qualités éminentes du magistrat, c'est l'expression élevée qu'il en laisse après lui. Tout l'homme peut se trouver dans ses discours. Les préceptes que réclament tous les ans la magistrature et le barreau, embrassent l'horison le plus vaste, les aperçus les plus divers, les incursions les plus nombreuses au sein de toutes choses. Aussi l'esprit et le cœur peuvent s'y déployer à l'aise, sans dépasser les limites raisonnables et sages de la coutume. C'est ainsi que le magistrat peut laisser de soi une trace animée et vivante (ce qui doit surtout lui importer), produire quelquefois ses qualités littéraires, rattacher les travaux juridiques qui meurent, aux travaux des lettres, poussés, comme l'avait fait Daguesseau, à des degrés de culture et de perfection, qui survivent davantage, et quelquefois même ne meurent plus.

C'est ainsi qu'en notre temps, où les lettres retiennent tant à elles les jeunes esprits, et ont tant de charmes, peut-être même parce qu'elles s'affaiblissent surchargées de vocations nombreuses et un peu factieuses, ils pourraient encore, tout en se maintenant par des études juridiques soutenues, se rattacher aux études morales, qui sont toujours littéraires, quelles que soient les fonctions qu'ils poursuivent. Dans la magistrature ou le barreau, cela leur est possible, nécessaire même, pour les conseils qu'on y puise et qu'on ne trouve que là. Où que l'on soit on peut laisser l'empreinte de ses idées, de son caractère, c'est-à-dire de ce qu'on appelle le talent. C'est là une tâche glorieuse, et neuve encore, quoique tant essayée. Et s'il se trouve dans les lettres tant de modèles et d'inaccessibles beautés, dans les carrières juridiques, au contraire, la voie est presque vide ; aussi depuis ces dernières années, combien cherchent à s'y produire, et le font même avec bonheur. Ne semble-t-il pas que le droit a conquis une place nouvelle, qu'il a sa littérature plus sobre, plus mesurée, moins ambitieuse, et par là aussi peut-être plus abordable que l'autre ?

S'il est des défauts que l'on pourrait reprocher à Domat, dans ses dernières harangues, pour cette sorte de lassitude qui le portait à reproduire les mêmes préceptes, il faut reconnaître néanmoins tout le mérite des premières. N'eût-il survécu que cela de lui, celui qui les parcourrait aujourd'hui admirerait encore la puissance d'amour qui s'y révèle pour *la vérité*, pour *la justice ;* et songeant aux grandes âmes ignorées que la mort emporte si souvent tout entières, il dirait que celui-là aussi avait dû être un grand magistrat, une intelligence vigoureuse, une conscience droite, et il regretterait qu'on ne l'eût point placé à un rang illustre, dans une position éminente, où les qualités de l'âme et de l'esprit eussent pu se révéler et briller d'un plus vif éclat.

Cependant, au sein de ses travaux, les soucis de la famille venaient agiter Domat ; la vie réelle le sollicitait. Dans ses dernières harangues, les inquiétudes particulières percent souvent. Il eut un nombre considérable d'enfans : treize, disent les mémoires. Les privations domestiques se fesaient sentir avec amertume. Ces profits éventuels que les magistrats alors retiraient des procès, lui était dus plus légitimement qu'à un autre ; ses obligations de chef d'une famille si nombreuse lui fesaient un devoir de ne rien négliger, tout en rentrant dans la limite de la probité, même la plus sévère ; mais cette position difficile elle-même éveille ses scrupules et ses craintes. Il s'arme de rigueur pour châtier dans le magistrat l'amour des richesses, l'avarice ; c'est le sentiment qui domine et qui revient toujours dans ses dernières harangues ; c'était là, en effet, le trait vif, douloureux, le sujet de ses préoccupations, de ses sollicitudes intérieures. Il veut qu'une haute pensée de conciliation, de désintéressement, d'économie pour les parties, dirige sans cesse le magistrat ; il se plaint qu'il n'en soit pas ainsi. Il poursuit et flétrit l'avarice de ses sentences austères ; et afin de donner lui-même un solennel exemple, après avoir employé tous ses efforts à arrêter l'entraînement funeste des plaideurs, il renonçait à sa taxe ; il ne prenait rien des droits les plus légitimes. N'y a-t-il pas là quelque grandeur, et pourrait-on dire, un sublime renoncement dans cette généreuse pratique de ses fonctions.

Cependant les charges de sa famille croissaient, Domat était parvenu à l'âge de quarante-cinq ans à peu près ; la *vie réelle le sollicitait* toujours davantage par la voix de sa femme, de ses enfans, de ses proches sans doute et de ses amis. Souvent avec cette pureté de pensées et d'actions, contractée dès les premiers temps de la jeunesse, les années passent sans qu'on y songe, l'on parvient à l'âge des obligations envers les siens ; l'on s'est retardé avec bonheur, avec enthousiasme dans les aimables sentiers du devoir, des positions modestes et désintéressées, dans ce cours paisible éloigné de la richesse, et ainsi l'on arrive au milieu de la carrière à ne recueillir que cette unique fortune de probité, d'honneur, d'estime, et à n'avoir

Digitized by Google

rien fait pour les autres biens. Alors, et engagés surtout dans le mariage, les plus fermes, les plus heureux de cette existence droite éprouvent aussi leurs inquiétudes, semblent se réveiller comme d'un songe et se trouvent tout surpris, comme s'ils eussent marché dans une fausse voie.

Domat dut éprouver, lui aussi, ces douleurs cachées que le soin de la famille et les préoccupations de l'avenir éveillent en toutes les natures bien faites. Il avait passé dans les fonctions publiques et la pauvreté ses années de force. Par ses connaissances étendues, sa probité rigoureuse, ses habitudes modestes, il était devenu l'oracle, comme on a dit, et l'arbitre de la contrée. Aussi, sollicité, tourmenté par les siens, il eut la pensée d'abandonner les fonctions publiques, pour se livrer au travail plus productif du cabinet.

Mais les scrupules vinrent l'assaillir en foule : il se disait que pour des vues toutes personnelles, ce serait manquer à ses devoirs envers la société; que nous n'étions pas dans le monde pour penser à nous, comme il l'avait dit souvent dans ses harangues. Cependant la famille aussi avait ses droits que la conscience ne pouvait condamner. Au milieu de ces incertitudes, et n'est-ce point là un trait d'une naïveté touchante, d'une simplicité véritablement primitive et antique, et le plus heureux peut-être de sa vie, un jour, sans prévenir personne, il partit de Clermont, et s'achemina vers Alet, pour aller consulter l'évêque, M. Pavillon, caractère noble et grave, et lui soumettre ses doutes.

Domat n'avait point choisi une conscience indulgente, ni portée aux concessions en ces matières; et n'est-ce pas ici encore un témoignage de plus de sa sincérité et de sa pureté d'intention ? En vérité, ne faut-il pas admirer encore, nous arrêtant trop souvent, et presque à chaque pas de cette vie, dans les actions même les plus humaines de certains hommes, cette droiture inaltérable qui ne se trahit jamis, et ne cherche point à se tromper elle-même dans ses plus secrets mouvemens et les plus inaperçus.

M. Pavillon combattit la pensée de Domat avec douceur, mais aussi avec hauteur de vues, en invoquant le devoir et les obligations sacrées : « Dieu vous a mis à cette place, lui dit-il, vous ne la pouvez point quitter. Vous y avez fait le bien, continuez-le; vous y êtes devenu (mêlant sans doute à ses conseils, supposons-nous, l'éloge mérité, non pour amollir, mais pour raffermir et relever) le représentant de la justice, l'oracle aimé et redouté; vous n'avez point le droit de vous soustraire à votre charge ». Domat écouta les conseils sans essayer de les combattre; fortifié par M. Pavillon, il revint à Clermont, et ne songea plus, dès ce moment, à abandonner ses fonctions.

S'il eût obéi à d'autres influences, Domat n'aurait pas sans doute survécu. Le travail de tous les jours et sans loisirs l'aurait enlevé bientôt à ses études commencées, et il n'aurait jamais songé à faire un livre. Il serait mort comme il avait vécu jusque-là, laissant, pour quelques années, dans sa province, un nom estimé, come tant de ces noms modestes et ignorés dans la plupart des barreaux de France, et que l'oubli couvre sitôt. C'est ainsi, le plus souvent, que ce que nous croyons nous être le plus contraire, est ce qui tourne principalement à nos succès durables. Où que l'on soit, il n'est point sage de se montrer trop inquiet de l'avenir, de la gloire, comme on l'entend. Il faut mettre un peu d'abandon dans la vie, et ne point toujours et tant chercher à devenir ce que nous voudrions être. Le terme inaperçu vaut souvent mieux que le but tant poursuivi et tant envié.

Ce fut sans doute durant ces longues années passées au parquet, qu'il essaya de répandre quelque méthode dans l'étude des lois romaines, quelquefois répétées ou disparates, de grouper plusieurs lois dans un article, de résumer et comme à tenir sous un principe, une foule de principes épars et susceptibles d'interprétations captieuses. Ainsi pourrait-on dire qu'il a fait tenir presque toutes les lois romaines dans un livre de moyenne étendue, et susceptible d'être réduit en un petit volume; ce travail lui donna l'idée des *lois civiles*. Il l'avait entrepris, dit-il, pour ceux de ses enfans qui se destineraient à la robe; mais est-ce bien là le but véritable? n'est-ce pas plutôt l'humble prétexte, la cause seulement avouable par les hommes de ce temps, et comme si toute pensée de publicité, de vanité ne leur eût point été promise. Nous pensons même que Domat songeant à lui aussi, à la gloire, avait commencé son ouvrage dans la jeunesse, à l'époque de l'ardeur, dans tout l'éclat de Pascal et de ses amis. Il y a même, dans le premier chapitre des *Lois civiles*, des passages qui rappellent tout-à-fait Pascal, et les amitiés de Port-Royal. Cela nous a rappelé aussi la préface d'un livre dont l'auteur est devenu plus tard l'historien de Port-Royal, comme s'il y avait dans les positions, dans la pensée, dans l'âme de certains hommes, des rapprochemens, des similitudes profondes bien que lointaines, mais qui se retrouvent encore après des siècles, au même point, au même lieu.

Le chapitre *des Amitiés*, introduit dans *les lois civiles* comme une conséquence naturelle des principes exposés, mais en réalité surabondante peut-être, ne s'y trouve rattaché, que parce que les amitiés avaient tenu une grande place dans la vie de Domat. Ce chapitre fut retouché sans doute et réduit à quelques pensées graves, car Domat avait aussi sur l'amitié son code, ses règles certaines, et qu'il garde : « On ne » doit pas entrer dans le détail des règles particulières » des devoirs des amis, dit-il, il suffit d'avoir remarqué, sur *les Amitiés*, ce qui s'en rapporte à la so» ciété. » Ces amitiés, il les juge un peu de haut et de loin, fortifié même contre leurs douceurs par les épreuves. Les amitiés, pour lui, doivent être calmes, modérées dans leur élan par les sentimens du devoir et de la justice : « Lorsqu'un des amis viole l'amitié, ou par quelque infidélité, ou manquant à des devoirs essentiels, ou exigeant des choses injustes, on peut rompre l'amitié, ou, ce qui est plus doux, la dissoudre sans rupture. » Tout cela est grave en lui, comme en un ami qui sait la vie, et accoutumé par la mort ou l'indifférence aux amitiés qui se dénouent.

On est obligé de découvrir souvent, avec quelque effort, les sentimens sous ces écrits, plutôt qu'on ne les rencontre. Les tendres amis de ce temps ne prodiguent point les secrets du cœur et les déceptions : ils cachent avec soin les blessures intérieures; et au lieu d'exposer ce qu'ils ont éprouvé, ils ne montrent que ce qu'on doit pratiquer. C'est là peut-être ce qui

Digitized by Google

donne de la durée à ces œuvres, comme aux livres qui contiennent plutôt le précepte que la plainte.

Il est facile cependant de voir que toutes ces émotions qui se répandent par tout aujourd'hui comme des secrets privilégiés de l'âme, ont été de tous les temps ressenties par les natures délicates et fortes, et que Domat aussi les avait connues sans en rien dire. Même, de nos jours, se retrouve le langage : ainsi au chapitre des *Amitiés*, il en déroule les causes, et il signale, comme garanties de leur durée, « l'égalité de conditions, la conformité d'âges, de mœurs, d'inclination, de sentimens, et cette pente réciproque à aimer et à servir, etc.... »

Domat avait vieilli dans ses fonctions et approchait du terme, avec regret de ne rien laisser de lui. Après avoir touché aux hommes les plus illustres de son époque; sans avoir retiré de leur commerce la plus modeste part de gloire, il dut en éprouver la tentation, le vif désir, et sans doute même l'aspiration douloureuse et refoulée. Il y a de ces natures, même parmi les plus modestes, les plus résignées, les plus effacées, si l'on peut dire, et qui se sentent invinciblemeni entraînées, malgré cela, vers un peu d'éclat et de renom. Pour ces natures aussi la vie n'a point de sens, si elle n'est employée à fonder quelques souvenirs. Domat, arrivé à un âge avancé sans avoir rien produit, autrefois l'ami de quelques-uns morts plus jeunes et à jamais illustres, dut s'effrayer pour lui-même de la différence des destinées et de l'emploi du temps. Il conçut alors, nous le croyons, la pensée non de travailler pour ses enfans, mais d'achever son œuvre. Pendant plus de trente années de tentatives et de découragement, d'ardeur et de lassitude, cette pensée dut le prendre et le quitter souvent, ainsi qu'il arrive aux esprits difficiles et prudens. Mais en même temps ce travail considérable avait dû se poursuivre et avancer jusqu'à sa conclusion entière, lorsque les années venant, l'âge pressant, et sûr d'ailleurs de lui-même, Domat voulut enfin le confier à quelques amis, non point comme on l'a dit, sans vue ultérieure de publicité, mais sans doute, comme c'est l'histoire d'un grand nombre, pour s'y faire exciter et contraindre: heureuse et légitime faiblesse, impulsion naïve et timide de la personnalité qui ne s'abdique jamais, et qui se remue plus ingénieuse et plus active sous les glaces de l'âge, et lorsque la vie va nous quitter.

Ainsi avons-nous vu naguère M. Berryer, le père du grand orateur, saisi, à quatre-vingts ans, du désir de la publicité, et publiant à cet âge ses souvenirs du barreau, à défaut d'autres livres, et comme s'il n'eût pas voulu mourir sans laisser quelque chose de lui.

Les amis de Domat l'engagèrent à montrer ses notes aux premiers magistrats du parlement de Paris. Il se décida à entreprendre encore le voyage. Il était tard déjà, mais les secrets avertissemens emportent et font commettre dans la vieillesse ce que dans les premières années on appelle les folies de l'âge; il ne recula point devant les fatigues. Il se rendit à Paris en 1681. Les magistrats consultés trouvèrent le travail de Domat si utile, qu'ils en parlèrent au roi. Louis XIV si jaloux de recueillir pour son règne toutes les richesses et tous les talens, donna ordre à Domat, en lui assurant une pension de 2000 livres, de continuer son ouvrage, de le revoir et de le publier. Dès ce moment, Domat s'établit à Paris pour y mettre la dernière main sous les conseils des maîtres, et en surveiller lui-même la publication. Il consultait surtout beaucoup M. Daguesseau, le père, son compatriote, et le jeune M. Daguesseau lui-même. M. Daguesseau, qui était alors conseiller d'état, en lui rendant un jour un cahier qui traitait de l'usure et que Domat lui avait soumis, lui dit : « Je savais que l'usure était défendue par les lois, mais je ne la savais pas contraire au droit naturel, votre écrit m'en a persuadé. » Domat employa douze ou treize années à revoir son livre *des lois civiles*. Ce ne fut que vers la fin de l'année 1693, qu'il se décida enfin à le livrer à l'impression. Il faut imiter ces scrupules, ces frayeurs naïves, ces vives craintes de la publicité, qui ajournent sans cesse, et ne croient jamais l'œuvre suffisante. Il faut admirer ce respect de soi et du monde, ces hésitations à se livrer avec tous ses trésors, les plus précieuses choses de l'esprit, au temps présent, et surtout aux juges plus sévères et inconnus de l'avenir. Enfin, en 1694, les *lois civiles* parurent, l'ouvrage eut tout le succès attendu; et aussi, comme l'âge pressait, Domat se mit à revoir avec une grande activité, son droit public. Mais la mort le surprit en 1696, le 14 mai, à l'âge de 70 ans et quelques mois. Il succomba aux douleurs d'asthme et à une maladie de la pierre, dont il avait éprouvé souvent les douleurs. Il fut inhumé, suivant le vœu qu'il en avait exprimé en mourant, dans le cimetière de St-Benoit, sa paroisse. L'année suivante fut imprimé, par le soin de ses amis, son traité du *droit public*, qu'il n'avait point oser publier. Il laissa cinq enfans, trois filles qui moururent dans un âge très avancé, et deux fils. Il venait de fonder pour eux par ses ouvrages un patrimoine plus durable, plus profitable même qu'il ne l'eût fait dans les travaux de la pratique. Le plus âgé fut nommé chanoine à Clermont, l'autre conseiller de la cour des aides dans cette ville.

Tel est Domat, que les jurisconsultes qui l'ont suivi ont reconnu comme un des plus grands maîtres, que Daguesseau plaçait au-dessus du prince des jurisconsultes, de Tribonien, pour l'ordre et la sûreté de l'esprit. Notre auteur moderne, M. Troplong, lui reproche de n'avoir pas de science; on peut accepter le reproche, car il est légitime, bien qu'il n'enlève rien à la gloire de Domat. Il interprétait et discernait les lois, plus d'après les textes et sa raison supérieure, que d'après les opinions des commentateurs, et les controverses. Aussi ce n'est point la science qu'il faut chercher en lui, mais non plus l'hérésie, c'est plutôt le trait de lumière, le jugement sûr, la décision équitable appuyée sur le sens naturel du texte, et la connaissance étendue des lois romaines.

Domat se rapproche infiniment davantage de M. Touillier et des jurisconsultes de cette école, que de celle de M. Troplong. Il représente plutôt l'autorité légitime de la raison, dans l'interprétation de la loi, que l'exposition et les déductions historiques des discussions interprétatives. Il n'a rien de cette ardeur investigatrice, de cette curiosité infatigable qui n'est satisfaite que lorsqu'elle a établi la généalogie d'une opinion. Domat n'est pas un jurisconsulte critique dans ses ouvrages, bien qu'il le fût éminemment par son esprit, bien qu'il ait dû l'être pour avoir marqué les lois com-

Digitized by Google

munes d'un signe infaillible, pour les avoir sûrement distinguées au sein de ce nombre infini de règles, qui fesaient dire à un auteur contemporain de Domat, et déjà nommé : « J'avais comparé les lois du digeste aux dents du dragon que sema Cadmus, et dont il naissait des gens armés qui se tuaient les uns les autres. La lecture de Domat m'a fait changer d'avis, et m'a fait voir dans cette science une raison que je n'y avais pas vue jusque-là. »

Domat a pu faillir quelquefois au point de vue de la science critique, quoiqu'il ait fait lui aussi de la science, mais telle que la voulait son époque, non point de la science qui explique, qui commente, mais plutôt qui crée et qui régénère.

D'entre tous les jurisconsultes qui ont laissé un nom, l'auteur *des Lois civiles* est celui qui remplit le mieux ces conditions de modestie naïve, de hasard heureux, de mérite patient et timide qui assure une place dans l'avenir. S'il eût travaillé autrement, avec la préoccupation d'un ouvrage à terminer, comme il arrive toutes les fois qu'on est pressé par l'œuvre et qu'on en veut jouir, aujourd'hui peut-être serait-il entièrement effacé, ainsi que tant d'autres; et son livre serait-il couvert par l'oubli comme les œuvres précipitées, qui perdent inévitablement après les années, des conditions de leur durée, en raison de l'ardeur, de l'impatience qu'on a mis à les terminer et à les produire.

La gloire lui vint trop tard et seulement pour couronner cette vie qui avait toujours été un peu souffrante et privée; il n'eut point le temps de se lasser et d'épuiser les émotions que dut lui faire éprouver, à son âge, le soleil si tard venu. Il ne mourut pas, comme les plus grands de nos jours, désabusé même de cette illusion *la plus revesche*, comme dit Montaigne, la dernière qui survive et la plus profonde. Il s'éteignit dans cette jeunesse nouvelle si riche, si fraîche, que refait l'initiation aux livres, à la publicité, aux succès durables, mais qui vient sitôt aujourd'hui, se confondant presque avec l'autre jeunesse et passant comme elle.

Combien y en a-t-il parmi nos grandes existences agitées, qui puissent ainsi, à la fin de la carrière, en récapitulant tout leur temps de bruit et d'éclat, compter ainsi deux années aussi pleines, aussi pures, aussi doucement émues, et dans la gloire plus voisine du bonheur !

Aussi à tous ceux que préoccupe tant l'inquiétude et le désir d'une célébrité qui fuit sans cesse, désirons pour leurs travaux et pour eux-mêmes la récompense la plus lointaine, et après laquelle il n'y ait plus de retours. A toutes ces agitations impatientes et qui comptent les années obscures, comme des années ennemies de la gloire, souhaitons qu'elle ne leur vienne que vers la fin, et que cette consolatrice puissante, qui rajeunit et enivre les plus las, les plus vieux, leur serve à oublier un peu les tristes avertissemens de l'âge, et à couvrir de quelques fleurs, et des plus désirées, les avenues de la tombe.

LITTLE.

LE CONTREBANDIER DES PYRÉNÉES.

Il existe encore de nos jours une classe d'hommes qui vivent au sein des dangers: ils se tiennent, pour ainsi dire, à cheval sur les frontières, un œil sur la terre étrangère qui les repousse, l'autre sur la France qui les rejette : ce sont les contrebandiers. Je vais prendre dans l'histoire d'un de ces hommes étrangers une aventure faite pour intéresser le lecteur.

Brice avait commencé par être séminariste, puis il s'était fait soldat: mais trouvant la subordination militaire mille fois plus odieuse que la sequestration ecclésiastique, il avait déserté. De déserteur à contrebandier, la distance est petite et le pas est facile pour un enfant des montagnes. Aussi Brice eut-il bientôt fait le pas et franchi la distance; toute l'activité de son esprit s'employa désormais à *jouer*, comme on dit, *des tours* à la douane : audacieux et décidé, il pratiqua ouvertement la contrebande au milieu des coups de fusils dont les douaniers le poursuivaient, et qu'il leur rendait quelquefois, lorsque le danger devenait pressant et que sa charge n'était pas trop lourde. De façon que la réputation de Brice s'étendit sur tout le versant pyrénéen, son nom devint un nom générique et collectif qui servait de couvert à tous les contrebandiers : et lorsque, par malencontre, un homme était trouvé mort dans les montagnes, on disait : c'est Brice qui l'a tué !

Brice devint donc, presqu'à son insu et certainement sans qu'il y aidât, le héros des cours d'assises, et plus d'une fois l'arrêt de mort fut prononcé contre lui.

I.

LA SAINT-JEAN.

Toutes les fois que Brice se rapprochait des vallées, il avait des momens de sombre humeur. Il songeait alors à tous ses bonheurs perdus, aux joies de la famille qui lui manquaient, aux plaisirs de la société que son éducation et son intelligence exercée lui faisaient comprendre et dont il était séparé sans retour.

Digitized by Google

Brice et Chat-au-guet devant la procession.

— Ce soir-là il se trouva plus triste encore que d'habitude : c'était la veille de la St. Jean, et le lendemain était fête à Vielle-d'Aure, dont il n'était distant que de la hauteur d'une montagne.

La nuit était venue ; les brandons de réjouissance étaient allumés sur tous les hauts sommets et ceignaient l'horizon d'une couronne radieuse. Les souvenirs d'enfance et de clocher vinrent à ce spectacle assaillir l'ame de Brice, et une voix semblait lui dire : « Vois la » belle soirée ! et comme la terre est en fête aujourd'hui ! tout brille et resplendit : la nature semble se » parer pour cette nuit sainte de tout le luxe de sa végétation épanouie. Sens-tu ces grands parfums que les » vents secouent des arbres de la montagne, pour les » répandre dans l'air attiédi ? il vient de tout côté » comme une agaçante émanation de fraises mûres. » Oh ! c'est un beau temps que celui-ci ! il donnerait » un avant-goût de volupté même aux sens d'un vieillard. Pense donc ! c'est la veille de la St. Jean ! la » terre est si belle qu'à l'instant de minuit, les anges » vont venir s'y reposer : ils souffleront sur les eaux ; » et sous le charme de leur haleine, l'eau deviendra » tiède et embaumée et les fontaines couleront un flot, » un seul flot de vin et de miel ! Le Juif-errant prend » même un instant de repos et Dieu oublie de lui dire : » Marche !... »

Aussi Brice ne fit-il que répondre à cette voix intérieure, lorsqu'il dit à Chat-au-Guet son compagnon.

— Quoi qu'il puisse arriver, je passerai la journée de demain à la vallée d'Aure ! veux-tu m'accompagner ?

— Volontiers, capitaine ! Aussi bien j'ai besoin, pour me distraire, de voir des filles qui dansent et des hommes qui boivent.

Or Brice venait tout fraichement encore d'être condamné aux assises ; son nom se trouvait dans toutes les bouches, son signalement se chantait en complaintes, et sa tête était à peu près mise à prix. Mais qui ne sait que le danger invite et attire, et que le vertige ne se trouve qu'aux bords des précipices ?

Le lendemain de grand matin, les contrebandiers se mirent en marche, Brice, paré d'un beau costume catalan qui donnait encore plus de magnificence à ses formes musculeuses ; culottes en velours, gilet court à paillettes, veste en cœur brodée, chapeau cônique enrubanné, le pied protégé par des spadrilles d'un admirable travail dont les cordons de soie montaient serrer sa jambe vigoureuse. Quant à Chat-au-guet, il

Digitized by Google

portait un costume de *Dinero*, moitié soldat, moitié valet.

Ce fut un beau spectacle qui se présenta devant leurs yeux à la descente de la vallée. Quatorze villages abrités sous le giron des montagnes, groupés et serrés comme un famille peureuse qui fuit les avalanches et l'inondation qui menacent des hauteurs; quatorze villages, enfouis au milieu des fleurs comme des nids d'oiseau au sein des blés florissans! Les cloches se répondaient au loin et répandaient dans toute la vallée un joyeux bruit de fête. Les chants des processions champêtres se transmettaient sur l'aile des vents printaniers, et l'on sentait partout un parfum de foins verts et de fleurs écloses. L'on voyait la procession, chantant les litanies des saints, serpenter autour des bannières, déployées à l'air; un chœur de jeunes filles, vêtues de blanc, précédait le cortége.

Brice attendit, les bras croisés, à l'ombre d'un hêtre, que la procession fût passée, pendant que son dévot compagnon se tenait à genoux et les mains jointes.

Les jeunes filles, qui dévançaient le cortége, s'arrêtèrent tout près des contrebandiers, et les cantiques sortirent de leurs frais gosiers, doux et pénétrans comme les senteurs matinales qui s'échappent des buissons épanouis. Brice, perdu dans les souvenirs douloureux de son enfance, demeurait immobile et glacé. Les jeunes filles cherchèrent, pour attendre la procession qui s'avançait lentement, la même ombre qui s'étendait sur les deux contrebandiers. Chat-au-guet regardait curieusement sans discontinuer ses patenôtres, Brice ausi leva les yeux, et, dès ce moment, son regard resta fixé avec une amoureuse persistance sur cette volée de jeunes filles qui s'abritait sous la feuillée.

Enfin le Saint-Sacrement arriva sous son dais triomphal; l'encens monta dans l'air en colonnes diaphanes, les chants redoublèrent : Brice était encore debout!

Une jeune fille se détacha du groupe et fit à l'entour d'elle une aspersion odorante de fleurs effeuillées; puis elle reprit le cierge qu'elle avait remis à une de ses compagnes et regagna sa place au devant du pavillon qui s'ébranla à la marche des jeunes filles qui le portaient. Ce fut alors que Brice s'agenouilla en posant la main sur son cœur, mais son regard ne perdit pas un instant de vue la blanche pléiade qui s'éloignait. Enfin lorsque la direction de ses yeux fut interceptée par le mouvement de la procession, il écoutait encore; et lorsque les voix se confondirent dans l'éloignement, il baissa la tête et sa préoccupation devint si forte, qu'il n'entendit point la voix de Chat-au-guet qui s'était relevé avec un soupir de soulagement en criant à Brice que la procession était passée.

Cependant le cortége revenait sur ses pas, et les voix étaient si rapprochées, qu'on pouvait les distinguer et les reconnaître. Brice alors releva vivement la tête. Les chanteuses, en repassant, regardèrent les deux étrangers avec curiosité: la jeune fille qui répandait des fleurs et portait un cierge, tourna à son tour ses regards sur eux; sa figure avait plus de finesse et de blancheur que les visages de ses compagnes, ses formes plus de grâce et de distinction; et la lueur du cierge répandait sur ses traits des teintes si chaudes et si divines que Brice eut l'air d'être naturellement à genoux pour invoquer un ange. Cette attitude d'adoration muette n'échappa point à l'attention de la jeune fille qui cacha sa rougeur au milieu de ses compagnes. Mais un instant après elle retourna la tête; Brice la contemplait toujours!....

II.

LE LION AMOUREUX.

Comme le contrebandier dépensa beaucoup d'argent dans la journée, tout le village fut bientôt persuadé que c'était un grand seigneur castillan qui voyageait *incognito*. C'était justement l'époque où beaucoup d'espagnols, compromis dans les affaires politiques, passaient en France; et Chat-au-guet, qu'on prit pour un domestique de Brice, eut l'indiscrétion d'avouer que son maître était un cousin du général Mina, chargé de recruter dans les Pyrénées des soldats pour les bandes constitutionnelles et d'acheter des fournitures pour la campagne qui allait s'ouvrir.

Le soir venu, Brice fut à la recherche de la belle inconnue de la procession. Comme le temps était magnifique, le bal se donnait en plein air, sous l'épaisse feuillée des chênes séculaires. La Neste coulait près de là, et son doux murmure servait de délicieux accompagnement à la musique champêtre; les danses se formaient, et de toutes parts affluait vers un centre commun la foule des amans et des curieux attirés par cet irrésistible attrait de fête universelle.

Brice trouva bien vîte celle qu'il cherchait, entourée d'un groupe de danseurs qui lui faisaient fête. Il s'avança vivement vers elle, et, sans indécision comme sans embarras, il l'invita à danser, en donnant à sa voix cet accent guttural, qui distingue le parler de nos voisins d'Outre-Mont. La jeune fille accepta, non sans rougir; mais à peine entraient-ils en danse, qu'un monsieur s'avança vers Brice, et le saluant profondément lui dit en espagnol:

— Señor, je suis le directeur des douanes et je vous remercie du plus profond de mon cœur de l'honneur que vous faites à ma jeune pupille, Marguerite; je sais qui vous êtes, señor, et c'est une noble cause que la vôtre: aussi, je vous supplie, au nom de l'admiration que m'inspire votre illustre cousin, le général Mina, de regarder ma maison comme la vôtre, et de ne pas accepter d'autre hospitalité que celle que je vous offre.

Brice, muet de surprise, considéra long-temps celui qui parlait ainsi, mais il se rassura bientôt en voyant son teint aviné et sa physionnomie débonnaire; et tenant d'une main la main moite et frémissante de Marguerite, il prit de l'autre celle que lui offrait le directeur et répondit :

— Pour vous prouver, monsieur, combien je suis sensible à l'honneur que vous me faites, j'accepte.

Et Brice fit danser Marguerite.

Cependant le directeur, tout fier du résultat qu'il venait d'obtenir, présenta, le soir même, le cousin de l'illustre général Mina à tous les notables du village. Brice fut affable et poli comme un véritable seigneur castillan : le directeur était enchanté.

Pour mieux constater son identité, le nouveau don Jose de Rita acheta le lendemain deux mules au direc-

Digitized by Google

teur, toujours au compte de l'armée de Mina, et les paya en bon or d'Espagne.

— « Deux bêtes magnifique, don Jose, dit le directeur en recevant les quadruples, et comme vous n'en trouverez pas samedi à la foire de Guchen. Si je pouvais vous y accompagner! mais nous devons toujours être sur le qui vive; la bande de Brice ne nous laisse pas un instant de répit. »

— « J'ai beaucoup entendu parler de ce Brice, dit le faux don Jose : pourriez-vous me donner des détails sur son compte ? »

—« Des détails?... certainement... Ce n'est pas difficile, je l'ai vu comme je vous vois, c'est un homme qui.... Demandez plutôt à ma pupille, Marguerite. »

— « Tout ce que je sais de lui, dit celle-ci, me fait horreur et pitié : cet homme est un misérable malfaiteur qui ne craint plus ni la justice de Dieu, ni la justice des hommes. »

— « Un homme qui vole et qui tue.

— « C'est à dire qui vole... le bureau des douanes, et qui tue... en se défendant, répondit Brice qui s'animait. »

« Comment! pour vous non plus, Mademoiselle, cette vie d'aventures menées à terme et de périls sans cesse surmontés n'a rien qui séduise votre imagination ? »

— « Non, Seigneur! j'ai vu de trop près les malheurs que cet homme a causés et les désolations qu'il a fait naître. »

— « Pauvre Brice! si nul ne prend intérêt à lui.... Comment ne deviendra-t-il pas impitoyable, s'écria Brice. »

— « Patience! dit le directeur, nous allons y mettre bon ordre. »

Brice ne dit plus rien, seulement il considéra Marguerite, comme s'il eût dû se faire à l'idée de sa perte; et cette idée lui parut insupportable. Dès lors son parti fut pris. Brice avait une de ces organisations qui ne se tiennent bien qu'aux extrêmes.

— « Vous permettrez, dit-il, que j'expédie mon domestique jusqu'à la frontière d'Espagne remettre ces deux mules ? Ainsi il aura le temps de revenir ici pour la foire de Guchen.

Il prit son compagnon à l'écart, et lui dit à l'oreille:

— « Chat-au-Guet, il faut, entends-moi bien ! il faut qu'une trentaine de nos compagnons se rendent ici vendredi soir pour attaquer l'entrepôt de la douane; je réponds du succès. Ils pourront même arriver jusqu'au village sans être remarqués, au milieu de l'affluence qu'attirera la foire de samedi; je leur donnerai le mot d'ordre et le signal. Tu m'as compris ?...

— « C'est dit, capitaine !

— « Fais de ces mules tout ce que tu voudras. A vendredi soir ! adieu !

III.

UN ENLÈVEMENT.

Le sentiment qui emportait Brice vers Marguerite avait été trop prompt, et devenait trop violent pour laisser au contrebandier le temps de s'assurer s'il était partagé. D'ailleurs Brice eût hésité à aventurer le bonheur de son avenir sur une première impression de jeune fille : il sentait bien que tout ce frêle échafaudage d'amour s'écroulerait devant un changement de nom et de position. Avec le nom de don Jose, Brice ne pouvait prétendre à être seulement l'amant de Marguerite, et son nom de contrebandier était un obstacle insurmontable au mariage. Aussi bien la main de Marguerite avait été promise.

Voici donc ce que fit le contrebandier.

Le vendredi soir étant venu, il prévint les contrebandiers, qui s'étaient dispersés dans le village de Vielle, de se tenir prêts pour deux heures du matin. A peine eût-il donné le signal, que les contrebandiers se rassemblèrent en poussant des cris, et assiégèrent l'entrepôt : ils allumèrent des torches, en attendant qu'ils pussent s'éclairer aux lueurs de l'incendie. Les douaniers et les gendarmes étaient guettés à leur sortie, et tombaient séparément sous la fusillade. Tout le village fut bientôt en rumeur; la peur et les lamentations augmentèrent le désordre.

Pendant qu'à la faveur de cette panique les contrebandiers pillaient l'entrepôt, Brice se précipita dans la chambre de Marguerite, et prenant dans ses bras la jeune fille palpitante et demi-nue, il l'emporta. Un moment après, la maison du directeur s'abîmait dans les flammes. Ce que voyant, Marguerite se serra plus fort contre son libérateur, et s'écria :

— « Ah ! don Jose, vous m'avez sauvée !

— « Venez plus loin, Marguerite; les contrebandiers pourraient encore nous atteindre.

— « Et mon oncle !

— « Je l'ai sauvé; n'ayez plus peur, Marguerite ! vous êtes à l'abri du danger.

— « Merci, don Jose, merci !... que ne vous dois-je pas !

La jeune fille lui baisait les mains avec transport; et sans qu'elle y prît garde, son amour se faisait jour à travers sa reconnaissance. En voyant tant d'abandon joint à tant d'innocence, Brice eut comme un remords Il se tourna vers le village qui brûlait; il songea à la désolation qu'il avait apportée et qu'il laissait derrière lui.

— « Je vous aime bien, Marguerite, dit-il alors avec mélancolie : j'ai fait beaucoup pour vous, je ferais tout pour vous !

Il pressa avec délire la jeune fille contre sa poitrine; puis la posant devant lui, et la regardant longuement, il continua : « Voyez cet incendie, c'est mon ouvrage! Pour avoir le droit de vous dire combien je vous aime, j'ai voulu vous le prouver, et j'ai commis un crime; pour vous mériter, ah ! Marguerite, je donnerais mon bonheur dans l'autre vie !.... Mais, pour me montrer digne de vous, je vous laisse libre.... et vous pouvez vous éloigner de moi... Je suis Brice le contrebandier !

A ce nom maudit, Marguerite fit un cri d'horreur, et couvrit sa figure de ses mains. Mais lorsqu'elle osa relever les yeux, elle vit le visage de Brice pâle et décomposé, et sa main tenait un pistolet armé. Alors elle s'avança vers lui, le regarda fermement, et posant sa main sur le bras armé, elle dit avec résolution:

— « Je ne veux pas que vous mouriez.

— « Qu'importe ? répondit tristement le contreban-

Digitized by Google

dier. Puisque vous le voulez.... je ne me tuerai pas; allez toujours ! Marguerite, éloignez-vous !

— « Non ! je suis prête à vous suivre !

— « Me suivre ?... Un mot encore, au nom de Dieu !

— « Eh bien ! je vous aime ! partons !

IV.

A TRAVERS LES MONTAGNES.

La frêle Marguerite eut peine à suivre le pas de son robuste compagnon qui l'entraînait par la main. Ses vêtemens se déchiraient aux broussailles, ses pieds d'enfant se meurtrissaient aux pierres aigues du chemin. Enfin, n'en pouvant plus, elle demanda grâce, et se retourna pour jeter un dernier regard sur la vallée qu'elle quittait pour toujours.

Les deux fugitifs gravissaient la montagne, et l'horison s'éclairait des premières lueurs de l'aurore.

Tout-à-coup Marguerite étendit le bras vers la vallée et fit un cri de terreur.

— « Nous sommes perdus, dit-elle; voyez ! les gendarmes sont à notre poursuite.

— « Ne craignez rien, Marguerite, ils ne pourront m'atteindre, répondit Brice, sans s'émouvoir. Il prit la jeune fille sur ses épaules, et ce précieux fardeau doublant ses forces, il précipita sa fuite, sans plus retourner sa tête en arrière....

— « Brice ! Brice ! disait la jeune fille, à moitié morte, ils nous gagnent de vîtesse ! déposez-moi ! je marcherai; vos forces ne pourraient y suffire.

Brice, sans répondre, courut plus vîte, et jeta son fusil, jalonnant ainsi sa route avec des armes qui auraient pu aider à sa défense, mais qui maintenant gênaient sa marche.

— « Je ne les vois plus, disait Marguerite.

— « Oh ! nous leur échapperons, je vous le jure, répondait Brice, en ralentissant ses pas.

— « Les voilà ! les voilà ! ils viennent sur nous..... Sainte Vierge ! comme ils avancent !

Brice jeta les pistolets qui embarrassaient sa ceinture.

— « Les voyez-vous encore ? disait-il à traves les haletations de sa fatigue.

— « Toujours !... ils s'enfoncent dans le ravin.

— « Combien sont-ils ?

— « Quatre.... maintenant je ne les vois plus. — Et Brice essuyait son front inondé de sueur.

— « Quelle avance avons-nous sur eux ? demandait Brice.

— « Vingt minutes environ.

— « Je vais la doubler et leur faire perdre nos traces, observait Brice. Mais pour activer sa route, il se débarrassait de son poignard, et de sa ceinture qui gênait sa respiration.

— « Maintenant ils se reposent et s'asséyent, disait Marguerite. Brice, je vous fatigue; je suis forte, je veux marcher.

— « Non ! non ! j'irai plus vîte, répondit Brice, pouvant à peine parler.... »

.... « Quelle heure peut-il être, Marguerite ?... Le soleil est brûlant !

— « Le jour s'assombrit, au contraire; l'orage menace.

— « Qu'il vienne donc ! c'est lui qui doit nous sauver. » — Et Brice marchait sans relâche.

— « Les voyez-vous encore ? disait-il, quand son inquiétude devenait moins active.

— « Je n'ose plus retourner la tête, répondait Marguerite ,..... » Oui ! oui ! je les vois toujours !.... leurs bayonnettes reluisent, et je distingue leurs ceinturons blancs. Sainte Vierge, protège-nous !

La moitié du jour s'était écoulée, et cette course surhumaine continuait encore, les gendarmes mettant autant d'obstination à poursuivre, que le contrebandier à fuir. Enfin l'orage éclata, et Brice salua d'un soupir d'espérance le premier grondement du tonnerre. La grêle et la pluie tombèrent par torrens; la lueur des éclairs remplaça la lumière du soleil obscurci.

Brice jetait dans sa fuite quelques paroles d'encouragement à la jeune fille, qui ne répondait plus, et le malheureux allait toujours au milieu de la tempête, ne pouvant seulement s'arrêter pour se convaincre si Marguerite s'était évanouie aux effroyables bruits des élémens en fureur.

A la fin pourtant il dut s'arrêter exténué, et pour la première fois il retourna la tête; mais à travers les vapeurs épaisses de l'orage, ses yeux ne purent rien distinguer. Alors il se prit à bénir Dieu, croyant être sauvé, et déposant à terre Marguerite qui reprenait ses sens, il s'assit. Après tant de fatigues, le repos lui sembla doux, même sous le fouet du vent et de la grêle. Tous les muscles de son visage tremblaient et frissonnaient, sa bouche était sèche et ses yeux obscurcis. Il aspira à plein gosier l'eau terreuse qui se précipitait par toutes les veines des montagnes, et cela parut le soulager. Mais bientôt, hélas ! les gendarmes égarés sans doute, ou arrêtés par l'ouragan, reparurent aux yeux de nos fugitifs, et le contrebandier dut fuir de nouveau. Le danger lui cria : marche ! et il reprit sa route.

Arrivé au revers de la montagne, deux sentiers se présentèrent devant lui; il prit le moins fréquenté, mais le plus court, pour arriver en Espagne. Il connaissait les lieux; il se dirigea rapidement vers un plateau enfoui au milieu des rochers, qui souvent servait de refuge aux contrebandiers. C'était l'extrême frontière des Pyrénées.

Il voulut avancer encore; mais ses forces le trahirent; il tomba, et Marguerite glissa par dessus ses épaules.

Brice releva la jeune fille, et voyant ce visage chéri ensanglanté par la chute, il versa des larmes de désespoir, et invoqua la nature, qui lui refusait la force de poursuivre son chemin.

— « Marguerite, dit-il, je ne puis faire un pas de plus, je suis mourant. Mais nous sommes sauvés, je l'espère : les gendarmes, voyant la nuit proche, auront rebroussé chemin ou pris l'autre sentier... Reposons-nous !.... As-tu faim, dis-moi ?...

— « J'ai faim, répondit Marguerite.

— « Et moi j'ai soif, bien soif !... Que Dieu ait pitié de nous !

— « Oh ! vous m'avez donné le courage de supporter toutes les privations, Brice, car maintenant je sais que bien véritablement vous m'aimez.

Digitized by Google

Brice répondit par un signe de tête, ne pouvant plus parler.

La nuit était venue, et comme l'orage durait toujours, Brice se traîna jusqu'à une caverne reculée, où Marguerite le suivit.

V.

STRATAGÈME.

Vers le milieu de la nuit ils furent réveillés par un bruit de pas et de voix, qui retentissait sinistrement sous la voûte sonore. Brice porta la main à la bouche de la jeune fille tremblante, en lui disant à l'oreille : Tais-toi !

Le bruit se rapprochait de plus en plus, et répondait au cœur des deux fugitifs. Ils se refugièrent doucement à l'angle le plus reculé de la caverne et ils attendirent. Les feuilles sèches qui couvraient le sol de la sombre demeure, bruissaient déjà sous les pieds des nouveaux arrivans, et le cliquetis de leurs armes se mêlait à chacun de leurs mouvemens. — Brice et Marguerite respiraient à peine. — Enfin les gendarmes (car c'étaient eux) déposèrent leurs fusils, s'étendirent par terre, et, attendant le sommeil, ils devisèrent ainsi :

— « Nous voilà, pardieu, bien avancés !... Avoir couru toute la sainte journée à travers la tempête et les précipices, pour venir coucher dans un nid de loup à quelques lieues d'Espagne ; quel métier !

— « Voyez si notre brigadier n'a pas trouvé un prétexte pour rebrousser chemin. Nous aurions dû lui dire que nous avions assez comme cela, nous aussi, de cette satanée chasse. Je suis rompu, anéanti.

— « Le diable emporte ce maudit contrebandier ! Comment le retrouver maintenant ? serviteur, disparu comme un oiseau de proie, avec accompagnement de fillette, et tout le tremblement.

— « Que nous eussions au moins choisi l'autre sentier ! comment est-il possible qu'un honnête homme puisse se hasarder à se rompre le cou à travers ces rochers perdus ?

— « Est-ce que Brice est un honnête homme ? il rendrait des points à son patron Satan, pour l'adresse et le courage. Encore une fois, je suis sûr qu'il a pris cette direction ; vous ne connaissez pas encore comme je les connais les retraites des contrebandiers. Je vous dis que Brice doit dormir tranquille dans quelque trou avoisinant, ne se doutant pas que le gendarme Floriquet le guette au réveil. Ainsi, soyez certains que je ne me trompe pas. Seulement, comme la nuit est assez claire maintenant, un de nous devrait sortir, faire sentinelle, en cas que l'envie prît à notre homme de profiter des ténèbres pour faire le saut en Espagne.

— « Bah ! il est plus exténué que nous, qui n'avions à porter que nos armes, tandis qu'il avait à voiturer, lui, la jeune fille, qui à cette heure forme tout son bagage, puisqu'il a perdu ses armes en chemin. Aussi, bonne nuit ! je tombe de sommeil !

— « Et moi donc !..... Mais vous savez ce qui est promis à celui qui ramènera Brice mort ou vivant ?

— « A ceux qui le ramèneront, tu veux dire ? car je ne conseille à aucun homme seul de s'attaquer à lui : je le garantis le plus redoutable et le plus vigoureux gaillard !....

— « Ainsi donc personne ne veut aller faire sentinelle ? Dormons alors, pour être au moins sur pied au point du jour.

Brice attendit long-temps que le sommeil se fût bien emparé des gendarmes ; puis n'entendant plus d'autre bruit que la respiration de ses ennemis endormis, il dit à l'oreille de Marguerite :

— « Ne fais pas de bruit, et suis-moi !

Brice parcourut à tâtons tous les recoins de la caverne, s'avançant avec précaution, et s'arrêtant à chaque pas pour écouter si rien ne remuait. Enfin il trouva l'issue, et il attira Marguerite à lui, comme si sa crainte de la perdre fut devenue plus vive au moment du salut. Or, les robes de la jeune fille s'accrochèrent en passant à un fusil qui retomba lourdement : elle fit un cri ; mais Brice la saisit vivement, la posa derrière lui, et saisissant l'arme qui était tombée à ses pieds, il attendit. Le bruit de cette chûte sembla avoir trahi ses projets d'évasion ; car un gendarme s'était réveillé : ce dernier lutta un instant entre le soupçon et la paresse du premier sommeil ; puis n'entendant plus aucun bruit, il reposa sa tête engourdie sur le lit de feuilles. Brice, délivré de ce danger, suivit Marguerite qui s'éloignait ; et parfois le fer du fusil qu'il emportait retentissait contre la voûte de l'étroit orifice de la caverne ; mais les gendarmes restaient plongés dans le lourd sommeil de leurs fatigues.

Lorsque les deux fugitifs se trouvèrent hors de la caverne, ils bénirent Dieu de leur délivrance. Mais la nuit était noire et sombre, les chemins étaient perfides et dangereux ; et Brice, plutôt affaissé que réparé par un sommeil interrompu, sentait tous ses membres brisés.

Que faire ? fuir ! Les forces anéanties de Brice rendaient la fuite impossible. — Attendre le jour ? C'était vouloir se présenter aux fusils ou aux menottes des gendarmes.

Cependant le temps s'écoulait et le jour allait venir, il fallait absolument prendre une résolution.

— « As-tu peur, dit Brice à Marguerite, de rester seule et de m'attendre une heure ici ?

— « Non ! mais j'ai peur de ce que vous allez entreprendre ; au nom du ciel ! que voulez-vous faire ?

— « Ne t'inquiète pas ! le moyen que je prends est le seul qui puisse nous sauver. Mais je n'ose te commander de prier le bon Dieu qu'il me soit favorable.

— « Mais alors ce doit être horrible !

— « Que veux-tu ? la nécessité commande ! du courage !

Et Brice retourna dans la caverne qu'il venait de quitter.

Les gendarmes étaient toujours plongés dans le plus profond sommeil. Brice s'assura de la position des lieux : il trouva les deux fusils qui restaient, les prit, en retira les bayonnettes, et ouvrant les chiens avec le moindre bruit possible, il versa la poudre des bassinets. Cela fait, il se coucha à plat ventre et glissa comme un serpent, mesurant chacun de ses mouvemens, spéculant sur le danger plus ou moins imminent du bruit qu'il avait à faire. — L'intérieur de la caverne n'avait guère plus de huit pieds carrés, plus

Digitized by Google

Brice attaquant les gendarmes.

les angles pourtant, et Brice, en levant le bras, touchait à la hauteur.

Un des gendarmes se réveillant à demi, à un froissement de feuilles sèches qu'on remuait près de lui, murmura d'une voix pâteuse :

— « Ce diable de Floriquet, il ne peut pas rester un moment tranquille. Dors en paix, donc ! le jour n'est pas encore venu.

Cela dit, le gendarme, n'entendant plus qu'un baillement et le bruit d'une tête qui retombait sur les feuilles, se rendormit sans défiance.

Cependant Brice continua sa besogne : il ramassa en tas les feuilles éparses de la caverne, et s'enhardissant à mesure que le succès favorisait son dessein, il palpa les corps des gendarmes, retira les sabres de leurs fourreaux, et recela ces armes, conquises au milieu des battemens de son cœur, dans les excavations de la caverne. Ensuite le contrebandier s'éloigna : le cliquetis d'un couteau sur une pierre retentit à quelque distance. Enfin Brice revint encore, il prit une poignée d'amadou, y mit le feu, et l'enfouit au milieu des feuilles sèches qu'il avait amassées. Lorsque la fumée commença à sortir, Brice se précipita au-dehors.

Marguerite était à moitié morte; il la rassura. Puis, sans plus dire un mot, et sans perdre de temps, il prit de grosses pierres dont il embarrassa la sortie de la caverne, et dressa la bayonnette sur le canon du fusil qu'il avait enlevé une heure auparavant. Marguerite restait toujours devant lui, stupéfaite et tremblante, il la fit mettre à l'écart, et lui-même se plaça à côté de la sortie de la caverne, fusil armé, bayonnette en avant.

Cet état d'attente dura quelque temps; enfin, comme aucun bruit ne venait de l'intérieur, et que le jour commençait à paraître, l'impatience saisit le contrebandier, et il crut que le feu n'avait pas pris aux feuilles.

Mais à peine avait-il fait quelques pas pour s'en assurer, que des sons étouffés partirent du fond de la caverne. Il revint à son poste, et aussitôt il entendit les pas précipités de ses ennemis qui cherchaient l'air extérieur, pour soulager leurs poitrines de la fumée asphyxiante qui les emplissait.

— « A la bonne heure ! se dit Brice, en se raffermissant sur ses pieds.

Le premier qui parut s'était élancé au-dehors d'une course rapide, franchissant sans tomber l'obstacle de grosses pierres qui se trouvaient devant lui. Brice fit feu sur lui, et le malheureux gendarme alla tomber mort à quelques pas. La fumée de la poudre ne s'était pas encore évaporée, que le second parut, et vint trébucher à la sortie. Brice fit un pas et tomba en voulant le percer de sa bayonnette. C'en était fait de lui, car celui qui arrivait le dernier allait étreindre le contrebandier affaibli, et donner à son compagnon

Digitized by Google

le temps de se relever. Marguerite fit un cri de terreur; le gendarme se retourna instinctivement vers l'endroit d'où partait cette exclamation. Or, si rapide qu'eût été ce movement de tête, lorsque le gendarme voulut s'élancer sur son adversaire, Brice était déjà debout, et lui présentait la pointe menaçante de sa bayonnette. Brice sentit alors ses jambes entourées par deux bras qui paralysaient tous ses mouvemens; il tint ferme un instant. A la fin, voyant qu'il allait tomber, il abaissa son fusil et perça le gendarme renversé qui le serrait ainsi.

Alors une lutte s'engagea entre Brice et le gendarme qui restait encore. Ce dernier s'était élancé sur le contrebandier, et Brice, ne voulant pas se dessaisir de son arme offensive, cherchait, par des secousses, à se débarrasser de l'étreinte de son ennemi. Mais ne pouvant y réussir, et ses forces s'affaiblissant par degrés, il abandonna le fusil et enlaça, à son tour, le gendarme de ses bras. — La lutte était devenue égale.

Les cris redoublés de Marguerite ravivèrent un instant les forces épuisées du contrebandier. Mais pourtant ses muscles ne pouvaient retrouver leur vigueur habituelle, et ses nerfs étaient détendus par la fatigue et la privation. Le gendarme avait en sa faveur le sommeil réparateur de la nuit, et la rage puissante dont l'animait la mort de ses deux compagnons; aussi chaque minute lui donnait-elle sur le contrebandier un nouvel avantage. L'étreinte devenait plus nerveuse d'un côté, plus relâchée de l'autre. La poitrine de Brice s'obstruait, et la voix de Marguerite ne venait plus lui rendre le courage.

Enfin il tomba! et les nuages de la mort erraient sur ses yeux, lorsqu'il crut entendre des voix lointaines qui lui criaient: Nous voici!....

Il soutint donc encore la lutte, et résista, quoique mourant. Les voix se rapprochaient toujours davantage.

Brice se débattit sous la pression de son ennemi, et fit un dernier effort pour la victoire. Ses bras se détachèrent peu à peu des reins de son adversaire, et glissèrent jusqu'à son cou.

— « Courage, capitaine! courage, nous arrivons! disaient les voix; et des coups de carabine se mélaient à cet encouragement.

Les mains de Brice finirent par s'accrocher au cou du gendarme acharné; et sentant l'évanouissement envahir son corps, il concentra toutes ses forces dans ses doigts, et le gendarme lâcha prise à la pression de cet étau qui lui serrait la gorge.

Lorsque les contrebandiers arrivèrent pour délivrer leur chef, l'adversaire, qu'ils retirèrent de ses mains, n'était plus qu'un cadavre. — Brice s'était évanoui.

VI.

ÉPILOGUE.

J'ai oublié de dire au lecteur que ceci se passait en 1820. Brice s'exila en Espagne, où il épousa Marguerite. Quelque temps après il fut pris dans les rangs des bandes insurrectionnelles, et fusillé avec son chef, le fameux Riégo. Mais le pauvre banni n'eut pas la consolation de pouvoir chanter, avec ceux qui mouraient comme lui:

« *Soldados, la patria*
« *Nos combida à la morte!*

La veuve de Brice fut recueillie par la veuve de Mina; elle est morte avant sa bienfaitrice.

François Ducuing.

CAUSES CÉLÈBRES DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

LA MARQUISE DE GANGES.

I.

UN PORTRAIT DE MIGNARD.

Le jour de la Pentecôte 1649, un cavalier, monté sur un cheval de chétive apparence, traversait vers dix heures du matin le pont Saint-Bénezet à Avignon. Son costume bizarre, les longues plumes qui flottaient au-dessus de son chapeau gris, attirèrent en peu de temps une foule de petits enfans qui poursuivirent le cavalier de leurs huées et de leurs quolibets, jusqu'au moment où le portail d'une grande maison se fut refermé derrière lui. Ce jeune homme avait nom Jean-Baptiste Pocquelin, et venait de Pézenas pour voir Pierre Mignard, son ami, dont il avait appris l'arrivée. La province du Languedoc, et le comtat Venaissin, étaient alors habités par de riches familles, qui donnaient une généreuse hospitalité aux artistes et aux savans. Le prince de Conti, gouverneur de la province, entretenait, à ses frais, une troupe de comédiens, sous la direction de Jean-Baptiste Pocquelin, et les habitans de la petite ville de Pézenas eurent l'insigne honneur d'as-

Digitized by Google

sister aux premières représentations des pièces de Molière. Vers le même temps, Jean Racine étudiait sa vocation de poète, chez un de ses oncles, chanoine de la cathédrale d'Uzès. Pierre Mignard, qui venait d'admirer à Rome les chefs-d'œuvre de Raphaël, de Michel-Ange et du Titien, séjournait à Avignon, la ville papale, et y acquit, en peu de temps, une telle réputation, que les Italiens mêmes sollicitaient la faveur de se faire peindre par lui. Déjà les portraits de Pierre Mignard étaient des chefs-d'œuvre. Il logeait chez le neveu d'un cardinal qu'il avait connu à Rome. Assis près de son hôte, à l'extrémité d'un balcon, d'où le regard pouvait s'étendre sur la riche vallée arrosée par la Durance, il parlait de Rome, de ses richesses artistiques, de ses amis, de ses rivaux, lorsque Pocquelin entra dans la grande cour du palais :

— Maître Mignard, s'écria le neveu du cardinal, un visiteur nous arrive.

— L'étrange costume !

— L'étrange personnage, répondit le neveu du cardinal.

— Pierre Mignard ! je veux voir et embrasser Pierre Mignard, criait Jean-Baptiste Pocquelin, qui franchissait quatre à quatre les degrés du grand escalier. Allez dire à Pierre Mignard que Jean-Baptiste Pocquelin est ici.

Le jeune peintre eut à peine reconnu la voix de son ami, qu'il se précipita à sa rencontre, et la joie de cette première entrevue fut sincère de part et d'autre.

— Je ne m'attendais pas au plaisir de te voir à Avignon, mon pauvre Pocquelin ; je croyais que tu n'avais pas quitté Paris. Que fais-tu en province, mon cher Pocquelin ?

— Je suis directeur d'une troupe de comédiens, aux gages de monseigneur le prince de Conti, gouverneur du Languedoc.

— On m'a parlé de vous avec les plus grands éloges, M. Pocquelin, dit le neveu du cardinal ; j'irai vous voir et vous entendre à Pézenas ; j'ai promis à M. le prince d'assister à la prochaine séance des états-généraux du Languedoc. Je suis ravi de pouvoir vous offrir l'hospitalité pour quelques jours. Je compte sur votre ami Pierre Mignard, pour obtenir de vous la faveur d'un long séjour à Avignon.

Jean-Baptiste Pocquelin remercia humblement le neveu du cardinal, répondit à toutes ses questions avec une précision telle, que le gentilhomme Italien en fut émerveillé, et ne quitta plus le directeur des comédiens du prince de Conti. Le lendemain, Pierre Mignard entra de très bonne heure dans la chambre de son ami.

— Bonjour, mon cher Pocquelin, s'écria-t-il ; le dieu Morphée a secoué ses pavots sur tes paupières.... Réveille-toi.... tu dormiras après dîné ; je veux te conduire chez la marquise de Castellane, jeune dame dont la beauté est si parfaite que, si Raphaël vivait, il la préférerait à la Fornarina.

— Une belle dame ! répondit Jean-Baptiste Pocquelin.... je m'attache à tes pas.... Dans un instant je serai prêt.

— J'ai presque terminé son portrait, et je veux que tu juges si j'ai fait quelques progrès pendant mon séjour en Italie.

— Pendant que je m'habillerai, dit Pocquelin, jette les yeux sur ces plans de comédies à peine ébauchées ; tu me donneras quelques conseils.

Pocquelin eut bientôt terminé sa toilette, et les deux amis, en sortant de l'hôtel, se félicitèrent mutuellement de leurs travaux. Pierre Mignard louait avec enthousiasme les plans de Pocquelin ; le directeur des comédiens de Pézenas s'extasiait sur le mérite de quelques portraits dont il a vu les croquis dans l'album de Mignard.

La marquise de Castellane attendait avec impatience le jeune peintre, dont l'exactitude se trouvait pour la première fois en défaut. Mignard s'en aperçut, et pour calmer sa colère momentanée :

— Madame la marquise, lui dit-il, je suis en retard de deux heures ; Jean-Baptiste Pocquelin, mon ami, et directeur des comédiens du prince de Conti, m'a demandé avec tant d'instance la faveur de voir votre portrait, et surtout l'original, que je n'ai pu refuser.

— Je vous sais gré d'avoir amené M. Pocquelin, que j'ai vu dernièrement à Pézenas, répondit le marquis de Castellane ; vous ne pouviez trouver un plus juste appréciateur de votre chef-d'œuvre, car le portrait de madame la marquise est un chef-d'œuvre (1).

— Les merveilles de la nature sont d'un si grand secours pour les artistes, répondit Pierre Mignard. Lorsque Apelle peignit Vénus, la reine des amours et la mère des grâces, il avait sans doute entrevu la déesse sous les traits d'une jeune Athénienne.

Le jeune peintre, presque confus et embarrassé, prit ses pinceaux. Pocquelin et le marquis s'assirent à l'extrémité du salon, pour mieux juger de l'effet produit par le brillant coloris de Mignard.

La marquise de Castellane avait à peine quinze ans, sa beauté était devenue proverbiale ; on disait d'une jeune dame : Elle est belle comme la marquise de Castellane. Un auteur contemporain écrivait à un de ses amis :

« La marquise de Ganges est un miracle de beauté ; son teint, d'une blancheur éblouissante, se trouve orné d'un rouge qui n'a rien de trop vif, qui s'unit et se confond par une nuance que l'art ne saurait imiter, avec les lys qui brillent sur son visage. L'éclat de son front est relevé par le noir prononcé de ses cheveux admirablement rangés ; ses yeux grands et bien fendus sont exactement de la couleur de ses cheveux, et le feu doux et perçant dont ils brillent ne permet pas de la regarder fixement. La petitesse, la forme, le tour de sa bouche, et la beauté de ses dents, n'ont rien de comparable. La position et la proportion régulière de son nez ajoute à sa beauté un air de grandeur qui inspire pour elle autant de respect, que ses charmes peuvent inspirer d'amour. Le tour arrondi de son visage, formé par un embonpoint bien ménagé, présente toute la vigueur et la fraîcheur de la santé. Pour mettre le comble à ses charmes, les grâces semblent diriger ses regards, les mouvemens de ses lèvres et de sa tête ; sa taille répond à la beauté de son visage. Ses mouve-

(1) Pendant son séjour à Avignon, Pierre Mignard s'attacha à faire le portrait de la marquise de Castellane, et ce portrait fut mis au nombre des chefs-d'œuvre de ce peintre célèbre.

Digitized by Google

mens et ses gestes des plus beaux bras et des plus belles mains du monde, paraissaient encore être l'ouvrage des Grâces (1). »

Jean-Baptiste Pocquelin, qui commençait alors à se faire connaître sous le nom de Molière, ne put voir sans enthousiasme la belle marquise de Ganges. Il composa des odes et des sonnets à sa louange. Il enviait le bonheur de Mignard, dont le fidèle pinceau reproduisait sur la toile jusqu'aux moindres détails de cette figure céleste. Chaque jour il accompagna son ami, et pendant que Mignard mettait la dernière main à son chef-d'œuvre, il racontait de joyeuses anecdotes de la cour du feu roi Louis XIII, et jouait du luth dans l'espoir de se rendre agréable à madame la marquise de Castellane.

Lorsque le portrait fut terminé, toutes les notabilités de la ville d'Avignon voulurent le voir et l'admirer. Quelques peintres Italiens, qui se trouvaient par hasard dans la capitale du comtat Venaissin, sanctionnèrent par leurs suffrages l'enthousiasme des visiteurs, et prédirent à Mignard les succès qu'il était appelé à cueillir dans la carrière artistique. Le jeune peintre, et son ami Pocquelin de Molière, se rendirent quelques jours après à Pézenas, où ils reçurent du prince de Conti l'accueil le plus flatteur.

Vers la même époque, le marquis de Castellane obtint le commandement des galères que le roi envoyait en croisière sur les côtes de la Sicile. Il emmena sa jeune épouse, qui fit l'admiration du monarque, des grandes dames et des courtisans. Louis XIV, qui était encore dans la fleur de l'âge, fut frappé de la beauté de la marquise de Castellane, et lui donna de grands éloges.

— Belle marquise, lui dit-il un jour, le roi de France sollicite la faveur de danser avec vous.

Madame de Castellane accepta cet honneur, et deux fois elle remporta le prix des grâces et de la beauté. Louis XIV, excellent juge en pareille circonstance, ne se lassait pas de parler de la jeune marquise, et les courtisans répétaient, avec une sorte de vénération, les éloges émanés de la bouche royale.

La célèbre Christine de Suède se trouvait alors à la cour de France, elle eut plusieurs fois occasion de voir la marquise de Castellane :

— Dans tous les royaumes que j'ai parcourus, disait-elle, je n'ai rien vu qui puisse être mis en comparaison avec la belle Provençale. Si j'étais d'un autre sexe, je lui vouerais mon cœur et ma tendresse.

La beauté de madame de Castellane faisait trop de bruit, pour que la chronique scandaleuse ne cherchât pas à critiquer sa conduite. Quelques dames jalouses, quelques courtisans congédiés, lui attribuèrent quelques aventures galantes. La jeune marquise, effrayée des méchans propos qu'on tenait sur elle, fit ses préparatifs pour revenir en province. Elle était sur le point de partir, lorsqu'on apprit le naufrage des galères françaises sur les côtes de la Sicile, et la mort du marquis de Castellane, qui les commandait. Les courtisans, pour se venger du mépris de madame de Castellane, mirent en doute la sincère douleur qu'elle ressentait de la perte de son mari. Ils disaient, à qui voulait les écouter, que la marquise, en apprenant la nouvelle du naufrage, s'était écriée :

— Castellane ne sera pas noyé; les jeunes gens reviennent de loin.

Désillusionnée, et bien résolue à ne plus reparaître à la cour, madame de Castellane se mit en route pour la province, et revint à Avignon, où l'appelaient des affaires de famille.

(1) Voir les véritables et principales circonstances de la mort déplorable de la marquise de Ganges. — Imprimé à Rouen, 1667.

II.

UN AN DE VEUVAGE.

La marquise était issue d'une noble famille d'Avignon; elle avait pour aïeul maternel le sieur de Nochères, riche de plus de cinq cent mille livres, dont elle devait hériter. La beauté de la jeune veuve, le prestige dont elle était environnée, et surtout l'espérance des cinq cent mille livres du sieur de Nochères, attirèrent auprès d'elle une multitude de soupirans. M. de Nochères, qui craignait qu'un trop long veuvage ne devînt fort dangereux pour la réputation de sa petite-fille, l'exhortait chaque jour à faire un choix.

— J'aime mieux attendre, répondait la marquise de Castellane. Les prétendans m'obsèdent, j'ai à peine vingt-deux ans, et il me reste assez de temps à vivre sous le joug d'un mari.

M. de Nochères prit la résolution de ne plus parler à sa petite-fille, ni de soupirans, ni de mariage, persuadé qu'une jeune femme cède tôt ou tard à l'impulsion de son cœur. En effet, la jeune marquise avait déjà remarqué, parmi ses nombreux adorateurs, le sieur de Lénide, marquis de Ganges. Ce gentilhomme, issu d'une famille distinguée dans le pays, était baron du Languedoc et gouverneur de Saint-André, dans le diocèse d'Uzès. D'une taille élevée et noble, d'une figure parfaitement belle, il parvint à vaincre la répugnance que la jeune marquise témoignait pour un second hyménée; il demanda et obtint sa main, au grand désappointement de ses nombreux rivaux. Le mariage fut célébré en 1658; la marquise était alors dans tout l'éclat de sa beauté.

Les premières années de cette union furent des plus heureuses. Le marquis de Ganges, enchanté de sa femme, qui l'avait préféré à tous les autres adorateurs, ne la quittait jamais. Cette assiduité faisait le bonheur de la marquise qui, devenue mère d'un garçon et d'une fille, ne connaissait d'autre félicité sur la terre que celle de posséder le cœur et les affections d'un homme si aimable et si aimé.

III.

JALOUSIE.

Le marquis de Ganges était trop jeune pour persévérer long-temps; il commença bientôt à fréquenter le monde, et la marquise lui reprocha souvent cette indifférence dont elle redoutait beaucoup les suites. Ses reproches et ses conseils ne produisirent pas grand effet sur le cœur de son mari.

Digitized by Google

— Je suis bien malheureuse, disait à mademoiselle de Nochères, sa cousine.... mon mari me délaisse !

— Vengez-vous, cousine, imitez sa conduite à votre égard, et vous le verrez bientôt humblement prosterné à vos pieds. D'ailleurs, vous croyez-vous obligée, par devoir, à supporter la solitude où il vous laisse ? Voyez le monde, vous y trouverez de sincères admirateurs.

— Je suivrai votre conseil, ma chère cousine, répondit la marquise. Je suis résolue à me produire dans le monde, seulement pour prévenir l'ennui, sans songer à former, avec les hommes que je verrai, d'autres liaisons que celle d'une société amusante. La vertu me maintiendra dans cette ferme résolution. Si je m'aperçois que mes charmes, dont on parle avec tant d'enthousiasme, excitent, dans le cœur des personnes que je verrai, d'autres sentimens que ceux d'une honnête galanterie, je les éviterai pour me livrer avec d'autres dont les vues et les sentimens seront moins intéressés.

— Admirables maximes ! saintes résolutions ! s'écria mademoiselle de Nochères, en riant aux éclats.... Belle cousine, vous aurez beau faire, vous ne réussirez pas à empêcher les malicieux propos; la réserve et la régularité de votre conduite ne pourront vous garantir de la jalousie de votre mari.

— La jalousie du marquis ! s'écria madame de Ganges....

— Oui, cousine, vous êtes si belle, que tous les gentilshommes brûleront de l'encens à vos pieds.

— Adviendra ce que Dieu voudra, répondit la marquise, je n'ai pas épousé M. de Ganges pour vivre seule dans mon hôtel, comme une religieuse dans sa cellule. Je fréquenterai le monde, et si mon mari se montre jaloux, il se créera gratuitement peines et soucis.

Mademoiselle de Nochères connaissait bien le caractère du marquis de Ganges; elle savait, à ne pas en douter, que le moindre sourire, les moindres marques de bienveillance que sa jeune épouse accorderait à ses adorateurs, lui donneraient d'injustes soupçons. Elle ne se trompait pas : M. de Ganges vit avec la plus grande peine sa femme environnée de gentilshommes qui composaient des vers en son honneur, et lui prodiguaient les louanges et les attentions les plus délicates. Honteux de se voir en proie à la jalousie, qui jette toujours du ridicule sur celui qui laisse voir qu'il en est possédé, il dissimula quelque temps l'agitation que lui causaient des soupçons injustes. Mais le chagrin et le malaise engendrèrent la mauvaise humeur. Lorsqu'il se trouvait seul avec sa jeune épouse, il affectait un air sombre et triste. Aux entretiens agréables et aux aveux tendres, qui avaient fait jusqu'alors le fond de la conversation, succédèrent tout-à-coup la sécheresse, la raideur et la dureté, qui sont les avant-coureurs ordinaires d'une rupture éclatante :

— Madame, dit-il un jour à la marquise, en sortant d'un bal où elle avait été proclamée reine de beauté, demain nous quitterons notre hôtel d'Avignon, nous irons passer la fin de l'hiver, et toute la belle saison, au château de Ganges.

— Comme il vous plaira, M. le marquis.

— Vous regretterez les plaisirs d'Avignon; mais je suis résolu à vivre désormais dans mes domaines.

— Avec vous, marquis, je consentirais à habiter au milieu des rochers de Vaucluse.

M. de Ganges, honteux de son humeur acariâtre, et de ses soupçons que rien ne justifiait, ne répondit pas, et le lendemain les deux époux se mirent en route pour se rendre au château de Ganges.

IV.

LES TROIS FRÈRES.

La vie paisible de la campagne ne changea en rien les dispositions du marquis, son caractère devenait de jour en jour plus brutal. Madame de Ganges, qui désespérait de le ramener à de meilleurs sentimens, avait déjà écrit à M. de Nochères, pour lui annoncer qu'elle ne pouvait plus vivre avec son mari, lorsque les trois frères du marquis arrivèrent à Ganges pour y passer l'automne. Ces trois frères occupaient tous un rang distingué dans le monde.

L'un était le comte de Ganges, colonel du régiment de Languedoc-Dragons.

Le second des frères du marquis était l'abbé de Ganges; le rôle qu'il jouera dans ce drame terrible exige que nous fassions connaître ses mœurs et son caractère. L'abbé de Ganges avait beaucoup d'esprit, mais il n'en faisait usage que pour cacher sa mauvaise conduite aux yeux de ses supérieurs. La débauche, l'impiété, la scélératesse, et la férocité, formaient le fond de son caractère. L'habit ecclésiastique, qu'il avait adopté, sans être revêtu d'aucun ordre, lui avait paru le plus propre à couvrir et à favoriser son libertinage. Il était impérieux, et voulait que tout cédât à ses idées et à ses volontés. Il était violent, emporté dans ses passions et capable des plus grands excès. Il était aussi rusé, artificieux, et d'une adresse incroyable dans l'art du déguisement. Personne, quand il le voulait, ne paraissait plus honnête homme, plus aimable, plus doux, plus officieux et plus complaisant.

Le chevalier de Ganges, troisième frère du marquis, était un homme faible, fait pour être gouverné, et qui marchait selon qu'il était conduit, dans la voie de la vertu ou dans celle du crime. L'abbé, son frère, s'était emparé de lui, et le faisait agir à son gré. Il ne se donnait même pas la peine de lui expliquer les motifs des lois qu'il lui imposait. Il avait eu l'art de lui cacher l'ascendant qu'il exerçait sur toutes ses facultés : de telle sorte que le chevalier croyait n'agir que de son propre mouvement, quoiqu'il ne fît aucune démarche que par l'impulsion de l'abbé. Cet intrigant s'était aussi rendu maître de l'esprit du marquis; il lui avait insinué qu'il lui était entièrement dévoué, et que par ses conseils il était en état de le guider d'une manière propre à soutenir l'éclat de leur maison. Il lui donna une grande idée de la science dans l'art de régir les biens, et d'en employer utilement les revenus. En un mot, il laissa au marquis la qualité de maître, et garda toute l'autorité. L'abbé de Ganges, ayant ainsi arrangé toutes les choses, vint avec le chevalier demeurer chez leur frère commun. Il n'eut pas plutôt vu de près les charmes de sa belle-sœur, qu'il se sentit atteint des premières impressions de l'amour. Il n'é-

Digitized by Google

tait pas accoutumé à résister a ses passions; il donna à celle-ci un libre cours, et se flatta que l'autorité dont il s'était emparé dans la maison de son frère, soumettrait sa belle-sœur à ses caprices et à ses vues. Il sut si bien tranquilliser le marquis sur la vertu et la fidélité de sa femme, qu'il lui rendit toute sa confiance et son estime. Madame de Ganges, étonnée d'un changement si subit et inattendu, en témoigna son contentement à l'abbé son beau-frère.

— Depuis votre arrivée, lui dit-elle, le marquis est redevenu très aimable; il est plein de bonté, de prévenances pour moi, comme aux premiers jours de notre mariage. Maintenant, M. l'abbé, je suis la plus heureuse des femmes!

— Je me félicite, belle marquise, d'avoir contribué à votre bonheur.

— Vous, Monsieur !....

— Oui, madame, je ne dois pas vous laisser ignorer plus long-temps que c'est à moi que vous êtes redevable des beaux jours que vous passerez désormais près de votre mari : j'ai un grand ascendant sur ses volontés et même sur ses passions.

— Comptez sur ma sincère reconnaissance, répondit madame de Ganges, qui ne put dissimuler son mécontement, et usa, pour remercier l'abbé, de ces complimens vagues qui sont plutôt l'expression d'une politesse casuelle, que celle des sentimens du cœur. La marquise était fâchée d'avoir la moindre obligation à un homme qui lui avait inspiré, dès la première entrevue, une antipathie invincible. Sans connaître à fond son caractère, elle l'avait deviné : elle craignait qu'il ne voulût abuser du service qu'il venait de lui rendre. Ses appréhensions était d'ailleurs pleinement justifiées par le soin qu'il avait pris de l'instruire lui-même de ses démarches. Faire valoir un service que l'on a rendu, c'est en demander le salaire.

L'abbé avait trop l'habitude du monde, et surtout des femmes, pour ne pas voir qu'il n'avait pu réussir à inspirer la moindre reconnaissance, qui était le sentiment par lequel il espérait gagner les bonnes grâces de sa belle-sœur. Il cacha son dépit. Vaniteux à l'excès, il s'imagina qu'il triompherait avec le secours des petits soins de la galanterie.

Il rencontra, au lever du soleil, la jeune marquise à l'extrémité du jardin qui environnait le château de Ganges. La matinée était magnifique, et le soleil qui chassait devant lui quelques légers brouillards, annonçait un jour sans nuages. Madame de Ganges, vêtue d'une simple robe blanche, cueillait des fleurs avec mademoiselle de Nochères, sa cousine.

— Voici le moment décisif, se dit l'abbé, qui s'arrêta quelque instant pour méditer sur son plan d'attaque. Jusqu'à ce jour, ma belle-sœur m'a témoigné la plus froide indifférence sous les dehors d'une politesse glaciale et presque dédaigneuse. Je veux m'expliquer nettement.

Il s'avança vers la marquise avec tant de rapidité, qu'elle n'eut pas le temps de ramasser son bouquet, et de se réfugier près de sa cousine.

— Belle comme l'aurore, s'écria l'abbé, matinale comme elle, vous venez cueillir des fleurs qui n'ont pas plus de fraîcheur, plus d'éclat, que les roses que les amours font éclore sur votre visage.

— M. l'abbé, répondit froidement la marquise, un pareil langage dans la bouche d'un homme d'église....

— Homme d'église, s'écria l'abbé,... j'en porte l'habit; mais, pour vous être agréable, j'endosserais à l'instant le costume de mon frère le colonel.

— M. l'abbé, si quelqu'un vous entendait....

— Nous sommes seuls, etc....

L'abbé avait déjà mis genou en terre, lorsque mademoiselle de Nochères arriva en poussant des cris de joie : elle avait pris dans une des allées du jardin une fauvette qui grelottait, mouillée par l'abondante rosée. La marquise et sa cousine réchauffèrent de leurs baisers le jeune oiseau, qui recouvra ses forces et s'envola en faisant entendre quelques petits cris, pour remercier ses deux bienfaitrices.

— Pauvre fauvette, s'écria mademoiselle de Nochères, sans moi elle serait morte de froid.

— Dites-donc sans nous, belle cousine, car je vous ai aidée à la rechauffer. Qu'en dites-vous, M. l'abbé ?

— Certainement, madame la marquise, répondit M. l'abbé.... Maudite fauvette ! sans toi je saurais maintenant à quoi m'en tenir. Belle marquise, ajouta-t-il, en saluant madame de Ganges, je vous laisse avec mademoiselle de Nochères; cherchez les petites fauvettes, et réchauffez-les dans votre sein : si M. Segrais vivait encore, il célébrerait, dans une églogue, vos tendres sentimens pour les fauvettes.

— Qu'il est laid, dit mademoiselle de Nochères!...

— Qu'il est méchant, ajouta madame de Ganges!

V.

LA GROTTE DES DEMOISELLES.

A une petite distance du château de Ganges, les étrangers vont encore visiter la magnifique grotte des Demoiselles, connue dans le pays sous le nom de la *Baouma de las Doumaïzelas*. En 1666, cette grotte était un lieu de rendez-vous pour les chasseurs et pour les châtelaines du voisinage, qui allaient souvent se réjouir sous les ombrages de ce site pittoresque. Une amie de la marquise de Ganges possédait une maison de campagne près de la grotte des Demoiselles. Madame de Ganges pria son mari de lui permettre d'y aller passer quelques jours. Le marquis consulta son frère l'abbé, qui approuva cette partie de plaisir, et fit si bien qu'il fut du nombre des invités. L'amie de madame de Ganges, qui ne connaissait pas l'étrange conduite de l'abbé, en parut enchantée. On savait que personne n'était plus agréable que lui en compagnie, et qu'il était l'âme de toutes les conversations. Il fut très bien accueilli par tous les convives, et le désir de plaire à sa belle-sœur le rendit encore plus agréable qu'à l'ordinaire. Pour varier les plaisirs de la campagne, ordinairement si monotones, on faisait des parties de chasse deux ou trois fois par semaine.

L'abbé de Ganges, qui cherchait toutes les occasions favorables pour parler à la marquise en tête-à-tête, conseilla aux dames d'accompagner les chasseurs. Il s'offrit pour être l'écuyer de sa belle-sœur, et trouva enfin un moment propice pour s'entretenir avec elle sans être interrompu :

Digitized by Google

Grotte des Demoiselles.

— Belle marquise, lui dit-il, en ralentissant le pas de deux chevaux, je vous aime, et la passion que vous m'avez inspirée....

— Vous voulez rire, M. l'abbé.....

— Je vous adore, et si vous continuez à m'accabler de vos mépris, je serai le plus malheureux des hommes.

— « Songez-donc, M. l'abbé, que je suis votre » belle-sœur ! Vous pensez comment une femme telle » que je suis, et que vous me connaissez, doit rece- » voir un pareil compliment. Dites-vous à vous-même » ce que je dois vous répondre; épargnez-m'en la » peine.

L'abbé, piqué jusqu'au vif, changea de ton, et lui dit avec arrogance :

— « Savez-vous, madame, que votre bonheur est » entre mes mains, et que, quand je le voudrai, vous » serez la plus malheureuse femme de la terre. La » félicité dont vous jouissez actuellement est mon ou- » vrage; mais je peux le détruire à mon gré; et je ne » crains pas que vous puissiez profiter de ce que je vous » dis pour me prévenir et me traverser. Je suis bien » assuré que, quelque chose que vous disiez, et quel- » ques mesures que vous preniez pour vous faire croire, » on n'ajoutera aucune foi à vos paroles. Pour le repos » l'un de l'autre, ne nous heurtons point; répondez à

Digitized by Google

» ma tendresse, et nous aurons tous les deux des jours » sereins et rians. »

— « Si vous avez appris à m'aimer, répondit la » marquise, apprenez à m'estimer, et sachez que la » perspective du plus parfait bonheur, et la crainte » de la destinée la plus malheureuse, ne pourront ja- » mais me déterminer à manquer à ce que je me dois, » et à rien faire aux dépens de ma vertu. D'ailleurs, » ajouta-t-elle en frémissant, si j'étais susceptible d'une » faiblesse, vous seriez le dernier homme pour qui j'en » aurais. »

— Madame la marquise, s'écria l'abbé, vous m'insultez, vous riez de mes tourmens; songez que je me vengerai.

— Je ne vous crains pas; je raconterai à M. de Ganges ce qui vient de se passer entre vous et moi.

— Nous verrons qui triomphera, cruelle et arrogante marquise.

Au même instant, l'abbé et madame de Ganges rencontrèrent trois chasseurs qui revenaient chargés de gibier. La marquise, charmée de se débarrasser de l'abbé, lia conversation avec eux, et le son du cor réunit près de la grotte des Demoiselles chasseurs et chasseresses.

Cependant l'abbé, quoique profondément humilié des dernières paroles de la marquise, ne renonça pas à son infâme projet. Rendu à lui-même, il ranima son courage et ses espérances, et se flatta qu'il viendrait à bout de vaincre la vertu de sa belle-sœur, en redoublant d'égards et de prévenances. Vaniteux par caractère, il ne pouvait se persuader que le refus mortifiant qu'il avait essuyé pût provenir d'une autre source que de cette vertu qu'il voulait subjuguer. Le lendemain il forma le projet de mettre de nouveau la désunion entre la marquise et son frère, mais il y renonça dans l'espoir qu'il réussirait plus sûrement en poursuivant le système de conciliation. La marquise continua donc d'être heureuse; mais elle jouit des douceurs du bonheur domestique, sans que son antipathie pour celui qui s'en disait l'auteur put s'adoucir et se calmer; elle prenait les plus grandes précautions pour ne pas se trouver seule avec lui. Une dame nommée Julie Brunelle, et femme du ministre protestant de la petite ville de Ganges, était seule confidente des secrètes pensées de la marquise.

— Madame, lui disait-elle souvent, vous détestez M. l'abbé !...

— Il m'inspire une sorte d'horreur dont je ne puis me défendre. Je vous ai révélé sa conduite, dame Brunelle.

— Le monstre, il voulait trahir son frère et vous ravir l'honneur.

— Je n'ose dire au marquis de le congédier; mais s'il reste long-temps ici, je mourrai de dépit et de colère.

— Je parlerai à M. de Ganges !...

— Gardez-vous en bien, dame Brunelle ! l'abbé est si intrigant, il exerce une si grande influence sur M. de Ganges, que vos révélations auraient un résultat funeste pour moi.

— Que prétendez-vous faire ?

— Attendre.

— Voici le chevalier, madame la marquise.

— Celui-ci n'est pas si dangereux : je le crois plus sincère que l'abbé; j'aime sa conversation, et son humeur est si douce, que s'il avait l'impudence de son frère, j'aurais besoin de recourir à mes principes de vertu. Il arrive, laissez-nous, dame Brunelle; attendez-moi dans ma chambre. Le chevalier a l'air bien affairé.

VI.

UN SOUPER.

Le chevalier n'était pas moins amoureux que l'abbé, de la marquise de Ganges, sa belle-sœur, qui lui faisait toujours bon accueil. Leur intimité n'échappa pas à la vigilance de l'abbé. Voyant même que la marquise supportait volontiers les assiduités du chevalier, tandis qu'elle l'évitait avec le plus grand soin, il le crut aimé; au lieu d'éclater en reproches et de trahir sa jalousie, il espionna, sans rien découvrir qui pût lui donner les moindres soupçons sur la vertu de la marquise. Il comptait beaucoup sur son ascendant sur le chevalier, mais il savait que l'amour donne souvent de l'énergie aux caractères les plus faibles, et il prit le parti de la ruse

— Savez-vous, mon frère, dit-il un jour au chevalier, que tout le monde a remarqué les tendres soins que vous prodiguez à la marquise; on dit même qu'elle ne vous voit pas avec indifférence.

— Madame de Ganges est si bonne, si indulgente.

— Et vous si aimable, chevalier.

— Vous me flattez.... La marquise a la bonté de me recevoir dans son salon, et je ne vous cacherai pas que je m'estime heureux de cette faveur.

— Vous aimez la marquise ?

— Pourquoi cacher un sentiment si naturel ?

— Je l'aime aussi.

— Vous, M. l'abbé !...

— « Il n'est plus temps de dissimuler : nous ai- » mons la femme de notre frère; ne nous traversons » pas dans nos démarches, je suis maître de ma pa- » sion, et je saurai vous la sacrifier; mais si après » avoir essayé de triompher de la vertu de notre belle- » sœur, vous n'y pouvez réussir, retirez-vous, et » j'essaierai à mon tour; dans tous les cas, ne nous » brouillons jamais pour une femme. »

— J'accepte ce traité, répondit le chevalier, qui, se croyant débarrassé d'un rival si dangereux, fut plus assidu auprès de la marquise. Madame de Ganges accueillit ses deux beaux-frères avec complaisance, tant qu'elle crut que l'amour n'était pour rien dans leurs fréquentes visites, qui souvent se prolongeaient pendant toute la journée. Mais aussitôt qu'elle connut la source des attentions qu'on lui témoignait, elle substitua à l'air de bonté avec lequel elle les avait reçues, l'indifférence la plus caractérisée. Elle se comporta de telle manière, que ses deux beaux-frères n'osèrent jamais lui parler ouvertement de leur coupable projet. L'abbé surtout comprit enfin qu'il ne réussirait jamais à lui inspirer la moindre sympathie. Il résolut de se venger de la marquise en la rendant malheureuse. Avant de recourir à ce moyen extrême, il eut un entretien avec sa belle-sœur.

Digitized by Google

— Madame de Ganges, lui dit-il, vous avez déjà oublié que, si vous vivez en paix dans ce château, vous en êtes redevable à mon influence sur mon frère le marquis.

— Je ne l'ai pas oublié, M. l'abbé!

— Jusqu'à ce jour vous ne m'avez donné aucun témoignage de reconnaissance; vous me traitez avec mépris et rigueur.

— C'était le seul moyen de me mettre à l'abri de vos séductions.

— Et vous êtes bien résolue à vous montrer toujours cruelle envers moi...

— Il le faut: vous me mépriseriez si j'agissais autrement. J'aime le marquis; j'ai le bonheur d'en être aimée. La paix et l'union domestique ne suffisent-elles pas à une honnête femme?

— Vous êtes une ingrate, marquise, et votre bonheur ne durera pas long-temps.

— Le marquis n'écoutera plus vos perfides conseils.

Madame de Ganges congédia brusquement l'abbé, qui chercha la première occasion de compromettre sa belle-sœur; il la trouva le jour même. La marquise allait souvent dans une maison où se trouvait un jeune homme, dont les discours l'amusaient beaucoup. Ne voyant rien de coupable dans cet amusement quotidien, elle permettait au jeune homme de s'asseoir près d'elle. L'abbé partit de là pour inspirer à son frère des soupçons sur la vertu de sa femme. Le marquis, naturellement jaloux, ajouta foi aux calomnies de l'abbé; et en rentrant au château, il accabla sa jeune épouse des outrages les plus humilians.

— Vous ne voulez pas m'écouter, répondit la marquise... L'abbé exerce sur vous un souverain empire; je n'entreprendrai pas de vous dissuader.

M. de Ganges sortit furieux, et laissa la marquise seule avec l'abbé.

— Vous pleurez, madame, lui dit le perfide;... je vous disais que je me vengerais de vos mépris! L'humiliation que vous venez de recevoir est mon ouvrage. Je ne vous demande qu'un sourire, belle marquise, et je vous promets que votre mari viendra implorer son pardon!

Pour toute réponse, la marquise lui tourna le dos.

— Cette dernière marque du mépris le plus caractérisé a mis la rage dans mon cœur, s'écria l'abbé; toutes mes passions sont extrêmes, et il faut que ma vengeance soit prompte et éclatante.

L'abbé passa la journée en compagnie du chevalier, du marquis, et d'un prêtre nommé *Perrette*, dont les mauvaises mœurs déshonoraient le caractère sacerdotal. On décida le marquis à donner le soir même un splendide souper à quelques gentilshommes qui étaient venus le voir, accompagnés de leurs dames. L'abbé déploya tout son esprit; les convives étaient émerveillés de son amabilité. A la fin du repas, on servit un rafraîchissement à la crême. La marquise eut à peine pris quelques cueillerées, qu'elle éprouva de violens maux d'estomac. Les convives, qui en mangèrent, ressentirent de moins fortes douleurs. On manda l'apothicaire de l'endroit, qui trouva dans la crême une certaine quantité d'arsenic. On accusa les domestiques, qui furent tous renvoyés, et cet incident fit beaucoup de bruit à Avignon; mais on cessa bientôt d'en parler, et les personnes qui soupçonnaient l'abbé de Ganges et le chevalier, tinrent bien secrète leur façon de penser. La marquise, persuadée que l'abbé avait voulu l'empoisonner, se contenta de dire un jour à dame Brunelle, sa confidente:

— L'abbé n'a pas réussi; le misérable, pour se venger, n'a pas craint de descendre jusqu'au rôle d'empoisonneur... Mon Dieu, préservez-moi de la fureur de ce démon!

VII.

L'HÉRITAGE DE M. DE NOCHÈRES.

A dater de ce jour, madame de Ganges ne put voir sans frémir d'horreur l'abbé son beau-frère. Le marquis, fasciné par ce fourbe, maltraitait sa jeune épouse, qui supportait tout avec résignation, et se consolait en veillant sur l'éducation de ses deux enfans.

Quelque temps après la tentative d'empoisonnement, M. de Nochères mourut à Avignon, et légua tous ses biens à la marquise de Ganges, sa petite-fille. Maîtresse d'une fortune si considérable, la marquise se vit tout à coup environnée de soins et de considération; l'abbé lui-même dit au marquis:

— Mon cher frère, vous savez que je n'aime ni n'estime votre femme; je vous conseille pourtant de la ménager: une héritière de cinq cent mille livres mérite bien quelques égards.

Accoutumé à une obéissance passible, le marquis suivit exactement les conseils de l'abbé; il redevint aimable et même caressant; il passait la plus grande partie de la journée près de sa femme.

— Ma cousine, dit mademoiselle de Nochères, qui aimait sincèrement madame de Ganges, je vois avec le plus grand plaisir que M. le marquis revient de ses erreurs, et que le maudit abbé ne pourra plus mettre la discorde dans votre maison.

— Je n'ai pas pris le change sur le motif d'une résolution si prompte et si inattendue, répondit madame de Ganges; je vois bien que le cœur de mes ennemis est toujours le même, et que je n'ai obligation de leur repentir apparent qu'à l'héritage de M. de Nochères. L'abbé est un monstre, et tôt ou tard je serai victime de sa fureur. Je veux vous prouver jusqu'à quel point il mérite qu'on le méprise.

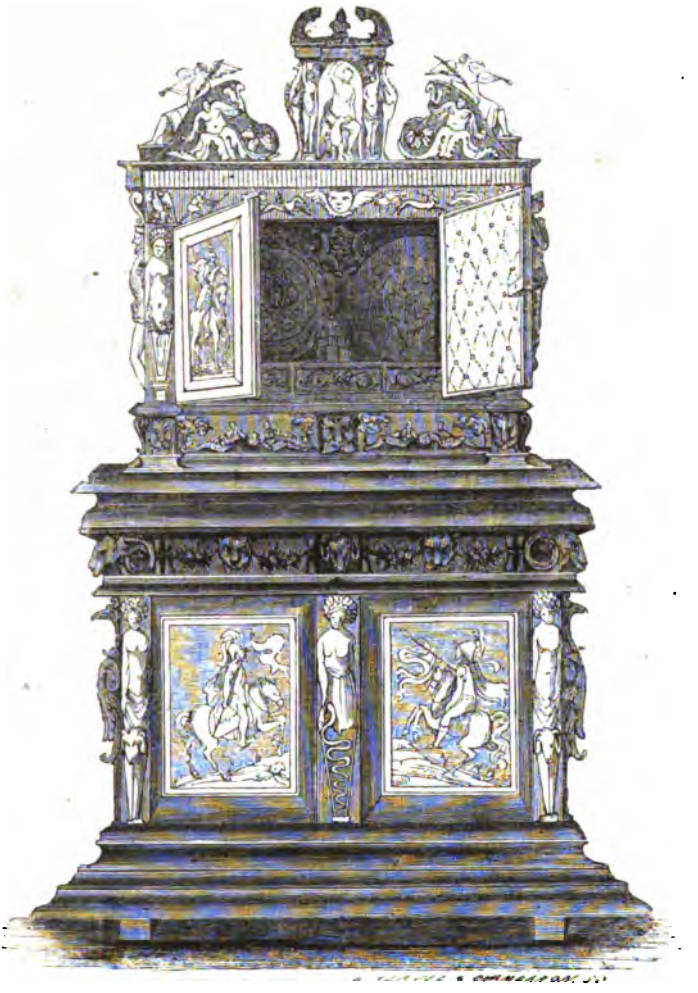
Madame de Ganges s'approcha d'une magnifique armoire richement sculptée, et ornée de statuettes représentant des sujets tirés de la mythologie. Elle ouvrit un tiroir et en tira une lettre de l'abbé. Mademoiselle de Nochères la lut rapidement, et dans sa juste indignation elle flétrit avec énergie l'infâme conduite et l'audace coupable de l'abbé.

Cette scène de révélations fut interrompue par celui même qui en était l'objet. L'abbé entra suivi du marquis, et madame de Ganges prétexta un violent mal de tête pour se dispenser de les recevoir.

Le lendemain, on parla d'aller passer l'automne à Ganges: à cette proposition, un juste pressentiment s'empara de l'esprit de la marquise; elle se rappela l'incident de la crême empoisonnée.

— Vous avez beau dire, répondait-elle à madame

Digitized by Google



Armoire de la marquise de Ganges.

de Rossan, sa mère, je suis convaincue que mes deux beaux-frères sont mes ennemis implacables, et d'autant plus terribles qu'ils gouvernent à leur gré le marquis mon époux. Je veux faire mon testament avant mon départ.

— Quelle folie !

— Oui, mon testament, et c'est vous que j'institue mon héritière. Vous appellerez à ma succession celui de mes deux enfans que vous jugerez à propos de préférer. Mon fils a six ans, ma fille en a cinq : vous leur parlerez souvent de leur pauvre mère !

— Tu es folle, répondit madame de Rossan..... à ton âge on ne songe guère à faire son testament.

Les conseils maternels ne purent détourner ma dame de Ganges de sa résolution. Deux jours après, elle convoqua les magistrats d'Avignon et plusieurs personnes de qualité.

— Messieurs, leur dit-elle, ce testament contient mes dernières volontés; il est irrévocable; je désavouerai tout autre écrit de ma main, et je veux qu'on s'en tienne à celui-ci.

Cette déclaration fut rédigée dans les termes les plus

Digitized by Google

clairs et les plus énergiques, et accompagnée de toutes les formes nécessaires pour le mettre à l'abri de contestation et de chicane.

Trois jours avant son départ, la marquise distribua aux ordres religieux une forte somme pour dire des messes pour le repos de son âme, si elle mourait bientôt. Lorsqu'elle les chargea de cette œuvre pieuse, elle le fit avec tant d'instances, qu'on eût dit que le dernier jour de sa vie sonnait déjà. Tous ces préparatifs prouvent d'une manière incontestable qu'elle craignait qu'on n'attentât à ses jours, après l'avoir forcée à disposer de ses biens au gré de ses tyrans. Les adieux qu'elle fit à ses amis furent tristes et déchirans. Tous versèrent des larmes, et crurent voir dans cette séparation quelque chose de funeste.

Cependant, à son arrivée à Ganges, la marquise fut accueillie avec empressement par son mari et par ses deux beaux-frères; tous s'efforcèrent de lui faire une réception agréable. Ils n'épargnèrent rien pour effacer de son esprit le souvenir du chagrin qu'elle avait éprouvé : les termes d'amitié les plus insinuans, les dehors de l'honnêteté la plus prévenante furent mis en usage pour lui inspirer une parfaite sécurité. L'abbé et le chevalier, qui savaient combien leur amour déplaisait à leur belle-sœur, s'abstinrent de lui en témoigner. Ils quittèrent le rôle d'amant pour cacher leurs projets de vengeance sous le masque de l'amitié. La marquise crut pendant quelques jours à la sincérité de leurs protestations; elle ne s'opposa plus au départ de sa belle-mère, qui revint à Montpellier. Le marquis lui-même se rendit à Avignon, où l'appelaient des affaires de famille. Madame de Ganges resta seule avec ses deux beaux-frères, qui recouvrèrent en peu de temps la confiance de la châtelaine. L'abbé, plus adroit et plus rusé que le chevalier, lui avait déjà parlé du testament déposé chez un notaire d'Avignon.

— En vérité, belle marquise, lui dit-il un jour après le souper, je me suis demandé très souvent pourquoi vous avez oublié dans votre testament le marquis de Ganges, mon frère...

— Je n'ai pas agi sans motif, M. l'abbé, répondit la marquise...

— J'en suis certain, ma belle-sœur, mais vous avouerez que cet acte est un obstacle à l'union parfaite qui doit régner désormais entre vous et votre mari.

— Comment? que lui importe ce testament dont vous me parlez chaque jour?

— Mon frère est autorisé à croire que vous ne lui avez pas pardonné vos petits chagrins; vous savez que ce tendre époux a promis avec serment de se conformer à vos moindres désirs. Faites un autre testament; vous régnerez sur nous tous avec un empire absolu, et les plaisirs séjourneront parmi nous sans aucun mélange d'amertume.

La marquise céda aux instigations de son beau-frère : elle fit un second testament en faveur de son mari, et l'abbé, persuadé qu'il n'avait plus rien à espérer ni à craindre, se prépara à tirer vengeance du mépris que la marquise avait fait de son amour; il communiqua ses projets au chevalier, qui en fut d'abord effrayé et refusa d'y coopérer.

— Tu m'abandonnes au moment du danger!

— Non, non, s'écria-t-il!... je ne consentirai jamais à empoisonner la marquise.

— Tu renonces à ta part de butin!... lâche! tu crains de donner la mort à une femme impitoyable et fière, qui nous a compromis, qui nous a méprisés.

— Qui sera le bourreau?

— Moi, répondit l'abbé. La marquise est indisposée; le médecin lui a ordonné de prendre une médecine; j'y verserai un poison si violent qu'elle rendra le dernier soupir à l'instant même.

— Ta résolution m'effraie!

— Me secondera-tu?

— Je ne puis reculer... Coupable ou innocent, on m'accusera d'avoir été ton complice; compte sur moi.

VIII.

LE POISON.

La marquise refusa pendant quelques jours de se conformer à l'ordonnance du médecin; son malaise augmenta, et le 17 mai 1667 elle se détermina à prendre la médecine. Elle fut préparée par le docteur lui-même. Dame Brunelle reçut l'ordre de la lui porter.

— Le breuvage me paraît bien noir, dame Brunelle, dit la marquise...

— Je n'y connais rien, répondit dame Brunelle; le médecin assure que cette potion vous soulagera.

— Allez dire au docteur que j'ai refusé de la prendre; j'éprouve une trop grande répugnance.

Elle remercia dame Brunelle, et se contenta d'avaler quelques pilules qu'elle avait apportées d'Avignon.

L'abbé et le chevalier, qui attendaient dans leur appartement l'issue de ce drame épouvantable, envoyèrent plusieurs fois, sous prétexte de demander des nouvelles de la santé de leur belle-sœur. Quel ne fut pas leur étonnement, lorsqu'on leur annonça que la malade se sentait soulagée.

— Nous sommes trahis! s'écria l'abbé... la marquise n'a pas pris la médecine... Ce jour sera pourtant le dernier de sa vie, et nous accomplirons notre dessein.

La marquise resta au lit, et invita plusieurs dames à lui tenir compagnie après le dîner. Jamais on ne l'avait vue plus gaie. L'abbé et le chevalier étaient si distraits, si pensifs, que leur belle-sœur leur fit agréablement la guerre sur leur silence. Le chevalier, qui était assis au pied du lit, sortit de sa rêverie pour faire de petites malices à la marquise, et l'abbé lui-même s'efforça de paraître aimable. Lorsque les dames se retirèrent, il les accompagna jusqu'à la porte. Le chevalier, immobile près du lit de la marquise, gardait un profond silence, et madame de Ganges ne savait à quoi attribuer cet embarras, lorsque l'abbé rentra dans la chambre. Il tenait d'une main un pistolet, et de l'autre un verre plein d'une liqueur noire et épaisse. Sa physionomie était effrayante; ses cheveux étaient hérissés, et l'écume sortait de sa bouche.

Digitized by Google

Il ferma la porte; s'arrêta à quelques pas du lit de sa malheureuse victime, et la regarda d'un œil étincelant.

— A toi, chevalier, cria-t-il en grinçant des dents... le moment est venu.

Tout à coup le chevalier sortit de sa léthargie, et mit l'épée à la main : la marquise crut d'abord qu'il voulait la secourir.

— Chevalier, lui dit-elle, sauvez-moi de la mort! L'abbé veut m'empoisonner.

Le chevalier fixa à son tour la victime, en écumant de rage, et le supplice horrible de cette scène muette dura quelques instans. L'abbé, d'une voix menaçante et sépulcrale, prononça ces terribles paroles :

« — Madame, il faut mourir; choisez : le fer, le feu « ou le poison!

« — Qu'ai-je fait, répondit la marquise, qui mérite que vous prononciez mon arrêt de mort? et « que ce soit vous-même qui l'exécutiez? Je ne me « sens coupable envers vous d'aucune autre faute que « d'avoir été attachée à mon honneur et à celui de « votre frère! »

Puis tournant ses beaux yeux vers le chevalier :

— Souvenez-vous, lui dit-elle en pleurant, souvenez-vous des marques d'amitié que je vous ai données. Je me suis privée de mes épargnes pour vous prêter de l'argent; vous avez trouvé en moi une sœur qui vous fut toujours sincèrement attachée.

Le chevalier, loin de se laisser attendrir par les larmes de sa belle-sœur, lui dit en élevant la voix :

« — C'en est assez, madame; prenez votre parti : « si vous ne le prenez pas sur le champ, nous le « prendrons pour vous. »

— Mon Dieu, s'écria la marquise, ayez pitié de moi; pardonnez à mes bourreaux, et recevez mon âme dans votre saint paradis!

Elle avala le poison, tandis que l'on lui tenait le pistolet sur la gorge, et l'autre son épée contre l'estomac. Quelques gouttes de ce terrible breuvage tombèrent dans son sein et brûlèrent sa peau : ses lèvres se crispèrent à l'instant même. Le chevalier remarqua qu'elle laissait au fond du verre la partie la plus épaisse du breuvage, composé d'arsenic et de *sublimé* détrempé dans de l'eau forte. Il ramassa, avec un poinçon, ce qui s'était attaché aux parois du verre, le mêla avec ce qui était resté au fond, et rendit le vase à la marquise, en disant :

— « Allons, madame, il faut gober le goupillon.

Madame de Ganges poussa un cri comme si elle eût vu la mort se précipiter sur elle, et se laissa tomber sur son chevet :

— « Au nom de Dieu, dit-elle à ses assassins, puis- » que vous avez tué mon corps, ne perdez pas mon » âme, envoyez-moi un confesseur.

Les deux bourreaux sortirent en lui promettant que le nommé *Perrette*, vicaire de l'endroit, viendrait pour lui donner l'obsolution.

La marquise avait conservé toute la liberté de son esprit : elle ne se vit pas plutôt seule, qu'elle tenta de s'évader. Elle s'enveloppa dans une jupe de taffetas, et gagna une fenêtre qui donnait dans la basse-cour du château, à vingt-deux pieds de hauteur : elle allait se précipiter, la tête la première, quand survint le vicaire Perrette. Il saisit son jupon, et retint quelques instant la victime. Le corps changea de direction, de telle sorte que la marquise tomba sur ses pieds, sans autre mal que des meurtrissures profondes. Perrette lança sur elle une grosse cruche pleine d'eau, qui fort heureusement tomba à côté, et ne l'atteignit pas.

La marquise fit promptement entrer le bout d'une tresse de ses cheveux dans son gosier, et provoqua le vomissement, et comme les alimens n'avaient pas permis au poison d'attaquer directement les parois de l'estomac, elle se sentit un peu soulagée. Elle songea aussitôt à s'évader; mais toutes les issues de la basse-cour étaient fermées; le hasard lui fit rencontrer un palfrenier :

— « Je suis morte, lui dit-elle, si tu ne m'ouvres » l'écurie pour sortir. »

Le palfrenier prit sa bonne maîtresse dans ses bras, la porta hors de l'enceinte du château, et la déposa entre les mains des premières femmes qu'il rencontra. La populace, voyant une femme presque nue, les cheveux en désordre, était sur le point de l'arrêter comme folle, lorsque le chevalier l'atteignit près de la maison du sieur Despract; il l'y fit entrer par force, et s'y renferma avec elle. L'abbé se plaça sur le seuil, armé de deux pistolets :

— « Je brûlerai la cervelle à celui de vous qui s'ap- » prochera vers cette porte, criait-il d'une voix me- » naçante. Je ne veux pas que ma belle-sœur se donne » en spectacle à tout le monde. »

— Je suis empoisonnée! criait la marquise, sauvez-moi! le chevalier veut me porter le dernier coup.

Une jeune personne lui donna un verre pour éteindre la soif ardente que le poison avait allumé dans ses entrailles. Le chevalier se jeta sur le verre, et le brisa contre les dents de la marquise :

— Retirez-vous, dit-il aux personnes qui l'environnaient; vous me ferez grand plaisir de n'être pas les témoins des folies de la marquise, ni de favoriser ses idées; je suis ici pour prendre soin d'elle, et je ne la quitterai point avant qu'elle ne soit en meilleur état; on peut s'en reposer sur moi.

Madame de Ganges pria la dame Despract et ses amies de la laisser seule avec le chevalier. Elle se jeta à ses genoux, en le conjurant de ne pas hâter sa mort. Cet homme, plus impitoyable qu'un bourreau, tira son épée, et en donna deux coups dans le sein de sa belle-sœur.

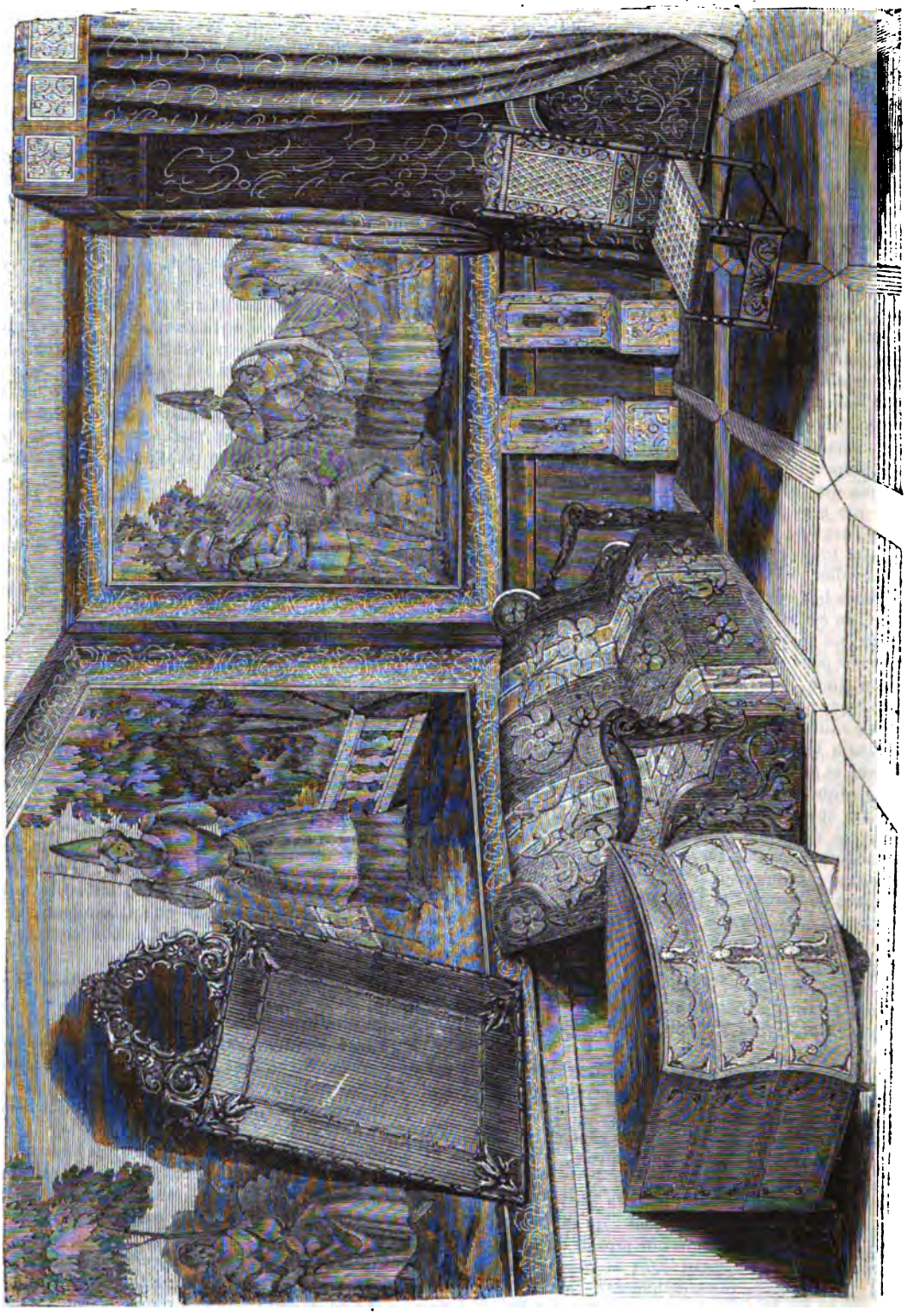
— Au secours! au secours! on m'assassine! cria la marquise, en se traînant vers la porte.

Le chevalier la poursuivit, et la frappa par derrière de cinq coups d'épée, dont le tronçon resta dans son épaule gauche. En sortant, il trouva l'abbé en sentinelle à la porte :

— « Retirons-nous, abbé, lui dit-il, l'affaire est » faite! »

Cependant les voisins entrèrent en foule aux cris de la marquise, et l'abbé, craignant que les blessures ne fussent mortelles, se fit jour à travers les nombreux spectateurs, appuya le pistolet contre le sein de sa belle-sœur, et lâcha la détente. Heureusement l'arme fit faux feux, et dame Brunelle détourna le coup. L'assassin, furieux, donna un grand coup de poing à la tête de cette femme, retourna son pistolet,

Digitized by Google



Chambre de la marquise de Ganges.

Digitized by Google

et s'en servant comme d'une massue, il voulait assommer la marquise; mais toutes les femmes se jetèrent sur lui, l'accablèrent de coups, et le forcèrent à sortir de la maison. Elles se hâtèrent ensuite de prodiguer à la malheureuse victime tous les soins possibles : on étancha le sang de ses plaies profondes, après en avoir retiré le tronçon de l'épée.

La nouvelle de cet épouvantable assassinat se répandit dans la ville de Ganges; il était neuf heures du soir lorsque les consuls allèrent offrir leurs services à la marquise : elle les accepta avec reconnaissance. Ils placèrent une garde autour de la maison du sieur Despract. Le baron du Tressan, grand prévôt de la ville, se mit à la poursuite des assassins; mais on ne put les atteindre. Ils profitèrent des ténèbres de la nuit pour s'évader, et arrivèrent à Auberas, château qui appartenait au marquis, leur frère. Ils se firent mutuellement de grands reproches d'avoir manqué leur coup. Ils en eurent tant de regrets, qu'ils pensèrent s'égorger. Ils voulaient d'abord rétrograder pour consommer leur crime; mais la certitude d'être arrêtés dès qu'ils reparaîtraient à Ganges, les en détourna, et ils se dirigèrent vers le port d'Agde, où ils s'embarquèrent. La marquise reçut tous les secours nécessaires; on fit venir promptement des médecins et des chirurgiens de Montpellier. Toute la noblesse des environs s'empressa de lui témoigner la part que'lle prenait à son malheur.

VIX.

LES DERNIERS MOMENS

Cependant, dit l'auteur des *Causes célèbres et intéressantes* (1), M. le marquis de Ganges était à Avignon lorsqu'on lui annonça le cruel assassinat de madame de Ganges. S'il avait tramé avec ses frères ce crime effrayant, il ne s'était, sans doute, pas attendu que leur fureur se porterait jusqu'à des excès atroces et publics : il avait compté qu'ils prendraient la voie obscure d'un poison adroitement administré. Quoi qu'il en soit, en apprenant cette nouvelle, il parut frappé de l'horreur qu'elle devait nécessairement lui inspirer. Il éclata en imprécations contre ses frères, et jura qu'ils n'auraient jamais d'autre bourreau que lui. En un mot, il joua aux yeux du courrier le rôle qui convenait à sa position. Il partit pour Ganges, et à son arrivée il dit à un capucin d'aller annoncer sa visite à la marquise.

— Il est arrivé, s'écria madame de Ganges, je le verrai donc avant de mourir ! allez dire au marquis que j'ai besoin de consolations.

Cette première entrevue fut déchirante : M. de Ganges ne put s'empêcher de frémir, en voyant les ravages que la mort avait déjà faits sur le visage de la marquise.

— Tu souffres beaucoup, lui dit-il en sanglotant...

— Oui, mon ami, un feu dévorant brûle mes entrailles, et je sens qu'il ne me reste plus que peu d'instans à vivre.

— Les misérables ! ils t'ont empoisonnée !

— Si tu ne m'avais quitté, tu aurais pu me soustraire à leur fureur. Mais que dis-je ? qui aurait deviné que mes deux beaux-frères voulaient m assassiner! Je t'ai reproché ton absence, j'ai tort, pardonne-moi ! lorsqu'on souffre horriblement, on est injuste, on accuse tout le monde.

En prononçant ces paroles, elle lui tendit la main de la manière la plus tendre. Le marquis, ému jusqu'aux larmes, resta une demi-heure sous l'impression produite par les derniers adieux de sa femme. Cette émotion cessa bientôt, et profitant de ces marques de tendresse, il eut le courage de prier la marquise de révoquer la déclaration qui confirmait son testament d'Avignon. Cette malheureuse victime qui se mourait au milieu des douleurs les plus atroces, répondit avec fermeté :

— Je ne veux changer en rien mon testament, il contient mes dernières volontés; je ne révoquerai pas ma déclaration. Je suis fort étonnée que vous osiez me parler de semblables intérêts. Dans quelques heures je mourrai, M. le marquis.... je vous en conjure, qu'il ne soit plus question de testament.

M. de Ganges, qui craignait qu'on le soupçonnât de complicité avec ses frères, continua de rendre les soins les plus assidus à sa femme, dans la maison du sieur Desprats. Elle demandait avec instance qu'on la transportât à Montpellier; le médecin déclara qu'elle ne pourrait supporter le voyage, et on écrivit à madame de Rossan, qui arriva le lendemain. Elle ne put cacher combien elle était étonnée de trouver le marquis auprès de sa femme, et de les voir en bonne intelligence :

— Il m'est impossible de rester ici, s'écria-t-elle; je ne pourrais prendre sur moi de vivre avec un homme que je regarde comme le chef du complot abominable qui a armé les féroces bourreaux de ma fille.

Elle repartit, et madame de Ganges, après avoir reçu le saint Viatique, ne songea plus qu'à bien mourir. Elle était insensible, même aux éloges que l'on donnait à sa beauté, qui n'avait jamais eu plus d'éclat que depuis sa maladie. Elle tenait sans cesse son fils au chevet de son lit, et s'efforçait d'étouffer les désirs de vengeance qui s'élevaient déjà dans son cœur.

Cependant le parlement de Toulouse, instruit de l'horrible attentat commis contre la marquise de Ganges, chargea le célèbre Catelan d'aller sur les lieux interroger la victime, et faire toutes les informations qui pourraient faire découvrir les assassins.

L'entrevue du magistrat et de la marquise fut terrible : madame de Ganges, sollicitée par M. de Catelan, lui dit d'une voix entrecoupée :

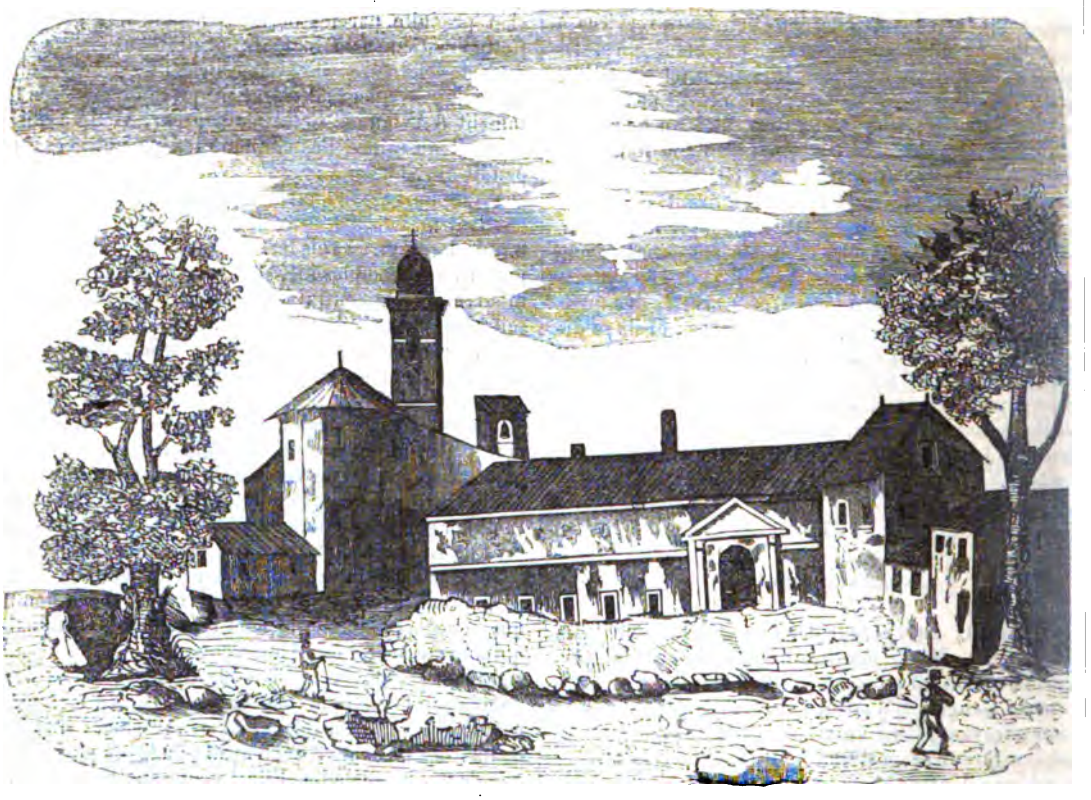
— La religion me défend de nommer mes assassins, et me fait un devoir de leur pardonner.

— Madame, il faut que la justice humaine soit satisfaite; ne me cachez rien, je vous en conjure.

— Vous voulez connaître mes assassins, s'écria la marquise, dans un accès de délire,.... mes assassins, les voilà.... Voyez-vous le chevalier qui s'avance vers moi, l'épée nue.... protégez-moi, monsieur de Catelan, le chevalier veut me tuer. Et l'abbé de Ganges, le voyez-vous, ce monstre, qui porte un breuvage empoisonné ! je suis perdue ! ayez pitié de moi, M. l'abbé ! je frémis d'horreur en pensant que je vais mourir ! grâce, M. l'abbé ! ce breuvage a brûlé mes lèvres et

(1) Tome VII, p. 296.

Digitized by Google



Chartreuse de Romans (Ardèche).

mes entrailles ! je souffre tous les tourmens de l'enfer ! impitoyables beaux-frères ! monstres ! et la justice est impuissante pour me défendre !

— Non, madame, répondit M. de Catelan qui tremblait de tous ses membres... elle n'est pas impuissante ! elle vous vengera.

Les paroles du magistrat calmèrent l'effervescence fébrile de madame la marquise de Ganges, qui recouvra la raison, redevint calme, et raconta à M. de Catelan les scènes atroces de l'empoisonnement. Cette séance hâta sa mort; elle passa la nuit dans de cruelles douleurs, et rendit le dernier soupir le lendemain 7 juin 1667, à quatre heures du soir.

Le marquis de Ganges fut arrêté et conduit à Montpellier, où il arriva de nuit. Pour le voir passer, on avait formé une illumination générale; il fut exposé à toutes les huées de la populace, et accablé d'imprécations.

Le bruit se répandit dans le pays que l'abbé de Ganges n'avait pas quitté la France, et qu'il avait trouvé un asile dans la chartreuse de Romans, où il se cachait sous les habits d'un religieux de l'ordre de Saint-Bruno; mais toutes les recherches furent inutiles, et on apprit bientôt qu'il s'était réfugié en Hollande.

La dame de Rossan, mère de madame de Ganges, se mit en possession de tous les biens de sa fille, se porta accusatrice des assassins, au nombre desquels elle comprit le marquis, et publia contre lui un mémoire que nous rapportons en entier, tel que nous l'avons trouvé dans le septième volume des *Causes célèbres et intéressantes*.

Digitized by Google

MÉMOIRE DE Mme DE ROSSAN, MÈRE DE LA MARQUISE DE GANGES.

« Il est sans doute bien difficile, disait-elle, de persuader à la justice et au public qu'un homme de condition, dont le nom jusqu'à présent n'a été sujet à aucun reproche, ait conçu le dessein de faire assassiner, par la main de ses propres frères, une épouse d'une beauté rare, dans la fleur de son âge, et dont la conduite était intacte; on croira plus difficilement encore que la fureur qui l'aurait animé fût capable de lui inspirer l'éloquence nécessaire pour déterminer ses deux frères, à la fois, à se charger de sa barbarie, de la honte et du danger de cette exécution. Mais la surprise augmente encore, ajoutait-elle, quand on fait attention que la cupidité seule a pu être le principe de cette atrocité. Il jouissait, de son côté, d'une fortune honnête; il jouissait de la dot de sa femme. Si elle administrait ses paraphernaux par elle-même, l'emploi qu'elle en faisait était à la décharge de son mari, qui n'ayant pas de dépenses à faire pour l'entretien de sa femme, pouvait disposer de ses propres revenus, et de la dot qui lui avait été confiée.

Une position aussi avantageuse ne suffisait pas encore à cet homme avide; il a voulu s'assurer, après la mort de sa femme, la propriété de sa dot et de ses paraphernaux. Il lui extorque le testament qui fut fait à Ganges; et pour ne pas laisser le temps à la testatrice de révoquer cet acte, et se voir en même temps le maître absolu des biens dont la jouissance était retardée jusqu'à la mort de la testatrice, il prend le parti de la faire assassiner sur-le-champ.

Ces faits, sans doute, sont incroyables; mais tout incroyables qu'ils sont, ils n'en sont pas, malheureusement, moins vrais. C'est en vain que le marquis de Ganges prétend se prévaloir de son absence. Vainement allègue-t-il qu'il ne s'élève contre lui aucune preuve ni littérale ni testimoniale; vainement croit-il se garantir de la peine, parce que rien ne manifeste judiciairement le complot qu'il a formé avec ses frères, et que, ces deux assassins s'étant évadés, on ne peut leur tirer la vérité, ni par la voie des interrogations, ni par celle des tourmens.

Si les criminels ne pouvaient être convaincus que par la preuve vocale ou littérale, que de crimes demeureraient impunis ! que de criminels jouiraient des prérogatives de l'innocence, parce qu'ils auraient pris la précaution d'écarter les témoins, et de ne confier au papier rien de relatif à leurs forfaits ! La seule imprudence des malfaiteurs deviendrait-elle la sauvegarde de la société ?

Mais la loi est venue au secours de la justice : au défaut de preuves littérales et testimoniales, elle a admis les présomptions. Quand elles se trouvent assez fortes pour conduire à la certitude, elles tiennent lieu de ce qu'on appelle preuves, puisqu'elles en sont elles-mêmes : *ce sont des indices certains que le droit admet, et qui n'ont pas moins de foi que les actes authentiques.* Le législateur dit ailleurs qu'il *range dans la même classe les témoins irréprochables, les actes évidens, et les indices indubitables.*

Telles sont les présomptions qui s'élèvent contre le *marquis de Ganges :*

1° On ne peut douter que l'*abbé* et le *chevalier* n'ont attenté à la vie de leur belle-sœur, que pour assurer au marquis la succession à laquelle il était appelé par le dernier testament de sa femme. Ces deux scélérats n'épargnèrent ni les politesses, ni les attentions, ni les prévenances, pour capter les bonnes grâces et la confiance de la victime qu'ils dévouaient à la barbare cupidité de leur frère. Quand ils furent assurés qu'ils pouvaient proposer la révocation du premier testament, sans être repoussés par l'aversion, l'*abbé* fit usage de son éloquence naturelle pour persuader. A peine eut-il obtenu cette révocation, à peine fut-il nanti de l'acte qui transmettait à son frère l'hérédité à laquelle il aspirait si fort, que, d'accord avec le *chevalier*, ils consommèrent l'assassinat de la testatrice.

Il est donc constant que ce forfait ne fut tramé que pour ôter à la marquise le temps de changer de volonté. Or, qui est-ce qui devait recueillir le fruit du second testament ? N'était-ce pas le marquis ? Qui est-ce qui avait intérêt d'ôter à la testatrice la faculté de révoquer cette disposition, et d'accélérer, pour en jouir plutôt, l'ouverture de la succession ? N'était-ce pas le marquis ? Et qui est celui qui est naturellement regardé comme l'auteur du crime, si ce n'est pas celui qui en profite ? *Is fecit scelus cui prodest.*

D'un autre côté, non-seulement les deux ministres de l'assassinat n'avaient pas intérêt de s'en rendre coupables de leur propre mouvement; mais ils n'auraient pu s'abandonner à cette atrocité gratuite, sans courir à une perte assurée. Auraient-ils assassiné la marquise, s'ils n'y avaient été excités par le mari, et s'ils n'avaient été sûrs que sa résolution était si bien prise, qu'ils n'avaient pas à craindre que le repentir opérât aucun retour dans son cœur, à leur préjudice ? Sans cette certitude se seraient-ils exposés à être gratuitement l'objet de la fureur, de l'horreur et de la vengeance d'un mari désespéré ? Ne couraient-ils pas le risque d'être les victimes de la justice, à laquelle ils n'auraient pu se dérober que très difficilement, étant poursuivis par un homme auquel ses sentimens et son honneur imposaient la qualité et les fonctions d'un ennemi implacable.

Ne voyaient-ils pas que, si le hasard les dérobait à la main de ce vengeur acharné, et au bras de la justice, il leur fallait traîner leurs jours dans des terreurs continuelles, dans la misère, et dans toutes les horreurs qui l'accompagnent ?

Ces crimes énormes ne se commettent que par ceux qui sont poussés par des passions excessives. Les seules passions qui pouvaient ici animer les deux frères, étaient la vengeance ou la cupidité.

Mais par où cette infortunée aurait-elle pu exciter

Digitized by Google

leur vengeance ? Quel tort leur avait-elle fait ? Ne les avait-elle pas, au contraire, obligés autant qu'il avait été en elle ? N'avait-elle pas fait, au chevalier, plusieurs plaisirs essentiels ? De quelles injures avaient-ils à se plaindre ? Elle n'avait pas répondu à leur amour. Mais cette résistance n'avait pu que leur inspirer de l'estime pour elle. D'ailleurs ils ne l'avaient assassinée qu'après lui avoir extorqué un testament tel qu'ils le souhaitaient. La vengeance n'était donc pas le principe qui les a fait agir.

Comment la cupidité aurait-elle pu les porter à cet excès ? Le testament ne leur accordait rien. Voulaient-ils, après l'avoir assassinée, lui voler ses effets ? Mais le butin n'était pas assez considérable pour les déterminer à passer le reste de leurs jours dans des transes continuelles; toujours cachés, en un mot, dans l'état des gens qui, assurés d'être regardés par tout où ils seront connus, comme les ennemis du genre humain. Ce vol, d'ailleurs, n'eût pas été une ressource capable de leur procurer, en quelque endroit que ce fut, la tranquillité et les douceurs dont ils jouissaient dans la maison de leur frère. Il est donc impossible de soupçonner que l'appât d'un vol, qui ne pouvait leur procurer d'autre avantage que la honte de l'avoir commis, les eût engagés dans un assassinat accompagné de toute la barbarie et de toute la férocité possible, leur eût fait abdiquer tous les sentimens de l'humanité, pour les transformer en tigres furieux.

Ainsi, en supposant qu'ils n'eussent pas agi par les ordres du marquis, cet excès prodigieux de cruauté-non-seulement se serait commis sans cause, mais aurait précipité gratuitement les assassins dans un gouffre de malheurs; au lieu qu'en adoptant le système que cette action a été ordonnée par le marquis, tout devient possible.

On voit des assassins qui, animés par la récompense qu'il a promise, s'exposent hardiment aux peines que mérite leur crime, bien assurés qu'ils sont de n'être pas poursuivis, ou du moins qu'ils auront le temps de s'évader. On ne peut douter que la récompense n'ait été proportionnée au crime. Ils étaient bien sûrs, d'ailleurs, que, dans quelques pays qu'ils allassent, sous quelque ciel qu'ils vécussent, le marquis achèterait leur discrétion, en leur faisant passer tous les secours dont ils auraient besoin pour vivre commodément.

Il est donc bien démontré que cet assassinat n'a pu être projeté, médité et concerté qu'avec le marquis, et c'est lui qui l'a ordonné au *chevalier* et à l'*abbé;* autrement, il faudrait supposer qu'ils ont commis le plus horrible de tous les crimes, de gaîté de cœur, pour se perdre, sans être animés par aucune passion; en un mot, gratuitement. C'est supposer un bouleversement total dans la nature. Ainsi, l'on peut dire que, quelque secret qu'ait été le conseil où ils ont concerté ce crime horrible, il est aussi avéré que s'il avait été public.

On ne peut pas penser, à la vérité, que les cruautés qui ont accompagné cette abominable exécution, soient entrées dans le plan qui avait été projeté. On voit évidemment, par ce qui s'est passé, quelle était la marche qui avait été concertée. On s'attendait bien qu'en donnant à la victime le choix sur les trois genres de mort qui lui furent proposés, elle opterait pour le poison. Le pistolet prêt à lui casser la tête, et l'épée prête à lui percer le sein, ne lui furent présentés que pour lui faire voir que sa mort était résolue. Il n'y a point, en général, d'être vivant qui ne recule à la vue du trépas. Celui dont on est menacé par une arme à feu ou par le glaive, est d'autant plus effrayant, qu'il est subit. Le poison, au contraire, peut laisser quelques lueurs d'espérance. Le tempérament peut être assez fort pour résister, la dose peut n'être pas suffisante; des circonstances imprévues peuvent procurer un secours inattendu, avant que le poison ait fait beaucoup de ravages. D'ailleurs la marquise savait par expérience que la mort préparée par le poison n'est pas inévitable : elle était échappée une fois à ses atteintes; et l'on ne peut nier qu'elle n'ait été capable de toutes ces réflexions. La conduite qu'elle a tenue pendant les trois ou quatre heures qu'elle a été entre les mains de ses bourreaux, prouve bien que le danger ne lui ôtait pas la faculté de réfléchir, et d'avoir l'esprit toujours présent.

On savait, d'ailleurs, que la marquise était pieuse, et l'on s'attendait bien qu'elle choisirait le genre de mort qui lui laisserait le temps de veiller aux intérêts de son âme. C'est dans ce point de vue que l'on avait mis *Perrette* dans le complot, qu'on lui avait ordonné de se tenir prêt à lui administrer les derniers secours spirituels. Il était vicaire de la paroisse, et aurait fait inhumer, sur sa parole, la marquise, après l'avoir administrée, sans autre perquisition. La circonstance était d'autant plus favorable, qu'après avoir pris médecine, elle avait beaucoup mangé, en présence d'une nombreuse compagnie, et qu'une mort subite pouvait tout naturellement être imputée à l'imprudence qu'elle avait eue de charger d'alimens un estomac qui était encore travaillé par les effets de la médecine.

Mais ce qui confirme de plus en plus que c'est par le poison que les conjurés voulaient terminer leur exécution, c'est la couleur et l'air épais qui détermina la marquise à ne pas faire usage de la médecine qui lui fut présentée, c'est l'inquiétude que ses deux beaux-frères témoignèrent sur sa santé, pendant toute la matinée, en envoyant à chaque instant demander de ses nouvelles. Cette inquiétude provenait-elle de l'intérêt qu'ils prenaient à une personne dont ils avaient résolu la mort ? N'est-il pas évident, au contrairre, qu'elle n'avait d'autre source que la crainte d'avoir manqué leur coup, par le moyen de la médecine qu'ils avaient sans doute préparée.

Le poison était donc la route qu'ils avaient choisie pour donner ouverture à une succession qui faisait tout l'objet de leurs désirs. Et leurs mesures étaient prises de manière que leur crime était impénétrable si, pouvant imputer la mort de la marquise, soit à une médecine prise à contre-temps, soit à l'imprudence qu'elle avait eue de surcharger l'estomac, on eût pu, par le ministère du vicaire, l'inhumer sans autre formalité, et sans autre perquisition.

Il est vrai que, quand les deux assassins ont vu que les choses ne prenaient pas la tournure à laquelle ils s'étaient attendus, leur prudence dégénéra en fureur aveugle. Cette révolution, arrivée dans leurs cœurs, paraît encore toute naturelle, et met de plus en plus la complicité du marquis dans tout son jour. Il est certain que si la marquise eût pu gagner un asile sans

Digitized by Google

être poursuivie, elle aurait révélé ce qui venait de se passer; et comme le jour n'était pas encore prêt de finir, dans ce moment-là, ils n'auraient pu esquiver les recherches de la maréchaussée et des autres personnes que l'horreur de leur action aurait animées à leur poursuite. Mais ayant eu le temps de courir sur ses pas, avant qu'elle eût pu s'enfermer dans une maison, faire connaître sa situation, et se garantir de leurs atteintes, l'état où elle était lorsqu'elle courait les rues, leur fit naître et favorisa l'idée de la faire passer pour folle. Elle était en chemise, nu-pieds, échevelée, et couverte d'un simple cotillon, qui n'avait plus l'air que d'un haillon, le vicaire en ayant arraché un lambeau, lorsqu'il avait voulu la retenir dans le temps qu'elle s'élançait par la fenêtre. Joignez à cela l'air égaré que lui donnait la frayeur, les cris qu'elle poussait, et les propos qu'elle tenait, auxquels personne n'était en état de rien comprendre. Tout concourait à la faire regarder comme folle, et à faire croire que le plus grand service qu'on pût lui rendre, était de la remettre entre les mains de ses beaux-frères.

Le reste de la catastrophe est l'effet nécessaire de la fureur qui les saisit, en voyant que leur coup était manqué. Les circonstances manifestèrent leur dessein au public; mais ne voyant plus pour eux d'autre ressource que la fuite, ils voulurent au moins s'assurer dans leur retraite la récompense qui leur était promise, en mettant la dernière main à l'assassinat dont leur frère les avait chargés.

Ainsi, loin que les actes qui paraissent n'avoir pas été concertés dans le complot soient à la décharge du marquis, ils prouvent de plus en plus qu'il était l'âme de la catastrophe.

Seconde présomption. Avant que la marquise eût fait le testament par lequel elle a institué sa mère son héritière, on avait tenté de l'empoisonner avec de l'arsenic mêlé dans une crême qui lui fut servie dans une collation. La cupidité du mari trouvait son compte dans la mort de sa femme; et tout annonce qu'il était l'auteur de cet attentat.

Tout le ressort du parlement de Toulouse, et le comtat d'Avignon, sont soumis au droit romain. Suivant ce droit, la puissance paternelle donne au père la jouissance des fruits de tous les biens de ses enfans, de quelque source qu'ils proviennent, excepté ce qu'ils peuvent acquérir dans le service militaire, ou dans les emplois honorables de l'église et de la robe. Et ils conservent cet usufruit tant qu'il n'émancipe pas ses enfans. La mort de la marquise assurait donc à son mari la jouissance de la succession opulente qu'elle aurait laissée à son fils et à sa fille; et la faisant mourir avant que par un testament elle eût, comme elle a fait depuis, institué un héritier autre que ses enfans, rien ne pouvait lui ravir cet usufruit. Il avait donc intérêt de prévenir, par une mort prématurée, un acte qui l'aurait dépouillé du bénéfice de la puissance paternelle; et les mauvaises façons qu'il avait eues pour sa femme, lui donnaient lieu d'appréhender qu'elle n'exerçât cette punition, si on lui en laissait le temps.

Or, tout annonce que ces combinaisons avaient déterminé le marquis à prévenir, par ce premier empoisonnement, les dispositions qu'il méritait qu'elle fît à son préjudice.

Tous ceux qui mangèrent de la crême avec elle furent malades; on ne fit aucune perquisition du crime, on laissa au temps le soin d'assoupir cette affaire. Si le marquis n'eût pas été coupable, n'aurait-il pas cherché les auteurs du délit, afin de les faire punir ? Son propre intérêt ne l'aurait-il pas engagé à cette recherche, puisqu'il aurait couru lui-même le danger d'être empoisonné par la même main qui avait osé hasarder ce premier attentat, et qui aurait été encouragée par l'impunité ? Sa froideur, son insensibilité, sa sécurité sur un accident dont il aurait pu être lui-même la victime, ne formaient-elles pas une preuve démonstrative qu'il était le coupable ?

S'il a commis le premier crime, il a commis le second.

Troisième présomption. La cupidité qui avait inspiré ce crime ne trouva dans son cœur aucun obstacle. Il avait pour sa femme les sentimens d'une haine profonde : à l'occasion d'une querelle qu'il lui fit un jour de gaîté de cœur, il la frappa avec un baudrier et la tint enfermée pendant plusieurs jours dans une tour, où le chagrin lui causa une espèce d'apoplexie. Il se préparait, par excès de cruauté, à la sanglante catastrophe qu'il devait faire jouer par ses frères.

Quatrième présomption. L'étroite amitié qui l'unissait avec ses frères ne leur aurait pas permis d'entreprendre un pareil attentat sur sa femme, s'ils ne l'avaient concerté avec lui, et cette amitié est la preuve qu'ils ont agi par son ordre. Elle était assez forte pour qu'ils ne pussent se déterminer à lui refuser même un crime aussi atroce. Elle a dû autant et plus contribuer à les déterminer, à leur fermer les yeux sur les dangers qu'ils couraient, que les promesses qu'il leur avait certainement faites. L'*abbé*, surtout, était en possession de gouverner absolument le marquis; et celui-ci ne fesait aucune démarche sans le consulter. *Perrette*, qui était visiblement d'intelligence avec les assassins, avait été précepteur du marquis, et avait toute sa confiance.

Cinquième présomption. L'intelligence de *Perrette* avec les assassins est démontrée; puisque la marquise ayant été empoisonnée, et s'étant jetée par la fenêtre pour s'évader, il lui jeta, dans le dessein de l'assommer, une cruche de terre pleine d'eau; et afin de rendre son évasion inutile, il courut avertir l'*abbé* et le *chevalier*, qui se mirent à sa poursuite.

Sixième présomption. C'est Gange qui a été choisi pour le théâtre de cet assassinat; parce que le marquis, qui en est seigneur, y a un pouvoir absolu, et qu'il est le maître de contenir, par lui ou par ses émissaires, quiconque oserait entreprendre de l'empêcher d'exécuter ses volontés, et de commettre les plus grands crimes.

Septième présomption, et celle-ci équivaut à une démonstration.

Le crime fut commis le 17 mai 1667, au soir; et le lendemain au matin, le valet de l'*abbé* de Gange était à Avignon; chez le marquis; ensorte qu'il avait fait dans la nuit dix-neuf lieues. Ce fut par ce courrier que le mari apprit l'état où était sa femme, et ce fut par lui que la nouvelle du crime transpira dans Avignon. Un assassin envoie-t-il lui-même des courriers pour instruire de son crime ceux qui ont intérêt

Digitized by Google

de le venger, et les charge-t-il d'employer toute la célérité possible pour les mettre à portée de prévenir sa fuite par leurs poursuites ?

Huitième présomption. Le marquis a-t-il fait aucune démarche, auprès de la justice, contre les assassins ? son inaction ne prouve-t-elle pas qu'il a craint d'en faire contre lui-même ?

Mais examinons sa conduite; elle va nous fournir la preuve la plus complète de son crime. Quoiqu'il eût appris, dès le matin, le malheur arrivé à son épouse, il ne partit que le lendemain, et fut trois jours à faire un voyage que l'envoyé des assassins avait fait dans une nuit. Cette marche prouve son indifférence pour sa femme, et, en même temps, l'intention de laisser aux assassins le temps de s'évader. Quel est le mari qui, pour peu qu'il eût pour son épouse le plus léger sentiment d'humanité, n'aurait pas volé à son secours, s'il n'eût été lui-même l'auteur, ou au moins le complice des attentats commis sur sa personne ? N'est-il pas évident que pour cet empoisonnement il donnait à ses complices le loisir de s'évader et de gagner un asile assuré

Mais tout annonce que cette idée seule l'occupait, et qu'il avait le plus grand intérêt au succès de leur évasion. Si la justice eût pu les atteindre, elle leur aurait arraché l'aveu de la complicité de leur frère. Il passe la journée à Avignon, y visite tout le monde, comme à son ordinaire. On ne voit, ni dans son air, ni dans ses manières, nulle altération; il ne parle à personne du malheur arrivé à sa femme, et se conduit comme si les nouvelles qu'il avait reçues lui eussent appris qu'elle était en parfaite santé.

Son silence faisait une partie essentielle des précautions dont il avait besoin pour donner le temps aux assassins de se mettre en sûreté. Il crut que la nouvelle du crime commis contre sa femme n'était encore venue qu'à ses oreilles, et qu'il pouvait, par conséquent, faire semblant de l'ignorer; car s'il eût eu l'imprudence de faire connaître qu'il en était instruit, il aurait été impossible qu'il fût resté à Avignon, et qu'il n'eût pas feint, au moins, de se donner des mouvemens pour prévenir la fuite des assassins, ou pour les joindre avant qu'ils fussent en lieu de sûreté. Cette inaction, si l'on eût su qu'il était instruit de ce qui s'était passé, aurait été un motif suffisant au ministère public pour le faire arrêter comme violemment soupçonné de complicité.

Mais avouons-le, si cette conduite était nécessaire à sa sûreté, il fallait, pour garder le sang-froid dont il avait besoin, qu'il eût dans le caractère un grand fond de férocité, et une haine bien déterminée pour sa femme. Il part enfin, et prend, pour faire la route, tout le temps qu'il croit nécessaire aux assassins pour se mettre en sûreté.

Il arrive. Il avait eu le temps, pour se préparer au rôle qu'il voulait jouer. Il avait deux objets à remplir: l'un d'écarter les soupçons que le public et sa femme avaient pu concevoir contre lui; l'autre d'obtenir la révocation de l'acte qu'elle avait passé à Avignon, pour corroborer son premier testament, et de valider, par cette révocation, celui que ses assassins avaient extorqué, et dont ils avaient voulu assurer l'exécution par leur crime.

Pour réussir, dans l'un et l'autre projet, il se présente devant sa femme et devant ceux qui l'entouraient, avec les signes de la plus vive douleur. A l'en croire, il ne souhaite rien tant que le rétablissement d'une épouse si chérie; il ne respire que vengeance, et ne va rien épargner pour se mettre à portée de l'exercer dans toute son étendue.

Sa malheureuse femme, qui n'imagine pas que la feinte puisse jouer si naturellement le rôle de la vérité, qui ne peut soupçonner tant de noirceur dans un cœur qu'elle avait possédé, qui est, en un mot, douée de toute la candeur des âmes honnêtes, donne toutes les marques de tendresse à un époux qu'elle croit avoir volé à son secours. Le barbare manque alors de prudence; sa cupidité l'aveugle. Il saisit un moment où cette infortunée se livrait aux sentimens dont elle était pénétrée pour lui, et lui demande la révocation de l'acte par lequel elle avait déclaré devant les magistrats d'Avignon, qu'elle entendait que le testament qui instituait sa mère son héritière subsistât. Le malheureux ! on a assassiné sa femme pour lui ôter le temps de révoquer le testament que ses assassins mêmes venaient de lui extorquer; ils ont oublié d'y faire insérer la révocation d'un acte qui, au défaut de cette révocation, rend ce testament illusoire, il ne craint pas, par cette proposition, de rouvrir toutes ses plaies, de manifester la part qu'il avait dans ce crime, en annonçant lui-même le motif qui l'avait fait commettre, motif sur lequel le choix des assassins ne laissait aucun doute.

La seule proposition ouvrit les yeux de la marquise, et lui fit connaître l'auteur de tous ses maux. De là cette résolution ferme qu'elle ne dissimula point, de ne vouloir donner aucune atteinte à son premier testament. Elle ne crut pas qu'il lui fût permis de donner au crime la récompense qui l'avait fait commettre. Elle regarda, avec raison, cette demande comme une approbation indirecte de ce que le *chevalier* et l'*abbé* avaient entrepris et exécuté contre elle.

Mais ce n'est pas ici la seule circonstance où la prudence a abandonné le marquis : il a bu et mangé pendant quatre jours avec *Perrette*. C'est avec lui, qu'enfermé tête à tête dans le château de Ganges, il passait les soirées qui, depuis son arrivée, ont précédé la mort de son épouse, et cependant il a avoué, dans ses interrogatoires, que ce même *Perrette* était notoirement complice de cet assassinat. Il ne faut point de réflexion sur cette conduite : elle porte le caractère le plus authentique de la complicité.

Pourrait-on trouver des preuves littérales et testimoniales qui pussent entrer en concurrence avec une masse de présomptions aussi convaincantes ? D'ailleurs, il y a ici un corps de délit, et il est de principe que, dans ce cas, l'accusé, contre lequel s'élèvent plusieurs présomptions, est reconnu coupable, tant qu'il n'établit pas sa justification sur des preuves plus claires que le jour. Or, quelles preuves peut opposer l'accusé à la démonstration qui vient d'être mise sous les yeux de la cour ?

A l'égard de l'*abbé* et du *chevalier* de *Ganges*, ils étaient convaincus avant que d'être accusés; le cri public, en les déférant à la justice, avait détaillé les preuves de leur atrocité. »

Digitized by Google

TRISTE DESTINÉE DES MEURTRIERS DE LA MARQUISE DE GANGES.

Le roi donna au comte *de Ganges* les biens confisqués sur le marquis, son frère. Mais dès que son neveu fut en âge d'en jouir, il les lui rendit.

Le marquis, après son jugement, se tint caché pendant quelque temps. Mais il trouva le moyen de se faire bien venir auprès de M. *de Baville*, intendant du Languedoc, en prenant soin de faire aller à la messe ceux de ses vassaux qui étaient religionnaires, et dénonçant ceux qui refusaient d'y aller. Cette protection lui donna la facilité de ne plus se gêner, et il vivait ouvertement dans le château de Ganges, qui appartenait à son fils, en vertu de la donation que son oncle lui en avait faite. Il fut enfin obligé de sortir du pays, par un trait qui prouve de plus en plus que ses passions, quelque criminelles qu'elles fussent, le dominaient toujours. Mais il faut faire connaître ce fils, qui fut contraint de demander lui-même l'exécution de l'arrêt prononcé contre son père.

Ce jeune homme était capitaine d'un régiment de dragons, et avait eu le talent, par la bonté de son caractère, et par ses façons obligeantes, de faire oublier qu'il était fils du marquis de *Ganges;* il semblait même que la mémoire des forfaits de son père ajoutait un degré à l'estime que l'on avait pour le fils.

Etant en garnison à Metz, il devint amoureux de la femme d'un officier. Il mit tout en usage pour la rendre sensible à sa tendresse; rien ne peut la séduire.

Il en était là quand son régiment reçut l'ordre de *dragonner* les *huguenots* à Metz. La maîtresse du jeune marquis *de Ganges* était de la nouvelle religion, les dragons furent mis en garnison chez elle, et voulaient, à toute force, l'obliger d'aller à la messe. Elle soutint leurs persécutions pendant quelques jours, mais enfin n'en pouvant plus, et cependant résolue de tout sacrifier, plutôt que de cesser d'être huguenote, elle demanda à parler au marquis *de Ganges*. Les dragons, quoiqu'il fût dans leur consigne de priver de toute satisfaction ceux qui ne voulaient pas se convertir, n'osèrent refuser d'aller chercher un de leurs officiers à qui on voulait parler.

Dès qu'elle le vit entrer : Marquis, lui dit-elle, vous m'avez dit que vous m'aimiez; voulez-vous me le prouver ? tirez-moi d'ici; donnez-moi les moyens de sortir du royaume, et pour récompense je vous promets le prix que votre amour pourra imaginer. Je crois que Dieu me pardonnera un péché qui m'épargnera le crime de passer le reste de mes jours dans l'hypocrisie.

Non, Madame, dit le marquis, je ne me prévaudrai point de votre situation. Je serais au comble de mes vœux, si j'obtenais de votre tendresse ce que je ne devrais actuellement qu'au trouble où vous êtes. Je voudrais devoir tout à votre cœur, mais je serais le plus lâche des hommes si j'abusais de votre état. Je vais vous en délivrer, et ne vous demande pour toute récompense que la grâce de penser quelquefois à moi.

Il tint parole; et, malgré le risque qu'il courait lui-même, en lui rendant un service de cette nature, il trouva des expédiens pour la faire sortir de nuit de la ville et de sa maison, et la fit conduire en sûreté sur les frontières.

Ce jeune homme épousa, quelques temps après, la fille du baron de *Moissac*, qui était riche et aimable. Il mena sa jeune épouse à *Ganges*, où il la laissa pour rejoindre son régiment. Son père y était alors. On l'y tolérait, parce qu'on ne pensait plus à son affaire, et qu'il n'y avait personne qui y fût assez intéressé pour vouloir se déclarer sa partie, et l'obliger à garder son ban.

Son fils lui recommanda tendrement son épouse, qu'il laissa sous sa conduite. Mais sous prétexte qu'elle était nouvelle catholique, et voulant se procurer la protection de l'intendant, en signalant son zèle, il lui ôta d'abord une fille qu'elle aimait beaucoup, et qui depuis long-temps était auprès d'elle.

Ce ne fut pas le seul chagrin qu'elle éprouva; mais elle les dissimula tous.

Dans le château, avec son terrible beau-père, à qui tout était soumis, elle frémissait en se voyant tous les jours en tête-à-tête à table avec lui, dans ce même appartement où sa belle-mère avait si cruellement fini ses jours. Enfin, son épouvante et sa terreur montèrent au comble, quand elle trouva dans ce beau-père un amant passionné. Quelle conduite tenir dans une conjoncture si terrible; son devoir et son inclination ne lui permettaient pas de flatter un amour si criminel. Mais quel danger n'y avait-il pas à irriter un homme chez lequel les passions produisaient les plus terribles effets, et dont on avait de si cruels exemples ? Elle ne pouvait proposer un voyage : le marquis, sous prétexte de religion, l'aurait retenue; elle n'avait personne à qui se confier; tout lui était suspect dans le château. Le baron de *Moissac*, son père, était nouveau catholique, et avait même beaucoup souffert pour la religion. Elle jugea bien que le marquis s'autoriserait de cette circonstance pour ouvrir les lettres, et s'en ferait même un mérite auprès de l'intendant.

Il ne lui restait qu'une ressource, encore n'en pouvait-elle attendre qu'un effet bien lent, c'était d'écrire à son mari. Il était ancien catholique, ainsi il n'y avait pas de prétexte pour ouvrir ses lettres. Dès qu'il fut instruit de la position dans laquelle se trouvait sa femme, il frémit à la vue du danger auquel elle était exposée; et n'écoutant que son premier mouvement, il prit la poste, alla se jeter aux pieds du roi, pour le prier d'obliger son père à exécuter son arrêt, promettant de lui faire tenir abondamment tout ce qui lui serait nécessaire, dans quelque lieu du monde qu'il voulût se retirer.

Le roi parut surpris, quand il apprit que le marquis

Digitized by Google

de Ganges avait rompu son ban, et ordonna, si on le trouvait dans le royaume, qu'on lui fît son procès tout de nouveau. Le comte *de Ganges*, son frère, qui était alors à la cour, apprit ce qui s'y passait, partit en poste pour tirer le marquis du château, et le fit passer à Avignon, d'où il se retira à l'*Isle*, petite ville du comtat Venaissin, voisine de la célèbre fontaine de Vaucluse; et depuis on n'a plus entendu parler de lui.

Quant aux deux autres assassins, le *chevalier* se retira à Venise, demanda du service à la république, qui était alors en guerre contre le Turc. Il fut envoyé au siége de Candie, que les musulmans assiégeaient depuis vingt-deux ans, et le bruit se répandit qu'il fut tué peu de temps après, d'un éclat de bombe. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il a absolument disparu depuis, et que personne n'a pu dire ce qu'il était devenu.

L'*abbé* se retira à Vianne, en Hollande, dont le comte de la *Lippe* était alors souverain. Ses descendans l'ont revu depuis aux états de Hollande. L'*abbé de Ganges* y fit connaissance avec un gentilhomme qui le présenta au comte, comme un Français réfugié, d'un mérite distingué; il avait pris le nom de *la Martellière*.

Le comte, qui dans la conversation trouva à cet étranger beaucoup d'esprit, et l'esprit très orné, enrichi de fort belles connaissances, très versé dans les belles-lettres, lui confia l'éducation d'un fils qu'il avait, âgé de neuf à dix ans. Les talens de ce gouverneur, aidés du bon naturel de l'élève, en firent un prince accompli.

Le faux *la Martellière* gagna si bien l'estime et la confiance du comte et de la comtesse, qu'il ne se faisait rien dans la maison qu'il ne fût consulté; il était l'âme du gouvernement de ce petit état. Des Français réfugiés voulaient s'établir à Vianne, et y bâtir des maisons, ils en demandèrent la permission au sieur *de la Fare*, chef de la justice du lieu. Il leur dit qu'il avait besoin, pour la donner, de l'autorisation du comte, et que pour être sûrs de l'obtenir, il fallait se concilier le suffrage du sieur de *la Martellière*. Mais celui-ci craignit que si les Français s'établissaient à Vianne, il ne fût reconnu. La permission fut refusée.

Son crédit devint enfin si grand, qu'il crut pouvoir aspirer à la main d'une demoiselle jeune et aimable, alliée à la comtesse, et qui avait pour lui les sentimens qu'elle lui avait inspirés.

La comtesse aimait le gouverneur de son fils, lui faisait du bien, et avait formé la résolution de lui assurer un sort honnête, pour le reste de ses jours; mais elle ne le croyait pas d'un rang à pouvoir prétendre à son alliance. Elle parla à la demoiselle, lui dit qu'elle s'oubliait, qu'on ne souffrirait pas qu'elle se mésalliât à ce point là. *La Martellière*, disait-elle, est un honnête homme, nous sommes très contens de lui; mais il n'est recommandable que par son mérite. Outre qu'il est étranger, c'est une espèce de *Melchisedech*, on n'a jamais pu découvrir qui il est, ce qui prouve qu'il n'est pas grand chose; car pour peu qu'il eût pu se faire honneur de sa généalogie, il y a long-temps que nous la connaîtrions. Il a sans doute les sentimens relevés et les manières nobles; mais tout cela ne doit pas vous déterminer à vous mésallier. Quand il voudra nous quitter, on lui donnera une récompense proportionnée à ses services; mais on n'intéressera pas en sa faveur la gloire de la maison.

La demoiselle n'osa rien répliquer; mais comme elle avait pris son parti, elle fit part de sa conversation à son amant, s'engagea à faire usage de son esprit et de ses talens, pour obtenir l'agrément de la comtesse.

Après y avoir bien pensé, il fut résolu que, puisque la naissance était le seul obstacle qui arrêtât madame de *la Lippe*, il fallait les lever, en déclarant le vrai nom de l'*abbé de Ganges*, après avoir cependant épuisé tous les autres moyens avant d'en venir à celui-là. Il était persuadé que la haute estime que l'on avait pour lui effacerait toute l'horreur que son nom, dans d'autres circonstances, aurait pu inspirer. Il demanda audience à la comtesse, et se jetant à ses pieds: « Madame, lui dit-il, je m'étais flatté que votre altesse m'honorerait de sa bienveillance, cependant elle s'oppose aujourd'hui à mon bonheur. Mademoiselle de *** me fait l'honneur de m'agréer pour époux, M. votre fils autorise ma recherche, que vous ai-je fait, madame, et que peut-on me reprocher depuis plusieurs années que j'ai l'honneur d'être à votre service. »

« Je ne vous reproche rien, reprit la comtesse, mais je ne veux pas qu'on me reproche à moi d'avoir souffert un pareil mariage. Rendez-vous justice; bornez-vous à des choses qui vous conviennent, et vous aurez bien de vous louer de ma reconnaissance. Demandez des emplois, on vous en donnera; mais ne vous oubliez pas jusqu'à prétendre à une alliance à laquelle vous ne devez pas vous flatter de pouvoir parvenir. Car enfin le mystère que vous nous avez toujours fait de votre naissance, le soin que l'on a toujours vu que vous preniez d'éluder tout éclaircissement sur cette matière, est une preuve qu'elle n'est rien moins que distinguée. »

« Madame, répliqua le faux *la Martellière*, si je pouvais me faire connaître à votre altesse, sans encourir son indignation, elle verrait bien que ce n'est pas par ma naissance que je suis indigne de l'honneur où j'aspire. Oui, Madame, continua-t-il, vous en serez convaincue, quand vous saurez que je suis ce malheureux *abbé de Ganges*, dont le nom et le crime sont trop connus, et dont je vous ai entendue parler à vous-même plusieurs fois.

« Quoi! s'écria la comtesse, en poussant un cri aigu, et reculant d'horreur, vous êtes cet exécrable *abbé de Ganges*, dont le nom fait frémir? Ciel! quel monstre ai-je eu chez moi, et à quelles mains avions-nous confié l'éducation de notre fils: je les vois encore baignées du sang de la malheureuse victime de votre atroce barbarie. »

Le jeune comte était aux écoutes, et attendait le moment où il croirait que son intercession serait utile à son gouverneur. Jugeant, par le ton élevé qu'avait pris sa mère, que la conversation tournait mal, il entra; mais tout ce qu'il put obtenir, ce fut qu'on n'arrêtât pas ce malheureux sur-le-champ. Il eut ordre de sortir au plus vîte du territoire de Vianne, avec défense de se trouver jamais en quelque endroit que ce fût, en présence du comte et de la comtesse.

L'*abbé de Ganges* se retira à Amsterdam, où il se fit maître de langue. Sa maîtresse l'alla trouver, et l'épousa. Le jeune comte, auquel il avait inspiré les sentimens les plus nobles, lui envoyait secrètement des

Digitized by Google

secours pour subsister. Il y jouit, dans la suite, des biens que lui apporta son épouse. Sa bonne conduite et ses lumières le firent admettre au consistoire des protestans. Il est mort parmi eux, en bonne odeur.

Je ne parlerai point de la fille de la marquise de *Ganges*, connue sous le nom de madame *Durban*. Elle épousa, en premières noces, le marquis *Perraud*, qui était septuagénaire, et qui ne s'était marié que pour avoir des enfans qui enlevassent sa succession à des collatéraux qu'il haïssait. Madame du *Noyer*, dans ses *Lettres historiques et galantes*, rapporte fort au long l'histoire scandaleuse de la résistance que fit madame *Perraud*, aux entreprises de son mari contre sa vertu, et contre son propre honneur, pour se procurer, par le moyen d'un page, des héritiers qu'il ne pouvait se donner lui-même. Cette héroïne de vertu épousa, après la mort de son septuagénaire, le marquis *Durban*, qui joignait à la naissance, à la fortune, et aux grâces de la jeunesse, un grand fond d'attachement pour sa jeune épouse. Cependant cette même femme, qui avait été un modèle de vertu lorsqu'elle avait un vieillard pour époux, devint, si l'on en croit madame du *Noyer*, le scandale de son sexe, quand elle fut unie à un mari jeune et aimable.

L'empoisonnement de la marquise de Ganges est un de ces faits atroces qu'on trouve rarement dans notre histoire. Les horribles circonstances qui précédèrent sa mort produisirent une telle impression, non seulement en France, mais en Europe, que l'histoire tragique de madame de Ganges fut écrite en toutes les langues. De nos jours, les dramaturges et les romanciers ont aussi livré au public ce drame épouvantable. Nous avons hésité à lui donner place dans notre recueil; mais nous nous sommes déterminés à aborder un sujet déjà traité si souvent et sous tant de formes, persuadés que toute personne qui coopère à une œuvre populaire ne doit omettre rien de ce qui peut intéresser et instruire ses lecteurs. Certes, nous ne connaissons pas d'histoire plus intéressante que celle de la marquise de Ganges, plus instructive même, plus propre à inspirer des pensées salutaires. Trois frères, unis par un pacte effrayant, et dans l'unique but d'assassiner, l'un sa femme, les deux autres leur belle-sœur, quel plus terrible exemple des excès et des passions humaines !

J.-M. Cayla.

MARSEILLE.

LA RUE DE LA PRISON.

> Je fais des contes avec ce que j'ai vu, ce qui vaut mieux, je pense, que de faire de l'histoire avec ce que l'on a imaginé.
>
> (Michel Raymond.)

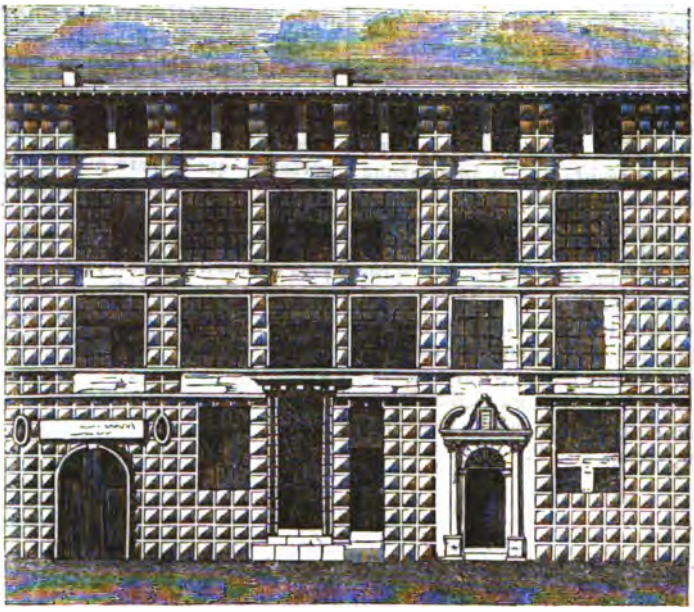
Entre l'Arc de Triomphe de la porte d'Aix que l'on a enfin achevé, et la pyramide de la place Castellane qui ne l'est point encore; au milieu de ce cours où tant de fois l'on a vu les délibérations municipales se rouler incertaines, furibondes et combattues par l'opinion publique, même après qu'elles ont pu s'y promener victorieuses avec une hache arbricide; au milieu de tous ces points que nous venons d'indiquer comme des jalons de reconnaissance, se trouve une rue que Marseille l'ancienne appela *grande*, et à laquelle la génération essentiellement ironique de nos jours a conservé ce nom pour établir un orgueilleux parallèle entre les choses passées et présentes. Et en effet, il serait assez difficile, pour ne pas dire impossible, de trouver dans tout ce qui ne fait plus partis de la Vieille-ville, une petite rue dont les dimensions soient inférieures à celles de la grande rue dont nous parlons.

C'est par là qu'aujourd'hui nous dirigerons notre promenade.

Traversons à la hâte l'humide, la mal nivelée et obscure *Place aux œufs*. Longeons avec prudence, de peur des charrettes qui s'y pressent sans cesse, l'étroite grande rue, et arrêtons-nous en face d'une grille en fer, de quelques arbres jeunes encore, et d'une grotte artificielle assise au pied de tout ce qui reste de la fameuse église des Acoules : c'est-à-dire son clocher grisâtre et pleureur. — C'est là que l'impudique reine Jeanne vint à la face des vivans, et sur la tombe des morts, jurer qu'elle était innocente du meurtre de son mari.

Par un de ces hasards où le vulgaire ne voit pas

Digitized by Google



Maison de la rue de la Prison.

autre chose, et où l'observateur trouve un champ fertile dans lequel il jette avidement sa pensée, l'historique N. D. de la Garde, le port que l'on remanie, l'hôtel de ville qui s'écroule, et le palais de justice se trouvent en ligne droite avec la prison et l'hôpital, derniers anneaux de l'existence de la plupart de nos semblables.

Le rapprochement fortuit de ces divers objets a fait naître en nous de réflexions si singulières que nous serions presque tentés de les consigner ici. Nous laisserons pourtant au lecteur le soin de les faire lui-même, de les faire selon ses idées, sa croyance et ses inspirations personnelles. Nous nous contenterons de gagner la rue qui longe le flanc droit du palais de justice.

- Descendons-la avec précaution : voici des fenêtres barricadées de fer. Ce sont les soupiraux par lesquels l'air... l'air seulement ! — entendez-vous ? — pénètre dans les prisons et rappelle à ses habitans qu'outre l'air, il y a un soleil, une lune, des étoiles, des nuages, des rivières, une mer et une végétation perdus pour eux. — A travers le triple grillage qui défend ces soupiraux, une bretelle, un mouchoir, des jarretières et d'autres objets se sont patiemment prêté le secours de leurs dimensions, et descendent le long des murs un bas ou toute autre bourse improvisée qui réclame la charité du passant. — Donnez votre obole, donnez-la silencieusement, car la bourse est muette, le prisonnier ne peut vous voir, les murs vous menacent, le sabre du gendarme traîne dans le corridor de sa caserne, et la sentinelle en armes vous épie de sa guérite de bois. — Donnez votre obole, donnez-la silencieusement; car la justice humaine est une imitation très imparfaite de celle de Dieu, et quelque honnête, quelque porté au bien que vous soyez, vous pouvez un jour pleurer sur vos fautes, ou protester de votre innocence derrière les murs d'une prison.

Cette rue, justement nommée *rue de la Prison*, est vraiment infâme. L'air y est lourd; le jour, tour-à-tour jaunâtre ou verdâtre et toujours douteux; le pavé, glissant, humide et chargé des plus dégoûtans immondices; enfin le bruit du filet d'eau impure qui sautille avec effort entre les deux rangs de maisons, est monotone et fatigant comme celui d'une crécelle brisée.

Nous respirons avec peine. Tous nos sens sont également affectés d'une manière pénible, nous ne sortirons pourtant pas encore de cette rue; car parmi toutes ces maisons noires ou maladroitement peintes en jaune, nous avons à en choisir une devant laquelle nous nous arrêterons quelques instans.

Son architecture, d'une antiquité peu douteuse, n'a pas sa pareille, ni rien d'approchant parmi les maisons les plus anciennes que nous ayons pu déterrer dans les plus vieux quartiers de la vieille ville.

Digitized by Google

Toutes les pierres du mur de face, depuis le niveau du sol jusqu'au toit, sont fortement en saillie et taillées en pointes de diamant. Les fenêtres, jadis à croisillons, sont très grandes et presque aussi larges que hautes. Les modernes chassis avec vitres vertes que l'on y a adaptées, leur donnent une physionomie plus étrange encore que les autres parties de l'édifice agencées d'une manière tout à la fois sévère, originale, presque élégante et pourtant si peu en harmonie avec le genre de décorations à nous familières, qu'il n'est pas rare de voir des hommes qui certainement se soucient fort peu d'architecture et de ses combinaisons, s'arrêter devant sa façade littéralement et uniformément noircie, pour lui payer leur tribut d'étonnement et quelquefois de réflexions.

Les portes de cette maison sont au nombre de quatre. On peut les citer comme des modèles de goût en leur genre. La principale d'entr'elles est surmontée d'un écusson emblématique trop défiguré par le marteau pour pouvoir en reconnaître le sujet, et décorée de fleurs, de fruits et de figurines en ronde bosse dont la distribution et l'exécution pourraient faire honneur à son auteur et contenter des juges difficiles.

Nous bornerons ici la description de cette maison que nous complétons toutefois par la vue du dessin ci-joint.

Louis Lévens.

PIERRE ROUCHER.

Vers la fin du XVIII^e^ siècle vivait à Montpellier, rue *Arc-d'Arènes*, un tailleur du nom de Rocher ou Roucher, à qui, comme la plupart des artisans de ce temps, il avait été permis de recevoir une éducation libérale, alors publique et réellement gratuite. Père de plusieurs enfans, il les fit soigneusement élever, et ils réussirent tous, si monter dans la hiérarchie sociale peut s'appeler succès et bonheur.

Un de ses garçons, *Pierre*, alors âgé de 19 ans, venait de terminer ses études au collége avec beaucoup de distinction. Malgré toutes ses couronnes académiques, il était destiné à suivre le métier de son père, quand, sur les observations d'un professeur de l'université de médecine, ami de la famille, le jeune apprenti fut retiré de l'établi et inscrit étudiant le 4 novembre 1777. Peut-être le père Roucher fut-il engagé à hasarder une aussi grande dépense dans l'espoir que son fils se distinguerait un jour, comme celui de son voisin le serrurier, maître Vien, qui, devenu peintre, brillait à Paris dans l'école française, dont il était déjà le régénérateur et le chef.

M. Roucher, après de bonnes études, parvint au doctorat en 1781. Obligé de pourvoir à son entretien, il se choisit un patron, et fut le secrétaire de M. Pétiot, l'un des praticiens les plus répandus.

Il se forma ainsi une modeste clientelle jusqu'au moment où le cours de la révolution parvint à son apogée. A cette époque, comme depuis, on avait besoin de beaucoup de places pour satisfaire à beaucoup d'ambitions; la mort et les destitutions ne suffisant pas, on inventa les sermens, parce que les Français croyaient encore au parjure. On exigea donc de tous les salariés publics le serment civique, qui comprenait, avec la haine à la royauté, l'adhésion à la constitution civile du clergé. M. Farjon, médecin en chef de l'hôpital civil et militaire Saint-Eloi, refusa, il fut incarcéré; son écrou portait : *suspect de modérantisme et de fanatisme.* On offrit sa place aux quatre suppléans; les trois premiers, MM. Pétiot, Cros et Chivaud, s'excusèrent pour des motifs particuliers; M. Roucher, qui ne pouvait les alléguer, accepta, et devint tout à coup le chef d'un des premiers hôpitaux de France. Sa conduite prouva qu'il était digne d'un poste aussi élevé. A la fatigue que lui occasionnait le nombre prodigieux de malades militaires, vinrent se joindre les tracasseries que lui suscitaient journellement le comité de surveillance et les inspecteurs du club. Sa prudence et le dévouement qu'il montra dans ses fonctions l'y maintinrent. Bientôt ses talens furent mis à l'épreuve.

La loi du 12 août 1792 avait supprimé l'université de médecine. Ses chartes et son musée allaient être livrés au pillage, les bâtimens étaient soumissionnés, quand M. René eut le courage d'essayer une lutte avec la révolution, pour lui arracher, s'il était possible, les reliques de cette glorieuse école, dont il était le dernier et digne doyen. Il employa pour cela tout ce qu'il avait d'adresse dans l'esprit, de persévérance dans les projets. Son établissement fantastique changeait de nom à mesure qu'une administration voulait bien le protéger. Mais les ressources du conservateur s'épuisèrent bien vîte, et la ruine de son simulacre d'école était consommée, s'il n'avait eu l'heureuse idée de lui créer des appuis dans le sein même de la société populaire, où dominaient les étudians. Ce terrible conventicule, tout puissant pour opérer le mal, avait conservé des attributs de l'humanité, la faculté de penser le bien; il ordonna qu'il y aurait un enseignement clinique à l'hôpital de Montpellier, et enjoignit à M. Beaunes de venir le donner sur-le-champ. Force fut d'obéir à cet ex-professeur, qui avait repris sa pratique à Nîmes, depuis la suppression de l'université de médecine. Le cours répondit à la réputation du professeur : il fut brillant et fructueux pour ceux qui le suivirent. Personne cependant n'en profita autant que M. Roucher, dont l'émulation et l'amour-propre mis en jeu le firent paraître avec avantage. Le professeur, restreint à un

Digitized by Google

petit nombre de malades, les quittait aussi souvent qu'il osait pour courir à Nîmes pourvoir à la subsistance de sa famille. M. Roucher ne s'éloignait jamais, toute la journée était consacrée à l'observation clinique, il lisait une partie de la nuit. L'un et l'autre publièrent, à peu près dans le même temps, le résultat de leur travail. Celui de M. Roucher, intitulé : *Traité de médecine clinique*, etc., en deux volumes, parut en 1797; il contient l'exposition des maladies observées à l'hopital pendant quatre années (de 1793 à 1796). Cet ouvrage, écrit d'un style simple et clair, fit le plus grand honneur à son auteur, qui s'y montre constamment bon observateur, critique érudit, et profond praticien. Le public médical fut très surpris de trouver une raison aussi solide chez celui à qui l'on n'accordait jusqu'alors que beaucoup d'esprit, quoiqu'un peu léger. Le premier chapitre, qui développe l'influence des constitutions médicales et sert d'introduction, est surtout remarquable par l'exposition des plus saines doctrines que l'école de Montpellier s'était appropriées depuis tant d'années. Aussi regarde-t-on ce traité comme un des meilleurs qui aient encore été publiés à ce sujet. M. Roucher y parlait de l'indication des sacrifications non sanglantes dans le traitement des collections séreuses; il publia, bientôt après, comme il l'avait promis, un traité particulier sur cette matière. C'est ainsi qu'il ajoutait aux titres qu'il avait à un poste aussi éminent, mais qui devenait de jour en jour plus difficile à occuper.

La loi avait créé une clinique dans les trois écoles de santé formées à la fin de l'année 1794. Montpellier eut pour professeurs MM. Fouquet et Pétiot, et l'enseignement y fut établi d'abord d'une manière si parfaite, que cet institut dut être regardé comme un modèle en Europe. Il est à regretter que cette organisation n'ait pu résister qu'une vingtaine d'années à l'esprit de changement ou de révolution qui éclate en France de temps en temps sous forme de paroxismes (1).

M. Roucher ne se sentit pas intimidé en voyant enseigner à côté de lui le célèbre Fouquet et son ancien maître. Il redoubla de zèle, et les élèves de la clinique, reconnaissans, le firent entrer en part de leur estime et de leur attachement.

M. Roucher jouissait du fruit de ses travaux, la confiance publique l'environnait, sa fortune croissait tous les jours, un mariage très avantageux sous tous les rapports ajoutait à son bonheur domestique, lorsqu'en 1800 un événement, que lui seul ne prévoyait pas, vint troubler sa félicité. Les professeurs de clinique ne disposaient, dans l'hôpital, que d'une salle composée de dix-sept lits, qui même n'étaient remplis que lorsque les chefs de clinique parvenaient à s'emparer des malades à leur entrée. De là naissaient des altercations qui auraient facilement dégénéré en rixes scandaleuses, sans la modération des professeurs. Le premier consul de la république mit fin à ces désordres, et les prévint en ordonnant que les professeurs de clinique seraient, à l'avenir, exclusivement chargés du service en chef de l'hôpital. Dans ce nouvel ordre de choses, M. Roucher n'eut plus de place, mais en la perdant il conserva la haute considération qu'il s'était acquise par sept années d'un honorable exercice. Ce changement, qu'il considéra sous son véritable aspect, n'altéra pas ses relations amicales avec les professeurs de l'école, et il traita toujours avec la même bienveillance le plus jeune de tous, qui, étant alors chargé du service de la clinique, dut le remplacer dans celui de l'hôpital.

M. Roucher continua à pratiquer dans la ville et au loin, avec la même réputation, jusqu'à l'année 1828. Sa mémoire, qui avait été prodigieuse, commença alors à fléchir, la confusion de ses idées marcha rapidement, il tomba dans le délire sénile, et s'éteignit le 24 juin 1830, dans les bras de sa fille chérie, qu'il avait alliée avec une des plus grandes familles du pays, et à laquelle il laissa une fortune considérable, réalisant ainsi les brillantes espérances de son père.

Montpellier, 1841. CHRESTIEN, d. m.

(1) Les réglemens de la clinique furent rédigés par le professeur Fouquet, approuvés par l'école et sanctionnés par le gouvernement. Voici qu'elle était leur disposition.

Les étudians de la troisième année formaient la classe des *Auditeurs*, ceux de la quatrième étaient *Consultans*. Les uns et les autres, seuls admis dans l'hôpital sur des cartes personnelles, y entraient avec le professeur et en sortaient avec lui.

Quand arrivait un nouveau malade, le professeur désignait deux *Consultans* qui, chacun à leur tour, interrogeaient et examinaient le sujet sous la direction du professeur qui guidait pas à pas cet exercice. En résumant leurs idées, il exposait les siennes avec les preuves qui leur servaient de base, répondait aux questions, éclaircissait les doutes, et tâchait d'amener peu à peu une conversation où le maître s'effaçait, sans que les disciples cessassent d'apprendre. Cette leçon clinique se répétait tous les jours jusqu'à la fin de la maladie. A la seconde visite, les consultans lisaient ce qu'ils avaient déjà consigné par écrit la veille, après que l'élève de garde avait fait le rapport sur les observations pendant les vingt-quatre heures qu'il avait resté dans l'hôpital; la consultation et la leçon continuaient.

Les chefs de clinique, chargés d'enregistrer les prescriptions, veillaient dans le jour à leur exécution, recueillaient les observations les plus intéressantes, destinées à être réunies par trimestre dans les archives de la clinique; enfin, ils devaient être toujours prêts à suppléer *les Consultans*.

Le vendredi de chaque semaine il y avait, dans la salle extérieure, une séance publique où un des *Consultans* lisait un mémoire sur un sujet que le professeur avait donné huit jours auparavant. Deux élèves désignés au commencement de l'assemblée, présentaient leurs réflexions critiques auxquelles l'orateur tâchait de répondre, c'était pour le professeur l'occasion d'une leçon de théorie. On lisait ensuite les histoires des malades guéris ou morts; dans ce dernier cas, on relatait l'autopsie cadavérique, à laquelle on ne manquait jamais pour l'instruction des étudians de la clinique.

Ce mode d'enseignement fut scrupuleusement suivi par les professeurs Fouquet et Pétiot, et par leurs successeurs Broussonnet et Lafabrie. C'est de cet institut que sortirent MM. Lordat, Prunelle, Caizergues, Victor Bailly, Double, Frédéric Bérard, et une foule d'autres dont l'école de Montpellier s'enorgueillit. Cependant quelques nouveaux professeurs réclamèrent, en 1814, époque de rénovation, la liberté absolue dans les études. Ils obtinrent la suppression des cartes d'entrée, et les portes de l'hôpital s'ouvrirent au public profane, qui envahit la place des étudians. Dès lors on crut avoir étudié la clinique quand on s'était promené souvent dans les salles de l'hôpital pendant la visite, et qu'assis dans l'amphithéâtre, on avait vu pratiquer des opérations, faire des ouvertures de cadavre et entendu discourir sur une maladie.

Digitized by Google

A. P. DE CANDOLLE.

Augustin-Pyrame de Candolle nous appartient à trop de titres, pour que nous ne consacrions pas quelques lignes à sa biographie, en attendant qu'un hommage moins indigne de lui puisse être rendu à sa mémoire dans notre cité. A.-P. de Candolle naquit à Genève, le 4 Février 1778, d'une des premières familles de ce pays, famille issue elle-même d'une ancienne maison de Provence, qui porte le nom du village De Candolle, et dont un des aïeux, Cosme de Candolle, était seigneur de Julhians en 1500, et est mentionné dans les histoires de Provence comme ayant harangué, au nom de la ville de Marseille, le pape Clément, fils de Laurent de Médicis. Lorsqu'en 1794 Genève éprouva le contre-coup des funestes événemens qui avaient bouleversé la France l'année précédente, le père de De Candolle, alors premier syndic de la république, fut obligé, pour sauver sa tête des fureurs révolutionnaires, d'aller passer quelque temps dans le comté de Neufchâtel, où il avait acquis une maison de campagne. Le jeune Pyrame faisait souvent à pied la course de Genève à Neufchâtel. Dans ces courses réitérées, son goût pour la botanique, qui était en quelque sorte inné en lui, se développa beaucoup en parcourant ainsi fréquemment diverses parties du Jura, où tant de plantes intéressantes s'offraient à ses regards. C'est à peu près à cette époque qu'une excursion botanique, faite dans les Alpes-Pennines, lui fit trouver, aux bains de St-Didier, au fond de la vallée de Cormayeur, un champignon imparfait qui fut un peu plus tard l'objet de son premier mémoire botanique (1).

Le régime de la terreur venait de cesser en France; les débris de l'ancienne société qui avait été broyée, et les nouveaux élémens sociaux qui avaient surgi du sein de l'orage, s'agitaient pêle-mêle, dans l'espoir d'un meilleur avenir. Toutes les sources de lumière et d'instruction avaient été taries, on chercha à les retrouver et à les utiliser. Il y eut alors un bel élan vers les sciences: c'est à cette époque que le héros de l'armée d'Italie, partant pour la conquête de l'antique Egypte, s'entoura de cette illustre compagnie de savans qui devait avoir plus tard une si grande influence sur les destinées scientifiques de la France.

Vers ce temps, De Candolle, à peine âgé de 25 ans, se rendit à Paris, où les Jussieu, les Desfontaines venaient de ressaisir le sceptre de la science des plantes. Il se trouva alors l'émule de Cuvier, de Brongniart, de Duméril, dont il n'a cessé d'être l'intime ami qu'en cessant de vivre. Poussé par une généreuse philantropie et par une ardeur peu commune pour les sciences physiques et naturelles, il s'associa aux hommes ardens et généreux qui cherchaient à faire sortir la vie des ruines dont ils étaient environnés. C'est ainsi qu'il fut un des fondateurs de la société qui créa les dispensaires et les soupes à la Rumfort, et, d'un autre côté, de la Société philomatique, cette académie des sciences des jeunes gens, qui devait bientôt devenir la pépinière de l'Académie royale des sciences.

C'est alors qu'il publia ses premiers travaux scientifiques, où il montra du premier bond le caractère de son talent, celui de faire marcher de front avec un égal succès, l'étude de toutes les parties de la science.

En même temps qu'il mit au jour son importante monographie des astragales, bientôt suivie des belles histoires des plantes grasses et des liliacées (1) peintes par Redouté, il fit paraître ses observations sur la nutrition des lichens, sur les plantes marines, sur le nouveau genre *Sennebiera*, sur les pores de l'écorce des feuilles, etc., et publia le résultat de ses ingénieuses expériences relatives à l'influence de la lumière sur les végétaux, expériences dans lesquelles il parvint à *desheurer* complètement certaines plantes, à leur faire faire du jour la nuit, et de la nuit le jour.

La matière médicale botanique ne resta pas non plus étrangère à ses travaux, car il publia vers ce temps, dans les Bulletins de la Faculté de médecine de Paris, ou dans ceux de la Société philomatique, un intéressant mémoire sur les diverses espèces d'ipécacuanha du commerce, une note sur la mousse de Corse, etc., etc., et son ingénieux Essai sur les propriétés des plantes. Ce dernier ouvrage fut donné comme thèse inaugurale à la Faculté de médecine de Paris, qui lui conféra le grade de docteur.

Bientôt après, il entreprit l'important travail de la troisième édition de la Flore française, qui fut véritablement un ouvrage neuf. Dans les deux éditions précédentes, M. de Lamarck n'avait eu pour objet que de donner un exemple du genre d'utilité de sa méthode dichotomique, en l'appliquant aux plantes de France qui étaient alors connues. Le but de De Candolle fut plus vaste: il voulut faire connaître en entier la végétation de la France par la description abrégée de toutes les plantes qui y croissent, groupées d'après les principes de la méthode naturelle; et son livre, ouvrage de cinq ans d'un travail assidu, fut le premier où les espèces furent rangées en familles naturelles. Aussi est-ce un de ceux qui ont le plus contribué à répandre ce genre d'études. Les vues de géographie botanique

(1) Bulletin de la Société philomatique, n° 14. Floréal an 6; 1798.

(1) Le texte des quatre premiers volumes seulement de cet ouvrage.

Digitized by Google

A. P. de Candolle.

qu'il renferme, et l'heureux changement qui y fut opéré dans la série des familles, lui acquirent un succès général. Dès ce temps, De Candolle prit l'habitude de se délasser des travaux de longue haleine par des travaux de plus courte durée, qui lui fournissaient la matière d'ouvrages intéressans ou de mémoires sur des points particuliers. C'est ainsi qu'à l'époque dont nous parlons, il débuta, dans la carrière de l'enseignement, par un cours particulier, et fit paraître des élémens de botanique. Il publia aussi, dans les Annales du Muséum, ses mémoires sur les champignons parasites, sur le curieux genre Drusa, de la famille des ombellifères, sur le Cuviera, et quelques autres genres de la famille des rubiacées.

La publication de la Flore française venait de se terminer, lorsque la Faculté de médecine de Montpellier perdit son professeur de botanique, Auguste Broussonnet. Le ministre Chaptal, à qui la gloire de cette Faculté n'avait pas cessé d'être chère, jeta les yeux, pour remplacer son illustre parent Broussonnet, sur le jeune auteur de la Flore française, qui venait de recevoir la mission de parcourir la France pendant six années, pour compléter ses recherches botaniques sur la Flore de ce pays, et s'enquérir de l'état de son agriculture. Il était passé à Montpellier, en accomplissant cette mission, lorsque l'année suivante, 1807, il y fut envoyé comme professeur de botanique de la Faculté de médecine. Deux ans plus tard, une Faculté des sciences fut aussi créée dans cette ville. La chaire de botanique de cette Faculté lui fut donnée; il devait, dans la suite, en devenir le doyen, et c'est à lui que cette Faculté doit sa belle collection de dessins sur vélins et son jardin académique.

De Candolle aimait beaucoup le monde et en faisait

Digitized by Google

les délices, mais jamais cet amour de la société auquel il se livrait avec plaisir ne l'a distrait un instant de sa vie laborieuse. Il savait trouver le temps pour tout. Personne n'a rempli avec plus d'exactitude et avec plus de succès que lui ses devoirs de professeur, et néanmoins, pendant son séjour à Montpellier, qui n'a été que de huit années, il a publié six rapports botaniques et agronomiques sur ses voyages en France, un recueil de mémoires, parmi lesquels on remarque surtout ceux sur les biscutelles, les ochnacées et les composées; le catalogue des plantes du jardin de Montpellier, à la suite duquel se trouvent les descriptions d'un grand nombre de genres et d'espèces nouvelles; la seconde édition de l'essai sur les propriétés des plantes; des recherches sur la botanique des anciens, entreprises de concert avec M. Daniel Encontre; un cinquième volume de la Flore française, qui est un vaste supplément de l'ouvrage, et sa Théorie élémentaire de la Botanique, ouvrage capital où il a ouvert la nouvelle route philosophique dans laquelle se trouve aujourd'hui cette science. Ajoutez à cela qu'il avait fort avancé, quand il a quitté Montpellier, en 1816, un grand ouvrage sur l'Agriculture de la France, qui est resté inédit, et vous verrez quel était son amour et sa persévérance pour le travail. Nul n'aurait pu avec plus de raison prendre la devise de quelques botanistes du 16e siècle : *labore et constantiâ*.

Quoique la botanique ne fût pas, à Montpellier, une science à la mode, son enseignement était si plein de charmes, que son cours était un des plus suivis, et il savait si bien inspirer à ses élèves le goût de la science qu'il cultivait avec délices, que, pendant son séjour à Montpellier, il ne s'est presque pas passé d'année où l'on n'ait publié quelque thèse de botanique sous son patronage. C'est ainsi qu'ont paru successivement les thèses sur les renonculacées, les valérianées, les pavots, les digitales, les solanum, les casses.

Il forma une société d'émulation qu'il présidait et où les élèves venaient prendre le goût des recherches d'histoire naturelle; c'est peut-être dans cette petite société que M. Flourens, aujourd'hui secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, s'est senti appelé aux travaux qui ont depuis illustré son nom.

Le succès de l'enseignement de De Candolle, sa sociabilité chaleureuse, sa conversation pleine d'esprit, son excellent cœur, son extrême amabilité, toutes ces qualités précieuses le faisaient aimer et chérir de tous ceux qui le connaissaient; et cependant, à une époque de réaction politique, l'envie sut profiter avec habileté de nos discordes civiles pour le dégoûter de notre ville; Genève, sa patrie, redevenait libre et acquérait une nouvelle existence par sa réunion à la Suisse. Il n'hésita pas à rentrer dans ce beau pays qu'il n'avait cessé de chérir, et il y a poursuivi jusqu'à ses derniers momens sa vie laborieuse, en y faisant le charme de la société, et, sous certains points de vue, les honneurs de la cité.

Il avait déja conçu, à Montpellier, la pensée de publier une histoire générale avec une synonymie complète de toutes les plantes décrites dans nos livres, ou renfermées dans nos collections. Il commença cet immense travail sous le nom de *Systema Vegetabilium*; mais après la publication du second volume, il vit que dix vies comme la sienne ne seraient pas suffisantes pour le mettre à fin. Il se décida à restreindre son plan et à ne faire, sous le nom de *Prodromus systematis regni vegetabilis*, qu'un abrégé du *Systema*, ouvrage immense lui-même, puisqu'il a fallu seize ans d'un travail incessant pour en publier 8 volumes qui renferment la description de 2993 genres, 31039 espèces, et que l'ouvrage n'est pas à la moitié de sa course.

Cet immense travail étant toujours sur le chantier, De Candolle se délassait de cet aride et intarissable labeur par la rédaction d'une foule de mémoires scientifiques, et même d'ouvrages considérables d'un autre ordre. C'est ainsi qu'il a publié plus de quarante mémoires sur divers sujets, et notamment sur diverses familles de plantes et sur les espèces remarquables qui ont fleuri au jardin de Genève. Il s'était associé, pour cette dernière série de travaux, son fils Alphonse, que des publications importantes avaient déjà fait connaître comme devant être son digne successeur Depuis longtemps, De Candolle recueillait de ses lectures, de ses recherches, de ses communications avec les savans, tous les faits qui pouvaient être le fondement d'une bonne physiologie végétale. Il mit en œuvre, en 1830, ces nombreux matériaux, et il en résulta l'Organographie végétale en 1 volume, et la Physiologie végétale en 3 vol. in-8°, ouvrages importans que tout le monde connaît. On voit que ses délassements auraient été pour d'autres des travaux de premier ordre.

Quoique les infirmités de la vieillesse commençassent à l'affliger prématurément, son esprit jouissait de toute son activité. Le Prodrômus, les mémoires, l'Organographie et la Physiologie végétales, etc., ne l'ont point fait renoncer à une seule soirée, à une seule réunion; il faisait le charme des cercles et des salons où l'on était toujours ravi de l'avoir. Il était l'ame des sociétés savantes qu'il vivifiait par ses communications et son chaleureux entraînement. Membre du grand conseil du canton de Genève, il s'acquittait, avec autant de zèle et de lumière que de patriotisme, de ses fonctions de citoyen, et il eut souvent le bonheur d'exercer une heureuse influence sur les délibérations de cette assemblée législative. Tel était De Candolle.

Depuis quelques années, sa santé avait éprouvé des atteintes cruelles; de violentes attaques de goutte le fatiguaient beaucoup, mais ne lui faisaient rien perdre de son activité d'esprit. En 1836, il éprouva des symptômes de goître, pour lesquels on le soumit à un traitement par l'éponge calcinée. On sait que ce médicament, qui renferme des quantités d'iode fort différentes, selon la manière dont il a été préparé, est par cela même fort dangereux. De Candolle en fit la triste expérience. Son goître disparut, mais il éprouva au plus haut degré tous les maux qui résultent de l'empoisonnement par l'iode. Les soins les plus empressés, comme les mieux entendus, le rétablirent complètement; et il avait repris ses travaux, lorsqu'en 1840 il se trouva dans un état de langueur inexprimable, assez grand pour le forcer à abandonner le travail, qui était sa vie. Les soins les plus éclairés et les plus affectueux, les voyages les mieux dirigés n'ont pu le faire sortir de cet état. Les symptômes d'une hydropisie générale n'ont pas tardé à se déclarer, et sa maladie s'est trouvée au dessus des ressources de l'art. Après avoir lan-

Digitized by Google

gui pendant les huit premiers mois de 1841, il a cessé de vivre le 9 septembre de la même année, au sein d'une famille chérie, ayant conservé jusqu'au dernier instant la plénitude de ses facultés intellectuelles. Sa mort a été pour sa ville natale l'objet d'un deuil général. Toute la ville de Genève assistait à ses funérailles; il semblait que chaque citoyen perdait en lui un père et un ami.

Homme politique, De Candolle ne s'est jamais écarté des voies d'une sage modération. Toujours porté à accueillir tout ce qui était véritablement libéral et progressif, il pensait qu'il fallait aller au-devant des désirs légitimes des partis, afin d'être en droit de les arrêter avec énergie dans leurs exigences désastreuses. Homme privé, personne ne réunissait mieux que lui, à beaucoup de dignité, les manières généreuses, les formes agréables, la justesse d'esprit et la bonté de cœur qui font l'homme véritablement aimable. Savant, il joignait à des vues vastes et élevées un amour du travail et une persévérance peu commune, qui l'ont rendu un des auteurs les plus féconds et les plus utiles parmi ses contemporains. Ce simple aperçu n'est-il pas suffisant pour montrer combien est légitime le deuil de la science, et justifier les éternels regrets de ses nombreux amis?

Montpellier, Février 1842.

Félix Dunal.

SÉBASTIEN-L'AVEUGLE.

LÉGENDE DU 18e SIÈCLE.

CHAPITRE PREMIER.

LA VIEILLE ÉGLISE PAROISSIALE.

Au commencement de l'année 1839, sur le plateau où l'église actuelle de Moux étale ses trois façades blanches, flanquées d'un vieux sanctuaire humide, qu'accompagne plutôt que ne domine le clocher paroissial, s'élevaient les assises noires et massives d'une haute tour, qui, depuis les siècles primitifs jusqu'à cette époque, avait suffi aux besoins du culte catholique. Vers l'extrémité occidentale, un pan de mur, façonné en ogive, percé de trous inégaux, à l'usage des cloches, révélait modestement, à qui aurait pu l'ignorer, la destination pieuse de l'édifice. Mais, au-dessous de la toiture, et à des distances symétriques, d'énormes pierres saillantes, vestiges moussus de créneaux et de mâchicoulis, disaient aussi que la maison du Seigneur n'avait pas toujours été l'asyle de la prière, et que c'était dans un but peu pacifique que des mains profanes, peut-être même idolâtres, en avaient autrefois jeté les fondemens.

Les patriarches du lieu, respectables cultivateurs à cheveux blancs, étaient fiers de leur église, que, par une habitude traditionnelle, on appelait le Fort. D'après certaine opinion vulgaire, nullement dépourvue de vraisemblance, la construction de ce fort avait précédé l'existence du village qui, à l'ombre d'une aussi terrible protection, se groupa, en outre, derrière une double enceinte de remparts et de fossés; puis, ébréchant d'inutiles obstacles, éparpilla ses chaumières entre les versans de la Bade et le rocher pittoresque des Moulins, sur la ligne poudreuse du chemin Français, aujourd'hui route royale.

Ainsi donc, s'il est permis d'avoir égard à la robuste conviction des érudits indigènes, le Fort de Moux, plus ancien que la tour quadrangulaire d'Escales, aurait participé aux guerres merveilleuses d'Alaric et de Charlemagne, dont les châteaux démantelés, Miramont et Saint-Pierre, se dressent encore comme de gigantesques fantômes, au centre des régions incultes. Malgré le manque absolu de preuves historiques, une

Digitized by Google

semblable prétention méritait quelque crédit ; et maint docte membre de la Commission des Arts et des Sciences, récemment établie au chef-lieu départemental, à l'aspect de ces marches usées et disjointes, perdues vers l'angle du mur, à l'inspection de l'étroite porte cintrée, regardant, non le village, mais la voie romaine, se serait cru en droit de retrouver dans l'église pauvre et nue, un monument contemporain de Liviana, qui, à quatre milles de Tricessimum, et à onze d'Hosuerbas, servit de cachot au poète Sidoine Apollinaire, victime illustre du roi Euric.

Quoi qu'il en soit, de ces probabilités archéologiques, dignes d'exercer des plumes moins inhabiles que la nôtre, il est constant que l'édifice en question remontait à une antiquité peu commune. On aurait mauvaise grace à lui disputer un rôle actif au temps de la croisade contre les Albigeois, ou à nier que, lors de l'invasion du pays par le prince de Galles, il n'eût pu offrir une retraite inexpugnable aux intrépides Languedociens, dédaigneux de confier leur or et leurs personnes à l'obscure profondeur des cavernes voisines.

Mais la persuasion qui, avant toutes les autres, s'était enracinée dans l'esprit des villageois, c'est que, parmi les divers bouquins vermoulus, quelques-uns avaient consacré leur texte à l'histoire du Fort. Aussi fallait-il voir de quelle vénération particulière les habitans de Moux entouraient leurs officiers municipaux et généralement les *notables*, convaincus de fourrer le nez entre les pages *jaunies* des vieux livres.

Quand les questions devenaient trop directes, messieurs les fonctionnaires branlaient magistralement la tête et redoublaient de silencieuse gravité. L'ex-bailli, petit octogénaire sec, narrait, pour la vingtième fois, les prouesses chevaleresques des Trincavels, vicomtes de Carcassonne ; et maître Porphyre, le sacristain, hasardait la légende de Sébastien-l'Aveugle, héros poétique des interminables conversations d'hiver.

Cette légende, dont les incidens principaux sont vrais, car maître Porphyre avait connu Sébastien, a été recueillie par un témoin auriculaire. Nous nous empressons de la transmettre à nos lecteurs, en évitant de dénaturer le récit naïf du sacristain.

CHAPITRE II.

UN MODERNE QUASIMODO.

Sébastien-l'Aveugle était carillonneur de l'église paroissiale. Expliquer comment Sébastien le devint, serait une tâche aussi difficile qu'intempestive. Toujours est-il que, né sous le plus fumeux des toits circonscrits dans les anciennes limites de Moux, Sébastien essaya ses premiers pas sur les degrés extérieurs du vieil édifice, mêla sa voix enfantine aux hymnes religieux, se suspendit aux cloches, dont les bourdonnemens eurent dès-lors pour lui un charme indicible. Petit à petit, le sonneur local se trouva investi, en réalité, d'une véritable sinécure ; et, par suite de mort, ou seulement de démission, notre héros ne dut pas tarder à obtenir les flatteuses prérogatives de titulaire.

Incapable de se livrer aux plaisirs du jeune âge, absorbé d'ailleurs par les soins de sa monotone profession, Sébastien s'éprit d'un bel amour pour son église. Dans la demeure bénite, en effet, l'appareil solennel des prières publiques, la lente et quelque peu nazillarde psalmodie du chœur, les parfums pénétrans de la myrrhe, qui s'échappaient à flots de l'encensoir, l'arôme plus suave des fleurs, exposées comme offrande devant l'autel de Marie, tout parlait à son âme impressionnable, tout exaltait sa naissante imagination. Debout ou à genoux, au fond de la tribune inférieure, derrière les bancs des villageois, il attendait avec anxiété, les détails apparens du saint Sacrifice, et dès que le prêtre élevait l'hostie, ses bras, enlacés aux cordes, imprimaient à la grosse cloche des vibrations soudaines, pareilles aux foudroyans éclats de l'orgue, dont l'infortuné ne soupçonnait même pas l'existence.

Les bonnes gens s'extasiaient, comprenant à peine que, sous l'impulsion de l'Aveugle, la cloche qui, à l'heure du mystère eucharistique, avait des glas si majestueux, eût tour-à-tour des retentissemens si gais pour les baptêmes, si lamentables pour les funérailles.

Souvent, à l'issue des offices, malgré l'approche de la nuit, Sébastien se plaisait à rester dans l'église, sans autre compagnie que les statues indécises des vierges et des martyrs. Inaccessible au vague effroi que les ténèbres inspirent à la plupart des hommes, il foulait, insoucieux, les épitaphes gothiques, furetant ça et là, inventoriant chaque nouvel objet. Bientôt, du portail à la sacristie, des dalles au toit, partout où des mains terrestres pouvaient atteindre, il n'y eut pas de recoin chétif, de minime accident architectural que Sébastien n'eût reconnu, fouillé. Mieux que personne il eût pu dire les dimensions des pierres de taille, la hauteur des marches pratiquées dans l'épaisseur du mur, et le nombre approximatif de pieds qui séparaient les couloirs supérieurs du sol montueux de la rue.

Pour satisfaire aux exigences de son état, et abréger en même temps ses veilles, le sonneur de cloches, avisant la vétusté des galeries intérieures, s'y ménagea une cachette, qu'il circonvint d'ais poudreux, débris épars d'un confessionnal ; il y appendit, avec son Christ d'ivoire, sa mandore, mélodieux instrument, dont, pendant les chaudes soirées de la canicule, assis au faîte de l'église, les pieds appuyés à un support de mâchicoulis, il tirait des accords touchans, délices du voisinage.

Digitized by Google

Il faut néanmoins en achever l'aveu, ce qui, de préférence, semblait le fixer, comme par une sorte d'irrésistible fascination morale, c'était son clocher, c'était la plate-forme de l'antique tour. En dépit de leurs inscriptions officielles, il débaptisa les deux cloches, et les appela Gertrude et Clotilde; noms bien chers, bien doux, car ils avaient été ceux de son aïeule et de sa nourrice, pieuses femmes, déjà couchées sous les mauves du cimetière. Il embrassait Gertrude, il baisait Clotilde. Gertrude proclamait les heures, et son horloge, confiée à Sébastien, variait si peu, que le magister et monsieur le bailli réglaient, d'après elle, leurs lourdes montres d'argent massif.

Par une tiède matinée de mars, au bord du mur, Sébastien découvrit des touffes de violiers sauvages; cette circonstance l'électrisa, et il conçut l'idée d'un jardinet. A partir de cet instant, on put voir, sur la voûte du sanctuaire, dans un cadre de buis vert, des violettes timides, d'orgueilleuses renoncules, et même un amandier qui, se développant à merveille, étendit au loin ses branches, et se couronna de fleurs et de fruits.

CHAPITRE III.

ISABELLE.

Cependant Sébastien avait grandi. A la créature mélancolique et souffreteuse, venait de succéder un précoce adolescent, non moins agile que résolu. D'abord incertaine, la démarche de l'Aveugle s'était insensiblement affermie. Quand, aux jours de fête, vêtu de son élégant sarrau bleu, le front ombragé par un large feutre gris, à plume de coq, il montait ou descendait les degrés de l'église, bien peu auraient cru qu'il fût atteint d'une complète cécité.

Ses habitudes aussi se modifièrent. Sans renoncer au culte de ses cloches, et à l'amélioration de son parterre aérien, il parut céder, vers la même époque, à un secret instinct de sociabilité, à un besoin impérieux de mouvement. Soutenu, non par le bâton classique de ses pareils, mais par une flexible baguette de laurier, cueillie dans la montagne d'Alaric, il parcourut les rues de Moux, s'enquérant des nouvelles, cherchant, loin de les fuir, la présence des garçons de son âge.

La place irrégulière, plantée d'acacias, qui se prolonge au levant du château, était, pour Sébastien, le lieu des rendez-vous favoris. Là, entre l'épais feuillage, hors de la portée des oreilles indiscrètes et des regards jaloux, venaient rire et folâtrer les jeunes filles. Sébastien prenait part à leurs jeux. Parfois Sébastien, à leur prière, chantait, en s'accompagnant de la mandore, les plaintifs couplets d'une romance en honneur dans le Bas-Languedoc.

Complaisant et dévoué, le pauvre aveugle cachait en vain, sous d'égales prévenances, le mystère de ses intimes sympathies. L'esprit des jeunes filles est perspicace : chacune remarqua bientôt que, parmi toutes, Isabelle seule préoccupait Sébastien.

Oui, Sébastien n'avait de pensées que pour Isabelle.

C'est qu'elle était vraiment adorable, Isabelle, avec sa coiffure narbonnaise, à forme horizontale et allongée, assujétie autour de sa tête par un ruban rose tendre, avec sa chaînette d'or au cou, son corset écarlate et sa jupe de tiretaine bordée de velours noir !

Sébastien ignorait ces gracieux détails; mais la singulière délicatesse de ses organes, et une sensibilité exquise, les lui faisaient naturellement deviner. Isabelle n'avait-elle pas une voix pure, une main potelée et fine ? Isabelle devait être ravissante, ravissante par sa personne, ravissante par ses atours. Comment aurait-il pu en douter encore, aux murmures admirateurs d'un côté, aux chuchotemens envieux de l'autre, qui, à toute heure, en tout lieu, signalaient inévitablement l'apparition d'Isabelle ?

Pour Sébastien, l'air respiré par Isabelle exhalait de célestes parfums, d'ineffables émanations. A des signes caractérisques et infaillibles, il aurait, entre mille, distingué la jeune villageoise. Le voyait-on instantanément s'émouvoir et rougir ? son oreille exercée venait de reconnaître le pas furtif d'Isabelle; les vêtemens d'Isabelle venaient de frôler ses vêtemens.

En quête de la moindre occasion, habile à susciter des prétextes favorables, le sonneur de cloches fut admis au foyer domestique de l'aimable enfant. Afin d'en orner la chambre virginale, il dépouillait de leurs fleurs entr'ouvertes, ses plantes et ses arbustes; aux lueurs affaiblies du crépuscules, il improvisait, sur sa mandore, de vifs refrains, dans lesquels un nom privilégié revenait sans cesse.

La veille du premier dimanche de mai, conformément à l'usage, Sébastien décorait de rameaux touffus l'extérieur de l'humble maisonnette, et jonchait le seuil de la porte d'un blanc tapis de marguerites, symbole d'inaltérable candeur.

On se rappelle qu'une fois, pour remercier l'aveugle, Isabelle détacha le plus frais ruban de sa parure. Sébastien le prit, l'approcha de ses lèvres, et le conserva depuis, nuit et jour, sur son cœur.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

MARIAGE.

L'innocente félicité de Sébastien dura peu. Aux dons attrayans de la nature, Isabelle joignait des avantages moins directs, mais plus positifs, qui ne manquent jamais d'être d'un grand poids dans l'établissement des jeunes filles. Unique héritière d'Ambroise Laval, agriculteur laborieux et capable, elle devait apporter en dot, au mari de son choix, divers lopins de terre, assis parmi les meilleurs fonds, notamment près du marécage d'Ensaï, et autour des roches de Cardannès. Si les garçons analysaient l'ensemble gracieux d'Isabelle, s'ils remarquaient la vivacité provocatrice de ses yeux châtains, l'élastique souplesse de sa taille d'abeille, en revanche, les vieillards ne se lassaient pas d'apprécier la magnificence des trèfles, et l'incontestable supériorité du froment, que récoltait maître Ambroise Laval.

Soit à cause de ces dernières considérations mercantiles, soit à cause des unes et des autres réunies, peut-être aussi parce que l'accorte Isabelle parut dès-lors mûre pour l'hymen, les hommages revêtirent une forme déterminée et significative. Quelques partis se déclarèrent. Outre ceux de Moux, il en vint de chaque localité circonvoisine; et, la vogue aidant, maître Ambroise Laval compta, à juste titre, au nombre des prétendans assidus, qui se disputaient l'honneur de l'avoir pour beau-père, maint riche fermier du Minervois, maint petit industriel, possesseur d'une échoppe ou d'un atelier dans un des carrefours populeux de Narbonne.

Isabelle accueillait ostensiblement leurs soupirs, et ne rebutait, en particulier, personne. Elle ne se prononçait pourtant pas, dispensant, à qui de droit, la même indifférence et les mêmes attentions.

Il n'en pouvait être long-temps ainsi. Des bruits vagues, corroborés par des actes matériels, circulèrent. On avait vu le majordome du château aborder cérémonieusement maître Ambroise Laval; la femme de charge, elle-même, était intervenue. Enfin, après une semaine d'oiseux commérages, les soupçons se confirmèrent, toute incertitude s'évanouit, et les colporteurs de nouvelles générales s'entretinrent, sans crainte d'être démentis, du prochain mariage d'Isabelle, avec Rupert, garde-chasse de monsieur le baron.

Instruit par la rumeur publique, Sébastien voulut douter de son malheur; mais une fois que, selon son habitude, il pénétrait dans la demeure d'Isabelle, maître Ambroise Laval lui signifia qu'il n'eût plus à y mettre les pieds, ajoutant, avec humeur, qu'au point où en étaient les choses, de pareilles visites devenaient, sinon inconvenantes, du moins inopportunes.

Ce congé brutal atterra l'aveugle qui, pâle et les lèvres contractées, rebroussa chemin, sans dire mot. Un tremblement nerveux agitait ses membres. Le désordre de son esprit fut tel que, pour regagner l'église, il s'égara dans le labyrinthe des vieilles rues, et dut, à plusieurs reprises, interroger, à tâtons, les murailles.

Sébastien franchit machinalement le portail et l'escalier intérieur du saint édifice; puis, rentré dans sa logette, il se livra, sans contrainte, à son désespoir, et donna carrière à ses sanglots. Tout-à-coup, par un effort convulsif, sa main saisit la mandore, instrument fidèle et inutile, qu'il jeta, avec violence, contre un meuble, et sur lequel il bondit comme un lionceau blessé. L'inoffensive mandore vola en pièces, et les cordes, en se détachant, rendirent un son funèbre, semblable aux plaintifs reproches d'une victime, à l'adieu suprême d'un ami.

La rage de destruction, qui s'était emparée du carillonneur, ne devait point s'arrêter là : monté au faîte de la tour, Sébastien fondit sur l'étroit jardinet, ravagea les plates-bandes, dispersa les bordures. On prétend qu'il essaya même d'arracher l'amandier phénoménal : par bonheur les racines du jeune arbre s'étaient enfoncées dans une fissure de la voûte, elles résistèrent aux prodigieuses secousses que leur imprima l'insensé.

Chaque nuit, à dater de ce jour néfaste, les promeneurs attardés entendirent de lamentables hurlemens, que dominait un bruit aigu de chaînes et de ferrailles; plus d'une bonne femme, croyant à la réapparition du loup-garou, récita, à deux genoux, ses patenôtres. Seuls, quelques paysans sceptiques, qui avaient eu la hardiesse de vérifier le fait, secouaient les épaules, et murmuraient piteusement entre eux : Pauvre Sébastien !

Pendant la durée de ces étranges scènes, les événemens suivaient leur cours providentiel. Isabelle, fiancée au garde-chasse Rupert, consentit à l'agréer pour époux, devant Dieu et devant les hommes.

Près de sonner la messe nuptiale, Sébastien visita ses cloches. En allant de Gertrude à Clotilde, il chancela, perdit l'équilibre, et tomba, du haut des mâchicoulis, sur le pavé caillouteux, au bas de l'église.

Sa chute ne fut point mortelle. Quand, après une longue maladie, il eut recouvré connaissance, il apprit que, nonobstant l'effroyable catastrophe, maître Ambroise Laval avait pressé la célébration du mariage, et qu'Isabelle était, à heure fixe, devenue la femme de Rupert, le garde-chasse.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

HUIT ANS DE SOLITUDE.

Des symptômes graves, accompagnés d'opiniâtres transports fiévreux, signalèrent la convalescence de l'aveugle. Mais enfin, grace à la vigueur de sa constitution, encore plus qu'à la science chirurgicale du frater campagnard, le héros de notre récit véridique se trouva hors de danger, et put, au bras de sa sœur ou d'un voisin charitable, parvenir jusqu'à la fenêtre, pour humer l'air printanier, et étendre au soleil ses membres endoloris.

Quels changemens funestes venaient de s'accomplir dans sa personne! Qui aurait alors reconnu Sébastien? Ayant conservé, au moment de l'horrible chute, une position verticale, il était tombé sur ses jambes, et avait dû, à cette particularité singulière, et presque miraculeuse, de n'être pas brisé contre le sol. Néanmoins, si son existence n'en dépendit point, ses formes physiques et tout son extérieur s'en ressentirent cruellement: sa noble taille se courba; ses épaules, jadis effacées, se voûtèrent.

Dès que, à l'aide d'un bâton noueux, il lui fut permis de s'aventurer, sans témoins, aux environs, le convalescent eut hâte de se diriger vers l'église. Nul regard moqueur, nul pied indifférent n'avaient profané les asyles mystérieux, objets de sa prédilection. L'araignée avait suspendu ses toiles à l'ogive des hauts couloirs; les débris de l'instrument musical gisaient encore autour de l'obscure cachette; et, sur le sommet de la nef, dans les galeries aériennes, Sébastien fit craquer, en passant, des touffes filandreuses de tiges et de racines, vestiges du merveilleux jardinet.

Les mains décharnées de l'aveugle cherchèrent l'arbre favori. Sous la chaude influence du soleil d'avril, les branches vivaces avaient retrouvé leur sève, et s'étaient couvertes de feuilles et de fruits. Après en avoir acquis la certitude, l'infortuné jeune homme ramassa la terre au pied de l'amandier, s'assit à l'ombre, et versa des larmes abondantes: il pleurait Isabelle, il pleurait ses illusions à jamais perdues.

Sébastien ne tarda pas à reprendre son genre de vie habituel. L'horloge, livrée à un doigt inhabile, indiquait mal les heures: Sébastien la répara. Gertrude et Clotilde, fréquemment mises en branle, témoignèrent, comme par le passé, de son exactitude. Taciturne et morose toutefois, il évitait l'approche de ses meilleurs camarades, et semblait se complaire dans l'abîme des plus douloureuses pensées.

Souvent, au point de jour, on le voyait accroupi sur l'épaisse balustrade. Au désordre de sa barbe inculte, à son profil austère et ascétique, on eût dit l'insensible image d'un cénobite ou d'un docteur. Il ne sortait de cet état d'immobilité contemplative, que pour imprimer des baisers frénétiques à une espèce de talisman, d'amulette bénite peut-être, qu'il tirait, avec précaution, de son sein.

Huit années s'écoulèrent ainsi: années de solitude absolue, années d'épreuves et de résignation pour Sébastien-l'Aveugle.

Un soir, tandis qu'un convoi mortuaire envahissait l'église, la cloche, agitée par l'aveugle, vint à sonner plus lentement que de coutume l'inévitable glas des funérailles. Ambroise Laval, Rupert le garde-chasse, suivaient côte-à-côte le cercueil: on emportait Isabelle au cimetière.

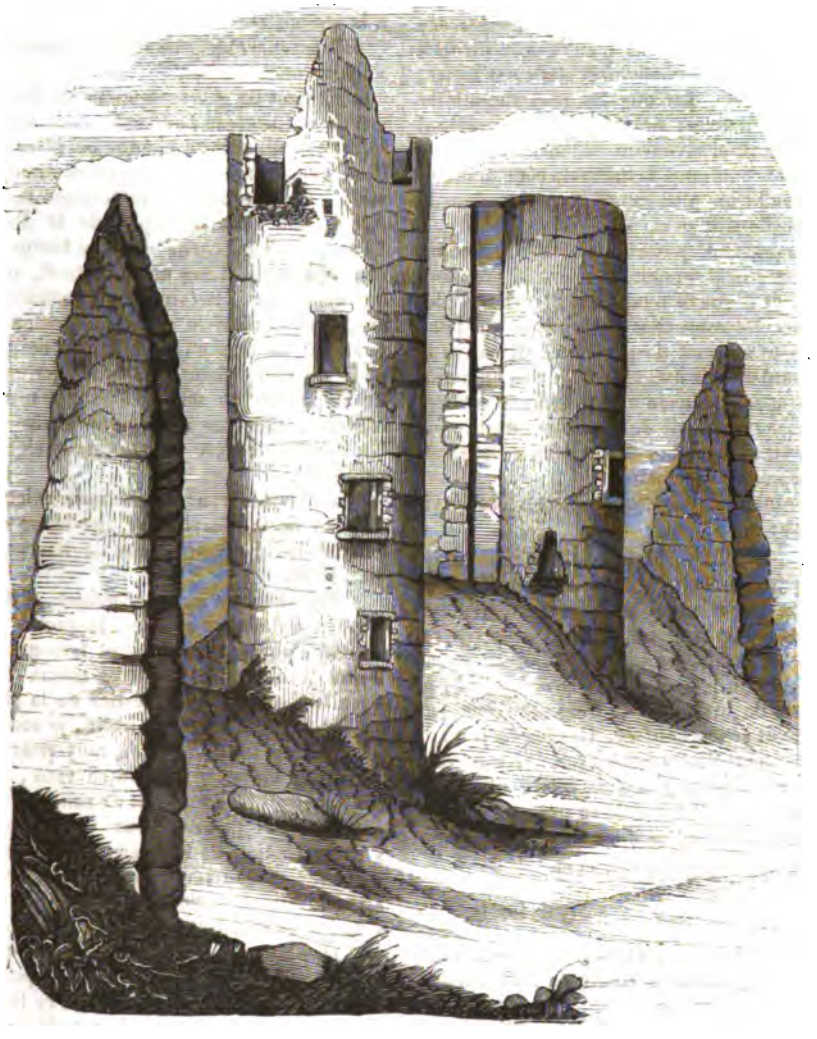
Cinq semaines après, une nouvelle cérémonie funèbre attristait les mêmes lieux. Sébastien, cette fois, n'ébranlait plus la cloche: Sébastien était couché, morne, froid, dans la bière. Sa main droite reposait sur son cœur; et, des doigts raidis de cette main, que personne n'avait pu entr'ouvrir, s'échappait un bout du ruban, chaste et précieux trésor, que lui avait donné Isabelle.

Scévole Bée (1).

(1) Le dernier article du même auteur, publié par la *Mosaïque du midi*, LE LOGIS DE LA POMME DE PIN (voir tome IV, pages 175 et suivantes), a été défiguré par une transposition qu'il est de notre devoir de signaler dans cette note. Ainsi donc, chapitre III, après « me voici! », il faut lire, à la fin de la deuxième colonne: « Silence! silence, Bernard! », et continuer jusqu'au bout du chapitre; puis, après le premier alinéa du chapitre IV, il faut reprendre à « Bernard Razouls, le dos appuyé, etc. »

Digitized by Google

CHABANNES.



Ruines du château de Chabannes.

Chabannes, village de la commune de Saint-Pierre-de-Fursac, a été le berceau de l'ancienne et célèbre maison de *Chabannes*, dont la branche aînée quitta la Marche au neuvième siècle pour aller habiter le Bourbonnais.

L'homme le plus illustre de cette famille est Louis-Antoine de Chabannes, lieutenant-général de la Marche en 1469.

« Louis-Antoine de Chabannes, comte de Dammar-» tin, chevalier de l'ordre de Saint-Michel (nommé un » des douze premiers chevaliers de l'ordre le 26 octo-» 1469), lieutenant-général du roi ès pays de Cham-» pagne, de Guyenne, Bourdelais, Gascogne, Albi-» geois, Rouergue, Quercy, Agenois, Périgord, Au-» vergne, Haut et Bas-Limousin, la Marche, Xain-» tonge et autres pays; gouverneur de Beauvais, de » l'Isle-de-France, etc., etc., fit la guerre avec une » grande distinction contre les Anglais pendant les pre-» mières années du règne de Charles VII; mais il en-» tacha la réputation qu'il s'était acquise lorsqu'à la » suite de ces campagnes, il se mit à la tête des bri-» gands appelés *écorcheurs*, et parcourut avec eux la » Bourgogne, la Champagne et la Lorraine, portant » partout le pillage et l'incendie. Chabannes servit plus » utilement Charles VII en lui révélant les intrigues » criminelles du dauphin son fils (depuis Louis XI). Il » présida ensuite la commission chargée de juger Jac-» ques Cœur, et on l'accusa de s'être fait adjuger à vil

Digitized by Google

» prix une partie des biens du condamné. Mis en ju-
» gement et condamné à mort, comme criminel de
» lèse-majesté, à l'avènement de Louis XI au trône,
» Chabannes, dont la peine fut commuée en un ban-
» nissement perpétuel par ce même monarque, se ré-
» concilia avec lui à l'issue de la guerre dite du *bien*
» *public*, fut réintégré solennellement dans ses biens,
» dans ses dignités, et, par une des plus singulières
» bizarreries de la fortune, devint l'intime confident
» du prince qu'il avait si vivement dénoncé au roi son
» père et à l'opinion publique. Il lui resta constamment
» dévoué et lui rendit les plus signalés services dans la
» guerre ainsi que dans la paix. »

Des deux accusations portées contre Chabannes par le biographe que nous venons de citer, la première seule est fondée, et le gouverneur de la Marche fit glorieusement oublier les reproches de cruauté qui pouvaient être adressés au chef de partisans. Il sauva la France, en refusant d'obéir aux ordres du roi, en maintenant sous les drapeaux, avec une discipline sévère, l'armée qu'on lui commandait de licencier, mesure funeste qui aurait laissé sa patrie sans défense, exposée aux coups d'un ennemi audacieux.

Louis XI, prisonnier de Charles-le-Téméraire, écrivait à Chabannes :

« . . . . . Monsieur le grand mais-
» tre, je vous prie que, plus diligemment que pour-
» rez, vous faites départir tout mon arrière-ban, en-
» semble tous les francs-archers, et que y mettiez tel
» ordre et provision qu'ils s'en puissent aller au moins
» de charge et foule du peuple que faire se pourra, et
» leur baillez gens de bien pour la conduite d'eux par
» chacun baillage et séneschaussée. Gardez bien qu'ils
» ne fassent mille nouvelletez ; et ce fait, si vous vou-
» lez venir à Rouen, je le voudrais bien, afin d'or-
» donner et pourvoir au surplus de ce qui sera à faire,
» selon que les matières seront disposées.

» Donné à Péronne, le 9 octobre 1468.

» *Signé* Louis.

» Et au-dessous, *Neurain*, et en la suscription : A
» nostre cher et amé cousin le comte de Dammartin,
» grand maistre de France. »

« Il est à remarquer qu'après la lecture faite de la-
» dite lettre, le grand maistre ne voulut consentir aux
» ordres y contenus, ne les jugeant pas estre pour le
» bien de l'estat. »

Les immenses richesses d'Antoine de Chabannes lui ont fait intenter la seconde accusation; mais il tenait la plus grande partie de ses biens des bontés du roi.

« . . . . . Le roi fit eschange avec-
» ques ledit comte Dampmartin d'un sien chastel qu'il
» avait en Gascogne, nommé Blancaffort, et, à l'en-
» contre, le roy lui bailla tout le domaine et souverai-
» neté qu'il avait ès villes de Gonesse, Gournay-sur-
» Marne et Crécy-en-Brie. Et de ce, lui bailla lettres
» en addressant à sa cour de parlement, pour icelles
» estre par eux expédiez et pour les joindre avec sa-
» dicte comté de Dampmartin. ».

Chabannes recevait, en outre, pour diverses charges vingt-cinq mille deux cents livres de rente, somme énorme pour ces temps-là.

« Pour l'office de grand maistre d'hostel de France,
» dix mille livres;

» Pour l'ordre de chevalerie, quatre mille livres;

» Sur le Briensonnois, huit mille livres payables à
» la chandeleur;

» Pour sa compagnie de cent lances d'ordonnances,
» douze cents livres;

» Et pour les gouvernemens de Montivilliers, Har-
» fleur et Chasteau-Gaillard, deux mille livres. »

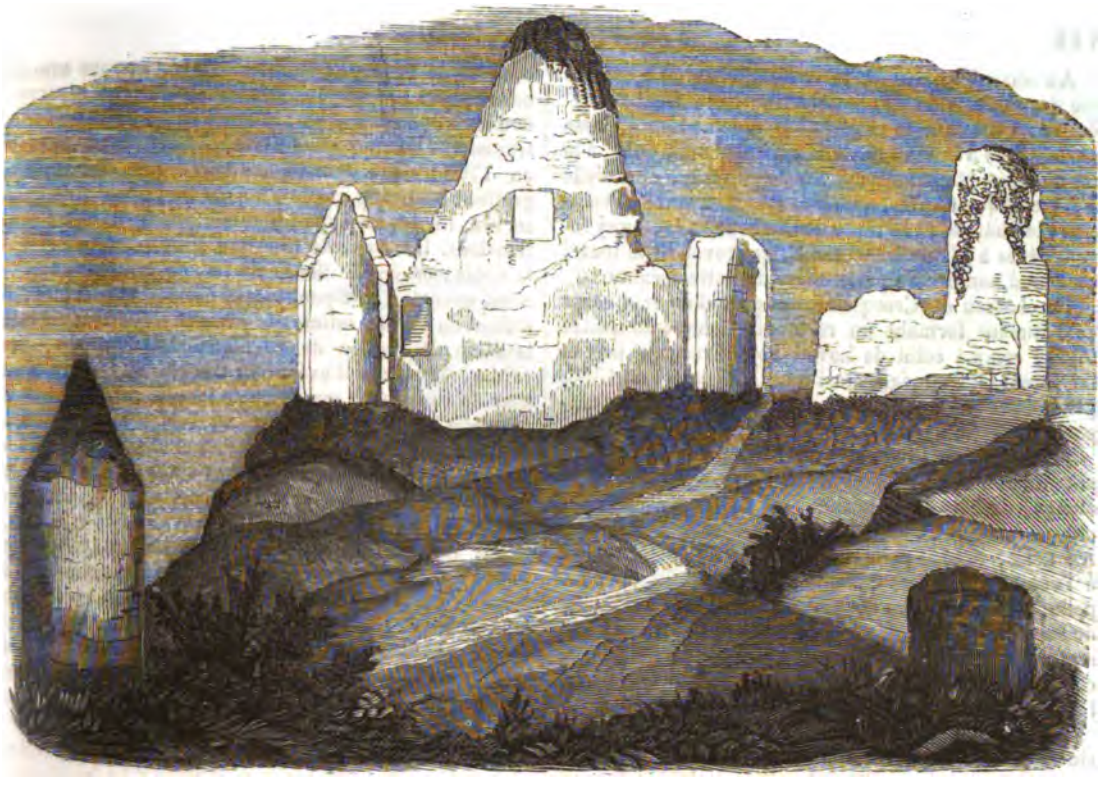
Il faudrait encore ajouter les diverses sommes que Chabannes touchait dans ses commandemens temporaires, comme pour la lieutenance de la Marche, etc.

Lorsqu'il s'était échappé de la Bastille (12 mars 1464), il s'était caché quelque temps dans le château de Chabannes. Cinq ans plus tard, parvenu au faîte des grandeurs, le comte de Dammartin voulut revoir en grand seigneur le manoir de ses ancêtres, qui naguère l'avait reçu en fugitif. Afin de perpétuer le souvenir de cette visite, les nobles parens de Chabannes firent peindre un soleil d'or sur toutes les voûtes du château, avec ces mots pour devise : *Ubique fulget.* On aperçoit encore aujourd'hui quelques restes de ces peintures.

Nous terminerons ce que nous avions à dire du gouverneur de la Marche par une lettre qu'il adressait à Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne, le 17 janvier 1470.

« Très-haut et puissant prince, j'ai veu vos lettres
» que vous m'avez escrites, lesquelles je croy avoir été
» dictées par votre conseil et très-grands clercs, qui
» sont gens pour faire lettres mieux que moy, car je
» n'ai point vescu du mestier de la plume; et, pour
» vous faire réponse par icelle, je connais bien le mé-
» contentement qu'avez de moy pour ce que j'ay fait
» et feray toute ma vie contre vous, n'est qu'à l'hon-
» neur et profit du roy et de son royaume. Très-haut
» et puissant prince, pour vous faire response tou-
» chant l'article de Conflans, que vous appelez *le bien*
» *public*, et que véritablement doit estre appelé *le mal*
» *public* où j'étais, dont vous dites que je n'ay point eu
» moins de fruict et d'honneur que de ma vie, estat
» et chevance. Vous entendez bien qu'à l'avénement
» du roy à la couronne il ne tint point à moi que je
» n'entrasse à son service, et de ce faire fis mon loyal
» devoir; mais qui garda le roy de ce faire fut la re-
» doutance de mes hayneux et malveillants, desquels,
» à l'ayde de Dieu, connaissant le droict des parties,
» je suis venu au-dessus à mon honneur et à leur
» grande honte et confusion; car je me suis bien jus-
» tifié contre eux par bonnes justifications vues par la
» cour de parlement, et par arrest d'icelle donné à l'en-
» contre d'eux, qui ne me sçurent atteindre. Très-
» haut et puissant prince, monsieur votre père, à qui
» Dieu pardonne, sçavait bien que je lui escrivis que
» que son bon plaisir fust ne me mettre en la bonne
» grâce du roy, ce qu'il me promit faire, et s'il estait
» en vie je ne fais doute qu'il ne portast bon témoi-
» gnage pour moy; et veux bien que vous entendiez
» que si j'eusse esté avec le roy lorsque commençastes
» le mal public, que vous dites le bien public, vous
» n'en ussiez pas eschappé à si bon marché que vous
» avez fait, et mesmement à la rencontre de Mont-
» l'Hery, par vous induement entreprise. Mais vous

Digitized by Google



Ruines du château de Crocq.

» qui estes ingrat du bien que le roy vous fait, avez » pris et prenez peine de jour en jour de lui faire toutes » les extortions et machinations que lui pouvez faire, » tant sur ses sujets et seigneurs de son sang, que au- » tres princes ses voisins qui lui veulent mal à votre » requeste, lesquels vous avez émeus et tachez encore » d'émouvoir de jour en jour à lui vouloir mal, de quoi » votre souverain seigneur et le mien viendra à bout, » à l'aide de Dieu et de Notre Dame, et de ses bons et » loyaux capitaines et gens d'armes. Très-haut et puis- » sant prince, vous m'escrivez des paroles par vos di- » dites lettres qui équipolent d'estre enchanteur, ce » que je n'ay jamais fait; et quand je me fusse aidé de » cet art, je l'eusse exploité et mis en effect lorsque » menastes le roy en Liège, contre le gré et consente- » ment des seigneurs de son sang, et les plus sages de » son royaume, tant de ses capitaines et autres de ses » conseillers de sa cour de parlement, et de son grand » conseil; mais la grande séduction que par vous lui » fut faicte ne l'en peut oncques émouvoir qu'il n'allait » vers vous, sous l'espérance de l'affience qu'il avait en » vous, non précogitant le danger où il s'est mis d'es- » tre entre vos mains, et ne luy en est demeuré que » la peine et le travail d'y aller, dont la bonté infinie » l'a préservé et gardé, que ne pustes venir à vos fins, » et fera encore, si Dieu plaist, et de vos malignes » intentions obliques et ocultes. Très-haut et puissant » prince, il nous en est demeuré que le déshonneur et » la foy que vous avez par droict perdue, lesquelles » choses dureront par éternelle mémoire envers tous » princes qui sont naist et à naistre; et de moy, je » ne fus point la guide de mener ledit seigneur roy » audit pays de Liège, mais je fus plustôt cause de son » retour, parce que je ne voulus rompre l'armée qu'il » m'avait laissée entre les mains, et que lui vouliez » faire séparer.

» Très-haut et puissant prince, si je vous escris » chose qui vous déplaise, et qu'aïez envie de vous en » venger de moy, j'espère qu'avant que la feste se dé- » parte, vous me trouverez si près de votre armée, » contre vous, que vous connaistrez la petite crainte » que j'ay de vous, estant accompagné de la puissance » qu'il a plû au roy de me donner, qui n'est pas petite » pour la reconnaissance qu'il a eue des services que » j'ay faicts au roy son père, à qui pardoint et à lui, » et pouvez estre seur que vous ne me sçauriez es- » crire chose qui me sceut garder de faire tousiours » service au roy, et requiers à Dieu qu'il lui plaise me » donner grâces de faire selon que j'ay le vouloir, et » devez sçavoir que je ne vous escris ces choses tou- » chant cette matière, que je ne vous donne à con- » naistre, et soïez aussi seur que de la mort, que si » voulez longuement guerroïer le roy, il sera à la fin » trouvé par tout le monde que vous avez abusé du » mestier du la guerre. Ces lettres sont escrites par » moi Antoine de Chabannes, comte de Dammartin, » grand maistre de l'hostel de France, et lieutenant- » général pour le roy en la ville de Beauvais, lequel » très-humblement vous récrit; et la suscription estait: » A monsieur de Bourgogne. »

Chabannes fut nommé gouverneur de la province de l'Ile-de-France par Charles VIII, et mourut en 1488.

Digitized by Google

Au seizième siècle, la terre de Chabannes, composée des villages de Chabannes-Guerguy, Chabannes-Judau, Chabannette et de la baronnie de Crocq, passa par alliance à la maison de Larochaymond; puis, à la fin du dix-septième siècle, par acquisition, dans celle d'Auzances; et enfin, quelques années avant la révolution, le château et la terre de Chabannes-Guerguy furent cédés à M. de Grammont, qui revendit le tout à un grand nombre de particuliers de cette localité.

Le château de Crocq était composé d'un seul corps de bâtiment formant un rectangle flanqué de quatre tours, comme celui de Lavau-Pot. Crocq fut pris et fortement endommagé, ainsi que Chabannes, en 1356, par la bande de partisans anglais qui n'avaient pu s'emparer de la Souterraine.

Le château de Chabannes était situé au milieu d'un parc immense, entrecoupé de belles prairies, de vastes étangs, de bois et de jardins, et borné à l'ouest par une grande forêt. Les bâtimens formaient un trapézoïde. Au nord, le plus petit côté, fortifié par deux tours; à l'ouest, les salles d'honneur; au centre, la chapelle, attenant à un donjon carré demeure habituelle du seigneur; à l'est, les écuries, dont les voûtes étaient soutenues par des colonnes taillées sur le modèle de celles de Saint-Pierre-de-Fursac; au sud, les casernes, l'infirmerie, les cuisines, etc.

Au milieu du jardin du nord se voit encore un bassin en granit. Le jet d'eau a été détruit; la conque qui recevait l'eau est au milieu du village, devant la maison de M. Thouraud, maire de la commune de Saint-Pierre-de-Fursac. Les sources viennent du centre de la forêt; elles tombent dans un bassin taillé sur la forme de l'écusson seigneurial, et de là les eaux sont dirigées dans les jardins, dans des conduits ouverts. Ces conduits sont en granit fort dur; chaque fragment n'a pas moins d'un mètre de longueur.

Outre la chapelle du château, bâtie par l'ordre de Jean de Larochaymond, sur le plan du magnifique oratoire de Paulhac, Chabannes avait encore une fort belle église. Les anciens seigneurs s'étaient réservé la nomination du chapelain, auquel ils avaient assuré un traitement de cinq cents livres. Cette église, dévastée en 1793, a été démolie en 1820. Les habitans regrettent beaucoup aujourd'hui de ne l'avoir point conservée. Ils ont employé les matériaux à diverses constructions. Il n'en reste plus que deux pierres, clés de la voûte, ornées de fleurs de lis, de trèfles parfaitement exécutés. On peut juger, par ces morceaux, du soin et du travail infinis qui avaient été mis à la construction de l'église de Chabannes. On vante, avec raison, le mérite d'exécution des clés de voûte de la tour de Lubignat (armoiries de la maison Barthon de Montbas, qui porte d'azur au cerf d'or à la reposée, au chef échiqueté d'or et de gueules). Les pierres conservées à Chabannes peuvent soutenir avec avantage la comparaison pour l'exécution, et le dessin en est beaucoup plus compliqué.

On voit aussi dans les ruines de Crocq (Cros) une pierre qui mérite l'attention : ce sont les armoiries de Jean de Larochaymond (1506) (1) : un lion couché sur cinq fleurs de lis. Sur l'emplacement de la chapelle du même château, on a laissé le torse d'une statue de femme en calcaire d'une grande blancheur; c'est l'ouvrage d'un habile statuaire.

Yves Fesneau.

(1) Jean de Larochaymond, Seigneur de Chabannes, de Cros, de Saint-Maixant, de Laforge, etc., etc.; gouverneur du Mâconnais, sénéchal de la Marche, lieutenant-général du duc de Bourbon et d'Auvergne, lieutenant du roi et gouverneur du Languedoc. C'était un grand homme de guerre et un ami zélé des arts.

LE LORIOT.

Ce n'est pas, dans notre pays, qu'il faut rechercher ces beaux oiseaux dont les brillantes couleurs éblouissent la vue; les oiseaux d'Europe, en effet, n'ont rien de comparable aux belles productions de l'Amérique et de l'Inde. Aussi plus d'un amateur dédaigne les espèces indigènes, et réserve toute son admiration pour les exotiques. Nous avons cependant plus d'un oiseau dans notre midi, que l'on enveloppe à tort dans la proscription générale. Le gorge-bleu, par exemple, pourrait lutter de beauté avec plusieurs de ses rivaux d'Amérique. Et sans parler de cette gracieuse fauvette calliope, de notre bel alcyon, des différentes espèces de pics, surtout le petit epeïche, que l'on rencontre quelquefois aux environs de Toulouse; du grimpereau de muraille, et de bien d'autres encore; arrêtons-nous à celui que nous nous proposons de faire connaître.

Le loriot (*oriolus*, Linn.) est sans contredit l'un des plus brillans oiseaux de nos climats : il a huit à dix

Digitized by Google

Le Loriot.

pouces de longeur totale, son bec triangulaire et droit a un pouce de long; il est rougeâtre à la base, un peu plus foncé vers la pointe, l'iris est rouge, les pattes noires; dans le mâle, les plumes qui sont entre l'œil et le bec sont noires, les ailes sont noires, avec une tache jaune dans le milieu; la queue est noire jusqu'à la moitié de sa longueur, le reste est jaune, excepté les deux pennes du milieu, qui sont entièrement noires; tout le reste du corps est d'un jaune éclatant; la femelle, au lieu d'avoir ce beau jaune doré, est verdâtre, légèrement jaune; elle a le ventre blanc sale, et le noir de ses ailes et de sa queue est plus terne et moins foncé.

On trouve le loriot dans les bois, c'est là qu'il bâtit son nid. On ne peut voir rien de plus intéressant que la demeure des jeunes loriots. Quelquefois, semblable à la lampe de nos sanctuaires, suspendu à trois fils de laine, balancé par les vents, le nid suit les ondulations de la forêt, et berce mollement les petits; d'autrefois il est simplement attaché à trois branches légères, à la cime d'un chêne. Il est composé de tiges longues et minces de graminées réunies avec le plus grand art, et attachées ensemble avec de la laine que l'oiseau va chercher sur les ronces où la brebis l'a laissée en passant. La femelle pond quatre ou cinq œufs blancs, avec une légère teinte rose, et parsemés de taches noires.

Le loriot n'est pas sédentaire, il voyage continuellement de contrées en contrées. Il est courageux; la femelle défend ses petits contre leurs ennemis, contre l'homme même, avec un acharnement extraordinaire, et qui étonne dans un oiseau de cette taille. Si on lui dérobe son nid, elle pousse des cris aigus, elle s'agite, elle oublie le soin de sa propre conservation, elle vole autour du ravisseur, et semble vouloir l'attaquer. Dès que l'éducation des jeunes est terminée, c'est-à-dire vers la fin d'août, la famille se met en marche et va visiter une nouvelle contrée. Il est à présumer que le loriot passe l'hiver en Afrique; il y arrive exténué de fatigue, il vole peu légèrement, et en frappant des ailes avec bruit, comme le pigeon. Il s'en faut de beaucoup que les jeunes mâles apportent en naissant le beau plumage qui doit les distinguer plus tard de la femelle; leur couleur, verdâtre d'abord, jaunit davantage à mesure qu'ils grandissent.

Le loriot fait entendre en volant un cri aigu que rendrait assez bien : ilyo, ilyo, ilyo. Gesner a vu dans ce cri le mot oriot ou loriot, et Belon prétend qu'il semble dire : compère Loriot. Jamais on ne voit ces oiseaux réunis en troupe; les familles même se séparent; ils ne volent jamais plus de deux ou trois ensemble. Le loriot se nourrit de scarabées, de chenilles et d'autres insectes. Pendant la saison des fruits, il mange des figues et des cerises surtout; il en est si friand qu'il dévaste rapidement un cerisier, si l'on n'use pour l'écarter des moyens que nos cultivateurs emploient avec succès pour éloigner des vergers les oiseaux avides de

Digitized by Google

fruits. Réduit en captivité, il est rare que le loriot ne refuse obstinément de prendre la moindre nourriture; on ne parvient que très difficilement à l'apprivoiser, et le meilleur moyen pour cela serait de le prendre au nid. Le loriot n'habite pas les pays froids; les espèces que l'on rencontre hors de l'Europe ne diffèrent pas pour la plupart de celui que nous voyons ici. On en trouve en Allemagne où il porte le nom de merle jaune ou merle d'or.

Les anciens ont mal connu cet oiseau : Aristote, qui en a parlé, ne l'a jamais vu, ou du moins il n'a jamais connu ses mœurs; ce qui le prouve, c'est qu'il ne parle pas de l'admirable structure de son nid; d'ailleurs on ne voit jamais de loriot en Grèce. Pline en a fait mention, mais sans rien préciser. Il le décrit sous quatre noms différens, sans dire qu'il désigne ainsi le même oiseau. Cuvier, dans sa classification, place le loriot dans l'ordre des passereaux et dans la famille des dentirostres.

O. Colomiès, nat.

PROMFNADES DANS LES BASSES-PYRÉNÉES.

On se rappellera peut-être quelques lignes écrites au mois d'octobre dernier, sur un voyage d'exploration que nous avions entrepris, M. Mermet et moi, dans le but de recueillir des matériaux pour une statistique générale du département. Ainsi que je l'ai déjà dit alors, d'intéressantes découvertes ont récompensé les fatigues de notre laborieux pélerinage. Des proverbes spirituels et piquans, véritable monnaie courante de sagesse nationale, dont la richesse abonde en Béarn; de ravissans détails de mœurs, de jolies légendes, des chants populaires et montagnards; un répertoire curieux et considérable de drames héroïques et religieux, formant un art à part, encore aujourd'hui tout vivant, et qui rappelle celui des mystères du moyen âge, nous ont donné à cueillir bien des fleurs de poésie inattendues. Indépendamment de ces productions de littérature spontanée, tellement inédites, qu'à Pau même bien des personnes n'en soupçonnaient pas l'existence, et que je me réjouis d'avance de publier en temps et lieu, j'ai recueilli aussi des élémens pour la partie archéologique, artistique et monumentaire de notre ouvrage : des madones, des tableaux, des mosaïques, des sarcophages, des meubles et des édifices anciens; de nombreux châteaux, et plus de cent églises du moyen-âge, les unes romanes et les autres ogivales, ont fixé mon attention dans cette inspection générale du département, que nous n'avons pas encore terminée.

En attendant la mise au jour, sans doute peu prochaine, de notre statistique, que nous pouvons annoncer, sinon comme une œuvre d'éclat, du moins comme un travail de conscience, j'ai le désir d'offrir au public, par l'organe si bienveillamment offert de l'*Observateur*, quelques échantillons des provisions récoltées par moi dans nos courses Pyrénéennes.

Toutefois qu'on ne s'attende pas à trouver ici un étalage luxueux de coquettes et brillantes merveilles un bazar parfumé de romantiques impressions de voyage : à la recherche de pareilles raretés nous n'avons point consacré nos loisirs. Lorsqu'un élément d'art ou de poésie s'est offert à notre attention, je me suis contenté de le recueillir, comme un botaniste recueille une plante, comme un géologue ramasse un minéral, sans illusion d'artiste, sans enthousiasme lyrique, l'enrégistrant avec tout le sang-froid et la simplicité d'une prosaïque exactitude. Je dirai donc seulement ce qui est, ou du moins ce que j'ai vu, et non ce que l'imagination aurait pu rêver.

Néanmoins il se pourra que mes bulletins de voyage ne soient pas toujours exposés dans l'ordre minutieusement chronologique d'un journal. Souvent dans ces causeries, faisant violence aux temps, les faits appelleront les faits, les souvenirs réveilleront les souvenirs, et de légères digressions m'écarteront momentanément de notre itinéraire. Je croirai pouvoir prendre ces libertés de récit sous les auspices protecteurs du Feuilleton.

Quelquefois même je tirerai des cases de ce modeste musée, les objets qui me paraîtront de nature à être placés, dans une exposition particulière isolée, sous l'épreuve d'une attention spéciale. D'autres enfin seront réservés pour l'œuvre à laquelle ils sont exclusivement destinés.

Cela dit, et sans conduire plus loin ce préambule assez long, j'entre en matière.

Nous partîmes le 2 septembre dernier, pédestrement et avec un temps assez mauvais, dans la direction de Pau à Nay, en suivant la route qui passe par Gelos. Outre nos effets de voyage, entassés dans deux portemanteaux, des parapluies, une gibecière et un cylindre en fer blanc, destinés, l'une à contenir les miné-

Digitized by Google

raux, et l'autre les plantes recueillies par M. Mermet; une chambre obscure pour nous aider à prendre au besoin les croquis des monumens les plus curieux; des cahiers, des plumes, des crayons et autres objets indispensables en pareil cas, composaient tout notre équipage, porté par un coursier d'une taille au-dessous de la moyenne. Ce demi-signalement suffira sans doute pour faire reconnaître notre petite caravane à la mémoire de ceux dont elle a frappé l'attention.

Dans cette première journée, nous arrêtâmes notre course à Nay. La route que nous avions choisie est percée depuis long-temps, mais ce n'est que depuis 1838 qu'elle est sous la surveillance des ponts et chaussées. Elle est assez belle de Pau à Narcastet, et de Baliros à Nay; mais entre Narcastet et Baliros, elle est un peu rocailleuse, et resserrée entre des côteaux composés de cailloux roulés à droite et à gauche, des saligues et un embranchement du Gave. La plaine qui s'étend de ce dernier côté, contient peu de prairies, mais elle déploie des champs considérables de blé et de maïs d'une riante fertilité.

Cette route n'est pas aussi fréquentée ni aussi vivante que la route royale, tracée de l'autre côté du Gave. Mais dans son mouvement onduleux, qui se joue et serpente au pied des côteaux tapissés de bois et de taillis, elle offre à l'artiste plus d'accidens et de variétés pittoresques. Si elle ne s'élance pas d'un seul bond, ainsi que sa rivale, droite et rapide, comme une course olympique, à travers la plaine si admirablement unie qui se déploie de l'autre côté du torrent, entre deux haies de maisons, rangées pour la voir, elle a du moins l'agrément, arrivée sur la hauteur anguleuse qui domine si gaîment le Gave à trois kilomètres de Narcastet, d'embrasser à son aise et d'un coup-d'œil ce riant et gracieux panorama. D'ailleurs, elle n'est pas, elle non plus, perdue dans le désert: de fréquentes stations la récréent. Dans l'espace d'environ deux myriamètres qu'elle parcourt, douze villages se succèdent au-devant d'elle avec rapidité. Ce sont, d'abord, Jurançon, Gélos et Lesons; puis Mazères, Uzos, Rontignon et Narcastet, avec un beau château moderne, appartenant à M. Cassagne; ensuite Baliros, Pardies, Saint-Abit, Arros et Bourdettes.

Dans ces villages, ainsi que dans toutes les parties du Béarn, situées à quelque distance des montagnes, et dans le voisinage des torrens, les maisons sont généralement bâties en cailloux roulés. Malgré l'inégalité naturelle de ces matériaux, j'ai remarqué que là, comme en tous les lieux du département où on en fait usage, ils présentent, dans les constructions du 17e et du 18e siècle, un appareil assez régulier, les pierres étant inclinées alternativement à droite et à gauche, de manière à figurer ce qu'on appelle des *feuilles de fougère* (*l'opus spicatum* des Romains), dont chaque rang horizontal est séparé du rang supérieur par une assise, tantôt simple et tantôt double, également composée de cailloux roulés. Ces assises sont ordinairement en briques dans les constructions importantes du 16e siècle. Aujourd'hui on ne se donne pas la peine de disposer les matériaux aussi régulièrement.

On remarque au haut des murs de presque toutes les maisons, sous la partie du toit qui déborde, à la place de l'entablement, une saillie ou corniche formée avec des briques ou des tuiles, couvertes de mortier et de badigeon, et dont les extrémités, par leur disposition ingénieusement variée, produisent une foule de moulures assez jolies, des séries dentées d'angles saillans et rentrans, des arcs de cercle, des ondulations ou *nébules*, des entrelacemens, des festons et guirlandes composés de fleurons à trois lobes, semblables aux trèfles gothiques, etc. L'usage de ces espèces d'ornemens est répandu dans une grande partie du Béarn; mais je ne l'ai vu nulle part aussi commun que dans la plaine de Nay, où les corniches sont chargées jusqu'à l'excès de ces moulures postiches.

Quelquefois cependant on se contente d'en reproduire le dessin, en badigeonnant le haut du mur de deux couleurs différentes.

Ce luxe d'ornementation, assurément peu dispendieux, n'empêche pas qu'une assez grande partie des habitations ne soient couvertes en chaume. Les autres le sont en ardoise. Il y en a même une à Rontignon dont la toiture est en zinc. Nous avons remarqué aussi une autre curiosité, non moins rare pour le département des Basses-Pyrénées: c'est un assez mauvais paratonnerre qui s'élève sur une des tours du château de M. de Laussat, à Pardies. Dans le même village, quelques maisons se distinguent par les embrasures de leurs portes et de leurs fenêtres en marbre noir veiné. Enfin, la pente des toits est fréquemment interrompue par des lucarnes en forme de petites mansardes, dont les ouvertures arquées ou circulaires, ressemblent à des chatières ou à des trous de poulaillers.

Ces communes offrent peu de chose à recueillir pour l'archéologie. Les églises en sont généralement modernes, du moins celles que nous avons pu voir en passant: les unes appartiennent au 17e ou au 18e siècle, et les autres sont neuves.

Quant aux châteaux, dont presque chaque village possède le sien, ce sont tout simplement des maisons modernes. Je dois cependant excepter le petit château d'Uzos, appartenant aujourd'hui à un nommé *Lasalle;* il est en partie défiguré par des superfétations modernes; mais le petit monticule sur lequel il s'élève, et la trace des fossés qui l'environnent, sont encore reconnaissables; une petite porte basse, une ou deux meurtrières, deux fenêtres partagées par des traverses en pierre, qui se coupent en forme de croix, et surtout deux autres petites fenêtres, divisées longitudinalement par une colonne en deux ouvertures minces, témoignent de son antiquité.

Je dois aussi une mention particulière à un édifice de Rontignon, garni de fenêtres également croisées, dont les unes, qui s'élèvent au-dessus de la base du toit, se terminent par un fronton arrondi et brisé, avec des boules en pierre accusant l'architecture du 17e siècle.

On nous a parlé, depuis notre voyage, d'une grange de Pardies, dont la tradition *savante* du pays fait un temple druidique. Où les Druides seraient-ils venus se nicher? Je me propose d'aller voir ce monument, mais je m'attends à trouver simplement quelque vieille maison du 15e ou 16e siècle, comme sont souvent celles où l'on croit voir des constructions mauresques ou romaines. J'en ai remarqué une à Arros, nommée la

Digitized by Google

maison *Laborde*, qui doit appartenir au 16e siècle ou à la fin du 15e, avec ses fenêtres, les unes géminées, se terminant en accolade dans la partie supérieure, les autres, croisées, et dont les embrasures et traverses sont délicatement taillées en nervures prismatiques, ainsi que le cordon qui les couronne.

J'en ai aussi noté deux autres à Bourdettes, mais dont les fenêtres croisées, ou simplement divisées en deux compartimens, sont sans nervures; l'une peut être du 16e siècle, et l'autre du 17e.

Dans ce dernier village, un portail, qui sert d'entrée à une cour de maison, frappe les yeux par l'inscription suivante : *Vive la République ! Vaincre ou la mort !* Nous n'avons pu nous empêcher de penser à l'insouciance naturelle du peuple qui l'a laissée subsister dans un état de conservation parfaitement intact, et qui sans doute ne l'a pas gravée avec plus de zèle qu'il n'en montre à l'effacer.

Cet innocent jacobinisme me servira de transition pour parler des habitans, après avoir parlé du pays.

Je ne dirai rien du costume, qui de son originalité première n'a conservé que le béret. Nous rencontrâmes plusieurs troupes de campagnards, qui, en qualité de gardes nationaux, étaient allés fêter à Nay le passage du duc d'Orléans. Presque tous étaient munis d'un parapluie, meuble dont les paysans de bien des provinces de France s'interdisent encore l'usage, le regardant comme une superfluité citadine. Nous en entendîmes quelques-uns chanter en chœur avec assez de goût la chanson suivante, que nous avons retrouvée plus tard dans la vallée d'Ossau, avec quelques différences de dialecte; je la donne ici pour ce qu'elle vaut, dans ses irrégularités de rime et de mesure :

Au jardi des Plasanges
Que y a ù yranygé d'yranges
La noueit et lou your
Toustem la youenesse
Nou biou que d'amour.

Que y a ù yrangé d'yranges
A las plus hautes branques
La noueit, etc.

A las plus hautes branques
Lou roussignou que cante
La noueit, etc.

Lou roussignou, etc.
En soun can que hê entenne
La noueit, etc.

En soun can, etc.
Galan, qui as fille à prenne
La noueit, etc.

Galan, etc.
Nout prengues pas la nègre
La noueit, etc.

Nout prengues, etc.
Yamey nou hê que bèbe
La noueit, etc.

Yamey, etc.
Ni tapoc la blanquette
La noueit, etc.

Ni tapoc, etc.
Cambie de coulourette
La noueit, etc.

Cambie, etc.
Mès prente la brunette
La noueit, etc.

Mès, etc.
Qu'auras l'amour soulette
La noueit, etc.

Qu'auras, etc.
Deu sê dinqua l'aubette
La noueit, etc.

Un des traits les plus caractérisques de l'esprit béarnais, et qui dénote de l'intelligence, est une extrême curiosité. Dès ce premier jour nous fûmes en butte à une foule de questions naïves sur notre état, notre *commerce*, sur *ce que nous faisions voir*, lesquelles ne cessèrent de nous assaillir que lorsque nous fûmes sortis du Béarn pour entrer dans le pays basque.

Il règne parmi la jeunesse une assez grande légèreté de mœurs, ainsi que dans beaucoup d'autres cantons du Béarn.

Presque toutes ces communes sont encore sous l'empire d'une foule de superstitions ridicules, qui augmentent à mesure qu'on approche des montagnes. Indépendamment de la croyance aux fées, dont j'aurai lieu de parler plus tard, une foule de contes populaire concernant les sorciers, les revenans, les loups-garoux, ont cours dans tous les villages voisins de Nay, et dans la ville de Nay elle-même.

Les uns ont vu les sorciers, à l'heure de minuit, parcourir les rues sur des dragons ou d'autres montures fantastiques. Les autres vous nommeront, vous montreront du doigt les vieilles femmes qui vont au sabbat, qui se métamorphosent en chat, en chien, en vapeur, pour pénétrer chez vous le soir incognito.

Vous reconnaîtrez vous-mêmes les *brouches*, c'est ainsi qu'on les appelle, à leur visage pâle et sinistre, au soin avec lequel elles fuient la société des hommes et les cérémonies de la religion, aux réflexions laconiques et d'un sens profond qu'elles laissent parfois échapper en passant.

C'est là-bas que demeure, à l'écart, celle dont le regard fatal a fait périr, l'an dernier, un fils unique, l'espoir de sa famille. Cette autre a frappé d'un marasme incurable une jeune fille, naguère jolie comme un ange.

A quelque distance de Nay, à droite de la route qui conduit à Bruges, vous trouverez un chêne superbe, au pied duquel les *brouches* vont danser la ronde infernale. Une femme du voisinage est sous le poids des soupçons et du ressentiment d'une partie de la commune, où elle n'ose pas trop s'aventurer depuis une épizootie qui enleva les bestiaux, il y a deux ou trois ans.

Digitized by Google

Ce qui rend plus déplorable encore cette fâcheuse crédulité, c'est qu'elle est souvent exploitée par la supercherie et le charlatanisme. Une femme de B...., sur la route de Pontacq, joua, il n'y a pas fort longtemps, des scènes de revenant dans sa maison, afin de pouvoir quêter des offrandes, « qu'elle destinait à faire « dire des messes pour le repos de l'âme en peine, » et elle réussit durant quelques jours, au point qu'on finit par se rendre chez elle en procession. Il paraît même que la découverte de sa jonglerie n'a pas diminué beaucoup la considération dont elle jouissait auparavant comme dévote.

Les femmes qui ont eu deux enfans à la fois guérissent de certaines maladies, en passant sur la partie malade.

On tire des présages du cri de la chouette, du vol et du gazouillement de la pie, du hurlement des chiens pendant la nuit, du nombre treize, etc.

Votre enfant est-il affligé d'une hernie ? allez dans la forêt voisine, la veille de Noël ou de la Saint-Jean, faites-le passer trois fois par le tronc fendu d'un jeune chêne, durant le temps que l'horloge met à sonner minuit; resserrez ensuite les deux parties de l'arbre, en ayant soin de laisser dans la fente la chemise de votre enfant ; si le chêne reprend, le mal est radicalement guéri.

Il n'est pas rare de rencontrer de ces bannières végétales. Une personne de ma connaissance en a compté jusqu'à huit dans un bois de la commune d'Arson, nommé *Coueyras*.

La veille de la Saint-Jean, on va franchir les feux allumés en l'honneur du saint ; on en emporte pieusement les tisons et le fenouil salutaire qu'on y a consacré, pour garantir sa maison, son chevet, ses enfans, ses bestiaux de la maligne influence des *brouches*.

Dans la commune de Narcastet, l'église ou chapelle de Saint-Ambroise attire de toutes parts les mères dont les enfans ne grandissent pas ou ont les jambes mal tournées, pourvu qu'on laisse leurs vêtemens dans la chapelle, comme *ex-voto* anticipé; ce pieux pèlerinage fait bientôt disparaître le *mal de Saint-Ambroise*, c'est ainsi qu'on appelle ce genre d'infirmité.

Il faut vous dire qu'en Béarn il n'est presque pas un saint du Paradis qui n'ait sous sa dépendance une maladie ou un petit *bobo* quelconque; et même, comme si ce n'était pas assez de ceux du calendrier, on en fabrique d'imaginaires, auxquels on donne un nom ayant le même radical que celui du mal dont on leur confie le département. Le premier objet venu qui présente une forme singulière, dont on ne connaît ni l'origine ni la destination, est à l'instant même canonisé. Un marteau, trouvé je ne sais où, devient une relique de je ne sais quel saint. Une statue de *Notre-Dame-de-Douleur*, méconnaissable aux yeux du peuple, parce qu'elle est mutilée et décapitée, est aussitôt baptisée, comme à Morlàas, du nom de *saint Christau*, et chargée de guérir les *cristales*, ou croûtes laiteuses qui se forment souvent sur le visage des enfans. Un petit buste d'adolescent sera *saint Plouradou*, auquel on porte les enfans qui *pleurent* trop, comme à Mifaget.

On est allé jusqu'à créer un *saint Séquet* ou *Séquayre*, auquel on adresse des vœux et des prières pour faire *sécher* les personnes que l'on hait. Les bonnes femmes vont même quelquefois demander des messes en l'honneur de pareils saints au curé du village, obligé de se tenir en garde contre leurs intentions fort peu chrétiennes, mais très bien béarnaises par leur analogie avec les lettres anonymes.

Ceci nous rappelle le culte de quelques saints de même fabrique, vénérés en d'autres pays : celui d'un *saint Crampace*, qui faisait merveille pour les *crampes*, quoiqu'il ne dût l'existence qu'à la faute d'orthographe d'un peintre ignorant, qui avait ainsi estropié au bas de son tableau le nom de *saint Pancrace*; celui de *sainte Luce*, implorée par les aveugles, et de *saint Clair*, patron des verriers et des faiseurs de lanternes; celui de *saint Aignan*, guérissant de la *teigne* ; de *saint Just*, patron des cuisiniers ; de *saint Vincent*, patron des vignerons; de *saint Roch*, patron des paveurs, et d'une foule d'autres saints dont le pouvoir étymologique serait digne de figurer parmi les questions parlementaires du *Charivari*.

Je dois me hâter de le dire, toutes ces pratiques ridicules perdent de jour en jour de leur crédit, surtout parmi la jeunesse, et c'est un des bienfaits de l'instruction primaire.

Nous profitons de l'occasion pour adresser nos félicitations sincères aux instituteurs qui, joignant leurs efforts à ceux des ecclésiastiques prudens et éclairés, combattent ces sottes croyances, propres à dénaturer le véritable esprit de la religion. Qui sait en effet si, entr'autres résultats fâcheux, le dépit de ne pas avoir été exaucé n'a pas inspiré souvent, à quelque esprit grossier, la tentation d'infliger aux statues et aux reliques des saints la correction fort peu révérencieuse, usitée au 12e siècle, alors qu'on les fustigeait de coups de verge, s'ils ne s'empressaient pas d'accorder ce qu'on leur demandait ?

Je conviens que la superstition a son côté poétique et intéressant pour l'art. Mais puisque la poésie est incompatible avec la science, l'industrie et la civilisation, puisqu'il faut absolument qu'elle s'en aille par les chemins de fer et les bateaux à vapeur, laissons-la partir. Tout aussi bien pour porter l'amour de la poésie jusqu'à ses dernières conséquences, il nous faudrait vouloir remonter à l'état sauvage. Or, quel est celui de vous, ô poètes, qui consentirait à redevenir mangeur de glands et de chair humaine, dans l'intérêt de la poésie.

J. Badé.

Digitized by Google

PROCESSION DE SAINT-GIRONS.

Nous avons assisté, à Echeil, village peu distant de Saint-Girons, à une de ces fêtes religieuses (la procession de la Saint-Jean) qui, tout en reposant bien doucement le cœur des soucis de la terre, élève la pensée de l'homme, et lui montre, dans ces pompes du culte, l'influence morale que le christianisme exerce sur l'esprit des peuples.

L'origine de cette procession, qui se rend chaque année le jour de la Saint-Jean à Echeil, remonte à une haute antiquité. Voici ce que racontent la tradition et une vieille légende du Couserans.

Saint Lizier, évêque d'Austrie (1) qui vivait à la fin du 6e siècle, avait fait bâtir un oratoire (sur l'emplacement même où aujourd'hui s'élève l'église d'Echeil). Il s'y rendait souvent pour prier. Un jour, c'était le 24 juin, il sortit de sa retraite pour aller évangéliser les peuples qui habitaient l'intérieur des montagnes. Le prélat traverse le Salat, et à minuit arrive à l'endroit où sourd, aujourd'hui, *la houn del joul* (fontaine du genou). Il y rencontre des paralytiques et autres gens souffreteux qui, ayant appris son passage, s'étaient fait transporter en ce lieu pour y obtenir leur guérison. Le saint, touché de leurs infirmités, se mit à genoux et pria saint Jean, pour lequel il avait une dévotion toute particulière et dont l'église célébrait ce jour la fête, de vouloir, par la grâce de Jésus, venir en aide à ces malheureux. Sa prière achevée, une source jaillit de la place où saint Lizier s'était agenouillé, et le pontife prenant de cette eau miraculeuse en lave les membres paralysés et souffrans. Il recommanda à la foule, témoin de ce miracle, d'être fort dévotieuse au bienheureux précurseur du Messie, de recourir à lui dans toutes les peines et calamités de la vie comme dans toutes les maladies que Dieu leur enverrait pour les éprouver, Mais sur toutes choses il leur rappela que ceux-là seuls seraient soulagés qui auraient l'ame pure et la foi vive.

Saint Lizier en se relevant, ajoute la légende, laissa l'empreinte de son genou, et voilà pourquoi on appelle cette fontaine *la houn del joul.*

Depuis cette époque, et à minuit sonnant, le 24 juin, on voit une foule de gens de tout âge et de tout sexe accourir, pour être soulagés de leurs maladies, à la *fontaine du genou*, qui à cette heure seulement sourd avec une abondance singulière. On dit que plusieurs, vraiment contrits et humiliés de leurs péchés, furent guéris. Mais la foi s'éteignit insensiblement dans le cœur des fils des hommes, les mœurs devinrent moins régulières; et comme l'ame était impure, le corps n'éprouva aucun soulagement.

Deux siècles après le miracle opéré par saint Lizier, une épidémie répandit la désolation dans le bourg Sous-Vic (St-Girons) et les pays d'alentour. On vint de toute part prier saint Jean, dans l'oratoire que l'évêque d'Austrie avait fait construire en l'honneur du bienheureux martyr, de conjurer le fléau, et comme l'affluence était considérable, on célébra les saints mystères sous l'ombrage des marronniers que saint Lizier avait plantés lui-même. L'épidémie cessa; une église remplaça l'humble oratoire, et les marronniers virent des rejetons abriter les peuples qui, toutes les années, viennent remercier saint Jean des bienfaits qu'il avait répandus sur leurs ancêtres, et implorer sa puissante protection auprès de Dieu. Les flots des générations ont poussé d'autres flots dans le torrent des âges et se sont engloutis dans l'Océan de l'éternité depuis l'origine des coutumes pieuses que nous avons racontées; et chaque année encore la reconnaissance attire à Echeil un religieux pèlerinage.

A peine le jour commence à poindre que déjà Saint-Girons se trouve inondé d'une population immense accourue de cinq à six lieues à la ronde. Les cloches font entendre leurs joyeuses volées; l'église s'emplit; la foule trop nombreuse afflue sur les places publiques et dans les rues; elle attend le départ de la procession pour s'unir au pieux pélerinage qui s'achemine lentement sur la route d'Echeil. D'abord agglomérée comme les vagues de la mer, la sainte caravane s'écoule en flots pressés, dans un murmure involontaire, puis c'est beau de la voir s'étendre dans la diversité de ses costumes, comme un ruban aux couleurs nombreuses et variées. Bientôt le bruit s'apaise, il n'y a plus qu'une seule pensée dans toutes ces ames; c'est celle de la prière. Le silence règne; et l'on n'entend que le chant grave et monotone du *miserere*. Arrivé à Larial, sur les bords du Salat, on s'arrête: là, les Pénitens-Bleus entonnent, en mémoire de leurs confrères noyés (1), la prière des morts. Car la religion de Jésus, cette religion pleine de sympathie pour l'humanité, a une larme pour toutes les douleurs de l'homme comme un sourire pour toutes ses joies. Après ce pieux souvenir, la procession reprend sa marche; les bannières flottent au vent; les

(1) Depuis, Austrie changea son nom en celui de Saint-Lizier, en mémoire de son saint évêque.

(1) Il y a plusieurs années, des Pénitens-Bleus qui se rendaient à Echeil, le jour de la procession de la saint-Jean, se noyèrent en traversant le Salat à Larial. En mémoire de cette catastrophe, leurs confrères firent vœu de chanter, en cet endroit, tous les ans, le jour anniversaire de leur mort, un *de profundis* pour le repos de *leurs ames.*

Digitized by Google

châsses dorées des martyrs reluisent aux rayons du soleil, les coteaux environnans sont couronnés de groupes de curieux qui, quoique unis d'intention aux fidèles qui cheminent dans la plaine, ont voulu cependant savourer cette vivante harmonie de la religion, et voir se dérouler à leurs pieds, au fond d'un vallon ravissant, le pélerinage qui chante les louanges du fils d'Elisabeth.

Nous sommes à Echeil. L'église située sur une colline montre au loin son clocher rustique. Sous des marronniers séculaires projetant une ombre colossale, un autel a été élevé. Cette multitude naguère si agitée, maintenant immobile, garde un silence religieux, s'arrête sur le versant du coteau et dans les prés voisins. La voix du prêtre se fait entendre, le sacrifice commence, la foule tombe à genoux. En ce moment solennel chacun a sa demande, sa prière, son offre à faire au bienheureux Précurseur. La mère l'invoque, pour que son fils encore au berceau croisse en vertu et en sagesse; la jeune fille le prie de lui faire accorder par son intercession puissante un époux vertueux; le vieillard, qui courbe son front chargé de cheveux blancs sur la tombe de ceux qui l'ont précédé, demande de s'endormir comme eux dans la paix du Seigneur. Pénétré de saintes émotions, chacun se relève, l'espérance dans le cœur, et mieux disposé à supporter le fardeau de la vie.

Cependant, l'impie témoin de cette scène religieuse, et qui avait cru n'assister qu'à une *vieillerie du christianisme*, qu'à une de ces fêtes perdues du moyen-âge, et qu'on ne trouve plus que dans le fond de nos montagnes, où la civilisation n'a pu pénétrer encore, s'étonne de lui même: il ne sait pourquoi son cœur voudrait s'humilier, se prosterner et prier avec la foule. Il disait: « Tout marche; la raison de l'homme perfectionnée peut désormais s'affranchir d'entraves divines, tout culte est vieilli. » Et maintenant il trouve à ce culte des beautés nouvelles; et forcé de rendre gloire à la vérité, il entend comme malgré lui une voix intérieure qui lui crie, *Dieu seul est grand!* Et alors des souvenirs d'enfance, souvenirs d'une mère qui, dans d'autres temps, vint elle aussi se consacrer à celui qui disait dans le désert: *préparez la voie du Seigneur*, revivent dans son ame; il se détourne, et quelques larmes coulent de ses yeux.

Après Dieu le monde prend sa place. Aux pompes touchantes de la religion il oppose de volages plaisirs. Au milieu de ces enivrantes voluptés, de ces danses légères, dans les délices du festin, il nous semblait entendre dans la bouche de ses élus ces vers du chantre d'Athalie:

De fleurs en fleurs, de plaisirs en plaisirs,
Promenons nos désirs:
Sur l'avenir insensé qui se fie!
De nos ans passagers le nombre est incertain:
Hâtons-nous aujourd'hui de jouir de la vie;
Qui sait si nous vivrons demain!

Et nous, nous leur disions avec le même poète:

De tous ces vains plaisirs où leur ame se plonge
Que leur restera-t-il? Ce qui reste d'un songe
Dont on a reconnu l'erreur.
A leur réveil, (ô réveil plein d'horreur!)
Pendant que le pauvre à sa table
Goûtera de la paix la douceur ineffable,
Ils boiront dans la coupe affreuse, inépuisable,
Que tu présenteras, au jour de ta fureur,
A toute la race coupable.

Polydore DE LABADIE,
membre de l'Institut historique.

PROMENADE AU CHATEAU DE POURCHEROLLE.

Savez-vous bien qui a fait construire ce vieux château de Pourcherolle qui s'élève là bas sur la pointe de cette roche basaltique? Ma foi, non, répondis-je, car l'histoire ecclésiastique et l'annuaire de l'Ardèche en attribuent la construction au docte Flandin (Pierre), créé cardinal en 1371; tandis que la tradition constante et unanime de nos pères l'attribue à deux frères de l'illustre famille des du Villard. Eh bien! reprit mon interlocuteur, nos pères ont raison, ce sont réellement le marquis et le comte du Villard qui l'ont fait bâtir bien avant le quatorzième siècle. Ceci, je peux vous le donner pour certain, puisque je l'ai vu de mes propres yeux dans un parchemin déposé à la bibliothèque royale de Paris. Ce précieux manuscrit fut apporté l'année dernière par un naturaliste Allemand, à qui notre ministère donne 1800 fr. d'appointemens pour s'amuser à déterrer, décrire, dessiner, que sais-je, les monumens et curiosités antiques de la France.

Digitized by Google

Passons à l'ombre de ce noyer, je vous raconterai l'histoire à peu près de la même manière qu'elle est écrite. Nous nous assîmes côte-à-côte sur un banc de gazon, et il commença ainsi : Or donc, dit le vieux parchemin, un vieux marquis du Villard, seigneur de Montpezat, le Roux, etc., etc., habitait jadis cet autre château dont nous voyons les ruines là haut sur cette montagne qui domine Montpezat et la Ville-Basse. Il était allié aux puissantes familles des Ventadour et Polignac, par son mariage avec une sœur du duc de Ventadour, alors habitant le château qui est en vue du Pont-Labeaume, sur la rivière d'Ardèche. Il avait deux fils, tous deux chevaliers accomplis, de haute lignée et espérance, se distinguant dans les armées royales par leur valeur et talens militaires.

Un jour il advint que l'impitoyable mort frappa ce très haut et très puissant seigneur, dans le château qui a donné son nom au village qui l'entoure. Tout le pays le pleura sincèrement; car chacun perdait en lui un protecteur, un ami, un père. La marquise surtout fut inconsolable.

Alors le comte du Villard (c'était le plus jeune des deux frères) vint dans le pays pour connaître des affaires de la succession. Il remarqua une position imprenable à l'extrémité de son domaine de Pourcherolle, et au moyen de quelques sommes d'argent que lui donna sa mère, il y fit bâtir un château. A cette époque il ne fallait pas des millions pour faire les châteaux, car il est dit que les journées des maçons ne coûtaient qu'un sol, et celles des manœuvres trois liards.

Les travaux étant finis, il alla rejoindre son frère, et lui dit qu'il avait fait bâtir un château au bout de la presqu'île. Vous eussiez dû m'en prévenir, reprit l'aîné avec un peu de dépit, j'avais choisi cet emplacement pour moi, et, ne vous en déplaise, la préférence du choix m'en revenait de droit. Eh bien ! savez-vous ce que je ferai, répartit le comte ? je vous prêterai la clé quand vous voudrez y aller.

L'année suivante le marquis vint à son tour à Montpezat, et employa les sommes pécuniaires dont il venait d'hériter, à élever un fort qui interceptait toute avenue au château de son frère. De retour à l'armée, il dit au comte qu'il avait aussi fait bâtir un château en face du sien; et quand vous voudrez aller dans le vôtre, beau sire, ajouta-t-il, vous m'en demanderez la clé.

Cette chronique, confirmée par la tradition du pays, ne laisse pas douter que les du Villard n'aient fait construire le château de Pourcherolle. D'ailleurs il est certain, par une lettre que M. le marquis de Chanaleille du Villard m'a fait l'honneur de m'écrire, que ses ancêtres l'ont possédé à une époque très reculée. Or, cette époque ne peut être qu'antérieure aux Flandin, dont les derniers descendans, connus sous le nom de Flandin de Pourcherolle, sont morts à Montpezat peu de temps avant la révolution de 89. Pierre Flandin, natif de Borée (Ardèche), ne fit que l'embellir lorsqu'il revint en France avec Clément VII, premier pape d'Avignon.

Ce château est situé à dix minutes sud-est de la petite ville de Montpezat, au bout d'une riante presqu'île formée par la jonction de deux rivières. C'est un bâtiment d'ordre dorique, flanqué au couchant de deux tours crénelées comme les forteresses de la féopalité; ses trois autres côtés sont bordés de précipices inaccessibles; son abord était encore défendu au couchant par un fort qui s'étendait depuis les précipices de la rivière de Pourseille, jusqu'à ceux de la rivière de Fontautier; en sorte qu'on ne pouvait parvenir au château que par l'unique porte de ce fort et au moyen d'un pont-levis dont on voit la fosse creusée dans le roc.

Il nous reste encore de ce dernier bâtiment une grotte souteraine et quelques pans de mur que n'ont pu démolir, ni la main de l'homme, ni celle du temps encore plus destructive : les pierres, d'un granit très dur, sont liées ensemble par un mortier aussi dur que la pierre elle-même.

L'intérieur du château n'offre plus aujourd'hui que des monceaux de ruines. C'est là qu'ont disparu dans la nuit des siècles le luxe, la splendeur et les richesses de ces vastes salles tendues de belles tapisseries, ou ornées de boiseries artistement sculptées. On n'y voit plus que de larges cheminées à manteau, en pierre taillée par un ciseau habile, des fenêtres étroites disséminées irrégulièrement comme celles de tous les anciens manoirs; enfin une multitude de portes, de trappes, d'escaliers à colimaçon aboutissant à des galeries et appartemens sans nombre.

L'observateur contemple d'un œil attristé ces tours, ces crénaux, ces murs à demi-ruinés qui servent de retraite aux oiseaux de nuit. Hélas ! tout lui rappelle le triste souvenir de ces guerres civiles enfantées par le fanatisme, et nourries si long-temps du sang des victimes de la religion ou de la patrie.

Son cœur se serre de douleur. Il quitte ce théâtre de dévastation pour aller respirer l'air embaumé de la prairie de Pourcherolle qui lui sourit toute gracieuse avec l'émail de ses gazons fleuris, le murmure de ses eaux limpides, la fraîcheur de ses ombrages, et ce tendre gazouillement de mille oiseaux qui folâtrent sous la feuillée. Là, son ame flétrie s'épanouit, pour ainsi dire, avec les fleurs qui naissent sous ses pas. De quelque côté qu'il tourne ses regards, il se sent frappé d'un sentiment de surprise et d'admiration; car nulle part la nature n'offre un spectacle plus varié, un site plus pittoresque. Il semble que, dans sa libéralité, elle s'est plu à réunir sous un même point de vue la plupart des rares curiosités qu'elle a disséminées ça et là dans le reste de l'Ardèche.

D'abord le château, à la physionimie antique et féodale, lui apparaît au levant comme un vieillard caduc et décrépit, couvert d'un manteau de lierre, assis, morne, silencieux, sur la plate-forme d'une roche basaltique suspendue dans les airs; plus loin, ses yeux ravis se promènent sur la vaste et fertile plaine de Champagne, que les rivières ont séparée par des précipices sans fond; tantôt sur les rians côteaux des Chaudoirs où mûrissent tour-à-tour les blondes moissons de Cérès, les grappes dorées de Bacchus et les doux fruits de Pomone; puis enfin sur un cercle de montagnes, boisées de châtaigners, qui s'élèvent dans le lointain comme une sombre enceinte de verdure.

Un jour (c'était au mois de septembre dernier) je jouissais de ce coup-d'œil magnifique, auquel prêtait un nouveau charme l'apparition instantanée et successive de la clarté du soleil et de l'ombre des nuages que

Digitized by Google

e vent du midi roulait dans l'espace comme les vagues l'une mer agitée. L'Eurus humide et le froid Aquilon ıtaient aux prises. Les nuages, poussés avec violence le deux points opposés, s'amoncelaient en tourbillonıant sur le pic élevé de Bauzon, ce théâtre d'éterıelles tempêtes, qui distribue la moitié de ses eaux ı l'Océan par la Loire, et l'autre moitié à la Méditeranée par l'Ardèche.

Tout-à-coup un rauque mugissement se fait entenlre du côté du nord, l'orage a grossi soudain la riière de Pourseille; troublée, furieuse elle entraîne à a fois les rochers, les arbres, la récolte et les champs lu triste laboureur, et se précipite avec fracas dans 'abîme de la cascade, sous la forme d'une énorme coonne d'eau bouillonnante. Ses flots agités, suspendus, livisés par l'air, s'élancent, se poussent, se succèdent, ombent en écume et expirent enfin à gros bouillons sur e rivage épouvanté; le château tremble sur ses fondeıens, l'écho de ses voûtes sonores retentit d'un bruit ourd et prolongé, une vapeur épaisse s'élève jusqu'aux ues, et retombe en rosée semblable au givre; les oulles d'eau, suspendues comme des perles aux fleurs le la prairie, imitent, aux rayons du soleil, les couurs nuancées de l'arc-en-ciel. Mais laissons un inslant cette cataracte pour admirer au midi le beau ratère de la Gravenne avec ses cendres rouges, ses aves noires, ses scories poreuses et légères qui s'éoulent continuellement dans les gouffres de la rivière le Fontantier. Quel contraste entre ses flancs couverts de belles plantations et son sommet nu et aride ui s'élève au-dessus de notre tête sous la forme d'un ône tronqué ? Ne dirait-on pas qu'il menace encore le ses terribles éruptions ? Approchons-nous, cependant, sur la foi de nos pères, à qui leurs aïeux ont raconté que le volcan a cessé de vomir des flammes lepuis que Jules César, allié du peuple helvien, passa à Montpezat pour aller combattre le fameux Vercingetorix, chef des Auvergnats insurgé. Son infanterie seule, ajoutent-ils, put franchir la montagne du Pal, alors couverte d'épaisses forêts et sillonnée de profonds ravins; c'est pour cela qu'il donna à notre petite ville, alors petit village, le nom de *Montis Pedites*, c'est-à-dire Fantassins de la Montagne. Malgré l'antique tradition de ces bons vieillards, que j'écoute si volontiers pendant les soirées d'hiver, je suis tenté de croire que l'étymologie de Montpezat dérive de *montis pes* (pied de la montagne), à cause de sa position au pied d'une des plus hautes montagnes de la chaîne du Coiron. Mais où m'entraîne le plaisir de raconter de vieilles histoires !

Lecteurs indulgens, excusez-moi; il est si doux de parler de son pays !.... Je reviens aux précipices du château. Leur immense profondeur, que j'ose à peine mesurer des yeux, les différentes couches de basalte, de tuf volcanique, de sables et de cailloux de granit, de schiste ou de feld-spath, déposées successivement sur les plaines de Pourcherolle, tout m'annonce que plus de dix-neuf siècles se sont écoulés depuis l'éruption du volcan. D'où vient ce grand bouleversement de la nature ? comment s'est-il opéré ? C'est ce que l'observateur étonné se demande d'abord à lui-même; il s'arrête pour réfléchir; son imagination se transporte alors dans le passé : elle lui représente la montagne en feu; il l'entend rugir lourdement, il la voit trembler; tout-à-coup elle se déchire avec un bruit épouvantable, et vomit dans les airs des nuages de fumée, de cendres et de pierres. Sa bouche effroyable porte au loin la terreur, le ravage et la désolation. Des fleuves de feu, et de laves brûlantes, coulent de ses flancs déchirés, et s'étendent sur la terre végétale comme une nappe d'eau. A l'instant, les rivières encombrées remontent vers leurs sources et s'élèvent peu à peu au-dessus des champs du Pourtalas et Pourcherolle. Bientôt gonflées par les pluies d'orage, la fonte des neiges, ou bien par des trombes terrestres, telles que nous en vîmes en 1827, elles entraînent, du haut des montagnes, le sable et des cailloux de différente espèce, que leur cours rapide roule, arrondit, dépose dans la plaine par bancs réguliers, ou bien mêle, confond et unit quelquefois en masses aussi dures que le rocher, au moyen des matières ferrugineuses contenues dans les eaux minérales qui abondent sur leur lit.

Cependant les matières fondues se refroidissent peu à peu par le contact de l'air et des autres corps étrangers avec lesquels elles se mettent en équilibre de chaleur; la contraction ou resserrement des parties qui passent successivement à l'état solide par le refroidissement, rompt l'adhésion moléculaire en divers sens et forme les magnifiques colonnades qui soutiennent le château. On conçoit en effet, que plus la chaleur est régulière dans la masse liquide, ou si l'on veut plus la matière est fusée uniformément dans toutes ses parties, plus sa division doit être régulière, et *vice versâ*. Il attribue donc à cette raison, plutôt qu'à une seconde coulée, moins épurée par le feu, les formes bizarres que présentent les matières moins fondues et plus poreuses qui ont surnagé par leur pesanteur spécifiquement plus légère, et formé, à la surface supérieure, une couche horizontale d'environ cinquante pieds d'épaisseur.

Cette couche bien distincte forme dans toute sa circonférence une corniche régulière, au-dessus de laquelle un char à bœuf pouvait passer autrefois sans danger. Aujourd'hui, ses bords couronnés de chênes blancs, de frênes, de lilas et arbustes sauvages, laissent à peine assez d'espace entre les précipices et le château, pour qu'un homme puisse en faire le tour.

Dans la couche inférieure il admire l'ordre symétrique avec lequel le basalte est divisé en prismes réguliers disposés perpendiculairement sous la forme d'une colonnade de soixante-dix pieds de hauteur, ayant pour base un roc de granit tendre et lamelleux, que les rivières ont creusé à quatre-vingts pieds de profondeur. Les pierres, d'un bleu obscur tirant sur le noir, sont dures et polies comme le marbre, et rendent comme lui un son intense et sonore; cependant elles se détachent et se brisent facilement.

Les sources abondantes qui coulent sous ces laves expliquent très bien pourquoi, pendant l'été, la rivière de Pourseille disparaît souvent dans le gravier amoncelé en amont du pont de l'église, où la coulée volcanique s'est arrêtée. La filtration de l'eau dans le gravier et la prairie du Pourtalas, n'est-elle pas toute naturelle ? Cependant le vulgaire assure que la montagne de Ranier donne naissance à la belle fontaine de l'Es-

Digitized by Google

tournal, toujours assez abondante pour mettre en jeu plusieurs fabriques à soie. Le vulgaire le dit, il faut se taire; le philosophe n'a pas beau jeu contre une opinion accréditée par la divination et l'expérience du son de froment que nos ancêtres jetèrent dans le ruisseau de Pialat. Elle a beau protester que jamais on n'a vu ni entendu couler dans ce ravin aucune source souterraine qui pût porter le son dans le bassin de l'Estournal, situé à une bonne lieue de distance; le miracle n'en est pas moins cru, en dépit du bon sens : tant est grande la force du préjugé !

Mais voyons enfin ces belles grottes taillées dans l'intérieur ou au-dessous du basalte. Ne dirait-on pas que la main de l'homme a aidé la nature à les embellir ? Cependant le ciseau d'un ouvrier a-t-il jamais ébauché le pilier massif qui supporte les deux grottes de la Baumasse, appuyé lui-même sur le cintre d'une autre grotte beaucoup plus vaste, mais encombrée de pierres ? Oh non ! la nature seule y imprima son caractère grandiose et hardi, lorsqu'elle en forma les voûtes par la force élastique de l'air, qui ne put s'échapper du sein des matières en fusion.

Elle seule forma encore la grotte de l'Estournal, si long-temps habitée par les fées du pays. Cette dernière est aussi superposée au-dessus d'autres grottes souterraines très vastes. Elle se divise en deux salles, où l'on voit encore les armoires et placards que ces génies magiques creusaient si facilement dans les rochers les plus durs. Oh ! que ne sommes-nous encore dans ces beaux siècles de la féerie ! Que d'ouvrages merveilleux ne verrions-nous pas éclore tous les jours ! Mais à qui la faute ? à nos pères.... Hélas ! ils eurent recours à la ruse pour connaître la propriété de la sauge, ce grand secret de la féerie qu'on refusait obstinément à leurs prières. Voici l'histoire : Ils placèrent des culottes au bord de l'écluse de Maurange, où les fées avaient coutume de se baigner. Un beau jour la plus jeune et sans doute la plus étourdie de toutes, y vint sans être accompagnée de sa vieille mère, si rusée et si clairvoyante. La petite curieuse admira d'abord ce vêtement fait pour un autre sexe, puis, regardant si personne ne la voyait, elle choisit une des plus jolies culottes, et la tournant sens dessus dessous, elle marmottait tout bas : Ci *mitti* jambes là, etc., etc. Jusque-là ce n'était rien, car on passe bien un peu de curiosité au sexe jeune et gentil. Le mal fut quand, tout-à coup, la tentation la prit d'essayer la culotte. L'imprudente y introduit ses deux pieds mignons, elle la hausse, en souriant de son espièglerie; enfin il ne manquait plus que de passer les bretelles, lorsque des hommes cachés dans des broussailles, fondirent sur elle avec la rapidité de l'éclair. Aussitôt elle fuit, légère et timide comme le faon d'une biche; mais entravée par la fatale culotte, elle trébuche, hélas ! pour son malheur et pour le nôtre. La voilà saisie au corps par des mains profanes; un vif incarnat, sûr indice de la pudeur, couvrit, dit-on, ses belles joues de lis et de roses. Elle eût éclipsé la mère des amours, si elle avait eu la ceinture de cette déesse. Cependant nos sages patriarches ne furent pas même tentés de la tentation du larcin, quoique l'occasion fût si belle. Ils respectaient sa jeunesse et son innocence; mais, pour le coup, il fallut découvrir la merveilleuse propriété de la sauge et le secret de souder le fer en y mêlant du sable. Ce ne fut qu'à cette condition que la petite étourdie obtint sa liberté. Alors les fées émigrèrent du pays; pour nous punir de cette audace sacrilége, elles nous envoyèrent d'abord les bohémiens, peuple nomade et filou, et puis ces mille charlatans de toute espèce qui vivent aux dépens de notre aveugle crédulité.

La plus spacieuse, vaste et la plus belle de nos grottes est, sans contredit, celle de la Cascade, dont la voûte élevée imperceptiblement en arc très ouvert, soutient la superbe colonnade du haut de laquelle se précipite la rivière de Pourseille. Voyez cette magnifique coupole où le reflet du soleil reproduit les ondulations circulaires que la cascade forme à la surface de son bassin. Voyez ces mille fontaines dont l'onde pure et transparente bouillonne sous la lave et fuit en murmurant sur son lit de crystal et d'émeraude ! Oh ! si j'étais poète, je ne vous passerais pas sous silence, belles naïades qui habitez cette grotte humide et solitaire; ni vous, tendre rossignol, qui chantez vos amours sur l'arbuste voisin, tandis que vos petits, à peine couverts d'un duvet naissant, allongent leur tête sur le bord du nid, pour écouter et apprendre vos chants mélodieux; ni vous non plus, joyeuses hirondelles qui vous jouez le long de la rivière, tantôt effleurant l'eau du bout de l'aile, tantôt vous élevant au-dessus du château, poussant des cris de joie, ou poursuivant les moucherons d'un vol rapide et léger.

Mais je laisse l'idylle aux favoris des muses. Adieu ! heureux oiseaux, qui venez au retour de chaque printemps, déposer votre nid sous le dôme de cette grotte hospitalière. Jouissez-y, dans la paix, de ce bonheur réel et tranquille que l'homme cherche en vain sous des lambris dorés, hélas ! souvent habités par les noirs soucis ou le remords rongeur. Rien ne peut vous inquiéter dans cette solitude où la nature pourvoit à tous vos besoins. L'observateur ravi vous regarde et vous écoute, attendif, en silence, de crainte de vous troubler. Votre grotte, où le soleil naissant éclaire, chaque matin, de nouvelles amours, est un asyle assuré contre la tempête; et l'agilité de vos ailes, si fatales au faible moucheron, est votre sauvegarde contre le terrible tiercelet qui règne en souverain sur le haut de vos précipices. Adieu !....

J.-B. Dalmas.

Digitized by Google

LA SAINTE BAUME.

I.

Loin de moi les cités et leur épaisse brume,
Où l'on respire un air fatal à la vertu !
Où l'intérêt corrompt, brise, flétrit, consume
Le cœur indépendant du poète abattu.
Loin de moi leurs plaisirs, plus amers que des peines,
Leurs sombres voluptés, pires que des tourmens,
Les flots ensanglantés des passions humaines
Et leurs tourbillons écumans !

Oh ! qui m'emportera sur les montagnes saintes
Où l'ermite pieux, les yeux au ciel, rêva !
Où l'âme, franchissant les terrestres enceintes,
S'élance palpitante aux pieds de Jéhovah ?
Quel vent peut m'arracher à ce globe de fange ?
Que ne puis-je, fendant l'espace illimité,
Avec les ailes de l'archange,
Aux abîmes des cieux planer en liberté !

Au sein des airs plus purs, sur les monts solitaires,
S'élargit l'horizon de l'esprit et des sens,
Comme un soupir lointain des célestes mystères,
Une vague harmonie en nos ames descend;
L'œil voit se rembrunir les terres verdoyantes;
L'esprit, loin des clameurs du monde et de l'orgueil,
Ne trouve plus au fond de nos gloires bruyantes
Qu'un vain écho sur un cercueil.

II.

Mont de la Sainte-Baume, heureuse solitude !
J'ai gravi tes flancs noirs d'un pas religieux;
De mon cœur déchiré l'amère inquiétude
A rencontré la paix sous tes ormes pieux;
Et lorsque je foulais sous ton ombrage antique
Ce gazon arrosé des pleurs du repentir,
Un parfum suave et mystique
De ce monde trompeur m'invitait à partir.

Vallon sacré, forêt majestueuse et sombre,
Que la main des mortels naguère mutila;
Quelque vieux voyageur implorant un peu d'ombre
Dira peut-être un jour : une forêt fut là !
Car l'aveugle intérêt dépeuple la nature,
Abat tes monumens, Provence des vieux jours,
Il arrache à ton front ta verte chevelure
Et ton diadême de tours.

Mais nous qui vénérons les gloires effacées,
Et ne renions pas le culte des aïeux,
Ah ! donnons une larme aux grandeurs éclipsées,
De l'aspect des débris rassasions nos yeux.
Ces ombrages épais peuvent tomber en poudre;
Mais les rochers debout étaleront un jour
Les ciçatrices de la foudre,
Pour attester que Dieu visita ce séjour.

III.

Dans nos champs épuisés, la nature chétive
N'offre plus aux regards qu'un éclat emprunté;
Mais elle brille ici dans sa beauté native,
Dans sa vierge fraîcheur, sa chaste nudité.
L'érable américain, le chêne de la Gaule,
L'orme aux immenses bras, le hêtre des hameaux,
L'if revêtu de mousse, et le funèbre saule,
Mêlent leurs fraternels rameaux.

Parmi ces troncs noueux, ces brunes colonnades,
Sous ce dais menacé de feuillage divers,
La liane suspend de légères arcades,
Des portiques en fleurs, des festons toujours verts;
La fraise qui rougit, la marguerite blanche,
La pâle violette et le genêt doré,
Et la solitaire pervenche,
Décorent à l'envi le gazon diapré.

Puis, sur les vastes flots de cimes verdissantes,
Où l'aube aime à verser ses balsamiques pleurs,
Que l'aquilon soulève en vagues frémissantes,
Où la brise du soir s'endort au sein des fleurs,
Un immense rocher lève son front austère
Par la foudre ridé, par l'orage pâli,
Des merveilles du ciel il garde le mystère,
Dans un nuage enseveli.

IV.

Epargne, temps jaloux, cette forêt sacrée !
Oh ! laisse une oasis à nos bords délaissés,
Laisse un asile saint à la muse inspirée,
Laisse un lieu de repos aux pauvres cœurs blessés !
Ce feuillage est si frais ! Du jour l'éclat profane
Ose à peine y glisser ses discrètes clartés,
Et jamais le soleil ne fane
Ses dômes odorans par le ciel habités.

Salut, grotte sublime où pleura Madeleine !
Où, le front incliné sur le rocher béni,
Sa lèvre, rejetant toute profane haleine,
Déposa des baisers sur un crâne jauni,

Digitized by Google

Meurtrissant son beau sein, foyer d'impures flammes,
Du repentir sincère elle but tout le fiel,
Pour savourer un jour, parmi les saintes femmes,
Les chastes voluptés du ciel.

Récit consolateur du divin évangile!
Dieu change un cœur immonde en calice embaumé;
Il pardonne beaucoup à la femme fragile;
Car, nous dit le Sauveur, *elle a beaucoup aimé !...*

Silence à vos clameurs, ô sages de la terre!
A genoux! à genoux devant l'autel chrétien!
Rocher obscur et solitaire,
Est-il un souvenir aussi grand que le tien?

Amaury de W.

(L'ermite de Carami.)

LE DERNIER SEIGNEUR DE FERTO (CORSE).

Entre Bonifacio et Carbini, sur le territoire de Porto-Vecchio, se trouve une vaste étendue de pays, connue sous le nom de *Muratello.* Le voyageur qui s'avance dans la campagne est frappé du silence et de l'isolement de ces lieux. Nul vestige d'habitation humaine ne vient animer ces sites variés et pittoresques qu'embellit encore le magnifique soleil de la Corse. A peine si de temps à autre l'on voit briller, à travers la pâle verdure des oliviers, la longue carabine d'un chasseur égaré; et l'on n'entend que le bruit sourd et lointain des vagues qui viennent se briser sur le rivage, ou le son de la conque marine de quelque pâtre éloigné qui rassemble son troupeau dispersé sur la montagne.

Et pourtant à la place des sombres massifs de lentisques et d'arbousiers sauvages qui ont envahi la contrée, s'élevait autrefois un joli bourg environné de nombreux villages éparpillés ça et là dans la campagne. Freto, c'était le nom de cette petite ville, rivale souvent heureuse de Bonifacio, vivait sous la dépendance des seigneurs de Carbini et de ceux de Bisogeni, qui y entretenaient un *giudice.* L'assassinat du comte Henri (1) et de ses sept enfans jeta la désunion entre ces deux illustres familles, et, quoique unies par les liens de la parenté, puisqu'elles descendaient toutes deux d'Hugues Colonna, elles se déclarèrent une guerre cruelle. Orso, alors *giudice* de Freto pour les deux maisons, profitant de la discorde qui les divisaient, s'affranchit de leur obéissance, et se fit reconnaître seigneur et maître de la ville de Freto et de ses dépendances. Après sa mort, les Fretolani, jaloux de conserver leur entière liberté, ne voulurent plus entendre parler de chef ni de gouvernement, et exploitant les troubles qui désolaient alors le pays, ils se mirent à exercer le brigandage sur les terres de leurs voisins, trop faibles pour leur résister.

Long-temps après, les Bonifaciens, fatigués de ces incessantes déprédations, et indignés de l'outrage fait à l'honneur de quelques femmes qui étaient débarquées sur le territoire de Freto, en venant de Gênes, prirent les armes, et résolurent de punir l'insolence de leurs hardis voisins. La lutte fut terrible. Les Fretolani auraient peut-être succombé, si le courage d'*Ors'alamanno* ne fût venu à leur secours. Ce guerrier redoutable, descendant d'Orso, réunit tous ses concitoyens sous sa bannière, et résista avec succès aux troupes de Bonifacio. Après avoir triomphé, en plusieurs rencontres, de ses ennemis, et fait échouer toutes leurs tentatives, il les découragea, et parvint à conclure avec eux un traité de paix.

Les Fretolani se repentirent bientôt de s'être donné un nouveau maître. Ors'alamanno, aussi rusé qu'ambitieux, employa toute l'influence qu'il avait acquise pendant la guerre à raffermir sa domination. Il conserva à sa solde une foule de bandits Corses et de *bravi* italiens, espèce de héros de grands chemins qui venaient chercher sous l'étendard de quelque haut baron l'impunité de leurs crimes. Soutenu par ces dignes compagnons d'armes, Ors'alamanno leva tout-à-fait le masque et devint le tyran de ses concitoyens. Retiré dans le château de *Mont'alto* qui dominait la ville, il appela à son secours toutes les ressources de l'art des fortifications au moyen-âge pour le rendre inexpugnable; sûr de son pouvoir, le nouveau seigneur l'employa à courber la tête de ses malheureux vassaux sous le poids de ses barbares exigences. Homme perdu de mœurs, à l'exemple des hauts barons du continent, il résolut de prélever un odieux impôt sur l'honneur de ses jeunes vassales. D'après un édit de ce tyran voluptueux, nulle épouse ne pouvait franchir le seuil conjugal sans avoir payé, la première nuit de ses nôces, un infâme tribut à la débauche effrénée de son seigneur et maître.

Les Fretolani furent consternés de ce nouvel acte de cruauté. Jusque-là ils avaient supporté toute sorte de vexations sans se plaindre, mais alors leur exaspération fut à son comble. Les jeunes hommes, jaloux de l'honneur de leurs fiancées, atteints dans ce qu'ils avaient de plus cher, sentirent s'allumer dans leurs cœurs un violent désir de vengeance. Plus d'un réso-

(1) Le comte Henri, surnommé, à cause de sa beauté, *il bel Messere*, est célèbre dans les annales de la Corse.

Digitized by Google

lut de se soustraire à l'infamie par le meurtre d'Ors'alamanno. Mais lorsque leurs regards animés par la fureur se tournèrent vers le redoutable château de Mont'alto, le désespoir s'empara de leur ame. La vue de l'inexpugnable forteresse les convainquit de l'inutilité de leurs efforts, et ces malheureux opprimés se virent contraints de dévorer dans le silence leur impuissante indignation. Il fallait plus que du courage pour oser attaquer l'aigle féodal dans son aire menaçante.

Le terrible manoir devint bientôt le théâtre de la débauche la plus éhontée. Chaque jour signalait de nouvelles cruautés, que les dignes commensaux du seigneur célébraient par de bruyantes orgies. Non content de flétrir l'honneur de leurs jeunes femmes, il força les nouveaux époux à lui offrir, le lendemain de leurs nôces, l'élite de leurs troupeaux. Tant de vexations jetèrent le désespoir dans le cœur de tous les Fretolani; et bientôt le nom d'Ors'alamanno devint la terreur de tous les pays environnans. C'est à cette époque, où sa puissance était parvenue à son apogée, que se rattachent les événemens que nous allons retracer.

II.

Le voyageur, qui de Freto se rendait au château de Mont'alto, suivait un large sentier qui, arrivé au pied de la colline, se divisait en trois branches, dont l'une se prolongeait jusqu'à la mer, la seconde s'avançait vers le territoire de Bonifacio, tandis que la dernière se redressait en serpentant sur la roche escarpée, et venait aboutir à la plate-forme sur laquelle était bâti le manoir d'Ors'alamanno. Or, à l'époque dont nous parlons, par une belle soirée d'été, un groupe de pêcheurs cheminait lentement sur la route qui venait du rivage. Le cavalier qui les précédait se distinguait de ses compagnons par la recherche de son costume, qui alors pouvait passer pour élégant. Les traits durs et fortement dessinés de ce personnage, ses mouvemens brusques et saccadés trahissaient un homme élevé dès son enfance au milieu du tumulte des armes. Les gens de son cortége, armés jusques aux dents, le suivaient en silence, en portant avec eux leurs instrumens de pêche. Arrivé au pied du rocher de Mont'alto, l'œil perçant de notre cavalier aperçut, à travers les touffes d'arbousiers qui bordaient la route de Bonifacio, un individu qui paraissait se diriger vers le château. Aussitôt il arrêta son cheval, et s'écria d'une voix forte : Caporosso!

L'extérieur de celui à qui s'adressait ce brusque appel, annonçait un de ces bravi redoutés, qui désolaient alors le pays à la solde des nobles barons de l'époque. Son manteau, tissu d'une laine à poils longs et bruns, laissait apercevoir l'extrémité d'une longue rapière, et la lame d'un poignard corse brillait à sa ceinture. Son chapeau long et conique, à l'instar de nos lazarroni napolitains, cachait mal des mèches de cheveux roux et hérissés, qui donnaient à sa figure, empreinte d'une malicieuse laideur, un aspect repoussant. A coup-sûr le voyageur qui aurait rencontré sur son chemin cette sinistre physionomie, se serait empressé de mettre entre, lui et le personnage qui en était propriétaire, au moins toute la largeur de la route.

Cet être singulier reconnut bientôt, dans la voix du cavalier, le seigneur Ors'alamanno, et dans moins de temps que nous n'en avons mis à esquisser son portrait, il s'était hâté de le rejoindre.

— Eh bien, Caporosso, quelles nouvelles as-tu à me donner de la jolie Lucia?

— Ma foi, monseigneur, ne m'aviez-vous pas commandé d'enlever cette nuit les troupeaux du sénateur Giuseppe Gambini? je ne pouvais être en même temps à Freto et sur la montagne.

— Alors, vieux coquin, tu n'as pas réussi puisque tu reviens seul?

— Au contraire. Sauf respect, votre seigneurie est dans l'erreur. J'ai dit à Griso et à ses camarades de conduire les troupeaux à travers le vallon, pendant que je suivrais le sentier, afin d'avoir l'œil sur la plaine.

— Parfait, mon garçon. Ainsi c'est moi qui t'apprendrai que décidément notre Lucia se marie.

— Quelle Lucia? dit un des bravi. Si c'est de la fille du vieux Lanucci que votre seigneurie veut parler, j'ai ouï dire pour mon compte qu'elle entrait dans un couvent.

— Dans un couvent! s'écria Ors'alamanno. Par tous les diables! cela ne sera pas. Elle est ma vassale; je ne le permettrai jamais! à moins, reprit-il en riant, qu'elle ne choisisse pour retraite le monastère de Mont'alto, dans ce cas, je consens de grand cœur à l'en faire abbesse.

Toute la troupe accueillit par de bruyans éclats de rire la plaisanterie de son noble seigneur.

Alors Caporosso s'approchant de lui :

— Si votre seigneurie, dit-il à voix basse, s'ennuyait tant soit peu d'avoir un rival, vous savez que mon poignard n'a jamais trahi ma main.

— Non, non, tu te trompes, mon vieux diable, je veux que Lucia se marie, quoiqu'elle ait peu de goût, je pense, pour l'hospitalité que je lui offrirai le premier jour de ses nôces, dans mon manoir de Mont'alto. Je ne suis pas un de ces fous amoureux qui gardent sur leur cœur, pendant des années entières, la rose échappée au bouquet de leur maîtresse. Non, mort dieu, quand Ors'alamanno a savouré le parfum d'une fleur, il en cueille une autre. Voilà tout, tu me comprends?...

— A merveille! ainsi donc, votre seigneurie ne veut pas faire plus d'honneur à Lucia qu'au reste de ses jeunes vassales?

— C'est cela, mais c'est un honneur que je tiens à lui faire avant peu. Ecoute : tu sais que le vieux père de Lucia ne m'a pas fait encore toucher toutes ses redevances; eh bien! je consens à lui en remettre tout l'arriéré pour cadeau de nôces.

— Vous êtes diablement généreux, monseigneur! savez-vous que vous ne connaissez pas encore la couleur d'un écu de son escarcelle ou le pelage d'un seul de ses taureaux?

— Qu'importe? je le veux ainsi. Mais il faut hâter ce bienheureux mariage, entends-tu? et n'oublie pas de faire boire, en mon nom, quelques tasses de vin épicé à ces rustres de Freto, adieu!.... mais encore....

Digitized by Google

Ors'alamanno rencontre Caporosso.

j'oubliai, mon garçon. Ta bourse est vide, n'est-ce pas?

— Vide! Pas tout-à-fait. J'ai pris la liberté de dire un mot à ce sujet au vieux Gambini; uniquement, par mode d'indemnité, pour la furieuse peine que nous avons eu à lui enlever ses troupeaux.

— Comment, Caporosso! reprit le maître. Je ne vous avais pas dit cela!

— Mais remarquez, c'était dans l'intérêt de l'honneur de votre seigneurie. Est-ce que cette ame damnée des Génois n'a pas osé dire qu'il espérait qu'avant peu les troupes de Bonifacio, aidées par la république de Gênes, mettraient le feu aux quatre coins de votre château?

— La république de Gênes! reprit Ors'alamanno piqué et perdant de vue le sujet de sa colère. Mais il est ivre ce vieux fou!.... Ecoute, Caporosso, ajouta-il, en jetant un coup-d'œil sur son imposante forteresse, regarde le nid noir de Mont'alto, et si jamais tu retrouves le sénateur Giuseppe Gambini, tu lui diras de ma part que, lorsque les Bonifaciens auront du cœur et les galères de la sérénissime république des ailes, alors je craindrai peut-être quelque peu pour le nid du pauvre Ors'alamanno. Adieu!

Et piquant des deux, notre cavalier reprit sa route suivi de son nombreux cortége. Caporosso demeura quelques temps immobile, les yeux attachés sur son seigneur, qui avait pris les devans sur sa bande, et courait vers le château de toute la vitesse de son cheval.

Ensuite il détacha son ceinturon qui contenait sa précieuse escarcelle, il contempla un à un les brillans ducats de Gênes, puis, les renfermant avec soin :

— Allons! dit-il, il faut avouer qu'Ors'alamanno est un noble et généreux baron. Il permettra longtemps à ses riches voisins de nous faire quelques avances sur notre solde, trop souvent arriérée. Merci, sénateur Gambini! je prierai la Madone pour vous!

En disant ces mots il enfonça plus avant son chapeau sur ses longs cheveux roux, et, voyant le soleil qui, descendu sur l'horizon, allait se plonger dans la mer, il se mit gaîment en marche vers la petite cité Corse.

III.

A l'extrémité de la ville de Freto, s'élevait une modeste demeure dont l'aspect extérieur ne témoignait pas en faveur du luxe de ceux qui l'habitaient. De hautes touffes de grenadiers et des bouquets de myrthe l'isolaient des maisons voisines, et les derniers rayons du soleil couchant venaient se jouer au milieu des pampres entrelacés dont les verts festons formaient le seul ornement de son humble façade. Or c'était vers cette chaumière que se dirigeait un jeune Corse qui paraissait éprouver une vive émotion. Un œil observateur attentif eût deviné sans peine à ses regards animés, qui semblaient vouloir pénétrer d'avance dans le secret de cette asyle champêtre, que ce mo-

Digitized by Google

deste toit recélait un objet bien cher au cœur du jeune homme. Arrivé au but de son voyage, il frappa à coups redoublés; bientôt une voix de l'intérieur se fit entendre. — Qui va là?

— C'est moi, père Lanucci. Vous ne reconnaissez donc plus Giovanni Piobetta?

— Piobetta! c'est vous, mon garçon? dit un vieillard, en ouvrant la porte avec empressement. Soyez le bienvenu, mon enfant! Venez, laissez-moi serrer dans mes bras le fils de mon ami, le fiancé de ma fille. Vous êtes un beau jeune homme, Giovanni, eh bien! quelles nouvelles nous apportez-vous?

— Rien, presque rien, mon père, si ce n'est qu'il n'est bruit à Freto que de mon mariage avec votre Lucia.

— Ma fille, vous n'y songez pas, enfant. Avez-vous oublié les ordres barbares de ce coquin d'Ors'alamanno?

— Ne craignez rien, Lanucci. Vous savez bien que je ne consentirai jamais au déshonneur de ma fiancée.

— Ecoutez, Piobetta; votre père, sur son lit de mort, me conjura, au nom de notre amitié, de vous unir un jour avec ma fille. Vous étiez un enfant alors. Pour obéir à mon ami, je vous ai conservé ma Lucia avec le même soin que j'aurais mis à garder un trésor. Maintenant je suis vieux et faible, vous êtes jeune et courageux; c'est à vous à la défendre.

— Reposez-vous sur moi, mon père. Mais faites venir la jolie Lucia, nous causerons de cela ensemble.

— Oui, oui, mon garçon, c'est juste. Il y a si long-temps qu'elle ne vous a vu, la pauvre enfant!

En attendant, Piobetta entra dans une petite salle éclairé par la lumière d'une faible lampe; il s'assit préoccupé, sur une escabelle de bois, les yeux fixés sur la porte. Bientôt Lucia parut : en se voyant seule avec son amant, elle rougit et ramena son voile sur son gracieux visage.

— Bonsoir, Lucia!

— Bonsoir, Piobetta, dit la jeune fille, qui demeura debout et silencieuse en face du jeune homme.

— Eh bien, Lucia, voilà de longs jours que nous ne nous sommes vus, et pourtant vous n'avez rien à me dire!

— O Giovanni, ne me parlez pas de votre absence. J'en ai trop souffert.

— Auriez-vous soupçonné mon amour, Lucia? Alors vous êtes injuste.

— Oh non! je n'en ai jamais douté. Mais savez-vous que ce hideux Caporosso semblait épier toutes mes démarches, qu'il a osé me dire que j'avais eu le malheur de plaire à son horrible seigneur? Je connais la cruauté d'Ors'alamanno, et je vous savais seul sur les montagnes.

Je tremblais pour vous, Piobetta. Que de fois je me suis jetée à genoux pour implorer la Madonne! mais mes lèvres seules murmuraient des prières, ma pensée était toujours avec vous. Je rougis de vous dire cela, Giovanni. Croyez-vous que Dieu me le pardonne?

— Vous êtes un ange, Lucia! Oh, merci, merci, d'avoir ainsi songé à moi, pauvre orphelin. Vous n'avez pas cru, vous, que c'était une folle ardeur de jeune homme qui me poussait dans les montagnes pour aller saisir avec mon lacet les taureaux sauvages ... (1) Voyez-vous, j'ai un dessein là, continua Piobetta, en se frappant le front, un dessein que le cœur m'a inspiré, Lucia.

— Je ne vous comprends pas, Giovanni.

— Ecoutez : voudriez-vous changer votre nom de fiancée en celui d'épouse?

— Vous n'y songez pas, mon ami; et Ors'alamanno?

— Ne me jetez pas ainsi ce nom à la figure, Lucia! Oh! que de fois, errant dans les sombres forêts de Mont'alto, j'aurai donné la moitié de mon sang pour me trouver quelques minutes face à face avec cet homme! Le ciel ne l'a pas voulu. Mais ce quart-d'heure de bonheur, j'en jure par Dieu! je le trouverai, Lucia, oui je le trouverai!....

— Oh mon Dieu, mon Dieu! que voulez-vous que je fasse, Piobetta? ne m'avez vous pas dit cent fois que vous préféreriez me voir morte que déshonorée? C'est vous qui avez dit cela, Giovanni.

— Vous ne comprenez pas. Hé bien, oui, je l'ai dit! mais je suis las de trouver toujours ce nom odieux entre vous et mon amour. C'est que, voyez-vous, je commence à rougir de ce qu'il ne s'est point encore trouvé un poignard intelligent et un homme de cœur dans tout Freto, m'entendez-vous, Lucia?

— Vous me faites peur, Piobetta, que voulez-vous dire?

— Ce que je veux dire, jeune fille? c'est qu'il n'y aura pas de souillure sur ton front, mais il y aura du sang sur la lame de mon poignard!

— Votre désespoir vous égare, Giovanni! Avez-vous jamais vu le faible oiseau des buissons attaquer dans son aire l'aigle des montagnes?

— Non, Lucia. Mais j'ai vu l'oiseau des buissons, lorsque l'aigle cherchait à dévorer les fruits de son amour, je l'ai vu fondre avec acharnement sur son ennemi, et, à force de courage, éloigner le terrible ravisseur.

La jeune fille demeura quelque temps silencieuse, puis, relevant son voile, elle fixa sur son amant ses deux grands yeux noirs où brillait l'enthousiasme, et, détachant une médaille de la Vierge suspendue à son cou, elle la plaça sur la poitrine de Piobetta :

— Ecoutez, jeune homme : cette image de la Madonne, c'est le bienheureux père Hieronimo qui l'a donnée à ma pauvre mère. On dit qu'elle porte bonheur. Allez et faites comme vous l'entendrez. Que Dieu et la Madone vous soient en aide!

— Oh! merci, ma bien-aimée! dit Piobetta en pressant avec amour sur ses lèvres et la médaille et la main de Lucia, que la jeune fille ne cherchait pas à dégager. Merci! je sens quelque chose dans le cœur

(1) Autrefois les taureaux paissaient en liberté dans les pâturages de la Corse. Pour s'emparer des taureaux sauvages, les habitans s'exerçaient à jeter autour des cornes de ces animaux un lacet terminé par un nœud coulant. De cette manière ils parvenaient à se rendre maîtres des taureaux indomptés. On trouve encore dans le *Finmorbo* des hommes qui excellent dans ce genre de chasse.

Digitized by Google

qui me présage la victoire. Adieu, Lucia ! Dans trois jours vous serez mon épouse !

Et le jeune homme en s'éloignant répéta encore une fois : Dans trois jours..... ou jamais !

La jeune fille cacha dans ses deux mains son visage baigné de larmes, et redit tristement : Dans trois jours ou jamais !

Piobetta avait déjà franchi le seuil de la chaumière. Alors ses regards se portèrent involontairement sur le sombre château de Mont'alto, qui apparaissait au loin, et dont les hautes tours et les remparts crénelés se dessinaient en noir sur l'azur des cieux éclairés par les blanches lueurs de la lune. A cette vue, sa main étreignit convulsivement le manche de son poignard: mais ses yeux rencontrèrent le gage d'amour qu'il venait de recevoir de son amante. Il baisa avec transport l'image de la Madone, et, plein de courage et d'espérance, il s'élança dans les rues de Freto.

IV.

Il y a bien loin de ces groupes de maisons enfumées, de ces longues files d'échoppes rabougries, qui constituaient une cité du moyen-âge, aux élégans édifices qui, de nos jours, ont pris leur place. Les bourgs de la Corse n'étaient pas mieux partagés que leurs voisins du continent, et Freto ressemblait assez à toutes les petites villes de cette époque. Ses habitations n'annonçaient, par leur extérieur, rien de très confortable. Ses rues désertes n'étaient guère égayées que par le chant monotone d'un vieil aveugle grattant de la cithare, ou par le costume de quelque pélerin revenu de *Sarrazinerie*, et qui voyageait débitant à haute voix ses patenôtres. Alors apparaissaient furtivement aux fenêtres de blondes têtes d'enfant, ou, parfois, le joli visage de quelque curieuse jeune fille. C'était là les rares passe-temps de la semaine; mais le dimanche, la petite ville prenait un air de fête. Toutes les familles, chacune ajustée de son mieux, affluaient dans les rues, accouraient des hameaux voisins pour se rendre aux saints offices. L'église était le vrai centre où venaient aboutir toutes les populations environnantes. Car alors on ne se réunissait guère que pour prier ou pour combattre. Là où flottait la bannière du saint patron, ou l'étendard du Seigneur, là venaient aussi se grouper nos bons aïeux, dociles à la voix du prêtre comme à celle du clairon. Il y avait bien aussi un autre lieu de réunion qui avait quelques habitués. On pouvait voir au milieu de Freto, sur le front d'une vieille masure, un morceau de bois grossièrement travaillé, et dont il était assez probable que le scupteur avait voulu faire un saint. Or, le sens de cette figure allégorique pouvait à coup sûr se traduire par ces mots fameux : *Ici l'on donne à boire et à manger.* Là, en effet, était quelquefois le rendez-vous des fils de famille, gens toujours flâneurs par instinct, et des pêcheurs désœuvrés, race d'hommes vivant au jour le jour, et qui venaient gaîment dépenser leurs joyeuses paroles et leurs rares écus.

Le jour où le seigneur Ors'alamanno avait rencontré son fidèle serviteur Caporosso, une assez nombreuse réunion s'était installée dans la bienheureuse taverne. Les habitués, assis sur des sellettes de bois, accoudés sur une lourde table de chêne, faisaient circuler, avec la large cruche aux flancs de plus en plus amaigris, les hardis quolibets et les folles devises. En ce temps-là, pas de politique, partant pas de gazette pour échauffer les têtes et animer la conversation. Force était à nos désœuvrés de répéter quelques vieux conte grivois, toujours ancien et toujours nouveau, en attendant que le hasard les mît sur la piste d'une nouvelle, qui méritât réellement ce nom. Or, ce jour-là, leur curiosité avait été satisfaite, car un vieux marin venait d'annoncer le prochain mariage de Lucia avec Giovanni Piobetta.

— Ma foi, cela m'étonne, disait un jeune Fretolano. Le père de ma mère était cousin germain de l'aïeul de Giovanni. Je les connais ces Piobetta; ils ont du sang chaud dans les veines.

— Tiens ! reprit un pêcheur, ce n'est pas une raison pour renoncer au mariage.

— Du moins ce n'en était pas une pour vous, Piétro. Car vous avez livré l'honneur de votre femme à Ors'alamanno avec moins de regret que vous ne lui avez donné votre vieille vache, qui était, à coup-sûr, la trisaïeule de tous les bœufs de la contrée.

— Ah ça, mon jeune fou, qui vous a chargé de veiller sur l'honneur de nos femmes, et sur l'âge de nos vaches ? reprit le pêcheur furieux.

— Oh ! oh ! dirent plusieurs voix, intéressées sans doute à ne pas agiter une pareille question, il ne vaut pas la peine que deux honnêtes gens se travaillent les côtes pour une telle folie.

— D'ailleurs, ajouta un nouvel interlocuteur, je ne crois pas du tout que Piobetta se marie. Car enfin, par tous les diables ! cela exige certains préliminaires; il faut être amoureux. Or, je vous jure que Giovanni est plus assidu à poursuivre les taureaux sauvages sur la montagne, qu'à faire la cour à sa prétendue fiancée.

— Vous avez raison, répliqua l'hôtesse. Je lui ai vendu mon jeune cheval exprès pour cette chasse, et je vous promets qu'il l'a joliment dressé à ce genre d'exercice. Ce diable là n'a jamais manqué son coup lorsqu'il lance son lacet aux cornes des taureaux furieux.

— Je vous crois sur parole, la bonne mère, car Piobetta est un adroit et courageux jeune homme, reprit l'antagoniste du pêcheur Piétro. Mais n'allons pas nous chercher noise là dessus. Vidons une autre tasse, et au diable Ors'alamanno !

— Il paraît que vous êtes en verve, mes maîtres, dit Caporosso, qui entrait dans ce moment dans la taverne. Mais il est parfaitement inutile d'envoyer Ors'alamanno au diable, car le digne homme y ira tout seul, je vous jure !

Malgré cette plaisanterie, l'arrivée de Caporosso coupa court à la gaîté des Fretolani, qui avaient de bonnes raisons pour se défier de son sourire autant que de ses menaces. Le bravi s'aperçut de l'impression désagréable occasionnée par sa présence, et, pour en corriger l'effet, il s'adressa à l'hôtesse :

— Allons donc, Maria-Anna, n'avez-vous pas quelque bonne tranche de venaison, et un large flacon de vieille date, pour régaler ces braves gens ? une tasse de bon vin est toujours bien accueillie, vînt-elle du diable en personne.

Digitized by Google

Cette proposition dérida quelque peu l'assemblée, qui ne put contenir son enthousiasme en voyant paraître un superbe quartier de *Muffolo* accompagné de deux cruches d'étain qui lui servaient d'accolytes.

— Diantre! Ors'alamanno est un magnifique seigneur, s'écrièrent la plupart des convives.

En ce moment la voix de Piobetta vint distraire le bravi, qui paraissait plus qu'aucun autre disposé à faire honneur aux talens culinaires de son hôtesse.

— Ah, vous voilà, signor Caporosso! dit le jeune homme en entrant. Je vous trouve si souvent sans vous chercher, que, du diable! si je croyais vous rencontrer maintenant que je désirais vous parler.

— Toujours facétieux, Piobetta, dit le bravi sans se troubler.

Le jeune chasseur corse fut bientôt entouré de ses nombreux amis, qui le pressaient de leurs questions, mais celui-ci, évitant de leur répondre, prit Caporosso à l'écart et s'entretint quelque temps avec lui à voix basse. Quelques mots épars de leur conversation arrivèrent aux oreilles de la curieuse assemblée, et la convainquirent qu'il s'agissait, entr'autres choses, des redevances dues à Ors'alamanno par le père de Lucia. De là on conclut qu'il était question du mariage de Piobetta, et il ne resta plus aucun doute à ce sujet, lorsque, le jeune homme ayant pris congé du bravi, celui-ci lui dit en le quittant :

— Adieu donc, signor Giovanni. A demain chez le vieux Bartolomeo!

Ce Bartolomeo était un respectable vieillard, célèbre à cinq ou six lieues à la ronde, et qui cumulait les fonctions de greffier et celles d'apothicaire. Or, comme Piobetta et Caporosso ne paraissaient guère avoir besoin de ses secours thérapeutiques, il était très probable qu'il s'agissait en effet de la rédaction de quelque acte relatif au mariage, dont la nouvelle avait tout à l'heure occupé les loisirs de nos dignes buveurs. C'était là, à coup sûr, une riche matière à de longues causeries, malheureusement les tranches fumantes du *Muffolo* et le vin épicé absorbaient trop l'attention de nos Fretolani, pour que leur appétit leur laissât un moment de loisir pour exercer leur babil.

V.

Le lendemain, malgré les ardeurs d'un soleil brûlant, Caporosso gravissait avec rapidité le sentier qui conduisait à Mont'alto. A son arrivé il fut immédiatement introduit par un vieux bravi que son âge rendait propre tout au plus à garder les issues du château.

— Per Bacco! mon vieux Giacomo, lui dit Caporosso, en essuyant la sueur qui ruisselait sur son front. Quand pourrai-je voir les noirs cheveux de notre gracieux seigneur aussi blancs et aussi rares que les vôtres?

— Pardieu! je ne vois pas trop ce que vous y gagneriez.

— Et, diantre! ne vois-tu pas que je ne serais pas toujours à courir par monts et par vaux pour satisfaire ses grivoises fantaisies.

En disant ces mots, Caporosso pénétrait dans l'intérieur du manoir, où il trouva ses compagnons d'armes occupés à jouer aux dés, et à vider quelques flacons.

Malgré l'envie que lui donnaient ses bons ducats de Gênes de tenter la fortune, il résolut auparavant de se rendre auprès d'Ors'alamanno.

Ce seigneur se trouvait alors dans une vaste salle, qui passait avec raison pour une des plus élégantes de Mont'alto. Son principal ornement était une immense cheminée où l'imagination bizarre du sculpteur s'était plue à réunir tous les anges du paradis et tous les diables de l'enfer. Au milieu de cette étrange compagnie figurait un tableau de la Madonne, dont les yeux flamboyans et le teint vivement enluminé auraient déridé à coup sûr la dévotion moderne la plus intrépide. De riches lambris régnaient autour de la salle, et supportaient, sur leurs larges corniches, des coupes d'argent, des candelabres de bronze, quelques bois de cerfs et des armes de prix. De hautes et étroites fenêtres, à profonde embrasure, répandaient sur tous les objets une lumière, variée par les milles couleurs de leurs vitraux gothiques. C'était là qu'Ors'alamanno, nonchalamment étendu dans un fauteuil en velours cramoisi, parcourait d'un regard ennuyé tantôt les trophées de son habileté à la chasse, tantôt les nouveaux flacons qui encombraient une longue table de chêne, aux supports artistement travaillés. L'arrivée de Caporosso parut lui causer une agréable distraction. Il se souleva avec empressement sur son siége :

— Eh bien, mon garçon, lui dit-il, te voilà tout essoufflé! vide une tasse de ce vin généreux, et puis débite-nous tes nouvelles.

— Pour des nouvelles, répondit le bravi, voilà un parchemin qui vous en dira plus au long que je n'en pourrais conter moi-même.

— Que diable! me prends-tu pour un vieux fainéant de moine, pour me croire susceptible de débrouiller ce griffonnage-là? Il n'y a ici que le père Raffaële, qui puisse voir clair dans toutes ces énigmes.

— Mais diantre, il s'agit de Lucia. Croyez-vous que votre chapelain approuve les libertés que.....

— Bah! Le saint homme n'a cure de pareilles bagatelles. Pourvu qu'on lui laisse partager son temps entre le vin de *Tallano* et les patenôtres de son bréviaire, il se soucie fort peu du reste.

En même temps Ors'alamanno frappait à coups redoublés sur la table avec la poignée de sa dague. Bientôt un bravi parut et reçut l'ordre de faire venir au plutôt le chapelain de Mont'alto. Ce digne homme qui devait à sa parenté avec son maître, et surtout à ses talens calligraphiques, la place, ou mieux, la sénécure qu'il occupait, s'empressa d'obéir au message du seigneur.

— Approchez-donc, père Raffaële, lui dit Ors'alamanno en le voyant paraître, dites-nous un peu ce que chante ce chiffon de parchemin?

Le prêtre lut à haute voix une espèce de supplique, dans laquelle Giovanni Piobetta et Lucia Lanucci de Freto, vassaux du haut et puissant baron Ors'alamanno, demandaient à leur gracieux seigneur et maître l'autorisation de s'unir en saint et légitime mariage, et cela dans trois jours.

— Maintenant, dit le prêtre, si tel est votre bon plaisir, je vais formuler votre agrément en marge de cet écrit, où il ne manquera plus que d'apposer votre seing.

Digitized by Google

— Parfait, mon digne parent ! Voyez-vous, je m'intéresse diablement à cette jeunesse. Mettez-donc que j'approuve et autorise de grand cœur.

Quand le prêtre eut terminé, Ors'alamanno trempa dans l'encre le pommeau de son poignard, et barbouilla une croix grossière au bas de la page.

— Maintenant, dit-il à Caporosso, voilà qui est réglé. Pour vous, mon père, vous ne sortirez pas d'ici sans faire honneur à mes flacons.

Et en même temps il remplit jusqu'au bord une large coupe qu'il présenta au révérend père. La capacité du vase n'étonna point la soif du digne homme, qui le vida d'un trait, de manière à prouver qu'il n'était pas médiocrement habitué à ce genre d'exercice.

— Par mon angélique patron, monseigneur, dit-il ensuite en poussant un soupir, vos celliers renferment à mon avis la plus généreuse liqueur qui ait jamais existé.

— Ce n'est pas tout, mon père. Par tous les diables ! je ne veux pas que l'on dise qu'Ors'alamanno est un mécréant de sarrazin : emportez cette tasse d'argent, et célébrez en mon nom une ou deux messes en l'honneur de la Madone de la Portioncule du couvent de Vico.

— Que Dieu répande ses bénédictions sur votre seigneurie ! dit le prêtre, en cachant avec soin sa riche coupe dans un pan de sa noire soutane ; puis il salua profondément et s'éloigna, en protestant qu'Ors'alamanno était le plus orthodoxe de tous les barons du voisinage.

— Vive Dieu ! s'écria le seigneur, quand l'ecclésiastique se fut retiré, tout marche au gré de mes désirs, Caporosso. Tu porteras ce pli au père de Lucia, et pour donner au fiancé une preuve de ma satisfaction et de ma munificence, tu lui diras que j'entends que ses nôces soient célébrées dans mon manoir de Mont'alto.

— Diantre ! savez-vous que le jeune homme est mal aisé à manier ? Je le crois trop exaspéré par les nouvelles formalités que vous avez ajoutées aux cérémonies du mariage ; je doute fort qu'il veuille accepter votre bienveillante hospitalité.

— Comment ! un vassal aurait l'insolence de me faire un pareil affront ? J'en jure par Dieu ! mort ou vif, nous le marierons à Mont'alto. Tel est mon bon plaisir.

— Mais dans le cas où le drôle se ferait tirer l'oreille ? qu'en pense votre seigneurie ?

— Parbleu, prends avec toi Griso et quelques-uns de ses camarades. Vois-tu, quand tu es bien armé, Caporosso, il y a dans ta mine assez d'éloquence pour persuader le plus rustre de tous ces manans de Freto.

— Je comprends. Et, du diable ! si je ne vous amène après demain toute la pompe matrimoniale, ou bien j'y perdrai mon nom.

— C'est cela ! Tu es le plus aimable scélérat que je connaisse, Caporosso. Adieu, mon enfant !

— Merci, monseigneur, dit le bravi, et il s'éloigna médiocrement flatté de ce singulier compliment.

VI.

Grande était l'affluence, autour de la maison de Lucia, le jour fixé pour la célébration des nôces. L'arrivée de Caporosso avait vivement réveillé la curiosité des Fretolani, qui causaient entre eux sur les incidens de ce singulier mariage.

— Quelle extravagante fantaisie s'est emparée d'Ors'alamanno ! disait un vieux marin. Il veut que cette jeunesse se marie à Mont'alto. Ma foi, je ne comprends rien à tout cela.

— Corbacco ! reprit un jeune parent de Piobetta, je comprends encore moins que mon cousin ait choisi le jour de ses nôces pour aller chasser sur les montagnes.

— Oh ! si c'est la volonté d'Ors'alamanno, les bravi sauront bien nous le ramener. Ces scélérats se sont séparés pour battre la campagne, et, croyez-moi, ils ne manqueront pas de dénicher ce mari récalcitrant.

— Je ne leur conseille pas de lui chercher noise : mon cousin est homme à en envoyer deux ou trois à tous les diables, avant d'entrer en composition.

— Ecoutez, jeune homme, dit une vieille femme en saisissant le bras du parent de Piobetta, ma voisine Juliana (une vraie sorcière, comme vous savez) m'a assuré que Satanas aurait aujourd'hui quelque bonne aubaine. Ainsi, croyez-moi, priez la Madone pour votre cousin.... Mais, tiens.... le voilà qui arrive en personne !

Dans ce moment, en effet, Piobetta parut au milieu de cette foule qui l'attendait avec impatience. Il était monté sur un beau cheval de chasse, et la négligence de sa mise contrastait singulièrement avec ce mot de *nouveau marié*, que les jeunes filles, en le voyant, répétaient à voix basse.

Arrivé devant la maison de Lucia, la jeune fiancée parut à la fenêtre, pâle et les cheveux en désordre.

— C'est donc aujourd'hui, Giovanni ! lui dit-elle.

— Aujourd'hui ! reprit Piobetta, en lui montrant l'image de la Madone, qu'il pressa sur son cœur. Aujourd'hui, Lucia, ou jamais ! et il continua sa marche.

— Que veut dire tout ceci, Giovanni ? lui dit son jeune parent. Te voilà en équipage de chasse avec ton lacet, si funeste à nos taureaux sauvages. Est-ce que le signor Ors'alamanno t'aurait invité à aller battre avec lui les taillis de Mont'alto ? Mais, à propos, as-tu vu Caporosso ?

— Est-ce que je suis chargé, par hasard, de veiller sur cet homme ?

— Giovanni ! Giovanni ! il y a du sang sur le manche de ton poignard !

— S'il y a du sang sur mon poignard, il y a aussi des sangliers dans nos montagnes.

Le jeune homme secoua la tête, et, persuadé que ce jour serait marqué par quelque événement tragique, il suivit Piobetta, que la plupart des jeunes Fretolani accompagnèrent à Mont'alto. Cependant l'imagination du voluptueux Ors'alamanno lui retraçait d'avance les charmes de la jeune fille, qu'il allait bientôt flétrir de ses impures caresses. L'heure fixée à Caporosso et à ses compagnons était passée depuis long-temps ; le tyran attendait avec impatience l'arrivée des jeunes époux. Au bruit du cortége, il parut, suivi de ses bravi, aux portes du manoir, et son œil perçant chercha avec inquiétude la jolie Lucia, dans le groupe des Fretolani. Lorsqu'il se vit trompé dans ses prévisions, le dépit et la rage contractèrent ses lèvres.

Digitized by Google

Mort d'Ors'alamanno.

— Comment, vassal, dit-il à Piobetta, tu as l'audace de désobéir à mes ordres ? Et où donc est Caporosso ? Je jure, par mon épée, que cet oison paiera cher sa sottise.

— Ma foi, monseigneur, n'accusez pas encore Caporosso. Je viens de la montagne, et j'avais hâte de vous offrir ce que j'ai de plus précieux, mon cheval de chasse.

— Et que m'importe tes présens ? vingt coursiers comme celui-là ne valent pas un coup-d'œil de ta fiancée. Entends-tu, manant ?

— Pourtant, monseigneur, jamais plus généreux animal n'a bondi dans les vallons de la Corse.

En même temps Piobetta faisait piaffer son cheval, dont il avait l'adresse, en habile cavalier, de faire ressortir les formes à la fois souples et élégantes. Malgré son dépit, Ors'alamanno, qui se piquait d'être un excellent écuyer, ne put lui refuser son admiration. Il s'approcha, et flattant de la main la longue et épaisse crinière du cheval Corse : — Vraiment, dit-il, c'est un magnifique animal ! — Puis il se baissa pour examiner avec plus d'attention ses jambes aussi fines et aussi déliées que celles d'un *muffolo*. Au même instant un cri de stupeur se fit entendre : Caporosso ! Caporosso ! On venait d'apercevoir, en effet, le cadavre de ce bravi, que Griso et ses compagnons portaient ensanglanté dans leurs bras. Etonné du bruit, Ors'alamanno se redresse ; il n'y avait pas un moment à perdre : Piobetta saisit son lacet, dont une extrémité était fixée au pommeau de la selle, le jette adroitement autour du cou du tyran, et, piquant des deux, il disparaît avec la rapidité de l'éclair, traînant après lui le corps de sa victime.

Il serait difficile de peindre la stupéfaction dans laquelle un coup si hardi plongea tous les spectateurs. Bientôt, pourtant, les bravi voulurent courir au secours de leur seigneur, mais il était trop tard ; la vitesse du cheval avait déjà dérobé l'intrépide cavalier aux regards de ses ennemis. Lorsque celui-ci s'arrêta dans sa course, le corps du tyran était déchiré en lambeaux. Fier de son triomphe, Piobetta accourut à la ville de Freto. Au bruit de son exploit, tous les Fretolani se ruèrent, à sa suite, vers le château de Mont'alto. Les bravi, effrayés, ne songèrent pas même à le défendre, et bientôt, les remparts crénelés, et les superbes tours qui servaient d'asyle aux lubriques cruautés d'Ors'alamanno, croulèrent renversés par les bras de ce peuple irrité. Le courageux Piobetta, dont l'héroïque audace venait de rendre la liberté à ses concitoyens, fut porté en triomphe jusque sur le seuil de l'église de Freto, où l'attendait sa jeune et jolie fiancée.

Digitized by Google

LA MOUCHE DE FRETO.

Les amis du merveilleux n'ont pas cru sans doute que le meurtre du tyran Ors'alamanno suffit à la gloire du jeune Piobetta. En conséquence, leur imagination féconde lui a attribué de nouveaux et fabuleux exploits. Comme la tradition et les chroniques se portent garans de l'authenticité de ces faits, nous allons les soumettre au jugement de nos lecteurs.

Un an s'était à peine écoulé depuis la délivrance de Freto, un pâtre rencontra dans la campagne le cadavre d'Ors'alamanno, que la vengeance de ses anciens vassaux avait abandonné à la voracité des oiseaux de proie et à la dent des bêtes fauves. Le souvenir des cruautés du baron réveilla l'indignation du berger Corse, qui donna un violent coup de pied au crâne de celui qui fut son seigneur, en disant : *Quanto male hai fatto ai tuoi giorni !* (Que du mal tu as fait pendant ta vie !) Jusqu'ici la chronique n'a pas mis la crédulité des curieux à une trop forte épreuve ; mais voici le prodige. De ce crâne desséché s'échappa une mouche redoutable, qui, grandissant à vue d'œil, atteignit bientôt l'énorme dimension d'un bœuf de belle taille. Malheur au pâtre errant sur la montagne, ou au voyageur égaré dans les forêts ! Le monstre dévorait sans pitié tous les infortunés qu'il saisissait avec ses formidables antennes. C'était déjà beaucoup trop, mais pas assez au gré de nos chroniqueurs. La mouche était propriétaire d'une telle puanteur, qu'elle empestait de son haleine fétide l'air qu'elle respirait, et l'atmosphère pestiféré répandait les miasmes corrupteurs dans tous les environs. Aussi la campagne fut bientôt dépeuplée par ses cruels ravages. A la lettre, les hommes mouraient comme des mouches, tandisque, par contre-coup, la bienheureuse mouche voyait s'accroître, de jour en jour, et ses gigantesques proportions, et son insatiable voracité. Freto, dont ce monstre habitait le voisinage, voyait ses nombreux habitans succomber, sous l'influence délétère de ce nouveau tyran ailé, bien plus redoutable que son prédécesseur. Aucun secours humain ne semblait pouvoir en finir avec une telle calamité. Heureusement Piobetta était là. Le hardi jeune homme, aidé par les conseils d'un médecin Pisan, fit enduire son corps d'une liqueur embaumée, et ayant recouvert son visage d'un masque de verre, il s'achemina bravement vers le repaire du monstre. A sa vue, la mouche, pleine de joie d'avoir une proie vivante à dévorer, s'élança sur lui ; mais notre héros l'attaqua courageusement à grands coups d'épée, et fit si bien qu'il la pourfendit en long et en large, et la renversa sans vie à ses pieds. On peut juger des transports de Piobetta, qui, après avoir tué Ors'alamanno, se voyait encore vainqueur du monstre hideux qui ne pouvait être, à coup sûr, que l'ame maudite de cet ancien seigneur.

Mais à son retour, l'héroïque jeune homme trouva ses amis très peu disposés à ajouter foi à son incroyable triomphe. Ils exigèrent, pour preuve, que Piobetta leur montrât son épée qui était encore couverte du sang de notre mouche. En vain leur représenta-t-il que la puanteur qui devait s'en exhaler leur ferait payer cher leur malencontreuse curiosité, ces incrédules prirent occasion de cet acte de prudence pour révoquer en doute sa valeur et sa bonne-foi. Harassé par leurs importunités, le jeune homme tire son épée; mais, ô prodige ! l'odeur seule de ce sang empesté suffit pour asphyxier tous les spectateurs, qui n'eurent en mourant d'autre fiche de consolation que la certitude que le monstre ne leur survivrait pas.

Les Fretolani s'apprêtaient déjà à réparer les ravages occasionnés par la terrible mouche, lorsque, pour mettre le comble à leurs calamités, les Bonifaciens, profitant de leur faiblesse, vinrent les attaquer. Les habitans de Freto, malgré l'héroïque dévouement de leur libérateur, écrasés par le nombre, ne purent résister à leurs éternels ennemis. Piobetta lui-même périt glorieusement dans un combat qui en finit pour toujours avec sa malheureuse patrie. Les troupes de Bonifacio, après leur victoire, ravagèrent la campagne et détruisirent de fond en comble la cité rivale et tous les hameaux voisins. Aujourd'hui il ne reste plus rien de la ville Corse et de ses dépendances; il n'y a que le petit village de Como qui soit encore habité.

Là finit la lamentable histoire de la mouche de Freto. De nos jours encore, il ne serait peut-être pas prudent de révoquer en doute ce récit au nez et barbe des habitans de nos montagnes. Plusieurs chroniqueurs, entre autres Giovanni della Grassa, racontent ce fait tout au long dans leurs très véridiques histoires. Il est possible qu'une cruelle épidémie, accompagnée d'une nuée d'insectes, ait donné lieu à ce conte. Pour nous, nous serions assez portés à croire que la véritable mouche qui piqua les Fretolani fut l'épée des gens de Bonifacio. Au reste, libre à chacun de penser ce qu'il lui plaira de cette seconde édition des mouches de Girone en Espagne, qui, comme tout le monde sait, détruisirent en quelques minutes une innombrable armée française.

..... Credat Judæus Apella,
Non ego..... ....

V. Colonna d'Istria.

Digitized by Google

LE MARÉCHAL CLAUZEL.

Il y eut une phase bien triste dans le dix-huitième siècle, ce fut le moment où tous les grands esprits qui l'avait agité disparurent. Quel vide, en effet, dans la patrie, lorsqu'on vit Jean-Jacques, Diderot et Voltaire, descendre l'un après l'autre dans la tombe ! C'était toute une armée qu'emportait la mort, et l'on pouvait dire, en vérité, que le siècle était fini. Mais, toutefois, ces grands hommes ne mouraient pas entièrement; ils avaient derrière eux une postérité féconde : ils avaient un peuple pour héritier, et ils laissaient le plus riche patrimoine qu'il y eut jamais, la révolution et ses espérances !

Aujourd'hui nous assistons, à notre tour, à de grandes funérailles, et, comme nos pères autrefois, nous voyons tomber rapidement les gloires de notre siècle. Nos vétérans nous quittent; ils disparaissent de jour en jour, ceux que la hache et la guerre avaient épargnés; et bientôt il ne restera plus un de ces vaillans capitaines, un seul de ces grands hommes d'état qui ont fait la révolution et l'empire. Dieu veuille seulement, qu'à côté de ces tombes que nous creusons, il y ait des berceaux pour l'avenir comme au dix-huitième siècle, et sur lesquels la patrie puisse reposer ses espérances.

Alors, sur le déclin de cet âge dont nous venons de parler, quand les grands prêtres de la philosophie moururent, il y avait çà et là, dans les fermes et dans les villages de France, de petits enfans obscurs et pauvres qui couraient pieds nus le long des chemins, et qui plus tard ont été ministres, maréchaux ou rois. Jamais odyssée pareille n'étonna le monde; et la fable n'imaginerait pas des prodiges comme ceux que nous avons vu passer sous nos fenêtres; mais aussi quels hommes! quelle génération, que cette génération de l'épée qui se leva, il y a cinquante ans, qui vingt fois soutint le choc du monde avec honneur, et dont les derniers débris se couchent aujourd'hui dans la tombe. Ah ! vous pouviez mourir en paix, apôtres précurseurs de la révolution, prédicans illustres du dix-huitième siècle! jamais le glaive ne seconda mieux la pensée; il vous est venu de la borne, et même de l'écurie, des soldats comme jamais les rois n'en trouvèrent !

Nous voulons parler aujourd'hui d'un de ces grands serviteurs de la France, qui pour elle a vécu trente ans sous la mort, et qui vient de s'éteindre tout-à-coup, rêvant encore peut-être un dernier champ de bataille.

Le maréchal Clausel avait près de 70 ans quand il succomba dans sa terre de Secourrieu. Il était né le 12 septembre 1773, dans le département de l'Ariège, à Mirepoix, et dans une famille qui appartenait à la noblesse provinciale.

Comme la tradition, cette nourrice complaisante, n'a pas recueilli la moindre petite merveille sur ses premières années, nous passerons outre, et nous irons droit au jeune homme qui, à la première menace de l'Europe courut se faire inscrire, comme volontaire, dans un des bataillons de son département. — C'était en 1791.

Le roi Louis XVI n'était pas encore tout-à-fait le roi du roseau; il donna l'épaulette à ce bouillant courage; et Clauzel, à peine âgé de 18 ans, entra comme officier dans le 43e de ligne. Ce fut dans le bataillon de guerre de ce régiment, qu'il préluda, sous Lafayette, à cette longue et rude guerre de vingt-cinq ans, qui pour lui fut comme une seule campagne jusqu'à Waterloo. Ses premières armes ne furent pas sans honneur; mais l'histoire sévère de cette époque n'a gardé qu'un souvenir du jeune Clauzel : c'est que son nom se trouve parmi les officiers dont la sensiblerie monarchique se révolta contre la déchéance de Louis XVI, et qui s'éloignèrent de l'armée à la veille de la grande invasion ! Clauzel, néanmoins, ne se tint pas longtemps à l'écart; il reparut contre les Prussiens devant Longwi, puis il quitta le 43e pour aller, en qualité de capitaine, dans les chasseurs à cheval de la légion des Pyrénées. Là il fit la campagne de 93 contre les Espagnols, et chargé d'une surveillance spéciale aux avant-postes, il s'y tint avec tant de vigueur et d'intelligence, qu'on le promut au grade d'adjudant-major. Il avait alors vingt ans à peine; on rapporte que dans cette même année, se trouvant à Toulouse, séparé de son corps, que les Espagnols tenaient bloqué dans Perpignan, Clauzel partit en toute hâte pour le rejoindre, traversa à cheval, pendant la nuit, la ligne des postes qui faisaient le siége, et rentra le sabre haut, dans la place. Cette expédition aventureuse peint à merveille l'esprit du temps qui était aux coups hasardés; elle fait pressentir aussi ce que sera plus tard cet homme de guerre, qui s'en va seul, à travers une armée, rejoindre son drapeau; c'est là un trait de courage qui promet une belle vie militaire, comme aussi l'on pourrait deviner le caractère civil de Clauzel à sa misérable boutade, après la déchéance de Louis XVI; il n'y a rien d'indifférent dans la vie; les petites choses éclairent les grandes, et c'est du gland que viennent les chênes.

Dans cette même campagne des Pyrénées-Orientales, l'adjudant-général Clauzel rendit les plus grands services : à la tête de sa légion, il enfonça la gauche des troupes espagnoles qui pressaient le Vernet et les rejeta dans leur camp fortifié de Peyrestortes. Puis, comme cette position nous inquiétait, malgré nos sorties heureuses, Clauzel descendit en plaine et s'avança

Digitized by Google

appuyant avec sa légion l'infanterie qui semblait vouloir attaquer. Au lieu d'attendre un assaut inégal, les Espagnols se précipitèrent hors des lignes, et les deux armées s'engagèrent. Clauzel fit merveille à la tête de la cavalerie, et la victoire s'étant décidée pour nous, il fut nommé chef d'état-major dans la division du général Pérignon qui forma l'avant-garde de l'armée jusqu'à l'entrée de nos troupes en Espagne. Dans cette seule année 1793, dit la biographie des contemporains, Clauzel prit part à cinq batailles, et paya de sa personne dans plus de soixante combats partiels; ce n'était pas un homme, comme on le voit, à ramasser ses grades dans les anti-chambres; l'époque non plus ne s'y prêtait guère ! Dans la campagne de 1794, il combattit à la Jonquière, à Figuière, à Roses, à peu près partout où le clairon sonna la charge, et ce fut lui qui fit tomber cette dernière place de Roses en établissant à quatre-vingts toises d'intervalle une batterie de brèche qui la foudroya.

Quand notre armée se fut bien établie, sur l'autre versant des Pyrénées, le triste gouvernement de Charles IV comprit enfin la République française, et lui fit l'honneur de demander la paix.

A la suite de cet arrangement national entre les deux pays pyrénéens, résultat admirable qui assurait les derrières de la révolution, l'adjudant-général Clauzel fut chargé par le général en chef d'apporter au gouvernement une soixantaine de drapeaux ennemis; l'administration centrale, émerveillée d'un si beau succès, proposa le grade de général de brigade à l'heureux et jeune plénipotentiaire qui avait rendu de si éminens services dans la campagne si difficile des Pyrénées-Orientales; mais Clauzel, qui avait le cœur franc et libre, s'était pris d'une amitié profonde pour son général en chef Pérignon, et il aima mieux rester à ses côtés dans un grade subalterne, que de monter un échelon de plus à la voix de la patrie.

Son loyal caractère ne servit pas, du reste, médiocrement à conserver l'harmonie si nécessaire alors entre les deux nations qui tiennent le continent de l'Europe occidentale; quoique jeune, Clauzel était prudent et sage, et les échauffourées qui tendaient à compromettre les deux pays le trouvèrent toujours sur la défensive.

Cette sagesse, au milieu des armes, que nous serions heureux, hélas ! de voir aujourd'hui se continuer au milieu de la paix; cette intelligence des nécessités étrangères nous valut de garder derrière nous les Pyrénées tranquilles; et lorsque le général en chef et l'adjudant Clauzel quittèrent la Péninsule (en 1797) il y avait déjà quelque temps que l'escadre de Richeri s'était jointe à la nôtre pour vaincre ou mourir avec elle !

A peine avait-il franchi les Pyrénées, que Clauzel vit se former une seconde coalition contre la France; l'Angleterre, l'Allemagne et la Russie se levaient de nouveau.

Souwaroff et le prince Charles formaient leur ligne de bataille sur un plan mieux ordonné que celui de Cobourg. Pitt était encore l'âme, le conseil, le banquier de cette seconde coalition, et la République française perdue d'intrigues, infidèle aux grands souvenirs du comité du salut public, la République française n'était plus que l'ombre d'elle-même ! Clauzel, qui depuis son retour d'Espagne avait servi quelque temps sous le général Grouchy, rejoignit alors le général Joubert (le brave et malheureux Joubert !) qui commandait un corps de l'armée d'Italie, et qui avait à surveiller le Piémont et la Sardaigne; ce grand capitaine, qui tomba trop tôt pour la France, expédia Clauzel, de Milan à Turin, avec des instructions pour sauvegarder la frontière du Nord. Les dépêches de l'ambassadeur militaire étaient, comme le temps le voulait, impérieuses et rudes. Le général en chef demandait que pour garantir la France, on lui donnât en ôtages ses plus violens ennemis, Riciona, ministre, et le frère du roi; de plus, il demandait qu'un de ses délégués eût le gouvernement des deux états limitrophes de la République menacée.

Pressé par les exigences formidables d'un ennemi qui devait aller aux extrêmes, car il avait à défendre la patrie, l'honneur et la liberté, le roi de Sardaigne acquiesça : il se démit de son pouvoir souverain entre les mains de Clauzel, et laissa le commandement à ce jeune délégué de l'autorité française, qui, dans le pénible exercice de sa surveillance, n'oublia jamais le respect qu'on doit au malheur, et sut préserver avec la même énergie la frontière du nord-est de la France et cette vie de roi qui lui était confiée.

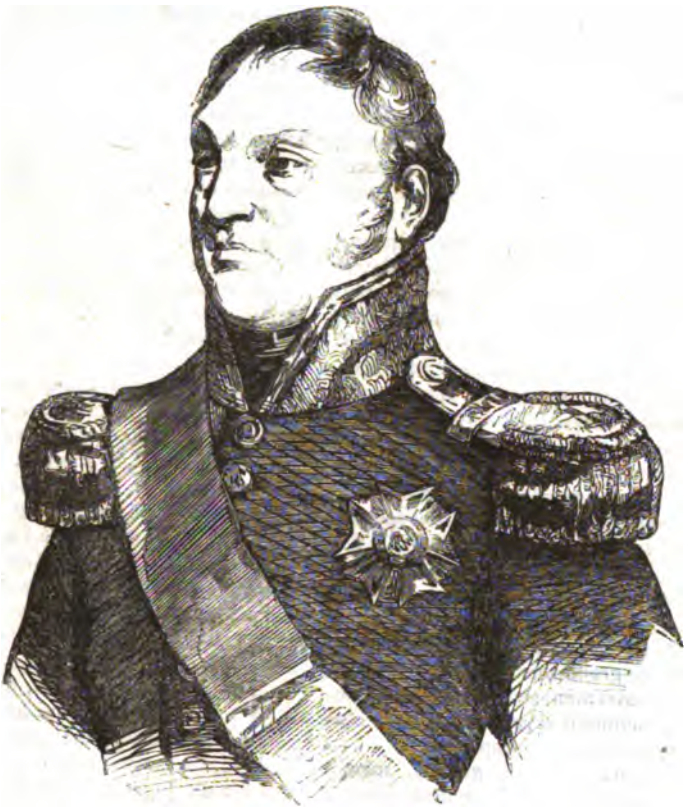
Les familles princières n'ont guère, comme chacun sait, la mémoire du cœur; mais cette cour en déchéance que couvrait l'épée de Clauzel, sentit profondément le bienfait de cette haute protection, et des gages précieux de reconnaissance furent offerts au brave lieutenant de Joubert. Celui-ci, toujours loyal et désintéressé, fit passer à son pays le tribut de la reconnaissance étrangère, et n'employa son pouvoir, son influence, son autorité, qu'au profit de la mère-patrie, qui bientôt hérita du Piémont et de la Sardaigne, et put s'appuyer ainsi du côté de l'est sur une frontière formidable..

Lorsque cette grande conquête fut acquise à la France, Clauzel se rendit à Paris avec les procès-verbaux qui la garantissaient; mais le gouvernement de la républiqne l'avait à peine enregistrée, que le lieutenant de Joubert, devenu chef de brigade, se remettait en route pour l'Italie, sous les ordres de Montrichard qui allait prendre le commandement d'une des principales divisions de l'armée.

En Toscane, à Bologne, et surtout au fort d'Urbin, il agit avec une vigueur qui devait sauver le corps de Macdonal; avec 400 hommes couverts par sa cavalerie il surprit les lignes autrichiennes qui bloquaient le fort, le dégagea, l'approvisionna pour long-temps et rentra dans Bologne suivi de 600 prisonniers qu'il avait enlevés dans ce coup de main. A la Trébia, ce fut à la baïonnette qu'il marcha sur l'ennemi, qui lui laissa dix pièces de canon, et si le reste de l'armée l'avait suivi, il serait entré profondément dans les lignes; mais le feu des Autrichiens, qui tiraient à bout portant, fit reculer les colonnes, et ce fut encore Clauzel qui couvrit la retraite jusqu'à Rubiera, dont il défendit le pont tout un jour, avec ce courage terrible de l'homme qui sait mourir.

On le revoit bientôt après à Novi, commandant une réserve d'infanterie que formaient des apprentis en guere, arrivés de la veille et mal armés; ce qu'il fit là n'était pas un miracle dans ce temps où des conscrits mettaient

Digitized by Google



Le maréchal Clauzel.

la victoire à l'ordre du jour; mais ce serait aujourd hui un grand fait de guerre à citer, et le général Suchet, que pressaient trente mille Autrichiens, aurait peut-être succombé plus tard, si la division Clauzel (il avait deux mille hommes) n'avait combattu deux mois et plus entre Savonne et le pont du Var, contre des forces supérieures qui semblaient se multiplier sous la mort.

Après avoir fait en l'an 9 une dernière campagne en Italie, sous le même général Suchet, Clauzel, dont l'ambition était loyale et peu politique, demanda qu'on l'envoyât à Saint-Domingue. Il partit avec le commandement d'une division, l'esprit tranquille et le cœur libre; car la seconde coalition que l'Angleterre avait ameutée contre la France était vaincue, et c'était encore la patrie qu'il allait défendre aux îles lointaines.

A peine arrivé sur le sol colonial volcanisé par notre révolution d'abord, et plus tard par la haine de Pitt, le général comprit que le climat serait son plus grand ennemi; qu'il aurait à la fois à se préserver de la fièvre et des révoltés, et il fit son plan de campagne en conséquence, c'est-à-dire qu'il se prépara comme administrateur et comme capitaine; mais le climat fut plus fort que lui; la fièvre jaune dévora ses troupes, et lorsque trente milles nègres vinrent assiéger le Cap, il eut besoin de toute son énergie morale, en vain minée par la maladie, pour ne pas succomber sous le choc de ces légions d'assaillans.

Clauzel dut alors son salut à sa redoutable épée, et puis à l'estime qu'on lui portait dans les mornes, jusqu'au milieu du camp ennemi. Les nègres aimaient sa valeur, son courage tranquille; ils avaient confiance dans sa loyauté, et voyant sa résistance ils se débandèrent.

Clauzel mit à profit ces dispositions heureuses, et malgré la mort du capitaine-général Leclerc, grand malheur qui jeta le découragement dans la ville du Cap, il sut bientôt réveiller l'énergie des habitans dont il couvrit les propriétés par une ligne de défense qui s'étendait de la petite Anse jusqu'au vieux Port français. Les plantations et le commerce refleurirent alors dans le nord de Saint-Domingue, et les colons du sud, dé-

Digitized by Google

reux de vivre sous cette administration intelligente, appelèrent chez eux le général Clauzel; Mais Rochambeau, le successeur de Leclerc, répondit à ce vœu des populations par un ordre de départ immédiat, qui vint frapper son lieutenant, comme un coup de foudre. Clauzel prit la mer sans mot dire, refusa les offres de la croisière anglaise qui voulait lui faciliter le voyage, et sur une mauvaise goëlette américaine, désignée par le capitaine-général, il affronta les hasards et les tempêtes de l'Océan. Ce ne fut qu'après une longue traversée pleine de périls, que ce brave soldat mit enfin le pied sur le sol de cette France qu'il avait déjà si longtemps servie, et qui devait le trouver debout longtemps encore.

C'était alors l'empire dans tout son éclat. Napoléon régnait sur toute la ligne de l'Europe occidentale, et ses frères gouvernaient sous lui les provinces les plus reculées. Le maître souverain envoya Clauzel à son frère Louis qui portait tristement la couronne de Hollande, et quelques mois après il le fit passer en Italie où commandait le brave et loyal prince Eugène. De 1807 à 1809, le général Clauzel administra Raguse, à la grande satisfaction du pays et de l'empereur qui lui confia le 11e corps commandé par Marmont, et le détacha pour aller occuper les provinces illyriennes.

Mais il y avait un pays où Clauzel avait fait ses premières campagnes et qu'il devait revoir bientôt. L'Espagne, sur laquelle pesait un roi, frère et lieutenant de Napoléon; l'Espagne, que nos armées foulaient comme la vendange, s'était levée, et la grande guerre l'agitait de Cadix à Pampelune. Clauzel reçut ordre d'aller combattre sur ce grand théâtre pour le roi Joseph, et il servit successivement sous Junot, sous Masséna, sous Raguse, comme il savait servir, avec l'intrépidité du soldat et la science du capitaine.

Lord Wellington, qui, dans cette guerre, menait contre nous l'Espagne révoltée, le rencontra souvent sur son chemin, et plus tard il a dit qu'il n'avait pas eu de plus redoutable adversaire dans la Péninsule.

Mais le courage et l'intelligence qui, d'ordinaire, mènent à bien les bonnes causes, ne peuvent rien pour les mauvaises, et, tôt ou tard, il faut qu'on succombe, surtout quand c'est un peuple qui se lève contre une armée! L'on connaît les grands désastres qui nous frappèrent à la fin de cette guerre impie, et qui ouvrirent à la coalition notre frontière des Pyrénées, au moment même où celles du Rhin venaient d'être envahies de Strasbourg aux Alpes.

Clauzel ne fit pas défaut à la patrie à cette heure suprême. Il reparut sur son vieux champ de bataille de 93, et si la fortune nous trahit cette fois, lui du moins se défendit pied à pied depuis Bayonne jusqu'à Toulouse.

Aux cent-Jours, lorsque Napoléon tenta de relever sa fortune, il confia le commandement des deux corps d'armée des Pyrénées au général Clauzel; et l'investit d'un pouvoir supérieur, à la fois civil et militaire, qui s'étendait sur tous les départemens compris entre le Rhône, les deux mers, les Pyrénées et la Loire. Dans cette haute position, le volontaire de 1791 n'oublia pas que la fortune a des retours étranges, et qu'en temps de révolution surtout, il est bon aux victorieux de se modérer. Dans le Midi, les haines étaient ardentes alors, et l'insolence des royalistes durant leur courte victoire avait réveillé contre eux tous les ressentimens de l'empire et de la révolution. Clauzel apaisa de son mieux ces tristes haines de guerre civile, qui nous ont fait tant de mal depuis cinquante ans; loyal et fidèle envers l'empereur, il n'en fut pas moins doux et bienveillant pour les royalistes qui se trouvaient sous la réaction; et toujours debout contre l'ennemi commun, l'étranger, il sut en peu de temps organiser la défense nationale dans tout le vaste parcours de son gouvernement. Mais survint le grand désastre de Waterloo, qui ne laissa de l'empire que sa gloire; et ce fut alors aux hommes de la Révolution à fuir le sol de cette patrie pour laquelle ils avaient combattu trente ans; le pouvoir ne garda que les traîtres, les Fouché, les Talleyrand-Périgord, etc., toute cette race dégradée de serviteurs courtisans qui passent d'un maître à l'autre avec la fortune.

Le général Clauzel, qui n'avait pas de trahison à escompter dans ce grand malheur, se retira devant les Cosaques, nos maîtres, et n'ayant plus de patrie souveraine et libre, il se réfugia sur la terre américaine, qui servit alors de champ d'asile aux plus grands proscrits du siècle. Là, dans le silence des solitudes, le soldat éprouvé se fit cultivateur, et de 1817 à 1820, sur le sol de la Mobile, il se livra tout entier aux travaux simples et féconds de l'agriculture.

Mais on n'a pas impunément combattu près d'un demi siècle pour son pays, et le souvenir de France revenait chaque jour troubler l'harmonie tranquille de la plantation. Clauzel, jeune encore, avait soif de revoir la mère-patrie, et quoique l'Amérique espagnole l'appelât à la tête de ses armées, quoique le roi Christophe et le président Pétion qui avaient été ses lieutenans, eussent manifesté plusieurs fois l'ambition de le servir et de le relever de sa ruine, Clauzel ne cessait de demander des juges au gouvernement de France qui l'avait condamné sous l'influence étrangère, aux tristesses d'un exil lointain.

L'ordonnance éditée par Louis XVIII en 1820, mit enfin un terme à ce bannissement qui n'était guère fondé même au point de vue de la restauration, et Clauzel put revoir sa famille et cette patrie que quelques hommes de son courage avaient faite si grande avec leur épée!

Le général vécut tranquillement dans ses propriétés jusqu'en 1827, au milieu de l'estime et de l'affection générale qu'avaient en vain combattu les calomnies et les haines des puissans du jour.

Le département des Ardennes, qui gardait le souvenir de l'étranger et celui de nos grandes guerres nationales, le nomma son représentant aux élections Martignac, et Clauzel reparut dès-lors sur la scène politique, non plus comme soldat, mais comme député; c'était encore servir le pays; car il ne s'agissait alors de rien moins que d'enterrer la révolution et de revenir au temps du bon plaisir royal. Clauzel fit son devoir jusqu'en 1830, l'année du grand réveil, et la patrie le trouva prêt alors à marcher avec son courage d'autrefois, pour étendre et consolider sa nouvelle conquête d'Afrique. Il y réussit merveilleusement, et le capitaine des Pyrénées, des Alpes et de Saint-Domingue, eut le premier la gloire de planter le drapeau de

Digitized by Google

France, le drapeau tricolore au sommet de l'Atlas ! Mais déjà notre gouvernement avait peur des grandes choses et des vieux soldats intrépides; il rappela Clauzel qui l'effrayait, et le remplaça par le duc de Rovigo.

Ce rappel fut pour le général plus qu'une disgrace politique; car il était déjà l'homme du pays, et comme soldat et comme colon. Il avait acheté, non dans un but d'agiotage, mais en vue d'une exploitation sérieuse, d'assez vastes propriétés en Algérie, et, voyant qu'on lui retirait sans motif un commandement qui n'avait jamais périclité dans ses mains, il en conçut un ressentiment que certaine émeute de Paris fut plus tard sur le point de faire éclater au grand jour. L'histoire dira bientôt ce que fut ce grand mouvement, auquel plusieurs illustrations avaient promis de se rallier, et qui n'échoua pas par défaut de courage du côté des combattans.

La cour s'étant ravisée, le général Clauzel devint maréchal de France, et le gouvernement lui confia de nouveau la direction de l'Algérie. Tout le monde se rappelle sans doute cette célèbre retraite de Constantine qui vint à la suite d'une espèce de guet-à-pens qu'une politique anti-française, c'est-à-dire astucieuse et lâche, avait tendu sur les pas du gouverneur, dans le double but de perdre un homme qui n'était pas sûr, et de compromettre une conquête qui fatiguait déjà. Clauzel n'avait d'autre alternative que de briser son épée, l'épée de Novi, de Salamanque et de Toulouse, ou de marcher avec moins de six mille combattans valides, contre une ville barbare mais fortifiée, que le bey de Tunis avait en vain assiégée quelques années auparavant avec une innombrable armée.

N'osant pas reculer pour la première fois, après quarante ans de batailles, le maréchal se mit en route avec son faible corps, ayant de plus une vie princière à conserver, ce qui devait, en cas de revers, paralyser ses forces en doublant sa responsabilité. Le climat, comme on sait, vint au secours de Constantine, et cette poignée d'hommes qu'avaient déjà décimée les maladies se trouva sous le yatagan de trente mille arabes, après trois jours d'un siége inutile.

Clauzel, ayant à sauf-garder l'honneur des armes françaises, retrouva, comme toujours, dans ce grand péril, la vieille énergie militaire des compagnons de l'Empereur, et, faisant retraite en bon ordre, il fit entendre à ses colonnes débordées, de toute part, cette voix intrépide et sévère qui plus d'une fois avait retenti dans les gorges des Alpes des Pyrénées. Ce fut un grand spectacle, lorsque ce vieux soldat, se plaçant en tête des lignes, redevint jeune dans le malheur, et par quelques paroles de commandement simples et brèves, réveilla l'ardeur de ses troupes abattues et désespérées. Son courage tranquille ranima tous les cœurs, et les Arabes, épouvantés par cette attitude, n'osèrent plus se ruer, comme avant, sur nos colonnes démantelées.

Depuis ce grand fait d'armes, qui, malgré le malheur de l'expédition, couronna dignement sa vie militaire, le maréchal Clauzel revint en France, et ses dernières années se sont écoulées entre les travaux du parlement et les joies tranquilles de la famille.

C'est dans sa terre de Secourrieu que la mort est venu le frapper subitement, et nous enlever un des hommes qui, parmi les contemporains, ont le plus honoré leur vie par de grands travaux dans la guerre et même dans l'administration.

Clauzel a fait plus d'une faute dans sa longue carrière; la liberté ne le trouva pas toujours debout, mais la patrie n'a rien à lui reprocher; ils sont rares les grands citoyens qui ont en toute chose la conscience du devoir et la force de l'accomplir.

Nous, qui sommes les héritiers de ces vaillans de la république et de l'empire, et qui faisons si peu pour notre pays en décadence, nous n'avons pas le droit de juger trop sévèrement les morts illustres dont la tombe couvre les blessures. Honorons leur mémoire, et travaillons sans relâche à relever le drapeau que leurs mains victorieuses portèrent pendant trente ans sur tous les chemins du monde.

Ce seront les plus belles funérailles que nous pourrons faire en l'honneur des capitaines qui s'en vont !

CH. RIBEYROLLES.

Digitized by Google

LE FAUTEUIL DE MOLIÈRE.

Il existe à Pézenas un fauteuil à bras, en bois de noyer, et de forme peu ordinaire (1). Depuis près de deux siècles, il est pour les habitans de cette ville et des communes environnantes, un objet de vénération; il porte le nom de *Fauteuil de Molière*. Cette dénomination indique suffisamment le motif du haut prix que l'on attache à ce vieux meuble, qui rappelle le souvenir d'un des plus beaux génies de la France. Nous indiquerons dans cette notice, les diverses preuves qui existent soit du séjour de Molière à Pézenas, soit de l'usage que ce grand homme faisait du fauteuil dont nous parlons. Ces preuves nous seront fournies par des mémoires inédits de quelques-uns de nos anciens, et par la notoriété publique, fondée sur une tradition qui ne remonte pas au-delà de cent quatre-vingts ans, et arrive jusqu'à nous en suivant une filiation non interrompue.

Nous joindrons à ces preuves celles que pourront nous fournir également des actes authentiques, des attestations déjà publiées par des hommes recommandables, et d'autres que nous ferons connaître pour la première fois. Dans cette recherche, nous passerons sous silence tout ce qui ne sera pas suffisamment prouvé. Sans doute qu'un objet, quel qu'il soit, qui se rattache au souvenir de Molière, offre aujourd'hui un intérêt bien vif. C'est peut-être de tous les hommes qui ont illustré la France, celui dont on a le moins conservé de ces riens qui rappellent leur vie intérieure. Néanmoins, cette considération ne nous ferait jamais exagérer les faits, si nous avions le moindre doute sur leur authenticité.

Les auteurs qui se sont occupés de la biographie de Molière, s'accordent tous à reconnaître que ce grand homme, accompagné d'acteurs de son choix, quitta Paris vers les années 1653 et suivantes, jusqu'en 1658. Il parcourut nos provinces méridionales, et y joua la comédie avec un plein succès. Il paraît même que ses absences de la Capitale étaient parfois plus longues que celles de nos premiers artistes, lorsqu'ils vont aujourd'hui mettre à contribution nos départemens.

A cette époque, Armand de Bourbon, premier prince de Conti, était gouverneur de la province de Languedoc. Par un heureux hasard, le jeune J.-B. Pocquelin avait suivi à Paris, au collége des Jésuites, le même cours de classe que ce prince, qui l'honora depuis lors d'une estime toute particulière. Il l'appela auprès de lui, dans la petite ville de Pézenas, dont le beau climat et les riantes campagnes lui faisaient préférer le séjour à celui des autres villes de la province. Il l'accueillit avec faveur, lui assigna des appointemens et lui confia la direction des fêtes qu'il donnait, surtout durant la tenue des Etats.

Le prince avait son habitation à la Grange-des-Prés où logeaient aussi les officiers de sa maison. Ce château, remarquable par son heureuse position, est à une petite distance de la ville de Pézenas. C'est celui qu'habitait par prédilection le duc de Montmorency, décapité à Toulouse. Molière y fut logé avec sa troupe; et dernièrement encore, en faisant une réparation à une partie existante du château, on a trouvé son nom gravé sur une cloison recouverte en plâtre.

Il paraît que dans cette résidence, malgré les fonctions dont il était chargé, il trouvait encore le temps d'exercer sa troupe et de travailler à ses chefs-d'œuvre. Il est de notoriété qu'à cette époque il allait donner quelques représentations dans les villes voisines, telles que Marseillan, Agde et Montagnac (1).

(1) *Description du fauteuil.*

Hauteur du fauteuil, 6 pieds 4 pouces et demi métriques.
Hauteur du siége formant un coffre ferré à charnière et fermé à clef . . . . . 20 pouces.
Hauteur du siége à l'appui. . . 11
Profondeur du siége. 16
Largeur du siége. 22

Sur la partie du devant du siége, deux panneaux en assemblage avec diverses moulures.

De l'appui des bras jusqu'en bas, quatre panneaux sur chaque côté. Manquant un panneau sur le côté gauche et un sur le côté droit très délabré.

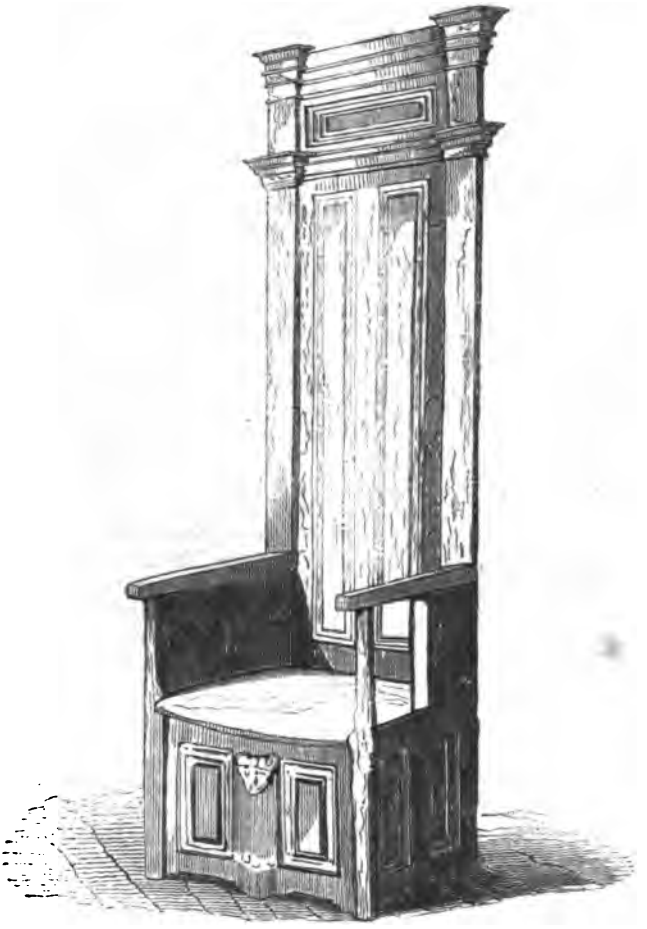
Hauteur du dossier, 4 pieds 2 pouces avec deux panneaux et un montant au milieu formant la largeur du fauteuil, surmonté d'une corniche formant pilastre; au-dessus une frise de 6 pouces de hauteur, couronnée d'une seconde corniche de 2 pouces de hauteur, et 3 pouces et demi de saillie.

Le tout en bois de noyer, peint en brun foncé.

(1) On connaît le propos de Molière, lorsque revenant de Gignac, il perdit sa valise. Ses soins pour la retrouver étant infructueux, il s'écria: Quand on vient de Gignac, qu'on est en face de Lavagnac, et qu'on aperçoit le clocher de Montagnac, au milieu de ces gnics et ces gnacs, toute recherche devient inutile, ma valise est perdue.

Cette plaisanterie est rapportée par la plupart de ses biographes qui n'ont point douté de son authenticité. Nous pouvons ajouter en particulier, qu'elle est parfaitement en rapport avec les excursions de Molière et l'état des lieux. La tradition rapporte que Gignac est une des villes où il conduisait le plus souvent sa troupe. Le château de Lavagnac existe encore aujourd'hui; c'est même la plus belle des habitations nombreuses qui décorent la vallée de l'Hérault, et de ce point on aperçoit la flèche du clocher gothique de la petite ville de Montagnac qui est voisine.

Digitized by Google



Fauteuil de Molière.

On trouve encore dans nos archives l'ordre donné aux consuls de mettre en réquisition les charrettes nécessaires pour transporter le petit théâtre de Molière et sa troupe. D'un autre côté, on raconte qu'il était dans l'usage de lire des fragmens de ses pièces dans les diverses réunions où il assistait, et de préférence dans celles qui avaient lieu chez le barbier Gelly, possesseur du fauteuil dont il est question.

Plusieurs auteurs ont déjà rapporté dans leurs écrits la tradition sur cette réunion, et sur l'usage du fauteuil. M. de Jouy, dans l'Hermite en Province, est entré dans quelques détails à cet égard. MM. Beffara et Jules Taschereau en ont parlé dans les écrits remarquables qu'ils ont publiés sur la vie et les œuvres du père de la comédie française. Nous rappellerons seulement une lettre sur ce sujet, que Cailhava a insérée dans ses études sur Molière, page 307, et qui lui fut adressée par un de ses amis de Pézenas.

Pézenas, le 7 ventôse an 7.

« Il est certain qu'il existe dans notre petite com-
» mune un grand fauteuil de bois, auquel une tradi-
» tion constante a conservé le nom de Fauteuil de
» Molière. Sa forme atteste son antiquité. L'espèce de
» vénération attachée au nom qui lui fut donné par les
» contemporains de Molière, l'a suivi chez les divers

Digitized by Google

» propriétaires dans la maison où on le montre encore » aux dévoués admirateurs du père de la comédie » française. Voici ce que les Nestors du pays racon- » tent : Ils disent qu'au temps où Molière habitait Pé- » zenas, il se rendait assiduement tous les samedis, » jour de barbe et de marché, dans l'après-dîné, chez » un barbier de cette ville, dont la boutique était la » plus achalandée. Cette boutique était le rendez-vous » des oisifs, des campagnards du bon temps de l'épo- » que, et des agréables qui allaient s'y faire calamis- » trer. C'est d'ailleurs un fait incontesté, qu'avant l'é- » tablissement des cafés dans les petites villes, c'était » chez les barbiers que se débitaient les nouvelles, que » l'historiette du jour prenait du crédit, et que la po- » litique épuisait ses combinaisons. Le susdit grand » fauteuil occupait le milieu d'un lambris qui revêtait » à hauteur d'homme l'intérieur de la boutique de » Gelly. »

Telle est, en effet, la tradition du pays, constatée par un assentiment général et par l'attestation de vieillards encore vivans qui ont entendu raconter les faits à d'autres vieillards qui les tenaient eux-mêmes de témoins oculaires (1). La maison du barbier Gelly est parfaitement connue ; elle donne sur la place où est encore le marché aux grains, et si l'on s'en réfère à l'usage du temps et à l'importance qu'avait la boutique d'un barbier comme rendez-vous des oisifs, on concevra l'assiduité de Molière chez le barbier Gelly, et la prédilection qu'il avait pour le fameux fauteuil. Un observateur du caractère de notre grand homme, ne pouvait occuper de place plus commode pour ne rien perdre des scènes auxquelles donnaient lieu les mœurs et les habitudes diverses des nombreuses pratiques de Gelly. Comme l'auteur de la lettre le fait observer, Molière occupait habituellement ce fauteuil ; on le lui réservait comme lui revenant de droit ; de là le nom qui lui fut donné, et qu'une tradition constante lui a conservé depuis près de deux siècles.

Si nous pouvions douter un seul instant des preuves que nous fournit cette tradition du long séjour que Molière a fait à Pézenas, nous en trouverions d'incontestables dans le patois qu'il a consigné dans *Pourceaugnac*. C'est une remarque qui a échappé aux auteurs de sa vie. L'idiôme dont il s'est servi est bien celui de Pézenas, et nullement celui des autres villes du Bas-Languedoc. On ne saurait croire, en effet, combien le patois offre de variations dans les divers endroits où il est parlé ; une distance d'une lieue seulement suffit pour y introduire des différences tellement notables qu'il est facile, lorsqu'on est au courant de ces modifications, d'assigner aux divers individus le lieu de leur naissance, d'après leur manière de parler. Nous pouvons affirmer que le patois dont s'est servi Molière ne se retrouve que dans la ville dePézenas (1).

A l'époque dont nous parlons, l'état de barbier était soumis aux statuts des corporations, et sa boutique tenait à une maîtrise qui, comme propriété, se vendait ou se transmettait par voie d'hérédité. Le fauteuil de Molière, faisant partie de la boutique de Gelly, a passé successivement dans les diverses familles qui ont acheté ou hérité de son état, et sa conservation n'est pas moins due à la profession exercée par ses propriétaires, qu'au prix attaché déjà à ce meuble qui augmentait beaucoup la valeur de la maîtrise du sieur Gelly.

Guillaume Gelly, contemporain de Molière, transmit son état, avec le fauteuil, à Jacques Gelly son fils ; celui-ci maria sa fille Suzanne Gelly, à Mathieu Jalvy,; de ce mariage naquit Catherine Jalvy, qui épousa Pierre-Paul Thomas, docteur en médecine, qui vendit le fonds de boutique de son beau-père, à Pierre Brun, qui à son tour le céda à Pierre Astruc, père du possesseur actuel, François Astruc (2).

(1) Ces attestations écrites sont consignées dans une brochure d'où est extrait le présent article, et publiée à Pézenas en 1836.

Nous jugeons inutile de reproduire le texte de ces pièces, mais nous croyons devoir consigner les signatures de ceux qui les ont délivrées dans le but d'établir l'authenticité du fauteuil.

Elles sont de MM. Pettavi-Saint-Christol, né le 21 mars 1749 ; H. Reboul, correspondant de l'Institut, né à Pézenas, le 22 juillet 1763 ; Bourbon aîné, né en 1758 ; J.-P. de Grasset, chevalier de la Légion-d'Honneur, ancien membre du conseil général du département, né en 1751 ; Villebrun, avocat, né en 1755 ; V. Puech, membre du conseil général de l'Hérault ; Mazel, juge de paix de Pézenas, membre du conseil d'arrondissement de Béziers, né le 16 juillet 1764 ; de Lapierre, né le 16 mars 1760 ; Fabre de Cœuret, notaire à Pézenas ; d'Astanières, ex-maire de la ville de Pézenas ; E. Haguenot, ancien député de l'arrondissement de Béziers ; Issac, conseiller municipal ; N. Gelly, perruquier, descendant de ceux qui avaient transmis le fauteuil à M. Jalvy ; P. Thomas, docteur en médecine ; F. Maurel, conseiller municipal ; J. Maux, docteur en médecine et conseiller municipal ; Cassan jeune, conseiller municipal ; Alaux aîné ; Sabatier père, docteur en médecine ; Sabatier fils, docteur en médecine ; C.-F. Reboul ; P.-A. de Juvenel, ancien maire de la ville de Pézenas ; Aug. Savy, né le 26 janvier 1763 ; Brouliet, président.

L'authenticité des signatures est ainsi constatée :

Pézenas, le 9 mars 1836.

Le Maire,

F. JUVENEL.

(1) Les successeurs de Molière, à commencer par l'auteur du Baron de la Crasse, ont cru imiter ce grand maître en faisant de Pézenas un objet de dérision, et dans leur ignorance peu excusable, ils ont transporté cette ville en Gascogne, et assaisonné son langage de *sandis* et de *cadédis*. Ils ont parlé notre patois comme Sganarelle parlait latin à ceux qui ignoraient cette langue.

(2) *Délibération du conseil municipal de la ville de Pézenas, relative au fauteuil de Molière.*

Nous soussignés maire, adjoints et conseillers municipaux de la ville de Pézenas, certifions (en attendant l'époque de la session ordinaire pour faire de la présente attestation le sujet d'une délibération expresse) qu'il a toujours été de notoriété publique dans le pays, que le fauteuil que possède aujourd'hui M. François Astruc, marchand de grains de cette ville, et qui est connu sous le nom de Fauteuil de Molière,

Digitized by Google

On verra dans les notes que les descendans des divers propriétaires du fauteuil ont gardé dans leurs familles la tradition de ces faits.

M. Astruc, père, chirurgien de l'hôpital civil et militaire, des prisons et de la Charité de la ville de Pézenas, a conservé pendant plus de quarante ans, avec un soin religieux, ce vénérable meuble dont le prix a dû nécessairement s'accroître avec la gloire du grand homme dont il rappelle la mémoire. Un grand nombre d'étrangers de marque, passant dans cette ville, se sont empressés de rendre visite à l'illustre fauteuil, pour lequel plusieurs ont fait même des offres avantageuses.

Le possesseur actuel regrette bien vivement que les premiers propriétaires n'aient pas ouvert un registre sur lequel chaque visiteur eût déposé son nom et ses observations. Aujourd'hui ce recueil serait précieux, en ce qu'il rappellerait le passage dans cete ville d'hommes remarquables, tant dans les sciences, les lettres et les arts, que dans l'exercice de fonctions publiques.

***

est celui sur lequel ce grand homme s'asseyait avec une espèce de prédilection pendant les années 1653 à 1655, dans la boutique du barbier Gelly, où il allait passer ses momens de loisir pour y étudier les mœurs et les caractères du pays. Depuis cette époque, la tradition la plus incontestable lui a conservé cette illustre dénomination a laquelle se rattache un si grand souvenir.

Ce grand fauteuil en bois de noyer, dont la hauteur est de six pieds quatre pouces et demi métriques, a passé successivement des mains de Guillaume Gelly, contemporain de Molière, à son fils Jacques Gelly; celui-ci le transmit à son gendre Mathieu Jalvy, qui, à son tour, le fit passer à son gendre, Pierre-Paul Thomas, docteur en médecine, qui s'en défit, quelques temps après, en faveur de Pierre Brun, chirurgien, qui le céda aussi à Pierre Astruc, chirurgien, père du possesseur actuel, François Astruc.

Fait à Pézenas, le 18 mars 1836.

J. Coste, A Mathieu, Gondard, A. Alazard Issac, F. Maurel, Cassan, P. Bedos, Paulinier fils, Cassan jeune, Hippolyte Tabouriech, Prévot, Ponsonnailhe, Mazel, A. de Brignac, J. Maux, Bourbon, E. Bonnet, adjoint, J. Vidal, adjoint.

Nous maire de la ville de Pézenas, département de l'Hérault,

Certifions sincères et véritables les attestations et signatures des dix-neuf conseillers municipaux ci-dessus.

Pézenas, le 22 mars 1836.

Le Maire,

F. JUVENEL.

Vu pour légalisation de la signature de M. Juvenel, maire de la ville de Pézenas.

Béziers, le 25 mars 1836.

Le sous-préfet de l'arrondissement,

Victor BESSIN.

AIGLUN (VAR).

FRAGMENT DE CAUSERIE.

Bien parlé ! bien parlé ! s'écrièrent en même temps une douzaine de jeunes gens qui avaient écouté religieusement les paroles d'un d'entre eux, qui venait de leur dépeindre les désastres arrivés par les dernières inondations du Rhône, et qui en terminant leur avait proposé de faire une collecte en faveur des victimes.

Et la soucoupe qui circula autour de la table fut remplie.

Et alors un homme, que personne n'avait encore remarqué (peut-être parce que son extérieur n'avait rien de remarquable) se leva de son siége, quitta la table où il venait de prendre un frugal repas, et s'approcha des jeunes gens qui s'inclinèrent avec un vague sentiment de respect; car celui qui venait d'attirer leur attention, avait la majesté d'un vieillard et l'assurance d'un jeune homme.

« Messieurs, leur dit-il, quand il fut près d'eux, vous êtes de braves jeunes gens, et votre orateur, à cause des sentimens qu'il vient de manifester, mérite des amis tels que vous. La manière dont je les appré-

Digitized by Google

cie me donne la conviction que je suis digne de les partager. Veuillez me permettre de joindre mon offrande à la vôtre, et de prendre place au milieu de vous. C'est une prière que je vous adresse ; car la jeunesse compatissante est un feu généreux qui réchauffe et ravive un cœur blessé par l'injustice et ulcéré par le malheur. Ce que vous venez de faire, jeunes gens ! est bien ; le motif qui vous a porté à le faire est encore mieux, et je vous appellerais volontiers mes frères, si de l'ancienne habitude que j'ai conservée des susceptibilités de la société, je ne me souvenais que ce mot a droit d'être suspect, ou peut tout au moins ne pas être agréé par ceux à qui on l'adresse.

» Messieurs, donc, tout être qui a souffert a acquis dans cette épreuve la prérogative de faire des remercîmens pour la souffrance secourue ; car l'un et l'autre sont marqués du même sceau, appartiennent à la même famille, et doivent être les interprètes des uns des autres. — Me permettrez-vous, Messieurs, puisque votre repas et fini, de m'asseoir au milieu de vous ? Les siéges ne manqueront pas, et la place n'a pas besoin d'être bien vaste pour le nouveau venu. »

Personne ne répondit, personne ne refusa, et l'inconnu avança une chaise, sur laquelle, après les premières civilités d'usage, il se plaça. La conversation ne put devenir franche et aisée : l'inconnu avait inutilement essayé de la rendre générale. Il comprit alors qu'il en était de ce moment comme d'un ruisseau qui recevant un corps étranger au milieu de son cours, voit ses eaux s'arrêter brusquement, oublier leur pente naturelle et remonter vers leur source. Le premier moment passé, se dit-il, l'eau continue à suivre les lois de la gravitation ; elle redescend, bondit à l'entour de l'obstacle, et finit par se jouer avec lui.

Il garda, en conséquence, le silence avec tant de tact, que ce manége innocent fut compris des jeunes gens, ou du moins réussit auprès d'eux. L'orateur qui était parvenu à émouvoir la pitié de ses camarades, crut devoir prendre la parole pour le remercier de ses bienveillantes paroles, et lui témoigner la sympathie qu'elles avaient fait naître en eux. Ce fut comme le signal d'un déluge de questions plus ou moins adroites, plus ou moins directes que chacun lui fit à l'envi pour deviner son âge, sa profession, ses habitudes, le lieu d'où il venait et celui où il devait aller.

— Les eaux du ruisseau commencent à descendre et à importuner l'obstacle qui les avait d'abord effrayées, se dit l'inconnu ; gare la familiarité et ses conséquences. Et avec un air de bonhommie qui ne leur laissa pas le temps d'en éprouver du mécontentement, il leur dit :

« Vos questions sont trop obligeantes pour ne pas vous en remercier sincèrement ; mais elles sont trop nombreuses pour abuser de votre patience, en vous faisant endurer le supplice d'écouter chacune des réponses que j'aurais à y faire. Avec votre permission je m'en abstiendrai, et vous me l'accorderez d'autant plus facilement que je viens de vous faire pressentir les conséquences d'une plus longue persistance ; mais parce qu'un silence absolu me siérait mal, et me rendrait indigne de l'empressement que vous avez bien voulu me montrer, je vais vous dire de moi, tout juste ce qu'il en faut pour ne point vous ennuyer. Et comme la soirée est encore longue, que la pluie bat les vitres, que la boue coule dans les rues, et que probablement, ainsi que l'a témoigné un d'entre vous, vous ne sortirez de cet hôtel que pour vous coucher, j'essayerai, si toutefois personne ne s'y oppose, de vous intéresser par l'esquisse d'une misère autre que celle qui, à la suite d'un désastre, frappe des gens heureux ou fortunés depuis leur naissance, et qui croyaient pouvoir l'être jusqu'à la fin de leur vie. Mes tableaux se ressentiront du sujet ; ils vous paraîtront grotesques, selon le point de vue sous lequel vous les envisagerez. Je vous demande indulgence pour eux, de même que tantôt l'on vous a demandé pitié et aumône pour les inondés du Rhône.

« Demandez-moi ce que j'étais, et je vous répondrai : Allez sur les cendres encore fumantes d'un violent incendie, remuez ses décombres, et me dire à quelles matières a appartenu cette poussière que vous tenez entre deux doigts, que vous soufflez en l'air, et qui ne retombe plus à terre, tant elle a été *atomisée*. Ce que j'étais.... beaucoup l'ignorent, d'autres l'ont oublié, et moi, qui me le rappelle encore, j'en suis si effrayé, que parfois je dirais menteur à celui qui oserait me le répéter. — Ce que je suis.... hélas ! pas grand chose !... un pauvre et petit homme qui, vieux, fait régulièrement ses douze lieues par jour, sans autre voiture que ses jambes, et qui, jeune, eût dédaigné de faire une promenade à pied ; — un pauvre homme qui marche, et toujours marche, dont la première condition d'existence est de marcher ; qui marche le jour, qui marche la nuit, qui marchera peut-être encore après sa mort, et qui ne s'arrête que pour manger un peu, dormir plus légèrement, ou plus rarement pour causer avec les braves gens des campagnes, et, comme ce soir, avec des jeunes gens qui ont dépouillé momentanément le ricannement trop ordinaire à leur âge, pour revêtir, ou plutôt pour faire apparaître, pour donner de l'air à une sensibilité périodiquement comprimée par la volonté et les usages de cette société qui..... mais j'abhorre la rancune ; et, mes amis ! j'allais médire, peut-être calomnier..... Dieu m'en garde!

« Je vous ai dit, et selon toute apparence vous n'avez pas compris ce que je suis, encore moins ce que j'étais, ni ce que j'ai voulu dire ? Je n'en nierai point la possibilité, car il y a des jours où certains souvenirs, voyez-vous, vous ôtent la mémoire des faits, la lucidité de l'expression, et jusqu'à la volonté des plus petites confidences. La faute en est.... pas à vous, bien certainement, ni à moi non plus ; car ce n'est point moi qui me suis fait tel que je suis, tel que je parle, tel que j'agis. »

Ici, le vieillard s'arrêta un instant, comme quelqu'un qui, long-temps après sa convalescence, ressent tout-à-coup une douleur sourde et poignante à une blessure faiblement cicatrisée. Mais ce ne fut qu'un éclair de faiblesse arraché par un passé malheureux, vers lequel il venait de jeter volontairement un regard. La larme qui allait se faire jour, humecta à peine le coin de sa paupière, et la légère émotion qui se manifesta sur sa figure, parut la suite naturelle des violens efforts qu'il avait faits pour se moucher.

Alors un des jeunes gens s'avisa de lui demander si réellement il avait voyagé autant qu'il l'avait donné à comprendre.

Digitized by Google

Aiglun (Var).

Cette question avait été faite pour amener une diversion favorable à l'état présent du vieillard. Elle réussit, car l'œil de ce dernier brilla; machinalement il mit sa main gauche sur le cœur, et répondit :

« On compte le degré de fréquence d'une inondation par le nombre de ses couches alluvioniènes; si, par un procédé analogue, il était possible d'apprécier l'étendue de mes courses et leur durée, par l'usure des bâtons que j'ai été forcé d'abandonner, vous seriez assurément effrayés du résultat d'un pareil calcul. »

Les jeunes gens se regardèrent entre eux, et l'un d'eux qui avait, il faut le dire, une réputation de nonchalance bien établie, se pencha vers son voisin, et lui souffla à voix basse : A-t-il du toupet, le vieux ! heureusement que les fenêtres sont grandement ouvertes. Le vieillard s'aperçut du peu de confiance qu'on était disposé à accorder à ses paroles. Il sourit et continua :

« Ah ! Messieurs, de l'incrédulité sur vos visages ! Elle ne m'étonne pas beaucoup; car, dans ma vie, j'ai rencontré beaucoup de gens qui n'ont jamais voulu ajouter foi à l'existence du Juif-Errant (il appuya sur ce mot avec ironie), et il faut avouer que la mienne lui ressemble trop pour lui accorder plus de confiance. Il fut un temps aussi où ma conception n'allait pas au-delà; mais.... mais, me direz-vous, il s'agit de quelque chose que vous ne connaissez pas; au lieu du Juif-Errant dont vous saviez l'histoire par cœur avant d'entrer au collége.

« Je comprends la justesse de cette réflexion, que vous devez faire en particulier, et je vais y faire droit en vous parlant d'un pays qu'il ne faut pas confondre avec un autre qui est à trois lieues de Digne, et qui porte le même nom.

« *Aiglun* (nid d'aigle), est un des villages acquis par la France, lors du traité d'échange fait avec la Sardaigne. Il est situé sur la rive droite de l'Estéron, à trois lieues du Var. En 1700 l'on y comptait deux cent vingt-trois habitans et cinquante-cinq maisons. Le pays est inculte, la misère excessive, et sa position autant que le manque de communication, peuvent faire prédire que loin de s'améliorer, ce village est destiné à disparaître sous peu. En 1592, le chevalier d'Aiglon embrassa le parti de la Ligue avec fureur; il ne fut pas sans influence auprès du fameux comte de Carces, quand celui-ci fut nommé par le parlement d'Aix, commandant-général des ligueurs, au lieu et place du duc de Savoie, qui, dégoûté de la conquête de la Provence, dont le soutien de la ligue n'était que le prétexte, était parti le 30 mars pour Nice. Le chevalier d'Aiglon commandait, avec Château-Neuf de Brignolles, un corps

Digitized by Google

de mille arquebusiers. Ayant fait rencontre de Vintimille Tourves, il osa, quoique avec des forces infiniment inférieures, l'attaquer. Il se battit en désespéré et se fit massacrer à la tête des siens, tout près de Pignans.

« Voilà comment pourrait s'exprimer un dictionnaire géographique, assez bénévole pour s'occuper d'Aiglun. Ce serait quelque chose, je l'avoue, pour ceux qui se soucient des hommes et des choses d'autrefois; c'est bien peu pour ceux qui regardent l'antiquité comme une grande et ténébreuse niche d'où nous sommes tous sortis, et qui loin de vouloir y rentrer, laissent leurs nombreux admirateurs se presser, se fouler et se perdre à son entrée, pour s'élancer, de leur côté, vers un présent sans obscurité, sans mystère, qui se présente seul, et qui est de leur âge. Je suis un peu de l'avis des uns et des autres, et j'aurai occasion de vous le prouver tout-à-l'heure en vous parlant de l'Aiglun d'Aujourd'hui.

« La fameuse loi sur les chemins vicinaux venait d'être rendue. Les agens supérieurs de l'autorité en pressaient la mise à exécution ou le bienfait, comme ils disaient; et les contrôleurs, leurs machines subalternes, parcouraient villes, villages et campagnes. On se souvint alors d'Aiglun, lui qui était à peine connu du percepteur, et en échange des modiques réparations que ses habitans réclamaient pour leur pont, à cor et à cris depuis et pendant de nombreuses années, on voulut apporter à son chemin vicinal, dont ils n'avaient nul souci, quelques améliorations dont ils n'avaient que faire, parce qu'il fallait en payer tous les frais, et que d'autres choses étaient beaucoup plus en souffrance.

« Je fus chargé (je présume que vous vous souciez fort peu d'apprendre pourquoi), je fus chargé, dis-je, d'aller dresser l'état de ceux qui pouvaient seconder les intentions paternelles du gouvernement, en concourant à l'impôt de la prestation en nature; car quant aux autres catégories indiquées par la loi, ma plume les stigmatisa en long et en large par les cinq lettres du désespérant et absolu mot *néant*.

« J'avais vu Aiglun de loin, mais je n'y avais jamais mis les pieds. Je saisis cette occasion pour contenter ma curiosité, et gai comme on peut l'être quand de sombres chagrins vous travaillent déjà, et que l'on va dans des pays plus sombres encore, je m'acheminais vers les montagnes.

« On dit : blanc comme du lait, et ce dernier paraît jaune à côté de quelques flocons de neige. On dit aussi: majestueux comme la foudre, et probablement quand les mondes s'écrouleront, qu'une voix s'élèvera sur leurs ruines et dominera leurs hémisphères pour faire l'appel du jugement dernier, les tonnerres et les éclairs passeront inaperçus au milieu de l'imposant spectacle que Dieu donnera à sa créature. Et pour parler de choses que nous puissions ou que nous ayons pu déjà avoir éprouvées, n'est-il pas vrai que la sensation douloureuse qui vous déchire l'âme en voyant une personne aimée, morte dans son lit, entourée de parens, d'amis, de domestiques et de remèdes désormais inutiles, a quelque chose de moins terrifiant que l'aspect d'un cadavre inconnu, gisant à la bivoie d'un chemin désert, avec un couteau dans la plaie et du sang sur les vêtemens ?

« J'ai éprouvé le pouvoir des contrastes, de manière à m'en faire un système que je pourrais appuyer par des faits nombreux; et si jamais.... jeunes gens ! quelqu'un d'entre vous a des raisons pour croiser les bras, serrer les lèvres et baisser la tête, je lui conseille de chercher, pour adoucissement à ses maux, ou plutôt d'aller prendre du courage devant un de ses semblables, dont les bras n'aient plus la force de se tenir contre la poitrine, dont les pâles lèvres soient dans une atonie complète, et dont la tête ne paraisse tenir sur le corps qu'artificiellement, et comme une fleur dont le couteau n'a respecté que la dernière fibrille. C'est une homéopathie morale dont j'ai pu constater l'efficacité. Je dirai plus : c'est le vrai chemin et le secret de cette résignation que l'on nous dit descendre du ciel.

« Les pays que j'ai parcourus étaient empreints d'un cachet de désolation si réelle, que les couleurs de celle qui assiégeait mon âme pâlirent graduellement comme la rose la mieux carminée blanchit à la vapeur du soufre. Si ce n'était pousser trop loin l'emploi des figures, je pourrais dire sérieusement que je liai connaissance avec les montagnes, au devant desquelles j'allais, qui disparaissaient comme des amis d'un jour, et que sans cesse je trouvais remplacées par d'autres. En effet, je m'appliquais à composer ma physionomie sur la leur; je leur parlais, et il me semblait qu'elles me répondaient dans un langage qui ne m'était pas inconnu. Il me semblait qu'elles avaient des gestes, un regard pour moi.... pour moi seul ! et qu'elles me donnaient le bras comme à un pauvre enfant égaré; et ainsi unis, je marchais, moi leur racontant timidement mes douleurs, et elles me déroulant une à une toutes celles dont elles étaient affligées, et que je n'avais point encore aperçues. Tant est vraie et profonde d'observation cette pensée d'un auteur que vous connaissez sans doute : Il est des effets de la nature dont les significances sont sans bornes, et qui s'élèvent à la hauteur des plus grandes conceptions morales.

« J'arrivai à Aiglun avec l'adjoint du maire de Mas qui avait bien voulu m'accompagner. M. le maire d'Aiglun, la grande notabilité indispensable avec qui je devais au préable entrer en relation, et qui naturellement devait faciliter mes opérations, se trouva absent; nous fûmes reçus par sa femme, qui nous apprit que son mari était allé charrier du fumier à leur champ de pommes de terre.

« La chambre dans laquelle nous avions été introduits était très-vaste, mais d'une distribution aussi étrange que son apparence. Le plancher était traversé par des poutres grossièrement équarries et surmontées de chevrons, au-dessus desquels on voyait les planches qui formaient le sol supérieur. De leurs fentes entrebaillées s'échappaient de nombreux brins de paille, retenus ou fixés bizarrement par d'immenses toiles d'araignées. Une porte était à gauche en entrant; de sa chatière sortait une odeur de litière et le ruminant d'une vache. Le sol était irrégulièrement, oh ! très irrégulièrement pavé avec de larges dalles schisteuses et employées sans apprêt.

« La femme du maire pouvait avoir quarante-cinq ans; on lui en aurait donné soixante. Ses cheveux étaient crépus et blancs, son dos un peu recourbé, sa figure sillonnée de rides prématurées et faisant mal à

Digitized by Google

voir. Elle quitta son banc pour nous l'offrir d'une manière moitié patriarchale, moitié sauvage et embarrassée, et elle envoya de suite une de ses filles, grande et musculeuse créature ! à la recherche de son père.

« Il en resta une dont la stature avait quelque chose de fortement viril. Elle était auprès d'une brayoire, occupée à broyer du chanvre, et cette opération, peu laborieuse en apparence, me donna lieu de remarquer une force soutenue, un bras rond et teinté, dur et fort comme celui d'un bucheron. Elle nous tournait le dos, et à notre arrivée elle avait à peine interrompu son travail pour échanger un signe de reconnaissance avec un conducteur officiel et officieux, et répondit à son salut avec une gaucherie admirable.

« Sa robe, ainsi que son corset, d'un drap brun de montagne, tenait à ses épaules par des bretelles en ficelle, et lui montait presque jusque sous les aisselles, tandis que la partie inférieure laissait à découvert la totalité de deux mollets d'un calibre ! et des pieds dont la luxueuse surface eût fait envie à un équilibriste de corde. Leurs doigts, assis sur une couche de chenevottes, allaient chercher sans cesse le sol pour en pomper la fraîcheur, jouer avec ses inégalités, et déployer un talent d'attractilité merveilleuse.

« Quand nous entrâmes, un petit enfant se roulait à terre en se grattant avec une espèce de furie, et en criant qu'il avait faim; dès qu'il nous eut aperçu, il devint muet et immobile sur les dalles, et ne cessa de nous regarder avec une stupidité singulière.

« Une immense cheminée occupait une grande partie de la largeur de l'appartement. Son manteau était surchargé de serpes, de deux chandeliers en terre, d'un mortier en bois, d'une lanterne, de quelques souliers, de plusieurs rameaux bénis, d'une passable quantité de poussière, et enfin d'un vase en plâtre coulé, coiffé d'un entonnoir si mitraillé par l'oxide qu'on aurait pu le croire également propre à servir de filtre et de passoire. Un petit four était creusé immédiatement au-dessus du foyer.

« Sur les murs, devenus raboteux par de séculaires dépôts d'insectes, on avait eu la coquetterie de clouer un saint Eloi et un Napoléon, aussi grossièrement gravés qu'abondamment coloriés. Trois tabourets, deux bancs, une table en X, fractionnée, quelques assiettes, et deux peignes à chanvre complétaient l'ameublement de cette chambre, que deux fenêtres étroites, armées de barreaux, et élevées de plus de deux mètres au-dessus du sol, éclairaient d'une manière froide et sombre.

« Et c'était la maison du maire ! Or, d'après la revue que nous venons de faire de sa principale pièce, il vous sera facile de construire une échelle de proportion descendante, au moyen de laquelle vous pourrez apprécier jusqu'à quel degré de misère peut aller le restant de la population d'Aiglun.

« Quand M. le maire rentra, il nous salua avec une expression de cordialité un peu embarrassée, et s'excusa de ne pas nous donner sa main, à cause de l'occupation à laquelle elle avait été employée, et dont le genre était, à ne pas s'y méprendre, démontré par l'état d'une fourche qu'il avait déposée à côté de la table.

« La nuit s'était avancée, les conseillers municipaux avaient mis le plus louable empressement à se rendre à leur poste, et nous commençâmes notre opération à la lueur flamboyante et fantasmagorique des étèles résineuses que l'on avait placées sur deux tiges de fer flanquées dans le mur de la cheminée.

« Quelle scène, quel coup d'œil !... assurément je ne devais pas être le moins comique.

« On me retint à souper et à coucher. Je ne dirai rien du premier, si ce n'est que l'eau pure fut notre seule boisson, et que la précieuse tubercule si chère à Louis XVIII fut la principale base, et la partie la plus substantielle livrée à nos facultés digestives. Quant à ma chambre, elle avait servi, m'avait-on dit, aux ébats nuptiaux du maire. J'entrai en possession de son propre lit, dans un drap plié en deux. Je me déshabillai sur un sac de fèves, je suspendis ma montre à un soc de charrue, et après avoir éteint ma *lampe*, j'eus le spectacle singulier d'une quarantaine de rayons lumineux qui, traversant le plancher inférieur, allaient se dessiner au-dessus de ma modeste couche. J'oubliais de dire qu'en faisant la reconnaissance du carré occupé par mon lit, j'avais découvert une pièce de viande salée suspendue à un clou, et je pus me convaincre que j'allais reposer sous l'égide du drapeau national, soigneusement emmaillotté dans un étui de serge verte.

« Quand, le lendemain, je voulus me mettre en route pour *Salagrisson*, le maire me dit : Vous avez à choisir entre deux routes. La première est plus sûre, vous n'avez que quelques ravins à traverser et vous pourriez presque la faire avec un mulet; mais elle augmente au moins de quatre fois la distance à parcourir. Elle commence à cette petite chapelle que vous apercevez là-bas. De là, elle se prolonge jusqu'à la *Cougne*, va passer à *Sigale* (1), descend au pied de la longue montagne qui domine ce village, et remonte péniblement jusqu'au village de Salagrisson. La seconde est devant vous; ne me demandez pas de vous en faire suivre la position au bout de mon doigt; car, pour toute réponse, je vous indiquerai cette agglomération, cette immensité, comme le dit notre curé, de rocs, de roches et de rochers qui sont plantés en face de nous, en vous disant : on avance, on regarde, on escalade, et l'on tourne jusqu'à ce que l'on soit parvenu au sommet. Quelques parties seraient infranchissables; mais comme nous trouvons dans les grairies supérieures de quoi nous chauffer et nous éclairer abondamment, nous avons cherché à applanir les difficultés en taillant des escaliers, en remplissant les lacunes avec des pierres, et en fichant des branches dans les endroits un peu trop difficiles. Ainsi que vous avez pu le voir dans votre route, les précipices sont si communs ici, que la tête s'habitue à les mesurer de l'œil, et les jambes à les parcourir sans crainte. Aussi, plusieurs d'entre nous descendent la *Montagne des Echelles* avec un fardeau sur la tête. Ce ne sont pas les plus prudens, mais les plus économes de temps et les plus avares de travail; car, pour leur justification, il faut vous dire

(1) Ainsi appelé, dit-on, parce qu'en parlant de ce pays et de la maladie qui y règne, on avait coutume de dire : Tout *s'y gale*. Tout s'y gale, ou prend la gale; d'où on a fait Sigale.

Digitized by Google

qu'une provision de bois jetée, comme on le fait ordinairement, du haut de la montagne, et voiturée ainsi à travers les pointes des rochers, ne donne, lorsqu'elle est arrivée au bas, que la moitié de son volume; le reste se perd dans les cavités, s'arrête dans les buissons ou se divise pendant la chute en trop petites parcelles pour valoir la peine de les ramasser. Si vous avez bon œil, bonne jambe et du courage, vous pouvez abréger votre route d'une assez notable distance.

« Le maire avait pris de l'assurance, et s'exprimait avec une facilité que je ne lui connaissais pas, qui me surprit et qui me décida pour le chemin le plus court; seulement je demandai que l'on me conduisit jusqu'au pied de la montagne des Echelles, et en face du point par lequel il fallait commencer à s'élever.

« Ce fut une toute jeune fille que l'on me donna pour conducteur. Le village avait disparu derrière les rochers sans nombre qui ont roulé des Echelles, et qui se trouvent plantés et superposés de la manière la plus pittoresque quand elle n'est pas effrayante. Je la suivais sans mot dire, et elle n'avait garde d'interrompre mon silence; mais le sentier devint si grouéteux, et les monticules ou les rochers si difficiles à gravir, que je fus obligé d'y donner toute mon attention, et qu'en voulant imiter la jeune fille, je ne pus m'empêcher de remarquer sa jambe, qui était nue, ainsi que ses pieds. Par curiosité, j'examinai sa figure, quand le hasard nous rapprocha, et depuis le commencement de mon voyage j'en avais tant vu d'idiots et d'abrutis, que vous me pardonnerez de l'avoir, en dépit de mon âge un peu avancé, trouvée jolie. Elle n'était point originaire d'Aiglun : elle devait le jour à une simple union des sens, et le tour de l'hospice de Draguignan l'avait vomie sur ces montagnes.

« Vous autres, habitans des villes, vous savez ce que c'est que d'errer dans la solitude, et d'avoir à ses côtés une fille qui rit avec vous, qui vous appelle au haut d'un rocher, qui vous devance et vous attend au bas d'un petit vallon, pour courir encore et vous inviter à la suivre ....

« Ah ! Messieurs ! ne riez pas, l'âge n'est point une raison suffisante pour vous empêcher de devenir alors imprudent..... même plus que cela. . . . . .

. . . . . .

« Heureusement je ne le fus que par la pensée : quand j'eus demandé sa main pour m'aider, et que j'en eus abusé pour l'attirer à moi et lui donner le premier baiser, elle me repoussa doucement, me regarda avec autant de frayeur que de pitié, et me dit avec un mouvement de tête, que je n'oublierai jamais : Prenez garde ! vous n'êtes pas de ce pays, et vous pourriez attraper la gale.

« Pour comprendre ces derniers mots, il faut savoir qu'Aiglun, et beaucoup de villages environnans, sont infestés des maladies les plus honteuses; qu'elles s'y sont enracinées, et qu'elles y sont héréditaires dans chaque famille. J'acquis la preuve que la pauvre malheureuse était dévorée de la gale; ses doigts en étaient rongés ! Je tombai alors dans une stupeur dont je ne revins que lorsqu'elle m'eut dit : Nous voici au pied des Echelles; vous prendrez à droite jusqu'à ce que vous soyez arrivé à ce genévrier. Là vous tournerez à gauche, et pour ne pas perdre la terre, ayez soin de faire bien attention aux morceaux de ramée qui sont placées sous des pierres plates, et aux parties du rocher qui restent blanches sous le frottement de nos souliers ferrés.

« Je la remerciai, et lui donnai une petite pièce de monnaie qu'elle prit sans regarder. Nous nous souhaitâmes un bon jour de montagne, et je commençai à monter bravement à l'escalade.

« Quelques instans après je m'entendis appeler, et elle arriva auprès de moi avec des bonds pareils à ceux du chevreuil. — Vous m'avez donné, dit-elle, de l'argent ! est-il pour moi ?

— Oui, ma fille.

— En ce cas, ne m'en donnez pas tant. Je ne trouverai jamais dans mon village quelqu'un qui voudra me changer cette pièce, ou bien il faudra la donner à mon père, qui certainement gardera tout.

« Elle ne voulut accepter que deux sous, et elle redescendit avec des démonstrations si désordonnées de joie, que, malgré son adresse, je craignais à chaque instant qu'elle ne se brisât la tête.

« *Deux sous !* m'écriai-je, quand je la vis dans la vallée, peuvent donc faire un heureux ?

« Et je continuai ma version en faisant la-dessus plus d'une réflexion que j'ai eu occasion de rappeler dans diverses circonstances de ma vie. Quand, après m'être égaré et retourné plusieurs fois, je fus parvenu au sommet des Echelles, je ne pus m'empêcher de jeter un regard de contemplation et d'adieu au village que je venais de quitter. Le spectacle qui se déroulait à mes pieds était magnifique.

« Je profiterai de mes souvenirs pour vous en donner une courte description topographique, où Aiglun pesera, comme il est juste, en première ligne.

« Supposons qu'au milieu d'une myriade de montagnes plus arides et plus rocailleuses les unes que les autres, il s'en trouve une plus haute et plus aride encore; que, par une de ces épouvantables catastrophes dont la terre porte tant d'exemples, cette montagne, formée d'un seul bloc, se soit fendue du sommet à sa base, et que l'espace formé entre ses deux parties ainsi séparées, soit demeuré parallèle comme les deux côtés d'une rue; supposons encore que les eaux du ciel qui tombent sur la surface des montagnes voisines, filtrent en abondance de leurs entrailles, serpentent dans leurs flancs et viennent enfin s'épancher par ce canal naturel : dans ces eaux courantes et limpides, donnez l'existence à quelques poissons; au bas de la vallée, jetez un pont assez hardi pour paraître grêle; ébréchez son arceau, dépouillez-le d'un de ses parapets, rasez les bahuts de l'autre, et enfin dégradez le pavé de son tablier; sur la rive gauche de la rivière, tracez un sentier qui, par rampes obliques, s'élève jusqu'au pied de cette chaîne de rochers dont l'œil ne peut atteindre la cime, et que l'imagination se complaît à faire sortir du centre de la terre. C'est ce qu'ils appellent les *Echelles*.

« Au pied de ces rochers, mais pourtant tout juste assez bas pour que leurs sommets en s'écrétant à l'action de l'air ne puisse les écraser, bâtissez à la hâte quelques demi-douzaines de maisons noires, chétives, au fenêtrage étroit et à portes basses; saupoudrez quelques parties de cette localité, comblez tous ses gours avec les rares poignées de terre ingrate qui se

Digitized by Google

forme péniblement sous l'influence de la loi de la décomposition; dans cette terre, plantez des vignes qui se rabougriront après avoir jeté leur première bouture, et des figuiers dont les fruits se couvriront de gerçures scrofuleuses; ayez même l'audace de faire sortir quelques troncs d'oliviers maigres et étriqués. En face du village que nous venons de bâtir à si peu de frais, au front d'une montage qui arrête l'Estéron et rejette ses eaux à gauche, percez, à deux ou trois cents mètres au-dessus du plateau de la vallée, un trou d'où sortira une colonne d'eau qui se précipitera avec fracas, dont la majesté n'aura rien de pareil, et qui formera une superbe demi-arche transparente, enrichie des couleurs de l'arc-en-ciel, et sous lesquelles quinze hommes pourront passer de front sans recevoir une goutte d'eau. Peuplez maintenant ce pays d'une vingtaine de familles malades, ignorantes, parlant un baragouin de provençal et de piémontais, et vous aurez copié largement, mais trait pour trait, la physionomie d'Aiglun d'aujourd'hui.

Ce village où l'église est sous l'invocation de Notre-Dame-de-Pitié.... de Pitié ! comprenez-vous ? Ce village où l'on doit se garder d'embrasser les filles, de peur d'attraper la gale, où une pièce de monnaie est de difficile circulation, et où deux sous !.... rendent une grande fille heureuse.

Louis Lévêns.

NOTRE-DAME D'ALET.

Description de la chapelle d'Alet. — Mystères auxquels elle est dédiée.

Cette Chapelle est située sur la paroisse de Montégut, village distant de Toulouse de trois lieues. Avant d'arriver à Montégut on découvre de loin cette chapelle sur le sommet d'une colline. Elle paraît seule et entièrement isolée; elle domine sur toutes les autres habitations qui au loin l'environnent. Son joli clocher se dessine en aiguille élancée sur les côteaux voisins. Cette situation est pittoresque et charmante. En quittant le village de Montégut pour arriver à la chapelle, on traverse un petit bois dont la colline est ombragée; des sentiers formés par les pas des pélerins vous conduisent sur la plate-forme où la chapelle est située. En approchant de ce champêtre asyle on se sent saisi d'un religieux respect qu'augmentent encore le silence, la solitude et les souvenirs. Sur la porte extérieure on aperçoit une petite statue de la Vierge dans une niche; c'est l'enseigne de la maison qui apprend aux pélerins qu'elle est la bonne maîtresse qui l'habite. Un cloître formé d'arcades régulières se présente ensuite avant d'arriver à la porte du péristyle; ce cloître qui paraît n'avoir été bâti que pour abriter les voyageurs, produit cependant un très-heureux effet. Lorsqu'on se trouve placé au milieu de cette enceinte on se croit dans une profonde solitude. C'est une religieuse idée que d'éloigner ainsi l'entrée du temple; l'âme, en éprouvant des sensations diverses, est comme préparée d'avance aux impressions que sa vue doit produire. Au-dessus de la porte du péristyle se trouve une grande pierre sur laquelle est gravée l'inscription suivante, remarquable par la vérité de la pensée et la concision de l'expression. C'est la Sainte Vierge qui parle :

Quisquis es aut morbis, scelerum vel mole gravatus
Huc ades et merita me pietate cole :
Nunc tibi restituam sublatam labe salutem
Et sanum mea te gratia semper Alet.

On a traduit ainsi ces vers :

Chrétien, qui que tu sois ou souffrant ou coupable ;
Viens d'une voix pieuse implorer mon secours,
Et soulagé par moi du fardeau qui t'accable,
Ma main du haut des cieux te soutiendra toujours.

C'est sans doute du dernier mot de cette inscription Alet qu'est venue la dénomination de la chapelle.

Le péristyle donne entrée dans la chapelle par deux portes semblables, travaillées avec assez d'art. La chapelle, du côté du sanctuaire, présente une régularité parfaite. Une très-belle statue de la Sainte Vierge représentant Notre-Dame-de Pitié, se trouve placée au milieu du retable. Sur les côtés du sanctuaire on voit, représentés en relief, quelques mystères de la Vierge. Auprès du sanctuaire et en dehors, on aperçoit deux petites chapelles latérales bien conservées. Le plafond de l'église présente, sur un fonds d'azur, des arabesques et des symboles; on y voit aussi représentée l'histoire du laboureur Raymond et ses vaches. Sur les murs de la chapelle paraissent çà et là quelques tableaux isolés échappés à la spoliation des révolutionnaires. Au-dessus du péristyle l'on voit dans l'intérieur de la chapelle une tribune formée par des

Digitized by Google

arceaux réguliers. Cet édifice est assez bien proportionné dans toutes ses dimensions; sa régularité intérieure serait parfaite si l'on ne voyait pas une très-grande chapelle qui se trouve du côté droit et qui n'a point au côté gauche de chapelle correspondante. Cette troisième chapelle est remarquable par la grandeur et la hardiesse de l'arceau qui la forme. Grâces aux soins de MM. les curés de Montégut qui se sont succédé dans cette paroisse, la chapelle d'Alet reçoit tous les jours de nouveaux embellissemens. La piété des habitans des villages voisins secondée, par le zele des pasteurs, à rétabli de cette antique usage des processions que l'on voit encore arriver tous les ans à cette chapelle, et tout fait espérer que la Sainte Vierge y verra refleurir encore les plus beaux jours de son culte.

La chapelle d'Alet était autrefois dédiée au mystère de la Visitation de la Sainte Vierge, et la fête principale se célébrait le 2 du mois de Juillet. Les circonstances ayant changé, et la fête de la Visitation n'étant plus même célébrée extérieuremeent par les offices publics de l'Eglise, il a fallu transporter à un autre jour cette solennité. Depuis long temps la fête principale de la chapelle d'Alet se célèbre le 8 Septembre, jour de la Nativité de la Sainte Vierge. L'époque de l'année ou elle est placée, après les travaux de l'été, laisse aux habitans des campagnes une plus grande facilité pour se rendre à cette grande fête. La Sainte Vierge est encore honorée à Alet dans le mystère de ses douleurs, parce que c'est au milieu de ses douleurs qu'elle nous a adoptés pour ses enfans et qu'elle s'est montrée plus particulièrement notre mère. Dans ce mystère elle semble offrir un accès plus facile auprès d'elle aux pécheurs, et le divin Fils qu'elle porte étendu mort dans ses bras semble appeler sur ces pauvres pécheurs la puissante protection de sa Mère. C'est dans cette pensée que la chapelle d'Alet a aussi été vouée au mystère de la Passion du Sauveur.

DES EXERCICES DE PIÉTÉ QUI SE FAISAIENT AUTREFOIS A LA CHAPELLE D'ALET.

Pleins de reconnaissance pour les bienfaiteurs de cette chapelle, les prêtres qui la desservaient chantaient tous les jours une grand'messe à leur intention; ils récitaient tous les jours aussi l'office canonial, dans le cœur et devant l'autel de la Vierge. Les jours de fête on chantait vêpres en sortant de table à cause de celles de la paroisse auxquelles le peuple devait assister; après le dîner les chapelains se rendaient au cœur pour y chanter l'antienne du temps en l'honneur de la Vierge, avec le verset et l'oraison; le soir, vers le soleil couchant, on chantait les litanies devant l'autel de la Vierge, avec les prières pour les morts; enfin, à huit heures du soir, on récitait le chapelet. Ces différents exercices se faisaient ordinairement dans une tribune qui donnait dans le sanctuaire, et qui est murée aujourd'hui.

A différentes époques de l'année, mais surtout en été et en automne, le concours du peuple était immense dans cette chapelle, principalement aux fêtes de la Vierge: la journée ne suffisait pas pour satisfaire la dévotion des fidèles, et on se trouvait obligé d'y passer quelque fois la nuit: c'est ce qui donna naissance aux fameuses veilles qui se faisaient quelquefois dans cette chapelle. Toutes les précautions étaient prises pour empêcher les abus qui pouvaient naturellement se glisser à la faveur de cette pratique religieuse. Personne ne demeurait dans la campagne. Le cloître, le péristyle et l'église, renfermaient dans leur enceinte les pieux pélerins. Lorsque ces veilles avaient lieu, à huit heures du soir, un des chapelains prononçait un discours sur la solennité, et l'on récitait ensuite le chapelet de sept dizaines en l'honneur des sept principaux mystères de la Vierge qui sont, sa Conception, sa Nativité, sa Présentation, son Annonciation, sa Visitation, sa Purification et son Assomption. L'obscurité de la nuit était dissipée par la clarté des lampes et des flambeaux, et le silence de la solitude était interrompu par les accens de la prière. On venait de très-loin pour assister à ces veilles qui rappelaient avec tant de vérité les temps de la primitive Église, alors que les fidèles passaient aussi la nuit dans les temples, occupés à chanter les sacrés cantiques.

***

LE CARNAVAL CHEZ LES BASQUES DE LA SOULE.

Les mascarades sont, pour l'observateur moraliste, un piquant sujet d'études, car c'est par elles que les peuples dévoilent franchement une des faces les plus curieuses de leur esprit, de leur goût et de leur caractère. Elles ont leur source dans le besoin de l'imitation, dans l'instinct mimique de l'homme, lequel est tellement primitif chez lui, si profondément implanté dans sa nature, qu'il le manifeste plus ou moins dès les premières années de son enfance. A leur tour, elles ont donné naissance à la poésie dramatique, ou du moins aux drames comiques, cette partie intéressante des littératures. C'est dire assez qu'elles ont existé de bonne heure, ou plutôt qu'elles ont existé toujours, depuis que la race humaine est établie sur la terre, et, en effet, leur première origine se perd dans la nuit des temps; elles apparaissent dans les monumens

Digitized by Google

les plus antiques de l'art égyptien : et depuis ces siècles reculés, à nulle époque et dans aucun lieu, elles n'ont cessé de récréer et de distraire momentanément, à de certains intervalles, la monotone et sérieuse existence des peuples ; toutes les nations du monde, toutes les classes de la société humaine ont agité, dans leurs jours de carnaval, la marotte et les grelots de la Folie.

Les Grecs ont eu leurs *bacchanales* ou *orgies*, et les Romains leurs *saturnales*, solennités bruyantes et remarquables par leur licence effrénée. Outre ces fêtes générales et solennelles que tout le monde connaît, certaines danses bouffonnes, certains amusemens burlesques, d'un usage plus fréquent et plus vulgaire, sont aussi mentionnés par quelques auteurs anciens. Plaute, par exemple, nous parle des *Pilarii*, de *Grallatores*, baladins qui dansaient sur des échasses et *couverts de peaux de bêtes*.....

Ces jeux et réjouissances profanes passèrent des Romains aux peuples chrétiens. Les saturnales, surtout, poussèrent des racines profondes dans le christianisme, et mêlèrent bien souvent leurs scandaleuses parodies aux cérémonies sacrées de la religion. L'Eglise fut même long-temps obligée de faire une place dans le culte à ces fêtes brulesques. Leur longue persistance est attestée par les prohibitions constamment répétées des conciles. Dès la fin du vi^e^ siècle, le concile de Tours défendit les *mascarades*. Saint-Augustin s'était même déjà plaint de la folie qui portait certains hommes à se *déguiser en femmes*, à *ressembler à une bête*, et à *chanter les vices*....

Une de ces fêtes demi-païennes que le peuple célébrait avec le plus d'entraînement, au moyen-âge, était celle des calendes de janvier. Odon de Sully, évêque de Paris, à la fin du xii^e^ siècle, s'efforça vainement de l'abolir, ainsi que les désordres qui accompagnaient la fête de saint Etienne. Beaucoup d'autres défenses postérieures ne furent pas plus heureuses. Ces farces grotesques, nommées *fête des fous, des ânes, des innocens, des noircis*, etc., etc., durèrent jusqu'à la fin du xv^e^ siècle. Il n'est pas douteux, selon moi, qu'on n'en voie la représentation détaillée dans les bas-reliefs grimaçans des cathédrales du moyen-âge.

Enfin, tout le monde sait le rôle important qu'a joué le carnaval, depuis le xvi^e^ siècle, dans toute l'Europe, et surtout en France, où il s'est souvent mêlé aux intrigues de la cour et de la politique. Il n'est personne assurément qui n'ait entendu parler des prodigieuses mascarades de Venise et de l'Italie.

Mais, sans aller si loin ni remonter si haut, un carnaval des plus intéressans qui se puisse voir aujourd'hui dans nos provinces est, à mon avis, celui des Basques. J'avais déjà entendu parler des danses et des jeux pittoresques par lesquels il se distingue ; mais en ma qualité de professeur, j'avais l'esprit trop imbu du souvenir classique des vers d'Horace

Segnius irritant animos, etc.

pour ne pas être désireux de voir moi-même ces fêtes originales. Il fut donc résolu que, sans attendre plus long-temps, je profiterais du congé des jours gras, pour me procurer le plaisir d'y assister. Je partis dans l'intention provisoire de fixer mon quartier général d'observation à Tardets. Mais quelques détours, nécessités par le besoin de voir ou de revoir certains monumens qui m'intéressaient, entr'autres le vénérable sarcophage de Lucq dont j'ai déjà annoncé la découverte, furent cause que la nuit me surprit à Aramits. Depuis une heure, je continuais à suivre, dans une obscurité profonde, les sinuosités de ma route solitaire, fatigué d'ailleurs d'une longue course à cheval, lorsqu'à l'approche de Montory, mon oreille fut soudain frappée par un bruit saccadé, mais fort animé, de tambour et de coups de fusils. J'appris avec bonheur, en arrivant au village, que c'était la *mascarade* qui poussait son dernier cri du soir. L'espoir de ranimer son émulation par ma présence d'étranger, me détermina, ainsi que la lassitude et la nuit, à prendre là mon gîte, d'autant plus qu'à Montory, en dépit du langage Béarnais qu'on y parle, la race, la physionomie, les mœurs et le caractère sont complétement Basques.

Il y avait à peine dix minutes que je me rechauffais à l'ardeur d'un feu homérique, dans l'âtre immense de la rustique hôtellerie où j'étais descendu, lorsque la porte s'ouvrit avec violence et qu'une troupe de jeunes et vigoureux danseurs se rua dans la cuisine, en faisant les bonds les plus terribles que j'eusse jamais vus. Ayant remarqué le plaisir et la curiosité avec lesquels je les observais, l'un d'eux courut aussitôt chercher un puissant renfort, et dans un instant, toute la maison fut transformée en un bruyant gymnase, où se mouvait une multitude de santeurs athlétiques, bondissant, criant, pirouettant, tourbillonnant, au milieu des roulemens du tambour. Outre les vêtemens et oripeaux de fantaisie qu'on voit partout dans les mascarades vulgaires, et sous lesquels la gent populaire aime à se transfigurer, un grand nombre avaient des costumes de rigueur et vraisemblablement imposés par l'usage et la tradition du pays, comme le prouveront les détails qui vont suivre.

Presque tous étaient armés, qui d'un fusil, qui d'un pistolet, qui d'un sabre de bois, ou d'un bâton rouge garni de cordons et de houpettes.

Dans l'intention où j'étais, d'exploiter de mon mieux leurs facultés dansantes, je m'empressai d'aiguillonner la complaisance de leurs jarrêts par un généreux pourboire. Et après quelques rasades absorbées à la hâte, après quelques toasts portés gravement en mon honneur, dont chacun était suivi d'un concert presque méthodique de ces vociférations sauvages en fausset et à gamme descendante irrégulière, qui leurs sont habituelles, et qu'ils poussèrent alors avec une intensité où éclatait toute leur reconnaissance, mes intrépides danseurs se mirent en mouvement, et firent passer devant moi une fantasmagorie rapide et variée des danses les plus actives et des exercices les plus laborieux qu'il soit possible de voir. Ils ne purent me rendre témoin de toutes les scènes qu'ils savent exécuter, attendu que plusieurs d'entr'elles exigent, comme on le comprendra, un théâtre plus spacieux et autrement disposé que l'intérieur d'une maison ; mais l'un d'eux me donna sur celles qu'il leur était impossible de jouer alors devant moi, des renseignemens dont l'exactitude me fut prouvée le lendemain. Je vais donc, non pas décrire isolément les danses dont cette soirée m'offrit le réjouissant spectacle, mais exposer successivement dans ses phases diverses le développement complet d'une

Digitized by Google

mascarade générale, afin de mieux faire ressortir, dans toute sa poésie, le caractère dramatique et belliqueux dont le génie du peuple basque a su empreindre cette simple folie nationale, ainsi que ses *pastorales* ou tragédies chevaleresques.

Lorsque le jour destiné aux réjouissances du carnaval, est arrivé, les jeunes gens d'une commune, armés de fusils, de pistolets et de sabres de bois, et travestis sous différens costumes, que je décrirai à mesure que les personnages occuperont spécialement la scène, se réunissent en troupe, et s'avancent, rangés deux à deux, jusqu'à l'entrée d'un village voisin, où ils veulent célébrer la fête. Les jeunes gens de ce dernier village venant alors à leur rencontre, pour disputer à l'*ennemi* l'abord de la place, un des étrangers, ordinairement le porte-drapeau ou chef de la bande, prend les devans et apporte aux assiégés une missive qui les somme de capituler; et sur leur refus, les *assiégeans* tirent quelques coups de fusil et de pistolet, après lesquels, la ville se trouvant *prise d'assaut*, l'ennemi victorieux y entre en triomphe, au son du tambour ou du tambourin à quatre cordes et de la flûte à trois trous.

Dès qu'il sont arrivés au milieu de la place, les danses commencent.

La première a une physionomie vive et guerrière, et rappelle jusqu'à un certain point la *pyrrhique* des anciens.

A une espèce de rappel que font entendre les instrumens, une troupe de danseurs agiles, armés de sabres de bois, en bas blancs, portant des culottes courtes et une veste ou gilet rond d'une étoffe légère de même couleur, avec une ceinture de soie rouge, un béret orné de rubans et garni en rosace de festons et quelquefois de clinquant, ou bien un casque conique en carton, muni de grelots, se disposent en rond, deux à deux, et exécutent en cadence et en suivant merveilleusement la mesure de la musique, des sauts, des entrechats et des évolutions sur eux-mêmes, sans quitter leur place, tant que dure le rappel.

Ce début est immédiatement suivi d'une marche accélérée, à deux temps, durant laquelle le cercle entier tourne avec vivacité, en même temps que chaque danseur fait alternativement à droite et à gauche, et sans jamais s'arrêter, une révolution et demie sur lui-même. Ce double ou triple mouvement, n'était sa rapidité, ne pourrait-il pas aussi présenter un sens analogue à celui de la danse *astronomique?* Quoiqu'il en soit, il s'exécute avec une harmonie et une précision merveilleuse à voir; malgré l'extrême vitesse des pas et la complication des entrechats, malgré la hauteur étonnante et l'énergie des sauts, les danseurs suivent parfaitement la mesure, et retombent tous ensemble d'un pied vigoureux sur la terre, à la fin de chaque phrase musicale. J'oubliais de dire que la troupe est conduite par un maître de ballet, portant un bâton rouge garni de cordons ou de rubans, avec un drapeau ou des houppettes à l'extrémité, et dont le costume se distingue de celui des autres par une ceinture de cuir munie de grelots, dont le criaillement métallique marque avec bruit la cadence du mouvement. La danse finit, comme elle a commencé, par un air rapide à trois temps pendant lequel, le cercle ayant cessé de tourner, les danseurs exécutent seulement des mouvemens de rotation sur eux-mêmes.

A ce premier exercice, succède une de ces rondes plus vulgaires et généralement connues sous le nom de *branles* ou *farandoles*, pour laquelle on va quelquefois inviter la fille du maire ou de l'adjoint, ou du plus riche propriétaire de l'endroit. Cette farandole, très-usitée en Béarn et ailleurs, représente la *danse Candiote* que le chantre de l'Iliade suppose gravée par Vulcain sur le bouclier d'Achille, et que Dédale avait inventée lui-même en l'honneur d'Ariadne. Tous les jeunes gens réunis commencent par danser en rond, en se tenant par la main les uns les autres, ou séparés par des mouchoirs, dont chacun tient un bout. Après un ou deux tours, celui qui mène la danse se sépare de son voisin ou de sa voisine de droite, et court avec rapidité devant lui ou décrit parfois des détours plus ou moins compliqués, qu'exécute à sa suite la longue file des danseurs, et dans lesquels il est permis de voir la réprésentation symbolique du labyrinthe de Crète.

Enfin le couple qui forme le dernier anneau de la chaîne s'arrête, en élevant simultanément les bras; le maître de la danse passe et repasse avec sa suite sous cette arche qu'on lui présente, et comme chacun des autres anneaux s'arrête successivement à mesure qu'il parvient à ce premier noyau, toute la farandole s'entortille et ne forme bientôt plus qu'un gros peloton qui tourne quelque temps sur lui-même, et qui se dévide ensuite, de manière à figurer peut-être le peloton de fil qu'Ariadne avait donné à Thésée.

Une danse plus particulière aux Basques est la *danse du Chevalet*. Deux personnages principaux en sont chargés. L'un est ce maître de ballet que j'ai décrit tout à l'heure avec son bâton ou drapeau, garni de rubans. L'autre, est un jeune homme, choisi parmi les plus vigoureux et les plus lestes, et dont le corps passe à travers celui d'un cheval postiche, suspendu au moyen de bretelles à la hauteur de ses reins. Ce prétendu coursier est tout bonnement formé avec de petites lattes ou avec des branches d'osier, pliées de manière à figurer grossièrement, sous des mouchoirs flottans de diverses couleurs dont il est couvert, le poitrail, les flancs et la croupe d'un cheval. A ces pièces principales de l'instrument, s'adapte un petit cou en bois peint, surmonté de sa tête, et garni d'une crinière. Il ne faut pas oublier de dire que des grelots y sont attachés, ainsi que de chaque côté de poitrail.

Durant toute la danse, le conducteur suit, à la circonférence du cercle, toutes les évolutions du fougueux Centaure qui caracole au centre, frappant la terre de son élégant bâton, et prenant soin d'écarter en même temps la foule pressée des curieux. En voyant les sauts prodigieux du plaisant cavalier, ses pas et ses mouvemens précipités, les tours et détours, les ruades et les gambades de son fantastique et léger coursier, je me suis demandé s'il n'y aurait pas dans ce fatigant exercice quelques vestiges de l'ancienne danse *des Lapithes*, inventée en mémoire de leurs combats avec les Centaures, laquelle exigeait tant de force pour représenter les différens mouvemens de ces monstres hommes-chevaux, qu'on finit par l'abandonner aux paysans, comme on le voit dans Lucien. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que la hauteur des bonds

Digitized by Google

et la complication des pas ne nuisent point à la cadence des mouvemens qui suivent avec une justesse rarement interrompue, la mesure marquée par le tambour ou le tambourin. Pour augmenter la difficulté, on place fort souvent sous les pas du danseur un verre rempli de vin, au-dessus et autour duquel il pirouette et exécute ses entrechats avec une telle adresse, que ses pieds tombent souvent à deux ou trois millimètres du verre, sans jamais le toucher ni le verser : quelquefois même il monte dessus d'un seul pied, pendant qu'il fait des ronds de jambe avec l'autre, et, d'un bond, l'abandonne ensuite sain et sauf. Quelques scènes comiques dont la danse est entremêlée, ajoutent encore au plaisir des spectateurs. Tantôt un personnage en veste rouge et portant les attributs du maréchal ferrant, le marteau, les tenailles et un tablier de cuir, fait, pour ferrer le cheval, des efforts long-temps inutiles, et repoussés par les ruades de l'animal indompté ; tantôt un homme ou une femme, tâchant vainement d'adoucir son humeur farouche de la voix et du geste, présente à plusieurs reprises de l'avoine au coursier, qui, brusquement, lui tourne le derrière en ruant, au milieu des éclats de rire de l'assemblée.

Outre les danses originales que je viens de décrire, des jeux scéniques et plus ou moins dramatiques égayent les réjouissances de la fête. Car il faut vous dire qu'il n'est pas un personnage de la mascarade qui n'ait son rôle à remplir dans ce jour de folie. Ici c'est une parade grotesque, où un homme reçoit sur son dos rembourré de paille, ou garanti par une outre ou vessie pleine d'eau, les coups de bâton plus ou moins cadencés des autres acteurs, jusqu'à ce que la vessie crève, et que l'eau en jaillisse, au grand plaisir de la foule.

Là c'est le jeu des *Chaudronniers*, personnages mal vêtus, couverts de haillons, une queue d'agneau suspendue derrière la tête, et portant avec eux l'attirail du métier, un chaudron, des tenailles, un marteau, une chaise et un bâton ou une barre de fer. Ils sont ordinairement au nombre de trois, deux ouvriers et un maître, lequel se distingue par les lunettes énormes qu'il a sur le nez, et le grand livre de comptes dont il est muni. Ils jouent à peu près la scène suivante : Un *monsieur* ou *bourgeois*, costumé d'un habit citadin ou à la française, se promène majestueusement avec sa dame sous le bras, pendant que les chaudronniers raccommodent un chaudron percé qui lui appartient. Bientôt ceux-ci lui rapportent l'ustensile de cuisine en aussi mauvais état qu'auparavant, comme le leur prouve d'une manière comique le bourgeois, en passant sa canne par le trou du chaudron ; les rusés ouvriers, après avoir feint de se remettre à l'œuvre, le lui rapportent une seconde fois, et le lui montrent au jour en ayant soin de mettre leur chapeau derrière en face du trou ; le bourgeois abusé les paie, et le salaire accordé devient ensuite quelquefois un sujet de dispute et de combat général. Il y a là sans doute une satire dirigée contre les Auvergnats établis dans le pays pour exercer le métier qu'elle parodie.

Ensuite vient la scène des *Bohémiens* et des *Bohémiennes*. Celles-ci portent une jupe à raies rouges et blanches, un tablier rouge, un juste blanc et un mouchoir de même couleur sur la tête ; les autres, armés de pistolets et de sabres de bois, bigarrés de raies noires et rouges, se distinguent d'ailleurs par leur costume et leur veste de papier blanc, et par leur gibecière et leur outre pleine de vin, attributs symboliques de la race vagabonde et pillarde qu'ils représentent. Le rôle des femmes consiste à brosser les spectateurs, pour mendier ensuite le prix de leur peine, et prélever ainsi, en faisant d'une pierre deux coups, les *contributions indirectes* de la mascarade. Les hommes pillent et volent, enlèvent les femmes et les enfans, et se battent avec les bourgeois à coups de sabre, de pistolet ou de fusil.

Une scène d'un autre genre, mais non moins agréable, à cause de la force et de l'agilité que déploie ordinairement celui qui en joue le principal rôle, est l'ingénieuse farce de l'*Ours*. Elle se résume ainsi qu'il suit : pendant qu'un de ces *bourgeois* ou *messieurs* dont j'ai décrit le costume se promène, avec sa femme ou ses enfans, ou bien encore qu'un berger garde paisiblement son troupeau, un *ours* affamé, c'est-à-dire un jeune et vigoureux gaillard déguisé sous la forme de cet animal au moyen de peaux de brebis d'une couleur sombre, s'approche en tapinois, à quatre pattes, et enlève tout-à-coup, au bourgeois, sa femme ou son enfant, au pasteur un de ses moutons, et s'enfuit rapidement. Le propriétaire de l'objet ravi livre alors à l'animal, féroce une chasse au fusil ou au pistolet, à laquelle d'autres acteurs prennent part. L'*ours*, poussant des hurlemens affreux, finit par lâcher sa proie, grimpe avec agilité sur un arbre, d'où il tombe bientôt après, *tué* par les chasseurs.

Après ces jeux, la danse guerrière qui les a précédés termine la journée ; et à coup sûr celui-là serait un intrépide et vigoureux athlète, qui pourrait se flatter de la mieux remplir en de pareils exercices.

Pour compléter ma notice, j'aurais encore à faire l'analyse d'une pièce qu'on joue quelquefois le mercredi des cendres, et qui a pour sujet *le jugement et la condamnation du carnaval*, drame immense où figurent une foule de personnages, et dont le brulesque héros, attaqué et poursuivi par le Carême, est obligé de se confesser humblement, puis jugé, et enfin condamné au feu de l'enfer, où les démons le brûlent ; mais je ferai plus tard connaître cette pièce, lorsque je publierai mon travail sur le théâtre basque.

Les amusemens que je viens de décrire pourraient sans doute offrir à l'érudition un joli champ de conjectures sur les guerres, invasions ou faits historiques dont ils reflètent peut-être le souvenir à leur insu ; mais je n'ose, pour ma part, jusqu'à nouvel ordre, m'aventurer sur ce sable mouvant.

J. Badé.

Digitized by Google

DOM MALACHIE D'INGUIMBERT,

ÉVÊQUE DE CARPENTRAS.

Au moment où toutes les villes de France font de généreux efforts pour dresser des autels à leurs grands hommes, où le sol de la patrie se couvre de monumens consacrés par des populations reconnaissantes à la mémoire des citoyens illustres, il appartient à l'écrivain de tresser une couronne au bienfaiteur de son pays, en attendant qu'un bronze monumental s'élève aussi pour lui sur la place publique, et vienne transmettre aux générations futures de précieux souvenirs et de nobles exemples.

D'Inguimbert (Joseph-Dominique), né à Carpentras, dans le comté Venaissin, le 24 août 1683, appartenait à une famille alliée aux plus nobles maisons de la province, et tenait un des premiers rangs dans le pays. De bonne heure il annonça le goût de l'étude, l'amour des sciences et des lettres, comme aussi cette vocation pour la vie religieuse qui le porta à se consacrer à Dieu. Ses parens, dont l'ambition rêvait pour leur fils une brillante carrière dans les armes ou dans la magistrature, ne connurent pas plutôt sa détermination d'entrer dans les ordres, qu'ils employèrent, pour le dissuader, tout ce que leur tendresse et leur autorité leur suggérèrent; mais ce fut vainement. Le jeune d'Inguimbert sentait déjà en lui cet ardent amour de ses semblables, qui dirigea les principaux actes de sa vie, et le porta à embrasser une vie qui lui permit de se consacrer à eux tout entier.

D'Inguimbert avait seize ans quand il prit l'habit religieux au couvent des Dominicains de Carpentras. Il y soutint, avec une résignation admirable, les dures épreuves d'un noviciat qui bien souvent découragea des constitutions plus robustes que la sienne, et loin d'être rebuté par les macérations et les pénitences, il n'en fut que plus ardent à suivre sa vocation monastique. Sa communauté l'ayant envoyé à Aix pour y étudier la philosophie et la théologie, il se distingua sur tous ses condisciples, au point d'être appelé à professer lui-même ces sciences. Mais ses amis ou ses protecteurs, reconnaissant en lui les plus grandes espérances, le décidèrent à se rendre à Paris pour y continuer ses études, et révéler ses talens naissans sur un théâtre plus vaste.

Son séjour dans la capitale lui fournit les moyens de fréquenter avec assiduité les bibliothèques, de se mettre en rapport avec les célébrités de l'époque. Aussi le voit-on devenir l'objet des attentions des Rollin, des Fleury et d'une foule d'autres savans en vogue. Sa modestie en fut, dit-on, alarmée, et pour se dérober à des éloges qu'il redoutait, il forma le projet de porter au loin son zèle apostolique, et d'aller prêcher la religion du Christ sur la terre étrangère.

L'absence d'un navire, pour le transporter à sa destination nouvelle, le mit dans le cas de revenir à Paris après une attente de plusieurs mois dans le port de La Rochelle.

Bientôt des affaires de famille attirèrent d'Inguimbert à Rome. Amateur passionné du beau, les nobles ruines du paganisme attirèrent son attention, aussi bien que les monumens sacrés que contient la ville éternelle. Il passa plusieurs jours à les visiter, à les étudier, et prit dès-lors un tel goût pour la science archéologique, qu'il se détermina à parcourir l'Italie, et à visiter les restes des monumens que Rome, dans ses jours de gloire, répandit avec tant de profusion sur cette contrée célèbre. Arrivé à Florence, un évènement des plus inattendus le fixa pour plusieurs années dans cette ville. La maison de son ordre soutenait en public, et en la présence du grand duc Cosme III, protecteur éclairé des savans, une thèse de physique que le jeune religieux fut engagé à soutenir. Ses raisonnemens, empreints d'une clarté et d'une force de logique qu'on n'était pas habitué à entendre, lui valurent les applaudissemens de toute l'assemblée. Le grand duc, l'un de ses plus zélés admirateurs, le complimenta lui-même, lui envoya un présent considérable, et lui fit offrir une chaire de théologie, devenue vacante à l'université de Pise.

D'Inguimbert, vivement sollicité par ses jeunes confrères, accepta les offres du duc, et pendant l'espace de six ans qu'il occupa cette chaire, sa réputation alla toujours grandissant dans la contrée. La mort d'un de ses amis qu'il affectionnait beaucoup, en lui rendant insupportables les lieux où il s'était fait une douce habitude de le voir, le détermina à abandonner l'université pour entrer dans un couvent de La Trappe. Ici encore d'Inguimbert eut à résister à de pressantes sollicitations pour le détourner de ce projet (1).

Il s'occupa dans cette retraite de plusieurs ouvrages qu'il publia : Le Caractère de l'abbé de Rancé; les Prodiges de la Grâce; la Théologie du Cloître; une traduction de la Vie de Saint Benoît. L'évêque de Pistoie employa ensuite l'activité du jeune religieux à remettre le bon ordre dans son séminaire, qu'une discipline mal observée avait singulièrement compromis. Plus tard ce fut le cardinal Albani qui le fit demander pour introduire dans l'abbaye de Casamari une réforme devenue nécessaire par une insubordination qui s'y était manifestée. Enfin, il fut appelé à Rome pour écrire la vie du pape Clément XI, mort depuis peu de temps.

(1) Lorsqu'il fit sa profession, il prit le nom de *Dom Malachie*.

Digitized by Google

D'Inguimbert.

Sa réputation le précéda dans cette grande cité comme partout : il fut recherché par le cardinal Orsini, qui le nomma son bibliothécaire, et se l'attacha par les liens de la reconnaissance.

Orsini, élevé à la papauté en l'année 1730, sous le nom de Clément XII, conserva à son bibliothécaire tout l'attachement qu'il avait eu pour lui, et le nomma archevêque de Théodosie.

Plus tard, le siége de Carpentras étant devenu vacant, il s'empressa de l'en investir, et de lui donner ainsi une récompense selon ses goûts.

D'Inguimbert, arrivé dans son diocèse, se traça une ligne de conduite dont il ne s'écarta jamais. Se levant avant le jour, et donnant tout son temps à ses prières ou à l'exercice de ses fonctions épiscopales. « Faire » très-régulièrement ses visites pastorales, dit un de » ses panégyristes, tendre sans cesse une main chari- » table aux pauvres, faire à des familles indigentes, » honteuses, des aumônes considérables, et leur en » dérober l'origine ; donner, néanmoins, avec discer- » nement, pour ne pas altérer la source des richesses » qu'il destinait à des établissemens publics. N'accor- » der au sommeil et à la table que ce qui était indis- » pensable ; très austère pour lui-même, plein d'in- » dulgence pour autrui ; tel est le tableau de la vie » vraiment épiscopale de Malachie d'Inguimbert. »

Le zèle de d'Inguimbert brillait surtout lorsqu'il s'agissait de rapprocher des familles en désunion, de mettre la paix parmi le peuple et d'aider aux entreprises religieuses et bienfaisantes. Ainsi, il éleva au faubourg de la ville la célèbre chapelle de Notre-Dame-de-Santé, réédifia la maison de charité, bâtit dans son diocèse plusieurs églises ou chapelles, embellit sa cathédrale, et prêta des fonds à toutes les communautés qui se trouvèrent dans le besoin.

Depuis long-temps il s'occupait de se former une bibliothèque qu'il avait l'intention de rendre publique, lorsqu'une occasion favorable lui fut présentée pour réaliser un projet ardemment désiré, en achetant la bibliothèque d'un président au parlement d'Aix, bibliothèque pourvue d'excellentes éditions, de médailles rares, de manuscrits précieux.

Sa collection devint alors un véritable trésor littéraire, qu'il sut apprécier ce qu'elle valait, et dont il crut ne pouvoir faire un meilleur emploi que d'en gratifier son pays. Il acheta un local convenable, le dota d'une rente de trois mille francs pour son entretien, et fonda ainsi dans la ville de Carpentras un établissement placé au premier rang des collections scientifiques de la province.

Mais ce n'était là qu'un prélude aux élans de son inépuisable générosité ; il médita le projet d'employer

Digitized by Google

Chapelle de Carpentras.

les revenus de son évêché à une œuvre vraiment digne de lui. En peu d'années un hôtel-Dieu grandiose, magnifique, empreint de cette architecture noble et sévère que le fondateur avait remarquée dans les monumens de Rome, s'éleva par ses soins sur un emplacement spacieux et aéré, au midi de Carpentras. « On chercherait vainement ailleurs, dit l'auteur que j'ai déjà » cité, dans les monumens de ce genre, même dans » ceux des plus grandes villes de France, une façade » plus simple et plus noble, des cours plus régulières, » surtout un plus bel escalier, une plus élégante cha» pelle, des corridors plus spacieux, des salles pour » les malades plus aérées, une pharmacie plus propre, » et dans tout le corps du bâtiment, une plus noble » simplicité, et des voûtes qui réunissent mieux à la » hardiesse, l'élégance et la solidité. » Là, l'humanité souffrante vint chercher des soulagemens à ses misères, et ce ne fut plus comme auparavant dans des salles infectes que le pauvre reçut des secours, mais sous les voûtes élevées d'un palais, au milieu de serviteurs empressés, ou de saintes filles vouées au soulagement de leurs frères.

Nous ne suivrons pas d'Inguimbert dans tous les actes de sa vie, ce serait une tâche trop au-dessus de celle que nous nous sommes imposée; nous nous contenterons de dire seulement que le reste de ses jours fut consacré à des œuvres de bienfaisance, et qu'il mourut pauvre parce qu'il avait tout donné: sa mort arriva le 6 septembre 1757.

Si vous visitez Carpentras, allez voir l'Hôtel-Dieu et agenouillez-vous dans la chapelle où, nuit et jour, une lampe répand sa lueur incertaine sur un pâle tombeau. Là repose d'Inguimbert.

Léon Morel.

Nota. M. d'Inguimbert a eu des imitateurs à Carpentras. Mademoiselle de Saint-Veran, sa petite-nièce, consacra son bien et sa fortune à secourir les familles pauvres. De nos jours, mademoiselle Guillaume, héritière de mademoiselle de Saint-Veran, continue les bienfaits du saint évêque et de sa nièce, avec un zèle et une piété admirables.

Digitized by Google

NOTICE HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE

SUR

LE CHATEAU DES COMTES DE TOULOUSE,

Aujourd'hui Hôtel-de-Ville de Montauban.

Il existe peu de documens sur le Château des Comtes de Toulouse. Nos bons aïeux, qui ont si minutieusement enregistré dans les archives de la ville les moindres détails de l'administration communale, n'ont jamais daigné s'occuper du castel féodal, dont le soin regardait exclusivement le souverain. Aussi, quelques rares passages historiques, quelques ruines échappées aux ravages du temps, voilà les seuls matériaux dont nous disposons pour recomposer son histoire. Mais nous vivons dans un siècle fécond en recherches historiques et archéologiques. Partout on fouille, on scrute péniblement les temps passés, pour rattacher les époques les unes aux autres, et remonter ainsi, d'âge en âge, aux périodes les plus reculées. Au milieu de cette tendance générale, nous ne pouvions rester stationnaires. Nous avons donc essayé de soulever un coin du voile qui recouvre notre mystérieux passé, et, d'après le résultat de nos explorations, nous croyons pouvoir avancer que le château des comtes se rattache à l'ère romaine. On jugera maintenant si les preuves que nous donnons à l'appui de notre opinion sont assez positives.

Il est hors de doute qu'une voie romaine principale (*via militaris*) allait de *Tolosa* (Toulouse) à *Divona* (Cahors), en passant par *Fines* et *Cosa* (Cos). (1) Que *Fines* occupât l'emplacement de Montauban ou bien celui de Bressols, ainsi que le veulent Sanson et M. Du Mège, ce fait est pour nous d'une médiocre importance. Nous admettons même volontiers l'existence de *Fines* sur le territoire de Bressols; mais nous demanderons si c'est bien de cette localité que Théodulphe a entendu parler dans les vers suivans :

Nempè Tolosani locus est rurisque Cadurci
Extimus; hoc finit pagus uterque loco.
Illic campus inest, etc.

Pour répondre convenablement à cette question, il est essentiel d'être fixé sur la position des frontières du pays Toulousain et de celui des *Cadurci*. Voici comment s'exprime à ce sujet l'auteur de la *Vie de Saint Théodard*, en parlant de *Mons-Aureolus* (Montauriol).

« Ad cujus montis radices, fluvius quidam decurrit, » quem indigenæ regionis ipsius *Tasconem* vocant; » *hic suo decursu confinia Tolosani Caturcensisque ruris,* » liquido dirimit patenter influxu, qui a prædicto monte » recedens, post modicum terræ spatium, Tarno im- » mergitur flumine. »

D'un autre côté, nous lisons dans l'*Histoire générale de Languedoc* (1) :

« Le Tescounet sépare le Quercy du Toulousain, » depuis sa source et le lieu de Monclar, jusqu'à sa » jonction avec la petite rivière du Tescou, après Saint- » Nauphary, dans le Toulousain. Cette rivière sépare » ensuite les deux provinces jusqu'à son embouchure » dans le Tarn, à Montauban; et le Tarn sépare le » Quercy de l'ancien Toulousain, depuis Montauban » jusqu'à la pointe de Moissac, où il se jette dans la » Garonne. »

Fines, ou Bressols, se trouve à 6 kilomètres et demi de l'embouchure du Tescou : il est donc évident que le passage de Théodulphe ne peut se rapporter à ce bourg, à cause de sa distance de *l'extrême* frontière (locus extimus). Il y avait donc près de Montauban, ou probablement sur une partie de son assiette, un *lieu*, un *poste*, un bourg enfin, peu important sans doute, dont le nom, pour cela même, n'a jamais été mentionné, et s'est perdu comme tant d'autres. L'existence de ce bourg une fois admise, il y aurait de l'inconséquence à supposer qu'il ait pu être bâti à une grande distance d'une voie, s'il ne l'a pas été sur la voie même, ce qui est plus croyable. Ainsi, toutes les probabilités se réunissent pour nous faire penser que la voie ne pouvait guère passer loin de la ville actuelle. Et ce qui nous confirme dans cette opinion, c'est un acte de 1314, que nous trouvons dans les archives de Montauban. (*Livre rouge f.°* 112).

Cet acte contient la division de Montauban en *gâches*, ou quartiers, et s'exprime en ces termes :

« Item, li digs cossols limitero los termes de cascuna » gacha, et la maniera que seg; so es assaber. »

« La partida de la gacha de Montmirat, del flum » de Tarn, tro al *cami Romio* tro al cami de La- » mat, etc., etc. »

(1) Cette voie est marquée sur la *Table Théodosienne* ou de *Peutinger*.

(2) Note VIII. *Sur les limites de la Gaule Narbonnaise*, t. 1, p. 493.

Digitized by Google

D'après la signification donnée au mot *Romio*, par tous les Archéologues, et notamment par M. Du Mège dans plusieurs passages de son *Archéologie Pyrénéenne*, et dans les *additions et notes* des Livres II et V de l'*Histoire générale de Languedoc*, (1) il est donc permis de conclure qu'il y avait, au XIV^me^ siècle, des restes considérables d'une voie romaine, vers l'emplacement actuel du théâtre. On ne peut douter que cette voie ne soit bien celle de *Tolosa* à *Divona*, si on étudie les lieux avec attention. Les Romains, de préférence, établissaient leurs voies sur les hauteurs, et la direction de celle-ci ne pouvait, à cause de la configuration des terrains, être guère différente de celle de la rue *Cour de Toulouse*. Elle se dirigeait ainsi directement vers Cosa (Cos), et d'un autre côté elle venait aboutir à la rive droite du Tarn, à quelques pas du pont actuel.

On conçoit maintenant l'existence de constructions romaines vers cette partie. Le passage du Tarn, servant de limte au pays des Cadurci et à la Narbonnaise première, devait être un point beaucoup trop important pour qu'Agrippa, lorsqu'il couvrit la Gaule méridionale de fortifications, laissât ce poste sans défense et négligeât de faire bâtir, à côté de la voie, un fort ou *Castellum*, qui commandât le passage de la rivière.

Eh bien! ce *Castellum* a existé, et aujourd'hui encore, dans les parties souterraines de l'Hôtel-de-ville, on peut remarquer les restes d'une galerie romaine. Elle n'appartient pas, sans doute, au siècle d'Auguste, car la mauvaise pâte et la forme grossière des briques attestent une époque de décadence, et font présumer qu'elle date de l'époque Mérovingienne; mais il est probable qu'elle a été élevée sur les ruines du *Castellum* d'Agrippa, détruit pendant les invasions des Barbares. Du reste, et bien que nous ne donnions pas ce fait comme une preuve concluante, nous devons faire remarquer que, lorsque l'on creusait les fondemens du quai actuel, on trouva parmi quelques débris, et à trente pas de là, une monnaie d'argent de Tibère. Cette monnaie, que nous avons sous les yeux, n'est pas rare dans nos contrées : elle offre d'un côté la tête de ce prince couronnée de lauriers, avec cette inscription : TI. CÆSAR. DIVI AVG. F. AVGVSTVS. et au revers, l'empereur assis, tenant de la main droite une haste, de la gauche une palme, et en exergue, PONTIF. MAXIM.

Il est encore une preuve indirecte de l'existence, sur ce point, de la voie romaine, et par contre, du *Castellum* : c'est la découverte que nous avons faite, il y a peu de temps, des ruines d'une *villa* romaine, à 1100 mètres du pont, et à droite de la rampe qui conduit du Cours à Albarèdes (2). On sait que les Romains construisaient toujours leurs *villæ* à une certaine distance des voies publiques (3), auxquelles ils rattachaient leur habitations par un *diverticulum*, chemin de traverse arrangé avec du gravier (1). M. Du Mège (2), et M. le Baron Chaudruc de Crazannes (3), à l'aspect des massifs considérables de *Statumen* et *Rudus*, ou mortier mélangé de cailloux et de briques (4), dont le sol est couvert, ont pris mal à propos ces débris pour les restes de la voie de *Tolosa* à *divona*. Une étude plus sérieuse de la localité les eût, sans doute, empêchés de commettre cette erreur. En effet, indépendamment de la disposition horizontale de ces massifs, relativement à la proximité de la rivière, et à la déclivité des terrains environnans, leur absence se fait remarquer à quelques pas de distance, malgré les fouilles que nous avons opérées à l'entour. Puis, dans toutes les voies Romaines, le *Statumen* et le *Rudus* sont toujours surmontés de deux autres couches, nommées *Nucleus*, et *Summum dorsum* ou *Summa crusta* (5), qui forment au-dessus des premières une épaisseur de 11 à 12 pouces. Ici, il n'existe aucun fragment de ces couches supérieures. Enfin, des murs que l'on voit encore, un nombre considérable de briques et de tuiles à rebord, qui, par leur fini et la beauté de leur pâte, datent évidemment des beaux siècles de l'empire Romain, des fragmens de Serpentine (marbre vert très-précieux), tout, jusqu'à ces massifs même dont les Romains formaient le sol des *villæ*, et qu'ils enrichissaient de mosaïques, atteste l'existence d'une délicieuse *villa*, élevée par quelque riche patricien de Rome au milieu des obiers du Tarn.

Mais laissons de côté ces époques reculées, et hâtons-nous d'arriver en plein moyen-âge, au milieu du XII^e^ siècle. Il régnait alors dans les masses une sourde agitation, symptôme précurseur d'affranchissement, et la société était comme tourmentée par le besoin d'une réorganisation plus en rapport avec les intérêts privés et généraux. Montauriol n'était pas resté en arrière du mouvement général; mais on pouvait déjà prévoir que, si le peuple gagnait quelques garanties à son émancipation future, cette révolution serait encore plus favorable à l'ambition des grands feudataires, dont la puissance s'accroîtrait bientôt de tous les pouvoirs arrachés aux petites féodalités. Aussi, Alphonse, comte de Toulouse, qui avait jeté un œil de convoitise sur les terres de l'abbé de Saint-Théodard, attendait-il avec impatience le moment favorable pour les ajouter à ses vastes domaines. Promesses, usurpations, il ne négligea rien pour précipiter les évènemens en sa faveur, et l'année 1144 vit s'élever, sur les ruines du *Castellum* romain, un château-fort (*livre rouge*, *f.°* 105), autour duquel vint se grouper la population de Montauriol, libre du joug de l'abbé, et riche de franchises municipales.

Il ne borna pas là ses empiètemens, car il fit construire en même temps, sur les terres du Moûtier de Saint-Théodard, deux autres châteaux situés à

(1) Nouvelle édition, grand in-8°, chez J.-B. Paya, éditeur.

(2) Albareda signifie, en langue romane, un lieu planté d'obiers, *albar*. (Lexique roman de Raynouard, tome II, p. 50).

Prats, o aigas, o *Albaredas*.
(Titre de 1271, arch. de la mais. de Lentillac.)

(3) Strab. v. p. 180.

(1) Cic. ad. Q. frat. III.

(2) Voyage archéologique et littéraire dans le département de Tarn-et-Garonne, p. 6.

(3) Tableau archéologique des monumens historiques du département de Tarn-et-Garonne.

(4) Bergier, chemins de l'empire Romain.

(5) Statius Sylvius, IV, 3 v, 40.

Digitized by Google

peu de distance de celui qui nous occupe, ainsi qu'il résulte du passage suivant de la lettre du pape Eugène III à Arnaud, archevêque de Narbonne, et à Raymond, évêque de Toulouse.

« Duo castra in alodio ipsius monasterii, et tertium » in terrâ quam ipsemet MM. CC. solidorum eidem abbati » vendiderat, ausu sacrilego construit. »

Il n'existe pas un seul débris de ces châteaux, et sauf celui dont nous esquissons l'histoire, on a oublié jusqu'à leur emplacement. Il était curieux néanmoins de retrouver leur trace. Pour y parvenir, nous avons fouillé dans nos archives avec un soin minutieux, et voici quel a été le résultat de nos recherches.

Nous trouvons au *Livre des Sermens*, f.° 123, un acte de 1257, dans lequel il est dit : « Que las terras » que so *al deimon de l'Almoina, e'l fieu de Mosenhor* » *lo Comte*, que no solio donar deime, sian en aquela « meteicha composicio. »

D'un autre côté, le *Livre rouge*, f.° 23, renferme un acte d'échange d'un terrain, fait en 1278, entre Bernard de Malemort, abbé de Saint-Théodard, et les Capitouls de Montauban. On y lit le passage suivant :

« D'aquel cazal e de la terra que es entre la via » sobredicha, per on hom va al dig mostier de S. Au» zart, dreg a la porta de S. Johan, e'l rio de Tesco, » e *entr'els paredals de l'Almonia*, e'l valat del torn » del dig mostier, obs a far, e a sagrar, e a benezir » ciminteri a sebelhir los habitans e las gens de Mont» alba, et a far lo ramplam, et a sebelhir aquels mortz » que no's podo, e no's devo metre en terra sagrada. »

On voit que les comtes de Toulouse possédaient un fief, un domaine appelé l'*Almoina*.

Cette propriété, dont les *paredals* (murailles, remparts), limitant le terrain cédé par l'abbé de Saint-Théodard pour le cimetière de la ville, devait se trouver à peu près sur le point où s'élève aujourd'hui la belle maison de M. de Granès, ancien maire de Montauban. Ne serait-ce pas là un des trois châteaux dont parle le pape Eugène; et Alphonse, qui s'était emparé, sans scrupule, des terres de l'abbé, n'aurait-il pas poussé l'audace jusqu'à le braver, en construisant un fort aux portes de l'abbaye?

Nous regrettons que le seul passage que nous trouvons dans les archives, à l'occasion du second château, ne présente pas le même caractère de plausibilité. Voici ce que nous lisons (*Livre Rouge, f.°* 21), dans un acte du 5 juillet 1235, par lequel, Raymond, comte de Toulouse, baille à fief à Guillaume tout ce qu'il a sur les deux rives du Tarn.

« Quod habet apud Montem Albanum, super aquam » Tarni, cum omni pertinemento, scilicet, totam suam » medietatem, quam Comes ibi habebat et possidebat, » sicuti tenet, de aquâ Tesconis, usquè ad Pissotam, « quæ est inter Castellare Domini Comitis, et Cas» tellare Bernardi Raymundi, etc. »

Ce *Castellare*, ou Château, situé à peu près vers l'emplacement actuel du couvent des Carmélites, se trouvait, ce nous semble, beaucoup trop rapproché de celui qui est en tête du pont, pour que les comtes de Toulouse n'en prissent pas ombrage; ne serait-il pas plutôt un des trois châteaux, que les comtes auraient antérieurement baillé à fief à Bernard Raymond?

Du reste, il est remarquable, que ces deux forts, si leur position était ainsi démontrée, auraient été admirablement situés pour la défense des habitans placés sous la protection de celui qui occupait le milieu.

Quant au troisième château, celui que nous décrivons, son enceinte formant un carré long, comprenait l'Hôtel-de-ville actuel, avec ses dépendances, la partie de la rue qui lui fait face, les maisons situées à droite de la rue du pont, et enfin la Maison d'Arrêt. Il occupait une superficie de 130 mètres de long, sur 55 de large.

André du Chesne, dans ses *Antiquités de toute la France*, prétend que les bâtimens joignant le pont n'étaient jadis autre chose qu'un couvent de religieuses. D'un autre côté, Perrin (page 18) et Le Bret (page 229) dans leur histoire de la ville de Montauban, semblent restreindre l'étendue du Château dans l'espace que la Maison d'Arrêt couvre aujourd'hui.

Nous ne nous arrêterons pas à la première assertion qui tombe d'elle-même, et nous répondrons à la seconde, que le château des comtes, était réellement situé à côté du pont, comme le témoignent les restes que l'on voit encore dans les parties basses de l'Hôtel-de-ville, et Le Bret, lui-même, lorsqu'il dit (page 378) que M. de Berthier obtint du Roi, pour élever son palais Episcopal, les masures de l'ancien Château des comtes de Toulouse, *qui est à la tête du pont*. Ainsi, les passages de ces deux auteurs prouvent seulement une chose, c'est que le château était formé de deux immenses corps de logis, ou plutôt comme de deux châteaux, situés, l'un sur l'emplacement de l'Hôtel-de-ville, l'autre sur celui de la Maison d'Arrêt, et séparés tous deux par des cours et des jardins. Notre opinion est du reste, confirmée par une lettre de Philippe le Bel, du 25, janvier 1306, qui cède à la ville, une partie des jardins et des bâtimens du Château, pour agrandir la rue du pont, (*Livre Armé f.°* 33).

Ces deux corps de logis, confondus sous les dénominations de *Castel del Comte*, avant et long-temps après la fondation de la ville, ainsi que le disent Perrin (page 17) et plusieurs actes insérés au *Livre des Sermens*, puis sous celle de *Castel real*, depuis la réunion de la comté de Toulouse à la couronne, prirent chacun un nom distinct lorsque le percement de la rue des Bains les eut tout à fait séparés. Une erreur populaire donna dès lors le nom de *Château Renaud* à la partie construite sur la rive du Tarn. De nos jours, le peuple montre encore encastrée dans la tourelle qui flanque le pont, une tête de pierre, grossièrement sculptée, qu'il appelle la *Tête de Renaud*.

Quant à l'autre partie, elle a conservé intact son deuxième nom, et il n'est pas un seul habitant de la ville qui ne l'appelle encore *lo Castel real*.

Ce serait ici le cas de détailler tous les documens historiques qui se rattachent au Château, mais nous avons pensé que, son histoire se liant essentiellement à celle de la ville, ce serait tomber dans des redites au moins inutiles ; aussi, nous nous contenterons de tracer un aperçu rapide des principaux faits dont ses murs ont été le théâtre.

Le Castel demeura occupé jusqu'à 1214 par les Viguiers des comtes de Toulouse, et par les hommes d'armes qui leur étaient nécessaires pour l'exécution de

Digitized by Google

leurs arrêts. Le fidèle allié de Raymond VI, Raymond Roger, comte de Foix, et son fils Roger Bernard, s'y jetèrent en 1209 avec des troupes d'élite, pour le défendre contre les entreprises de Guy, frère de Simon de Montfort, et de Baudouin, frère du comte de Toulouse.

Quatre ans après (1213) ce même Baudouin, trahi par Ratier de Castelnau, était amené à Montauban par les Routiers, et plongé en attendant son supplice, dans les cachots du Château, « fort qui estoit au comte » Tolosain, où le tenant en prison, les Routiers atten» doient sa venue. » (1) Raymond vint en effet, et on sait quelle fut la mort terrible qu'il fit subir à son frère.

L'année suivante (1214) la paix fut conclue entre Pierre de Bénévent, légat du Pape, et le comte de Toulouse. Les Montalbanais dûrent se soûmettre et ouvrir les portes du Château et de leur ville aux troupes de Simon de Montfort; mais ils n'en demeurèrent pas moins fidèles à Raymond VI, et quatre ans après (1248), en apprenant la mort du chef des Croisés, ils se soulevèrent, et chassèrent la garnison de la ville et du château.

Le comte de Foix et son fils y rentrèrent bientôt après avec leurs Routiers, et le château fut dès-lors en mesure de lutter contre les troupes d'Amauri de Montfort, qui l'assiégeait vigoureusement.

Mais celui-ci ne tarda pas à céder ses droits au roi de France. Raymond VII, épuisé par les guerres passées, ne pouvait long-temps disputer la victoire à son suzerain. Il fut vaincu (1228) et réduit à signer l'humiliant traité de Paris. Par suite de ce traité, le château et la ville de Montauban furent momentanément occupés par les soldats d'Imbert Beaujeu.

A partir de cette époque jusqu'en 1361, l'histoire se tait sur le château des comtes. Tout ce que l'on peut dire, c'est que, après avoir été occupé jusqu'en 1271 par les Viguiers de Raymond VII et d'Alfonse, comtes de Toulouse, il devint le siège définitif des Viguiers des Rois de France, et bientôt après la demeure des Officiers du sénéchal (dans la partie que remplace la Maison d'Arrêt; c'est là, du reste, qu'avaient lieu toutes les prestations de sermens).

Plus tard, en 1361, par suite du traité de Brétigny et des ordres formels du Roi Jean, Montauban ouvrit ses portes aux Anglais. Jéhan Chandos, connétable d'Aquitaine, ayant pris possession au nom d'Edouard III de la ville et du château, y laissa en garnison 500 lances, commandées par Jéhan Trivet, qui fut créé gouverneur en 1366. Ce fut alors, sans doute, que ce gouverneur, ayant trouvé le castel ruiné par près de 150 ans de guerres, le fit reconstruire en grande partie, et bâtir la grande salle souterraine qui existe encore de nos jours.

L'histoire ne fait pas mention de ce fait, mais nous en trouvons la preuve dans la présence d'un écusson aux armes d'Angleterre, écartelées et semées de France, que nous avons découvert sur la voûte de cette même salle.

(1) Guerre des Albigeois, par le moine Pierre de Vaule-Sernay, traduction d'Arnaud Sorbin, p. 143.

Notre opinion est fondée sur ce que, dès 1328, Edouard avait pris les armes et le titre de roi de France. Un article du traité de Brétigny le contraignit, à la vérité, à y renoncer par lettres-patentes données à Calais en 1360. Mais ce prince, aussi peu soucieux que l'est aujourd'hui la nation anglaise de la foi des traités, n'en continua pas moins à se séparer d'un titre et d'armes qui ne lui appartenaient plus. L'écusson du château est là, comme une preuve matérielle de la mauvaise foi britannique, comme aussi il témoigne que la reconstruction du castel n'a pu avoir lieu à une autre époque, car avant 1361 les Anglais n'étaient jamais entrés dans Montauban, et huit ans après (1369) ils en furent chassés par la population.

Ils occupèrent néanmoins le château une seconde fois en 1414, mais ils ne purent s'y maintenir que fort peu de temps.

Quelques années après (1441) Charles VII, s'il faut en croire Lafaille, et Guillaume Bardin, voulant témoigner aux Montalbanais toute la satisfaction que lui faisait éprouver leur admirable conduite pendant les guerres des Anglais, réunit dans le château royal les Etats du Languedoc, sous la présidence de Bernard de Laroche, évêque de Montauban.

Vers 1470, Louis XI, par lettres-patentes, transféra les prisons du château consulaire au château royal, dans la partie où elles sont encore aujourd'hui. Plusieurs actes de 1542, insérées aux archives de la ville, parlent des *Gardes des Carces* du château, et des tortures que l'on y infligeait aux criminels.

Les Etats du Quercy s'y assemblèrent le 4 août 1548.

Plus tard (9 septembre 1574), alors que le pays était violemment divisé par les guerres religieuses, les calvinistes, maîtres de Montauban, tinrent dans le château royal, une assemblée des seigneurs protestans de la province. Les mémoires sur Montauban, faisant suite à l'histoire de Perrin, qualifient cette réunion d'assemblée des Etats du Quercy, mais il est évident, à la simple lecture des noms qui figurent au procès-verbal, que les catholiques s'abstinrent d'y assister, si du moins ils y furent convoqués.

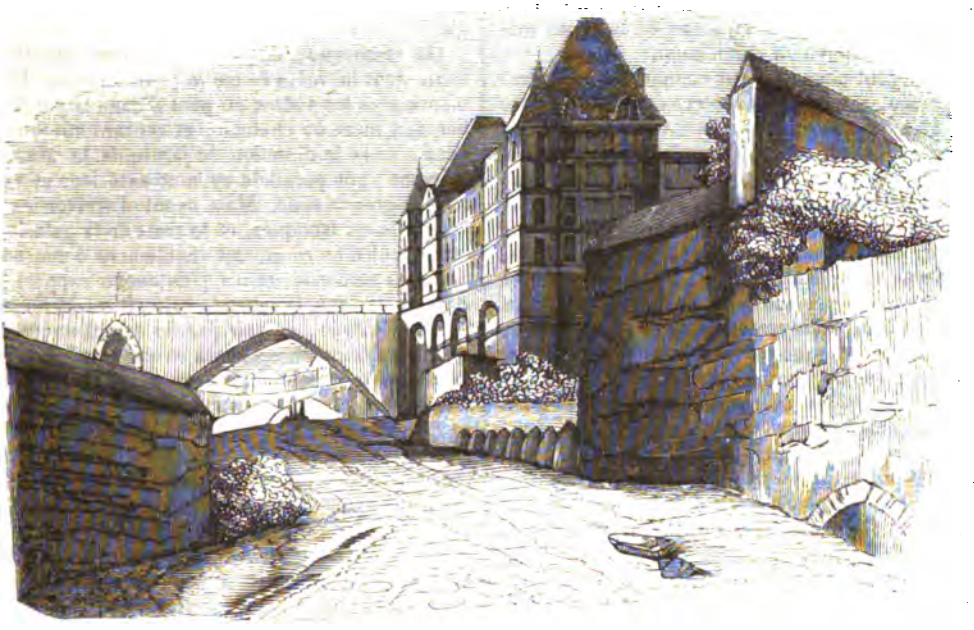
Une période désastreuse commença pour le château des comtes quelque temps après, pendant les guerres de religion. Abandonné insensiblement, du moins quant à la partie occupée aujourd'hui par l'Hôtel-de-Ville, il n'offrit plus bientôt que des monceaux de ruines. Sa démolition doit être attribuée à la pénurie des matériaux qu'éprouvaient les Montalbanais, et à la nécessité où ils se trouvaient d'augmenter ou de réparer à chaque instant les fortifications de leur ville.

Le coup de grâce lui fut donné en 1600, pour en faire servir les briques à la construction de portes et de ravelins dans le faubourg Villebourbon. Cependant une partie du château, celle qui est occupée par la maison d'arrêt, fut à peu près respectée, et bientôt reconstruite, car le présidial y fut installé en 1632.

Plus tard, en 1662, Pierre de Berthier, évêque de Montauban, choisit et obtint du roi l'emplacement encore obstrué par les ruines du castel, pour y faire construire l'édifice que nous y voyons aujourd'hui, et dont il fit son palais épiscopal.

Ce bâtiment conserva sa destination jusqu'à la révo-

Digitized by Google



Hôtel-de-Ville de Montauban.

lution. Le comte de Provence, depuis Louis XVIII, y logea pendant son séjour à Montauban, en 1776. Devenu propriété nationale pendant la tourmente révolutionnaire, l'évêché fut affecté, le 26 février 1791, à l'administration municipale, et devint Hôtel-de-Ville. Sa destination est encore la même aujourd'hui.

Nous avons fort peu de choses à dire, dans la description que nous allons donner du château, sur la partie occupée aujourd'hui par la maison d'arrêt. Les constructions primitives ont entièrement disparu du sol; mais si l'on pouvait admettre de simples conjectures, il y aurait quelque raison de penser que le donjon devait se trouver de ce côté là, d'abord parce que c'était le lieu le plus élevé du Castel, et puis, parce que la nouvelle ville s'étant toute groupée dans cette direction, il était de rigueur que cette partie du château fut une des mieux fortifiées.

Les prisons établies sous Louis XI existent encore; mais elles n'offrent absolument rien de remarquable. Quant aux constructions qui s'élèvent au-dessus du sol, une petite partie, celle qui donne sur la rue de la Mairie, est toute récente, et le reste appartient au dix-huitième siècle; mais le tout ensemble ne mérite pas de fixer un instant l'attention.

Il n'en est pas ainsi de l'Hôtel-de-Ville. Cet édifice, simple, mais gracieux, dont la terrasse s'étale du côté de la rivière, sur quatre arcades élancées, et qui dresse majestueusement en tête du pont ses deux pavillons au comble aigu, flanqués de tourelles, flatte l'œil par ses belles proportions, et ajoute au charme indéfinissable du paysage.

Ses bâtimens forment un carré un peu long, dont les angles sont occupés par quatre vastes pavillons saillans, et le centre par une cour. La porte d'entrée, qui donne sur l'ancienne rue des Bains, est d'un style fort simple, mais d'un bon effet. Le grand escalier de pierre, que l'on voit dans le corps de logis de droite, est surtout remarquable comme œuvre d'art. Il conduit d'un côté à la bibliothèque de la ville, et d'un autre, dans une salle assez vaste qu'on a décorée du nom de Musée, parce qu'elle renferme deux tableaux assez médiocres et quelques portraits de rois de France. Il est vrai qu'en passant dans la salle voisine, qui occupe tout le corps de logis du milieu, on est un peu dédommagé par une assez belle collection de plâtres modelés d'après l'antique.

Si l'on descend par ce même escalier dans les parties souteraines de l'Hôtel-de-Ville, on passe d'abord devant une galerie voûtée renfermant deux prisons et l'arsenal. Plus se trouve une petite chambre carrée, et dans une de ses faces, une porte qui conduit sous les voûtes du pont. On entre de là dans une seconde salle voûtée, appartenant à l'ancien château. Cette salle est formée par la base d'une tour carrée. Les constructions d'Alphonse s'y présentent partout, étayées de celles du gouverneur anglais Jehan Trivet, et de cons-

Digitized by Google

tructions plus modernes, faites probablement par M. de Berthier, lorsqu'il fit bâtir son palais épiscopal sur les masures du castel. Dans un des angles se trouve la porte d'une tourelle renfermant un escalier en briques, dont les spirales s'élèvent encore au niveau de la terrasse. De là, on descend par une porte ogivale, dans une vaste salle qui occupe le corps de logis du milieu et la base du pavillon méridional.

Cette salle, dont nous ignorons complètement la destination passée, a vingt-huit mètres de long sur onze de large. Elle est divisée en trois travées par des piliers engagés, qui du sol inférieur s'élèvent jusqu'à la naissance de la voûte, et reçoivent la retombée des nervures en briques qui en forment l'*ossature*. La voûte est de forme ogivale, et divisée dans l'entre-deux des nervures principales par deux nervures plus petites, qui se croisent au milieu, et vont retomber sur des culs de lampe en pierre sculptée, adhérant aux faces latérales des piliers, mais presque tous en mauvais état. Le croisement est masqué par des écussons en pierre, dont deux sont parfaitement conservés. Le premier porte probablement les armes de Jehan Trivet : *Un lion rampant, armé, lampassé, et chargé en cœur d'une étoile.* Le second, qui figure sur le croisement de la dernière travée, est surmonté d'une couronne un peu fruste, dont le cercle paraît avoir été semé de fleurs de lys et de croix ; il offre *les armes d'Angleterre, écartelées et semées de France.*

Cette salle communique avec les bords du Tarn par une porte située dans la première travée de droite. Elle est éclairée dans le fond et du côté de la rivière, par quatre fenêtres, dont deux sont romanes, c'est-à-dire carrées, et divisées dans le milieu par une colonnette. La disposition irrégulière de ces fenêtres, et leur direction extérieure, qui n'est pas exactement parallèle à la direction du mur intérieur, semblent indiquer, de concert avec le style de leur architecture, qu'elles appartiennent aux constructions primitives, faites par le comte Alphonse.

La grande salle a dû être divisée en trois parties, à une époque que nous ne pouvons préciser. On distingue encore aux deux nervures principales de la voûte des traces des murs de séparation, qui plus tard furent détruits.

Une porte qui se trouve dans la troisième travée de gauche, conduit dans trois petites salles souterraines, voûtées en ogive, et au pied d'un escalier en briques dont les marches sont bordées de traverse de chêne, par lequel on communiquait jadis avec les parties supérieures du castel. Ces salles n'ont de remarquable qu'une informe cheminée gothique, placée dans un angle.

On remarque, de plus, une longue galerie souterraine dont la voûte forme le plein ceintre. Elle commence sous les voûtes du pont, dans la partie qui est liée aux murs du château, et courant sur un plan incliné, dans la direction du jardin de la Mairie, elle suit une ligne parallèle au mur extérieur et va passer sous la grande salle. Mais avant d'arriver en cet endroit elle est tronquée, et le reste de la galerie qui s'élargit tout d'un coup, est visiblement d'une construction plus moderne, et n'a plus aucun rapport avec le boyau antérieur. D'un autre côté, il est facile, en examinant l'entrée, de voir par les arrachemens du mur, qu'elle ne commençait pas là et que la galerie s'étendait au contraire plus loin, dans la direction du quai actuel. Toutes ces observations, jointes à celle de l'état des briques qui sont du plus grand échantillon, et à celle du ciment composé de sable, de cailloux, de tuile pilée et de chaux pure, nous confirment dans l'opinion que nous avons déjà émise, c'est-à-dire que ce fragment de galerie est de construction romaine.

Une tradition populaire, et fortement enracinée dans les esprits, veut qu'un *tunnel* passe sous la rivière et aille déboucher, suivant les uns, dans la forêt de Montech; suivant les autres dans le château de Montbeton. Nous n'avons ni à défendre ni à attaquer cette tradition, qu'aucun fait venu à notre connaissance n'autorise. Pour avoir à ce sujet une opinion arrêtée, il serait indispensable de faire enlever de la galerie que nous venons de décrire, les couches épaisses d'alluvion dont le Tarn l'a presque comblée.

C'est là tout ce qui subsiste encore de ce château bâti à quatre reprises différentes, de ce berceau de Montauban ! La grande salle est aujourd'hui flétrie sous le nom de *grand magasin*; on y empile le bois provenant de l'émondage des arbres des promenades publiques; quant au vestibule qui y conduit, nous n'avons pas le courage de dire à quel ignoble usage il est affecté !

DEVALS aîné.

ABBAYE DE BOULBONNE.

Parler aujourd'hui d'un couvent de France, c'est décrire une ruine, d'affreux décombres, séjour de solitude et de mort. En vain le voyageur chercherait quelqu'un de ces antiques monumens, ils ont presque tous croulé sous les coups des révolutions. A peine trouve-t-on quelque partie de ces pieux asile, qui soit échappée aux ravages; et si un cloître, une aile subsiste encore au milieu des débris, ces restes imposans ne font qu'ajouter à la tristesse qui les environne. Les temps de 93 semblent peser toujours sur ces demeures abandonnées, et à la vue de cette désolation, au milieu de ce silence funèbre, on sent le cœur se remplir d'une profonde mélancolie. Le pauvre, en voyant ces ruines, se souvient du pain qu'on y distribuait tous les jours; le malade, abandonné, des secours dont on l'a privé; le voyageur, surpris par la nuit, de l'hospitalité généreuse qu'il y recevait. Dénué de tout secours, l'artiste regrette, du fond de son atelier, ces temps heureux où les Rubens, les Vandyck, les Poussin parcouraient les royaumes, trouvant dans chaque monastère une hôtellerie toujours ouverte.

Parmi ces monceaux de décombres qui couvrent ça

Digitized by Google

et là la France, on voit dans le département de la Haute-Garonne, près du village de Cintegabelle, un couvent à demi détruit, l'abbaye de Boulbonne. Situé entre Lers et l'Ariége et au confluent de ces deux rivières, on dirait, au premier abord, que le monastère est dans une île; mais on ne tarde pas à reconnaître son erreur.

A quelques pas du rivage, à peu près à égale distance des deux courans, le couvent s'élève sur un large plateau qui paraît être le prolongement et le terme de la plaine de Mazères. Mais lorsqu'on descend sur ses bords, du côté de Cintegabelle, on ne saurait rien apercevoir au-delà des flots, à cause de la quantité d'arbres qui croissent tout le long à une très-grande hauteur. Cependant, si avant de passer la rivière on tient à voir l'édifice d'un point éloigné, d'où l'on en puisse bien saisir l'ensemble, si l'on veut en même temps jouir d'une vue immense, on n'a qu'à gravir la colline au pied de laquelle coulent les eaux de Lers; du haut de ces sommets le coup-d'œil est ravissant: on aperçoit à ses pieds les ruines pittoresques de l'abbaye, les flots des deux rivières qui se réunissent en bouillonnant, et dont on suit au loin dans la campagne les sinueux détours; plus loin, le village de Cintegabelle avec son clocher en pointe, et son calvaire en amphithéâtre. La vaste plaine d'Hauterive se déroule ensuite dans le lointain, et offre aux regards une longue suite de collines dont les croupes arrondies et élevées par degrés semblent servir de piédestal aux Pyrénées qui dominent ce tableau de leurs sommets éblouissans. Le plus grand silence règne dans ces lieux, où l'on n'entend d'autre bruit que la chute de Lers dans l'Ariége, et la voix du batelier qui passe les voyageurs d'un bord à l'autre.

C'est dans cette paisible solitude qu'une communauté de religieux de l'ordre de Cîteaux, vint fonder en l'année 1652, le monastère dont il ne reste plus aujourd'hui que les ruines. Mais long-temps avant cette époque il avait existé, à trois quarts d'heure de là, un couvent du même nom, très célèbre autrefois dans ces contrées, et qui fut renversé par les protestans au seizième siècle, l'ancienne abbaye de Boulbonne. C'est à cette antique maison que remonte l'origine du couvent dont nous écrivons l'histoire. Fondé en l'année 1129, dans un lieu appelé Trémésaigues, ce monastère avait eu des protecteurs très-célèbres. Des rois d'Aragon, plusieurs comtes de Foix et d'autres puissans seigneurs le comblèrent de leurs dons. En 1140, Alphonse, roi d'Aragon, voulut en être le soutien; et nous voyons, quelques années après, Roger, comte de Foix, lui livrer toute sa forêt de Boulbonne. Excités par de tels exemples, beaucoup d'autres seigneurs, et jusqu'à de simples particuliers, lui léguent de vastes domaines. Parmi ceux-ci figurent les noms d'Isarn de Verfeil, et de Jourdain de l'Ile. Plusieurs monastères prirent bientôt naissance de cette abbaye, et s'étendirent, s'il faut en croire la chronique, en Espagne et jusque dans la Grèce. Mais l'abbaye-mère brilla seule d'un véritable éclat. On y vit paraître des hommes remarquables, non-seulement par leurs vertus, mais encore par leurs talens et l'étendue de leur savoir. C'est de son sein que sortit le célèbre Jacques Fournier, qui fut élevé sur le saint siége en 1334, sous le nom de Benoît XII, et Guillaume-le-Court, qui après avoir été long-temps abbé, fut admis au nombre des cardinaux en 1338.

Des hommes distingués par leur naissance et le rang qu'ils occupaient dans le royaume, vinrent plus d'une fois chercher dans ce monastère cette paix de l'âme ignorée de la foule. Il n'était pas rare de voir des seigneurs qui, renonçant à leurs terres et à la vie bruyante de leurs châteaux, venaient, appuyés sur le bâton du pélerin, frapper à la porte de l'abbaye, et s'y renfermer pour n'en plus sortir. Les actes du couvent font mention d'un comte de Foix, qui voulut finir ainsi ses jours dans une simple cellule, loin des joies et des fêtes de son palais. Mais il ne vint pas demander l'hospitalité en humble et pauvre pélerin, il fut accompagné jusqu'aux portes du monastère d'un cortége de rois, de princes et d'évêques. Cette brillante réunion eut lieu durant les deux premiers jours de juin de l'année 1272. Là paraissaient au premier rang Philippe-le-Hardi, roi de France, son frère Pierre, comte d'Alençon, et Jayme ou Jacques, roi d'Aragon, qui était accompagné aussi de son frère. On voyait venir ensuite l'élite du clergé et de la noblesse française, et cette foule de courtisans qui s'étaient rendus à cette cérémonie, comme pour y étaler le contraste des pompes du monde, et de l'entier renoncement de ces pauvres cénobites.

Nous n'en finirions pas si nous voulions énumérer ici les noms des bienfaiteurs de cette abbaye. Il suffit de savoir que dans ces temps simples et religieux, chacun s'empressait de contribuer à la prospérité de ces maisons de prière; et que le denier de la veuve y était accepté avec autant de reconnaissance que l'offrande de plus grand seigneur. On accourait de toute part vers ces paisibles retraites, où toutes les conditions confondues sous un même habit vivaient réunies sous une même règle. Des hommes fatigués du tracas des affaires, venaient y goûter quelques instans de calme; d'autres à qui le monde n'offrait plus que des dégoûts, finissaient en paix leurs jours dans ces champêtres solitudes. Enfin il en était qui n'ayant pu s'y renfermer pendant leur vie, voulaient du moins y reposer après leur mort, et leurs corps étaient descendu par ces religieux dans les souterrains du couvent.

Mais en vain tout semblait favoriser cette communauté; en vain protégée par des soutiens si puissans, elle s'élevait déjà au-dessus de tous les monastères du Midi; l'hérésie de Luther venait de paraître, et répandait la haine du catholicisme dans toute l'Europe. Le moine apostat savait bien que les couvens étaient le boulevard de cette religion qu'il attaquait; aussi ce fut à eux qu'il déclara la guerre. On sait ce qu'eurent à souffrir les maisons religieuses d'Allemagne; celles de France allaient subir le même sort. Doué d'un génie moins vif, moins irascible en apparence que Luther, mais plus habile dans l'art de la dissimulation, avec un caractère d'une bien plus effrayante ténacité, Calvin vint continuer parmi nous l'œuvre de son prédécesseur. A sa voix, des provinces entières se soulevèrent; le peuple des hérétiques, toujours si altéré de sang, eut bientôt couvert la France de cadavres et de ruines. Les églises tombaient de tous côtés, ou demeuraient baignées du sang des catholiques. Déjà

Digitized by Google

l'on racontait que dans quelques villages voisins les habitans avaient été égorgés au sortir de la messe, quand on vint tout-à-coup annoncer que les protestans marchaient sur Boulbonne.

A cette terrible nouvelle, les religieux sortirent en foule, et allèrent chercher un asile dans leur collége de Toulouse. Cet établissement, qui dépendait de l'université de cette ville, était consacré à l'éducation des jeunes novices, il leur servit de refuge jusqu'à la fin du siècle suivant. Mais les huguenots, désolés de n'avoir pu saisir leurs victimes, assouvirent leur rage sur les murs abandonnés, et semblables à ces Vendales qui détruisaient les peuples avec les édifices, ils livrèrent aux flammes l'antique abbaye. On touchait alors à la fin du seizième siècle.

Ce ne fut qu'en l'année 1652, lorsque les guerres de religion parurent entièrement éteintes, que les moines de Toulouse songerent à relever le monastère de ses ruines. Ils allèrent, pleins de joie, visiter ces campagnes que leurs devanciers avaient autrefois cultivées. Ils traversèrent ces forêts qui portaient encore les marques de l'incendie; mais c'est inutilement qu'ils cherchèrent quelques traces du couvent, tout avait disparu. Alors, soit que ce site eut perdu de son ancienne beauté, ou qu'il leur rappelât de trop pénibles souvenirs, ils allèrent s'établir au confluent de Lers et de l'Ariége, au sein de cette paisible solitude dont nous avons donné plus haut la description.

C'est sur ces mêmes rivages, si long-temps honorés des vertus de leurs prédécesseurs, que ces solitaires vinrent retracer la pieuse bienfaisance, la vie austère et cachée des premiers religieux. Leur retour fut un sujet de joie pour les pauvres habitans des campagnes voisines, qu'on vit bientôt accourir en foule aux portes de la nouvelle abbaye, demandant ce pain dont on avait autrefois nourri leurs familles. Le malade, visité sur son grabat, sentit renaître l'espérance, et le voyageur, sans asile, reprit courage à la vue de ces murs hospitaliers.

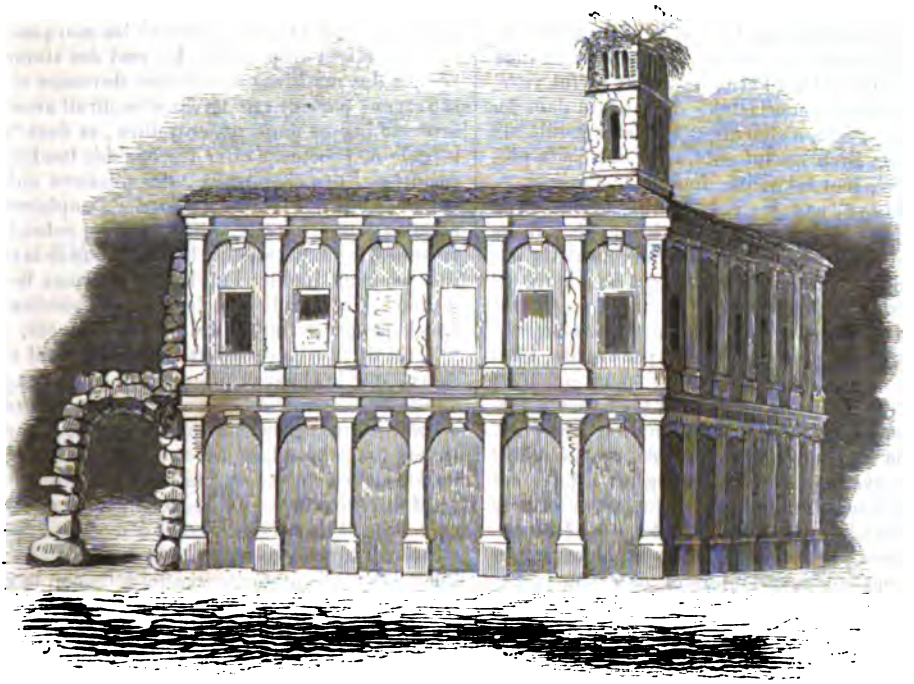
Quoique les possessions du couvent ne fussent pas fort considérables, les religieux ne cessèrent jamais d'exercer l'hospitalité, et de fournir aux besoins de tous ceux qui venaient implorer leur assistance. Pendant les premières années surtout, les revenus se réduisirent à bien peu de chose; mais grâce à la charité de quelques riches habitans du voisinage, cet état de gêne ne fut pas long. Les seigneurs de Varagne et les comtes de Paulo firent, à différentes époques, des dons considérables à l'abbaye, et s'en montrèrent jusqu'à la fin les bienfaiteurs les plus zélés. C'est à ces familles que le couvent fut redevable des belles fermes qu'il possédait, ainsi que du superbe moulin à eau, établi à Mazères, d'un très grand revenu.

Pour ces bons solitaires, ils partageaient leur journée entre la prière, l'étude, et le travail des mains. On les voyait souvent, m'ont raconté quelques vieillards du pays, courbés sur le hoyau, pelleversant d'un bras vigoureux les terres qui entourent le couvent. Les plus habiles fermiers des environs auraient pu s'instruire à leur école, tant ils étaient habiles à manier leur outil, et à tirer parti des lieux les plus arides. Aussi, grâce à leurs travaux, l'enclos de Boulbonne devint en peu de temps un lieu enchanté. Sur ce terrain jonché de cailloux, qu'on avait cru jusqu'alors rebelle à la culture, la vigne étalait de vigoureux rameaux. Là, de bourbeux marécages s'étaient changés en un sol gras et fertile, et leurs eaux, habilement dirigés, portaient la fraîcheur dans ces mêmes lieux qu'elles couvraient naguère de vapeurs et de brouillards fétides. Ici se déroulait une vaste prairie, plus loin était une moisson, et tout autour du monastère des vergers éblouissans de l'éclat des fleurs, de la verdure et des fruits. Partout, une végétation vigoureuse, marque certaine d'un travail opiniâtre et assidu. Il n'y avait pas jusqu'aux bords des deux rivières, auparavant hérissés de roches et de broussailles, qui n'offrissent le plus riche coup-d'œil. Des arbres de toute espèce y mêlaient leur feuillage et dérobaient à la vue l'intérieur de terres où les religieux se livraient à tous leurs exercices, loin du bruit et des regards.

C'est sous ces dômes de verdure, sous ces portiques mobragés qu'ils venaient exécuter quelquefois une pieuse mélodie, quand le soleil descendu sur l'horizon avait donné le signal du repos et de la prière. Tous les rivages retentissaient alors du chant des cantiques, et l'hymne pieux mourait insensiblement avec les derniers feux du jour. Les habitans, répandus dans la campagne; le laboureur, regagnant sa chaumière, prêtaient de loin l'oreille à ces accords, et bénissaient, de concert, celui qui fertilise la terre et fait croître les moissons.

Aussi il n'est pas étonnant que Boulbonne fut devenu le rendez-vous de tout ce qu'il y avait de promeneurs aux environs. Les dimanches, et les jours de fête surtout, le concours était grand à l'abbaye. Les pauvres et les nécessiteux n'étaient pas les seuls qui s'y rendissent: on y voyait de riches fermiers avec leurs dames, se mêler à la foule des villageois. On se promenait à l'ombre le long des eaux, on se couchait sur l'herbe, les jeunes gens folâtraient dans les allées, tandis qu'un cercle de bons vieux faisait mousser à l'écart le petit vin de pays, en attendant l'heure des offices. La cloche donnait-elle le signal, les jeux et les conversations cessaient, on quittait tout, et chacun venait se placer en silence dans la magnifique église du couvent. Bientôt les voix pleines et sonores des religieux entonnaient de concert. Le bon campagnard, qui n'avait entendu de sa vie que les faux-bourdons discordans de son village, demeurait ravi à ces accords, et les roulemens majestueux de l'orgue qui retentissaient par intervalles sous ces profondes voûtes, mettaient le comble à son ébahissement. L'office terminé, on courait en foule dans la cour du cloître. On savait que les religieux, demeurés jusqu'alors étrangers à la gaîté publique, ne voulaient pas que le jour finit sans qu'eux aussi en eussent pris leur part. Ils ne se faisaient pas long-temps attendre. Le prieur, suivi de la communauté, apparaissait bientôt à la croisée de sa cellule, tenant dans ses mains un coffre d'osier. A sa vue, l'hilarité devenait générale; de bruyans éclats de voix, des battemens de mains plus bruyans encore saluaient cette heureuse apparition. Alors plongeant les mains dans le coffre, le prieur lançait d'un bras vigoureux une grêle de pièces de cuivre et d'argent sur cette foule où, chacun se ruant, se culbutant, cherchait à remplir ses poches aux dépens de son voisin. Au mi-

Digitized by Google



Abbaye de Boulbonne.

lieu d'une agitation semblable, on en voyait plus d'un se retirer à l'écart, se trouvant assez largement payé sans doute d'un rude coup dans l'œil, ou d'un pan d'habit arraché. Plus d'un chapeau perdu, plus d'un visage balafré, plus d'une boutonnière agrandie attestaient qu'on n'était pas resté inactif dans la mêlée; au demeurant, le gousset était bien garni; il n'en fallait pas davantage pour se consoler des malheurs du combat.

Ainsi, ces religieux savaient, au besoin, dépouiller leur gravité pour se rendre agréables à ceux que la beauté du site, ou la pompe des offices, attiraient à Boulbonne. Ils montraient par là, à bien des gens qui se font une idée si étrange des moines, qu'ils étaient aussi sensibles aux divertissemens que le reste des hommes, et que si parmi les plaisirs ils avaient fait un choix sévère, qui ne leur permettait pas d'user indifféremment de tous, c'est que sans doute dans le nombre ils en avaient trouvé bien peu de conformes à la vertu et à l'humanité. Mais si d'un côté ils s'étaient rendus étrangers à la société par des motifs que les âmes vulgaires ne sauraient comprendre, de l'autre de combien de bienfaits ne leur était-on pas redevable. Encore aujourd'hui plus d'une province de France se ressent de leur absence, et quelque mouvement que se soient donnés nos philantropes, ils n'ont pu fermer le vide que la perte des monastères a laissé. Bien souvent le paysan des environs de Boulbonne, aux prises avec une affreuse misère, sent ses yeux se mouiller de larmes à la vue de l'abbaye en ruine; en vain il frappe à cette porte rendue désormais inhospitalière, l'écho seul des souterrains de la mort répond à sa voix qui demande du pain. Cet asile des malheureux lui a été fermé pour jamais.

De tels hommes, en effet, ne pouvaient pas être compris d'un siècle aux yeux duquel, prier et faire l'aumône, n'était qu'une occupation ridicule.

Aussi, la révolution française, qui ne tarda pas d'éclater, ne les ménagea pas. Le peuple, préparé par degrés, n'attendait qu'un signal pour faire justice de ce qu'on lui nommait depuis long-temps *abus*, *privilége*, *intolérance*, *fanatisme*. Il parut enfin tout-à-coup tel qu'on l'avait formé. Au premier cri de révolte qui se fit entendre, le couvent de Boulbonne fut envahi. Les religieux s'enfuirent au milieu des vociférations et des menaces de leurs ennemis qui, plus avides encore de pillage que de sang, les laissèrent échapper. Alors on vit à découvert l'esprit haineux et perfide de cette secte qui, avec ses grands mots de liberté et de tolérance, ne fut pas la moins prompte à sévir. Les protestans, accourus des villages voisins, se précipitèrent en foule dans l'intérieur du monastère, pillant ou brisant tout ce qui se présentait à eux. Ils enfoncèrent les portes de la bibliothèque où se trouvait un grand nombre de livres et de manuscrits précieux, en firent un monceau au milieu de la cour et les livrèrent aux flammes. Cet incendie, m'a-t-on assuré, dura quatre jours, et long-temps après on voyait encore un épais nuage de fumée s'élever au-dessus des frontons du cloître. Pendant que la bibliothèque brûlait, l'on commettait dans l'église les profanations les plus sacriléges : les autels étaient dépouillés de leurs ornemens ou mis

Digitized by Google

en pièces; les statues mutilées, les tableaux déchirés; et tandis que les uns semblaient n'avoir d'ardeur que pour détruire, d'autres, que l'espoir seul du gain conduisait, s'arrachaient ces débris avec d'affreux blasphèmes. Peu s'en fallut que l'asile des morts ne fut violé, et que cette horde d'iconoclastes, descendant dans les souterrains du couvent, n'allât disputer leur dépouille aux cadavres même. Rien ne fut oublié, et jusqu'à la plus modeste cellule, tout fut visité, fouillé, bouleversé.

De cette abbaye, naguère si brillante, la plus belle peut-être du Midi, comme le dit la chronique, il ne resta que les murs. Encore ne demeurèrent-ils pas long-temps debout. Ceux qui les avaient dépouillés de leurs ornemens s'aperçurent qu'on pourrait aussi tirer parti de leurs décombres, et, à dater de ce moment, leur ruine fut décidée. On commença par l'église. Chacun accourait de son côté, emportant, pour quelques centimes, des charretées de matériaux. On bâtissait partout, partout on voyait s'élever des habitations nouvelles. Ici, c'était une maison construite des débris du clocher; là, un pilier avec ses arceaux changeait subitement de forme et devenait en un instant grange, remise ou écurie. Les corniches, les frises, les dorures, les marbres, les colonnes, les boiseries, les sculptures de tout genre, servaient à décorer l'intérieur de ces nouvelles demeures. Le paysan démolisseur en ornait à sa guise les murs de sa cabane, et s'entourant de la dépouille de l'autel, transformait, pour ainsi dire, en une sorte de chapelle sa maison sacrilége.

L'église, une fois renversée, on eût continué à démolir jusqu'à ce qu'il ne fut plus demeuré pierre sur pierre; mais il se rencontra que celui qui avait acheté le reste de la bâtisse, jugea à propos de la conserver, peut-être dans l'intention d'en faire un jour sa résidence. Quoiqu'il en soit, une aile est aujourd'hui habitée, c'est celle qui regarde le midi, la seule d'ailleurs qu'on ait épargnée. Quant aux autres parties de l'édifice, elles ne présentent que désordre et confusion. Une ferme, adossée le long d'un vieux mur, entretient tout à l'entour une saleté hideuse et infecte. Les deux côtés du cloître, qui sont encore debout, ou été convertis en remise; ce sont des hangards où l'on voit entassés pêle-mêle des charrues, des tombereaux, des charriots hors de service, enfin toute sorte d'outils et d'instrumens aratoires. Des monceaux de bois, des tas de matériaux, des poutres, des soliveaux dispersés ça et là, encombrent toutes les avenues. Cette cour si propre, si belle autrefois avec son jet d'eau et son élégant bassin de marbre, qu'ombrageait une touffe de verts sapins, n'offre plus qu'un aspect lugubre; les cerisiers et les amandiers sauvages y poussent de tous côtés leurs rejetons; l'herbe noire et épaisse a étouffé les bordures de graminées, et la rouille des décombres a remplacé le sable fin et doré. Partout le pieu destructeur et la pesante massue ont imprimé leurs sillons et leurs excavations profondes. Qui ne s'est senti ému en contemplant ce mur le long duquel serpentent encore de légères colonnes surmontées de leurs arceaux gothiques? Quels yeux ne se sont mouillés de larmes à l'aspect de ce clocher à la flèche aérienne, nivelé maintenant et réduit à quelques étages. Les joyeux carillons, les tintemens pieux de la cloche ne retentiront plus désormais sous ces voûtes crénelées; les gémissemens du hibou, les tendres roucoulemens du pigeon solitaire ont remplacé pour toujours ces religieux murmures. Il n'est pas une muraille, pas un bloc de pierre où les marques de la fureur ne soient empreintes. Ici sont des statues défigurées, là des marbres tout hérissés de ronces et d'herbes sauvages; partout une terre qu'on dirait avoir été bouleversée jusque dans ses entrailles, et dont la surface inégale et raboteuse offre l'image des tombeaux. Des corniches, des chapiteaux, des pilastres enfouis, des enfoncemens qui semblent désigner l'emplacement d'un autel ou d'une chapelle, voilà tout ce qui subsiste de l'ancienne église. Tous les soirs, les troupeaux de la ferme voisine viennent brouter l'herbe qui croît aux lieux où fut le sanctuaire, tandis que le rustique gardien s'endort nonchalament au milieu de ces débris sacrés.

C'est du sein de ce séjour moins gai qu'il n'est spacieux, que le nouveau propriétaire dirige l'exploitation de son domaine. Il a fait son habitation du grand corps de bâtisse qui regarde le midi d'un côté, et de l'autre la cour du cloître. L'intérieur et les dehors de cette partie de l'édifice ont été un peu rajeunis, ce qui produit un assez bizarre mélange de nouveauté et de vieillesse, de recherche et de délaissement. Là sont des appartemens vastes et commodes où brillent tous les ornemens du salon. Le treillis étroit et serré qui défendait la cellule du solitaire des regards curieux, a été remplacé par la croisée aux belles dimensions. Les ternes et sombres vitreaux ont disparu de leur enchassement de plomb, et le carreau large et transparent brille maintenant à leur place.

Quelquefois, à travers les draperies légères qui servent à voiler l'éclat du jour, on entend sortir de ces appartemens des murmures confus. Souvent des figures entières, reproduites à l'extérieur par la réverbération du verre, viennent se jouer le long des murs sous des formes fantastiques. On ne saurait imaginer l'effet que produisent, au milieu des ruines et du silence, ces jeux bizarres de la lumière. A voir ces ombres tantôt en mouvement, tantôt immobiles, quelquefois courant avec rapidité, comme si elles cherchaient à se saisir, tantôt fuyant comme affligées de se rencontrer, maintenant arrivant une à une à pas lents et mesurés; puis, avec la promptitude de l'éclair, tournant subitement sur elles-mêmes, élevant leur mille bras à la fois, tourbillonnant ensemble sans se mêler ni se confondre, s'évanouissant ensuite tout-à-coup pour répéter encore mille fois la variété de leurs scènes magiques; on dirait que les âmes de ceux qui habitèrent autrefois ces lieux aiment sous ces formes mobiles à errer dans leur ancien séjour, à s'entretenir et se retrouver encore, dans le silence de ce vieux cloître.

Mais tandis que l'imagination se plait à poursuivre ces chimères, la réflexion vient à son tour, amie de la vérité, l'illusion et le charme disparaissent à sa présence, et la triste réalité se montre toute seule. Oh! que ces lieux maintenant me semblent horribles! que ces ruines sont lugubres et effrayantes! combien l'humanité m'y paraît hideuse et cruelle! Douce mélancolie, imaginations riantes, paisibles et touchantes rêveries, ah! rendez-moi vos voiles, venez dérober à mes yeux l'affreuse vérité, en couvrant encore ces objets funèbres, de vos gracieux prestiges.

Ch. Bertrand.

Digitized by Google

ARGENTON (INDRE).

CHATEAU DE LA VILLE HAUTE. — ÉGLISE SAINT-MARCEL.

De la plate-forme rétrécie que précède la petite chapelle de Notre-Dame, l'œil embrasse et domine une partie de la vallée de la Creuse. Aucune contrée du département de l'Indre n'est, à la fois, plus pittoresque et plus riche en souvenirs historiques. Aucune ne présente plus de traces de vicissitudes profondes. Sur ce sol battu par les flots des siècles, les antiques populations qui l'ont occupé successivement ont laissé des témoignages multipliés de leur séjour : malheureusement ces témoignages ne sont plus guère que des ruines informes, des débris enfouis dans le sein de la terre ou dispersés à sa surface.

Près de vous, au sommet du rocher sur lequel s'appuie la petite chapelle, des masses énormes et bouleversées de maçonnerie sont les seuls restes d'une formidable forteresse dont l'histoire ne peut préciser l'origine. A vos pieds, la ville d'Argenton se presse sur les deux côtés de la rivière et s'étend auprès des coteaux, maintenant couverts de vignes, où fut l'ancien Argentomagus, et sur le haut desquels vous apercevez le clocher de S. Marcel. Là, fut jadis une cité populeuse; là, les vainqueurs du monde avaient assis leurs pénates à côté de leurs aigles triomphantes. Et maintenant le pic du vigneron retourne les décombres de la ville romaine, et les cendres des compagnons d'armes des Labienus ou des Agrippa, répandues de leurs urnes brisées, vont fertiliser le champ qui les recouvrait depuis dix-huit siècles.

La construction du vieux château d'Argenton paraît remonter au moins à l'époque de l'occupation romaine. Détruit de fond en comble, en 760, (1) par le duc d'Acquitaine, Waifre, ainsi qu'une multitude de châteaux forts, il fut rétabli par Pepin, qui y mit une garnison française. C'était alors le passage le plus important pour pénétrer dans l'Aquitaine.

Pendant les guerres du moyen-âge, le château d'Argenton fut assiégé et pris nombre de fois. Philippe-Auguste s'en empare en 1188; et à quatre cents ans de là (15 mars 1589) Henri IV, dans une de ses lettres, manifeste toute sa joie d'avoir pu prendre miraculeusement une place aussi forte que l'était ce château. Sa position, en effet, le rendait presque imprenable. Le sommet du rocher forme, dans la direction du sud au nord; une sorte de plateau rétréci, défendu d'un côté par une pente rapide qui descend vers la Creuse, et de l'autre par un ravin profond. C'est sur l'extrémité la plus abrupte qu'étaient placés le château et les principales tours de défense. Une vaste coupure transversale, pratiquée sur la crête du rocher, complétait leur isolement. Le reste du plateau était protégé par d'épaisses murailles garnies de fortes tours, et défendu par un long fossé du côté où cette langue de terre se rattache aux côteaux voisins.

Dès l'année 1564, l'intérieur du château n'offrait plus que des ruines, tandis que ses énormes tours, noircies par le temps, et s'élevant à une prodigieuse hauteur présentaient encore un front redoutable. Quelque temps auparavant on avait construit, à l'autre extrémité, un vaste corps de logis, que l'on désigna sous le nom de Château-Neuf. Les guerres civiles de la fin du seizième siècle le ruinèrent à son tour, tout en laissant debout les fortifications. Sous le ministère de Richelieu, la destruction du vieux château d'Argenton fut résolue, et des lettres-patentes de Louis XIII, du 11 juillet 1632, ordonnèrent la levée des 20,000 livres nécessaires pour subvenir aux frais de cette démolition. Ce même roi, venant coucher à Saint-Marcel, le 12 novembre suivant, et voyant qu'il en restait encore une grande tour, appelée la Tour-du-Guet, commande de la démolir.

Vingt ans plus tard, le parlement cherche à renouveler les troubles de la Fronde : il envoie Ducoudray-Montpensier, l'un de ses membres, avec mission de soulever la province, et de fortifier de nouveau le château d'Argenton. Les corvées de Saint-Marcel furent employées à ces travaux dans les années 1650 et 1651.

Mais Louis XIV donna enfin l'ordre de faire sauter tout ce qui restait de ces fortifications.

Maintenant ce monument de la puissance militaire et féodale n'offre plus que l'image de la dévastation. L'antique tour d'Héracle, jadis la plus considérable, ensevelie sous ses propres débris, semble menacer encore le pont neuf et la route nouvelle qui tourne au

(1) On trouve aussi la date de 762.
Une ancienne chronique rapporte que l'an 762, le roi Pepin ayant réduit sous son obéissance la ville de Bourges, rétablit le château d'Argenton, et en confia la garde à Remistamus, oncle de Vaifre, fils du duc Eudes, qui avait abandonné le parti du duc d'Aquitaine pour suivre celui de Pepin.

Digitized by Google

pied du coteau. Et à l'autre extrémité, au Château-Neuf, le voyageur contemple avec étonnement des tours massives et d'énormes pans de murs, arrachés de leurs fondemens et jetés à distance ou à demi-renversés (1).

Le château d'Argenton était le chef-lieu d'une vaste seigneurie, relevant d'abord de Déols et ensuite de Châteauroux. Les Chauvigny la possédèrent pendant plus de trois siècles. Le dernier d'entre eux, André, mort en 1502, fut enterré dans l'église des Cordeliers d'Argenton, où l'on voit encore une plaque en cuivre, sur laquelle sont gravées ses armes et une épitaphe rapportée par la Thaumassière. Il laissa par testament la seigneurie d'Argenton à sa veuve, Louise de Bourbon-Montpensier, dans la maison de qui elle resta jusqu'en 1693, à la mort de la célèbre mademoiselle de Montpensier, si connue par ses amours avec Lauzun (2).

Dans un brevet daté du 2 mars 1673 et signé de sa main, portant consentement à la réunion de l'église de Saint-Sauveur à celle de Saint-Etienne d'Argenton; mademoiselle se qualifie souveraine de Dombes, duchesse de Montpensier, Chatellerault et Saint-Fargeau, comtesse d'Eu, première pair de France, baronne d'Argenton.

Parmi les droits attachés à la seigneurie d'Argenton, il y en avait un assez bizarre, c'était le droit d'Andains dans la prairie de Vavre, « qui est ung deb- » voir qu'un faulcheur faulche au tour d'un pré ung » andan, l'herbe et foing duquel appartient à mondict » seigneur ». Quand ce droit venait d'être prélevé, la prairie devait offrir de loin l'aspect d'une marqueterie de verdure.

Ce n'est que vers la fin du XIV^e^ siècle que la ville actuelle d'Argenton commença à s'établir. Fixés d'abord autour de Saint-Etienne, exposés sans cesse aux brigandages des gens de guerre, les habitans vinrent chercher un refuge sous les murs du château. Mais bientôt, trop resserrés et mal à l'aise sur ce terrain escarpé, ils construisirent, de l'autre côté de la rivière, un faubourg qui ne tarda pas à être plus considérable que la ville même. Un pont en pierre réunit ces deux parties; mais emporté une première fois au commencement du seizième siècle, il le fut de nouveau le 18 décembre 1530, ainsi que les ponts de Château-Brun, de Gargilosse et de Saint-Gaultier. La Creuse submergea les faubourgs d'Argenton, où elle ruina plus de soixante maisons, et causa des dommages incalculables. On remarque, dans la Ville-Haute, la porte de l'ancien auditoire (aujourd'hui la prison), et celle de l'église de Saint-Benoît (maintenant la halle aux blés), à la voûte de laquelle on voit les armes de Louis de Bourbon, prince de la Roche-sur Yon et comte de Vendôme, second mari de la veuve d'André de Chauvigny.

(1) Il y a quelques années, une maison fut écrasée par l'un de ces rochers détaché de sa base. Les habitans, avertis par un horrible craquement, n'eurent que le temps de s'élancer dans la rue; quelques secondes après, la maison avait totalement disparu.

(2) Voir la *Mosaïque du Midi*, juin 1841. (Château de Saint-Germain).

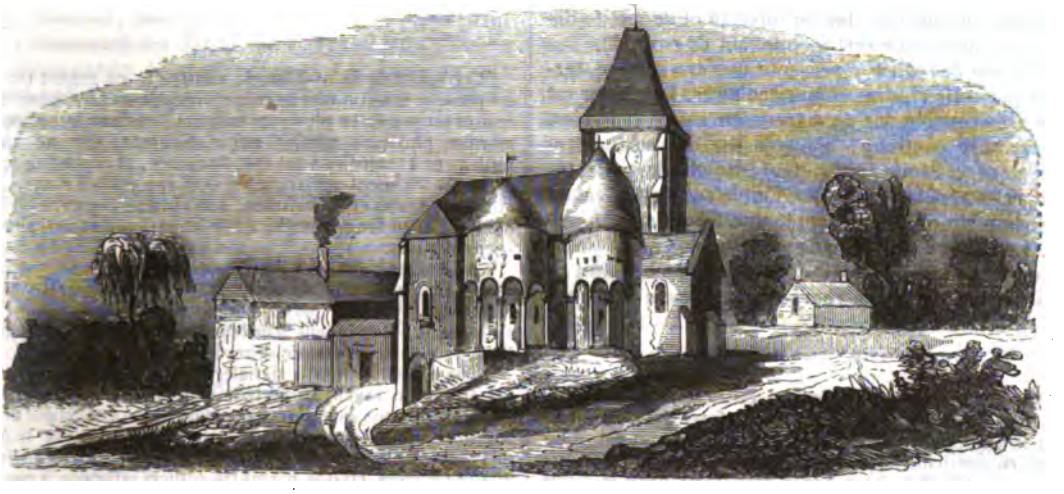
Le faubourg de Saint-Etienne faisait, sans aucun doute, partie de la ville romaine d'Argentomagus. On y rencontre fréquemment des débris de poteries, des médailles, etc. On avait trouvé au fond d'un puits une antéfixe en terre cuite, qui était vénérée comme une image sainte dans une maison de ce faubourg. C'est à Saint-Etienne que, sur un pont dont on voit encore quelques vestiges, la grande voie romaine de Bordeaux à Autun, franchissait la Creuse, et, vis-à-vis, sur la rive gauche de la rivière, le chemin de César existe encore profondément taillé dans le roc. Mais si l'on remonte vers Saint-Marcel, si l'on parcourt la vaste étendue des vignes dont ces terrains étaient déjà couverts au quinzième siècle, les Palais, les Marsaints, le clos Saint-Anastase, le Virou (le Dirolz), les Douces, c'est alors que l'on ne peut faire un pas sans rencontrer des fragmens de tuiles, de vases ou de chapiteaux. Ici, d'un revers de sa houe, le vigneron met en morceaux une mosaïque précieuse; plus loin il déterre et brise une Minerve à la pose noble et sévère, ou soulève avec effort un bloc de pierre où l'œil prévenu de l'antiquaire crut trouver inscrit le nom de l'un des Caton. Un mur de petit appareil dessine encore au-dessus du sol l'enceinte semi-circulaire d'un théâtre, et maintenant le putois affamé parcourt les gradins d'où le maître des Gaules applaudissait quelque émule de Roscius. Le théâtre de Virou avait de largeur soixante-dix-huit mètres, et sa longueur, ou de la perpendiculaire à la corde de l'axe, était de quatre-vingt-quatorze. La disposition du terrain, qui s'ouvrait sur le bassin de la Creuse, était des plus favorables. Un second théâtre, de plus grande dimension, était dans les palais: on ne le reconnaît qu'à l'élévation des terres qui en accuse le contour.

De toute la cité d'Argantomagus, il ne restait, au moyen-âge, outre le vieux château, que les deux bourgs de Saint-Marcel et de Saint-Etienne. Le premier était indifféremment appelé Burgum ou villa Sancti Marcelli et Argentonio (lettres de Simon, archevêque de Bourges, 1290, et du roi Jean, 1352). Des lettres-patentes de Charles VII, du mois d'octobre 1447, approuvent les fortifications et remparemens faites ès ville et chastel de Saint-Marcel par les manans et habitans dudict lieu, et d'autres lettres de François I^er^, du 20 février 1537, autorisent l'achèvement des murs de ladite ville. Ces fortifications n'empêchèrent pas les ligueurs, commandés par le vicomte de la Guierche, de reprendre Saint-Marcel ainsi qu'Argenton, Saint-Gaultier, Saint-Benoît-du-Sault, Le Blanc, Saint Savin, etc. (1591).

Avant que la ville de Saint-Marcel ne fût murée, le prieuré lui-même, fondé au douzième siècle par les seigneurs de Chauvigny, et dans l'enceinte duquel était l'église, avait ses fossés, pont-levis, remparts et autres fortifications, et le seigneur avait droit d'y mettre un capitaine à vingt livres tournois de gages. Mais par transaction du 7 mars 1766, Guy de Chauvigny délaissa ce droit à frère Goffier Augier, prieur, moyennant cinq cents écus d'or, et lui céda en même temps les manans et habitans des villages de Saint-Marin, de Connives, de Montluçon, de Génitoux, etc.

Parmi les successeurs de frère Goffier, aucun n'eut une vie plus agitée que messire Claude de Biet, fils et

Digitized by Google



Eglise de Saint-Marcel.

frère de conseillers au parlement de Paris. Il réunissait, au prieuré de Saint-Marcel, dans lequel l'avait précédé son frère le conseiller, les titres de chanoine de Notre-Dame de Paris, d'abbé d'Arcis et de prieur de Saint-Gaultier. Dès son arrivée à Saint-Marcel, il s'occupe de faire reconnaître ses droits et ses nombreuses redevances en chapons, gélines, poules, pois, lentilles, chanvres, cire, blé, pâtes, vin, lainage, charnage, fourrage, etc. Un arriéré de quatre-vingt chapons et de trente livres de cire lui est consenti par un seul de ses tenanciers, le meunier du moulin de Pont-de-Mont. Il concède à chacun des huit bouchers de Saint-Marcel un banc en appentis le long des murs du prieuré, moyennant cinq sous de rente, converti pour l'un d'eux en une redevance d'une langue de bœuf salée, entière et recevable, avec le derrière d'icelle.

Messire Claude se fait appeler monsieur de Saint-Marcel. Il dispute même à mademoiselle de Montpensier le titre et les droits de seigneur de Saint-Marcel, et ce procès ne peut se terminer qu'après dix ans par des arrêts du parlement. Il en est de même de ceux qu'il intente à madame de Boysay, au sujet de dîmes de vendange; à son confrère, le prieur de Saint-Etienne, pour lui interdire le droit d'avoir un bateau sur la Creuse, pour le service de son moulin; à Pierre de Boisbertrand, seigneur de Connives, sur le droit de prendre une terrassée de braise de rente au four banal de Saint-Marcel, toutes les fois que le four chauffe. Sur tout cela, factums, enquêtes, appels en cause, procédures interminables.

Les officiers de la seigneurie d'Argenton, au mépris du droit acheté jadis, à beaux deniers comptans, par frère Goffier, instituent Marcel Mars, dit Latour, comme capitaine du fort et prieuré de Saint-Marcel. Claude de Biet ne peut supporter une telle violation de ses priviléges. Il fait installer, en présence de Nataire, Silvain Plassat en la même qualité, et donner assignation à Marcel Mars, soi-disant capitaine de Saint-Marcel, d'avoir à rendre les clefs du fort et clocher dudit lieu. Mais l'usurpateur refuse, résiste à toutes les sommations, et ne cède enfin qu'à la promesse d'une place plus avantageuse.

Mais presque dans le même temps, Claude de Biet eut à repousser une attaque bien plus sérieuse. Ducoudray-Montpensier convoite pour son fils le gras prieuré de Saint-Marcel, et tente de s'en emparer de vive-force. Les habitans de la ville prennent parti pour leur prieur. Un des suisses de Ducoudray est tué sur la place, et l'agresseur n'emporte avec lui que la honte d'avoir échoué dans son entreprise.

Heureux le prieur! si tant de soucis n'eussent troublé son existence. N'ayant d'autres soins que de dire matines un peu avant midi, et de faire le compte de ses revenus et redevances, la charge la plus lourde qui lui eut été transmise par ses prédécesseurs était l'obligation de donner à dîner, chaque jour de Jeudi-Saint, au seigneur de Connives, à son valet de chambre, à son palfrenier et à son fauconnier, fournissant foin et avoine pour les chevaux de chacun d'eux, et de faire délivrer à ce seigneur treize pains d'un sou, et

Digitized by Google

treize liards pour les pauvres, et à dîner pour les chiens, outre une poule par chacun an.

On voit dans une maison particulière de la ville de Saint-Marcel, un monument dont il est difficile de déterminer l'âge de sa destination première. C'est une salle carrée, à demi-souterraine, dont les voûtes en plein cintre sont soutenues par un pilier central et par d'autres piliers engagés dans les angles et dans les faces latérales des murs. Dans un réduit attenant, on remarque une sorte de tombe ouverte et de petite dimension. Cette salle sert maintenant de cave (1).

La forme de l'église représente une croix latine, terminée par trois absides semi-circulaires. Le chœur est assez remarquable par sa disposition et ses boiseries. Une arcature continue, appuyée sur des colonnettes cylindriques, règne tout autour des absides à l'extérieur, et se répète en partie à l'intérieur, en affectant tantôt le plein ceintre et tantôt une forme un peu ogivale. Le clocher qui s'élève au-dessus de la coupole, a perdu toute sa physionomie depuis que l'on a réduit de moitié la hauteur de sa charpente. Chacune des absides était surmontée d'un clocher particulier, ce qui donnait à l'ensemble un aspect très pittoresque (1).

(Le département de l'Indre illustré.)

S. J. J. F.

(1) Ces ruines sont probablement celles d'un hypocauste. L'excavation extérieure appartenait au foyer qui communiquait le calorique à la galerie souterraine. Les provinces du centre en contiennent plusieurs de formes et de grandeurs différentes. Les deux plus beaux découverts dans le siècle dernier, étaient ceux de Xaintes et de Solagnac.

(1) L'église de Saint-Marcel, construite en granit tendre, est presque dans un état de ruines complètes. La voûte de la croisée est percée en plusieurs endroits, et dans la nef on remarque plusieurs parties qui s'affaissent. On ne songe nullement à remédier à cet état de choses, et cependant cette église est vraiment remarquable avec son portail roman, ses absides ogivales et surbaissées, son chancel, œuvre en bois dentelé, d'un long travail, dû à la patience et au goût de ses anciens moines.

Le voyageur qui s'est écarté de sa route pour venir visiter l'ancienne ville de Saint-Marcel, ne regrette point l'heure qu'il vient de passer à examiner cette église; tous, en s'éloignant, témoignent leur étonnement et leurs regrets de la trouver dans cet état de dégradation.

Nous n'hésitons pas à signaler l'église de Saint-Marcel à l'attention du savant inspecteur général des monumens de France, et nous sommes persuadé qu'après une visite de M. Mérimée, qui a tant contribué à répandre en France le goût de l'archéologie, et la vénération pour les monumens anciens, elle se trouvera classée parmi les édifices religieux à conserver et à restaurer.

NOTICE SUR LE POÈTE ROUCHER.

Roucher (Jean-Antoine), naquit à Montpellier le 22 février 1746, d'un tailleur qui avait reçu une éducation au-dessus de son état, bienfait qu'il fit partager à ses enfans. Son fils Antoine lui en témoigne sa reconnaissance par ces vers :

O murs de Montpellier ! ô mon premier séjour !
Le mortel vertueux qui me donna le jour
Habite votre enceinte, et le sort m'en exile !
Quand pourrai-je rentrer dans ce modeste asile ?
Où sans cesse attentif à mes besoins nouveaux,
Il prodiguait pour moi *le prix de ses travaux ;*
Où sa sévérité me cachant sa tendresse,
De ma raison trop lente il hâtait ma paresse,
Me formait aux vertus et portait dans mon cœur
La noble soif d'un nom des ténèbres vainqueur !
Dieux ! couronnez mes jours d'un destin plus prospère,
Et je vole à l'instant dans les bras de mon père ;
Je lui rendrai ce fils si long-temps attendu,
Ce fils, que pour la gloire il crut trop tôt perdu.
De mes faibles talens il recevra l'hommage ;
Il entendra ces vers pleins de sa douce image,
Et des larmes de joie échappant de ses yeux,
Peut-être en m'embrassant il bénira les cieux.

Il fit ses études chez les Jésuites, qui s'attachèrent à développer ses précoces dispositions. Ils faillirent le voir entrer dans leur ordre, qui avait déjà recueilli tant d'illustres écrivains. Cependant il se contenta de se faire ecclésiastique, prêcha avec succès plusieurs sermons, entre autres un sur la *pâque*, à l'âge de dix-huit ans. A vingt ans il se rendit à Paris pour étudier en Sorbonne; mais le goût des lettres s'empara si puissamment de son âme, qu'il quitta la soutane avant d'être engagé dans les ordres, sacrifia une place avantageuse qui lui était offerte, et se livra en entier à ce bel art

Digitized by Google

de la poésie, qui a tant de charmes pour la jeunesse, et qui nous offre tant de consolations dans les nombreuses adversités qui traversent la vie. Ce fut alors, dit M. Durozoir, qu'il forma avec Berquin, Dussieux, Imbert et quelques autres littérateurs, une liaison qui dura jusqu'à leur mort. Il s'essaya dans la carrière poétique par des pièces fugitives, dont le succès fut assez brillant. Son goût pour les vers était un véritable enthousiasme. *Les plus belles pensées de l'esprit humain*, disait-il, *sont en vers.* Sa première pièce parut dans l'*Almanach des Muses* de 1772; il était dans sa vingtième année. C'est une *Hymne à la nuit*, en vers de huit syllabes, qui peut être devait faire partie de son poème des *Mois*, qu'il avait d'abord commencé sur ce rithme. Elle est signée *Rocher.* Il ne prit le nom de *Roucher* que plus tard. L'éditeur de l'*Almanach*, qui alors prononçait des oracles sur chaque pièce qu'il admettait, accompagna celle-ci de cette note : « Il y a » dans cette hymne de l'harmonie, de l'imagination, » de la poésie; il est dommage qu'elle ne finisse pas » par quelque pensée plus remarquable. » Mais comme la pensée est gracieuse, puisqu'il dit à la nuit :

Le seul zéphir souffle et murmure;
Fatigué de ses longs travaux,
L'homme, pour goûter le repos
Regagne sa retraite obscure.
Les lois respectent son sommeil;
Reine du pays des mensonges,
Tu l'amuses, par d'heureux songes,
Jusqu'à l'instant de son réveil;

on peut conclure que l'oracle (M. Sautrau) avait un peu tort.

Dans l'Almanach de 1773, il y a deux jolies pièces, l'une à madame la vicomtesse d'H., qui *s'excusait de le recevoir à sa toilette*; l'autre, *à Rose;* on les croirait toutes deux échappées de la plume de Bernard, de Bernis ou de Bertin.

Dans celui de 1774, on trouve *Les Plaisirs de l'automne*, en vers de huit syllabes, qu'il a depuis placé dans les notes de son poème, sous le titre de *Chant du mois de septembre*, que Fréron jugea ainsi dans son *Année littéraire:* « Cette pièce doit faire concevoir de » cet auteur l'augure le plus favorable. L'imagination » en est vive, riante et féconde; les vers faciles et soi» gnés ». Et une gracieuse épître à madame la comtesse de Bussy, qui semble être un mélange d'Anacréon et de La Fontaine.

Ce n'est pas sans surprise que j'écris cette remarque, quelque juste que je la croie; car, en général, Roucher a montré plus de force et d'audace que de grace et de sentiment.

Dans celui de 1779, on lit une Ode imitée d'Isaïe, sur *les ruines de Babylone*, qui renferme de très-belles strophes, quoiqu'il n'y soit point parvenu à vaincre Louis Racine, comme il se l'était proposé.

D'autres morceaux encore prouvèrent qu'il possédait une flexibilité de talent qu'on lui a trop contesté. L'espace me manque pour en fournir la preuve complète.

Pendant qu'il faisait connaître les dispositions de sa jeune muse, et quels pouvaient être ses droits à la gloire, il avait composé le poème des *Mois*, dont il faisait complaisamment la lecture dans plusieurs salons, suivant la mode de cette époque. Cela attira une grande réputation à l'ouvrage. Un jour, que sans cahier, il en avait récité un chant (car il avait une prodigieuse mémoire), mademoiselle de Lespinasse lui dit : *C'est un boisseau de diamans que vous venez de nous jeter à la tête.* L'abbé Arnaud, à cause de la chaleur de son imagination, l'avait surnommé *le Démon du midi.* C'est ici le lieu de rapporter une anecdote qui nous fut racontée en 1804, par M. Guyot-Desherbiers, jurisconsulte et poète, qui, entouré d'un cercle brillant, parlait un jour chez M. Anson, de son ami Roucher. C'est de lui dont ce dernier a souvent fait mention dans ses lettres à sa fille, sous le nom de l'*Oncle d'amitié.* Voici ce qu'il nous apprit : le trait est fort; aussi je veux lui en laisser la responsabilité.

Il nous raconta qu'au moment où le poème des *Mois* allait paraître, en 1779, on apprit que dans les Notes devaient figurer quatre lettres inédites de J. J. Rousseau à M. de Malesherbes, qui renfermaient des détails accablans pour les ennemis de ce grand écrivain, qu'une trop ardente imagination égara dans le labyrinthe des erreurs philosophiques. Le parti qui poursuivait sa mémoire (1), alors vénérée par ses antagonistes, s'alarma de cette prochaine apparition, et l'on députa à Montfort-l'Amaury, où Roucher occupait un emploi, un affidé chargé d'en obtenir la suppression. Roucher, qui aimait, qui admirait l'éloquent prosateur; Roucher, qui ne fut jamais effrayé que de la pensée de mal faire, rejeta toute proposition, avec l'indignation qu'inspire une action malhonnête. Il aurait regardé cette condescendance comme un déni de justice, comme une lâche trahison, et il en était incapable. En vain lui offrit-on toutes sortes de récompenses, *même de l'admettre membre de l'Académie française*; il résista à cette perspective si flatteuse, qui aurait pu séduire tout autre poète moins courageux. Cependant la cabale, *à la tête de laquelle il est si triste de rencontrer M. de la Harpe*, ne se découragea point. Un nouveau député arriva à Montfort, prodiguant les éloges, les caresses, les promesses, les flatteries, et jusqu'à des menaces. « Son » nom serait proscrit (lui dit-il), sa réputation étouf» fée, sa famille et lui plongés dans la misère !... » Sa tête se courba, un soupir échappa de son cœur à cette triste image; il lui sembla voir toute la réalité du triste avenir qu'on lui annonçait; mais il resta inflexible. Il se regardait comme revêtu de la mission de défendre un grand homme outragé. Il s'agissait donc pour lui de remplir un devoir; il n'hésita point. Grande et magnanime résignation à un avenir de luttes, de malheurs et d'angoisses, qui doit à jamais honorer la mémoire de ce poète ! En effet, son ouvrage parut : mais ceux qui disposaient alors souverainement de la réputation des jeunes littérateurs, ne lui pardonnèrent pas sa noble résolution. Dans leurs projets de vengeance, ils vouèrent Roucher aux persécutions, aux outrages, aux calomnies, au malheur !.... Ils y

(1) Il était mort à Ermenonville, le 2 juillet de l'année précédente, 1778, peu de mois après Voltaire, qui avait expiré à Paris le 30 mai, à 11 heures du soir.

Digitized by Google

avaient presque réussi, lorsque la révolution fit le reste.

Tel fut à peu près le récit de M. Guyot-Desherbiers, que je me hâtai de consigner dans mes *Souvenirs*. Mais est-il bien vrai que *la Harpe fut à la tête de cette cabale*, jalouse, haineuse et persécutante? Il me semble qu'il n'était pas excessivement lié avec ceux qui la composaient. Je sais bien que dans son excellentissime *Cours de littérature*, il a consacré une centaine de pages à l'analyse critique du poème de Roucher, dans lesquelles « il fait voir à quel point ce poème » est vicieux dans le sujet, dans le plan, dans la mar» che, dans le choix et la distribution des matériaux, » dans les épisodes, dans les idées, dans les transi» tions et dans le style ». Mais tout cela est un peu vrai, et si la Harpe a peut-être été trop sévère, parce que son goût était très-pur, il me paraît toujours de bonne foi, et ce qu'il reprend ne pourrait guère être défendu; il indique souvent de très bonnes corrections à faire, et rend justice au talent de l'auteur, dont il cite à la fin de beaux passages, entre autres celui-ci, sur les Alpes:

Monts chantés par Haller, recevez un poète
Errant parmi ces monts imposante retraite.
Au front du Grindeval je m'élève et je voi...
Dieu! quel pompeux spectacle étalé devant moi!
Sous mes yeux enchantés la nature rassemble
Tout ce qu'elle a d'horreur et de beautés ensemble.
Dans un lointain qui fuit un monde entier s'étend.
Et comment embrasser ce mélange éclatant
De verdure, de fleurs, de moissons ondoyantes,
De paisibles ruisseaux, de cascades bruyantes,
De fontaines, de lacs, de fleuves, de torrens,
D'hommes et de troupeaux sur ces plaines errans,
De forêts de sapins, au lugubre feuillage,
De terrains éboulés, de rocs minés par l'âge,
Pendans sur des vallons où le printemps fleurit,
De côteaux escarpés où l'automne sourit,
D'abîmes ténébreux, de cimes éclairées,
De neiges couronnant de brillantes contrées,
Et de glaciers enfin, vaste et solide mer,
Où règne sur son trône un éternel hiver.
Là pressant sous ses pieds les nuages humides,
Il hérisse les monts de hautes pyramides,
Dont le bleuâtre éclat au soleil s'enflammant
Change ces pics glacés en roc de diament.
Là viennent expirer tous les feux du solstice.
En vain l'astre du jour embrasant l'écrevisse
D'un déluge de flamme assiége ces déserts:
La masse inébranlable insulte au roi des airs.
Mais trop souvent la neige arrachée à leur cime,
Roule en bloc bondissant, court d'abîme en abîme,
Grande comme un tonnerre, et grossissant toujours,
A travers les rochers fracassés dans son cours,
Tombe dans ses vallons, s'y brise, et des campagnes
Remonte en brume épaisse au sommet des montagnes.

La Harpe ajoute ces judicieuses remarques: « C'est ici que l'accumulation est bien placée, parce qu'elle est rapide, contractée, pittoresque et conforme aux objets qu'elle rassemble; c'est ici que la répétion des mêmes particules de conjonctions, loin d'être un défaut, est une beauté, parce que les mots semblent se grouper et s'entasser comme les objets; que les oppositions sont sans disparate et sans affectation, parce qu'elles représentent sa nature même; c'est ici que les vers sont bien coupés, et les césures bien entendues:

. . . . . s'y brise, et des campagnes
Remonte en brume épaisse, etc.

« Voilà vraiment comme on peut varier le rhythme, selon tous les bons principes de l'art; et pourquoi celui qui l'a quelquefois si bien pratiqué, l'a-t-il si souvent et si follement méconnu? Qu'on dise encore que les mauvaises doctrines ne sont pas dangereuses! Sans doute Roucher n'avait jamais eu un goût pur, ni un esprit juste, parce qu'on ne surmonte pas la nature; mais on la modifie jusqu'à un certain point par de bonnes théories, et les mauvaises doctrines les pervertissent sans remède. »

Sans doute, on en conviendra, voilà le langage d'un critique, mais ce n'est pas le langage d'un ennemi. Un ennemi ce serait-il écrié: *Infortuné! dont je ne rappelle ici les erreurs, que parce qu'elles tenaient à un funeste système dont il a été dupe comme tant d'autres, sans aucune méchanceté.* Et il espère qu'avant sa mort il a dû être détrompé de toutes ces fallacieuses rêveries philosophiques qui l'égarèrent. Cependant M. Durozoir, cédant un peu à quelque prévention, dit: « Dans son cours de littérature, La Harpe consacre » plus d'un demi-volume à la censure la plus amère du » poème des *Mois*, tout en convenant que son auteur » *était bon père, bon époux, bon ami* (1). Triste et » *perfide* éloge, quand il s'agit d'apprécier le talent poé» tique. (Pourquoi *perfide?* ne pourrait-il pas louer » l'un et l'autre, le talent et les qualités, ainsi qu'il l'a » fait?) Ce n'est pas que plusieurs observations de La » Harpe sur le poème de Roucher ne soient d'une » grande vérité; *mais le choix du sujet n'en est pas heu» reux.* Quoi de plus monotone que douze chants isolés, » consacrés à chacun des mois de l'année? Avec un » pareil cadre il était impossible de ne pas reproduire » des descriptions à peu près semblables. Pour éviter » cet inconvénient, Roucher a multiplié les disgres» sions et les épisodes jusqu'à satiété. Sa versification, » ordinairement noble et abondante, est souvent ver» beuse et guindée. On lui reproche, avec raison, de » s'être servi d'expressions et surtout d'alliances de » mots forcés. »

Voilà donc comment vous le justifiez! Vous ne vous apercevez pas qu'à l'aide d'un *mais*, vous n'avez fait que redire toutes les critiques que La Harpe était obligé

(1) On a vu que La Harpe était *convenu* d'autre chose, puisque tout en refusant du *génie* à Roucher, il lui accorde beaucoup de *talent*. Son extrait commence ainsi: « C'est à » regret que je suis obligé, pour compléter ce qui concerne » les poèmes, de faire ici une mention critique d'un écri» vain qui, compté parmi les victimes de la tyrannie révolu» tionnaire, semblerait ne devoir attendre de nous qu'un tri» but de regret bien légitime, et que personne ne lui paie plus » volontiers que moi (1797). »

Digitized by Google

J.-A. Roucher.

d'admettre et de prouver dans son *Cours de littérature*. En les répétant, M. Durozoir en consacre la justesse ainsi que la justice, et son accusation de *perfidie* n'a plus de valeur.

Passons à un autre trait. *Il ne suffit pas d'obliger*, dit La Harpe, *il faut y ajouter un sourire*. Ce sourire part toujours du cœur, voilà pourquoi il est si rare, surtout chez les grands. Mais Turgot, protecteur de Roucher, le trouva naturellement, ce délicieux sourire, en le nommant à la place de receveur des gabelles de Montfort-l'Amaury, et ajoutant la grâce au bienfait, il lui écrivit : « Je veux, mon ami, que vous puissiez » travailler pour la gloire elle seule, et que vous soyez » tranquille sur les besoins de votre famille. Un com- » mis, qui aura de modiques appointemens, pourra » toujours vous remplacer, et vous éviter un travail » aride et étranger à vos goûts et à vos talens. »

Turgot fut nommé ministre en 1774; il cessa de l'être en 1776. Le comte de *Maurepas*, qui l'avait fait nommer, n'osa pas le soutenir contre une indigne cabale, et il se contenta pour s'en consoler, de dire ce bon mot : *M. Turgot vient de partir par la Turgotine.* C'était une voiture ou diligence qu'il avait inventée, et qui s'était établie sous son patronage. On fit alors de petites tabatières qu'on appela des *Turgotines* ou des *Platitudes*, récompensant des services par un indigne sobriquet. Le bon Louis XVI disait : *Il n'y que M. Turgot et moi qui aimions le peuple*; aussi regreta-t-il d'avoir à le sacrifier à des intrigues, dont il ne pénétrait ni le but ni la source. Mais Roucher ne fut point ingrat, et, au jour de la disgrâce, sa muse reconnaissante, osa chanter ainsi son protecteur dans son poème :

Ton éloge, en ce jour, me doit être permis :
Quand la faveur des rois te faisait des amis,
Je me suis tu : Mon vers, suspect de flatterie,
Eût été vainement l'écho de la patrie

Digitized by Google

Mais lorsque tu n'as plus d'autre éclat que le tien,
Lorsque de ton pouvoir mon sort n'attend plus rien,
Je puis, libre de crainte, ainsi que d'espérance,
Bénir mon bienfaiteur et l'ami de la France.

Ceci me rappelle un autre trait d'un autre poète. Delille fuyait volontiers les société brillantes qui auraient voulu le posséder. Lorsque Turgot, qu'il voyait fréquemment auparavant, fut parvenu au ministère, il resta long-temps sans se présenter chez lui. Celui-ci le rencontrant un jour par hasard, lui dit avec amitié : *Eh quoi! depuis que je suis ministre est-ce que vous m'avez disgracié ?*

Ce ministre, qui faisait aussi des vers, a parlé ainsi de lui-même dans une de ses épîtres :

Elevé dans la Cour, dès ma tendre jeunesse,
J'abordai la fortune et n'en eus jamais rien ;
Car j'aimai la vertu, *cette ingrate maîtresse*,
Qui fait chercher la gloire et mépriser le bien.

Tant mieux que la vertu fasse cela ; ce n'était donc pas un reproche qu'il dût lui faire en l'appelant *ingrate maîtresse*. De toutes les maîtresses, la vertu est celle qui récompense le mieux ceux qui l'aiment, par le bonheur qu'elle leur procure.

Revenons à Roucher.

Lorsque le prince Léopold de Brunswich, périt dans les eaux de l'Oder, le 27 avril 1785, victime de son humanité, de son dévouement et de son courage, Roucher célébra cette mémorable action par un poème que l'Académie française ne couronna point, peut-être parce qu'elle en devina l'auteur. D'autres productions du même genre, entre autres une *Ode sur l'immortalité de l'âme*, consacrée à la mémoire de M. Court de Gébelin, de l'Académie royale des sciences, et de M. le comte de Noailles, ainsi que son chant funèbre sur le tombeau de M. *Elie de Beaumont*, célèbre avocat, sous le titre de *Leçons de la Mort ;* ainsi que les Stances irrégulières, intitulées : *Le génie de la ville de Paris*, dans lesquelles il loue Claude Lepelletier, ancien ministre qui succéda à Colbert, et de plus Turgot, qu'il n'oubliait pas; surtout le poème très remarquable qu'il fit dès son début, pour le mariage de Louis XVI, avec Marie-Antoinette, ayant pour titre : *La France et l'Autriche au temple de l'hymen*, lui auraient mérité et acquis une grande réputation, si le parti philosophique ne s'y était pas constamment et adroitement opposé ; ce qui n'est pas le seul exemple de ce genre. Par des causes fortuites, ou des inimitiés particulières, on a vu quelquefois le mérite littéraire ne pas jouir de toute la gloire qui lui était due, pendant que de médiocres rivaux parvenaient, sur de fragiles fondemens, à s'établir une grande célébrité. Tel est même quelquefois le caprice du public, que le vrai talent est méconnu, oublié par lui, tandis qu'il s'engoue des écrivains les plus frivoles et des styles les plus étranges. Ce genre de proscription atteignit Roucher et le découragea quelquefois. Ce fut dans un de ces momens de tiédeur, j'ai presque dit de désespoir, qu'il traduisit en 1790, l'ouvrage de Smith, sur *la richesse des nations*. Cette traduction se ressent un peu de cette sombre situation de son esprit ; mais *Grimm*, dans sa *Correspondance* littéraire, qu'il écrivit souvent, en empruntant la plume de Diderot, et de la trop philosophe madame d'Epinay, la ravala beaucoup, et en parla avec aigreur, par conséquent avec injustice.

Il est bon de remarquer, à propos de cet écrit de Smith, tant vanté, qu'en 1766, Turgot en avait composé un très substantiel, intitulé : *Réflexions sur la formation et la distribution des richesses*, qui, traduit à Londres, inspira à Adam Smith ses prétendues recherches *sur la nature et les causes de la richesse des nations*, où il profita de toutes les idées de son prédécesseur. C'est pourtant à la nation anglaise que nous avons accordé toute la gloire de ce traité, qui renferme d'heureux aperçus, mais qu'un de nos auteurs avait complètement dévancé. C'est leur laisser assez sottement la propriété de ce qu'ils nous prennent (1).

Enfin les jours mauvais arrivèrent; Roucher n'y prit part que par des opinions modérées et par quelques beaux traits. N'oublions pas celui-ci : Des soldats révoltés du régiment suisse de Chateau-Vieux ayant dirigé le canon contre une foule désarmée, le brave et généreux Desilles fit ce qu'il put pour les empêcher de tirer ; mais voyant que ses efforts étaient inutiles, il se mit à la bouche du canon, et s'écria : *Vous tirerez sur moi plutôt que sur le peuple !* Ils tirèrent, et il fut leur première victime. Ce crime d'assassinat fut regardé comme un acte d'héroïsme et de civisme. L'insurrection alors *était le plus saint des devoirs*. Et l'on voulut plus tard donner une fête à ces meurtriers! On alla inviter la section que Roucher présidait à y assister. Voici sa réponse : « J'accepte, mais à condition » que le buste du généreux Desilles sera porté en » triomphe par les soldats de ChâteauVieux, afin que » tout Paris étonné contemple l'assassiné porté par ses » assassins. » Quelle énergie! M. J. C. Rigaud, qui la rapporte, ajoute cette réflexion : « On peut compter » parmi les faits extraordinaires qui se passèrent alors, » que l'auteur de cette hardie et terrible réponse (pour- » quoi *terrible ?* il fallait mettre *courageuse*) n'ait pas » été massacré dans le moment ; mais il fut placé, au » crayon rouge, sur la liste mortuaire, et il l'avait » bien mérité à une époque *où le crime ne savait que* » *frapper, et où la vertu ne savait que mourir*. » Son ami, André Chenier, fit un trait pareil. Il proposa de placer l'inscription suivante sur le char de triomphe où l'on voulait faire monter ces misérables :

« Traînés en pompe :

« Pour s'être révoltés à main armée, et avoir ré- » pondu à la lecture des décrets de l'assemblée natio- » nale, qui les rappelaient à leurs devoirs, *qu'ils per-* » *séveraient dans leur révolte* ;

(1) Les Anglais sont si habitués à toutes les pirateries, qu'ils s'emparent, et chose singulière ! qu'on leur approprie complaisamment tout ce qu'ils trouvent à leur convenance. La découverte de la vaccine, par exemple, qu'ils ont revendiquée pour leur docteur Jenner, appartient plus spécialement à l'Allemagne, où le docteur Goëtz l'introduisit en 1769. Il se ferait un gros volume de toutes les rapines que ces avides flibustiers accumulent au profit de leur gloire, et surtout aux profits pécuniaires de leur île.

Digitized by Google

» Pour avoir été déclarés criminels de lèse-nation » au premier chef par un décret de l'assemblée natio- » nale de lundi 16 août 1790;

» Pour avoir pillé la caisse de leur régiment;

» Pour avoir dit ces mémorables paroles : *Nous ne » sommes pas Français, nous sommes Suisses, il nous » faut de l'argent*;

» Pour avoir fait feu sur les gardes nationales de » Metz et autres lieux, qui marchaient vers Nancy, d'a- » près les décrets de l'assemblée nationale. »

André Chenier, de Pange et Roucher avaient réuni leurs efforts et leur plume pour lutter dans le *Journal de Paris*, contre les mauvais principes, cause de tant de mauvaises actions. « Roucher (a dit à ce sujet M. » Lacretelle jeune, dans son *Précis historique*), Rou- » cher, à l'époque de l'assemblée législative, s'était at- » tiré le ressentiment de Robespierre et de Collot- » d'Herbois, par des écrits courageux. Une imagination » brillante, audacieuse, l'avait fait distinguer parmi les » hommes de lettres. Une âme sensible et forte le ren- » dait cher à tous les hommes de bien. » Voici un mot de lui qui le caractérise et qui fait honneur à son jugement. Le président Dupaty, auteur des *Lettres sur l'Italie*, était mort en 1788; Roucher, qui l'aimait et l'estimait, dit de lui, quand il vit éclater notre malheureuse révolution : *Il serait mort de douleur ou il en aurait été la première victime.*

Il lutta long-temps contre la tempête; mais la tourmente révolutionnaire devenait tous les jours plus violente. En vain alors pour se faire oublier, et en même temps pour développer les heureuses dispositions de sa fille Marie, il se livra à l'étude de l'histoire naturelle, et à la recherche des plantes. Ses innocentes herborisations ne le sauvèrent pas : il fut arrêté le 3 octobre 1793, et conduit à Sainte-Pélagie; il en sortit pourtant momentanément, par les sollicitations de son ami Guyot-Desherbiers. Forcé de nouveau de se cacher, il le fit d'abord; MM. Pujol et Perrin l'accueillirent tour-à-tour; mais bientôt, afin de ne compromettre personne, il se rendit lui-même, et fut sacrifié le 24 juillet 1794, deux jours avant le 9 thermidor, ce bienfaisant thermidor, qui délivra la France de la sanglante tyrannie de Robespierre et de quelques-uns de ses complices. — Mais hélas ! Roucher n'était plus !

Dans la notice sur André Chenier, M. H. de Latouche a décrit une scène dont je dois emprunter une partie. Ce poète plein d'âme, de sentiment et de génie, allait être entraîné au supplice. « Peut-être il regardait, avec un désespoir stérile, ses pâles compagnons de mort; pas un qu'il connut ! A peine savait-il, dans les trente-huit victimes qui l'accompagnaient, les noms de MM. de Montalembert, de Crequy, de Montmorency, celui du baron de Trenck, et de ce généreux Loizerolles, qui s'empressait de mourir pour laisser vivre un fils à sa place; mais aucun d'eux n'était dans le secret de son âme. Cet esprit, qui entendit sa pensée, *ce cœur parent du sien*, comme a dit le poète André Chenier, l'appelait peut-être et frémissait de son vœu.... quand tout-à-coup s'ouvrent les portes d'un cachot fermé depuis six mois, et l'on place à ses côtés, sur le premier banc du char fatal, son ami, le peintre des *Mois*, l'infortuné Roucher. Que de regrets ils exprimèrent l'un sur l'autre ! — Vous, disait Chenier, le plus irréprochable de nos citoyens ! un père, un époux adoré ! c'est vous qu'on sacrifie ! — Vous, répliquait Roucher, vous ! vertueux jeune homme, on vous mène à la mort ! brillant de génie et d'espérance !..... »

La veille de sa mort, M. Le Roy, élève de Suvée, fit son portrait, au bas duquel le condamné traça ces vers :

A ma femme, à mes amis, à mes enfans.

Ne vous étonnez pas, objets sacrés et doux,
Si quelque air de tristesse obscurcit mon visage;
Quand un savant crayon dessinait cette image,
J'attendais l'échafaud et je pensais à vous !

En 1775, Roucher avait épousé mademoiselle Marie-Elizabeth Hachette, descendante de l'héroïne de ce nom :

D'Hachette et de son nom, gardes-en la mémoire,
France ! et si dans Beauvais, encor plein de sa gloire,
Moi qui, jeune, aux autels formant un doux lien,
Viens à ce nom sacré d'associer le mien,
Si je te porte un jour mon filial hommage,
Entretiens-moi d'Hachette, offre-moi son image,
Que j'y puisse attacher mon œil religieux
Et couronner de fleurs ce front victorieux.

Toujours plongée dans les souvenirs et les regrets, cette tendre épouse lui survécut jusqu'au 7 janvier 1821.

Il avait laissé un fils nommé *Emile*, dont on n'a plus entendu parler. Quant à sa fille *Eulalie*, devenue madame *Guillois*, elle mérite qu'on s'y arrête quelques temps. La notice de son père ne serait pas complète s'y elle n'y figurait pas. Elle naquit à Paris, le 7 décembre 1775; madame Briquet en mettant 1776 s'est trompée. Sans doute elle n'avait pas lu assez attentivement les lettres de Roucher, qui peuvent servir à fixer son âge. Il suffit d'indiquer la 40e, du 25 décembre 1793, dans laquelle il parle des *dix-huit ans* de sa fille, dont il avait fêté l'anniversaire en prison, le 7 décembre précédent. Ainsi c'est bien à 18 ans qu'elle écrivait ces lettres pleines d'esprit, de grâce, de délicatesse et de sentiment, qu'on trouve mêlées à celles de son père, dans les deux volumes ayant pour titre : *Consolations de ma captivité, ou correspondance de Roucher, mort victime de la tyrannie décemvirale.* Ce recueil fut publié en 1798, par M. Fr. Guillois, collaborateur du *Moniteur*, et mari de mademoiselle Roucher. On le lit avec une curiosité mélancolique, en pensant au talent de l'auteur et à son triste sort.

Il est fâcheux qu'elles ne répondent pas complètement à l'attente du lecteur. Le style annonce de la recherche, et cependant il tombe quelquefois dans la trivialité. On sent que sa fille a dû suivre un peu son exemple : on imite ce qu'on admire, ce qu'on aime; en effet, la recherche ne lui manque pas. Mais comme les femmes ont plus de délicatesse et plus le tact des convenances que nous, elle a su éviter l'autre défaut. Son père s'extasia souvent, et il exalta les heureuses

Digitized by Google

expressions de sa plume. Il lui avait conseillé de lire et relire madame de Sévigné ; sa fille lui répond qu'elle la lit avec délices et admiration, mais qu'elle se contentera de l'admirer sans vouloir l'imiter, attendu qu'*elle est trop naturelle pour servir de modèle.* Ce qui rappelle ce vers heureux de Desmahis, en parlant de Chapelle et de Bachaumont :

Ils ont un naturel qui ne s'imite guère.

Je dirai pourtant que c'est *le naturel* qu'il faut *imiter* ; mais pour le bien imiter, il faut avoir *un naturel à soi.*

L'esprit qu'on veut avoir, gâte celui qu'on a.

(GRESSET.)

Malheureusement ce fut le tort de Roucher et de sa fille, d'avoir voulu montrer plus d'esprit que de naturel. Non que je veuille prétendre que ces lettres ne sont pas semées de traits heureux ; cette critique serait trop injuste. En voici quelques-unes : *Je me creuse le cœur*, dit-elle, à propos du chagrin d'être séparée de son père. *Vous êtes tout mon savoir*, est aussi une bonne expression, ainsi que celle de *pauvre heureux*, appliquée à son frère, trop jeune pour avoir complètement senti *le bonheur* de passer toute une journée enfermée sous les mêmes verroux que son père. Au sujet d'un mariage où elle vient d'assister, elle dit *que c'était une averse de bénédictions et de joie.* Je m'arrête à regret, et je finis par ce passage : « Mes jours s'écoulent dans une » uniformité de malheur. Aucune nuance plus gaie » ne vient les varier ; le noir ne prend pas d'autre cou» leur, il reste noir..... Oh ! quel ennui ! je suis vrai» ment excédée de ce train de vie. Malheur à ces êtres » légers et brouillons qui esquivent le moment où ils » pourraient penser à l'aise ! Cette idée seule les épou» vante ; ils redoutent le tête-à-tête de leurs réflexions, » comme le méchant redoute le tête-à-tête de ses re» mords. »

Je m'étonne qu'une personne qui écrivait si bien, dans un âge si tendre, n'ait produit depuis aucun ouvrage. Toutefois, je crois être certain de ne pas me tromper, en affirmant que, sous le voile de l'anonyme, elle a travaillé à la collaboration de plusieurs journaux, publiés, sous différens titres, pour les dames et les jeunes personnes. En 1825, elle fonda un *Nouveau Journal de Modes*, plus substantiel et moins frivole que celui qui existait déjà, et que M. de La Mésangère avait établi. C'est peut-être ce *Nouveau Journal des Modes* de madame Guillois, que M. le vicomte de Walsh continue aujourd'hui.

Un des frères de Roucher, médecin distingué à la savante faculté de Montpellier, lui a fait ériger, à sa campagne, un monument que M. Rigaud a ainsi décrit : Dans un cabinet de cyprès est un tombeau à la romaine, surmonté du buste du poète Roucher. Sur ce tombeau l'on voit un laboureur assis sous un saule-pleureur, aux branches duquel sont suspendus et sa lyre et son chalumeau. Ce laboureur, armé d'un poinçon, grave sur ce saule, cette épitaphe que Roucher avait faite pour lui-même.

Flatteurs, qu'au lieu d'encens, de fleurs et d'hécatombe,
La main d'un laboureur écrive sur ma tombe :
« Il aima la campagne et sut la faire aimer... »

De chaque côté s'élèvent deux obélisques, dont l'un représente un cabinet de cyprès. On voit au-dessus le Mont-Parnasse et les Muses, au milieu desquelles est Apollon. Sur le socle de l'obélisque sont gravés ces vers de M. Castel (poème des *Plantes*) :

O toi, chantre des *Mois*, à ta muse hautaine,
Digne d'un autre rang et d'un destin meilleur,
D'un berceau de cyprès j'offrirai la douleur.

Sur l'autre obélisque sont représentées deux nymphes des bois, qui couronnent de lauriers et de roses le médaillon de Roucher, placé entre elles deux. On y lit ces vers de M. Marnésia (poème de *La nature champêtre*) :

O toi, Roucher aussi, chantre pompeux des *Mois*,
Je te vois couronné par les nymphes des bois.
Les roses, les lauriers, les odorantes *herbes*
Sont le modeste prix de tes accens superbes.

Il aurait pu y ajouter cette inscription de M. de Cubières :

Quand il peint les Saisons l'une à l'autre enchaînées,
Sa muse, du printemps, emprunte les couleurs.
Il a chanté les *Mois*, pour vivre des années.

La ville de Montpellier, qui s'honore avec raison d'avoir été son berceau, lui vota une distinction bien flatteuse. Sur la demande du 7 janvier 1815, de la Société des Sciences, belles-lettres et arts de cette ville, un arrêté de la mairie, du 8 juin, même année, déclare : « que la rue où J.-A. Roucher a pris naissance, portera, » à l'avenir, le nom de ce poète aimable, de ce philo» sophe hardi, de ce père tendre, de ce citoyen mal» heureux », et que « copie de cet arrêté sera en» voyée à son illustre fille, madame Guillois, et sera » inscrite dans le journal de l'Hérault. » C'est l'ancienne rue de *L'arc des Arènes*, contraction sans doute de *L'arc-d'Arènes*, qui est devenue la rue *Roucher*. Le nom du brillant poète a détrôné un grand souvenir de la puissance des Romains.

De LAROUSSE-ROCHEFORT.

Digitized by Google

L'ABBÉ DE MARMOUTIERS.

I.

UNE FÊTE CHEZ LE MARÉCHAL DE LUYNES.

Charles-Albert de Luynes, d'abord fauconnier du roi Louis XIII, sut si bien capter les bonnes grâces de ce prince, d'un caractère faible et capricieux, qu'il parvint en peu de temps au faîte des honneurs militaires. Nommé maréchal de France, au grand scandale des vieux guerriers, qui avaient noblement gagné leurs éperons en défendant la France et la puissance royale, Charles-Albert fit un voyage en Touraine pour visiter son domaine de Luynes, érigé en duché-pairie. Les gentilshommes de la Touraine s'y trouvèrent réunis, pour fêter le favori du roi de France, et ce manoir, autrefois si modeste, prit tout-à-coup les apparences d'une résidence royale. Le duc de Luynes passait, depuis quelques jours, son temps à chasser dans les forêts voisines, lorsque le sire de Chenonceaux lui annonça que le cardinal ministre qui transformait le village de Richelieu en une ville opulente, arriverait à Luynes vers la fin de la semaine.

— La nouvelle que vous m'apportez, sire de Chenonceaux, répondit le maréchal, ne vaut pas cette plume que ce vent emporte, et que mon faucon bien-aimé vient d'arracher de l'aile d'une perdrix.

— Le cardinal Arnaud Duplessis de Richelieu, ministre de Louis XIII, et roi de France au titre près, doit s'attendre à trouver chez vous bon accueil, festins splendides et réjouissances champêtres. Comme Louis XI de terrible mémoire, le cardinal aime à voir danser les paysans et les paysannes.

— Je ferais danser toute la Touraine, pour ne pas le voir dans mon château de Luynes.

— Je le crois, maréchal; mais je sais que le Cardinal commande, si on ne lui accorde pas de bonne grâce.

Au même instant, deux faucons se posèrent sur le bras droit du maréchal; l'un portait une perdrix, l'autre tenait dans ses serres un vanneau à moitié plumé.

— Mes oiseaux font merveille, s'écria le maréchal; je vous retiens à souper: vous connaissez le proverbe:

> Qui n'a mangé ni pluvier ni vanneau,
> Jamais n'a mangé bon morceau.

— J'accepte votre invitation, répondit le sire de Chenonceaux; demain je partirai pour aller annoncer au cardinal-ministre que M. de Luynes l'attend avec impatience.

— Je vous nomme mon ambassadeur auprès de son excellence, répondit le maréchal; dites-lui ce que bon vous semblera: vous êtes plus adroit que moi, et je compte sur votre longue habitude à flatter les puissans de la terre.

Les gentilshommes, les piqueurs et les veneurs arrivèrent au son du cor; la chasse avait été des plus heureuses, et on porta en grande pompe sur un brancard au château de Luynes, deux cerfs et quatre chevreuils. Le maréchal traita les nombreux convives avec sa magnificence ordinaire; à la fin du repas, il fut le premier à proposer de boire à la santé du cardinal ministre. L'excellent vin de la Touraine échauffa toutes les têtes, et comme le vin trahit les secrets les plus cachés, les convives du maréchal, mettant de côté toute gêne et toute contrainte, critiquèrent ouvertement la conduite du cardinal ministre. Le sire de Chenonceaux qui craignait avec raison quelque perfidie, se leva brusquement.

— Messieurs, dit-il, j'ai toujours regardé monseigneur de Richelieu, comme un grand homme qui honore la France, et fait respecter au loin l'honneur national. Il ne nous appartient pas à nous pauvres gentilshommes, dont tout le mérite se borne à tuer des perdrix au vol, ou à blesser en duel nos amis les plus intimes, à roucouler comme des tourtereaux aux pieds de la courtisane Marion-de-Lorme, il ne nous appartient pas, vous dis-je, de critiquer les actes du premier ministre de Louis XIII, notre souverain.

— C'est bien, c'est très bien, Chenonceaux, s'écria le maréchal, ventre saint-gris (ainsi jurait le feu roi Henri IV), si le cardinal était ici, je crois qu'il te nommerait capitaine de ses gardes. Buvons au cardinal-ministre.

Les convives du maréchal vidèrent tous leurs verres en prononçant le nom du cardinal, avec un enthousiasme subitement rechauffé par le vin. A minuit, les chasseurs fatigués et presque ivres, se disséminèrent dans les nombreux appartements du château et dormirent jusqu'au lendemain.

Le maréchal se leva de très bonne heure, et rencontra à l'extrémité du parc, le sire de Chenonceaux qui attendait les chevaux pour partir.

— Vous resterez, mon cousin, lui cria-t-il, dès qu'il l'aperçut, j'ai besoin de vos conseils et de votre expérience.

— Impossible, monseigneur le maréchal; le cardinal m'attend.

— Vous le verrez ici!

Le maréchal se détourna au bruit d'un fouet qu'un

Digitized by Google

courrier fesait claquer, en poussant rapidement son cheval dans la grande avenue du château.

— C'est un messager du cardinal, dit le sire de Loches. En effet quelques instans après le courrier mit pied à terre et remit au maréchal une lettre de Richelieu, qui lui annonçait sa visite pour le lendemain.

— Je suis perdu, deshonoré, s'écria le jeune duc de Luynes; le cardinal sera ici demain avec toute sa suite, et je n'ai encore fait aucun préparatif.

— La journée est assez longue, maréchal, répondit le sire de Chenonceaux : voulez-vous me charger de ces préparatifs qui vous paraissent impossibles ?

— Vous me sauverez de la colère du cardinal, mon cousin, et je vous jure que ma reconnaissance....

— Je ne veux pas que vous vous mettiez en frais pour moi, monseigneur le maréchal; pour prix de mes services et de ma bonne volonté, je ne vous demande que les deux faucons qui ont pris hier la perdrix et le vanneau.

— J'y tiens beaucoup, mon cousin, mais qu'importe ? *ailes de fer et plumes d'argent* vous appartiennent.

Le sire de Chenonceaux, investi de pleins pouvoirs par le jeune duc de Luynes, réunit tous les serviteurs et leur donna ses ordres avec tant de précision et d'à propos que le lendemain avant le lever du soleil, le château de Luynes se trouva magnifiquement décoré, et comme par enchantement; on eût dit que toutes les fées et tous les sorciers du pays avaient travaillé de concert avec le sire de Chenonceaux. Les maisons du village de Luynes, creusées dans un rocher calcaire, le château, construit sur la hauteur qui domine la contrée, avaient presque disparu sous les guirlandes de fleurs et de verdure. A dix heures, le cardinal-ministre arriva, suivi d'une escorte nombreuse de grands seigneurs, de belles dames, de poètes et de chanteurs italiens. Ce peuple nomade, venu des divers royaumes de l'Europe, trouva à se loger dans le château de Luynes, grâce à l'active vigilance du sire de Chenonceaux qui déploya, dans les préparatifs de cette fête, plus d'intelligence que le duc de Mayenne aux deux batailles d'Arques et d'Ivry.

Maréchal, dit au jeune duc, le cardinal émerveillé de cette magnificence chevaleresque, je regrette que le roi de France ne soit pas ici. Sa majesté vous féliciterait du noble emploi que vous faites des richesses qui vous ont été données par sa magnificence royale.

Je voudrais en ce moment être riche comme Crésus, magnifique comme Cléopâtre, pour vous prouver combien j'honore le cardinal-ministre, soutien de la France et de son roi.

— Je vous remercie beaucoup, M. le maréchal, répondit Richelieu.... Ce pauvre duc, ajouta-t-il à voix basse en se tournant vers le poète Rotrou, s'agite et se tourmente pour me convaincre qu'il m'aime; inutiles efforts; je sais qu'il me déteste. Si demain je n'étais plus ministre....

— Le maréchal vous ferait enfermer dans la cage de fer que nous avons vue à Loches, où le cardinal la Balue passa de si mauvais jours, où mourut l'infortuné cardinal de Milan.

— J'en suis certain, répondit Richelieu; mais mon étoile n'a pas encore pâli, et les têtes de ces grands seigneurs qui luttent contre la suprématie royale, peuvent être détachées de leurs épaules, aussi facilement que les feuilles des branches de ces grands arbres.

— Il faut jouer au plus fin, dit Rotrou....

— Au plus fort, répliqua le cardinal.

Le repas touchait à sa fin, le cardinal, pour se distraire de ses grandes préoccupations, pria Rotrou de réciter ses plus beaux vers. L'auteur de *Venceslas* lut quelques scènes de sa tragédie; il fut souvent interrompu par les applaudissemens des convives.

Après lui, Boisrobert récita un sonnet à la lune, et un acrostiche sur Marion-de-Lorme.

— Bagatelles et sornettes, s'écria le cardinal; à vous M. de Balzac.

Le littérateur angoumois lut trois de ses lettres, qui eurent autrefois tant de succès et qui sont oubliées depuis longtemps.

Enfin, le célèbre Voiture, après avoir obtenu l'autorisation du cardinal, gratifia l'assemblée d'une satire contre Mme des Loges.

— C'est mal, très-mal, s'écria Richelieu; vous avez voulu vous venger d'une femme aimable et fort spirituelle qui, pour vous guérir de votre vanité, (mal incurable chez les gens de lettres et surtout chez les poètes), vous fit souvenir que vous étiez fils d'un marchand de vin. (1)

Voiture rabattit sur son front les larges ailes de son feutre pour cacher son embarras; les convives gardèrent le silence, et le cardinal-ministre sortit de la salle, suivi de ses secrétaires, pour vaquer aux soins quotidiens qu'exigent les affaires d'état.

II.

LES DANSES DE LA TOURAINE.

Le cardinal de Richelieu aimait, dit-on, les fêtes populaires; lorsqu'il séjournait dans son magnifique château de Duplessis en Touraine, il invitait les paysans à venir danser sur la pelouse du parc, et le vin n'était pas épargné. Le maréchal, qui connaissait les goûts du cardinal, fit publier à son de trompe dans tous les villages voisins qu'il y aurait grande réjouissance au château de Luynes, que les jouvenceaux et les jouvencelles pouvaient y venir danser et boire. Les convives ne manquèrent pas à l'appel, et le lendemain le gazon du parc du château disparut sous les pas des danseurs et des danseuses. Le cardinal de Richelieu contemplait avec une sorte de ravissement la joie de ces bons campagnards, qui dansaient au bruit de quelques instruments, le branle

(1) Madame des Loges, femme d'esprit, et auteur de quelques jolis vers, recevait, dans son hôtel, l'élite des poètes et des littérateurs. Dans ces réunions, on passait le temps à faire des jeux de mots et des calembourgs. Un jour Voiture ne fut pas heureux : ce calembourg n'est pas bon, M. de Voiture, dit Madame des Loges, percez-nous en d'un autre.

Digitized by Google

du Poitou et la *Vogue* de la Touraine : tout à coup les quadrilles s'arrêtèrent, et on entendit une voix douce comme celle d'un ange ; c'était une jeune fille richement vêtue, elle chantait en pirouettant sur elle-même :

Dansez, dansez,
Joyeux enfans de la Touraine,
Dansez, dansez.
Que pour vous le bonheur enchaîne
Le plaisir aux amours,
Toujours.

Est il un pays au monde
Plus beau que celui de Tours ?
Ici la terre est féconde,
L'on y coule de beaux jours.
Nos grands seigneurs autrefois,
Dans leurs antiques murailles,
Après les grandes batailles
Fêtaient chevaliers et rois.

Dansez, dansez,
Joyeux enfans de la Touraine,
Dansez, dansez.
Que pour vous le bonheur enchaîne
Le plaisir aux amours,
Toujours,

Dans Chinon, une sainte fille,
A Charles sept rend la fierté ;
Dans l'air, sa bannière brille,
L'on croit à la liberté.
A Chenonceaux, nos guerriers
Ont vu Diane la belle,
Qui retenait auprès d'elle,
François, roi des Chevaliers.

Dansez, dansez,
Joyeux enfans de la Touraine,
Dansez, dansez.
Que pour vous le bonheur enchaîne
Le plaisir aux amours,
Toujours.

Le cardinal de Richelieu avait écouté avec la plus grande attention cette chanson, alors populaire dans la Touraine ; lorsque la jeune fille disparut au milieu des groupes de danseurs, il se tourna vers le poète Rotrou et lui dit avec une affabilité ironique ;

— Avouez, M. de Rotrou, que nous devrions venir souvent en Touraine pour y prendre des leçons de poésie.

Monseigneur, les couplets de la jeune fille sont charmans.

— Connaissez-vous la Bachelette, dont la voix est si douce et la démarche si noble ? dit le cardinal à M. de Luynes.....

— Non, Monseigneur, mais le sire de Semblançay, qui n'a jamais quitté le pays, nous racontera son histoire.

On chercha dans tous les groupes Hector de Semblancay, qui se rendit en toute hâte auprès du cardinal, et lui dit qu'il connaissait seulement le nom de la jeune fille, célèbre dans le pays sous le nom de la *Folle d'Ussé*.

— Une existence si mystérieuse pique ma curiosité, dit le cardinal : qu'on cherche cette jolie Folle, je veux la voir et l'entendre.

Les gentilshommes qui se trouvaient près du cardinal se dispersèrent, au même instant dans la prairie pour complaire à l'éminence. Le maréchal de Luynes rencontra le premier la *Folle d'Ussé*, et eut beaucoup de peine à la conduire à l'endroit où se trouvait le cardinal. La Folle d'Ussé, dès qu'elle aperçut la robe rouge du cardinal, répéta le refrain :

Dansez, dansez,
Joyeux enfans de la Touraine,
Dansez, dansez.
Que pour vous le bonheur enchaîne
Le plaisir aux amours,
Toujours.

Puis elle ajouta :

Notre Touraine a vu naître
Grands hommes, au temps jadis,
Elle a donné plus d'un maître
Au beau royaume des lys.
Mais il est un autre lieu
Dont l'éternelle mémoire
Survivra dans notre histoire.
Qu'en dis-tu, grand Richelieu ?

Cette folle a plus d'esprit que les quarante membres de l'académie française, s'écria le Cardinal. Approche, jeune fille ; que ma robe rouge ne te fasse pas peur. Si tu veux me raconter ton histoire, je te promets d'employer à te servir mon crédit et ma puissance. La jeune fille s'assit sur le gazon aux pieds du cardinal, et appuya familièrement sa blonde tête sur les genoux de l'Éminence :

— Monseigneur, lui dit-elle, mes ennemis, mes persécuteurs ont fait croire à nos voisins que j'étais folle ; hélas ! jamais personne ne fut affligé de plus de raison que moi. Voici mon histoire en quelques mots.

Il y a vingt ans un jeune chevalier de la Touraine vint à Bourguenil chargé par le feu roi Henri de Navarre de recruter de milices. Dans le modeste manoir de Bourgueuil vivait alors une noble demoiselle issue de parents fort pauvres, qui n'avaient pour toute fortune que leur blason fleurdelisé et des lettres de plusieurs rois de France. Le chevalier vit la demoiselle, l'aima éperdument et de cette union naquit une pauvre fille qui n'a jamais connu son père, parce que le chevalier fut tué en duel à Paris. Cette pauvre fille est à vos pieds, monseigneur. J'ai passé les premières années de ma vie, près de ma mère que j'ai toujours vue méprisée par les autres châtelaines. L'abbé de Bourgueuil nous fesait l'aumône, le soir, lorsque la nuit était bien sombre ; il connaissait la fierté de ma mère

Digitized by Google

à l'âge de dix-huit ans, je suivis ma mère qui allait à l'abbaye des Bénédictins visiter le saint abbé qui se mourait. Au moment où je sortais du grand cloître, marchant seule, pour ne pas troubler la conversation de ma mère et du provincial, un jeune religieux s'approcha de moi et laissa tomber une lettre à mes pieds; je la ramassai par curiosité, je la cachai soigneusement dans mon sein, et le soir, à la lueur de ma petite lampe, je la lus en pleurant. Le jeune religieux me disait que je lui étais apparue comme une ange libérateur; qu'un frère avare et cruel le tenait enfermé dans le couvent de Bourgueuil pour lui ravir sa part de l'héritage paternel. Il me conjurait de lui répondre pour le consoler. D'une main tremblante, je traçai quelques lignes. Le lendemain je portai ma lettre à un endroit qu'il m'avait désigné! notre correspondance resta long-temps secrète; mais nous fûmes trahis par un vieux religieux qui révéla tout au frère du jeune novice. Hector de Semblançay obtint du supérieur général de l'ordre de saint Benoît que son frère Henri fût transféré à l'abbaye de Marmoutiers: on l'y tient, dit-on, enfermé dans une prison souterraine, et il n'en sortira qu'après dix ans de pénitence. Quant à moi, pour me soustraire à la vengeance des Bénédictins, qui m'accusaient d'avoir voulu séduire un de leurs frères, je feignis d'être folle; le stratagème me réussit, et depuis deux ans je parcours la Touraine avec ma mère, allant de village en village, frappant à la porte des vieux manoirs, dont les seigneurs donnent l'hospitalité à la *folle d'Ussé*, parcequ'elle chante bien, et raconte les histoires merveilleuses du pays; et maintenant, monseigneur, puisque j'ai le bonheur d'embrasser les genoux de l'ami du roi, je vous demande aide et protection.

— Demandez, ma fille, Richelieu peut beaucoup accorder.

— Monseigneur, êtes-vous plus puissant que l'abbé de Marmoutiers.

— Je le crois, répondit le cardinal qui riait de la naïveté de la jeune fille.

— Faites que le malheureux Henri de Semblançay sorte de sa ténébreuse prison, et rendez-le à mon amour.

— Je te le promets, dans deux jours je serai à l'abbaye de Marmoutiers.

— Je m'y trouverai aussi, monseigneur.

La folle se cacha derrière quelques seigneurs; elle avait apperçu Hector de Semblaçay; elle craignait d'être reconnue et arrêtée.

— L'histoire de cette jeune fille, m'a ému jusqu'aux larmes, dit le cardinal.

— J'ai pleuré comme une religieuse, dit Balzac.

— J'en ferai une tragédie, ajouta le poète Rotrou.

— Je dois écrire demain à M^me^ Desloges dit Voiture, et j'ai là le sujet d'une jolie lettre.

= Nous y songerons demain dans mon château de Richelieu, dit le cardinal.

La pluie commençait à tomber, et les convives du maréchal de Luynes rentrèrent dans le château.

III.

LA VILLE ET LE CHATEAU DE RICHELIEU.

Nommé cardinal, ministre du roi de France, Armand Duplessis de Richelieu, voulut que son village devînt une ville chef-lieu d'une duché-pairie: que l'humble château de ses pères put rivaliser en étendue, en magnificence, avec les plus beaux palais des souverains de L'Europe. Les trésors, les talents, furent prodigués; bientôt le château de Richelieu fut aussi magnifique que le génie qui le créait était puissant.

Au millieu d'un fort immense traversé par l'Amable, s'éleva la somptueuse demeure du cardinal-ministre, son plan offrait un quadrilatère régulier, à quatre bastions, dont la rivière remplissait les fossés. Il était formé de trois corps de bâtiments de deux étages, enclosant une vaste cour: à chaque angle, et au centre de l'aile opposée à la porte, ouverte dans une galerie à arcades, s'élevaient des pavillons qui dominaient les ailes; un arc triomphal surmonté d'une statue de la Renommée, couronnait la grande porte. Deux tours précédaient le château. La grande tour, ou tour d'entré etait carrée, flanquée de bastions divers, destinés à la nombreuse suite du cardinal. La première porte s'ouvrait au centre d'un demi cercle de mur à la jonction des trois routes. Derrière le château, et comme lui entouré d'eau, était un jardin carré, ayant au centre un château d'eau, et formé de quatre parterres symétriques. D'autres parterres s'étendaient au delà du fossé, autour d'une grande pièce d'eau, et se terminaient par une galerie decorée de niches, de statues et de vases: ces différentes pièces étaient parfaitement symétriques entr'elles: de vastes jardins, des potagers, de superbes et spacieux massifs d'arbres, percés de belles allées, les entouraient; puis, des bois, des taillis composaient le parc qui était ceint d'un mur de plus de quatre lieues de circuit. La richesse, la beauté du travail des édifices, répondaient à leur grandeur, à l'admirable régularité qui régnait dans toutes les parties du château et de ses dependances. Dans cette demeure vraiment royale, et qui fut, en effet, souvent habitée par le roi et sa cour, l'industrie des plus habiles artistes avait été prodiguée; de nombreux et précieux chefs-d'œuvre antiques la décoraient: Richelieu était comme le Vatican de la France; son musée d'Antiques était le seul que possédait alors le royaume, et ses débris ne sont pas comptés au nombre des moindres ornements du musée qui décore maintenant Paris, et dont la nation s'enorgueillit. Le style général d'architecture, était celui de l'époque, style vraiment national, vraiment en rapport avec notre climat, nos usages, nos besoins, et qui unit les avantages du style grec à ceux de l'architecture gothique.

La ville de Richelieu était contiguë au parc du château; des murs, flanqués de tourelles carrées à toit pointus, la rendaient susceptible de quelque résistance. Elle renfermait une grande place carrée et centrale, et plusieurs rues qui se coupaient à angles droits, et que débordaient plusieurs maisons. Elle possédait une belle église, dont les hautes flèches surmontaient deux clochers carrés, situés latéralement au rond point: d'élégans pavillons et plusieurs édifices publics complétaient sa décoration. (1)

(1) Le château de Richelieu fut démoli de fond en comble pendant la révolution. *(Souv. pitt. de la Touraine).*

Digitized by Google

Le cardinal-ministre avait invité le maréchal de Luynes à visiter la ville qu'il avait fondée comme par enchantement; dans cette circonstance, la flatterie employa toutes ses formules pour caresser la vanité de Richelieu, qui écoutait avec insouciance les complimens qu'on lui adressait : le poète Rotrou, seul, fut assez heureux pour obtenir un sourire de l'éminence, qui trouva piquant le dernier vers d'un sonnet que l'auteur de Venceslas venait d'improviser en son honneur. Il l'en remercia grâcieusement, et pendant toute la journée il fut gai, affable et prévenant avec ses nombreux convives. Le soir, à la fin du repas, il pria M. de Voiture de lui rappeler les principaux incidens de l'histoire de la Folle d'Ussé; Voiture, qui n'avait pas oublié un mot de cette intéressante narration, obéit avec empressement, et lut à haute voix une longue lettre qu'il écrivait à ce sujet à M^me^ Des Loges. Le cardinal témoigna hautement son contentement, et annonça à ses convives qu'il partirait pour l'abbaye de Marmoutiers, après avoir célébré la messe dans sa belle église de Richelieu. Les dames et les gentilshommes lui demandèrent la faveur de l'accompagner, et l'éminence se montra fort traitable ce jour là ; l'histoire de la Folle d'Ussé avait exalté son imagination parfois romanesque. Ce ministre tyran, qui avait fait tomber tant de nobles têtes, qui avait exilé Marie de Médicis, sa bienfaitrice, souriait capricieusement à l'idée de jouer le rôle de libérateur, d'un jeune amoureux enfermé par violence dans les prisons d'un couvent.

En effet, le lendemain, à sept heures du matin, une cavalcade nombreuse se dirigea vers l'abbaye de Marmoutiers; le cardinal montait un magnifique cheval blanc que l'ambassadeur Ottoman avait donné à Louis XIII. Voiture et Balzac marchaient près de l'éminence pour la distraire de ses soucis par leurs jeux de mots et des railleries, qu'ils envoyaient à l'adresse des vieilles dames qui avaient voulu faire partie du cortége.

IV.

L'ABBAYE DE MARMOUTIERS.

Il est dit dans une légende populaire de la Touraine, que Saint-Martin de Tours, s'étant blessé dangereusement, trouva dans une épaisse forêt qui occupait autrefois l'emplacement du faubourg Saint-Symphorien, une petite fiole pleine d'un baume céleste; un ange lui apparut en songe et lui dit de s'en servir pour guérir sa blessure. Saint-Martin fut soulagé au même instant, et pour témoigner au Seigneur sa vive réconnaissance, il fit construire dans la forêt un ermitage, où il passait les nuits à prier. Après sa mort, cet ermitage fut en grande vénération dans la contrée; quelques moines de l'ordre de Saint-Benoît, s'y établirent, et le nombre des religieux devint si grand en peu d'années, qu'on fut obligé de construire de plus vastes bâtimens. Ce couvent fut alors connu sous le nom de *Majus-Monasterium*, (principal monastère, d'où est venu le nomde *Marmoutiers*). Les Bénédictins y suivirent longtemps la discipline monastique de leur célèbre fondateur. Ravagée par les barbares, cette abbaye se releva de ses ruines; les rois de France lui firent des dons considérables, et Marmoutiers fut regardé comme le principal berceau de l'ordre de Saint-Benoît, en France. L'abbé jouissait d'un revenu annuel de vingt mille livres, et les dîmes et autres rétributions n'en produisaient pas moins de dix-huit mille pour chaque religieux.

Lorsque le cardinal de Richelieu fit dans la Touraine le voyage dont nous relatons ici quelques incidents, Charles de Château-Renault était abbé de Marmoutiers. Issu d'une famille puissante et riche, Château-Renault avait conservé dans les exercices de la vie religieuse, son goût pour le faste, la bonne chère et autres plaisirs qu'on n'aurait pas dû trouver dans la demeure des enfans de Saint-Benoît.

Le jour de l'Ascension 1629, l'abbé de Marmoutiers, assis dans un grand fauteuil à bras, dont les soutiens moëlleux, étaient recouverts d'une riche étoffe de soie, causait avec Dom Vincent, bibliothécaire de l'abbaye, et Dom Philippe, chargé de la garde des manuscrits : un frère lui lavait les pieds dans une petite cuvette d'argent, et deux jeunes religieux donnaient avec des essences, à sa moustache et à sa royale, un noir luisant qu'eût envié un colonel des gardes françaises. L'abbé devait officier ce jour-là dans la grande église de l'abbaye, et il préludait à ses fonctions sacerdotales par une toilette tant soit peu mondaine.

— Dom Vincent, dit-il au bibliothécaire, les nombreux volumes de notre bibliothèque, sont-ils maintenant en bon état ?

— Oui, mon père, je les ai tous classés, et j'ai chargé deux religieux d'établir le catalogue qui vous sera présenté dans quelques jours.

— Et vous, Dom Philippe, avez-vous trouvé dans nos manuscrits, les titres, actes et chartes sur la famille de Château-Renault ?

— Non, mon père, mais il faut espérer que je serai plus heureux dans mes recherches.

— Dom Vincent, apportez-moi le dernier cahier du *Mercure Galant*, que vous trouverez là-bas sur cette petite table.

Le religieux obéit sans mot dire, et l'abbé pendant que le frère essuyait avec du linge fin ses pieds, qui se coloraient d'un vif incarnat, lut à haute voix certaines histoires galantes, qui avaient beaucoup amusé le roi et sa cour. Dix heures sonnaient à la grande tour de Marmoutiers, et dom Charles de Château-Renault, se disposait à se rendre à la grande église lorsque le sire de Loches entra tout essoufflé.

— Qu'y a-t-il, mon cousin, dit l'abbé en serrant affectueusement les deux mains du gentilhomme..... On dirait que vous venez de faire le coup de feu, avec quelque huguenot de la Rochelle.

—Seigneur abbé, j'ai dévancé de quelques heures le cardinal de Richelieu, qui arrive suivi d'un nombreux et brillant cortége; il vient visiter Marmoutiers, il n'a pas voulu qu'on fît le moindre préparatif pour sa réception.

— Qu'entend-je, miséricorde divine ! s'écria l'abbé qui ne put dissimuler son embarras et son mécontentement..... Son éminence aurait dû m'avertir.

Digitized by Google

Marmoutiers.

— Il a mieux aimé vous surprendre : vous savez que les moindres désirs du cardinal-ministre, sont pour nous des ordres absolus.

Charles de Château-Renault, persuadé qu'il n'avait pas un instant à perdre, revint à la grande église et ordonna à tous ses religieux de prendre leurs habits sacerdotaux et de le suivre ; la mitre en tête, la crosse à la main, il précéda les moines qui marchaient sur deux rangs avec la grande croix et l'antique bannière de Marmoutiers. Ils rencontrèrent à un quart de lieue du couvent, le cardinal qui accueillit l'abbé avec la plus grande affabilité, et l'invita à monter dans sa litière. Pendant le court trajet à l'abbaye, Richelieu adressa diverses questions à Charles de Château-Renault, qui lui répondit avec tant de précision, qu'il eut le bonheur de plaire à l'éminence.

— Je suis satisfait des détails que vous m'avez donnés sur Marmoutiers, lui dit le cardinal en mettant pied à terre. Je regrette vivement que les affaires du royaume, ne me permettent pas de séjourner ici quelque temps. Ah ! seigneur abbé, j'envie votre bonheur ; vous vivez ici tranquille dans le silence et dans la paix du cloître ! Le fardeau des grandeurs est bien lourd, et les robes de pourpre sont de bien faibles cuirasses contre les chagrins mortels, qui assiègent sans cesse le cœur de l'ambitieux.

Digitized by Google

Arrivé à la porte de l'église, le cardinal fut reçu avec tous les honneurs qu'on aurait pu rendre au roi de France ou au souverain pontife: il entendit la messe, et après la cérémonie, Charles de Château-Renault le conduisit à la grande salle de l'abbaye. Il avait donné des ordres si précis que le cardinal et les nombreuses personnes de sa suite y trouvèrent un repas splendidement servi.

— Monseigneur le cardinal-ministre, dit l'abbé, je ne savais pas ce matin que vous honoreriez Marmoutiers de votre visite: d'ailleurs les religieux de Saint-Benoît ne sont pas riches.

— Comment, comment, s'écria le cardinal, vous appelez ceci pauvreté..... Qu'en dites vous, M. de Voiture?

— Je dis que les cuisiniers du roi improviseraient difficilement un dîner plus confortable.

— J'ai connu à Paris un Bénédictin, qui vantait beaucoup le vin de Marmoutiers, dit le poète Rotrou; si ce liquide ne fait pas défaut à sa renommée, je passerai la journée à boire avec M. de Balzac.

Le cardinal n'entendit pas les dernières paroles du poète tragique; il avait déjà pris place au milieu de la table entre l'abbé et le jeune Hector de Semblançay.

V.

LA CHATTE DU CARDINAL.

On a beaucoup discuté sur les goûts plus ou moins bizarres des grands hommes d'état et des célébrités artistiques; on a cru y trouver certaines analogies avec leur caractère; et le plus souvent on s'est trompé. Qui aurait supposé, par exemple, que le cardinal de Richelieu, cet homme dont la volonté ferme et inflexible ne connut jamais d'obstacle, ce ministre qui faisait tomber par mode de passe-temps les têtes de Montmorenci, de Cinq-Mars et de l'infortuné de Thou, avait un faible pour les chats. Pourtant des mémoires sur la vie secrète et sur les habitudes de l'immortel Cardinal, rapportent qu'il aimait passionnément les petits chats, et qu'il avait toujours dans sa chambre à coucher une demie-douzaine de ces animaux: il riait en les voyant jouer, et le terrible lion politique caressait de ses blanches mains, ces petits quadrupèdes qui sont, à proprement parler, des diminutifs du tigre, le type de la méchanceté et de la fourberie. Dans ses voyages, il avait toujours quelques chats dans son carrosse ou dans sa litière. Le maréchal de Luynes qui connaissait les goûts et les penchans du puissant ministre, lui avait fait présent d'une jeune chatte blanche comme une hermine. Le cardinal voua à ce petit animal une affection que personne ne s'avisa de trouver ridicule; les gentilshommes et les grandes dames de sa suite, s'empressaient de caresser la jolie Blanca qui avait l'insigne honneur de dormir sur les genoux de l'éminence.

Lorsque le cardinal arriva à Marmoutiers, il oublia quelques instans sa chatte bien-aimée, et ce ne fut que vers la fin du repas, qu'il fit attention que Blanca n'était pas près de lui.

Ah grand Dieu! s'écria-t-il, et ma chatte, ma pauvre chatte, dites-moi, qu'est devenue Blanca? je vous en conjure, cherchez ma chatte, vous savez tous combien je l'aime.

Les convives quittèrent la table; on chercha partout, soins inutiles, les gentilshommes et les religieux revinrent sans apporter Blanca. Le cardinal ne dissimula pas sa mauvaise humeur et sa colère; tout le monde tremblait, et l'abbé aurait donné dix mille livres pour retrouver Blanca, lorsque deux religieux passèrent dans la grande salle avec d'énormes encensoirs.

— Où allez vous? leur dit Charles de Château-Renault.....

— Seigneur abbé, répondirent les religieux, une jeune fille est entrée dans le grand cloître, et vous savez que les statuts de notre ordre portent qu'il faut purifier avec l'encens notre couvent, si une femme y pénètre.

— Qu'elle est donc cette jeune fille? dit le Cardinal.....

— Une folle; elle dit qu'elle a trouvé la chatte du Cardinal, et nous avons eu beaucoup de peine à l'empêcher d'arriver jusqu'ici.

— Faites-la donc entrer, s'écria le Cardinal; puisqu'elle a trouvé ma chatte, je lui accorderai tout ce qu'elle me demandera.

Les religieux posèrent leurs encensoirs, et, un instant après, la jeune fille entra, tenant sur son sein la jolie chatte qui jouait avec les boucles ondoyantes de ses cheveux.

— Le ravissant tableau! s'écria le cardinal..... ma chatte me paraît plus jolie entre les bras de cette jeune fille.

Il fit un signe à Blanca qui s'élança vers lui, et partagea familièrement la moitié d'un perdreau que l'abbé venait de servir à l'éminence.

— Jeune fille, dit le Cardinal, j'ai promis de t'accorder tout ce que tu me demanderas.

— Monseigneur, êtes-vous assez puissant pour délivrer un jeune homme qu'on a enseveli vivant.

— Il n'est pas de cachot dont les portes ne s'ouvrent devant moi, répondit le cardinal.

— Monseigneur, je suis la folle d'Ussé, je vous ai raconté mon histoire; vous connaissez la malheureuse destinée d'Henri de Semblançay.

— Dans un instant, il sera libre. Abbé de Marmoutiers, ajouta-t-il en se tournant vers Charles de Château-Renault, un infortuné gentilhomme, victime de la cruelle avarice de son frère, gémit dans les prisons de votre abbaye; guidez mes pas, je veux moi-même briser ses chaînes.

L'abbé stupéfait et interdit ordonna à deux religieux d'allumer des torches; il devança le cardinal dans les détours ténébreux d'un escalier tortueux, et ils arrivèrent enfin aux prisons du couvent.

— Dom Philippe, dit l'abbé, à un des religieux, où est le cachot du jeune religieux enfermé pour avoir enfreint les règles de saint-Bénoît?

— Ici, répondit le bénédictin.

La folle qui avait suivi le cardinal, se précipite en criant:

— Henri, tu es libre!

Mais, au grand étonnement de tous les assistans, la porte du cachot était ouverte, et on n'y trouva pas

Digitized by Google

Henri de Semblançay. A la lueur des torches on lut sur les murailles ces quelques mots gravés par le prisonnier.

AMOUR ET DÉSESPOIR.

Plus Bas:

IN TE DOMINE SPERAVI.

A gauche:

PAUVRE HENRIETTE JE NE TE VERRAI PLUS.

Près de la porte:

O MON DIEU ! A VINGT ANS MOURIR DANS LES TÉNÈBRES ET SANS CONSOLATION ! FAITES QUE LA PAUVRE HENRIETTE IGNORE TOUJOURS LES TOURMENS QUE J'ENDURE.

— Vous me répondez du prisonnier, abbé de Marmoutiers, s'écria le Cardinal d'une voix menaçante.

— Monseigneur, je vous jure par les plaies de notre Seigneur Jésus-Christ que j'ignore ce qui vient de se passer.....

Henriette aperçut par hasard un lambeau de papier que le prisonnier avait laissé tomber à dessein : elle reconnut l'écriture d'Henri :

« Mon frère, disait-il, est venu m'arracher de mon » cachot : on me conduit à Loches, où je serai en» fermé dans une des cages de fer. »

Henriette furieuse, hors d'elle-même disparut au même instant, et le cardinal sortit des prisons de l'abbaye fort mécontent de la conduite de Charles de Château-Renault qui voulait en vain se justifier. et refusa de prolonger son séjour à Marmoutiers, et le lendemain il partit avec sa suite pour le Château de Loches, qu'il désirait visiter avant de retourner à Paris.

VI.

LES DEUX CAGES DE FER.

Le Château de Loches fut longtemps habité par la belle Agnès Sorel qui y reçut souvent le roi Charles VII, prince efféminé qui passait aux pieds de sa maitresse un temps qu'il aurait dû employer à délivrer la France du joug honteux que les Rois d'Angleterre fesaient peser sur nos plus belles provinces. Plus tard, Louis XI en fit une prison d'état : on y construisit des oubliettes, où l'on voyait encore, vers la fin du dernier siècle, deux cages de fer devenues fameuses par le supplice de quelques illustres victimes, entr'autres l'infortuné cardinal de Milrn.

Le sire de Loches, était lié d'une étroite amitié avec Hectord de Semblançay ; ce fut lui qui enleva le malheureux Henri des prisons de Marmoutiers, pour le conduire à son château, dans l'espoir que le cardinal ne découvrirait pas cette dernière retraite. Hector de Semblancay qui s'était aussi éloigné de l'abbaye, pour se soustraire aux redoutables investigations du cardinal-ministre, rencontra par hasard sur la route la Folle d'Ussé qui, poussée par le plus violent désespoir, s'était mise inconsidérément à la poursuite des ravisseurs de son amant, Henri de Semblançay.

— Par l'enfer, s'écria Hector, dès qu'il aperçut la Folle, tout seconde aujourd'hui mes projets.. .. Cette Folle aurait peut-être découvert le dernier asile de mon frère..... Je tiens maintenant et l'amante coupable, et l'amant insensé qui croyait échapper à ma vengeance.

Il ordonna à ses compagnons d'arrêter la Folle qu'on attacha; malgré ses cris, sur un cheval, avant le lever du soleil, Henriette et son amant se reconnurent dans les oubliettes de Loches : l'implacable Hector voulut les voir dans leurs cages de fer :

— Henri, dit-il à son frère ; tu n'a pas voulu me céder ta part de l'héritage paternel..... Tu as souillé ta robe de religieux en vouant un fol amour à une fille sans nom et sans parents..... Tu vois maintenant que je sais me venger..... Cette cage sera ton tombeau..... à la place que tu occupes, le cardinal de La Balue expia rudement, pendant plusieurs années, le crime d'avoir déplu à Louis XI, son souverain : dans la cage de la Folle, l'historien Commines souffrit la faim et la soif, pour avoir osé dire la vérité à un roi qu'on a faussement appelé tyran. Vous voilà réunis..... Vous pourrez charmer les ennuis de votre captivité par de doux propos d'amour..... Mais vous ne pourrez jamais vous serrer la main, et, à votre heure dernière, vous expirerez l'un à côté de l'autre, sans qu'il vous soit possible de vous donner le baiser de mort ! vous souffrirez des tourments plus cruels que ceux de l'enfer ! Sous ces voûtes impénétrables, jamais vous n'entendrez la voix du prêtre qui assiste les agonisans pour absoudre et bénir !

— Dieu seul est mon soutien ! répondit Henri qui ne pouvait se tenir assis dans sa cage.

— Le Cardinal nous délivrera, dit la malheureuse Henriette.....

— Le Cardinal est parti pour Paris, répondit Hector, et le secret de votre mort ne sera connu que du sire de Loches et de moi.

A ces mots Hector ferma la porte des oubliettes, et sortit avec son ami Guillaume de Loches. Pour se distraire des pénibles émotions qu'ils venaient d'éprouver, ils projetèrent une partie de chasse, et ne revinrent que le soir, une heure après le coucher du soleil.

— Semblançay, dit Guillaume de Loches, il faut à tout prix hâter la mort de nos deux prisonniers; un secret pressentiment me dit que tout sera découvert; les révélations d'Henri et de la Folle nous perdraient auprès du cardinal.

— Que faire ? murmura Semblançay.....

— Attends une demi-heure; je suis sûr de ton approbation. En effet Guillaume sortit au même instant; et lorsqu'il revint, Hector remarqua que son visage était fortement altéré par les symptômes d'une frayeur qu'il s'efforçait envain de dissimuler.

— Guillaume qu'as-tu fait ? tu es pâle comme un mort..... ta main tremble, et tu n'oses pas me regarder.....

— J'ai empoisonné les deux prisonniers, répondit Guillaume... Hector fit un geste d'horreur; il garda un morne silence et se retira dans l'appartement qui

Digitized by Google

lui était destiné, espérant y trouver quelques instans de repos; mais il ne put fermer ses paupières; le remords chasse le sommeil. Guillaume de Loches sortit du château à minuit, et, pendant quelques années, on n'entendit plus parler de lui!

VII.

LE TOMBEAU D'AGNÈS SOREL.

Le cardinal de Richelieu voyageait à grandes journées; aussi le soleil ne s'était pas levé deux fois, depuis son départ de Marmoutiers, lorsqu'il arriva à Loches. Hector de Semblançay, qui ignorait le départ précipité de Guillaume, son ami, s'était enfin assoupi, après une nuit passée dans la plus cruelle insomnie; il fut éveillé en sursaut par le plus ancien serviteur du château.

— M. de Semblançay, lui dit le vieux Jacques, levez-vous en toute hâte; il se passe quelque chose d'extraordinaire dans le château: le parc et la grande tour sont envahis par une multitude de grands seigneurs, de grandes dames et de soldats.

— Où est ton maître?

— Il est parti à minuit.

— Où est-il allé?

— Je l'ignore.

— Il a fui... le lâche!

Le sire de Semblançay se donna à peine le temps de mettre ses habits, et descendit à pas précipités: au bas de l'escalier, il trouva le cardinal de Richelieu qui attendait qu'on vînt le recevoir, et écoutait la description du château de Loches par M. de Balzac qui l'avait visité plusieurs fois.

— Vous ici, monseigneur le cardinal, dit le sire de Semblançay, en s'inclinant devant l'éminence....

— Je ne connaissais pas le château de Loches, et je suis persuadé que le seigneur du lieu ne sera pas fâché de ma visite.

— Guillaume de Loches est absent, monseigneur.

— Qu'importe? ses serviteurs nous obéiront: d'ailleurs mon intention n'est pas de séjourner ici: je veux repartir dans trois heures.

A ces mots, le Cardinal monta le grand escalier, précédé par le sire de Semblançay; il demanda d'abord à voir le tombeau d'Agnès Sorel. Ce tombeau était dans l'ancienne (1) église collégiale, remarquable par ses quatre clochers: ce monument avait dix pieds de long sur quatre de large; il était de marbre noir: la statue d'Agnès, les deux anges à sa tête, et les deux agneaux placés à ses pieds, étaient de pierre blanche, sculptés par les plus habiles artistes du règne de Charles VII.

— Voilà donc le mausolée de cette incomparable Agnès, dont la beauté exerça un si grand empire sur un roi de France, s'écria le cardinal... Pauvre Charles VII... non content d'avoir passé la plus belle moitié de ta vie dans la mollesse et les plaisirs, tu voulus perpétuer le souvenir de tes faiblesses...

Après avoir visité tout ce que l'église renfermait de curieux et de remarquable, le cardinal entendit la messe, qui fut célébrée par l'abbé de Marmoutiers. Après l'office divin, il prit un léger repas avec les personnes de sa suite:

— Monseigneur, dit le poète Rotrou, nous partirons de Loches sans avoir visité les *oubliettes* et ses cages de fer aux souvenirs si terribles?

— Non, répondit le cardinal, et il fit signe au sire de Semblançay de remettre les clefs à l'abbé de Marmoutiers.

— Guillaume de Loches est parti cette nuit, répondit Semblançay, et j'ignore où il a laissé les clefs.

— Petit malheur, dit le poète Rotrou, nous enfoncerons les portes.

— Le cardinal fit un signe de tête, et plusieurs gentilshommes mus par la curiosité et par l'empressement qu'ils mettaient toujours à complaire à l'éminence, descendirent armés de torches, de barres de fer et de marteaux Les portes cédèrent à leurs efforts réunis. Rotrou entra le premier: l'abbé de Marmoutiers et le cardinal entrèrent après dans le terrible cachot. A la lueur de sa torche, le poète Rotrou découvrit les deux cages de fer et s'en approcha en tremblant; il marchait sur des os desséchés, et des soupirs avaient frappé ses oreilles.

— Bonté du Ciel, s'écria-t-il tout-à-coup... Une jeune fille dans cette cage... Je la reconnais. C'est la folle d'Ussé que nous avons déjà vue à Luynes et à Marmoutiers.

— Qu'elle soit libre, s'écria le cardinal, dont la voix impérative retentit sous les voûtes sombres et silencieuses.

La porte fut ouverte en un instant, et le poète Rotrou tira de la cage le cadavre de la pauvre Henriette. Il crut entendre ces mots de sa bouche expirante:

— On m'a empoissonnée, sauvez Henri de Semblançay!

Dans l'autre cage on trouva le malheureux jeune homme étendu sans mouvement; il s'était fait une large blessure à la tête en se débattant pour ne pas avaler le poison. On le transporta à la grande salle du château; il recouvra bientôt ses sens, et ses premières paroles furent:

— Henriette! Où est Henriette? Rendez-moi Henriette, où je vais mourir!

Le cardinal et l'abbé de Marmoutiers eurent beaucoup de peine à le consoler, en lui laissant entrevoir qu'on lui rendrait Henriette de Bourgueuil sa fiancée, Henriette, la folle d'Ussé...

Un des officiers du cardinal, resta à Loches pour les funérailles de l'infortunée Henriette; le cardinal prit la route de Tours; son visage était triste et sombre; les oubliettes et les cages de fer du château de Loches lui avaient sans doute rappelé le souvenir de ses nombreuses victimes; mais sa tristesse ne fut pas de longue durée; cette âme de fer eût dévoré en quelques instans toutes les joies et toutes les douleurs humaines: trois jours après il était à Paris, où l'avait appelé

(1) En 1809, le mausolée d'Agnès Sorel fut transporté dans une tour que cette dame avait fait élever à l'angle du château; il est encore bien conservé.

Digitized by Google

la nouvelle d'une conspiration ourdie contre sa puissance et contre ses jours.

VIII.

ÉPILOGUE.

Guillaume de Loches et Hector de Semblançay, dont les têtes furent mises à prix, parvinrent à se sauver et quittèrent la France; ils se réfugièrent en Allemagne, prirent du service dans l'armée suédoise, et succombèrent de la mort des braves à la terrible journée de Lutzen, où mourut aussi Gustave-Adolphe, le fidelle allié de la France, et l'Alexandre de la Suède.

Henri de Semblançay, malgré les soins et les attentions paternelles de l'abbé de Marmoutiers, resta deux ans comme atteint de folie; il recouvra enfin la raison, et résigné à son malheureux sort, il embrassa la règle de Saint-Benoît. Il devint en peu de temps un des religieux les plus distingués et les plus recommandables de son ordre. A la mort de Charles de Château-Renault, il fut nommé abbé de Marmoutiers.

J. M. CAYLA.

SOUVENIRS DE BAGNÈRES-DE-BIGORRE.

LE VAL DE CONSTANCE ET LA CASCADE DU GARET.

Bagnères, Bagnères, séjour
De plaisir et d'amour;
Patrie
Chérie,
Nous voici de retour.

(*La Bagnéraise*).

Bagnères-de-Bigorre, dit un voyageur (1) qui parcourut il y a quelques années la longue chaîne des monts Pyrénéens, est un lieu de prédilection, lorsque sans fatigue, on veut jouir d'une nature enchanteresse, où les moelleux contours des basses montagnes, sont toujours en harmonie avec la grâce et la variété de leurs sites. J'indiquerai à ceux qui ne craignent pas de passer quelques heures à cheval, ou mieux encore de faire quelques lieues à pied, le val de l'Esponne ou de Baudéan; celui de Trébons qui, né à Montaigu, débouche dans la plaine, sous le plateau d'un camp Romain; les Palomières d'Asté qui confinent aux forêts des Baronies; plus loin, les collines où sont les tours de Barbazan, autrefois l'apanage du fameux chevalier que, sous charles VI, Montandre vit à la tête de six valeureux français combattre et vaincre autant de chevaliers, anglais et qui, plus tard, impliqué dans le meurtre de Jean-sans-Peur, sur le pont de Montereau, fut long-temps poursuivi par Philippe-le-Bon, son successeur; l'agreste vallon où, sous les ruines féodales du château de Mauvesin, qui au temps des Anglais vit de si beaux faits d'armes; au centre d'une aîle de prairie que baigne l'Arros et que cernent des bois, c'est l'ancienne abbaye de l'Escaledieu; et enfin, le roc de l'Hiéris, sur le chainon isolé qui tourne vers Bagnères ses cimes groupées et ses flancs drapés de bois. Montez l'Hiéris, vous, aimables savans, qui avez effleuré ce que les beaux-arts et la science de la nature ont de plus gracieux, qui voulez enrichir vous mêmes votre album d'études pittoresques, et votre herbier

(1) Chaussenque, *Voyages pédestres aux Pyrénées*, t. 1, p. 372.

Digitized by Google

de plantes des montagnes, que vous ne trouverez ailleurs ni plus belles, ni aussi aisées à cueillir. Allez-y voir de fraîches pelouses qu'affectionnent les troupeaux et leurs maîtres, avec leurs ceintures de bois, où des abîmes non sondés sont les inviolables asiles des oiseaux de la nuit, et un des beaux rochers des Pyrénées, où dorment des échos qu'on se plaît à réveiller. De sa cime, facile à gravir, vous jouirez d'une vue admirable et presque aussi étendue sur les plaines que celle que vous offrirait le Pic-du-Midi lui-même, si vos forces vous permettaient d'escalader son front sourcilleux; et, traversant les forêts où se cachent les sources de l'Arros, des hauteurs pastorales d'Oursindoile, sa tête colossale étonnera vos regards. La vallée de Campan à vos pieds, vous montrera ses régions arcadiennes; et la Sybaris des Pyrénées, élevant au loin ses clochers, vous rappellera tous les plaisirs. Cependant, ces aimables impressions ne sont pas sans leur ombre; la masse altière du Pic-du-Midi élancée de ses larges épaules, vue dans toute sa hauteur d'une station qui domine ses bases, n'est que plus menaçante. Ces reins prolongés, ces croupes étayées qui, de Campan ou sainte-Marie montant à l'appui des escarpemens de sa coupole, effrayent pour ces champs infortunés, en montrant dans leurs intervalles les routes certaines qui doivent un jour y conduire ses ruines.

Si les sites de Bagnères-de-Bigorre sont rians et pittoresques, ils sont aussi riches en souvenirs en traditions populaires; les montagnards en ont fait un recueil, où l'imagination s'exalte lorsqu'on écoute leurs récits souvent exagérés, mais toujours gracieux et empreints de cette verve primitive dont la flamme sacrée diminue de jour en jour au contact de notre civilisation. Si vous allez aux Palomières d'Asté, votre guide vous racontera l'histoire d'un vieux chasseur de Bizet; au village, il vous montrera la Vierge de marbre blanc si célèbre par ses miracles, le lac de Bourbon, où Henri de Navarre faisait désaltérer son cheval, lorsqu'il venait y voir la belle Corisandre de Mauléon sa maîtresse; la petite maison habitée par le botaniste Tournefort, lorsqu'il exploita les richesses de la flore Pyrénéenne, et vous lirez, au dessus de la petite porte, ce quatrain qui perpétue le souvenir du séjour de ce grand homme dans la vallée de Campan:

Pithon de Tournefort, dans cet humble réduit,
Des fatigues du jour se reposait la nuit,
Lorsque explorant nos monts qu'on ignorait encore,
Ce grand homme tressait la couronne de Flore.

Sur la rive droite du fleuve, entre saint-Paul et l'Adour, il vous montrera le champ où les chrétiens vainquirent les Maures; le châtaignier de Médoux haut et droit comme un sapin, et les débris du couvent, agréable retraite qui fut donnée aux Capucins, au commencement du XVII^me^ siècle par Suzanne de Grammont, vicomtesse d'Asté.

Parmi tous les souvenirs que j'ai recueillis moi-même, chez les habitans des vallées, j'ai choisi l'histoire d'un malheureux jeune-homme et d'une demoiselle de grande maison; cette histoire est triste et simple comme celle de *Paul et Virginie*.

I.

LA VIERGE DE MÉDOUS.

Pendant la saison de 1678, Bagnères reçut un très-grand nombre d'étrangers; le séjour de M^me^ de Maintenon aux eaux de Bigorre, la description qu'elle fit de ses sites, de ses montagnes, de ses prairies piqua la curiosité des dames de la cour qui passèrent deux longs mois aux pieds de la colline du Bédat, oubliant et Versailles et Paris. Quelques poètes aujourd'hui oubliés, quelques peintres cédant aussi à cette impulsion générale, vinrent y chercher des inspirations et des plaisirs. Plusieurs espagnols s'y donnèrent aussi rendez-vous, et de mémoire d'homme on n'avait vu à Bigorre pareille affluence d'oisifs de tout rang et de toute condition.

Le comte de Fanlo, gentilhomme aragonais se faisait remarquer par son train de prince, par ses allures chevaleresques. Il avait amené sa fille Isabelle, demoiselle d'une beauté si éclatante, qu'elle ne fut bientôt connue à Bagnères, que sous le nom de la *belle Aragonaise*. Le comte de Fanlo se piquait de connaître les beaux-arts et de les protéger. Il accompagnait, dans toutes leurs excursions, quelques peintres français qui supportaient les fanfaronades du père, pour avoir le plaisir d'admirer les charmes de la fille. Un jour la cavalcade se dirigea vers la vallée de Campan, et s'arrêta au couvent de Médous. Les capucins firent bon accueil aux élégants visiteurs qui demandèrent à voir la Vierge de Médous. (1) Cette statue en marbre blanc jouissait déjà d'une certaine célébrité dans le monde artistique. En entrant dans la chapelle, le comte de Fanlo et ses compagnons, furent étonnés d'y voir un très grand nombre d'ex-voto, et le vieux religieux qui leur servit de *Cicerone*, leur raconta les guérisons miraculeuses opérées par l'intercession de la Vierge de Médous. Le comte après avoir écouté religieusement le récit du capucin, dit à un peintre parisien :

— Monsieur, qu'elle est votre opinion sur cette statue ?

— Segnor Hidalgo, répondit le peintre, je crois y reconnaître le ciseau d'un élève de Michel-Ange.

— Sait-on depuis quel temps elle est au couvent de Médous ?

Il y a cent ans, répondit le vieux capucin.

Pendant que le peintre parisien faisait connaître au noble Aragonais, les beautés artistiques de ce petit chefs d'œuvre, Isabelle aperçut un jeune homme assis sur les marches de l'autel; elle s'approcha pour voir un dessin de la statue qu'il avait déjà terminé. Ce jeune homme frappé de la beauté de l'Aragonaise oublia un instant, et la Vierge et ses crayons.

— Je vous donne dix louis d'or de ce croquis, lui dit le peintre parisien.

— Je ne l'ai pas fait pour le vendre.

— Vous voulez donc le donner ?

— A une femme.

— Que vous aimez ?

(1) Cette statue est aujourd'hui dans la petite église du village d'Asté.

Digitized by Google

— Monsieur, c'est mon secret.... Mlle, ajouta-t-il, en se tournant vers l'Aragonaise, je vous prie de me rendre ma Vierge.... Elle est encore inachevée; je reviendrai ici demain avec la noble demoiselle....

— Je comprends, répondit fièrement l'Espagnole... Vous cherchez à gagner les bonnes grâces de quelque belle parisienne ?

Le jeune homme s'inclina respectueusement, et alla reprendre sa place à l'angle de l'autel.

— Connaissez-vous ce jeune artiste, dit le peintre parisien au prieur de Saint-Paul ?

— Oui, monsieur, répondit le prieur, sortons de la chapelle et je vous raconterai l'histoire de ce jeune homme.

Le prieur, le comte de Fanlo, Isabelle sa fille et le vieux capucin s'assirent près de la fontaine du couvent de Médous;

— Ce jeune homme, dit le prieur, est le dernier rejeton d'une des grandes familles de ce pays : Il descend des anciens comtes de Comminges ! ses nombreux parens, dans l'espoir d'hériter de ses titres et de sa fortune, ont voulu le contraindre à embrasser la vie religieuse, mais le jeune Alfred était déjà amoureux; il s'échappa du cloître, implora la protection du gouverneur de la province, et depuis sa famille n'a plus osé le persécuter. Livré aux soins d'un gouverneur, il vient tous les ans à Bagnères-de-Bigorre, certain d'y trouver Constance de Lussan, demoiselle si riche et si jolie qu'on la surnommée la *perle du Béarn*. Le marquis de Lussan gagné par les promesses de la famille des Comminges, s'est toujours opposé au mariage de sa fille avec Alfred : on dit que les obstacles et les persécutions, resserrent les liens de l'amour, j'ai de fortes raisons pour le croire; car la belle Constance et le jeune Alfred, ont déjà trouvé mille moyens de se voir, de s'écrire, à l'insu de leurs parents. Voyez-vous ce petit vallon, à notre gauche? Dans ce lieu solitaire et peu fréquenté des étrangers, Alfred n'a jamais attendu vainement sa bien aimée, et Constance n'y est jamais venue sans trouver Alfred au rendez-vous....

La narration du prieur de Saint-Paul, fut interrompue par l'arrivée et la présence de l'abbé de l'Escaledieu qui revenait de sa promenade dans la vallée de Campan. Le groupe se grossit rapidement, la conversation devint générale, et en rentrant dans Bagnères, tous les promeneurs avaient oublié l'histoire d'Alfred et de Constance, tous, excepté Isabelle de Fanlo.

II.

UNE FÊTE CHEZ LE VICOMTE DE GRAMMONT.

Henri de Grammont, vicomte d'Asté, invitait souvent les étrangers et surtout les dames à des bals, à des fêtes dans le vieux manoir de ses ancêtres. Il fesait alors bâtir près de Tarbes le magnifique château de Sénéac, dont il reste à peine quelques traces.

Le comte de Fanlo, Isabelle sa fille, le marquis de Lussan, la belle Constance, plusieurs gentilshommes de Paris, de la province furent priés d'assister à la fête du village d'Asté : Henri de Grammont était en quelque sorte le roi du pays, et il ne lui est pas difficile de procurer à ses nombreux visiteurs, les joies et les plaisirs qu'on pouvait alors trouver aux pieds des Pyrénées. Les dames dansèrent avec les montagnards, les seigneurs dansèrent avec les paysannes de la vallée de Campan; on eût dit un de ces travestissemens en bergers en en bergères qui étaient alors en vogue à la cour de France.

Isabelle de Fanlo refusa de danser, elle fit même preuve de tant d'obstination, que son père se serait fâché, si le vicomte de Grammont, n'eût plaidé sa cause. Le prieur de Saint-Paul lui dit tout bas :

Segnora, j'ai deviné que vous cherchez dans les groupes des danseurs M. de Comminges et Mlle. de Lussan, suivez-moi; je sais ou nous trouverons les deux amans.

—Devancez-moi, dans cette sombre allée du jardin, répondit l'Argonaise qui ne voulait pas que son absence fut remarquée.

Un quart d'heure après, le prieur et Isabelle étaient assis derrière un vieil ormeau qui ombrageait le *Lac Bourbon*. Alfred de Comminges et Mlle. de Lussan, immobiles sur le gazon qui tapissait les bords du lac, parlaient à voix basse : le prieur écoutait avec la plus grande attention; mais il ne put saisir le moindre mot de ce mystérieux entretien.

— Approchons, dit Isabelle; notre présence ne les effraiera pas

— Restez, s'écria le prieur impatienté, senora, les deux amoureux prendront la fuite.

L'Aragonaise n'écouta pas le prieur, et lorsque M. de Comminges, pris à l'improviste, se leva avec précipitation, Isabelle lui dit, en étreignant fortement une de ses mains :

— Ne fuyez pas, ayez confiance en moi, je serai discrète, et je vous jure que je garderai fidèlement le secret de cette entrevue.

— Ayez pitié de nous, madame, s'écria Constance, qui tremblait de tous ses membres, si mon père savait que M. de Comminges est ici...

— Ne craignez rien, ma fille, dit le prieur; pour vous mettre à l'abri de tout soupçon, venez avec moi, nous pouvons aller nous promener sur la rive droite de l'Adour. J'ai remarqué aux pieds du Bédat un vallon mystérieux et solitaire; nous y serons en pleine liberté.

Alfred et Constance obéirent au prieur, et traversèrent le village sans rencontrer aucun des convives de M. de Grammont.

— Enfans, dit le prêtre vénérable, vous me remercierez de vous avoir conduits ici; je n'ignore pas que vous y venez souvent, et dans ce vallon il n'y a pas un écho qui n'ait répété vos sermens d'amour.

Le prieur s'arrêta près d'un arbre, et sur l'écorce du tronc il lut ces vers de Malherbe :

Mais elle était du monde où les plus belles choses
Ont un pire destin,
Et rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

Digitized by Google

Un peu plus loin, un autre arbre portait ce quatrain :

Heureux bergers, vous pouvez sans entraves,
Dans ce vallon tenir propos d'amour ;
Nous y venons, sur le déclin du jour,
Nous nous aimons, mais nous sommes esclaves.

Sur un jeune hêtre, au bord du ruisseau qui coule dans la vallée, la main de Constance avait écrit :

Amans pour qui l'amour n'est que souffrance,
Venez pleurer dans le val de Constance.

Pendant que le prieur de Saint-Paul expliquait à Isabelle le sens de ces inscriptions, Alfred et mademoiselle de Lussan, à genoux devant une vieille madone de pierre, qu'un berger avait placée à l'angle de trois sentiers, priaient avec ferveur. Leur prière ne fut pas longue, et lorsque Alfred aborda le prieur, il ne chercha pas à cacher la joie qu'il éprouvait intérieurement. Il raconta à Isabelle l'histoire de ses amours, et la jeune Aragonaise ne put retenir ses larmes en écoutant ce triste récit.

— Ah ! mademoiselle, dit-elle à Constance, que vous êtes heureuse d'avoir trouvé chez un homme tant d'affection et de dévouement ! Je me croirais la plus fortunée des femmes, si j'étais aimée comme vous...

Cependant les nombreux convives du vicomte de Grammont se livraient à toutes les joies de la fête : personne ne songeait à Mlle de Lussan, et le marquis lui-même, absorbé par une discussion politique, avait oublié sa fille. Le comte de Fanlo cherchait Isabelle ; le peintre parisien lui dit qu'il l'avait vue partir avec le prieur de Saint Paul, et se diriger vers le *lac de Bourbon*. L'Aragonais pria M. de Lussan de l'accompagner ; on ne trouva pas Isabelle, et le comte ne dissimulait ni son mécontentement ni son inquiétude, lorsqu'un habitant du village s'approcha de deux gentilshommes :

— Messeigneurs, leur dit-il, vous cherchez sans doute deux demoiselles ; elles ne sont point ici : le prieur de Sain-Paul est allé visiter avec elles les grottes du Béda ; M. de Comminges les accompagnait.

— Toujours avec elle, s'écria M. de Lussan.... Je ne pourrai donc pas les empêcher de se voir, de se parler secrètement ! Il se disposait à traverser le vieux pont de bois suspendu sur l'Adour, lorsqu'il aperçut le prieur de Saint-Paul qui revenait avec les deux demoiselles et Alfred de Comminges.

— M. le prieur, lui dit-il avec colère, je ne vous ai pas chargé de conduire ma fille de vallée en vallée, et surtout en compagnie de M. de Comminges.

— M. le marquis, répondit le prieur, qui vous a dit que j'aurais accepté une semblable mission ?

— De trop longues explications me paraissent superflues, dit M. de Lussan ; vous ignorez sans doute que M. de Comminges a déjà employé les moyens les plus perfides pour séduire ma fille...

— Je sais que M. de Comminges aime Constance, et je ne vois pas qu'il ait commis un si grand crime....

— Il ne vous appartient pas, M. le prieur, de sonder les secrets de famille ; les Comminges et les Lussan se sont voués une haine éternelle, et je ne serai pas infidèle au serment que je fis à mon père, près de son lit de mort.

Alfred furieux, hors de lui-même, ne pouvant plus maîtriser son indignation, avait déjà mis l'épée à la main ; un regard de Constance le désarma, et il s'éloigna sans proférer une seule parole.

— Quant à vous, mademoiselle, dit le marquis, vous partirez demain, et les portes d'un couvent vous mettront désormais à l'abri des faiblesses humaines.

— Pauvre Constance, dit Isabelle à voix basse... Infortuné jeune homme !

III.

TROIS JOURS SUR LES MONTAGNES.

Le marquis de Lussan ne reparut pas à la fête de M. de Grammont ; il revint à Bagnères et ordonna à ses domestiques de faire en toute hâte les préparatifs de départ. Constance, en proie à la plus vive douleur, pleura long-temps ; puis elle s'endormit tranquille et résignée à son malheureux sort. Vers minuit, elle entendit frapper à la porte de sa chambre, et reconnut la voix d'Alfred ; son premier mouvement fut de lui ouvrir ; mais à peine Alfred eut-il franchi la fenêtre, qu'elle comprit son imprudence.

— Alfred, s'écria-t-elle, en se jettant aux pieds de Comminges, je n'aurais pas dû vous ouvrir. Comment avez-vous osé venir ici pendant la nuit ? Ne saviez-vous pas que vous compromettriez mon innocence et ma vertu ?

— Qu'avez-vous à craindre de moi, mademoiselle, répondit Alfred, profondément blessé de cette méfiance ?... Ne vous ai-je pas toujours respectée, adorée comme une madone ? J'ai appris que vous deviez partir demain, et j'ai voulu vous revoir avant de mourir !

— Mourir, s'écria Constance, et pourquoi ?

— Pourrai-je vivre loin de vous ?

— Est-il un moyen de me soustraire à la colère paternelle ?

— J'y ai songé ; je ne vous demande pour cela qu'un peu de dévouement. Vous sentirez-vous assez de courage pour vivre pendant quelques jours avec moi sur les montagnes ? Avez-vous assez de confiance en moi pour croire que ma conduite envers vous sera toujours irréprochable. ?

— Je crois à votre honneur, à votre délicatesse ; mais que ferons-nous sur les montagnes ?

— Votre fuite inspirera au marquis de Lussan des sentimens plus paternels ; il sera moins sévère envers vous et envers moi, et peut-être consentira-t-il à notre union !

— Vous croyez, dit Constance, d'une voix émue...

— J'en suis presque persuadé.

— Eh bien, je vous suis : mais avant jurez sur cette croix, que je tiens de ma pauvre mère, sur cette croix qui renferme des reliques de ma sainte patronne, jurez que la faiblesse de la femme n'aura jamais à lutter contre la volonté de l'homme !

— Je le jure, répondit Alfred....

Constance eut bientôt fait ses préparatifs ; une

Digitized by Google

Cascade du Garet, à Grip, près Bagnères-de-Bigorre.

échelle de cordes, au bas de laquelle veillait un ami d'Alfred, favorisa l'évasion, et avant le lever du soleil, les deux amans étaient déjà loin de Bagnères.

Le site pittoresque de Grip n'était pas alors fréquenté, comme il l'est aujourd'hui par les Touristes et les étrangers; on y rencontrait à peine de loin en loin quelques bergers. Alfred de Comminges avait choisi cet endroit pour s'y tenir caché au moins pendant une semaine avec Constance.

Le ciel était sans nuages, et quelques vapeurs couronnaient seulement le front des plus hautes montagnes, lorsque les deux amans quittèrent la vallée de Campan. Pour se rendre à la cascade du Garet, ils suivirent l'étroit et tortueux sentier qui conduit aux cabanes de Lartigues. Arrivés à ce point, ils le quittèrent brusquement pour traverser un petit pont formé de quelques troncs d'arbres. Ils aperçurent alors les eaux blanchissantes de la cascade à travers le noir feuillage des sapins : ils n'avaient plus que quelques pas à faire pour se trouver en face du torrent; ils s'arrêtèrent d'abord, pour contempler cette nappe bruyante qui se précipitait du haut d'un rocher énorme; mais

Digitized by Google

bientôt attirée par le bruit sourd et lointain qui se fesait entendre au dessus de leurs têtes, ils franchichirent les rochers abruptes et les flancs déchirés de la montagne, pour arriver à la chûte supérieure; quand ils furent au milieu de cette nature âpre et sauvage, ils eurent sous les yeux une des plus admirables scènes que puisse rêver une imagination de poète; ils entendaient dans la majesté du désert, la grande voix de la cataracte.

— Ici tout est grand et majestueux, s'écria Alfred, dans un premier moment d'enthousiasme: devant nous s'étendent les monts Pyrénéens, vaste et longue ceinture jetée entre la France et l'Espagne: le pic de Bagnères, ce roi des montagnes, élève, au dessus des nuages, son front couronné d'un diadême de glaces éternelles. Ici nous vivrons libres, ô ma chère Constance; si ton père est toujours implacable nous passerons en Espagne, et la divine providence veillera sur nous!

Constance entendit à peine les dernières paroles d'Alfred; l'émotion, la crainte, la fatigue d'une si longue course, avaient épuisé ses forces; elle s'était évanouie. Alfred allarmé courut à la cascade, et l'eau froide du torrent rendit à Constance l'usage de ses sens.

— Que ferons nous ici, s'écria-t-elle avec un accent douloureux.... nous n'avons pas seulement une cabane pour nous garantir de la pluie et du brouillard glacé de la nuit.

— J'aurai bientôt trouvé un asile, répondit Alfred; attends-moi ici, je reviendrai dans quelques instans.

Alfred avait à peine dépassé un énorme rocher qui le derobait aux yeux de sa bien aimée, lorsque Constance apperçut une femme qui grimpait, conduite par un guide de Bagnères. Elle resta d'abord immobile, mais elle n'eut pas plutôt reconnu Isabelle de Faulo qu'elle courut à sa rencontre.

— Vous ici, Segnora, lui dit-elle en l'embrassant à plusieurs reprises....

— Je connaissais votre projet d'évasion, répondit l'Aragonnaise, et je vous ai suivis, pour vous secourir pendant votre exil; où est Alfred?

— Il est allé chercher une grotte qui puisse nous mettre a l'abri des intempéries de l'air.

— Ecoutez-moi, mademoiselle, dit l'espagnole..... J'aime Alfred.

— Vous l'aimez, répondit Constance en tirant de sa poitrine un douloureux soupir!

— Rassurez-vous, j'ai déjà vaincu mon amour, et vous pouvez compter sur mon dévouement. Chaque jour, Guillaume, le fidèle Guillaume vous apportera les provisions nécessaires; il me dira, le soir, si vous avez eu quelque danger à courir, et je serai heureuse en pensant que deux amans malheureux me regardent comme leur providence. Guillaume, ajouta-t-elle, en s'adressant au guide, vous viendrez ici tous les jours.

Le guide fit un signe de tête affirmatif.

— Quant à vous, mademoiselle de Lussan, je ne vous demande qu'une seule preuve de reconnaissance: vous ne direz pas à Alfred que je suis venue à la cascade du Garet.

— Je le promets, répondit Constance.

Et l'Aragonnaise descendit rapidement le sentier tortueux que les torrens avaient creusé dans les rochers de la montagne.

Alfred revint bientôt après; Constance dissimula son émotion, essuya ses larmes, et lui demanda s'il avait trouvé un asile.

— J'ai découvert, à quelques pas d'ici, répondit Alfred, deux petites grottes, si voisines l'une de l'autre, qu'elles ne sont séparées que par une légère anfractuosité du rocher. Je crois que nous y serons à l'abri des poursuites de ton père et de mon tuteur.

En effet, les deux amans s'installèrent dans leur nouvelle habitation; Guillaume apporta les provisions nécessaires, pendant l'absence d'Alfred et à son insu. Lorsqu'il questionnait sa chère Constance sur cette prévoyance si extraordinaire, elle lui répondait en riant:

— Mon ami, le bon Dieu a eu pitié de nous, et il a chargé un ange de pourvoir à nos besoins.

Le troisième jour Alfred s'absenta plus long-temps qu'à l'ordinaire; à son retour il entra dans la grotte de Constance; près de sa couche de feuilles sèches et de fougère, il trouva un billet ainsi conçu:

« Ne cherchez plus Constance; vous ne devez pas la « revoir: demain elle entrera dans un cloître pour ne « plus en sortir. »

Alfred reconnut l'écriture du marquis de Lussan, et ne pouvant douter de son malheur, il voulait d'abord se précipiter du haut de la cascade. Le souvenir de Constance le retint aux bords de l'abîme. Pendant quelques jours il erra par les montagnes de Gripp et l'Hiéris. Lorsque la nuit était bien sombre, il quittait sa retraite inaccessible, et allait pleurer et prier dans la petite vallée où tant de fois il avait entendu les doux sermens de Constance, sermens d'amour qu'elle n'avait pu accomplir.

IV.

LE CHASSEUR D'IZARDS.

Les amis de la famille de Comminges firent longtemps d'inutiles recherches pour savoir ce qu'était devenu le pauvre Alfred; les bergers eux-mêmes ne purent donner aucun renseignement. Ils disaient seulement qu'ils apercevaient parfois, sur les pics les plus élevés, un chasseur d'izards qui fuyait aussitôt qu'on voulait l'approcher. Pendant la nuit une voix triste et plaintive criait sur la montagne (1):

Jeunes amans, si vous êtes heureux,
Ne passez pas dans le val de Constance.

Les échos répétaient ces accens douloureux, et les pâtres effrayés fesaient dévotement le signe de la croix.

(1) J'ai lu dans des mémoires sur le couvent de la Trappe, une histoire intitulée: *Les amours de Comminges et d'Adélaïde de Lussan*; j'ai préféré me conformer à la narration des habitans des vallées.

Digitized by Google

Trois ans s'écoulèrent, on ne vit plus le chasseur d'izards, on n'entendit plus sa voix, et un vieux berger affirma qu'il l'avait vu tomber dans un précipice.

Son ombre, disent les montagnards, voyage pendant la nuit de montagne en montagne, plus légère que le brouillard du matin; parfois on croit entendre dans l'air :

Jeunes amans, si vous vivez heureux,
Ne passez pas dans le val de Constance.

Hippolyte Violeau.

LA CHIZEROTE.

Le vieux seigneur d'Epinac mariait sa fille Marguerite avec le jeune baron de Louans, un des plus riches gentilshommes de la province de Bourgogne. Les deux familles avaient invité à la fête l'élite de la noblesse du pays, et le prince de Charolais lui-même n'avait pas dédaigné de signer le contrat. Pendant une semaine les nombreux convives se livrèrent à toutes sortes de réjouissances, et il n'était bruit dans les environs que de ce brillant hyménée. Le prince de Charolais, qui aimait passionnément la chasse, fut très-heureux dans les bois d'Epinac, et les complimens qu'on lui fit sur son adresse, contribuèrent beaucoup à dissiper la sombre tristesse qui couvrait ordinairement le front du prince royal, et le rendait presque inabordable.

Un soir, il rentrait au château d'Epinac suivi de quelques gentilshommes, des piqueurs et des veneurs; il causait familièrement avec les personnes qui marchaient à côté de lui; attentifs à ses paroles, à ses moindres gestes, les interlocuteurs, cherchaient tous les moyens d'entretenir sa gaîté. Olivier, garde-chasse du seigneur d'Epinac, était un de ceux qui amusaient le plus le prince de Charolais par ses joyeuses reparties.

— Olivier, lui dit le prince, si tu n'étais pas au service du seigneur d'Epinac, je te prendrais au mien.

— Prince, lui répondit Olivier, nous sommes gardes-chasse d'Epinac, de père en fils depuis trois siècles.

— Sois tranquille; je ne veux pas te ravir à ton bon maître : il est fort heureux d'avoir un garde-chasse si habile à tirer au vol.

En ce moment une hirondelle passa au dessus de la tête d'Olivier qui, pour justifier les éloges du prince, atteignit l'oiseau dans la rapidité de son vol.

— Très bien, Olivier, s'écria le prince; si tu es aussi adroit pour atteindre le cœur des jeunes filles, je plains les vasseaux de mon cousin d'Epinac.

— Olivier n'aime pas les filles du canton, dit un des seigneurs; il a donné son cœur à une Chizerotte.

— Une fille de Sarrazin, ajouta un veneur.

— Que vous importe, répliqua Olivier, Etiennette est sage; Etiennette est jolie comme une princesse du sang royal de France.

— Elle ne voudra pas vous épouser, dit le veneur vous savez bien que les Chizerots ne se marient qu'entr'eux.

— J'ai souvent entendu parler de la peuplade des Gizerots, dit le prince de Charolais à l'abbé de Tournus, qui avait quitté ce jour-là sa robe et sa mître pour aller à la chasse : Seigneur abbé, vous qui connaissez, dit-on l'histoire de notre province de Bourgogne, racontez-nous ce que vous savez sur les Chizerots.

— Volontiers, mon prince, répondit l'abbé; ralentissons le pas; nous arriverons à Epinac avant le coucher du soleil.

« On trouve dans quelques villages qui avoisinent les bords de la Saône, à Boz et à Huchizi, une race d'habitans que la tradition fait descendre des Sarrazins qui inondèrent la France au huitième siècle. Ces villages présentent encore pour le langage, le costume et les usages, des différences complètes avec les pays environnans.

« Les Chizerots ont l'air fier et rude, la physionomie spirituelle, les yeux noirs et vifs, les sourcils épais, les cheveux bruns, le nez long et bien fait, les dents très blanches, le teint fortement coloré. Ils montrent de l'intelligence, de l'activité et de l'énergie. Ils sont laborieux et hospitaliers.

» La coupe, la longueur et les plis de leurs habits rappellent le costume oriental. Ils ont de larges culottes plissées comme celles des turcs, des vestes longues, bleues ou vertes, bordées avec un galon lilas, ou d'une autre couleur tranchante. Un de leurs habits, nommé *Hecotton*, est vert, galonné d'un vert plus pâle, chargé de plis et pendant jusqu'à mi-jambe. Les manches très longues, sont très fendues au poignet, et peuvent être retroussées à volonté. Les Chizerots ne se servent pas de boutons, ils ferment leurs vestes et leurs habits avec des agraffes. Ils portent par dessus leur habillement une ceinture de soie, et un surtout de toile noire, long et très plissé.

Digitized by Google

» Le costume des Chizerotes diffère de celui des autres femmes de la province. Leurs robes, leur corsets et leurs manches, de couleurs vives et variées, sont ornées de broderies faites avec des cordonnets de diverses couleurs et en forme d'arabesques : Elles ne portent pas de bas, mais des guêtres de toile ou de drap, bordées, galonnées et souvent de deux couleurs. Elles ont pour chaussure, l'été, des babouches qui ne couvrent qu'une partie du pied, et l'hiver de gros souliers ou des galoches : elles portent sur leurs robes deux surtouts en toile, dont l'un tombe en forme de tunique, et l'autre leur serre la longueur de la taille. Leur coëffure est un petit bonnet brodé, sur lequel les unes placent une toque en feutre, de forme comique, très élevée et surmonté d'une boule de même matière. D'autres portent une espèce de turban en laine frisée, composé d'une calotte à côtes dé melon, et d'un bourrelets pareil à ceux des enfans. Ces toques ces turbans étranges ont le nom de *Zogyes*.

« Les Chizerots ne se marient qu'entr'eux ; et pour empêcher les filles pauvres de chercher des époux hors de leur village, ils se cotisent pour leur fâire une dot. Dans leur maladies, ils font usage du *frottement* et du *broiement* que les orientaux appellent *massage* : ils ont des *broyeurs* pour les hommes et des *broyeuses* pour les femmes; ce sont leurs seuls médecins. Dans toutes les circonstances intéressantes de leur vie, naissances, mariages, funéralles, ils ont des festins, des danses et des chants. Les hommes et les femmes sont séparés en deux bandes qui ne se confondent point.

Lorsqu'ils enterrent un cadavre, ils mettent dans la bière quelques meubles, quelques ustensiles à l'usage du défunt. Une de leurs exclamations usuelles est le mot *alah*. Leurs maisons décorées de pilastres et de colonnes, ont un aspect oriental. Les cheminées sont extérieurement ornées de cordons et de sculptures, et s'élèvent très haut en forme de minarects ».

— Abbé de Tournus, s'écria le prince de Charolais, votre récit m'a beaucoup amusé, vous racontez si bien que j'ai oublié les fatigues de la chasse; nous arrivons au château; nous y trouverons bonne table et joyeuse compagnie : avouez que nous sommes plus heureux en Bourgogne que le roi Louis XV dans son château de Versailles.

Les chasseurs aperçurent au même instant la haute tour du château d'Epinac, ses antiques murailles flanquées de crénaux. Son grand portail surchargé d'ornemens gothiques, et le vieil ormeau sous lequel les seigneurs d'Espinac rendaient autrefois la justice à leurs vasseaux.

En entrant dans la première cour, les chasseurs y trouvèrent quelques hommes et quelques femmes dont le costume étrange piqua leur curiosité.

— Mon prince, dit le seigneur d'Epinac à M. de Charolais, vous voyez des Chizerots et des Chizerottes que j'ai retenu ce soir pour qu'ils nous divertissent par leurs danses et leurs chansons. Ils vont en pélerinage à une chapelle consacrée à la Vierge, et ils ne seront pas fâchés de trouver dans mon château un bon repas et un gîte pour la nuit.

Le prince examina les hôtes de M. d'Epinac les uns après les autres; il remarqua une jeune fille dont la rare beauté attira particulièrement son attention.

— La jolie paysanne! s'écria-t-il.... Si notre bon roi Louis XV la voyait, il lui donnerait un palais et une riche livrée.

— Étiennette est sage, répondit un vieillard, et les présens du roi de France ne pourraient acheter sa vertu.

— Le saint a raison, s'écrièrent les Chizerots et les Chizerottes; Etiennette est la perle et l'honneur du village de Boz.

Le prince sourit d'un air moqueur, et entra dans le château, suivi des nombreux convives que M. d'Epinac avait invités à la noce de sa fille. Le dîner touchait à sa fin, et les domestiques avaient changé plusieurs fois les flambeaux, lorsqu'un grand bruit se fit entendre à la porte de la grande salle. Trois Chizerots luttaient contre les gens de M. de Charolais qui voulaient les empêcher d'entrer : ils parvinrent à forcer le poste, et un vieillard à tête chauve se dirigea vers le prince de Cherolais;

— Prince, lui dit-il, je suis le plus ancien des habitans du village de Boz; les Chizerots, par respect pour mon grand âge, m'ont donné le nom de Saint.

— Je te ferai canoniser par notre Saint-Père le Pape, dit le prince en riant aux éclats; puisqu'on t'appelle le Saint, opère un miracle; explique-toi promptement, et surtout fais-toi comprendre.

— Prince, je sais que vous êtes tout puissant dans la province; je suis venu pour vous demander aide et protection contre maître Olivier, garde-chasse de M. d'Epinac. Il y a six mois, Olivier vint dans notre village acheter deux levriers pour M. d'Epinac : les gardes-chasse des grands seigneurs sont insolens parce qu'ils comptent sur la protection de leurs maîtres. Le veneur vit Etiennette, la plus jolie fille du village; il en devint éperdument amoureux, et l'aurait enlevée, si les jeunes gens de Boz n'eussent fait bonne garde de nuit et de jour devant la porte de Joseph Leblair. Nous nous sommes arrêtés par hasard au château d'Epinac pour y passer la nuit; le seigneur nous a offert généreusement l'hospitalité, et nous l'avons acceptée, comptant sur la bonne foi d'un gentilhomme Bourguignon.

— Vous n'aurez pas à vous en repentir, dit M. d'Epinac.

— Ordonnez donc à votre garde-chasse de rendre Etiennette à sa pauvre mère et à son père qui pleurent à la porte de votre château.

— Je le châtierai, répondit M. d'Epinac....

— Ne vous pressez pas, mon cousin, dit le prince de Charolais; il ne faut pas condamner Olivier avant de l'avoir entendu.

— Olivier se justifiera, s'écrièrent les jeunes seigneurs.

M. d'Epinac donna ses ordres, et un instant après, le garde-chasse entra dans le salon, la tête haute et le regard assuré.

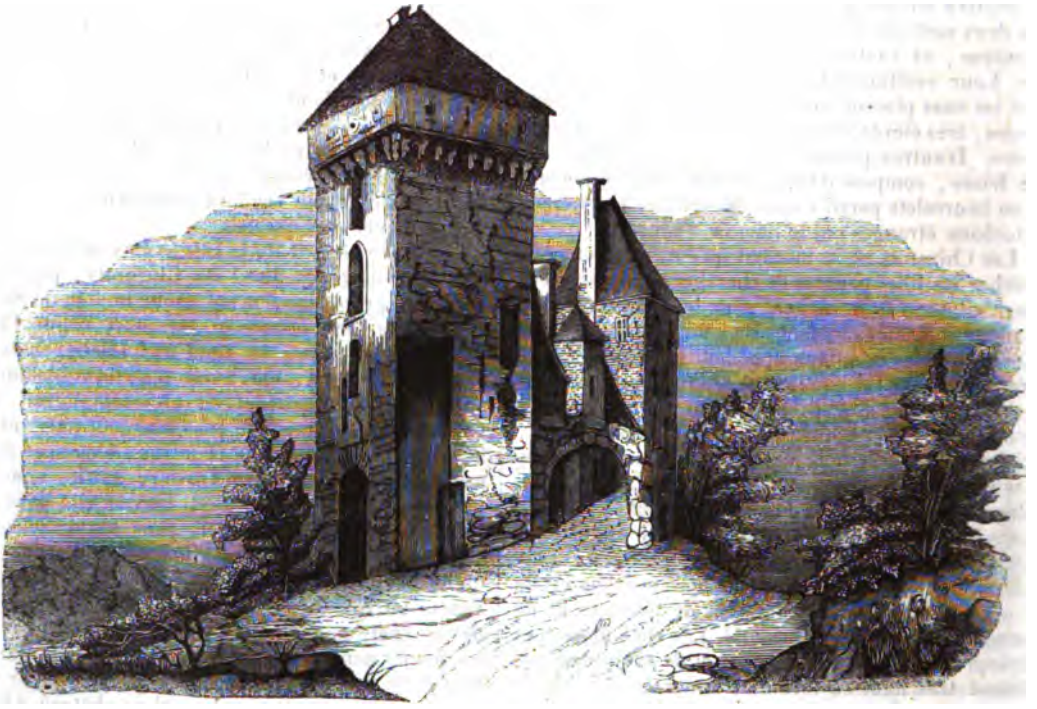
— Olivier, dit le prince de Charolais, je vais procéder à votre interrogatoire : on vous accuse d'avoir enlevé une jeune Chizerote.

— C'est vrai, mon prince, répondit Olivier.

— Comment vous justifierez-vous d'une pareille conduite?

— Très facilement, mon prince. Il y a six mois environ, M. d'Epinac m'envoya au village de Boz pour

Digitized by Google



Château d'Epinac (Saône-et-Loire).

acheter deux levriers dont on disait merveilles. Pendant mon séjour je fus frappé de la beauté d'une Chizerotte; je l'aime éperdument; je demandai sa main à son vieux père qui me répondit : — Les Chizerots ne se marient qu'entr'eux, et une Chizerotte serait deshonorée si elle acceptait pour époux un jeune homme étranger à son village. J'insistai, je priai, je m'humiliai : les Chizerots me forcèrent à quitter le hameau, et je partis désespéré de laisser Etiennette à la merci du premier paysan qui la demanderait en mariage. Puis il m'a été impossible de la revoir. Ce soir, au retour de la chasse, je l'ai reconnue au milieu des Chizerottes qui doivent passer la nuit dans le château. J'ai conjuré son père de m'accorder enfin la main de sa fille, même refus; et pour mettre le comble à mon dépit, il m'a montré le jeune Chizerot qui épousera dans huit jours la belle Etiennette.

— C'est moi, dit un paysan dont le costume semi-oriental rehaussait les allures nobles et majestueuses.

— Pierre est le plus riche héritier du village de Boz, ajouta le saint, qui se tenait immobile près de M. de Charolais : il est sage et vertueux, et dans quelques années, notre hameau ne comptera pas de meilleur père de famille.

— Où est le père d'Etiennette? dit M. de Charolais.

— Ici, mon prince, répondit un vieillard qui s'inclina respectueusement.

— Tu ne veux donc pas accorder la main de ta fille au garde-chasse de M. d'Epinac?

— Une Chizerotte ne peut et ne doit épouser qu'un Chizerot, répondit Joseph Leblair.

— Quelle obstination! dit M. d'Epinac. — Joseph Leblair, sait tu que je nommerai Olivier fermier de toutes mes terres, si tu consens à ce mariage?

— Une Chizerote ne peut et ne doit épouser qu'un Chizerot.

— Et toi, Pierre, toi, l'heureux amant d'Etien-

Digitized by Google

nette, dit le prince de Charolais, ne renoncerais-tu pas à ces projets d'hyménée, si je te donnais un emploi dans mon beau château de Charolles ?

— Je suis riche, mon prince, et si j'étais pauvre, pour tous les trésors du monde, je ne renoncerais à l'amour d'Etiennette.

— Et si je veux.... tu ignores donc que je suis tout puissant.

— Pas assez pour m'enlever Etiennette, répondit Pierre. Je sais que par mode de passe-temps vous vous amusez à tuer à coups de fusil les maçons qui travaillent sur les toits de votre château; vous appelez ce cruel amusement : *faire la chasse aux couvreurs.*

— Corbleu, s'écrie le prince, il me vient une idée bien bizarre... On dit dans le pays que j'abats, avec une adresse admirable, les couvreurs de Charolais (1) : j'ai grande envie de m'assurer si la peau d'une Chizerote est à l'abri de la balle d'un gentilhomme. Si l'amant d'Etiennette consent à monter sur la grande tour et à subir l'épreuve de mon fusil, je donne ma parole de prince royal que je ferai les frais de sa nôce.

— Je suis prêt, répondit Pierre.

— A la clarté des flambeaux, dit le prince.... la chose est impossible; demain matin, au lever du soleil, j'y verrai plus clair et j'aurai la main plus sûre.

— J'ai votre parole, prince.

— Je n'y ai jamais manqué.

Le prince fit un signe, et les serviteurs du seigneur d'Epinac laissèrent passer les Chizerots, qui se retirèrent dans les écuries du château, qu'on leur avait assignées pour gîte.

— Etiennette, s'écria Pierre, dès qu'il aperçut la fille de Joseph Leblair, je ne vois plus d'obstacle à notre union; le prince de Charolais a promis de faire les frais de la nôce.

— Et Dieu sait à quel prix, dit le saint, en tirant de sa poitrine un douloureux soupir.

— Qu'est-ce donc, dit Etiennette, et tous les Chizerots se groupèrent autour du vieillard. Joseph Leblair alluma deux petites lampes, et le saint raconta ce qui venait de se passer dans le salon de M. d'Epinac; hommes et femmes fondirent en larmes; Pierre seul garda son sang-froid.

— Le saint, s'écria-t-il, avec un noble enthousiasme, le saint et Etiennette prieront pour moi; la Sainte-Vierge et mon ange gardien écarteront le plomb meurtrier de ma poitrine.

— Tu ne t'exposeras pas seul à une mort presque certaine, dit Etiennette; je serai avec toi; nous nous enlacerons de nos bras; nous prierons avec la même ferveur, et si notre dernière heure est arrivée, nous mourrons ensemble.

— Ton dévouement est si noble, que je n'oserais refuser, répondit Pierre, dont le visage était inondé de larmes.

(1) Le prince de Charolais prenait plaisir à tuer les ouvriers qu'il apercevait sur les toits; c'était ce qu'il appelait gaîement : *Abattre les couvreurs.* Cet atroce passe-temps indigna Louis XV. Le comte lui avait demandé des lettres de grâce; il les lui accorda, mais en les lui remettant, il lui dit : Comte, je viens de signer aussi la grâce de quiconque vous tuera en représailles; il eût été plus royal de faire justice d'abord.

Vous ne mourrez pas, s'écria le saint, le Seigneur exaucera nos prières!

Le vieillard se mit à genoux : les Chizerots, hommes et femmes, suivirent son exemple, et pendant une demi-heure, on n'eût entendu, sous les voûtes sombres et silencieuses, que la voix grave et lente du patriarche du village de Boz, qui psalmodiait des oraisons. Cette prière commune fut tout-à-coup interrompue par l'arrivée du garde-chasse de M. d'Epinac. Les Chizerots se levèrent avec précipitation.

— C'est vous, maître Olivier, dit le saint...., nous ne nous attendions guère à vous voir à cette heure..... Venez-vous insulter au malheur de Pierre et d'Etiennette ?

— Non, répondit Olivier, d'une voix très émue....: Patriarche du village de Boz, je suis venu pour vous annoncer que je sauverai Pierre et Etiennette.

— Est-il possible ! s'écria la jeune fille.

— Tu me remercieras plus tard, fille du Chizerot.

— Si vous sauvez Etiennette, ma vie vous appartient, maître Olivier, s'écria Pierre, qui ne pouvait maîtriser son émotion.

— A demain, dit le garde-chasse, d'une voix brusque; à demain, heureux amans du village de Boz; lorsque vous serez sur la grande tour, vous porterez vos regards vers le grand ormeau, dont les branches couvrent de leur ombre le portail du château; si vous voyez un mouchoir blanc flotter au milieu de son épais feuillage, soyez sans crainte : Olivier aura pourvu à votre sûreté.

Le garde-chasse sortit sans donner aux Chizerots le temps de lui témoigner leur reconnaissance; il se dirigea vers l'aile gauche du château, ouvrit une petite porte, et ne prit pas la précaution de la refermer. Joseph Leblair, qui voulait à tout prix connaître ce mystère si effrayant pour lui, suivit Olivier et entra par la même petite porte sans être aperçu; son pied n'eut pas froissé une feuille et son haleine n'eut pas laissé la moindre empreinte sur une glace de Venise. Il vit maître Olivier assis sous le manteau d'une vieille cheminée et causant avec un des piqueurs du comte de Charolais : il ne put d'abord entendre un mot de leur conversation; il s'approcha et se tint immobile et caché derrière une colonne qui supportait l'escalier de la grande tour : il entendit alors tout ce que disaient maître Olivier et le veneur du comte de Charolais.

— Guillaume, s'écria d'abord Olivier, savez-vous que le comte votre maître est le tyran de ses malheureux vasseaux....

— L'impunité lui donne de l'audace, répondit le veneur; plusieurs fois les habitans de Charolles ont adressé leurs plaintes au roi; mais ils n'ont encore pu obtenir justice.

— Et demain il tuera le pauvre Chizerot!...

— Ce sera pour lui une partie de plaisir.

— Vous m'avez dit que vous connaissez le secret fabriquer des balles qui se fondent en l'air, et n'arrivent jamais au but....

— Je suis sûr de mon secret : j'ai déjà sauvé de de cette manière plusieurs couvreurs de Charolles.

— Eh! bien, mon cher Guillaume, allumons ce petit fourneau, et fabriquons ces balles enchantées.

Le veneur et le garde-chasse se mirent à l'œuvre;

Digitized by Google

vre ; Guillaume fit un mélange de certains métaux et en moins d'un quart d'heure il donna à Olivier quatre balles de même grosseur.

— Ces deux balles se fondront dès qu'elles sortiront du fusil : ces deux autres donneront la mort, et le comte est très adroit. Vous chargerez l'arme avec celle-ci ; le comte se fâchera, il voudra réitérer, il ne sera pas plus heureux : tout le monde s'accordera à dire que la distance est trop grande. Pour ne lui laisser aucun doute vous mettrez une troisième balle dans le canon; je lâcherai un pigeon ramier; vous direz au comte de tirer, et je suis sûr que l'oiseau tombera à ses pieds; il manque rarement son coup.

— L'expédient est des plus ingénieux, dit le garde-chasse ; tu me réponds de la réussite....

— Sur ma tête.

— Je sauverai ce pauvre Chizerot. O Etiennette ! ce dévouement est bien pénible pour mon cœur.

Olivier garda quelques instans le silence, sa tête cachée dans ses deux mains; Joseph Leblair se hâta de sortir, craignant d'être aperçu, et alla raconter aux Chizerots ce qu'il avait vu et entendu.

— Rendons grâces au Seigneur, s'écria le Saint, bénissons la miséricorde infinie du dieu qui sauva le prophète Daniel de la dent des lions.

Tous les Chizerots se prosternèrent et répétèrent hautement les paroles que prononçait le patriarche du village de Boz : puis la petite caravane s'endormit d'un sommeil paisible, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre.

Le lendemain ils furent réveillés au point du jour, par la voix du Saint qui n'avait pu fermer l'œil parce qu'il doutait de la bonne foi du garde-chasse, et tremblait pour les jours de Pierre et d'Etiennette. Après la prière qui se fit en commun, ils sortirent de l'écurie et s'assirent en rond sur de larges pierres éparses dans la cour du château. Pierre avait pris ses habits de fête, et Etiennette ceignit son front d'une guirlande de fleurs que le Saint avait cueillis dans le jardin d'Epinac.

— Mes enfans, leur dit le patriarche du village de Boz, ce jour sera peut-être le dernier de votre vie; si le garde-chasse ne tient pas son serment, sachez mourir avec courage.

— Père, dit la jeune fille, mettez la main sur mon cœur, et voyez s'il bat plus fort qu'à l'ordinaire.

— Tu es calme, pauvre Etiennette : la mort ne t'effraie pas.

— Et moi, dit Pierre ?

— Tu es un homme, répondit le Saint, et un Chizerot qui aurait peur, ne serait pas digne d'habiter le village de Boz.

Le soleil éclairait déjà de ses premiers rayons la haute tuor d'Epinac, lorsque le prince de Charolais sortit du château suivi de plusieurs gentilshommes. Olivier fit signe à Pierre et à Etiennette de le suivre; il ouvrit la porte qui conduisait à l'escalier de la tour, et confia les deux amans au veneur du comte.

— Soyez sans crainte, leur dit-il, la tour est si élevée que les balles ne vous atteindront pas.

Il jeta un regard sur Etiennette qui comprit combien était douloureuse l'émotion qu'il éprouvait en ce moment, et lui répondit par un sourire gracieux et mélancolique.

— C'est le sourire d'un ange, dit Olivier à voix basse, Etiennette ne mourra pas.

Cependant le prince de Charolais attendait avec impatience; on avait projetté la veille une grande partie de chasse; et avant de partir, il voulait, disait-il hautement, donner une preuve de son adresse en tuant une Chizerote.

— Mon fusil est-il chargé, cria-t-il, aussitôt qu'il aperçut Olivier ?

— Oui, mon prince, répondit le garde-chasse.

Le comte prit l'arme et recula de quelques pas pour éviter les rayons du soleil qui l'empêchait de viser. Les dames du château qu'on avait forcées de se mettre aux fenêtres, ne purent retenir un cri de frayeur lorsqu'elles aperçurent Pierre et Etiennette debout sur le toît de la grande tour. Une détonation se fit entendre, et les deux amans restèrent immobiles.

Corbleu, s'écria le comte, je suis bien maladroit ce matin; pourtant j'ai la main sûre. Olivier, charge encore mon fusil.

Le garde-chasse obéit; une seconde détonation porta la frayeur dans les cœurs de la plupart des spectateurs, qui respirèrent librement lorsqu'ils aperçurent les deux Chizerots toujours immobiles à la même place.

— La distance est trop grande, mon prince, dit l'abbé de Tournus, qui assistait à cette scène scandaleuse, sous prétexte de donner l'absolution aux deux victimes lorsqu'elles seraient précipitées de la haute tour.

— Je suis de votre avis, seigneur abbé, ajouta le baron de Louhans.

— Moi aussi, dit M. d'Epinac.

— Monseigneur peut s'en convaincre facilement, dit Olivier; prenez votre fusil; je vais lâcher un pigeon ramier que nous avons pris hier; je suis sûr que vous le tuerez au vol.

— Essayons, dit le prince.

En effet, le pigeon tomba dans la cour, et le comte de Charolais, content de ne laisser aucun doute sur son adresse, partit pour la chasse avec le baron de Louhans et l'abbé de Tournus.

Madame d'Epinac, la baronne de Louhans et la jeune Marguerite, la reine de la fête, prodiguèrent les soins et les caresses aux deux amans lorsqu'ils descendirent de la grande tour; on les combla de présens, et le soleil était sur le point de disparaître derrière l'horison, lorsque les Chizerots sortirent du château d'Epinac. Olivier accompagna la petite caravane pour leur indiquer la route de la chapelle où elle allait en pélerinage.

— Maintenant, adieu, frère, lui dit Pierre en sanglottant ; je vous dois la vie, et surtout celle d'Etiennette. Les habitans de Boz prieront Dieu pour vous.

— Si vous étiez Chizerot, dit Etiennette à voix basse et en jetant un dernier regard sur le garde-chasse !

Les paroles d'Etiennette restèrent profondément gravées dans le cœur d'Olivier, qui remercia, quelques jours après, M. d'Epinac, des bontés qu'il avait eues pour lui, et quitta son bon maître ; il alla au village de Boz, et, en présence de tous les habitans, il dé-

Digitized by Google

clara qu'il voulait se fixer parmi eux, suivre leurs usages et se conformer à leurs coutumes; Pierre plaida sa cause avec tant de chaleur, qu'il fut proclamé Chizerot, et acheta une maison à l'extrémité du village.

Deux mois s'étaient à peine écoulés lorsqu'il alla frapper à la porte de Joseph Leblair; Etiennette lui ouvrit, et le chef de famille l'invita à prendre place près du foyer.

— Frère, lui dit Joseph Leblair, que pouvons-nous faire pour toi?

— Frère, répondit Olivier, depuis que j'ai quitté le château d'Epinac pour habiter ce village, me suis-je conduit en vrai Chizerot?

— Jusqu'à ce jour ta conduite a été sans reproche.

— Frère, tu sais que depuis long-temps j'aime Etiennette, ta fille unique; tu n'ignore pas que la belle Etiennette a été sensible à mon amour.

Joseph Leblair regarda sa fille qui, les yeux baissés et le visage coloré de l'incarnat de la pudeur, garda le silence.

— Olivier, dit le chef de famille, je ne doute pas de la sincérité de tes sentimens; mais Etiennette a été promise en mariage à Pierre Paringui.

— Pierre m'a juré qu'il ne suscitera aucun obstacle et qu'il s'en rapportera à la décision de ta fille.

Au même instant Pierre entra, et confirma les paroles d'Olivier.

— Je suis fort embarrassé, dit Joseph Leblair.

Qu'Etiennette prononce... Ma fille, deux jeunes Chizerots demandent ta main. Qui veux-tu pour époux: celui qui a voulu mourir avec toi, ou celui qui t'a sauvée?

— Celui qui nous a sauvés, répondit Etiennette, d'une voix tremblante.

— Olivier, s'écria Joseph Leblair, tu es mon fils! Tu rendras Etiennette heureuse, et après ma mort tu feras régner l'honneur, la probité et l'hospitalité sainte dans cette modeste demeure!

— Oui, mon père, répondit Olivier, qui avait mis un genou à terre.

Pierre, qui n'avait pu maîtriser un premier mouvement de dépit et de douleur, eût assez de force d'âme pour vaincre sa vive émotion; il tendit sa main droite à Olivier.

— Etiennette t'appartient, lui dit-il en pleurant, elle t'aime, je n'ai pas le droit d'être jaloux. Tu ne trouveras plus en moi un rival, mais un frère!

Le saint du village arriva à temps pour bénir les acteurs de cette scène, qui rappelait les mœurs patriarcales; Joseph Leblair tira d'un petit caveau une bouteille de vin de Bourgogne.

— Ce vin, dit-il, est de la même année qu'Etiennette. Buvons tous au bonheur de mes deux enfans!

Trois jours après, le mariage d'Olivier et d'Etiennette fut célébré avec toutes les pompes du village; les deux époux vécurent heureux, et les habitans du village de Boz, disent que le garde-chasse de M. d'Epinac ne se repentit jamais d'avoir renoncé à son emploi pour devenir Chizerot.

J.-M. Cayla.

MOEURS PROVENÇALES.

LA CHASSE AUX MACREUSES.

Actifs, robustes et laborieux, les Provençaux se livrent, avec passion, à toutes les jouissances qu'ils peuvent se procurer; rien ne leur coûte, aucun obstacle ne les arrête. Pêcheurs intrépides, ils vont loin des côtes de la Méditerranée jeter leurs filets de cent soixante-deux pieds de hauteur pour prendre les thons, exercice si fatiguant et si dangereux, que la pêche du merlan et de la morue, n'est, en comparaison, qu'un jeu d'enfant. Ils domptent les chevaux sauvages de la Camargue, et bravent gaîment tous les périls. Pendant l'hiver, ils ne restent pas dans l'inaction. Lorsque les premières gelées se font sentir, ils se réunissent sur les bords des étangs salés de Martigues, jolie ville qu'on appelait autrefois la *Petite Venise*. Ces étangs sont alors fréquentés par une foule innombrable d'oiseaux aquatiques, qui viennent y chercher un asile contre les fureurs de la Méditerranée.

Les habitans des villages voisins, et les Marseillais

Digitized by Google

eux-mêmes, s'y donnent rendez-vous, et les aubergistes de Martigues peuvent à peine loger les nombreux chasseurs de macreuses. Cette réunion annuelle est une fête pour tout le pays; les jeunes gens font d'avance leurs préparatifs, et quelques dames ne craignent pas de venir prendre part à ces réjouissances, qui ne ressemblent en rien aux joies de la ville. Nous empruntons à l'*Hermès marseillais* une description exacte et circonstanciée de la chasse des macreuses.

« Vers Noël, lorsque l'étang a reçu ses nouveaux hôtes, des affiches apposées à Marseille, à Aix, Arles et dans toutes les principales communes des environs, indiquent le jour et l'ordre de la bataille; car c'en est une véritable. La veille du jour où elle doit avoir lieu, tous les chasseurs se divisent par escouades, à chacune desquelles est désigne un bateau, un pilote et un commandant. Les maires de Berre, de Vitrolles et de Marignane, président à toutes ces dispositions. La foule est grande; les premiers arrivans s'emparent des auberges ou logent dans les maisons particulières; les autres campent. A la pointe du jour, le tambour annonce l'embarquement. C'est ordinairement sur l'étang de Marignane que l'action commence. On fait un grand cercle de bateaux remplis de chasseurs, autour des oiseaux rassemblés par bandes sur un point de l'étang. Le cercle se resserre peu à peu, et les macreuses se rapprochent jusqu'à ce que les bateaux se trouvent à la portée du fusil. Au signal convenu, une décharge a lieu sur les malheureux oiseaux qui nagent à la surface de l'eau. Une partie est tuée sur la place; ceux qui échappent à ce premier coup de feu, cherchent leur salut dans l'air, où une seconde décharge les atteint. Les uns tombent, les autres, avec des battemens d'ailes bruyans et précipités, poussent des cris rauques, quittent le petit étang pour chercher un refuge sur le grand, et se dispersent au loin; les chasseurs, non sans altercations entre eux, se partagent la chasse et reviennent à terre. Le calme rétabli sur les eaux, les macreuses rassurées ne tardent pas à reparaître dans le petit étang. Alors recommence une battue aussi meurtrière que la précédente, et la journée se passe ainsi dans ces alternatives de chasse et de repos.

Nous avons assisté à une chasse de macreuses sur le grand étang de Biguglice, près de Bastia, et la chasse corse nous paraît présenter de notables différences avec la battue provençale. Ce qui lui donne un caractère particulier, c'est que la macreuse, en Corse, voyage ordinairement de compagnie avec un autre oiseau aquatique, moins gros qu'elle, et connu sous le nom de *Plongeon* (cat-marin). Ces oiseaux forment comme une troupe régulière: ils sont placés isolément en sentinelles, en avant des macreuses, toutes disposées par lignes parallèles, à distances à peu près égales, sur la surface des étangs, qu'elles barrent presque d'une rive à l'autre; les plongeons sont en avant de la première ligne, l'œil attentif à tout ce qu'ils découvrent. Ils laissent arriver le chasseur et disparaissent sous l'eau à l'aspect de la lumière du fusil. Leur disparition est si subite, qu'il s'en trouve rarement d'atteints. On abat des milliers de macreuses avant de tuer un couple de plongeons. Ceux-ci nagent entre deux eaux avec une telle rapidité que l'on dirait qu'ils y volent; ils vont ressortir ensuite à cinquante pas plus loin, observant de nouveau le feu du chasseur.

Les macreuses restent immobiles sur l'eau, comme de longues bandes noires. Elles ne paraissent pas s'épouvanter du commencement de l'action, plus que les militaires aguerris ne s'effraient des coups de fusils tirés par des sentinelles avancées. Comme les plongeons se tiennent assez loin de la ligne des macreuses, et comme en plongeant ils ne se replient chaque fois que d'une cinquantaine de pas, jusqu'à ce que la proximité de la ligne les contraigne à passer sous elle pour aller se reformer en arrière, les chasseurs, avertis par la direction de leur retraite, rectifient leur marche en s'avançant. A peu de distance des macreuses, chacun s'arme; les plongeons ont disparu; on est à vingt ou trente pas de la première bande noire, tout-à-coup elle s'élève, avec un rare ensemble, à trente ou quarante pieds au-dessus des eaux, et reçoit, planant dans cette position, le feu de tous les chasseurs qui tirent successivement, rapidement, et sans s'attacher à en recharger aucun, tous les fusils qu'ils ont apportés. Dès que le feu cesse sur un point, la ligne attaquée s'y précipite, et s'enfuit par la trouée pour se refugier au loin.

Ce qu'il y a de bizarre, c'est que la seconde ligne de macreuses, sans paraître effrayée par le désastre de la première, reste immobile et silencieuse sur les eaux de l'étang, et attend, pour prendre son vol, que les plongeons, répétant leur manœuvre accoutumée, aient donné aux chasseurs le temps d'approcher. La dispersion de la seconde ligne n'effraie pas la troisième. Les plongeons ne fuient pas non plus; ils continuent leur manége, et ce n'est que lorsque la troisième ligne est forcée, que l'on parvient à en tuer quelques-uns, au moment où, acculés dans une des anses de l'étang, ils sont forcés de prendre leur vol pour aller chercher un refuge ailleurs. »

Inutile de dire que les chasseurs et les chasseresses, ne se séparent pas avant d'avoir mangé ensemble la moitié du produit de la chasse. Les adieux sont gais et sincères; on se donne rendez-vous pour l'année suivante, et presque tous les ennemis des macreuses sont fidèles à l'appel.

A. Pontèvy.

Digitized by Google

PAU.

PAU, LE BÉARN ET LE PAYS BASQUE.

Le bassin de Bidarraye est resserré entre les montagnes, et d'un caractère sauvage comme le reste du paysage depuis Osses. On y voit quelques vignes et quelque apparence de culture. Quant à l'industrie elle est nulle, comme dans la majeure partie de la frontière basque, où la seule exploitation connue et légitime aux yeux des habitans est la contrebande.

Bidarraye possède une église romane dont les parties remarquables sont le portail et surtout l'abside; un beau pont jeté sur la Nive et gardé par la douane conduit à la route d'Espagne, et en une demi heure de marche on peut se rendre à la frontière de Navarre. Aussi cette facilité de communication faisait de Bidarraye un point fort important dans la dernière guerre.

De Bidarraye à Lohoussoa, la route ou plutôt le sentier qui, jusqu'alors était assez praticable, devient un véritable chemin de chasseurs ou de contrebandiers, un cheval y passe difficilement. Il faut escalader d'abord une montagne rapide et grimper péniblement dans une voie étroite, serpentant au milieu de bois assez touffus et couverte d'un lit de pierres qui roulent à chaque instant sous les pas. Tout porte à croire que ces chemins ravinés ne sont autres que les lits desséchés des torrens, et qu'à la fonte des neiges ils sont inaccessibles.

Avec des communications mieux établies, et surtout avec le débouché qu'offrirait à ses produits une manufacture de porcelaine établie dans le pays, Lohoussoa, peu éloigné de Bayonne et riche en dépôts de kaolin ou terre à porcelaine, deviendrait certainement avec Bauca un des centres d'industrie les plus considérables non seulement du pays basque, mais du sud-ouest de la France. Malheureusement personne n'a songé à utiliser au profit du département ces trésors de la nature; le kaolin extrait en fort grande quantité du territoire de Lohoussoa s'exporte pour les fabriques de Limoges de St-Gaudens, de Sèvres, etc. Ainsi, les habitans des Pyrénées qui ont sous la main la matière première de la porcelaine l'abandonnent à des fabriques qui sont obligées de venir la chercher chez eux et qui la leur renvoient travaillée et transformée: ainsi, les fabriques étrangères revendent le kaolin aux mêmes gens auxquels ils l'ont acheté, c'est-à-dire qu'ils donnent d'une main pour reprendre de l'autre. Quand donc l'industrie Pyrénéenne s'emparera-t-elle exclusivement de ses richesses? Le département des Basses-Pyrénées sera-t-il donc toujours destiné à alimenter les autres exploitations de la France, sans jamais rien produire par lui-même.

Lohoussoa est adossé au pied d'une montagne et bâti dans une délicieuse position sur le bord de la Nive. Le bassin qui l'environne est très boisé, et fort riche en kaolin. On remarque autour du village et dans le flanc des montagnes de beaux souterrains, d'une très grande étendue, et d'un effet pittoresque. Un surtout dont l'ouverture est placée vis-à-vis du centre des habitations se distingue par sa longueur, la qualité de ses produits et le chemin de fer au moyen duquel les brouettes vides ou chargées de matériaux vont et viennent avec la plus grande facilité.

Après Lohoussoa, le sentier traverse une charmante vallée coupée de bois et de prairies et serpente ensuite sur les flancs d'une montagne escarpée, d'où le regard suit le cours de la Nive qui roule ses eaux à plus de cent pieds au dessous du passage. Le paysage présente un caractère sévère et imposant jusqu'a Barca, où l'on traverse la Nive sur un bac.

Près de Barca, au fond d'une gorge très pittoresque, on peut voir le fameux pas de Roland; la tradition raconte qu'il imprima sur ce rocher la trace de son passage, et le guide qui la montre raconte avec un

Digitized by Google

certain orgueil comment l'illustre paladin, pour ouvrir une route à ses troupes, fendit la pierre d'un seul coup d'épée. Combien de légendes et de naïfs récits les poètes et les artistes n'auraient-ils pas à recueillir dans les Pyrénées.

Itsatssu, village triste et mal bâti que l'on rencontre après Barca, est renommé entre tous pour la hardiesse de ses habitans et leur adresse à faire la contrebande. Le pays qui l'entoure est stérile et peu cultivé. Son aspect est sauvage, mais d'une sauvagerie qui n'intéresse point.

Itsatssu est à égale distance de Cambo et d'Espelette, et par conséquent il présente la jonction des deux voies de communication qui conduisent à Bayonne. Je parcourrai d'abord celle de Cambo et d'Ustarits pour revenir ensuite à celle d'Espelette.

D'Itsatssu à Cambo, le voyageur ne trouve devant lui que des sentiers à peine tracés, qui se croisent en tous sens au milieu d'un pays aride, couvert de fougères et dans lequel il est très facile de s'égarer. Les mulets seuls et les contrebandiers ou les habitans du pays, ce qui est tout un, peuvent se reconnaître dans ce dédale. Aussi, après avoir parcouru le petit désert que dominent les montagnes de Mondarrain et d'Haça, éprouve-t-on, en arrivant à Cambo un sentiment de bien-être et de jouissance réelle.

Cambo est un bourg charmant de grâce et de propreté, bâti au sommet d'une hauteur qui commande un joli bassin traversé par la Nive, dont le cours se prolonge entre deux chaînes de coteaux boisés, et çà et là couverts de belles prairies. Cambo, comme tous les villages basques, est remarquable par l'élégance, l'originalité de ses constructions et surtout par le luxe de propreté qui les distinguent; mais son voisinage d'un établissement thermal renommé dans le pays, et l'avantage d'une communication régulière avec Bayonne, en font comme une petite ville jetée sur la frontière d'un désert.

C'est à Cambo que l'on arrête, avec des crochets emmanchés de grands bâtons, les bateaux longs et plats d'une forme particulière, connus dans le pays basque sous le nom de *chalands*. Ces chalands sont chargés de bois et abandonnés ensuite, sans guide pour les diriger, au cours de la Nive qui est navigable pour eux depuis St-Jean-Pied-de-Port. Rien n'étonne plus le voyageur, au milieu d'un paysage sombre et sévère, que la vue de ces bateaux descendant avec rapidité le torrent; l'imagination déjà impressionnée par une nature sauvage se représente, en les distinguant au milieu de l'écume des eaux, une scène de désolation où le patron de la barque a perdu la vie. Personne ne peut croire que ces *chalands* constituent un système complet de flottage des bois dans cette partie des Pyrénées. Au lieu de larges traîneaux difficiles à diriger et d'un emploi impossible dans les ravins, les Basques ont adopté ces bateaux longs, plats, extrêmement étroits, qui, par leur construction spéciale, peuvent descendre toutes les cascades et tous les rapides sans danger de chavirer.

La vue que l'on a du plateau de Cambo embrasse le cours de la Nive, le pic étroit, décharné du Mondarrain et la montagne de l'Ahrun. Le cimetière du village, toujours couvert de fleurs suivant la mode des Basques, est dans un site des plus pittoresques. Un peu plus loin se trouve le jeu de paume, qui par la position centrale du village a été plus d'une fois le théâtre de parties importantes.

Une demi heure de marche suffit pour parcourir le chemin gracieux et ondulé qui conduit du village à l'établissement thermal bâti près de la Nive, au pied d'une chaîne de côteaux peu élevés. Le bâtiment se compose d'une demie rotonde, liée à deux corps de logis par des arcades formant galerie. La rotonde seule contient onze baignoires en beau marbre; une fontaine se trouve au centre du bâtiment et l'autre à l'extrémité d'une jolie promenade, dessinée au bord de la Nive et ombragée par un double rang de chênes majestueux.

Les eaux de Cambo sont ferrugineuses et hydrosulfureuses. L'eau ferrugineuse est à la température de 15 ou 16 degrés centigrades. Exposée à l'air elle perd sa transparence; il s'en détache des flocons jaunes, et au bout de vingt-quatre heures on la trouve couverte d'une pellicule qui réfléchit les couleurs de l'iris. L'eau sulfureuse est limpide et incolore, mais elle s'altère à l'air; son odeur est assez forte et sa température est de 22 à 23 degrés centigrades. Ces eaux sont employées avec succès dans les maladies occasionées par une déviation du sang hémorroïdal, dans les phtisies catarrhales peu avancées, la chlorose, les embarras ou engorgemens chroniques des viscères abdominaux, les obstructions, les convalescences longues et pénibles. Elles jouissent d'une grande célébrité dans le département et leur réputation s'étend même beaucoup plus loin. Il est seulement à regretter que les eaux sulfureuses aient besoin d'être chauffées pour être administrées en bains; elles perdent ainsi une grande partie de leur vertu.

Théophile de Bordeu, dans ses lettres à Mme de Sorbério, sur les eaux minérales des Pyrénées, s'exprime ainsi sur celles de Cambo:

« Les eaux de Cambo sont un peu plus que tièdes, » claires et transparentes; elles répandent au-dessus de » la fontaine un brouillard épais, avec une odeur de » souffre très forte. Elles ont un goût d'œuf couvé; une » pièce d'argent et un œuf étant plongés dans l'eau à » la source, devinrent, en moins d'une minute, jaunâ- » tres, et bientôt après ils parurent noirs. »

Malheureusement, ajoute plus bas le célèbre médecin, elles ne sont pas transportables.

Au reste, Téophile de Bordeu parle de quatre sources d'eaux minérales reconnues dans le pays Basque, celles de Cambo, de Ville-Franche et de Larre en Labourt, et celles de Lacarre, en Navarre.

On ne sait rien de l'établissement de Cambo avant 1635. En 1760, la commune afferma les deux sources pour 400 fr.; le fermage se monta successivement jusqu'à 1200 fr. Avec ce produit on put construire un hangar au-dessus de la fontaine, et un petit bâtiment pour les malades. En 1819, une ordonnance royale arrêta la construction d'un établissement thermal, et en 1820, les sources furent affermées pour soixante ans à M. Fagalde, qui fit construire tous les bâtimens que l'on voit aujourd'hui.

Un service bien organisé conduit en peu de temps et par une route charmante de Cambo à Bayonne. On

Digitized by Google

suit premièrement les bords de la Nive, on traverse le beau village d'Ustaritz, où se trouvent le château et le tombeau de Garat, et, après avoir parcouru un paysage riche en incidens et en sites pitoresques, on retombe dans des landes stériles qui accompagnent le voyageur jusqu'à Bayonne.

D'Itsatssu à Espelette la route traverse un pays sauvage et sans culture; Espelette, bourg considérable et centre d'un mouvement commercial assez important, est célèbre par l'adresse de ses habitans à faire la contrebande; il existe dans son voisinage un dépôt de kaolin.

D'Espelette à Saint-Péon suit une grande route, bien entretenue, mais peu parcourue; c'est à peine si on rencontre dans ce désert une figure humaine, et en cas d'accident ou de maladie, on aurait peu de secours à espérer. On remarque près de Saint-Pé les ruines d'un vieux château.

En sortant de Saint-Pé on traverse la Nivelle, dont on suit la rive jusqu'à St-Jean-de-Luz; le pays est très accidenté, quoique peu cultivé; presque toujours la route serpente à travers les landes, d'où l'on aperçoit la mer de temps à autre. En approchant de St-Jean-de-Luz, on se trouve sur un terrain marécageux qui présente un aspect assez triste.

St-Jean-de-Luz, capitale du Labourt et point central de cette fameuse population basque, illustrée par les premières pêches de la baleine et ses intrépides matelots, est une jolie petite ville, bâtie sur un terrain inférieur au niveau de la mer. Elle n'a qu'une seule rue, et semble un diminutif des grandes villes de la Hollande. Comme ces cités industrielles, elle est protégée contre les invasions de la mer par une digue parfaitement construite, mais qu'il est permis de regarder encore comme insuffisante après les irruptions qui renversèrent trois fois des ouvrages du même genre. Il est bien à craindre que la dernière digue n'ait le sort des premières, et l'on frémit en pensant au sort de la ville dans un tel fléau!

La Nivelle, en se jettant dans l'Océan, forme une sorte de port ou de bassin. La ville est bâtie au fond d'une anse terminée à son extrémité nord par le fort Ste-Barbe, aujourd'hui détruit, et à son extrémité sud, par le fort et le port de Socoa.

Pour se rendre au Socoa, il faut traverser la Nivelle sur un pont de bois séparant la ville d'un grand village, nommé Ciboure qui lui sert de faubourg. En suivant les bords de la mer, on passe un petit ruisseau nommé l'Oursin; et on arrive au port. Ce port entièrement artificiel et formé d'énormes digues est une sorte de rectangle peu étendu dans lequel on pénètre par une entrée assez étroite. Au nord du fort se trouve une chaussée dont les pans dirigés du nord au sud sont concaves et protègent une partie de la côte contre l'action destructive de la mer poussée par le vent d'ouest.

Du fort de Socoa, la vue embrasse à la fois le Cap du figuier, la montagne des Trois-couronnes en Espagne, l'Arrhun, la plus élevée du Labourt, Biarrits et son admirable Phare. C'est un des plus magnifiques panoramas qu'il soit possible de voir.

Les pierres employées au pavage de Bayonne sont très abondantes sur ces côtes; elles donnent de fort belles parois, et sont formées d'un calcaire grisâtre alternant avec des couches minces de silex.

St-Jean-de-Luz possède une église du XVI^e^ et du XVII^e^ siècles, avec quelques parties gothiques, entr'autres le portail latéral, ogival, d'un travail distingué, et quelques fenêtres ornées de trèfles et de festons. Ses autres *curiosités*, pour parler la langue des touristes, sont en archéologie une ancienne statue représentant Notre-Dame-de-Douleur, et deux maisons fort remarquables du XVII^e^ siècle, dont la plus belle appartient à M. Léremboure.

Je dois signaler à Ouarécox, sur la route d'Espagne, un fort beau marbre vert; je ne sais s'il est activement exploité.

De St-Jean-de-Luz à Bayonne, on suit une fort belle route, d'où l'on aperçoit d'un côté l'Océan et les marais de la côte, et de l'autre un pays parfaitement cultivés On traverse Guétarry, Bidart, Andret, jolis village. dont les deux premiers sont habités par des pêcheurs. On passe près de Biarrits, et préoccupé de l'idée qu'on va explorer bientôt une ville importante, je dirais presque la capitale du département, on compte les minutes jusqu'à ce qu'on arrive à Bayonne.

D'après cet aperçu imparfait que j'ai essayé de donner sur le pays Basque, le lecteur peut juger quel immense attrait offre un tel voyage; au point de vue industriel comme au point de vue artistique, cette contrée si peu connue renferme des trésors inépuisables. Bien des choses m'ont échappé sans doute, et malgré les utiles renseignemens de MM. Mermet et Badé qui ont exploré ces montagnes avec une attention scrupuleuse, j'ai dû oublier beaucoup de détails. C'est ainsi qu'au moment de finir cet article, je m'aperçois que je ne puis donner qu'un mot au souvenir agréable que m'ont laissé deux jolies villes, Navarreux et Sauveterre. — J'allais même oublier d'indiquer à l'archéologue et au curieux à Luc, entre Monein et Navarreux, un magnifique sarcophage chrétien du VI^e^ siècle, orné de bas reliefs représentant plusieurs scènes de la Bible : le sacrifice d'Abraham, Adam et Eve, Daniel dans la fosse aux lions etc; Sauveterre et son église romane; Navarreux et son église du XV^e^ siécle me reviennent en mémoire au moment ou je suis contraint de marrêter. Je ne crois cependant pas avoir laissé des lacunes trop considérables; en tout cas, j'aurai tracé la route, et si quelque observateur plus instruit et plus libre de ses momens veut donner au public une analyse mieux conçue, je lui livre ces notes comme un itinéraire dont il prendra ou laissera ce qu'il jugera convenable. Malheureusement le temps et l'espace m'ont forcé de resserrer mon travail; quoiqu'il en soit et malgré l'imperfection de l'ouvrage, je me estimerai heureux si je puis quelque jour appeler l'attention des voyageurs sur un pays digne de tout son intérêt.

Jacques BONHOMME.

Digitized by Google

CITADELLE ET VILLE DE BLAYE.

A peine le bâteau à vapeur, qui fait chaque jour le trajet de Bordeaux à Royan, est-il arrivé au Bec-d'Ambez, que les voyageurs aperçoivent quelques maisons, une masse de pierres flanquée et crenelée, c'est la ville de Blaye assise sur la rive droite du fleuve. Pendant que le bâteau double le Bec, passage quelquefois dangereux, ils admirent la lutte qui s'établit entre la Garonne et la Dordogne, qui semblent un moment ennemies et se disputer visiblement le lit où doivent se confondre leurs eaux.

« C'est ce que vous remarquerez facilement, dit M. Lagarde, si vous suivez de l'œil les deux rivières à un kilomètre de leur confluent; amantes rivales, elles se disputent la gloire d'arriver plus belles et plus pures au sein de l'Océan. La Dordogne, d'abord, avec ses eaux, le plus souvent cristallines, semble rejeter dédaigneusement sur la rive gauche la jaunâtre Garonne; mais celle-ci l'ensevelit sous le poids de ses eaux, et identifiées enfin, elles ne forment qu'une épouse qui va se jeter dans les bras du puissant roi des mers (1) ».

Mais bientôt la cloche du bâteau les avertit qu'on est sur le point d'arriver à *l'embarcadère*. Des groupes d'îles, riches de verdure et bordées de hauts peupliers, se dessinent grâcieusement au milieu des flots. On les nomme les îles *Cazeaux*. Le fort crénelé, qui s'élève sur la plus petite de ces îles, s'appelle le Pâté de *Blaye;* sa forme lui a mérité ce nom. D'un côté, il défend le passage de la Gironde avec le fort *Médoc*, et de l'autre protége le port de Blaye. La Gironde compte déjà 3,703 mètres de large. Aux hautes et épaisses murailles, autrefois surchargées de canons, on reconnaît sans peine la citadelle de Blaye, construite sur un rocher dont l'enceinte renferme les débris d'un vieux château qui fut, dit-on, habité par quelques rois de la première race.

La ville de Blaye était connue des anciens sous le nom de *Promontorium Santonum;* le poète Ausone, Saint Paulin et les auteurs contemporains, en parlent comme du point de départ de la grande voie romaine de Saintes à Bordeaux. Les gouverneurs de la seconde Aquitaine fortifièrent ce poste qui devint important, surtout pour repousser les pirates Bretons qui ne cessaient d'insulter la Gironde et de porter la désolation sur ses rivages. A la chute de l'empire romain, Blaye subit probablement la destinée de Bordeaux, sa métropole, et fut plusieurs fois pillée, prise et reprise par les Barbares. Plus tard elle tomba au pouvoir des lieutenans de Clovis, roi de France, vainqueur d'Alaric, roi des Visigoths, à la bataille de Vouglié. Cheribert, roi de Paris, un de ses successeurs, mourut à Blaye en 567, et son tombeau y fut religieusement conservé jusqu'au temps des guerres de la Ligue.

Sous Charlemagne, cette ville fut considérablement agrandie et fortifiée : Ce grand prince voulait en faire une citadelle inexpugnable pour arrêter les pirates Normands. Il paraît que cette ville était déjà dans un état très florissant, puisque le neveu de Charlemagne, Roland, le modèle et le roi des paladins des anciens jours, y fut enseveli quelque temps après la bataille de Ronceveaux.

Le corps de Rolland, dit un vieux chroniqueur, fut embaumé et enfermé dans une bière dorée, portée par deux mules richement caparaçonnées. L'armée en deuil suivait le cortège. On entra ainsi dans la petite ville de Blaye; le corps du *martyr* fut inhumé dans la belle église de Saint-Romain. On eut soin de mettre dans son tombeau les débris d'Oliphan et de Durandal. Olivier, son compagnon d'armes, et plusieurs autres chevaliers morts à Ronceveaux furent déposés à ses côtés.

Les pirates Normands pillèrent plusieurs fois la ville de Blaye sous les règnes de Louis-le-Débonnaire et de Charles-le-Chauve; elle se releva de ses ruines, et les rois de la troisième race augmentèrent considérablement ses fortifications. Les habitans résistèrent d'abord aux Anglais qui attaquèrent la place et par terre et du côté de la Gironde; mais à l'exemple des Bordelais, leurs voisins, ils subirent bientôt le joug de l'étranger; personne n'ignore que les rois de d'Angleterre et surtout le prince Noir, firent fleurir le commerce et l'industrie dans la seconde Aquitaine, aussi les riverains de la Gironde regrettèrent long-temps la domination anglaise qui leur avait été si favorable.

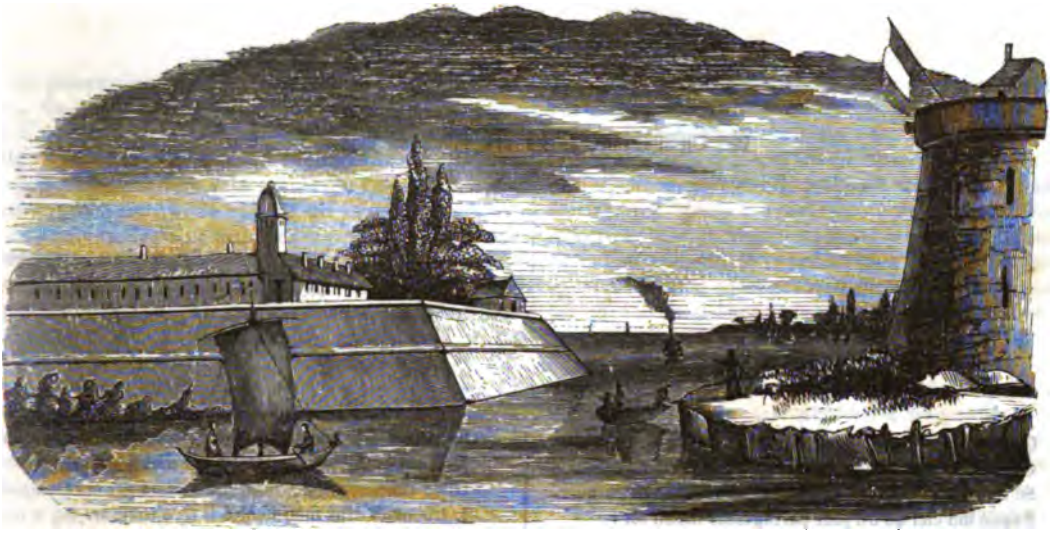
Pendant le huitième siècle, la ville et la citadelle de Blaye tombèrent au pouvoir des huguenots, qui s'en rendirent maîtres en 1568; les ligueurs leur disputèrent un poste si important, et parvinrent à le leur enlever, secondés par les principaux habitans, zélés partisans de la sainte-union.

Henri IV, devenu roi de France, fit réparer la citadelle de Blaye. La ville était alors entourée de marais malsains, où les marées montantes déposaient tout ce que charriaient les eaux de la Garonne et de la Dordogne; Henri IV les fit dessécher : ce sont aujourd'hui des terres très-fertiles.

Pendant la minorité de Louis XIV, les guerres de la fronde eurent un grand retentissement dans la Guienne, où le prince de Condé trouva des partisans nombreux et dévoués à sa cause. Les habitans de Blaye fournirent d'abord quelques secours aux Bordelais. Leur ville fut prise et reprise par les frondeurs et par l'armée

(1) Panorama de la Gironde et de la Garonne, par M. Hyacinthe d'Organ, et M. Bergues-Lagarde.

Digitized by Google



Fort de Blaye.

royale, et pendant six mois ils eurent à subir les chances ordinairement si désastreuses de la guerre civile.

En 1814, les habitans de Blaye opposèrent une courageuse et vive résistance aux Anglais, dont les vaisseaux furent foudroyés par l'artillerie de la citadelle et du pâté. Ce dernier fait d'armes sera toujours pour eux un glorieux témoignage de patriotisme, et si sur les flots de la Gironde paraissait encore le pavillon d'Angleterre avec son léopard, le canon de la citadelle tonnerait comme en 1814.

La ville de Blaye est divisée en haute et en basse; les habitans occupent la ville basse; l'autre ne consiste véritablement que dans la citadelle, construite sur un rocher qui domine la Gironde; du côté de la rivière elle est inattaquable.

En 1832, madame la duchesse de Berri, arrêtée en Vendée, fut enfermée dans la citadelle de Blaye, sous la garde du général Bugeaud. Elle y accoucha d'une fille, qui depuis est morte en Italie. Pendant sa captivité, la ville fut, pour ainsi dire, peuplée de légitimistes de la première distinction, qui accouraient pour voir la duchesse, pendant qu'elle se promenait sur les remparts intérieurs de la citadelle. A ce moment solennel, on voyait, sur les côteaux voisins, des dames qui agitaient des mouchoirs blancs, et saluaient ainsi la noble captive.

« Le port de Blaye, dit M. Dorgan dans son intéressant *Panorama de la Garonne et de la Dordogne* (1), n'est pas très-important. Cependant, cette ville avantageusement située sur la rive droite de la Gironde, fait un très grand commerce de vins et d'eaux-de-vie, qui sont exportés dans le nord de l'Europe.

Ce port est fréquenté par les navires français et étrangers qui s'y arrêtent en descendant ou en montant la rivière, et par ceux qui viennent y chercher les productions de l'arrondissement, dont la ville est l'entrepôt.

Blaye, chef-lieu du premier arrondissement de la Gironde, est le siége d'un tribunal de première instance. La route de Bordeaux à Nantes, par Saint-André-de-Cubzac, Saintes et Rochefort, traverse cette ville; on croit que c'est l'ancienne *Blabia* des Romains. »

Charles COMPANS.

(1) Pages 9 et 10.

Digitized by Google

LA FILLA DÉ LA MOUNTAGNA.

ODA COUMPOUSADA AL PE DÉL PIOCH DÉ BISSOU.

L'amour repose au fond des âmes pures, comme une goutte de rosée dans le calice d'une fleur.
Oh ! si vous saviez ce que c'est qu'aimer !
De Lamennais.

Qu'as d'émpiré sus yéou, filla dé la mountagna!
Couma poulit maïnaché éncadénas moun cor !
Sé nourissé l'ésponer qué séras ma compagna,
Fagué lou ciel qu'un jour partagessas moun sor !

Quinzé ans, acos toun âché.... é té trovas conténta
D'ana per lou campestré ambé tous agnèlous.
S'as lou bounhur per tus, lou chagrin mé tourménta;
Désémpioï qué t'ay vist qué mon cor és jaloux !

Quand perfés podé aouzi tous cants mélodiousés,
Quand sans estré éntrévist podé fixa tous traits;
Mous séns presqu'attristats dévénou radiousés,
E l'amour et lou gaou dissipou mous régrets.

E sé sioï près dé tus, ta présénça m'emflamma
Rèvé la vouluptat én véchén tour régar:
E sé sioï lion dé tus, incara dins moun âma
Toun imagé lusis coumma un brillant lugar.

Lou soulél dé l'istiou t'o brunit lou visagé,
Mais lou soulél d'hyver li randro soun ésclat.
Ah ! quicon mé souris... qu'announça aquel présagé ?
Sans doute qué moun cor al tiou séro mesclat !

Sé t'aïmé, ah ! dé qu'ay dich ? perdounna ma téndrésse,
Un sént énthousiasmé émbréïga moun amour.
Oï, t'aïmé.... anén, rand mé carésса per caressa,
L'amour és dins moun cor é li séro toujour.

E l'amour qu'ay per tu és pu coumma l'aygagé;
Es doux coumma lou lach qu'o moulségut ta man;
Es grand coumma un tillul qu'és fertilé én oumbratgé,
E sa beoutat ternis l'éclat dél diaman.

Dins lou siècle qué sén tout flatta la richéssa
E sé trufla d'aquél qué pousséda un boun cor,
Filla ! quand toutés dous sèns riséns dé jouinéssa,
Aymén-nous téndramén.... l'amour val may qué l'or.

T'ay ménsounat l'amour; lou mot bélèou t'outraja
Mais anén à l'aoutel é Diou nous uniro.
Quand sioy doucilé é boun, quand sios moudésta et saja,
Cèda, cèda à mous vus lou ciel nous béniro.

Aladoun quittaray ma villa trop superba,
Et fouchiray per tus lou moundé qu'és troumpur.
E joust d'ombragés verds, souls, toutés dous sus l'herba
En cerquén lou plasé.... trouvarén lou bonhur.

J.-A. Peyrottes, potier.

Digitized by Google

UNE PROCESSION DE NEUF LIEUES.

Une procession de neuf lieues!.... Quel est donc le pays, va-t-on dire, qui unit tant de force à tant de foi ? Une procession de neuf lieues !... Mais c'est absurde ; mais c'est un abus à détruire. J'avoue que c'est là la première pensée qui se présente à l'esprit ; mais si, comme moi, vous aviez vu tout un peuple entreprendre avec foi ce saint pèlerinage ; si, comme moi, vous les aviez vus, au retour, pleurant des larmes d'attendrissement et de joie, comme moi, vous diriez : oh ! respectons leurs croyances ; ne détruisons point leur bonheur ! Pourquoi effeuiller pour eux le rameau de l'espérance ? Les buissons du chemin ne sont-ils pas assez pauvres de fleurs ? Le ruisseau limpide vient-il donc partout rafraîchir le gazon ? Oh ! laissons-leur le bonheur avec cette pieuse pratique, laissons-leur leur procession de neuf lieues !

Aussi bien une procession est une longue prière ; et qui n'a pas de vœux à faire monter aux cieux ! Quel est celui qui ne veut pas un peu d'air pour son front brûlant ? Quel est celui qui trouve son breuvage assez parfumé, sa couche assez molle, son cœur rassasié, son esprit satisfait ? — Voyez-les, sur une longue file, chantant les louanges du Très-Haut, et appelant sur eux ses miséricordes. Ce père n'a-t-il rien à demander pour sa jeune famille ? Cette mère a-t-elle oublié son fils ? Celui-ci n'at-il pas survécu à sa patrie asservie ? Celui-là n'a-t-il pas vu la sienne descendre du rang élevé où l'avaient placée ses conquêtes ? Ce vieillard, fatigué du poids du jour, et qui voit sa tombe entr'ouverte, ne désire t-il pas qu'un rayon d'en haut la lui rende diaphane ? Et cette jeune fille ?.... Mais qui dira sa prière ?.. Il faudrait savoir tout ce que renferme de poésie un cœur de jeune fille.

On a prohibé les processions dans les grandes villes ; dans les petites et dans les villages elles ont été conservées. Les unes et les autres étaient également touchantes : celles-là frappaient par leur magnificence ; celles-ci attendrissent par leur simplicité. Le son des cloches, les cantiques des vierges, les voix argentines des enfans, mêlées aux voix mâles des jeunes hommes ; les fleurs, l'encens, les bannières, l'image d'un Dieu mourant, tout cela produit sur nous un effet magique. L'indifférent lui-même oublie un moment son indifférence : il s'arrête d'abord machinalement devant le cortége, se découvre ; puis, quand cette multitude tombe à genoux, il se prosterne comme involontairement, et, au moment où le prêtre bénit la foule recueillie, il se surprend faisant sur lui le signe de la croix.

I.

La procession de neuf lieues, en l'honneur de saint Maximin, se fait à Magnac-Laval, petite ville du département de la Haute-Vienne, qui était comprise autrefois dans la Basse-Marche.

Saint Maximin, issu d'une illustre famille du Poitou, vivait au IV^e^ siècle. Voulant embrasser l'état ecclésiastique, il alla à Trèves se mettre sous la conduite d'Agrice, qui en était évêque. C'est là que Maximin fit briller ses grands talens et aimer ses rares vertus ; aussi fut-il, à la mort d'Agrice, appelé à remplacer celui qui l'avait si bien dirigé dans la carrière évangélique. L'Eglise naissante était agitée par les doctrines d'Arius. Maximin s'éleva avec zele contre l'hérésie : il travailla à faire déposer l'évêque de Cologne fauteur de l'arianisme ; donna une généreuse hospitalité à saint Athanase, chassé de son siége par les Ariens, et lui-même eût la consolation de voir son troupeau marcher toujours dans l unité de la foi.

Depuis long temps ses parens le pressaient de venir les voir. Maximin céda enfin à leurs prières, et partit pour Poitiers. Les habitans de cette ville l'accueillirent avec une douce joie, car la réputation de sainteté de l'évêque s'était répandue dans toute la Fracne. Mais le lieu de sa naissance devait être celui de son tombeau : il fut enlevé presque en même temps à son troupeau et à sa famille. Les Tréviriens revendiquaient le corps de leur pasteur, mais les Poitevins refusérent un dépôt que Dieu semblait leur avoir confié. Plus tard, ceux de Trèves vinrent l'enlever furtivement ; pieux larcin bien des fois renouvelé à l'égard d'autres saints, dans le moyen-âge.

C'est cette translation des précieux restes de saint Maximin, de Poitiers à Trèves, qui est l'objet de la procession qui se fait chaque année le lendemain de la Pentecôte, dans la ville de Magnac-Laval. Elle parcourt une circonférence de neuf lieues, qui renferme soixante villages dans son enceinte.

Au milieu de la nuit, la cloche, cette habitante des airs, donne le signal de la fête, annonce la grande journée. A une heure, le prêtre commence le saint sacrifice, et le peuple, prosterné, offre à Dieu sa prière, et l'intention particulière qui lui fait entreprendre la longue procession : car le Saint est invoqué pour la délivrance de toutes les misères, comme pour l'obtention de tous les biens.

Cependant l'agitation et le bruit des pas ont cessé dans la ville éveillée : tout le monde est accouru à l'église, et bientôt les voûtes retentissent de mille voix qui entonnent le *Veni creator*, douce prière, prélude de tous les exercices religieux. Alors tout se meut, tout part ; chacun s'adresse des paroles de foi, d'encouragement : vous les diriez envoyés à la conquête d'un

Digitized by Google

nouveau sépulcre; car tout ce qui se passe autour de vous rappelle le souvenir de ces temps où l'Europe, ébranlée, allait s'agenouiller sur le tombeau du Christ.

A la sortie de la ville, le prêtre monte sur une croix de pierre, et du haut de cette chaire improvisée, il adresse à la foule attentive une courte allocution que tout contribue à rendre touchante. A l'orient, le ciel commence à blanchir; la brise, toute fragrante d'odeurs, agite légèrement les feuilles sur leurs tendres pétioles; l'oiseau, dans le bocage, essaie ses premiers chants: il semble que la nature entière se réveille pour entendre les paroles du ministre de Dieu, et pour assister à ce départ solennel.

L'époque est admirablement choisie: la violette exhale alors ses voluptueux et derniers parfums, la fleur de la blanche épine *neige* les haies des chemins; la rose entr'ouvre déjà sa riche corolle; le rossignol fait entendre ses plus douces voix; le cœur sent éclore ses plus douces émotions: c'est alors que la nature a ses plus belles couleurs, ses sourires les plus gracieux, ses harmonies les plus suaves, ses inspirations les plus heureuses.

On se met en marche: les uns montent sur leurs chevaux, les autres sur des coursiers moins nobles; car bien des membres débiles, bien des pieds délicats font partie du cortége, et le trajet sera long. Le plus grand nombre est à pied; quelques-uns même n'ont pas de chaussures, dans ces sentiers où le caillou et l'épine, l'ajonc et la bruyère le disputent au gazon. C'est un vieux marin qui, pendant la tempête, s'est ressouvenu du saint de son village. La vague houleuse était sur le point de l'engloutir; mais une prière à saint Maximin a rasséréné le ciel et conjuré l'orage; c'est un militaire, antique débri de la grande armée, qui vient de quitter les glaces de la Russie, et revoit enfin son pays natal; c'est une jeune fille, qui a veillé bien des nuits au chevet du lit de sa mère, qui a fait de longues et ferventes prières, et saint Maximin a conservé la pauvre mère à l'amour de la jeune fille.

On suit d'abord un chemin tortueux, bordé d'aubépine. Puis, une vaste plaine s'ouvre devant eux. Sur cette plaine, d'où l'œil embrasse un immense horizon, s'élève une croix couverte de mousse et ombragée d'acacias blancs et roses. Là, le prêtre bénit encore la foule, cérémonie qu'il répétera à tous les calvaires qui, au nombre de quarante-deux, se succèdent sur le chemin comme les grains d'un rosaire. Bientôt le chœur reprend ses chants et sa marche, et s'élance dans la campagne.

Cependant le voile qui recouvrait la nature est à demi replié: les étoiles pâlissent et disparaissent devant le géant de la lumière; la brise du matin frémit dans le feuillage, et tous les animaux saluent le lever du jour. La verdure a pris durant la nuit une vigueur nouvelle, et les premiers rayons du soleil, réfléchis sur les goutelettes de la rosée, la montrent parée des plus riches couleurs.

Nous ne suivrons point le cortége dans sa marche hardie; cependant long-temps encore nous entendrons les échos des vallons répéter leurs cantiques. La course sera longue et pénible, mais leur zèle ne se ralentira pas: ils ont mangé ce pain mystique qui donnait aux enfans de Dieu la force de gravir le mont Oreb.

Les habitans des villages voisins qui n'ont pu participer au saint pèlerinage, viennent s'agenouiller sur les chemins. Ils apportent des rafraîchissemens à leurs frères; car en ce jour point d'ennemis ni d'étrangers; il n'y a que des frères: la religion semble avoir accompli la belle fusion qui doit être son complément.

A huit heures, on arrive sous un bosquet riant, appelé le petit bois de *Faye*. C'est là que se fait la première halte. On dépose au pied d'un chêne les croix, les bannières; on s'assied sur le gazon où l'on prend le déjeûner que les parens ont envoyé de la ville. Là tout est en commun: c'est à qui donnera à l'autre; c'est à qui sacrifiera son goût à celui de son frère: vous diriez les *Agapes* des chrétiens de la primitive Eglise. Une heure après les chants recommencent, et l'ordre est rétabli. Et les petits oiseaux, d'abord effrayés, sortent doucement de leur retraite, et trouvent une abondante pâture sur ce réfectoire champêtre.

A deux heures après midi, on fait un second repas, dans le bois de Sejotte. On cherche alors la fraîcheur de l'ombrage: il faut aux voyageurs du désert la source de la verte Oasis; car longue a été la route depuis le lever de l'aurore, et le soleil a passé le Zénith.

II.

Cependant, à la ville, les cloches se font toujours entendre. Tous les habitans, endimanchés, banquettent et se promènent avec les étrangers attirés par la fête; un grand nombre des élèves du collége, sortis avec leurs pareus, passent et repassent dans les rues, fiers, à les voir, d'échapper un moment à la surveillance des maîtres. Et la procession va toujours à travers monts et vallées, champs et prairies, toujours chantant, toujours priant. A six heures, un prêtre avec une partie du chœur de l'église, marche au-devant d'elle: tout ce qui est resté dans la ville le suit. La rencontre doit se faire à une demi-lieue de Magnac, au village de Cavanon, sur la grand route. Un peuple immense y est arrivé des villes et des bourgs voisins, du Dorat, de Bellac, de la Souterraine, de Rancon, de Dompierre, etc. Des tentes sont dressées sur le gazon; on se rafraîchit, on danse au son des musettes, car dans ces fêtes champêtres, toujours le profane est mêlé au sacré; mais Fénélon, ce bon pasteur, n'aimait-il pas à voir son troupeau s'égayer sur la verte pelouse?.... On se promène, on va, on vient; les *jeunes lions* de la province, accourus à ce petit *Long-Champ*, attachent leurs coursiers sous le feuillage des arbres, et font résonner leurs éperons sur la route poudreuse. Je ne parlerai pas des jeunes beautés qui sont venues danser et prier; car si mes paroles empruntaient quelque chose de leurs grâces et de leurs charmes, elles seraient si séduisantes, qu'elles feraient oublier, à vous la procession, et, à moi, que je traite un sujet religieux.

Enfin, on entend dans le lointain les chants de la procession. Elle arrive; on distingue d'abord les prêtres à leur blanche tunique, quoique la poussière en ait terni l'éclat. Les cavaliers mettent pied à terre, on se presse autour des pélerins qui essuient la sueur de leur front, et répondent aux mille questions qu'on leur adresse: tels nos pères autrefois interrogeaient le voya-

Digitized by Google

geur de la Palestine sur le Saint-Sépulcre et sur les lieux qu'il avait parcourus. On leur présente à boire, on leur offre des fleurs, et ces bouquets sont précieusement conservés dans chaque maison comme une panacée. Après un moment de repos, et une bénédiction solennelle, le cortége, considérablement grossi, se développe sur la large route, puis, tout s'avance vers la ville, et la campagne retentit de ces mots mille fois répétés par des voix nombreuses : *Sancte Maximine, ora pro nobis.*

Le moment le plus solennel et le plus touchant, le moment où l'homme religieux sent naître des douces émotions qu'aucun langage ne peut traduire, c'est celui de la rentrée de l'église. La nuit commence à tomber, et les flambeaux, comme aux jours des grandes fêtes, éclairent le sanctuaire. Les choristes, ranimés à la vue du lieu saint, semblent faire un dernier effort, et leurs voix altérées ont quelque chose d'une ardeur qui s'éteint, un accent qui vient droit à l'âme. Bientôt tout rentre dans le silence et le recueillement : nouveaux *croisés*, ils ont déposé la lance, et leurs chants sont interrompus, et saintement prosternés sur les dalles du temple, ils disent, dans une pieuse effusion de cœur, ces paroles du vieillard Siméon : *Nunc dimittis servum tuum, Domine!*

III.

Telle est cette procession de neuf lieues, ou plutôt de sept à huit myriamètres, dont le récit pourra être plus ennuyeux, que n'est fatiguant ce long pèlerinage pour les habitans de Magnac-Laval. L'établissement en remonte à une époque très-ancienne, et depuis, cette religieuse pratique s'est constamment maintenue, la révolution, dans son souffle destructeur, a pu renverser les autels, mais non abolir la procession de neuf lieues. Dans ce temps de terreur, le peuple, veuf de son pasteur, s'assemblait à la porte de l'église fermée, et partait avec la bannière de Saint-Maximin, qu'il avait arrachée aux bûchers des nouveaux iconoclastes. Les vieillards les plus âgés disent que leur procession n'a été omise qu'une fois, et que la paroisse fut affligée de tant de calamités, qu'ils la firent aux fêtes de Noël. Il dut falloir un jour et une nuit. Depuis cette époque, non seulement la pluie et les orages ne peuvent la faire différer, mais pas même diminuer de vingt pas la circonférence qu'elle doit parcourir.

Quelques curés de Magnac-Laval ont eu la pensée de supprimer cette procession, mais ils ont bien vite retiré leur proposition après avoir sondé les dispositions du peuple : Malheur à qui voudra tenter la réforme de ce côté-là! les uns y tiennent par foi et par respect pour les institutions de leurs ancêtres; les autres, peut-être, par amour-propre : ceux qui disent l'avoir faite, sans interruption, pendant trente, quarante, cinquante ans, ne voudraient pas s'arrêter en si beau chemin; d'autres par spéculation à cause du concours des gens : enfin, presque tous par amour du spectacle. Toutes ces considérations, et surtout la dernière, empêcheront qu'elle ne s'abolisse jamais, car le peuple est toujours avide de spectacles. Qu'on me pardonne de rappeler ici un fait historique qui n'est pas tout-à-fait hors de propos. Jérôme Savonarole, à qui son éloquence valut tant d'autorité dans Florence, refusa le défi que lui proposa un religieux Franciscain de traverser un bûcher ardent, afin que Dieu fit connaître, par un miracle, de quel côté était la bonne cause. Le peuple ne lui pardonna pas de l'avoir privé de cet étrange plaisir. Savonarole perdit bientôt la faveur qu'il avait acquise par ses opinions et ses discours démagogiques, et quand le pape Alexandre VI, de hideuse mémoire, envoya l'ordre de le mettre à la question et de le brûler vif, les Florentins inconstans vinrent se presser autour du bûcher de celui dont ils avaient si long-temps entouré la chaire. Cette fois ils jouirent du spectacle.

De temps en temps il se mêle à la procession de neuf lieues quelques petits épisodes qui ne seraient pas sans intérêt, et dans lesquels on verrait que le bon Saint-Maximin n'occupe pas tous les cœurs; *ma di ciò non dirò nulla*, comme Silvio Pellico, de la politique; et j'ai bien mes raisons, après le trait que je viens de citer.... Et puis, de quelle chose ne peut-on pas abuser? Quelques légères taches ne doivent pas déprécier ce tableau si poétique. Nous rendrons hommage aux habitans de Magnac-Laval, qui ont conservé la foi et les coutumes de leurs pères; nous respecterons leurs croyances, qui sont aussi les nôtres, et nous dirons à ceux qui voudraient leur faire boire l'amertume du ridicule : oh! n'effeuillez pas pour eux le rameau de l'espérance! La vie est si faite de larmes; les buissons sont si pauvres de fleurs : laissez-leur donc le bonheur, laissez-leur leur procession de neuf lieues!

Le collége de Magnac-Laval ne contribue pas peu à relever l'éclat de la fête du lundi de la Pentecôte. Depuis six mois la tendre mère n'a pas revu son fils; aussi elle saisit joyeuse, l'occasion de la belle saison et de la procession de neuf lieues pour venir l'embrasser. Ce concours de personnes bien nées donne à la ville quelque chose de plus coquet, et, ordinairement, un bal brillant réunit, le soir, la bonne compagnie.

Ce collége a joui pendant long-temps d'une juste célébrité. Il se glorifiera toujours des hommes marquans auxquels il a donné les élémens du savoir, et dans lesquels il a fait germer les sentimens généreux. C'est là qu'ont étudié des magistrats distingués, comme les Tixcer-Lachassagne et les Voysin-de-Gartempe; des médecins, comme les Dupuytren; des généraux, comme les Dupont et les Bordessoule; des ecclésiastiques, comme les Descombe, etc. Pendant quelques années il avait perdu de sa haute renommée; mais voilà que depuis deux ans une nouvelle organisation lui a donné une véritable existance. Grâce au choix que l'on a fait du principal, et au bon souvenir des anciens élèves de Magnac, un grand nombre de jeunes gens se pressent dans toutes les classes. Comme l'oiseau de la fable, il renaît donc de ses cendres.

Avant la révolution, Magnac-Laval renfermait un magnifique château appartenant à la famille des Montmorency et Laval, dont les derniers vestiges viennent de disparaître sous un vaste hôtel que l'on construit. Il serait intéressant de parler de cette illustre famille qui se dit remonter à la Sainte-Vierge, de raconter l'origine de ce château, les scènes d'amour et de guerre dont il fut le théâtre; de décrire ses tourelles et son

Digitized by Google

pont-levis, ses jardins et ses ronds d'eau, son parc dont les murs s'écroulent, sa belle forêt qui existe encore (1), la Batam, aux rives fleuries, qui lui formait une ceinture, et qui coule toujours; de rappeler ces temps où le roturier dans son humble cabane, ne demandait à son suzerain qu'un peu d'air et de liberté; puis les luttes qui éclatèrent plus tard entre les seigneurs et les serfs, lorsque ceux-ci travaillèrent à leur affranchissement; tout cela ferait un sujet aussi instructif sous le rapport historique que poétique par ses gracieuses descriptions et par ses naïves légendes. Qu'une main habile l'entreprenne; mais qu'on se hâte, avant que la mémoire en perde le souvenir, comme le sol vient d'en perdre les traces.

Etienne Boulgon.

(1) Les dépendances du château, qui ne furent point vendues pendant la révolution, appartiennent aujourd'hui à M. le marquis de Couronuel.

LA FILLEULE D'UNE REINE.

Le Beffroi de Sainte-Cécile d'Albi sonnait des heures; un homme, richement vêtu, s'était arrêté dans une des petites rues qui avoisinent la cathédrale; il comptait sur ses doigts; arrivé à douze, il s'écria:

— Il est minuit! gens qui dormez, réveillez-vous, et dites un *Pater* pour les trépassés.

Il frappa plusieurs fois, de sa lourde canne, le pavé pointu qui torturait ses pieds.

— Que sainte Cécile ne me vienne plus en aide, dit-il en doublant le pas, si les rues d'Albi n'ont pas été pavées par le diable. Fort heureusement, le vin blanc de Gaillac a échauffé mon vieux cerveau: je me sens tout rajeuni, et pour ne pas m'ennuyer pendant le court trajet qui me reste à faire pour arriver à la maison de Jean Gutel, je n'ai d'autre parti à prendre que de chanter quelque joyeux refrain.

D'une voix chevrotante, il fredonna le couplet suivant:

Dans la ville d'Alby
Il est une fillette,
La perle du pay;
Et cette bachelette,
Merveille du pay,
Se moque des garçons,
Et des bruns et des blonds.

Il ôta son chapeau en passant devant la cathédrale, se signa dévotement, puis il recommença son couplet favori.

— Halte-là, bourgeois ou manant, lui cria tout-à-coup un soldat du guet qui marchait au milieu de la rue, portant une énorme lanterne à l'extrémité d'une pique.

— Je suis le premier consul de la ville de Cordes, répondit Guillaume Dutheil; je me rends à la maison de Jean Gutel, mon hôte et mon ami, et je lui dirai qu'un soldat du guet a été assez insolent pour outrager la noble et puissante ville de Cordes, en la personne de son premier magistrat.

Le consul levait sa canne pour frapper le soldat; une main plus forte que la sienne retint le coup.

— Vous êtes trop impatient, M. le premier consul de Cordes, s'écria Nicolas Boyer. Ce soldat ne vous a pas reconnu; d'ailleurs il faisait son devoir.

— C'est vous, maître Boyer, dit Guillaume Dutheil qui laissa retomber sa canne sur le pavé; par tous les saints qui protègent la ville de Cordes, je ne m'attendais pas à vous voir ici, à une heure si avancée... Où allez-vous, si je ne suis pas trop curieux?

— Chez M. de Fabri, qui nous a fait appeler pour nous lire la harangue qu'il doit adresser demain à la reine de Navarre.

— A la belle Marguerite! que François Ier, son frère, appelait la *Marguerite des Marguerites*. Il faut que M. de Fabri compte beaucoup sur son esprit et sur son éloquence, s'il a la prétention de plaire à la reine de Navarre.

— Peu nous importe; d'ailleurs, il ne nous convient pas de critiquer avant d'avoir entendu.

— Vous avez raison; je vous suis; je ne serai pas fâché d'avoir un avant-goût de la faconde de M. de Fabri.

— Venez, et vous serez bien reçu.

Les deux consuls firent signe aux soldats du guet de les devancer: ils traversèrent rapidement de sombres carrefours où nul bourgeois n'eût osé s'aventurer après minuit. En entrant dans une petite rue qui aboutissait au Vigan, Guillaume Dutheil remarqua une maison gothique, construite en bois et de chétive apparence.

Digitized by Google

Vue d'une rue d'Albi.

L'étrange maison, s'écria le consul de Cordes.... ; il serait difficile de trouver dans notre cité un réduit plus antique et plus enfumé. Cette porte si basse, ces fenêtres si petites et si nombreuses, indiquent clairement que cette bicoque est l'asile de pauvres manans.

— Vous vous trompez, consul de Cordes, répondit Jean Gutel ; cette maison est habitée par M. de Beaumiron, gentilhomme provençal.

— Vous m'étonnez : cette masure ressemble à un coupe-gorge, et si j'étais seul, je voudrais avoir des ailes aux pieds comme le dieu Mercure.

— Il y a environ neuf mois, dit Jean Gutel à voix basse, il s'est passé dans cette maison une aventure fort étrange.

— Racontez, racontez-moi cette histoire, répondit le premier consul de Cordes ; j'aime beaucoup les récits qui font peur.

Jean Gutel s'assit sur une grosse pierre placée à l'extrémité de la rue, au-dessous d'une petite statue de la Vierge.

— Je vous ai dit, maître Dutheil, que cette maison est habitée par un gentilhomme provençal. M. de Beaumiron s'est établi depuis peu dans notre bonne ville d'Albi ; il vit fort retiré, et personne n'eût fait attention à cette famille mystérieuse, s'il n'avait eu pour fille la plus jolie créature qui soit sortie des mains du Tout-Puissant. Anne était si belle, que tous les gentilshommes du pays allaient exprès à Sainte-Cécile pour admirer l'incomparable Provençale. Plusieurs se mirent sur les rangs et la demandèrent en mariage. M. de Beaumiron hésita à faire un choix, espérant toujours une plus riche alliance. Il ne se doutait pas que sa fille n'était plus libre, qu'elle avait donné son cœur à un jeune porte-enseigne du roi de Navarre. Le plus profond mystère couvrit d'abord leurs amours ; mais la pauvre Anne se jeta un jour aux pieds de son père, et lui dit en pleurant :

— Mon père, pardonnez-moi ! je suis bien coupable ; j'aime le porte-enseigne du roi de Navarre ; je ne puis cacher plus long-temps mon déshonneur : je serai bientôt mère !

M. de Beaumiron se livra d'abord aux plus violens

Digitized by Google

transports de colère, et menaça sa fille des plus cruels châtimens. Le lendemain, il prit des informations, et apprit que le porte-enseigne était le fils d'un pauvre bourgeois de Beaumont en Auvergne. Il porta plainte aux consuls, qui citèrent le porte-enseigne devant leur tribunal; il fut condamné à la prison, mais il parvint à s'évader, et depuis ce temps on n'a plus entendu parler de lui. Les uns disent qu'il est au service du roi de France; les autres, qu'il est revenu en Navarre.

— Et cette pauvre Anne, qu'est-elle devenue ? dit le consul de Cordes, qui écoutait fort attentivement le récit de Jean Gutel.

— M. de Beaumiron s'est vengé d'une manière terrible. Jamais père offensé ne punit plus cruellement une fille coupable. Voilà ce qu'on dit. — Le marquis ne savait quel châtiment infliger à sa fille; tantôt il voulait la dénoncer au tribunal de l'inquisition; tantôt il prenait la résolution de l'enfermer dans un couvent, et de cacher ainsi la honte de sa famille. Il était indécis, lorsqu'un pauvre et vieux gentilhomme du Rouergue, qui n'avait pas eu à se louer de l'accueil que lui avait fait Anne de Beaumiron, lui suggéra un projet horrible.

— M. de Beaumiron, lui dit-il, vous ne devriez pas traîner votre fille devant les juges de l'inquisition, qui l'absoudront peut-être; vous commettriez une imprudence en l'enfermant dans un couvent, dont les portes s'ouvriraient après votre mort. Etes-vous bien déterminé à rendre votre vengeance aussi durable que possible ?

— Qu'elle soit éternelle !

— Eh bien ! marquis de Beaumiron, fiez-vous à mes soins. Jamais la justice paternelle n'aura été exercée avec plus de rigueur. Demain vous serez vengé !

Le vieux gentilhomme sortit, et le marquis ordonna à ses domestiques de ne pas laisser sortir Anne de la tour où elle était enfermée.

— Que fit le vieux gentilhomme ? s'écria le consul de Cordes.... le démon ! le payen ! je soupçonne déjà qu'il commit un crime abominable.

— A peine sorti du logis de M. de Beaumiron, poursuivit Jean Gutel, le gentilhomme Rouergas se dirigea vers une petite maison construite sur la rive gauche du Tarn. Il était déjà nuit lorsqu'il frappa à la porte; un petit homme à barbe blanche lui ouvrit aussitôt.

— Bonsoir, frère Hyacinthe, lui dit le gentilhomme en s'inclinant respectueusement, bénissez ce pauvre pécheur et priez pour lui.

— Que désirez-vous, mon frère ? répondit le vieillard.

— Je sais, frère Hyacinthe, que plusieurs personnes pieuses vous ont choisi pour distribuer des aumônes qu'elles font aux pauvres et surtout aux lépreux.

— Je suis prêt à recevoir vos dons, mon frère.

Le gentilhomme tira quelques pièces d'or de son escarcelle, et les laissa tomber une à une dans la main de l'ermite.

— Je voudrais bien voir les lépreux, dit-il ensuite au vieillard; il ne suffit pas de leur donner le pain de chaque jour, il faut aussi leur distribuer le pain de la consolation.

— Suivez-moi, mon frère, et si vous vous sentez assez de courage et de résignation pour consoler l'humanité proscrite, humiliée, presque exilée de la terre des vivans, vous trouverez ce soir à exercer votre charité.

Le vieillard ferma à double clé la porte de sa petite maison, et sortit avec le gentilhomme. La nuit était très-sombre : un orage avançait rapidement, porté sur les ailes du vent du midi qui soufflait avec violence; le tonnerre grondait sans interruption, et les éclairs embrasaient l'horizon.

— La chaleur est étouffante, dit le vieux gentilhomme, qui se signait toutes les fois qu'un éclair brillait à ses yeux, et tremblait à chaque éclat de tonnerre.

— Nous arrivons, répondit l'ermite, nous sommes devant la maison des lépreux.

En effet, des cris rauques, des prières, des malédictions, des chansons et des gémissemens frappèrent au même instant les oreilles du vieux gentilhomme. Il fut sur le point de renoncer à son projet, tant il avait peur d'être souillé par le contact de ces malheureux.

— Vous reculez ! lui dit l'ermite... Allons, allons, n'ayez pas peur; la charité est une cuirasse qui nous mettra à l'abri de tout danger.

Le gentilhomme n'osa pas reculer, et suivit l'ermite qui entra dans une vaste cour où les lépreux et les lépreuses étaient réunis. Pierre-le-Borgne, empereur de la lèpre dans la ville d'Albi, debout sur un tonneau, haranguait ses compagnons d'infortune; dès qu'il aperçut l'ermite, il courut vers lui en criant :

— Lépreux et lépreuses, voici notre père; venez vous prosterner aux pieds du saint homme, qui seul ose venir nous consoler.

Au même instant l'ermite se vit environné d'une centaine d'infortunés, couverts de haillons, et dont les visages hideux inspiraient le dégoût et la pitié. Le vieux gentilhomme se repentait de s'être aventuré au milieu de la plus horrible des contagions; mais il n'était plus temps de reculer; il avait juré de se venger à tout prix d'Anne de Beaumiron. Il vida son escarcelle pour faire largesse aux lépreux; puis il dit à Pierre-le-Borgne :

— Empereur de la lèpre, exerces-tu quelque influence sur tes compagnons d'infortune ?

— Tous m'obéissent comme à leur roi.

— Ordonne donc à deux lépreuses de me suivre; j'ai besoin de leur secours cette nuit. Je veux te payer d'avance; prends ces écus d'argent.

— Voici les deux portes du grand empire de la lèpre, répondit Pierre-le-Borgne, en montrant du doigt deux jeunes filles assises dans un tonneau défoncé, pour se mettre à l'abri de la pluie qui commençait à tomber. Etes-vous content, monseigneur ?

— Oui, puissant empereur de la lèpre, dit le gentilhomme; ordonne leur de me suivre.

— Elles seront libres de revenir ici avant le lever du soleil ? ajouta Pierre-le-Borgne.

— Je ne m'y opposerai pas.

— Jeanne la Dragonne, et toi Marguerite la Chaussetière, s'écria l'empereur de la lèpre, suivez le noble gentilhomme, et obéissez-lui comme à moi-même.

Les deux lépreuses se nouèrent leurs haillons et sortirent en manifestant, par des cris rauques, la joie qu'elles éprouvaient de passer la nuit hors de la maladrerie. Le vieux gentilhomme s'était emparé d'un des

Digitized by Google

bras de l'ermite, qui se laissait conduire sans adresser la moindre question à son guide mystérieux. Ils entrèrent dans la maison de M. de Beaumiron; les deux lépreuses n'osaient pas franchir le seuil.

— Entrez, leur dit le gentilhomme à voix basse; vous passerez la nuit ici; vous y trouverez bonne chère et bon vin. Mais si vous n'exécutez pas fidèlement les ordres que je vais vous donner, demain on jetera vos cadavres dans le Tarn. Frère Hyacinthe, ajouta-t-il en se tournant vers l'ermite, suivez le grand escalier, frappez à la première porte et on vous ouvrira. Vous direz à M. de Beaumiron, que c'est moi qui vous envoie, et vous recevrez du marquis l'accueil que vous méritez.

A ces mots, le vieux gentilhomme monta un petit escalier, muni d'une petite lanterne, pour guider les deux lépreuses, qui tremblaient à chaque pas qu'elles faisaient.

Arrivé au troisième étage de la tour, le vieux gentilhomme frappa deux fois de ses deux mains; à ce signal, un homme, vêtu d'une longue robe, et le visage caché sous les larges ailes de son feutre, parut comme par enchantement.

— Anne est-elle couchée, lui dit le gentilhomme?

— Non, messire; elle m'a témoigné le désir de passer la nuit à prier.

— Il faut que je la voie.

— M. de Beaumiron m'a défendu de laisser entrer.

— Si tu sais lire, regarde, dit le gentilhomme en montrant une petite feuille de papier au farouche gardien.

— Entrez, messire, répondit le geôlier, après s'être assuré que le billet était de la main de M. de Beaumiron.

Le gentilhomme ordonna aux deux lépreuses de le suivre, et entra avec elles dans le cachot de la malheureuse victime. Anne priait en ce moment; à genoux, et la tête appuyée contre les barreaux d'une fenêtre, elle n'entendit pas d'abord la conversation du geôlier et de son cruel ennemi. Les deux lépreuses s'assirent sur une botte de paille, et le gentilhomme, les bras croisés sur sa poitrine, resta quelques instans immobile.

— Anne, s'écria-t-il enfin, en ricanant d'une manière affreuse, vous priez avec trop de ferveur. Vous ne saviez donc pas que je devais venir pour vous consoler!

La jeune fille se leva avec précipitation, se cramponna aux barreaux, et frémit lorsqu'elle reconnut le gentilhomme rouergas.

— Non, non, ce n'est pas lui, mon Dieu! s'écria-t-elle.... c'est un mauvais rêve! c'est le démon qui voudrait me détourner de la prière!

— Anne, tu ne me reconnais donc pas! dit le gentilhomme..., croyais-tu que je ne chercherais pas tous les moyens de me venger!

— Que lui ai-je fait, mon Dieu!

— Tu m'as méprisé! tu t'es moquée de mes sermens d'amour; et lorsque je voulais te donner mon cœur, ma vie et ma fortune, tu m'as repoussé pour te jetter dans les bras d'un aventurier, d'un homme sans aveu et sans nom.

— Pouvais-je t'aimer, monstre, dont la méchanceté égale ta laideur! Non, mon Dieu! c'était impossible, car vous m'avez donné la beauté d'un ange et vous avez revêtu cet homme de la forme hideuse d'un démon....

— Je suis laid, je suis vieux! voilà pourquoi tu m'as accablé de mépris! le moment de la vengeance est venu! cette beauté dont tu es si fière sera bientôt souillée et flétrie par le contact de ces deux lépreuses! Dans quelques jours ton corps ne sera plus qu'une plaie, et tu chercheras un refuge au milieu de ces malheureux qui portent tous sur le front le stigmate ineffaçable de la laideur!

— Tu oserais, monstre!

— Voici tes bourreaux. Et vous maintenant, lépreuses, jetez-vous sur cette jeune fille, étreignez-là de vos bras, souillez-là de vos baisers; M. de Beaumiron l'ordonne, et vous serez largement récompensées.

Les deux lépreuses s'empressèrent d'obéir au gentilhomme qui les menaçait du regard et du geste; en vain Anne se débattit pour se soustraire au supplice de leurs embrassemens : elle tombe évanouie, et le gentilhomme sortit après avoir promis aux deux lépreuses qu'elles sortiraient de la prison avant le jour.

Pendant que cette scène se passait au haut de la tour, l'ermite s'entretenait tranquillement avec M. de Beaumiron; il lui racontait comment il s'était converti, comment il avait renoncé aux honneurs militaires :

— J'étais à Clermont-Ferrand, lui disait-il; j'avais passé la journée à faire l'orgie avec mes camarades; minuit sonnait lorsque nous sortîmes pour regagner chacun notre logis. En passant devant la croix des Apôtres, si vénérée dans le pays à cause des miracles qui s'y sont opérés, il nous prit envie de tenir des propos impies.

Au même instant nous entendîmes un grand bruit dans l'air; nous aperçûmes une multitude de figures hideuses qui riaient et maudissaient le saint nom de Dieu : je tombai la face contre terre; je me souvins par hasard d'une prière que ma pauvre mère m'avait enseignée lorsque j'étais encore enfant; je la récitai dévotement, et lorsque je me relevai, le bruit avait cessé, les fantômes s'étaient enfuis; je ne retrouvai plus mes compagnons, et depuis on n'a pu découvrir ce qu'ils sont devenus. Le lendemain je dépouillai mon costume militaire; je revêtis l'humble robe des ermites, et le hasard ou plutôt la Providence a voulu que je vienne me fixer à Albi, où je me suis dévoué à secourir les lépreux.

— Vous êtes un saint homme, mon père, dit M. de Beaumiron, et tous les habitans de cette ville rendent hommage à vos vertus.

— Et moi donc? s'écria le gentilhomme Rouergas qui entrait précipitamment.... Je dois au frère Anselme un éternel tribut de reconnaissance; sans lui je n'aurais pu venger votre honneur outragé, ni punir Anne votre fille comme elle le mérite.

Il raconta au marquis la scène épouvantable qui venait de se passer dans la prison, et en énuméra tous les détails avec une joie infernale.

— Vous n'êtes pas un homme, mais un fils de satan, s'écria M. de Beaumiron. Vous avez cru aux projets de vengeance que me suggérait ma colère.... Vous n'avez pas vu que l'indignation me rendait fou!

Digitized by Google

Croix des Apôtres, à Clermont.

quel horrible supplice! Anne! Anne! ô ma pauvre fille! Suivez-moi à la tour, je veux qu'elle soit libre.

Un instant après, les portes de la tour s'ouvrirent: M. de Beaumiron se précipita dans le cachot; il voulut embrasser sa fille, qui le repoussa avec force:

— Eloignez-vous, mon père, lui dit-elle...., je sens déjà un feu brûlant qui me dévore le visage! Hier j'étais belle, et demain je serai une lépreuse! Fuyez, vous dis-je! ne me touchez pas! mon cruel ennemi est allé chercher au fond des enfers ces deux monstres dont les embrassemens m'ont souillée et flétrie pour toujours.

— O mon Dieu! c'est fait de moi; je n'ai plus de fille, s'écria M. de Beaumiron qui tomba à la renverse.

Ses serviteurs le portèrent dans sa chambre, et les plus habiles médecins furent appelés: soins inutiles! le coup avait été trop fort! Ce père infortuné expira deux jours après, sans avoir recouvré la raison. Des lèvres mourantes sortaient à chaque instant ces mots entrecoupés: — Anne!.... ma fille.... Anne!.... je t'aime!.... je te pardonne!....

L'infortunée demoiselle n'assista pas aux funérailles de son père; la lèpre fit des progrès si rapides qu'en

Digitized by Google

moins d'un jour elle devint méconnaissable : les consuls ordonnèrent que l'héritière de M. Beaumiron fut enfermée dans la maladrerie du Vigan, et depuis on ne parle d'elle que pour déplorer son malheur et pour maudire son persécuteur, qui s'est puni lui-même en se noyant dans le Tarn....

Et maintenant, M. le premier consul de Cordes, vous connaissez aussi bien que moi les détails de cette triste histoire; je me suis arrêté trop long-temps pour vous la raconter : je crains bien que mes collègues ne nous aient dévancé chez M. de Fabri.

— Que m'importe, répondit Guillaume Dutheil.... Anne de Beaumiron occupe maintenant toute ma pensée. Je veux sauver cette malheureuse demoiselle.

— Impossible, Guillaume Dutheil; la médecine n'a pas encore trouvé de remède contre la lèpre.

—Je veux m'en convaincre, répondit le consul de Cordes... Vous, allez chez M. de Fabri? prenez trois soldats du guet; laissez-m'en deux pour me guider et me protéger contre les coupeurs de bourse; je vais ailleurs.

— Connaîtrai-je le but et le motif de ce mystérieux voyage?

— Je vous dirai tout demain.

— Bonne chance, Guillaume Dutheil!

— Bonne nuit, Jean Gutel; je suis persuadé que l'éloquence de M. de Fabri ne vous empêchera pas de dormir.

Le consul de Cordes resta quelques instans assis sur la même pierre, réfléchissant sans doute aux moyens de conduire sûrement à bonne fin le projet qu'il venait de former.

Il y avait alors dans la ville d'Albi un médecin juif qui s'était acquis une grande célébrité : ce juif était originaire de Marseille. Etabli depuis quatre ans dans l'Albigeois, il avait mérité la confiance des gentilshommes et des bourgeois, par des cures extraordinaires, et des guérisons presque maraculeuses; on parlait beaucoup de Samuel, et plusieurs fois les docteurs de Montpellier et de Toulouse avaient voulu lui intenter des procès et le faire passer pour un charlatan. Mais les consuls d'Albi le protégeaient, et il était d'ailleurs trop habile pour avoir à craindre ses nombreux ennemis.

Le premier consul de Cordes, après avoir long-temps réfléchi, se souvint par hasard du docteur Samuel.

— Allons chez le médecin juif, dit-il en se levant avec précipitation.... Soldat, du guet, connaissez-vous la demeure du docteur Samuel?

— Il demeure à quelques pas d'ici, près de l'église Saint-Salvi.

— Conduisez-moi à son logis.

Le trajet ne fut pas long : un des soldats du guet frappa à une petite porte dont l'arceau gothique était surchargé de sculptures bizarres.

— Qui frappe chez moi? s'écria le docteur étonné de recevoir une visite à une heure si avancée.

— Le premier consul de Cordes, demande à vous parler, répondit le soldat du guet.

Samuel s'empressa d'ouvrir, et Guillaume Dutheil, à la lueur d'une petite lampe, suivit le médecin israélite dans les détours d'un escalier construit en forme de limaçon.

— Que puis-je faire pour vous, M. le premier consul de Cordes? dit le juif en invitant Jean Gutel à s'asseoir sur une escabelle recouverte de velours.

— Fils de circoncis, répondit le consul, on m'a beaucoup parlé de votre habileté à guérir tous les maux qui affligent l'humanité : s'il faut en croire la renommée, il n'est pas de douleur que tu ne puisses calmer.

— Je ne suis ni le Christ, ni Pierre son disciple; j'ai étudié les vertus des simples, et, après plusieurs années d'expérience, je suis parvenu à connaître les causes de quelques maladies et les remèdes qui, dans quelques circonstances, en arrêtent les progrès.

— Connais-tu un remède contre la lèpre?

— Non; lorsque le poison s'est infiltré dans le sang, l'art devient impuissant et les traitemens inutiles.

— Mais si cette affreuse maladie n'est pas invétérée?

— Les cas de guérison sont bien rares; néanmoins, je me souviens que je soulageai un jeune lépreux pendant que j'étudiais la médecine à Montpellier.

— Si tu as réussi une fois, tu peux réussir encore : écoute-moi, docteur Samuel, tu as peut-être entendu parler d'Anne de Beaumiron.

— On m'a raconté cette pitoyable histoire.

— Tu sais que depuis six mois elle vit avec des lépreux?

— On me l'a dit.

— Il faut que ton habileté brille d'un nouvel éclat; je t'offre autant de pièces d'or que tu as de poils à ta barbe grise, si tu guéris Mlle de Beaumiron.

— Qu'est-il besoin donc, répondit le juif.... nous pouvons essayer; et si je réussis, le Dieu d'Abraham me tiendra compte de cette bonne œuvre.

— Fils de circoncis, tu aimes mieux avoir Dieu pour créancier, que le premier consul de Cordes, s'écria Guillaume Dutheil..... le marché est conclu; je vais chercher la lépreuse.

Les deux soldats du guet conduisirent le consul à la maladrerie; tout autre que Guillaume Dutheil eût frémi à l'idée de se voir environné de lépreux et de lépreuses; mais il avait formé le projet de mettre un terme aux malheurs d'Anne de Beaumiron, et il se montra inébranlable dans sa résolution. Les deux soldats restèrent à la porte de la maladrerie; le consul entra seul dans la vaste cour entourée de hangards qui mettaient les lépreux à l'abri des intempéries de l'air. En ce moment, l'empereur de la lèpre lisait un chapitre de l'Evangile à la lueur d'une torche, dont la flamme vaccillait, agitée en tous sens par le vent du midi.

— Quel malheur! s'écria-t-il, en fermant le livre... Si le Christ redescendait sur la terre, nous serions soulagés subitement, en touchant un des plis de sa robe.

— Empereur de la lèpre, dit le consul de Cordes qui se cachait derrière une poutre, crois-tu que la charité chrétienne soit toujours impuissante?

— La charité peut transporter les montagnes, a dit l'apôtre saint Paul, s'écria l'empereur de la lèpre. Mais qui es-tu, chrétien ou circoncis, toi qui viens parler de charité à des lépreux?

Digitized by Google

— Je suis le premier consul de Cordes, je suis venu pour te prier de me confier Mlle de Beaumiron.

— Cette jeune fille, ou plutôt cet ange qu'on a enfermée avec nous?....

— Je connais un médecin qui s'est chargé de la guérir.

— Dieu soit loué!

L'empereur de la lèpre appela Mlle de Beaumiron qui dormait à quelques pas de lui sur un tas de feuilles sèches.

— Anne, lui dit-il d'une voix émue, voici le premier consul de Cordes qui est venu pour vous délivrer des supplices de la maladrerie : sortez de cet enfer, et si la miséricorde divine veut que vous soyez soulagée, n'oubliez jamais les lépreux et les lépreuses.

Anne ne put retenir ses larmes; elle n'osait suivre le consul; mais l'empereur de la lèpre avait ordonné, et avait habitué ses sujets à une obéissance passive.

— Marchez devant moi, dit Anne au consul, je vous suivrai de loin.

Pendant le trajet, le docteur Samuel avait disposé une salle-basse pour y loger la lépreuse; lorsque le consul arriva tout était prêt : Anne hésita long-temps avant d'entrer, cette pauvre fille connaissait la sévérité des lois qui sévissaient alors contre les lépreux :

— Soyez sans crainte, ma fille, lui dit le médecin israélite; il vaut encore mieux être logée chez un juif que dans la maladrerie; M. le consul, ajouta-t-il en se tournant vers Guillaume Dutheil, prenez cette fiole d'essence; c'est un puissant préservatif contre toute sorte de contagion.

Samuel examina attentivement la pauvre Anne qui n'osait se montrer avec ses haillons :

— Par le Dieu d'Abraham et de Jacob, s'écria le docteur, je vous guérirai, Mlle de Beaumiron, et lorsque la reine de Navarre fera son entrée dans la ville d'Albi, vous pourrez aller vous jetter à ses pieds et lui demander vengeance.

— La reine de Navarre arrivera dans trois jours, dit le consul de Cordes.

— Dans trois jours, je vous rendrai, Anne, belle comme un ange, répondit le docteur. N'oubliez pas de venir après demain; vous verrez si un médecin ne peut pas opérer des miracles et contraindre le mal le plus cruel à céder à la force de son génie.

Le premier consul de Cordes serra affectueusement les deux mains de Samuel, et promit à Mlle de Beaumiron d'être son avocat auprès de la reine de Navarre. A l'extrémité de la rue où était située la maison du juif, Guillaume Dutheil rencontra trois consuls de la ville d'Albi qui avaient passé la nuit chez M. de Fabri. Jean Gutel reconnut Guillaume Dutheil, son ami.

— Ah! M. le premier consul de Cordes, s'écria-t-il en courant à sa rencontre, vous ne savez pas de quel plaisir vous vous êtes privé. La harangue de M. de Fabri est magnifique, et je suis sûr que la reine Marguerite pleurera d'attendrissement. Dites-moi donc pourquoi vous m'avez quitté dans la rue des Juifs?

— Vous le saurez dans trois jours.

— Pourtant vous m'aviez promis de m'instruire aujourd'hui même du sujet de votre excursion nocturne.

— Je ne puis encore.

— Or ça, messieurs, s'écria Nicolas Boyer, un des consuls d'Albi, n'éprouvez-vous pas le besoin de dormir?

— Dans ce moment, ajouta Sicard de Roffiac, un bon lit est préférable pour nous aux plus belles phrases de M. de Fabri.

Les magistrats se séparèrent pour rentrer dans leurs logis, et laissèrent à leurs collègues le soin de veiller aux préparatifs qu'on fesait pour l'entrée de la reine de Navarre.

Le deuxième jour, Guillaume Dutheil se rendit à l'heure indiquée, à la maison de Samuel : il trouva le docteur assis devant une petite table, et prenant son repas avec une jeune fille dont la beauté lui parut ravissante.

— Vous êtes le bien venu, M. le consul, s'écria le docteur, et vous arrivez à propos pour partager avec nous le repas du matin.

— Je ne déjeûne pas de si bonne heure, docteur Samuel; je vous remercie.

— Vous prendrez au moins un verre de vin de Chypre; il est excellent; je l'ai reçu de Marseille il y a trois jours.

— Je suis venu pour voir Anne de Beaumiron, docteur Samuel.

— Vous la verrez, M. le consul; mais je vous en prie, buvez le verre de vin de Chypre.

— Liqueur divine! s'écria Guillaume Dutheil.... et Anne de Beaumiron?

— Regardez-bien, M. le consul.

— Si la pauvre lépreuse se montrait à mes yeux, avec la fraîcheur et la beauté de la fille, je te proclamerais roi des docteurs.

— Ma fille, répondit Samuel, je suis veuf, et je n'eus jamais d'enfans.

— Je croyais que cette demoiselle...

— Je suis la pauvre lépreuse que vous avez délivrée des plus cruels tourmens, s'écria Anne de Beaumiron, en se jetant aux pieds de Guillaume Dutheil.

— Non, non, ce n'est pas possible! dit le consul de Cordes; le docteur Samuel veut me tromper, et vous agissez de concert avec lui.

— Je jure, par le dieu de Moïse, que cette demoiselle est Anne de Beaumiron, s'écria le docteur; le Seigneur a béni mes soins, et j'ai tenu ma promesse. Demain vous pourrez présenter votre protégée à la reine de Navarre.

— Miracle! miracle! répéta plusieurs fois le premier consul de Cordes, qui courait comme un fou, d'une extrémité de la chambre à l'autre, tant était grande sa joie.

— Mademoiselle de Beaumiron est enceinte, ajouta le docteur, et si je ne me trompe, elle sera mère avant deux jours.

— J'adopterai son enfant!

— Et moi donc? répliqua brusquement le docteur; croyez-vous que je n'ai pas plus de droit que vous sur Mademoiselle de Beaumiron. Je n'ai pas d'enfants; je suis riche; et, à dire vrai, je me trouve souvent fort embarrassé de mon or : aussi ai-je résolu de laisser tous mes biens à notre jolie lépreuse; je prendrai le plus grand soin de l'éducation de son fils, et si le jeune

Digitized by Google

homme qu'elle a aimé revient un jour dans le pays, Anne pourra l'épouser.

— François ne reviendra pas, dit Mademoiselle de Beaumiron.

— Pourquoi désespérer, répliqua le docteur Samuel; avant hier vous n'étiez qu'une lépreuse, et maintenant vous avez recouvré tout l'éclat de votre beauté; votre guérison tient un peu du miracle; croyez, ma fille, que le Seigneur n'arrêtera pas si tôt, pour vous, le cours inépuisable de ses miséricordes. Je ne sais quelle voix intérieure m'avertit que votre ami arrivera avec le roi de Navarre.

— Mon Dieu! ce serait trop de bonheur! s'écria mademoiselle de Beaumiron.

— Quant à moi, dit le premier consul de Cordes, qui ne descends ni de Moïse ni d'Ezéchiel, qui par conséquent ne suis pas doué du don de prophétie, je me garderai bien de vous bercer d'une si douce espérance. Cependant votre guérison me paraît si extraordinaire, que l'arrivée de François ne m'étonnerait pas beaucoup. Demain je viendrai vous prendre pour vous conduire à l'hôtel qu'on a préparé pour le roi et la reine de Navarre.

— Vous trouverez Anne magnifiquement parée, dit le docteur Samuel. La présence de mademoiselle de Beaumiron ne sera pas le moins surprenant des divers incidens de la fête.

— Je serai exact au rendez-vous.

Le consul garda le plus profond secret sur cette aventure si bizarre; qu'il s'arrêtait à chaque instant pour se demander s'il ne rêvait pas, si les scènes dont il avait été témoin n'étaient pas autant de songes. Invité par les consuls d'Albi à se joindre à eux pour aller au devant de la reine, Guillaume Dutheil passa le reste de la journée à faire ses préparatifs, et le lendemain il arriva des premiers à l'Hôtel-de-Ville.

« Le samedi, dixième jour du mois de juillet 1535 (1), » le roi et la reine de Navarre firent leur entrée en la » ville d'Albi. Il faut d'abord noter que la reine appe- » léo Marguerite, sœur unique du roi de France, » entra la première vers les trois heures du soir. Le roi » n'arriva qu'entre cinq et six heures. Le viguier d'Albi, » le juge de l'évêque, les consuls, vêtus de leurs ro- » bes consulaires, montant chacun une mule riche- » ment harnachée et ornée de grandes housses de drap » noir, allèrent au devant de la reine, accompagnés » de leurs officiers, de docteurs, licenciés, bache- » liers, bourgeois, négocians et autres habitans, bien » montés, la plupart en robes, marchant dans le plus » grand ordre. Ils la rencontrèrent vers l'ormeau de » *Marchepesol*, sur le chemin d'Albi à Marsac. La » reine était dans une litière, couverte de velours noir » et traînée par deux belles mules portant des housses » de velours, brodées d'or et d'argent. Deux pages » d'honneur montaient les mules; et dans la litière, » avec la reine, se trouvait la *sénéchale* de Potiers, sa » dame d'honneur. A la suite venaient l'évêque de Ro- » dez, des barons, chevaliers ou gentilshommes, ses » officiers et plusieurs dames. Dès que le viguier et » le juge de la temporalité rencontrèrent la litière de » la reine, elle donna ordre de s'arrêter, reçut les » salutations et écouta avec bienveillance une haran- » gue fort éloquente prononcée par M. de Fabri, licen- » cié et syndic des consuls, témoigna beaucoup de » satisfaction et dit après l'avoir entendue:

» Messieurs, je saisirai avec empressement l'occa- » sion de faire plaisir et service à la ville et à tous ses » habitans, et j'emploirai volontiers mon crédit pour » vous auprès du roi de France, mon frère.

» Aussitôt le cortége se remit en marche pour ac- » compagner la reine, qui passa devant la maladrerie » de Saint-Jean, se dirigea par le chemin de Sain- » fons, vers le pont Verdusse, suivit les lices et en- » tra dans la ville par la porte du Vigan. On ne doit » pas négliger de mentionner que, dès que la reine fut » arrivée au lieu appelé le *Plo Saint-Salvi*, on fit » jouer, au grand étonnement de la population, les » pièces d'artillerie (1) dont les murailles et les bou- » levards de Verdusse étaient garnis.

» A l'entrée du boulevard du Vigan, on voyait les » armes du roi de France, avec celles du roi, de la » reine de Navarre et de la ville d'Albi: des arcs de » triomphe de verdure étaient placés de distance en » distance, et les rues pavoisées jusqu'à l'église de » Sainte-Cécile et au palais de l'évêque. Quatre con- » suls, portant un dais de damas cramoisi, semé de » fleurs-de-lys d'or et orné des armes du roi de France, » vinrent le placer au dessus de la litière de la reine » et le soutinrent ainsi, la tête découverte et à pied, » jusqu'à la cathédrale; on entendait des *ménétriers* » *jouant merveilleusement du haut-bois*, ainsi que les » trompettes du roi et de la reine de Navarre. Arrivée » au premier escalier de l'église, la reine fit baisser » jusqu'à terre sa litière et en sortit avec sa dame » d'honneur. M. Pierre de Laporte, chanoine de la » cathédrale, à la tête du clergé, en chappes de drap » d'or, vint lui faire sa harangue et lui présenter » à baiser la précieuse relique du bras de Sainte-Cé- » cile. La réception terminée, la reine monta avec le » clergé les marches du grand escalier et alla se pros- » terner aux pieds du maître-autel pour assister au » *Te Deum*.

» Après la cérémonie, le viguier, le juge et les con- » suls remontèrent à cheval pour aller au devant du » roi de Navarre: M. de Fabri harangua le prince. » On suivit la même route et on observa le même » cérémonial que pour l'entrée de la reine. L'artille- » rie se fit encore remarquer. Les gentilshommes de » de la suite du prince assuraient qu'à Toulouse les » décharges d'artillerie n'avaient pas été aussi bril- » lantes. Un pavillon de damas violet fut porté par » les quatre consuls au dessus de la litière du roi de » Navarre, qu'on conduisit ainsi au palais de l'évêque » où l'attendait la reine. La ville fut illuminée; on plaça

(1) Le procès-verbal de l'entrée du roi et de la reine de Navarre était écrit en patois dans les archives d'Albi; nous empruntons la traduction très-fidèle qu'en a donné M. Compeyré, dans ses *Etudes historiques sur l'Albigeois*.

(1) En 1535, l'artillerie de la ville d'Albi se composait de:
1° Cinq fauconneaux de métal.
2° Dix grosses pièces de fer.
3° Quatorze arquebuses à crochet et à main.

Digitized by Google

» des torches de cire depuis le port du Vigan jusqu'à » l'évêché. Les consuls annoncèrent eux-mêmes au » maître-d'hôtel qu'ils mettaient à la disposition des » princes, du vin blanc à discrétion, deux douzaines de » chapons et quatre veaux; ils offrirent aussi vingt- » cinq sétiers d'avoine pour leurs mules. Ces dons » furent acceptés avec reconnaissance. Les *dames d'es-* » *tat* de la ville, invitées le lendemain, dimanche, à » assister au petit lever de la reine, l'accompagnèrent » au sermon qui fut prêché par son aumônier dans » le chœur de Sainte-Cécile. Le soir elles furent man- » dées pour lui tenir compagnie, ainsi qu'à *ses demoi-* » *selles* ».

La réunion fut des plus nombreuses, et les dames d'Albi se retirèrent enchantées de la grâce et de l'esprit de Marguerite de Navarre, qui les invita à dîner avec elle le lendemain.

Pendant que les consuls et quelques personnes du cortége royal s'occupaient de la fête qui devait avoir lieu le jour suivant, trois cavaliers chevauchaient à franc-étrier sur la route de Toulouse à Albi. Pour se distraire des ennuis d'un long voyage (ils venaient d'Orthez en Béarn), les trois cavaliers devisaient gaîment, et se racontaient mutuellement leurs aventures et leurs folies de jeunesse.

— A toi maintenant, François de Navarreins, s'écria Gaston de Moncade; tu n'as pas encore desserré les dents. Je sais pourtant que ta jeunesse a été fort aventureuse. Allons, point de secret entre nous; si tu as quelque souvenir pénible sur le cœur, ça te guérira.

— Que vous dirai-je, mes amis, s'écria François: fils naturel d'un pauvre gentilhomme auvergnat, je fus d'abord soldat du roi de Navarre; je suis devenu plus tard porte-enseigne, et vous savez tous à quelle heureuse circonstance je dois les faveurs dont j'ai été comblé par mes maîtres.

— Tu les a bien méritées, répondit Gaston de Moncade; arrivons au chapitre des amours.

— Non, non, dit François de Navarreins, en secouant tristement la tête; c'est une déplorable histoire. Demain peut-être j'en connaîtrai le dénouement, et alors j'aurai le courage de vous la raconter.

— Navarreins est têtu comme un Auvergnat, s'écria Guillaume d'Oloron; par la vache de Béarn, camarade, vous êtes un mystérieux personnage.

— Quand on est malheureux on devient méfiant, messire d'Oloron; je ne n'ai pas oublié les conseils de ma pauvre mère. Lorsque j'étais petit enfant, elle me conduisait tous les matins à l'église de Beaumont, où nous entendions la messe; puis nous rentrions au château par le chemin le plus long. — Mon fils, me disait-elle, ton père croyait avoir de nombreux amis, qui tous l'ont trompé: si tu deviens grand, méfie-toi de tes camarades. Tu n'auras, pour toute fortune, que ton épée et ton courage; avec un si mince bagage, il te sera difficile de trouver des amis sincères et dévoués.

— Vrai Dieu, François, vous nous injuriez, s'écria Gaston de Moncade, qui piqua des deux pour se rapprocher du silencieux Navarreins.

— Pardonnez-moi, mes bons camarades, je suis injuste. Ne m'interrogez pas: ma gaîté m'abandonne à mesure que j'approche d'Albi.

Il était nuit close lorsque les trois cavaliers entrèrent dans la ville; ils descendirent à l'hôtel des *Rois mages*, où ils rencontrèrent plusieurs gentilshommes navarrais. Après le souper, François prit à part le maître du logis, et lui dit à voix basse:

— Mon maître, connaissez-vous par hasard M. de Beaumiron?

— Oui, mon gentilhomme, il est mort depuis six mois.

— Et sa fille?

— La belle Anne, la perle des jolies demoiselles du pays? Asséyez-vous ici, mon gentilhomme, et je vais vous raconter l'histoire de ses malheurs.

L'hôtelier n'omit aucun détail, pas même la guérison miraculeuse opérée par le docteur Samuel. Sa narration fit éprouver les impressions les plus cruelles et les plus douces, au capitaine d'armes du roi de Navarre, qui resta long-temps immobile, le cœur et l'esprit absorbés par ces étranges souvenirs.

— François, lui dit Gaston de Moncade, vous êtes bien rêveur...; venez avec nous: Sicard de Roffiac, consul de la ville d'Albi, nous a invités à banqueter dans sa maison. Le vin du pays est excellent, il dissipera votre mélancolie.

— Je viens, répondit François, et il sortit avec ses camarades et plusieurs gentilshommes albigeois, tels que le baron de Laguépie, le baron de Lescure, le vicomte de Paulin, et le baron de Castelnau.

Sicard de Roffiac régala de son mieux ses nobles convives. On parla des événemens du jour, et le baron de Laguépie raconta les malheurs d'Anne Beaumiron, dont la guérison miraculeuse était, depuis la veille, le sujet de toutes les conversations.

— Pauvre Anne! s'écria le vicomte de Paulin. Elle fut séduite par un aventurier. Dieu et son père l'ont cruellement punie.

— Qui vous a dit, vicomte de Paulin, que le pauvre porte-enseigne, qui aimait mademoiselle de Beaumiron, était un aventurier et un lâche séducteur? s'écria François de Navarreins.

— C'est l'opinion commune.

— On se trompe, M. le vicomte, et je m'étonne qu'un homme sage et prudent, dont les cheveux ont blanchi sous le poids accablant d'un demi-siècle, ait ajouté foi à de semblables discours.

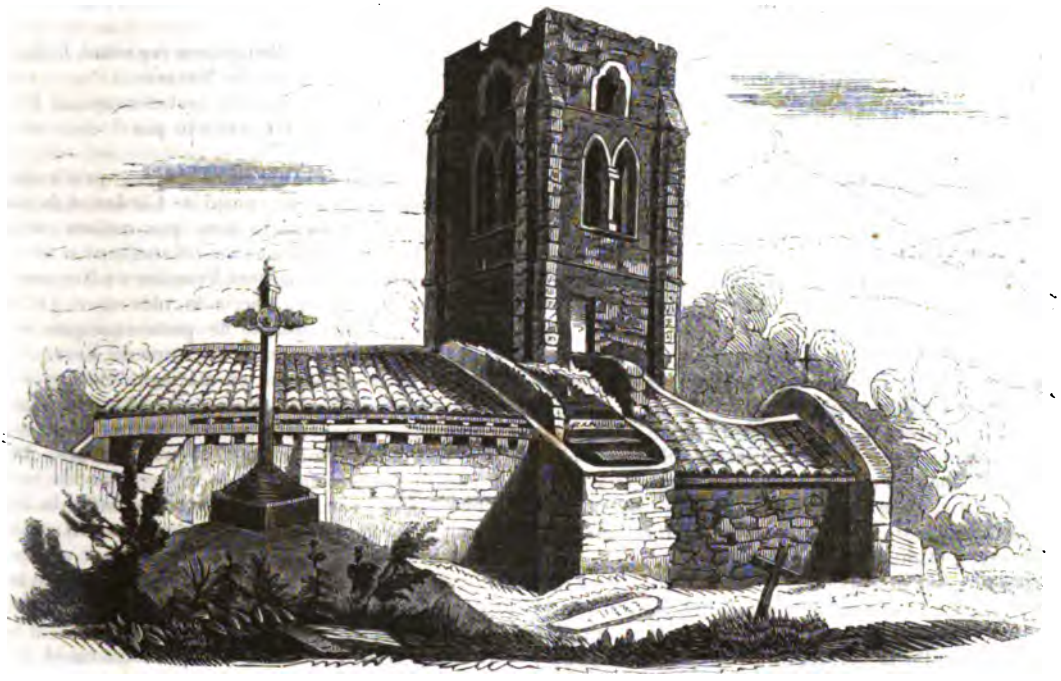
— Beau sire, dit Sicard de Roffiac, vous prenez trop chaleureusement la défense d'un homme que vous ne connaissez pas.

— Qui vous a dit que je n'ai pas connu le jeune porte-enseigne du roi de Navarre? répliqua François. Ce mystère sera éclairci demain, en présence du roi et de la reine de Navarre.

François s'inclina respectueusement pour saluer le consul et ses convives. Il regagna son logis, suivi de Gaston de Moncade et de Guillaume d'Oloron. Le lendemain, il était grand jour, et le son des cloches et les fanfares retentissaient dans toutes les rues, lorsque les trois gentilshommes navarrais se réveillèrent de leur profond sommeil. François se leva, tout préoccupé de ce qu'on lui avait raconté la veille, et attendit impatiemment l'heure où il pourrait obtenir audience de la reine.

Le premier consul de Cordes n'avait pas oublié l'im-

Digitized by Google



Eglise de Beaumont (Auvergne).

portante mission dont il s'était chargé avec tant d'empressement. De grand matin, il frappa à la porte du docteur Samuel, qu'il trouva seul dans la salle-basse.

— Voici le grand jour, maître Samuel, s'écria-t-il, dès qu'il aperçut le docteur. Dans quelques heures, nous nous rendrons au palais de l'évêque.

— Je ne vous suivrai pas.

— Comment, comment, vous ne viendriez pas avec nous. Par sainte Cécile, patronne de la ville d'Albi, je veux qu'aujourd'hui le roi et la reine de Navarre rendent un éclatant témoignage à votre habileté : votre gloire éclipsera la réputation éphémère de tous nos médecins. D'ailleurs, Anne et moi aurons besoin de vous.

— J'irais au bout du monde pour être utile à la belle Anne de Beaumiron. Savez-vous, M. le premier consul de Cordes, que cette jolie demoiselle, ou plutôt cet ange, m'a appelé ce matin du doux nom de père. Croyez, Guillaume Dutheil, que cette seule parole m'a enivré de bonheur ! Moi, fils de circoncis, issu d'une race maudite et persécutée, m'entendre appelé de ce nom ineffable de père, de ce nom le plus doux qui existe dans la langue des hommes ! Je n'ai plus rien à désirer. Si la belle Anne me permet de l'appeler *ma fille*, je lui donnerai toutes mes richesses, j'adopterai l'enfant qu'elle porte dans son sein... ; pour elle, je renoncerai à la loi de Moïse pour me soumettre à celle du Christ.

— Votre enthousiasme vous égare, docteur Samuel, répondit Guillaume Dutheil. Modérez vos transports : mademoiselle de Beaumiron descend ; je l'aperçois.

Digitized by Google

En effet, Anne entra presque au même instant dans la salle-basse : un sourire angélique rayonna sur son front, aussitôt qu'elle aperçut ses deux bienfaiteurs.

— Je vous dois la vie, s'écria-t-elle en pleurant, tant son émotion était vive, et peut-être vous devrai-je l'honneur, M. le consul de Cordes, et à vous docteur Samuel.

— Vrai Dieu, s'écria le consul, de toutes les dames que j'ai vues hier fesant leur cour à la reine de Navarre, aucune n'est aussi belle, aussi richement parée que vous, mademoiselle de Beaumiron. Docteur Samuel, vous êtes un saint ou un sorcier, puisque vous rendez ainsi la beauté aux personnes qui l'ont perdue.

— Je serais un sorcier, M. le consul, répondit le docteur, avec un sourire malicieux, si j'effaçais les rides de votre front; si je rendais noire l'épaisse chevelure qui flotte sur vos épaules; mais, rassurez-vous, je ne me hasarderai pas à tenter ce miracle. Quant à la guérison de mademoiselle, elle est une simple opération du grand art de la médecine. J'attesterai cette vérité devant tous les rois du monde.

— Venez seulement au palais de l'évêque, et surtout ne vous laissez pas effrayer par les nobles dames et les gentilhommes.

— Samuel le docteur n'a jamais baissé les yeux devant les puissans de la terre, répondit le juif. Attendez-moi un instant, je suis à vous.

Le docteur prit sa canne à pomme d'or, fit signe au consul de prendre le devant avec mademoiselle de Beaumiron, et les suivit à petit pas.

Lorsqu'ils arrivèrent au palais de l'évêque, ils trouvèrent les avenues encombrées de dames, de demoiselles, de gentilshommes et de bourgeois. Guillaume Dutheil eut beaucoup de peine à se faire jour jusqu'à l'estrade où étaient assises les deux majestés. Il mit un genou en terre, et dit d'une voix forte :

— Roi et reine de Navarre, je viens implorer votre appui et votre protection toute-puissante pour mademoiselle de Beaumiron : son père est mort, mais je sais que sa famille la persécuterait encore, si vous ne la mettez sous votre sauve-garde royale. Elle a survécu à des tourmens aussi cruels que ceux de l'enfer. Le juif, le plus célèbre médecin du pays, est venu avec moi pour rendre témoignage à la vérité, si vous voulez bien l'interroger.

La reine se tourna vers le docteur et lui ordonna de parler. Anne resta immobile près du consul de Cordes; dames et gentilshommes gardèrent le plus profond silence.

— Au nom du Dieu tout-puissant, immuable éternel; au nom de Jéhovah, qui entr'ouvrit les flots de la mer Rouge, à la voix de Moïse, ce que je vais dire est vrai comme les paroles de l'Ecriture, s'écria le docteur : — Il y a trois jours, le premier consul de Cordes conduisit chez moi une jeune fille atteinte de la lèpre; je lui ai prodigué mes soins, le Seigneur a répandu sur ses plaies le baume de la guérison, car cette fille est ici.

Le docteur montra du doigt Anne de Beaumiron, qui fondait en larmes.

— On vous racontera l'histoire de ses malheurs, ajouta le médecin israëlite; quant à moi, j'affirme et j'atteste que cette demoiselle que vous voyez maintenant resplendissante de beauté et de jeunesse était lépreuse, il y a trois jours.

Pendant que le juif prononçait ces dernières paroles avec une lenteur presque solennelle, il se fit un grand bruit dans la salle : François de Navarreins fendait la foule, et un héraut d'armes criait :

— Place, place, à messire de Navarreins qui porte un message à la reine de Navarre.

En effet, le gentilhomme s'approcha de l'estrade, et la tête nue, il dit à Marguerite :

— Très-haute et très-puissante dame, je vous apporte une lettre du roi de France; j'arrive d'Orthez à franc-étrier.

Un jeune page remit la lettre à la reine, qui l'ouvrit avec précipitation.

Cependant, Anne de Beaumiron regardait fixément le messager de Marguerite de Navarre.

C'est bien lui, s'écria-t-elle tout-à-coup..... François ! François ! ne me reconnais-tu pas ? as-tu oublié ta pauvre Anne ?

Son émotion fut si soudaine et si vive, qu'elle tomba évanouie dans les bras du consul de Cordes et du docteur Samuel. On l'emporta dans une maison voisine. Le roi et la reine, étonnés de cet incident si bizarre et si inattendu, interrogèrent François de Navarreins.

— Il y a neuf mois, s'écria le messager, j'étais à Albi où je servais en qualité de porte-enseigne de sa majesté le roi de Navarre. Je vis Anne de Beaumiron : je l'aimai; je la demandai en mariage. Son père me chassa avec mépris, et il me força à quitter la ville. Je n'ignorais pas que mademoiselle de Beaumiron portait dans son sein le premier fruit de nos amours. Aussi ma douleur fut profonde, et je désespérais de revoir ma bien aimée, car sa famille avait répandu le bruit de sa mort. Dieu soit béni ! la pauvre Anne vit encore! Je la mets sous votre protection royale, et si vous pouvez quelque chose pour notre bonheur, je vous en conjure, ayez pitié d'Anne de Beaumiron, et de votre fidèle soldat.

François était à genoux aux pieds du roi et de la reine, et les assistans, émus jusqu'aux larmes, attendaient avec anxiété le dénouement de cette scène si étrange et si dramatique.

— François, relevez-vous, lui dit Marguerite avec bonté, vous aimez donc bien cette pauvre demoiselle.

— Oui, madame, répondit François, dont la voix était entrecoupée par les sanglots.

— Je ne vois aucun obstacle à votre union, dit le roi; Marguerite d'Angoulême, notre bonne dame, y consent, nous pourrons demain assister à votre mariage.

— Je me charge des frais de la cérémonie, répondit Marguerite; la sénéchale de Poitiers, notre dame d'honneur conduira la fiancée à l'autel.

Un vieillard à barbe blanche, et vêtu d'un costume bizarre et suranné, parut subitement devant l'estrade royale.

— Je suis le frère du marquis de Beaumiron, s'écria-t-il, unique et dernier représentant de ma noble famille, je m'oppose à ce mariage, parce qu'il ne convient pas que le fils d'un paysan auvergnat, souille le blason d'une des plus anciennes maisons de Provence.

— François est baron de Navarreins, répondit Mar-

Digitized by Google

guerite, et si quelqu'autre titre manque à son bonheur, nous pouvons les lui octroyer, en récompense de ses bons et loyaux services.

M. de Beaumiron voulait parler encore, mais des murmures de tous les coins de la salle, et le vieux gentilhomme se retira honteux et désespéré d'avoir fait une démarche infructueuse.

— Vive le roi ! vive la reine ! vive mademoiselle de Beaumiron ! vive tout le monde ! s'écria le consul de Cordes. François de Navarreins, Anne votre bien aimée, vient de vous donner une fille qui sera aussi jolie que la mère. Je l'ai confiée aux soins du docteur Samuel; l'accouchement a été des plus heureux.

— Baron de Navarreins, dit la reine Marguerite, choisissez un parrain.

— Le voici, répondit François, en désignant le premier consul de Cordes.

— Baron, allez porter cette nouvelle à mademoiselle de Beaumiron, et dites-lui qu'il n'est pas de puissance humaine qui s'oppose désormais à son bonheur.

Le roi et la reine de Navarre rentrèrent dans leurs appartemens. La sénéchale de Poitiers resta dans la salle, avec les nombreuses dames qui passèrent la journée dans le palais de l'évêque.

Un joyeux carillon annonça le lendemain le baptême de la fille de François de Navarreins; le clergé de Sainte-Cécile assista à la cérémonie, et l'abbé de Gaillac baptisa l'enfant, qui reçut le nom de Marguerite.

— Noble dame, s'écria le consul de Cordes, en se jetant aux pieds de la reine, après la cérémonie, ce jour est le plus beau de ma vie, et je me souviendrai avec orgueil que j'ai eu l'honneur d'être le compère de la reine de Navarre.

— Gardez ceci en souvenir de moi, répondit Marguerite, avec la grâce et la bonté qui lui gagnaient tous les cœurs : et elle ôta d'un de ses doigts une petite bague ornée d'un beau diamant.

Les fêtes ne discontinuèrent pas jusqu'au dimanche; les habitans d'Albi manifestaient chaque jour le plus grand enthousiasme, et les consuls mirent tout en œuvre pour retenir leurs hôtes :

« Mais le lundi, le roi et la reine partirent pour Ro- » dez, en passant par Combefa. Avant leur départ, » ils allèrent leur faire la révérence, et les accompa- » gnèrent ensuite jusqu'à l'oratoire de l'Arquipeyre, où » les princes les saluèrent grâcieusement (1) ».

François de Navarreins ne suivit pas le cortége royal; il resta à Albi auprès d'Anne de Beaumiron, sa fiancée. Quinze jours après le départ du roi et de la reine de Navarre, le jeune baron et Anne furent unis avec grande pompe dans la cathédrale d'Albi. Le chanoine Pierre de la Porte leur donna la bénédiction nuptiale.

Les deux époux n'oublièrent pas qu'ils devaient leur bonheur au premier consul de la ville de Cordes, et au docteur Samuel. Ils ne laissaient passer aucune occasion de leur témoigner leur vive reconnaissance. Le juif, mourut la même année, et laissa tous ses biens à la baronne de Navarreins.

La petite Marguerite, belle comme sa mère, fit, à l'âge de douze ans, l'admiration de toutes les personnes qui la voyaient : elle était riche comme une princesse du sang royal, et les gentilshommes du pays convoitaient déjà ce brillant hyménée.

La *filleule de la reine* (on l'appelait ainsi) dédaigna ses nombreux adorateurs. Cet ange ne devait pas souiller ses blanches ailes dans la fange de ce monde : elle embrassa la vie religieuse à l'âge de dix-huit ans, et mourut en odeur de sainteté, dans le couvent de Fargues, en 1570; elle avait trente-cinq ans; sa mère inconsolable lui survécut, et fit graver sur son modeste mausolée :

CI-GIT LA FILLEULE D'UNE REINE.

Elle prit le voile pour avoir la liberté de prier nuit et jour près du tombeau de sa fille.

François de Navarreins resta toujours au service des rois de Navarre, et fut tué à la bataille de Moncontour.

J.-M. Cayla.

(1) On lit dans le récit de l'entrée du roi et de la reine de Navarre, qu'on emprunta des canons à la ville de Toulouse, et qu'on employa cinquante livres de grosse poudre, fabriquée à Albi, au prix de trois sous la livre. Le feu de joie, *johannada*, coûta six sous; les arcs de triomphe occasionnèrent une dépense de trois livres six sous un denier.

(Arch. de la ville d'Albi.)

BARBE BLEUE.

Anne, ma sœur, dans les bruyères,
Dans les ronces, dans les ornières,
Sur la grand'route, le sentier,
Ne vois-tu pas un cavalier ?
Ne vois-tu pas de son armure
Briller au soleil la dorure ?
Ne vois-tu pas dans le sillon
Tomber le sang de l'éperon ?

Ne vois-tu pas comme un nuage
S'élever au loin sur la plage
La poussière, le tourbillon ?
N'entends-tu là-bas aucun son ?
N'entends-tu pas à ton oreille
Un frôlement, une étincelle,
Le bruit d'une larme, un soupir....
Anne, ne vois-tu rien venir ?

Digitized by Google

Non, je ne vois rien sur la route,
Je n'entends rien, quoique j'écoute :
Tout est calme, le ciel est bleu,
L'horizon est couleur de feu,
L'air n'est que flamme, que lumière,
La terre est nue et sans poussière,
L'herbe à nos pieds brûle et se meurt ;
Pas de vent, pas de bruit.... J'ai peur.

Anne, ma sœur, je sens mon âme
Se débattre comme une flamme
Dans mon corps si près de mourir.
Je vois que mon jour va finir ;
J'entends bruire à mon oreille
La voix de la mort qui me veille
Et qui veut d'un baiser sanglant
Me caresser comme un enfant.
La mort me trouve fort jolie,
De m'embrasser elle est ravie ;
Elle aime mon front, mes cheveux ;
Elle aime aussi mes grands yeux bleus,
Et veut, tant je lui parais belle,
M'emporter au loin avec elle.
Arrive donc, mon chevalier,
Presse le flanc de ton coursier ;
Arrivez vite, car le glaive
Hors du fourreau luit et se lève ;
Je sens déjà le froid venir,
Arrivez, je me sens mourir ;
Secourez une pauvre femme
Qui va mourir sans confesseur ;
Venez vite sauver une âme
Que Satan veut prendre au Seigneur.
Mais au milieu de ce silence
Un bruit naît et parfois s'avance,
J'entends pleurer, j'entends gémir....
Anne, ne vois-tu rien venir ?

Non, car ce bruit dans le silence
C'est une larme de souffrance
Qui tombe de mon œil rougi.
La voix qui pleure et qui gémit,
C'est ma voix qui s'en va plaintive
Se perdre en mourant sur la rive,
Qui me répond par un soupir :
Oh ! non, je ne vois rien venir.

Anne, ma sœur, c'est triste chose
Que de mourir à son printemps !
Ma vie, hélas ! n'est pas éclose,
Et bientôt vont finir mes ans.
Oh ! je vivais en espérance :
Le bonheur doit avoir son tour !
Je rêvais dans mes nuits d'enfance
De jolis complimens d'amour ;
Je me disais : un soir, peut-être,
Un chevalier, sous ma fenêtre,
Viendra pleurer, viendra souffrir ;
Et moi, superbe châtelaine,
Je me baisserai, quoique reine,
Pour écouter son doux soupir.
Je lui dirai : varlet ou comte,
Le pont-levis de mon château
Devant toi se baisse et remonte ;
Pour toi mes fossés n'ont pas d'eau,
Mon beau donjon n'a pas de porte,
Mes deux tours n'ont pas de prison ;
Je suis duchesse, mais qu'importe
Ma couronne et mon écusson ?
Et je rêvais dans le silence
D'autres plaisirs, d'autres amours,
Et je maudissais mon enfance,
Dont trop longs me semblaient les jours.
Il me semblait que cette vie
N'était point faite pour souffrir !
Anne, ma sœur, ma sœur amie,
Anne, ne vois-tu rien venir ?....

Je ne vois rien ; pas de nuage,
Pas de point noir sur l'horizon,
Pas un oiseau sur le feuillage,
Pas de vapeur sur le donjon,
Tout dort, et le ciel et la terre ;
Je crois que tout vient de finir,
Nous vivons seules, sœur très-chère,
Marthe, ma sœur, il faut mourir.

Si jeune, il faut donc que je meure !
Il ne me reste plus une heure,
Plus de lendemain, plus d'espoir,
Plus de matin et plus de soir.
A deux genoux donc je me baisse ;
Je mourrai sans pardon ni messe,
Sans prêtre, sans clerc, sans secours,
Sans regret de belles amours ;
Sans remords et sans souvenances
De beaux jours et de jouissances,
Sans avoir jamais rien connu.
Mourir ainsi, Jésus mon père,
C'est avoir passé sur la terre,
C'est mourir sans avoir vécu.
Mon seigneur, aiguise ton glaive,
Je suis prête et je veux mourir ;
Et si parfois mon œil se lève,
C'est pour voir encore si je rêve....
Anne, ne vois-tu rien venir ?

Là bas dans la plaine,
On voit un point noir,
Qui paraît à peine,
Car c'est sur le soir ;
Beaucoup de poussière
Monte jusqu'au ciel ;
Un bruit sur la terre,
Un bruit sans pareil....
Puis le point s'efface,
Et devient plus grand.

Digitized by Google

Bientôt, dans l'espace,
Un panache blanc
S'élève, s'agite,
Et paraît bien vite
Battu par le vent.
Un coursier de guerre
D'un noir de corbeau
Vole sur la terre,
Marche sur les eaux,
Passe les rivières,
Les forts, les fondrières,
Les ponts, les étangs;
Traverse la brume,
Fuit comme la plume
Qu'emporte le vent.

Bientôt paraît le cavalier,
Couvert au front de sa visière;
Son casque porte un haut cimier,
Et sa ceinture un cimeterre;
Son écu pend à son arçon,
Son écu qui n'a pas de barre,
Son écu que, vassal ou non,
Chacun respecte.... Gare! gare!....
Laissez la place au défenseur;
Car ce n'est pas un ravisseur,
Ce n'est pas un bandit de guerre,
Ce n'est pas un juif mécréant
Qui fuit craintif en emportant
L'argent d'un laïc, d'un vicaire;
Ce n'est point le duc de Montfort,
Couvert d'acier, de fer et d'or.
Qui court au bruit de sa fanfare,
Ni le protecteur Dugueselin
Qui s'en revient, la lance au poing,
De la Biscaye ou la Navarre.
Non, mort Dieu! c'est un chevalier
Dont jamais le front ne se baisse,
Qui croit aux saints et va prier
Dans le chœur où l'on dit la messe;
Qui ne craint ni roi, ni vassal,
Ni rempart, ni château ducal,
Ni l'injure, ni l'insolence;
Qui se rit du nombre inégal
En combat à pied, à cheval,
A coup d'épée, à coup de lance;
C'est un noble et vaillant seigneur,
Béni par la main de son père,
Et qui vient en armes de guerre
Pour défendre Marthe, sa sœur.

Holà! fauconnier, majordome,
Ecuyer, nain, arbalétrier,
Je ne sais comment on vous nomme,
Ne voyez-vous pas mon cimier?
Hé vite! ou par Dieu je vous perce.
Bas pont-levis, levez la herse;
Je veux entrer dans ce castel,
Je veux parler à votre maître.
Je suis comte et noble, peut être?
Bas les armes, bas le chapel!

Eh! messire, pas d'arrogance.
Aussi nous avons une lance,
Un bouclier, un haubergeon,
Une pertuisane affilée,
Qui peut se rappeler un nom
Et le chercher dans la mêlée.
Duc, suzerain, comte ou vassal,
Ici chacun devient égal,
Chacun tremble et chacun s'arrête;
Car notre duc est tout puissant,
Et peut, s'il le veut, en soufflant,
Séparer le tronc de la tête.
Que tu sois donc seigneur ou non,
Nous ne voulons savoir ton nom.
Ne viens-tu pas de Normandie?
N'as-tu pas là-bas un château
Bâti sur le sable et sur l'eau?
N'as-tu pas une sœur jolie,
N'as-tu pas forcé ton coursier,
Brisé ton mors, ton étrier
Pour franchir cette longue plaine?
Ne veux-tu pas en ce castel
Entrer, sans ordre ni cartel,
Pour ravir une châtelaine?
Mais tu viens trop tard, sur l'honneur,
Pour parler à notre seigneur,
Qui s'endort, la tête inclinée,
Sous sa ducale cheminée.
Notre pont-levis est rouillé,
Notre herse est par trop pesante;
Notre portail est vérouillé,
Et la châtelaine est absente.
Elle a déjà franchi le seuil
Qui conduit à son oratoire;
Son âme est dans le purgatoire,
Et son corps est dans un cercueil.

H. Cart.

Digitized by Google

L'ENTERRAMEN D'UN EFAN.

MEDITATION.

Efan, à l'sma de sylphida,
N'as pas mé lou pè tout éscas
Dessus la porta dé la vida,
Que té sios tirat en détras.

Oh ! sans douté, as comprés d'avança
Qué la vida és couma un palay
Ounté régna l'estravagança
Ounté lou crimé sé coumplay.

Ounté la timida innoucença
Rancontra de persécutous ;
Ounté l'homé dins sa souffrença
Troba pas dé counsoulatous ;

Ounté lou michan dins sa rounda
Troumpa la véousa é l'ourphélin ;
Ounté, anfin, lou rémor qué grounda
N'és pas aouzit dél libertin.

Et té sios dich sayqué en tus-mémé :
» Dé dégus sioy pas lou soustien ;
» Préguen Diou, lou péra suprémé,
» Qué mé fagué mouri chrétien. »

Et lou bâtémé per sa grâça
O fach dé toun cor innouçen
Disparétré la mendra traça
Dél pécat qu'on porta en naysséu.

Et dél ciel qué té fasio légua
Una anja és davalada après
Per té ferma la perpéléga
Et té déraba dé toun brès.

Et toun ama sés envoulada
Daou lou qué no pas soun parél,
Conma l'aygagé dé la prada
S'éléva quan vey lou soulél.

Ou couma una blanca couloumba,
Bo jougné cé qu'ayma as désers,
Toun corps o gagnat daou la toumba
E toun ama o franchit lous airs.

Aqui mesclada ambé las anjas,
A jamay dins aquél séjour
Be Diou cantaro las louanjas
Et célébraro son amour.

Tandis qué moun ama én priéra
Séguissio toun corps al toumbéou,
Yeou pensavé qué dé la terra
L'hommé déourio parti pus léou.

Remarquavé la différença
Qu'avén toutés après la mor :
Per l'éfan un cant d'innoucença,
Per lou biel un cant de rémor.

May pénétravé aquél mystéry,
May dins yéou rénaissio la fé ;
Quan per l'éfan lou cimétéry
O douvrit é fermat soun sé.

Aladoun ay cridat : peccayré,
Inçabal s'ay viouré et souffri !
Lou mal nous vira de tout cayré ;
Efan, qu'as pla fach dé mouri.

N'as pas counougut l'égouïsmé
Qué rousiga l'humanitat,
Ni may l'éternel *Macairismé*
Qué per lou paouré és san piétat.

N'as pas d'aquel que l'infamia
Clavella sus un piédestal,
Counougut l'affrousa mania
Qu'o dé fayré toujours lou mal.

N'as pas, escapat de l'enfança,
N'as pas counougut las passious ;
Ni may n'as pas vist nostra França
Estripada per las factious.

N'as pas ésprouvat dé la vida
Qué la souffrença d'un moument,
Ou couma un soungé qu'onoublida
Tandis qu'al miech de moun tourmen,

Sioy de toun sor, dins ma miséra,
Envéjoux ; car moun paouré agnél,
Per veou la mort és sous la terra
Per tus la vida és dins lou ciel !

J.-A. PEYROTTES, potier.

Digitized by Google

ANCIENNES ABBAYES DU PAYS DE CONFLENT

(PYRENÉES-ORIENTALES).

ABBAYE DE St. ANDRÉ D'EXLATA.

Environ une lieue au dessus du bourg d'Olatte en Conflent, à la descente appelée les *Graous* (1), qui fait partie de la route royale de Perpignan à Puycerda, on reconnaît, à droite, partie d'une muraille et de la voûte d'une petite église; à gauche, l'enceinte peu étendue d'un édifice qui paraît avoir été de forme carrée : ce sont là, dit-on, les ruines de l'ancienne Abbaye de St. André d'Exalata.

Cette abbaye dût son origine à quelques prêtres qui, venant d'Urgel, ville de la Cerdagne Espagnole, s'arrêtèrent au lieu nommé *Exalata*, sur les bords de la rivière de la Têt, à l'entrée des gorges du Conflent, et y bâtirent à leurs propres frais un monastère en l'honneur de St. André.

On est incertain sur l'époque précise à laquelle ce monastère fut construit. Baluze, éditeur et continuateur du savant ouvrage connu sous le titre de *Marca Hispanica*, place cette fondation vers l'an 843, et s'appuie principalement sur une donation de l'an 846 faite à ce monastère par Béra, comte de Roussillon; la date de cette donation ne paraît pas suspecte bien que l'acte soit tronqué. (Vid. Marc., Hisp., app. pag. 742.)

Un autre acte rapporté par Baluze, à la page 148 du même ouvrage, nous a paru mériter une attention particulière. Par cet acte, Protais, archiprêtre, Sancol, Rocosind, Victor, prêtres; Atila, moine; Barro, sous-diacre, se donnent mutuellement en usufruits, et donnent en propriété leurs biens, meubles et immeubles au couvent de St. André d'Exalata, que, cependant, aucun abbé ni administrateur ne représente; il est remarquable que les contractans ne se qualifiant pas *moines*, et qu'ils sont encore distingués les uns des autres par leurs différens dégrés dans les ordres; l'acte commence par ces mots : « *Nos in commune fratres.... qui simul und fide venimus.* » On peut conclure de toutes ces circonstances que Protais et ses compagnons sont les prêtres du diocèse d'Urgel, fondateurs de l'abbaye de St. André, et que l'acte dont nous venons de rapporter quelques détails est le contrat de leur association : ce contrat dût suivre de très près leur arrivée et leur premier établissement

Ici cependant une difficulté peut s'élever. Cet acte est rapporté par Baluse, à la date de l'an 855, et nous venons de voir qu'en l'an 846 le monastère avait reçu une donation du comte Bérac, mais si nous n'avons pas cru devoir suspecter la date de cette donation, nous exprimerons des doutes sur la date donnée par Baluze à l'acte dans lequel figurent Protais et ses compagnons : cette date est insérée dans le corps de l'acte, entre deux parenthèses, ce qui indique qu'elle n'est qu'une conjecture de l'éditeur qui, sans doute, avait perdu de vue la donation de 846. On pourrait dès-lors faire remonter vers l'an 843, l'époque de la fondation du monastère de St. André, ce qui reviendrait à l'opinion de Baluze.

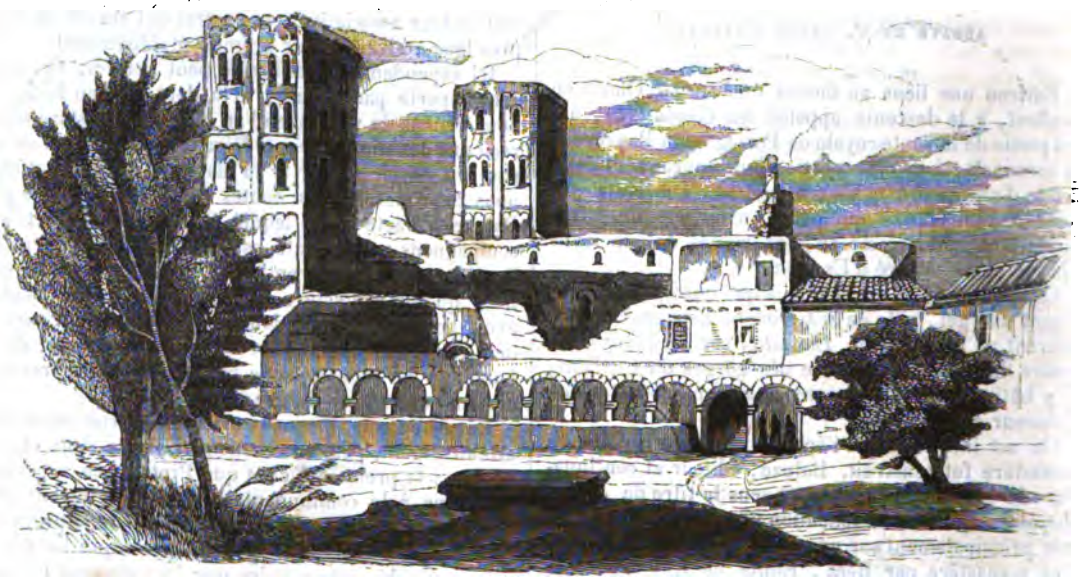
Ce même acte, que nous avons cru devoir examiner attentivement, peut encore donner lieu à deux observations : la première, c'est que Protais, en apportant ses biens à la communauté (et ils paraissent être d'une assez grande valeur), se réserve une propriété qu'il possède à *Cuxa*; la seconde, c'est que les futurs moines semblaient craindre que leur couvent fut mal situé. « *Quòd si nos dijecti fuerimus de isto loco* », disent-ils dans l'acte.

Un évènement désastreux qu'ils ne pouvaient cependant prévoir, justifia bientôt ce pressentiment. Vers l'an 878 la rivière de la Têt prit un tel accroissement qu'elle sortit partout de son lit et dévasta la contrée. Cette inondation extraordinaire ou plutôt ce *déluge* (car telle est l'expression des anciens actes), survinrent tout-à-coup, détruisit le monastère de St. André, et fit périr les moines, à l'exception d'un petit nombre qui, suivant l'expression des mêmes actes, échappèrent au *naufrage*; ils se retirèrent dans la vallée de Cuxa où nous avons vu que Protais s'était réservé une propriété; cette vallée, située au Conflent, était éloignée d'environ trois lieues de leur ancien monastère.

Protais fut l'un des religieux qui survécurent à la destruction du couvent. En venant s'établir dans la vallée de Cuxa, il implora la protection de Charles-le-Chauve, alors roi de France, et de Miron, alors comte de Barcelonne, qui, l'un et l'autre, le traitèrent avec faveur, comme l'indique le testament qu'il fit en 878 (Marc., Hisp., app., pag. 803) : dans cet acte il se qualifia abbé du monastère de *St. Germain* : ce fut sans doute pour se conformer au désir du roi de

(1) Cette descente bien rapide, quoique très-contournée, se divise en plusieurs rampes, d'où lui vient probablement le nom qu'elle porte, et où il est facile de reconnaître le mot latin *gradus*, tels que les Espagnols le prononcent.

Digitized by Google



Ruines de St. Michel de Cuxa.

France, ou pour se concilier de plus en plus la bienveillance de ce prince qu'il dédia à St. Germain, français de naissance, le nouveau couvent qu'il fit élever: ce couvent renfermait alors cinquante moines et vierges domestiques.

Au reste, il ne faut pas moins que tout ce que disent les anciens actes de l'inondation survenue vers 878, pour qu'on admette que le couvent de St. André fût détruit par les eaux de la Têt : les débris de ce couvent sont situés à 150 toises au dessus du lit actuel de la rivière qui ne pourrait pas avoir pu en changer, tant elle est resserrée dans cette partie de son cours (1).

ABBAYE DE S^{t}. MICHEL DE CUXA.

Nous avons vu que les moines qui échappèrent à la destruction du couvent de S^{t}. André devinrent les fondateurs d'un nouveau monastère dédié à S^{t}. Germain, mais qui le fut aussi à S^{t}. Michel, comme l'atteste une suite d'actes postérieurs au testament de Protais de l'an 878, et dont le plus ancien est de l'an 937 (Marc., Hisp. app., p. 848). L'aspect de ce monastère, construit sans doute avec trop de simplicité, attrista le cœur du comte de Barcelonne (Saniofred, fils de Miron), qui était venu visiter le Conflent : dans sa secrète affliction (*tactus dolore cordis intersecùs*), disent les anciens actes, il fit abattre l'église, que les mêmes actes appellent *Ecclesiola parvula luto et lapidibus confecta*, et éleva à la place un *temple*, que Riculf, évêque d'Elne, vint bénir en 953. Cette cérémonie eut lieu en présence du comte Séniofred, du comte Oliba-Cabreta son frère, que l'acte appela enfin du titre de fondateur ou restaurateur, de la comtesse Ava leur mère, du vicomte Bernard et de l'abbé Gondefred.

(1) Il est probable qu'alors son cours n'était pas tracé si profondément.

Digitized by Google

Séniofred mourut en 967, mais le comte Oliba-Cabreta, son frère et son autre frère Miron, évêque de Gironne, favorisèrent, par leurs libéralités, l'achèvement du nouveau monastère qui fut dédié en 974, avec beaucoup de solennité. Sept évêques avaient été réunis pour cette cérémonie en mémoire des sept dons du Saint-Esprit : c'étaient les évêques d'Elne, d'Urgel, de Gironne, d'Ausone, de Toulouse, de Couserans et de Carcassonne : sept autels furent élevés, probablement dans diverses chapelles de l'église; il est douteux que celui de S^t^. Michel fut du nombre; nous avons sous les yeux l'acte de sa consécration, en 1592, par François Robuster, et Sala, évêque d'Elne; peut-être aussi ne fut-il que renouvellé à cette dernière époque; quoiqu'il en soit, le nom de S^t^. Michel a prévalu, et le monastère de la vallée de Cuxa, d'abord désigné sous le nom de S^t^. Germain, quelquefois sous les noms de S^t^. Germain et de S^t^. André, en souvenir du couvent d'Exalata, ensuite sous les noms de S^t^. Germain et de S^t^. Michel, n'a plus été connu dans les derniers siècles que sous le nom de monastère *de S^t^. Michel* : devenu de plus en plus célèbre dans la chrétienté, enrichi des largesses des rois de France et des souverains de la contrée, il avait vu ses domaines s'accroître et ses bâtimens s'augmenter et s'embellir; vendu par l'effet de la révolution à divers particuliers, il ne présentera bientôt plus que des ruines. Le logement de l'abbé est à peu près la seule partie conservée; on distingue encore l'enceinte du cloître qui formait un carré irrégulier, entouré de colonnes, dont quelques-unes accouplées; au milieu s'élevait un jet d'eau, qui retombait dans une vaste conque de marbre.

L'abbé de S^t^. Michel de Cuxa exerçait une juridiction fort étendue et jouissait de beaucoup de prérogatives : l'administration des sacremens d'Ordre et de Confirmation, était la seule fonction épiscopale qu'il n'eût pas le pouvoir de remplir. Ses revenus se portaient à 25,000 liv., grevées de quelques pensions, notamment d'une rente annuelle de 4,000 liv. en faveur de l'université de Perpignan.

Les religieux vivaient séparément et jouissaient de beaucoup de liberté quoique le couvent fut de la règle de S^t^. Benoît; à l'époque de la révolution, ils n'étaient pas plus de huit, y compris les dignitaires : le revenu de ceux-ci s'élevait à 6,000 liv.; celui des religieux ne dépassait pas 1,200 liv., mais s'augmentait de leurs droits d'assistance aux offices divins : le pays se ressentait de leur libéralité; ils répandaient d'abondantes aumônes dans ces mêmes vallées que leurs prédécesseurs avaient défrichées.

Plus d'un souvenir historique se rattachait à l'abbaye de S^t^. Michel. Un doge de Venise, Pierre Urseolo, vint y prendre l'habit de religieux; il y mourut en 997 : Clément XII l'ayant canonisé, la république de Venise fit, peu de temps après, demander ses reliques : deux religieux, députés par la communauté, accompagnèrent jusqu'à Venise, partie du corps de ce saint, qui fut placée dans l'église de S^t^. Marc; ils rapportèrent, à leur retour, une magnifique aiguière d'argent, offerte par les Venitiens à leur abbaye : l'église paroissiale de la ville de Prades qui, depuis la révolution, possède le reste du corps de S^t^. Pierre Urseolo, célèbre sa fête le 14 janvier.

Un concile fut assemblé dans l'abbaye de S^t^. Michel, le 9^me^ des kalendes de juillet 1035 : il se composa de l'archevêque de Narbonne et des évêques de Toulouse, de Gironne, de Comminges, de Maguelonne, d'Ausone, de Carcassonne, de Couserans et de Béziers; un nonce du Pape y assista (Marc., Hisp. lib. 4, p. 438).

C'est encore dans la même abbaye et en 1075 que Guillaume-Raymond, comte de Cerdagne, fit maltraiter par ses soldats, Gilabert, comte de Roussillon : ils se saisirent de lui dans l'église même et le chassèrent avec violence. On croit que Gilabert était venu à S^t^. Michel pour s'opposer aux entreprises du comte de Cerdagne, qui chercha à s'avancer de plus en plus dans le Conflent, avait depuis peu, fondé Villefranche : le comte de Cerdagne, menacé d'excommunication, se rendit près de l'évêque d'Elne, qui s'était transporté à S^t^. Michel, et se soumit d'avance à la pénitence qui lui serait imposée, en réparation de son sacrilége.

La vallée de Cuxa, étroite et peu longue, mais riante et fertile, s'étend au midi de la ville de Prades jusqu'aux derniers appendices du versant septentrional du mont Canigou.

ABBAYE DE S^t^. MARTIN DE CANIGOU.

Entre ces appendices, à peu près vers le tiers de la hauteur du Canigou (1) et à l'aspect de l'orient, s'élève l'abbaye de S^t^. Martin, assise aux bords d'un précipice affreux qui l'entoure à l'occident et au midi, elle n'est guères accessible que du côté du nord; on y arrive par un chemin construit dans le dernier siècle, et qui part du village de Castell; ce chemin, dont la longueur est d'une lieue, et que les auteurs du voyage pittoresque du Roussillon (1 vol. gr. in-fol., avec planches), ont beaucoup vanté, est effectivement tracé et soutenu avec art, mais la pente en est encore trop rude pour que les voitures puissent le suivre sans danger, et il est douteux qu'il ait jamais été achevé dans la partie qui aboutit au monastère.

Une donation faite en 966 par Saniofred, comte de Barcelonne, et dont l'acte est cité par Baluze (Marc., Hisp., lib. 4, pag. 399), prouve qu'il existait anciennement sur le Canigou une église dédiée à S^t^. Martin. En 1001, le pape la céda à Guiffre, comte de Cerdagne : Guiffre, soit par l'effet de cette terreur qui multipliait les fondations pieuses à l'approche du 11^e^ siècle annoncé comme l'époque de la fin du monde, soit pour faire acte de profession dans le pays de Conflent, limite indécise entre ses états et ceux du comte de Roussillon, changea cette église en un monastère dont un prêtre nommé Salva dirigea la construction, et dont Oliba, évêque d'Elne, vint célébrer la dédicace en 1009, la veille de la fête de S^t^. Martin (Marc., Hisp., app., pag. 971).

(1) La hauteur totale du mont Canigou, prise du niveau de la mer, est d'environ 1460 toises.

Digitized by Google

St. Martin de Canigou.

Des actes des années 1006, 1007 et 1017, constatent les nombreuses libéralités faites à ce monastère par le comte Guiffre et la comtesse Guisla, son épouse: ce monastère devint possesseur de nouveaux domaines par le testament que la comtesse Guisla fit en 1020, peu de jours avant sa mort.

Le comte Guiffre épousa en secondes noces vers l'an 1026 Elisabeth, dont il eut trois enfans et qui vivaient encore en 1035. A cette époque Guiffre fit une donation considérable au monastère de S^t^. Martin, et l'année suivante il y prit l'habit de religieux. Sa mort, que les auteurs du voyage pittoresque de Roussillon ont placé en 1060, survint en 1049, comme le prouve l'épitaphe inscrite sur son tombeau et rapportée par ces auteurs eux-mêmes: au reste ce n'est pas la seule erreur qu'ils aient commise au sujet du monastère de S^t^. Martin, et c'est principalement pour rétablir les faits inexactement cités par eux, que nous sommes entrés dans les détails qu'on vient de lire.

L'abbé de S^t^. Martin jouissait de presque toutes les prérogatives épiscopales et d'un revenu de 8,000 liv. L'abbaye était de la règle de S^t^. Benoît: la suppression en fut sollicitée en cour de Rome par l'abbé lui-même et prononcée en 1783. Dès-lors le couvent resta

Digitized by Google

abandonné; on transporta l'année suivante, à Perpignan, la fameuse relique de S^t. Gaudérique, patron de la Province, et le tombeau de Guiffre, comte de Cerdagne, fondateur du monastère, fut déposé dans l'église du village de Castell.

Ce tombeau, qui contenait aussi les restes de la comtesse Elisabeth, avait d'abord été placé dans l'église basse du couvent : en 1302 l'abbé Bérenger de Colombens le fit transporter dans l'église haute et y ajouta l'épitaphe citée dans le voyage pittoresque du Roussillon : cette église basse est petite, soutenue par des colonnes et accostée de chappelles; elle était devenue la sépulture des religieux. L'église haute, bâtie au dessus de l'église basse et dans une forme semblable, n'offre plus que les débris d'une architecture médiocre : il en est de même des autres parties du couvent. La tour carrée du clocher domine seule cet amas de ruines; elle servit, dit-on, de cellule au comte Guiffre et l'œil retrouve, en effet, sur ses murailles intérieures, la trace d'anciennes peintures. On reconnaît aussi l'emplacement du cloître, enfoncé d'environ vingt pieds au dessous du niveau de la terre : c'était une enceinte carrée, peu étendue et sans ornement.

Une terrasse de forme demi-circulaire et terminée par un oratoire, se dessinait sur la coupe de la montagne, à la droite du convent et servait de promenade aux religieux : malgré son nom de *mirande* (du verbe espagnol *mirar* regarder), le coup-d'œil n'y est que triste et borné; cette sauvage retraite n'a effectivement d'autres alentours que les arides revers de montagnes entrecoupées; un seul endroit offre la vue de la campagne : c'est lors qu'après avoir suivi les premières rampes du chemin qui part de Castell, on tourne à gauche pour monter vers l'abbaye; deux énormes rochers qui paraissent se joindre, laissent tout à coup apercevoir le charmant vallon de Vernet, et les maisons de ce village rangées en amphithéâtre sur une colline qui s'élève en face.

Le vicomte de CARRIÈRE.

LES RUINES DU CHATEAU DE VALBELLE[1].

A MESDEMOISELLES JOSÉPHINE M., ET FLAVIE C.

Déjà l'oiseau sautillant,
Gazouillant
S'ébat parmi la rosée;
Et de son éclat matinal,
Virginal,
La nature est pavoisée.

Quittez enfin le duvet
Du chevet,
Jeunes filles, mes compagnes,
L'oiseau chante, éveillez-vous,
L'air est doux
Parmi les fleurs des montagnes.

L'horizon est aussi pur
Que l'azur
De vos yeux, ô damoiselles!
Et le zéphir caressant,
En passant,
Vous effleure de ses ailes.

1 Les ruines du château de Valbelle sont situées sur un côteau qui domine le village de Tourvès (Var), bâti à ses pieds, et d'où l'on découvre, au levant, dans un encadrement de montagnes pittoresques et boisées, la plaine gracieuse et fertile de Brignoles, s'étendant à une distance de plus de deux lieues, où Carami se plait à multiplier ses capricieux méandres de verdure et de fleurs.

Ce qui reste de ce château est peu de chose, et la plus grande partie de ses débris peut tout au plus réveiller des souvenirs du siècle de Louis XVI, souvenirs peu capables d'inspirer des sentimens nobles et chevaleresques.

La seule ruine qui ait paru digne de souvenir à l'ermite de Carami, c'est celle d'une vieille tour, couverte de lierre, dont l'origine doit remonter bien au-delà des autres ruines; car c'est probablement cette tour, d'après l'étymologie la plus vraisemblable, qui a été l'antique marraine du village qu'elle domine.

C'est donc cette tour seule qui a inspiré à l'ermite ce caprice poétiques sur les temps de la chevalerie, dont il vante les avantages du point de vue purement artistique, sans vouloir en excuser le moins du monde les inconvéniens politiques.

Digitized by Google

Voyez-vous sur le côteau,
Ce château,
Qui domine au loin la plaine,
Allons voir ses vieux lambris,
Ses débris,
Où fleurit la marjolaine.

Jadis, fiers paladins, pages et damoiselS,
Preux chevaliers, courant tournois et carrousels,
Dames, reines des cœurs, peuplaient ces murs gothiques;
Mais à peine aujourd'hui, quelque chasseur errant
Foule, un instant, ces lieux d'un pas indifférent,
Et regagne en sifflant ses pénates rustiques.

Du fronton pyramidal,
Féodal,
Voyez l'aiguille élancée,
Par les orageux autans,
Par le temps
Et par la foudre émoussée.

Et déjà s'offre à nos yeux
Curieux
la légère colonnade;
Son granit blanc luit vermeil
Au soleil,
Sur la hautaine esplanade.

Puis, voici le lierre autour
De la tour,
Grimpant des pieds jusqu'au faîte,
D'où jadis le signal d'effroi,
Le béfroi
Sonnait victoire ou défaite.

Par les remparts crevassés,
Renversés,
Entrons dans la cour déserte.
Hélas! des vieux écussons
Les tronçons
Jonchent la pelouse verte.

Quels barbares, brisant tes monumens royaux,
O France! ont dépouillé de ses riches joyaux
Ton diadême antique aux splendeurs séculaires?
Hélas! par des Français les beaux arts outragés
Pleurent sur ces débris; tes fils se sont vengés
En mutilant l'orgueil des pierres tumulaires.

Sur ces murs le châtelain,
Le cœur plein
D'une valeureuse flamme,
Joyeux, répandait son sang,
Frémissant,
Pour son Dieu, son roi, sa dame.

Le barde, pour ses exploits,
Sous ses doigts
Faisait retentir la harpe;
Et sa dame, au cœur discret,
En secret,
Brodait son nom sur l'écharpe.

Aux tournois, chevalier noir,
Sans espoir,
Et n'ayant que sa vaillance,
Des lointains pays venu,
Inconnu
Accourait avec sa lance.

Terrassés par lui, les preux
Valeureux,
Quand il levait sa visière,
S'écriaient, saisis d'effroi:
C'est le roi!
Pages et varlets: arrière!

D'héroïques aïeux, enfans dégénérés,
Nous avons dans nos cœurs éteint les feux sacrés;
L'honneur des anciens jours sous l'intérêt succombe;
Le héros et le lâche en nos tristes combats
Meurent obscurément et du même trépas,
Et le barde jamais ne chante sur la tombe.

Parfois, quand mourait le jour,
Dans sa tour
Soupirait la bachelette;
Puis, elle écoutait le vent,
En rêvant,
En rêvant d'amour, seulette.

A travers les vitraux bleus,
Ses beaux yeux
S'égaraient sur la colline;
De ses doigts distraits, errant,
En vibrant
S'échappait la mandoline.

Digitized by Google

Et quand la lune éclairait
La forêt,
Belle de mélancolie,
Elle effeuillait de sa main
Sur son sein
La pervenche et l'ancolie.

Mais, bientôt le son lointain,
Incertain,
Du fidèle cor d'ivoire,
Redisant un chant vainqueur,
A son cœur
Parlait d'amour et de gloire.

Hélas! on ne croit plus à la foi des sermens
Dans la bouche des rois, dans celle des amans.
Du bon vieux temps, adieu les naïves tendresses!
L'égoïsme a tari les plaisirs purs du cœur;
L'amour fidèle excite un sourire moqueur;
La vieillesse, à prix d'or, achète des caresses.

Bien souvent le jouvencel,
Sous l'ormel,
Chantait chanson d'amourette,
Et de son bras enlaçait
Fin corset
Et gentille gorgerette.

Et le soir, en cercle assis,
Aux récits,
On retenait son haleine;
On laissait dans le foyer
Flamboyer
Le tronc immense d'un chêne.

Au son du cor, on courait,
On ouvrait
La poterne hospitalière
Au pèlerin, sous les cieux
Pluvieux,
Egaré dans la clairière.

Lors, naissaient propos joyeux,
Contes vieux,
Complaintes pleines de charmes;
Et dans les yeux attendris
Le souris
Brillait plus beaux sous les larmes.

Français, qu'avons-nous fait de toutes ces vertus?
Elles sont mortes, là, sous ces murs abattus,
Du siècle tout subit l'influence funeste:
Amour du sol natal, franchise, loyauté,
Respect aux cheveux blancs, sainte hospitalité,
Tout se meurt aujourd'hui... mais l'avenir nous reste!

Amaury de W.
(L'ermite de Carami.)

LE SAUVAGE DU TARN,

VULGAIREMENT APPELÉ SAUVAGE DE L'AVEYRON[1].

L'origine de cet enfant est incertaine; mais tout annonce qu'il a erré seul dans les bois pendant plusieurs années.

Le commissaire du gouvernement près le canton de Saint-Affrique, écrivit qu'on avait vu, il y a environ trois ans, le petit sauvage tout nu dans la forêt de Lacaune, département du Tarn, fouillant la terre pour

1 On sait que cet enfant, qui acquit une grande célébrité à la fin du siècle dernier, fut conduit par M. le professeur Bonnaterre, à Paris, où il est mort. La Notice inédite qui suit a été trouvée dans les bureaux de l'administration des ponts et chaussées, par M. Farraguet, ingénieur, qui a bien voulu la communiquer à la Société des Lettres, Sciences et Arts de l'Aveyron. L'auteur n'est pas connu.

Digitized by Google

arracher des pommes de terre et des navets, ramassant du gland et mangeant crus tous ses alimens.... ; grimpant aux arbres à l'approche des hommes ; qu'avec des soins on le saisit, mais qu'il s'échappa bientôt et regagna les bois ; que, quinze mois après, il fut repris ; qu'au bout de huit jours il s'enfuit, et qu'il n'a quitté les lieux où il se complaisait que le 19 nivôse dernier, jour où il entra dans une des maisons de St. Sernin.

Le commissaire près ce canton, en rendant compte à celui près l'administration centrale des renseignemens qu'il a pu obtenir, s'exprima ainsi : Toutes les informations que j'ai prises sur l'histoire de cet enfant ne m'ont appris qu'un seul fait essentiel : qu'il fut trouvé vers la fin de messidor dans les bois de Lacaune, sans aucune sorte de vêtemens, tout-à-fait nu ; qu'ayant été emmené à Lacaune, il n'y resta que peu de jours, et que depuis, au lieu de regagner les bois, il a parcouru les divers hameaux de cette montagne et des environs, sur un rayon de quarante kilomètres, qu'on ne l'a jamais vu la nuit dans les habitations, et que, rarement, il passait plus de demi-heure dans les lieux où il entrait.

Il résulte des lettres des deux commissaires que l'enfant a vécu seul, sans vêtemens, sans asile ; que les pommes de terre, les navets, le gland et les fruits étaient sa nourriture. Mais ces lettres n'apprennent pas le nombre d'années durant lesquelles il a été exposé à toutes les intempéries des saisons et à la voracité des loups.

Depuis le 15 pluviôse dernier, jour où cet enfant fut amené à Rodez et confié aux soins du citoyen Bonnaterre, professeur d'histoire naturelle, on a tout fait pour s'assurer si quelqu'un ne pleurait pas un enfant échappé de la maison paternelle. Un vieillard de Marvéjols, ville de la Lozère, qui depuis cinq ans avait perdu un des siens, oublia le poids des années, vint à Rodez. Il eut la douleur de ne pas trouver celui qui lui coûtait tant de larmes.

Un citoyen de Toulouse qui, à l'époque du siége de Toulouse, perdit son fils âgé de six ans, est venu, et il a été aussi malheureux que le premier.

Des personnes dignes de foi ont dit que le petit sauvage est le fils légitime d'un notaire qui l'avait inhumainement abandonné depuis six ans, parce que la nature lui refusa le don de la parole.

Des habitans du canton de Lacaune indiquent son gîte pendant la nuit et les champs où il trouvait sa nourriture ; quelques feuilles sèches qu'il avait ramassées le mettaient à l'abri du froid.

Sa conformation extérieure est comme celle des autres enfans ; son âge est d'environ douze ans, et sa taille de treize décimètres ; sa peau est blanche et fine, il a le visage rond, les yeux noirs et enfoncés, les cils très-longs, les cheveux châtains foncés, le nez long et un peu pointu, le menton rond, la physionomie agréable et le sourire très gracieux : sa langue ne présente aucun vice de conformation.

Tout son corps est couvert de cicatrices qui sont ou l'effet des brûlures ou des déchirures faites par des branches des arbres et les piquans des ronces.

On trouve, à l'extrémité supérieure de la trachée-artère, et vers le milieu de la glotte, une suture transversale de près de quarante-un millimètres de longueur qui semble avoir été faite avec un instrument tranchant. Un monstre aurait-il voulu se souiller du sang de l'innocent ?

Quelques nombreuses, quelques considérables qu'aient été les blessures dont les cicatrices restent, son organisation extérieure ne présente aucun vice essentiel, et s'il porte le genou droit en dedans et la jambe en dehors, si sa marche n'est pas hardie et sûre, on doit attribuer ce défaut à quelque affection rhumatismale occasionnée par l'humidité et par les froids rigoureux qu'il a éprouvés.

Assis et debout, il tient la tête levée, les yeux fixes et les lèvres fermées ; il balance son corps de droite à gauche, de devant en arrière : dans les deux positions, il éprouve parfois des mouvemens qui paraissent annoncer que le système nerveux est affecté.

Ses organes corporels sont bien disposés, et ses sens en général bons ; il a celui de l'ouïe, quoique bien des personnes aient cru qu'il en était privé.

Comme son genre de vie l'a éloigné de l'homme et rapproché des animaux, l'odorat et le goût ont acquis chez lui beaucoup de développemens et de perfection ; c'est en les flairant qu'il choisit les alimens qu'il lui faut et qu'il jette ceux qui ne lui conviennent pas.

Sa vue n'a presque pas de sûreté ; on aurait bien de la peine à s'assurer de l'objet sur lequel il la fixe. Cependant elle est bonne et même très étendue.

Cet enfant ne connaît que les besoins naturels ; il borne ses désirs. Il ne s'occupe que de sa nourriture et de son repos. Tout ce qu'on reconnaît en lui de facultés morales n'est que pour le *moi*, hors duquel rien ne semble exister pour lui. La préférence qu'il montre pour la femme qui le soigne n'est pas de la reconnaissance : elle est l'effet du besoin.

Jusqu'ici il a paru insensible au bruit le plus fort, au son des instrumens les plus harmonieux ; mais si l'on ouvre la porte d'une des armoires qui renferme des alimens ; mais si l'on casse une noix derrière lui, il se lève, court à l'armoire ou vers celui qui a cassé la noix.

Il est un fait attesté par ceux qui virent cet enfant entrer dans la société, qu'il avait une répugnance extrême pour tout ce qui n'avait pas servi à cette nourriture ; que ce fut durant son séjour à Lacaune, dans les derniers jours de messidor, qu'il apprit et contracta l'habitude de faire cuire ou de jeter et de laisser au feu pendant quelques instans les pommes de terre ; et qu'à Saint-Affrique il tâta du pain, de la soupe, des haricots et des noix.

Cependant les noix et les pommes de terre rôties ou à demi-brûlées furent sa nourriture pendant les premiers jours de son arrivée à Rodez ; et il ne reprit l'usage du pain et de la soupe que vers le 15 pluviôse. Son goût pour la viande est devenu tel, qu'il la mange indifféremment crue ou cuite.

Le besoin développe en lui quelque intelligence. C'est avec une adresse inconcevable qu'il écosse et trie les haricots secs, dont il est très friand ; il n'en montre pas moins pour empiler symétriquement les siliques, qu'il emploie à alimenter le feu, au-devant duquel il a lui-même placé le pot dans lequel ils devraient cuire ; mais rarement son impatience lui per-

Digitized by Google

met d'attendre qu'ils soient cuits. Il prend une cuiller dès qu'ils commencent à bouillir, choisit ceux qui lui paraissent les meilleurs, les mange, place les autres sur un de ses genoux, les remet dans la cuiller et dans le pot. Ces haricots sont pour lui un mets délicieux, à en juger par l'avidité qu'il montre.

Vers la fin de ventôse on lui présenta de la saucisse: il l'a prit, la flaira et la dévora. Le lendemain, un citoyen qui dînait dans l'appartement où se trouvait le petit sauvage, lui montra un bout de saucisse détaché d'un plus gros morceau qu'il avait sur son assiette. L'enfant s'approcha, prit d'une main le morceau qui lui était présenté, et de l'autre s'empara très-adroitement de celui qui était sur l'assiette.

Il a pris la manie de lever successivement le couvercle des marmites et des pots qu'il voit auprès du feu, et de tremper du pain dans celui où il trouve du bouillon. Il a été châtié pour cet acte de gourmandise; mais le goût lui reste, et il épie, pour le satisfaire, le moment où celle qui en prend soin est occupée de ceux du ménage.

Cet enfant ne paraît pas dépourvu de toute intelligence; cependant on ne découvre en lui que des fonctions purement animales. S'il a des sensations, il n'a point d'idées; on croirait qu'il n'y a aucune correspondance entre son âme et son corps. Cet état d'imbécillité se manifeste dans ses regards; il ne les arrête sur aucun objet; dans les sons de sa voix, ils sont discordans, inarticulés; dans sa démarche, il va une espèce de trot ou de galop et porte presque toujours le même pied le premier. On a dit l'avoir vu aller très-vite à quatre pattes lorsqu'il était fatigué.

Quand on le flatte et le caresse, il est doux et sourit. Il approche au signe. Si on lui tend la main, il donne le bout des doigts seulement, et les retire brusquement à la manière des singes. Il lui échappe des mouvemens d'impatience et de colère, il se démène, pousse des cris et mord avec subtilité ceux qui le contrarient.

Il a un geste qu'il emploie pour la peine et pour le plaisir; c'est de porter une main dans l'autre sur les yeux, de s'agiter et de crier.

La crainte de le perdre ou d'altérer sa santé a fait qu'on lui a laissé ses goûts et ses habitudes.

Tout lui rappelle, sans doute, le séjour des bois, car, bien qu'il trouve sous sa main ce qu'il appète le plus, il cherche à s'enfuir; et il y a réussi plusieurs fois; mais il a été repris, même à des distances assez considérables de Rodez.

Un appartement très-sain est sa demeure, du moins pendant la nuit. Quelques bottes de paille lui servent de lit, et une toile, de couverture; il s'y roule tout entier. On s'est assuré que quelque légère que fut cette couverture, il n'avait jamais eu froid, et que souvent il reposait, le visage appuyé sur les genoux.

Il s'éveille au moindre bruit qu'il entend à sa porte. Lorsque le vent du midi souffle pendant la nuit, il rit aux éclats, et pousse de temps en temps quelques sons de voix qui ne peignent ni la joie ni la douleur.

Il cesse de dormir au point du jour: alors il se met sur son séant, la tête et le corps enveloppés de toile, il se dandine pendant quelque temps et se couche par intervalles jusqu'à l'heure du déjeûner; mais, pendant ce moment, qu'on peut appeler de récréation, il ne veut ni se lever ni sortir.

Vers les neuf heures on ouvre sa chambre, il court chez la femme qui le soigne. Elle lui donne du pain de seigle, des pommes de terre rôties, des noix ou des châtaignes. Il se chauffe pendant quelque temps dans une attitude semblable à celle d'un singe (1), regagne sa demeure et y attend le dîner.

Ce repas, qu'il prend vers les onze heures, est composé de soupe, tantôt d'un peu de viande, tantôt de pommes de terre ou de haricots. L'eau est sa boisson ordinaire; il a refusé jusqu'ici de boire du vin.

Quelquefois, après dîner, on le conduit à la promenade; il reste souvent auprès du feu; mais tous les jours, vers les deux heures, il mange du pain, des châtaignes ou des pommes de terre. Après ce goûter, lorsqu'il n'a point de haricots à écosser, il se retire dans sa chambre, se couche sur la paille et s'enveloppe dans sa couverture jusqu'à six heures du soir.

Alors il soupe, tantôt avec de la viande, tantôt avec une omelette; des pommes de terre lui sont offertes à tous les repas.

Il mange par jour deux livres et demie de pain de seigle, et environ deux livres de pommes de terre ou de châtaigneg.

Il n'a pour vêtemens qu'une carmagnole et un petit jupon qui lui tombe jusqu'à mi-jambe; il a eu la tête et les pieds nus pendant tout l'hiver.

Ce genre de vie paraît favorable à son développement et à sa santé. Il a beaucoup grandi depuis qu'il est à Rodez; son corps s'est fortifié et n'a éprouvé qu'un rhume assez opiniâtre ou quelqu'autre légère indisposition.

Lorsqu'il est arrivé de Saint-Affrique, il était dans l'usage de faire ses excrémens partout où il se trouvait aujourd'hui, lorsqu'il est pressé par le besoin, il prend par la main la personne qui le sert, et va dans une cour ou dans un lieu affecté à cette opération.

Les faits et les observations que nous venons de rapporter ne forment qu'une légère esquisse de ce qu'il y aurait à dire sur le compte de cet enfant. L'article le plus intéressant et le plus curieux de son histoire, c'est qu'il a vécu pendant quelque temps dans les bois, éloigné des hommes. Ce fait paraît démontré par la relation des gens dignes de foi; par les cicatrices dont son corps est couvert; par l'habitude qu'il avait de flairer les alimens, de mordre, de marcher à quatre pattes lorsqu'il était fatigué; de ne manger ni pain ni viande; de s'accroupir sur ses genoux comme les singes; de courir toujours au trot ou au galop; de cacher le superflu de ses alimens dans la terre, et d'aller presque nu. Un phénomène aussi extraordinaire aurait sans doute fourni à la philosophie et à l'histoire naturelle, des notions importantes sur la constitution primitive de l'homme, et sur le développement de ses facultés intellectuelles; mais il est à craindre que l'état d'imbécilité que nous avons cru remarquer dans cet enfant, ne nuise aux progrès de son éducation particulière, et à ceux de l'esprit humain.

***

(1) Depuis quelque temps il se place sur une chaise.

Digitized by Google

NOTRE-DAME DE BROU

(AIN).

Au commencement du dixième siècle, la ville de Bourg était environnée de forêts druidiques. Vers l'an 927, Gérard, évêque de Mâcon, s'y choisit une retraite et y fit construire un ermitage. Près de sa nouvelle demeure s'élevèrent en peu de temps plusieurs habitations religieuses, et une église où les populations de la Bresse et du Bugey se rendaient en pèlerinage. Cette église passa, dit-on, pour un des plus curieux monumens de l'architecture du onzième siècle; mais il était réservé à Philibert-le-Beau de jeter les fondemens de l'église moderne telle que nous la voyons aujourd'hui.

En 1511, un an avant la mort du roi Louis XII, Philibert-le-Beau réunit les plus habiles architectes de France et d'Italie, en exécution d'un vœu fait à la Sainte-Vierge, par Marguerite de Bourbon sa mère. Les travaux durèrent vingt-cinq ans, car Notre-Dame de Brou ne fut achevée qu'en 1536. Ainsi ce monument appartient aux deux grandes époques de l'architecture religieuse, et on y remarque la transition du *gothique* à la *renaissance*.

Notre-Dame de Brou a soixante-neuf mètres de longueur, trente-quatre de largeur, et vingt-un et demi de hauteur sous voûte. Trois frontons couronnent le frontispice où on remarque un nombre infini d'ornemens gothiques et d'arabesques dans le style des premières années de la renaissance; le travail est extrêmement riche, et les détails ne laissent rien à désirer sous le rapport de la perfection.

On voit dans le chœur trois mausolées, celui de Marguerite de Bourbon; celui de son fils Philibert-le-Beau, et celui de Marguerite d'Autriche.

L'intérieur parfaitement éclairé, offre de belles proportions et de magnifiques vitraux, aussi remarquables par la beauté des couleurs que par la correction des figures; on admire aussi dans l'intérieur de Notre-Dame de Brou, les sculptures qui rappellent les belles formes des écoles Italiennes et le fini des maîtres Flamands.

Les archéologues, les poètes et les touristes, ont visité à diverses époques l'église de Notre-Dame de Brou; tous y ont puisé des inspirations et de souvenirs; long-temps encore ce précieux monument sera le but de nombreux pèlerinages artistiques, parce que l'imagination de l'homme est toujours frappée d'admiration à la vue d'un chef-d'œuvre.

L'église de Brou! s'écrie M. Adolphe Michel, tout le monde n'a pas vu ce monument de foi et d'amour, où les douleurs de la terre se sont enveloppées des consolations du ciel; mélange de coquetterie mondaine et d'ascétisme religieux; traduction tout-à-fait pieuse d'une pensée presque profane; matérialisation solide et durable d'un sentiment profond, mais fragile, hélas! comme tout ce qui vient du cœur de l'homme; tout le monde n'a pas vu l'église de Brou, mais quel est celui de nos lecteurs qui ne la connaît pas, depuis que la plume féérique de Charles Nodier s'est chargée de la décrire dans le *Voyage pittoresque* dans l'ancienne France? Ainsi, nous n'avons pas besoin d'apprendre à personne que ce fut un oratoire élevé pour que la prière s'agenouillât sans cesse sur un tombeau de marbre; tombeau dont Philibert le Bel, duc de Savoie, fut le Mausole, et Marguerite d'Autriche l'Artémise. Cette Marguerite était la *gente demoiselle*, dont les langes furent recouverts de la pourpre des Césars; qui fut fiancée à l'héritier de notre Louis XI; qui partagea la couche nuptiale d'un infant des Espagnes, et dont le front, pourtant, ne porta jamais que la couronne ducale; mais cette veuve inconsolable du beau duc de Savoie mourut gouvernante des Pays-Bas, consolée de ses hymens malheureux par d'heureuses amours qu'elle a chantées, et par de longues intrigues politiques qui n'ont rien de commun avec la poésie ni les amours.

Œuvre exquise d'art, d'imagination et de sentiment, Notre-Dame de Brou réunit tous les titres aux prédilections d'un poète: elle ne pouvait manquer d'être célébrée en beaux vers. Mais elle se recommande encore à l'intérêt de l'artiste philosophe, par quelque chose de plus grave et de plus solennel peut-être que la pensée qui la fit surgir des tourbières humides de la Bresse; ce quelque chose, c'est la date même de son érection, de 1504 à 1511. Ainsi, Notre-Dame de Brou est le dernier chef-d'œuvre de l'art gothique, la dernière expression religieuse du moyen-âge expirant aux clartés de l'ère nouvelle que venaient d'ouvrir la découverte de l'imprimerie, l'exploration transatlantique de Christophe Colomb et le génie réformateur de Martin Luther. Grâce à l'heureuse alliance de deux talens indigènes, mais d'une nature bien diverse, qui qui se sont trouvés inspirés à la même source, le chef-d'œuvre d'André Colomban nous apparaît sous son double aspect, l'aspect social et palingénésique, et l'aspect purement artistique et religieux.

M. Edgard Quinet, le chantre d'*Ahasvérus et de Napoléon*, a écrit des pages admirables de verve et de chaleur, sur Notre-Dame de Brou; nos lecteurs nous sauront gré d'avoir inséré dans les colonnes de la *Mosaïque*, un extrait de cet opuscule si remarquable:

Le moyen âge périssait, il allait mourir debout.... il s'apprêtait à disperser en éclats, comme les écailles d'une cuirasse, les têves, les souvenirs et les croyan-

Digitized by Google

Eglise de Brou (Ain).

ces de tout un monde. Car le 16e siècle approchait et montait les degrés du seuil; ses pas pesans résonnaient, il frappait à la porte, il allait, comme un fossoyeur, prendre le mort sur son lit de parade.

Le vaisseau de Christophe Colomb était alors en pleine mer. Avec lui le genre humain quittait son ancien rivage. La terre lui avait manqué sous les pieds: il allait, pour de nouvelle passions et de nouveaux désirs, chercher un nouveau soleil. Un vent inconnu enflait la voile de l'intelligence humaine.

Luther était à Wirtemberg ou faisait son pèlerinage à Rome. La discorde qu'il jeta dans l'Europe était encore enfermée dans son cœur. Il luttait dans sa cellule avec le démon du moyen-âge. C'était l'heure de cette sueur de sang dont il parle dans ses lettres, car il se préparait à balayer un monde.

Dans cette attente qui saisissait tous les cœurs, l'architecture gothique avait suspendu son œuvre. Elle était arrivée à son faîte avec la société qu'elle représentait. Elle n'avait pas la force de monter plus haut. Le cœur manquait au genre humain pour porter sur leurs pilliers les flèches et les tours des églises. La plupart des cathédrales allaient rester inachevées; un vent froid avait soufflé sur ces plantes célestes et les avait

Digitized by Google

étiolées à leurs cimes. Non-seulement l'art gothique périssait, mais en face de lui s'élevait un nouvel art, celui de la Renaissance, qui devait pour long-temps tout attirer à lui; et le dôme du 16e siècle s'arrondissait déjà sur les ruines de l'architecture gothique et bysantine. Partout au Nord, en Angleterre, en France, en Allemagne, s'était épuisée l'émulation des cathédrales, des tours et des beffrois. L'homme, atteint par le doute, ne songeait plus à faire à ses croyances un abri immortel.

Le siècle nouveau n'éclatait véritablement qu'en Italie. De ce côté des Alpes le génie du Nord ne s'était jamais naturalisé; et, il serait facile d'y suivre les modifications de l'architecture gothique, à mesure que l'on se rapproche de Rome où elle achève de disparaître. Venise entasse dans ses monumens le génie de l'Orient, de l'Arabie, du Nord et de la Grèce byzantine. Milan, Pise, Florence, Orviète ont mêlé l'art du Midi et l'art du Nord, le plein-ceintre romain et l'ogive germanique, de la même manière que Dante a mêlé le paganisme de Virgile à l'enfer et au paradis chrétien. Mais alors, tout ce pays saisi par l'exaltation du platonisme allait quitter sans retour la tradition du moyen-âge. Ce n'est plus le sens pieux du passé, mais un idéal abstrait et philosophique que l'art va revêtir. Les peintres ne tomberont plus à genoux, comme Fiésole, avant de prendre leurs pinceaux. Ils passent de la foi et de la religion à la sécularisation de l'art. Celui qui s'apprête le mieux à rompre la tradition, c'est Michel-Ange....

Cependant, l'art du moyen-âge délaissé et mourant, se recueillit dans un dernier effort, et se construisit à lui-même son tombeau dans l'église de Brou. Ce fut là qu'il déposa en terre de France sa dernière pensée et qu'il se coucha lui-même dans le cercueil. Ah! que les pleureuses de marbre qui entourent le tombeau de Marguerite n'essuient jamais leurs larmes! car, ce n'est pas seulement la duchesse et le duc de Savoie qui dorment là dans ce cercueil, c'est un passé de mille ans; c'est l'ancienne foi; c'est l'ancien amour; c'est la poussière de toutes les croyances tombées; c'est la tradition perdue; c'est le chant du dernier ménestrel; c'est le dernier sourire du roi sous sa couronne, de la châtelaine sur son balcon, de l'aristocratie sous son dais; c'est le fantôme des institutions, de la poésie et des espérances du passé, que l'avènement du 16e siècle vient de réduire en cendres.

Ce dernier monument d'une architecture défaillante, ne fut pas élevé comme ceux d'une époque antérieure, par les vœux de générations qui se renouvelaient de siècle en siècle. Il naquit d'une pensée individuelle et isolée. Ce ne fut point la main robuste d'un peuple tout entier qui l'éleva sur le fondement de la foi : ce fut une main de femme qui tissa, comme Magdeleine, ce long suaire de marbre où, sans le savoir, elle ensevelissait un monde. Ce n'était pas non plus, comme à Cologne, à Strasbourg, à Cantorbéry, au sein des fêtes d'une grande ville et du bruit de la foule que devait s'élever la dernière flèche gothique; comme un cerf blessé dans une chasse féodale, le vieux siècle devait mourir à l'écart, au milieu d'une forêt, et choir sur le seuil d'un anachorète. Il y avait alors, à la porte de la France et sur le chemin de l'Italie, un pays encore primitif et qui a conservé jusqu'à présent la mélancolie infinie des lieux inhabités. Des forêts sans issue le couvraient. Au sein de ces forêts, des marais, de grands étangs où les arbres baignaient leurs pieds et qui étaient entourés d'une ombre impénétrable, scintillaient d'une lumière livide. De loin en loin, il sortait du fond de leurs pesantes eaux un sanglot, comme le bruit d'un homme qui se noie. Mais, jamais ils n'étaient visités par d'autres voyageurs que par les hérons, les sarcelles et des bandes de canards sauvages qui, de temps en temps, s'abattaient avec fracas sur leurs rives plombées. Les exhalaisons de ces marais rendaient l'air pesant et fiévreux. Le matin et le soir, des feux-follets s'allumaient et couraient au milieu des bruyères. Quelquefois, la foudre brûlait une partie des tourbières séchées, et, comme on l'a vu dans ces derniers temps, l'incendie souterrain durait jusqu'à ce qu'il eût atteint le bord des marécages. Rien n'est encore à cette heure, en France, plus grave et plus silencieux, et rien ne saisit d'une plus morne tristesse que tout cet horizon. Au commencement du printemps, cette nature désolée fait un effort pour sourire. Mille plantes des eaux fleurissent. C'est le temps où les nénuphars éclosent comme de petits cygnes qui secouent leur duvet sur les marais. Ce pays a alors un grand charme. L'air qui était humide et pesant se charge inopinément de volupté et de langueur : c'est comme le soupir de la *Pia* du Dante dans sa tour des Maremmes. Les vieux donjons embourbés dans la vase peuplent leurs salles déserts de rossignols, de mésanges, de pinsons de montagne. Mais ce charme dure à peine quelques semaines. Le vent du midi souffle un jour sur cette joie éphémère, et la plaine, la forêt, la marais, le donjon, tout retombe dans sa tristesse et son silence accoutumé.

C'est là, parmi ces harmonies gémissantes, que le moyen-âge est venu s'abriter pour la dernière fois dans l'église de Brou. Tout sent en effet, dans cette architecture, la lassitude et l'affaissement. L'ogive qui s'élançait si légère encore un siècle auparavant, retombe sous son propre poids, comme une fleur des marais que l'été a fanée. Elle fléchit de toutes parts et s'arrondit en arceaux. La pierre même défaille. Sur chacune de ces voûtes pèse une société qui croule; et le fardeau du vieux monde écrase le porche sur ses piliers. D'ailleurs, pour que ce monument eût un sens plus complet et plus européen, tout le monde y mit alors la main. Les ouvriers arrivent de Toscane, de Nuremberg, d'Angleterre, de Suisse. Les Allemands apportent le génie du symbole et du mystère; les Italiens, les premiers débuts de la renaissance; les Flamands, le goût des intérieurs domestiques; les Suisses des Alpes, la patience des détails et leurs rocs d'albâtre ciselés et brodés. De tout cela se compose un ensemble qui n'appartient plus à aucun ordre, à aucun temps, où le Nord et le Midi se pénètrent et s'enchassent l'un dans l'autre : architecture expirante, qui conserve dans sa défaillance et sa mystique langueur, la couleur de la vie et les parures de ses anciennes fêtes, et qui sourit, comme une veuve, de son sourire le plus suave à son dernier moment. Ah! que la société se couche ici sans regret dans son tombeau! elle n'en trouvera point qui soit mieux ciselé ni qui

Digitized by Google

porte mieux son deuil. C'est ici que s'enfouit sans retour le long rêve du moyen-âge. Qu'il s'endorme pour jamais sur ce dur oreiller de marbre, et qu'il le creuse jour et nuit sous son poids! Son lévrier fidèle à ses pieds ne se relèvera pas. Son éperon de pierre ne pressera plus son cheval dans la vallée de Roncevaux ni sur le chemin des Croisades. Son gantelet ne serrera plus l'épée de la féodalité. Sa visière ne se lèvera plus sur le monde d'amour d'Arioste et de Pétrarque. Sa main ne puisera plus dans son casque aux eaux fraîches de l'abîme. C'en est fait. Un monde est mort; la tombe est close; et là-bas, la forêt murmure, l'herbe tressaille et le marais sanglote.

Un poète qui jouit à juste titre d'une belle réputation dans le monde littéraire, M. de Moyria, écrivait il y a quelques années ces vers, assis devant le frontispice de Notre-Dame de Brou.

Non loin d'une forêt où la voix druidique
Jadis faisait parler le chêne prophétique,
Sur la cité romaine où, couverts de débris,
Vingt siècles décédés dorment ensevelis;
Sous un ciel nuageux qui lourdement s'abaisse,
Et jette sur la terre un voile de tristesse,
Comme un vaste linceul le monument surgit
Et se montre fidèle au vœu qu'il accomplit.
Né d'un soupir, il offre une grâce infinie
Et de beauté mystique et de mélancolie.
.....
Voyageur, à l'aspect d'un chef-d'œuvre nouveau,
Lorsque resplendissant t'apparaît le vrai beau,
Demeures-tu sans voix? Dans ton âme interdite
Dé l'extase sens-tu l'émotion subite,
Ce charme indéfini, vague, délicieux,
Qui, par sa pureté, nous rapproche des Cieux?
Suspends ta marche et vois cette masse imposante
Du cœur de Marguerite expression touchante;
Ces dômes, ces arceaux, légers et gracieux,
Ces vitraux que le soir embrase de ses feux,
Ce clocher colossal et sa flèche gothique,
Devant nous se dressant comme un doigt prophétique
Pour montrer dans les airs, à tout regard humain,
De l'âme après la mort le céleste chemin.
Ce n'est plus l'art antique et sa monotonie;
Dans ces contours légers, libres, aventureux,
Sans efforts se groupant sur un fonds vaporeux,
D'un esprit créateur la puissance est tracée:
Tout parle et chaque pierre exprime une pensée.
De l'inspiration c'est un essor pieux,
La matière élancée en jets harmonieux,
Un poétique rêve, une œuvre aérienne,
Emblème doux et pur de notre foi chrétienne. —
Hâtons-nous; pénétrons sous ce dôme sacré,
Des rois ensevelis asyle révéré.
Quel jour mystérieux! ces lueurs colorées,
Comme des feux follets au hasard égarées,
Ces fantômes de marbre et leur sombre repos,
Cet air humide et froid qui nous vient des tombeaux,
Et le bruit sourd des pas qui, sous la voûte obscure,
Comme une longue plainte à l'oreille murmure;
Tout ici se couvrant des emblèmes de deuil,
Dit que d'un autre monde on a touché le seuil.
Au milieu de ces morts, ombres expiatoires
Qui comprennent enfin le néant de leurs gloires,
Tout de l'éternité préoccupe le cœur;
Des profanes pensers se dissipe l'erreur,
Et dans l'âme attendrie une douce tristesse,
Des folles passions a remplacé l'ivresse.
De noblesse et de grâce, ô quel mélange heureux!
Suivant l'impulsion d'un goût capricieux,
Et dédaignant les lois de la Grèce rivale,
Le marbre se revêt d'une forme idéale,
Et pour se déguiser à nos regards déçus,
De l'aiguille légère imitant les tissus,
Sous des festons que l'art habilement varie,
Dans l'air semble flotter comme une draperie.
Quelquefois il imite une dentelle à jour,
Ou bien, comme un ruban formant des lacs d'amour,
En mille plis divers il serpente, il se joue,
De fleurons en fleurons se noue et se dénoue.
Le bois même, animé par de nobles oiseaux,
Docile, se découpe en de pieux tableaux;
Le verre se colore, et, fidèle à l'histoire,
Des saints et des héros conserve la mémoire.
Pour briller à son tour la pierre se polit,
En ogive s'élance, en cerceaux s'arrondit,
Forme une immense voûte où s'égare la vue,
Et paraît sans support dans les airs suspendue.

Comme nous l'avons déjà dit, les poètes et les historiens trouveront toujours de belles inspirations sous les voûtes de Notre-Dame de Brou; nous pourrions multiplier les citations; mais les pages les plus éloquentes, les phrases les plus chaleureuses, les descriptions les plus pompeuses, ne donnent qu'une faible idée de ce monument. Il faut le voir dans son ensemble et dans ses détails; il faut remonter vers le passé, s'enthousiasmer à la clarté resplendissante des souvenirs; étudier avec le cœur plutôt qu'avec l'esprit; il faut enfin avoir le sentiment des divines beautés du catholicisme, et alors on s'écrie:

Il y eut autrefois des générations d'hommes qui avaient la foi qui sauve et qui transporte les montagnes; qui travaillaient lentement pour l'avenir; ces hommes ont élevé des monumens dont la solidité presque inébranlable a résisté et résistera long-temps encore au souffle destructeur des siècles.

Charles Compan.

Digitized by Google

SCULPTEURS ET ARCHITECTES FRANÇAIS.

PIERRE-PAUL PUGET.

Simon Puget, sculpteur et architecte de la ville de Marseille, avait trois fils qu'il destinait à perpétuer le nom de sa famille dans la carrière des Beaux-arts. Le plus jeune suivit seul les inspirations paternelles; aussi devint-il en peu de temps le Benjamin de la maison.

— Mon petit Pierre, lui dit son père, charmé de ses heureuses dispositions pour l'art qu'il cultivait lui-même avec succès, tu seras un jour le plus grand sculpteur de la France. Tu connais déjà la plastique et le dessin; j'ai parlé de toi à M. Roman qui m'a promis de te donner du travail dans son atelier.

Pierre-Paul Puget avait alors quatorze ans, et Roman, son nouveau maître, était un sculpteur médiocre, chargé de la construction des galères au compte de l'état et des plus riches négocians de Marseille : il se méfia d'abord des talens de son jeune élève; il lui confia, pour son coup d'essai, la construction de la sculpture d'une galère. Puget travailla avec tant de zèle et d'activité que le bâtiment fut achevé en peu de temps.

— Très bien, jeune homme, s'écria M. Roman; je suis content de vous, et si vous voulez rester avec moi, je triplerai vos honoraires.

— Non, mon cher maître, je veux aller en Italie.

— Vous n'avez que quinze ans, mon petit ami, et je suis persuadé que votre père ne vous remplira pas la bourse de louis d'or.

— Qu'importe, je travaillerai; l'Italie est la patrie commune des artistes, et je crois avoir assez de talens pour suffire aux besoins de mon voyage.

Il fut impossible de détourner de sa résolution le jeune Puget qui partit avec la bénédiction paternelle, et quelques écus que lui donna M. Roman. Ce sculpteur de quinze ans ne s'arrêta qu'à Florence; ses petites ressources étaient déjà épuisées, lorsqu'il entra par hasard dans l'atelier d'un vieux statuaire en bois et lui demanda du travail.

— Vous êtes bien jeune, mon ami, lui dit le Florentin?

— Essayez, maître, répondit Puget.

Il réussit si bien que le vieux sculpteur, touché de son mérite et de sa position, le recommanda et le présenta lui-même au premier sculpteur du grand Duc.

« On me donna d'abord à faire, dit Puget, dans une relation de son voyage, un petit Cartouche en bois : on fut très satisfait de mon travail; je sculptai ensuite les ornemens et autres accessoires d'un scabellon, sorte de piédestal sur lequel on pose des bustes ou des girandoles; je m'en acquittai avec succès, et le maître m'employa de préférence aux autres élèves de son atelier. J'étais depuis un an à Florence; mon travail assidu avait réparé les désastres du voyage et je vivais à l'aise. Cependant je ne cessais de dire à mon maître que je désirais ardemment partir pour Rome. Il approuva mon projet, et me donna une lettre de recommandation pour un fameux sculpteur en bois, intime ami de Pierre de Cortone, et qui se chargea de me présenter à ce grand peintre. J'ouvris mes cartons en présence de ce grand artiste, qui n'eut pas plutôt vu trois de mes dessins, qu'il me fit l'accueil le plus gracieux. »

— Vous avez du talent, jeune homme, me dit-il, je vous invite à venir me voir souvent; vous étudierez dans mon atelier.

« Dès ce moment, la peinture devint ma principale occupation; j'étudiai la manière de mon nouveau maître, qui me vit, sans jalousie, tromper les connaisseurs au point de leur faire prendre le change sur ses ouvrages. J'exécutai quelques tableaux d'église; mais une maladie me força d'abandonner cet art, et je me livrai exclusivemennt à la sculpture. D'ailleurs, les connaisseurs les plus habiles m'avaient souvent donné ce sage conseil : ils me disaient que je ne serais jamais très habile en peinture; que j'étais né sculpteur; ils ne me cachaient pas que ma touche était un peu lourde et que mon coloris tirait sur le rouge. »

Nous avons trouvé peu de détails sur le premier voyage en Italie; nous savons seulement qu'il revint à Marseille en 1643, jouissant déjà d'une brillante réputation; il était âgé de 21 ans.

« Le duc de Brézé, amiral de France, lui demanda le modèle du plus beau vaisseau qu'il pourrait imaginer. Ce fut alors qu'il inventa les belles galères que les étrangers ont taché d'imiter. Fouquet, ce grand

Digitized by Google

protecteur des Beaux-arts, désirant employer ses talens à la Cour, l'envoya en Italie choisir des blocs de marbre dont il pouvait avoir besoin. La disgrâce de ce ministre fut un obstacle au retour de Puget; il retourna à Rome où il séjourna cinq ou six ans. A Gênes, il fit pour la ville quelques sculptures, et un magnifique bas-relief représentant l'*Assomption*, pour le duc de Mantoue. »

« A son arrivée en France, il débuta par deux *Termes* qui soutiennent le balcon de l'hôtel-de-ville de Toulon : ce sont deux figures colossales terminées en queues de poisson; elles parurent si belles au marquis de Seignelai qu'il proposa à Louis XIV de les faire transporter à Versailles : ce qui eût été fait si ces statues ne s'étaient pas trouvées composées de différentes pièces. »

« Le cavalier Bernin, appelé en France, admira à son passage à Toulon ces cariatides fantastiques, et s'écria avec humeur : « Je m'étonne que le Roi ayant » un sujet si habile ait pensé à m'appeler auprès de » sa personne. Quoi! dit-il, en voyant les armes du » même hôtel-de-ville (autre production de Puget), » vous avez un homme de ce mérite, et la Cour » ne l'emploie pas! »

Louis XIV qui avait du tact, sut le distinguer au milieu du cortége d'artistes que son premier peintre traînait à sa suite : il l'appelait *l'inimitable*, et désirant se l'attacher, il lui fit payer annuellement par Colbert une pension de trois mille six cents livres. Le monarque voulut assister en personne à l'inauguration de la statue de *Milon de Crotone*, qui eut lieu en présence de toute la cour, dans le parc de Versailles, à l'entrée de l'allée dite *Royale*, tenant au Tapis-Vert, et en face d'un autre groupe du même sculpteur, représentant *Persée délivrant Andromède*.

Lorsqu'on ouvrit la caisse qui contenait *Milon*, la reine qui était présente, voyant les souffrances du Crotoniate si bien exprimées, s'écria tout-à-coup :

— Ah, le pauvre homme!

Est-il plus bel éloge pour un artiste?

Puget avait mis cinq années, en divers temps, pour terminer son groupe de *Persée* et *Andromède* : Son fils le présenta au roi en 1685 :

— « Puget n'est pas seulement un grand sculpteur, » s'écria Louis XIV, en voyant ce chef-d'œuvre, il » est inimitable ».

Il préférait *Andromède* à *Milon*; le sculpteur n'était pas du même avis :

— « Sire, répondit-il, le marbre d'Andromède est » plus beau, mais la figure de Milon est plus achevée ».

Un des peintres de la cour voulut critiquer la petite taille et la délicatesse d'Andromède.

— « Je vous prouverai, dit Puget, que j'ai scrupu- » leusement suivi les règles de la beauté d'après l'*an-* » *tique*; ces proportions sont celles de la Vénus de » Médicis.

» M. Puget a raison, ajouta le roi : quelle grâce » et quel goût dans le dessin de cette figure! Si vous » examinez la noblesse de la pose et la pureté de l'ex- » pression, vous conviendrez que cette statue nous » montre toutes les perfections de la femme, et voilà » ce qui m'enchante, ce qui m'a séduit ».

Pierre Puget avait une âme forte, de la persistance dans ses résolutions et la conscience de ce qu'il valait. Son aventure avec un noble Génois, dit M. le chevalier Alexandre Lenoir, marque un caractère qui n'aimait guère à plier.

Un gentilhomme lui avait commandé une statue en marbre, sans convenir du prix. Lorsqu'elle fut achevée, le sculpteur la fit mettre dans une barque sur le bord de la mer, au bout du faubourg de Saint-Pierre-d'Arène où il demeurait. Le noble s'y rendit.

On retire la figure de la barque, il l'admire et en paraît satisfait; mais il refuse au sculpteur le prix qu'il en demande. Puget fait sur le champ replacer la statue dans la barque, et ordonne aux bateliers de s'éloigner du rivage : à vingt pas du noble Génois, il met la statue en pièces et lui cria de toute sa force :

— « Quelque noble que vous soyez, je le suis en- » core plus que vous, puisque le prix de mon travail » me touche si peu; et vous, vous n'avez pas assez » de noblesse pour acquérir une belle chose avec votre » argent ».

Le sculpteur Marseillais était d'un caractère impatient, brusque et colère; travaillant à une statue à Versailles, il entendit quelques seigneurs de la cour qui donnaient leurs avis à tort et à travers :

— La tête manque de majesté disait l'un.

— Le bras est trop court, disait l'autre.

— Cette jambe est trop longue.

— Impertinens! disait Puget à voix basse.

— Le nez est très difforme, s'écria un jeune officier des gardes françaises.

Puget, impatienté, abattit d'un coup de ciseau le nez de sa statue et s'éloigna brusquement.

Avec un tel caractère Puget ne pouvait être courtisan; néanmoins il fut toujours en faveur auprès de Louis XIV. Il avait commencé pour ce monarque un bas-relief en marbre, de dix pieds de haut, qu'il n'acheva qu'à la fin de ses jours. Ce bas-relief représentait *Alexandre visitant Diogène*. On n'a jamais rien produit, dit un biographe, d'aussi parfait en sculpture pour la vérité des expressions et le moëlleux des chairs; en les voyant on a le désir de toucher pour s'assurer si elles sont de marbre. Ce morceau classique, qu'on pourrait comparer à l'un des plus beaux tableaux de Jacques Jordaens, est maintenant à Paris. Par cet œuvre admirable, Puget a prouvé qu'il avait peint pendant long-temps, et qu'il connaissait l'art du coloris. Il sculptait à merveille les petits enfans; s'ils n'ont pas autant de grâce et de gentillesse que ceux de François Flamand, ils ont de plus une vérité d'attitude et une souplesse de peau et de chair qui en font le charme. Six ans avant sa mort, Puget étant à Fontainebleau, Louis XIV lui répéta en présence de toute sa cour, les choses obligeantes qu'il lui avait toujours dites et lui fit présent d'une médaille d'or avec ces mots au revers :

FELICITAS PUBLICA.

Malgré cette grâcieuse réception, Puget fut très mécontent du prix dont le ministre avait payé ses travaux. Après un séjour de sept ou huit mois à Paris, il revint à Marseille où il s'occupa de la construction de plusieurs édifices importans.

La maison qu'il bâtit près de la porte de *Rome*,

Digitized by Google

Pierre-Paul Puget.

à l'aspect d'un petit palais d'un très bon goût ; il en fit un autre d'un genre singulier et bizarre, à Toulon, près de l'Hôtel-de-Ville. On cite encore de lui à Marseille, l'église des Capucins et celle da la *Charité* qu'il laissa inachevée : elle fut terminée par Pierre-Paul Puget, son second fils.

Notre sculpteur se maria deux fois, il eut de sa première femme un fils appelé François, qui fut élève de Bénédette, et s'appliqua toute sa vie à peindre le portrait : il mourut à Marseille le 2 septembre 1694 à l'âge de soixante-douze ans.

Le nom de Pierre-Paul Puget sera toujours grand dans les annales artistiques de la France, et ses nombreuses statues sont mises au nombre des premiers chefs-d'œuvre du siècle de Louis XIV.

« Eu égard au siècle qui l'a vu naître, on peut dire qu'il est supérieur à Jean Goujon dans quelques-unes des parties du grand art de la sculpture. Jean Goujon plus sévère dans un style qu'il avait créé, étudié et approprié à l'architecture, a fait des figures correctes, mais on n'y trouve ni le grâcieux dans les formes, ni la douceur dans les contours du corps, qui séduisent au premier aspect ».

Puget avait le grand talent de donner une âme et la vie à la matière. Dans ses mains le ciseau du sculpteur était le pinceau du peintre ; il fondait les détails de la sculpture avec autant de finesse que la couleur sur la toile. La beauté de ses ouvrages, la facilité à les exécuter, et la vigueur dont il les imprégnait, lui valurent le titre glorieux de *Michel-Ange français*,

Puget occupera toujours le premier rang parmi les nombreuses et brillantes célébrités de la ville de Marseille.

Jacques Nolin.

Digitized by Google

LE MARCHAND DE TABLEAUX.

Quand un marchand de tableaux n'est pas seulement un charlatan et un fripon, c'est un être curieux et singulier, moitié artiste, moitié commerçant, que j'aime fort à observer, parce qu'il est original.

Voyez comme il étale ses vieilles gravures déchirées, ses vieux dessins à demi-effacés, ses vieilles toiles enfumées par le temps ! comme il emporte chez lui un Ténier, un Poussin, un Van-Dyck, qu'il vient de découvrir dans une salle d'auberge, au fond d'une sacristie de village, ou au milieu d'une galerie de mauvais portraits de famille ! comme il le répare, comme il le nettoie, comme il le contemple, quand la couleur revient peu à peu sous ses doigts habiles; quand un trait, un simple contour qui sort du nuage répandu sur tout le reste, lui révèle la touche du maître qu'il avait pressenti !

Et puis, s'il arrive dans sa boutique quelque riche amateur, l'argent à la main, voyez comme il fait voir tous ces tableaux l'un après l'autre, comme il en exalte les beautés, comme il en dissimule les défauts, comme il espère, comme il craint à la fois de vendre ses originaux, ses chers originaux, dont il a fait les compagnons de ses veilles et les confidens de ses plaisirs !

Personnage à deux faces, enthousiaste et stupide, véridique et menteur, qui adore l'art et qui en fait un métier, qui a des douleurs comme nous n'en connaissons pas, et des joies comme nous n'en pouvons deviner; phénomène moral dont la curieuse analyse irait bien à la plume de Sterne et d'Hoffmann; figure bizarre que quelque peintre flamand aura sans doute saisie et reproduite, avec des yeux de génie et une bouche de juif, une bourse d'une main et un pinceau de l'autre, environné de cadres vermoulus qu'il raccommode, de toiles percées qu'il rapièce, d'excellens modèles qu'il copie, riant sous cape d'un imbécile qui lui paie une croûte au poids de l'or, et jetant un regard fauve et perçant, un de ces regards du loup qui couve sa proie, sur quelque tableau caché dans un coin, bien sale et bien noir, mais où il sait voir, lui, la main d'un grand peintre.

Si je parle ainsi du marchand de tableaux, c'est que j'en connais un qui ressemble à ce portrait. Je vais le voir souvent : il me montre ses richesses, et nous causons ensemble du bon temps de l'art, de la vieille peinture et des peintres d'autrefois; nous nous racontons d'admirables histoires d'artistes qui nous font délicieusement passer notre temps.

Un de ces derniers jours, j'entrai chez lui; il mit un doigt sur les lèvres, et me dit : venez. Je le suivis. Il me conduit en face de deux tableaux que je n'avais pas encore vus. L'un était une Madeleine du Corrège, et l'autre un philosophe du moyen-âge, par quelque disciple d'Albert Durer. Deux beaux ouvrages en vérité.

Figurez-vous une des plus belles têtes de Madeleine que la religion ait inspirée au génie : une bouche entr'ouverte par la prière, de grands yeux baignés de larmes et levés vers le ciel, une carnation doucement animée par les chastes voluptés de l'amour divin. Il y avait encore de la courtisane dans son sein nu, dont l'abandon rappelait des souvenirs lascifs, dans son attitude mollement passionnée, et dans ses cheveux détachés et tombans comme pour les débauches nocturnes. Devant elle, un crucifix et une tête de mort, l'image d'un Dieu mourant et le débris d'un homme décomposé, rappelaient l'âme à des idées plus tristes. Un pâle rayon de lune, fendant, lui venait tomber sur l'ivoire sculpté du crucifix et sur le crâne poli du squelette, tandis qu'une douce obscurité enveloppait à demi les charmes de la pécheresse. Contraste sublime qui opposait la lumière de l'éternité aux ténèbres décevantes de la vie charnelle. Je ne sais quelle inexprimable suavité de pinceau ajoutait encore à l'effet de cette conception toute chrétienne.

De son côté, la figure du philosophe allemand avait quelque chose de rude, de sévère et de sec, qui réveillait de bien autres sentimens. Sa longue barbe blanche descendait avec raideur sur la fourrure de ses vêtemens. Une méditation vague et triste ternissait le regard qui s'échappait de ses petits yeux gris. Il avait aussi près de lui une tête de mort, mais à la place du crucifix s'ouvrait un livre énorme et noirci par le temps, que feuilletaient ses doigts amaigris. Il faisait nuit autour de ce sage du nord, comme autour de la pénitente du Corrège, mais c'était une nuit froide, obscure, sans lune et sans ciel. Une lampe d'argent qui brûlait sur la table, éclairait seule sa veille laborieuse. On apercevait dans l'ombre, derrière lui, une fenêtre à petits carreaux, fermée avec soin, une horloge, des candelabres et d'autres ustensiles de métal curieusement travaillés. Le dessin de ce tableau était dur et hardi, les moindres détails avaient été traités avec un soin minutieux, le coloris en était vigoureux mais heurté.

En présence de ces deux créations si diverses, et même si opposées, je fus saisi d'une sorte de crainte mystique. Mon ami, le marchand, jouissait de mon admiration. Les bras croisés, la tête droite, les narines gonflées, il se livrait tout entier à l'orgueil de la possession. Tout-à-coup, la porte s'ouvrit, j'entendis une voix qui demandait à voir des tableaux, et mon ami changea aussitôt de visage et d'attitude : il redevint obséquieux et rusé.

Pour moi, immobile devant les deux chefs-d'œuvre

Digitized by Google

qui me fascinaient, je demeurai dans une extase incompréhensible. Il se passait en moi quelque chose de surnaturel. Peu à peu, le vertige me prit, et il me sembla que ces deux figures se détachaient de la toile, comme si la vie venait de leur être donnée. Mes cheveux se dressèrent d'effroi. Mais la double apparition, environnée d'une lumière éblouissante, n'en continua pas moins à se réaliser.

Non, ce n'était plus une image vague et flottante, ce n'était plus un de ces fantômes que distingue à peine la seconde vue du devin écossais. On suivait le sang qui commençait à circuler sous les chairs, on voyait frémir les lèvres et trembler les paupières, on sentait partout la chaleur vitale qui se répandait du cœur à la surface. Toutes les formes prirent du relief, tous les tons s'animèrent. Enfin, le philosophe porta la main à sa barbe, et la pécheresse ramena ses cheveux sur son sein, où couraient déjà de petites veines bleues. L'évocation magique était consommée.

— O mon Dieu, s'écria Madeleine, pardonnez à qui a beaucoup aimé! Et des larmes brûlantes sillonnèrent ses joues, et sa voix semblait s'amollir aux transports de la piété.

— Qu'est-ce que Dieu? dit à son tour le sage, et sa tête, fatiguée par la pensée, retomba sur sa main, et les rides de son front se creusèrent sous les angoisses de la réflexion.

Je compris intérieurement que j'allais être témoin d'une vive lutte, et, malgré la terreur profonde dont la vision m'avait frappé, je fis effort pour appeler à moi toute mon attention. Une femme et un vieillard, une courtisanne qui se repent et un savant qui doute, le cœur et l'esprit, le sentiment et l'étude, les deux pôles de l'humanité en présence. Mon regard effaré errait d'une figure à l'autre, tantôt se tournant vers Dieu avec les yeux humides de la Madeleine, tantôt retombant sur la terre avec l'œil penseur du vieux philosophe.

— Oui, reprit lentement celui-ci, la superstition est indigne de l'homme fort. C'est la méditation qui doit nous faire des croyances, c'est le travail qui doit nous soumettre le monde des idées comme celui des corps. Homme, la puissance de ta raison est sans bornes, elle seule peut t'expliquer les mystères qui t'environnent. Les élémens t'obéissent, car tu les a soumis par la science. Il faut que Dieu lui-même, s'il existe, descende de ses hauteurs, et qu'il livre tous ses secrets à tes recherches infatigables.

— Je suis faible, ô Eternel, disait avec amour la pénitente. Mon esprit est plein de ténèbres, et mon cœur est ouvert aux désirs immodérés. Soutenez-moi, ô mon Dieu, car sans vous, j'ai succombé. Sans vous, je suis la plus infirme de vos créatures, que les vaines lueurs de ce monde séduisent et égarent sans fin. Délices de la terre, vous n'êtes rien auprès des délices du ciel; miséricordes du Seigneur, vous êtes pleines pour moi des véritables joies.

Dans ce moment, le sage ferma violemment son livre et le jeta loin de lui. Puis, ayant relevé les yeux, il m'aperçut. Je ne sais quel rapport magique venait de s'établir entre lui et moi.

— Jeune homme, me dit-il gravement, croyez-vous à la science?

Le céleste regard de la belle pécheresse s'abaissa en même temps sur le mien. Ce regard portait avec lui l'expression d'un regret amer et infini.

— Jeune homme, me dit-elle aussi d'une voix pénétrante, croyez-vous au plaisir?

— Oui, répondis-je sans hésiter.

Alors, il se fit autour de moi comme le bruit de deux voix qui parleraient ensemble; j'entendais à la fois les argumens du savant contre la science, et ceux de la voluptueuse contre la volupté. Vanité, dérision, folie, dégoût, misère, ces mots me venaient des deux côtés en même temps, et se heurtaient dans mon esprit étourdi.

Dès que le calme se rétablit un peu, je dis à Madeleine:

— A l'origine de ton premier amour, quand le nom du bien-aimé venait à se mêler à tes rêves de toutes les nuits, quand tes lèvres frémirent du premier baiser, et que tes pas légers te conduisirent au premier rendez-vous, épiant la nuit et le silence, croyais-tu au plaisir?

Et au docteur:

— Aux années studieuses de ta jeunesse, quand les sciences ouvrirent devant toi leurs perspectives infinies, quand tu apprenais chaque jour quelque chose de nouveau, et que les premiers mystères de la nature se dévoilaient tour à tour à ton active curiosité, croyais-tu à la science?

— Oui, répondirent-ils tous les deux.

J'étais déjà tout fier du succès de mon interrogatoire, et je m'apprêtais à le continuer, quand j'entendis un rire discordant qui coupa court à l'enquête commencée: c'était le savant qui se moquait de moi.

— Vous êtes jeune et ignorant, me dit-il, et vous croyez à tout, parce que vous ne connaissez rien. Vous êtes pourtant d'un siècle, où, si j'en crois ce que je vois du fond de mon cadre, on ne croit plus à rien parce qu'on connaît tout. Sans doute, tant que je n'ai rien su, la science m'a paru belle et grande; mais j'ai étudié la physique, l'histoire, la médecine, la théologie, les sciences occultes; j'ai pâli sur Aristote, Paracelse et saint Thomas; j'ai passé les nuits à interroger les astres qui brillent au firmament, et à fouiller le sein des cadavres que je ravissais aux tombeaux; j'ai perdu le sommeil et la faim à poursuivre pendant des années une pensée unique, toujours assis, toujours immobile, laissant croître ma barbe, mes ongles et mes cheveux; et après tant d'efforts, j'ai trouvé les cieux vides, la terre morte, et les hommes absurdes. Cela valait-il la peine de tant chercher?

Il parla sans doute quelque temps encore, mais je ne l'écoutais déjà plus. J'avais jeté un coup-d'œil sur Madeleine; elle pleurait. Des larmes limpides s'échappaient de ses yeux, roulaient doucement le long de ses joues et tombaient en rosée sur son sein: elle était ravissante ainsi.

— Hélas, disait-elle, je vois bien que vous vous perdrez comme moi. Rêves du cœur, illusions des sens, tout s'offre encore à vous sous ces apparences trompeuses qui m'ont tant séduite. Faites qu'il s'arrête, ô mon Dieu, quand il en est temps encore; épargnez-lui le fiel amer dont vous m'avez abreuvée; ne le poussez pas de votre main puissante sur la pente déjà si ra-

Digitized by Google

ide des désenchantemens. Voyez comme il se trompe, eigneur ; ayez pitié de cette fleur naïve de jeunesse ue tant de dégoûts vont bientôt flétrir; éclairez de vo- re lumière la voie décevante où s'engagent ses pas. Moi aussi, j'ai connu ce qu'on nomme l'ivresse du plai- ir ; mais la honte et le remords sont venus à leur tour: a honte qui abat, le remords qui déchire ; grâce, grâce pour lui, ô mon Dieu : il est encore trop jeune pour souffrir ainsi.

Il y eut alors un instant de silence, et ne voulant pas me tenir pour battu, je m'écriai :

— Aimer ! savoir ! bienfaits du ciel qui charment le court passage de l'homme dans la vie, mais dont l'a- bus flétrit le présent et empoisonne l'avenir ! Ah ! ne vous repentez pas, ô philosophe, d'avoir appris ; ne vous repentez pas, ô Madeleine, d'avoir aimé; ne blasphémez pas les plus doux biens qu'il nous soit donné de connaître; pleurez sur l'excès, pleurez, puisque vous avez éteint en vous l'instinct sacré qui nous en- traîne tous vers ces consolations de nos misères; mais laissez-nous au moins la foi qui nous soutient, l'espé- rance qui nous protége !

» Que l'étude doit être belle, docteur, dans votre sé- vère pays ! Le soir, quand le vent du nord siffle, quand la gelée hérisse les branches nues des arbres, j'aime- rais à m'asseoir comme vous dans un large fauteuil, près du foyer, et à prendre en main quelqu'un de ces grands livres que vous avez si souvent lus. Là, seul, dans le silence universel, j'aimerais à donner à mon esprit cette activité qu'il réclame, dès que le corps s'a- bandonne à un repos absolu ; je voudrais connaître suc- cessivement les révolutions de la terre, des cieux et des hommes.

» Tantôt je verrais s'élever devant moi, avec les mille détails de leur ordonnance, avec les mille débris de tous les âges qui servent à les former, ces ingénieux systèmes que la forte main des philosophes a cons- truits comme autant d'édifices sur le sable toujours mouvant de la pensée humaine; tantôt je me mêlerais aux intrigues de cour ou aux tempêtes des places pu- bliques ; je suivrais pas à pas ces hardis aventuriers qui sortent de la poussière pour commander les hom- mes ; je me confierais avec le conquérant aux hasards des batailles, ou je descendrais avec l'opprimé dans les ténèbres des conspirations vengeresses; tantôt enfin, je suivrai dans mes calculs le cours des astres ; je sonde- rai les mystères de la vie des animaux et de la germi- nation des plantes; j'essaierais de fixer l'âge des mon- tagnes et de deviner au fond de la terre les combinai- sons des métaux ; je demanderais aux corps inanimés les lois qui les gouvernent et les élémens dont ils sont composés.

» Mais combien l'amour doit être encore plus doux, ô Madeleine, sous votre ciel amollissant ! La nuit, quand tout sommeille autour d'elle, hors la lune qui blanchit et l'air qui murmure, la jeune fille se lève à l'heure du rendez-vous. Elle écoute, et la voix du bien aimé lui arrive parmi les émanations nocturnes des fleurs. O délicieux entretiens ! paroles entrecoupées ! confidences mystérieuses ! et vous, amoureuses lan- gueurs, qui laissez passer les heures dans l'oubli des heures ! transports enivrans, qui éclatez tout-à-coup comme des orages ! promesses, reproches, douces querelles, enchantemens ! Non, l'amour n'est pas un rêve et un crime ; charme de la jeunesse, il passe avec elle; mais ses courts momens parfument la vie entière de leur souvenir. Sans l'amour, tout en nous est dé- sert et aride ; mais quand cet astre bienfaisant se lève sur les solitudes du cœur, il y répand à flots la lumière et la joie. O nuits d'Orient et d'Italie, nuits tièdes et sereines du Midi, gardez vos séductions et vos délices; flots des mers, étoiles du ciel, fleurs de la terre, par- lez-nous sans cesse d'amour, de mollesse et de volupté !

» Vous-même, ô philosophe désabusé ! ô courtisane repentante, vous qui insultez à la science et à l'amour, vous aimez et vous méditez encore.

Qu'est-ce que ce livre que vous feuilletez, sage vieil- lard ? Pourquoi ces questions fatales qui vous pour- suivent toujours comme des spectres ? D'où vient cette vague espérance, cet audacieux orgueil que vous nour- rissez au fond de vous-même ? Et vous aussi, ô Ma- deleine, pourquoi ces ardentes prières et ces ravisse- mens vers le ciel ? Que cherchez-vous ainsi dans les douces nuits, à demi-nue comme autrefois, et comme autrefois palpitante d'un désir infini ? Le Dieu que vous évoquez n'a-t-il pas quelque chose de l'homme, n'est-il pas l'époux mystique de vos rêves, celui que vous pouvez aimer sans relâche et sans fin ? Hélas ! je le sais, la raison humaine ne peut pas expliquer tous les mystères, l'amour humain ne peut pas calmer tou- tes les douleurs ; mais jouissons ici-bas de nos joies bornées : l'infini n'appartient qu'à Dieu ! »

Toute cette éloquence ne me servit de rien, car le savant me répondit aussitôt avec un diabolique sou- rire :

— Vous êtes un enfant, mon ami : je vous avais cru d'abord plus grave. La science est vaine et illu- soire, c'est vrai, mais lui comparer l'amour, c'est trop fort : l'amour est l'erreur des femmes et des enfans ; la science est l'erreur des hommes.

J'avoue que cette dernière impertinence me fit per- dre patience tout-à-fait.

— Monsieur, lui dis-je en colère, ne seriez-vous pas par hasard le docteur Faust ?

— Que t'importe ?

— Il m'importe beaucoup, car si vous l'êtes, vous avez parfaitement compris ce qui vous restait à faire après tous vos mécomptes : vous vous êtes donné au diable, à ce qu'on dit.

— Non, l'histoire ment, le diable n'est qu'un mot. Je me serais volontiers donné à lui, quand ce n'eût été que pour le plaisir de le voir. Mais je l'ai en vain évo- qué ; il n'est pas venu. Les contes populaires sont des sottises, et j'en suis la preuve.

— C'est ce que nous allons voir, docteur : quand vous avez senti le néant de vos travaux et la vanité de vos espérances scientifiques, qu'avez-vous fait ?

— J'ai voulu vivre.

— C'est-à-dire que vous avez cherché les vins les plus chauds, les courtisanes les plus impudiques, les plaisirs les plus dévorans ! Pour vous étourdir sur vos misères, vous avez passé les nuits et les jours dans d'impures orgies, haletant sous les baisers lascifs, sous les lourdes vapeurs de l'ivresse et les émotions terri- bles du jeu. Hé bien, c'est ce que nous appelons se donner au diable, nous autres ignorans. Mais l'amour

Digitized by Google

a été pour vous sans charmes, parce que vous êtes venu à lui souillé de vos blasphèmes et tout flétri de votre doute universel. Vous avez cité Dieu et l'amour devant votre insolente raison; puis, vous avez nié Dieu, pour n'avoir pu le comprendre, et l'amour pour n'avoir pu le sentir.

» Voyez Madeleine, elle a péché, elle aussi; mais comme elle a aimé Dieu après les hommes, il lui a été pardonné. Elle ne rit pas comme vous, mais elle pleure; elle ne lève pas contre le ciel un front déjà sillonné, mais elle couvre de cendres froides ce corps qui a brûlé pour le plaisir; elle en est venue au repentir qui est une vertu, et vous au doute qui est un crime. Allez, mieux vaut cent fois l'amour qui s'humilie, que la science qui se révolte; car elle est sauvée, et vous êtes perdu. Oui, réjouissez-vous, femme pécheresse, le ciel va s'ouvrir pour vous recevoir; et vous, qui avez porté la main sur les saints mystères, hardi philosophe, retirez-vous : Dieu vous a maudit; Dieu, ce grand inconnu dont vous avez voulu vous faire l'égal, et à qu vos recherches impies n'ont pu arracher son voile éternel! »

J'en étais là de mon sermon, quand mes deux auditeurs disparurent, comme s'ils eussent pris à la lettre mes injonctions métaphoriques et exécuté sérieusement ce qui n'était pour moi qu'un mouvement oratoire. Heureusement pour le pauvre docteur, il n'en était pas tout-à-fait ainsi. Pendant mon extase, un acheteur avait conclu son marché, et au moment où je revins à moi, il sortait en emportant ma vision sous son bras. Je n'ai pas eu occasion depuis de revoir l docteur Faust et sainte Madeleine.

Léonce de LAVERGNE.

LE PÈSEMENT DES AMES

ET L'EFFICACE DU PSAUTIER DE LA VIERGE (1).

On trouve souvent sur les monumens religieux du XIII.e siècle une composition allégorique dont le sujet est *le pèsement des âmes*. — « Saint-Michel y est re- » présenté tenant une balance dont les bassins sont » remplis de corps humains; d'un côté, on voit un » ange, et de l'autre un démon qui fait des efforts pour » faire pencher vers lui l'un des bassins de la balance. » (Voy. *Cours d'Ant. mon.*, par M. de Caumont, 4.me part., p. 169.)

Dans le bas-relief dont *la Gironde* donne le dessin, ce sujet est subordonné à une pensée qui le domine, qui ne lui laisse que le sens vague de *jugement après la mort*, et cette pensée est celle de l'influence heureuse exercée sur ce jugement par les grâces et les indulgences accordées à *la confrérie du Psautier de la Vierge*.

Par ce mot, *Psautier*, il faut entendre un nombre d'*Ave Maria* égal à celui des psaumes de David (150).

Cette confrérie, dite aujourd'hui *du Rosaire*, est fort ancienne; elle fut confirmée ou approuvée en 1475 par Sixte IV. Le P. Tournon, auteur de la vie de Saint Dominique, en attribue l'invention à ce saint, mort en 1220; et Raymond de Capoue, dans la vie de Sainte-Catherine de Sienne, dit, en effet, que Saint-Dominique institua la dévotion du Psautier de la Vierge pour les frères de la *milice du Christ*. Un manuscrit rédigé par un des vicaires généraux de l'ordre des Frères prêcheurs, manuscrit antérieur de cinq ans à l'approbation donnée par Sixte IV, fait venir le psautier de la Vierge même : c'était apparemment une tradition reçue dans l'ordre des Dominicains.

Ce psautier ne fut dans le principe qu'une manière d'oraison recommandée aux personnes pieuses, comme moyen efficace pour contre-balancer au dernier jour le poids des mauvaises œuvres. Lorsque les généraux de l'ordre Saint-Dominique ou les frères prêcheurs transformerent cette *grande dévotion* du psautier en une confrérie à laquelle tous les laïques, hommes et femmes, riches et pauvres, savans et ignorans, furent appelés, il fallut alors une nouvelle approbation du Saint-Siége, et ce fut la cause des bulles de 1475 et 1479.

(1) Bas-relief gothique, en albâtre, tiré du cabinet de M. Jouannet, bibliothécaire de la ville de Bordeaux.

Digitized by Google

Le manuscrit dont je parle est le monument, l'acte même par lequel cette réforme eut lieu; il prend ainsi un caractère historique fait pour intéresser. Voici les premières lignes de ce manuscrit, qui probablement est inédit :

« Icy est le psaultier de grant dévotion de la glo» rieuse Vierge Marie, envoyé à Laon par dévots en » Jhesucrist, et honnêtes, les religieux de Val sainct » Pierre de l'ordre des Chartreux. Pour inciter tous » les cueurs ou service de Notre Seigneur Jhesus» crist et de la glorieuse Marie, vous envoyons aucune » bonne doctrine de grant dévotion que monstra piéça (1) » ung notable et solennel docteur, seige et de parfaite » vie nommé Maistre Alain de la Roche, etc. ».

Quelques auteurs ont attribué l'invention du psautier à cet Aailn dé la Roche; mais il est évident qu'il n'en fut que le rénovateur. On peut consulter du Cange aux mots *Psalterium* et *Rosarium*.

Ce manuscrit fait connaître les obligations pieuses que devaient remplir les membres de cette confrérie; et le bas-relief que l'on a sous les yeux rend sensibles les effets obtenus par l'accomplissement de ces devoirs. Ce bas-relief est donc un ouvrage dû à la considération dont jouissait la confrérie nouvelle, et ce qui le prouve, c'est qu'on ne peut l'expliquer que par le manuscrit. Dans les passages que je vais extraire de cet antique mandement, je copierai fidèlement le texte. Les monumens de notre vieux langage ont un caractère de simplicité et de candeur qu'on ne saurait trop respecter.

« Au temps que vivoit la glorieuse Marie en ce » monde, elle chargea ses dévotz amys que, par sin» gulière dévotion, ils deissent chacun jour cent cin» quante fois la salutation que l'ange luy apporta, en » souvenance des cent et cinquante prophéties que » avoient été dictes de son benist fils et en la remam» brance des cent et cinquante joyes qu'elle avoit » eues..... ainsi en l'honneur des cent et cinquante do» leurs que elle eut, etc..... (2) lesquels voulentiers » le firent et tellement s'accoustumurent, que quant » la glorieuse maire de Dieu fut trespassée de ce monde » et portée au Ciel, les devotz amys et amyes de la » Vierge en firent une dévote confrairie..... et ainsi » l'accoustumerent tout le tems de leur vie moult dé» votement.

» Or, advient souvent que par succession de tems » les bonnes coustumes vont depuis en perdicion, ceste » noble confrairie fut aucunement delaissée, tellement » que la Vierge Marie ne fut plus servie.

» Or, advint jadiz en aucuns pays une pestilence » que les gens mouroient par troupeaux, et les bêtes » parmy les lieux et bois, et aval (3) les champs, pour » ce que alors vivoit un sainct homme lequel habitait » en ces marches (4) là. Et souvent avoit révélation de » la Vierge Marie. Et icelluy de ce eust moult grand » compassion, et se meist souventes foys à prier Dieu » qu'il voulsist avoir pitié de son peuple; et finablement » la Vierge Marie se apparut à luy et luy dist que la » pestilence ne cesseroit poin si sa confrairie n'étoit rele» vée et mise en son cours. Et le sainct homme lui de» manda quelle estoit sa confrairie, et elle lui devisa..... » et le proudhomme le alla admonester au peuple..... » et par ainsi fut commencée et continuée la dicte con» frairie, et observée jusqu'autemps que regna Monsei» gneur sainct Dominique, qui toujours la publica (1) » et en orta le peuple, et plusieurs miracles en advin» rent, etc. ».

L'auteur donne ensuite le détail des grâces et indulgences accordées à cette confrérie; elles étaient fort grandes et différentes de celles spécifiées dans la dévotion du moderne Rosaire. Quant à la confrérie en elle-même, jamais institution ne fut fondée dans des vues plus charitables et plus libérales. Elle se composait de confrères et de consœurs dont les noms et surnoms étaient inscrits dans un livre, « car autrement, » dit la Vierge, ce ne seroit pas confrairie, et c'est si» gne qu'ilz seront escriptz au livre de vie. ».

Indépendamment du bénéfice spirituel que chacun retirait de ses bonnes œuvres, il lui revenait encore une part sur la masse totale des bonnes œuvres de tous les confreres ou consœurs, « et elle luy dist que toutes » personnes qui voudroient estre en sa confrairie, » mectroient tous leurs biens spirituels en commun, » sans rien retenir, c'est-à-dire que tout ce qu'ilz feront » de bien ou penseront faire ou dire, il fault qu'ils vueil» lent que ce soit autant à leurs fraires et seurs spiri» tuaulx comme à eux mesmes ». C'était une véritable société d'assurance mutuelle contre les efforts que fait le diable pour faire pencher de son côté l'un des bassins de la balance.

Le manuscrit auquel j'emprunte ces détails est authentique. Sa date et le nom de son auteur ne peuvent faire naître aucun doute. Il est resté trois-cent soixante-quatre ans dans les archives et débris d'archives des Frères prêcheurs d'Agen; je l'ai reçu tel que copie en fut adressée *à tous les curés et gens d'église* d'alors, *par le licencié en la sainte théologie, vicaire général de toute la congrégation de Provence, de Hollande, indigne, de l'ordre des Fraires prescheurs, fraire Jehan de Lacourt* (2).

Dans les instructions données au proudhomme, Marie recommande d'intercaller un *Pater noster* entre chaque dizaine d'*Ave Maria*, « et ainsi, dit-elle, vous aurés » salué au bout de l'an toutes les playes de mon pré» cieux enfant ».

De cette observation, il appert, ce me semble, que dans les rosaires de l'ancienne confrérie, ces *Pater* n'étaient pas indiqués par un grain séparé. J'aurais joint au dessin du bas-relief le dessin d'un de ces rosaires, si j'avais cru qu'il pût intéresser. Le hasard fit découvrir cet antique chapelet dans les fondemens des anciens bains du Mont-dore; il fait maintenant partie des curiosités et antiquités recueillies dans le même lieu par

(1) Jadis, il y a long-temps.
(2) Ceci explique l'origine des *mystères joyeux*, des *mystères douloureux* et des *mystères glorieux* du Rosaire moderne.
(3) Sur le sol, au milieu des champs. *Ad vallem.*
(4) Confins, pays, contrées.

(1) Répandit, rendit commune.
(2) L'ordre Saint-Dominique était divisé en quarante-cinq provinces dont onze en Asie, et en douze congrégations, gouvernées par des vicaires généraux.

Digitized by Google

l'excellent et savant docteur M. Bertrand. Ce rosaire n'a que trente grains; ils sont en ivoire et tous de la même grosseur un seul excepté. Le psautier de la Vierge pouvait, comme le rosaire moderne, être dit partout et dans tout le courant de la journée; il est probable qu'habituellement les frères et sœurs disaient trente *Ave Maria* à leur lever, trente dans la matinée, trente au milieu de la journée, trente dans l'après-dînée et trente le soir.

A la suite des instructions, la circulaire du vicaire-général se divise en plusieurs chapitres, où se trouvent quelques faits historiques miraculeusement terminés par la seule efficace du psautier. Le fait rapporté dans le 9.e chapitre explique parfaitement le sujet de notre bas-relief, et le voici :

« Autre exemple d'une jeune fille, laquelle faisoit » plusieurs maulx et estoit à l'exure habandonnée. Si » advint qu'elle se feist escripre en la dicte confrairie » du psaultier pour faire ainsi que les autres, et dist » légierement troys ou quatre fois le psaultier. Or, » advint en elle une vision qu'elle pensa estre morte » et avoit la Vierge Marie en ung cousté, et les déa- » bles de l'autre, qui estoient bien troys cens, et por- » toient ung livre où tous les péchiés de celle pouvre » fille estoient escripts tant que c'estoit horrible chose » à les veoir. Quant la pouvre fille regarda ses pé- » chiés, si crya, helas! helas! je suis dampnée et » perdue!

» Et ainsi qu'elle estoit en si grant paour, dist la » Vierge Marie, je vueil scavoir si mes psaultiers qu'elle » à dit, poyseront autant ou livre que ces péchiés. A » ces mots furent apportés seulement troys ou quatre » psaultiers que celle fille avoit dit, et furent poysés » à l'encontre de ce grand livre, lesquels poysèrent plus » que le dict livre. Adoncques les déables s'en déman- » tirent; hideusement criant, celle Dame nous destruit » chacun jour (1).

» La Vierge Marie donna à ceste fille *cinq roses*, » desquelles par son commandement elle ploura tous » ses péchiés (2).

» Et luy dist la Vierge Marie que elle feist désor- » mais tant de bien ou monde que par ses biens icelluy dit » livre en fust tout rempli. Et ainsi s'éveilla la pouvre » fille après telle vision, admanda sa vie, et servit la » Vierge Marie en disant le psaultier et en faisant grant » pénitence, etc. ».

(1) Cette manière de s'exprimer mise dans la bouche des démons, était vulgaire à l'époque du manuscrit (1470). On la trouve souvent employée dans les mystères de Jehan-Michel, joués seize ans plus tard, en 1486.

— » Nous en serons destruits en fin,
— » Il viendra notre enfer destruyre.
— » Tant de pécheurs convertira
— » Que tout notre enfer destruyra, etc. ».

(2) Il faut remarquer ce nombre de *cinq Rosaires*, pour dire ou réciter *cent cinquante Ave Maria*. Ce qui prouve qu'en effet, comme je l'ai dit, les rosaires n'avaient que trente grains, et que par conséquent un psautier valait cinq rosaires; de là le nombre cinq dans les mystères du rosaire moderne. Il y a cinq mystères glorieux, cinq mystères douloureux et cinq mystères joyeux.

Les circonstances de ce récit me paraissent ne laisser aucun doute sur l'objet du bas-relief et sur le sens de sa composition allégorique. Je n'ajouterai plus que quelques mots, afin de faire connaître les principaux personnages mis en scène par le sculpteur Aquitain.

Marie, reine des anges et de tous les saints, est ici couronnée Reine des confrères du saint Rosaire, *Regina sacratissimi Rosarii* (litanies de la V. M., dans la dévotion du Rosaire, p. 147); les fleurons de sa couronne sont formés de rosaires.

L'ange qui est auprès d'elle n'est point l'archange saint Michel, dont l'allure serait plus guerrière, mais l'ange Gabriel, parce que c'est l'ange Gabriel qui prononça les premières paroles de la salutation angélique, principe du psautier; c'est lui que les instructions du rosaire recommandent d'honorer, et c'est lui que Marie qualifie ainsi :

Gabriel *ma garde féable* (fidèle), dans les mystères joués en 1486.

La petite croix placée sur la toque de Gabriel, rappelle une ordonnance de Charles VII, en 1447. Elle forçait tout le monde à avoir une croix sur son chaperon. Cette croix est donc un indice précieux qui sert à fixer, à peu près, l'âge du bas-relief. Quant au volume déroulé que le même ange tient de la main droite, c'est le livre de vie, où se trouvent, en duplicata, les noms des membres inscrits sur celui de la confrérie.

L'esprit malin qui s'est blotti si plaisamment dans un des sachets ou bassins en cuir de la balance, est Sathan, véritable missionnaire et frère prêcheur des enfers, le plus fin, le plus rusé, le plus actif et le plus souffre-douleur des anges déchus. Malgré les nombreux services qu'il rend journellement au noir empire, dans les cas de non-réussite, Lucifer le ménage peu. Sathan a beau crier *j'en appelle*,

« *J'appelle de tout le couvent* »,
Son appel rien ne luy vault (1).

Le second diable est Bérith, le compère habituel, le compagnon de Sathan, et le coopérateur ordinaire de ses inventions pour embaucher le pauvre monde et tenir au complet le domaine infernal.

Les âmes dont ils ont si grand intérêt à s'emparer, ont déposé aux pieds de la Vierge un énorme sac rempli de psautiers pour toute une famille. Si ce sac contient de l'argent, ce que je ne crois pas; car la confrérie ne prend pas d'argent, il désigne un legs pieux.

(1) « Pourquoy me faiz tu tormenter
» Mauldit esprit abhominable?
» Je fais mon devoir de tempter,
» Pourquoy me faiz tu tormenter?
» Où est cil qui se peut vanter
» Que devant toy, et *en ta table* (dans tes domaines)
» Face plus d'ames présenter?
» Pourquoy me faiz tu tormenter
» Mauldit esprit abhominable?

Imprécation de Sathan, Myst. de J. Michel.

Digitized by Google

Le Pèsement des âmes.

Pour revenir à Sathan, on voit que, malgré les effort de son camarade, son expédition ne sera pas heureuse.

GABRIEL.

Ceste ame vouldray transporter
Où lieu de gloire enluminé,
Ou le douz Jesus à mené
Ses amys pour les conforter.

SATHAN.

Et cestes-cy vouldray porter
Ou lieu de dépit obstiné,
Où le diable est déterminé
Les méchants dampnés tourmenter.

Mais la victoire appartient au psaultier de la Vierge, et son poids fait pencher du côté de la mère de Dieu le bassin de la balance. La représentation d'une sembla-

Digitized by Google

ble desconvenue amusait les membres de la dévote confrérie, qui, sachant ce qu'il en coûtait aux deux émissaires de Lucifer, lorsqu'ils revenaient les mains vides, pensaient à la réception qui serait faite un jour à ces pauvres diables, à cause d'eux. C'était le cas de répéter, en riant, quelque tirade de la grand dyablerie, ou des vers semblables à ceux des mystères.

LUCIFER.

J'aperçoy Sathan et Berith
Qui reviennent moult empeschés.

ASTAROTH.

Si vous voulés qu'ils soient torchés,
Vecy les instrumens tous prets.

LUCIFER.

Sathan, tiengs ung peu contenance,
Et compte tes faiz par manière.

BELZEBUTH.

Fay, fay hardiment bonne chiere, (tiens-toi bien)
Car nous sommes plus d'un millier
De diables pour bien t'estriller,
Si n'y a rapine ou conqueste.

LACOUR.

(*Gironde.*)

LA PERLE BASQUAISE.

Deux jeunes Basques se rencontrèrent, le jour de l'Ascension 163...., aux quatre angles d'un carrefour, au milieu duquel était planté une vieille croix. Ils s'agenouillèrent presque en même temps pour faire leur prière, et ôtèrent respectueusement leurs berrets rouges. Appuyés sur leurs arquebuses, ils s'observèrent long-temps, et l'un attendait avec impatience que l'autre continuât sa route.

— A la grâce de Dieu! dit enfin le plus jeune, et il se dirigea vers un sentier que le torrent avait creusé en *zigzag* sur la montagne.

A peine avait-il dépassé le carrefour qu'il se trouva face à face avec l'autre Basque, qui lui dit, en lui barrant le passage :

— Où vas-tu, jeune homme?

— Que t'importe ?

— Je veux le savoir.

— Et toi ?

— Au prieuré de Cayac.

— Et moi aussi.

— Ton nom ?

— Uradi.... Et le tien ?

— Juanto.

— L'heureux fiancé de la belle Annunciada ?

— Oui.

— Dans ce cas, frère, nous pouvons nous toucher la main; car je pense que tu vas grossir le nombre des soldats de l'intrépide Simon ?

— Tu as deviné, frère.

— Nous n'avons pas un instant à perdre : on m'a dit hier, dans une auberge de Bayonne, que le duc d'Epernon doit commencer demain le siége de l'hospice de Cayac, et je suis persuadé que tu te battras en désespéré. Tu sais probablement que le chasseur d'ours Carricabara demande depuis long-temps la main de la fille de Simon.

— Je l'ignorais. L'Annunciada n'a jamais aimé ce brigand.

— Qui peut se vanter de connaître les secrets d'une jeune fille, répondit Uradi, qui franchissait en ce moment un large ruisseau gonflé par un orage de la veille.

Le jeune basque s'assit sur une pierre, et regarda, pendant quelques instans, sans proférer une parole, le malheureux Juanto qui, les bras croisés sur sa poitrine, baissait la tête pour cacher ses larmes.

— Juanto, tu pleures, lui dit Uradi.

— De rage et de jalousie. Tu ne sais donc pas combien il est pénible de soupçonner seulement que la femme qu'on aime, qui a reçu des sermens, qui en a fait à son tour, appartiendra peut-être à un autre !

— Folie de jeune homme, répondit Uradi : nous nous occuperons plus tard de ton mariage, et je ne crois pas que le chasseur d'ours soit pour toi un rival bien redoutable.

— Un poignard à la main, non : j'en défierais quatre comme lui; mais il est riche, et je sais que le père Simon compte beaucoup sur les charmes de l'Annunciada pour réparer sa fortune.

— Silence, dit Uradi, j'entends plusieurs voix dans le fond de ce ravin.

En effet, au même instant des Basques parurent à

Digitized by Google

l'extrémité du chemin ; Uradi les reconnut tous : c'étaient Barbine, vieux marin, qui avait fait plusieurs voyages au banc de Terre-Neuve ; Mandozo, jeune berger, dont les chansons étaient populaires dans une partie du pays basque ; Fiterre, le plus habile pêcheur de la côte de Bayonne ; Haran, dont le père avait long-temps servi dans les armées d'Henri IV, lorsqu'il n'était que roi de Navarre ; Alcas, chasseur d'ours, et l'ennemi juré de Carricabara, son rival.

Uradi salua ses amis, et quelques instans après, la petite troupe s'arrêta dans une auberge de Gradignan. Elle y trouva de joyeux camarades qui allaient aussi prêter main-forte à Simon, dont l'autorité avait été reconnue par les insurgés de cette partie du pays basque.

Le soleil était sur le point de disparaître derrière l'horizon, lorsqu'ils arrivèrent à Cayac. Ce vieux monument était primitivement un hôpital ouvert aux pauvres des paroisses voisines ; à droite, était l'hospice ; à gauche, l'église ; le tout existait encore à la fin du treizième siècle. Plus tard, cette église devint un prieuré, et le prieur, oubliant les pauvres, ne songea plus qu'aux revenus. Alors, l'hospice abandonné tomba en ruines ; mais l'église subsista plus long-temps ; et sous le règne de Louis XIII, une troupe de paysans déterminés y soutint vaillamment un siége contre le duc d'Epernon. Ils avaient, pour chef, un riche fermier, nommé Simon, dont l'influence était grande dans la contrée. Sa fille unique, la belle Annunciada, si belle, que les jeunes gens l'avaient surnommée la *Perle Basquaise*, comptait de nombreux soupirans : riches et pauvres, jeunes et vieux, tous les garçons qui avaient le bonheur de la voir seulement une fois, étaient épris de l'amour le plus violent, et comme Pénéloppe, l'Annunciada avait beaucoup de peine à congédier ces amoureux importuns. Le riche Juanto, et le beau Caricabara, restèrent seuls sur les rangs, et lorsque les troupes du duc d'Epernon assiégèrent le prieuré de Cayac, la Perle Basquaise n'avait pas encore fixé son choix d'une manière bien déterminée. Juanto était fort riche et avait fait une brillante fortune en allant deux fois au banc de Terre-Neuve, avec un capitaine du Vieux-Boucaut. Carricabara ne possédait qu'une petite ferme, qui suffisait à peine aux besoins de son frère, de sa mère et d'une sœur ; mais il passait, à juste titre, pour le plus beau garçon du pays ; et de Bayonne, à la ville royale de Pau, il n'y avait pas une jolie fille qui n'enviât le bonheur de danser avec lui. Le vieux Simon voyait avec déplaisir ses assiduités auprès l'Annunciada, qui ne faisait pas mystère de sa tendre inclination pour le pauvre chasseur d'ours.

Pendant que les jeunes Basques, dont nous avons déjà parlé, se dirigeaient vers l'église de Cayac, le vieux Simon, assis sur une pierre tumulaire, dans le cloître de l'ancien prieuré, aperçut sa fille qui rentrait après une absence de quelques heures.

— D'où viens-tu, lui dit-il, d'une voix brusque.

— De cueillir des fleurs, répondit l'Annunciada.

— Le joli bouquet ; qui te l'a donné ?

— J'ai cueilli moi-même ces fleurs, mon père.

— Tu me trompes, ma fille : en voici trois qu'on ne trouve que sur les montagnes les plus élevées.

— Je vous dis, mon père...

— Le chasseur d'ours t'a donné ce bouquet, dit le vieux Simon. Si j'avais pu deviner qu'il viendrait aujourd'hui rôder autour de l'hospice de Cayac, je l'aurais tué comme un izard. Annunciada, tu as oublié bien vite les conseils, ou plutôt les ordres de ton père. Ne t'ai-je pas défendu expressément de revoir ce misérable Carricabara.

— Mon père, je l'aime, parce qu'il est pauvre, et je ne consentirai jamais à épouser Juanto, parce qu'il est riche et orgueilleux.

Le vieux Simon, cédant à un violent transport de colère, tira subitement la lance de son poignard de la gaîne, et la dirigea vers la poitrine d'Annunciada. La jeune fille regarda son père sans sourciller, et attendait avec calme le coup mortel.

— Tu n'as pas eu peur, s'écria le vieux Simon.

— Et pourquoi ? répondit froidement Annunciada.

— Si je vengeais l'autorité paternelle, en plongeant ce poignard dans ton cœur ?

— On dirait demain, dans tout le pays basque, le vieux Simon a assassiné sa fille, parce qu'elle refusait d'épouser un jeune homme qu'elle n'aimait pas. Mon sang crierait bien haut contre vous, mon père, et vous seriez maudit.

— Tu as raison, ma fille, répondit le vieux Simon, dont les yeux se mouillèrent de quelques larmes : je me suis conduit en insensé ; je te jure que je ne te dirai plus d'épouser Juanto ; mais tu n'appartiendras jamais à Carricabara.

— Vous le haïssez donc toujours, mon père !

— Je le méprise.... infidèle à son pays, infidèle à ses amis, il s'est donné corps et âme au duc d'Epernon : c'est lui qui guide, dans les défilés des montagnes, les soldats qui nous assiégeront demain.

— Je suis bien malheureuse ! s'écria l'Annunciada, qui s'éloigna de son père pour aller prier aux pieds d'une statue de la Vierge, qu'on voit encore comme une ombre, sous l'arcade isolée du cloître de Cayac.

Ibar, le fidèle lieutenant de Simon, vint l'avertir, presque au même instant, que les sept jeunes Basques demandaient à entrer dans l'hospice.

— Les connais-tu ? lui dit Simon.

— Non, répondit Ibar ; mais je crois avoir reconnu parmi eux le riche Juanto, le fiancé de ta fille.

— Tu peux ouvrir la grande porte ; le fidèle Juanto nous amène des amis, des frères, qui combattront avec nous.

Le vieux Simon attendit près de la petite porte de l'église, d'où il pouvait voir les moindres mouvemens de sa fille, agenouillée devant la statue de la Vierge.

— Soyez les bien-venus, mes frères, s'écria-t-il aussitôt qu'il aperçut Juanto et ses compagnons ; je commençais à désespérer, ne vous voyant pas arriver.

— Nous avons été arrêtés en route par la bande de Carricabara, dit Juanto.

— Le traître ! répondit le vieux Simon.

— Le combat n'a pas duré long-temps, et nous avons mis en fuite la bande ; le chef est blessé.

— A mort ?

— Non, s'écria Alcas ; il a la peau dure comme le cuir d'un ours ; on dit même qu'il a fait pacte avec le diable, et que les balles glissent sur son corps comme sur une cuirasse d'acier.

Digitized by Google

— Nous verrons bientôt si les charmes de l'enfer peuvent aussi le garantir de la lame du poignard, dit Juanto.

— Frères, s'écria Simon, vous êtes fatigués.

— Et affamés comme les morues du banc de Terre-Neuve, dit brusquement le vieux pêcheur Barbine.

— Venez souper, mes amis; puis vous dormirez tranquillement jusqu'à demain; je vous conseille de profiter de cette nuit, car le duc d'Epernon commencera le siège au lever du soleil.

Le repas fut très frugal : quelques outres, pleines de vin d'Espagne, rendirent aux convives leur première énergie. Le vieux Simon donna le signal, et chacun chercha un asile pour la nuit, sous les arceaux à demi-ruinés de l'ancien hospice de Cayac. Le chef des insurgés était trop agité pour se livrer aux douleurs du sommeil. Il se promena long-temps seul sur le parapet extérieur; et, au moindre bruit, il s'arrêtait pour s'assurer si le duc d'Epernon arrivait avec ses troupes. Vers minuit, il aperçut un fantôme blanc qui fuyait rapidement sous les arceaux du cloître; arrivé à la petite porte, le fantôme l'ouvrit, et sortit après l'a voir refermée.

— Un déserteur ! s'écria le vieux Simon, je saurai bien l'arrêter avant qu'il ait rejoint nos ennemis.

Il prit son arquebuse, et suivit long-temps de l'œil le fantôme qui disparaissait souvent dans un sentier tortueux.

— Je ne sais pourquoi ma main tremble, se dit-il, après quelques instans d'hésitation. Quelle faiblesse! quelle folie ! faisons feu.

Et une forte détonnation éveilla en sursaut tous les paysans qui dormaient dans l'hospice de Cayac; ils furent bientôt sur pied. Alcas arriva le premier à l'endroit où Simon se tenait immobile et appuyé sur son arquebuse.

— Qu'y a-t-il, père Simon ? Avez-vous vu quelque hibou dans l'air, quelque ours dans les fossés ?

— Non, je crois avoir tué un déserteur.

— Un déserteur ! répondit Alcas; nous connaîtrons bientôt le nom du coupable. Voici nos compagnons qui arrivent.

Le vieux Simon fit l'inspection de sa petite troupe, et pas un soldat ne manqua à l'appel.

— Je n'y comprends rien, dit le chef; cependant j'étais bien éveillé : j'ai vu un fantôme blanc qui sortait par la petite porte, et j'ai fait feu lorsqu'il arrivait au détour du sentier.

— Voulez-vous que nous nous mettions à sa poursuite, dit Uradi.

— Partez au nombre de quatre : vous, Uradi, Juanto, Fiterre et Barbine.

Les quatre éclaireurs cherchèrent long-temps : Juanto aperçut enfin le fantôme blanc étendu sous un arbre au bord du sentier.

— Voici le traître, s'écria-t-il.... L'arquebuse du vieux Simon a fait prompte justice.

— Je suis d'avis que nous transportions le cadavre à l'hospice, dit Barbine.

— Le déserteur n'est pas mort, ajouta le chasseur d'ours : il a fait un mouvement.

Alcas, dont la force était herculéenne, prit le blessé sur ses larges épaules, et se dirigea vers l'hospice, suivi de ses trois amis.

Le vieux Simon les attendait avec impatience : aussitôt qu'il reconnut la voix du chasseur d'ours, il s'avança rapidement.

— Avez-vous trouvé le déserteur ? s'écria-t-il.

— Presque mort, père Simon. Par le saint nom de Notre-Dame-de-Bétharram, votre arquebuse est aussi dangereuse que le tonnerre du Dieu vivant, répondit Alcas.

Le vieux Simon entra le premier dans une vaste salle, à l'extrémité gauche de l'ancien cloître, seul débris bien conservé de l'hospice de Cayac. Il alluma une torche de résine, et s'approcha du lit sur lequel le chasseur d'ours avait déposé son fardeau. Il souleva la toile blanche qui couvrait le visage de la victime. Un cri terrible sortit de sa poitrine, et il tomba à la renverse: le chef des insurgés avait reconnu sa fille.

Haran, Barbine, Mazondo et Fiterre, emportèrent le vieux Simon hors de la salle; Uradi et Juanto restèrent seuls près de l'Annunciada.

La jeune fille resta long-temps immobile avant de recouvrer l'usage de ses sens. Elle entr'ouvrit enfin les yeux, et sa bouche murmura le nom de Carricabara. Le malheureux Juanto ne l'entendit pas; et Uradi, pour épargner à son ami le supplice d'un aveu imprudent, lui dit d'aller éveiller Ferdinand de Matardone, abbé de Cayac. Juanto était à peine sorti, lorsque l'Annunciada sortit de son assoupissement léthargique :

— Où suis-je, dit-elle avec frayeur.

— En lieu de sûreté, répondit Uradi.

— Je ne vous connais pas.

— Ne craignez rien, vous reverrez bientôt vos amis.

— Et Carricabara ?

— Il est sorti.

— Où suis-je donc ?

— Dans la grande salle de l'hospice de Cayac.

— Grand Dieu, c'est fait de moi, dit l'Annunciada, qui trembla de tous ses membres.

Au même instant, ses yeux se refermèrent, son corps redevint immobile, et son visage pâle comme s'il eût été flétri par le doigt de la mort.

Juanto, et Ferdinand de Matardone arrivèrent bientôt : ils trouvèrent Uradi agenouillé près de l'Annunciada.

— Ma bien-aimée est donc morte ! s'écria Juanto.

— Non, répondit Uradi.

— L'évanouissement n'est pas dangereux, ajouta le prieur. Il débarrassa la jeune fille d'un linceul dont elle s'était enveloppée, et on vit alors une large blessure qu'elle avait reçue au bras gauche. La balle avait déchirée les chairs, et le sang coulait abondamment. Ferdinand de Matardone, qui, dans sa jeunesse, avait étudié la médecine à Montpellier, examina la blessure, et déclara qu'il n'y avait aucun danger, que le bras n'était pas fracturé. Il opéra cette cure avec tant de promptitude et de bonheur, que l'Annunciada revint à elle, et se sentit assez de force pour se tenir sur son séant.

— Ma fille, lui dit le prieur, d'un ton moitié sévère, moitié ironique, ceci vous apprendra à ne pas sortir la nuit déguisée en fantôme blanc. Dans quel but vous êtes-vous éloignée de cet hospice ? Alliez-vous au sabbat qui se tient dans la place d'Ascain, sur la mon-

Digitized by Google

tagne de la Rune, dans la chapelle du Saint-Esprit, au château de Sanpé, à Biarrits, à Bordegaina ?

— Vous croyez donc aux sorciers, M. le prieur, dit Uradi, qui voulait détourner la conversation, et donner le temps à l'Annunciada de recouvrer toute sa raison.

— M. de Lancre, dans son tableau de l'*Inconstance des mauvais Anges et Démons*(1), dit que les malins esprits ayant été chassés du Japon et des Indes, se sont jetés dans les montagnes du Labourt. Plusieurs Anglais, Ecossais, et autres voyageurs, venant quérir des vins à Bordeaux, ont assuré avoir vu ces grandes troupes de démons, en forme d'hommes épouvantables, passer en France. Je sais aussi que Jeannette de Sibourre, que le diable menait au sabbat en plein jour, ayant veillé dans l'église, la nuit du samedi au dimanche, le jour venu, s'en alla dormir chez elle, et le diable la délaissa.

— L'Annunciada n'est ni sorcière, ni fille de magicien, dit Uradi.

— Je le crois, répondit le prieur.

La jeune fille se leva avec précipitation, les yeux hagards, les cheveux en désordre, et portant sur son visage les traits apparens des douloureuses impressions qu'elle venait d'éprouver.

— Mon père ! mon père ! s'écria-t-elle d'une voix déchirante.

— Il viendra bientôt, répondit le prieur.

— Je veux le voir ! je veux me jeter à ses pieds, et implorer humblement mon pardon.

Le vieux Simon, qui était aussi revenu de son long évanouissement, entrait au même instant dans la salle.

— Mon père ! mon père ! s'écria l'Annunciada, pitié pour votre fille ! grâce, mon père !

Le cœur du vieux Simon ne put résister aux larmes de sa fille bien-aimée : il ouvrit ses bras, et l'Annunciada serra, à plusieurs reprises, le vieillard contre son sein.

— Tu me pardonnes, lui dit-elle, en essuyant ses larmes avec les longues tresses de ses cheveux noirs comme l'aile du corbeau.

— Qui ne serait pas ému, s'écria le vieux Simon.... Mon Dieu, je vous rends grâces ! ma fille ne mourra pas; qu'en dites-vous, M. le prieur ?

— La blessure n'est pas dangereuse, répondit M. de Matardone.

Le vieux Simon fit signe à ses amis de se retirer, et resta dans la salle avec sa fille et le prieur. L'Annunciada éprouvait encore quelques craintes : elle s'attendait à un pénible interrogatoire. En effet, son père s'efforçant de donner de douces inflexions à sa voix, ordinairement rude et menaçante, lui dit à demi-voix :

— Ma fille, pourquoi est-tu sortie à minuit sans m'avertir ?

— Mon père, je n'ai pas osé.

— Tu voulais donc commettre un grand crime ?

— Vous n'avez pas donc deviné la cause et le motif de ma sortie ?

— Tu allais peut-être vendre nos secrets au duc d'Epernon.

— Ce que vous dites est infâme, mon père. Vous savez pourtant que je suis incapable de trahir qui que ce soit.... L'Annunciada aurait voulu vendre son père, ses parens, ses amis ! Vous êtes injuste en ce moment ! vous êtes bien cruel, et vous ne doutez pas de mon innocence.

— Pourquoi donc avoir recours au mystère et au déguisement ?

— Je vais vous le dire, mon père : vous vous souvenez que vous me proposâtes, il y a environ six mois, d'épouser le riche Juanto. Vous m'accordâtes huit jours pour prendre une détermination. Je vous répondis, avec toute la sincérité de mon âme, que je ne consentirais jamais à être la compagne de Juanto, parce que j'aimais le pauvre Carricabara. Ma résolution vous déplut; mais je me rappelai que ma mère en mourant me recommanda de ne jamais unir ma destinée à celle d'un homme que je n'aimerais pas : j'ai suivi ses derniers conseils, et vous même avez approuvé ma conduite. J'ai appris hier seulement que le duc d'Epernon est en marche pour venir assiéger l'hospice de Cayac, notre dernier asile, je savais depuis long-temps que l'intrépide Carricabara sert sous les drapeaux de monseigneur. J'étais sortie pour le voir, pour l'exhorter à abandonner les soldats du roi, et à faire cause commune avec ses compatriotes, avec ses amis. Je n'ai pas besoin de vous dire qui m'a empêchée de lui parler et de le voir.

— Mes fidèles compagnons, s'écria le vieux Simon, ému jusqu'aux larmes, vous voyez en moi le plus malheureux des pères. Mes mains coupables ont fait couler le sang de ma fille. Pauvre Annunciada ! tu me pardonnes, n'est-ce pas ! au nom de ta mère qui t'aimait tant, et qui était belle comme toi !

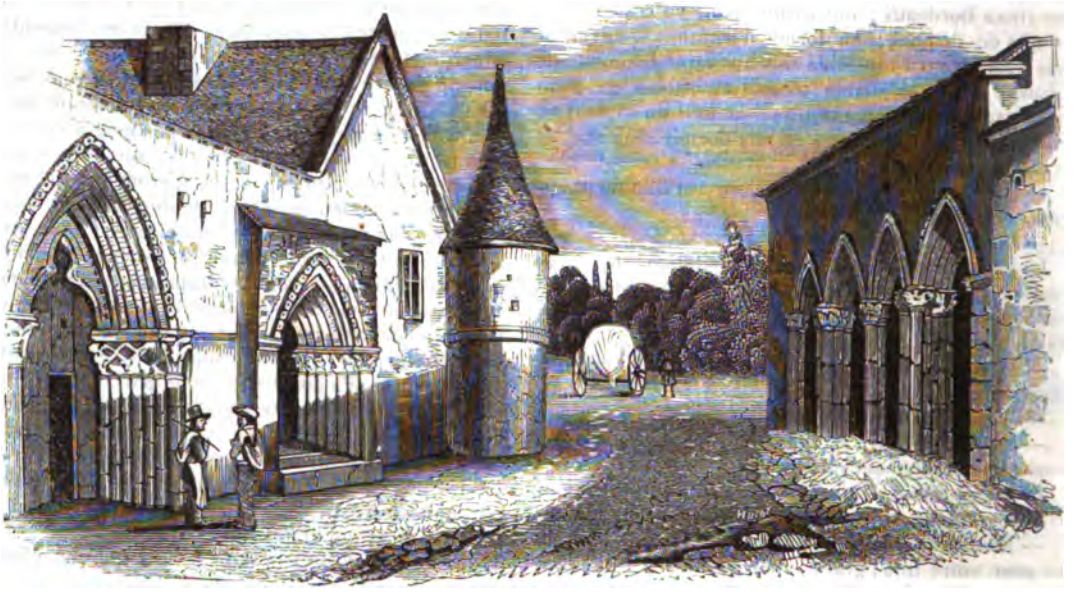
L'Annunciada se jeta dans les bras de son père, et les nombreux spectateurs de cette scène pleurèrent tous d'attendrissement. Juanto surtout donna un libre cours à sa douleur; il avait entendu l'aveu de la jeune fille, il savait, à ne pas en douter, qu'il devait renoncer à sa main et la céder à son rival Carricabara : cette dernière pensée alluma dans son cœur le feu de la jalousie et de la haine, et il promit, avec serment, d'aller poignarder le chasseur d'ours au milieu du camp du duc d'Epernon.

Cependant le chant du coq avait déjà trois fois annoncé le jour, et les premiers rayons du soleil couronnaient les sommets neigeux des Pyrénées d'un diadème de lumière, lorsque le vieux Simon et ses compagnons sortirent de la salle du conseil. La sentinelle vint les avertir que les troupes du duc d'Epernon n'étaient plus qu'à une petite distance. Juanto, Uradi et Barbine reçurent ordre d'observer leurs mouvemens, et le vieux Simon, suivi d'Alcas et d'Aaran, visita tous les postes. Le duc laissa quelques heures de repos à ses soldats, et la première attaque ne commença qu'à cinq heures du soir : ce combat ne fut ni long, ni décisif; assiégés et assiégeans n'eurent à déplorer la perte d'aucun des leurs. Le fougueux Carricabara se fit remarquer par son audace et son intrépidité; plusieurs fois il s'approcha des murailles jusqu'à moitié portée du mousquet; il agitait une écharpe rouge et criait à chaque instant :

— Si vous voyez l'Annunciada, la Perle Basquaise, dites-lui que le chasseur d'ours est venu pour la déli-

(1) M. de Lancre écrivait au commencement du dix-septième siècle.

Digitized by Google



Hôpital et prieuré de Cayac.

vrer de la tyrannie paternelle : si vous voyez Juanto, le riche usurier d'Oloron, dites-lui que Guillaume Carricabara, l'attend au bord du Gave, pour se battre au mousquet ou au poignard.

— Lorsque la cloche de Cayac aura sonné l'*Angelus*, je sortirai pour répondre à ton insolent défi, répondit Juanto.

La nuit survint rapidement dévancée par un nuage qui couvrit en un instant les montagnes et les vallées. Juanto demanda au vieux Simon la permission de sortir de l'hospice, sous prétexte d'espionner les ennemis; le chef des insurgés refusa d'abord parce qu'il craignait de perdre le plus intrépide de ses soldats.

— Père Simon, lui dit Barbine, vous pourrez dormir tranquille; Juanto connaît si bien les lieux, que les pillards du duc d'Epernon seront bien fins s'ils parviennent à le surprendre.

— Vous le voulez, répondit Simon..... eh bien qu'il sorte, et que Notre-Dame-de-Bétharram le protége.

Juanto prit sa vieille arquebuse, son long poignard, se couvrit de la tête aux pieds d'une cape brune, et sortit par la petite porte. L'*Angelus* sonnait lorsqu'il s'arrêta au bord du Gave; il ne trouva pas Carricabara, son rival, qui arriva une demi-heure après lui.

— Je t'attendais avec impatience, lui dit-il aussitôt qu'il l'aperçut : je commençais à croire que tu avais peur...

— Moi peur! répliqua le chasseur d'ours d'une voix caverneuse et menaçante... avant de commencer le combat, je te demanderai si tu as fait ta prière, si tu as demandé au bon Dieu le pardon de tes péchés?

— Que t'importe?

— Je serais au désespoir d'envoyer ton âme en enfer; je suis venu seulement pour jeter ton cadavre dans le Gave.

— Tes menaces sont ridicules; je ne suis pas venu ici pour écouter patiemment les insultes que vomit ta bouche impure, ta bouche si souvent souillée par le blasphème : plaçons-nous à vingt pas l'un de l'autre, et nous verrons qui des deux dirige plus sûrement une balle vers la poitrine de son ennemi.

— Hier, j'ai tué un ours à soixante pas, répondit le chasseur qui s'éloigna en ricanant.

— Es-tu prêt, cria Juanto?

Digitized by Google

— Je t'envoie la mort, répondit Carricabara.

Deux fortes détonnations se firent entendre, et les deux combattans se précipitèrent l'un sur l'autre, le poignard à la main. Juanto plus agile et plus adroit, blessa grièvement le chasseur d'ours au bras droit; le poignard tomba de sa main, et il poussa un cri de rage : Juanto voulait le tuer, mais les soldats du duc d'Epernon, éveillés par les deux coups d'arquebuse, accoururent rapidement, et Juanto rentra dans l'hospice, pour se soustraire aux coups de ses nombreux antagonistes. Le vieux Simon lui demanda des détails sur le camp ennemi.

— Je n'ai pu tromper la vigilance des sentinelles, répondit Juanto.

— On dit que demain les troupes du duc d'Epernon doivent tenter l'assaut...

— Nous les repousserons...

— Dieu t'entende, mon fidèle Juanto!

Et le vieux Simon continua sa promenade nocturne, réfléchissant aux moyens de résister au duc d'Epernon.

Au point du jour, le son des trompettes avertit les assiégés que l'attaque serait rude et opiniâtre; en effet, jusqu'au coucher du soleil, les troupes du duc d'Epernon combattirent avec un acharnement qui mit plusieurs fois en danger les paysans réfugiés dans l'hospice de Cayac. Le duc, en rentrant dans son camp, apprit avec douleur qu'il avait perdu trente de ses plus braves soldats et deux officiers.

— Ces paysans sont donc invincibles, dit-il à Eugène de Villars...

— Ils résisteront long-temps, monseigneur, répondit Gustave de Garos, qui connaissait l'intrépidité du vieux Simon.

— Est-il possible que cette misérable bicoque nous retienne ici, comme si nous avions à prendre d'assaut la citadelle de Bayonne...

— Je crois, monseigneur, qu'il serait prudent de parlementer; les paysans se soumettraient, si on leur proposait des conditions avantageuses.

— Qui voudra se charger de cette mission?

— Moi, répondit Carricabara, qui portait son bras droit en écharpe; je connais le vieux Simon, et si monseigneur a quelque confiance en mon adresse de basque, j'ose affirmer que je réussirai.

— Tu partiras dans deux heures.

— Il ne faut pas qu'on me reconnaisse d'abord; j'ai besoin de déguisement; M. de Garos me prêtera son habit, et les paysans de Cayac seront bien fins s'ils reconnaissent Carricabara, le chasseur d'ours, sous la casaque d'un gentilhomme.

Ainsi travesti, le jeune chasseur, précédé de deux trompettes, sortit du camp et se dirigea vers l'hospice. Arrivé à la grande porte, il ordonna aux trompettes de sonner trois fois. A ce signal inattendu le vieux Simon parut à une fenêtre;

— Qui es-tu et que veux-tu? cria-t-il d'une voix forte.

— Je suis le comte de Garos; le duc d'Epernon m'a envoyé ici pour traiter avec Simon.

— Puisque tu viens avec des paroles de paix, répondit Simon, la grande porte s'ouvrira pour toi.

Les sentinelles coururent éveiller leurs amis pour leur annoncer cette nouvelle; ils se réunirent tous dans la grande salle, et lorsque Simon entra, suivi du messager, il eut beaucoup de peine à trouver place. Quelques torches répandaient dans cette vaste enceinte une lumière rougeâtre qui favorisait beaucoup le déguisement de Carricabara.

— Comte de Garos, dit le vieux Simon, vous n'ignorez pas que nous nous sommes révoltés contre le duc d'Epernon, parce que ses coupables agens ont commis toutes sortes d'excès : nos priviléges ont été violés, nos maisons pillées par les soldats... nous avons levé l'étendard de l'insurrection, et monseigneur apprendra à ses dépens qu'on n'opprime pas impunément les paysans du pays Basque.

— Nous avons perdu quelques officiers à la dernière attaque, et pour empêcher de nouveaux malheurs, le duc d'Epernon vous offre la paix.

— A quelles conditions?

— Six d'entre vous seront pendus au grand ormeau de l'hospice; les autres auront la vie sauve et s'enrôleront dans la milice royale.

— Tu es donc venu pour nous insulter, comte de Garos; pour nous braver dans ce dernier asile que nous défendrons jusqu'à la dernière goutte de notre sang...

— Mort à l'insolent messager, cria Juanto.....

— Je ne recule pas devant ton poignard, jeune homme, répondit froidement Carricabara; je suis inviolable, et il ne sera pas dit que des basques ont lâchement assassiné un homme qui leur portait des paroles de paix.

— Tu n'as rien à craindre, répondit Simon; tu es sous la sauve-garde de la bonne foi et de l'hospitalité. La nuit est très sombre, la pluie tombe par torrens; si tu veux, tu es libre de rester dans l'hospice jusqu'au point du jour.

— J'accepte, répondit Carricabara.

— Barbine, conduis le messager du duc d'Epernon à l'extrémité de l'aile gauche; il y trouvera un lit de paille fraîche; il y dormira tranquillement; nous savons tous que le comte de Garos n'est pas habitué à dormir sur des moëlleux coussins.

Carricabara tendit la main droite au vieux Simon qui la serra en signe de paix momentanée.

A peine le messager fut-il sorti, que les paysans se livrèrent à une violente discussion; les uns voulaient attaquer le camp du duc d'Epernon pendant la nuit; les autres prendre la fuite et abandonner l'hospice. Le vieux Simon eut besoin de toute son influence pour les maintenir dans le devoir.

Pendant qu'il se concertait avec eux sur l'attaque du lendemain, Carricabara se promenait comme une ombre sous les arceaux du cloître : il pensait à la belle Annunciada; il voulait voir sa bien-aimée, et l'enlever, si elle consentait à le suivre. Il désespérait de lui parler, lorsque, derrière un arceau, il aperçut une cape blanche : il tressaillit de joie, son œil sauvage se dirigea un instant vers le ciel, et d'une voix presque tremblante, il prononça ce nom chéri :

— Annunciada!

— Qui m'appelle, dit la jeune fille, avec une sorte de frayeur...

— Moi...

— Qui es-tu?

Digitized by Google

— L'Annunciada ne reconnaît pas le bien aimé de son âme, dit Carricabara qui, un genou en terre, et les yeux humides de larmes, portait à ses lèvres les deux mains de la fille de Simon.

— Je te revois dans ces lieux ! et comment as-tu pu franchir les barrières insurmontables de l'hospice de Cayac.

— Ma bien aimée, on pourrait nous surprendre ici.. ne connais-tu pas dans les ruines de l'hospice un réduit....

— Suis mes pas.

— L'Annunciada mit l'index sur sa bouche et devança le jeune chasseur d'ours : derrière un tas de décombres, elle avait découvert une petite chapelle dont l'entrée n'était connue que d'elle seule : cet asile fut choisi pour son entretien intime avec Carricabara.

— Mon bien aimé, lui dit-elle, après avoir allumé une petite torche, dis-moi pourquoi tu es venu ici ?

— Pour te voir, ma toute belle, pour entendre encore de ta bouche les doux sermens que tu me fis, il y a six mois, au bord du Gave.

— Et ce déguisement ?

— Il était indispensable.

— Le chasseur raconta les principaux détails de son ambassade, entreprise au péril de ses jours ; L'Annunciada penchée vers le narrateur, écoutait attentivement ses paroles ; elle fit un mouvement presque convulsif ; la blessure qu'elle avait reçue au bras lui causait une si vive douleur qu'elle ne put retenir un cri :

— Qu'as-tu donc, ma bien aimée, lui dit le chasseur.

— Regarde, répondit la jeune fille.

— Une blessure, mon ange adoré.. Quelle main profane a osé te frapper dis-moi le nom du coupable, et fut-ce le duc d'Epernon lui-même, je plongerai dans son cœur la lame de ce poignard.

Les yeux du chasseur d'ours étincelaient comme deux charbons ardens, et sa colère était si violente, que ses dents s'entrechoquaient avec un bruit horrible.

— Calme ta fureur, mon bien aimé, lui dit l'Annunciada ; ma blessure n'est pas dangereuse ; une fille basquaise ne doit pas tenir grand compte d'une balle échappée par hasard d'une arquebuse.

— Ecoute-moi un instant, belle Annuciada ; je te demande un sourire, ange de mes pensées.. J'ai cru lire dans tes yeux que tu n'es pas insensible à mon amour, mon adorée, regarde-moi toujours ainsi : j'oublie en ce moment et les dangers qui m'environnent, et mes projets de vengeance, j'oublie tout à tes pieds ! maintenant quelqu'un fondrait sur moi, le glaive à la main, je n'opposerais aucune résistance ; mais ta vie est pour moi le plus précieux des trésors ; je veux te sauver.... Demain les troupes du duc d'Epernon entreront dans l'hospice, et vous serez tous passés au fil de l'épée. Suis-moi je veux te conduire en lieu de sûreté.

— J'abandonnerai mon père !

— Je veillerai sur lui ; et le duc d'Epernon ne me refusera pas sa grâce.

— Vierge-Marie, ma puissante patronne, ayez pitié de ma faiblesse, et inspirez à votre très humble servante ce qu'elle doit faire.

L'Annunciada se prosterna devant la madone et pria avec ferveur. Carricabara immobile comme une statue regardait sa bien aimée avec enthousiasme ; il osait à peine respirer, craignant d'interrompre sa brûlante oraison.

— C'en est donc fait, s'écria la jeune fille... Je suis prête à te suivre, Carricabara le chasseur d'ours. Mais garde toi d'oublier que tu m'as promis de veiller sur les jours de mon père.

— Je tiendrai mon serment. Viens, les momens pressent, le jour ne tardera pas à paraître.

L'Annunciada couvrit ses épaules d'une cape brune, et suivit en tremblant le chasseur d'ours, qui laissa dans l'hospice les deux trompettes qui l'avaient accompagné ! La sentinelle qui veillait à la grande porte aperçut les deux fugitifs ; mais ils étaient hors de la portée de l'arquebuse, et il se contenta d'avertir le vieux Simon.

— Ce messager extraordinaire m'a donné quelques soupçons dit le chef des puissans. Où sont les deux trompettes ?

— Dans la chambre voisine, répondit Juanto.

— Je veux les interroger.

Les deux soldats furent immédiatement conduits devant le vieux Simon.

— Connaissez-vous le nom du messager du duc d'Epernon, leur dit-il avec affabilité, pour ne pas les effrayer.

— C'est le chasseur d'ours, l'intrépide Carricabara.

— Le perfide ! s'écria Juanto ! je parie qu'il est venu pour séduire et enlever l'Annunciada.

— Je les ai vu sortir par la grande porte, répondit la sentinelle ; j'ignore qui leur a donné les clefs.

— Cherchez le traître, cherchez ma fille, s'écria le vieux Simon.

Les paysans visitèrent tous les réduits de l'hospice, ils ne trouvèrent que la veste brodée de M. de Caros laissée par le chasseur d'ours. Simon se livra d'abord à la plus vive douleur ; ce premier sentiment fit bientôt place à l'indignation : le soleil était déjà levé, et le chef des puissans basques ordonna une sortie. Ses compagnons le suivirent avec enthousiasme ; ils forcèrent les premières lignes du camp ennemi, firent un carnage horrible, et arrivèrent jusqu'a la tente du duc d'Epernon qui fut fait prisonnier par Juanto.

Les insurgés se disposaient à pendre le noble duc à un grand arbre, lorsque le vieux Simon arriva.

— Lâches que vous êtes, leur dit-il, vous voulez tuer un ennemi désarmé ! je demande grâce pour lui !

Les paysans s'éloignerent et Juanto rompit les liens qui serraient fortement les deux bras de M. d'Epernon.

— Monseigneur, vous êtes libre, lui dit le vieux Simon ; demain nous recommencerons le combat, et s'il vous plait de passer l'hiver sous les murs de Cayac nous vous forcerons d'alimenter la garnison qui défend l'hospice.

Le duc dissimula son dépit et sa colère, et avant de prendre congé de Simon, il lui donna une bague de grand prix.

Le lendemain et les jours suivans les attaques furent très vives, le nombre des assiégés diminuait rapidement, et ceux qui avaient survécu à des combats si nombreux et si périlleux commencèrent à murmurer. Juanto lui-même qui avait été blessé mortellement.

Digitized by Google

reprocha au vieux Simon son opiniâtreté à lutter contre des forces supérieures :

— Vous voulez une capitulation, s'écria-t il avec colère !.. qu'il soit fait comme vous le désirez. Barbine et Fiterre iront le soir au camp ennemi.

En effet, le vieux marin et le pêcheur partirent à la troisième heure du jour, et revinrent avant la nuit, pour annoncer que le duc promettait la vie sauve à tous les défenseurs de l'hospice de Cayac. Les conditions furent acceptées, et deux jours après le duc entra dans le prieuré, au son des trompettes et au bruit des tambours. Il permit aux puissans de se retirer dans leurs villages, et ne retint que le vieux Simon.

— Chef des insurgés, lui dit-il, j'ai promis la vie sauve aux défenseurs de Cayac, mais non à l'instigateur des troubles qui agitent la Navarre. Simon tu seras pendu devant la grande porte; telle est la volonté du roi de France, mon maître.

Perfide, dit à voix basse, l'intrépide Simon.

Eugène de Villars fut chargé de faire les apprêts du supplice, et à midi précis Simon, pieds et poings liés, marchait à la mort d'un pas franc. Le bourreau lui passa la corde autour du cou, et un instant après ce paysan qui avait poussé jusqu'au fanatisme l'amour de son pays et de l'indépendance eut cessé de vivre.

Carricabara était absent; il arriva suivie de l'Annunciada qui ne l'avait pas quitté depuis qu'elle avait déserté la cause de ses amis et de son père.

— Que vois-je, grand dieu, s'écria la jeune fille; un homme qu'on a pendu.

— Oui, Belle Basquaise, dit Eugène de Villars; c'est le vieux Simon qui vient d'expier ses péchés et que nous avons supplicié entre la terre et le ciel, pour qu'il arrive plutôt en paradis!

— Mon père! mon père! s'écria la jeune fille!

Elle ne put résister à un spectacle si déchirant, elle tomba évanouie dans les bras de son fiancé. Lorsqu'elle revint de son étourdissement, elle vit à ses côtés le duc d'Epernon, quelques officiers, et Carricabara.

— Chasseur d'ours, dit-elle à son fiancé, lorsque je me laissai fléchir par tes prières, lorsque je cédai à tes larmes, tu me promis de veiller sur les jours de mon père! as-tu tenu ta promesse! Carricabara tu m'as indignement trompée! mon père a été pendu comme un larron! Les soldats du duc l'ont insulté à l'heure de son agonie. Tu m'as indignement trompée, Carricabara! Je te maudis et te déteste autant que je t'aimais!

A ces mots, l'Annunciada s'élança hors de la tente du duc avec tant de précipitation que le chasseur d'ours ne put la retenir. Elle s'arrêta un instant sur un rocher qui dominait le Gave, s'agenouilla dévotement : ses yeux restèrent fixés vers le ciel, puis elle cria :

— Mon père! mon père! je veux te suivre.

Elle fit un mouvement et disparut pour toujours dans les abîmes du torrent. Le chasseur d'ours qui n'avait pu arriver à temps pour la sauver, fit entendre un cri de rage, semblable au hurlement d'une bête féroce, et cédant à sa douleur qui l'entraînait comme le vertige, il se jetta aussi dans le Gave : on n'entendit que ces mots :

— Annunciada! Annunciada!

Les échos répétèrent ce nom avec un bruit lugubre, et le duc d'Epernon persuadé qu'on chercherait inutilement les deux cadavres, partit avec ses soldats.

Depuis ce temps; le nom d'Annunciada est populaire chez les montagnards de la Navarre française, les vieillards racontent son histoire à leurs petits enfans, et les vieilles femmes affirment qu'on voit souvent Carricabara vêtu de rouge, poursuivre dans l'air des nuages qui prennent la forme d'ours et d'autres bêtes sauvages. Il annonce ordinairement la tempête, et les maladies contagieuses.

On voit aussi parfois, la *Perle Basquaise* vêtue d'une robe blanche, aller de maison en maison en chantant à demie voix de saints cantiques. Bienheureux sont les paysans qui la voient s'arrêter devant leurs portes, c'est un présage de bonheur. L'Annunciada apporte avec elle l'abondance et la prospérité, de même que l'hirondelle, après quelques mois d'exil, nous annonce les beaux jours du printemps par ses cris de de joie et ses chants d'amour!

J.-M. Cayla.

LE CHATEAU DE LANGOIRAN.

La vue du *Château de Langoiran*, à laquelle beaucoup de gens accorderaient à peine un regard, si elle n'était due au crayon si distingué de notre compatriote, M. Gué, devient, pour l'homme un peu familiarisé avec nos chroniques, le sujet de réflexions attachantes et pleines de rêverie. Ces larges et épaisses murailles que la ronce et la clématite ont couvertes, cette tourelle que les âges n'ont pu dépouiller entièrement d'une certaine élégance, cet escalier dont les débris ont conservé un caractère de hardiesse, toutes ces ruines enfin, fourniraient aisément la matière d'un récit auquel ne devrait demeurer insensible aucun Bordelais.

Il y a plus de cinq cents ans qu'une noble famille avait fixé sa résidence à l'entrée des landes de Gasco-

Digitized by Google

Le Château de Langoiran.

gne, sur les bords que baigne la petite rivière du Ciron. Elle avait pour chef, Bérauld, seigneur de Gout et de Villandrade ou Villandraut. Ce seigneur eut un fils appelé Bertrand de Gout, lequel, ayant quitté le lieu sauvage qui l'avait vu naître, fut successivement chanoine et sacriste de l'église métropolitaine de Saint-André, évêque de Comminges, archevêque de Bordeaux, et pape sous le nom de Clément V. Le successeur de saint Pierre voua à son pays natal une singulière et touchante prédilection; aussi vint-il lui faire plusieurs visites durant son pontificat. « Il eut, rapporte la chronique de Delurbe, une maison de plaisir en la paroisse de Pessac, près Bourdeaux, en laquelle il y avait une vigne produisant excellent vin, et il donna ladite vigne à jamais à ceux qui seraient archevêques de ladite ville; de façon qu'ayant été conservée, on l'appelle la vigne du pape Clément. » D'après une ancienne tradition locale, on a prétendu long-temps qu'un clos si renommé et si envié aux prélats de ce diocèse, serait gagné par le premier couple qui passerait une année entière sans se repentir de son mariage, et sans avoir eu de que-

Digitized by Google

relle. Cet heureux événement a dû arriver vers le commencement de la révolution de 1789: car la vigne du pape Clément est devenue depuis cette époque une propriété particulière. On assure que, plus d'une fois, de joyeux convives, réunis dans l'antique manoir, y ont entonné des chants un peu profanes, inspirés par la liqueur du crû. Il ne faut pas trop s'en scandaliser, car si la mémoire du pape gascon se recommande par des conceptions vastes et utiles, elle n'est pas exempte du reproche de quelques faiblesses attachées à l'humaine infirmité. On sait qu'il mourut en revenant d'Avignon à Villandraut, et qu'il fut enseveli, conformément à ses dernières volontés, dans l'église par lui fondée de la petite ville d'Uzesto, à côté de son amie la belle Jeanne de Périgord, fille du comte de Foix; mais ce qu'on ne sait peut être pas assez généralement, c'est que ce fut par les soins et aux frais de l'un et de l'autre que fut construit le château de Langoiran. S'il fallait en croire Villani et quelques autres historiens de ce temps là, cette fondation n'aurait pas eu purement et simplement un objet religieux. Quoiqu'il en soit, elle révèle, par son importance et ses détails, un goût éclairé des beaux-arts, qu'il est juste de reconnaître et de louer. La situation de ce monument ne dut pas peu contribuer d'ailleurs, dans l'origine, à rehausser sa magnificence. Placé au milieu d'accidens de terrain aussi variés que pittoresques, il domine, comme un superbe géant, les habitations éparses qui l'avoisinent et le fleuve qui coule un peu plus loin. Du bord de ses murailles, découpées par les siècles, on découvre, jusqu'à l'extrémité d'un vaste horizon, les plus riantes perspectives. Dans l'ancien parc qui en fut une dépendance, les paysans du lieu ne manquent jamais de faire remarquer au voyageur une pierre qu'ils désignent sous le nom de *champignon*. C'est une sorte de *stalactite-monstre* qui, selon ce qu'ils affirment, prend un accroissement visible à chaque pleine lune. Ils aiment aussi à raconter des aventures merveilleuses sur les illustres hôtes du vieil édifice, et sur les apparitions nocturnes qui ont donné à ces ruines un renom superstitieux. Leurs récits naïfs, à ce sujet, ont plus d'une fois captivé l'attention d'un esprit grave et judicieux. Parmi les hommes qui naguère se plaisaient à les écouter, ces braves gens se rappellent, avec un attendrissement mêlé de respect, le baron Rateau, qui honora la magistrature et les lettres, et qui venait, chaque année, dans sa modeste retraite de Langoiran, rallumer sa pensée au flambeau de l'histoire. Ils se souviennent aussi de l'excellent Philippe Ferrère, dont la maison de campagne s'aperçoit encore, à une petite distance, sur les coteaux de *Rions*. C'est peut-être en contemplant ces nobles débris, que l'orateur-poète traça ces vers inédits que nous sommes heureux de pouvoir reproduire :

Voilà donc ce qu'a respecté
Le temps, vainqueur de ces prodiges;
Des souvenirs et des prestiges,
Amis, voilà l'antiquité!
Ainsi, les talens et la gloire,
Les siècles même, et leur mémoire,
Tout périt, tout marche au cercueil.
A chaque page de l'histoire
Je lis le néant de l'orgueil;
Je crois voir, dans le cours des âges,
Un fleuve fécond en naufrages,
Roulant à flots précipités,
Et qui promène sur son onde
La scène mobile du monde,
Les arts, les peuples, les cités,
Les lois, les mœurs et les empires,
Et nos vertus et nos délires,
Et nos longues calamités;
Tandis que, debout sur la rive,
Et tournant son sable inhumain,
Le Temps, sur cette perspective,
Jette le regard du dédain.

Il est trop vrai; telle est la destinée de l'homme! Le pape Clément, et la belle comtesse de Périgord, sont oubliés; les Rateau, les Ferrère, se sont éclipsés avec tant d'autres gloires contemporaines; et le château de Langoiran verra peut-être encore s'éteindre plus d'une génération qui, en passant devant ses ruines séculaires, aura pris en pitié sa caducité.

G.

(*Gironde.*)

LE PORTRAIT DE LA REINE.

I.

UNE FÊTE A CHINON.

1631.

Deux jeunes cavaliers, assis sur la rive droite de la Vienne, se reposaient des fatigues d'une longue marche. Ils parlaient à voix basse, et voici quel était leur entretien:

— Mon cher Beauregard, je n'ai pas grande envie d'assister à la fête du cardinal.

— Tel est pourtant le bon plaisir de monseigneur de Richelieu.

— L'impitoyable ministre!

— Qu'oses-tu dire, imprudent: si le cardinal connaissait le fond de ta pensée?

— Ma tête tomberait sous la hache du bourreau.

Digitized by Google

— Et tu ne trembles pas ?

— Moi, trembler devant une robe rouge ! Beauregard.

— Coupons court à cet entretien, dit La Châtre ; j'ai reçu quelques bienfaits du cardinal, et je ne puis souffrir qu'on médise plus long-temps de son auguste personne.

— Sa puissance n'est pas inébranlable, et tout me porte à croire que Gaston d'Orléans et le duc de Montmorency lutteront, avec avantage, contre le cardinal-ministre.

— Ils veulent donc lever l'étendard de la révolte ? dit Beauregard.

— Corbleu, fit La Châtre, en se mordant la lèvre inférieure, j'ai trop parlé.... je n'en sais rien, ajouta-t-il en élevant la voix ; mais si j'étais prince du sang ou gouverneur de la belle province de Languedoc, je me déclarerais protecteur de l'infortunée Marie de Médicis, cette pauvre reine exilée par le ci-devant évêque de Luçon, sa créature.

— Ta langue est aussi dangereuse que ton épée, dit Philippe de Beauregard. Je te conseille de ne pas faire de pareilles confidences à des personnes qui ne sauraient pas, comme moi, garder le secret. Le cardinal a de nombreux espions à sa solde ; prends garde, mon bon ami, tu sais que l'éminence n'a jamais recours aux demi-mesures.

— Je te remercie de tes conseils ; je tâcherai de les suivre.

— En selle, cria Beauregard, j'entends le son des trompettes ; le cardinal arrive avec son cortége.

Les deux cavaliers partirent au galop, et dévancèrent de quelques heures la cavalcade du cardinal.

Armand Duplessis, ministre tout-puissant, presque roi de France, non content d'avoir fait ériger en duché-pairie son manoir de Richelieu, avait obtenu de Louis XIII l'investiture de la seigneurie de Château-Chinon. Il y venait pour en prendre possession, et donner une fête à la noblesse de la Touraine. Le duc de Montmorency, Marie-Félicie des Ursins, le comte de Carmaing, le poète Benserade, plusieurs seigneurs, et un grand nombre de châtelaines, avaient été invités à ces réjouissances ; le cardinal y déploya une magnificence royale.

— Monseigneur de Montmorency, dit-il au gouverneur du Languedoc, le séjour de Chinon vous plairait-il ?

— La position est des plus agréables, répondit le duc.

— Je dois cette terre à la munificence du roi : je suis presque honteux de tant de faveurs qui m'imposent le pénible devoir de poursuivre à outrance les ennemis de sa majesté.

— Louis XIII, notre maître, est chéri de ses sujets, monseigneur le cardinal.

— Je le sais, M. de Montmorency, répondit le ministre ; mais il a de nombreux ennemis.

— Vous croyez...

— Oui, ses ennemis sont puissans et nombreux : Dieu aidant nous les écraserons.

Le cardinal, en prononçant ces paroles, regardait avec des yeux flamboyans le duc de Montmorency, qui détourna la tête, et dit au poète Benserade :

— M. le favori des neuf Sœurs, vous qui connaissez si bien notre belle histoire de France, vous devriez nous raconter les principaux événemens qui se sont passés dans la ville et le château de Chinon.

— Volontiers, monseigneur, répondit Benserade, et mon récit ne sera pas long : Chinon était déjà une ville importante, lorsque Clovis fonda la monarchie française. Thibault le *tricheur*, premier comte héréditaire de Touraine, fit reconstruire le château en 953. Henri II, roi d'Angleterre, y déposa ses trésors en 1153, et y mourut plus tard du chagrin que lui avait causé la rébellion de son fils, Jean Sans-Terre. Philippe-Auguste, après avoir reconquis la Touraine, ajouta de nouvelles fortifications à Château-Chinon. La grosse tour, dite d'Argenton, fut construite par Charles VII. Dans ce même manoir, Jeanne d'Arc vint déclarer sa mission à ce prince, qui triompha de son indolence, et travailla jusqu'à sa mort à reconquérir son royaume. Enfin, le roi de France, notre seigneur et maître, a donné à son immortel ministre cette ville si riche en souvenirs.

— Très bien, M. de Benserade, s'écria le comte de Carmaing ; vous êtes éloquent comme un avocat au parlement de Paris.

— Misérable flatteur, dit à voix basse le duc de Montmorency. Les poètes trouvèrent toujours une occasion favorable pour brûler aux pieds des grands le pernicieux encens de leurs louanges !

— M. le gouverneur du Languedoc parle seul, dit le cardinal, qui ne perdait pas un instant de vue le duc de Montmorency.

— Je pensais aux embellissemens qui vont bientôt faire de ce manoir un magnifique palais.

— J'ai mandé deux architectes et trois peintres italiens, répondit le cardinal : je veux que Chinon soit aussi beau que Richelieu.

Le repas fini, le puissant ministre invita les dames et les jeunes seigneurs à passer dans la grande salle qui avait été disposée pour le bal. On dansa pendant toute la nuit, et le lendemain les convives s'extasiaient sur la magnificence, la courtoisie et la bonne humeur du cardinal.

Pendant plusieurs jours, les peintres et les architectes travaillèrent sans relâche sous les yeux de l'éminence, qui voulut voir avant son départ les principales réparations terminées.

Par l'étendue qu'occupent encore les ruines du château de Chinon, il est facile de juger qu'elle devait être son importance. L'ensemble de l'édifice se composait de trois châteaux différens, réunis dans la même enceinte, et construits à la même époque. Telle est encore la masse imposante de ces ruines, que plusieurs siècles n'en pourront faire disparaître les traces, s'ils ne sont secondés par la main des hommes. Ces ruines, et celles qui entourent la ville, sont ce qu'elle offre de plus intéressant. La situation de Chinon est fort agréable, à l'extrémité d'une presqu'île renommée par sa fertilité, et formée par la Loire, l'Indre et la Vienne (1).

(1) Souvenirs pittoresques de la Touraine.

Digitized by Google

Ruines du Château-Chinon (Indre-et-Loire).

II.

LA MAISON DE RABELAIS.

A une lieue de Chinon, près d'un petit village, on remarquait encore, sous le règne de Louis XIII, la métairie où naquit le fameux Rabelais, satyrique auteur de Pentagruel et de Gargantua. Benserade et Rotrou, grands admirateurs des ouvrages de Rabelais, engagèrent le cardinal-ministre à visiter le berceau de cet écrivain à jamais célèbre; Richelieu ne prit pas d'abord la chose au sérieux.

Vous voulez rire, messieurs les poètes, s'écria-t-il avec impatience: ne dirait-on pas que Rabelais a contribué au bonheur de la France.

— Si j'étais l'auteur de Gargantua, je n'échangerais pas ma gloire pour les lauriers de Gustave-Adolphe, le héros de la Suède, dit Benserade.

— Votre enthousiasme est ridicule; je parie que M. Rotrou n'est pas de votre avis.

— Monseigneur, répondit l'auteur de Vinceslas, je pense que Rabelais est un grand homme; plus tard on appréciera, mieux que nous, ce génie encore incompris.

— Je suis battu, dit le cardinal, avec un léger sourire. Puisque vous le désirez, avec tant d'ardeur, nous irons voir aujourd'hui même la métairie où naquit l'*incomparable*, l'*immortel* Rabelais.

Au même instant le cardinal appela le capitaine de ses gardes, et lui donna ses ordres pour le départ.

Quelques dames restèrent au château de Chinon; le duc de Montmorency prétexta une indisposition, et Richelieu, qui ne l'aimait pas, fut le premier à lui dire qu'il agissait avec prudence en résistant au désir qu'il avait, sans doute, de prendre part aux plaisirs de la promenade.

Digitized by Google

Le cardinal s'arrêta à peine une demi-heure dans la métairie de Rabelais ; il se fit raconter les principales circonstances de la vie aventureuse de ce célèbre écrivain, et se dirigea, suivi de la nombreuse calvacade, vers un château voisin, où il passa presque toute la journée, à la grande satisfaction du seigneur de l'endroit. Il était déjà nuit lorsqu'il arriva à Chinon.

III.

LE MÉDAILLON.

Pendant que le cardinal, les grandes dames et les gentilshommes parcouraient la plaine riante qu'arrosent la Vienne et la Loire, une scène fort étrange se passait dans une des tours du château de Chinon.

Le duc de Montmorency, dont l'indisposition n'était pas réelle, sortit de son appartement aussitôt que le cortège du ministre eut défilé loin de la ville. Il alla frapper à une petite porte, qu'on ouvrit à l'instant même.

— Je vous croyais parti, monseigneur, s'écria mademoiselle de Mauret, fille du comte de ce nom, si célèbre par sa naissance mystérieuse et par son courage.

— Madeleine, répondit le duc, vous saviez, pourtant, que j'éprouve depuis long-temps un vif désir de vous voir sans témoins; hier, je priai Benserade de conduire le cardinal à une lieue de Chinon : le poète a réussi, nous sommes seuls.

— Le cardinal a tant d'espions.

— Nous n'avons rien à craindre.

— S'il connaissait le secret de nos cœurs !

— Impossible, Madeleine, impossible, ce secret mourra avec moi : vous n'ignorez pas que je suis plus intéressé que vous à le garder.

— Oui, répondit mademoiselle de Mauret, en tirant de sa poitrine un soupir presque douloureux.

— Ma discrétion vous afflige !

— Non, monseigneur; mais je suis jalouse.

— Et de qui ?

— De madame de Montmorency.

— Quelle folie ! Vous êtes injuste et cruelle, Madeleine.

— Ma jalousie ne se borne pas là, monseigneur, s'écria mademoiselle de Mauret, dont les yeux se remplirent de larmes... Vous aimez la reine-mère !

— Marie de Médicis...

— Je le sais à ne pas en douter.

— Vous êtes folle, Madeleine.

Mademoiselle de Mauret, déterminée à pousser les explications au bout, pour se convaincre si le duc était réellement coupable, s'approcha de lui :

— Monseigneur, déboutonnez votre justaucorps, je le veux.

— Vous êtes folle, vous dis-je.

— Vous ne me tromperez pas plus long-temps : je sais que vous portez sur votre cœur un portrait de la reine-mère.

— Qui vous l'a dit.

— Mon père.

Le duc balbutia quelques paroles inintelligibles ; il ne savait trop comment détruire les soupçons de la jeune fille. Il se promena quelques instans dans la chambre, pendant que mademoiselle de Mauret pleurait à chaudes larmes. Il s'arrêta tout-à-coup, et se tournant vers la jeune comtesse :

— Madeleine, lui-dit-il, avec un calme qui n'était qu'apparent, vous m'avez blessé au cœur ! vos injustes soupçons, votre colère ridicule....

— Prouvez-moi donc que j'ai tort, interrompit vivement mademoiselle de Mauret. Ne portez-vous pas sur votre cœur un portrait de la reine-mère ?

— Pourquoi vous le cacher plus long-temps, Madeleine.

— Vous m'avez donc indignement trahie ! vous avez abusé de ma crédulité.

— Ecoutez-moi quelques instans, Madeleine; il me sera bien facile de me justifier.

— Je le désire de tout mon cœur, monseigneur de Montmorency.

— Vous savez que Marie de Médicis, avant de partir pour l'exil, nous fit appeler aux Tuileries, Gaston d'Orléans et moi : elle nous donna deux médaillons, comme un dernier gage de sa royale amitié. Gaston en prit un, et j'ai gardé l'autre. Je suis stupéfait que vous ayez pu croire...

— Monseigneur, une femme qui aime sincèrement un homme, croit tout ce qu'on lui dit.

— Je vous pardonne, Madeleine; à l'avenir ne soyez pas si crédule.

— Pour détruire entièrement mes soupçons, il faut que vous me donniez ce fatal médaillon.

— Le dernier présent de l'infortunée Marie de Médicis !

— Il le faut, vous dis-je, ou je ferai des révélations à madame de Montmorency.

— Vous n'avez pas besoin de recourir à la menace, répondit le duc.

Il détacha le médaillon, le porta respectueusement à ses lèvres, avant de le confier à Madeleine.

Cette scène, qui se serait sans doute prolongée, fut tout-à-coup interrompue par le son des trompettes.

— Monseigneur, s'écria la jeune comtesse, sortez bien vite ; le cardinal est arrivé, et si on vous trouvait ici, je serais perdue d'honneur et de réputation ; vous savez pourtant qu'il n'y a pas à la cour de France de demoiselle plus irréprochable que la fille du comte de Mauret.

— A demain, dit le duc, qui rentra dans son appartement, sans être aperçu par les gentilshommes et les grandes dames, dont les propos joyeux retentissaient déjà sous les voûtes des longs corridors du château.

Le cardinal eut l'affabilité de s'informer de la santé du gouverneur du Languedoc, et resta deux heures seul avec lui. Cet entretien secret fournit matière à d'étranges causeries. Les seigneurs et les dames interprétèrent la démarche du cardinal de mille manières différentes. Les uns disaient que le ministre avait été chargé, par le roi, de faire au duc de brillantes propositions, s'il voulait abandonner le parti de la reine-mère.

Les autres affirmaient que l'éminence avait depuis long-temps formé le projet de s'emparer de Montmo-

Digitized by Google

rency, en lui dévoilant le secret de la conspiration ourdie par le duc d'Orléans contre Louis XIII.

D'autres ajoutaient, avec plus de vraisemblance, que Richelieu, dans ce long interrogatoire, forcerait le duc à lui faire des révélations importantes. Mais, de toutes ces suppositions, la vérité ne pouvait surgir; personne ne pût connaître le secret de cette entrevue. Le cardinal sortit avec précipitation, et Schomberg entendit les dernières paroles qu'il adressa au duc:

— M. le gouverneur du Languedoc, votre obstination vous conduira à mauvaise fin. Le moment est venu de terrasser l'hydre de la féodalité. Des seigneurs plus puissans que vous, des princes du sang ont courbé leurs têtes sous la hache du bourreau; que dois-je écrire au roi?

— Le dé est jeté, répondit le duc; je serais un lâche si j'abandonnais la partie.

— Vous voulez la guerre?

— Je ne la refuse pas.

— Duc de Montmorency, vous vous repentirez bientôt d'avoir suivi les conseils perfides du duc d'Orléans. Gaston est un prince faible et sans cœur, qui vous abandonnera lâchement au jour du danger. Que dois-écrire au roi.

Le duc de Montmorency répéta d'une voix lente et fortement accentuée:

— Le dé est jeté; je serais un lâche si j'abandonnais la partie.

A ces mots, le cardinal sortit et passa la soirée avec deux secrétaires dans son appartement: le lendemain, un courrier partit, à franc-étrier, pour Paris.

L'éminence se sendit à son château de Richelieu, avec les seigneurs et les dames de sa suite. Le duc partit pour le Languedoc avec la duchesse, le comte de Mauret, Madeleine sa fille, le comte de Carmaing, et quelques autres gentilshommes dévoués à sa cabale.

IV.

LES ÉTATS DU LANGUEDOC EN 1632.

Le gouverneur du Languedoc séjourna à Toulouse une grande partie de l'hiver, et donna de magnifiques bals à la noblesse du pays. Au milieu des fêtes et des réjouissances, il n'oubliait pas les grands projets qui tenaient en haleine quelques-uns des grands vassaux de la couronne.

Depuis long-temps, Marie de Médicis errait de province en province, poursuivie par Louis XIII, son fils, et par Richelieu qui lui devait sa grandeur première. Un prince sans génie, sans caractère et sans vigueur, Gaston d'Orléans, frère du roi, s'était joint aux ennemis du Cardinal. Il s'était retiré en Bourgogne. Au moment où il y arriva, le duc de Montmorency, gouverneur du Languedoc, écrivit le 3 juillet aux capitouls, de fermer les portes à ce prince, s'il demandait à entrer dans la ville, et de faire bonne garde. Mais, le 27 du même mois, on intercepta une lettre par laquelle le duc mandait au comte de Grammont qu'il faisait cause commune avec Gaston; que le soin de sa liberté et de sa vie l'avait conduit à prendre un parti si contraire à ses idées premières. Qu'au reste, les états de la province avaient accédé unanimement à son union au frère du roi.

A l'ouverture de cette lettre, le premier président du parlement, les gens du roi, se transportèrent à l'hôtel de ville, pour en faire part aux Capitouls. Le même jour, dans l'après-midi, on assembla un conseil général, on jura de rester fidèles au roi, et de mourir plutôt que de céder aux rebelles. Les magistrats municipaux se transportèrent de rue en rue, et invitèrent tous les citoyens à s'unir au serment de fidelité qu'ils avaient promise au roi. On envoya à Louis XIII, et la lettre du duc de Montmorency, et la délibération du conseil de ville.

Quelques jours après, on reçut un avis par lequel on faisait craindre aux Capitouls que le duc ne s'emparât de la ville. On plaça des corps-de-garde dans chaque quartier. Le duc ne fut pas long-temps à se repentir d'avoir secondé le cardinal de Richelieu, dans son projet d'abolir les états du Languedoc, et de créer des magistrats nommés *élus*, pour la répartition et la levée des impôts. La tendre et courageuse Marie-Félicie des Ursins, l'avait prié plus d'une fois de défendre la reine dont elle était proche parente, contre un ministre odieux à toute la famille royale. Le fils de tant de héros n'était pas fait pour trahir son maître. Mais enfin, joué par la politique du cardinal, en butte à la haine de la duchesse de Chevreuse si célèbre par sa beauté, par ses intrigues, et surtout par sa passion ridicule, dont le cardinal brulait pour elle: pressé par l'honneur de réparer les torts qu'il avait fait à la province, en secondant ceux qui attaquaient ses priviléges, il reparut en Languedoc où sa présence rétablit le calme. Il avait sur les esprits cet ascendant qu'un héros exerce sur un peuple pénétré d'admiration pour ses vertus.

Le grand article à négocier entre la province et le ministre était le remboursement de quatre millions avancés au roi, par celui qui avait traité pour la création des offices des *élus*. Montmorency, le duc de Ventadour, son neveu, lieutenant-général de la province, et deux commissaires secondèrent les intentions du peuple. Particelli Hemeris, contrôleur-général des finances, et qui était aussi commissaire du roi, pendant la tenue des états, s'opposait autant qu'il pouvait au succès de cette négociation. Il avait pour guide et pour appui le maréchal d'Effiat, surintendant des finances, ennemi implacable du duc de Montmorency; il ne pouvait lui pardonner et sa victoire en Piémont, et sa supériorité tant en amour qu'en vertus guerrières et politiques. Le bruit se répandit alors que le roi d'Espagne, de concert avec Gaston d'Orléans, voulait attaquer le Languedoc. Le duc, allarmé d'une nouvelle si importante, visita les places principales et les mit en état de défense. Le contrôleur-général lui offrit alors de l'argent pour lever des troupes: Montmorency le refusa. Il fit plus: il ordonna à son intendant d'emprunter à Paris, sur son crédit, les sommes dont la province avait besoin pour rembourser aux gens d'affaires l'argent qu'ils avaient avancé pour les offices nouvellement créés. Le ministre était bien loin de terminer cette affaire; il ordonna aux trésoriers de France d'imposer les tailles, par le moyen des *élus*, c'était manquer à la

Digitized by Google

parole solennelle donnée au maréchal. D'ailleurs, les commissaires avaient porté si haut les sommes imposées que l'assemblée des états forma la résolution d'envoyer des députés dans chaque diocèse, pour que l'on eut à y rejetter les mandemens des *élus*. Montmorency s'opposa à cette décision; mais le cardinal ne sut pas rendre justice à sa grandeur d'âme. Ses partisans secrets lui représentaient le duc comme très dangereux par son crédit, sa haute naissance et sa valeur: ils cherchaient les moyens les plus sûrs d'entraîner le héros qu'ils redoutaient dans le précipice où ils espéraient le voir enfin périr. Alphonse d'Elbène, évêque d'Albi, fut un de ceux qui hâtèrent le plus sa perte. La fierté de son rang, la douleur d'avoir causé le malheur de la province où il était adoré, son amour pour la femme qui, chaque jour, l'appelait à défendre la veuve d'Henri IV, tout frappa à la fois l'âme sensible et généreuse du duc de Montmorency: il s'unit aux rebelles. En vain Sourdeilhes, gentilhomme Limousin et capitaine de ses gardes lui représenta les dangers qu'il aurait à braver.

« Mon cher ami; lui répondit le duc, il n'est plus » temps de se dédire, j'ai donné ma parole. »

Peu de temps après, les états assemblés signèrent un acte conclu en ces termes:

« Les états du Languedoc prient M. le duc de Mont» morency d'unir irréparablement ses intérêts à ceux » de la province, comme ladite province s'attache de » sa part aux siens, et proteste de ne s'en point sépa» rer, afin d'agir tous ensemble plus efficacement au » bien et au soulagement des habitans du Languedoc. »

Le duc approuva la délibération par un acte authentique; on ne présenta l'octroi qu'à lui seul.

Gaston d'Orléans leva ouvertement l'étendard de la révolte et se dirigea vers le Languedoc; Montmorency l'accueillit avec joie, et ils jurèrent ensemble de mourir ou d'exterminer les partisans du cardinal-ministre.

V.

MADAME DE MONTMORENCY.

Marie des Ursins, cette tendre épouse qui montra, en toute circonstance, un attachement sans bornes, un héroïque dévouement pour le duc de Montmorency, avait cru deviner que son époux aimait Madelaine de Mauret. Elle n'osa d'abord faire part de ses soupçons même à ses confidens les plus intimes: cependant l'indifférence du duc la blessa si cruellement qu'elle résolut d'avoir une explication avec sa rivale. Pendant que le gouverneur du Languedoc faisait ses préparatifs de guerre et visitait les principales villes du pays, la duchesse vivait à Toulouse au milieu des fêtes et de la magnificence. Plusieurs fois elle essaya d'obtenir quelques aveux de Mademoiselle de Mauret qui, se méfiant de sa franchise et de son empressement, se tenait sur la défensive.

Enfin, elle surprit, un jour, la jeune fille qui rêvait seule au fond du jardin, assise derrière une touffe de lilas: elle s'avança sans faire le moindre bruit.

— Le duc ne reviendra pas, disait mademoiselle de Mauret, qui ne soupçonnait pas que madame de Montmorency était à portée d'entendre toutes ses paroles; pourtant il m'a promis un entretien secret avant de commencer la campagne, qui sera fort dangereuse! Pauvre duc! ils le tueront!

— Mademoiselle de Mauret, s'écria la duchesse, je vous remercie du vif intérêt que vous portez au maréchal.

— Vous écoutiez, madame, répondit Madeleine; c'est mal à vous d'espionner ainsi une jeune fille.

— Qu'avez-vous à craindre? Ne savez-vous pas que j'ai la plus vive affection pour les personnes qui aiment mon époux? Le comte de Mauret, votre père, lui a donné tant de preuves de son attachement, que je serais bien ingrate, si j'oubliais un dévouement si généreux.

— Madame, vous dites vrai; mon père n'abandonnera jamais la cause du duc de Montmorency.

— Et vous?

— Madame, je ne suis qu'une pauvre fille!

— Belle comme un ange.

— Qui n'aura, pour tout héritage, que le blason de son père.

— Qui peut prétendre aux plus nobles alliances, qui a captivé le cœur d'un puissant personnage.

— Je ne vous comprends pas, madame la duchesse.

— Vous avez trop d'intelligence, ma chère Madeleine, pour ne pas connaître le fond de ma pensée. On m'a dit que le duc, mon époux, vous aime.

— On vous a trompée, madame, répondit Madeleine, d'une voix tremblante et fortement émue.

— Pourquoi rougir, si vous n'êtes pas coupable?

— Vous m'accusez, madame; vous savez trop bien que je ne puis me défendre.

— Rassurez-vous, Madeleine, je ne suis pas venue pour vous faire subir un interrogatoire; mais gardez-vous de me cacher la vérité: vous aimez mon mari?

— Oui, madame.

— Le duc vous chérit?

— Je l'ignore, et, si j'en crois un triste pressentiment, monseigneur de Montmorency m'a déjà oubliée!

— Vous avez trompé mon amitié, Madeleine, s'écria la duchesse, vous avez empoisonné le bonheur de ma vie! vous avez détruit mes plus beaux rêves, fané mes plus riantes illusions! vous m'avez ravi le cœur de mon époux!

— Non, Madame! vous m'accusez injustement.

— Dites-moi donc que vous n'avez jamais aimé le duc!

— Je mentirais, madame.... j'aime le duc de tout mon cœur! je donnerais ma vie pour lui! mon père a reçu tant de bienfaits de sa générosité inépuisable. D'ailleurs, ais-je commis un si grand crime en aimant le héros de la France! je l'ai vu couronné par la victoire, brave, généreux, compatissant; j'ai entendu les cris de joie que le peuple faisait entendre sur son passage.... pouvais-je m'empêcher de chérir le grand homme! ne savez-vous pas, madame, que toute femme aime la gloire, et que, pour elle, le plus beau front est celui qui est chargé de lauriers. Votre erreur est bien profonde, duchesse de Montmorency, bien cruelle pour moi, si vous avez cru que mon amour pour votre époux, était une de ces affections vulgaires qui ne remplissent jamais le cœur et n'y laissent ordinairement que le remords! Je prends le ciel à témoin, que je puis vous regarder en face, et que mademoiselle

Digitized by Google

de Mauret n'aura jamais à rougir devant la duchesse de Montmorency!

Les sanglots étouffèrent la voix de Madelaine qui s'assit sur un banc de gazon, et pleura long-temps; la duchesse émue, presque déconcertée, changea tout-à-coup de langage.

— Pardonnez-moi, Madeleine, dit-elle, en serrant les deux mains de la jeune fille.... je vous ai accusée injustement... j'ai cédé inconsidérément à mon dépit, à ma jalousie. Rendez-moi votre amitié, Madelaine!

— Je ne vous en veux pas, madame la duchesse.... néanmoins, vos paroles ont fait à mon cœur une blessure cruelle. Vous avez cru trouver en moi une rivale, reconnaissez votre erreur, et regardez ce portrait.

Mademoiselle de Mauret tira de son sein le médaillon qu'elle tenait du duc de Montmorency, et qu'elle avait gardé depuis son départ de Chinon.

— Le portrait de la reine! fit la duchesse en poussant un cri déchirant....

— Maintenant, que vous connaissez le nom de votre rivale, dit Madeleine, vous ne m'accuserez plus.

— Je suis bien malheureuse!

— Rendez-moi le médaillon; j'ai promis au duc de le garder jusqu'au moment où il me le demandera.

— Ma fille, répondit la duchesse, le gouverneur du Languedoc arrivera demain; je lui rendrai le médaillon.

— En ma présence?

— Je vous le promets.

Quelques dames, qui se promenaient dans le jardin, s'approchèrent par hazard du banc de gazon, et la duchesse s'éloigna avec mademoiselle de Mauret.

VI.

LE DÉPART.

Cependant le duc de Montmorency qui savait depuis long-temps que l'armée royale marchait à grandes journées vers le Languedoc sous le commandement du maréchal de Schombert, réunit l'élite de la noblesse, et fit un dernier voyage à Toulouse pour voir la duchesse et mademoiselle de Mauret. Il entra dans la ville *incognito* suivi de Sourdeilhes, capitaine de ses gardes et du duc de Ventadour son neveu. En entrant dans la rue où était situé son hôtel, il vit passer Particelli, contrôleur des finances :

— Voilà un de nos plus cruels ennemis, dit-il à Sourdeilhes....

— Nous en avons beaucoup à Toulouse, répondit le capitaine....

— Que nous importe, ajouta le duc de Ventadour.... dans quelques jours, nous saurons si le cardinal-ministre est tout-puissant, comme le disent ses partisans enragés.

— L'armée royale est commandée par un chef intrépide et fort expérimenté, dit Sourdeilhes.

— Le maréchal de Schombert n'est pas invincible, répliqua le duc de Montmorency.

— Nous avons de puissans auxiliaires, et, pour ma part, je compte beaucoup sur M. de Mauret, dit Ventadour.

— Intrépide gentilhomme, s'écria Sourdeilhes, et qui est père de la demoiselle la plus belle, la plus accomplie....

— Ne dirait-on pas que Sourdeilhes s'est laissé séduire par les doux regards de la charmante Madelaine, dit le duc de Montmorency....

— Plus fins que moi se brûleront peut-être les ailes à cette chandelle, répondit le capitaine; les papillons les plus légers sont ceux que les belles prennent le plus facilement.

Le duc avait déjà mis pied à terre devant la porte de son hôtel, et ses nombreux serviteurs montraient le plus grand empressement à le recevoir. La duchesse l'attendait au haut de l'escalier avec mademoiselle de Mauret.

— Je voudrais avoir des ailes pour arriver plutôt à vous, ma tendre amie, s'écria le duc en montant les degrés deux à deux!

Il embrassa avec transport sa fidèle épouse, et déposa un baiser sur le front de Madelaine dont le visage se colora instantanément d'une vive rougeur.

— Je trouve l'accueil que vous faites à mademoiselle Mauret, bien froid, M. le gouverneur, dit la duchesse....

— Il est inutile de faire de grandes démonstrations avec ses amis.

— Pauvre fille! voyez comme elle rougit.

— Elle est charmante; à ce propos, madame la duchesse vous me permettrez de vous raconter une petite histoire.

— Racontez, monseigneur; vous savez que toutes vos paroles font battre mon cœur.

— Adorable amie! fit le duc en embrassant, une seconde fois, son épouse.

Or sus, voici mon histoire; un jour le philosophe Diogène qui marchait presque nu dans les rues d'Athènes, rencontra un enfant et s'arrêta devant lui; l'enfant détourna la tête, et rougit jusqu'au blanc des yeux. — Ne détourne pas la tête, mon enfant, s'écria le philosophe, rougis, *c'est la couleur de la vertu.*

— L'étrange histoire.

— Que je ne vous aurais pas racontée, si je n'avais vu mademoiselle de Mauret rougir à mon entrée.

— Vous connaissez la cause de ce trouble involontaire, dit la duchesse à voix basse.

— Sur l'honneur, j'ignore ce dont vous voulez me parler.

— On vous le dira plus tard, répondit la duchesse.

Les nombreux amis de Montmorency qui étaient venus le voir pendant la nuit, craignant d'être aperçus par les agens du roi, l'attendaient dans la grande salle pour lui faire mille et mille protestations de dévouement. Le duc qui savait qu'il ne pouvait, en aucune circonstance, compter sur de pareils auxiliaires, les remercia de leur visite, et les engagea à se retirer, avec cette grâce, cette urbanité qui lui gagnaient tous les cœurs.

— Messieurs, leur dit-il, je vous sais gré de ce que vous êtes venus m'offrir vos services et votre amitié; dans des temps plus heureux, je vous permettrai de recourir à ma protection; mais il faut avant, triompher du redoutable cardinal, et notre armée n'est pas très nombreuse.

Digitized by Google

Le duc voulait par cette dernière insinuation stimuler l'ardeur de quelques jeunes seigneurs ; mais pas un ne répondit à l'appel, et ils se retirèrent persuadés qu'ils avaient fait beaucoup, en franchissant le seuil de l'hôtel de Montmorency dont la tête était, dit-on, mise à prix par le cardinal-ministre.

Le gouverneur, débarrassé de ces tièdes amis, entra dans son appartement, écrivit ses dispisitions dernières, et dit à Marie des Ursins, en lui confiant son testament :

— Ma chère dame, le papier contient l'expression de ma volonté dernière. Je partirai demain, au point du jour ; avant la fin de la semaine, une sanglante bataille aura décidé de mon sort.

— Vous vaincrez, monseigneur ; vous allez combattre pour la cause du peuple, et Dieu ne vous abandonnera pas.

— Dieu vous entende, ma très chère dame ; vous souvenez-vous de l'astrologue italien qui nous amusa si bien le carnaval dernier.

— Le jeune napolitain, ami intime de Godolin, votre poète favori.

— Rappelez-vous ce qu'il me dit : — Duc de Montmorency dans un an et plus tu seras fait prisonnier en bataille rangée ; on te chargera de chaînes et puis on te jugera comme un criminel.

— Le napolitain était fou ; vous seriez bien insensé vous-même, si vous ajoutiez foi aux prédictions des astrologues ; ces misérables mentent toujours.

— Oui, madame ; mais à force de mentir, ils finissent par dire quelquefois la vérité.

— Vous avez bravé trop souvent la mort pour vous laisser effrayer par un charlatan....

— Mon cœur est inaccessible à la crainte, répondit le duc.... si je meurs, vous resterez fidèle à mon souvenir.

Marie des Ursins ne répondit pas ; elle se leva pour pleurer sans contrainte, et le duc qui, de son côté, avait beaucoup de peine à retenir ses larmes, s'approcha d'une petite table, et écrivit rapidement les lignes suivantes :

« Ma chère Madelaine,

« Je partirai cette nuit ; je désire vivement recevoir » vos adieux avant mon départ. Prenez tous les moyens » pour que la duchesse ne soit pas témoin de notre » entretien : si cela vous est impossible, remettez à » Sourdeilhes le portrait de la reine ; je vous conjure » de me rendre ce médaillon si précieux pour moi. » Le jour du combat, je le placerai sur mon cœur, » et ce talisman me garantira des balles ennemies. » Au moment du péril je penserai à vous, à la du» chesse, à la reine, et votre triple souvenir doublera » mon courage. Sourdeilhes me transmettra votre dé» termination. »

« Votre très affectionné »

« Montmorency. »

Sourdeilhes trouva mademoiselle de Mauret seule dans sa chambre, et agenouillée devant un crucifix : elle tourna la tête au bruit que fit le capitaine avec ses bottes éperonnées.

— Capitaine Sourdeilhes que désirez-vous ? lui dit-elle, avec un ton d'impatience.

— Mademoiselle, voici une lettre de monseigneur.

— Donnez et sortez.

— Il m'a dit d'attendre la réponse.

— Restez ; elle ne sera pas longue.

Madelaine lut deux fois la lettre du duc.

Elle écrivit au bas :

« Monseigneur,

» Lorsque minuit sonnera à la vieille tour de la » Dalbade, je vous attendrai à la porte du pavillon » gauche, je vous rendrai le portrait de la reine.

» Madeleine de Mauret. »

Elle remit à Sourdeilhes cette réponse si laconique, et continua sa prière.

Lorsque le capitaine sortit de la chambre de mademoiselle de Mauret, il rencontra dans l'escalier la duchesse qui l'attendait avec impatience ; en passant devant elle, Sourdeilhes la salua respectueusement.

— D'où venez-vous, capitaine ? lui dit madame de Montmorency.

— Vous le voyez, madame.

— Qui vous a donné ordre d'entrer, à cette heure, dans la chambre de Madeleine ?

— Monseigneur.

— Montrez-moi cette lettre que vous cachez avec tant de soin.

— Je ne puis, madame ; je ne dois pas trahir les secrets de monseigneur.

— Lorsque je parle, je veux qu'on m'obéisse, répondit la duchesse ; montrez-moi cette lettre.

Le capitaine, interdit, suivit madame de Montmorency, qui lut, à la clarté d'une petite lampe, la réponse de Madeleine.

— Maintenant, dit-elle à Sourdeilhes, courez chez votre maître, et gardez-vous de lui dire que vous m'avez rencontré dans l'escalier.

L'horloge de la Dalbade n'avait pas encore frappé douze fois, lorsque la duchesse, couverte d'un long voile, se dirigea vers le pavillon gauche. Montmorency était déjà au rendez-vous, et persuadé qu'il parlait à Madeleine :

— Ma chère amie, dit-il à voix basse, je t'ai bien chagrinée ; tu crois peut-être que j'aime la reine ? rassure-toi.

— Et madame la duchesse ?

— Je l'aime aussi, répliqua le duc ; mais, toi seule, exerces un puissant empire sur mon âme.

Madame de Montmorency était sur le point de donner un libre cours à son indignation, lorsqu'elle entendit le frôlement d'une robe ; elle s'éloigna, et se cacha dans l'ombre du corridor.

— Madeleine, s'écria le duc, où es-tu, ma bien aimée.

— J'arrive à l'heure précise, répondit mademoiselle de Mauret.

— Et le portrait de la reine ?

— Le voici, monseigneur.

— Madeleine, tu es un ange, répondit le duc.

— Vous êtes un démon, un perfide, un monstre,

Digitized by Google

Avignonet (Haute-Garonne).

s'écria la duchesse, qui s'élança vers son époux, furieuse et indignée.

Le maréchal, atterré par cette apparition inattendue, ne put d'abord proférer une parole, en présence de ces deux femmes qu'il aimait, et qu'il n'aurait pas voulu affliger si cruellement.

— Entrons dans cette chambre, dit-il après quelques minutes de silence: nos valets nous entendraient; évitons le scandale.

La duchesse et Madeleine suivirent le maréchal, qui leur fit un long récit de ses relations avec la reine, relations romanesques, et qui lui furent bientôt après funestes. Madame de Montmorency ne daigna pas lui répondre. Madeleine pleurait amèrement, et ces deux femmes, rivales et jalouses l'une de l'autre quelques instans auparavant, se retirèrent ensemble, et passèrent la nuit à prier pour le duc.

Au point du jour, Montmorency partit pour le Bas-Languedoc, où l'attendaient plusieurs gentilshommes, partisans de la reine, et ennemis acharnés du cardinal. La duchesse quitta Toulouse; mademoiselle de Mauret resta seule avec le comte, son père, qui la confia plus tard à l'évêque de Saint-Papoul, en attendant que les hostilités qui allaient commencer prissent une tournure décisive.

VIII.

L'ÉVÊQUE DE SAINT-PAPOUL.

Le comte de Mauret avait connu dans sa jeunesse

Digitized by Google

Jean de Donnadieu, qui occupait le siége de Saint-Papoul en 1632. Comme il craignait, avec raison, l'issue d'une bataille que toutes les circonstances annonçaient depuis un mois, il lui donna en garde sa fille unique. L'évêque se chargea de cette mission avec la plus grande joie. Il possédait, dans la petite ville d'Avignonet, la maison où Raymond le jeune, comte de Toulouse, fit massacrer, en 1245, un chanoine de Saint-Etienne et plusieurs pères de l'ordre de Saint-Dominique. Il chargea un archiprêtre de son église d'y conduire mademoiselle de Mauret, et quelques jours avant la sanglante bataille de Castelnaudary, il s'y rendit lui-même pour prodiguer ses soins et ses consolations à la fille de son ami.

Mademoiselle de Mauret charmée de la tendresse presque paternelle que lui témoignait l'évêque de Saint-Papoul, lui confia tous les secrets de son cœur et de son âme; elle lui parla du portrait de la reine, et cette révélation donna de tristes pressentimens à François de Donadieu.

— Mademoiselle de Mauret, dit-il un jour à la fille de son ami, je crains beaucoup que ce portrait ne soit funeste à Monseigneur.

— Et moi aussi répondit Madelaine : la nuit dernière j'ai fait un rêve épouvantable.

— Il ne faut pas ajouter foi aux songes, ma fille.

— J'ai vu pendant mon sommeil trois prêtres couverts de sang; ils se sont assis près de mon lit, et ces terribles paroles ont frappé mes oreilles:

— Le duc de Montmorency sera vaincu, a dit le plus vieux, dont j'aurais pu toucher la barbe blanche en étendant le bras.

— Il triomphera, Dieu le veut, a répliqué le second.

— Il mourra sur un échafaud, a dit le troisième.

Alors, les trois prêtres se sont agenouillés; ils ont prié long-temps; un ange est descendu :

Malheur à Montmorency et à ses partisans, a-t-il crié!..

Je me suis éveillé en sursaut, j'ai regardé autour de moi, les prêtres et l'ange avaient disparu : j'ai adressé à Dieu une fervente prière, et le sommeil a calmé ma frayeur. Mais le songe me poursuit sans cesse, et demain nous recevrons de fâcheuses nouvelles.

— Pour vous alarmer, ma fille? Le duc commande une armée bien aguerrie, et les troupes du cardinal triompheront, répliqua vivement Mademoiselle de Mauret.

L'évêque de Saint-Papoul s'efforçait de distraire Madelaine de ses tristes pensées; il lui raccontait les principales actions du duc de Montmorency, lorsque deux courriers passèrent à toute bride.

— L'armée royale a remporté la victoire, crièrent-ils, sans s'arrêter, et le duc de Montmorency est prisonnier.

— Il n'est pas mort! dit Madelaine en poussant un cri de joie! Le portrait de la reine l'a sauvé.

— Ne vous réjouissez pas encore, ma fille, dit l'évêque; il faut partir et vous rendre à Toulouse; vous y serez en sûreté; les nombreux amis de votre père vous protégeront.

— Je verrai le duc!..

— Dans un cachot! que Dieu sauve Montmorency de la colère de Richelieu!

ÉPILOGUE.

Après la bataille de Castelnaudary, le duc fut conduit à Lectoure, où on le tint dans une étroite prison; plus tard, Richelieu et Louis XIII le firent condamner à la peine capitale, par le parlement de Toulouse. Louis XIII, sollicité par les plus puissans seigneurs, voulait faire grâce; le cruel ministre voyant le roi faiblir, lui dit d'un ton grave et solennel :

— Sire, la clémence est la plus belle vertu des rois, mais vous ne pouvez faire grâce à Montmorency: lorsqu'on l'a dépouillé de ses habits pour soigner ses blessures, on a trouvé ce médaillon sur son cœur.

— Que m'importe? répondit Louis XIII impatienté...

— Sire, c'est le portrait de la reine! Ce vassal redoutable a souillé la majesté royale.

— Qu'il meure donc, dit Louis XIII!

Le lendemain Montmorency marchait au supplice; le roi était livré à une perplexité horrible; il prononçait à voix basse les mots de grâce et de pardon; mais le cardinal lui répétait à chaque instant.

— Sire, voyez le médaillon; c'est le portrait de la reine!!

J.-M. Cayla.

SOUVENIRS DE MON ONCLE LE DOCTEUR.

UNE MÈRE.

Tu as connu l'héroïne de l'histoire que je vais vous raconter, Juliette, dit le vieillard en s'adressant à ma mère; tu diras à tes enfans combien était intéressante cette jeune Amélie de Forville, que tu connus au couvent, où elle ne resta que quelques mois, sa santé frêle et délicate ne pouvant s'accomoder plus long-temps des exercices et des règles sévères de la maison. Fraîche jusqu'à quinze ans, douée même jusques-là de cet embonpoint qui va si bien aux jeunes filles, le teint si pur d'Amelie se décolora; elle maigrit rapidement, sa taille svelte, mais peu élevée, avait atteint les bornes de son développement. Une chose surtout frappait l'attention : ses traits auparavant sans saillie, sans mouvement, avaient pris un relief et une mobilité extraordinaires,

Digitized by Google

sa figure si calme naguère revêtit peu à peu une physionomie ardente, mais mélancolique; ses goûts changèrent aussi, les amusemens de l'enfance furent entièrement abandonnés; jusques-là elle avait fait de la musique sans entraînement, sans puiser dans la culture de cet art aucun des agrémens qu'il procure; et peut-être seulement pour ne pas désobéir à ses parens, alors elle se passionna pour son piano qu'elle ne quittait plus; sa piété inattentive, irréfléchie, devint de la ferveur, que servait à entretenir un mysticisme toujours croissant.

Épouvantée de cet état nouveau, qui s'était pour ainsi dire dévoilé tout-à-coup, comme à l'insçu de tout le monde; pour grandir ainsi en quelque mois, la famille d'Amélie me demanda des conseils. Mais quelles précautions prendre pour assigner des bornes, sinon pour faire rétrograder ce développement excessif de la sensibilité? Il était visible qu'Amélie était passée, par une transition subite, de l'enfance à la puberté; la nature avait brusqué ce passage qui s'opère toujours lentement, et pendant lequel chaque sexe revêt le caractère qui le distingue, et de là aussi ce cœur si large, placé encore à l'étroit dans la poitrine d'un enfant. Médecin et ami de la famille de Forville, je pris un intérêt tout particulier à la jeune personne pour qui on réclamait mes soins; je la vis souvent, je fus d'avis de déployer autour d'Amélie une surveillance de tous les momens, comme une ligne de soins et d'attentions continuels pour la garantir de toute secousse capable de bouleverser cette existence si fragile; nous devions aller plus loin en écartant d'elle tout ce qui pouvait être capable d'entretenir l'exaltation déjà si vive qui la dévorait; et pour commencer ce traitement, il fut décidé que nous attaquerions d'abord sa passion pour la musique, de manière à lui interdire tout-à-fait l'usage du piano avant quinze jours.

Ce fut la mère d'Amélie qui fut chargée d'obtenir de sa fille le sacrifice que son état réclamait. Elle obéit sans se plaindre, car elle serait morte pour sa mère, mais il fut facile de remarquer qu'elle devenait, de jour en jour, plus rêveuse, plus inquiète, malgré tous ses efforts à cacher ses regrets et sa douleur à tous les yeux. Mais moins fort que son âme, son corps l'a trahie: elle fut obligée de s'aliter dévorée d'une fièvre nerveuse ardente, en proie à une agitation continuelle, si elle éprouvait quelques momens de repos, elle dévoilait ses peines morales, durant ses assoupissemens passagers: alors elle demandait, dans ses rêves, son piano à sa mère; ou bien murmurant des airs préférés, ses mains, comme dirigées par un mouvement convulsif, cherchaient les touches de l'instrument que nous lui avions ravi. Nous le lui rendîmes avec précaution, et cet état si alarmant disparut.

Dès lors il fut facile de prévoir que cette jeune personne allait être livrée à de profonds chagrins, à de rudes épreuves. Son état continuel d'excitation en faisait déjà un être à part. Ce qui effleurait à peine le cœur de ses jeunes amies était un fer rouge qui traversait le sien; son âme recherchait avec une sorte d'avidité des tourmens; la vue de la misère, le récit d'une douleur physique ou morale lui faisait éprouver des frémissemens involontaires; elle aurait voulu tout soulager. Au milieu des continuelles émotions qui, malgré toute nos précautions, venaient si souvent l'agiter, la torturer, peu se rapportaient à elle; les crises douloureuses que son état amenait, la trouvaient impassible, et l'on s'étonnait de voir une si faible créature montrer tant de résignation à ses souffrances personnelles, elle si facile à se laisser aller aux véhémentes douleurs pour les peines des autres.

Le jeune Gustave de Fezel venait assez souvent chez M. de Forville. Plus âgé qu'Amélie de quelques années, d'une figure peu remarquable, mais doué d'un esprit droit et sévère, il était aimé d'Amélie comme d'une sœur. Je crois que dès long-temps les deux familles avaient résolu de les marier un jour. Mais le cœur de Mlle de Forville ne s'était pas ouvert à l'amour; elle ignorait, elle si aimante, cette forte puissance de l'âme, qui surpasse toutes les affections, et nous tous, qui l'observions avec tant d'intérêt, avec une si constante sollicitude, nous nous félicitions de la trouver aussi ignorante; car où se serait-elle arrêtée avec son caractère, une fois entrée dans cette voie, où les âmes froides même trouvent des écueils?

Gustave était admis à faire de la musique avec Amélie; ils essayaient rarement de grands morceaux, préférant les airs plus ou moins savans qui obtenaient quelque vogue; les romances étaient toujours soumises préalablement à Mme de Forville; aussi étaient-ce les moins passionnées qui étaient adoptées. Un soir Amélie et Gustave chantaient; le sujet roulait, je crois, sur une pensée qui paraît être inépuisable: un amant se plaignait de voir son amour dédaigné. Les paroles étaient simples, la musique, peu savante peut-être, murmurait bien les plaintes d'un cœur qui veut se donner et que l'on repousse. J'observai nos musiciens: la figure si paisible, si froide de Gustave s'anima insensiblement, ses yeux prirent une expression inaccoutumée, ses regards étaient bien tristes, et pourtant il s'en échappait du feu; ils se reposèrent sur ceux d'Amélie, et exercèrent sur elle une sorte de fascination. La mesure devint de plus en plus précipitée, la main d'Amélie n'accompagna plus sa voix, et bientôt les deux voix s'éteignirent en s'affaiblissant.

L'étonnement nous gagna tous; Gustave voulut s'excuser et ne sut pas trouver une raison qui pût être acceptée. Amélie avait caché son visage dans ses deux mains; puis elle vint se réfugier sur les genoux de sa mère, et la serrant dans ses bras, elle mouillait, en sanglottant, son visage de ses larmes.

Appelé le lendemain matin, j'appris de la scène si étrange de la veille l'explication suivante: M. et Mme de Forville avaient vivement pressé leur fille de leur dire les motifs de sa douleur, et Amélie, après bien des larmes versées, s'était jetée à leurs genoux, leur demandant pardon de ne plus les aimer exclusivement.

Un nouvel amour s'était révélé à elle lorsque la voix émue de Gustave avait exprimé sa tendresse dédaignée, lorsque ses yeux si tristement solliciteurs s'étaient fixés sur les siens. Oh! alors elle avait oublié qu'il prononçait des paroles empruntées... et comme si ce nouvel élément d'excitation morale n'eût pas suffi à son frêle corps, elle ressentait déjà de l'amour les terribles angoisses, sans en connaître les charmes. Ce regard triste et passionné qui avait eu la puissance de la

Digitized by Google

bouleverser, qui la retenait sous son empire, s'adressait-il à elle? Était-elle aimée de Gustave?

Qui ne t'eût pas aimée, pauvre fleur si délicate! Les parens d'Amélie qui avaient deviné l'amour de Gustave pour leur fille, s'étaient contentés de lui faire entendre que leur union était assortie; évitant de lui révéler toute leur pensée, afin de contenir une passion qui, dès son début, se montrait si véhémente.

— Eh bien! docteur, que ferons-nous, me dit, après m'avoir tout appris, Mme de Forville.

— Ce que nous avons déjà fait pour la musique: nous lui obéirons, madame!

Mes conseils furent suivis. Les visites de M. de Fezel devinrent plus fréquentes; il lui fut permis de dévoiler son cœur à Amélie. Il devint bientôt son époux.

Je ne vous dirai point, mes amis, continua mon oncle, dont la voix devint plus grave et la parole plus accentuée, en reprenant son récit après quelques minutes de repos, je ne vous dirai point le bonheur de na jeune femme, durant les premiers mois de son mariage, au milieu des fêtes qui se succédèrent. Sa santé se rétablit, son imagination, toujours active, parut néanmoins se calmer. Bientôt l'espoir prochain d'être mère l'occupa exclusivement; elle repassait dans sa tête, à toutes les heures, ses rêves de jeune femme; elle ne pensait qu'à son enfant, ne parlait que de son Alfred... Dieu le lui accorda ce fils qu'elle demandait; beau comme un ange, il eût été aimé de tous; sa mère l'idolâtrait. A peine né: Docteur, me dit-elle, promettez-moi de le voir tous les jours, l'enfance est si périlleuse!... Je le lui promis.

Tu le vis, Juliette, ce jeune Alfred. Tout ce que Dieu accorde de dons en naissant aux enfans des hommes, il le posséda: fort et vigoureux, d'une beauté peu commune, il traversa sans secousse, sans périls, les premiers mois de son existence. Je le voyais tous les jours. Il était ravissant de le contempler reposant endormi sur les genoux de sa mère. Elle aussi était bien belle depuis que, tranquille, occupée exclusivement de son fils, elle avait retrouvé le calme et la santé. Mon Dieu! pourquoi lui accorder tant de bonheur, après des jours orageux, si ce n'était qu'une cruelle dérision!.... Je me suis senti souvent murmurer, malgré moi, contre la Providence, en pensant à cette mère si tendre, si heureuse la veille, avec son fils qu'elle berçait.....

Mon oncle s'interrompit, et ému jusqu'aux larmes: — C'est qu'il n'y a rien, s'écria-t-il, qui déchire l'âme aussi vivement que de voir voués au plus horrible désespoir, comme des victimes que le sort à couronnées de fleurs, ceux qui nous semblaient destinés au bonheur sur la terre.

Il fut bien court celui de la mère d'Alfred. Cet enfant avait à peine cinq mois, lorsque, au milieu de la santé la plus radieuse, lorsque, entre un sourire et un baiser de sa mère, il fut atteint de la plus terrible maladie qui soit particulière à l'enfance: une légère toux se déclara; le lait maternel sembla en appaiser les crises légères et qui parurent peu inquiétantes. Au bout de quelques heures, après un sommeil calme, en apparence, une quinte se déclara, intense, terrible; l'enfant suffoquait. On me demande, j'accours à la hâte, présageant le malheur qui se préparait; mais déjà, dans l'intervalle, un accès plus terrible s'était déclaré: il s'échappa de sa poitrine comme le son d'un tube d'airain que l'air traverse avec rapidité, comme le cri plaintif d'un jeune animal qu'on étouffe... J'entrai; il était trop tard..... L'enfant, étendu sur les genoux de sa mère, semblait dormir; il venait de mourir du croup.

Malheureuse entre toutes les femmes, la mère qui perd son enfant! elle est si intime la vie de deux êtres qui, pendant neuf mois, n'ont eu qu'une seule et même existence! elle est si douce et si solide la chaîne qui unit l'enfant au sein maternel!

Toute la famille était groupée autour de l'ange que Dieu venait de rappeler à lui. A peine si la pensée que l'enfant était mort avait eu le temps de leur être révélée; c'était cette consternation muette qui accompagne les premiers instans dans les grandes douleurs. Amélie, elle appelait son fils: Alfred! Alfred!... Mon enfant! mon fils! mon fils bien aimé! et elle le balançait sur ses genoux, en activant de plus en plus ses mouvemens. Je restai comme frappé de la foudre..... Elle me vit enfin comme j'abandonnais la main de l'enfant: — Docteur, ne l'éveillez pas... et plus doucement: n'est-ce pas qu'il est bien beau mon Alfred quand il dort... car il dort, voyez-vous, mon fils!... et elle souriait en le contemplant. Puis elle le recouvrit de son schall, en écartant ce voile de son visage, dont les lèvres bleuissaient déjà; et après avoir parcouru plusieurs fois la chambre en murmurant un chant monotone, elle plaça son fils dans son berceau.

Mme de Forville s'était évanouie sans que sa fille y eut fait attention; on avait écarté le père de l'enfant; je restais seul avec M. de Forville et les gens de la maison auprès de la jeune mère. Elle nous aperçut et congédia tout le monde de la main. Je dis de lui obéir, en recommandant de l'observer du cabinet de toilette qui communiquait avec sa chambre, et dont la porte était entr'ouverte. Comme je m'apprêtais à sortir aussi. Amélie me fit signe de m'approcher d'elle; j'obéis. Promettez-moi de venir le voir à son réveil..... Je le veux, docteur, entendez-vous? Je fis un signe approbatif de la tête, il m'eût été impossible de trouver une parole.

Il n'y avait plus de doute, un trouble grave venait de porter atteinte aux facultés intellectuelles de Mme de Fezel. La vérité s'était révélée à elle, mais rapide, instantanée, foudroyante, et cette crise d'un instant avait brisé sa raison. Tout était à craindre pour une santé si impressionable, et je ne pouvais m'arrêter qu'à de tristes pressentimens sur les suites de cet état si extraordinaire.

Pendant que toutes ces réflexions m'agitaient et que j'en faisais part à la famille désolée, Amélie, toujours assise près du berceau de son fils, avait pris une broderie à la main, et travaillait en se hâtant; elle s'interrompait de temps en temps, comme si son attention eût été attirée par les mouvemens de son fils sur sa couche. Nous cherchâmes plus d'une fois, en traversant son appartement, à interrompre cet état; mais elle conversait intimement avec son fils qui dormait. En la voyant ainsi heureuse, caressant une si cruelle

Digitized by Google

erreur, il y avait de quoi mourir d'attendrissement.

Il pouvait être six heures du soir, l'enfant était mort vers dix heures du matin de la même journée, lorsque Mme de Fezel sembla s'endormir; elle laissa aller sa broderie, sa tête s'inclina sur sa poitrine. Je m'approchai d'elle; sa respiration devint bientôt haletante, entrecoupée, difficile; je cherchais à tâter son pouls, il devenait rapide, puis tout-à-coup il se relentissait pour se relever subitement. J'annonçai une crise très prochaine, dont je ne pouvais prévoir ni le caractère, ni la suite : le délire allait-il se continuer, se réveiller plus fort, plus intense? ou bien, recouvrant sa raison, Amélie allait-elle se trouver livrée à toute sa douleur de mère?

Cette dernière supposition, la moins raisonnable peut-être, se réalisa : Amélie sortie de ce sommeil agité, de cet état de stupeur, reprit l'usage de ses facultés, brusquement comme elle l'avait perdu. Alors elle peignit en traits de feu les tourmens qui la déchiraient : son Alfred ne dormait plus, le sommeil de son ange était le sommeil de la mort. Qui se serait arrêté à l'idée de chercher à adoucir l'amertume de ses regrets? Nul de nous ne le pouvait, nous murmurions tous contre le sort. Pauvre Amélie, avec son amour exclusif elle venait de perdre son fils, son Alfred, son monde à elle, son avenir, son Dieu!

Nous espérâmes que les premières heures passées, Madame de Fezel reviendrait sinon à la tranquillité par raisonnement, du moins au repos par la fatigue, par l'abattement; nous nous étions trompés. Les violentes démonstrations de sa douleur ne diminuèrent point, les forces de son corps ne faillirent pas à l'énergie de son âme; seulement le lendemain, à l'heure à peu près du fatal événement, elle accusa un violent frisson, qui, en un instant, parcourut tout son corps en le glaçant; — puis, après une agitation passagère, elle s'endormit profondément comme malgré elle. Je fus appelé. Lorsque j'arrivai; elle reposait encore. Nous respectâmes son sommeil que nous regardions tous comme de bon augure. Mais que notre étonnement fut grand! Amélie s'éveilla; et alors se renouvela la scène de la veille : elle entra dans sa chambre, se plaça à côté du berceau de son Alfred, et elle berçait doucement son fils qui n'y était plus. En ce moment, toute idée de sa position réelle s'était effacée de son esprit.

On profita de son calme maladif pour lui faire prendre quelque nourriture; elle avait tout refusé jusqu'alors. Puis elle donna quelques ordres pour sa toilette du soir; elle devait sortir avec Alfred. — Eh! mon Dieu, ajouta-t-elle, je n'en ai pas demandé la permission au docteur, lorsqu'il est venu ce matin; il faut bien qu'il le sache pourtant, car il me gronderait demain lorsqu'il viendra voir mon fils... n'est-ce pas, qu'il vient de s'agiter dans son berceau?... Il s'éveillera bientôt et je veux aller me promener avec lui... Allez dire au docteur que je l'attends avec impatience. On feignit de lui obéir. J'étais dans la maison, on me dit ce qui venait de se passer, et je me félicitai d'avoir ainsi un motif d'arriver jusqu'à Madame de Fezel et d'étudier sa curieuse maladie. Je la trouvai calme et sérieuse, et, n'eussent été ses yeux entourés d'un large cercle violâtre et son teint flétri, on n'aurait pu croire à tout ce qu'elle venait d'éprouver de tourmens. Lorsque j'entrai dans sa chambre, elle était placée debout devant une toilette, faisant choix pour la promenade du soir d'un costume pour son fils. Elle me sourit, en m'apercevant, et me montrant un petit chapeau blanc orné de rubans et de fleurs : il sera bien gentil mon Alfred ce soir, si vous le voulez, docteur!.. et perdant tout-à-coup son sourire. Mais, docteur, c'est qu'il faut nous permettre de sortir... Si vous saviez tout le bonheur d'une mère à montrer son enfant, à entendre dire : qu'il est beau! que sa mère est heureuse! Oh! laissez-moi être heureuse par lui!...

— Je consens à tout ce que vous voulez, Madame, à une condition pourtant : c'est que vous ne sortirez qu'après six heures...

— Eh bien! après six heures, s'écria-t-elle. Merci, docteur, merci... venez sur l'allée, il sera ravissant, car il est beau par dessus tous les autres enfans, mon fils!... Que de mères vont en être jalouses. Elle arrêta ses regards sur la pendule qui marquait déjà plus de cinq heures : il sera bientôt temps de l'habiller, et il dort encore!...

Une sueur glacée couvrait tout mon corps; car à peine avait-elle prononcé ces mots, qu'elle s'avançait vers le berceau pour aller visiter son enfant.

—Gardez-vous bien de l'éveiller, il en serait malade.

— Oui, dit-elle, vous avez raison, et puis il dort si paisiblement... En attendant je vais m'habiller.

— Pendant que vous serez dans votre cabinet de toilette, je surveillerai votre fils.

— Que vous êtes bon, docteur.

Ainsi je comptais atteindre l'heure qui devrait rendre la raison à Mme de Fezel. Sa mère et ses femmes devaient d'ailleurs dans ce but prolonger ses apprêts jusqu'au moment critique. En effet, la toilette n'était pas achevée qu'Amélie fut saisie d'un malaise remarquable; à des mouvemens convulsifs, mais peu énergiques, succéda un affaissement subit, une détente générale; on l'assit dans un fauteuil, où bientôt elle sembla s'être endormie. Six heures sonnaient.

Tout se passa ensuite de la même manière que la veille, et lorsque la malheureuse eût retrouvé toute sa raison, ce fut pour se livrer de nouveau à toute la véhémence de sa douleur. Il était bien triste de voir cette jeune femme avec ses habits de fête qu'elle venait de revêtir pour aller tirer vanité de son fils, se pencher, en poussant de déchirantes lamentations, sur ce berceau d'où son fils était sorti pour descendre dans la tombe. Elle avait d'ailleurs un souvenir assez précis de son état passé, aussi déchirait-elle le cœur, lorsqu'elle s'écriait en se tordant les bras : — Mon Dieu! puisque vous ne voulez pas me rendre mon Alfred, laissez-moi ma folie qui me le rend, ou faites-moi mourir!..

Il serait inutile de vous dire ce qui advint les jours suivans : ils réfléchissaient, tous, le jour de la veille. La folie était toujours douce, aimante; et la raison aigrie, inconsolable... La malade ne prenait que fort peu de nourriture et seulement pendant les crises; mais à chacune d'elles succédait un abattement plus considérable. S'il était cruel de ravir à cette pauvre mère les quelques heures du délire qui lui rendait son fils, il fallait éviter tout ce qu'avait de retentissement

Digitized by Google

funeste sur son état général cette crise quotidienne. Sa santé dépérissait sensiblement, et la famille d'Amélie demandait instamment qu'on la guérit de la folie passagère, que l'on tremblait de voir devenir continuelle. Le type intermitant de ces singuliers accès, leur retour régulier, pouvaient être heureusement combattus. Je m'entourai de savans confrères. Nous nous accordâmes pour opposer aux attaques de folie de Mme de Fezel, diverses préparations de l'écorce de Perou. Le quinquina fut administré, et le lendemain la jeune mère n'eut pas son délire.

La science triomphait, mais ce succès me coûta bien des larmes. Mes amis, je vous en fais l'aveu, je maudis la science, je maudis le remède qui avait servi mes vœux, je maudis les médecins, moi médecin, lorsque Amélie me dit d'une voix presque éteinte, mais solennelle : — Oh docteur, il est des maladies qu'il faut respecter... ne conseillez-vous pas à vos malades le sommeil qui est l'oubli de toute douleur ? pourquoi refuser à un cœur brisé un peu de calme, ce calme fut-il du délire ?.. Elle s'anima : — Quelle est donc votre mission, à vous, hommes de science, pour venir ainsi rompre les desseins de Dieu ?... il n'avait pas voulu briser brusquement, d'un seul coup, mes entrailles de mère, et il m'avait donné quelques heures de folie pour me retrouver avec mon fils !... C'était peut-être vous, Vierge-Sainte, qui avez tant souffert pour votre fils divin, que j'ai si souvent priée, qui aviez obtenu cette faveur pour la mère d'Alfred, d'Alfred qui entoure en ce moment votre trône céleste ? Et ils ont anéanti vos faveurs, les cruels !... Et elle levait les yeux et la main vers le ciel... elle me tendit la main que je baisai en pleurant. — N'oubliez jamais, mon ami, qu'il y a entre les choses d'en haut et celles d'ici-bas des rapports qui échappent à toute science humaine. Il y a aussi des liens qui unissent les âmes lorsque la mort vient à les séparer. Oh ! croyez-moi, ne brisez jamais ces liens, ils portent l'empreinte du doigt de Dieu !...

Les crises ne reparurent plus, et Amélie ne fit plus entendre aucune plainte. Indifférente d'abord à tout ce qui l'entourait, elle sembla peu à peu rapporter son attention sur sa famille ; la voix de sa mère surtout redevint puissante sur son cœur. — Peut-être qu'elle aurait voulu vivre pour elle. Mais Alfred ne l'appelait-il pas ? durant son sommeil ne se montrait-il pas à elle avec son gracieux sourire, l'attirant doucement à lui ? et à son réveil la jeune mère voulait mourir.

Cet état durait à peine depuis une semaine, et déjà la consomption avait passé sur la ravissante figure d'Amélie ses doigts décharnés ; ses yeux exagérés par l'amaigrissement, son teint livide, sa lèvre inférieure qui ne se contractait plus qu'avec peine, la rendaient méconnaissable. Elle faisait mal surtout, lorsque rêveuse, elle passait, comme par instinct, sa longue main effilée et pâle, dans ses cheveux noirs, tombant en désordre sur les côtés de son visage.

Le moment fatal arriva. Cette femme si complète conserva toutes ses facultés ; elle s'éteignit sans agonie ; et comme elle se sentait mourir, elle nous demanda pardon pour toutes les peines qu'elle nous avait causées ; pour moi ajouta-t-elle, et ce furent les dernières paroles qu'elle prononça, ne me plaignez pas, je suis heureuse, je vais revoir mon Alfred !!!

Mon oncle se tut, puis il ajouta d'un ton profondément ému : N'est-ce pas que j'eus bien tort de rendre toute la raison à cette infortunée.

N. Albert.

PAU.

JEUX ET DANSES DES BASQUES.

Les Basques sont croyans et fidèles à leur dévotion ; nous verrons, en analysant leurs plaisirs et leurs danses, qu'ils ont dans leurs mœurs un rapport frappant avec le moyen-âge ; en voyant leurs tragédies, qui ne sont autres que de véritables mystères, comme on les représentait à l'entrée des dames et seigneurs de l'ancien temps ; en assistant surtout à leurs scènes de carnaval, à leurs processions, à leurs mariages et à leurs baptêmes, on demeure convaincu que ce peuple vit absolument dans le passé, et que, depuis plusieurs siècles, il n'a pas fait un pas. C'est là qu'il faut venir chercher l'esprit de tradition éteint partout ailleurs ; on l'y retrouve dans sa force primitive. Les églises des Basques sont toutes divisées en deux parties :

Digitized by Google

la nef réservée aux femmes et une tribune donnée aux hommes, laquelle occupe la place où se trouve l'orgue dans nos cathédrales. Rien n'est plus curieux que de voir ces femmes, couvertes d'une sorte de mantille noire qui leur enveloppe la tête et les épaules, agenouillées sur les dalles, l'air recueilli et harmonisant leur voix avec celle des hommes, qui les accompagnent du haut de leur tribune; rien n'émeut plus doucement que les chœurs de ces fidèles, dont les sexes sont séparés comme aux premiers temps du Christianisme. Les hommes portaient, il y a encore quelques années, un fort beau costume, dont l'usage commence malheureusement à disparaître, quoiqu'on le rencontre encore dans certaines parties de la Basse-Navarre. Une veste rouge dessinant bien la taille, une ceinture en soie de même couleur, des culottes de velours noir et des bas blancs ou noirs attachés par des jarretières au-dessus de la culotte, tel était l'ensemble du vêtement. Rien n'était plus pittoresque que l'effet de ces groupes brillans de mille couleurs variées se pressant, les jours de fête, à la porte des églises ou autour du jeu de paume. Aujourd'hui les Basques ne se distinguent guère des Béarnais que par un berret bleu d'une forme plus étroite; la blouse et le pantalon, principalement dans la Soule, ont remplacé l'ancien costume. L'économie a peut-être gagné à ce changement, car le premier mode d'habillement était un peu coûteux; mais à coup sûr l'art et le coup d'œil y ont perdu beaucoup.

Il n'est personne qui n'ait entendu parler des jeux de paume et de l'adresse toute particulière des joueurs. Ce plaisir qui semble d'abord ne devoir être qu'un simple délassement, devient, avec l'esprit passionné des Basques, une véritable lutte d'adresse et de vigeur, où le patriotisme apporte ses plus vives sympathies et ses plus violens ressentimens; on ne peut se faire l'idée de l'immense interêt avec lequel ces populations impressionnables suivent les différens actes d'une partie de paume. On a vu des joueurs traverser la frontière et franchir des distances énormes pour venir soutenir l'honneur de leurs vallées. Des villages entiers se cotisent pour former le prix des paris considérables qui se disputent sur le terrain. On m'a cité des exemples où ces paris s'élevaient à des sommes de plus de cinq ou six mille francs; chacun est intéressé dans le combat, et l'amour de l'argent se joignant au sentiment plus noble, mais tout aussi passionné de l'amour-propre national, on comprend avec quelle avidité la foule se porte à de tels spectacles. Une description donnerait difficilement une idée de la scène; pour se rendre compte d'une partie de paume, il faut l'avoir vue. Ce n'est pas en traversant le champ-clos, réservé à cet exercice, en se faisant expliquer comment la balle, lancée par le bras vigoureux d'un joueur dont la main est entourée d'un gros gant assez semblant à celui employé dans les salles d'armes, après avoir frappé contre un mur placé à l'extrémité du terrain, doit être relevée par l'adversaire et arrêtée ensuite par le premier joueur, qu'on parviendra à se représenter le tableau du combat; tout le monde a vu des jeux de balle et des parties de paume; bien peu de voyageurs ont vu ces exercices dans le pays Basque, et, je le répète, il faut avoir assisté en personne à de tels spectacles pour se les bien figurer. L'attention peinte sur toutes les figures, l'inquiétude ou l'espérance qui précèdent un coup décisif, la joie des uns, le désespoir des autres, tout cela ne peut-être rendu dans une description. La seule chose qui le rappelle, est l'ensemble que présente le concours du peuple aux courses de chevaux en Angleterre.

La langue basque qui emprunte plusieurs mots au béarnais sur la frontière de Soule, et qu'un tel mélange empêche d'être entièrement pure dans ces parages, se parle dans son état primitif et dégagée de tout alliage, vers le haut du pays de Soule et dans la Basse-Navarre. Je n'oserais pas ici aborder une discussion scientifique sur son origine tant de fois débattue et encore si obscure. Je me contenterai de répéter un fait bien connu, c'est que la langue basque semble être une langue-mère, qui n'a aucun rapport, même le plus éloigné, avec les autres langues du monde; à quelques variations près, on assure que le parler des Basques espagnols est le même que celui des Basques français, et que les deux peuples s'entendent parfaitement. Quant à l'origine de cette langue et au berceau des peuples qui l'emploient, je ne me permettrai aucune supposition? Sont-ils de race ibérienne? Ont-ils été toujours libres et invaincus comme ils s'en vantent? Furent-ils dans l'origine gouvernés par des chefs de leur choix, abandonnés dans leurs montagnes et oubliés par tous les conquérans, même les plus avides, les Romains, par exemple? C'est ce que je n'examinerai point. Je renvoie le lecteur curieux de s'éclairer aux excellens articles publiés sur la matière par M. Badé, dans l'*Observateur des Pyrénées*. Quant à moi, en fait d'origine, je rapporterais seulement l'opinion généralement accréditée dans le pays, à savoir que la langue basque était celle d'Adam et d'Eve, et qu'à la confusion générale opérée par la volonté divine, lors de la construction de la tour de Babel, elle resta la langue des élus. D'après cela il faut croire, malgré toutes les traditions reçues, que les vértables élus sont les basques, et que l'ancien peuple de Dieu n'était qu'un misérable contrefacteur, un fabricant de dupes: mais la légende ne s'inquiète pas pour si peu; si vous avez la foi vous croirez, sinon vous ne croirez pas; voilà tout.

Un des caractères distinctifs de la langue basque, caractère qu'elle semble partager avec la langue hébraïque, est d'exprimer dans tous les noms appellatifs les qualités et les propriétés des objets auxquels ces noms sont appliqués. J'ai cité plus haut les noms de deux montagnes, Lichans Sucomendia, montagne de Lichans, et Laguinge Sucomendia, montagne de Laguinge, qui sont une preuve évidente de la vérité de cette observation. Je pourrais en ajouter d'autres, par exemple le mot Etcheverry, qui signifie maison neuve et qui désigne une des plus anciennes familles du pays: il me suffira de dire que partout et toujours les mots basques ont un sens très clair et approprié à la nature des objets ou des personnes qu'ils dénomment.

Les basques sont généralement fiers, hardis, très impressionnables et ennemis de tout ce qui leur vient du dehors. Leur salut, même chez le plus obscur paysan, a quelque chose de hautain et de dégagé qui révèle d'abord une prétention à l'égalité, à une parfaite réciprocité. Si leur hospitalité s'exerce généreu-

Digitized by Google

sement envers l'étranger qui vient chercher un asile sous leur toit, ils repoussent toute idée d'alliance avec lui, et ils doivent leur perpétuité de mœurs et de langage à l'attention qu'ils eurent toujours de ne point mêler leur sang avec celui des autres peuples, à l'horreur qu'ils conservent pour toute innovation et pour tout autre culte que le leur. Ils ont un grand amour de l'indépendance. Tel est le motif qui leur fait chérir leurs montagnes et qui leur fait fuir les goûts de la civilisation avec le même soin que les autres nations les recherchent. De nos jours encore, ils ressemblent plutôt à une colonie étrangère, transplantée au milieu de nous, qu'à une portion de français habitués à vivre sous les lois ordinaires du pays. Ennemis de toute contrainte, toujours portés à des passions extrêmes, aussi tendres et obligeans, que disposés à la violence, vindicatifs, extrêmes dans leur vengeance, laborieux, probes, habituellement sobres et chastes, et surtout attachés à leur religion et à leurs prêtres, ils présentent dans tous leurs usages les caractères d'un peuple esclave de la tradition. Aussi jamais la réforme ne pût pénétrer dans leurs montagnes, et tandis que le Béarn compte aujourd'hui encore un grand nombre de protestans, on les vit dans toutes les guerres de religion, lutter courageusement pour la défense de leur foi.

Leurs jeux et leurs plaisirs sont une fatigue, et tout, jusqu'aux détails les plus insignifians, indique une volonté constante d'exercer leurs forces et de les tenir en haleine. Leurs danses seraient plutôt une peine qu'un délassement pour tout autre peuple. Ce sont toujours des pas difficiles, des évolutions sur eux-mêmes, de véritables tours de force. Les plus remarquables sont leurs rondes, farandoles et leurs *danses du chevalet*. Dans la première un maître de ballet, portant un bâton rouge garni de rubans, terminé par un drapeau, la taille entourée d'une ceinture de cuir garnie de grelots, conduit une troupe de danseurs vêtus du costume que j'ai déjà décrit, et la tête couverte d'un berret orné de rubans et de clinquant, ou d'un casque en carton couvert de grelots. Cette troupe, après un certain nombre d'évolutions sur place, qui rappelle d'une façon beaucoup plus énergique ce que les soldats appellent marquer le pas, se livre à l'exécution d'une ronde mêlée d'entrechats et de gambades d'une extrême agilité; tout cela se fait avec une parfaite mesure et une précision étonnante.

La seconde espèce de danse ressemble trop à nos branles ou farandoles ordinaires pour mériter d'être décrite; elle gagne seulement au pas agile des Basques un caractère de légéreté particulière; la troisième est des plus curieuses : elle est dansée par deux personnages seulement; le premier est ce maître de ballet dont j'ai parlé plus haut : le second est un jeune homme, choisi parmi les plus vigoureux, dont le corps est entouré d'un appareil assez grossier figurant au moyen de petites lattes couvertes par des mouchoirs le corps d'un cheval; à ces pièces de fondation est adaptée un petit cou en bois peint, surmonté d'une tête de cheval avec sa crinière, le tout amplement garni de grelots suivant l'usage.

Ce maître de ballet poursuit pendant toute la danse son indomptable coursier, et les deux acteurs exécutent des véritables pas de caractère; le cheval caracole, rue, pointe, passe sans le toucher à côté d'un verre de vin qu'on place à ses pieds et feint d'échapper à la foule dont plusieurs plaisans se détachent, pour ferrer le cheval, le brider ou l'abattre. Cette scène qui dure assez long-temps fait rire aux larmes tous les spectateurs.

Parmi ces divertissemens, je pourrais citer encore le *jeu des chaudronniers*, la scène des *Bohémiens* et des *Bohémiennes*, la farce de l'*ours*, et tant d'autres dont le caractère original est des plus curieux pour l'observateur. Je n'ai pas besoin d'ajouter que tous ces délassemens ont tous une origine des plus anciennes.

Jacques Boxhomme.

Digitized by Google

SOUVENIRS DU DAUPHINÉ.

INCENDIE DU CHATEAU DE VIZILLE (1825).

Le 21 Juillet 1788, les trois ordres du Dauphiné furent convoqués en assemblée générale au château de Vizille, sous la présidence du comte de Morges; quelques abus commis par les agens du pouvoir avaient irrité les principaux habitans de la province : la noblesse, le clergé et le tiers-état firent un pacte d'alliance offensive et défensive. L'ouverture des états s'opéra tranquillement, et pendant quelques jours on délibéra sur les mesures à prendre : Monnier secrétaire de l'assemblée, rédigea les délibérations unanimes des trois ordres qui réclamaient avec fermeté le rétablissement des anciens états de la province.

— Nous demandons aussi l'éligibilité à toutes les places, dit Monnier, et la double représentation du tiers-état.

— L'abolition des priviléges pécuniaires, ajouta le comte de Morges et le système d'une monarchie représentative.

Ces diverses propositions furent accueillies avec un enthousiasme difficile à décrire, et on vota à l'unanimité.

Cette scène qui fut, pour ainsi dire, le prélude de la révolution française eut lieu dans la salle du jeu de paume du château de Vizille. Pierre Lapaque membre du tiers-état, et Gaspard de Chorance, député de la noblesse, se firent remarquer par leur énergie, par la hardiesse de leurs opinions. En sortant de l'assemblée, ces deux jeunes tribuns, se jurèrent une amitié inviolable : Pierre Lapaque invita le gentilhomme à passer quelques jours dans une jolie maison de campagne qu'il possédait à trois lieues de Grenoble. M. de Chorance accepta, et n'eut qu'à se féliciter de l'hospitalité du riche bourgeois.

Pierre Lapaque avait une sœur si remarquable par sa beauté, qu'on s'arrêtait souvent pour la voir passer dans les rues de Grenoble. M. de Chorance ne fut pas insensible à la vue de tant de charmes, et il trouva moyen de déclarer sûrement son amour à la belle Noélie. La jeune fille se laissa attendrir par des protestations qu'elle croyait sincères : M. de Chorance abusa de sa faiblesse, et quelque mois après son départ, Lapaque, apprit avec la plus grande indignation, que sa sœur avait été déshonorée par son hôte. Il courut au château de Chorance, dans l'espoir que le gentilhomme réparerait la faute en épousant la jeune fille qu'il avait trompée. Gaspard avait quitté le pays pour prendre part à la guerre d'Amérique.

Cette triste nouvelle plongea Noélie dans une mélancolie profonde; elle mit au monde un enfant qui mourut trois mois après sa naissance : la mère le suivit de près au tombeau, et Pierre Lapaque dévora en secret sa honte et son désespoir.

Cependant la tempête révolutionnaire grondait déjà dans le ciel de la France; un cri de guerre se fit entendre : l'élite de la jeunesse courut aux frontières, et Pierre Lapaque s'enrôla dans le bataillon de l'Isère. Il prit part aux grandes batailles de la Révolution et de l'Empire, et lorsque Napoléon eût fait un éternel adieu aux braves de la grande armée, Lapaque revint en Dauphiné où il étudia les arts mécaniques, et fut employé par le célèbre négociant de Grenoble qui établit au château de Vizille une des plus importantes manufactures de papiers peints qui existent en France. Il y vécut pendant quelques années heureux et tranquille; une seule pensée l'affligeait très souvent, et alors il devenait triste et rêveur. Touvet, jeune mécanicien, son ami intime, lui demanda un jour la cause de son chagrin

— C'est une triste histoire, répondit Pierre Lapaque... Je dois en garder le secret.

— Tu n'as donc pas confiance en moi ?

— A quoi bon t'affliger ?... Je te raconterai cela plus tard... Dis-moi, mon cher Touvet, n'as-tu jamais entendu parler de M. de Chorance :

— Je le connais.

— Où l'as-tu vu ?

A Grenoble.

— On m'a dit pourtant qu'il est devenu citoyen de la république des Etats-Unis.

— Il est revenu depuis six mois avec une immense fortune.

— Connais-tu sa demeure ?

— Il habite une magnifique maison près la porte Saint-Laurent.

— Je te remercie de ces renseignemens, dit Lapaque.

— As-tu quelque affaire à démêler avec M. de Chorance ?

Digitized by Google

— Oui, et une affaire très-importante : j'aurai besoin de ton secours.

— Tu peux compter sur mon dévouement.

Lapaque crut qu'il était de son devoir de ne rien cacher à son ami Touvet; il lui raconta les principales circonstances de la mort de sa sœur Noélie.

— Que dois-je faire ? lui dit-il, après avoir terminé sa narration, qu'il avait interrompue plusieurs fois pour essuyer ses larmes.

— Venger ta sœur.

— Assassiner M. de Chorance !

— Non, il faut le provoquer; il est brave, et si tu succombes je te vengerai.

— Il ne voudra pas se battre avec un artisan : il est fier de ses titres et de ses richesses.

— Tu as peut-être raison; mais quel autre moyen ?

— Le poignard ou le pistolet à bout portant, s'écria Lapaque. Je réfléchirai avant d'agir.

— Promets-moi de ne faire aucune démarche sans me consulter.

— Je ne promets rien, répondit Lapaque ; un homme de cœur doit suivre l'inspiration du moment, et j'ignore encore à quelle détermination je m'arrêterai !

La conversation des deux amis fut interrompue par la présence du chef des ateliers qui servait de *Cicerone* à des étrangers; il pria Lapaque de l'accompagner :

— Pierre, lui dit-il, ensuite, ayez la bonté de raconter, à ces messieurs, ce que vous savez sur le château de Vizille.

— Volontiers, monsieur, répondit Lapaque. — Le bourg de Vizille était autrefois défendu par un château fort, dont il est fait mention dans un acte du x.e siècle : il occupait le plateau du rocher qui sépare la route de Grenoble de la riante vallée de Vannaveysi; on en voit encore quelques ruines. La position de cette forteresse au débouché des montagnes de la double chaîne des Alpes, en faisait une place importante. Le baron des Adrets s'en rendit maître après la prise de Grenoble en 1563 : on la rendit bientôt aux catholiques. Henri IV donna le château et la terre de Vizille à Lesdiguières qui avait pacifié tout le Dauphiné. Le maréchal fit reconstruire le château tel que vous le voyez. Le maréchal de Créqui et ses descendans le possédèrent après la mort du connétable : cette terre fut acquise par la famille de Villeroi vers la fin du dernier siècle. Vous savez tous que M. Périer acheta, il y a quelques années, le château de Vizille au dernier duc de Villeroi :

— Très bien, mon cher Lapaque, dit le chef des ateliers; si vous n'étiez pas si vieux, nous vous ferions nommer bibliothécaire de la ville de Grenoble. Dites-moi, n'avez-vous pas assisté à l'assemblée des états du Dauphiné qui se tenait en 1788 ?

— J'y étais, monsieur... mais je vous prie de ne pas m'interroger sur une époque si triste pour moi.... elle me rappelle de trop cruels souvenirs.

A ces mots, Lapaque s'éloigna pour pleurer, sans contrainte, et prononcer le nom de Noéli.

Deux jours après il demanda et obtint la permission de faire un voyage à Grenoble ; il entra dans la ville par la porte Saint-Laurent et courut à la maison que lui avait indiquée Touvet, son ami :

— M. de Chorance est-il chez lui, dit-il à un valet de chambre.

— Il est sorti.

— Savez-vous s'il rentrera bientôt ?

— Je l'ignore; M. de Chorance est à la chasse, et il ne reviendra pas avant la nuit.

— Quelle direction a-t-il prise ?

— La route de Chambéry.

— Dieu vous garde, répondit Lapaque.

Et il est sorti de Grenoble pour courir à la rencontre du séducteur de Noéli.

Il désespérait de le trouver, lorsque les aboiemens d'une meute très-nombreuse, l'avertirent que les chasseurs n'étaient pas loin, et qu'ils se dirigeaient de son côté. Il s'assit sur un tertre, non loin d'un vieux château près duquel les eaux de l'Isère coulaient avec une rapidité effrayante.

— Ici la rivière se brise contre des rochers, dit Lapaque... ma sœur bien-aimée, pauvre Noéli ! je te vengerai!

Il n'attendit pas long-temps; deux chasseurs arrivèrent suivis de quelques piqueurs : il était presque nuit, et ils n'aperçurent pas Pierre Lapaque qui se jetta sur celui qui voulut passer le premier, et le précipita dans la rivière après lui avoir plongé son poignard dans le cœur : il prit la fuite avec tant de rapidité qu'on ne pût découvrir quelle route il avait prise, et les piqueurs arrivèrent à Grenoble, atterrés par l'événement tragique qui s'était passé presque sous leurs yeux. Lapaque était de retour à Vizille avant le point du jour, et personne ne s'aperçut de son absence.

Le surlendemain, le journal de Grenoble annonça que M. Establin, ami et compagnon de M. de Chorance avait été assassiné sur les bords de l'Isère. Pierre Lapaque eut besoin de toute sa force d'ame, pour dissimuler son émotion lorsqu'il apprit qu'il s'était trompé, et que le séducteur de Noéli avait échappé à sa vengeance. Une sombre tristesse s'empara de lui; tous ses amis, Touvet lui-même, ne reconnaissaient plus Pierre Lapaque; en proie à une fièvre violente, il n'était pas sorti de sa chambre depuis quelques jours. Son fidelle ami Touvet alla le visiter pour le consoler, et prétexta pour cela le besoin de le consulter sur un plan de machine à filer le coton.

— Eh bien, maître Lapaque, lui dit-il en entrant, veux-tu devenir sérieusement malade? depuis une semaine tu es triste comme un condamné à mort....

— Je souffre beaucoup, mon ami, et il n'est pas de médecin au monde assez habile pour me soulager.

— Ta maladie est donc incurable ?

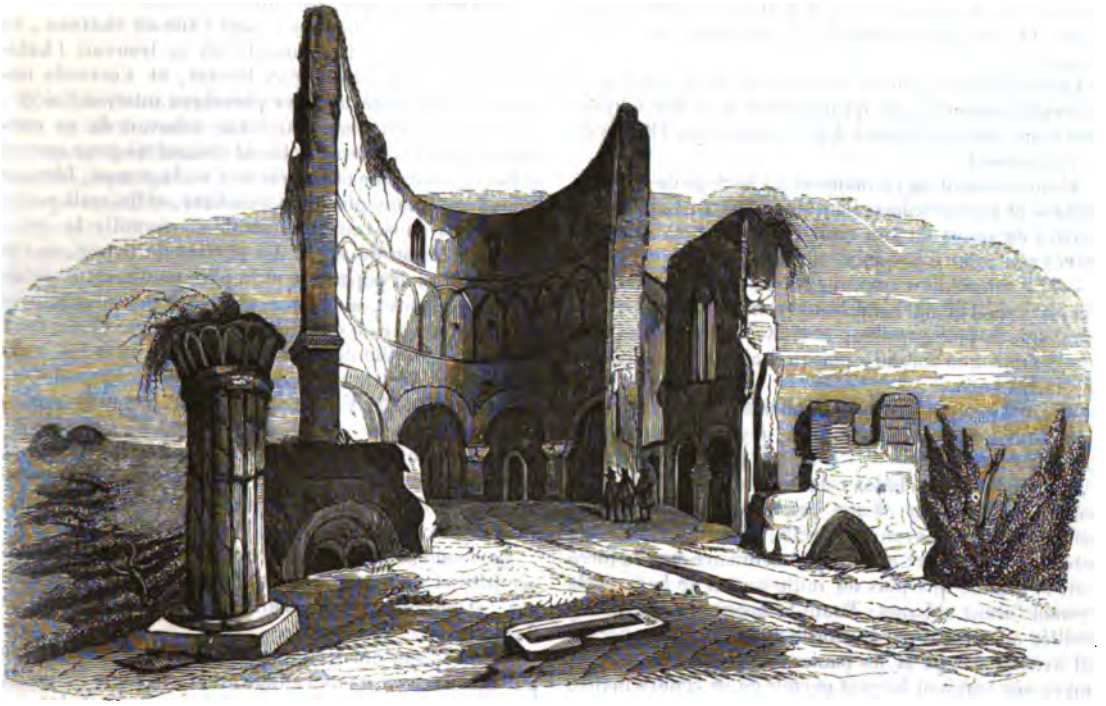
— Oui, répondit Pierre Lapaque.

— Écoutes-moi, si tu veux sortir et t'égayer avec nous, je suis persuadé que tes idées noires se dissiperont pour long-temps.... demain, il y aura grande fête à Vizille; le préfet de l'Isère doit venir visiter la manufacture, avec deux américains, associés de M. de Chorance.

— Ah! ha! dit Lapaque, ce bon M. de Chorance sera donc de la partie...

— Les ouvriers ne travailleront pas, et nous aurons

Digitized by Google



Vieux château sur l'Isère.

le temps de nous livrer à quelque partie de plaisir qui dissipera ta mélancolie.

— En effet, répondit Lapaque, je me sens déjà soulagé ; vas dire aux camarades que mon intention est de les régaler demain.

— Nous comptons sur ta parole.

Aussitôt que Touvet eût fermé la porte de la chambre, Lapaque se leva en sursaut agité par une fièvre brûlante.

— O Noéli, ma sœur bien-aimée, cette fois ton lâche séducteur n'évitera pas ma vengeance.

Il chargea deux pistolets :

— Voici pour M. de Chorance, ajouta-t-il à voix basse... cet autre est pour moi.

Tourmenté par de semblables pensées, Lapaque ne put fermer l'œil pendant toute la nuit, et au point du jour il courut éveiller son ami Touvet.

— Tu dors tranquillement comme un chanoine de la cathédrale de Grenoble, lui dit-il en affectant une hilarité qui n'était qu'apparente.... on voit bien que les travaux sont interrompus à Vizille, puisque l'infatigable Touvet, surnommé, à juste titre, le *reveille-matin*, est encore dans les bras du sommeil.

— Sois le bien venu, mon cher Lapaque, répondit Touvet.... ton arrivée m'a délivré d'un songe très-pénible...

— Je ne te croyais pas sujet au cauchemar...

— Mon cher Lapaque, figure-toi que je croyais voir la fabrique en feu, les toits du château s'abîmer dans les flammes ; tous nos efforts étaient insuffisans pour arrêter l'incendie.

— Rassure-toi, mon bon Touvet ; la fabrique et le château sont bien gardés.

— Allons déjeûner...

Digitized by Google

— C'est moins pénible qu'un cauchemar...

Lapaque tint parole, il invita ses amis à un dîner presque splendide, et jamais on ne l'avait vu si gai.

Lorsque les autorités visitèrent les ateliers, Touvet fut chargé de les conduire et de leur donner les détails nécessaires; Lapaque voulut être de la partie : il espérait reconnaître M. de Chorance et le tuer à bout portant; il ne réussit pas et le soir en rentrant dans sa chambre il se livra au plus violent désespoir.

— Dieu ne veut donc pas que les scélérats meurent! s'écria-t-il en jettant ses deux pistolets contre la muraille. O ma pauvre sœur! j'ai pourtant juré de te venger...

Quelle horrible pensée s'empare de mon ame! quel exécrable projet! mais qu'importe? tous les moyens sont bons pour qui attend depuis trente ans l'heure de la vengeance!

Minuit sonnait en ce moment à l'horloge de Vizille; maîtres et ouvriers dormaient déjà. Pierre Lapaque se souvint du songe de son ami Touvet, et ce souvenir enivra son cœur d'une joie infernale.

— Le songe de mon ami était un avertissement du ciel, s'écria-t-il en bondissant comme un tigre, et avant que le jour paraisse, le château de Vizille brûlera comme une torche, puisqu'il abrite le séducteur de Noéli!

Pierre Lapaque sortit de sa chambre et après s'être assuré que tout le monde dormait, il exécuta son projet infâme.

« L'incendie du château de Vizille, dit un témoin oculaire, se déclara, à une heure, du matin dans la nuit du 9 au 10 novembre 1825, dans les ateliers de l'étendage : il fesait un vent extraordinaire dont la force était si grande que plus de mille sapins de la forêt de Prémol furent abbatus. Toute la population du bourg éveillée en sursaut par la cloche de la fabrique, accourut avec la pompe et les paniers du pays. Ces secours empressés auraient bientôt permis de se rendre maître du feu dans un temps ordinaire, mais l'ouragan fesant tourbillonner les flammes avec une incroyable activité, elles ne tardèrent pas à se communiquer à six ou sept cents pièces de calicot que renfermait l'étendage; avec elles s'embrasèrent, comme par une commotion électrique, le plancher à clair-voir et les vieilles charpentes en sapin d'une toiture de deux siècles. Dès-lors une grêle effrayante de flammes, dominant l'édifice, et se dirigeant de tous côtés avec violence, le feu se propagea rapidement dans les combles, enflamma le magasin des toiles peintes, tous les bois de chauffage et d'emploi, qui se trouvaient en abondance dans la cour supérieure.

Tous les secours directs devenant inutiles contre un pareil foyer d'incendie, on essaya de couper la toiture du pavillon de l'horloge, où les diverses ailes du bâtiment se réunissaient; mais la violence du vent rendit cette mesure inutile.

Bientôt on apprit que l'incendie venait d'éclater en plusieurs endroits du bourg. Les habitans durent alors s'éloigner à la hâte pour sauver au moins leurs enfans et leur mobilier. Il ne resta plus aux propriétaires de la fabrique, qu'à sauver leurs livres de commerce et une très-faible portion de leur mobilier.

Il ne se passa que trois-quarts d'heure entre le moment où le feu se manifesta dans l'aile du château, au nord, et l'aile, plus à l'ouest, où se trouvait l'habitation : l'horloge sonna deux heures, et s'écroula immédiatement avec tous les planchers intermédiaires; tandis que le château abandonné achevait de se consumer, tous les efforts s'étaient concentrés pour sauver le bourg; mais que faire avec une seule pompe, lorsque le feu tenait dans plusieurs quartiers, et finissait même par éclater dans ceux que semblait garantir la principale direction du vent? La portion du bourg, sur le côteau, la plus populeuse et la plus pauvre, fut entièrement détruite, ainsi que plusieurs maisons situées dans quatre ou cinq quartiers fort éloignés. Enfin deux pompes de la ville de Grenoble arrivées avec les pompiers et un détachement de la garnison, les habitans et les ouvriers de Vizille ne tardèrent pas à se rendre maîtres du feu. »

Pendant tout le temps que dura ce terrible incendie, on vit Pierre Lapaque courir au milieu des salles embrasées, et demandant aux personnes qu'il rencontrait, si elles n'avaient pas vu M. de Chorance.

Le lendemain on le chercha partout, sous les décombres et dans les maisons du bourg : on ne le trouva pas, et on répandit le bruit qu'il avait péri dans les flammes.

Touvet, son ami, en entrant, dans sa chambre ne put découvrir la moindre indication; sur une feuille de papier placée sur une petite table, Touvet lut ces mots ;

« — Noéli tu seras vengée! mort au perfide Chorance! »

Vers la fin de l'an 1823, Touvet reçut une lettre des États-Unis... elle était de Pierre Lapaque qui lui racontait son voyage sans lui donner le moindre détail sur son départ précipité.

On a appris depuis que l'incendiaire de Vizille est mort à la Nouvelle-Orléans, contre-maître d'une filature de coton.

Hypolite Vivier.

Digitized by Google

DÉVELOPPEMENT CHRONOLOGIQUE

DE L'ARCHITECTURE DU MOYEN-AGE.

L'étude des monumens du moyen âge, étant aujourd'hui cultivée avec ardeur, j'ai cru qu'un tableau méthodique, dans lequel serait représenté l'état de nos connaissances sur les monumens religieux de cette époque, pourrait être accueilli avec faveur, soit parce qu'il faciliterait l'étude de cette branche de l'archéologie, soit parce qu'il fixerait l'attention sur l'importance historiques de nos vieilles églises, et qu'il préviendrait ainsi leur destruction ou leur réparation à contre-sens. Le travail suivant, n'est à proprement parler, qu'un choix ou une compilation des meilleurs ouvrages qui ont été publiés sur cette matière, et plus particulièrement des leçons de M. de Caumont. C'est donc à ses ouvrages qu'il faudra avoir recours, si l'on veut approfondir ce sujet; toutefois il suffira, je pense, de consulter ce tableau, pour pouvoir facilement ensuite connaître la date d'une église chrétienne.

Les monumens religieux ont toujours été en harmonie avec les différens dogmes et les différens cultes auxquels ils ont été consacrés; ils ont donc subi des transformations successives qui correspondent toutes aux différentes phases du développement religieux de l'humanité; en d'autres termes, l'architecture a toujours été en harmonie, a constamment réflété la pensée intime et religieuse des nations. En général, les monumens ne parviennent à leur plus grand dégré de splendeur, que lorsque la doctrine religieuse à laquelle ils sont intimement unis est parvenue à son plus grand développement et à sa plus grande puissance, et comme les doctrines religieuses ont leurs époques de naissance ou de révélation, de grandeur et de chute ou de transformation, il arrive aussi que l'architecture religieuse a ses époques correspondantes d'enfance, de virilité, et de vieillesse ou de transformation. En considérant cette marche ou ce progrès d'un point de vue élevé, il est exact de dire qu'il n'y a jamais eu chute ou décadence, puisque lorsque les doctrines religieuses ont fait leur temps, et que le goût des monumens qui réflétaient la pensée de ces doctrines, a cessé de trouver des interprètes ou des artistes, il surgit toujours de nouvelles doctrines et de nouveaux artistes qui arrivent avec une pensée et une inspiration nouvelle. L'époque qui voit ainsi d'un côté s'éteindre une doctrine et une forme d'architecture ancienne; et de l'autre s'élever une doctrine et une forme d'architecture nouvelle cette époque; dis-je, de renouvellement, cette palingénésie architecturale, ce passage d'une révélation ancienne à une révélation nouvelle, cette transition d'un goût à un autre, est caractérisée par des essais et des tâtonnemens, par des bizarreries, qui sont des conditions essentielles d'originalité, et qui favorisent la ruine du passé et le règne de l'avenir. Dieu n'abat jamais d'une main que pour construire de l'autre.

Toutes les formes architecturales qui nous sont connues, peuvent être rapportées à trois grands types principaux, différens entre eux par le goût de leurs ornemens et par leur forme générale, c'est-à-dire par leur style; ces trois types correspondent à trois grandes époques du développement religieux de l'humanité, savoir:

Le style Egyptien. Avant de s'élever aux vastes conceptions que présentent les monumens de l'Egypte et ceux des autres peuples les plus anciennement civilisés, tels que les Indiens, les Babyloniens, les Assyriens, les Phéniciens, les Juifs, les Syriens, les Etrusques, etc., les hommes durent d'abord habiter des cavernes ou bien des tentes, et de simples cabanes formées par des roseaux et de la terre; ce n'a été que lentement qu'ils sont parvenus a acquérir ainsi les connaissances mécaniques et le sentiment esthétique, qui leur étaient nécessaires pour pouvoir réaliser des monumens aussi vastes et d'un aussi beau caractère que ceux de la vallée du Nil. Il est inutile pour le but que je me propose de montrer les rapports ou les différences qui existent entre les monumens des peuples que je viens de citer; toutefois je dois dire qu'ils offrent entre eux assez d'analogie pour pouvoir être rangés dans la même classe. L'architecture que l'on pourrait désigner sous le nom de Mahométane, et qui se développa parallèlement avec l'architecture chrétienne, prit aux modèles de l'Egypte et de l'Inde ses principales inspirations.

Le style Grec. Bien que les artistes grecs aient eu de fréquentes relations avec l'Egypte, ils ne rapportèrent de cette nation que des connaissances mécaniques et géométriques, et nullement le sentiment de l'art égyptien; aussi leurs compositions offrent-elles des caractères assez tranchés pour être considérés comme le résultat de leur propre spontanéité. C'est sous le règne de Périclès, que les monumens grecs présentent cette grâce, cette élégance, cette pureté de lignes, cette harmonieuse simplicité que l'on admire aujourd'hui. Le style romain n'est qu'un reflet du goût grec, modifié par les mœurs latines, et il ne pouvait en être autrement, puisque les croyances religieuses de ces deux peuples furent presque conformes. Lorsque les Romains adoptèrent l'architecture grecque, elle était déja déchue de son ancienne splendeur; cependant sous le règne

Digitized by Google

d'Auguste, elle atteignit un assez haut degré de perfection qui se maintint jusqu'à Adrien et aux Antonins. Sous Dioclétien, le goût commença à dégénérer, bien que plusieurs artistes grecs fussent employés à la construction des monumens, et la décadence devint de plus en plus sensible sous Constantin. Les dieux alors étaient partis, le polythéisme n'avait pour lui ni l'appui des intelligences, ni les sympathies du peuple; à une morale, à un dogme et à un culte vieillis, allaient succéder une morale, un dogme et un culte nouveaux, l'architecture était donc aussi à la veille de subir une grande transformation, une transfiguration complète.

Le style Chrétien. Lorsque Constantin embrassa le christianisme, l'architecture greco-romaine, était entièrement déchue de son ancienne splendeur, elle avait suivi les destinées du polythéisme, mais les formes nouvelles qu'elle devait revêtir par la pensée chrétienne, ne pouvaient paraître de sitôt, il fallait auparavant que le dogme chrétien, élaboré par les Pères de l'Eglise et par les conciles, fût complété dans toutes ses parties; il fallait que l'église fût une puissance, que l'Europe entière fût chrétienne, que le christianisme en un mot fût à l'apogée de sa puissance, pour que l'architecture atteignit aussi son plus grand éclat. Le style chrétien a donc été intimément lié à la propagation des idées chrétiennes, c'est-à-dire au dogme de l'unité de Dieu pur esprit; ce n'a été que vers les IV^e^ ou V^e^ siècles, que les chrétiens ont commencé à construire des édifices religieux, et ce n'est que vers les XIII^e^ et XIV^e^ siècles, que ces édifices acquirent réellement un type *sui generis*. Pour tracer l'histoire des différentes modifications que cette architecture a subies, j'ai emprunté les classifications adoptées par M. de Caumont, et si j'ai ajouté quelques changemens, c'est afin de donner plus de clarté au tableau, et de pouvoir appliquer plus particulièrement ces classifications aux monumens du midi de la France. Les artistes de la Renaissance avaient désigné improprement le style chrétien par le nom de *gothique*, voulant ainsi flétrir tous les monumens du moyen-âge par un terme de mépris, cette expression est non-seulement vicieuse par l'intention du sentiment qui l'a suggérée, mais elle offre en outre l'inconvénient de désigner par un seul mot, une foule de monumens les caractères différens, et de laisser supposer que les Goths en ont été exclusivement les auteurs ou les promoteurs. Or, tout cela est inexact, les Goths et les Vandales, il est vrai, communiquèrent en partie leur goût aux premiers monumens du christianisme, comme plus tard les Maures, les Arabes et les inspirations orientales, rapportées des Croisades, la modifièrent successivement; mais s'il est ainsi exact de dire que l'architecture chrétienne naquit et se développa sous la triple influence du goût oriental, germanique et chrétien, il est exact aussi de dire qu'elle s'alimenta sans cesse d'une pensée religieuse et mystique, qui avait besoin pour se recueillir des voûtes sombres et élevées. Il existe des caractères généraux de ressemblance entre tous les monumens religieux de la France, d'une même époque, et cette observation se vérifie dans tous les monumens construits pendant la période historique qui a reçu le nom de moyen-âge, mais il faut bien se garder de donner à cette règle un sens trop absolu, car chaque partie de la France a dû nécessairement subir l'influence du goût des nations avec lesquelles elle était en relation. C'est ainsi que dans le S.-O. de la France, les monumens chrétiens portent l'empreinte du goût maure et arabe qui régnait en Espagne; que dans le S.-E. on reconnaît facilement l'influence des modèles antiques, et que dans le N.-O. et le N.-E., on observe plusieurs traits de ressemblance avec les monumens anglais et allemands. L'architecture du moyen-âge se divise en deux grandes phases ou périodes, qui sont nettement tranchées par un trait saillant qui communique à ces deux époques un caractère particulier, ce sont, le style roman et le style ogival.

STYLE ROMAN.

Ce style qui a regné depuis le quatrième siècle jusqu'au douzième a été désigné aussi sous les noms d'architecture romane, carlovingienne, christo-romane, quasi romaine, saxonne, normande, gothique ancienne et lombarde (corruption du style grec). Malgré cela, la désignation placée en tête a prévalu, parce qu'elle réunit à l'avantage d'être courte celle d'indiquer une idée d'origine. La désignation de Byzantine, qui est aussi très employée s'applique plus particulièrement comme nous le verrons plus tard, aux monumens des onzième et douzième siècles, c'est-à-dire aux monumens de la dernière période romane. Au reste quelle que soit la désignation que l'on adopte, toujours est-il que le caractère le plus saillant des monumens de cette époque, est l'arc rond c'est-à-dire le plein-cintre ou le rond-point.

Mais à ce caractère essentiel, il faut encore en ajouter plusieurs autres, qui sont, ou bien, communs à toute la série de la période, ou bien, particuliers à certaines époques, et qui servent ainsi à établir des sous-divisions; c'est par le secours de ces caractères, que l'on a sous-divisé le style roman en trois époques qui sont·

EPOQUE PRIMAIRE.

DU QUATRIÈME SIÈCLE AU DIXIÈME.

L'époque primaire peut être considérée comme le point de séparation entre l'art ancien et l'art nouveau. Lorsque Constantin-le-Grand eût transporté le siége de l'Empire à Constantinople, l'impulsion donnée à la construction des monumens cessa complètement et l'agitation des provinces romaines fut encore par la suite cause de l'indifférence que l'on apportait à embellir les villes d'édifices publics. Cependant Justinien fit élever plusieurs beaux monumens, parmi lesquels figure sainte Sophie de Constantinople. Il reste très peu d'édifices, appartenant d'une manière positive, aux premiers temps du christianisme, aussi l'étude des monumens de cette époque est-elle très difficile; voici cependant ce que l'on sait de plus précis à cet égard.

Digitized by Google

Les premières églises furent construites sur le plan des basiliques

qui chez les romains servaient à la fois de tribunaux et de bourse de commerce ; ces temples furent même les premiers qui servirent au culte des chrétiens, lorsqu'ils abandonnèrent les catacombes et les églises souterraines. Les basiliques furent choisies de préférence aux temples, parce que ces édifices n'ayant qu'une destination civile, étaient ainsi exempts des souillures dont ils croyaient les temples entachés. Dailleurs la forme et la disposition intérieure des basiliques, parut très convenable aux premiers évêques de Rome pour la célébration du nouveau culte. Toutes les églises d'Occident au quatrième siècle, furent construites sur ce plan et il fut peu modifié par la suite, parce qu'il avait pour ainsi dire reçu une consécration religieuse. Pour rappeler le tems des persécutions, on creusa sous l'autel un caveau ou crypte dans lequel on déposa les corps des fidèles morts en odeur de sainteté. Très souvent on ajouta aussi une cour carrée entourée de portiques, qui renfermait un grand réservoir quelquefois orné de colonnes, ce furent les baptistères.

Il est probable que le christianisme fut introduit dans les Gaules, vers la fin du deuxième siècle, époque à laquelle des missionnaires partirent de Rome pour aller prêcher à Limoges, Narbonne, Toulouse, Clermont, etc. Toutefois on ne commença à construire des églises que vers le quatrième siècle. Clovis en favorisa beaucoup la construction ; les modifications qu'il introduisit, furent l'augmentation de trois nefs en cinq, l'apparition des transseps, c'est-à-dire, l'élargissement du vaisseau entre l'abside et les nefs, de manière à donner au plan de l'édifice la forme d'une Croix, et l'augmentation du nombre des absides, c'est-à-dire des chapelles placées derrière le chœur. Les matériaux employés dans les constructions de cette époque (appareil), consistent en petites pierres taillées présentant dans tous les sens une surface de trois à quatre pouces, séparées par une couche de ciment assez épaisse ; cependant dans la France occidentale, on employa quelquefois les grandes pierres. Les arceaux offrent des ornemens excessivement simples formés par de la brique rouge

et de la pierre noire (laves). Souvent les piliers sont carrés, les portes et les fenêtres toujours rondes, reposent sur de simples pieds droits, les entablemens antiques sont supprimés et les voutes reposent directement sur les chapiteaux des colonnes. Les Romains se servaient de cloches, mais ce ne fut que vers le huitième ou le neuvième siècle, que leur volume nécessita l'érection des tours destinées à les renfermer. Dans nos contrées, elles n'ont été introduites que vers le dixième. L'architecture romane primaire, pourrait être ainsi divisée : première époque, antérieure au règne de Charlemagne ; deuxième époque, de Charlemagne et de ses fils ; troisième la fin du neuvième siècle et le dixième. — Quelques architectes de Byzance, communiquèrent à cette période, le goût des colonnes torses et des colonnes garnies de piédestaux ioniques ; mais cette considération ne motive cependant pas la désignation de Byzantine qui lui a été donnée par quelques archéologues. Une fois pour toutes, je dirai qu'aucun des caractères dont on se sert pour reconnaître la date d'un monument n'a de valeur lorsqu'il est considéré isolément ; ce n'est que par l'ensemble de ses caractères, que l'on peut parvenir à une détermination rigoureuse.

EPOQUE SECONDAIRE.

DU DIXIÈME SIÈCLE, EN 1090 ENVIRON.

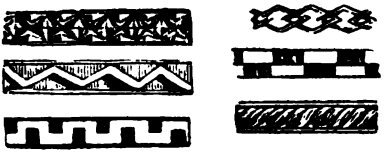
Au commencement du onzième siècle il s'éleva une très grande quantité d'églises remarquables par leur style et leurs belles proportions. Leur forme fut comme dans la période précédente celle d'une Croix dont les branches s'étendaient du nord au midi ; dont la tête figurée par le chœur était tournée vers l'est, et dont l'entrée principale était à l'ouest. On y observe également, et cette particularité s'applique à toutes les églises de la période romane, des cryptes ou églises souterraines. Souvent le chœur est plus bas que la nef, et l'abside moins élevée que le chœur. Les contreforts ou arcs-boutans

sont plus grands et plus forts que dans la période précédente, mais ils ont cependant peu d'importance, du moins relativement à celle qu'ils acquirent plus tard. Les tours sont plus élevées, et on y distingue déjà l'origine des flèches. L'appareil est semblable à celui de la période précédente et quelquefois de 8 pouces sur 5, on remarque aussi très souvent, que les pierres sont disposées de manière à figurer des arêtes de poisson ou tout autre dessein d'un effet agréable.

Les ornemens placés en général dans l'intérieur des églises décorent les archivoltes des portes et des fenêtres ; ce sont presque toujours des étoiles, des zigzags, des lozan-

Digitized by Google

ges enchaînés, des torsades, des damiers, etc., etc., et quelques figures en demi-relief.



En général il règne sous la corniche des murs extérieurs des modillons ou corbeaux,

figurant des têtes grimaçantes d'hommes, d'animaux et de griffons: quelquefois aussi on y rencontre des obscénités. Les colones sont toujours droites entre la base et le chapiteau, et ne présentent point par conséquent le renflement intermédiaire; très souvent elles sont réunies en faisceaux, et cette innovation sert de préparation aux modifications qui survinrent plus tard, lors de l'introduction de l'arc pointu. Les chapiteaux quelquefois sans ornement présentent aussi des feuillages, de cannelures et des volutes qui leur donnent de l'analogie avec les chapiteaux corinthiens et composites; enfin plusieurs sont ornés de figures grotesques ou d'emblèmes religieux. En général les figures sont très courtes (trois fois la longueur de la tête seulement), et ce caractère est propre à toute la période romane.

Le nombre des archivoltes et des colonnes destinées à les supporter, venant à augmenter, les parois interieurs des portes devinrent plus épais. Pour la première fois, on voit paraître sur les angles des grands murs, des tourelles ou clochetons; cette innovation qui servit encore d'essai ou de préparation à l'architecture à ogives, est très rare dans le midi de la France.

La difficulté qu'éprouvèrent les artistes de construire des voûtes, depuis le cinquième jusqu'au onzième siècle, fut cause que beaucoup d'églises n'ont été réellement voûtées que pendant les onzième, treizième et quatorzième siècles; cependant quelques artistes commencèrent pendant le onzième siècle, à diviser les voûtes par parties carrées, et à croiser les arcades, de manière à neutraliser la pression en la dirigeant sur les 4 points opposés, et toujours correspondans à des piliers ou des faisceaux de colonnes.

EPOQUE TERTIAIRE.

DE 1090 A 1200.

Cette époque fut pour le midi de la France le point culminant de l'architecture chrétienne, et il est bon de faire observer aussi que dans le même temps les poésies en langue romane du Midi, furent cultivées avec le plus de succès. « L'obscurité, dit M. Renouvier, qui dans le nord couvre le » dixième siècle, et à laquelle nos historiens donnent pour » cause la croyance à la fin du monde, qui s'était propagée » partout, n'eut pas dans le Midi la même intensité, l'im- » pulsion donnée par Charlemagne et Louis-le-Débonnaire, à » la construction des édifices religieux, affaiblie, il est vrai, » pendant un certain temps, ne cessa jamais d'agir dans nos » provinces, et au milieu de tous les caractères barbares né- » cessaires à la régénération de l'art, on voit l'architecture » y grandir et se perfectionner jusqu'au douzième siècle. » C'est pendant la période romane tertiaire, que l'on commence à apercevoir dans le Midi, quelques arcs aigus ou ogives; mais ils sont si rares, si pesans, si bas, et d'un caractère tellement étranger aux décorations entièrement romanes de cette période, que l'on peut à la rigueur ne pas en tenir compte; ce n'est à proprement parler qu'un contre-coup et une importation du Nord, que les artistes du Midi admettent avec répugnance, et seulement pour se conformer au goût du siècle. L'expression d'architecture, de transition que M. de Caumont donne aux monumens de cette époque est impropre lorsqu'on l'applique aux monumens du Midi, car à cette époque il n'y eut réellement pas transition dans nos contrées, mais résistance. M. Renouvier cite comme appartenant à cette période, la grande église de Vaison (Vaucluse), la chapelle de Saint-Quentin, à Vaison, la nef attenant à la cathédrale de Saint-Sauveur d'Aix, l'eglise de la Mayor à Marseille, l'abbaye de mont Major, près d'Arles. Je dois ajouter à cette liste l'église de Rieux-Mérenville (Aude). « Dans le Nord, dit M. de Caumont, la grande » impulsion donnée au commerce de l'Italie avec l'Orient, » les pèlerinages à Jérusalem devenus plus fréquens, et sur- » tout les Croisades, établirent, entre l'Orient et l'Occident, » des relations nouvelles qui favorisèrent de plus en plus la » naturalisation du goût Byzantin dans nos contrées. Aussi » voit-on au douzième siècle, un luxe de moulures que n'a- » vaient point encore montré les monumens précédens. Ce » nouveau travail d'assimilation, dont il est si intéressant de » suivre le progrès, va s'opérer en même temps que l'adop- » tion d'une forme nouvelle, pour les voûtes et les arcades. »

Pendant la fin du onzième siècle, et le commencement du douzième, la forme des églises reste à peu près la même; les moulures représentent souvent les dessins qui étaient en usage dans l'Orient, ainsi que les trèfles, les zig-zags et les autres ornemens des périodes précédentes: très-souvent à ces ornemens les artistes ajoutèrent des arabesques. Les figures sont plus soignées et plus correctes et presque toujours les voussures et les timpans des grandes portes sont ornés de bas-reliefs représentant Dieu avec ses attributs, ou bien différens sujets religieux, tels que l'Annonciation, la Fuite en Egypte, la Naissance de Jésus-Christ, le Jugement der-

Digitized by Google

nier, etc. Toutes les figures représentées dans ses sujets, ont le buste long, raide et sans mouvement.

Plusieurs ont été revêtues de couleur, ou dorées, tandis qu'auparavant les exemples de peinture polychrome sont très rares. Les colonnes sont plus élégantes et plus sveltes, et les chapiteaux qui se rapprochent souvent du style corinthien, présentent aussi comme dans la période précédente, des têtes fantastiques ou bien des figures représentant les péchés et les vertus chrétiennes. Les tours presque toujours octogones, présentent peu d'élévation et d'élégance, les angles des édifices sont surmontés de beaux clochetons, les fenêtres très souvent rondes (roses) ont de très grandes dimensions et brillent de l'éclat admirablement combiné de mille verres de couleur,

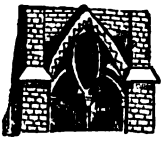
enfin la peinture sur verre et à fresque acquiert un très grand développement.

STYLE OGIVAL.

DU DOUZIÈME AU QUINZIÈME SIÈCLE,

Désigné aussi sous les noms d'architecture gothique moderne, sarrazine, orientale, christo-franke.

Il ne faut pas hésiter à le dire, l'architecture française commence au douzième siècle et finit au quatorzième; tout ce qui a été fait en deçà et en delà a été plus ou moins influencé par les souvenirs classiques, et n'offre absolument aucune originalité; le trait le plus caractéristique de cette époque, et qui lui a valu le nom d'ogival ou de style élancé, est l'ogive, c'est-à-dire l'arc aigu ou tiers-point.



On reproche à ce nom de n'avoir égard qu'à un détail, et nullement à l'ensemble des caractères; cependant ce nom a prévalu, parce qu'il joint à l'avantage d'être court, celui de rappeler le trait le plus saillant.

Une foule d'opinions ont été émises sur l'origine de l'ogive; voici les principales que j'emprunte au mémoire que j'ai déjà eu l'occasion de citer plusieurs fois:

1°. D'après MM. Haggitt, Wittington, Hittorf, Lenormant, etc., elle est originaire de l'Orient; on en trouve des exemples dans l'Asie-Mineure, en Perse, en Arabie, en Sicile, qui remontent au septième, neuvième et dixième siècles;

2°. D'après M. Bacthans et Milner, elle est née en Occident du croisement des arcs circulaires, genre d'ornement qui fut employé dans l'architecture romane, au onzième et douzième siècles.

3°. M. Boisserée a cherché à établir qu'elle a commencé dans le Nord. Suivant lui le caractère élancé et végétal qui distingue l'architecture ogivale, est dû au sentiment profond qu'ont les peuples du Nord, des beautés de la nature, et à l'imitation qu'ils voulurent faire dans leurs églises, des arbres entrecroisés des forêts, leur habitation primitive.

4°. Enfin suivant l'opinion de MM. Quatremère de Quincy, Seroux et d'Agincourt, l'ogive devrait être attribuée au croisement des arêtes des voûtes que l'on observe très souvent dans les monumens greco-romains du Bas-empire.

« A notre avis, dit encore M. Renouvier, toutes ces opi-» nions auraient leur côté vrai, elles seraient seulement étroi-» tes et exclusives. »

Quoi qu'il en soit, le développement immense, que prit pendant les treizième, quatorzième et quinzième siècles, l'architecture religieuse, doit être attribué au grand mouvement des Croisades, et c'est encore à ces expéditions qu'il faut attribuer l'ensemble des caractères, qui font du style ogival ou pointu, une architecture *sui generis*.

En Normandie, comme dans tout le nord de la France, les monumens ne parvinrent à leur plus grande beauté et à la plus grande pureté de style, que par l'introduction de l'ogive au treizième siècle, et il est nécessaire même de faire

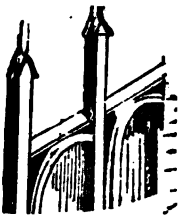
Digitized by Google

remarquer que, lorsque cette grande révolution s'accomplit dans le Nord, les architectes étaient pour ainsi dire prêts à la recevoir; car elle ne fut que le complément des modifications, qu'ils avaient déjà adoptées. Dans le Midi, au contraire, comme je l'ai déjà fait observer, les artistes ne sentirent pas immédiatement la valeur de l'ogive, elle produit dans leurs monumens l'effet d'un élément étranger et bizarre, elle ne se marie pas avec les autres parties des constructions, elle y vient en corps, pour ainsi dire, et non en esprit. L'arc plein-cintre devient aigu sans que ses proportions aient changé, il n'est ni plus étroit ni plus élevé, et la pointe qui le termine est souvent si peu prononcée qu'il faut un œil attentif pour l'apercevoir (Renouvier). De même que le style roman, le style ogival peut être divisé en plusieurs époques que M. de Caumont a désignées sous les noms de primaire, secondaire, tertiaire, et quaternaire. Pour plus de clarté, je réunis dans une seule classe les monumens de la seconde et la troisième époque.

EPOQUE PRIMAIRE.

TREIZIÈME SIÈCLE.

J'ai dit plus haut, d'après M. Renouvier, que la fin de la période romane, fut, pour nos provinces, le point culminant de notre architecture religieuse, et que les artistes du Midi ne comprirent pas immédiatement la valeur de l'arc aigu; je dois encore ajouter, d'après le même auteur, que la période ogivale fut pour le midi de la France une époque de décadence. Il serait cependant plus exact de dire, que cette décadence n'existe que relativement, c'est-à-dire lorsque l'on compare les monumens du Nord avec ceux du Midi, car plusieurs de nos églises du treizième et du quatorzième siècle, sont bien supérieures à toutes celles qui avaient été construites dans les siècles précédens (Saint-Just de Narbonne, Fontfroide, Saint-Etienne de Toulouse, etc.). Quoiqu'il en soit, comme c'est principalement dans le nord de la France, que l'architecture ogivale prit son essort et que le Midi, fatigué par les luttes religieuses, lui fut évidemment inférieur, c'est principalement dans le cours de M. de Caumont que j'ai choisi presque toutes les observations qui seront rapportées dans les périodes suivantes. L'architecture du treizième siècle est remarquable par la simplicité et l'harmonieuse combinaison des lignes; mais ce ne fut que vers 1250, que les monumens acquirent leur plus grande beauté; car dans le commencement de la période, ils se ressentent toujours des formes de l'ancien style. Le plan des églises est légèrement modifié, le chœur reçoit des proportions plus fortes relativement à la nef, la chapelle terminale placée derrière le rond-point du chœur et qui généralement est dédiée à la Vierge, reçoit aussi plus d'extension. Les bas-côtés de la nef ne présentent pas de chapelles; celles que l'on y remarque aujourd'hui ont été construites plus tard, et cette particularité me donne l'occasion de dire que, très souvent pour adapter les édifices anciens au goût moderne, des arceaux ronds furent refaits et transformés en arceaux pointus, de telle sorte qu'il est souvent très difficile de distinguer les constructions qui ont été refaites à différentes époques. Dans le treizième siècle, les églises de village sont presque toujours privées d'abside et se terminent brusquement par une muraille percée de deux ou trois fenêtres. Dans les grandes villes, les absides sont souvent à pans coupés, le petit appareil ne se retrouve plus, et est remplacé par des pierres plus grandes et moins régulières. Les arcs-boutans décorés de beaux clochetons, sont projetés en arceaux aériens, et s'appuyant d'un côté sur des contreforts, ils soutiennent de l'autre les murs du grand comble,



et servent en même temps d'aquéduc pour les eaux pluviales, qui sont rejetées au delà des murs par des figures grimaçantes (gargouilles).

Les principaux ornemens sont des trèfles, des feuilles lancéolées, des fleurs à pétales épanouies, des rosaces, des étoiles, des billètes, des dents de scie, etc.

Et l'intérieur présente très souvent des dais très élégans, qui ne sont autre chose que des clochetons destinés à servir de couronnement à des niches qui renferment des statues. Les petites figures en bas-relief sont employées avec profusion aux portes des églises et représentent, soit les sujets dont j'ai parlé précédemment, soit les signes du zodiaque, accompagnés de scènes représentant les différens travaux de l'année. Le dessein des statues est plus correct et les figures ont plus d'expression et de souplesse, bien que leur principale beauté soit toujours chrétienne, c'est-à-dire morale. L'addition des balustrades change complètement la décoration des églises; elles règnent en général au dessus de la corniche qui surmonte les grandes arcades, autour du grand comble, sur les bas-côtés, et sur les corniches qui terminent les murs principaux; leur forme peut servir à classer les monumens. Les colonnes minces et allongées, quelquefois groupées par faisceaux supportent directement les arceaux des voûtes, souvent aussi on en voit plusieurs ordres superposés les uns aux autres sans entablement in-

Digitized by Google

termédiaire, les chapiteaux très élégans sont garnis de feuilles dont les extrémités sont courbées en volutes.

Les fenêtres sont étroites et allongées, ornées de voussures cannelées, souvent bigéminées et réunies dans une arcade commune.

Les portails dont les parois latérales sont ornées de grandes statues, sont presque toujours précédés d'un porche avancé, présentant trois arcades qui s'élèvent sur des marches. Les voûtes sont d'une légèreté admirable, et les arcs doubleaux viennent s'appuyer sur les massifs qui séparent les fenêtres. Les tours ont une hauteur prodigieuse et sont percées de longues ouvertures; mais elles sont souvent de plusieurs époques, parce que la construction des églises fut très souvent interrompue. Très souvent les voûtes sont ogivées, et portent sur des arcades romanes; quelquefois aussi tout est roman dans les édifices, portes, fenêtres et galeries, et cependant on distingue quelques arceaux offrant un léger sentiment d'ogive: d'autres fois enfin, et ce caractère est un des plus fréquens et des plus remarquables, les arcs ronds alternent avec les arcs aigus.

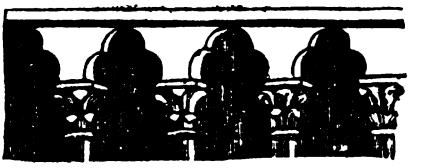
ÉPOQUE SECONDAIRE.

DU XIII^e^ SIÈCLE A 1480,

Correspondant à la période secondaire et tertiaire de M. de Caumont.

Pendant la première moitié de cette période, le plan des églises subit une modification importante par suite de l'addition d'un rang de chapelles le long des bas-côtés de la nef; les contreforts, les ornemens et les portes, sont à peu près les mêmes que dans la période précédente; les fenêtres deviennent plus hautes comparativement à leur hauteur, et les roses qui prennent aussi un plus grand diamètre, offrent plus de compartimens; les tours sont ornées à leur base de rampes très élégantes et les clochetons ne sont pour ainsi dire qu'une copie de ces tours. Dans la deuxième moitié de cette période, la forme des églises reste la même, les ornemens affectent des formes anguleuses ou prismatiques, les feuilles de choux frisé, de vigne et de chardon, remplaçant les feuilles grasses; elles sont tantôt isolées, tantôt à bouquets, tantôt en guirlandes, et forment un des principaux caractères de cette époque.

La plupart des arcades en renferment d'autres, qui sont trilobées.



Les colonnes très petites et presque toujours groupées, sont parfois remplacées par de simples nervures. Tous ces ornemens sont d'un travail parfait, et fouillés avec un art admirable. Une des innovations les plus remarquables de la fin du quinzième siècle, est l'arceau en accolade,

qui remplace quelquefois l'ogive et qui est évidemment copié des monumens mauresques. Les fenêtres et les roses présentent des contournemens très curieux et assez caractéristiques pour que M. le Prévôst ait désigné le style auquel ils appartiennent par le nom de *gothique flamboyant*[1] A tous ces caractères qui sont propres à la fin du quinzième siècle, il faut ajouter la saillie fortement prononcée des arceaux des voûtes. A cette époque, dit M. de Caumont, il se fit très peu de grande constructions, ce ne fut guère, à proprement parler, qu'un temps de raccommodage. Ce fut vers la fin du quinzième siècle, que se formèrent les loges maçonniques de l'Alsace et de l'Allemagne, et l'on sait que leur but était de propager les règles et le goût de la sculpture et de l'architecture.

(1) Sainte-Cécile d'Albi.

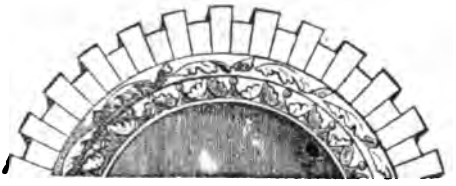
Digitized by Google

ÉPOQUE TERTIAIRE.

DE 1480 A 1530,

Correspondant à la période quaternaire de M. de Caumont.

Le trait le plus frappant de cette période, consiste dans le soin que les artistes apportent à l'exécution des détails, les ornemens parmi lesquels on remarque souvent la salamandre de François premier, sont faits avec une délicatesse inconcevable; ils consistent principalement en rinceaux,



en arabesques, en gros bouquets de feuilles de chardon et de chou frisé, en ceps de vigne, en trèfles et en imitation de festons et de belles broderies. Un nombre considérable de nervures et de filets prismatiques se prolongent tout autour des arcades, et remplacent les colonnes qui sont ainsi privées d'entablement. Les rampes des balustrades figurent souvent des feuilles de fougère, les arceaux en accolade deviennent plus communs, les fenêtres et les portes sont entourées de dentelures trilobées, et surchargées de décorations. Dans les voûtes on remarque que les points où se réunissent les traverses, sont ornés de culs de lampe, (pendentifs) enrichis d'écussons, d'emblêmes et d'autres figures; les tours carrées ou octogones remplacent les flèches des clochers; quelquefois aussi des dômes hémisphériques recouvrent le chœur, et se trouvent ainsi placés au centre des quatre branches de la croix.

Au résumé, la fin du quinzième siècle, et le commencement du seizième fut un temps de raccommodage, d'afféterie, de fioritures et d'exécution de détails. On sent en voyant les monumens de cette époque, que les grandes conceptions architecturales ne germaient plus dans la tête des artistes, que la majestueuse ordonnance des lignes du treizième siècle avait pour toujours disparu. Le dévouement qui, dans les siècles précédens, poussait des populations entières à la construction des édifices religieux n'existait plus; les destinées du catholicisme étaient accomplies, les ministres du Christ avaient perdu le véritable sens des mystères du christianisme et n'envisageaient la mission politique de Jésus que sous un point de vue mystique et étroit; le style ogival, en un mot, avait parcouru ses différentes phases de perfectionnement et de décadence; les voûtes des temples commençaient à s'abaisser vers la terre, l'architecture était à la veille d'une immense transformation; la Renaissance commençait déjà à briller en Italie, mais le temps des basiliques qui jetaient l'âme dans de célestes initiations, le temps des hautes et sombres églises, filles de saint Louis et des Croisades, était passé pour jamais; Louis XII et François premier vinrent clore cette ère brillante, et présider à la renaissance du style classique.

RENAISSANCE.

DE FRANÇOIS Ier A HENRI IV.

De même que la période qui sépare le style roman du style ogival, est caractérisée par des hésitations entre ces deux genres; et par le mélange de ces deux styles; de même aussi entre le dernier soupir de l'architecture chrétienne et le retour du goût vers les chefs-d'œuvres classiques, les artistes hésitèrent encore long-temps avant de se prononcer définitivement, et les monumens des premiers temps de la Renaissance présentent souvent des formes grecques, associées avec les ornemens du quinzième siècle, c'est-à-dire avec le gothique fleuri. Mais plus tard, les pilastres et les colonnes reparaissent avec leurs formes antiques, l'entablement revient avec son architrave, sa frise et sa corniche; c'est la belle époque de la construction des palais, des châteaux, et des maisons particulières. Mais le temps des églises finit, il ne reste plus de traces de l'architecture chrétienne, là doit par conséquent s'arrêter notre travail.

P. Tournal fils.

Digitized by Google

DEUX SUICIDES POUR UN BAISER.

PREMIÈRE PARTIE.

I.

L'AURORE D'UN JOUR D'ORAGE.

Euloge avait plus de vingt ans; c'était une nature exaltée, — âme sombre, génie lyrique, — ne s'émouvant que de ces deux sentimens extrêmes: l'enthousiasme et la mélancolie. A le voir avec son front aujourd'hui ténébreux, épanoui demain, son œil morne et radieux tour-à-tour, on pressentait une existence troublée et fluctueuse entre les richesses d'une imagination royale et les pauvretés d'un cœur vide. — Son front d'ailleurs était remarquable pour ses belles lignes romaines; et son œil, d'un brun douteux et d'un assurance audacieuse, reproduisait assez exactement le regard montagnard du Tyrolien. — Euloge avait plus de vingt ans, et il n'avait point aimé! Ce n'est pas qu'au milieu de ses soupirs perdus, quelque jeune fille blonde et rose n'eût été nommée bien souvent; qu'il n'eût vu passer, la nuit, dans ses rêves, quelque blanche figure de femme avec de longs cheveux noirs; mais, par une défiance de lui-même, pleine de pudeur et de naïveté, *il n'osait pas*, si bien que nombre de femmes, et des plus belles, avaient glissé sur son cœur, tout brûlant qu'il était, comme des gouttes d'eau sur du marbre. Puis, il n'était pas content de voir les femmes où il les voyait, dans les bals ou au théâtre: dans les bals, parce qu'elles dansent et que les danses françaises sont inanimées, monotones, et qu'il faudrait des statues pour exécuter convenablement nos quadrilles; parce que les femmes ont, au bal, un sourire éternel qui fleurit, sans distinction, pour toutes les choses qui leur sont dites, et quelles choses! parce que alors elles appartiennent à tout le monde, et quelles abandonnent complaisamment leur bras au premier venu, qu'il soit clerc d'huissier ou poète; il ne les aimait pas non plus au théâtre, où l'ennui leur donne à toutes une teinte blafarde, une contenance immobile, quelque chose de morne qui en fait autant de pétrifications. Mais il trouvait du charme à les rencontrer dans les églises, sous les grandioses harmonies de l'orgue, au milieu des lumières mi-voilées par les nuages de l'encens, ou bien encore dans la campagne, courant parmi les fleurs, assises à l'ombre d'un grand arbre, rêveuses au bord d'un bassin.

Or, un jour, invité qu'il était dans une délicieuse habitation, il avisa de loin, au détour d'une allée ombreuse, au fond d'un parc, une jeune fille, vêtue de blanc, qui lisait et qui venait à lui sans le voir. On ne sait comment cela se fit, mais, à cette vue, Euloge fut pris d'un étrange frémissement; il eut peur de sa rencontre, peur de la solitude mystérieuse où ils étaient tous les deux; — LUI, jeune homme; ELLE, jeune fille; — et il se cacha derrière une touffe de rosiers. De là, il vit et ne fut point vu, la jeune fille passa, lisant toujours et pleurant à sa lecture; Euloge la trouva belle.

II.

UNE VIERGE DE PERRUGIN.

Elle était belle, et s'appelait Jenny. — De toutes les vierges de l'école italienne, les plus célèbres nous viennent de Raphaël Sanzio; elles sont multipliées dans ses toiles avec une divine profusion: celles-ci, la paupière mélancolique et baissée; d'autres, les yeux au ciel, toutes angéliquement dessinées et d'un parfum ineffable de beauté et d'amour. O célestes madones, ce n'est pas vrai que le peintre d'Urbin ait cherché son calque dans les traits adorés de sa belle maîtresse! vous ne venez point de la terre, et Raphaël vous avait devinées, dans les cieux; un ange descendait lui présenter sa palette et guider sa main, au milieu de ses études sublimes, et l'homme devait finir où commençait le peintre !!

Barrochio, le disciple de Raphaël, Vinci, le Titien de Venise, Stella, et tant d'autres, en Italie, ont suspendu aux autels du catholicisme des images de la Vierge; une âme divine dans un corps humain; un regard de MATER DEI sous une paupière de femme, quel idéal! quelle énigme admirable à faire méditer

Digitized by Google

la peinture! Aussi quel concours! quel poétique empressement de tous les artistes de génie autour de cette figure sauvage!

Selon nous, Perrugin est, après le peintre des Loges, celui qui a le mieux deviné le point d'intersection mystique des deux natures divine et humaine où il convient de placer l'image de Marie; Perrugin a même, de plus que Raphaël, le coloris et le mouvement. Son tableau des *Trois Vierges*, devant lequel il faudrait se prosterner, au Louvre, est un miracle de la peinture; il résume merveilleusement toutes les vertus dont l'Eglise couronne la Vierge dans le plus populaire de ses cantiques.

Euloge avait vu ce tableau et s'en était vivement préoccupé; il en gardait une religieuse mémoire, et cette femme devait être selon son cœur qui ressemblerait à la *Vierge de Perrugin*, son idéal. Cette femme ce fut Jenny, la jeune fille.

Elle était blanche, elle était rose avec des yeux bleus et de beaux cheveux bruns d'une nuance indécise; ses joues veloutées étaient à demi-couvertes par deux larges bandeaux, pleins de reflets chatoyans; son front étroit au sommet, et s'élargissant vers les tempes, eût semblé sérieux, si sa bouche, naïve comme celle d'un enfant, ne l'eût démenti par son mielleux sourire; son profil, n'ayant ni la froideur grecque, ni la rudesse romaine; était d'une rare candeur; et l'ovale de son visage avait la même suavité, la même harmonie de contours que les ovales de Perrugin dans ses *Trois Vierges*.

Quand Jenny fut passée, Euloge se leva, et la suivit. Entrés ensemble, par deux portes opposées, dans un salon où l'on était réuni, il vint sans affectation s'asseoir auprès d'elle; puis, comme pour entrer en conversation, il lui demanda quel livre elle venait de lire dans le parc.

— *Atala*, répondit-elle.

III.

CŒUR POUR CŒUR.

C'est sur un timbre d'or que sonne la première heure d'un premier amour; — deux âmes neuves s'unissant dans un même réveil, deux jeunes cœurs qui se mêlent silencieusement, fusion mystique dont l'analyse appartient surtout à la poésie de Virgile!

Euloge et Jenny passèrent ensemble huit jours, se regardant beaucoup, se parlant peu, se retrouvant avec plus de joie tous les matins; plus tristes, chaque soir, de se quitter.

Euloge aimait Jenny. La nuit, sa couche lui semblait brûlante, et le sommeil ne venait pas. Alors il se levait pour descendre dans le parc, et, d'une tristesse infinie, marchant à pas lents comme un fantôme sous les arbres, il noyait son regard dans les mélancoliques lueurs de la lune, et jetait aux vents des paroles et des soupirs. Parfois il s'arrêtait pensant voir au loin l'ombre blanche de Jenny venant à lui et lisant, comme il l'avait vue d'éjà; il la regardait s'approcher, voulait lui parler, et, l'illusion disparue, il pleurait; sublime délire pendant lequel il restait abîmé dans une extase de poésie et d'amour!

Et Jenny que faisait-elle? — Innocente colombe atteinte, sans le savoir, elle s'étonnait d'être inquiète et de perdre de plus en plus cette nonchalance de pensées, dont se bercent toujours les jeunes filles; il lui semblait sentir dans son cœur des palpitations inconnues, et le souvenir d'Euloge la troublait; le sommeil des vierges est doux et d'une continuité paisible, le sien était pesant et suspendu par intervales. Pauvre Jenny! elle aimait Euloge.

Cependant ce mystère ne pouvait durer: il fallait que l'amour violent d'Euloge éclatât et qu'un aveu surpris vînt tromper la naïveté de Jenny. Un matin, impatiente de son lit où elle ne pouvait reposer, Jenny voulut, au premier rayon du soleil, venir poursuivre quelque rêverie dans le parc; Euloge fut sa première rencontre; il y avait passé la nuit; il était pâle. Jenny frissonna, le voyant ouvrir la bouche pour lui parler; mais lui, d'une contenance forte et inaccoutumée:

— Mademoiselle, dit-il, voulez-vous que nous relisions ensemble *Atala*, dont il me souvient vous avoir vu pleurer? Voici justement votre livre que j'ai eu la témerité de vous prendre, pour épier où vous aviez laissé le plus de traces de vos larmes.

Jenny le regarda avec étonnement, et se laissa conduire vers un banc de pierre, où elle s'assit près de lui.

— Laissons-là le PROLOGUE, dit Euloge, et prenons au moment où Chactas, délivré par Atala du bûcher des Muscogulges, s'enfuit avec elle dans la solitude, à travers les forêts.

Euloge commença: jamais la *Pastorale Indienne* de Châteaubriand n'avait paru si belle et d'une poésie plus enivrante. Ce fut une lecture dramatique, où la passion s'inspirait de la passion. Euloge avait une voix métallique, d'une vibration longue comme les cordes basses d'une harpe, et si pathétique en même temps, qu'on ne pouvait l'entendre sans une sorte de fascination dont il vous absorbait. Lorsque dans le RÉCIT il fut arrivé à ce moment terrible où, perdus parmi les horreurs d'une forêt vierge, Chactas et Atala voient l'orage noircir sur leurs têtes, la nue se déchirant et l'éclair qui trace un rapide losange de feu, Euloge devint sombre et sa parole étouffée; Jenny trembla et le sentit qui lui serrait la main avec force à la lecture de ce passage.

..... « Désormais les combats d'Atala allaient devenir inutiles, envain je la sentis porter une main à son » sein et faire un mouvement extraordinaire; déjà je » l'avais saisie; déjà je m'étais enivré de son souffle; » déjà j'avais bu toute la magie de l'amour sur ses lè» vres. Les yeux levés vers le ciel, à la lueur des » éclairs, je tenais mon épouse dans mes bras, en pré» sence de l'Éternel. Pompe nuptiale, digne de nos » malheurs et de la grandeur de nos amours; super» bes forêts qui agitiez vos lianes et vos dômes comme » les rideaux et le ciel de notre couche, pins embra» sés, qui formiez les flambeaux de notre hymen; » fleuve débordé, montagnes mugissantes, affreuse et » sublime nature, n'étiez-vous donc qu'un appareil » préparé pour nous tromper, et ne pûtes-vous cacher » un moment dans vos mystérieuses horreurs la félicité » d'un homme? »

Ici le livre tomba des mains d'Euloge: Jenny voulut fuir, mais il l'arrêta. Ses yeux étincelaient, ses lèvres

Digitized by Google

étaient pâles et son front couvert d'une sueur glacée; il était beau ainsi. Il poursuivit rapidement; il avait hâte d'en venir à cette péripétie d'une souveraine beauté, LE DRAME où Atala commence de sentir *un je ne sais quel fardeau sur son sein soulève à peine*, et les premiers frissons de sa terrible agonie, la plus livide de toutes les agonies étant celle du suicide par le poison. Ce morceau, d'une douceur immense, exalta, dès les premières lignes, la grande imagination d'Euloge; mais c'était une exaltation funèbre comme celle d'un prophète sur un tombeau; ses paroles humides de pleurs résonnaient comme une prière des morts, et Jenny, débordée de sanglots, les coudes sur ses genoux, et prenant ses beaux cheveux à pleines mains, l'écoutait sans le voir. A ce moment sublime où Atala se prend à pleurer, regrettant, avec blasphème, non la vie, ni sa virginité de vingt ans, qu'un vœu fatal lui dévore, mais l'amour de Chactas et les rêves frénétiques de sa passion, Euloge se leva, comme par une commotion délectricité, et il lut:

.... « Mes nuits étaient arides et pleines de fantômes, » mes jours étaient désolés; la rosée du soir séchait en » tombant sur ma peau brûlante; j'entrouvrais mes » lèvres aux brises, et les brises loin de m'apporter la » fraîcheur, s'embrasaient du feu de mon souffle.

.... » Passer ma vie à tes pieds, te servir comme » ton esclave, apprêter ton repas et ta couche dans » quelque coin ignoré de l'univers, eût été pour moi » le bonheur suprême; ce bonheur suprême; ce bon- » heur j'y touchais, et je ne pouvais en jouir. Quel » dessein n'ai-je point rêvé! Quel songe n'est point » sorti de ce cœur triste! Quelquefois, en attachant » mes yeux sur toi, j'allais jusqu'à former des désirs » aussi insensés que coupables: tantôt j'aurais voulu » être avec toi la seule créature vivante sur la terre; » tantôt, sentant une divinité qui m'arrêtait dans mes » horribles transports, j'aurais désiré que cette divinité » se fût anéantie, pourvu que, serrée dans tes bras, » j'eusse roulé d'abîme en abîme avec les débris de » Dieu et du monde! A présent même... le dirai-je? » A présent que l'éternité va m'engloutir, que je vais » paraître devant le juge inexorable, au moment où » je vois avec joie ma virginité dévorer ma vie, eh bien! » par une affreuse contradiction, j'emporte le regret » de n'avoir pas été à toi!.... »

C'en était trop pour les cœurs si merveilleusement préparés d'Euloge et de Jenny: éperdus à ce délire d'amour, il leur avait semblé ouïr dans les paroles d'Atala le divin écho de leurs âmes, et ils furent entraînés tous les deux dans un élan pareil. Aussi ne sait-on pas quel fut le premier dont s'exhala le mot: « *je t'aime.* » quand leurs bouches frissonnantes se fondirent dans un long baiser.

IV.

ROSES ET CYPRÈS.

Le cœur à son premier amour est bienheureux et triste; l'ange de la mélancolie apparaît au milieu de ses joies, le soupir se mêle au transport. Celui qui aime est rêveur, et toute rêverie a son point douloureux. La poésie antique avait consacré le myrte à l'amour, c'est-à-dire au plaisir, deux idées qui n'en faisaient qu'une; aujourd'hui l'arbre qu'il faudrait sanctifier pour l'amour est impossible: — un cyprès dont les roses seraient les fleurs.

V.

LE PREMIER DOUTE SUR L'OBJET AIMÉ.

Euloge ne revit Jenny que six mois après; on était en hiver. Il revenait de faire, à travers les montagnes de longues courses solitaires où il s'était à loisir enivré de son bonheur. Errant comme le *Manfred* de Byron sur la neige intacte des glaciers, parmi les sapins noirs et les yeuses décrépites, il n'avait d'autres témoins que les oiseaux de proie qui tournoyaient dans l'air; ou le chamois fugitif qu'il regardait, tantôt bondissant par les ravins et par les précipices, tantôt debout, l'oreille droite, sur les corniches des rochers, au-dessus des torrens. La solitude avait donné à sa passion quelque chose de farouche, et à ses idées cette soudaineté d'explosion qui rend si dangereuses, quelquefois, les âmes fortes. Il s'était fait du souvenir de sa chère vierge un horizon au-delà duquel il n'apercevait rien; abîmé dans son amour, sans aucun autre sentiment, il eût vendu son honneur pour en rapporter le prix aux pieds de Jenny.

A son retour, il eut avec elle un étrange entretien Ce n'était que bals éblouissans, fêtes et concerts dans l'imagination de la jeune et belle fille; sa parole abondait d'images grâcieuses, elle disait de ces riens sémillans, de ces folies enfantines dont se compose toujours cette menue éloquence des femmes qui nous fait les aimer et leur sourire. A tout cela Euloge restait morne comme un tronc d'arbre autour duquel bourdonnent les abeilles, silencieux, il écoutait sans comprendre, et Jenny le pressant de lui répondre, il lui dit:

— Que me parlez-vous, Jenny, de m'entraîner sur vos pas dans le tumulte de vos fêtes? Que m'importent vos bals étoilés de lustres d'or et vos plaisirs plus nombreux que les minutes dans chaque heure de vos journées? Vous ne savez donc pas, enfant, que les grandes amours sont tristes et naturellement effarouchées de tout ce qui n'est pas solitude et silence? moi Jenny, je vous aime ardemment, et vous m'aimez aussi, dites-vous; si bien que nos cœurs se réfléchissent, comme deux miroirs, dans une même lumière. Or si nous laissons le monde intervenir au milieu de nous, n'est-ce pas que notre amour en sera obscurci, et que nous ne rayonnerons plus l'un sur l'autre? Tout homme qui vous regarde, Jenny, je le hais. Il me semble que chaque mot qu'on vous dit vous effeuille, ô lis virginal! dont les parfums sont pour moi, et vos yeux, d'une limpidité si transparente, me paraissent troubles et ternes, quand ils répondent à d'autres yeux que les miens. Tout cela c'est un despotisme barbare qu'il faut me pardonner, Jenny; c'est bien mieux pour vous que l'on vous aime avec l'âpreté d'un homme austère qu'avec la politesse d'un fat.

Cette manière oratoire dont Euloge drapait toujours sa parole, même dans ses entretiens les plus simples, cette emphase méridionale dont il ne pouvait se défen-

Digitized by Google

dre, tout cet appareil déconcertait Jenny, et pourtant elle y trouvait du charme. Naïve et se laissant aller à l'attraction magnétique des discours d'Euloge, jamais, quand il avait parlé, elle ne répliquait. Cette douceur angélique le remplissait, lui, de compassion, et la voyant, cette fois comme d'ordinaire, muette et résignée à satisfaire ses répugnances, il ajouta, avec un sourire dont la grâce n'effaçait pas tout à fait l'amertume.

— Cependant je ne veux ni ne dois vous enchaîner à mes fantaisies, vous êtes demain de quelque bal superbe, dont vous m'avez parlé, je crois; et vous avez une belle toilette, composée des couleurs que j'aime, le blanc et le bleu; vous aurez au cou un triple collier de perles et une rose dans les cheveux; eh bien! je vous verrai ainsi, et il ne me sera pas plus difficile de vous admirer un instant que de vous aimer toujours.

Le lendemain, Euloge vint à ce bal. Déjà les danses étaient mêlées; et l'orchestre éclatait avec ses fusées de notes bondissantes, ses *allegro* joyeux et ses refrains. C'était partout une inondation de lumières dont les glaces étaient éblouies, et qui donnaient à tous les visages on ne sait quelle pâleur molle et légèrement azurée, d'un attrait indéfinissable; puis au-dessus de la musique planait cet étrange bourdonnement, ce bruit fantastique et subtil qui résulte, dans un bal, du frôlement des robes, des soupirs qui s'échappent, et des paroles voilées qui se croisent. Dans les riches hôtels les bals sont quelquefois d'un sublime enivrement; le luxe infini qu'on y étale, arabesques d'or, candelabres, tentures de soie ou de velours, coupoles illuminées, éclatantes peintures; les groupes de belles jeunes femmes, aux bras blancs, aux épaules nues toutes ruisselantes de pierreries, aux seins fleuris de bouquets; l'entrainement des danseurs, la pudique réserve des danseuses; les valses qui tournoyent; les galops qui se précipitent, tout cela est d'une magie souveraine que l'homme du monde ne sent pas et qu'un poète seul peut décrire.

A peine Euloge fut-il entré qu'il sentit dans tout son corps un frisson qui le parcourait avec l'agilité du serpent. Au milieu de la confusion du bal, la première bouche qu'il vit sourire fut celle de Jenny qui parlait à un autre; les premiers beaux yeux qu'il découvrit furent ceux de Jenny qui ne le voyait pas; la plus heureuse de la fête, celle que les femmes regardaient le moins et que les hommes observaient le plus; c'était Jenny !!

Euloge souffrait affreusement; il serrait ses dents à se les briser en éclats comme verre; et, la main dans la poitrine, il cherchait à se prendre le cœur avec les ongles.

Il est écrit dans un très-beau livre quelques admirables lignes qui peuvent, bien mieux que toutes nos descriptions, servir d'encadrement aux angoises qu'Euloge dut alors ressentir.

..... « Il faut se reporter au premier moment où » l'âme vivante encore et tiède de foi et d'amour, sen» tit glisser en soi le *doute comme un* froid acier. Il y » eut déchirement! mais il y eut surtout horreur et » surprise. Voulez-vous savoir ce qu'elle éprouva, cette » âme candide et croyante? Rappelez-vous vous-même » le moment où la foi vous manqua dans l'amour, où » s'éleva en vous LE PREMIER DOUTE SUR L'OBJET AIMÉ.

» Placer sa vie sur une idée, la suspendre à un » amour infini, et voir que cela vous échappe! Aimer, » douter, ... sentir que le sol fuit, qu'on s'abîme dans » son *doute*, dans cet enfer de glace où l'amour.... ne » luit jamais... et cependant se raccrocher aux branches » qui flottent sur le gouffre, s'efforcer de croire qu'on » croit encore, craindre d'avoir peur, et douter de son » doute..... Mais si le doute est incertain, si la pensée » n'est pas sûre de sa pensée, cela n'ouvre-t-il pas au » doute une région nouvelle, un enfer sous l'enfer?

Cette douleur des douleurs, Euloge l'éprouvait. Au milieu de la fête enchantée, il voyait Jenny heureuse et souriante parmi les regards qui dardaient autour d'elle mille éclairs, mille désirs, il la voyait rougir de certains mots qu'on lui disait d'une certaine manière et pour l'achever, un agréable inconnu, qu'il avait à son côté, lui demanda s'il la trouvait belle!

Il se fit tout-à-coup un grand silence dans le bal; et l'on entendit préluder la tyrolienne de Guillaume Tell annonçant une valse. On se disait tout bas que le danseur le plus admiré de la fête venait d'inviter Jenny, et chacun attendait. Tous, hommes et femmes se disposaient à contempler, les hommes la danseuse, les femmes le danseur. Nul ne voyait Euloge qui voyait tout, lui; nul ne le voyait ce pâle martyr du doute qui, la veille encore, portait son amour comme un diadème étincelant sur le front, et qui le sentait maintenant comme une couronne d'épines autour du cœur.

Le beau *cavalier* tant promis s'avança pressant la taille de Jenny dont il avait la main sur l'épaule. Pauvre Jenny! où devait la conduire chacun des pas cadencés qu'elle faisait ainsi, ne songeant à rien, côté à côté avec cet homme? Cependant la valse s'anima bientôt, la valse voluptueuse où l'on se tient embrassé, où l'harmonie suscite le délire, où l'on est — homme et femme —, souffle contre souffle, regard contre regard, cœur contre cœur! Où sont-ils donc les hommes qui ont pu ne pas aimer la femme qu'ils avaient tenue, de la sorte, dans leurs bras?.... Chacun était en suspens; c'était un enthousiasme béant, un murmure confus où se mêlait l'admiration de tous; et quand Jenny, emportée dans sa ronde tourbillonante, vint à passer devant Euloge, au moment où il allait jeter un grand cri qu'il ne pouvait plus comprimer, un *monsieur* lui dit, avec une aimable légèreté, montrant Jenny et son magnifique danseur :

— C'est un groupe charmant, n'est-ce-pas? Eh bien! dans peu ce sera un beau couple; on dit que le monsieur, qui est fort riche est éperdûment amoureux de la demoiselle; et qu'il se propose d'en obtenir la main dans quelques jours.

A ces mots, Euloge ne se contint plus, et, de sa voix de tragédien, il s'écria

— Vous avez menti, et vous avez blasphémé, monsieur; et je vous demande raison de vos paroles maudites.

Après cette explosion il sortit; et, au milieu du désordre qui survint, toutes les femmes se demandèrent quel était cet *impertinent*; toutes, excepté Jenny qui comprit et qui trembla.

Digitized by Google

DEUXIÈME PARTIE.

VI.

LE DROIT PAR L'ÉPÉE.

Ce qui fait les grandes amours si dangereuses, c'est qu'elles se compliquent, à un degré extrême, de l'exaltations des idées et de l'effervescence des sens; et voilà pourquoi de tous les ressorts dont se meut notre nature, le plus énergique c'est l'amour. — Meurtrière passion, éternelle comme l'humanité, et dont on peut voir la place vive et saignante sur tous les cœurs qui battent! Le terrible de l'amour c'est d'embraser jusqu'à l'incandescence tout ce que nous portons en nous de sentimens irritables; d'être en quelque sorte la fournaise où ils viennent se mêler dans une flamboyante fusion.

De là cette morne misanthropie dans laquelle Euloge était tombé depuis qu'il espérait sa chère vierge; de là cette démence bilieuse, sorte d'ébriété d'amour, dont sa tête se perdait par intervalles. Certes dans ce bal maudit où lui vint son premier doute sur son ange adoré, si sa parole fut d'une telle frénésie, c'est que, à tout ce qu'il avait vu, les battemens de son cœur s'étaient changés en pulsations fiévreuses; et que, déjà si convulsive d'ordinaire, son imagination s'était tout d'un coup exaltée jusqu'à la folie.

Aussi à peine il fut seul, calme au milieu de la nuit silencieuse, que le remords lui vint. Assis au bord de son lit, les bras pendans et le front baissé, suivant d'un œil éteint les mourantes lueurs de sa lampe, il se laissa aller insensiblement à la mélancolie, cette pente si douce aux âmes en souffrance; et il se prit à rêver. Il se souvint alors comment il avait insulté un homme; comment il l'avait insulté, d'une façon atroce, sans apparence de motifs, et avec un scandale inouï, devant des femmes!! Il se disait :

— Malheur à moi dont l'âme de feu ne peut s'entr'ouvrir qu'elle ne donne passage à un éclair! Oh! la désastreuse nature que la mienne! Et pourquoi donc y a-t-il toujours au fond de mon cœur un grondement sourd qui m'effraye moi-même, un bouillonnement volcanique dont je me surprends tressaillir? Mon amour me sera fatal, je le sens; mais que m'importe?..... Encore si je pouvais succomber dans ce duel que j'attends;... Si l'homme outragé... mais non; de par mon amour cela ne peut être ainsi.... Je me battrai, il le faut; mais dussé-je tuer mon adversaire, il ne me tuera pas, lui : ô ma Jenny, j'en réponds!

La dette de sang qu'il avait contractée, Euloge était d'un trop jeune courage pour en laisser protester le titre; et, si éloigné qu'il fut d'avoir cette féroce encolure du duelliste lycanthrope; si violemment qu'il abominât les habitudes stupides du ferrailleur-juré, il n'en reconnaissait pas moins la légitimité du Duel et son droit absolu. Il savait que, tout occupée des intérêts matériels, la justice des hommes est incomplète; et pour la conservation des intérêts moraux il regardait le Duel comme le supplément-né de nos codes antiphilosophiques, comme un sur-haussement indispensable à l'édifice de nos lois. D'ailleurs, telle n'eut pas été sa théorie, eût-il même écrit la fameuse lettre de *Mylord Edward* à l'amant de *Julie* qu'ayant outragé un homme, il lui fallait se battre, et il y était prêt; on vient de le voir.

Aussi l'heure de la rencontre n'avait pas encore sonné que les deux hommes étaient face à face; et le duel commença. Au premier cliquetis de leurs épées, on vit que les adversaires s'acharneraient; et que, habiles l'un et l'autre, ils tiendraient long-temps douteuse la fortune du combat. Leurs regards étincelaient comme leurs épées et se croisaient non moins brusques, non moins rapides. La pointe de l'œil *acies oculi*, guidait la pointe du fer, et leur bras à tous deux paraissait se fortifier d'une vigueur nouvelle à chaque nouveau coup dont ils se frappaient. Le visage d'Euloge semblait de marbre tant il y avait d'immobilité dans ses traits; seulement un sourire amer passait par instans sur ses lèvres; et, à chaque fois qu'il avait souri, on eût dit qu'il prononçait des paroles mystérieuses. Pourtant il devait y avoir à la longue épuisement dans les deux hommes, aussi l'attaque parut par degrés s'alanguir, et il vint un moment où, leurs jambes ayant fléchi, ils se trouvèrent l'un devant l'autre, un genou en terre, éperdus de lassitude, le front baigné, la poitrine haute, se mesurant toujours néanmoins avec l'œil et avec le fer. Soudain Euloge, en sursaut, tout pâle comme un cadavre qu'on galvanise, se redressa; il se redressa, le bras tendu, la bouche ouverte, les cheveux droits, les yeux blancs, puis il tomba raide sur la face, on le crut mort.

VII.

VISIONS D'AMOUR, ANGOISES D'AGONIE.

Il n'était pas mort; ce n'était rien qu'un grand coup d'épée qu'il avait reçu au côté droit de la poitrine, et il fut cinquante heures sans pouvoir ouvrir les yeux ni prononcer la dernière syllabe d'un nom qui renaissait toujours sur ses lèvres. Enfin sa paupière s'ouvrit peu à peu, et comme un murmure de malade qui agonise, il laissa languissamment tomber le nom de Jenny. Puis il fut pris du délire; et ce qui dut s'agiter dans cette tête, ni quels fantômes y furent évoqués, ni quelles imaginations bizarres y passèrent tour à tour, ni de quels bruits elle fut pleine, durant cette folie des douleurs extrêmes qu'on appelle : Délire, nul ne le sait. Peut-être aussi qu'une seule image l'occupait, car ses yeux allumés de fièvre, fixes comme deux étoiles, semblaient abîmés dans une même con-

Digitized by Google

templation. Parfois sa bouche décolorée s'agitait d'un ineffable demi-sourire; et alors c'était Elle, certainement, qu'il voyait descendre vers lui, comme l'Ange des consolations, pour l'endormir au chevet de ses douleurs. Blanche vision, aux ailes d'or, aux yeux d'azur, oui, c'était Elle qui venait rafraîchir sa couche embrasée du vent de sa chevelure, et verser sur sa poitrine saignante le dictame de ses pleurs. Qui n'a pas aimé ne peut comprendre tout ce qu'il y a d'allégeance divine, à voir apparaître dans ses angoises le souvenir de ce qu'on aime; une telle allégeance, qu'au milieu des tortures que le fer lui avait laissées, Euloge serait mort, sans aucun doute, s'il n'eut été soulagé, de son amour, dans l'idéale contemplation de Jenny. Pourtant, surtout la nuit, sa blessure se ravivait avec de si profonds déchiremens, sa fièvre devenait si convulsive, son mal criait si haut que ses doux rêves s'en allaient, et ses membres, comme tenaillés, avaient cette raideur qui épouvante dans les épileptiques. En même temps son œil prenait une apparence terne et vitreuse, où le regard semblait se figer; des sons gutturaux s'échappaient sourdement de sa poitrine; ses dents s'entrechoquaient avec éclat, et la main se laissait à étancher la sueur qui l'inondait par tout son visage. Chaque heure qui sonnait, on l'écoutait avec tremblement comme sa dernière; mais Euloge ne voulait pas mourir encore, et en lui se livrait un combat terrible entre le corps qui se précipitait aux mains glacées de la mort, et l'âme qui se cramponait opiniâtrément à la vie, l'un disant oui, l'autre, non; lutte magnifique sur un lit d'agonisant, à un pas du cercueil, sublime antagonisme où l'esprit s'acharnait contre la matière, où la volonté libre se rébellait envers la loi fatale de la nature! Or, la volonté l'emporta, la mort fut vaincue; Euloge continua de vivre. Les transports de son délire diminuèrent de frénésie; la fièvre ne courut plus en traits de flamme dans ses veines, et bientôt il ne sentit guère qu'un morne affaissement dans tous ses membres, comme s'ils eussent été enveloppés d'un linceul de plomb. Cependant il voulut savoir, dans des termes précis, quels ravages le mal avait faits, et les chances qui lui restaient d'une guérison probable

— Docteur, dit-il, un soir, à son chirurgien, ne vous semble-t-il pas, que je devrais être mort? et ne seriez-vous pas moins étonné, à l'heure qu'il est, de me voir couché dans un sépulcre que dans un lit? Vous qui avez mis vos doigts dans ma blessure, vous savez ce qui en est de sa profondeur; racontez-moi comment elle est faite, les dangers qu'elle contient encore, et surtout pas de ménagemens de bonne femme, vous me connaissez; soyez donc franc avec moi, et répondez courageusement à cette question : suis-je condamné à mort; et dans ce cas, puis-je, grâce à votre science, docteur, et à votre dévouement, mon ami, espérer un sursis? Voyons, mon juge, prononcez....

— Euloge, répondit le chirurgien, je vais vous parler selon votre désir, avec une franchise égale à mon amitié pour vous. La blessure que vous avez reçue est terrible; l'épée de votre adversaire vous a traversé le lobe droit du poumon, et l'hémorragie s'est faite dans un kyste. Votre état n'est pas désespéré, mais il m'alarmera long-temps. Il vous faut, comprenez-moi bien, rester calme entre vôtre tête et votre cœur, bannir toute émotion forte, comprimer toute idée extravagante; à ces conditions, vous vivrez, je pense; s'il en est autrement, vous mourrez, j'en suis certain.

— Et moi aussi, dit Euloge.

VIII.

LE SONGE NOIR.

L'amour que Jenny avait déjà ressenti pour Euloge, n'était pas un de ces caprices charmans qui font palpiter le cœur de tant de jouvencelles à propos d'un habit élégamment taillé, d'une coiffure bien correcte, toutes qualités intellectuelles et morales qu'elles tiennent en grande admiration et qui les séduisent. Non, c'était un amour d'un abandon infini, où elle avait confondu comme des pierreries dans un écrin, les beautés de son âme et les richesses de son intelligence; et puis il s'y mêlait un sentiment exquis de timidité virginale, qui lui faisait chérir par-dessus tout, dans Euloge, cet ascendant viril dont il la dominait; la gazelle aimait le lion. Enfant de seize années, d'une tige si pliante que le moindre souffle l'agitait, elle avait compris combien Euloge était d'une forte nature, et elle s'était enlacée à lui comme le lière se prend au chêne, le cep de vigne à l'ormeau, la faible femme à l'homme fort.

Le jour même du duel, elle avait ouï confusément raconter qu'une rencontre s'était faite entre deux jeunes hommes, dont l'un avait insulté l'autre, dans un bal; on disait que le combat avait été mortel pour l'un des adversaires, on ne disait pas qui avait succombé. Jenny n'en put savoir d'avantage, mais ce fut assez; elle aimait Euloge, elle pensa qu'il était mort. La pauvre jeune fille se sentit alors dans son âme un deuil inconsolable, et elle s'étonna qu'avec une douleur si grande elle ne put pleurer. Elle voyait s'éteindre soudainement tout ce qui brillait la veille, dans le ciel étoilé de son amour; et veuve avant que d'être épouse, elle se lamentait de n'avoir encore rien goûté des ineffables béatitudes qu'elle s'était promise. Euloge mort, elle sentait disparaître la meilleure moitié de son âme, et il lui était poignant de songer que des hommes se rencontreraient, peut-être, qui auraient l'insolence de lui offrir, dans sa tristesse, les consolations d'un autre amour. Cela lui semblait affreux, et son désespoir ne montait jamais plus haut que lorsque cette idée lui revenait.

Une nuit, la première où elle put dormir, elle fit un rêve. Il lui sembla errer dans un cimetière, à l'heure où la lune, astre des morts, verse de plus haut sa pâleur blafarde sur les ossemens dispersés et les sépulcres debout. Une fosse venait d'être creusée attendant son cadavre. Soudain par le fond d'une avenue plantée d'ifs et de sycomorres, elle voit s'avancer lentement comme deux hommes, dont l'un cachait sa tête sous un suaire, tandis que l'autre, vêtu d'un long manteau noir, le conduisait, une épée à la main. Bientôt un rayon de lune vint à passer sur les deux fantômes, et Jenny eut peur; car celui du suaire avait la poitrine nue et toute saignante, l'épée de l'autre était rouge.

Digitized by Google

Quand ils se furent avancés jusques au bord de la fosse vide, l'homme noir y planta son épée, dont la garde était faite comme une croix; puis il donna la main à l'autre pour l'aider à descendre. Celui-ci descendit, mais au lieu de se coucher il souleva son suaire pour regarder le ciel, et après avoir dit ces mots : « O mon Dieu, mourir sans elle! » Il demeura debout comme un homme qui attend. — Alors Jenny se réveilla.

IX.

C'EST ELLE, C'EST LUI.

L'amour n'est que divination, a dit une femme qui est un grand écrivain; et si l'on croit à ces correspondances sympathiques, dont le biographe de *Louis Lambert* nous a déjà esquissé la théorie, il faut reconnaître qu'il est des situations où l'âme est induite à considérer les songes comme vrais simulacres de la réalité. *Wherefore*, a écrit un anglais, *should we doubt of the reality of dreams? Is life itself any thing more than a dream?*

Jenny fut un moment consolée par son rêve. Tout sanglant et plein d'horreur qu'il était, malgré son appareil lugubre, il lui sembla presque de ceux que la poésie antique faisait sortir par une porte d'ivoire, pour charmer le sommeil des heureux. Car Euloge qu'elle avait cru mort lui était apparu, les deux pieds dans la tombe, il est vrai, mais vivant encore et regardant le ciel; puis elle l'avait entendu s'écrier : Mourir sans elle! preuve qu'il l'attendait. Et la pauvre jeune fille, qui faisait ainsi de ces impressions un raisonnement rigoureux, s'arrêta à cette conclusion désespérée : qu'il lui fallait voir Euloge, et que, s'il n'était pas mort, elle mourrait avec lui.

Or, un soir, Euloge était seul, à demi couché dans un grand fauteuil où son père avait rendu le dernier soupir; il lisait *Werther* qu'il avait relu tant de fois. Sur une table, auprès de lui, étaient deux pistolets armés, car jamais il ne lisait *Werther* sans les avoir sous la main, et quand sa lecture était finie, il passait de longues heures à les couver d'un œil plein d'inquiétude, et souvent il hésitait à les désarmer. Ce soir là, exalté par ses souffrances, il se laissait aller avec un sombre vertige aux attractions de l'abîme creusé par Goëthe, dans son roman, ce serpent de suicide, qu'on sent se glisser sous chaque ligne de *Werther*, ne l'avait jamais tant fasciné; et dans son âme, il saluait déjà le Poëte-patriarche de Weimar comme un libérateur. Le livre venait de lui échapper, quand il entendit un murmure étouffé au seuil de sa porte; il se lève, et vient en se traînant pour ouvrir; il ouvre, il regarde, et un grand cri lui échappe de voir Jenny agenouillée qui lui tendait les mains, sans trouver place pour une première parole au milieu des sanglots qui la débordaient. Lui ne put que croiser les bras, incertain s'il vivait encore, ou s'il ne venait pas d'être changé en statue, car il regardait et ne voyait pas; il voulait marcher et il restait immobile. Enfin Jenny se releva, et ils ne se reconnurent l'un et l'autre que dans un baiser où leurs âmes se touchèrent. Quand ils se furent assis, Euloge dans un grand fauteuil, Jenny aux pieds d'Euloge, ils se contemplèrent longuement, l'un avec un sourire, l'autre les yeux en pleurs, tous deux muets. Tout d'un coup Jenny écarta le vêtement du malade, et lui posant la main au côté droit de la poitrine :

— C'est là, n'est-ce pas? lui dit-elle.

— Et sans espoir, répondit Euloge; mais au moins je t'aurai revu, mon bel ange, et mon dernier soupir ne sera pas celui d'un damné.

— Non, non, vous ne mourrez pas, s'écria Jenny; on meurt quand, au milieu de ses souffrances, on n'a pas quelqu'un auprès de soi qui vous aime et qui vous console; mais moi je suis ici maintenant, regardez-moi bien, je suis auprès de vous et je ne vous quitterai pas, je laverai votre blessure, j'endormirai vos douleurs; le jour je vous parlerai de mon amour, la nuit je resterai à genoux au bord de votre couche et je trouverai des prières inconnues de Dieu, et contre lesquelles il n'aura pas de refus. Oh! vous vivrez, vous vivrez, j'en suis sûre.

Euloge se prit à sourire amèrement, et il resta quelques minutes le visage caché dans ses mains.

— Pauvre enfant, dit-il, vous ne croyez pas vous-même ce que vous voulez me persuader. Moi vivre! avec ces déchiremens dont ma poitrine est tenaillée, avec ce froid que je sens encore dans ma blessure comme si le fer venait d'y entrer, avec ces crispations qui raccornissent mes membres, par momens. Voyez cette pâleur des morts que j'ai comme un masque de plâtre sur le visage, et cette maigreur livide qui me fait ressembler à un vivant comme un squelette ressemble à un corps humain....

— Taisez-vous! s'écria Jenny, vous me faites peur.

— Et puis, voyez-vous, reprit Euloge, je n'ai pas de trop bonnes raisons pour souhaiter de vivre. Du jour où je vous aimai, au lieu de ces douces joies, de ces ravissemens divins qui transportent le cœur, à son premier amour, je sentis je ne sais quel effroi mystérieux, comme si j'eusse côtoyé un abîme; et loin de compter tout ce qui devait me revenir de bonheur sans nuage, en vous aimant, je m'arrêterai à prévoir dans mon imagination tout ce qui pourrait s'entasser sur moi de noires tempêtes. C'est le génie de la vipère de trouver ses poisons les plus livides dans le calice des plus belles fleurs; c'est le mien, et voilà pour quelle raison je me crois maudit, c'est le mien de m'enivrer de désespoir aux sources de la félicité! —

Tenez, Jenny, savez-vous ce que je fesais, il y a un moment? je calculais combien vous mettriez de temps à vous consoler du coup qui allait partir de l'un de ces pistolets.

— O mon Dieu! murmura Jenny, comme il doit souffrir; car il blasphème.

— Non, répliqua Euloge, je ne blasphème pas; mais j'ai pesé dans ma main le cœur des femmes, et j'ai souri de le sentir si léger. Sermens d'amour inviolable, protestations de fidélité éternelle, engagemens sacrés, nœuds indissolubles, quelle est la femme qui n'a étalé plusieurs fois dans sa vie, et à des occasions diverses, tout cet assortiment dont s'éblouissent les yeux et qu'on prend pour de l'or, tandis que c'est du clinquant? Quelles sont les femmes, même parmi les plus sincères, qui ne sentent pas s'amolir leur constance sous ce vent de paroles embaumées qui

Digitized by Google

souffle sur elles de toutes parts, quand leur beauté se fait jour? Ne vous ai-je pas vue, Jenny, au milieu d'un bal, vous abandonnant avec ivresse au désordre de ce chaos bruyant, où la foule des hommes et la foule des femmes se mêlent en tourbillons, où tous les cœurs se perdent dans une orgie commune de désirs immodérés et de passions sensuelles? C'est alors, Jenny, que vous voyant, vous si belle et si pure, vendue à tous les regards et vous complaisant aux louanges dorées qui voltigeaient autour de vous; c'est alors que j'ai compris tout mon malheur de vous aimer; c'est alors que j'ai désiré mourir.

— Vous croyez donc, demanda Jenny avec timidité, que le cœur des femmes ne peut s'épanouir dans les fêtes du monde sans y perdre sa pureté?

— Et! croyez-vous, répondit Euloge, que le gazon de mai conserve sa fraîcheur sous les pas de la foule?

— Mais, ajouta Jenny, en pleurant, si j'arrache à pleines mains toutes mes fantaisies de jeune fille; si, enfermée dans mon amour, je laisse en vain battre à mes pieds ce flot de plaisirs et de joies dont j'étais si folle; si je me consacre à vous tout entière, ne sortant pas de votre regard, n'entendant que votre voix, heureuse de votre bonheur, m'affligeant de vos peines, vous renoncerez à mourir, n'est-ce pas?

— Jenny, dit Euloge, vous êtes la sœur des anges autant par la bonté que par la beauté, mais vous me supposez bien méchant. Avez-vous pensé que j'accepterais ainsi le sacrifice de vos volontés, de vos sentimens et de vos inclinations? Que je consentirais jamais à vous tenir sous ma main, pauvre colombe à demi étouffée et demandant de l'air pour ses ailes? Non, non, Jenny, restons chacun dans notre nature: à vous, belle enfant aux yeux bleus les fleurs de votre jeunesse printannière, les plaisirs d'une heure, les triomphes d'un jour; à moi vieillard de vingt années les amers désenchantemens, les angoisses d'une lente agonie et l'espérance de la mort! Seulement, puisque vous m'aimez, je vous demande une chose, Jenny; c'est de porter pendant trois jours, à commencer de demain un vêtement de deuil; pendant trois jours, n'est-ce pas? puis vous pourrez changer votre voile noir pour le voile blanc des fiancées et oublier dans un amour plus heureux....

— Un autre amour! s'écria Jenny en se saisissant des deux pistolets, un autre amour!! Euloge vous avez prononcé là d'affreuses paroles dont il nous faut mourir tous les deux, voyez-vous; vous, parce que vous venez de les dire, et moi, parce que je viens de les entendre.

— Vraiement! dit Euloge, avec un sang-froid horrible, vous mourriez avec moi?

— Avec vous, et pour vous, répondit Jenny; seulement, je ne suis qu'une faible femme, et j'ai peur d'une mort sanglante.

— Eh bien! vous mourrez, dans un rêve; venez.

TROISIÈME PARTIE.

X.

DESPAIR AND DIE.

Dans la maison qu'Euloge habitait, au fond d'un jardin, derrière une touffe odorante d'acacias et de tilleuls, il y avait un pavillon sombre, d'une bizarre architecture, et tel qu'il semblait être le produit de deux constructions tronquées, moitié tour, moitié kiosque. La porte en était exactement close; et nul ne savait pour quelle raison Euloge était si mystérieux à s'y enfermer, le soir, et si prompt à s'en échapper quand venait le jour. On ne soupçonnait rien de ce qui pouvait se passer dans ce lieu de silence, seulement on voyait, la nuit, une faible clarté trembler par intervalles aux vitres d'une petite fenêtre très élevée, la seule du pavillon, et quelquefois on entendait, à travers le frémissement des feuilles, les vibrations mélancoliques d'une harpe dans le lointain. Au dedans, il y avait, au bout d'un ténébreux escalier, une chambre dont Euloge s'était fait un sanctuaire poétique, plein de choses riantes, respirant une volupté chaste et abondant de symboles d'amour. C'étaient de riches tentures de velours blanc sur les murs, des fleurs dans du cristal, des parfums dans de l'or. Ici, une harpe, cette musique des passions superbes; là, les poésies d'Ossian, ce livre des amours solitaires; et puis des guirlandes de roses, des bouquets de lys jetés, au hasard, de çà et de là, partout. Il y avait encore un petit lit d'un bois luisant comme de l'ivoire et d'une grâce merveilleuse; il était ombragé de deux rideaux de soie bleue toute brodée de mille fantaisies d'argent, et une colombe d'albâtre aux ailes déployées en supportait les plis onduleux. Au chevet du lit on voyait un trépied en bronze, recouvert d'une tablette de marbre noir: et dessus il y avait une coupe de forme antique, auprès d'un riche flacon d'opale.

C'est là que Jenny toute tremblante se vit conduite par la main d'Euloge; et quand elle se fut assise au bord du lit, elle se prit à fixer ses yeux émerveillés sur toutes ces choses qu'elle ne comprenait pas. Euloge se tenait debout, les bras croisés, devant elle. Il lui dit:

— Tout ceci, belle vierge, a été fait par moi pour l'amour de vous; ces tentures blanches, ces fleurs, ces parfums, ces guirlandes, tout ce que vous voyez est symbolique et plein de votre souvenir. Du jour où je vous aimai, il me fallut de poétiques emblèmes où ma passion fut reproduite, où chacune de mes pensées les

Digitized by Google

plus chères fut cristallisée en quelque sorte. Je voulus faire à mon amour une retraite consacrée où il me fût donné de passer de célestes nuits, mêlant votre nom à mille visions enchantées que mes douleurs ont détruites et qui ne sont plus dans ma tête maintenant qu'à l'état de souvenirs brisés. Que n'ai-je point, ici, rêvé de choses ardentes où l'amour ruisselait sur tant de poésie, que Pétrarque m'eût envié mes rêves, lui Pétrarque, l'amant sublime! Que de chants dont mon âme débordait, chants capricieux, tristes, gais, sombres, triomphans, d'un rythme inconnu, et que je jetais aux cordes de cette harpe, tantôt avec une fervente inspiration, tantôt avec une volupté nonchalante, à l'improviste et comme ils me venaient, selon les fantaisies de mon cœur. Hélas! tous ces enchantemens s'évanouirent par degrés; et une nuit, oh! je pressentais ce qui arrive, une nuit au milieu de mes songes dorés il vint se glisser une pensée de mort: comment cela se fit, je l'ignore; mais le lendemain j'apportai cette coupe et ce flacon et je les plaçai là, au chevet de ce lit nuptial où vous êtes assise, Jenny.

— Qu'est-ce donc que ce flacon et cette coupe? demanda Jenny.

— C'est, répondit Euloge, ce que je vous ai promis, il y a un moment, quand vous m'avez dit que vous vouliez mourir.

— Alors versez, dit Jenny, en présentant la coupe.

A ce moment, Euloge prit une couronne de roses blanches qu'il posa sur la tête de Jenny; et après l'avoir baisée au front, il mit un genou en terre et il lui versa la moitié du flacon; Jenny regarda Euloge, puis elle but hardiment; c'était de l'opium. Après avoir bu, elle se coucha et peu à peu ses yeux se fermèrent, et elle devint pâle. Qui l'eut vue ainsi avec des roses au front immobile parmi les bouquets de lys épars autour d'elle, l'eût prise pour l'*Ophélia* de Shakspeare, la belle fiancée morte en cueillant des fleurs; mais Euloge ne considérait rien de tout cela; seulement il épiait dans une anxiété terrible le moment de la première crise, en attendant il souffrait au fond de sa blessure de poignantes douleurs, et ses mains étaient tremblantes de fièvre.

Deux longues heures s'étaient ainsi passées lorsqu'il vit Jenny sourire et mouvoir avec peine ses paupières comme pour soulever un sommeil de plomb; puis elle ouvrit les yeux, et, se dressant à demi sur sa couche, elle laissa retomber sa tête sur sa main. Bientôt elle se prit à rêver d'un de ces rêves fantastiques éclos des parfums de l'Orient qui font de l'imagination un prisme radieux à travers lequel tout devient prestige, illumination, féerie. Alors le monde matériel se spiritualise; la création de Dieu est vaincue par le rêve de l'homme; le fini devient infini, la forme idéalité, la couleur lumière, le grain de sable diamant. Mais c'est surtout dans le monde moral que cette exaltation opère ses plus étonnantes merveilles; le cœur n'a plus de mystères, les secrètes pensées se divulguent; l'amour surpris sous ses pudiques voiles se laisse voir dans sa divine nudité. — Jenny en était là.

— Où suis-je? disait elle; il me semble que je m'étais endormie toute froide pour le tombeau; et voici que je me réveille aux bords d'une vie nouvelle; et je sens chanter dans mon âme je ne sais quels hymnes de bonheur comme un concert d'oiseaux dans un bosquet de roses et d'orangers. Qu'est-ce donc que ce paradis de voluptés où s'abandonnent mes sens? Cette lumière qui m'inonde est plus douce à ma paupière que les molles lueurs de l'aurore ou que les rayons bleus de la blanche lune; ces instrumens dont j'écoute les vibrations éloignées, d'où leur vient leur ineffable harmonie? Est-ce un chœur de harpes éoliennes résonnant sous l'aile des zéphirs? et ses brises caressantes de quelles mers viennent-elles pour être d'une fraîcheur aussi suave, et sur quels bois d'aloës ont-elles passé pour m'enivrer de tant de parfums? Je vois des danses pleines d'une grâce mystique où se confondent dans une même aspiration d'amour de ravissans jeunes hommes aux formes séraphiques, et de belles vierges inondées de leurs flottantes chevelures qui sont leur voile et leur manteau. Sous leurs pas aériens je vois éclore des fleurs d'émeraude et de saphir au feuillage d'or; puis de tendres couples se mêlent dans la douce étreinte de leurs bras et disparaissent par intervalles sous les vapeurs d'un nuage d'azur. Oh! qui me transportera au milieu de cette troupe riante! allons! allons! découvrez mes épaules; dénouez mes cheveux; au lieu de ces vêtemens, qui me gênent donnez-moi quelque écharpe légère, aux plis mouvans, comme celle dont est parée la nudité des anges...

Ici Jenny sembla se recueillir un instant, et levant les yeux sur Euloge, elle le reconnut et lui tendit les bras, lui toujours immobile.

— Euloge, Euloge, réponds moi, lui dit-elle, pourquoi es-tu donc si triste? Je suis si heureuse, moi, et je t'aime tant! Sans doute ma destinée était écrite dans la plus belle étoile du ciel, puisque je devais t'aimer et être aimée de toi. Te souviens-tu de ce matin si pur et si radieux où nous nous sommes rencontrés à l'ombre de grands arbres? c'était une belle solitude, un calme profond où l'on n'entendait que le frôlement des feuilles et la chanson de l'alouette perdue au plus haut des campagnes du ciel. Quel moment pour nos cœurs! nous lisions je ne sais plus quel livre d'or qui fut pour nous comme un miroir où nos âmes se révélèrent l'une à l'autre. C'est alors, n'est-ce pas, Euloge, que dans un baiser tu aspiras toute mon âme et qu'en échange je reçus la moitié de la tienne? Divin baiser dont je sens encore le frémissement sur ma bouche! Oh! viens, Euloge, dans mes bras, viens; savourons encore ce fruit d'amour, cueilli à l'arbre le plus fécond de l'Eden; déjà je sens mes yeux se noyer en des langueurs infinies; mon cœur semble se fondre, et ma tête.....

— Oui, oui, murmurait sourdement Euloge, abandonne-toi, pauvre enfant, à la pente fleurie de tes rêves; dans l'extase voluptueuse où tu es plongée attends venir les caresses et les langueurs de l'amour; bientôt le froid du sépulcre aura roidi tes membres, glacé sur tes lèvres tes douces paroles; et je suis ici comme un fossoyeur envoyé par la mort au chevet de l'agonie. Qu'avais-tu fait, ô ma vierge, et quel noir génie étendit ses ailes sur ton berceau, pour que tu sois ainsi tombée en proie à mes sombres passions? Oh! que maudits soient les jours où ma vie s'est rencontrée! jours sanglans, d'avare individualisme où la poésie et l'amour n'enfantent que lugubres pensées et sentimens atroces! n'est-il pas vrai que j'étais un poète?

Digitized by Google

et qu'ai-je fait de la poésie, misérable? lui ai-je dit de prendre son vol vers Dieu, et de scruter dans le sanctuaire d'or qui les renferme, les grands secrets de l'âme? comme les chantres des antiques jours, ai-je voué ma lyre à célébrer la félicité des peuples qui obéissent aux lois, à maudire la servitude, à pleurer sur les calamités et les fléaux? sur quelles blessures ai-je versé le dictame des vers? où sont les cœurs dont j'ai charmé les plaintes, apaisé les murmures, autour de quels tombeaux ai-je mené un poétique deuil? Rien de tout cela, rien. J'ai pensé à Dieu pour le blasphémer; j'ai vécu parmi les hommes pour les prendre en haine; j'ai jugé l'âme une pâture pour le néant, et je n'ai vu que de la cendre dans les tombeaux. Puis j'ai cherché l'amour et j'ai voulu me prendre à ton manteau virginal, blanche fiancée agonisante parmi les fleurs, et qui n'est pas séparée de la mort que par l'aile d'un rêve. Pourquoi les harmonies de ton matin si paisible n'ont-elles pu calmer le tumulte de mes émotions? Hélas, hélas! notre premier baiser fut le sceau de notre mort à tous deux! O malédiction! POUR UN BAISER DEUX SUICIDES!!

Le premier enivrement de l'opium était passé, Jenny ne parlait plus, et, les dernières traces de son fantastique délire disparaissant par degrés de ses yeux, elle semblait anéantie entre le sommeil et la mort, lorsque par un mouvement d'une énergie extrême, elle se trouve soudain assise sur sa couche; et alors commença un drame terrible, rapide comme un trait de foudre, et d'une inconcevable douleur.

— Que je souffre, s'écria Jenny, secourez-moi, secourez-moi! Je brûle, j'ai soif; dans quel gouffre de l'enfer suis-je donc tombée? Dans quels torrens me rafraîchir; à quelles sources vives me désaltérer! Mon Dieu! mon Dieu! Oh! qui que vous soyez qui me regardez, là, debout devant moi, ayez pitié! ayez pitié! une hydre à mille dents me dévore les entrailles, secourez-moi. Ne voyez-vous pas que je brûle et que je vais mourir! Qui êtes-vous pour me regarder ainsi, sans faire un pas vers une pauvre fille qui vous implore; les mains tordues par la douleur; une goutte d'eau, par pitié! je vous la demande au nom de la plus jeune de vos sœurs, si votre mère vous en a données; vous le voyez-bien que je souffre, que j'ai soif et que je ne puis pleurer pour boire mes larmes; venez à moi, venez donc!

Euloge avait horreur de lui-même; les cris de Jenny retentissaient dans son âme comme ces trompettes vengeresses qu'un parricide couronné écoutait mugir autour du tombeau de sa mère; ses remords étaient de ceux qu'éprouveraient le vautour ou le tigre au milieu des membres pantelans d'un ramier ou d'une gazelle qu'ils voudraient n'avoir pas déchirés. Secourir Jenny était impossible; au premier pas qu'Euloge essaya pour sortir il sentit sa blessure qui se rouvrait, et il fut bientôt couvert de sang par toute la poitrine; il ne put que tomber aux pieds de la jeune fille:

— Jenny, Jenny, disait-il, ne reconnais-tu pas Euloge? Je suis ici pour mourir à tes genoux; nous avions dit que nous mêlerions nos derniers soupirs, tu sais; toi-même tu l'as voulu; prends courage, enfant, la mort est amère aux bords de la coupe, mais la douceur est au fond. Fais comme tu me vois faire; je souffre bien aussi; mais que m'importe? mourir avec toi c'est le commencement du ciel.

Alors Jenny — Oh! que dites-vous? mourir! moi, mourir avec mes seize années, moi, qui sors à peine du baiser de ma mère, mais c'est impossible! Qui êtes-vous donc pour me dire ces choses? Laissez mes mains, les vôtres sont froides; vous me glacez; laissez-moi, vous me faites peur?

Euloge pleurait; tout-à-coup, Jenny le saisissant par les cheveux lui releva violemment la tête; et fixant de très près sur son visage des yeux effarés:

— Oui, je vous reconnais! s'écria-t-elle. C'est vous qui m'avez traîtreusement séduite, me disant que vous m'aimiez, tandis que vous cherchiez à me faire mourir. Etiez-vous donc un vampire altéré de mon sang de jeune fille, que vous avais-je fait? O désolation! je me souviens maintenant; vous m'avez entraînée ici, puis vous m'avez fait boire je ne sais quel breuvage, et je souffre de si cruelles douleurs que sans doute c'était du poison; dites, n'est-ce pas vrai?

— Grâce, répondit Euloge, grâce, Jenny, je ne puis te parler, il y a dans ma voix plus de sanglots que de paroles, mais pardonne-moi, Jenny, tiens regarde ma poitrine ensanglantée, grâce! c'est pour toi que je meurs.

— Eh! que m'importe? repliqua Jenny, ce n'est pas moi qui vous ai enfoncé le poignard dans le sein, tandis que c'est bien vous qui m'avez versé le poison. Oh! l'horrible poison, mon Dieu!

— Tais-toi: tais-toi, murmurait Euloge;

Non je ne me tairai pas, cria Jenny, vous êtes un assassin!

C'en était fait. — Euloge venait de tomber à la renverse; et Jenny épuisée par tant d'efforts s'était évanouie. Bientôt leurs râles se répondirent l'un à l'autre; puis, sans se voir, ils expirèrent.

Eug. BAICHÈRE.

Digitized by Google

LES DEUX COCARDES.

EXTRAIT DES MÉMOIRES D'UN VIEUX GIRONDIN.

I

LE PROCONSUL TALLIEN

— La marquise est-elle venue ?

— Non, citoyen.

— Le courrier de Paris, a-t-il apporté des lettres pour moi ?

— Oui citoyen représentant.

A ces mots, Tallien, le terrible proconsul que la convention avait envoyé à Bordeaux, pour y comprimer le mouvement royaliste, congédia Jacques surnommé le Tropique, et son domestique fidèle.

Les mémoires du temps ont peut-être jugé trop sévèrement Tallien ; assûrément, nous ne chercherons pas à justifier certains assassinats juridiques, commis à Bordeaux, pendant son proconsulat ; mais alors, les passions étaient extrêmes : la haine et l'amour, avaient engendré le fanatisme politique, la plus terrible, la plus incapable, la plus acharnée des religions, et de part et d'autre on eût beaucoup d'excès à déplorer. Tallien n'était pas méchant par caractère ; il eut le grand tort de céder trop facilement aux instigations de ses supérieurs ; livré à lui-même, le proconsul déplora souvent les actes qu'il avait commis la veille. Son cœur ne fut pas inacessible à l'amour, et tous les conporains savent qu'il fut disgracié pour avoir cédé aux prières d'une jolie femme qui lui demanda et obtint la grâce d'un de ses parens.

Jacques, son domestique, avait long-temps servi dans la marine marchande ; surnommé le *Tropique* à cause de ses longs voyages dans toutes les parties du monde, il avait conservé la rudesse et l'impassibilité du marin ; esclave de Tallien, qu'il regardait comme un demi dieu, il obéissait à ses moindres volontés ; on arrivait difficilement jusqu'au proconsul, si on n'était pas introduit par Jacques le *Tropique*.

Tallien, lut avec empressement la lettre qui lui avait été remise par le marin : elle était écrite entièrement de la main de Robespierre ; le proconsul de Bordeaux bondit sur son siége et poussa des cris de rage aussitôt qu'il eut pris connaissance des ordres que lui donnait le Sylla de la révolution française. il rappela Jacques le *Tropique*.

— Où est le citoyen Gracchus-Valran, lui dit-il avec colère.

— Je l'ignore, citoyen représentant.

— Les défenseurs de la république une et indivisible ne sont donc jamais à leur poste.

— Je pars, citoyen représentant, et dans une demie heure, Gracchus sera ici.

En effet le *Tropique*, eut bientôt trouvé le jeune Valran, qui se rendit immédiatement à la maison de Tallien.

— Citoyen Graechus, s'écria le représentant, j'ai besoin de toi ; l'occasion est favorable pour déployer le zèle et l'intrépidité dont tu as fait preuve tant de fois.

— La république une et indivisible est-elle en danger ?

— La montagne triompho, les lâches et les traitres sont terrassés ; Robespierre m'annonce que Guadet, Buzot, Péthion, Louvet, Barbaroux, Salles et Valadi, doivent aborder dans quelques jours au Bec-d'Ambez ; il faut qu'ils soient arrêtés et livrés à la vengeance du peuple. Gracchus, je te fais l'honneur de te charger de cette importante mission.

La république sera contente de moi ; répondit le jeune homme.

Au même instant, la porte du salon de Tallien fut ouverte avec précipitation, et deux femmes entrèrent malgré les domestiques du terrible proconsul.

— Grâce pour mon mari, s'écria la mère !

— Grâce pour mon père, s'écria la fille !

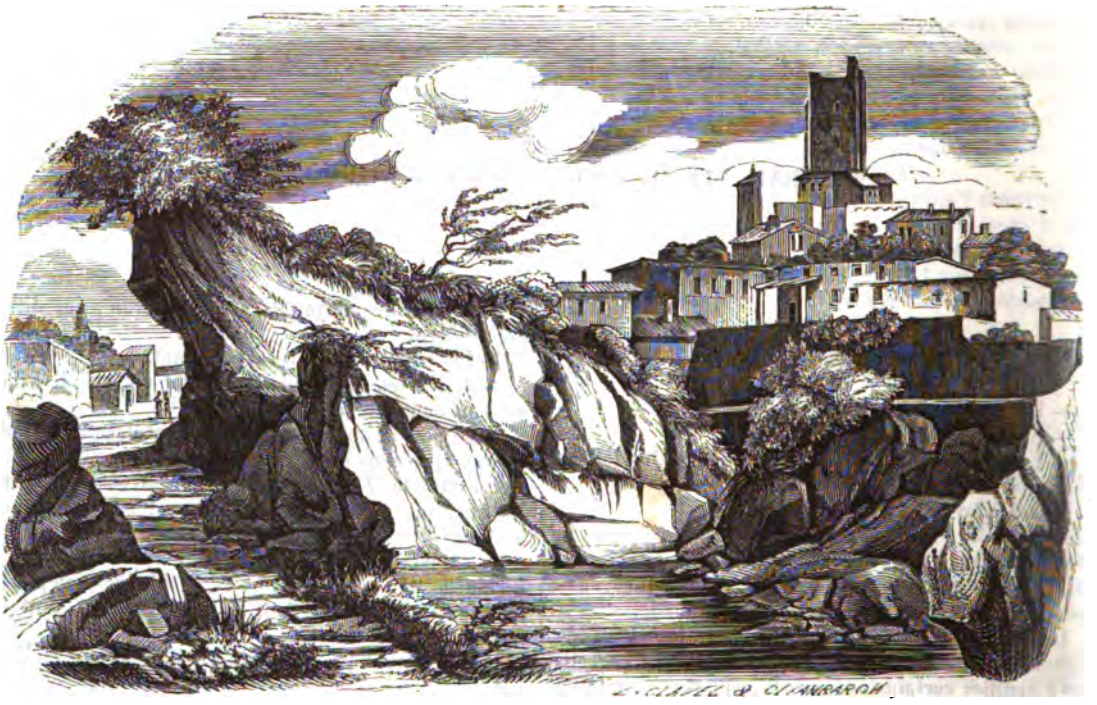
— Deux aristocrates, fit Tallien avec un sourire dédaigneux, retirez-vous femme et fille de traitre ; il faut que la justice de la nation ait son cours : *Tropique*, fais sortir ces citoyennes, je n aime pas à voir pleurer les femmes.

Jacques obéit sans mot dire, et les deux suppliantes furent ainsi brutalement renvoyées.

Cependant le jeune Gracchus n'avait pu voir sans émotion les larmes de la demoiselle : il demanda à un des secrétaires de Tallien, s'il ne connaissait pas les deux citoyennes.

— C'est la femme et la fille du ci-devant baron de Concos, condamné à mort pour crime de haute trahison envers la république une et indivisible.

Digitized by Google



Vue de Saint-Emilion (Gironde).

— La domoiselle est jolie comme un ange, dit Gracchus.

— Quel dommage! le résumé de tous les charmes féminins ne compte que des traîtres dans sa famille.

— Je ne l'ai vue qu'un instant et je crois que je l'aime déjà.

— Holà! jeune homme, s'écria Tallien... Voudrais-tu par hasard jouer le rôle d'amoureux auprès des héritières de tous nos émigrés. Un vrai montagnard ne doit aimer que la république une et indivisible.

— Tu me diras tout ce que tu voudras, citoyen représentant... Je n'ai pu encore endurcir mon cœur aux larmes d'une jeune et jolie femme.

— Veilles-sur toi, jeune homme; par le temps qui court, la moindre faiblesse est un crime. Fais partir ce soir pour le Bec-d'Ambez, trente hommes dont le dévouement nous soit bien connu.

Compte sur moi, citoyen représentant.

— Demain, j'irai à Saint-Emilion; j'y trouverai probablement les députés Girondins; ils n'échapperont pas à nos recherches. Vive la république une et indivisible.

Tallien congédia tous ses serviteurs, et passa la soirée seul avec son secrétaire intime.

II.

ROYALISTE ET RÉPUBLICAIN.

Vers minuit, deux hommes se rencontrèrent à l'extrémité de la magnifique rue du Chapeau-Rouge. Dans ces temps de troubles et d'agitations populaires, les habitans de toutes les villes de France se méfiaient les uns des autres; Gracchus Valran s'arrêta le premier, et cria d'une voix forte:

— Qui vive?

— France!

— C'est un aristocrate, dit Gracchus à voix basse.. Avance, citoyen, et dis-moi pourquoi tu vagabondes dans les rues de Bordeaux à cette heure...

— Je n'ai pas de compte à te rendre. Qui es-tu? je ne te connais pas.

— Je suis Gracchus Valran, l'ami et le confident du représentant Tallien.

— Citoyen, la Providence vous a envoyé vers moi, s'écria l'inconnu. On vous a parlé du comte de Linandre....

Digitized by Google

— Un ci-devant, un émigré.

— Il est devant vous, citoyen Gracchus. J'ai une grâce à vous demander, et j'ai voulu avant tout, vous faire connaître mon nom.

— Que désires-tu?

— Avez-vous quelque influence sur Tallien?

— Je le crois, répondit Gracchus, que cette espèce d'interrogatoire impatientait vivement.

— Citoyen, il faut rendre un captif à son épouse, un père à sa fille.

— Je ne comprends pas.

— M. de Concos....

— Dis donc le citoyen Concos.

— Le citoyen Concos est détenu depuis un mois; on a prononcé son arrêt de mort, et s'il ne sort pas de prison cette nuit, demain on le conduira à l'échafaud.

— Que t'importe? répondit Gracchus.

— J'aime sa fille.

— Et moi aussi, répliqua vivement Gracchus, dont les yeux flamboyèrent dans leur orbite.

— Vous connaissez Irma.

— Je l'ai vue chez Tallien.

— Vous sauverez son père?

— Pourquoi te rendre compte de mes desseins.

— Vous sauverez le citoyen Concos!

— La république pardonne quelquefois, répondit Gracchus: demain trouve-toi près de l'échafaud, lorsque le bourreau recommencera son terrible ministère. Si tu ne vois pas le ci-devant baron sur la fatale charrette.....

— Vous aurez obtenu et favorisé son évasion?

— Oui, répondit Gracchus. Maintenant rentre chez toi; si les espions de Tallien te trouvaient dans les rues, ils ne seraient pas si généreux que moi, et tu ne tarderais pas à te repentir cruellement de tes promenades nocturnes. Bonne nuit, citoyen; vive la république une et indivisible!

— Vive le roi! dit à voix basse le comte de Linandre qui regagna son logis, le cœur agité par la crainte et l'espérance.

A trois heures de la nuit, deux hommes masqués se présentèrent à la porte de la prison.

— Que demandez-vous, citoyens? dit le geôlier.

— Connais-tu la signature de Tallien? répondit Gracchus en déguisant sa voix,

— Oui, citoyen.

— Lis.

— Un ordre du citoyen représentant qui veut que je mette en liberté le ci-devant baron de Concos..... Un pareille détermination m'étonne, et j'ai besoin de relire pour y croire.

— As-tu fini et veux-tu obéir?

— Vous êtes bien pressés, citoyens. Vous me répondez du ci-devant, corps pour corps, et si vous me trompez, Tallien vous punira impitoyablement; vos noms, citoyens.

— Armodius, dit l'un.

— Gracchus, dit l'autre.

— C'est bien: dans un quart-d'heure le ci-devant sera libre.

En effet quelques instans après, Gracchus et son compagnon sortirent de la prison avec le baron de Concos, qui ne savait où on le conduisait, et était dans des transes mortelles.

Les deux guides gardèrent long-temps le plus profond silence; enfin Gracchus s'arrêta, et dit au baron:

— Citoyen Concos, où est votre logis.

— Rue du Mirail.

— Suis-nous; tu es libre, grâce aux prières de ta fille, qui est venue chez Tallien.

— Libre! s'écria le baron... Grand Dieu, je vous remercie! je reverrai donc ma pauvre femme et ma chère Irma! Voici ma maison, ajouta-t-il, en montrant un magnifique hôtel. Entrez avec moi, je veux que les noms de mes libérateurs ne restent pas inconnus aux personnes qui me sont chères.

Gracchus congédia son compagnon, et suivit le baron de Concos. Le chant du coq annonçait déjà l'aurore, et la belle Irma priait à deux genoux dans une salle basse: un prêtre priait aussi sous le manteau de la cheminée. Gracchus ne put retenir un cri d'indignation, lorsqu'il aperçut la robe brune du vieux capucin.

— Citoyen Concos, tu recelles dans ta maison des prêtres et des moines; tu trahis la république une et indivisible.

A ces mots qui retentirent dans le corridor, Irma se leva précipitamment; elle reconnut son père et se précipita vers lui.

— C'est bien vous, mon père! dit-elle d'une voix entrecoupée de larmes!... Le ciel vous rend à mon amour.

— Le ciel ne s'est pas occupé de cette affaire, répondit Gracchus: c'est moi Valran, qui ai délivré votre père au péril de mes jours. J'ignore encore si le représentant Tallien ne me punira pas de mon dévouement.

— Je prierai pour vous! dit la belle Irma! je prierai pour le généreux libérateur de mon père.

La jeune fille en prononçant ces paroles, laissa tomber quelques larmes sur les mains du jeune républicain, qui ne put comprimer son émotion et pleura aussi.

— Je suis faible comme une femme, dit-il à voix basse, et il détourna la tête pour essuyer ses pleurs.

Cependant le baron de Concos, après avoir embrassé plusieurs fois sa chère Irma, se souvint de sa femme, et invita Gracchus à entrer dans le sallon. L'ami de Tallien se trouva seul en tête à tête avec Irma: ce terrible jacobin dont la farouche intrépidité était bien connue à Bordeaux, n'osa d'abord adresser la moindre question à mademoiselle de Concos: son embarras était extrême; et pour se donner une contenance il fesait tourner une large cocarde tricolore, attachée à son chapeau. La jeune demoiselle attendait avec anxiété le dénouement de cette scène si étrange, lorsqu'un jeune homme entra dans le sallon.

— M. le comte, dit Irma, dès qu'elle reconnut M. de Linandre, réjouissez-vous, mon père est libre!

— Et par quel miracle?

— Voici son libérateur.

— Le citoyen Gracchus! l'ami de Tallien.

— Lui-même, répondit le républicain qui se leva et fit quelques pas vers le comte. Ma conduite vous étonne, M. de Linandre, ajouta-t-il, avec un sourire dédaigneux... On vous a fait croire que les partisans du nouvel ordre de choses sont des bourreaux altérés

Digitized by Google

de sang; vous voyez qu'ils savent se montrer clémens, dévoués et généreux.

— Citoyen, vous avez des droits éternels à ma reconnaissance: vous venez de sauver le père de ma bien-aimée.

— Ta bien-aimée! répliqua Gracchus.

— Depuis long-temps, mademoiselle de Concos m'a permis de lui offrir mes hommages.

— A l'avenir, vous vous dispenserez de vos assiduités, M. le ci-devant. J'aime la belle Irma: la reconnaissance se changera peut-être en affection.

— Un républicain.

— Qui a arraché un vieillard à une mort certaine. Vous portez une cocarde blanche; sur la mienne brillent les couleurs de la nation: j'ai bravé tous les périls pour sauver M. de Concos, vous vous êtes caché comme un lâche. Maintenant que la belle Irma choisisse: j'ai délivré son père, et vous n'avez osé rien faire pour celle dont vous demandez la main.

— Le choix d'Irma ne sera pas long-temps douteux, dit le comte de Linandre.

— C'est ce qui vous trompe, répondit mademoiselle de Concos, je demande huit jours pour réfléchir; en attendant, citoyen Gracchus, vous viendrez nous voir tous les jours, je n'oublierai jamais que je vous dois la liberté de mon père.

Au même instant, un crieur public s'arrêta devant l'hôtel du baron, et lut la proclamation suivante.

» Aujourd'hui, à dix heures du matin, le ci-devant » baron de Concos, sera guillotiné avec plusieurs de » ses complices; les citoyens sont invités à assister à » cette exécution. »

— Seigneur, comble-z de vos bienfaits le libérateur de mon père! s'écria mademoiselle de Concos, en tombant à genoux.

— Et vous, répondit Gracchus, aimez-moi autant que je vous aime.

Le jeune républicain fit signe au comte de Linandre de sortir avec lui: lorsqu'ils furent arrivés à l'extrémité de la rue, Gracchus dit à son rival:

— Je pourrais vous livrer à Tallien, mais je ne veux pas être généreux à demi: partez, voici un sauf-conduit: vous êtes libre de vous enrôler sous la bannière nationale, ou d'aller prendre part aux exploits chevaleresques des généraux vendéens, vos amis. Partez, vous dis-je, si avant le coucher du soleil, vous n'avez pas quitté Bordeaux, je ne réponds plus de vos jours!

— Je pars à l'instant même, répondit le comte.

Les deux rivaux se séparèrent; le comte se rendit à Blaye; Gracchus alla s'installer dans les bureaux de Tallien.

III.

UN TRIBUN ET UNE DAME.

Le proconsul de Bordeaux revint le jour même de son voyage à Saint Émilion; il n'y avait pas trouvé les Girondins et il fit arrêter tous les habitans soupçonnés de fédéralisme. Les proscrits, pour se soustraire à l'arrêt de proscription, s'étaient divisés: Louvet, Barbaroux et Valadi avaient trouvé un asile chez le curé de Pomerol: Péthion et Buzot chez deux honorables citoyens Guépin et Queissas.

— Mes amis, s'écria-t-il, en entrant dans les bureaux, je n'ai pu découvrir l'asile des traîtres: mais la vengeance de la république une et indivisible les atteindra tôt ou tard: que s'est-il passé de nouveau pendant mon absence?

— Rien, citoyen représentant, répondit Gracchus. Une dame vous attend depuis une heure dans la pièce voisine.

— Des femmes, et toujours des femmes qui viennent pleurer et prier.. Ne dirait-on pas que Robespierre m'a envoyé à Bordeaux pour consoler toutes les veuves, toutes les affligées.

— Veux-tu lui donner audience? ajouta Gracchus..

— Il le faut bien; je la congédierai bientôt, car aujourd'hui je ne suis pas d'humeur à écouter les jérémiades des belles dames de Bordeaux.

Le proconsul passa dans la chambre voisine, et resta près de trois heures avec madame de Fontenai, née Gabarus; les amis de Tallien n'eurent jamais la moindre révélation sur ce long entretien. Dès ce jour, le représentant modifia sa conduite et sa manière de voir. Madame de Fontenai s'était placée comme un ange protecteur, entre le bourreau et les proscrits. Tallien, dominé par cette passion nouvelle, sous le charme de sa belle conquête, ne fut plus qu'un amant soumis; il ne tint aucun compte des ordres de la Convention; le sang cessa de couler sur les échafauds; les prisons ne s'ouvrirent plus pour recevoir les prêtres, les nobles et les suspects. Gracchus Valran, son confident et son ami intime, favorisait de toute son influence de si heureuses dispositions. Chaque jour il voyait mademoiselle de Concos; il en était éperdument amoureux, et Tallien s'aperçut enfin des longues absences de son confident:

— Gracchus, lui dit-il un jour, depuis quelque temps, tu n'est plus exact à ton poste; il faudrait pourtant redoubler de vigilance; les aristocrates s'agitent en tous sens, se réunissent en assemblées secrètes, et la Convention en sera bientôt instruite.

— N'ai-je pas exécuté tes ordres? répondit Gracchus....

— Je ne me plains pas, mon cher Gracchus; mais autrefois tu devinais mes intentions....

Le proconsul vit entre les mains de son confident une lettre qu'il voulait cacher; il s'en empara, et la lut à haute voix.

— Comment, comment, jeune lion de la république une et indivisible, tu es amoureux?

— Oui, citoyen.

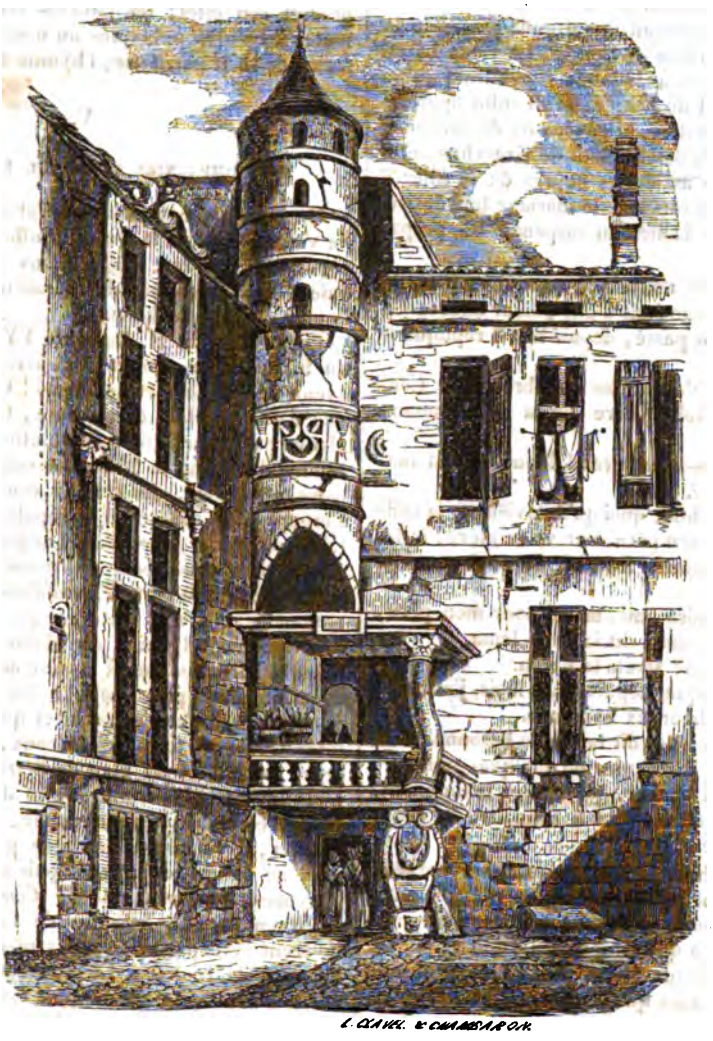
— C'est à ne pas y croire.

— Ne m'avez-vous pas donné l'exemple? si j'interrogeais la citoyenne Gabarus, elle me répondrait que le tigre impitoyable est devenu doux et timide comme un agneau.

— J'ai à me reprocher quelques faiblesses; mais après tout, je n'ai pas démérité de la nation, en aimant une jolie femme qui m'environne des attentions les plus délicates, qui m'a initié au bonheur domestique, bonheur que je n'avais pas connu jusqu'à ce jour. Ta bien-aimée est-elle aussi jolie, aussi aimable que la citoyenne Gabarus?

— Je n'en sais rien, répondit Gracchus; à mes yeux

Digitized by Google



Maison de la rue Mirail, Bordeaux.

Irma est un chef-d'œuvre de l'être suprême; je l'aime trop pour établir une comparaison entre elle et la citoyenne Gabarus.

— Je suis content de ta réponse, mon cher Gracchus; je te pardonne de m'avoir caché tes relations amoureuses....

Tallien était sur le point de congédier son confident. Un courrier entra tout-à-coup dans sa chambre, et remit au représentant un gros paquet de lettres. Robespierre lui annonçait sa destitution et lui ordonnait de partir pour Paris, où il aurait à rendre compte de sa conduite.

— Gracchus, s'écria Tallien, qui marchait à pas précipités et s'arrachait les cheveux, Gracchus, la république est une ingrate; *comme le vieux Saturne de la fable, elle dévore ses enfans.*

— Un député girondin l'a dit avant toi, répondit Gracchus, qui sortit pour ne pas être témoin du désespoir et de la fureur du proconsul.

Digitized by Google

IV.

LA MAISON DE LA RUE DU MIRAIL.

Lorsque Gracchus n'avait pas à travailler dans les bureaux de Tallien, il passait une grande partie de la journée chez mademoiselle de Concos. Le vieux baron qui n'avait d'abord vu dans le jeune républicain qu'un espion du représentant du peuple, avait enfin apprécié la noblesse de son caractere, la générosité de son cœur; il ne pouvait oublier le dévouement de Gracchus, et il voyait avec plaisir ses assiduités auprès de sa fille; il était même question de conclure le mariage tant désiré, lorsque la disgrâce de Tallien en suspendit les préparatifs.

— J'ai une terrible nouvelle à vous annoncer; dit Gracchus, dont le visage était d'une pâleur effrayante.

— Que s'est-il donc passé, depuis hier? répliqua le baron....

— Tallien est rappelé par les membres de la Convention nationale; Robespierre lui a écrit aujourd'hui.

— Que deviendrons-nous, grand Dieu! s'écria mademoiselle de Concos...

— Irma, dit Gracchus, quoi qu'il advienne, je veillerai sur vous, sur votre père, sur votre mère, et les bourreaux n'oseront jamais franchir le seuil de cette demeure.

— Merci, mon tendre ami, merci pour mon père, pour ma mère et pour moi, dit la belle Irma.

— Et votre mariage? ajouta le baron.

— Vous savez tous que, depuis deux mois, j'attends, avec impatience, cet heureux hyménée.

— Nous le désirons tous, dit la vieille baronne.

— Il faut pourtant le retarder de quelques jours...

— Et c'est vous, Gracchus, qui reculez maintenant, dit Irma, qui cherchait en vain à connaître la cause de ce subit changement.

— Pour votre bonheur, pour la sûreté de votre père et de votre mère, il faut attendre: ne vous plaignez pas; le sacrifice est moins cruel pour vous que pour moi. Nous ne savons encore qui remplacera Tallien; je dois rester libre, et ne pas me mettre dans l'impossibilité de protéger les personnes que je chéris cent fois plus que moi-même.

— Noble jeune homme, s'écria la baronne, je vois et j'apprécie maintenant tout ce qu'il y a de générosité, d'affection sincère dans ton cœur. Long-temps je me suis opposée à ce mariage; aujourd'hui je le désire, et je suis prête à vous bénir.

Gracchus et Irma cédant à un mouvement irrésistible, s'agenouillèrent près de la vieille baronne qui prononça quelques paroles inintelligibles, d'une voix entrecoupée de sanglots.

— Je vous reverrai ce soir, s'écria Gracchus, qui sortit précipitamment pour se soustraire à un interrogatoire qui lui aurait déchiré le cœur: mais avant de sortir de la grande cour, il jeta un regard sur la maison de la rue du Mirail, non pour admirer la belle architecture de la renaissance, les innombrables colonnettes, les riches arabesques, les croisées à plein-cintre avec leurs croix byzantines, si coquettes, si élégantes, mais pour saluer avec amour l'asile de la belle Irma, sa bien-aimée. Il eut beaucoup de peine à s'arracher à de si douces, à de si mélancoliques pensées, et lorsqu'il sortit, il trouva les rues encombrées d'une multitude innombrable: le rappel de Tallien avait déjà produit son effet; les jacobins triomphaient, et sur toutes les places publiques on n'entendait que les refrains de la *Marseillaise*, l'hymne des révolutions.

V.

LES COMPAGNIES DU SOLEIL ET L'INSTITUT.

On donna pour successeur à Tallien, un jeune homme de vingt ans dont la fermeté inflexible fit renaître le règne de la terreur. Malheur aux personnes qui pouvaient être soupçonnées de fédéralisme! elles marchaient le jour même à l'échafaud.

Cependant, dit M. Dufey de l'Yonne, l'événement du 9 thermidor promit tout-à-coup à la France un avenir de bonheur et de liberté! Ce ne fut que l'époque d'une réaction désastreuse, très habilement exploitée par le parti contre-révolutionnaire. A Bordeaux comme dans tout le Midi, des correspondances royalistes s'établirent, des comités centraux et particuliers s'organisèrent sous couleur républicaine. Il importe de faire remarquer que, dans l'origine, cette opposition n'avait pour cause réelle et avouée, que de soutenir ce qu'on appelait le parti *Thermidorien* de la Convention nationale; qu'avant cette époque de thermidor, les mouvemens de Lyon et de Marseille, n'avaient pour but que l'organisation et la mise en activité de la force départementale proposée par les Girondins, dont le parti monarchique s'empara, et qu'il exploita dans son intérêt. Ainsi se forma à Bordeaux, le *Club-des-Jeunes-gens*; son but avoué était de détruire le *Terrorisme*; mais devenus plus nombreux et dominés par les partisans secrets de l'ancien régime, soldés par l'or de l'étranger, ils formèrent une ligue puissante et compacte avec les autres conjurés, depuis les Alpes, jusqu'aux Pyrénées. Bordeaux eut ses *Compagnies du Soleil* et enfin son *Institut*. A la fin de l'an VII, les conjurés levèrent l'étendard, et une armée royale parut sous les murs de Toulouse. Le mouvement devait s'opérer sur toute la ligne. Mais une campagne de quelques jours suffit pour battre et disperser cette armée. De malheureux paysans égarés, furent abandonnés par les chefs qui les avaient séduits, et qui échappèrent aux dangers du champ de bataille et à la sévérité des tribunaux. Les associations secrètes n'en continuèrent pas moins sous le gouvernement consulaire qui se borna à faire arrêter, et à éloigner de la ville quelques-uns des principaux agens; d'autres furent traduits devant une commission extraordinaire établie en Bretagne. On sut que des achats d'armes se faisaient à Bordeaux; les envois étaient dirigés sur la Vendée. La population restait étrangère à ces manœuvres; on ne comptait dans les meneurs de *l'Institut* que des jeunes-gens alors sans influence, et des hommes plus intéressés que politiques, et pour qui les achats d'armes n'avaient été qu'une spéculation.

Le jeune Valran, sollicité par mademoiselle de Concos, avait abjuré le Jacobinisme, et il s'était montré

Digitized by Google

dans le *Club-des-Jeunes-gens*, où la hardiesse de ses opinions, son intrépidité, et surtout son éloquence lui avaient fait une grande réputation. Mais dès qu'il reconnut que le parti réactionnaire travaillait pour la royauté et pour l'étranger, il prit la ferme résolution de renoncer à tout jamais à des principes qu'il croyait funestes à la prospérité de la France: un seul obstacle l'arrêtait; son amour pour Irma de Concos et la crainte de lui déplaire en se jettant de nouveau dans le chaos de la révolution. Déterminé à mettre fin à sa cruelle indécision, il s'arma de courage, fit un appel à son ancienne fermeté et se dirigea vers la rue du Mirail.

VI.

LES DEUX RIVAUX.

Le baron de Concos saluait avec enthousiasme le nouvel ordre de choses: le premier consul n'inquiétait plus les nobles ni les émigrés qui avaient obtenu la permission de rentrer en France: depuis quelque temps, il n'accueillait pas le jeune Valran avec son affabilité habituelle; il parlait vec un mépris affecté des hommes de la révolution, et qualifiait de brigands tous les hommes qui y avaient pris la moindre part. Gracchus avait remarqué ce refroidissement dans ses liaisons presque quotidiennes avec la famille de Concos; aussi demanda-t-il une audience presque solennelle pour obtenir une explication franche et sans arrière-pensée.

Lorsqu'il entra dans le salon de M. de Concos, il n'y trouva personne pour le recevoir; il entendit le baron qui parlait à haute voix dans une chambre adjacente; il s'approcha en marchant sur la pointe des pieds et écouta très attentivement: il reconnut la voix du comte de Linandre.

— M. le baron, disait le comte, Irma, votre fille, est folle.

— Je le crois, M. le comte.

— Epouser un jacobin!

— Je lui dois la vie, M. le comte.

— Qu'importe? Est-ce à de pareilles gens qu'on doit payer un tribut de reconnaissance?

— Je ne dis pas cela, M. le comte... Mais vous avouerez que j'ai contracté avec lui une dette sacrée.

— Vous êtes trop scrupuleux.

— C'est possible, M. le comte, que feriez-vous à ma place?

— Je congédierais le ci-devant jacobin.

— Gracchus Valran s'est toujours conduit en galant homme...

— Par supercherie... Il a voulu à tout prix plaire à mademoiselle de Concos.

Le baron, tourmenté par ce dialogue presque inquisitorial, se promenait à grands pas dans la chambre, et pendant un quart d'heure il ne daigna pas répondre à M de Linandre. Le comte qui se repentait sans doute d'avoir abordé l'affaire trop brusquement, prit un ton plus humble et plus calme.

— Après tout, dit-il au baron, vous êtes libre d'accorder la main de votre fille à un terroriste.

— Je le pense, monsieur le comte, répondit sèchement M. de Concos.

— Merci, mon père, s'écria la belle Irma qui avait entendu toute cette conversation. Vous ne voulez pas violenter votre fille! vous lui permettrez de suivre l'impulsion de son cœur!

— Oui, ma chère Irma!

— Vous savez que j'aime Gracchus Valran; vous même l'avez autorisé à me faire l'aveu de ses tendres sentimens.

— C'est vrai, ma fille, et jamais je ne contrarierais ta volonté.

— Ordonnez donc à M. de Linandre de se retirer; je sens que je ne pourrai jamais l'aimer! j'ai donné ma foi à Gracchus, et je suis sa femme devant Dieu.

— Oui, belle Irma, s'écria Gracchus qui ouvrit subitement la porte du salon et se jetta aux pieds de sa bien-aimée. Vous m'appartenez et je suis à vous corps et ame. M. le baron, bénissez-nous; vous avez en moi un fils dévoué, un fils qui vous chérira de tout son cœur, qui sera l'orgueil et la consolation de votre vieillesse.

— Que Dieu vous bénisse comme je vous bénis, dit le baron ému par les sincères protestations de Gracchus. Mon fils, ajouta-t-il, puisqu'il faut que je t'appelle ainsi désormais, je ne te demande qu'une seule chose, renonce à ton nom de Gracchus.

— Imposez moi celui que vous voudrez, répondit Valran,

— Je t'appellerai Louis.

— J'y consens, mon père, que ne ferais-je pas pour me rendre digne de l'amour de la belle Irma!

Le comte de Linandre assista sans mot dire et sans sourciller à cette scène si étrange et si fertile en émotions de tout genre. Valran, irrité de voir cet homme impassible sourire avec dédain, lui dit d'une voix menaçante.

— M. de Linandre, si votre opinion était de quelque poids dans la balance de la considération publique, je vous aurais déjà châtié comme vous le méritez; mais vous n'êtes qu'un orgueilleux, imbu des anciens préjugés, je veux bien vous faire l'honneur d'un défi.

— J'accepte, répondit le comte de Linandre.

— Vous savez que le premier consul conduit chaque jour les armées françaises à la victoire; enrôlons-nous sous sa glorieuse bannière, et celui de nous deux qui reviendra avec le grade de général, épousera mademoiselle de Concos.

— J'y consens, dit le comte.

— Nous partirons demain, et mademoiselle de Concos attendra que le destin des combats ait favorisé l'un des deux rivaux.

— Allez, nobles guerriers, s'écria le baron attendri: je prends à témoin les noms de mes aïeux, que vous retrouverez Irma, digne d'un époux couronné par la victoire.

VI.

L'EMPEREUR A BORDEAUX.

Pendant sept-ans, mademoiselle de Concos reçut tous les mois, des lettres de Louis Valran, qui lui faisait part de ses espérances et s'empressait de lui annoncer ses nouveaux grades. En 1808, il était *déjà* colonel. Cambacérès, grand chancelier de l'empire se

Digitized by Google

rendit, cette même année, à Bordeaux pour y présider le collége électoral. La ville, dit M. Dufey de l'Yonne, avait fait richement meubler l'ancien archevêché; les salons de l'archi-chancelier reçurent chaque jour une nombreuse et brillante société. La présidence du collége électoral de la Gironde, appartenait de droit au prince des gastronomes : Bordeaux réunit en effet toutes les fictions appétissantes du pays de cocagne. La table quotidienne de l'archi-chancelier était de soixante-couverts; M. Ravez fut élu député; il harangua en ces termes le *prince* archi-chancelier.

« Je dois aux bontés de sa majesté l'empereur, » l'honneur de représenter le collége électoral de l'ar» rondissement de Bordeaux; ces fonctions me devien» nent d'autant plus chères, qu'elles m'appellent à » offrir à votre altesse le tribut de nos respects et de » notre amour, pour le héros qui nous gouverne, et » de notre attachement pour un prince qui tient de si » près à la couronne. Les vertus privées, monseigneur, » qui, rarement, accompagnent les hommes dans leur » élévation; vos talens qui ont préparé la vôtre, nous » inspirent pour votre altesse les sentimens dont son » rang commande l'hommage. J'éprouve aujourd'hui, » en vous les exprimant, qu'il est doux de trouver » son cœur d'accord avec ses devoirs (1).

Le baron de Concos contribua beaucoup à l'élection du nouveau député; aussi fut-il admis chaque jour à la table de l'archi-chancelier; Irma, sa fille, l'accompagnait souvent, et quoiqu'elle eut déjà perdu l'éclat de la première jeunesse, elle trouva de nombreux adorateurs et prétendans; mais fidèle à la promesse qu'elle avoit faite à Louis Valran, elle trouva le moyen d'éluder toutes les propositions de mariage; le vieux baron en fut très courroucé; néanmoins, comme il aimait beaucoup sa fille unique et craignait de l'affliger, il se résigna, et ne lui parla plus des secrétaires intimes de Cambacérès, qui avaient demandé sa main.

Cependant on fesait courir le bruit à Bordeaux que l'empereur et roi séjournerait dans cette ville avant son départ pour l'Espagne. Il arriva, en effet, dans les premiers jours d'avril 1808. Sa marche avait été si rapide, dit l'auteur déja cité, qu'il arriva presque en même temps que les équipages du premier service, partis de Paris quelques jours auparavant. Une garde d'honneur à pied et à cheval, l'attendait: les uniformes étaient éclatans de broderies. La cavalerie avait adopté l'habillement et l'équipement des guides qu'il avait eus à l'armée d'Italie. M. de Martignac, depuis député de la Gironde, et ministre de Charles X, était officier de la garde d'honneur à cheval, commandée par M. Beaumont-Brivasac. Des détachemens de la garde d'honneur à cheval attendaient l'empereur à saint-André de Cubzac, au Carbon-Blanc et sur le quai du port de la Bastide. Le lendemain, il reçut les autorités et passa une première revue des troupes de la garnison au jardin public; toute la population se porta sur son passage; partout, il fut salué par de vives et unanimes acclamations. L'impératrice Joséphine arriva bientôt après; il y avait, chaque soir, cercle à la cour; toutes les notabilités du commerce, de la magistrature y furent invitées. L'empereur se promenait souvent, accompagné d'un seul officier, il parcourait à pied les divers quartiers de la ville, de grand matin. Il savait utiliser tous les instans, même ceux qu'il donnait à la représentation : il aimait à s'entretenir avec les négocians et les armateurs. Il parut, sans suite, au milieu des groupes compactes de la Bourse, sans que personne se fût aperçu de son entrée. Le commerce et la ville lui donnèrent des fêtes magnifiques; il ne resta que dix jours à Bordeaux. Son séjour fut signalé par un incident singulier; il était attendu au Grand-Théâtre. La grande loge des premières d'avant-scène avait été richement décorée; on y montait par un escalier particulier; cette loge se divise en deux petits salons. Le cocher du préfet conduisait la voiture, et avait arrêté devant le grand péristyle; et tandis que M. Gobineau qui commandait l'escorte des gardes d'honneur, criait au malencontreux cocher de diriger la voiture au bas de l'escalier de la loge impériale, l'empereur était déjà descendu, et, se trouvant isolé, et sans issue apparente dans le tambour d'entrée, il s'écria.

— Où me mène-t-on?

Et revenant aussitôt sur ses pas, il s'élança dans la voiture et se fit ramener au palais. Tous les curieux qui encombraient la salle furent désappointés. Le lendemain, il céda aux instances des magistrats, et agréa leurs excuses sur leur imprévoyance de la veille. Il partit bientôt après; la garde d'honneur à cheval l'accompagna jusqu'au village de Castres, où il rencontra un courrier qui lui était adressé de Bayonne.

L'impératrice Joséphine resta à Bordeaux quelques jours de plus : elle visita la campagne de Raba et l'ancien château de la Brède, résidence favorite de Montesquieu. Tant que dura le passage de la garde impériale et des troupes de ligne, dirigées sur l'Espagne, elles furent reçues par le maire et ses adjoints sous un arc-de-triomphe, élevé à l'entrée de la belle rue du Chapeau-Rouge, et le Grand Théâtre fut orné de trophées et de couronnes de laurier.

VII.

LE RETOUR.

J'ai déjà dit que Louis Valran avait gagné, sur les champs de bataille, les épaulettes de colonel; il reçut ordre de conduire son régiment à la guerre d'Espagne, et se dirigea vers Bordeaux. En approchant de cette ville, il ne put se défendre d'une vive et forte émotion; depuis six mois, il n'avait pas reçu de nouvelles de mademoiselle de Concos; était-elle morte? avait-elle oublié ses promesses? son père ne l'avait-il pas forcée à épouser quelque gentilhomme. Telles étaient les appréhensions du jeune colonel. Aussi en arrivant à Bordeaux, s'empresse-t-il de se rendre à la rue du Mirail; il entra dans l'hôtel de M. de Concos sans se faire annoncer. Il trouva Irma seule dans le salon.

— Mademoiselle de Concos.... dit le jeune colonel?

— C'est moi, Monsieur.

— J'ai à lui parler d'une personne qui doit lui être chère.

— Du colonel Valran, s'écria la belle Irma...

— Oui, ma bien-aimée, du colonel Valran qui tombe

(1) *Bibliothèque Historique*, tom. 9, p. 46.

Digitized by Google

à vos pieds, et vous demande pardon d'avoir usé de subterfuge...

— Je vous fais grâce de votre supercherie, mon beau colonel, répondit Irma, qui contempla long-temps, sans mot dire, le magnifique costume de son fiancé.

— Je ne suis pas encore général, mademoiselle de Concos, dit le colonel, mais avec l'aide de Dieu et de mon épée, j'obtiendrai ce grade.

— Que m'importe? vous êtes de retour... vous m'appartenez; et je suis persuadée que vous ne partirez pas pour l'Espagne avant de m'avoir donné votre nom...

— Je le désire, ma chère Irma... Le baron, votre père, sera-t-il de notre avis?

— Je l'espère... mais le voici, parlez-lui avec confiance et franchise.

Le vieux baron avait eu ce jour-là un accès de goutte; aussi marchait-il avec peine; dès qu'il aperçut le colonel, il hâta le pas:

— M. le colonel, lui dit-il, vous venez sans doute pour loger chez nous?

— Oui, M. le baron.

— J'en suis enchanté: les autorités de la ville de Bordeaux n'envoient chez moi que des officiers supérieurs. Vous appartenez à la garde impériale?

— Oui, M. le baron, répondit le colonel, qui observait les moindres gestes d'Irma.

— Colonel, nous vous ferons les honneurs d'une franche et loyale hospitalité.

— M. le baron, regardez-moi bien... ne me reconnaissez-vous pas?

M. de Concos braqua ses lunettes et regarda attentivement; après quelques instans d'indécision, il s'avança vers le colonel:

— Vous êtes Louis Valran, lui dit-il..., je suis heureux de recevoir mon libérateur chez moi.

— Votre libérateur et votre gendre...

— Mon gendre! fit le baron d'un air stupéfait!...

— Avez-vous oublié votre promesse, M. le baron?

— Non, mais vous n'êtes pas encore général. Je ne donnerai jamais ma fille en mariage à un colonel.

— De la garde impériale!

— Qu'importe? j'ai promis, je le sais... devenez général et vous épouserez Irma. Si le comte de Linaudre vous devance dans la carrière militaire, vous perdrez tous vos droits.

— Je n'ai rien à répondre à votre objection, M. le baron; mais les larmes de votre fille bien-aimée parlent ma faveur.

— Irma se consolera facilement en lisant dans les *Bulletins de l'Armée*, les récits de vos nombreux exploits, répondit M. de Concos, avec un sourire moqueur.

— Je ferai tous mes efforts pour lui procurer cette consolation, et je suis persuadé qu'elle ne m'oubliera pas.

— Je n'ai pas besoin de recourir à de vaines protestations, dit Irma, qui sanglottait et tenait étroitement serrée une des mains du colonel. Partez, monsieur, je prierai Dieu pour vous, et quoi qu'il arrive, j'attendrai votre retour.

Un officier interrompit tout-à-coup cette scène qui devenait de plus en plus attendrissante.

— Colonel, dit-il à M. Valran, le général vous ordonne de partir à grandes journées pour Bayonne, où vous êtes appelé par Sa Majesté l'empereur et roi.

Le colonel ouvrit la lettre, et après l'avoir lue, il se tourna vers mademoiselle de Concos:

— Irma, lui dit-il d'une voix très émue, l'empereur m'appelle, je pars à l'instant; si je meurs, mon dernier soupir sera pour vous; si je reviens, je vous retrouverai fidèle à votre serment.

— Prenez cette tresse de mes cheveux, répondit Irma: puisse-t-elle, comme un talisman, mettre votre poitrine à l'abri des balles espagnoles.

Le colonel sentit son cœur navré de douleur, lorsqu'il fallut franchir le seuil de la maison du Mirail. Il fit enfin un effort sur lui-même et s'éloigna, au galop de son cheval de bataille.

— Il était temps qu'il parte, dit le baron: ces officiers de fraîche date ensorcèlent les demoiselles de bonne maison. Me voilà délivré des assiduités du colonel: il est intrépide; il veut à tout prix devenir général, et, par le temps qui court, les boulets tranchent rapidement les plus belles destinées.

Irma rentra dans sa chambre, sans adresser la moindre question à son père, et pendant plusieurs jours on eut toutes les peines du monde à calmer son violent chagrin.

VIII.

LES CHEVALIERS DE MARIE-THÉRÈSE ET DU BRASSARD.

Tout le monde connaît les principaux événemens et les résultats de la campagne de 1808; Napoléon poursuivit le cours de ses victoires et fut la terreur de l'Europe jusqu'en 1814. Cependant le parti royaliste ne cessait d'agir dans les provinces méridionales. L'empereur n'ignorait pas que l'Angleterre entretenait des agents à Bordeaux; il connaissait les projets de l'*Institut Bourbonnien*, aucun conspirateur ne fut inquiété. Il voyait tout en homme d'état et se croyait à l'abri de tout danger.

— Les événemens de 1814 étaient au-delà des prévisions humaines. La véritable cause des succès de la coalition des rois, fut la désaffection nationale pour Napoléon: on était moins las du despotisme impérial que des guerres qui, chaque année, décimaient la partie vitale de la population. Le commerce, l'industrie, réduits aux besoins de l'intérieur, souffraient de ne pouvoir s'étendre au-delà de nos frontières. La cessation des hospitalités était le vœu de la France entière, et on ne pouvait l'espérer, tant que régnerait Napoléon. Abandonné par l'opinion, il ne lui restait que l'appui de ses soldats; ils lui furent fidèles; mais leurs chefs n'aspiraient qu'à jouir en repos de leur richesse et de la considération attachée à leur rang; ils n'avaient plus rien à faire pour eux-mêmes; leur fortune militaire était complète. Ces guerriers si fameux qui avaient conquis tous leurs grades sur les champs de bataille, n'étaient plus que de serviles courtisans, égoïstes, sans énergie, sans patriotisme. Ils n'opposèrent à l'invasion étrangère qu'une molle résistance et quelques-uns prirent l'initiative de la défection; c'est une vérité démontrée et qui n'admet que de rares et honorables exceptions. Les petits conspirateurs de l'*Institut* de Bor-

Digitized by Google

deaux ne pouvaient former que de stériles vœux pour le retour de l'ancienne dynastie. Cette faction, plus turbulente qu'active, ne pouvait rien par elle-même; elle n'avait point de racines dans les masses; elle n'existait que par la dédaigneuse tolérance du gouvernement impérial dont elle rêvait la chûte. Une défection inattendue vint à son aide, et lui donna quelque consistance. M. Lynch était maire de Bordeaux; il devait à l'empereur cette place, le titre de comte et la décoration de la Légion-d'Honneur. Il montra jusqu'au 28 février 1814, le plus ardent dévouement pour l'empereur. A cette époque, il excitait la garde nationale à s'associer aux efforts de l'armée, pour repousser l'invasion étrangère; et, douze jours après, il allait au-devant de l'armée anglaise, offrir l'entrée de la ville; il foulait aux pieds l'écharpe tricolore. Les autorités sur l'ordre du gouvernement, se retirèrent à Libourne. Les conjurés de l'*Institut* accompagnaient seuls le maire. Le lendemain matin, toute la population fut plus qu'étonnée de voir le drapeau blanc arboré sur la Tour de Saint-Michel. Quelques jours après arrivèrent le duc et la duchesse d'Angoulême, mais leur présence ne rallia autour d'eux que des individualités; la province ne montrait aucune sympathie pour les hommes du 12 mars: les nouveaux CHEVALIERS de MARIE-THÉRÈSE et du BRASSARD, n'étaient que des factieux sans influence réelle.

Le comte de Linandre que nous avons perdu de vue au milieu du grand fracas des guerres de l'empire, avait obtenu les épaulettes de capitaine; ce grade ne suffisait pas à son ambition; il avait eu le temps de se convaincre qu'il ne pouvait avancer dans la hiérarchie militaire, sous un chef qui exigeait de tous ses officiers et de tous ses soldats, une intrépidité à toute épreuve. Aussi fut-il des premiers à déserter le drapeau tricolore, aussitôt qu'il apprit que l'insurrection royaliste s'organisait dans les départemens méridionaux. Il se rendit en toute hâte à Bordeaux, où il fut bien accueilli par les chefs du parti qui rêvaient le rétablissement de l'ancien royaume d'Aquitaine. On le chargea des négociations avec le duc de Wellington, qui avait promis de faire, de Bordeaux, un port franc, et présentait ce projet comme un témoignage de la bonne amitié qui allait régner entre les deux nations; fort heureusement, trois avocats, qui ont depuis joué un grand rôle politique, firent dans cette circonstance difficile, preuve de talent et de patriotisme: on comprit enfin que la franchise du port de Bordeaux, porterait un coup irréparable au commerce français, et ruinerait les fabriques du Midi. Le principal instigateur de cette mesure anti-nationale, le comte de Linandre, n'était pas venu dans le Midi seulement, pour conspirer au profit du royalisme, il avait aussi pour but son mariage projetté avec mademoiselle de Concos. Le vieux baron y consentit avec empressement; il voyait déjà son gendre accablé d'honneurs, de titres, de décorations, et sa vanité de vieux gentilhomme souriait à l'idée d'appeler bientôt sa fille *madame la comtesse de Linandre*. Mais la fidèle Irma rejetta toutes les propositions, et répondit à son père qu'elle voulait attendre le retour du colonel Valran.

— Le colonel est mort en Espagne, lui dit le comte de Linandre.

— Le colonel est à l'armée du Nord, M. le comte: hier j'ai reçu une de ses lettres.

— Vous êtes donc en correspondance avec lui?

— Pourquoi le nierais-je, M. le comte.. Vous n'avez pas oublié le pacte qui fut fait entre nous. Dailleurs j'aime le colonel, et je vous conseille de renoncer à me voir désormais.

— Ma fille, s'écria le baron courroucé, vous traitez indignement un officier attaché au service de leurs altesses royales le duc et la duchesse d'Angoulême. Vous épouserez le comte de Linandre, ou vous mourrez dans un couvent.

Irma ne répondit pas à la menace de son père, et rentra dans sa chambre, après avoir salué très froidement l'officier royaliste.

IX.

LES BRIGADES DU GÉNÉRAL CLAUZEL.

L'occasion de mettre à l'épreuve le dévouement des chevaliers de Marie-Thérèse et du Brassard, ne se fit pas attendre une année. La population fut mise à même de se prononcer entre Napoléon et les Bourbons (1). La duchesse d'Angoulême se trouvait à Bordeaux, lors du retour de l'île-d'Elbe. L'entrée de l'empereur à Paris, la fuite du roi, la défection générale de l'armée n'abattirent pas son courage; elle fit prendre les armes à la garde nationale, courut aux casernes haranguer les soldats, et leur rappeler ce qu'ils devaient à leur serment, à leur roi. Des bataillons de volontaires royaux s'organisèrent en un instant, et furent chargés d'intercepter les communications et de *contenir* le peuple. A l'approche du général Clauzel qui n'avait avec lui que quelques brigades de gendarmerie, les royalistes voulurent défendre le passage de la Dordogne.. Mais la petite colonne reçut sans riposter une décharge d'artillerie et de mousquetterie. Le général qui désirait éviter la guerre civile fit demander qu'on lui envoyât un parlementaire; les autorités bordelaises choisirent M. de Martignac.

— Annoncez aux Bordelais, lui dit le général, que les propriétés et les personnes seront respectées; au nom de la patrie, je les conjure de ne point verser inutilement le sang français.

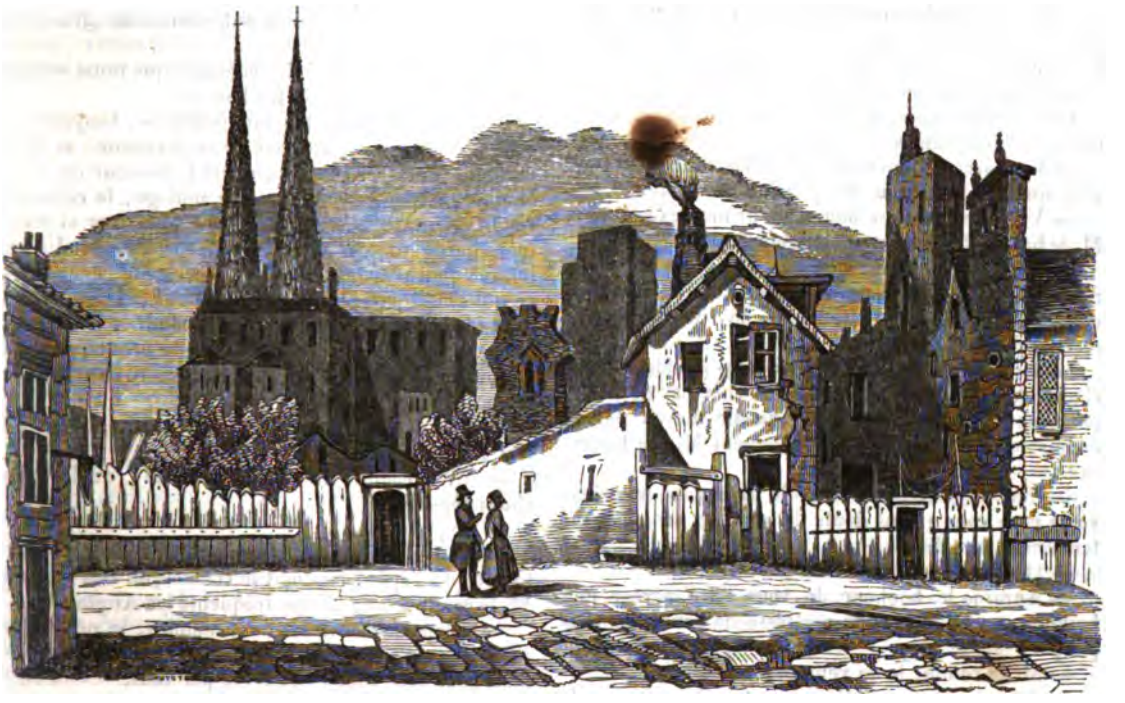
Le parlementaire se retira, et revint annoncer au général déjà maître du passage de la Dordogne que la duchesse d'Angoulême sortirait de la ville. Mais, au lieu de remplir cette promesse, la duchesse espérant prolonger la défense, assembla de nouveau la garde nationale et la troupe de ligne. Le général Clauzel, arrivé sur les hauteurs de la Bastide, la vit passer des revues: il fit rappeler le parlementaire, et se plaignit de l'inexécution des promesses faites.

— Cela n'a pas dépendu de nous, général, répondit M. de Martignac; la garde nationale et la garnison ne veulent plus rendre la ville.

— On vous a trompé, M. le parlementaire, dit le général: la garde nationale et la garnison n'attendent qu'un signal convenu pour se rallier au drapeau impérial.

(1) *Mémoires des Contemporains.*

Digitized by Google



Vue de Bordeaux, prise de Sainte-Eulalie.

— J'en doute, général, répondit M. de Martignac.

— Attendez un instant, M. le parlementaire.

Le général fit agiter en l'air un drapeau, et, sur le champ, l'étendard tricolore fut arboré sur le *Château-Trompette* où la troupe de ligne était casernée.

— La cause royale est perdue, s'écria M. de Martignac, et il se retira.

Lorsqu'il rentra dans Bordeaux, les officiers de tous grades déclarèrent hautement à la duchesse, qu'ils avaientpour elle le respect dû à son malheur, à son sexe: mais qu'étant Français, aucun motif ne pouvait les déterminer à prendre les armes contre les Français.

— Au moins, s'écria la duchesse, en fondant en larmes, vous resterez neutres si la garde nationale combat pour moi.

— Nous ne tirerons pas sur la garde nationale, répondirent les officiers, mais nous ne souffrirons pas qu'elle tire sur les troupes du général Clauzel: nous ne voulons pas qu'une seule goutte de sang soit répandue.

Les soldats se joignirent, d'une voix unanime, aux sentimens de leurs officiers; la duchesse se rendit sur les quais où la garde nationale était rassemblée: un profond silence régna dans tous les rangs. Il fut interrompu par le cri unanime:

— Point de combat! point de guerre civile!

La duchesse désespérant de les rallier au drapeau blanc, rentra dans le palais, et donna des ordres pour le départ. On dit qu'en sortant de Bordeaux elle se retourna plusieurs fois pour voir encore cette magnifique cité où elle avait cru un instant établir le royaume d'Aquitaine, mais elle avait perdu tout espoir; elle partit, regrettée par ses nombreux partisans. Le lendemain, le général Clauzel entra dans la ville, et en prit possession au nom de l'Empereur.

X.

A L'AUTEL OU AU COUVENT.

Le comte de Linandre avait joué un rôle important dans l'insurrection royaliste. Le baron de Concos, un des chefs du conseil occulte avait été à portée de connaître et d'apprécier le zèle du jeune officier: n'écoutant que la voix de son enthousiasme, il promit au

Digitized by Google

comte la main de sa fille, avec l'assurance formelle de recourir à son autorité de père, si elle refusait.

— La belle Irma pense toujours à son colonel, répondit M. de Linandre.

— Rassurez-vous; ma fille m'obéira.

— J'en doute, M. le baron.

— Venez demain matin, et votre mariage sera bientôt conclu.

— Je serai fidèle au rendez-vous: plaidez ma cause avec beaucoup d'éloquence; je sais qu'il me sera difficile de me faire aimer de la belle Irma.

— Je m'en charge; à demain, mon cher gendre.

Le comte arriva à l'heure précise et trouva le baron de Concos seul dans son salon.

— Vous arrivez, mon cher M. de Linandre, lui dit-il avec un embarras qu'il ne pouvait dissimuler.

— Vous ne comptiez donc pas sur mon exactitude, M. le baron. Et mademoiselle Irma?

— Nous aurons quelque peine à vaincre son obstination; mais je compte beaucoup sur vous. Elle approche, M. le comte; de la fermeté, je vous prêterai le secours de mon influence.

Mademoiselle de Concos entra dans le salon, marchant lentement et paraissant absorbée par de tristes pensées; elle embrassa son père qu'elle n'avait pas vu depuis son lever, et salua froidement M. de Linandre.

—Mademoiselle de Concos, dit le comte, monsieur votre père vous a sans doute dit qu'elles sont mes intentions et mes désirs.

— Oui, monsieur.

— Aurai-je le bonheur de vous faire agréer mes hommages, et le nom de comtesse de Linandre vous plaît-il?

— M. le comte, je ne veux pas me marier.

— Avec moi, répondit le comte très humilié par la réponse d'Irma.

— J'aime le colonel Valran, M. le comte, et vous êtes trop généreux pour ne pas me délivrer de vos assiduités.

Le comte de Linandre prenait son chapeau et se disposait à sortir, sous le poids de cette cruelle mystification. Le baron de Concos le retint à toute force.

— Restez, M. le comte, lui disait-il, restez, vous dis-je; Irma me doit obéissance pleine et entière.

— Je n'épouserai pas M. de Linandre, mon père.... cessez de me violenter.

— Vous l'épouserez aujourd'hui même... choisissez, mademoiselle... Nous allons sortir ensemble, pour marcher à l'autel ou entrer dans un couvent.

— Le choix n'est pas douteux, mon père; enfermez-moi dans un cloître.

— Je le veux, fille ingrate et rebelle! s'écria le baron, qui s'arrachait les cheveux et pleurait à chaudes larmes.

— Je suis prête, répondit Irma, résignée à son malheureux sort.

Pendant ce colloque entre le père et la fille, le comte de Linandre sortit sans prendre congé, et le baron, lorsque sa colère se fut un peu calmée, s'étonna beaucoup de ne pas voir l'orgueilleux gentilhomme qu'il avait tant de fois, par anticipation, appelé son gendre:

Le lendemain, Irma triste et éplorée entra dans un couvent de Bordeaux; depuis un mois elle n'avait pas reçu de nouvelles du colonel Valran.

XI.

LE DUEL.

Cependant l'empire touchait à sa fin; nos braves, après avoir repoussé l'invasion étrangère, avaient succombé dans les plaines de Waterloo: le moderne Léonidas avait mérité qu'un autre Simonide gravât sur un monument:

« Passant, vas dire à Lacédémone que nous sommes » morts ici, pour obéir à tes lois. »

Le colonel Valran, toujours intrépide, toujours dévoué à Napoléon, avait payé de sa personne, et d'honorables blessures lui épargnèrent la douleur de voir la chûte de son empereur. A peine soulagé, le colonel se rendit en poste à Bordeaux, pour s'assurer si mademoiselle de Concos avait tenu son serment. Un ami intime, qu'il avait laissé dans cette ville, lui raconta tout ce qui s'était passé. Le colonel furieux, chercha pendant plusieurs jours le comte de Linandre; il le trouva enfin, dans un cercle royaliste. Il le provoqua publiquement; le comte se vit dans l'alternative d'accepter le cartel ou de passer pour un lâche.

Le duel eut lieu à cinq heures du matin, derrière le fort *Du Hâ*.

— M. le comte, lui dit le colonel, quelle arme choisissez-vous?

— Le pistolet.

— Autrefois les gentilshommes français ne se battaient qu'à l'épée, répondit le colonel; on voit bien que M. le comte a long-temps fréquenté les Anglais.

— Colonel, s'écria M. de Linandre, je ne suis pas venu ici pour supporter patiemment vos plaisanteries, mais pour vous tuer ou être tué par vous.

On tira au sort, et le comte tira le premier.

— Vous ne visez pas bien, M. le comte, dit le colonel. Recevez cette balle; c'est un colonel d'infanterie qui vous l'envoie, pour vous punir de votre conduite déloyale envers mademoiselle de Concos.

La détonation se fit entendre, et le comte tomba à la renverse.

— Est-il mort, dit le colonel...

— Oui, répondirent les deux témoins.

— Tant pis; je voulais seulement le blesser.

On se retira en toute hâte, et trois jeunes bordelais entièrement dévoués au colonel, le conduisirent à la place Dauphine où on lui avait préparé un asile.

XII.

LA FEMME DU PROSCRIT.

L'intrépide Valran dormait profondément après les agitations de la matinée, lorsqu'il fut réveillé en sursaut:

— Colonel, lui dit un de ses amis, votre tête est mise à prix; choisissez: l'exil ou le conseil de guerre.

— Je ne puis quitter la France sans voir Irma.

— Vous ne me reconnaissez pas, dit une jeune dame, vêtue en amazone.

— C'est vous, mademoiselle de Concos, s'écria le colonel, en se jetant aux pieds de sa chère Irma... par quel miracle êtes-vous sortie de votre prison?

Digitized by Google

— Vos amis sont venus me délivrer. Je sais que vous ne pouvez plus rester en France, et nous irons chercher ailleurs une autre patrie.

— Vous me suivrez, ma bien-aimée!!!

— Je serai la femme du proscrit! Pendant quinze ans je vous ai gardé ma foi! Croyez-vous que je vous abandonne lorsque vous êtes malheureux.

— A ce soir, la bénédiction nuptiale, dit un des amis du colonel, pour couper court à cette scène de larmes. Colonel, venez avec moi.

En effet, lorsque la nuit couvrit, de son ombre, les édifices de Bordeaux, sur lesquels flottait déjà le drapeau blanc, le colonel, Irma, quelques amis, s'acheminèrent vers l'église Sainte-Eulalie; un prêtre bénit les deux époux, qui s'embarquèrent pendant la nuit. Le lendemain, un brick américain emportait à pleine voile, aux Etats-Unis, et le proscrit et sa compagne. Le comte de Linandre était mort de sa blessure!

J.-M. Cayla.

HISTOIRE DE DEUX HOMMES

QUI NE SAVENT PAS CE QU'ILS VEULENT.

L'hiver était venu; l'hiver, saison ingrate et rude pour le pauvre qui pleure dans sa misérable cabane auprès d'un feu mourant; temps joyeux pour le riche qui se fortifie dans ses salons contre le froid et l'ennui. Car, voyez-vous, le riche et le pauvre ne peuvent pas se réjouir ensemble: pendant l'été, le riche s'attriste de ne plus s'amuser; le pauvre est heureux de ne plus souffrir. Puis, quand les brouillards et les neiges reviennent, monsieur quitte le paysan nu et désarmé contre les morsures du vent et les exigences de la misère. Il va dissiper avec ses maîtresses tout ce que l'autre a pu ramasser à la sueur de son front, et s'il se souvient en montant dans sa voiture de lui accorder un faible salut, à peine indiqué par un geste insolent, il se trouve bon homme et s'abandonne aux chevaux de poste en se louant de sa philantrophie.

C'était l'hiver, vous dis-je, quand il n'y a de fleurs que sur la tête des femmes, d'autre verdure que celle des tapis, de chants suaves que sous les plafonds, de parfums que dans les flacons des coquettes. Alors on dirait que l'opulence s'efforce de transporter le printemps dans ses appartemens somptueux; soins inutiles, car on ne trouve point dans les salons, comme aux champs, ce je ne sais quoi qui est Dieu.

Mais deux hommes, qui ne savaient pas ce qu'ils voulaient, vivaient dans ce monde; monde frisé et parfumé, qui porte des gants jaunes et un sourire officiel, espèce de grimace convenue, qu'ils s'adressent les uns aux autres pour se dispenser de montrer leur figure dans le vrai.

Ils étaient là mes deux hommes: gentils tous deux, souriant tous deux, dansant tous deux. Se regarder dans les glaces, fuir un imbécile qui vous cherche, chercher un homme qui vous fuit, se laisser aller dans un fauteuil, bâiller dans un coin, faire danser la maîtresse de la maison et perdre son argent avec des escrocs, le tout pour s'amuser: telle était leur vie à tous deux.

Aussi leur sang bouillonnait dans leurs veines, et ils avaient la fièvre, tant ils s'amusaient au bal; aussi l'un deux prit au bal un gros rhume et l'autre un amour malheureux. Malades et désespérés ils rentrèrent dans leurs logemens après s'être amusés jusqu'au matin.

Le malade fait appeler son médecin; le désespéré saisit une arme à feu..... mais l'arme à feu trahit le désespoir de l'amant; elle resta froide et muette dans ses mains; le médecin au contraire, ne manqua pas son malade, et, dans une seule visite, il fit une veuve et deux orphelins.

Il est clair maintenant que l'un de mes hommes était marié; l'autre avait toutes les apparences d'un célibataire; circonstances tout à fait insignifiantes, vu qu'aujourd'hui l'on use à la fois de ces deux manières d'être avec une égale facilité.

La veuve et les orphelins inconsolables, comme il est d'usage, se hâtèrent d'aviser aux funérailles de leur époux et père; tout se fit en grande pompe. Les amis préparèrent des discours et des larmes. L'homme qui voulait se suicider pour un désespoir d'amour, fut invité à se joindre au convoi; chacun s'étant revêtu de ses douleurs et de son habit noir, on se dirigea vers le *Père-Lachaise*.

L'évènement se passait donc à Paris..... Oui, c'était à Paris, cité magnifique et misérable, qui cache tant d'infamies sous le manteau de ses prospérités; Dieu ayant traité les reines des nations, comme les grands hommes, qu'il condamne à de plus grandes faiblesses pour qu'ils ne s'enflent pas d'orgueil.

Celui des deux amis qui voulait se suicider monta dans une voiture: là, morne au fond de son coin, les bras croisés, il se laissait aller à sa tristesse, et jetait

Digitized by Google

des regards hébétés sur la foule, qui n'avait pas l'honneur d'être aussi profondément fixée que lui. Enfin, quand il eut bien pensé dans son silence, il se dit à lui-même d'un air sérieux....

« Malheur à moi! pourquoi ne suis-je pas mort?... Pourquoi l'autre n'est-il pas en vie?.... J'aimais sa femme, qui m'a repoussé, la femme de mon ami, du cadavre qu'on porte devant moi. Pourquoi lui ai-je fait cet aveu?.... pourquoi ne suis je pas mort après le refus?.... pourquoi cette arme à feu n'a-t-elle rien répondu à ma main qui sollicitait la mort? Mille questions et pas une réponse.... Ah! je voudrais bien voir si ces messieurs qui se promènent là-bas d'un air capable pourraient me donner le pourquoi? Le pourquoi? je le tiens.... Il fit un mouvement convulsif, en disant ces derniers mots, et saisit brusquement un pistolet qu'il portait avec lui. Le malheureux avait une affreuse pensée. Celui qui l'aurait vu dans ce moment, se serait précipité sur lui pour l'arrêter, car il serrait fortement cette arme dans ses mains, et la secouant avec force prêt à l'appliquer sur sont front.... Plus tard, se dit-il en lui-même, oui, sur sa tombe.... Il arma le pistolet et le remit dans sa poche.... Puis il s'imagina qu'il était déjà mort. Il rentra de nouveau dans lui-même, mais si profondément qu'il s'endormit.

Cependant, le convoi pénétrait lentement dans le cimetière de l'Est: le soir approchait, et le ciel était sombre; on était saisi de tristesse en voyant les sombres allées de cyprès, qui dessinent les rues solitaires de la cité des morts. Ici toujours le même aspect, toujours un feuillage inaltérable, comme le marbre des tombeaux: ici, misère, pitié, néant; des sépulcres magnifiques pour des noms inconnus, des enfans moissonnés en fleurs, des filles mortes, belles et chastes, des hommes morts aussi, jeunes et forts.... Et cependant chacun se disait: au-dessous de ces tombes vains ouvrages des hommes qui s'efforcent de venir prendre possession du néant, au-dessous plus de noms, plus de rang; plus de sexe, plus d'âge; la pourriture et les vers. Les larmes venaient aux yeux de ceux qui avaient ces pensées; et l'homme au suicide dormait encore.

On arriva près de la fosse qui avait été creusée pour le défunt. Les orateurs lui jetèrent des phrases et des couronnes, artistement arrangées, telles qu'elles avaient été jetées à d'autres, phrases et fleurs. On loua ses vertus, on lui rendit une justice dont il ne pouvait profiter; on essuya les larmes qui ne coulaient pas, on n'essuya pas celles qui coulaient, afin de les montrer. Tout se passa dans l'ordre, et l'homme au suicide dormait toujours.

L'ami qu'il venait de perdre avait porté l'épée durant sa jeunesse avec assez de distinction. On lui rendit les honneurs militaires et l'on tira quelques coups de fusil sur sa tombe, ces explosions réveillèrent l'infortuné qui dormait dans la voiture; il crut s'être suicidé pendant le sommeil. Cette idée le troubla, non qu'il craignit la mort, mais parce qu'il voulait en jouir et se délecter dans son suicide, au lieu de se frapper en aveugle. Il s'élança donc hors de la voiture, mais avec tant de vivacité, qu'il alla heurter son front contre le buste d'un homme qui avait été bon fils, bon père, bon époux, et qui emportait les regrets de sa famille inconsolable. Pendant qu'il se cachait derrière le mausolée de l'épicier, pour se dérober aux rires de ceux qui pleuraient son ami, la cérémonie se terminait à la grande satisfaction des assistans. Le dîner les rappelait en divers quartiers, et plusieurs regardaient à leur montre au lieu de s'affliger.

Enfin ils s'éloignèrent tous; et les gardiens des tombes ayant fermé la porte du monument, l'infortuné resta seul près de son ami.

La nuit était venue. La nuit est belle au cimetière quand la lune se lève au bout d'une allée pâle comme la face d'un revenant et qu'elle jette à travers les cyprès des rayons de lumière semblables aux pans d'un linceul. La nuit est belle, quand le vent gémit sur les tombes, et qu'on s'imagine entendre pleurer les morts au fond des sépulcres, belle, parce qu'en l'absence de la lumière; l'imagination de l'homme luit seule et crée soudainement un monde idéal en rapport avec lui, un monde de fantômes, qui viennent l'entretenir de l'avenir et du passé. Alors les passions se taisant et les soins vulgaires de la vie quotidienne ayant disparu les idées saintes s'approchent de vous; comme autrefois dans le désert, les anges s'approchèrent du Christ pour le servir, quand le démon se fut éloigné de lui.

L'homme qui portait dans sa poche un pistolet armé s'approcha de la tombe où reposait son ami. Il se croyait malheureux, il se croyait disposé à mourir. Erreur, erreur! Le meilleur parti, dans la circonstance, était de prier pour le défunt, et de sortir du cimetière avec la résolution de bien vivre; mais comme il était beau diseur, il profita de la circonstance pour faire une belle allocution à son ami, afin de se corroborer dans son désir de mort.

— « Dors, lui dit-il, dors en paix, dans un instant je dormirai près de toi. Je suis fatigué d'être; que dis-je? encore plus fatigué de n'être pas. Car, qu'est-ce que la vie?.... Le malheureux allait s'abandonner à sa douleur verbeuse, quand du fond du sépulcre une voix connue lui répondit: la vie!.... oh la vie!... vivre c'est le bonheur!.... A cette voix, il recula saisi de crainte, à peine s'il osa murmurer ces mots: Mensonge! mensonge!... la mort, c'est le bonheur... »

Pendant qu'il reprenait ses esprits, il entendit au fond des caveaux où reposait son ami, un bruit sourd comme d'un homme qui s'agite, et se roule dans son lit. Cette sépulture de famille était bâtie en forme de chapelle, il crut voir s'agiter comme un linceul dans la fosse ouverte. Il regarde: c'était une forme blanche qui s'élevait lentement de terre, c'était une manière d'homme qui tremblait de tous ses membres et fesait claquer ses dents. Il s'avança de la porte qui fermait l'entrée du mausolée et une face pâle vint se coller aux barreaux de fer. Le vivant tremblait devant le mort, ils se regardaient immobiles, ils n'osaient pas se reconnaître, ils se fascinaient, ils avaient peur.

Un nuage qui voilait la lune ayant été chassé par le vent, l'obscurité, le doute, la peine, tout cela vint à se dissiper, et ils s'écrièrent à la fois: C'est vous!.... c'est moi!.... Est-ce vous?.... moi-même! Et ce colloque s'établit entre le mort et le vivant:

LE MORT.

Ouvrez, que je sorte.

Digitized by Google

LE VIVANT.

Ouvrez la porte et que j'entre.

LE MORT.

Que voulez-vous faire des morts?

LE VIVANT.

Que venez-vous chercher parmi les vivans?

LE MORT.

Tout ce que j'y ai laissé : honneurs, biens, fortune, amis, parens, tout.

LE VIVANT.

Vous, cadavre!

LE MORT.

J'ai de fortes raisons pour me croire en vie.

LE VIVANT.

J'en ai de terribles pour me vouloir mort.

LE MORT.

Écoutez, mon cher, on s'est trop hâté de m'ensevelir, et je viens de me réveiller vivant dans ma tombe; touchez ma main, elle est chaude, mon cœur bat, je vois, je respire. Oh! je suis sauvé.

LE VIVANT.

Insensé!..... mille fois insensé! puisqu'on a fait des frais pour votre maladie et vos funérailles, puisque vous êtes mort dans les règles, restez-là. Croyez-moi, mon cher, la vie est dure, rompons avec elle; je viens mourir avec vous, couchons-nous là tous deux, et que la comédie soit terminée.

LE MORT.

Vous précipitez trop le dénouement, je suis adoré de ma femme, de mes enfans; j'ai de bons amis qui me reverront avec joie, des protecteurs zélés, une carrière tout entière devant moi. Laissez-moi rester dans le monde : je veux vivre! je veux vivre!....

LE VIVANT.

Et moi mourir! oui, mourir et sans retard!

LE MORT.

Allez au diable! — J'en viens.

Alors ces deux hommes firent de grands efforts pour ouvrir la porte qui leur fesait obstacle, à l'un pour entrer dans la tombe, à l'autre pour en sortir; ils secouaient avec frénésie les barreaux de fer, et chacun de s'écrier tour à tour : oh la vie! oh la mort! A force de travail et d'obstination, ils y parvinrent; et tous deux, au lieu de s'embrasser, s'élancèrent vers le but de leurs désirs et refermèrent de concert la porte sur leurs pas. Ayant ainsi changé de position, ils s'adressèrent encore quelques mots :

LE RESSUSCITÉ.

Enfin, vous y voilà? mourez donc, fou.

L'AUTRE.

Vivez donc, niais.

LE RESSUSCITÉ.

Mais, mon cher; je ne comprends pas pour quel motif vous sortez de la vie.

L'AUTRE.

Je meurs de désespoir.

LE RESSUSCITÉ.

D'un désespoir amoureux?

L'AUTRE.

Vous l'avez dit.

LE RESSUSCITÉ.

Et quelle femme vous a repoussé pour que je lui reproche votre mort?

L'AUTRE.

La vôtre.

LE RESSUSCITÉ.

La mienne? — C'est drôle.

L'AUTRE.

Drôle à faire mourir..... Riez donc, les vivans, je peux rire aussi, moi.

LE RESSUSCITÉ,

Mon cher, vous êtes fou, et je veux vous rendre la raison et la vie. Je ne vous demande qu'un instant, je vais consoler ma famille, écrire à mes intimes, et je reviens. Cependant couchez-vous dans ma bière, elle est encore chaude; si vous vous y trouvez bien, dans cette tombe, je vous cède ma place, place inamoviblo. La sépulture est à perpétuité, Si vous avez

Digitized by Google

changé d'idée, nous retournerons ensemble à la ville et nous irons ensemble, ce soir même, au bal de l'Opéra.

Là dessus, le *ressuscité* quitta l'*autre*, qui persista dans son malheur et se coucha dans une tombe vide, disant en lui-même: Insensé! mille fois insensé!

Le *ressuscité* franchit les murs et se précipita vers sa demeure; son cœur battait plus vite à la pensée des joies immenses que provoquerait son retour. Il rentre dans son hôtel; le portier ne le reconnaît pas; il traverse la cour et s'arrête dans le vestibule. Un morne silence régnait autour de lui. Le *ressuscité* se sentait attendri par cette apparence d'une douleur profonde; il était à chaque instant prêt à s'écrier: Ma femme, mes enfans, ne pleurez plus, me voilà! Mais il se contint pour savourer longuement le plaisir de se voir regretté, et, calme dans son bonheur, il s'en alla sans bruit écouter aux portes pour s'entendre pleurer....

Il écouta d'abord ce que faisaient ses enfans: tous deux étaient occupés à partager l'héritage de leur père, le bruit de l'or arrivait jusqu'à lui, et le *ressuscité* les regardait par un œil-de-bœuf percé au-dessus de la porte. C'est une nécessité, se disait-il; et il attendait l'instant où ses fils parleraient du père économe, qui venait de leur laisser une aussi brillante fortune. L'œuvre accomplie, chacun d'eux se jeta dans un large fauteuil et se reposa. Ils s'entretinrent long-temps de leurs projets, vantèrent leurs maîtresses, parlèrent de leurs compagnons de plaisir, de leurs dettes qu'ils avaient si long-temps dissimulées, enfin, de la nouvelle position dont ils jouissaient dans le monde. Le *ressuscité* s'étonnait; mais quand ils vinrent à le juger, ce fut avec tant de légèreté, un tel oubli de toute pudeur, qu'il se repentit d'avoir abandonné sa tombe. L'un disait: cet homme était un avare; l'autre, il est mort à propos; et lui de s'écrier, enflammé, par l'indignation: Je suis vivant; misérables, et je vous déshérite tous deux! A la vue de cette face blême qui s'élançait de l'œil-de-bœuf, à cette voix pleine de fureur, les deux enfans tombèrent évanouis et foudroyés sur le parquet de la chambre.

Le *ressuscité* les laissa dans cet état, il avait hâte d'embrasser son épouse et de trouver quelqu'un qui le félicitât de son retour. Il passe donc dans l'appartement de sa femme. Cet appartement était désert, sa chambre aussi était déserte; seulement quelques fauteuils rangés autour du feu, accusaient la société qui venait de la quitter. Le *ressuscité* allume un flambeau et regarde: tout était en ordre, ce qui l'étonna beaucoup; il lui semblait que sa mort devait jeter le plus grand trouble du moins dans sa maison. Il vit des vêtemens de femme, que la négligence des femmes de chambre avait abandonnés sur les meubles, il courut à la garderobe de sa femme, pas une place vide qui expliquât son absence. « La malheureuse, s'écria le *ressuscité*, la malheureuse s'est renfermée dans un cloître; elle aura pris l'habit religieux! » Pendant qu'il se promenait et qu'il réfléchissait en se frottant le front, un chien qu'il avait heurté par mégarde, le mordit à la jambe et lui fit pousser un grand cri. Il le regarda, et reconnut l'épagneul d'un de ses plus intimes. « Excellent ami, s'écria-t-il, avec l'accent de la reconnaissance, il l'aura donné à ma femme pour calmer sa douleur! et il fut un moment consolé. »

Après qu'il eut essuyé ses larmes, car il avait pleuré de tendresse, il vit sur un lit un beau costume de bal, un masque, et un billet à côté. Il y avait écrit sur ce billet: « Vous êtes en retard et nous partons avant vous; vous nous trouverez au foyer de l'Opéra; je vous reconnaîtrai, moi, si votre cœur et vos yeux ne peuvent me reconnaître. » Ce billet était écrit tout entier de la main de sa femme. Le *ressuscité* faillit en mourir sur la place; cependant, il reprit ses esprits, se revêtit du déguisement et sortit pour aller au bal.

Sa fureur serait difficile à dépeindre; il se sentait capable de tout, et fut bientôt au milieu de cette foule brillante, qui se coudoie, s'insulte à voix basse, et pousse l'insolence jusqu'à se voiler la face comme si elle avait la pudeur sur le front. Il vit là, dès le premier abord, ses meilleurs amis qui s'obstinaient à poursuivre des femmes masquées ou qui riaient en cercle, livrés sans réserve à des transports de folie. Tous ceux qui venaient de lui jeter des phrases et des fleurs, se faisaient remarquer par une joie plus bruyante et plus ambitieuse; à peine s'ils s'accordaient un moment de relâche pour rendre compte de la cérémonie funèbre et de leurs discours. Plusieurs poussaient l'insolence jusqu'à débiter à l'oreille de leurs amis, les passages les plus remarquables du panégyrique; d'autres, enfin, pressaient des rédacteurs de journal d'accepter un article de nécrologie. Il était tenté de se mêler à la conversation, lorsqu'une femme vint lui frapper légèrement sur le bras; il reconnut sa veuve, et sans autre explication, il se mit à l'accompagner.

Lorsqu'ils furent dans le couloir, hors de la foule, sa veuve lui dit avec un air de reproche: — Eh! quoi, Monsieur F., est-ce ainsi que vous me traitez? le mari fit un mouvement convulsif, lorsqu'il entendit le nom de cet intime ami qui était l'amant de sa femme. Maintenant que je suis libre, vous vous éloignez de moi; croyez-donc aux sermens d'un homme. J'ai trompé, pour vous, mon mari; veuve, je viens ici pour vous, je m'expose au mépris du monde, et je ne vous inspire aucune reconnaissance pour tous mes sacrifices! si je parlais pour moi, monsieur, je vous verrais indifférent avec moins de peine; mais je vous parle pour mes deux enfans, dont vous êtes le père. Vous savez tout ce qu'il nous a fallu de courage et d'adresse pour tromper mon mari, et vous vous éloignez de nous maintenant. Oh! marquis, je vous croyais un meilleur cœur.

En finissant ce discours, peu fait pour flatter le *ressuscité*, sa veuve se prit à pleurer; il la consola de son mieux, avec un fausset, dont il exagérait l'aigreur pour ne pas être reconnu. Sa veuve ayant repris sa gaîté, ils allèrent rejoindre les amis qui l'avaient accompagnée au bal. Le jour commençait à poindre, on devait aller finir à table la matinée chez une de ses dames; les voitures attendaient à la porte.

On arrive, on monte, tout était préparé pour recevoir la troupe joyeuse; malheureusement, un cousin de la maîtresse de maison venait d'arriver à Paris dans sa chaise de poste; dévoré d'appétit, brûlé du désir de revoir la bonne compagnie, le cousin s'était installé dans le salon devant un grand feu. Les femmes qui revenaient du bal ôtaient leur masque, en entrant; et le nouvel arrivé, en apercevant la veuve, s'approcha d'elle et lui demanda de nouvelles de M. C., son mari,

Digitized by Google

dont il ignorait la mort. Son erreur provoqua le rire fou de tout le monde; on se fit des signes, on voulut profiter de son ignorance, on dit à voix basse à celui qu'on croyait être M. F., de garder son masque; et le *ressuscité* eut un prétexte pour rester inconnu.

Cependant on se met à table, on rit, on mange, on s'échauffe avec de mauvais propos et du bon vin. Le cousin ne comprenait pas pourquoi, lorsque chacun avait ôté son masque; un seul des convives gardait le sien. Il avait été très lié avec M. C.... dès sa première jeunesse, et quoique son ami gardât son masque et déguisât sa voix, il lui semblait le reconnaître; la veuve et les autres riaient de son embarras. Alors, le *ressuscité*, qui se rappela l'un de ces souvenirs que l'on possède en commun avec un ami, secret précieux que l'âge mûr retrouve avec joie quand il remue et compte les richesses enfouies dans son cœur, prononça sans affectation, un mot qui passa inaperçu devant tous, mais qui fut un éclair pour le vieil ami. Tout-à-coup on le vit se lever de sa place pour aller se jeter dans les bras du *ressuscité*; il avait tout compris; un autre que lui était la dupe du déguisement de son ami, M. C...

Ce fut un rire universel mêlé de saillies, de gestes outrés et de trépignemens. « Il n'en démord pas, il y tient; il faudra le ressusciter pour lui, il se croit dans l'autre monde. » Le cousin ne comprenait rien à tout cela, mais il était fortement certain que l'homme masqué était son ami. On le poussa tellement à bout, qu'il s'offrit de parier une forte somme, presqu'une fortune, que la figure de son ami était sous ce masque. La joie délirante des convives n'eut plus de bornes, ce fut un rire inextinguible, un de ses rires énergiques qui usent la joie. On tint le pari, et les enjeux furent placés dans les mains de l'homme masqué. Otez votre masque, lui criait-on, ôtez votre masque, et chacun tendait ses bras vers lui avec des mains impatientes qui auraient voulu l'arracher. L'homme masqué porta la main à son front; mais il s'arrêta comme s'il eût craint de se montrer.

Cependant les sollicitations devinrent plus pressantes. on ne voulait pas attendre; les femmes irritaient le beau masque avec des épigrammes; les hommes, égarés par le vin, lui jetaient à la tête des verres de Champagne et des raisins de Corinthe. La veuve, elle-même, indignée de ses lenteurs, lui dit avec emportement: Allons, découvrez-vous, et qu'on vous voie. Tout le monde sait bien que M. C. n'est plus.

Alors il arrache son masque, et la regardant, il lui dit avec sa voix naturelle : En êtes-vous bien sûre, madame? Ils tombèrent tous, et cet homme resta seul debout. Les uns voulaient fuir, d'autres se roulaient sous les tables morts d'ivresse et de peur; les femmes poussaient des cris aigus, et les hommes étaient pâles comme des agonisans. Le *ressuscité* prit un couteau sur la table, l'enfonça dans le sein de sa femme, et sortit comme un furieux, en maudissant Dieu et la vie.

Aussitôt qu'il eut respiré l'air du dehors, il se souvint de celui qu'il avait laissé dans sa tombe, et il se précipita vers le cimetière pour aller reprendre sa place.

Pendant qu'il se hâtait d'arriver, *l'autre* réfléchissait dans sa tombe; il le pouvait sans peine, ainsi livré au silence et à l'isolement. D'abord il eut froid, et la nuit lui parut si longue, qu'il eut peur de l'éternité. Il se demanda sérieusement à lui-même ce qu'arriverait après sa mort. Tomberait il entre les mains de Dieu? irait-il s'engloutir dans le néant? Il cherchait vainement à se rassurer contre ces questions terribles qui étaient debout devant lui. Le calme et l'obscurité de la nuit ayant adouci ses sens, il rentra dans le vrai et comprit toute sa faiblesse; puis enfin, de même qu'il avait été fou d'orgueil, il le devint aussi de crainte; et des fantômes vinrent l'assaillir. Il lui semblait entendre des squelettes s'agiter dans leur sépulcre et se lever de leur tombe pour venir le visiter. Quelle horreur que d'être la proie des vers et de tomber en pourriture! de songer que là même où Dieu a placé le siége des plus nobles passions, des plus grandes idées, là ramperaient des animaux impurs, et qu'ils pulluleraient dans son front, et qu'ils iraient de la tête au cœur, et qu'ils cheminaient dans ces mêmes veines où circulait son sang, et qu'ils seraient sa chair et les os de ses os. Voilà les pensées qui assiégeaient le jeune homme qui voulait mourir. Il n'osait pas respirer tant il était oppressé par la crainte, et il était suant dans la même posture, parce qu'il craignait d'en changer.

La vie ne lui semblait plus si cruelle : alors il se souvenait de tout ce qu'il avait aimé, il songeait à sa jeunesse, qui lui permettait d'espérer un long avenir. Il aurait donné toute sa fortune pour le plaisir de promener libre, de respirer, de voir le jour.

Enfin, il entendit les pas précipités d'un homme s'avançant vers lui. C'était le *ressuscité* qui venait pour mourir. Il eut alors le courage de se lever; il appela au secours!... Il se précipita vers la porte du tombeau pour en sortir. L'*autre* lui dit : « C'est bien, je suis maintenant de votre avis, je veux mourir. » Et là-dessus il lui raconta brièvement tout ce qu'il avait vu, tout ce qu'il venait d'apprendre. L'homme qui venait de passer la nuit dans son tombeau se disposait à lui répondre et à l'entraîner avec lui; mais le *ressuscité* prit l'arme à feu que son compagnon avait laissée sur une pierre, et se fit sauter la cervelle.

Ce dernier trait acheva de réconcilier avec la vie l'homme au suicide; il renferma dans la tombe le malheureux qui en était sorti, pria pour lui, et retourna dans le monde complétement guéri du suicide.

Prenez donc votre sort tel que Dieu vous l'a présenté, pauvres hommes, car il a toujours de bonnes raisons pour vous faire vivre, toujours d'excellentes pour vous faire mourir. Voyez, et dites-moi s'il n'y a pas assez de misères à éviter pour se consoler de la mort, assez de nobles actions à accomplir pour aimer la vie. Si l'homme devait s'étonner, ce n'est pas de mourir mais de vivre; car la vie est difficile et fragile et la mort naturelle est sûre. Comment l'homme peut-il aimer la vie, lui qui est misérable? comment peut-il désirer la mort, lui qui est mortel?

Vieilles idées que l'oubli sait rajeunir et qu'il faut se résigner à dire sans gloire, pourvu qu'elles portent leur fruit.

I. Latour, *de Saint-Ybars.*

Digitized by Google

LE VIEUX MANOIR.

BALLADE.

Au fond de cette grande allée,
Quand viennent les ombres du soir,
C'est une chose triste à voir
Que les restes du vieux manoir,
Seul et debout sur la vallée.
A ses créneaux, pendant la nuit,
Pas une lumière ne luit ;
Le château repose sans bruit,
Et l'on dirait un mausolée.

Du cor on n'entend plus le son
Sous ces voûtes larges et sombres
Qu'habite le peuple des ombres ;
Et l'on voit parmi ses décombres
Les débris d'un noble écusson ;
Sur le pavé noir de ses salles,
Qu'ornent des armes colossales,
Le pauvre, dans ses mains vassales,
N'apporte jamais sa moisson.

A sa ruine tu travailles,
Temps implacable, et son beffroi,
Des villages antique roi,
Voit des cabanes, sans effroi,
Venir coudoyer ses murailles ;
Les créneaux tombent de son front,
Et, pour dernier degré d'affront,
Le pâtre ne sait plus son nom,
Mort dans ses longues funérailles.

De nobles dames et des preux,
Aux jours de la chevalerie,
Si beaux de gloire et de féerie,
Ornaient la grande galerie
Ouverte aux hommes valeureux ;
Et tandis qu'on versait des larmes
A quelque récit plein de charmes,
Sur les remparts, des hommes d'armes,
Chantaient des refrains amoureux.

Maintenant un morne silence
Règne sur ses murs délaissés ;
Et quand les voyageurs lassés
S'arrêtent auprès des fossés,
Il n'y brille pas une lance ;
Aucun pont-levis ne s'abat
Au cri d'alarme d'un soldat ;
Pour les défier au combat
Pas de chevalier qui s'élance.

Seulement on dit qu'à minuit,
Lorsque le vent de l'hiver pleure,
Au fond de l'antique demeure
Les morts viennent à la male-heure,
Et des tombeaux sortent sans bruit.
Des spectres, portant hallebarde,
Du château vont prendre la garde,
Et la voix mourante du barde
Chante sur le manoir détruit.

Lorsqu'à l'ennui leur cœur succombe
Ils courent à des combats vains,
Et de ces guerriers incertains
Les ombres en viennent aux mains.
Autour du château-fort qui tombe
On les voit se serrer de près,
Et quand ils ont lancé leurs traits,
Le front ceint de pâles cyprès,
Ils se couchent dans une tombe.

D'autres, sous un ciel nuageux,
Que pas une étoile n'éclaire,
Vont au fond d'un bois solitaire,
Entouré d'ombre et de mystère,
Célébrer de lugubres jeux.
Et là, tous ces muets fantômes,
Echappés des sombres royaumes,
Tourbillonnent comme des gnomes
Poussés par des vents orageux.

D'autres, enfin, cherchent la joie
Dans les fatigues du veneur,
Et l'âme d'un noble seigneur
Poursuit un rêve de bonheur
Dans l'ombre vaine d'une proie.
On entend près du château-fort
Comme le son plaintif d'un cor ;
Il trouble la forêt qui dort,
Et dans l'air une meute aboie.

Mais le soleil est de retour,
Et, dès que sa clarté première,
Du pauvre éclaire la chaumière,
Epouvantés de sa lumière,
Ils quittent leur ancien séjour :
Dans les caveaux de la chapelle
La voix de la mort les rappelle.
Ils vont tous dormir sous son aile
Pour attendre la fin du jour.

Alors on ne voit apparaître
Que ruines ; de toutes parts
On ne voit que débris épars,
Et sur ces antiques remparts,
La ronce qui commence à naître ;
L'herbe verdit au front des tours
Où viennent percher des vautours ;
Dans l'enceinte vide des cours,
De vils animaux viennent paître.

Eh bien ! le temps que tu bravais
T'a donc couché dans la poussière,
Château-fort à la tête altière ?
Pour ces murs qu'embrasse le lierre
Viendront encore des temps mauvais ;
Oui, bientôt, de leurs dents funestes
Ils rongeront jusqu'à tes restes
Dispersés dans ces lieux agrestes,
Dans ces lieux où tu t'élevais.

I. LATOUR, de Saint-Ybars.

Digitized by Google

LE MOINE DES ILES D'OR.

CHRONIQUES DE PROVENCE.

I.

LES DEUX PASSAGERS.

Or, sachan bien mos homs, mos barons
Angles, Normans, Peitavins et Ga-cons,
Qu'you nou ay ja si p... compagnon,
Que per aver, nou laissesse en preson.

(Vers de RICHARD, d'Angleterre.)

Un vaisseau génois voguait à pleines voiles vers les côtes de Provence; le ciel était pur, l'air calme, et la surface de la mer unie comme une plaine de cristal. Les matelots, couchés sur le pont, chantaient de joyeux refrains d'amour et de guerre. Tout-à-coup, le capitaine aperçut un point noir à l'horizon; le nuage, d'abord imperceptible, s'avança avec rapidité sur les ailes du vent d'Afrique, et portant dans ses flancs la tempête et les alarmes:

— Matelots, vite aux cordages, s'écria le capitaine; voici l'orage, et si Notre-Dame-du-Mont-Carmel ne vient à notre secours, notre vaisseau sera englouti.

Les mariniers, effrayés par le cri d'alarme, cessèrent de chanter, et chacun se rendit à son poste.

Parmi les passagers, le capitaine avait remarqué un jeune homme de l'illustre famille de Cibo; cet adolescent, triste et pensif, n'avait point pris part à la joie commune, et assis à une des extrémités du vaisseau, il contemplait l'immensité de la mer. Passagers et matelots étaient en émoi; lui seul, plongé dans de tristes réflexions, ne songeait ni à l'orage, ni à la fureur de la Méditerranée. Le capitaine s'approcha de lui:

— Seigneur Cibo, lui dit-il, descendez avec les autres passagers: n'entendez-vous pas le tonnerre? l'orage est sur nos têtes, et les mariniers seuls doivent rester sur le pont.

— Le ciel est noir et la mer est houleuse, répondit Cibo.

— Rentrez, vous-dis-je; la tempête sera terrible.

— Grand Dieu, ta miséricorde est immense comme l'étendue de la mer.

Au même instant, plusieurs éclairs sillonnèrent les flancs du nuage, et le tonnerre, en grondant, roula dans l'espace.

Le capitaine, occupé à donner ses ordres aux mariniers laissa le seigneur Cibo; la tempête fut horrible, et, vers le soir, on aperçut un vaisseau presque submergé, et qui demandait du secours:

— Capitaine, s'écria le seigneur Cibo, voyez-vous ce vaisseau qui arbore le signal de détresse.

— Oui, répondit le marin.

Il prit son porte-voix:

— Mariniers, d'où venez-vous, cria-t-il avec force.

— De Gênes, répondirent plusieurs passagers.

— Des compatriotes, dit le capitaine, attendons-les, et que Dieu nous protége tous!

Le vaisseau, presque entr'ouvert par la fureur des flots, arriva porté par une lame, et à l'aide de plusieurs cordages on parvint à sauver les matelots et les passagers.

Le seigneur Cibo se signala dans cette circonstance, par son dévouement et son énergie: penché sur la mer qui s'entr'ouvrait à chaque instant, il sauva, à lui seul, deux dames et trois mariniers.

Cependant la tempête se calma subitement, et chacun s'empressa de donner des soins aux malheureux qu'on avait recueillis. Le seigneur Cibo eut beaucoup de peine à rassurer les deux dames qui ne pouvaient revenir de leur terreur.

— Nobles dames, leur dit-il, vous n'avez plus rien à craindre: le vent ne souffle plus avec violence et les nuages sont emportés vers le nord. Vous êtes ici sous la sauvegarde de l'honneur, et le capitaine Geraldo vous prodiguera tous les secours.

— Le Seigneur a eu pitié de nous, répondit une des dames. En même temps, elle releva le voile qui lui couvrait le visage; le seigneur Cibo resta immobile et muet d'étonnement.

— Augusta, ma chère Augusta, s'écria-t-il, est-ce bien toi que je vois ici, au milieu des éclairs, de la tempête! non, je me trompe! tu n'es pas Augusta, mais son ombre, son fantôme! pauvre victime! la mort t'a donc frappée à la fleur de tes années! ombre de mon amie, je tombe à genoux, et je prie Dieu pour le repos de ton âme!

— Le Seigneur ne m'a pas encore appelée à lui,

Digitized by Google

répondit la noble demoiselle; j'espère vivre encore long-temps, et pour te chérir, ô Léonardo, mon bien-aimé.

Cibo, les bras croisés sur sa poitrine, les yeux fixés sur Augusta, qui embrassait ses genoux, était en proie à divers sentimens qui agitaient son âme; avant de partir de Gênes, il avait fait vœu de renoncer à toute passion terrestre, et d'entrer dans un monastère pour y passer le reste de ses jours. Le souvenir de sa promesse solennelle ne s'était pas effacé de son âme, et il ne savait comment repousser la noble demoiselle qui avait reçu les premiers aveux d'un amour tendre et passionné.

— Léonardo, s'écria la Génoise, pour toi j'ai abandonné mon père et ma mère; pour toi j'ai bravé les périls de la mer; maintenant, malheur à toi, si ton cœur ne me pardonne pas une faute que je n'ai pas commise. Je me précipite à l'instant au milieu des abîmes qui, tout-à-l'heure, s'entrouvraient pour m'engloutir.

— Reste, dit Cibo; je te pardonne, que Dieu se laisse attendrir comme moi par ton repentir, s'il est sincère.

La noble demoiselle se leva subitement et étreignit de ses deux bras le jeune seigneur qui donna un libre cours à ses larmes :

— O mon bien-aimé, dit Augusta, je ris maintenant de la tempête et du tonnerre qui gronde au milieu des nuages; si l'Océan ouvrait maintenant ses vastes abîmes, j'y tomberais avec toi; nous n'aurions qu'un seul et même tombeau!

— Augusta, répondit Léonardo, Dieu nous accordera la grâce de vivre encore quelques années, pour faire pénitence de nos péchés.

Ce dialogue fut tout-à-coup interrompu par la voix d'un marinier qui, du haut du grand mât, cria à plusieurs reprises :

— Nous sommes sauvés, terre! terre!

Tous les passagers montèrent sur le pont, et une demi-heure après, on aperçut les côtes de Provence; avant le coucher du soleil, le bâtiment génois entra dans le port de Marseille.

II.

NOTRE-DAME-DE-LA-GARDE.

Joyeux enfans de la Provence,
Vous, qui voyagez sur les flots,
O marins et matelots,
Lorsque la tempête s'avance,
Priez tous
A genoux,
Et Notre-Dame-de-la-Garde
Vous prendra sous sa sauvegarde.

Vous qui laissez la jouvencelle,
Promise à vos premiers sermens,
Si vous voulez, tendres amans
La trouver, au retour, fidèle,
Priez tous
A genoux,
Et Notre-Dame-de-la-Garde
Vous prendra sous sa sauvegarde.

(Vieille chanson provençale.)

En arrivant à Marseille, le seigneur Cibo, bien déterminé à s'ensevelir dans un monastère, s'éloigna d'Augusta, et disparut dans les rues étroites de la vieille cité. La noble demoiselle chercha, pendant plusieurs jours, l'amant dont le souvenir l'avait, pour ainsi dire, forcée à quitter sa famille. Ses soins et ses démarches furent d'abord inutiles; dans son désespoir, elle s'adressa à un religieux de l'abbaye de Saint-Victor :

— Mon père, lui dit-elle, ne connaîtriez-vous pas un gentilhomme génois qui est venu en Provence pour embrasser la vie monastique?

— Le seigneur Cibo..., répondit le religieux...

— Oui, mon père; pourriez-vous me dire quel asile il a choisi?

— Je l'ignore, noble dame; je sais seulement qu'il va, tous les matins, prier dans la chapelle de Notre-Dame-de-la-Garde. Demain, vous l'y trouverez à la neuvième heure.

— Que Dieu vous garde, mon père!

— Et vous aussi, noble dame!

Augusta rentra dans l'hôtellerie, et ordonna qu'on lui apportât plusieurs habits tels qu'en portaient alors les gentilshommes italiens; elle en choisit un qui allait parfaitement à sa taille; puis elle cacha ses joues blanches et rosées, sous une énorme barbe postiche :

— A merveille, se dit-elle; le seigneur Cibo ne me reconnaîtra pas, et demain je le verrai dans la chapelle de Notre-Dame-de-la-Garde.

A la neuvième heure, elle sortit revêtue de son magnifique costume, et se dirigea vers la chapelle de Notre-Dame; pendant qu'elle cheminait péniblement, tant elle craignait d'être reconnue, le seigneur Cibo, assis sur la hauteur où est bâtie la chapelle consacrée à la protectrice des mariniers, contemplait la ville de Marseille, que le soleil illuminait de ses rayons :

— Je te salue, noble et antique cité, fondée par une colonie phocéenne, s'écria-t-il dans son enthousiasme : tu es belle, grande et riche parmi les villes de France; tu règnes sur le Midi, et tes matelots ont porté ton nom jusqu'aux extrémités de l'univers. D'innombrables vaisseaux reviennent de l'Orient et de l'Occident, chargés pour toi des richesses et des produits des terres des plus lointaines. Heureux ceux qui peuvent vivre sous ton beau ciel, recevoir les rayons de ton soleil si brillant et si pur! Heureux surtout ceux qui goûtent paisiblement, dans tes murs, les douceurs de l'hyménée! quant à moi, pauvre exilé sur cette terre de Provence, où je suis venu chercher le calme que Dieu ne refuse jamais à ceux qui se consacrent à lui, je mourrai dans un couvent, pauvre religieux, et mes frères accompagneront seuls mon cercueil à l'éternelle demeure!

Le gentilhomme génois, attristé par ces pensées, se disposait à continuer sa route jusqu'à la chapelle, lorsqu'il entendit les sons d'une vielle et la voix d'un jeune ménestrel.

— Seigneur étranger, lui dit le troubadour, dès

Digitized by Google

Vue de Marseille.

qu'il l'aperçut, voulez-vous que je vous raconte l'histoire de Durant et de dame Balbe, sa maîtresse?

— Je le veux, répondit Cibo, j'aime beaucoup la poésie provençale.

Le troubadour posa sa vielle, s'assit sur une large pierre, au bord du sentier, et commença en ces termes:

« Le troubadour Durant, bien jeune encore, avait pris pour devise

Mais vol calar
Que fol parlar.

Issu d'une des plus nobles familles de Montpellier, il étudia, dès ses premières années, la jurisprudence et les belles-lettres, de telle sorte qu'il devint bientôt célèbre à la cour des rois. Sa mère lui donna, dit-on, une bague enrichie d'une pierre précieuse; cette bague avait appartenu à une fée, et ses propriétés et vertus admirables tenaient du prodige. Durant devint éperdûment amoureux d'une noble dame de la maison de Balbo, et composa plusieurs chansons à ses louanges: comme il craignait à chaque instant de perdre l'unique objet de son amour, il consulta un célèbre astronome qui lui dit tout ce qu'il croyait devoir arriver à Balbe, selon la réputation des jugemens astronomiques. Le poète attendit pendant plusieurs années, et il commençait à se moquer des prédictions du devin, lorsque Balbe fut atteinte d'une cruelle maladie: le troisième jour, on la tint pour morte, on fit les préparatifs de ses funérailles et ses parens prirent le deuil. Durant, frappé de cette nouvelle comme d'un coup de foudre, expira de douleur. Or, il advint que, pendant qu'on le portait au cimetière, dame Balbe revint de sa léthargie, au grand étonnement des personnes qui l'environnaient. Sa convalescence ne fut pas longue; une de ses amies lui raconta la mort subite du poète Durant:

— Mon troubadour bien aimé est mort, s'écria la noble dame! je ne dois et ne puis rester dans le monde.

En effet, quelques jours après, Balbe entra dans un monastère où elle décéda dans un âge très avancé, et en odeur de sainteté!

Digitized by Google

— Etes-vous content de mon histoire, seigneur étranger, ajouta le troubadour.

— Oui, répondit Cibo, et pour preuve de ma satisfaction, reçois ces deux pièces d'or.

— Vous payez en puissant et riche seigneur, dit le ménestrel... je vais chanter avec ma vielle les sirventes de Bertrand d'Allamanou contre l'archevêque d'Arles.

— Non, mon ami, répondit Cibo, je méprise les troubadours qui médisent des prêtres et des moines.

— Voulez-vous un chant d'amour?

Assez pour aujourd'hui, jeune ménestrel, on m'attend à la chapelle de Notre-Dame-de-Lagarde.

— Allez, dit le ménestrel, et que la Vierge exauce toutes vos prières.

— Au détour du sentier, Cibo rencontra un gentilhomme richement vêtu, et qui l'accosta avec courtoisie.

— Vous êtes Italien, lui dit-il...

— Oui, répondit Cibo. Gênes est ma patrie.

— Je suis Napolitain.

— Et vous allez à la chapelle de Notre-Dame-de-Lagarde pour accomplir un vœu?

— Non, seigneur, je suis sur le point de partir pour Jérusalem, et j'ai voulu me recommander à la Vierge, pour qu'elle me préserve des périls d'une si longue route. Et vous, seigneur?

— Je veux entrer dans un monastère, et, avant de prendre la robe de religieux, je viens demander à la Vierge la patience et la résignation nécessaires pour supporter la privation pleine et entière des plaisirs terrestres.

— Vous êtes donc malheureux dans ce monde?

— Regardez mon visage; la douleur n'y a-t-elle pas tracé des sillons ineffaçables? et pourtant je suis si jeune! Mes yeux sont deux fontaines de larmes, et mon cœur ulcéré par la douleur ne peut trouver le moindre plaisir aux choses d'ici bas. On m'a trahi!

— Une femme peut-être?...

— Vous avez deviné!

— Qui vous a dit que la noble demoiselle que vous aimiez a été infidèle à ses sermens? Son père et sa mère ne s'opposaient-ils pas à votre bonheur?

— Vous connaissez donc l'histoire de mes infortunes!

— Regardez moi bien, seigneur.

Cibo s'assit sur une pierre, et regarda attentivement son interlocuteur.

— Ne me reconnaissez-vous pas?

— Non, répondit Cibo.

— Regardez encore.

— Je crois... mais non... ce n'est pas possible... je me trom[illegible]

— Regardez-moi, vous dis-je...

— Allons à la chapelle, répondit Cibo; je suis fou; plus je vous regarde, plus je sens mon cœur tourmenté par de cruels souvenirs!

Cibo voulait fuir! le jeune chevalier le retint:

— Vous ne me quitterez pas ainsi, lui dit-il. Parlez sincèrement; le son de ma voix, mes regards, les larmes qui roulent dans mes yeux, les soupirs que je ne puis contenir dans ma poitrine, ne produisent-ils aucune impression sur vous?

— Je dois vous fuir, répondit Cibo. Vous êtes le démon, et pour me tromper, vous avez pris la forme de la demoiselle que j'aimais. Retire toi, Satan, car il est écrit que tu tenteras, en vain, celui qui marche sincèrement dans la voie du Seigneur.

— Cibo, je t'en conjure, répondit Augusta, ne me fuis pas; je suis la fille du patricien Cinarelli; je suis ta bien aimée, et j'ai bravé les périls d'un long voyage pour venir à tes pieds réparer une faute que je n'ai pas commise.

— Mon Dieu! mon Dieu! protégez-moi contre la tentation; l'enfer s'est armé contre moi! le démon est à mes pieds!

A ces mots, il recula saisi d'horreur, prit la fuite, et disparut si rapidement dans un sentier détourné que la noble génoise ne put suivre ses traces.

— Où le retrouver maintenant! se dit-elle en pleurant! imprudente! me voilà seule sur une terre étrangère, et l'objet de mon amour me fuit avec horreur! allons jusqu'à la chapelle.... je prierai Notre-Dame-de-la-Garde de me protéger et de me faire connaître la retraite de Cibo.

Quelques instans après, la belle génoise, agenouillée aux pieds de la Madone, priait avec ferveur; lorsqu'elle sortit de ce lieu saint et vénéré, la paix intérieure et le calme ineffable que donne la prière avaient soulagé son propre cœur; elle revint à Marseille, bien déterminée à tout faire pour revoir Cibo.

III.

L'ABBAYE DE SAINT-VICTOR. (1)

Domna d'els angels regina
Espéransa d'els crézens.

(Vers de PIERRE D'AUVERGNE.)

La belle génoise parcourut pendant trois jours la ville de Marseille, payant au poids de l'or les personnes qu'elle envoyait aussi à la recherche de Cibo; ses efforts avaient été inutiles, et elle commençait à désespérer, lorsqu'une vieille femme lui dit que l'étranger avait pris une robe de moine, et qu'il allait, tous les matins, prier dans une chapelle de l'église de Saint-Victor. Heureuse de cette découverte, elle rentra dans son hôtellerie, bien déterminée à se rendre le lendemain, et de très grand matin, à l'abbaye de Saint-Victor; elle demanda à la maîtresse de l'hôtellerie, s'il était

(1) Tandis que Diane voyait encore à la *Major*, l'encens fumer sur ses autels, quelques chrétiens réunis dans une grotte qui existait au lieu où s'élève aujourd'hui l'église de Saint-Victor, allaient honorer en secret la cendre des Martyrs, et dérobaient aux regards de leurs persécuteurs les mystères de leur nouvelle religion. Plus tard, on construisit un monastère, sur cette grotte vénérée; mais placé hors des murs, et sans défense, il fut renversé par les Sarrazins, remplacé ensuite par une vaste abbaye, remarquable par ses richesses, et dont l'abbé était une espèce de souverain. A la Révolution, les moines furent dispersés, on vendit leurs biens, et de l'abbaye, en grande partie, démolie, il ne resta qu'une église assez mesquine qui n'a de remarquable qu'une Madone très vénérée par les Marseillais. Cette Madone est invoquée surtout pendant les grandes sécheresses. (*Voyage pittoresque en France.*)

Digitized by Google

permis aux femmes d'entrer dans l'église de l'abbaye de Saint-Victor.

— Non, ma noble demoiselle, répondit l'hôtelière, les religieuses seules obtiennent la permission d'y pénétrer quelquefois.

— Ne pourriez-vous pas me procurer un costume des religieuses du Mont-Carmel?

— Très facilement, répondit l'hôtelière; néanmoins, je ne dois pas vous cacher que j'éprouve un certain scrupule à servir vos projets que je ne connais pas; un costume des dames du Mont-Carmel, profané par un subterfuge!.... Qu'en pensez-vous, belle demoiselle? j'aurais besoin des indulgences papales pour obtenir l'absolution d'un tel péché.

— Rassurez-vous, ma chère dame, répondit la génoise; le subterfuge dont je veux user, n'a rien de criminel.

— Je me fie à vous; ne me trompez pas.

— Soyez sans crainte.

L'hôtelière, fortement sollicitée par l'appât des pièces d'or que la noble génoise lui avait promises, mit en course trois de ses servantes, qui revinrent bientôt après, portant chacune le costume demandé.

— Je suis plus heureuse que je n'aurais osé le croire, s'écria l'hôtelière; trois costumes pour un... tant mieux! que la Madone de Saint-Victor soit louée et adorée!

Augusta revêtit, avec le plus grand empressement, un des trois costumes, et précédée par une servante de l'hôtellerie, elle se dirigea vers l'abbaye de Saint-Victor. Arrivée à la porte de l'église, elle demanda la permission d'entrer.

— Ma sœur, lui répondit le moine, préposé à la garde de la porte, les femmes n'entrent pas aujourd'hui; vous reviendrez demain.

— Je suis étrangère, mon père.

— Italienne, répondit le moine.

— De la ville de Gênes, mon père.

— Et moi aussi, s'écria le moine. Quel est le nom de votre famille?

— Cinarelli.

— Votre grand-père était mon ami intime, ajouta le moine; entrez, ma sœur; pour vous, je brave les ordres du seigneur abbé; vous trouverez dans notre église un compatriote, un noble génois qui est venu en Provence, pour y passer sa vie dans un monastère.

— Connaissez-vous le nom de ce noble génois, dit Augusta...

— Il est de l'illustre famille des Cibo.

— C'est bien lui, dit à voix basse la jeune demoiselle, qui hésita quelques instans; elle craignait de revoir son amant, qui l'avait méconnue près de la chapelle de Notre-Dame-de-la-Garde. Le moine s'aperçut de son hésitation.

— Entrez, ma sœur, lui dit-il, avec bonté: le seigneur abbé est absent, et le prieur ne trouvera pas mauvais que je vous aie ouvert les portes de Saint-Victor.

Augusta suivit le religieux, qui la conduisit jusqu'à la porte de l'église.

— Vous êtes venue, sans doute, pour accomplir un vœu fait à notre sainte Madone, lui dit-il: entrez, et que la Reine des anges répande dans votre cœur le baume des consolations célestes!

Le religieux revint à son poste, et Augusta franchit, d'un pas tremblant, le seuil de l'église; elle chercha la chapelle consacrée à la Vierge; elle aperçut enfin la Madone surchargée des offrandes des fidèles; les murailles et la voûte étaient couvertes d'*ex-voto*, plusieurs lampes d'or et d'argent répandaient dans le petit sanctuaire une lumière mystérieuse. Augusta, sous le poids d'une émotion dont elle ne pouvait deviner la cause subite, s'agenouilla aux pieds de la Madone, et pria avec ferveur; pendant qu'elle était ainsi plongée dans une pieuse méditation, deux moines vinrent aussi prier dans la chapelle de la Vierge. Un des deux qui était le prieur de l'abbaye, étonné de voir une religieuse aux pieds de la Madone, s'approcha d'Augusta, et lui dit:

— Ma sœur, pardonnez-moi si j'interromps votre prière; mais les règlemens de l'abbaye interdisent l'entrée de cette chapelle à toutes les femmes; qui vous a permis d'arriver ici?

— Le moine qui veille à la porte de l'abbaye; je lui ai dit que je suis génoise; il paraît qu'il connaît ma famille...

— Et il a outrepassé, en votre faveur, les pouvoirs qui lui ont été concédés par le seigneur abbé... Rassurez-vous, ma sœur, et continuez votre prière.

Au même instant, l'autre religieux regarda la noble demoiselle, qui poussa un cri, et tomba à genoux presque évanouie. Le moine, saisi d'une terreur indicible, n'eut pas plutôt reconnu les traits d'Augusta, sous le voile de la religieuse, qu'il s'approcha du prieur:

— Mon père, lui dit-il, d'une voix tremblante, mon père, priez pour moi, et préservez mon faible cœur des tentations de l'enfer!

— Qu'avez-vous, mon frère... D'où vous vient cette terreur?

— Voyez-vous cette religieuse, mon père? c'est un démon, qui a pris les apparences d'une femme, pour me faire tomber dans ses piéges.

— Quelle démence!

— Priez pour moi, vous dis-je, car cette religieuse est un démon.

Le prieur, presque persuadé par la frayeur du moine, tant elle paraissait vraie, prit de l'eau bénite, et récita les prières, consacrées par l'Eglise pour les exorcismes. La religieuse restait immobile, et continuait sa fervente prière.

— Ma sœur, lui dit le prieur, sortez à l'instant, ou dites-moi pourquoi ce religieux éprouve une si grande frayeur en votre présence?

— Mon père, répondit Augusta, d'une voix entrecoupée de sanglots, je suis la fille unique du seigneur Cinarelli, patricien de Gênes; ce gentilhomme, qui cache son nom et sa position dans le monde, sous un costume de moine, est le dernier descendant de la noble famille des Cibo. Pendant deux ans il fut question de nous marier, et nos parens avaient même donné leur consentement à cette union si désirée. Mais le seigneur Cibo, poussé par une coupable jalousie, eut la faiblesse de prêter l'oreille aux méchans propos de deux calomniateurs qui portaient atteinte à ma réputation; mon père voulut venger cet affront, et Cibo effrayé, est venu en Provence pour se soustraire à sa juste indignation; faible et crédule comme toutes les femmes, je me suis persuadée qu'il ne m'avait pas oubliée, qu'il

Digitized by Google

m'aimait encore, et je suis venue sur cette terre étrangère, dans l'espoir qu'il reconnaîtrait ses torts et rendrait hommage à la noblesse de mes sentimens, à la pureté de mon amour. Je l'ai déjà rencontré sur le chemin qui conduit à la chapelle de Notre-Dame-de-la-Garde; il a fui! peut-être m'a-t-il maudite!... Cet accueil si terrible ne m'a pas rebutée; j'ai voulu le voir encore avant de mourir, et lorsque la Providence nous réunit dans ce lieu saint, aux pieds de la Reine des anges, il feint d'être en proie à des accès de démence, il s'écrie que je suis un démon! il me voit sans pitié! mais vous, mon père, vous aurez pitié de moi, vous ne me repousserez pas! vous ne verrez pas en moi un démon, mais une pauvre fille qui pleure, qui supplie et qui souffre.

Le prieur, ému jusqu'aux larmes, se tenait immobile devant la belle demoiselle qui, à genoux, les mains jointes, suppliait de manière à désarmer le juge le plus sévère, le plus impitoyable; Cibo s'était caché derrière une colonne et sanglottait.

— Seigneur Cibo, lui dit le prieur, d'une voix impérative et presque menaçante, que répondez-vous aux paroles, ou plutôt aux accusations d'Augusta Cinarelli?

— Rien, mon père: elle a dit vrai.

— Pourquoi avez-vous quitté l'Italie?

— Pour entrer dans un monastère, et y faire pénitence de mes péchés.

— Et vous, ma fille, ajouta le prieur, en se tournant vers Augusta...

— Mon père, je suis venue dans l'espoir d'épouser le seigneur Cibo et de retourner à Gênes avec lui. Mais il est impitoyable...

— J'ai fait vœu de renoncer au monde, répondit Cibo, et aucune puissance humaine ne me détournera d'accomplir mon serment!

— Ton serment! s'écria la noble génoise... Ah perfide! tu en as tant fait de sermens! n'ai-je pas ta foi? n'avais-tu pas la mienne?

— Femme, retirez-vous, répondit Cibo, retirez-vous, je ne vous connais pas.

A ces dernières paroles, Augusta sentit un frisson qui parcourait tous ses membres; elle voulut répondre, mais la voix expira sur ses lèvres, et elle tomba évanouie.

— Que faire! grand Dieu! s'écria le prieur...

— Rassurez-vous, mon père, répondit Cibo; je me charge de faire transporter cette jeune fille à son hôtellerie.

En effet, Cibo prit Augusta de ses deux bras nerveux et la porta hors de l'abbaye de Saint-Victor; le prieur attendit en vain le noble génois, il ne revint pas, et quelques mois après on apprit que Cibo et Augusta n'étaient plus à Marseille.

— Ils sont revenus en Italie, dit le prieur! que Dieu les conduise et les protége!

Le prieur se trompait étrangement: le seigneur Cibo avait réellement embrassé la vie monastique, et l'infortunée Augusta était toujours à la recherche de l'infidèle!

IV.

LES ILES D'OR.

D'aquest! ingrata you non ay ren agut
Que dur a fin en mon van, exercicy;
Et pensant you l'y aver fat servicy,
Ay coneysut, que non fas son dégut.

(Chanson du poète GEOFFROY DU LUC.)

Les îles qui se trouvent sur les côtes du département du Var forment deux groupes principaux: les îles d'*Hyères* et les îles de *Lérins*; les îles d'*Hyères* sont au nombre de quatre: *Porquerolles*, *Port-Croz*, *Titan* et *Bagneau*; elles sont situées à environ quatre lieues du rivage.

Porquerolles, la plus grande est à l'ouest, elle est très boisée. Louis XIV y faisait élever des faisans. Il y a un fort et une garnison.

Port-Croz est la plus élevée et la plus fertile: elle est couverte de lavande et de fraisiers, elle a un petit port, et une population d'environ cinquante habitans; elle renferme aussi un fort avec une petite garnison.

Titan et *Bagneau* sont inhabitées. Dans le siècle dernier et pendant la guerre, les Anglais et les corsaires barbaresques venaient quelquefois faire de l'eau à une source qui se trouve dans l'île de *Titan*.

Les îles que l'on a souvent confondues avec la ville d'Hyères, forment, vues du rivage, un groupe qui se dessine bien avec l'horizon. Les Romains les appelaient *Stochades*. Un géographe anglais, Rinkerton, a cru y trouver l'île de Calypso.

On a prétendu souvent que ces petites îles étaient couvertes d'orangers, ce qui est une erreur, puisque cet arbre n'y croît pas. François 1^er^ érigea ces îles en marquisat, en 1531, sous le nom des *îles d'or*, à cause de ces orangers supposés. Dans le cours du XVI^e^ siècle, ce marquisat fut partagé en deux; l'île de *Porquerolles* resta dans la maison d'Ornans, et les autres furent données à un seigneur allemand, sous la redevance, à chaque nomination de seigneur, de trois faucons portant sonnette d'or et de vermeil, aux armes de France, et à condition que ses seigneurs défendraient la rade et les îles d'*Hyères* contre les incursions des ennemis; ce qui les obligea d'y faire bâtir deux châteaux-forts, qui ont servi de noyau aux forteresses qu'on y a construites depuis.

Le groupe de *Lérins*, situé à une lieue de Lamies, se compose de deux îles principales, *Sainte-Marguerite*, et *Saint-Honorat* ou *Lérins*.

Sainte-Marguerite est la plus grande, et n'a d'autres habitans que la garnison et quelques familles de pêcheurs. Elle avait été défrichée par les religieux du monastère de *Lérins*; mais en 1637, le cardinal de Richelieu en fit prendre possession au nom du roi, et l'érigea en gouvernement: dès lors, les bénédictins de *Lérins* durent se restreindre à leur île. *Sainte-Marguerite* retomba en friche, et ne présenta plus que quelques pins isolés et des plantes aromatiques. Le gouvernement fit élever dans cette île un château fort qui a été modifié depuis, mais qui existe encore, et qui dut à sa position insulaire, l'honneur de renfermer quelquefois des prisonniers de distinction, et notamment, le fameux *Masque-de-fer*.

Saint-Honorat est sans population et sans port. En 1635, elle était couverte de pins, si hauts et si touffus que les marins lui donnaient le nom d'*Aigrette de la mer*. En 1769, elle était habitée et cultivée par les bénédictins de l'île de *Lérins*. En 1789, ils en fu-

Digitized by Google

rent dépossédés, et l'île fut alors vendue comme propriété nationale. Aujourd'hui, elle n'est habitée que par un fermier; on a abattu les beaux pins dont elle était plantée. (1)

Vers la fin du treizième siècle, le monastère de Lérins était au faîte de sa prospérité; de nombreux religieux de l'ordre de Saint-Benoît y cultivaient les belles-lettres et la poésie provençale. Le seigneur Cibo qui errait de village en village, fuyant Augusta qu'il croyait toujours envoyée par le démon, entendit parler de ce monastère si célèbre dans la France méridionale: il forma le projet de se faire admettre au nombre des enfans de Saint-Benoît; il se rendit donc à Antibes, et paya chèrement un pêcheur pour le conduire à Saint-Honoré de Lérins. Le monastère avait alors pour chef un gentilhomme languedocien, nommé Gérard, qui avait fait plusieurs voyages en Palestine; Cibo fut d'abord froidement accueilli.

— Mon frère, lui dit Gérard, avant de faire au monde un éternel adieu, avez-vous bien réfléchi aux devoirs, aux privations que vous imposera la règle de Saint-Benoît?

— Oui, mon père.

— Pourquoi avez-vous quitté votre père et votre mère?

— Parce que je n'ai vu dans les vaines pompes du monde que des illusions et des fourberies.

— Pourrez-vous vous habituer à une vie austère, à une vie de pénitence, de larmes et de repentir, après avoir passé votre jeunesse dans les joies et les plaisirs?

— La grâce du Seigneur rend l'homme capable d'accomplir les plus grands sacrifices.

— Votre détermination est donc bien arrêtée?

— Mon père, rien ne pourra m'en détourner.

— Puisqu'il en est ainsi, mon fils, je vous reçois comme novice, et si, dans un an, vous persistez dans votre sainte résolution, vous prononcerez vos vœux. Quel nom aviez-vous dans le monde!

— On m'appelait Cibo.

— Vous êtes de cette famille de Gênes, qui a donné à la ville d'Arles un archevêque dont tous les Provençaux gardent le souvenir?

— Oui, mon père.

— Soyez le bienvenu, mon fils; si, à l'exemple de votre aïeul, vous cultivez avec succès les lettres et la poésie, l'ordre de Saint-Benoît se glorifiera un jour, de vous compter au nombre de ses religieux.

Cibo entra donc dans le monastère de Saint-Honoré de Lérins, et y passa une année en qualité de novice.

« Là, comme dit César de Nostre-Dame, tant pour la noblesse de son sang que pour la bonne renommée qu'il s'était acquise depuis sa jeunesse, à raison de son bel et divin esprit, il fut reçu au nombre des religieux. Il poursuivit toujours la lecture des bons livres, avec tant d'ardeur, qu'il devint un excellent et docte personnage en poésie, rhétorique, philosophie et autres arts libéraux, tel qu'aucun de son temps ne l'égalait en esprit ni savoir: au moyen de quoi, il fut prié par le religieux de prendre la charge de la librairie du monastère, qui était bien une des plus renommées de l'Europe; elle avait été enrichie par les comtes de Provence; par les rois de Naples et de Sicile, par plusieurs grands et relevés personnages, amateurs des sciences, d'un grand nombre de beaux volumes, des plus belles et exquises œuvres en toutes langues etc., et facultés qu'on pouvait désirer. Mais elle était alors sans ordre, une pièce ici, l'autre là, à raison des incursions auxquelles ce monastère avait été sujet durant les tumultes de guerre qui avaient duré si long-temps en Provence, entre les princes des Baux, Charles de Duras et Raymond de Turenne, qui prétendaient à la comté, comme vrais princes et légitimes possesseurs. (1)

Le supérieur du monastère, émerveillé du zèle et surtout de la science du nouveau religieux, le prit en grande amitié, et il passait avec lui la plus grande partie du temps que lui laissaient ses nombreuses occupations.

— Mon fils, lui disait-il souvent, si le bon Dieu vous fait la grâce de vivre long-temps, vous remettrez en lumière, les plus beaux faits de notre histoire de Provence.

— Je consacrerai à ce noble travail et mes jours et mes nuits.

— Dieu vous en récompensera, mon fils, et la postérité répétera votre nom avec respect et admiration; en attendant, mon fils, vivez tranquille et heureux.

— Heureux! répondit le jeune moine à voix basse.... il n'est pas de bonheur possible pour moi sur cette terre.

Et pour se consoler, il rentrait dans la salle où étaient entassés les manuscrits.

« Le moine des îles d'Or, dit César de Nostre-Dame fit si bien par ses journées, qu'en peu de temps, au moyen de son beau et solide jugement, il mit en ordre la librairie, séparant les volumes, selon les sciences et les diverses professions qu'ils traitaient, avec une exacte distinction des auteurs et des langues; il éprouva beaucoup de peine et de fatigue, parce que, selon le catalogue qu'un savant religieux du monastère de la noble famille de Hermentères de Provence, par le commandement d'Alphonse V, roi d'Aragon, il paraissait que plusieurs livres avaient été arrachés de ce grand corps de bibliothèque, et qu'on avait attaché à leurs siéges et chaînons, certains bouquins de marque et de nulle doctrine. Parmi ces livres, il en trouva un où était décrites toutes les nobles et illustres familles de Provence, d'Aragon, de France et d'Italie, avec leurs alliances et armoiries, chose très belle à voir: il y trouva aussi toutes les œuvres des poètes provençaux en rithme vulgaire, que le religieux Hermentères avait pareillement recueillies par ordre d'Alphonse II, qu'il transcrivit en beaux caractères, dont il envoya une copie à Louis II, comme un beau et riche présent. Ce qui engagea plusieurs barons et gentilshommes de Provence, à s'en procurer des extraits comme choses pleines de galanteries et de nobles raretés. Il s'en trouva même de si curieux, qu'ils

(1) Mémoire statistique et historique sur les îles de Lérins, par L'Huillier.

(1) César de Nostre-Dame, *Histoire de Provence*, p. 513.

Digitized by Google

les firent toutes exactement transcrire en lettres de forme, sur parchemins illuminés d'or et d'azur, ou sur papiers très fins et très polis. Les vies des poètes étaient en caractères rouges et en notes noires et communes. Le moine des îles d'Or eut beaucoup de peine à entendre leurs idiômes, parce que les poèmes étaient de diverses phrases et locutions: car les uns avaient écrit en leur pure langue mateanelle provençale; les autres qui n'y étaient pas si bien versés, parce qu'ils étaient de diverses nations, avaient écrit en langue espagnole, italienne, gasconne et française; ils avaient introduit dans leurs compositions poétiques, plusieurs mots de leur ramage, qui les rendaient si obscures et si inintelligibles, qu'à peine en pouvaient-ils tirer le sens. Néanmoins il en vint à bout, et les restaura tous en leur entier. Ainsi par lui tant de souverains troubadours et poètes, si long-temps oubliés furent retirés de la cendre de leurs sépulcres, pour être remis en lumière. (1)

V.

LA DAME AU VOILE BLANC.

Lorsque la nuit est pure et belle,
Quand la lune brille dans l'air,
On aperçoit une nacelle
Qui passe et vole sur la mer.
Mariniers, priez la Madone,
Que chacun se tienne à son rang,
Priez Dieu pour qu'il vous pardonne,
Voici la Dame au voile blanc.

Si le vent amène l'orage,
Si la tempête au loin mugit,
La Dame quitte le rivage
Et sous ses pas la mer rugit.
Mariniers, priez la Madone,
Que chacun se tienne à son banc,
Le flot se gonfle et tourbillonne,
Voici la Dame au voile blanc.

L'orage a déchiré les voiles
Et le vaisseau craque entr'ouvert!
Dans le ciel il n'est plus d'étoiles,
Chaque flot de débris est couvert.
Les mariniers prient la Madone,
La frayeur leur glace le sang,
Ils prient pour qu'il leur pardonne;
Ils voient la Dame au voile blanc.

(Vielle chanson provençale.)

Les religieux de l'abbaye de Saint-Honoré de Lérins avaient vu, plusieurs fois, une femme, couverte d'un voile blanc, parcourir leur île pendant la nuit; cette apparition nocturne, les avaient tellement effrayés qu'ils n'osaient plus sortir pour vaquer à leurs pieux exercices; le supérieur qui regardait leurs craintes comme ridicules et mal fondées les réprimandait sévèrement; mais la frayeur était plus forte que tous les bons conseils, et il n'était question que de la Dame au voile blanc.

Pendant qu'ils prenaient leur repas en commun, trois des plus vieux religieux du monastère entrèrent avec précipitation;

— Nous avons vu la Dame au voile blanc, dirent-ils au supérieur; ceci n'est pas un conte inventé à plaisirs; nous l'avons vue, elle nous a parlé.

— Que vous a-t-elle dit?

Les trois religieux gardèrent le silence; mais, pressés par le supérieur, ils répondirent;

— La Dame au voile blanc s'est écriée en nous voyant: Allez dire à Cibo de Gènes, que je suis ici, toutes les nuits pour le voir; s'il a un peu de courage il viendra à son tour, j'ai des choses très importantes à lui révéler.

Les moines restèrent muets d'étonnement, et Cibo, pour ne donner aucun soupçon, traita la chose de plaisanterie.

— Cette dame est probablement quelque noble chrétienne qui revient de l'autre monde, pour me raconter la merveilleuse histoire de ses amours avec un troubadour provençal; j'irai ce soir à mon petit ermitage des îles d'Hyères, et j'y resterai jusqu'à la nuit; si la Dame au voile blanc est fidèle au rendez-vous, j'aurai le plaisir de m'entretenir avec elle, si tel est son bon plaisir.

On parla beaucoup de cette aventure, et de la Dame au voile blanc; le supérieur voulut dissuader Cibo d'aller à son ermitage, mais il persista dans sa résolution, et il partit le lendemain à la neuvième heure. On était alors au mois de mai.

« Aux jours de printemps et d'automne, dit César de Nostre-Dame, le monge des îles d'Or, se retirait accompagné d'un religieux, son ami, en son ermitage des îles d'Hyères, pour ouïr les doux et plaisans murmures des ruisselets et des fontaines, les chants et les gazouillemens des oiseaux, qui, de mille diverses notes et fredonnemens, faisaient retentir les airs et voisins rivages; il contemplait la belle variété de leurs reluisans plumages, et mille petits animaux tous différens à ceux des autres mers, qu'il se plaisait de contrefaire avec un art et une merveilleuse délicatesse au naturel. Il en fit un excellent recueil, qu'on trouva après sa mort parmi ses livres, avec les dessins et les portraits des passages, routes et détours des îles d'Hyeres; les villages qu'on y voit situés, les plantes, leurs fleurs et leurs graines, joint à tout cela, la bleuâtre et pourprée perspective des montagnes éloignées et confondues avec les airs et les eaux. Les campagnes et les prairies jaunes-vertes de ces champs délicieux, arrosées de belles et limpides sources, et de fontaines pérennelles; le tout si bien imité, que les yeux les plus clairvoyans y pouvaient aisément être déçus; les divers animaux qui là se trouvaient imités en leurs vifs et naturels manteaux, d'une part, les poissons étranges, de l'autre, en leurs écailles azurées et brillantes, avec les vaisseaux qui, à pleines voiles, se voyaient journellement traverser ces plages, les uns près, les autres loin, les autres tellement éloignés qu'on les perdait de vue, et ne paraissaient qu'un point blanc, si bien qu'on eut jugé que c'était plutôt la même chose, qu'une peinture ou une représentation coloriée. »

(1) Histoire de Provence.

Digitized by Google

Aussi le moine allait toujours avec un nouveau plaisir à son poétique ermitage des îles d'Hyères; mais cette fois, il partit avec une sorte de crainte. Le souvenir d'Augusta vivait toujours dans son cœur, et il se dit en entrant dans son bosquet chéri :

— O mon Dieu! si c'était elle! si cette Dame au voile blanc dont on parlait hier au monastère! insensé que je suis! la fille unique des Cinarelli est morte depuis si long-temps!

Pour se distraire de ces tristes pensées, il pria le religieux, son ami et son compagnon fidèle, de préparer ses couleurs pendant qu'il irait choisir un endroit de l'île pour y prendre un nouveau point de vue; les deux moines passèrent gaiement la journée à dessiner et à prier. La soirée fut très belle, Cibo sortit, contre son habitude, pour dessiner les îles d'Hyères vues par un clair de lune. Son ami le suivit, et lorsque l'astre des nuits parut au-dessus de l'horizon, les îles présentèrent l'aspect le plus pittoresque, le plus poétique, le plus gracieux. Tout-à-coup, un oiseau blanc se posa sur le sable et poussa des cris plaintifs :

— Voyez-vous cet oiseau, dit Cibo à son ami?..

— Oui, mon frère, répondit le religieux, en se signant à plusieurs reprises, et je crois que c'est la Dame au voile blanc!

— Peureux!

— Je vous avouerai, mon frère, que je voudrais être, en ce moment, dans mon lit et sous l'abri tutélaire de notre belle abbaye de Lérins.

— Tu as donc peur de la Dame au voile blanc?

— Oui, mon frère, dit le religieux, qui se signait toutes les fois que l'oiseau nocturne faisait entendre un cri plaintif.

— Je commence à croire que la Dame ne viendra pas nous voir; sans doute, elle voyage loin d'ici.

— Ne riez pas, mon frère.

Au même instant, une voix sonore et harmonieuse, comme une harpe de séraphin, domina le murmure continuel des flots de la mer.

— Entendez-vous, mon frère?

— Oui, répondit Cibo, quelle belle voix!

— La voix d'un ange.

— Ou plutôt de quelque marinier, dont la barque, poussée par la brise du soir, glisse légèrement sur la surface des flots.

— Je vois un point blanc qui s'approche! Seigneur, ayez pitié de moi! c'est elle! c'est la Dame au voile blanc.

En effet, la nacelle n'était plus qu'à cent pas du rivage; Cibo la distingua parfaitement, à la mystérieuse clarté de la lune, et entendit ce refrain :

Mariniers, priez la Madone,
Que chacun se tienne à son rang!
Priez Dieu pour qu'il vous pardonne;
Voici la Dame au voile blanc!

— La voyez-vous, maintenant, s'écria le religieux qui, prosterné à deux genoux, n'osait lever les yeux, dans la crainte de se trouver face à face avec le fantôme.

— Silence, mon frère; n'ayez pas peur! la Dame au voile blanc n'est pas venue ici pour vous effrayer, c'est pour me voir.

La barque s'arrêta sur le sable, deux mariniers vêtus de robes noires en sortirent, et la Dame après eux :

— Cibo, dit-elle au moine des îles d'Or, tu es fidèle au rendez-vous; c'est bien à toi; je t'en remercie. Veux-tu me prouver que tu as quelque confiance en moi?

— Je le veux.

— As-tu du courage?

— Je le crois.

— Eh bien! moine des îles d'Or, viens avec moi faire une promenade nocturne; les flots sommeillent mollement, balancés par la brise, la nuit est belle comme sous le ciel d'Italie : viens.

— Je te suis.

— Merci; vous, mariniers, reprenez vos rames.

Cibo suivit la Dame au voile blanc et laissa son compagnon sur le rivage à demi-mort de frayeur; au point du jour la barque mystérieuse le déposa sur la plage, et le religieux qui ne croyait plus revoir son ami, entendit la Dame au voile blanc lui faire ses adieux en ces termes :

— Moine des îles d'Or, je suis contente de toi; nous nous reverrons à Arles, lorsque tu viendras offrir à la reine Yolande le beau livre de prières que tu as enluminé pour elle : alors tu connaîtras ma position dans le monde.

Les mariniers se courbèrent sur leurs rames, et la barque disparut au milieu des brouillards du matin. Cibo retrouva son ami à la même place :

— Vous m'avez attendu, mon frère?

— Et je désespérais de vous revoir.

— Quelle folie!

— Me raconterez-vous les incidens de votre voyage nocturne?

— Non, mon frère, c'est un secret que je ne puis révéler à personne.

— La Dame au voile blanc est-elle un démon, mon frère?

— Non, c'est la plus aimable dame de la cour du comte de Provence. Mon frère, cessez de m'interroger; il ne m'est pas permis de vous répondre.

— Vous êtes sain et sauf?

— J'ai passé une nuit délicieuse.

— Dieu soit loué : Quand reviendrons-nous à l'abbaye de Lérins?

— Aujourd'hui même; la reine Yolande m'appelle à Arles, où je dois lui offrir un livre de prières.

VI.

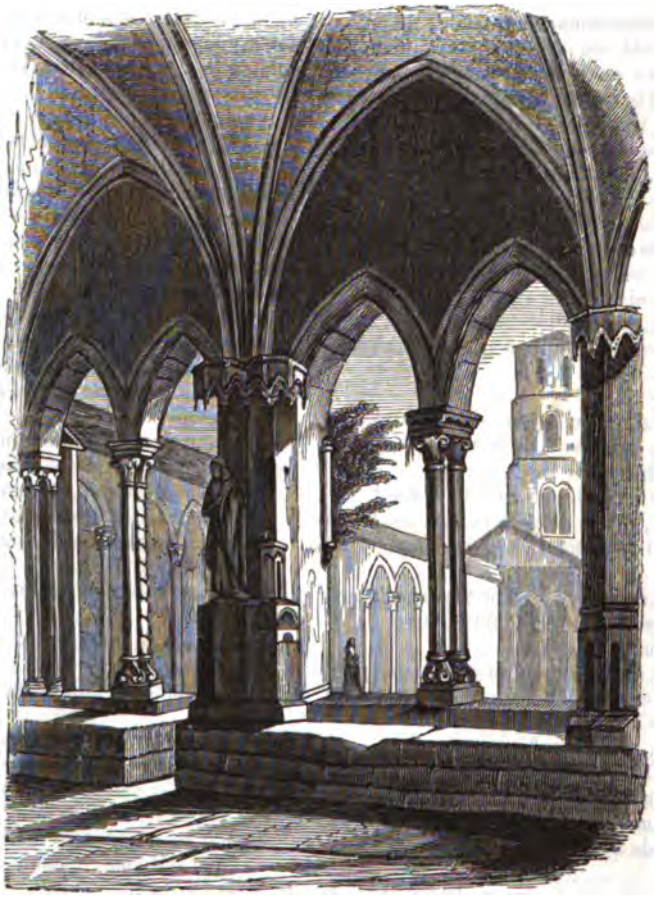
LES HEURES DE LA REINE YOLANDE.

Fillas ploras, é vos maires fecondas.
Car lou soulel de vostre honnour perdut,
Davant son cours natural s'es rendut
En l'ombra, é fin de las donnas facondas.

(Epitaphe de Porcelette, maîtresse du troubadour Bertrand, de Marseille.)

La reine Yolande, mère du roi Réné, instruite de la rare habileté du moine des îles d'Or, le pria d'écrire

Digitized by Google



Cloître de Saint-Trophime, à Arles.

pour elle, un livre de prières. Cibo se mit à l'œuvre, et travailla pendant deux ans. Il fit des heures de Notre-Dame, écrites de sa divine main, enrichies de toutes les plus rares diversités qu'il avait trouvées en son recueil, en or de Venise, azur d'acre et d'outremer, laque d'Inde et de Florence, et autres précieuses, vives et perçantes couleurs, fort richement et proprement reliées. (1)

Ce bel ouvrage, chef-d'œuvre de calligraphie, fut porté en pompe, par l'abbé de Saint-Honoré-de Lérins, à Arles, où le comte et la comtesse de Provence tenaient alors leur cour. Yolande fit un grand accueil au moine des îles d'Or, et Louis II, son époux, dit à l'abbé de Lérins :

— Seigneur abbé, je veux que ce beau livre soit offert à notre très-noble dame Yolande dans la cathédrale d'Arles, en présence de toute la noblesse de Provence ; aujourd'hui, je donnerai mes ordres pour cette cérémonie.

Le lendemain, nobles dames, gentilshommes et troubadours se trouvèrent réunis dans le cloître de Saint-Trophime, où on avait élevé un trône pour

(1) Histoire des Troubadours.

Digitized by Google

Louis II et Yolande. Après la messe, qui fut célébrée par l'archevêque, un héraut d'armes appela trois fois le moine des îles d'Or qui, un genou en terre, offrit à la comtesse son magnifique livre de prières.

— Moine des îles d'Or, dit Yolande, pour vous témoigner combien votre présent m'est cher et agréable, je vous retiens à ma cour.

L'assemblée fit entendre des acclamations, et Cibo eut beaucoup de peine à se soustraire à l'enthousiasme de ses admirateurs.

Pendant qu'il traversait la foule, une dame lui dit à voix basse :

— Cibo, je vous attends à l'hôtel de la reine Yolande.

— Je m'y rendrai, répondit le moine des îles d'Or.

Trois heures s'étaient écoulées depuis la cérémonie, on banquetait à la table du comte de Provence; quelques troubadours, accompagnés de leurs ménestrels, récitaient les merveilleuses histoires des anciens chevaliers. La belle génoise sortit de la salle du festin, sans être aperçue et dit à un jeune page.

— Ivain, cours au palais de l'archevêque, et dis au moine des îles d'Or que je l'attends.

Le page s'empressa d'obéir à sa noble maîtresse, et une demi-heure après il introduisit le moine dans un oratoire richement décoré. La belle génoise fit signe à Ivain de se retirer et de fermer la porte. Elle s'assit sur un fauteuil recouvert de velours aux armes de Provence.

— Cibo, dit-elle au moine, prenez place à côté de moi sur cette escabelle.

Le moine obéit sans mot dire, et, pendant quelques instans, le silence le plus profond régna dans l'oratoire.

— Je vous ai fait appeler, dit enfin la belle génoise, et j'ai voulu vous voir.

— Que désirez-vous, noble dame?

— Vous ne me reconnaissez pas, seigneur Cibo: pourtant vous ne devez pas avoir oublié la malheureuse Augusta Cinarelli.

— Chaque jour, j'ai prié pour elle.

— Et vos prières ont été exaucées; car, depuis notre séparation à Marseille, le ciel m'a comblée de ses bénédictions: avouez Cibo, que votre conduite, en cette circonstance, fut très blamable et même déloyale... abandonner une jeune femme qui avait quitté patrie, famille, pour vous suivre sur cette terre de Provence, c'était très peu chevaleresque.

— Dieu le voulait ainsi.

— Je le crois aussi, je vous pardonne; vous ne me demandez pas comment je me suis sauvée lorsque vous m'avez fuie avec tant de cruauté.

— Je n'ose pas, noble dame, répondit Cibo.

— Je vais vous le dire. Lorsque j'eus perdu l'espoir de vous revoir, et surtout de toucher votre cœur, je partis pour Gênes sur le même vaisseau qui m'avait portée en Provence. Nous fîmes naufrage comme à notre premier voyage, et j'étais sur le point de périr dans les flots, lorsqu'un jeune provençal eut le courage de m'arracher à une mort certaine. Arrivée à Gênes, je présentai mon libérateur à mes parens qui lui firent bon accueil; dans peu de temps la reconnaissance se changea en amour, et Gérard de Porcelet demanda et obtint ma main. Depuis j'ai perdu successivement mon père, ma mère, et mes autres parens. J'ai proposé à Porcelet de quitter Gênes et de venir habiter la Provence; il y a consenti, et le comte Louis II lui a confié le commandement d'une partie de ses troupes. Je vis heureuse, fêtée, honorée; vous voyez maintenant, Cibo, que le ciel a exaucé vos prières. J'oubliais de vous dire que, désirant vous voir dans votre jolie retraite des îles d'Hyères, j'ai eu recours au subterfuge, vous vous souvenez de la Dame au voile blanc et de notre voyage nocturne?

— Oui, noble dame, répondit le moine qui ne savait quelle contenance prendre, tant il était confus et humilié.

— Soyez sans crainte, mon père, lui dit la noble dame, je sais que je vous dois respect et protection, le passé est oublié, je vous pardonne, Cibo; d'ailleurs un abîme immense nous sépare à jamais. La comtesse m'a dit qu'elle désire vous retenir à sa cour; nous nous verrons souvent, et vous m'instruirez aux célestes secrets de la poésie provençale que vous connaissez parfaitement.

La reine Yolande entra tout-à-coup, elle cherchait le moine des îles d'Or; aussitôt qu'elle l'aperçut.

— Mon père, lui dit-elle, vous ne reviendrez pas encore à l'abbaye de Lérins, vous resterez ici avec nous.

— Qu'il soit fait selon votre bon plaisir, répondit le moine.

— Dame de Porcelet, ajouta la reine Yolande, la Cour d'Amour nous attend pour juger une cause importante.

— Je vous suis, répondit Augusta Cinarelli, qui ne put comprimer un profond soupir, en regardant le moine qui sortait à pas lent, la tête baissée comme un homme plongé dans une grande douleur.

— Il m'aime encore! dit-elle à voix basse. . . .

. . . . . .

Comblé d'honneurs par le comte et la comtesse, le moine des îles d'Or vécut trois ans à la cour de Provence; il termina certains traités d'Amours en langue provençale, qu'il dédia à la comtesse d'Avelin Elix de Baulx. Il décéda l'an de grâce 1408; le jour de ses funérailles, la reine Yolande accoucha de René qui devait plus tard faire asseoir avec lui la Poésie sur le trône, et ajouter à sa couronne ducale, l'immortelle guirlande des beaux-arts.

J. M. Cayla.

Digitized by Google

LES COMTES DE FOIX.

FRAGMENT DE CHRONIQUES LANGUEDOCIENNES.

Par un beau jour du mois de septembre dernier, je parcourais dans les Pyrénées la vallée qu'arrose l'Ariége. Javais vu le soleil au moment de se lever derrière les collines qui bordent les riches campagnes, au milieu desquelles est située la ville de Pamiers, dorer de ses feux naissans les cimes de la montagne qui protégea long-temps de ses ombres hospitalières l'antique abbaye de Saint-Antonin de Frédelas. Dans un lointain immense, j'apercevais les sommets blanchis des monts de Pyréne qui cachaient leur tête dans la région des orages. A mes pieds l'Ariége roulait ses eaux pures, tranquilles et claires comme un cristal. Les charmes d'une douce rêverie, rarement interrompue, venaient se mêler aux charmes de cette journée délicieuse. J'admirais dans cette pitoresque vallée de l'Ariége les variétés infinies d'une riche culture, et surtout ce mélange de bois, de prairies et de vignes, dont les premiers rayons du jour m'avaient montré toute la magnificence. Des deux côtés de la route je voyais grandir et s'élever ces montagnes, avec leurs aspects divers, tantôt boisées, tantôt couvertes d'énormes roches, qui étaient comme suspendues sur des abîmes. Après quelques heures employées à contempler ces scènes d'une nature tour à tour imposante ou gracieuse, la voix du conducteur m'annonça le voisinage de la ville de Foix; ses trois fameuses tours se présentèrent à ma vue. Je mesurai de l'œil la masse de cette roche inaccessible de trois côtés, comme l'Acropolis d'Athènes, et sur laquelle sont assises les trois forteresses féodales. C'est donc ici, me disais-je, dans les chemins tracés dans les gorges des montagnes, que chevauchaient jadis ces chevaliers si renommés, ces preux des anciens jours, dont l'univers à célébré la vaillance et la courtoisie! Ces comtes de Foix, dont l'histoire se trouve mêlée à l'histoire des personnages les plus héroïques! Si je remonte le cours des siècles, je les vois en Espagne combattre à côté du Cid, et en Palestine disputant le prix de la vaillance à Tancrède et à Godefroi de Bouillon; en Italie, Gaston de Foix, digne émule de Bayard, meurt au sein de la victoire, et les derniers regards de ce héros de vingt-trois ans voient fuir dans les champs de Ravenne les ennemis de la France! Plein d'émotion à la vue du berceau de ces illustres chevaliers, je résolus d'interrompre mon voyage, et de passer le reste de la journée à Foix, afin d'aller chercher dans l'église de Saint-Volusien quelque vieille épitaphe, qui put m'indiquer le tombeau de ces hauts et puissans seigneurs, qui montèrent jadis sur le trône de Navarre, et qui mêlèrent leur sang au sang des rois de France, de Castille et d'Aragon.

Lorsque j'entrai dans l'église de Saint-Volusien, qui d'abord sous l'invocation de Saint-Nazaire, fut reconstruite par Roger II, comte de Foix, en 1111, pour recevoir les reliques du saint dont elle porte aujourd'hui le nom; lorsque j'entrai dans l'église, je vis un assez grand nombre d'ouvriers et de pauvres femmes agenouillées sur les pierres sépulcrales qui forment le pavé de la nef. J'errai quelque temps autour de ces chrétiens prosternés sur des tombeaux, sans qu'ils fussent un seul instant distraits de leur profond recueillement. Plus heureux que moi, ils avaient trouvé celui qu'ils cherchaient, et ils étaient loin de soupçonner que ma vaine curiosité n'était occupée qu'à découvrir la place où étaient renfermées des cendres éteintes depuis 600 ans!

En sortant de l'église, je m'engageai dans les rues étroites et tortueuses, qui serpentent comme un dédale autour du rocher de Foix. Parvenu au pied de l'énorme roche, les trois tours qui en occupent les sommités me parurent trois géans placés sur ces hauteurs pour défendre l'entrée des montagnes. A leurs pieds, je remarquai les restes de vieilles murailles à moitié couvertes par le lierre, et qui, offrant l'aspect de ruines tombantes, semblent annoncer qu'une forteresse plus ancienne que les tours aujourd'hui existantes avaient dû s'élever, dans des temps reculés, sur l'inaccessible rocher. Je suivis le sentier étroit et sinueux qui conduit aux tours. En approchant, j'aperçus un corps de garde, des sentinelles, un concierge; car les tours servent de prison, et depuis une quinzaine d'années deux de ces tours ont été enfermées dans de nouvelles constructions destinées également à servir de prison; de manière que la moitié de ces deux tours est cachée par les nouveaux bâtimens, et l'œil n'aperçoit que la partie supérieure.

Digitized by Google

Quel est donc le barbare, m'écriai-je, qui a dérobé à nos regards une partie de ces monumens! Une inscription reconnaissante, gravée sur la porte, m'apprit que les nouvelles prisons avaient été construites sous le ministère de M. Corbière, et sous l'administration de M. de Mortarieu, ancien préfet de l'Ariége. Dans un pays, me disais-je, où le gouvernement crée des commissions pour la conservation des monumens antiques, il existe donc des administrateurs qui emploient leur autorité à nous priver à jamais de la vue de ces monumens, que l'ami des arts va chercher si loin avec tant de dépenses et de fatigues! Cette pittoresque architecture du moyen âge, qui se mariait si bien avec les vieilles forêts de la Gaule, avec les rochers de nos montagnes, avec notre ciel souvent grisâtre et nébuleux, est donc sans attraits pour vous? A l'aspect de ces tours gothiques et de leurs vieux créneaux; vous n'avez donc jamais rêvé aux souvenirs de la vieille France! Pour moi, ces tours, ces créneaux, me disaient: ici, nous avons vu de retour de son expédition d'outre mer, le fils (1) de Saint-Louis, plantant sa bannière au pied de ce rocher; contempler avec étonnement nos têtes menaçantes: plus redoutables pour lui que les tours que sa valeur escalada aux yeux des Maures consternés, sur les débris de l'antique Carthage!

Les trois tours construites en pierres de grés, dans la direction du nord au midi, et à peu de distance l'une de l'autre, présentent une masse qu'on ne peut apprécier, du moins quant à la troisième, qui est entièrement à découvert, que lorsqu'on est parvenu à leurs pieds. Deux sont carrées, celle du nord et celle du centre. La troisième, celle du midi, est ronde. Leur construction ne paraît pas appartenir à la même époque. Celle qui est placée au nord doit remonter aux temps les plus reculés de la monarchie; elle est, dit-on, du VII^e^ siècle. La ronde, semble appartenir à ces temps d'orages et de calamités publiques, où Simon de Montfort portait la dévastation dans le Languedoc et dans le comté de Foix; elle présente une masse vraiment imposante.

Sous les voûtes de ces tours redoutables, et dans la profondeur des cachots, gémissent ces êtres que la société rejete de son sein, et qui consument les derniers instans de leur existence dans l'attente d'une flétrissure publique et d'une mort infâmante. Ils ne reçoivent une faible lumière qu'à travers de tribles barreaux de fer et par les étroites meurtrières pratiquées dans l'épaisseur des murs. Terrible Dante, toi dont la muse se plaisait à retracer par d'effroyables peintures, les cris de désespoir que poussent les réprouvés au milieu des tourmens de l'enfer, viens décrire l'agonie de ces malheureux, qui, placés entre le châtiment de la justice des hommes et les menaces d'un Dieu vengeur, comptent des siècles par instant! Sous ces voûtes funèbres, j'ai cru lire ces mots que ta voix fit retentir aux oreilles des grands coupables de la terre, et que Satan grava sur la porte des enfers: *Ici plus d'espérance!*

Ici plus d'espérance! Le gouffre où s'entassent les crimes semblaient répéter ces mots affreux! Et pendant que l'inexorable geôlier faisait crier les verroux, et tourner sur leurs gonds les portes d'airain, l'astre bienfaisant qui console les malheureux consumés d'ennuis et de douleurs, continuant sa course, éclairait le riant paysage, dont les aspects divers pouvaient être aperçus par les infortunés prisonniers. Ce paysage, d'autant plus gracieux, qu'il est comme enveloppé par un cercle de montagnes, entoure de toutes parts l'effroyable rocher, et il doit sans doute ajouter au supplice des condamnés, par les images de bonheur, et les tableaux de la vie champêtre qu'il présente à leurs regards.

Je quittai ce séjour de douleurs et de larmes, pour remonter la vallée de l'Ariége, qui conduit jusque sur les frontières d'Espagne. Pour me distraire des sinistres pensées qui m'avaient poursuivi sur le rocher de Foix, je m'efforçai de ramener mes souvenirs vers ces temps d'illusions poétiques et d'aventures chevaleresques, qui se rattachent à l'histoire des princes qui régnèrent jadis sur ces contrées. Eh! pourquoi dans nos jours de discordes civiles, où la triste politique vient répandre sur notre existence l'ennui de ses discussions haineuses, pourquoi fuyant de fatales controverses, ne reviendrions-nous pas, par la pensée, vers ces temps où des mœurs naïves, des croyances vives et sincères, des aventures merveilleuses, des exploits inouïs, donnent à cette partie de nos annales un caractère tout particulier! Quel est celui de nous, qui, dans les rêves de son imagination, n'ait quelquefois assisté à ces brillantes joûtes, à ces tournois, à toutes ces pompes féodales, où l'adresse, la force, le courage se déployaient sous les yeux d'un peuple enthousiaste, et où le vainqueur venait recevoir des mains de la beauté le prix de la valeur? Oh! je sais bien que dans les accès de leur verve libérale, des esprits chagrins et jaloux, qui voient des oppresseurs de l'humanité dans tous les possesseurs de châteaux, et qui ont juré une haine irréconciliable aux barons, aux chevaliers et aux châtelaines, ne voudront voir que le triomphe du privilége, et les conquêtes de l'aristocratie dans ces fêtes du moyen âge, où les comtes de Foix parurent avec tant d'éclat. Hommes du XIX^e^ siècle, hommes injustes, ou prévenus, qui croyez être les seuls champions de la liberté, et qui seuls croyez être animés de cette énergie morale qui brise les forces de la tyrannie, remontez avec moi vers ces siècles, objets de vos dédains! Entendez-vous le lugubre beffroi, qui appelle aux armes les communiers? D'où est parti ce signal de ralliement? qui annonce que la résistance à l'oppression va commencer? c'est du presbytère; c'est sous la croix du Rédempteur du monde que les sermens ont été prononcés. Les voyez-vous ces hommes enrégimentés sous les bannières de leurs saints, et qui conquirent nos premières libertés? Ce sont ces *vilains* des XI^e^ et XII^e^ siècles; ils se firent octroyer, les armes à la main, ces chartes, ces franchises, ces immunités communales, dont vos ancêtres étaient si fiers.

C'est à cette époque même de régénération sociale, si bien caractérisée de nos jours par quelques bons esprits, c'est au temps des Croisades, au temps de l'affranchissement des communes, que nous voyons s'élever sur le rocher de Foix cette illustre race, si féconde en nobles princes et en vaillans chevaliers.

(1) Philippe III, dit le Hardi, fit en 1272 le siége du château de Foix, où s'était enfermé Roger-Bernard III, neuvième comte de Foix.

Digitized by Google

Branche des comtes de Carcassonne, qui, depuis le IX^e^ siècle dominait sur cette partie de l'ancienne province du Languedoc, qui s'étendait depuis l'Aude jusqu'aux Pyrénées, la maison de Foix, commença dans les premières années du XI^e^ siècle, dans la personne de Bernard, fils de Roger 1^er^, comte de Carcassonne.

Le comte Roger, qui avait passé la première moitié de sa vie sous les règnes des derniers Karlovingiens, et qui, dans la seconde moitié de sa carrière, fut témoin de la révolution qui éleva la maison de Hugues-Capet sur le trône, prolongea sa vie jusques en 1011. Il vécut quinze ans sous le règne du bon roi Robert. Comme l'amant de Berthe, Roger eut un caractère extrêmement pacifique. Il bâtit des églises, enrichit des monastères, se livra à son goût pour les pèlerinages, fort en vogue dans ce siècle, et qui donnèrent naissance aux Croisades. Le voyageur qui a visité les rives de l'Aude, a sans doute arrêté les regards sur ce mont escarpé, qui présente d'immenses débris d'architecture romaine et gothique, et au milieu desquels s'élève la vieille cité de Carcassonne. Dans cette double enceinte de murailles, où l'on distingue encore onze tours romaines, on croit apercevoir les restes d'un ancien tribunal, où le préteur rendait les arrêts, et qui devint dans la suite le siége de la justice seigneuriale des comtes de Carcassonne. C'est au milieu de ces vieilles tours qu'était situé le château de ces puissans seigneurs. C'est de là que Roger partit souvent pour ces lointains pèlerinages dont Rome ou Saint-Jacques de Compostelle étaient le but. Cependant Roger eut des guerres à soutenir. Les terres soumises à sa domination s'étendaient au midi jusque sur la ligne divisoire qui forme aujourd'hui la frontière d'Espagne, dans les départemens de l'Ariége et des Pyrénées-Orientales. Au-delà des montagnes, dominait Oliba Cabreta, petit fils de Wifred, comte de Barcelonne. Il possédait sur le versant méridional des Pyrénées les comtés de Bésalu, de Berga et de Cerdagne, et sur le versant septentrional ceux de Fenouillèdes, de Conflans et de Valespir, situés dans l'étendue de l'ancienne province de Roussillon. Les deux puissans rivaux s'avancèrent l'un contre l'autre à la tête de leurs combattans. Le choc fut terrible, et la victoire long-temps incertaine. Mais enfin le comte de Carcassonnne vit fuir les ennemis devant lui, et dans l'excès de sa reconnaisssance, il crut apercevoir saint Hilaire marcher à la tête de ses troupes, et combattre en sa faveur. Le brave et pieux Roger s'empressa de porter ses offrandes à l'église de Saint-Hilaire, près de laquelle s'éleva le monastère bâti en l'honneur de ce saint évêque de Carcassonne, non loin du Leucus, aujourd'hui le Lauquet, ruisseau qui arrose une petite vallée. Roger, de concert avec sa femme Adalaïs, et leurs fils Raymond et Bernard, donna à l'abbaye de Saint-Hilaire de riches alleux, situés dans le Carcassez. Le belliqueux Oliba, dégoûté du monde, prenait dans le même temps la résolution de finir ses jours dans les pratiques de la pénitence chrétienne; il traversa les Alpes, et alla prendre l'habit religieux dans le monastère de Mont-Cassin, en Italie.

Roger, délivré d'un dangereux ennemi, vécut de longs jours. Parvenu à une extrême vieillesse, il fit le partage de ses domaines entre ses enfans. Son fils aîné Raymond, eut le comté de Carcassonne, avec une grande partie du Rasez, le pays de Queille, le château de Saissac avec sa châtellenie, le Minervais; Bernard eut le Couserans, le Comminges, le pays de Foix. On voit, d'après ce partage, que les domaines du premier se composaient de la plus grande partie du territoire qui forme aujourd'hui le département de l'Aude. Ceux du second, comprenaient la plus grande partie de celui de l'Ariége, et une portion de celui de la Haute-Garone. Roger eut un troisième fils, Pierre, qui, destiné à l'état ecclésiastique, fut évêque de Girone. Ce dernier eut dans son lot toutes les abbayes situées dans les domaines de ses deux frères. Enfin, Roger eut une fille nommée Ermesinde, mariée à Raymond, comte de Barcelonne, et d'où sortirent les rois d'Aragon.

Bernard, premier comte de Foix, étendit considérablement son domaine par son mariage avec Garsinde, fille du comte de Bigorre, qui lui apporta ce comté en dot. De ce mariage naquirent trois fils et deux filles: l'aîné de ses fils, Bernard eut le Bigorre, qu'il transmit à ses descendans. Le second, Roger, eut le comté de Foix; le troisième, nommé Pierre, fut comte de Couserans. Quant aux deux filles, Garsinde et Stéphanie, la première épousa Ramire, roi d'Aragon, et la seconde Garcias, roi de Navarre.

Ainsi la posterité des comtes de Carcassonne, régna sur la plus grande partie du territoire situé sur les deux versans des Pyrenées.

La branche des comtes de Carcassonne, qui forma la maison de Foix, posséda tout le pays situé sur les deux rives de l'Ariége, depuis le confluent du Lers dans cette rivière, a l'endroit où l'on voit les ruines de l'ancienne abbaye de Bolbonne, jusqu'à la frontière d'Espagne, vers Puycerda. Le pays de Foix, était divisé en haut et bas comté: le Pas de La Barre, à demi-lieue au-dessous de la ville de Foix, en formait la ligne divisoire. Dans le haut comté, étaient les villes de Foix, de Tarascon, d'Ax, le château de Castelpenent et celui de Lordat, dont le voyageur aperçoit encore quelques restes de murailles, qui sont comme suspendues aux crêtes des rochers qui dominent la vallée de l'Ariége. Dans le bas comté, composé du riche territoire qui s'étend aux pieds des Pyrénées, étaient situées les villes de Pamiers, de Saverdun, de Mirepoix de Lézat, de Mas-d'Azil, de Mazères, dont le château fut long temps le séjour de prédilection des comtes de Foix.

Tel fut le domaine que Bernard, premier comte de Foix, laissa en mourant à Roger, premier du nom, qui succéda à son père en 1036. L'histoire de ce prince se lie à l'histoire de la lutte héroïque que les chrétiens soutinrent pendant huit cents ans contre les musulmans. Le VII^e^ siècle avait vu naître, croître et se développer cette puissance de l'Islamisme, qui, sortie des déserts de l'Arabie, parcourut, à pas de géans, l'Asie et l'Afrique, et domina depuis la mer Caspienne jusqu'à Maroc. Après avoir poussé leurs conquêtes depuis la Syrie et l'Egypte, jusqu'aux rivages africains baignés par l'Océan, les Arabes passèrent en Espagne dans les premières années du VIII^e^ siècle. Les Visigoths régnaient depuis trois cents ans sur ces belles contrées, lorsque les enfans du désert vinrent leur en disputer la possession. Une seule bataille, celle de Xérès de la Frontera, suffit pour leur en assurer la conquête. Ainsi

Digitized by Google

des peuples venus des deux extrémités de la terre se rencontrèrent dans les champs de la délicieuse Bétique. Mais, amollis par un long séjour dans l'Andalousie, les Visigoths ne purent résister aux efforts impétueux des hordes africaines; en quatorze mois, toute l'Espagne fut soumise à l'empire des Kalifes, qui résidaient alors à Damas, en Syrie. Une seule portion de la péninsule espagnole, la partie la plus voisine des Asturies, fut préservée de la conquête; elle forma le royaumes d'Oviédo. Pélage, de la nation des Goths, défendit au sein des montagnes, l'indépendance du territoire et la religion du Christ; et de ces mêmes montagnes sortirent, après lui, ces guerriers de l'Espagne chrétienne, qui, dans une lutte de huit cents ans, reprirent sur les Arabes le territoire envahi par les sectateurs de Mahomet.

Vers le milieu du VIII^e^ siècle, pendant que les Maures étendaient leur conquêtes dans la péninsule espagnole, et que les Karlovingiens montaient sur le trône des Gaules, une révolution renversait en Asie les Kalifes de la dynastie des Ommiades, qui régnaient à Damas, Aboul-Abbas, commencait la dynastie des Kalifes abassides, qui fixèrent leur séjour à Bagdad, non loin des ruines de l'ancienne Babylone. Mais un rejeton de la famille proscrite des Ommiades, Abdérame I^er^, se sauva en Afrique, et alla établir en Espagne le kalifat de Cordoue, qui brilla d'un grand éclat pendant les IX^e^ et X^e^ siècles, fit fleurir les lettres, les arts, l'agriculture, et couvrit le territoire espagnol de ces nombreux monumens d'architecture mauresque, dont les ruines se mêlent aux ruines de l'architecture romaine et gothique. Mais les Arabes étaient sur le déclin de leur puissance, lorsque les comtes de Foix établissaient leur domination aux pieds des Pyrénées. Le kalifat de Cordoue se démembrait par l'effet des guerres intestines des Maures, et de ses débris se formaient les royaumes musulmans de Tolède, de Valence, de Murcie, de Sarragosse, de Lisbonne. A cette même époque prenait naissance dans les murs de Burgos, Rodrigue Dias de Bivar, si célèbre depuis sous le nom du Cid, et dont l'épée devait être un jour la terreur de l'Islamisme. La Castille formait déjà un royaume, dont les forces réunies à celles des royaumes de Navarre et de Léon, avaient souvent arraché la victoire aux vieux soldats d'Almanzor; mais le comté de Barcelonne, formé d'une partie de la Catalogne, et dont les princes étaient unis par les liens du sang à la maison de Foix, se voyaient souvent exposés aux invasions des Maures qui régnaient à Sarragosse, et qui possédaient encore le Portugal, l'Andalousie, Murcie, Valence, Grenade et la nouvelle Castille.

Sentinelles avancées pour sonner l'alarme au sein de la chrétienté, les comtes de Foix, du haut des Pyrénées, dont ils étaient en quelque sorte les gardiens, appelaient aux armes, et guidaient aux combats la jeunesse valeureuse du midi de la France. Les brillans Aquitains et les ardens Provençaux venaient en foule se ranger sous leurs bannières, pour aller guerroyer les Sarrasins dans les champs de la Castille et de l'Aragon. Mille traits de vaillance, qui nous paraissent aujourd'hui presque fabuleux dans les récits des chroniqueurs et des romanciers, étaient cependant des actions ordinaires pour les preux de ces temps chevaleresques. Il n'est pas de châteaux sur le sol de l'héroïque Espagne qui n'aient été vingt fois escaladés par des paladins qui avaient juré de faire *promesses et grands faits d'armes*, pour plaire à la belle comtesse de Foix.

Il y avait déjà quatre cents ans que la lutte existante entre les chrétiens et les maures, se prolongeait sur le territoire espagnol, lorsque les différentes nations chrétiennes, humiliées de voir les musulmans occuper encore de riches provinces en Europe, s'élancèrent avec une ardeur incroyable sur les vastes régions de l'Asie; les Croisades commencèrent. Dans cette grande lutte de deux religions rivales, qui se disputaient l'empire du monde, les comtes de Foix ne furent pas les derniers à ressentir l'ardeur guerrière qui enflammait les peuples de l'Occident. Roger II, fils de Pierre-Bernard, comte de Couserans, et neveu de Roger I^er^, comte de Foix, avait succédé à son oncle depuis l'année 1068. Il avait fait ses premières armes en Espagne contre les Maures, et s'était trouvé au siége de Tolède, le plus grand événement militaire du XI^e^ siècle, lorsque les prédications d'un pauvre hermite eurent du retentissement jusque dans les sauvages vallées de l'Ariége. Les voyageurs et les pèlerins qui traversaient les Pyrénées, et qui étaient accueillis dans le château de Foix, racontaient les prodiges opérés par le prédicateur de la croisade. Plusieurs avaient vu l'ermite Pierre, parcourant les compagnes, monté sur une mule, et faisant retentir les villes et les bourgs de ses cris et de ses gémissemens. Ses yeux caves, sa maigreur, suite de ses abstinences et de ses fatigues, sa longue barbe, la profonde tristesse empreinte sur ses traits, la réputation de sainteté qu'il s'était acquise dans la solitude avant d'aller en pèlerinage, faisaient de Pierre un objet de vénération; on accourait pour le voir et pour l'entendre; on jurait de le suivre, et d'aller avec lui affranchir le tombeau de Jésus-Christ.

Bientôt on apprend que le pape Urbain II avait passé les Alpes, puis était arrivé à Valence sur le Rhône, et puis se proposait d'assembler un concile à Clermont en Auvergne, pour y faire délibérer sur le projet d'une croisade. Les députés du comte de Foix parurent dans cette assemblée, et Séguin, abbé de Lézat, s'y fit remarquer comme orateur. Parmi les seigneurs du midi de la France qui se présentèrent pour recevoir la croix des mains du pape, on nous a conservé les noms d'Héracle, vicomte de Polignac, de Pons de Balazun, de Gerenton, seigneur de Biage, de Hugues de Monteil, frère d'Adhémar de Monteil, évêque du Puy, chef spirituel de la croisade, de Guillaume de Sabran, de Décan de Posenières, de Guillaume-Raymond Gaucelin, de Pons et de Bernard de Montlaur, de Guillaume de Fabrégues, d'Eléazar de Montredon, de Pierre-Bernard de Montagnac, de Guillaume-Arnaud, seigneur de Durfort, d'Othon de Cornon, de Guillaume-Bertrand et Eléazar de Castriés, de Raymond-Bertrand, seigneur de l'Ille-Jourdain, de Pierre-Raymond d'Hautpoul.

Mais les plus puissans seigneurs du midi de la France, après le comte de Toulouse, qui se mirent à la tête de la croisade, furent Guillaume, comte de Clermont, fils de Robert, comte d'Auvergne; Raym-

Digitized by Google

baud, comte d'Orange, Guillaume V, seigneur de Montpellier; Gaston V, vicomte de Béarn, et Roger II, comte de Foix.

Urbain II, après la clôture du concile de Clermont, qui eut lieu vers la fin de novembre 1095, traversa une partie de la France méridionale, et arriva à Toulouse, où il consacra solennellement l'église de Saint-Sernin, nouvellement rebâtie, assisté de 16 archevêques ou évêques, et en présence de Raymond de Saint-Gilles, comte de Toulouse, qui avait déjà pris l'engagement de se croiser. De Toulouse le pape se rendit à Carcassonne, et officia pontificalement dans la cathédrale; il visita les abbayes d'Alet et de Saint-Pons de Tamières, prêcha dans l'église de Maguelonne, entra dans Montpellier, séjourna plusieurs jours dans la ville de Nîmes pour y faire la dédicace de la cathédrale, et y tenir un concile, dans lequel Philippe Ier, roi de France, fut absous de l'excommunication prononcée depuis longtemps contre lui, au sujet de son mariage avec Bertrade de Montfort.

Le comte de Foix vivait aussi depuis plusieurs années sous le poids d'une excommunication lancée contre lui par la cour de Rome, lorsqu'il forma la résolution de prendre part à la guerre sainte. La simonie, c'est-à-dire la vente ou le trafic des biens ecclésiastiques, était le grand vice que la cour de Rome reprochait aux princes et aux seigneurs séculiers. Depuis Grégoire VII, qui le premier déploya une inexorable sévérité contre les simoniaques, les papes ne cessèrent de poursuivre de leurs anathèmes tous ceux qui empiétaient sur les biens de l'église. Les domaines du comte de Foix se composaient, en grande partie, de biens ecclésiastiques, car il possédait de nombreuses et riches abbayes, et même des évêchés, tel que celui de Saint-Lizier. Il paraît cependant que Roger ne se dessaisit point, mais il sembla croire qu'une participation active à la croisade désarmerait la colère du pontife romain. On accepta son épée, mais on le laissa partir sans lui donner l'absolution, que le croisé recevait ordinairement en s'enrôlant sous la bannière de la croix.

Cependant, avant d'entreprendre le grand voyage d'outre-mer, que des hommes même d'un grand courage n'envisageaient point sans une sorte de crainte, Roger se prépara au saint pèlerinage par des libéralités et des actes d'une pieuse munificence. Il mit ordre à ses affaires terrestres, et implora les bénédictions du ciel pour l'heureux accomplissement de son entreprise. Prêt à quitter le sol de la patrie, il dut, sans doute, comme le sire de Joinville, tourner des regards attendris vers le château qui l'avait vu naître : *Je n'osé oncques tourner la face devers Joinville, de paeur d'avoir trop grant regret, et que le cœur me attendrist, de ce que je laissais mes deux enfans, et mon bel castel de Joinville, que j'avais fort au cœur.*

Peu d'années avant la prédication de la croisade, le comte de Foix avait porté la guerre dans le comté de Carcassonne, sous prétexte que ce comté étant un fief masculin, la comtesse Ermengarde, sa cousine, et son fils Bernard-Aton, étaient obligés de lui en faire abandon. Mais les préparatifs de la guerre sainte le firent renoncer à des prétentions qui ne lui étaient inspirées que par une ambition vulgaire. Roger termina ses différends avec Ermengarde; et comme il n'avait pas d'enfans, ils s'appelèrent à la succession l'un de l'autre, par un acte daté du 22 avril 1095, et qui devait être exécuté au cas où ils mouraient sans postérité légitime.

Cependant, les croisés faisaient leurs préparatifs pour se rendre à Jérusalem. Les routes, sur tous les points de la France, étaient couvertes de pèlerins, parés de leurs colerettes de coquilles, et portant la croix de drap rouge cousue sur leurs habits. Des armées formidables, ou plutôt d'immenses rassemblemens d'hommes, de tout âge et de toute condition, des moines, des enfans s'étaient déjà mis en marche sous la conduite de l'ermite Pierre, et avaient pris leur chemin par l'Allemagne, pour atteindre les limites de l'Europe, et entrer en Asie par le détroit de Constantinople. Mais ces hordes indisciplinées avaient été presque entièrement détruites dans la vallée du Danube, par la faim, la fatigue, les maladies ou le fer des peuplades belliqueuses dont elles traversaient le territoire. Les Provençaux (et sous ce nom on désignait les habitans de la plus grande partie des provinces, situées au sud de la Loire), les Provençaux, rangés sous mille bannières différentes, mais reconnaissant le comte de Toulouse pour l'Agamemnon de cette armée de princes confédérés, suivirent la route autrefois tracée par Annibal : ils franchirent les Alpes, descendirent dans les campagnes du Piémont et de la Lombardie, parcoururent la vallée du Pô, se dirigèrent sur le Frioul, passèrent près d'Aquilée, et descendant vers le midi, longèrent les côtes du golfe Adriatique, et arrivés à Durazzo ils entrèrent sur le territoire de l'empire d'Orient.

Alexis Comnène occupait alors le trône de Constantinople. Il ne vit pas sans effroi, s'avancer vers sa capitale, ces légions de croisés qui, de l'Occident, venaient fondre sur son empire. L'arrivée des Latins, sous les murs de la capitale de l'empire d'Orient, fut regardée par les Grecs comme une véritable invasion de barbares. Les Huns, les Goths et les Vandales n'avaient pas autrefois causé plus d'effroi à la ville de Constantin. Alexis ne se débarrassa qu'à force d'adresse de ces hôtes dangereux; il leur fit passer le détroit. Les croisés entrèrent dans les plaines de l'Asie mineure, et mirent le siége devant Nicée. Cinq cents mille combattans, d'origine, de mœurs, de langue, de costumes différens, Allemands, Lorrains, Français, Provençaux, Lombards, Siciliens, placèrent leurs tentes autour de la ville. Les Turcs-Seldjoucides, possesseurs de l'Asie mineure, qu'ils avaient conquise sur les Grecs, avaient fait de Nicée le boulevard de leur empire. Les croisés investirent la place et l'emportèrent d'assaut, après un siége de cinq semaines. Alors ils levèrent leur camp et reprirent la route de Jérusalem. Qui pourrait raconter tous les combats que les guerriers de l'Occident livrèrent sur cette terre qui avait vu passer les Cyrus, les Alexandre, les César, et les empires s'écouler sous les coups de ces hommes du destin. Après trois années d'incroyables fatigues, dans des pays inconnus, les croisés arrivèrent enfin sous les murs de Jérusalem, au nombre de vingt mille seulement. Près de six cents mille combattans avaient succombé depuis que les croisés avaient quitté les rives du Rhin et de la Garonne.

Digitized by Google

L'histoire garde le silence sur la part que le comte de Foix dût prendre dans cette mémorable expédition. Elle parle de son départ, de son retour, mais elle ne dit pas par quels exploits il se signala dans l'armée des croisés. Roger, à l'exemple de Guillaume, comte de Nevers, de Guillaume, duc d'Aquitaine, de Bernard-Aton, vicomte d'Alby et de Carcassonne, n'aurait-il entrepris le saint pèlerinage qu'après la prise de Jérusalem, et lorsque le bruit des exploits de nos chevaliers avait un si grand retentissement en Europe? Rien ne le prouve. Serait-il revenu au milieu de ses compagnons d'armes, portant dans ses mains les palmes de l'Idumée, s'il n'avait acquis dans les combats le droit de se parer de ce signe glorieux de la victoire?

Voyageur aux rives de l'Oronte et du Jourdain, Roger revint dans son pays, l'imagination encore émue du spectacle que lui avait offert l'Orient; il revint en chantant les prouesses des paladins, les prodiges de la guerre sainte, et les joies ineffables qu'allait lui causer son retour sur la terre natale. Oh! qui n'aurait voulu l'entendre, lorsque assis près du large foyer, dans l'antique manoir de ses pères, entouré de ses nombreux vassaux, il contait dans les longues soirées d'hiver les grands faits d'armes de nos chevaliers sous les murs de Nicée, d'Antioche, de Jérusalem, ou lorsque dans son langage provençal, si riche et si varié, il retraçait la magnificence des palais de Constantinople, ses dômes, ses obélisques, ses places publiques resplendissantes aux rayons du brillant soleil d'Orient.

De retour sur les bords de l'Ariége, Roger voulut consacrer par un monument durable le souvenir de son séjour en Syrie; il jeta les fondemens de la ville de Pamiers par la construction d'un château dans le voisinage de l'abbaye de Saint-Antonin de Frédélas et auquel il donna le nom d'Apaméa ou Apamia, en mémoire de la ville d'Apaméa, en Syrie. Ainsi prit naissance Pamiers, citée fortunée, où le voyageur s'arrête avec délices, attiré par l'affabilité de ses habitans, la beauté de ses sites, ses belles eaux, ses points de vue magnifiques, et cette riche et fertile campagne où l'Ariége serpente à travers des prairies émaillées et des bosquets odorans. Mais parvenue à cette époque de la vie où l'homme croit voir la tombe toujours prête à s'ouvrir devant lui, Roger voulut se faire absoudre des excommunications dont il était encore frappé, et se réconcilier avec l'Eglise, dont les prières pouvaient seules lui assurer dans l'autre vie le repos glorieux du chrétien. Il donna le château de Lordat à l'abbaye de Cluny, et le village d'Escousse à l'abbaye de Saint-Pons de Thomières; il fit reconstruire l'église de Saint-Volusien, telle qu'on la voit encore à Foix, et y fit porter, en grande pompe, les reliques de ce saint évêque de Tours, qui, dans le cinquième siècle, avait souffert le martyre, près de Varilles, village situé entre Foix et Pamiers. Enfin, la dernière année de sa vie, Roger fit jeter les fondemens du château de Saverdun, qui a été l'origine de la ville de ce nom, aujourd'hui une des principales du département de l'Ariége. Il mourut l'année suivante (1121), sous le règne de Louis le Gros, laissant quatre enfans de sa seconde femme Stéphanie, fille du comte de Provence, dont l'aîné Roger III lui succéda dans le comté de Foix.

Roger fut inhumé dans l'abbaye de Bolbonne, sépulture ordinaire des princes de sa famille. Où chercherions-nous maintenant la pierre tumulaire qui couvrait la cendre de ce vieux soldat de Jésus-Christ, dont la vie eut tant d'éclat aux jours des grandes prouesses de la chevalerie française? Les ruines mêmes du monastère qui conservait ce vaillant prince, sont ou dispersées ou réduites en poussière. Le laboureur, courbé sur son sillon, vous montre du doigt la place où s'élevaient les hautes murailles et les tours crénelées du monastère, et l'étranger qui visite les ruines, n'entend, dans ces mêmes lieux, où la cloche de l'abbaye sonnait autrefois l'heure de la prière, que le bêlement des troupeaux qui vont paissant sur la bruyère, dans laquelle le pâtre foule, sans le savoir, la cendre d'un grand de la terre.

MARTURÉ.

LE MENUISIER DE NEVERS.

Ornement du siècle où nous sommes,
Vous n'aurez rien de moi, si non
Que pour les vers et pour le nom,
Vous êtes le premier des hommes.
(*Vers du duc de Saint-Aignan, à Adam Billaut.*)

I.

LA PRINCESSE MARIE DE GONZAGUES.

Dans une des salles de l'ancien château de Nevers, qui est aujourd'hui le théâtre des débats des plaideurs, la princesse Marie de Gonzagues, entourée de sa cour, déployait, vers l'an 1626, la magnificence d'une reine et les charmes que lui avait prodigués la nature. Ses courtisans étaient nombreux, et la princesse entendait chaque jour un concert de louages. Le duc de St-Aignan se montrait surtout grand admirateur de la belle

Digitized by Google

Marie, et il ne laissait échapper aucune occasion de brûler son encens aux pieds de la divinité qu'il adorait. Le duc avait de l'esprit : ami de Malherbe et de Racan, il se disait l'élève de ces deux poètes et faisait fort bien les vers. Marie de Gonzagues le chargeait ordinairement de composer des devises et des quatrains pour les fêtes brillantes qu'elle donnait à la noblesse du Nivernais.

Par une belle matinée de printemps, la princesse se promenait dans le jardin avec le duc et quelques autres gentilshommes : le parfum des fleurs, le chant des oiseaux, et les bonnes nouvelles qu'elle avait reçues de la cour, la rendaient encore plus gaie, plus aimable !

— M. le duc, dit-elle à Saint-Aignan, vous qui faites si bien les vers, vous qui connaissez l'histoire des temps passés, pourriez-vous me raconter les principaux événemens qui se sont passés dans le château de Nevers?

— Rien n'est impossible pour moi, lorsqu'il s'agit de plaire à la plus aimable princesse de l'univers.

— Toujours galant comme un chevalier des anciens jours, répondit Marie de Gonzagues. Venez, M. le duc ; allons nous asseoir sous cette tour, surmontée d'une énorme touffe de lilas, et qui reçoit, en ce moment, les premiers rayons du soleil levant : je vous écouterai avec plaisir.

Le duc et quatre autres gentilshommes suivirent la princesse ; chacun prit place autour de la belle Marie, et M. de Saint-Aignan commença en ces termes :

— Le château de Nevers, dont la façade forme un des côtés de la principale place de la ville, fut bâti par les princes de la maison de Clèves. En 1573, la tour de ce château était fermée par une épaisse muraille surmontée de deux créneaux ; on y a substitué depuis une belle grille en fer. Un trouvère du XIII^e^ siècle a placé dans ce château les principales scènes de Gérard de Nevers et de la sage et belle princesse Euriant, sa mie. Je vous raconterai cette histoire, belle Marie, la perle de la maison de Gonzagues.

— Vous la mettrez en vers?

— Si vous le désirez.

— A propos de vers, dit M. de Vandenelle, je connais un jeune menuisier, qui en fait de plus beaux que ceux de M. de Saint-Aignan.

— Un menuisier ! s'écria la princesse. Je serais curieuse de voir ce *Virgile au rabot*.

— Le mot est bien trouvé, dit Saint-Aignan.

— Où est la maison du poète?

— Dans la rue de la Parcheminerie.

— Nous irons le voir demain.

— Maître Adam travaille dans votre château, dit M. de Clamecy ; vous pourrez en entrant le voir et l'interroger.

— Partons, messieurs, je suis impatiente et curieuse comme toutes les femmes.

On chercha le jeune Adam Billaut qui travaillait aux boiseries de la grande salle ; il accourut, persuadé que la princesse, satisfaite de son travail, voulait lui accorder quelque gratification.

II.

MAITRE ADAM BILLAUT.

— Je veux voir le menuisier, s'écria Marie de Gonzagues, qui n'aimait pas à attendre.

— Princesse, le voici, dit M. de Vandenelle.

Le jeune Adam Billaut, le bonnet à la main, s'inclina respectueusement devant Marie de Gonzagues. Son costume était fort simple et n'avait rien de poétique ; ses cheveux en rond, de manière à laisser le front à découvert, retombaient en désordre sur ses épaules, un justaucorps de serge verte, une culotte de toile grise, des bas en laine rouge, et de gros souliers avec des boucles en cuivre, complétaient la toilette habituelle de l'Anacréon de Nevers.

Le menuisier ne montra ni embarras ni hardiesse en parlant à la princesse Marie, et répondit à ses questions, de manière à donner une idée très-favorable de son esprit, et de son éducation qui, pourtant était roturière.

— Maître Adam, lui dit la princesse, vous êtes menuisier?

— Oui, madame, et dans notre famille, nous tenons le rabot de père en fils ; je suis même tenté de croire qu'un de mes ancêtres travailla à la construction de l'arche de Noé.

— Votre généalogie remonte donc bien haut, dit la princesse en riant.

— Jusqu'à Adam, père du genre humain, et dont j'ai l'honneur de porter le nom.

— On dit que vous êtes poète..

— Madame, je m'amuse quelquefois à faire des vers.

— Qui vous a enseigné?

— Celui qui donne aux fleurs leurs parfums, aux rossignols leurs accens mélancoliques.

— Qui vous a élevé?

— Un chanoine de Saint-Cyr, qui m'apprit à lire et à écrire dans six mois.

— Je désirerais beaucoup entendre la lecture de quelques vers de votre façon.

— Madame, vous connaissez les chefs-d'œuvre de Malherbe, de Rotrou, de Pierre Corneille, et les tristes accords de ma lyre populaire pourront difficilement mériter l'honneur de votre suffrage.

— Ne soyez pas si modeste, maître Adam ; je vous attends demain ; vous dînerez avec nous.

Les gentilshommes qui environnaient la princesse témoignèrent l'étonnement que leur causait cette invitation, qu'ils ne croyaient pas d'abord devoir prendre au sérieux. Marie s'en aperçut, et leur dit, avec l'accent de l'ironie qu'elle maniait avec autant de grâce que d'esprit :

— Vous riez, mes beaux seigneurs, parce que j'ai invité maître Adam à dîner avec moi demain... C'est mal à vous ; son éminence le cardinal de Richelieu protége les poètes et les reçoit chez lui avec une sorte de fraternité. Vous n'êtes pas plus grands seigneurs que le cardinal-ministre ! Qu'en dites-vous, duc de Saint-Aignan, marquis de Vandenelle, baron de Clamecy. Quant à moi, messieurs, je vous dis et déclare hautement que je recevrai avec plaisir à ma table mai-

Digitized by Google

Maître Adam Billaut.

tre Adam Billaut, parce qu'il est poète, parce qu'il a du talent : cette noblesse vaut bien celle dont on hérite de ses aïeux.

La princesse parlait avec un ton si sévère que les fiers gentilshommes devinrent tout-à-coup humbles et rampans. M. de Clamecy s'approcha le premier de maître Adam :

— Vous n'aviez pas besoin de la protection de la princesse, lui dit-il, pour mériter notre estime et notre admiration.

— Maître Adam, ajouta le duc de Saint-Aignan, vous êtes un homme de génie; si le cardinal-ministre connaissait votre rare talent pour la poésie, il vous accorderait une pension et vous ferait venir à la cour.

— Favori des neuf sœurs, sécria M. de Vandenelle, je nous prie de me compter désormais au nombre de vos amis ; je le mérite parce que j'ai toujours été le plus sincère, le plus ardent de vos admirateurs.

La princesse Marie riait aux éclats en entendant les éloges qu'on prodigait ainsi au pauvre menuisier; les gentilshommes étaient décontenancés :

— Très bien, mes beaux seigneurs, dit-elle en se-

Digitized by Google

sant des efforts inouis pour ne pas rire : j'aime à vous voir rendre hommage au talent méconnu. Pardonnez maître Adam ; à tout péché miséricorde.

— Madame, je suis fier de votre suffrage, s'écria le menuisier poète ; un sourire de la princesse Marie de Gonzagues me ferait oublier tous les dédains des courtisans qui assiégent le cardinal-ministre.

— Vous dînerez avec nous demain ?

— Et ce jour sera le plus beau de ma vie.

— Vous ferez quelques vers pour la circonstance.

— Et je crois que toutes les muses viendront à mon secours ! je ne manqueraipas de les invoquer.

— A demain, maître Adam, dit la princesse en saluant gracieusement le poète.

Billaut sortit, suivi des gentilshommes qui, quelques instans auparavant, n'auraient pas daigné lui adresser la parole, parce qu'ils n'auraient vu en lui qu'un obscur menuisier. En rentrant dans sa modeste demeure, il fut assailli de questions par tous les membres de sa famille.

— Adam, lui disait l'un, tu rentres bien tard.

— Adam, lui disait l'autre, qu'y a-t-il de nouveau au château ?

— La princesse est-elle, malade, mon cher Adam ?

Le pauvre menuisier répondit tant bien que mal à toutes ces demandes dictées par la curiosité : il garda le plus profond secret sur son entretien avec la princesse Marie, et se ferma dans sa petite chambre. Sa tête était en feu ; son cœur battait avec force et il éprouvait les accès d'une fièvre dont il ne savait deviner la cause :

— Je me demande en vain pourquoi mon âme est livrée en une sorte de délire, dit-il en se jettant sur sa couche ; mon front est brûlant ! ô mon Dieu ! Les paroles de la princesse m'ont enivré de bonheur et de joie ! Son image chérie est gravée dans mon âme : je crois que je l'aime !

A ces mots, le pauvre menuisier se leva en sursaut, et garda pendant quelques instans le plus profond silence.

— Quelle folie ! s'écria-t-il... mon imagination s'égare... un pauvre menuisier aimerait la princesse Marie de Gonzagues ! impossible.... homme du peuple, ferme ton cœur à une passion qui deviendrait funeste. A demain la fête, à demain les réjouissances, à demain le triomphe du menuisier-poète, du Virgile au rabot !

Maître Adam ne tarda pas à s'endormir, et pendant son sommeil, l'image de la princesse Marie lui apparut souvent sur les ailes des songes.

III.

DANS L'ÉGLISE SAINT-CYR.

« L'église cathédrale de Nevers date du VII^e^ siècle ; elle était primitivement dédiée à saint Gervais et à saint Protais ; au commencement du IX^e^ siècle on la mit sous l'invocation de saint Cyr. Dans les premières années du X^e^ siècle elle s'écroula et fut rebâtie par l'évêque Atton ; les deux piliers ronds que l'on voit au bas de la nef, sont un reste de l'ancienne construction, et quelques pans de murs de la chapelle *Sainte-Juliette*, sont les débris de la cathédrale bâtie par saint Jérôme dans le IX^e^ siècle. La nef fut reconstruite vers 1130, et le cœur vers 1220. Le portail septentrional paraît être du XII^e^ siècle, et le portail méridional du XV^e^ siècle. La tour, de forme carrée, fut commencée en 1509 et achevée en 1528 : elle est chargée de sculptures et de statues gothiques d'un bel effet. Les monumens les plus remarquables de cette église étaient les trois tombeaux du comte Jean de Bourgogne et des ducs François de Clèves et Louis de Gonzagues ; tous les trois ont été détruits pendant la Révolution. Celui de Jean de Bourgogne était à droite du maître-autel, en avant de celui de François de Clèves ; à gauche et vis-à-vis du premier était celui de Louis de Gonzagues. La statue en marbre blanc de Jean de Bourgogne, se ressentait un peu de la barbarie de son siècle ; mais celles de François de Clèves et de Margerite de Bourbon, de Louis de Gonzagues et d'Henriette de Clèves, étaient l'ouvrage d'une habile sculpteur italien.

» Les vitraux du chœur sont remarquables par la richesse et la vivacité de leurs couleurs. Les tapisseries de haute lice qui entourent encore le chœur, et où est représentée toute l'histoire du martyre de saint Cyr, sont un don de la comtesse Marie d'Albret, qui les fit, de ses mains, aidée des dames de sa cour. C'est un monument précieux pour ceux qui aiment à observer la marche et le progrès des arts. On lisait dans le beau nécrologe des Recollets, que cette princesse ayant reçu quelques sujets de plainte du Chapitre, pendant qu'elle travaillait à ce long ouvrage, imagina de s'en venger, en donnant aux bourreaux de saint Cyr les figures des chanoines de ce temps (1).»

Le jour de l'Ascension 1626, la princesse de Gonzagues se rendit à la cathédrale vers dix heures du matin, précédée et suivie par l'élite de la noblesse du Nivernais. Le peuple qui aimait la belle Marie, la comblait de bénédictions et toutes les jeunes filles priaient pour elle. Après la messe, elle examina attentivement les tapisseries et se fit expliquer par un chanoine les sujets des principaux tableaux.

— Avouez, M. le chanoine, lui dit-elle en riant que Marie d'Albret n'aimait pas le Chapitre de Nevers.

— Caprice de grande dame, répondit le membre du Chapitre.

— Vous avez beau dire, M. le chanoine, Marie d'Albret a ridiculisé les chanoines de Nevers.

— Quelle folie ! donner aux bourreaux de saint Cyr les figures des ministres du Seigneur.

— Vous ne dites pas que messieurs du Chapitre donnèrent matière à cette innocente plaisanterie.

— Je me garderai de discuter avec vous, répliqua le chanoine ; les femmes et surtout les princesses ont toujours raison.

— Sans rancune, M. le chanoine, dit Marie de Gonzagues qui riait aux éclats.

Elle se dirigea vers une chapelle où elle avait aperçu maître Adam qui, appuyé contre une colonne, attendait patiemment que la princesse sortit de l'église.

— Je vous cherchais, maître Adam, dit-elle au poète ; midi a sonné, le dîner est prêt et on nous attend au château ; maître Adam vous m'accompagnerez.

Les gentilshommes et le peuple témoignèrent le plus

(1) Guide pittoresque du voyageur en France.

Digitized by Google

Saint-Cyr, cathédrale de Nevers.

grand étonnement de voir le menuisier de la rue de la Parcheminerie si bien accueilli par la princesse; les spectateurs parlaient bas, les groupes chuchotaient pendant que le Virgile au rabot marchait gravement à côté de Marie de Gonzagues :

— Mon cher poète, lui dit la princesse, regardez ces gentilshommes qui vous portent envie en ce moment.

— Je suis au comble du bonheur !

— Une princesse peut bien sans déroger, prendre sous sa protection un favori des Neuf Sœurs.

— Désormais, vous serez ma muse, ma divinité tutélaire.

— Nous arrivons, silence, on nous observe.

— Ne craignez rien, madame, je n'abuserai pas de l'insigne faveur qui me cause la joie la plus vive que j'ai éprouvée en ma vive.

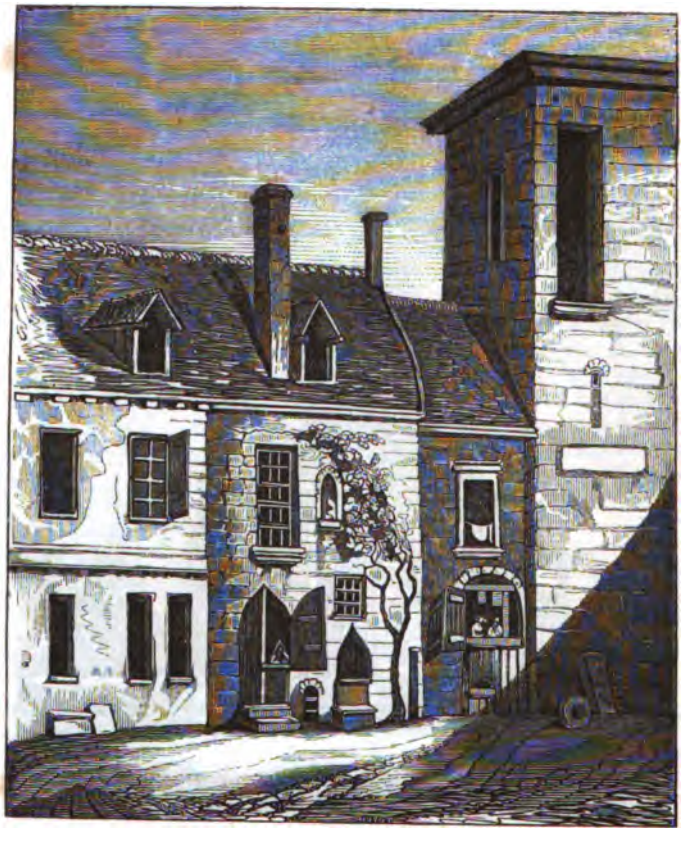
La princesse entra dans la salle du festin; les gentilshommes prirent leurs places, et maître Adam s'assit à côté de la belle Marie.

IV.

UN DINER AU CHATEAU DE NEVERS.

Le repas fut très gai et dura long-temps : la princesse

Digitized by Google



Maison de maître Adam, à Nevers.

fatiguée d'entendre les seigneurs qui racontaient les aventures scandaleuses de la cour, et parlaient des affaires politiques, dit au menuisier :

— Maître Adam, je me souviens que je vous ai demandé hier une chanson. Faites une invocation aux Muses, et donnez-nous un échantillon de votre verve poétique.

— Madame, répondit le menuisier, la chanson est toute prête. C'est une chanson à boire.

— J'aimerais mieux une ode au Printemps, une idylle sur une fleur; mais puisque vous avez eu recours aux inspirations de Bacchus, entonnez votre chanson à boire.

Maître Adam se leva subitement, et, d'une voix forte, il chanta les célèbres couplets :

Aussitôt que la lumière
Vient redorer nos côteaux, etc.

Cette hymne bachique produisit un effet foudroyant: les convives de la princesse Marie, manifestèrent leur satisfaction par des applaudissemens unanimes.

— C'est magnifique, délirant, dit M. de Clamecy.

— Pindare, Anacréon, Horace et Malherbe n'eus-

Digitized by Google

sent pas fait mieux, s'écria Frédéric de Château-Chinon.

— Maître Adam, vous êtes l'enfant gâté des Muses et d'Apollon, ajouta le duc de Saint-Aignan.

Pendant que les nombreux convives exprimaient ainsi leurs opinions, la princesse Marie garda le plus profond silence, et son visage impassible ne laissait rien deviner. Maître Adam paraissait inquiet; la princesse s'en aperçut, et pour le rassurer, elle lui dit avec bonté:

— Maître Adam, votre chanson est un chef-d'œuvre, et tant qu'il y aura de francs buveurs en France, on la chantera dans les hôtelleries.

Les nombreux convives s'empressèrent de féliciter le poète, qui répondait par des sourires malicieux à leurs fades complimens.

— Messieurs, s'écria la princesse, c'est moi qui ai découvert l'Anacréon de Nevers; je veux désormais être sa protectrice. Maître Adam, vous viendrez tous les jours au château.

V.

LA MAISON DE MAITRE ADAM.

Les étrangers qui s'arrêtent à Nevers, vont voir dans la rue de la Parcheminerie, une vieille maison, ou plutôt une masure, que les hommes ont respectée beaucoup plus que le temps. Cette maison, s'il faut en croire les traditions de la localité, fut habitée par Adam Billaut.

Au dix-septième siècle, elle était en très bon état, et le poète avait reçu de ses parens un héritage qui lui assurait le bien-être, le confortable de cette vie terrestre.

Marie de Gonzagues et Anne, sa sœur, l'honoraient de leurs faveurs; le duc d'Orléans, frère de Louis XIII, le cardinal de Richelieu, le duc de Guise et beaucoup d'autres seigneurs lui faisaient des pensions; mais il paraît qu'elles n'étaient pas exactement payées, car on trouve dans ses œuvres beaucoup de pièces où il se plaint de cette négligence. Tous les auteurs du temps, composèrent des vers à sa louange, et sa chanson: *Aussitôt que la lumière*, suffit pour justifier cet enthousiasme, à une époque où la langue française était à peine formée.

Encouragé par des suffrages si unanimes, maître Adam Billaut cultiva l'art des vers avec une ardeur infatigable; il en forma un grand recueil qu'il intitula: *Les Chevilles de maître Adam*, menuisier de Nevers. Quelques années avant sa mort, il voulait éditer d'autres poésies, sous le titre du *Villebrequin*, du *Rabot*; il voulait, en un mot, chanter tous les instrumens dont se servent les menuisiers.

La mort de la princesse Marie de Gonzagues lui causa une très vive douleur; il lui consacra plusieurs chants élégiaques.

Le menuisier de Nevers vivait encore en 1662.

Ses poésies, si on voulait les juger avec sévérité, supporteraient difficilement l'épreuve de la critique; mais il écrivait dans un temps où la poésie nationale en était presque à ses premiers essais. La postérité a presque ratifié le jugement des contemporains, et le nom du menuisier de Nevers sera toujours célèbre, parce qu'il y a quelque chose d'étrange dans cette vocation d'homme du peuple, qui, d'une main, tenait la lyre, et de l'autre, le rabot.

Charles COMPANS.

ESMENGARDE,

LA BELLE CASTRAISE.

CHRONIQUE DU XII^e^ SIÈCLE.

Aquel Arnaut de Maruelh cantava be e legia be romans: et era bels de personna, e la contessa li fazia gran be e gran honor.
(*Vie d'Arnault de Marviel.*)

§ I^er^. — BURLATS.

LA VEILLÉE DES TROUBADOURS.

Il fut bien beau le jour de l'Ascension de Notre Seigneur Jésus-Christ de l'an 1187. La nuit qui suivit fut encore plus belle. On eût dit que le ciel, pour s'associer à la sainteté de la fête, avait déployé en son honneur toutes ces magnificences. Pour clore dignement la solennité, il avait étalé sa vaste mantille bleue ruisselante

Digitized by Google

d'étoiles. La nuit assez avancée déjà laissait voir à nu ses trésors infinis, semés par la main de Dieu, comme une chatoyante poussière, et que, dans les nuits hargneuses, le voile des brouillards ou des nuages dérobent à notre admiration. Cette nuit, l'azur du ciel était d'une candeur inaltérable, et la lune, mollement découpée sur ce fond bleu, se promenait, triomphante et rêveuse sur un massif de vieux ormes qui décoraient les alentours du château de Burlats.

Ce manoir à l'allure imposante, au maintien sévère, à la figure noircie, semblait un vassal du *bon* Raymond, comte de Toulouse, qui se serait endormi, debout, armé de pied en cap, attendant le signal des alarmes, dans une vallée ombreuse et fleurie, à deux lieues de la ville de Castres, en Albigeois.

Cette châtellenie était posée au bord de l'Agout, dans un col verdoyant, dominé par deux montagnes à perte de vue, si hautes en vérité, que l'une d'elles, celle du côté de la fontaine, s'appelait *montagne du Paradis*.

Le château de Burlats, assis au milieu de cette pittoresque solitude, se trouvait protégé par quatre fortes tours, dont deux baignaient leurs pieds dans la rivière, et dont les autres allaient borner devers le village les prétentions du manoir qui s'épanouissait avec ses riches jardins.

Cette verdure si gaie, si expansive, contrastait avec les sommets ardus, hérissés de rochers noirs et moussus des montagnes jumelles qui étreignaient le château. Il semblait que ces deux géantes à la tête chauve et pelée avaient voulu se parer et se rajeunir à mesure qu'elles gagnaient la rivière, pour abdiquer, enfin, aux pieds du manoir, leur âpre sauvagerie; mais que, par un retour vers leur première nature, elles avaient construit avec les pierres de leurs flancs ce castel altier et sombre comme elles. Cet enfant chéri, qu'elles avaient fait à leur image, se trouvait placé au milieu d'une nature si riante et si belle, tout honteux d'insulter par sa nudité à la sève exhubérante du vallon; aussi dissimulait-il derrière les touffes des pins et des châtaigniers ses poternes hypocrites et ses meurtrières traîtresses.

En 1187, la châtelaine de cette résidence seigneuriale était Adélaïde, fille de Raymond, comte de Toulouse, et de Constance, sœur du roi Louis-le-Jeune. A cause de la noblesse de son origine, Adélaïde avait pris et gardé le titre de comtesse de Burlats, bien que Roger, son mari, n'eut que celui de vicomte de Béziers. Son mariage avait été célébré à Saint-Gilles, en 1171, au grand contentement du roi de France, son oncle, lequel, en considération de cette alliance, avait donné le château de Minerve en propre et franc alleu au vicomte de Béziers, d'Albi, de Carcassonne et de Rasez.

Adélaïde n'avait jamais pu se départir long-temps de la solitude de Burlats, pas même pour les séductions de la cour de son père, le *bon* Raymond, comme l'appelaient les troubadours dont il fut le protecteur et l'ami. Cette prédilection de la comtesse pour cet obscur manoir était sollicitée peut-être par l'amour du sol natal, peut-être par un sentiment plus immédiat et plus intime. Elle aimait à recueillir les souvenirs de tristesse de sa mère, la reine Constance, qui était venue pleurer dans cette vallée les éclatans dédains de Raymond et l'isolement d'un divorce.

Jeune encore, la comtesse, comme sa mère, eut à déplorer des malheurs, à gémir sur des infidélités, et cette conformité de fortune avec Constance lui fit chérir d'autant la mélancolie et la sombreur de la châtellenie de Burlats. Amie des arts, elle demandait aux Muses des consolations, pendant que son mari, le vicomte Roger, partageait ses loisirs en guerres contre Raymond, son beau-père, et en ébaudissemens et prières en droit d'amour. Adelaïde fesait baisser la herse et ouvrir les portes du castel devant les aimables trouveurs de nos contrées méridionales. Sa réputation de beauté et de bienveillance pour eux, avait attiré à sa cour ces gentils professeurs de la *science gaie*, parmi lesquels des rois même se faisaient gloire d'être compris. Témoin Alphonse, roi d'Aragon, *celui qui trouva*, aussi bon poète que valeureux guerrier, à la main aussi habile à porter une estocade qu'à rimer un sirvente. Il se vit dans le manoir d'Adélaïde, en compagnie d'Arnaud de Marviel. Ce troubadour, beau de sa personne, chantait bien, trouvait mieux et lisait agréablement, disent les chroniqueurs. Jeune et sans autre bien qu'une mandore, il déserta son *alberc* du Périgord, pour aller par monts et par vaux chercher fortune et aventures. Son étoile s'arrêta sur le manoir d'Adélaïde, et le poète s'assit au foyer seigneurial, payant avec usure, par des sonnets et des tensons, le droit d'hospitalité; car, il était plus riche en poésie que Garins d'Apchier, son confrère, gentilhomme du Gavaudan. Celui-ci ne se libérait que long-temps après le terme échu, heureux quand son impuissance ne le déclarait pas insolvable!

La comtesse se plaisait, comme Raymond, son père, à écouter les grâcieuses inspirations de ces enfans des muses; elle les récompensait mainte fois par un sourire, d'aucuns même osent dire par son amour. Aussi n'était-il pas rare d'ouïr, sur le déclin du jour, dans la vallée ombreuse la voix de quelque mandoline prochaine se mariant, aux pieds des crénaux, avec la brise des soirs et le murmure des cascatelles. Alors les bergers des environs, habitués à ce signal, savaient qu'un troubadour attardé réclamait droit d'Albergue, et préludait par une chanson pour conjurer la herse hospitalière.

Cette nuit de l'année 1187, dont nous parlons ici, le ciel était calme et la vallée silencieuse. A peine entendait-on par intervalles la voix rauque et lointaine de quelque chien de métairie qui aboyait au chant d'un pâtre ou au vagabondage d'un pauvre sans asile. Si la la lune resplendissante n'eût enveloppé le manoir d'un réseau de lumière, on eût aperçu la grande salle éclairée du côté de l'Agout. Bien plus, quelques rayons timides s'échappant par une issue indiscrète devers le jardin qui se trouvait dans l'ombre, décelaient au voisinage une veillée tardive dans le castel de Burlats. Et si l'on se fût approché de la terrasse, on eût pu entendre une causerie, tantôt vive et heurtée, tantôt languissante, tantôt interrompue, que dominaient parfois les plaintes monotones de la rivière de l'Agout, et les milles criailleries du lignon sautant, bondissant parmi les rochers et les cascatelles dont se hérisse la montagne du Paradis.

Or, voici ce qui se passait dans la grande salle.

Digitized by Google

Une femme, qui laissait deviner une belle stature, bien qu'au moment dont je parle elle fut accoudée sur une table, paraissait absorbée dans la poursuite d'une idée. Pensive, la fixité de ses yeux se portait droit devant elle, et, sans doute, elle voyait plutôt que regardait la parabole du mauvais riche peinte sur une des murailles. Cette attitude laissait à découvert une figure belle, un peu pâle, des yeux bleus, un front altier et doux, des cheveux noirs et soyeux. Autour d'elle, et près de la même table, se tenaient deux de ses jouvencelles ou dames d'honneur, Loyse de Saussens et Jeanne de Fénouillèdes. Toutes les deux l'eussent dépassée peut-être par la régularité de leurs traits; grâce à l'expression facile de leurs belles figures, elles eussent conquis plus d'admiration qu'elle aux yeux d'un manant ou d'un *pillard;* mais pour le poète, pour le preux du haut lignage, elle les éclipsait par la distinction de ses manières, la noblesse de la physionomie, la fierté du regard. On soupçonnait une âme aimante et forte sous cette enveloppe de femme. Nous avons presque nommé Adélaïde, comtesse de Burlats.

A droite et à gauche, mais à une légère distance, siégeaient quelques trouveurs : Arnaud de Marviel, triste et le front soucieux, dirigeait ses regards vers la table, mais avec une telle tenacité, qu'il avait l'air d'énumérer les pierreries de cette table d'or massif, ou de méditer un tenson sur ce cadeau de noces, que la comtesse tenait de Roger Taillefer, son mari.

Plus loin, Garins d'Apchier comptait sur ses doigts et parlait bas en regardant le ciel. Meilleur chevalier et tireur d'arc que bon troubadour, il n'avait pu durant deux heures d'inspiration poétique enfanter que ce vers:

Quand au printemps feuille et fleur reverdissent.

De l'autre côté, Alphonse d'Aragon disait un mot à l'oreille de Loyse de Saussens.

Derrière eux se tenaient debout Pierre Raymond, fils d'un bourgeois de Toulouse, et jongleur d'Alphonse, ainsi que Rudel, jongleur de Garins d'Apchier.

Ce pauvre jongleur portait la tête basse et cachait sa figure rouge de honte, car Garins venait de le réprimander en public de ce qu'il avait chanté maussadement un sonnet : il n'avait pas produit une grande impression sur l'assemblée; et d'Apchier trouvait plus commode, pour son amour propre, de s'en prendre plutôt à son jongleur qu'à sa muse ennuyeuse.

Tout-à-coup d'Apchier ne pouvant compléter son distique, se mit à promener à grand pas, épilant ses cheveux, se mordant les doigts, se meurtrissant le front. Dans ses allées et venues, il lançait un regard de colère sur le pauvre Rudel, qui n'en pouvait mais. Enfin, l'ayant heurté par le coude dans sa course saccadée, il lui dit :

— Rudel, vous ne savez ni lire, ni chanter mes vers. Puis il ajouta, en fixant les yeux sur Marviel et Alphonse : peut-être mes sirventes ne demanderaient-ils qu'un meilleur interprète pour être appréciés à l'égal de bien d'autres; je vous congédie.

Rudel se prit lors à pleurer, demandant merci et promettant de mieux faire à l'avenir.

Jeanne de Fénouillèdes et Pierre Raymond parlèrent en faveur du jongleur.

Mais d'Apchier, sans faire attention à leurs prières, marchait, marchait toujours, se frappant le front et se rongeant les doigts. Enfin, il s'arrêta tout court en face de Jeanne. Il la regarda, parut l'écouter et sourit: il se frotta les mains en signe de joie, ce que la jouvencelle interpréta favorablement; et pourtant Garins ne pensait pas à elle, mais bien à la naissance d'un deuxième vers qu'il accola ainsi au premier, et puis il les répéta tous deux à part lui :

Quand au printemps feuille et fleur reverdissent,
Et que les rossignols dans les champs s'ébaudissent...

Adélaïde, sortant de sa rêverie d'où n'avait pu la tirer le tragi-comique de la scène qu'on vient de lire, se tourna vers Marviel.

— Répétez-nous Arnaud, lui dit-elle, cette chanson dont vous me fîtes part l'autre jour sous le cyprès de mon auguste mère la reine Constance; avouez en public que vous êtes l'auteur de tous ces jolis vers que, depuis si longtemps, vous voiliez d'un modeste anonyme; tout autre, de prime abord, en eût gardé pour lui et la gloire et l'honneur.

Alphonse d'Aragon sembla frappé d'un trait de lumière; il inclina le front comme un homme qui réfléchit, contracta instinctivement la bouche, et prêta l'oreille.

Arnaud baissa les yeux, rougit beaucoup, balbutia un peu, prit un livre sur la table pour se donner contenance, et, après avoir promené ses regards langoureux et solliciteurs d'indulgence, il commença ainsi d'une voix claire et sonore, bien que mal assurée et timide dans le principe :

I.

Le franc accueil, le doux sourire
Que vous octroyez à mes vers
Me font, mieux que je ne puis dire,
Le plus heureux de l'univers.
Oui, pour vous noble et belle dame,
Un feu discret brûle mon âme;
Si ne daignez me secourir,
Si de vous je ne dois attendre
Merci, regard et retour tendre,
Je vais mourir.

II.

O dame, tant je vous révère,
Que je n'ose vous adresser
Ni mes chansons ni ma prière;
Et cependant j'ose penser
Qu'il serait mieux, noble comtesse,
D'élever et de mettre en liesse
Un trouveur qui sut vous chérir,
Qu'un puissant, riche d'arrogance.
Accordez-moi douce allégeance,
Ou vais mourir.

Digitized by Google

Le roi d'Aragon, du temps que Marviel chantait, avait souvent froncé le sourcil, crispé ses doigts et ses lèvres en signe de dépit et de dédain; il ne put tenir à ce dernier trait de la chanson du trouveur. Il se leva à demi par un mouvement spontané, et sans le vouloir, peut-être, sa main se trouva sur la poignée de sa dague.

Ce mouvement du roi passa inaperçu; seulement Adélaïde, qui n'avait rien perdu de cette scène muette, lança un regard que d'Aragon comprit. Il se rassit honteux, et, s'il avait osé en ce moment, il eût mêlé ses applaudissemens et ses éloges à ceux de tout le monde, pour dissimuler son trouble et sa colère.

Marviel remercia l'assistance avec cette grâce et cette effusion qui distinguaient les trouveurs, et qui chez lui revêtaient un caractère de noblesse et de hauteur dont la comtesse était éprise.

Depuis que nous l'avons laissé, d'Apchier s'était réfugié à l'un des coins de la salle, et là, accroupi, la tête cognée par l'angle d'intersection de deux murs, il fermait une oreille avec une main, et soutenait son front avec l'autre.

Dès long-temps il demandait en vain à toutes les facultés productrices de son esprit, une famille à son distique.

D'Apchier, lui dit Adélaïde, j'ai remarqué que vous seul n'aviez pas dit merci pour la jolie chanson de Marviel, votre frère, en Apollo.

En entendant son nom, l'extatique Garins surgit comme remué par un choc électrique. Debout, il promena dans la direction de la comtesse un œil ouvert, indécis, hébeté; puis, lorsqu'elle eut fini son interpellation, il se prit à répondre en clignant les yeux pour recueillir ses esprits et sa mémoire:

Quand au printemps feuille et fleur reverdissent.

Et incontinent il se retourna reprenant son attitude première, ce qui empêcha les voisins d'entendre le second vers qu'il grommela entre ses dents.

— Allons! je vois clairement que sire Garins est en vasselage de la muse qui le tient en lesse. Il paraît même que la suzeraine n'a guère pitié de son féal. Pauvre serviteur! il se morfond en pure perte, je présume. Savez-vous bien, messires, que si toutes les muses étaient aussi sourdes et quinteuses que celle de Garins d'Apchier, on vous eût plutôt appelés chercheurs que *trouveurs?* n'est-il pas vrai Marviel?

Ces quelques mots, la comtesse les couronna par un demi-sourire où l'on eût difficilement deviné lequel de ces deux sentimens y dominait, la malice ou la bonhommie.

Arnaud inclina la tête en signe d'approbation, et Alphonse se prit à dire:

— Pour moi, noble comtesse, j'aimerais mieux recevoir les vers de celui qui les pourchasse si long-temps, et que ni peines ni labeurs n'épouvantent. C'est une preuve que sa pensée est forte et tenace, et que bien il aime, puisque difficilement il travaille. Qui fait des vers à la hâte peut en faire pour beaucoup; et, à propos de rien et de tout, il varie ses sujets et ses modèles pour le simple plaisir de changer, de s'amuser et de rire.

Tous deux faisaient ainsi allusion à la facilité de Marviel, qui allait prendre la parole, lorsque Adélaïde lui en épargna le souci.

— Pour nous, roi d'Aragon, nous préférons ceux qui peuvent donner moins de loisir à la poésie, et viennent passer le reste du temps aux pieds de leurs mies. Nous sommes jalouses, Alphonse, et nous n'aimons guère à transiger, pas même avec vos muses. Au reste, messires, nous ne sommes pas ici, que je sache, un tribunal de gai savoir pour juger la discussion. Faites chacun un plaidoyer à ce sujet; vous le soumettrez à la cour d'Amour que la vicomtesse Esmengarde de Narbonne doit ouvrir dans la huitaine de la Pentecôte.

A ces mots la comtesse allait prendre congé de la compagnie, car la veillée s'était prolongée outre mesure, lorsque le son d'un cor se fit entendre du côté du pont-levis.

Un varlet vint annoncer Raymond de Miravals qui, dit-il, arrivait en compagnie d'un chien ou d'un loup. Le trouveur ne se fit pas long-temps attendre. Il courut embrasser Marviel, qui le reçut dans ses bras, et les deux poètes s'étreignirent avec cette joie qu'éprouvent deux amis après une longue absence. Puis Miravals baisa la main de la comtesse, et salua respectueusement l'assistance.

— Soyez le bien venu, Miravals; nous savons quel cas fait de vous notre illustre père le comte de Toulouse. Et puisqu'il vous octroie dans l'intimité le nom que vous vous êtes donné dans vos vers, *Audiarts*, comme lui, nous vous dirons: Notre cher *Audiarts*, toutes les fois que le vent de poésie vous poussera vers nous, accourez sans crainte, toujours sûr de trouver une place à notre foyer et un lit dans notre maison, pour vous et pour tous ceux que vous voudrez nous conduire.

— Les animaux en sont-ils, très haute et très puissante comtesse?

— Pourquoi pas; le serpent se trouvait bien au Paradis?

— En ce cas, noble dame, permettez-moi de vous présenter un loup merveilleux, tant il est doux, courtois et bien domestiqué.

— Volontiers, Audiarts, nous le recevrons en toute confiance; messire Orphée apprivoisait les lions, voyons si votre loup est aussi traitable.

Aussitôt Miravals alla chercher un gros loup qu'il avait laissé dans la cour, et qu'il introduisit au grand étonnement de l'assemblée. Tous les yeux étaient fixés sur l'animal, qui, docile à un simple signe de Miravals, alla se coucher à l'angle de la salle, opposé à celui qu'occupait Garins d'Apchier.

— Votre loup sait-il trouver? demanda la comtesse en riant.

— Peut-être, reprit Miravals sur le même ton.

— Nous vous le demandons, Audiarts, parce que votre animal a l'air de vouloir faire le pendant de Garins d'Apchier, ce qui lui sera (au labeur près) plus facile qu'il ne pense. Nous vous le demandons encore parce que le sachant *trouveur*, nous allons le gronder de ce qu'il n'a pas remplacé son maître en défaut, qui, au lieu de réciter ou chanter un tenson pour demander l'hospitalité, a simplement sonné du cor comme le ferait un veneur ou un archer du comte Raymond, notre père.

Digitized by Google

— Comtesse, notre course a été si longue et si pénible à travers ces rochers ardus et ces monts escarpés....

— Aussi, nous vous pardonnons pour cette fois, à condition que votre loup nous donnera sur l'heure des preuves de son merveilleux savoir-faire.

— Volontiers, comtesse. Désirez-vous connaître le plus mauvais trouveur de la compagnie?

— Oh! oh! cela me paraît étrange; mais voyons, peut-être le jugement de votre animal vaudra mieux que celui d'une cour d'amour.

Par un mouvement dont ils ne furent pas les maîtres, Alphonse d'Aragon et les deux jongleurs se reculèrent un peu.

Miravals frappa dans ses mains, et le loup se leva. La comtesse, sur la prière du trouveur, répéta l'objet de la question, et l'animal, sans se déconcerter, se dirigea d'un pas lent et sûr vers le coin où rimait Garins d'Apchier, au milieu des sourires et des clameurs joyeuses de l'assemblée. L'animal s'arrêta devant lui, se leva debout, et l'étreignit avec ses pattes de devant. Le pauvre trouveur, les cheveux droits, la figure décomposée, les yeux hagards, la bouche béante, ne savait comment conjurer le malencontreux visiteur. A tout hasard, il jeta ses bras en avant, et sa langue glacée ne sut balbutier que ce vers qu'il interposa comme un bouclier entre lui et le loup:

Quand feuille et fleur au printemps reverdissent.

Oh! admirable prérogative de la poésie de d'Apchier, le loup n'en demanda pas d'avantage pour prendre congé du trouveur, qu'il laissa seul ébahi et tremblant encore, ne sachant s'il devait rire ou se fâcher, comme un acteur ignorant la signification du rôle qu'il joue. Il se rassura enfin lorsqu'il vit cet intelligent animal s'asseoir sur ses pattes de derrière à quelque pas de la comtesse, semblant par son attitude, provoquer de nouvelles questions.

— Maintenant, merveilleuse bête, cherche-nous celui qui sait le mieux trouver. Le choix serait difficile parmi si docte et si lettrée compagnie.

A cette interpellation de la comtesse, trouveurs et jongleurs avancèrent d'un pas pour se mettre en évidence, ce qui n'empêcha pas le prodigieux animal d'aller se planter en face de Marviel, qui se tenait coi, aux grands transports et étonnemens de toute l'assemblée et à la grande jalousie de d'Aragon, à qui cette innocente pantomime déplaisait beaucoup.

Garins en interprétant les joies rieuses et les félicitations adressées à l'animal, pour l'à-propos de sa première équipée, commençait à comprendre que l'insolente bête l'avait désigné comme le trouveur de plus bas alloi; il se prit à dire en colère:

— Miravals, ton loup subit l'influence de quelques sorcelleries, sortiléges ou maléfices, peut-être même Satan en personne est-il caché sous cette peau qu'il a expressément choisie de couleur fauve comme le feu de l'enfer.

— Une autre fois, d'Apchier, j'aurai soin de te conduire un loup blanc, et la couleur introuvable de sa robe lui laissera peut-être encore assez d'intelligence dans le nez pour te déchirer dans ton coin.

— Messeigneurs, je persiste dans mon premier dire, et je suis convaincu que, si tous ensemble nous fesons un signe de croix, la bête disparaîtra par le vent, l'eau ou le feu, ou que, si elle demeure en place, sa prétendue science va l'abandonner sur l'heure. Essayons. Toute la compagnie se signa dévotement; mais le loup supporta, impassible, l'agression religieuse.

D'Apchier, interdit et penaud, continua: Je veux, moi aussi, adresser une question à ce loup. Nous savons tous, Messires, que la comtesse de Burlats, nièce du roi de France et fille du comte de Toulouse est la plus haute, la plus noble et la plus puissante dame de céans, comme ainsi la plus belle. Eh! bien, je vais le demander au loup, et je gage six sols melgoriens contre un sol raymondien, que la bête viendra vers moi comme la première fois, ou vers l'un de vous, messires.

— Voyons, voyons, dit la comtesse curieuse.

La question faite par d'Apchier, le loup marcha doucement vers lui, ce qui le combla de joie; mais comme pour le narguer, l'animal tourna et retourna près de lui, sans jamais s'arrêter et passant sa queue entre les jambes du trouveur. Celui-ci impatient et joyeux, allait chanter victoire, lorsque le loup, par un mouvement subit et assuré, se départit du trouveur pour se coucher, avec une sorte de respect et de grâce aux pieds de la comtesse Adélaïde.

— Bien trouvé! bien trouvé! s'écria-t-on de toutes parts, au milieu de l'allégresse et de la jubilation générales. L'admirable animal! disait la troupe émerveillée, excepté Garins d'Apchier, qui maugréait dans son coin, rongeant son frein et son indignation.

La comtesse sourit et flatta l'animal de sa main blanche. Elle lui dit en frappant sur l'épaule: Mon pauvre loup, nous aurons soin de toi; compte sur un bon gîte, bonne curée et bonne couchette. Puis, se tournant vers ses varlets: Vous allez préparer un lit de foin et de paille pour cette aimable bête, dans la chambre basse de la tour de l'Occident.

Garins d'Apchier, qui ne demandait rien autre qu'un prompt dénouement et une solution prochaine à cette comédie, dans laquelle il venait de jouer si bénévolement le rôle de Jocrisse, ne fut pas médiocrement charmé lorsqu'il vit la comtesse saluer la compagnie et faire signe à ses dames d'honneur de la suivre.

Elles s'en allèrent toutes les trois. La comtesse jeta un dernier regard et un sourire à Marviel, Jeanne de Frenouillèdes à Pierre Raymond et Loyse de Saussens au loup de Miravals, qui semblait s'être endormi.

— Eh! bien, dit Miravals, lorsque la comtesse fut partie, comment te traite le jeu d'amour dans ce manoir, mon cher Marviel?

— Cosi! cosi. Tout le monde ne peut avoir le même bonheur que toi, mon ami, et l'on conte par le pays qu'une noble dame du Carcassez, la Louve de Penautier, a déposé pour toi la sauvagerie de son nom en t'agréant pour son protecteur et poète. Tes bonnes fortunes sont connues en Albigeois.

— Oui, ajouta le roi d'Aragon, et l'on narre même que vous avez fait oublier à la dame le noble comte de Foix: il doit vous en avoir coûté plus de peine que de supplanter dans son cœur le pauvre fou, Pierre Vidal, trouveur de basse origine, qui faisait des extravagances en l'honneur de la Louve. Pour moi, je présume qu'il

Digitized by Google

ne vous a pas été difficile d'éclipser du premier abord, un trouveur comme Vidal, fils d'un pelletier de Toulouse; car vous, Raymond, votre famille est connue dans le Rasez, vous êtes noble chevalier et seigneur de Miravals, puissant château qui, pour n'avoir que quarante hommes à son service et défense, n'en est pas moins un des fiefs les plus prisés du vicomte Roger; car ce château prélève droit de péage, de tolte, de queste, d'albergue, de chevauchée, et je crois même de pezade.

Le loup, qui s'était réveillé en sursaut quand d'Aragon avait prononcé le nom de Vidal, regarda les trouveurs et sembla prêter l'oreille.

— Mais à propos, Miravals, j'oubliais de te demander des nouvelles de Pierre Vidal, excellent troubadour, agréable chanteur et bon chevalier d'armes, dit Marviel, en appuyant sur tous ces éloges. Je ne sache pas qu'à la cour d'Apollo, il soit fait très grand cas d'une longue et brillante lignée d'aïeux. Le plus noble, là, c'est le plus habile trouveur, et l'aristocratie se base sur le mérite.

Homère et Virgile, qui, tous les deux, furent des serfs ou tout au plus des bourgeois de la Grèce et de Rome, possèdent aujourd'hui des comtés et des baronnies au pays des Muses, et il n'est pas sûr qu'ils aient voulu accepter pour vassal ou varlet, l'ancien trouveur Néron, roi de Rome. Apprends-moi donc ce qu'est devenu Vidal, ce noble et puissant seigneur en Apollo?

— Le voici, reprit Alphonse d'Aragon en arrêtant Miravals qui s'apprêtait à répondre.

Pierre Vidal est un jeune présomptueux: parce qu'il trouve avec esprit, il s'est imaginé que toutes les femmes doivent lui répondre *oc*, et mourir pour lui quand il les prie en droit d'amour. Autrefois il avait l'impudence de ne marcher qu'à la tête d'une quadrille impériale, sous prétexte, disait-il, que, dans son voyage d'outre-mer, il avait épousé en Chypre une nièce de l'empereur de Constantinople. Passe encore pour ses forfanteries ridicules; mais ses vanteries calomniatrices n'ont pas eu le bonheur de plaire à tout le monde, et je connais un chevalier de Saint-Gilles qui s'est vengé de Vidal d'une cruelle manière, parce que le menteur se proclamait l'amant de la femme du chevalier.

Ici le loup fit un mouvement convulsif; de couché qu'il était il se releva d'un saut sur ses pattes de devant, et fixa ses grands yeux sur d'Aragon, qui parlait toujours.

— Je connais force trouveurs comme Pierre Vidal. Souvent, messires, vous oubliez une pauvre origine, parce que vous saurez bien lire, trouver, violonner et chanter. Arnaud de Marviel, tout à l'heure, Marviel ancien misérable clerc du Périgord, n'a-t-il pas déclaré son amour à très haute, très auguste comtesse de Burlats, de la façon la plus apperte et la plus indécente. J'ai supporté sans mot dire que Marviel, l'autre jour, sous les châtaigniers du castel, offrit à la comtesse une corbeille pétrifiée dans la fontaine des fées (*lou teroun de las fados*), qu'on trouve au village de Saix, à trois lieues de céans, mais, par mon royaume d'Aragon, il me semble que c'était assez en faire. Et je suis fort étonné que Marviel, lui qui sait si bien lire et trouver, ignore ces vers que le comte de Foix a fait inscrire sur son château de Mazères:

Il est écrit dessus ces pierres noires:
Avec seigneurs ne partage les poires;
Car pour eux seuls ils garderont les mûres,
Et briseront ta tête avec les dûres.

— Par les reliques de Saint-Vincent de Castille! Marviel, un seigneur de verre briserait un vassal de fer; prenez-y garde.

Ces mots que le roi d'Aragon avait prononcés avec véhémence et colère, tout d'une haleine, comme un homme long-temps comprimé, le laissèrent un instant affaissé, le feu dans les yeux et l'écume à la bouche.

Garins profita de ce moment de silence pour clore son rôle ridicule et se dérober incognito aux résultats de la mystification dont il s'était fait la victime.

Mais Marviel, relevant son front et regardant Alphonse des pieds à la tête par deux ou trois reprises, avec un dédain d'artiste:

— Roi d'Aragon, personne que je sache n'est ici ton vassal, pas même ton jongleur, Pierre Raymons de Toulouse. Rengaîne tes imprécations, tes colères et ta souveraineté. Pour moi, ajouta-t-il en s'inclinant, je ne relève, après Dieu et ma dame, que de Guillaume de Montpellier, mon seigneur et ami. Ne parlons pas de noblesse, Alphonse, car, si j'en crois le trouveur Bertrand de Born, mon compatriote, ta famille est issue par les mâles d'un certain Raymond, dit *Tête-d'Estoupes*, seigneur d'un château de Carlad, dans le comté de Rodez. Si nous remontons un peu, ma châtellenie de Marviel vaudra peut-être mieux que celle de Carlad. Mais non, je préfère accepter ta lignée puissante et auguste comme tu la prétends. Qu'as-tu fait de ta noblesse, Alphonse d'Aragon? Aurais-tu enrichi d'un fleuron la couronne de ta famille, augmenté d'un rayon sa brillante auréole, ajouté une étoile à ce ciel éblouissant? Ce même Bertrand de Born va nous répondre: Consultons une de ses sirventes: « Lorsque Alphonse, deuxième roi d'Aragon (c'est bien toi), vint au secours de Henri II, roi d'Angleterre, le comte de Toulouse déconfit en Gascogne le brave Alphonse. Ce dernier se fit octroyer, par le roi d'Angleterre, une forte somme pour la rançon de ses chevaliers captifs. Mais les prisonniers se virent contraints d'acheter la liberté à leurs propres dépens. » Alphonse d'Aragon, que devint la somme si loyalement concédée par le roi Henri deuxième? Voilà si je ne me trompe un procédé bien noble, bien beau, bien digne, et que ni la foi, ni l'honneur, ne sauraient improuver; car probablement tous ces mots ne se trouvent pas dans ton dictionnaire d'au-delà des Pyrénées.

Le roi, que ce langage exaspérait, s'écria hors de lui:

— Tu oublies, Marviel, ancien clerc du Périgord, que le seigneur de Saint-Gilles, dont je t'ai parlé, a fait couper la langue à Pierre Vidal, insolent trouveur, qui doit être muet ou mort à cette heure.

— Ni l'un, ni l'autre, s'écria une forte voix, qui parut sortir des entrailles du loup. En effet, l'animal s'était levé debout sur ses pattes de derrière, et marchait vers d'Aragon; mouvement qui les fit reculer tous, excepté Miravals.

— Ni l'un, ni l'autre, reprit encore la même voix.

Digitized by Google

Tu en as menti, Alphonse, vénérable seigneur, par la grâce de Dieu, roi d'Aragon, comte de Barcelonne et marquis de Provence. Tu en as menti. Vidal n'est pas mort, et par Saint-Sernin, il peut le prouver aux incrédules. Il n'est pas muet, tu vas t'en convaincre. Tout à l'heure tu citais à Marviel l'inscription du château de Mazères, je te dirai, moi, celle du *roc tremblant*, gigantesque bloc de granit, qui a pris ce nom de ce qu'il se laisse mouvoir par un doigt d'enfant ou la pointe d'un poignard; écoute :

Voyez tous ces rochers ensemble,
Le plus haut, c'est celui qui tremble.

La vérité vient si tardive à l'oreille d'un roi, qu'il doit la saisir, quand bien même elle se déguiserait sous la peau d'un loup; n'est-il pas vrai, d'Aragon! Tu me reconnais maintenant: je suis Pierre Vidal, le loup de la *louve de Pénaultier*.

Alphonse d'Aragon, déconcerté par cette impétueuse bordée, à laquelle il était loin de s'attendre, prit le parti le plus sage, celui de se retirer en haussant les épaules. Je ne veux pas, dit-il en s'en allant, me mêler avec des fous, ni me commettre avec gens de si basse lignée.

Vidal lui répondit par ces vers du sirvente de Bertrand de Born; il les chanta gaiement sur un ton goguenard et railleur :

Noble et vaillant roi d'Aragon,
Qu'as-tu donc fait de la rançon
Que paya le roi d'Angleterre,
Pour racheter tes chevaliers
Que Raymond te fit prisonniers
Dans une glorieuse guerre?
Roi d'Aragon, roi d'Aragon,
Qu'as-tu fait de cette rançon?

Ah! ah! ah! messires, je me trompe fort ou d'Aragon va dormir sur le côté gauche; et s'il lui arrive des songes, ils ne sortiront pas, j'imagine, de la porte d'ivoire. Bertrand de Born aura pris soin de la lui fermer au nez.

— Assez, assez, mon loup. Trève à tes malicieuses plaisanteries. Quand médisance se pose l'épée au poing et visage découvert en face de l'ennemi, elle prend le nom de franchise; mais lorsque, bas la visière, elle attaque un ennemi désarmé ou absent, elle frise lâcheté. Prenons-y garde, mon joyeux trouvéur : n'imitons pas l'animal dont nous portons la peau; il ne se jette que sur l'homme à terre.

— Tu te fais bien scrupuleux, Marviel; mais au fait tu as raison. Personne ici ne défendrait d'Aragon, chevalier, car il n'a laissé parmi nous ni écuyer, ni page. Ce serait autre chose pour d'Aragon, trouveur; et je connais quelqu'un qui prendrait en protection ses poésies et pour cause; car si d'Aragon est le parrain, voilà le véritable père. Et, disant cela, il frappait sur l'épaule de Pierre Raymons, le jongleur,

— Vidal, vous vous trompez étrangement: jusqu'ici je n'ai commis que des enfans légitimes, et tous bien et dûment reconnus. D'Aragon n'a pas besoin d'adopter mes bâtards.

— Mon Dieu! mon Dieu! j'aurai garde d'y former opposition : mais, vois-tu, Pierre, lorsqu'un trouveur, de la force de Garins d'Apchier, possède un jongleur, ayant nom Pierre Raymons; si surtout le trouveur est roi, comme Alphonse, alors les rôles se sont intervertis, du moins on l'imagine; et le vrai trouveur s'est fait jongleur factice pour le bon plaisir du prince. Mais, au reste, vous et messire Apollo devez en savoir beaucoup plus long que moi, qui, sur ce, vais me taire.

— Ce n'est pas là notre compte, mon cher Vidal. Parle-nous de ce roc qui tremble: tu lui dois une mention honorable; car, moins gros, il t'aurait servi à lapider d'Aragon.

— Volontiers, Marviel; mais comment, une merveille qu'on a sous la main ne pas la connaître! Je tombe des nues!

— Ce roc étrange est-il donc si près de céans?

— A tel point, mon cher Arnaud, que si nos cheveaux gravissaient, comme des chamois ou des écureuils, ces forêts escarpées et ces montagnes *du paradis*, ou plutôt du diable; eh bien! nos parlefrois pourraient nous y porter en moins d'une heure de marche. Mais que voulez-vous, messires? pourquoi refuserait-on de payer tribu à la commune loi? Souvent nous usons ambition, désirs, espérances à pourchasser un bien étranger; il nous paraît beau parce que l'éloignement lui prête son prisme, et nos mains se heurtent, et nos pieds trébuchent à des biens plus réels que nous dédaignons. Cela m'explique, messires, pourquoi Pierre Raymons, que voilà, soupire après une belle du Carcassez, et laisse dépérir d'amour Loyse de Saussens, la noble donzelle de la comtesse.

— Allons! courage Vidal; vous le verrez, messires: nous arriverons au roc tremblant, lorsque, au préalable, chacun de nous aura laissé son tribut de toison aux halliers de la médisance du conteur.

— Patience, patience, mes ouailles, je ne vous écorche pas, et l'on peut vous tondre sans qu'il y paraisse. Maintenant que voilà l'opération terminée, commençons :

Un jour la terre voulut se défaire de quelques rochers qui l'embarassaient : elle les prit dans les pans de sa robe, et partit de grand matin pour aller les jeter à la mer. Fatiguée, elle s'assit sur une crête de montagne. Probablement en goguette ou de belle humeur, elle laissa choir dans une vallée toute sa cargaison, puis elle regarda; mais les rochers se trouvaient disposés d'une manière si pittoresque, si heureuse, qu'elle ne voulut pas les déranger. Alors elle se contenta de prendre de la main un rocher, demeuré dans les plis de sa robe: elle lui choisit une assiette délicate et commode, à tel point qu'il fut permis à ce roc de se mouvoir, poussé par le souffle de Dieu ou le doigt de l'homme. Ainsi le dernier venu domina tous ses frères, à peu près comme dans Saint-Mathieu, les derniers seront les premiers. Par malheur, sa bienfaitrice oublia de protéger sa tête contre les ordures des aigles et des inscriptions des visiteurs. Ainsi cet inconvénient, qui le rend vassal et très humble varlet du premier oiseau qui vole, et du premier goujat qui passe, l'avait si fort attristé l'an dernier, qu'il ne voulait se mouvoir à aucun prix. C'est par mauvaise humeur, disaient les uns; par impuissance, disaient les

Digitized by Google

autres; les noix et noisettes que les bergers lui font casser en le remuant ont gêné son assiette. Que ce fût l'un ou l'autre de ces motifs, je sais, qu'après une pluie d'orage, il renonça à son immobilité, et les inscriptions recommencèrent de plus belle.

Alphonse d'Aragon en connaît une; je veux vous en apprendre une autre que Garins d'Apchier pourrait adresser à sa muse, et toi Miravals à la noble Azalaïs de Boissezon.

Puissé-je de ma belle mie,
Qui jamais ne répondit *oc*,
Faire mouvoir l'âme attendrie
Comme je fais mouvoir ce roc!

J'espère, messires, qu'on ne me soupçonnera pas d'être l'auteur de cette jérémiade; car, vive Dieu, jusqu'ici je n'aurais pas trouvé l'occasion de la dépenser.

— Sans doute, si des menteries valaient des exploits au tribunal d'amour.

— Allons, Miraval, serait-ce que mon allusion à la belle Azalaïs t'aurait déplu? Eh! bien, mon ami, venge toi, rien de plus juste; mais je te préviens: je suis un rude jouteur au jeu d'amour, et comme Achille, je ne suis vulnérable qu'au talon; pauvre avantage pour mes adversaires, car je n'attendis jamais mon salut de la fuite.

— Pas même lorsque, pour un baiser volé à la femme de Barral de Marseille, tu pris en toute hâte un vaisseau pour Gênes, jugeant dans ta prudence qu'il était utile d'interposer la mer d'Italie entre ton méfait et la double vengeance de la dame et du mari.

— Miraval, tu réveille une vielle histoire. Je vous la conterai, messires, en temps et lieu, pour prouver qu'en dépit des jaloux, Vidal est la terreur des maris et des prudes. Pour le présent, j'aime mieux rester dans mon sujet et continuer ma narration à propos du *roc tremblant*.

Les gigantesques rochers qui l'avoisinent sont disséminés à tout hasard sur un ruisseau chétif, mais joliment tapageur. Il est un endroit où ces rochers forment une fraiche grotte merveilleusement disposée pour une chapelle. Le populaire l'appelle *la salle des pains blancs*. La voûte en est un peu brutale et menaçante, et le pavé inégal et mal séant. On y trouve un creux dans le roc en forme de chaire et un autre en forme de bénitier, à telle enseigne, qu'à toute heure du jour on peut y tremper ses doigts sans crainte de les retirer secs, par une malice du grand escogriffe d'enfer. Presque tous les jours un jeune espagnol, appelé Dominique, s'asseoit sur cette chaire, bénit cette eau du creux, et parle à tous les goujats, manans et ribauds d'alentour. Je vous le donne pour un enragé fanatique, ce diacre espagnol. Il se démène terriblement sur sa chaire, le désordre dans ses cheveux, des éclairs dans les yeux, de brûlantes paroles à la bouche, des gestes d'énergumène dans toute sa personne; il me fit peur, car j'eus le bonheur ou le malheur de l'entendre comme vous allez voir. Il prêchait une croisade contre ces nouveaux hérétiques, excommuniés par les conciles de Lombers et de Latran. Les uns les appellent Cathares, Patarins, Publicains, Saducéens; d'autres les nomment Ariens, Vaudois, Bulgares, Albigeois. Enfin, messires, quoi qu'il en soit, le jeune Dominique déblaterait contre eux d'une virulente manière. Il les a tous excommuniés de son chef avec autant d'aplomb, ma foi, que l'eût fait notre Saint-Père le pape, Luce troisième. Mais en voici bien d'une autre, l'Espagnol, dans sa grotte, a voulu démontrer les effets de l'excommunication; et pour ce, il a fait apporter un pain chaud. Une fois excommunié, ce pain a pris la couleur de notre charbon d'Escoussens, et je crois qu'il se serait réduit en pourriture sans l'absolution de Dominique. Il était temps, je vous jure. L'excommunication venait d'octroyer à ce pain une odeur si fétide, que volontiers j'aurais bouché mon nez, n'eût été ma décence de loup. Car, messires, je voyais toute cette scène, avec l'habit que voilà, par une haute lucarne.

Après la confection du susdit miracle, ma position me parut alarmante et les idées suivantes m'assaillirent. Sans doute il est fort bon de se trouver témoin oculaire d'un prodige; mais, toutefois seulement qu'on ne paie pas la représentation trop cher. Le saint homme pourrait bien me deviner sous ma peau de loup; et qui sait alors comment il récompenserait ma prouesse? Peut-être lui prendrait-il envie de me faire torturer pour la plus grande gloire de Dieu, comme Pierre Mauran, le relaps. Le légat du pape l'a fustigé avec une poignée des verges dans les rues de Toulouse et l'église de Saint-Sernin, pendant que le pauvre hérétique nu, en caleçon et sans chaussure, accomplissait son itinéraire. Passe encore pour la fustigation; mais l'amende? Et, à moins que ma peau de loup ne valut 25 sols melgoriens, j'aurai bien défié Dominique, tout-puissant qu'il est, de m'avoir extorqué seulement un denier Pogèse. Réflexion faite, j'inclinai vers la fuite, et, pour mettre à fin mon projet, je grimpai sur le roc. Mon pied glissa, je m'embarrassai dans ma peau, et, dans trois bonds, je me vis par une chute *ex abrupto*, au milieu de l'assemblée de la grotte. L'étonnement fut grand et le houra général. Nouveau venu, je reçus les honneurs de l'hospitalité. Qui m'octroyait un coup de pied, qui un coup de poing, qui un coup de bâton, qui une égratignure. Horions et bourades pleuvaient sur moi, pauvre tombé des nues. Enfin, à l'aide d'une morsure à celui-ci, d'une étreinte à celui-là, je parvins à me frayer une voie dans les rainures des rochers jusqu'au prédicant. En mon honneur il venait de suspendre son discours. Je le regardai, son front était radieux, son œil inspiré, sa bouche entr'ouverte. Je me crus perdu. Je fis en sorte de grouper mes péchés les plus saillans, et d'en demander pardon au Seigneur par la contrition parfaite. Je me rappelai avec effroi que j'avais vanté le vers de d'Aragon, les tensons de d'Apchier, la gentillesse d'Ave de Montréal, la beauté d'Etiennette de Sorèze, la noblesse d'Anne de la Prade. Et de tous ces délits, j'en gémis au fond de l'âme, et m'en repentis du mieux. Je savais que grande était la miséricorde du Seigneur, et j'espérais encore.

Dominique me voyant à ses pieds, s'écria d'une voix forte, et jetant les mains en avant: Respect à cet animal de Dieu. Le Seigneur nous envoie ce loup, comme jadis il envoya un bouvreuil au patriarche Abraham pour consommer son sacrifice. — A l'œuvre, à l'œuvre, mes frères, vite un bûcher! et si l'animal est envoyé

Digitized by Google

de Dieu, les flammes l'effleureront à peine; s'il est envoyé de Satan, nous l'aurons immolé au Seigneur. Là dessus, quelques goujats allèrent, en toute hâte, quérir des bûches de feu, du temps que les autres priaient le Seigneur pour qu'il daignât agréer l'holocauste. Et moi, perdu sans retour, me réduisant en ma plus simple expression, je me cognais tremblant de tous mes membres entre deux rochers; mais, avec une telle énergie, que je m'y serais creusé une couchette si je n'eusse pressé un inexorable granit.

Le bûcher préparé dans un coin de la grotte, on allait m'y traîner sur l'ordre du diacre, lorsque je fis d'incroyables efforts pour rappeler ma force qui m'échappait, et jouer de mon reste. Pourtant je ne voulais que dire ces mots que je parvins, dans un accès de courage, à exprimer assez nettement; je me levai debout: Dominique, Dominique, au nom de ta sainteté future et de ton trône au ciel, laisse-moi retourner au bois, ma patrie.

Vous dire l'effet que produisit mon allocution inattendue, me serait impossible, d'autant que j'étais acteur trop intéressé pour apercevoir autre chose que deux idées et deux objets, mon juge et mon supplice, le tourmenteur et le bûcher.

Je me rappelle vaguement que Dominique et toute l'assistance tombèrent à genoux, firent des signes de croix, se frappèrent le front et la poitrine. Cette scène muette me parut bien longue, autant que les formules obligées d'une condamnation à mort. Dominique le premier se leva: Place, place, s'écria-t-il à l'animal du Seigneur. Ce loup est de la famille de l'âne de Balaam: venu des bois qu'il retourne aux bois, jusqu'à ce que nous le retrouvions en paradis. — Cette parenté, qui eût très peu flatté le trouveur Vidal, rendit au loup la respiration et les forces. Je partis, mais je vous jure à plus grande hâte que je n'étais venu. Les manans me laissèrent passer en s'éloignant un peu; mais ne voilà-t-il pas que se ravisant, ils me suivirent à toute outrance, armés de flèches et cailloux. Devinez pourquoi?

— Parbleu, répondit quelqu'un, pour demander à vos épaules justice de la mystification.

— Point du tout, et laissez-moi rire, messires, comme probablement j'aurai ri alors sans la peau qui me talonnait. Ces manans voulaient me dépiécer pour faire de mon corps des reliques saintes. Ma chair et mes os, messires, la chair et les os de Pierre Vidal dans une reliquaire. Chose étrange et curieuse, qui m'eût valu un martyre sans résultat, et dont Satan eût joliment ri dans sa barbe. Mes pourchasseurs criaient à tue-tête après moi: Arrêtez! arrêtez! le saint loup; mais, sans les écouter, je filais mon chemin aussi vite qu'une âme galopant devers le paradis. Enfin, harrassé de fatigue, gêné dans ma peau, inhabile au métier de loup que j'exerçais d'une manière gauche et novice, j'allais me livrer à mes poursuivans et demander une inspiration à mon nouveau frère l'âne de Balaam. Par bonheur, à deux pas de la route, j'entrevois une caverne dans le roc, je m'y précipite au risque d'y engloutir à la fois ma vie et ma sainteté. Les manans, dépistés par cette manœuvre, s'en revinrent, après maintes recherches, ne sachant trop s'il fallait se plaindre ou rendre grâce au Seigneur.

— Et puis, Vidal, raconte-nous ta sortie de la caverne et le reste de ton voyage.

— Le voici, Marviel: à la nuit tombée je me haussai jusqu'à louverture de ma cachette à grand renfort de bras, de jambes et d'échine. Une fois arrivé à fleur de terre, je sondai le terrain comme ferait un voyageur côtoyant un volcan. Je me risquai petit à petit; enfin, au clair de la lune, je reconnus Miraval qui promenait dans ces parages; je le suivis et me voici, messires.

— Eh! bien, mon cher Pierre, il me semble que lorsqu'on sait employer son temps aussi bien que tu le fais, il n'y a pas lieu à placer ce mot de Titus: J'ai perdu ma journée.

— C'est possible, pour moi je connais maintes gens qui n'en font pas moins autant de chemin que moi, bien qu'ils ne sortent du castel, dormant d'un bon somme, mangeant d'un bon appétit et faisant la sieste dans leur chambre. Je te crois, dans ce cas, Marviel, s'il est permis d'en juger d'après le dépit et la colère de ton rival Alphonse d'Aragon. A propos, messires, la comtesse donne-t-elle dans la secte des Albigeois?

— Un peu, répondit le jongleur Raymons, surtout depuis qu'elle eut la douleur de voir Roger Trencavel, son mari, excommunié à Castres par les légats du pape, et anathématisé comme traître, hérétique et payen.

— Tant mieux, je lui narrerai comment j'ai fourvoyé Dominique, en improvisant une phrase de loup à l'instar de l'âne de la Bible. Je lui dirai les réceptions dérisoires, dont les légats du Pape ont été honorés à Toulouse et en Albigeois. Tous les oisifs sont allés au-devant avec une nombreuse avant-garde d'ânes, de flûtes et de tambours.

— Pour moi, objecta Marviel, j'ai lieu de croire la comtesse étrangère à l'hérésie arienne. De plus, je sais qu'elle remplit les devoirs de bonne catholique, ayant foi dans les sermens et dans le sang de l'Eucharistie. Voici mes raisons: Roger Taillefer, son mari, avait octroyé à l'abbaye de Grandselve une exception de leude sur toutes ses terres plus un *trentin* pour chaque moine décédé, et cela, dans la vue de sauver son âme comme celles de Raymond Trencavel, son père, et de Raymond Roger, son fils. La comtesse Adélaïde a ratifié et confirmé cette disposition *par serment prêté sur les saints Évangiles*, à Burlats en Albigeois, le jour de la nativité de la Vierge, de l'an 1180. Or, messires, d'après cela, plus de doute, ces Vaudois ou ces Bulgares n'auraient pas, que je sache, prêté semblable serment, eux qui les ont tous en horreur.

— Ce n'est que cela, Marviel, je changerai de gamme; je conterai la pénitence du vieux Pierre Mauran. Vous le savez, messires, ce relaps portait une espèce de dalmatique dans ses assemblées nocturnes; de plus, il se faisait appeler Saint-Jean; ce qui ne l'a pas empêché, lui le grand baptiseur, de recevoir un baptême de la façon du légat, mais non un baptême avec l'eau du Jourdain, mais avec des verges de Toulouse. Je parlerai des miracles de Dominique, des conversions du grand Bernard, le saint orateur, dont la voix puissante a tonné dans la cathédrale d'Albi.

— Eh! bien, messeigneurs, dit un assistant qui toute la soirée était demeuré coi, s'il m'était permis, à moi, chétif jongleur, d'émettre un avis, je conseillerais à Vidal de laisser en paix les Bulgares et de bu-

Digitized by Google

tiner ailleurs ses sujets de causerie, tant pour son intérêt auprès de la comtesse, dont l'opinion n'est pas bien connue, que pour notre propre agrément. Une narration d'amour vaudrait peut-être mieux que nos discussions religieuses.

— Bien, dit Rudels. Un amoureux se trahit toujours. Nous te savons gré de ton avis autant que Jeanne de Fénouillèdes, si elle nous entendait.

— Alors, Vidal, causons un peu de ta Louve.

— Volontiers, Marviel; mais pourquoi pas plutôt de la comtesse Adélaïde?

— Parce que l'on ne peut que parler de ceux qui sont loin, et que l'on parle à ceux qui sont près.

— Je me rends. La Louve dont je porte les couleurs en fidèle desservant, est une noble dame du Carcassez. Je ne sais trop ce que l'on doit admirer le plus, ou de la beauté de la châtelaine, ou de l'aplomb de Miravals, lorsque vous l'avez félicité sur cette prétendue conquête. A sa place, j'eusse avoué en toute humilité que la victoire m'avait failli sur ce point, et que, repoussé avec perte, j'étais allé chercher fortune auprès de la marquise de Minerve et d'Arzalaïs de Boissezon.

— Je vous en prends à témoins, messires, ai-je dit un mot, un seul, pour faire croire que la Louve m'avait choisi pour son chevalier servant?

— Non, mais tu le laissais dire, et recevais avec une froide dignité, des félicitations sur ta bonne aubaine.

— Messires, je ne pouvais prétendre à l'honneur d'avoir la Louve de Penaultier pour ma dame ou ma mie. Je n'ai pas adopté ses couleurs et ses armoiries, comme Vidal; je ne l'ai pas priée d'amour comme lui; c'est à peine si j'ai séjourné quelques mois dans sa châtellenie.

— Quelques mois! Miravals, écoute: autrefois un clerc de la Grèce, je ne sais lequel, avait coutume de se mordre neuf fois la langue avant de parler. Ne serait-il pas mieux, Miravals, de se mordre autant de fois les doigts avant d'écrire? Tu vas voir, je n'en veux pour preuve que ces deux vers d'une de tes sirventes, adressés à la Louve.

> Sont passés deux ans et cinq mois
> Depuis que je subis vos lois.

— Exagération de poète, objecta Miravals, décontenancé par la citation.

— Exagération qui a le malheur ne n'être pas une métaphore. Le temps court vite sous les berceaux de l'amour, si vite qu'on ne l'aperçoit pas passer. Pour ton exagération, la Louve me l'a donnée comme de l'histoire, quand elle me dit un soir, sur le perron du castel de Penaultier: Vidal, Vidal, soyez mon loup, je serai votre louve.

— Et alors vous avez pris la peau que voilà; vous vous êtes fait chasser comme un loup par les levriers et les pâtres du Cabaretz. Un jour, il vous mirent en complète déconfiture, ce qui divertit fort la Louve, quand elle nous vit dolent et presque mort, porté dans son castel. Que vous dit-elle, pour toute commisération? Ce mot qui devient proverbe: Vidal, si on ne veut pas être traité en loup, on ne doit pas en prendre la peau. Tu vois que les renseignemens ne m'ont pas failli. Heureusement pour toi, le mari se montra plus compâtissant que la dame; il te remit en piel, a peu près comme Hugues de Beaux t'avait remis en langue; ce qui fait qu'au moment où je parle, tu n'es ni muet ni cul de jatte.

— Les plus fous sont les plus rudes voyageurs sur le sentier de l'amour, dit Marviel.

— Tu as raison. Je pense qu'il faut mettre un enjeu pour gagner une partie. Aussi je ne connais pas de femme qui ait pu résister à mes vers, non plus qu'à mes prétendues folies. Connaissez-vous de livre de trouveur plus brillant et plus riche que le mien? A chaque page un nom nouveau, et pas des noms de ribaudes ou de bergères, je vous prie de le croire; mais des noms tels que ceux-ci: La Louve de Penaultier, Etiennette de Sardaigne, Raimbaute de Bioth, Abélisse de Lautrec. Pour Miravals, le pauvre hère, jamais messire Amour n'en fit son enfant gâté. Naguère il dépensait en pure perte ses vers, son temps et soupirs à la cour d'Azalaïs de Boissezon. Il la mit en tel prix et renom par ses poésies, que tous les chevaliers de la contrée affluèrent en sa cour. Le plus heureux de tous, Aimeric de Montréal, la pria d'amour et passa la nuit avec elle à la barbe de Miravals; ce qui fit jaser les oisifs et provoqua du scandale dans toute la châtellenie.

— Il est vrai, dit-on, qu'Aimeric de Montréal, mon ami, qui d'après mes vers s'était épris d'Azalaïs, s'est comporté en félon et déloyal chevalier. Mais qui nous répondra que lui aussi par ses menteries n'est pas du nombre de ceux à qui l'on coupe la langue?

— Heureusement ou malheureusement, mon cher confrère, on leur en laisse assez pour proclamer des vérités comme celle-ci, par exemple: Raymond de Miravals se trouve, pour le présent, dépourvu de dame, demiselle ou mie quelconque. Il peut se confier à sainte Catherine, la patronne des vieilles, à moins peut-être que Gauderinque sa femme, n'ait pas encore octroyé plaisir d'amour à Guillaume Brémur, son amant.

— Tu parles de ma femme, Vidal; peut-on aimer une femme, lotie de la prétention de rimer sonnets et sirventes? C'est assez d'un trouveur dans un *alberc* et quelquefois trop. Qu'en dis-tu, Vidal? Mais à propos, tu ne ferais pas mal, toi aussi, de surveiller ta femme, cette grecque, nièce de l'empereur. Prenez garde! on conte que les clercs de Toulouse sont entreprenans et les gentilshommes fort aimables.

— Qu'elle advienne ce qu'il lui plaira, peu m'importe. Pour ma part, je vous jure sur l'honneur, messires, que le jour où Dieu ou le diable me délivreront de ma chère moitié, vous verrez dans ma maison une fête de huit jours, à laquelle je vous invite d'avance.

— Ainsi donc, mes deux trouveurs, vous ne faites pas grand fond d'amour sur l'hyménée.

— Non, cher Marviel, et alors que devenir? Recourir ailleurs; et Miravals n'a pas su se ménager des refuges.

— Tu deviens insolent comme un page, pauvre Vidal; apprends que les bonnes fortunes éventées dans le public, ne sont pas les plus solides. La mère et la fille du vrai bonheur, c'est la discrétion. Demande à Marviel s'il est besoin de jeter aux yeux et à la face de tous, les billets d'amour qui vous surviennent.

Digitized by Google

— Ah! voici du nouveau, messire trouveur, qui recevez des billets incognito et à huis-clos. Je suis parbleu bien fou de nier ces prières d'amour qu'on vous adresse de tous côtés. Je ne dois espérer d'être initié à ces mystères que lorsque votre seigneurie se verra obligée de prendre un secrétaire pour vous aider à lire et à répondre. Je m'offre de grand cœur, Miravals.

— Et si je l'acceptais sur l'heure?

— Et pourquoi pas? j'aime les sinécures. Tu me me feras lire ce parchemin noirci, qu'un coureur t'a remis lorsque tu me tenais en lesse en cheminant vers ce manoir : ce parchemin m'a tout l'air d'une prière en droit d'amour. J'ai reconnu le coureur de Raymbaude de Biolh, d'Azalaïs de Boissezon, ou peut-être d'Esmengarde, *la belle Castraise*.

—Tu railles, Vidal; ne sais-tu donc que deux recettes pour obtenir merci d'amour d'une gracieuse donzelle : se faire tailler la langue et chasser par des levriers.

— Recettes plus dangereuses, mais à coup sûr plus expéditives et plus infaillibles que les tiennes. Par ma peau de loup, je gage vingt deniers Borghèses, que ce billet de déclaration d'amour n'est autre qu'un mémoire d'un péager, d'un tailleur ou d'un marchand de chevaux?

— Par ton insolence, Vidal, tu mériterais bien qu'on te gagnât la gageure que tu proposes! chose qui t'embarrasserait de deux façons, et pour l'enjeu et pour le paiement. Mais non : je veux user d'indulgence, et sans te gagner le pari, j'aime mieux porter la discussion à ton propre tribunal; je t'en fais juge. Voilà, cette missive; tiens, lis!

Pierre Vidal fut interdit, plus atteré qu'homme effleuré par la foudre. Tous les assistans firent cercle autour de lui pour lire, qui sur ses épaules, qui de côté, par devant et à l'envers, en se haussant sur les pieds, la susdite missive.

Le trouveur les regarda un moment d'un air hébété, indécis comme un homme à l'instant de transition du sommeil à la veille, du rêve à la réalité; puis, ne sachant quelle contenance il devait prendre, il se laissa faire comme un taureau qu'on mène à l'autel du sacrifice, il lut, tant bien que mal, la missive suivante :

MESSIRE ET CHEVALIER,

Je viens d'apprendre avec douleur la tromperie félone dont ma voisine, Azalaïs de Boissezon, vous a rendu victime. C'était vous pourtant qui l'aviez exaltée, en ce grand prix, honneur, renom et gloire dont elle jouissait dans nos contrées. Auprès d'elle, vous aviez semé gente poésie et franc amour, pour ne recueillir qu'ingratitude et froid accueil. En Albigeois et aux alentours, on m'appelle *la Belle Castraise*, titre que je mettrai volontiers à vos pieds en retour de votre amour et de vos sirventes. Si mon doux servage peut vous faire oublier la perfide Azalaïs, soyez mon chevalier et trouveur et je serai votre mie. Je vous attends en ma châtellenie de la Tourcandière. Adieu, messire. Je répondrai toujours *oc* à vos prières de tendre merci.

ESMENGARDE, *la belle Castraise*.

Ce jour de l'Ascension de Notre-Seigneur J.-C. de l'an 118.

Après avoir lu, Vidal laissa tomber sur ses genoux la lettre qu'il pressait entre ses mains; sa tête s'inclinait dans un muet abattement et sa confusion était grande. Tout à coup il releva son front par un mouvement subit, la figure joyeuse comme un homme saisissant une espérance inattendue ou trouvant l'issue d'un labyrinthe.

— Pas de suscription, pas de sceau, dit-il, après avoir tourné et retourné la missive; seulement une simple signature, et sans cela je serais tenté de la prendre pour un apocryphe.

— C'est bien assez d'une signature, répondit-on.

— Nullement, messires, avant hier, je reçus une gracieuse lettre du bon Raymond, comte de Toulouse et de Saint-Giles. Mais, par le Capitole, voilà bien l'écriture de Ravul, avocat et chancelier du comte; voilà bien le sceau de plomb. Regardez plutôt, messires, de ce côté une croix et de l'autre le comte à cheval. Je ne trouve pas ici le sceau de la *Belle Castraise*.

— Et, dit malicieusement Marviel, si la noble dame n'a pu trouver le loisir d'écrire l'adresse de la missive, et si le Vavasseur, son mari, tient en cachette le sceau de la seigneurie? L'important, dans une lettre de ce genre, c'est la signature. Amour sait au besoin se passer de blason et d'armoiries. Tout ce bagage risquerait de l'embarrasser.

Vidal, qui, depuis ces dernières paroles, était resté muet, bondit tout d'un bloc, frappa des mains d'enthousiasme et s'écria : Messires, messires, écoutez-moi, je tiens la vérité. Cette lettre, au lieu de s'adresser à Raymond de Miravals, peut bien avoir été écrite à mon intention. Le varlet est venu nous accoster près de ce castel où l'on savait que je devais arriver. Ne pouvant deviner un trouveur sous une peau de loup, il l'a remise à Miravals, trompé par son costume. Voilà tout. Qui voudrait donner un démenti à ces vers.

Voyez, voyez Vidal sur son blanc palefroi,
Lui qui sème en courant ou l'amour ou l'effroi!
Connaissez-vous un preux, savez-vous une dame,
Que n'ait dompté son fer ou dévoré sa flamme?
Voyez, voyez Vidal sur son blanc palefroi!
Lui qui sème en courant ou l'amour ou l'effroi!

— Décidément, fit Marviel, je commence à croire aussi que tu perds la tête, mon pauvre Vidal. Que signifie donc cette tromperie d'Azalaïs dont il est question dans cette lettre?

— C'est vrai, je n'y avais pas songé d'abord.

— Je te défie de m'expliquer cela, dit Miravals triomphant.

— Pourquoi donc? Mais c'est fort simple, repliqua Vidal, après un instant de réflexion. Moi aussi, je me suis trouvé à la cour de Lombers où était la dame; moi aussi, je l'ai chantée. On peut bien avoir répandu le bruit qu'au lieu de m'avoir pris à son servage pour son féal chevalier et galant trouveur, ce qui est vrai, elle m'a traité comme un jouet, comme un poète importun, ce qui est faux. Telle doit être la cause de la méprise et alors la compâtissante Esmengarde... Ah! Ah! messires, mais en voilà du bonheur ou je ne m'y connais pas. Je pars demain pour le castel de la dame, pour la Tourcandière.

Digitized by Google

— Et moi de même, reprit Miravals, d'un ton demi rieur et demi dépité.

Ici les troubadours sentirent le besoin de clore la veillée. Tous d'un commun accord s'apprêtèrent à partir; on eût dit qu'ils subissaient l'influence d'un ordre tacite. Il n'en était rien pourtant; mais peut-être trouvaient-ils la nuit assez avancée; peut-être avaient-ils épuisé le répertoire de leurs gentes narrations et de leurs dévis sur Dieu, la poésie et l'amour.

Vidal chantait, tout joyeux de sa découverte, Miravals riait jaune. Les assistans se fussent moqués de tous les deux si Marviel n'eut eu par la tête sa rivalité avec d'Aragon, Pierre Raymons un sirvente ébauché, et Rudel les deux figures de Jeanne de Fénouillèdes et de Garins d'Apchier, qui surgissaient devant lui l'une riante et tendre, l'autre grondeuse et brutale.

Vidal retenant les troubadours avant de se séparer: mais à propos, messires, leur dit-il, je n'ai pas trop envie d'aller essayer de ma couchette de loup, du foin mouillé et de la paille fraîche que la comtesse m'a si généreusement octroyés.

— Tant pis Vidal, nous le dirons, comme la louve de Penaultier: si on ne veut pas être traité en loup on ne doit pas en prendre la peau.

— Allons, allons, messires, foin du proverbe. Ne craignez pas que je vienne vous importuner. Ma peau laissée dans un coin, je vais demander asile à Garins d'Apchier. Une partie de son lit, c'est bien le moins qu'il doit à un trouveur qui ne craint pas de se déguiser en loup pour lui assigner sa place dans la hiérarchie des poètes. Vidal et d'Apchier dans un même lit? mais c'est fort drôle, n'est-il pas vrai, messires? Et demain, demain, à la Tourcandière.

Ici chacun prit de son côté; quelques instans on entendit le bruit des pas s'affaiblissant peu à peu dans les longs corridors; puis plus rien, excepté les éclats de rire et la voix glapissante de Vidal, qui chantait à tue tête.

Voyez, voyez Vidal sur son blanc palefroi,
Lui qui sème en courant ou l'amour ou l'effroi!
Connaissez-vous un preux, avez-vous une dame,
Que n'ait dompté sa dague ou dévoré sa flamme?
Voyez, voyez Vidal sur son blanc palefroi,
Lui qui sème en courant ou l'amour ou l'effroi!

Tout seul, lorsque tintait le beffroi des alarmes,
Qui prit cent chevaliers, leurs destriers et leurs armes?
C'est le trouveur Vidal sur son blanc palefroi,
Lui qui qui sème en courant ou l'amour ou l'effroi!
Qui, par son fol amour, cent dames a fait rire?
Qui cent autres en fit gémir dans le martyre?
C'est le trouveur Vidal sur son blanc palefroi,
Lui qui sème en courant ou l'amour ou l'effroi!

Frédéric Thomas.

NOTICE SUR LE Dr DOUBLE.

Si la perte du praticien qui a honorablement marqué sa place dans la science, afflige les Académies dont il faisait partie, si elle inspire au corps médical tout entier de biens légitimes regrets, ne semble-t-il pas qu'ils doivent être, sinon plus profondément sentis, du moins particulièrement exprimés dans les contrées qui peuvent se glorifier de lui avoir donné naissance, ainsi que dans la cité où commencèrent ses premiers pas dans la carrière, alors surtout que la publicité scientifique y possède un organe spécial? Ce n'était donc pas assez pour la rédaction du *Journal de Médecine de Toulouse* d'avoir tacitement mêlé ses regrets aux regrets universels qu'a fait naître une mort récente, il lui fallait encore, comme elle l'a bien compris, honorer et perpétuer la mémoire de M. Double, en consignant dans ses pages quelques détails propres à faire connaître et apprécier une existence trop courte, mais si utilement remplie dans tous ses instans.

Compatriote du savant médecin dont la bienveillante amitié nous fut long-temps précieuse; c'était à nous que devait être dévolu ce triste et pieux devoir; et si, d'abord, nous avons dû concevoir quelque défiance sur notre aptitude à remplir la mission qui nous était confiée aussi dignement que l'exige la haute réputation de celui que nous regrettons, nous nous sommes bientôt rassuré à la pensée que, pour faire le mieux possible, nous n'avions qu'à écrire sous l'inspiration de nos souvenirs, de notre cœur et de nos convictions.

M. Double (François-Joseph) naquit à Verdun-sur-Garonne, le 6 mars 1776, d'une famille peu fortunée, mais riche du moins de ses vertus domestiques et de ses mœurs presque patriarcales, qui se perpétuaient comme une fidèle tradition, et étaient conservées comme un précieux héritage.

La première éducation de M. Double, ainsi que celle de ses quatre frères, se fit sous les yeux d'un père et d'une mère qui, par leur surveillance attentive et éclairée, quelquefois par leur sévérité et toujours par leur exemple, surent inspirer de bonne heure à leurs enfans l'amour du bien en toutes choses: heureuse édu-

Digitized by Google

cation dont tous profitèrent si bien, et qui prépara sans aucun doute le succès remarquable avec lequel chacun devait parcourir sa carrière.

Après avoir reçu dans sa ville natale les premières notions de la langue latine, après avoir fait pendant près de trois ans une partie de ses études classiques au collége de l'Esquile de Toulouse, le jeune Double se décida, lorsque cet établissement fut fermé, à étudier en pharmacie, et entra chez M. Vidailhan. Sans doute qu'alors il avait l'intention de succéder à son père, qu'il eut bientôt la douleur de perdre, ou à un de ses oncles, qui étaient pharmaciens l'un et l'autre. Bientôt il fut appelé à faire partie de l'armée des Pyrénées, dans laquelle les connaissances qu'il avait déjà acquises lui permirent de servir en qualité de pharmacien. Il ne rentra à Toulouse qu'à la paix d'Espagne, et là, seul ou avec le secours de celui de ses frères qui suivait la carrière ecclésiastique, et qui devait, plus tard, s'élever aux honneurs de l'épiscopat, il s'appliqua sans relâche à compléter ses études classiques, en même temps qu'en suivant assidûment les leçons que Dubernard, Viguerie pères, et quelques autres médecins faisaient alors bénévolement pour remplacer l'enseignement de notre Faculté détruite, il commençait ses études médicales, qu'il alla continuer et terminer à Montpellier.

Cette École, où professaient Baumes, Barthés, Dumas, Fouquet, jouissait alors de toute sa célébrité. M. Double se pénétra de l'esprit de ses doctrines; il s'adonna surtout avec une constante application à l'étude des anciens, et à une époque où la jeunesse médicale s'occupe seulement de savoir, pour satisfaire aux exigences des examens, il composa un mémoire remarquable sur la distinction des symptômes et des signes, sur la théorie de l'analyse des symptômes et de la formation des signes, et sur les lois générales pour la détermination de leur valeur relative. Comme on le voit, ce travail, ainsi que celui qu'il composa un an plus tard pour sa dissertation inaugurale, sur l'imminence des maladies en général, indiquaient la tendance de l'esprit et la maturité du jugement de M. Double, qui reçut le titre de docteur, à peine âgé de 22 ans; ils n'étaient, pour ainsi dire, l'un et l'autre, que le prélude du *Traité de Séméiotique générale*.

Quelques années s'écoulent pendant lesquelles M. Double donne à son frère, engagé dans les ordres sacrés, la plus belle preuve de dévouement, en partageant sa captivité et son exil en Espagne. Il rentre ensuite dans son pays, où il pratique la médecine pendant quelques mois seulement; car il est dominé par un désir unique, celui de se rendre à Paris. Cependant sa mère, veuve, et qui doit pourvoir aussi à l'établissement de ses autres enfans, ne peut seconder ses projets qu'en mettant à sa disposition le fruit de quelques économies; n'importe, il la console en l'assurant que ces ressources ne seront pas même épuisées, et qu'il saura bientôt s'en créer d'autres, tant étaient fermes ses résolutions et grande la foi qu'elles lui donnaient dans son avenir. Il embrasse, enfin, cette pauvre mère, qu'il ne devait revoir qu'une fois, et part pour la capitale avec une somme d'argent qui suffira à son entretien pendant six mois au plus: c'était en 1803.

Il semble tout d'abord que le jeune médecin de Montpellier, nourri des doctrines d'une école rivale, n'avait que peu de chances de réussite à Paris; mais il n'en fut pas ainsi: il avait compté sur le travail pour lequel il était doué d'une aptitude remarquable, et le travail ne lui fit pas attendre long-temps la réalisation de ses espérances.

Parmi les notabilités médicales auxquelles l'avait recommandé l'illustre Barthés, se trouvait M. Sédillot, à la famille duquel il lui était réservé de s'allier plus tard. Ce médecin, ayant apprécié ses heureuses dispositions, ne tarda pas à l'associer à la rédaction du *Journal général de Médecine* qu'il publiait alors, et c'est de cette circonstance que date la réputation de M. Double comme écrivain et comme praticien. Ses premiers travaux, en effet, ne devaient pas uniquement fixer l'attention des savans et des médecins; ils étaient de nature à attirer la confiance publique à leur auteur; et ces deux résultats ne firent que s'accroître avec rapidité alors que la rédaction principale du journal lui fut confiée.

Des analyses raisonnées de presque tous les ouvrages dont s'enrichissait notre littérature, des comptes-rendus trimestriels de la constitution médicale de Paris, de nombreux mémoires originaux sur divers sujets pratiques, tels furent les travaux par lesquels M. Double sut conserver à ce recueil l'intérêt qu'il a toujours présenté.

En 1809, M. Double, voulant familiariser les jeunes médecins avec la langue latine, trop négligée, et dont il reconnaissait l'incontestable supériorité pour graver dans l'esprit des préceptes que le praticien ne devrait jamais oublier, donna une première édition, dans un format portatif, de l'*Interpres clinicus* de Klein. Comme il l'indique dans sa préface, il avait le projet d'éditer ainsi successivement quelques auteurs anciens, projet utile que le soin qu'il dut apporter à des publications originales et les occupations toujours croissantes de sa profession l'empêchèrent de réaliser.

C'est dans la même année que fut connu le jugement de la commission nommée pour l'examen des mémoires sur le croup, adressés au concours, ouvert deux ans avant par Napoléon. Le prix, qui était de douze mille francs, ayant été partagé par Albers (de Brême) et Jurine (de Genève), M. Double, qui s'était engagé dans cette lutte à jamais mémorable, obtint une des trois mentions honorables, récompense assez belle encore, quand on songe que les médecins de toutes les nations avaient répondu à l'appel qui leur avait été fait; et que les manuscrits admis à concourir s'élevaient au nombre de soixante-dix-neuf. Si l'ouvrage de M. Double, qui fut bientôt livré à la publicité, contient des idées et des divisions systématiques peu en rapport avec l'observation rigoureuse des faits, on y trouve une analyse exacte, une discussion approfondie des opinions émises par tous les auteurs qui avaient précédemment écrit sur le croup, et un diagnostic différentiel bien établi; on y trouve aussi les résultats de quelques analyses chimiques, d'observations faites pendant la durée de certaines épizooties, d'expériences tentées sur les animaux; et ces résultats ont dû contribuer à rendre plus positives les notions que nous possédons aujourd'hui sur cette affection.

Digitized by Google

Le *Traité de Séméiotique générale* est l'ouvrage le plus important de M. Double. Fruit de recherches laborieuses, il embrasse la pathologie tout entière, puisqu'il présente, pour les maladies en général, et pour chaque maladie en particulier, l'exposition méthodique des phénomènes qui peuvent servir à la détermination de leur diagnostic et de leur pronostic. L'auteur ne s'est pas borné à rapporter les données éparses péniblement inventoriées dans les écrits des anciens, il a mis aussi à contribution les acquisitions de la science moderne, et il a soumis préalablement les uns et les autres au creuset d'un raisonnement sûr et d'une observation éclairée. La publication de ce traité, qui pourrait, à bon droit, être considérée comme classique, commencée en 1811, ne fut complète que dix ans plus tard.

Appelé à faire partie de l'Académie royale de Médecine presque aussitôt après sa création, c'est sur ce théâtre que M. Double mit plus particulièrement ses mérites en évidence. Chacun connaît la méthodique clarté, la logique sévère, et en même temps la dignité qu'il apportait dans la discussion; chacun sait la confiance qu'il inspirait à ses collègues, qui, appréciateurs non équivoques de son talent vraiment académique, l'ont fait entrer dans presque toutes les commissions et l'ont chargé des rapports sur les questions les plus importantes et les plus difficiles soumises à l'examen et à la décision de ce corps savant; nous ne mentionnerons ici qu'une circonstance choisie entre tant d'autres.

Lorsque, en 1831, le choléra, par sa marche rapide chez les nations voisines, menaçait d'envahir la France, le ministre de l'intérieur demanda une instruction propre à diriger les administrations sanitaires dans la connaissance de la maladie et dans l'application des moyens préservatifs et curatifs. M. Double fut le rapporteur de la commission nommée à cet effet. Son travail, très bien conçu d'ailleurs, ne pouvait pourtant résulter alors que du dépouillement de matériaux nombreux recueillis au loin par des observateurs étrangers, et qu'il s'agissait de coordonner. Il n'en fut pas ainsi l'année d'après, lorsque l'expérience acquise put être mise à contribution.

Préposé à la direction du poste médical du Gros-Caillou, M. Double remplit, comme tous les médecins, sa mission de dévouement pendant l'épidémie de Paris; aussi son second rapport, composé des élémens qui manquaient au premier, ne laissa-t-il rien à désirer. Les opinions divergentes sur la nature d'une maladie si complexe, si meurtrière, et que l'on observait pour la première fois; celles plus divergentes encore sur les ressources qu'il convenait de lui opposer, durent nécessairement soulever plusieurs objections dans la discussion du travail de la commission, mais elles furent toutes victorieusement repoussées par son rapporteur, et tels furent la méthode, la concision, le discernement, le sage éclectisme qu'il sut apporter dans la rédaction de ce document, qu'il fut adopté presque à l'unanimité et imprimé sans le moindre amendement: circonstance inouie peut-être dans les annales de l'Académie, et qui mérite encore plus d'être prise en considération, puisqu'il s'agissait du sujet le plus ardu sur lequel cette compagnie savante ait jamais été appelée à éclairer le public médical.

Dans les publications insérées au *Journal général de Médecine* comme dans tous les autres écrits sortis de sa plume, dans le monde et au lit de ses malades comme à l'Académie, M. Double se montra le fidèle représentant des doctrines dont il avait puisé le germe à l'Ecole de Montpellier, et vers lesquelles il s'efforça toujours de ramener les esprits. Il savait faire de ces doctrines une judicieuse application à la pratique, et s'il les adopta quelquefois en partisan un peu exclusif, il fut du moins toujours leur défenseur éclairé et courageux, même quand il ne devait pas avoir complètement raison.

Depuis long-temps le service des hôpitaux ou l'enseignement dans la Faculté n'auraient pu rien ajouter à la réputation que M. Double s'était acquise dans le monde comme praticien; et il paraît d'ailleurs qu'il ne songea jamais sérieusement à faire valoir ses droits à un choix qui aurait au moins donné plus de lustre à sa position scientifique. Toutefois, à cette position, telle qu'il la concevait et qu'il semblait l'ambitionner, il manquait un complément; il ne tarda pas à l'acquérir.

En octobre 1832, M. Double remplaça Portal à l'Institut. On n'a pas oublié qu'il eut pour compétiteur l'homme dont le puissant génie avait presque renversé le vieil édifice scientifique; et cette circonstance, comme on le sait encore, a donné lieu, dans le temps, à des interprétations malicieuses que pouvait justement braver l'excessive loyauté de M. Double. Sans doute, ses nombreux travaux ne se recommandaient pas aux mêmes titres que ceux de son concurrent; ils n'avaient pas ce caractère d'originalité, ce mérite de l'invention, qui décident le plus souvent les suffrages d'un corps savant; mais étaient-ils donc sans importance réelle? Lors de la découverte du sulfate de quinine, M. Double ne fut-il pas le premier médecin qui, par de nombreuses observations cliniques, en constata l'efficacité contre les fièvres intermittentes? ne détermina-t-il pas aussi les cas de maladies chroniques qui pouvaient réclamer l'administration de ce principe actif du quinquina? Les deux mémoires composés à ce sujet furent successivement lus à l'Institut, qui en arrêta l'insertion parmi ceux des savans étrangers; et aujourd'hui que les observations et les déductions qu'ils renferment ont été constamment confirmées par les médecins de tous les pays, qui oserait dire que ces travaux, en ouvrant une voie nouvelle à la thérapeutique, ne lui ont pas rendu un service immense? Aussi, comme l'a très bien dit M. Roux, l'approbation de l'Académie des Sciences n'était pour MM. Pelletier et Double qu'un acheminement à de plus grandes marques de distinction; et pour M. Double, en particulier, elle n'était qu'un titre de plus à sa future admission dans son sein. Et puis, n'y a-t-il pas des mérites qui, pour être différens, peuvent équivaloir à ceux qui distinguent les savans du premier ordre? Eh bien! ce sont précisément ceux que possédait M. Double, et leur appréciation ne pouvait échapper aux hommes éminens dont les suffrages favorisèrent son élection.

Au reste, M. Double justifia pleinement le choix qu'on avait fait de lui, car il fut à l'Institut ce qu'il

Digitized by Google

était à l'Académie de Médecine. Il y eut même une circonstance, et ce fut peut-être la dernière, qui lui fournit l'occasion de démontrer plus particulièrement la profondeur de son jugement et la parfaite connaissance qu'il avait des doctrines de l'antiquité; nous voulons parler du rapport qu'il fut chargé de présenter, en 1839, sur l'ouvrage manuscrit de M. Furster. Cet ouvrage, qui obtint un des prix Monthyon, et qui a été publié depuis, avait pour titre : *Des maladies de la France dans leurs rapports avec les saisons*, ou *Histoire médicale et météorologique de la France*. M. Double était dans son élément, c'est bien le mot; aussi la critique ne trouva rien à dire à son rapport si remarquable, sinon qu'il était trop orné et écrit avec trop d'élégance.

Vers la fin de l'année 1839, la carrière politique sembla un instant devoir commencer pour M. Double: la pairie lui fut offerte, mais avec l'étrange condition de renoncer, en l'acceptant, à l'exercice de sa profession. Dans cette proposition ainsi formulée, il y avait quelque chose d'humiliant et d'injurieux pour le corps médical dont M. Double fut toujours un des plus dignes représentans; il ne put plier son esprit élevé et profondément convaincu à comprendre l'incompatibilité qu'une sorte de pruderie aristocratique voulait établir entre les habitudes d'une vie laborieuse et utile, et une dignité à laquelle pourtant Napoléon, dans son intelligente libéralité, avait appelé sans réserve Cabanis, Chaptal, Berthollet et Fourcroy. Aussi, par une résolution dont la spontanéité, le courage et le désintéressement honorent toute une vie d'homme et rejaillissent noblement sur notre profession, il refusa. C'est vainement que quelques journaux de l'époque ont voulu révoquer en doute la réalité des conditions imposées à notre illustre confrère, ou, du moins, cherché à en atténuer l'incohérence; nos relations avec sa famille nous permettent de garantir toute l'authenticité du fait, et, nous ne saurions assez le dire, la noble conduite de M. Double, dans cette circonstance extraordinaire, suffirait presque pour légitimer les regrets de la génération médicale actuelle, comme elle contribuera, nous n'en doutons pas, à assurer à sa mémoire la vénération de la postérité.

Quelques années encore, et la même carrière allait peut-être s'ouvrir devant M. Double; et cette fois, du moins, il ne pouvait être question de conditions inacceptables, puisqu'il s'agissait de la représentation nationale. En même temps qu'à l'occasion des élections nouvelles, le deuxième arrondissement de la Seine s'occupait activement de sa nomination, la candidature pour l'arrondissement de Castelsarrasin lui était offerte. Nous avons tout lieu de croire qu'il l'eût acceptée, et qu'elle aurait été puissamment soutenue. Il est aisé d'entrevoir tout le bien qu'aurait pu faire le célèbre médecin devenu député, lui qui savait apprécier les vices des institutions qui régissent l'enseignement et l'exercice de notre art; lui qui, dans mainte occasion, avait manifesté des vues si sages sur une organisation sans cesse réclamée, mais qui reste toujours en projet. Nous aurions eu, enfin, un honorable et utile représentant dans cette chambre, où, lorsqu'il s'est agi, pour ce qui nous regarde de l'impôt avilissant et exceptionnel de la patente, il ne s'est pas trouvé un seul médecin pour relever, comme elles le méritaient, des insinuations et des comparaisons aussi maveillantes que déplacées (1). Mais, vain espoir, tentatives tardives! pendant que se préparaient des combinaisons dont le succès paraissait probable, sinon assuré, M. Double était à son lit de mort!

Atteint, dans la soirée du 7 juin dernier, après avoir assisté à la séance de l'Académie de Médecine et visité quelques malades, d'un malaise qui, si nous avons bien compris les détails consignés dans la notice de M. Amussat, n'était que le prélude d'une de ces pneumonies auxquelles convient si bien la qualification d'illégitimes *(Nothæ)*; M. Double s'abusa jusqu'au dernier jour sur la nature et sur la gravité de son état. En vain, les conseils éclairés de l'amitié le pressèrent de consentir à une médicationactive, qui avait eu deux ans avant les plus heureux résultats dans une pneumonie grave, mais plus franchement dessinée, sans doute; le malade, sans inquiétude, comptant d'ailleurs sur une crise que semblaient, en effet, annoncer des urines et des sueurs abondantes, résista avec cette volonté ferme qui le caractérisait, faute à jamais déplorable, et la seule peut-être qu'il ait commise contre lui-même, contre ses confrères et contre l'Académie, comme l'a dit avec un remarquable à-propos l'éloquent secrétaire perpétuel de cette assemblée. Enfin, le cinquième jour, une saignée instamment réclamée fut pratiquée; un léger soulagement sembla se manifester pendant que le sang coulait; mais déjà s'étaient développés des symptômes locaux et généraux, dont la gravité croissante permettait à peine de concevoir quelque espérance. Bientôt M. Double ne put reconnaître ses confrères qui l'environnaient, et, après une courte agonie, il s'éteignit, à onze heures du soir, âgé seulement de 66 ans et quelques mois.

Lorsque, dans sa séance du mardi suivant, l'Académie royale de Médecine a reçu la nouvelle officielle de la perte douloureuse qu'elle venait de faire, elle a suspendu immédiatement ses travaux, voulant ainsi accorder à la mémoire d'un de ses présidens d'honneur le même hommage que, sur la proposition de M. Breschet, elle rendit au baron Portal, son président d'honneur perpétuel.

Les obsèques de de M. Double ont eu lieu le 15 juin. Le cortége composé de plusieurs personnages distingués dans l'ordre militaire ou administratif, et d'un immense concours de savans et de médecins, s'est dirigé de l'église Saint-Thomas-d'Aquin au cimetière du Père-Lachaise, où MM. Pariset, Roux et Jules Guérin, sont venus saluer d'un solennel adieu les restes inanimés de celui que chacun d'eux se glorifiait d'avoir eu pour collègue et pour ami, en même temps qu'ils ont déposé sur la tombe destinée à les recevoir l'hommage et les regrets de l'Académie de Médecine, de l'Académie des Sciences et des médecins de Paris.

(1) Ces lignes étaient écrites et composées lorsque nous avons appris l'élection de MM. Bouillaud, Dezeimeris et Terme. Nous nous empressons de reconnaître que la présence à la chambre de ces honorables médecins est bien de nature à diminuer nos regrets et à mettre un terme à nos doléances trop bien fondées jusqu'ici.

Digitized by Google

Un fils qui a suivi la carrière des armes, et une fille (Mme Collin), qui tout récemment, par une honorable distinction académique obtenue au concours ouvert pour l'éloge de Pascal, venait d'apporter à son père une de ces douces satisfactions dont il ne lui était pas réservé de jouir long-temps, sont les seuls héritiers de M. Double. Son nom demeure ainsi désormais perdu pour la science qu'il cultiva avec tant de distinction; mais les souvenirs qu'il y a laissés sont assez nombreux, et ont assez de valeur pour n'avoir pas à redouter l'indifférence ou l'oubli dans les siècles à venir.

M. Double était d'une taille au-dessus de la moyenne; sa physionomie, sévère et bienveillante à la fois, avait quelque chose de cette dignité dont les portraits des antiques maîtres de l'art nous offrent les modèles. Son caractère était sérieux, sa parole lente et grave, son maintien réservé, son accueil froid, quelquefois même décourageant; et cette manière d'être a été, selon nous, mal comprise et mal appréciée; expliquons-nous:

Il faut d'abord se demander si l'exercice de notre profession comporte ces manières enjouées, aimables, frivoles qui, loin d'être déplacées dans d'autres positions sociales, contribuent souvent à faire ou à rehausser le mérite de certains hommes. Oh! non, certes; en présence des intérêts qui nous sont confiés et de la responsabilité qu'ils nous imposent, en présence des mille maux contre lesquels nous avons à lutter, dont les nuances infinies, les complications inattendues se jouent trop souvent des moyens que la science met à notre disposition, en les réduisant à une désespérante impuissance, il faut concevoir comme une nécessité pour tout médecin consciencieux cette habitude de la réflexion, cette attitude sérieuse et méditative, cette presque entière abnégation du monde et de soi-même, et ces dispositions qui, par leur continuité, contribuent peut-être plus que les fatigues physiques à nous laisser si peu de chances de longévité, nous les concevions surtout chez M. Double, lui pour qui la médecine était un véritable sacerdoce, lui qui avait une clientelle immense, et qui comptait presque autant d'amis que de cliens.

Autre chose encore; M. Double était sérieux et froid dans son cabinet, parce que les deux ou trois heures matinales qu'il y passait en toute saison étaient les seules qu'il pût consacrer au travail, en même temps qu'à la réception de ses visites. Il était sérieux et grave auprès de ses malades et aux séances de l'Académie, parce qu'il était profondément pénétré de l'importance de sa mission de médecin et d'académicien. Mais pour tous ceux qui ont pu le voir en dehors de ses préoccupations habituelles et jouir de sa conversation grave ou légère, suivant les circonstances qui en faisaient le sujet, mais toujours attrayante et parfois même empreinte d'une gaîté modérée, pour ceux-là, dirons-nous, il n'y avait rien d'exceptionnel chez M. Double.

On a dit et trop souvent répété que M. Double était peu obligeant. Ce que nous savons à cet égard, c'est que, lorsqu'un de nos camarades, qu'il connaissait pourtant à peine, fut atteint d'une fièvre typhoïde qui se termina par la mort, non-seulement il lui donna des soins assidus, mais il mit encore à notre disposition sa bourse, ses domestiques et les ressources de sa maison; ce que nous savons encore, c'est que les conseils de sa haute sagesse ou de sa profonde expérience n'ont jamais fait défaut aux nombreux élèves qui lui étaient recommandés ou aux jeunes médecins qu'il honorait de son amitié; ce que nous savons, enfin, c'est qu'il accordait assez souvent l'appui de sa protection, et que dans mainte occasion il savait aller au devant d'un désir, en offrant spontanément telle ou telle autre recommandation. Plusieurs médecins militaires ou civils, dont il a favorisé l'avancement ou auxquels il a facilité l'accès dans la carrière, pourraient, au besoin, dire si ce n'est pas là l'exacte vérité. Fallait-il donc, pour mériter le titre d'obligeant aux yeux de tous, qu'il se constituât le patron de chacun?

M. Double avait aimé le travail dans sa jeunesse, parce qu'il avait fondé sur lui tout l'espoir de son avenir. Pendant toute sa vie il aima le travail en souvenir de ce qu'il lui avait dû et pour ce qu'il lui devait encore tous les jours; aussi sa principale, son unique recommandation aux jeunes hommes qui le visitaient, c'était le travail, toujours le travail, ce qui voulait dire: travaillez sans relache, car vous arriverez bien mieux et plus sûrement par le travail que par un patronage anticipé que vous n'êtes pas encore à même de justifier. A-t-on bien tenu compte de cette circonstance, lorsqu'on a formulé le reproche dont il vient d'être question? a-t-on pris aussi en considération les obstacles qui, de part ou d'autre, font quelquefois qu'un service à rendre devient réellement impossible? Nous ne le pensons pas.

Oui, c'est au travail bien plus qu'à des occasions fortuites que M. Double a été redevable de son élévation et de sa fortune. Esprit droit et ferme, savoir étendu, jugement sûr, expérience profonde, ce sont là les éminentes qualités qui, jointes à une modestie parfaite, à une grande noblesse de cœur et de caractère, à un ardent amour de l'humanité, avaient concilié à M. Double l'estime ou la vénération de ses collègues et de ses confrères, comme aussi elles lui avaient assuré la confiance dans les rangs les plus honorables et les plus éclairés de la société. Mais qui ne voit que l'acquisition bien rare de cet ensemble de mérites nécessite une vie tout entière consacrée au travail et à la réflexion? C'est donc, en définitive, au travail, que M. Double a dû de pouvoir, à bon droit, être proclamé comme une des plus remarquables et des plus pures illustrations de notre profession et de notre époque.

Le D. Gaussail.

Digitized by Google

LA BAUME S^t^-HONORAT EN 1835.

(VAR).

Entre *Fréjus* et *Antibes* que tout le monde connaît au moins de réputation; non loin de cette ville, un peu plus obscure, où débarqua l'exilé de l'île d'Elbe, et sur une de ces innombrables dentelures que la Méditerranée creuse sans cesse sur les côtes de notre Provence, on voit encore les ruines d'un château que la mer corrode sans pitié, et que les flots minent sourdement. — C'est le château de la *Napoule*. Derrière lui, et comme les manans d'autrefois qui se tenaient à respectueuse distance de leur seigneur et maître, se groupent et s'accolent quelques maisons basses, déplâtrées, dépérissantes et à habitans peu aisés; — c'est ce qu'on appelle le village de la *Napoule* (1).

Notre intention n'est point aujourd'hui, d'attirer l'attention des lecteurs de la *Mosaïque*, sur l'une ou sur l'autre de ces constructions : nous ne les leur offrirons que comme le point de départ d'un pèlerinage à une Baume, dont la renommée n'a point approché de celle de la Baume de Sainte-Magdeleine, mais dont la destination première, vierge encore de toute contestation, a le consolant avantage de ne laisser dans l'esprit aucun doute pénible.

Laissons à notre gauche les massives tours carrées du château, et, derrière elles, les îles de *Lérins*. Faisons un demi-tour à droite, et préparons-nous à suivre parallèlement toutes les sinuosités des bords de la mer. Pour points de reconnaissance, vous aurez une vieille et démantibulée redoute, puis le squelette encore debout d'une ancienne fabrique (d'autres disent d'un couvent), et un peu plus loin, l'eau jaillissante et parcimonieuse d'un ravin qui, sautillant le long de la montagne, glisse jusqu'au rivage et se perd au milieu des algues marines.

A partir de là, le sentier se dessine plus nettement, son allure a quelque chose d'agreste qui dispose à la rêverie, et qui le ferait aimer du poète et du peintre. On dirait un de ces sentiers qui semblent conduire au ciel, quelque montueux et vagabonds qu'ils soient: Et, en effet, il est ombragé de pins, bordé de fougères en fleur, de romarin toujours vert, et de thym odoriférant. Le soleil ne vous y arrive que par rayons timides; le pied ne tressaille pas sur le caillou qu'il roule, et une solitude presque éternelle, permet de savourer avec volupté le bruit des vagues qui roulent avec nonchalance, tourbillonnent avec grâce, et vont se briser mystérieusement contre un rivage mou et sonore.

Déjà la pointe du *Teule* (1), cap au profil effilé, a disparu derrière nous. Toujours nous marchons, et cela sans peine, sans effort, sans besoin de jeter un regard en arrière, car les sites varient tellement que l'intérêt va toujours croissant et dévance la vue.

Pourtant les arbres s'éclaircissent et s'éloignent de cette mer où parfois leurs têtes plongent; ils sont remplacés par des arbrisseaux, auxquels ne tardent pas de succéder des arbustes qui annoncent la fin de vos rêveries, et le commencement d'une marche sans intérêt. Alors (nous supposons que c'est en été), on s'aperçoit que le soleil échauffe; que le sac ou le carnier est un compagnon incommode, et que, par une clarté et une chaleur aussi forte, les vents sont trop économes de leur souffle; la terre, de sa verdure; et que le silence.... surtout le silence! est d'une physionomie désespérante. — Comme dans les profondeurs de la vallée de *Bagarelles* (2), il vous étouffe, frappe tout votre corps de prostration, et, malgré la température de feu qui vous entoure, vous donne presque des frissons.

Oh! c'est qu'en tout et partout l'homme est fait pour l'homme, et que, quand il s'isole, il a besoin de simulacres de vie pour lui donner la conscience de la sienne propre. Ne fut-ce qu'un bouquet d'arbres, un pan de prairie, le simple murmure d'un filet d'eau, il lui faut la présence de quelque être de la création, qu'il animera à sa guise; avec lequel il trouvera moyen de s'assimiler et de s'identifier; et lorsque tout cela lui manque, son existence est frappée d'inquiétude, de découragement et de dégoût. Il sent qu'il est seul, il a peur de lui-même, et, semblable à l'aveugle qui implore l'assistance d'un faible enfant, on le voit chercher une plante qu'il puisse interroger, un oiseau au-

(1) Ce nom, formé de νεος neuve, et de πολις ville, lui a été donné dans le treizième siècle par les seigneurs du lieu. Des actes passés avec le couvent de Lérins, qualifient avant cette époque, le village de *Revenionis castram* ou *Avenionetum*. Il n'est peut-être pas hors de notre sujet de rappeler que, c'est sur les bords de la Napoule que (l'an 68 de J.-C.) vint mouiller la flotte d'Othon, destinée à combattre le parti de Vitellius, et que c'est dans les plaines voisines de *Laval* que les armées en vinrent aux mains.

(1) La pointe du Teule ou de Théoule se trouve avant d'arriver au pied de la Montagne du Coproux. C'est dans un champ voisin que saint Eucher dit que sa fille Tullia fut ensevelie.

(2) Voir la livraison de la Mosaïque de septembre 18 .

Digitized by Google

Château de la Napoule.

quel il puisse parler. — C'est dans un pareil moment que celui qui croit en Dieu éprouve le besoin de prier; c'est à pareille heure que l'athée a coutume de broder sur le thème appelé désespoir, et c'est quelques instans après qu'au milieu de ses élucubrations il entrevoit le suicide.

Heureusement cet état de malaise n'est que de courte durée. Les pins ne tardent pas à vous apparaître plus abondans et plus suaves en couleur; le bruit souterrain des flots dans les caranques vous parvient avec une harmonie inconnue, et le bourdonnement de quelques miliers d'abeilles vous ferait croire à une transformation féérique de localité, si des ruches en liége ne montraient à travers des bouquets de plantes aromatiques, la pierre plate dont elles sont recouvertes.

Ceci nous annonce le voisinage des hommes, et nous sommes confirmés dans cette idée par la fumée blanchâtre qui, là-bas, à une assez grande distance, s'élève d'un bâtiment servant de retraite à un poste de douane.

Voyez plutôt: — A votre droite se meuvent et crient des branchages sous lesquels était tapi la créature qui, avec un peu d'hésitation, vous barre le chemin. Son teint est hâlé; sa barbe longue, et en dépit du decorum militaire, son uniforme est bariolé de certains accessoires de commodité personnelle propres à donner une originalité de plus à sa mine piteuse et effarée. On tressaille involontairement, car il vient d'armer bruyamment sa carabine; mais on se rassure en le voyant vous saluer humblement, et vous demander, avec les circonlocutions les plus maladroitement honnêtes, pardon de vous arrêter dans votre promenade. Sa consigne l'oblige à vous demander qui vous êtes, d'où vous venez, où vous allez et si vous êtes muni d'un passe-port en bonne règle. — Inutile de dire qu'on se garde bien d'avancer d'un pas. — Une pareille invitation faite en langage du pays, et accompagnée de pareilles formes, peut éveiller chez chaque individu des sensations si différentes, que nous nous abstiendrons de consigner les nôtres ici; nous nous bor-

Digitized by Google

nerons à dire que, depuis cette époque, nous avons toujours trouvé un point de comparaison, quand il a fallu nous représenter un *Lazzaroni* ou un *Guérillas* demandant l'aumône sur le bord d'un chemin.

Du reste, nous serions fâché que l'on donnât à nos paroles une interprétation plus étendue que celle que nous avons eu nous-mêmes le motif et l'intention de lui donner. La ressemblance dont nous parlons, ne peut s'appliquer, avec quelque justice, qu'à l'extérieur. Le douanier de ces côtes a l'aspect et la parole sauvages, parce que c'est tout au plus s'il a le temps de se voir et l'occasion de se fréquenter lui-même; il est misérable, parce que sa paie est modique et ses charges nombreuses: mais à part tous ces grands et petits défauts dont la naissance ne lui appartient pas plus que sa volonté, il est meilleur enfant que ne l'annonceraient ses armes et la petite quantité d'agrémens physiques qui lui sont échus en partage. On l'a vu (disent des personnes très dignes de foi) octroyer avec le plus grand désintéressement, un peu de feu pour le cigare dont on lui offre la moitié; dans le seul but de vous obliger, il accepte deux ou trois doigts *(à piacère)* de votre vin; et il se ferait un énorme cas de conscience, de refuser une portion de la halte qu'un voyageur téméraire aurait l'indiscrétion de lui offrir.

Comme il est prudent de ne se faire des ennemis que le moins possible, nous irons au devant des remarques malignes et des applications mal intentionnées, en ajoutant que nous n'avons point eu la prétention de répartir avec la même générosité, sur tous les membres de la même institution, le mal et le bien que nous avons observé sur un individu isolé; que nous venons de dire sous forme de causerie, et comme une halte nécessaire pour le chemin qui nous reste encore à faire.

. . . . . .

Il y a trop long-temps que nous avons laissé derrière nous la *Pointe noire* et le *Cap-Roux* (1), pour ne pas approcher du but de notre course : et en effet notre route va se diriger à droite, dans une gorge où le chêne-liége et l'yeuse remplacent les pins. Il faut dire adieu à la mer, et la saluer comme une compagne de voyage qu'il faut quitter à l'embranchement de deux routes. C'est avec peine que l'on s'en sépare, et tant que son murmure se fait entendre, vous vous surprenez à lui répondre machinalement de la main; mais le bruit va toujours en s'affaiblissant; il expire bientôt, et cette mer amie s'efface de votre souvenir de même que la rosée de la nuit s'évapore aux rayons d'un soleil de juillet. D'ailleurs toutes nos facultés subissent l'impression passagère et impérieuse des lieux que l'on traverse; à leur examen se joint depuis peu, la préoccupation de savoir comment on parviendra à cette roche nue qui vient de surgir au milieu d'étages de verdure, et à laquelle les yeux s'attachent comme à un signal inattendu.

(1) En 1548, le comte d'Enghien ayant tenté de s'emparer de Nice, vint avec onze galères attendre au Cap-Roux le résultat de l'entreprise, qui ne fut pas heureuse; un André Doria faillit s'emparer du noble comte dans l'endroit même où il s'endormait tranquillement sur des lauriers futurs.

L'ermitage se trouve au dessus du premier faîte, ou *retraite* d'un roc redressé verticalement, servant de socle à des roches non moins élevées, qui supportent à leur tour des rochers coniques, pyramidaux, groupés les uns au dessus des autres et tellement lisses, tellement lavés de toute matière étrangère à leur composition, que nous avons encore souvenance d'avoir esssayé infructueusement, d'atteindre les blenâtres cimes que représente notre dessin.

Pour parvenir à la grotte, il faut monter une centaine de marches formées de deux pierres posées en apparence sans ciment sur le sol; d'abord assez régulièrement conservées, puis déversées de leur position horizontale, ou enterrées sous des débris de rocaille. L'escalier rampe le long du roc qui bientôt lui manque, et qu'il abandonne pour aller se rattacher, vers la gauche, à des rochers secondaires, sortant en tapinois de terre et s'élevant par gradation jusqu'au sommet de la *retraite* dont nous avons parlé, à laquelle ils se rattachent par une courbure concave et convexe comme la cage d'un escalier.

A partir du commencement de cette courbure, une espèce de sentier d'une coudée de large, moitié naturel moitié taillé par la main des hommes, rampe au dessus des arbres et des précipices, et vient passer en serpentant sur le bord latéral du roc principal. A cet endroit, le passage partout *thermopyléen*, devient réellement dangereux. L'abîme est si profond et le sentier, si faible, si irrégulier, si dépourvu de points où la main puisse s'appuyer, qu'un seul homme suffirait pour en défendre l'accès à une armée d'assaillans. Par surcroît de précaution un mur, sentinelle dernière, se trouve planté à l'extrémité du sentier. Il est percé d'une porte étroite et basse; il prend du côté du précipice tout le talus qu'il peut y avoir, tandis que, de l'autre, il s'appuie sur la roche qui s'incline en arrière, et monte ainsi que les parois d'une fortification inexpugnable.

Immédiatement après cette porte, le terrain se trouve nivelé sur une étendue de quelques mètres, et surabondo de plante d'aloës; puis on descend le scabreux escalier que, à gauche de notre croquis, on peut voir porté sur deux arceaux irréguliers, en maçonnerie, et l'on se trouve sur une plate-forme sauvagement gazonnée, qui se termine dans le fond par un mur de roche au dessus duquel se dressent des crêtes aigues, et sur le devant par le bord extrême du roc au pied duquel nous étions tantôt.

Maintenant arrêtons-nous un instant, et consultons l'histoire dont nous transcrirons le résumé suivant :

« Saint Honorat était originaire de Toul, et issu » d'une famille qui avait donné plusieurs consuls à » l'empire. Il quitta sa patrie pour aller vivre dans » les déserts de l'Orient; mais son frère qui l'avait » accompagné, étant mort dans le Péloponèse, saint » Honorat en fut tellement affligé qu'il résolut de » quitter les lieux qui lui rappelaient sans cesse une » perte aussi cuisante. Il revint (en 405) dans les Gau- » les, et établit sa demeure à quelque distance de » Fréjus, dans le creux d'un rocher que l'on appelle » encore aujourd'hui : *La Baume Saint-Honorat.* »

La sainte grotte semblerait n'avoir reçu que peu ou point de modification des diverses époques auxquelles elle a survécu; car telle qu'elle est, ou du moins telle

Digitized by Google

Baume Saint-Honorat.

Telle était il y a peu de temps (nos souvenirs datent du 21 avril 1835), elle présente une simplicité voisine du dénuement, qui parle à l'imagination plus que ces retraites célèbres dont le type primordial a disparu sous les embellissemens mal entendus de nos pères.

Ce n'est réellement aujourd'hui encore qu'un creux de rocher.

Ici point d'autel en marbre, point de colonnes en porphyre, pas de chandeliers ou de lampes du métal même le plus commun. N'y cherchez point de riches offrandes, des *ex-voto* précomptueux, des souvenirs de visites royales, des noms fameux inscrits sur des registres ou conservés par tradition; on dirait que les fidèles ont eu honte de consacrer à saint Honorat mort, des objets du luxe qu'il avait méprisé pendant sa vie, et par suite, la retraite du pieux solitaire ne saurait ressembler en rien à la demeure de *Magdeleine*; de cette belle pénitente que Dieu protégeait, que les anges servaient et qui, à des souvenirs amers, à des remords cuisans, pouvait efficacement opposer les blanches ailes d'un chérubin son esclave, son sourire consolateur, son geste d'espoir et sa promesse de salut.

Non, Honorat c'est le champion homme; c'est l'image de la pénitence abandonnée pour ainsi dire à ses propres forces, et qui flagelle, qui tue la chair pour sauver l'ame.

Magdeleine (quelques soient d'ailleurs les instrumens affreux dont on l'entoure) nous a toujours apparu comme la gracieuse personnification d'une pénitence qui, pour persévérer, a besoin d'indulgence et de secours; de cette pénitence qui ne veut point être effrayée;

Digitized by Google

Baume Sainte-Magdelaine.

qui succomberait au premier attouchement de la discipline meurtrière; mais qui s'agenouille et s'affaisse sous le poids du repentir; qui cache la rougeur de son front sous les blondes tresses de ses beaux cheveux, et qui s'approche de son juge avec tant de larmes dans les yeux et d'éloquence dans ses supplications, que la main divine s'arrête étonnée et qu'elle pardonne à la pècheresse par ces consolantes paroles qui ont survécu aux siècles, et qui demeureront éternellement comme gage de la miséricorde infinie du Créateur:

« Va... tes péchés te sont remis parce que tu as beaucoup aimé!

De là, une différence involontaire et pourtant notable dans la manière extérieure de les honorer. Et en effet, la Baume de la sainte sœur de Marthe est encore riche malgré le pillage impie dont elle a été plusieurs fois l'objet. On dirait que, sans égard pour tout ce qu'il pouvait y avoir de profane dans un pareil culte, nos pères oublièrent la pècheresse et la sainte pour n'y voir que la femme.... la femme d'autrefois qui aimait à s'entourer de diamans, à se rouler dans la soie et à s'enivrer à la coupe de la plus déplorable mondanité... à Magdeleine, on prodigua les pierreries et les étoffes précieuses; deux portes en marbre déguisent l'entrée de sa grotte; ses statues sont en marbre et ses autels de marbre encore.

Par Fréjus ou par Cannes, allez en pèlerinage à la Baume d'Honorat, et après avoir franchi des précipices, vous vous trouverez en face d'une simple porte en bois de pin, étayée par des fragmens de maigre maçonnerie, ombragée par un houx solitaire; et quand

Digitized by Google

vous serez entré dans le creux du rocher qu'elle met à l'abri des bêtes de la montagne, un seul coup-d'œil vous suffira pour en saisir l'ensemble et les objets les plus saillans.

A gauche, une cavité de la longueur d'un homme; à droite, un gour revêtu d'un garde-fou: la tradition écrite nous représente le premier de ces emplacemens comme ayant servi de couche au saint solitaire, et le second, comme étant la citerne où il recueillait les eaux qui s'échappaient des fissures du rocher. — Dans le fond, deux marches retenues par des barres de bois, et tenant toute la largeur de la grotte. — Au-dessus de ces marches, et à gauche, un pilier bas, massif, à peine dégrossi, supportant une voûte plus informe encore. — A droite, sur le même plan, une statue en bois, mutilée, méconnaissable et se perdant dans l'obscurité d'une niche creusée dans le roc. — Dans un trou pratiqué au-dessous, deux mesquines burettes en verre. — Enfin, dans le fond, une table de plâtre suant le salpêtre par tous ses pores, et recouverte d'un plateau en bois humide, sert de base à un degré, au-dessus duquel s'élèvent quatre petits chandeliers en bois, et un tableau divisé en trois compartimens longitudinaux, représentant chacun un saint dont le nom échappe. — Ceci est l'autel où se célèbre régulièrement une seule messe par an.

Nous oublions de dire qu'un ermitage plus récent a été bâti dans les environs; nous n'avons fait aucun effort pour le découvrir au milieu des arbres où il s'est caché. Nous ne sommes pas fâché d'ignorer jusqu'à la forme de cette succursale, et nous aimons à croire que c'est par un reste de pudeur qu'on n'a point osé en jeter les fondemens sur le même sol que la Sainte-Baume.

Malgré cette noble indigence, et peut-être un peu à cause de cela, le site de la *Baume Saint-Honorat* a des droits à la visite de toute personne qui recherche les émotions du passé et du présent. L'artiste y trouvera des études dignes de ses pinceaux; le poète, des inspirations auxquelles les lieux environnans pourront prêter l'intérêt d'événemens historiques; enfin les pieux croyans de la foi de nos pères y auront de saints souvenirs à évoquer; et si, au retour, ils n'ont pas de merveilles de décoration à raconter; des chapelets d'argent, des médailles bénites à distribuer; des images consacrées, des livres de piété à montrer, et des indulgences à promettre, qu'ils se consolent et se réjouissent..... Ce n'est point une menteuse copie, ou un rapiècetage d'ermitage qu'ils auront visité. La spéculation n'est point arrivée jusque là; car tout y est solitude, souffrance, misère, et ainsi se trouve pleinement justifié ce passage d'un livre admirable:

« Les saints et les amis de Jésus-Christ ont servi » Dieu dans la faim et dans la soif, dans le froid et » dans la nudité, dans le travail et dans les fatigues, » dans les veilles et dans les jeûnes, dans les prières » et les méditations saintes, et dans une infinité d'op» probres. » (Chap). XVIII.

Louis Levens.

BIOGRAPHIE DU P. VANIÈRE, JÉSUITE.

A M. DE LABOUISSE-ROCHEFORT, HOMME DE LETTRES.

Rapin la consola (Euterpe) du trépas de Virgile:
Vanière, dont la muse était douce et facile,
Du trépas de Rapin;
Qui, pour la consoler, de ce coup du destin,
Joindra, comme Vanière, et le goût et le style
Du beau siècle latin?

Ode de M. Des Forges-Maillard.

Monsieur,

Après les biographies si curieuses et si riches de faits dont vous avez successivement enrichi la Mosaïque, et qui ont provoqué de la part du savant M. Valkenër des lettres on ne peut plus flatteuses, j'ai longtemps hésité à mettre au jour celle-ci; vous en comprenez la raison. Mais, réfléchissant ensuite que chacun n'est tenu de faire que dans la mesure de ses forces, je me suis décidé à la publier sous vos auspices: daignez en agréer l'hommage; votre nom patronnera ma faiblesse.

Les historiens de la vieille France monarchique se plaisent à faire ressortir avec un certain éclat la suite non interrompue de nos rois; croyant produire dans cette chaîne de têtes couronnées comme un titre à la

Digitized by Google

vénération des peuples et des siècles. — Or, dans l'histoire de notre littérature nationale, ne se révèle-t-il pas un phénomène aussi curieux, aussi palpitant d'intérêt? Si parfois il y a eu quelque courts interrègnes, le sceptre a-t-il jamais été brisé, et les princes, par le génie, ne se sont-ils pas fidèlement succédés comme les princes par la naissance? Pourquoi donc n'étalerions-nous pas à notre tour nos glorieuses richesses, et n'en manifesterions-nous pas un noble orgueil, nous surtout enfans du Midi, terre si riche, si féconde, si pullulente en grands hommes?

Sans remonter bien avant dans les âges, sans revendiquer les noms de Stace, de Pétrone, de Trogue-Pompée, d'Ausonne, de Sidoine-Apollinaire et de tant d'autres que nous envièrent les maîtres du monde, voyez, en des temps plus rapprochés, Marot, Rabelais, Montaigne, Amyot, Ronsard; et à côté de ces représentans de la littérature française, Pasquier, Jules Scaliger, Henri Etienne, de Thou, représentans non moins nationaux de la littérature latine, qui, telle qu'un fleuve majestueux, déjà loin de sa source, roule ses eaux transparentes à travers les campagnes, et porte partout la fertilité et l'abondance.

Après eux, les contemporains s'étaient imaginé que l'âge d'or de la poésie, des lettres et des arts avait à jamais disparu. Et à peine ces hommes, météores brillans, il est vrai, au sein des ténèbres de l'ignorance, avaient-ils eu le temps de s'asseoir dans la tombe, que surgissaient, pour un éclatant démenti, deux nouvelles pléïades d'immortels: dans la langue proprement dite de la patrie, Corneille, Molière, Racine, Pascal, Bossuet, Fénélon; dans la langue jusqu'alors appelée la langue des savans, Descartes, La Rue, Porée, Rapin, Vanière. Sans doute ce dernier ne peut marcher l'égal de la plupart de ces grandes figures qui dotèrent d'un nom impérissable leur magnifique apparition; sans doute il ne peut occuper le premier rang parmi ces aristocrates de la pensée, ces dictateurs de l'intelligence, devant lesquels l'humanité s'incline et tremble d'admiration; c'est un de ces hommes aux mœurs patriarchales, savant modeste, poète élégant et harmonieux, que l'on ne saurait mieux comparer qu'à cette fleur simple et humble qui craint le grand jour et se cache sous l'herbe, mais dont l'enivrant parfum trahit l'existence.

Vanière Jacques, naquit à Causses, village à trois lieues de Béziers, le 3 mars 1664, selon M. Titon du Tillet; le 9 du même mois, selon d'autres biographes. — Son père, riche propriétaire du pays, n'avait d'autres délices que les occupations de la campagne. Il sut inspirer à son enfant ses idées et ses goûts, non-seulement pour l'agriculture et les plaisirs rustiques, mais, chose bien préférérable, ses sentimens de probité et de vertu. Dans la suite, plein d'une tendre reconnaissance pour l'auteur de ses jours, il s'écriera comme Horace dans un beau transport d'amour: « Je ne voudrais pas » être issu d'un autre père, fût-il du sang royal! » paroles attendrissantes, qui me rappellent le vers de Jean-Baptiste Rousseau, accusé cependant, par d'injustes critiques, d'avoir méconnu ses parens: « Né » comme lui (Horace) d'un père aux hommes in- » connu; » et ces paroles non moins attendrissantes d'un vénérable prêtre, l'abbé Grégoire: « Je remercie » le ciel de m'avoir donné des parens qui, n'ayant guère » d'autre richesse que la piété et la vertu, se sont ap- » pliqués à me transmettre cet héritage. Dès ma plus » tendre enfance, ils m'associèrent à leur confiance » entière. Jamais nous n'étions plus heureux que quand » nous étions réunis. Il m'arrive fréquemment de me » séquestrer de toute société, pour converser encore » en souvenir avec vous; ma mémoire me retrace » leurs traits, le son touchant de leur voix, et surtout » la tendresse inexprimable qui m'identifiait aux au- » teurs de mes jours. » Accens simples, naïfs, mais sublimes de sentiment, capables de leur conquérir l'immortalité, s'ils ne devaient la mériter à d'autres titres.

Ce fut au sein de sa famille qu'il passa les premières années de sa vie, et, témoins de ses heureuses dispositions, les fortunés parens purent de bonne heure pressentir cette gloire future. Aussi aucun soin ne fut-il négligé pour cultiver ces germes précoces et diriger l'activité naissante de son esprit. On l'envoya au collége de Béziers.

A l'époque où il fit sa rhétorique, le vers latin, antique honneur l'université de France, était dans tout son attrait, dans toute sa vogue. Les Jésuites, entre les mains desquels se trouvait le monopole de l'enseignement, y poussaient les jeunes gens avec beaucoup d'ardeur; eux-mêmes composaient, à l'intention de leurs élèves, des petits essais poétiques, des *poemata didascalica*, fort ingénieux. A l'aide de ces moyens aritficiels, j'oserai dire mécaniques, ils parvenaient à applanir des obstacles, à aiguillonner des imaginations naissantes, parfois à frayer à des esprits timides les routes escarpées du Parnasse. Il n'advint pourtant au jeune rhétoricien aucun profit d'un pareil labeur.

Le P. Joubert, son régent, racontait à ce sujet une chose vraiment singulière, bien propre à nous faire penser avec Buffon *que le génie, loin d'être toujours un don naturel, est plus souvent, peut-être, le fruit d'une longue patience.* En effet; les premiers essais de Vanière dans l'art de tourner des vers lui coûtèrent tant de peines, que, désespérant d'y réussir, il pria son professeur de le dispenser d'un devoir pour lequel son esprit se montrait si rétif. Celui-ci, dont l'œil pénétrant avait déjà sondé la mesure de son intelligence, eut garde d'accéder à ses pressantes prières. Il lui conseilla de lire, d'apprendre même quelques livres de l'Enéïde. Docile en partie aux avis de son maître, il consacra ses loisirs à la lecture du prince des poètes latins; mais ce furent les Géorgiques qui attirèrent tous ses regards. Les tableaux si suaves de grâce, si luxurians de poésie, semés çà et là dans cet ouvrange, réveillèrent en lui son ancienne passion pour les charmes de la vie champêtre. Soudain il sentit l'imagination s'exalter, le travail devenir moins pénible; et plus tard il avoua que le plaisir et la nature l'avaient fait poète; tel, jadis, le mordant Juvénal avait vu sa muse acérée s'allumer au spectacle des infâmes turpitudes des Romains.

A peine âgé de seize ans, il touchait déjà au terme de ses études, et son père se disposait à le rappeler dans ses foyers et à l'initier à la vie des champs.

Jaloux d'une conquête dont la gloire rejaillirait sur leur ordre, les Jésuites surent mettre à profit le peu de

Digitized by Google

temps qu'il avait à passer au milieu d'eux. On le pressa vivement de s'enrôler dans la compagnie de Jésus, et on y parvint; mais ce fut à sa tendance religieuse plus qu'à leurs démarches qu'ils durent de voir couronner leurs efforts. Le voilà donc novice. — Après deux ans d'épreuve, on l'envoie suivre un cours de philosophie au collége de Tours. Là, sous le beau ciel de la Touraine, il lut, approfondit, analysa les œuvres de Descartes, de Mallebranche, sans néanmoins leur consacrer tout son temps; une préoccupation exclusive ne peut guère venir à 19 ans qu'à un esprit étroit et impuissant. Lui, voulut beaucoup embrasser, parce qu'il comprenait quelle grande lumière se prêtent mutuellement les sciences humaines, et d'ailleurs une ambitieuse et noble curiosité travaillait son ame. Philosophie, théologie, histoire, littérature, physique, histoire naturelle, il ne laissa rien en dehors de ses études; et lors même que des témoignages explicites ne le confirmeraient pas, ses ouvrages le révèleraient suffisamment. L'antiquité romaine séduisit surtout sa jeune et brillante imagination, et toute sa vie il conserva pour elle ce culte que lui ont toujours voué les plus nobles intelligences. Il dévora avec avidité les philosophes, et plus encore les poètes. Il s'enivra des beautés d'une langue qu'il trouvait si pure et si harmonieuse dans Virgile, si noble et si majestueuse dans Tite-Live, si abondante dans Cicéron, tour à tour si familière et si sublime dans Horace, si précise dans Saluste et Lucrèce, si brillante dans Ovide, si pittoresque dans Tacite; il la tourmenta afin d'en découvrir toutes les races diverses d'expressions, de tours, d'idiotismes; il enfonça, selon l'expression de l'incisif Montaigne, la signification des mots, en distingua les nuances, chercha les convenances et les analogies du langage, les délicatesses du goût; il assouplit enfin, par une pénible gymnastique à la mesure et à la mélodie, son oreille, si long-temps rebelle. Recherches, veilles, privations, rien ne lui coûta, et le premier historien de sa vie rapporte que, pendant plus de cinquante ans, il travailla treize à quatorze heures par jour d'un travail continu, opiniâtre, universel.

Frappés de sa capacité, ses supérieurs lui confièrent, à vingt ans, l'enseignement des humanités dans ce même établissement, où il venait de terminer ses études, et où il forma, à son tour, de nombreux élèves, dont la plupart devinrent des professeurs de mérite et des écrivains de talent.

Ses efforts antérieurs ne devaient point rester infructueux. Dès les premiers mois de sa régence, les flammes de son génie poétique percèrent de toutes parts; ses idées, si long-temps comprimées, débordèrent, et force fut de les produire à la lumière. Autant ses premiers pas dans la carrière avaient été faibles, tremblans, pénibles; autant vont-ils devenir maintenant fermes, rapides, précipités.

Il s'annonce par le poème de *Stagna*, et l'année d'après, appelé à Toulouse pour y continuer sa régence, il y met au jour le charmant poème des *Colombes*, dont la lecture arrache à la muse orgueilleuse de Santeuil ce cri de jalouse admiration: « Nous avons trouvé notre maître; c'en est fait, il nous recule tous d'un rang sur le Parnasse. » Santeuil avait raison: ce petit opuscule égale, par la peinture des sentimens, la virginité de la pensée, l'innocence de l'expression, ce que le tendre et amoureux Ovide a fait de mieux en ce genre.

Ces applaudissemens, cet aveu d'un poète qui n'avait jusqu'alors reconnu ni rival, ni censeur, ni juge, encouragent Vanière. Il élabore un poème sur *la Vigne*, sujet ingrat, d'autant plus difficile, qu'un grand maître, Virgile, l'avait en quelque sorte exploité; et néanmoins il trouve dans les nombreuses ressources de son génie de quoi grapiller richement après lui. On le place même au-dessus de son modèle, par la généralité des préceptes.

C'était en 1686. — Colbert venait de mourir. Les protestans que ce grand ministre avait protégés n'étaient plus à craindre, depuis qu'ils s'étaient adonnés au commerce et à l'industrie; leur conversion fut résolue à l'instigation de Louvois et de madame de Maintenon, *ame froide*, dit Michelet, *que la misère de ses premières années, alors qu'elle était femme de Scarron-le-Cul-de-Jatte, paraissait avoir endurcie et séchée.* C'est elle qui conseilla d'enlever les enfans à leurs parens pour les convertir, mesure odieuse, atroce, que pouvait seule imaginer une femme dont le cœur n'avait jamais tressailli des ineffables frémissemens de l'amour maternel.

Telle était, au reste, la pensée des plus grands hommes du temps, en particulier de Bossuet. L'emploi de la violence, des galères, des roues, des gibets, pour aider les missionnaires et accomplir l'unité de l'Eglise et de la France, rien ne répugnait alors à personne. Ainsi l'on comprenait le Christianisme, cette religion toute de charité et d'amour! Ainsi l'on interprétait à l'égard des enfans l'action touchante de Jésus-Christ, se fâchant contre les Apôtres, qui les repoussaient avec des paroles trop rudes, et leur disant que le royaume de Dieu est pour ceux qui leur ressemblent! Un homme, toutefois, nous le disons avec bonheur, car nous aimons à saluer la vertu partout où elle se rencontre; un homme en qui l'ame du Sauveur semblait s'être empreinte, protesta hautement au nom de l'Evangile et de l'humanité; sa voix ne fut entendue que du petit nombre. Louis XIV dédaigna les sages avis de celui qu'il appelait *la tête la plus chimérique de son royaume;* Fénélon fut éloigné de la cour, et les Calvinistes allèrent porter à l'étranger leurs richesses et leur activité.

Tous pourtant n'eurent pas le courage de s'arracher au sol attractif de la patrie, et plusieurs cherchèrent un refuge contre les supplices dans les âpres et solitaires montagnes des Cévennes. Bientôt la province du Languedoc en fourmille, et pour employer une expression du temps, l'hydre de l'hérésie ne tarde pas à dresser fièrement ses cent têtes.

Que fera le pouvoir à la vue des malheurs qui planent sur notre beau pays? Entendra-t-il les onctueux accens du cygne de Cambrai, et consentira-t-il à ramener par la douceur les esprits égarés? Non; celui en qui Mazarin avait deviné *l'étoffe de quatre rois;* celui qui, à l'âge de 14 ans avait osé dire en plein parlement: *l'Etat, c'est moi!* et devant qui s'inclinait l'Europe, éblouie du prestige de ses brillantes victoires, celui-là ne pouvait pardonner à des sectaires de tenir en échec sa puissance. Le sang coulera donc; mais, comme aux premiers temps du Christianisme, il en

Digitized by Google

surgira une pépinière de nouveaux soldats; il sera une semence de nouveaux martyrs. Alors, quoique un peu tard, on comprendra que le glaive est impuissant pour détruire des convictions religieuses, et l'on aura recours aux véritables armes, celles de la persuasion et de la douceur. Quels seront les apôtres choisis pour aller porter la parole de paix à des esprits froissés, aigris, irrités par tant de farouches persécutions? qui aura le courage d'une tâche aussi périlleuse? Deux hommes qui se rappellent cette parole du maître: « Je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups; » et ces deux hommes, sans autres armes que leur talent et leur charité, triompheront des cœurs les plus rebelles. Vanière et La Rue se rendent à Montpellier. L'un se consacre à l'enseignement de la philosophie, l'autre à la prédication. Bientôt l'accord parfait qui règne entre eux, leur zèle, leur tolérance, leur conduite irréprochable leur ont gagné les ames et hâté l'accomplissement de leur mission. Ils sont rappelés. La Rue va reprendre auprès du dauphin ses augustes fonctions; mais en partant il dérobe à la modestie de son confrère quelques poèmes sur les travaux de la campagne, et les fait imprimer à Paris. Un plein succès couronna ses espérances.

Vanière revient à Toulouse, où ses supérieurs le mettent à la tête de la maison des pensionnaires. Un pareil genre de vie ne pouvait guère lui convenir. Plein de zèle pour l'utilité publique, il se roidit contre ce nouvel obstacle, impose silence à ses goûts, sacrifie sa volonté. Jamais chef ne prit un soin plus religieux des élèves confiés à sa garde; jamais administration ne fut plus intelligente et plus juste; l'ordre, le travail, un amour ardent pour les études, régnèrent constamment sous ses auspices: aussi fut-il également vénéré et chéri des professeurs et des élèves.

La Providence ne l'avait cependant pas oublié. Satisfaite de son obéissance et de son dévoûment, elle le rendit à son génie au bout de six années. On sait que les travaux et les agrémens de la vie champêtre étaient le sujet vers lequel convergeaient ses goûts et ses réflexions.

Indépendamment de ses goûts et de ses études, un motif plus élevé présidait à son entreprise. Certes, s'il n'eût eu pour but que de faire briller son habileté à vaincre des difficultés grammaticales, à revêtir de formes poétiques des matières ingrates, à faire de l'art pour l'art, il n'aurait obtenu qu'un bien puéril triomphe, et il aurait profané la langue des vers, née au berceau de l'humanité pour célébrer en face du Très-Haut les mystérieuses origines des choses. Une pensée plus sérieuse, plus digne de la poésie, plus en harmonie avec l'état de la civilisation préoccupait cette ame philantrope.

Et telle est la destinée des nations; elles se donnent la main par leurs grands hommes. Il y a entre elles commerce d'idées et de sentimens comme de richesses. Les nations mourantes lèguent leurs découvertes à celles qui sont encore debout, et après un nombre infini de générations, nous voyons, en des circonstances à peu près identiques, les mêmes causes enfantant les mêmes résultats.

Qu'est-ce qui, dans la Grèce, donna naissance au poème d'Hésiode, les *Heures* et *les Jours?* n'est-ce pas le triste spectacle de ses délicieux vallons, d'abord fertiles, puis hérissés d'armes et d'ennemis, enfin ravagés et déserts? n'est-ce pas le désir de cicatriser les plaies saignantes de la patrie, en répandant quelques connaissances utiles sur la vie pratique, et en proclamant la grande loi du travail?

Le poème de *la Nature* ne naquit-il pas des méditations de Lucrèce à l'aspect des cadavres entassés par les proscriptions de Marius et de Sylla, d'un ardent amour pour l'humanité, d'une pitié profonde pour ses misères?

Et Virgile, pourquoi préféra-t-il peindre les champs, la vie qu'on y mène, l'art de les cultiver, le bonheur obscur et simple qu'on y trouve, avant de devenir le chantre de Rome, de son berceau, de son enfantement, de ses traditions et de ses mythes? C'est que, poète national, il voulut réveiller chez les contemporains d'Auguste, après tant de guerres, d'agitations, de malheurs, l'amour de la paix, vœu de tous, et le goût de l'agriculture, premier genre de vie des antiques Italiens; c'est que, poète sensible, il voulut ouvrir un asile à ce siècle qui succombait à la fatigue de l'anarchie, au besoin et au dégoût de la servitude, à l'horreur du crime, à la satiété du luxe et des plaisirs. Cet asile, ce fut la nature, source de beautés éternellement jeunes, et qui ne coûtent rien aux malheureux; asile d'innocence et de paix, où tout sourit, tout invite sans jamais mentir, où tout se prête et s'associe à nos songes; synthèse toujours vivante, où Dieu, pendant qu'on le nie dans les cités des hommes, se manifeste par les cieux, par la terre et les mers, par toutes les majestés de la création, et aussi par le miracle des infiniment petites choses, par le ciron et le brin d'herbe.

> Là, tranquille, au milieu des vergers, des troupeaux,
> Sa bouche harmonieuse errait sur ses pipeaux,
> Et rarement le goût des richesses rustiques,
> Chantait aux fiers Romains ses douces Géorgiques.

Telles furent les causes qui produisirent, après les discordes civiles de la Ligue, *le Théâtre d'agriculture et ménage des champs d'Olivier de Serres;* pendant le drame révolutionnaire, le *poème des Mois* de l'infortuné *Roucher;* celui de Delille, après les luttes acharnées et gigantesques de l'Empire.

A l'époque où Vanière traçait le plan de son poème, quel était l'état de la France? Au nord, haletante de ses efforts inouis contre l'Europe coalisée; au midi, déchirée par ses propres enfans; partout ses campagnes si belles, veuves de laboureurs et sillonnées par des ruisseaux de sang; partout lassitude infinie, pénurie profonde de repos et de stabilité, envie immodérée de se reprendre aux plaisirs et aux jouissances de la vie.

Jamais circonstance ne fut plus favorable pour attirer les regards des mortels sur les douces images du plus vertueux de nos arts. Mais le poète n'avait pas encore mis la dernière main à son œuvre; lui aussi éprouvait le besoin de rafraîchir au grand air de la création, et de retremper ses pinceaux aux riantes couleurs des bois et des jardins. Cédant aux conseils d'une critique amie, il se dérobe au tumulte des villes,

Digitized by Google

et s'enfonce dans la solitude. Voyez-le, tantôt errant sur les bords pittoresques de l'Ariége aux paillètes d'or, tantôt assis à l'ombre d'un arbre qu'il a planté, et préparant son beau livre des Abeilles, objet privilégié de ses méditations. Là, comme vous le dites fort ingénieusement dans votre voyage à Rennes-les-Bains :

> Là, Vanière, inspiré par des accords touchans
> Célébra la vertu qui règne dans les champs,
> Dépeignit les jardins, les eaux et la verdure,
> Et les fleurs de la terre, admirable parure;
> Chanta ces bois si frais, ces bosquets élégans,
> Ces légers batelets sur les ondes voguans,
> Et ces charmans oiseaux, ces colombes fidèles,
> Que l'amour aux amans destina pour modèles.

Enfin, après quelques jours passés au sein de la retraite, occupé, selon le précepte d'Horace, à voir et à revoir son ouvrage avec l'œil d'un Zoïle et d'un Aristarque, il revint à Toulouse et publia son *Pœdium rusticum*.

Il renferme seize livres liés ensemble par le rapport des matières, l'unité de l'objet et l'art de l'auteur. Les travaux et les agrémens de la campagne font le sujet de ce poème, qu'on peut appeler didactique, sans nullement en avoir la sécheresse; car le poète a eu le rare talent de cacher l'aridité des préceptes sous les voiles attrayans des descriptions les plus gracieuses.

Dira-t-on, avec l'abbé Desfontaines, que la plupart de ses pensées sont de pures imitations de Virgile, d'Horace et de Lucrèce? peut-il en être autrement? c'est bien assez pour sa gloire d'avoir su se les identifier, en faire sa propriété, en les revêtant d'un style original, en leur donnant une physionomie native et indigène? — Et puis, n'a-t-il pas des pensées à lui propres, lorsqu'il décrit des faits inconnus à l'ancienne Rome, ou qu'il décrit des merveilles ignorées des siècles passés?

Il ne faut pas se le dissimuler; les anciens avaient de plus que les modernes les avantages inappréciables en de pareilles matières, du peu de précision de leurs sciences et du petit nombre de faits observés qui laissaient un champ libre à la spéculation; ils avaient les ressources infinies d'une mythologie qui avait peuplé l'espace, animé et divinisé tous les objets, même les plus vulgaires.

Privé de tous ces moyens, Vanière est arrivé souvent à communiquer au plus sèches parties de son sujet un éclat et une vie extraordinaires; ce qui faisait dire à l'abbé d'Artigny : « Il n'est pas un vers qui ne doive exciter l'admiration, tant par la variété des liaisons, que par la douceur du nombre et la pompe de l'expression. »

Devons-nous prendre à la lettre le sentiment par trop flatteur du critique? Telle n'est pas notre opinion, et telle n'était pas sans doute la sienne; lui seul aurait-il ignoré que tout ce qui sort de la main des hommes porte nécessairement l'empreinte de l'infirmité de notre nature, et le cachet indélébile des ellipses de notre intelligence?

Ce n'est donc pas sans raison que l'on reproche à Vanière d'avoir trop insisté sur des détails petits et inutiles, de s'être abandonné à cet intolérable abus de l'*ut pictura poesis* :

> Un auteur quelquefois trop plein de son objet
> Jamais sans l'épuiser n'abandonne un sujet,
> S'il rencontre un palais, il m'en dépeint la face, etc.

Si, comme tant d'autres biographes, nous étions épris d'un fol enthousiasme pour l'auteur dont nous nous sommes chargés de retracer la vie et d'apprécier les ouvrages, il semble, et cette proposition, toute hardie qu'elle puisse paraître, n'est pas un paradoxe; — il semble qu'il nous serait facile de justifier Vanière de ce défaut qu'il se reproche lui-même. Est-ce, en effet, un défaut à lui, inhérent à sa constitution, à l'essence de son esprit? n'est-ce pas plutôt un défaut de son époque, et l'histoire n'est-elle pas là pour nous prouver irrésistiblement qu'il y a dans la vie des peuples un moment fixe pour cette application extrême des théories naturalistes sur l'art, pour cette anatomie des réalités physiques? celui du raffinement de la civilisation et de la corruption sociale.

Ce n'est pas tout. Certains critiques auraient désiré moins de sobriété, moins de parcimonie dans l'emploi des fictions. — La fable, on le sait, est dans un poème comme une halte au milieu du désert, comme une claire fontaine au cerf altéré, comme une verte oasis au voyageur harassé de fatigue, au milieu des sables brûlans; ou mieux, elle est au poème ce que la sève est à l'arbre, ce que le sang est au corps, ce que l'intelligence est à la matière: elle lui donne cette fraîcheur de coloris qui enchante, ce charme indéfinissable qui attache et subjugue, elle lui donne, en un mot, le mouvement, l'animation et la vie.

D'autres enfin l'ont accusé de céder avec trop d'entraînement à l'envie d'immortaliser ses confrères. — Le poète, sans doute, a le droit d'exprimer ses désirs, de soupirer ses douleurs, d'exhaler ses plaintes, de chanter ses plaisirs et ses joies; mais si sa pensée n'est qu'à lui, si sa douleur est toute individuelle au lieu d'être une part de la douleur commune; si ses bonheurs lui appartiennent exclusivement, s'il ne vit pas de la vie de tous, de la vie générale, comment éveillera-t-il les sympathies? comment le saluerait-on poète? L'humanité est égoïste; elle n'adopte, elle ne revendique, elle ne couvre du manteau de la maternité que les œuvres où elle peut se mirer et se reconnaître comme dans un miroir fidèle; mais alors, comme dans les temps d'imagination et de poétique reconnaissance, elle en fait un héros, un prophète, un ange, un demi-dieu.

Voilà réunis en faisceau tous les griefs littéraires que l'on fait peser sur sa tête. Par combien de beautés ne sont-ils pas rachetés? Est-il un ouvrage moderne dont la latinité soit aussi limpide, aussi romaine? Partout des allusions fines, des tours heureux décèlent un auteur nourri, saturé des meilleurs écrivains du siècle d'Auguste. Ses vers sont harmonieux, aisés, naturels; aussi faciles que les vers d'Ovide, ils approchent les uns de l'élégante simplicité de ceux d'Horace, les autres de la noblesse de ceux de Virgile. C'est une onde pure dont les accidens du terrain font tantôt un léger ruisseau, tantôt un impétueux torrent, trop souvent

Digitized by Google

peut-être un fleuve majestueux. Ici, des images riantes, des paysages charmans, des sentimens tendres et délicats; là, des comparaisons ingénieuses, des beautés de détail sans cesse renaissantes, une continuité d'élégance et d'harmonie qui donne de l'intérêt même à la formation d'un sillon et à la construction d'une charrue. — Quoi de plus poétique, de plus frais, de plus animé que le tableau des mœurs et des plaisirs champêtres! N'est-on pas tenté de renoncer au séjour tumultueux des villes, et de s'écrier avec Horace, l'aimable épicurien: *O rus quando te adspiciam?* Et cette pensée, peut-on l'exprimer d'une manière plus noble, plus grandiose, plus sublime? Peut-on donner une plus belle image de la puissance de Rome et de la France, et ne semble-t-il pas voir les deux génies rivaux de ces deux grandes nations, entrer dans la lice et se disputer la couronne, quand il dit:

. . . . . priscosque labores
Opposuit nostris romana potentia cœptis.

Quelle imposante majesté qu'un savant contemporain, M. le chevalier Du Mège, a traduits avec tant de bonheur!

Rome, jadis, la gloire et l'effroi des humains,
Tu vis tes proconsuls cultiver de leurs mains
Le sol dont leur audace avait fait la conquête.
Que de fois ton sénat, prévoyant la tempête,
Au milieu des guérets, choisit tes dictateurs!
Mais l'étranger dompté, ces modestes vainqueurs,
Déposant des faisceaux la pompe et l'esclavage,
Revenaient sillonner leur modeste héritage:
D'orgueil et de plaisir le taureau mugissant
Courbait à leur aspect un front obéissant,
Et d'un soc couronné les terres triomphantes
Joignaient à ces lauriers l'or des gerbes flottantes!

Avouons-le, un peu plus de variété, de nerf et de feu, notre poète aurait pu servir de modèle. Ainsi, du reste, en ont jugé les nations étrangères. Traduit, à son apparition, dans toutes les langues, le *Prædium rusticum* devint les délices des Anglais et des Allemands, et mérita à l'auteur le surnom de Virgile français. Prévenue, mais non ingrate, la France consacra ce glorieux titre.

Vanière, néanmoins, ne crut pas avoir acquis des droits assez légitimes au repos. Il fallait encore à cette ame infatigable de nouvelles épreuves et de nouveaux labeurs.

Depuis long-temps le monde savant réclamait un dictionnaire qui fut comme un trésor inépuisable et varié de la langue des Césars. La tâche était immense, et pour la remplir, ce n'était pas trop des momens et des forces d'un homme à la fleur de l'âge. Moins que personne, Vanière se dissimula ce que une si vaste entreprise demandait de persévérance et de profondeur d'études; il ne recula pas. Tout jeune, il avait conçu le projet de cet ouvrage et en avait réuni les matériaux; les coordonner, en faire un tout, un ensemble, tel était le travail auquel il devait se livrer.

Il commençait à peine, que ses supérieurs craignant pour sa santé, déjà affaiblie par les veilles et les années, voulurent, à son insu, lui procurer une sorte de délassement; ils le nommèrent recteur au collége d'Auch.

Trois ans s'étaient écoulés dans ces paisibles fonctions, lorsqu'un incident littéraire le força de revenir à Toulouse.

M. le Goux de la Berchère, archevêque de Narbonne, avait légué aux Jésuites sa bibliothèque, composée d'environ 20 mille volumes. Peu satisfait d'une telle générosité envers des personnes entièrement étrangères à sa famille, les parens du prélat, ses héritiers naturels, accusèrent Vanière d'avoir profité de son ascendant, pour lui suggérer son testament et lui arracher ce don, à la faveur d'une belle épître en vers. Un procès s'en suivit, lequel fut porté devant le conseil-d'état. On chargea Vanière de faire respecter par tous les moyens légaux les dernières volontés du défunt.

Ce fut pour le poète un bien lourd fardeau, une bien pénible mission. Lui, si amoureux de la solitude, si franc admirateur des scènes champêtres, si peu courtisan, allait être jeté tout-à-coup au milieu des tourbillons du grand monde, au sein de la cité la plus bruyante, la plus agitée; ardent foyer de jalousie, d'intrigues et de camaraderie. Mais ses supérieurs avaient parlé. Il partit pour Paris, vers 1730, muni d'un grand nombre de recommandations, et précédé d'une immense réputation de science et d'esprit. On l'accueillit comme il le méritait. Les hommes le plus haut placés dans l'Eglise, la magistrature, les lettres, se disputèrent à l'envie l'honneur de faire sa connaissance et de jouir de sa société.

Sur le point de mettre au jour son *Anti-Lucrèce*, le cardinal de Polignac en retarda la publication, désireux d'avoir préalablement l'assentiment, ou du moins l'avis de Vanière; depuis, il lui voua une profonde estime et une sincère affection.

Les éloges qu'il reçut de la part du chancelier d'Aguesseau ne sont pas moins flatteurs. Cet homme qui, par son indépendance, sa vaste érudition et son talent oratoire, honora la toge et les lettres, et dont on ne peut suspecter la sincérité, lui promit *de faire imprimer au Louvre, en gros* et *beaux caractères*, le Prædium rusticum, *ouvrage*, disait-il, *le plus propre a charmer tous les âges, et particulièrement à tromper les mortels ennuis de l'incommode et morose vieillesse*

Que dirons-nous de l'enthousiasme, sans doute bien naturel, du célèbre P. Porée? « Venez, s'écria-t-il à ses élèves du collége Louis-le-Grand, venez contempler le plus grand poète moderne. » Delille, dans son discours préliminaire de la *Traduction en vers des Géorgiques de* Virgile, a sanctionné ce jugement.

Il n'y eut pas jusqu'aux savans de la bibliothèque royale, qui ne voulussent célébrer le jour de sa visite. Les registres conservent encore le souvenir des honneurs qui lui furent rendus.

Ce qui dut caresser le plus son amour-propre, ce furent sans contredit les témoignages d'amitié de M. Titon-du-Tillet. Cet amateur des lettres et des beaux-arts faisait exécuter un *Parnasse* en bronze, à la gloire des poètes latins et des poètes français les plus renommés. Il pria Vanière de laisser tirer son portrait, afin

Digitized by Google

de le mettre en regard de celui du P. Rapin. Vanière ne put se refuser à ses instances aussi flatteuses, et, poète reconnaissant, il paya cet honneur, ou plutôt cette justice, en adressant à M. de Caulet, président à mortier au parlement de Toulouse, une admirable pièce de 200 vers, à la louange du *Parnasse français*.

Au milieu de ces honneurs, de ces fêtes et de ces triomphes, Vanière n'avait pas oublié l'objet essentiel de son voyage. Dès son arrivée dans la capitale, il n'avait rien eu de plus empressé que d'aller offrir ses hommages au cardinal de Fleury, alors tout-puissant à la cour. On dit même, ce qui, ce nous semble, dut répugner assez à son caractère, qu'il avait sollicité le gain de son procès, par une dédicace ingénieuse placée en tête du poème des *Abeilles*. Ni les démarches, ni les épîtres, ni le crédit de sa corporation, n'amenèrent un résultat satisfaisant. L'intérêt de la succession l'emporta, et Vanière revint à Toulouse, peu satisfait de sa mission et de la manière dont on rendait les jugemens à Paris.

A son retour, il ne vécut plus que dans la retraite. Le peu de temps où il avait été mêlé aux affaires avait suffi pour accroître son dégoût des choses de ce monde, et le fortifier dans la résolution qu'il avait prise de ne plus rien dérober à ses utiles occupations. La mort seule put l'interrompre, le 22 août 1739.

Ainsi s'éteignit avec calme et courage, et dans des sentimens éminemment chrétiens, l'illustre vieillard. Homme, les passions politiques et morales n'eurent aucune prise sur lui. — Littérateur, la science fut pour lui un culte auquel il consacra sa vie, son ame, ses facultés tout entières. — Jésuite, il se montra inaccessible à cet esprit d'intrigue et d'intolérance, à cet insatiable désir de domination, caractères distinctifs de la compagnie de Jésus, et qui faisaient dire à François Borgia : « Nous nous sommes introduits en agneaux, nous régnons en loups ; on nous chassera comme des chiens, nous nous régénérerons comme des aigles. »

J. Bresse, professeur.

LE DRAPIER DE MARSEILLE.

I.

LA FOLLE DE GÊMENOS.

O riant Gémenos ! ô vallon fortuné !
Tel, j'ai vu ton côteau de pampres couronné,
Que la figue chérit, que l'olive idolâtre,
Etendre en verts gradins son vaste amphithéâtre,
Et la terre par l'homme apportée à grands frais,
D'un sol, enfant de l'art, étaler les bienfaits.
Lieu charmant ! trop heureux qui, dans la belle plaine,
Où l'hiver indulgent attiédit son haleine,
Au sein d'un doux abri, peut, sous ton ciel vermeil,
Avec tes orangers partager ton soleil,
Respirer leurs parfums, et, comme leur verdure,
Même au sein des frimats, défier la froidure.

Delille.

Les négocians de Marseille avaient déjà établi de nombreuses corporations, au commencement du treizième siècle ; ils se réunissaient dans un lieu public pour y délibérer sur leur commerce, et, à l'exemple des Génois, ils avaient fondé des comptoirs dans les échelles du Levant. Mathieu Roolin, marchand drapier, était le chef et le président de toutes les réunions en 1256. Roolin avait beaucoup voyagé, et de simple commis il était devenu le plus riche marchand de Marseille. Ses collègues le consultaient comme leur oracle dans les circonstances graves, et il exerçait sur eux une influence dont personne n'eut jamais à se plaindre. Le marchand drapier avait une fille nommée Epinette ; le troubadour Ricard de Noves lui avait dédié le recueil de ses poésies. Epinette était belle comme un ange, et lorsqu'elle sortait pour aller faire sa prière à l'église des *Accoules*, les mendians et les malingreux se pressaient sur son passage, en criant :

— Noël ! noël ! Voici la perle de beauté ! Voici notre seconde providence !

Epinette s'arrêtait, et après avoir dénoué les riches cordons de son escarcelle, la jeune fille distribuait aux pauvres les petites pièces de monnaie que sa mère lui donnait tous les matins. Les plus riches négocians de Marseille avaient demandé la main d'Epinette pour leur fils ; troubadours et gentilshommes se faisaient grand honneur de fréquenter Mathieu Roolin. La belle Epinette recevait leurs hommages avec grâce et courtoisie, mais sans laisser entrevoir le secret de son cœur : elle avait déjà fait son choix, et le sire de Blacaz, amant heureux sans le savoir, possédait toute l'affection de la fille de Roolin.

Le 16 juin 1256, le marchand drapier donna une fête aux gentilshommes, aux troubadours et aux négocians de Marseille : le comte Boniface de Castellane était au nombre des convives. Epinette fut constamment l'objet des attentions les plus tendres et les plus délicates. A la fin du repas, le comte Boniface dit au troubadour Bertrand d'Allamanon :

— Maître Bertrand, vous avez déjà chanté toutes nos belles dames de Provence, et il n'est pas à Marseille accorte et fine jouvencelle, qui n'ait reçu l'encens de votre poésie. Ordonnez à votre joueur de vielle de chanter l'aubade que vous avez composée hier, lorsque nous nous sommes assis sous les fenêtres de Mathieu Roolin.

— Volontiers, seigneur Boniface, répondit le trou-

Digitized by Google

badour, si maître Roolin et demoiselle Epinette y consentent.

Le marchand drapier fit un signe de tête, et le joueur de vielle chanta, en s'accompagnant avec son instrument :

Ces cavaliers si jazia
Ab la re que plus volia
Sovan baisan li dizia ;
— Doussares, ieu que farai,
Quel jorn ve e la nueyt vai ?
Ay !
Qu'ieu aug que la gaita cria :
— Via sus, qu'ieu vey lo jorn
Venir après l'alba

— Doussares, s'esser podia
Que jamais alba ni dia
No fos, grans merces seria,
Al meyns al luec on estai
Fit amics ab so que il plai !
Ay !

Doussares, que qu'om vos dia
No cre que tals dolors sia
Cu ni qui port amic d'amia,
Qu'ieu per me mezeys o sai !
Ailas ! quan paula nueyt fai !
Ay !

Doussares, ieu tenc ma via ;
Vostres suis ou que ieu sia,
Per Dieu, no m'oblidatz, mia,
Quel lor del lors renansai
Ni de vos mais no en pertrai,
Ay !

Doussares, s'ieu no vos ve zia
Breumens, crézats que morria ;
Qu'el gran dezirs m'auciria
Per qu'ieu tost retormarai
Que ses vos vida non ai,
Ay !
Quieu aug que la gaita cria :
— Via sus : qu'ieu vey lo jorn
Venir après l'alba (1) !

— Votre chanson est magnifique, s'écria le vicomte Boniface de Castellane.

— Les vers de Bertrand d'Alamanon m'ont arraché des larmes, dit le drapier.

— Et vous, demoiselle Epinette, ajouta le baron de Grasse, qu'en pensez vous ? Faites-nous connaître votre opinion et dites-nous si les vers de Bertrand ont charmé votre cœur et vos oreilles ?

— Heureuse est la demoiselle qui a inspiré de si belles stances, répondit Epinette qui n'osait lever les yeux pour regarder Bertrand d'Alamanon.

— Le sire de Blaccaz est poète, dit le comte de Castellane en regardant malicieusement la timide Epinette.

— Votre ton railleur me déplait, M. le comte, s'écria le sire de Blaccas, et je n'ai donné à personne le droit d'apprécier mon talent pour la poésie ; je puis vous dire avec assurance, que si je fais des vers comme un troubadour, je manie l'épée comme le premier gentilhomme de France et d'Italie.

— Sire de Blaccas, répondit le comte de Castellane, je n'ai jamais eu la moindre intention de blesser votre fierté de gentilhomme ; je vous prie donc de regarder ce que je vous ai dit comme simple plaisanterie.

— Merci, comte, dit le sire de Blaccaz qui s'assit à côté du baron de Grasse, en face d'Epinette.

— Nobles seigneurs, gracieux et aimables troubadours, s'écria Mathieu Roolin, je n'aime ni les rires, ni les querelleurs : vous savez tous que les marchands drapiers ont l'humeur pacifique et bonne : je vous en conjure, buvez ce bon vin d'Espagne et de France, et ne vous querellez pas.

— Maître Roolin a raison, dit le troubadour Bertrand ; buvons, rions, chantons et soyons tous amis.

Le calme se rétablit au bruit des verres qui s'entrechoquèrent à plusieurs reprises, et la joie était à son comble, lorsque Guillaume et Anselme Brito, anciens consuls de la ville de Marseille entrèrent dans la salle du festin.

— Soyez les bien-venus ? s'écria Mathieu Roolin, pourquoi arrivez-vous si tard ? vous connaissez le proverbe : *tarde venientibus ossa*. Qu'on apporte des verres, Guillaume et Anselme boiront avec nous.

Les deux frères s'assirent à l'extrémité de la table, et lorsqu'on eut rempli les verres, Guillaume s'écria d'une voix forte :

— Nobles seigneurs, je bois à la délivrance de Marseille.

— A la délivrance de Marseille, répeta Boniface de Castellane.

— Marseille est libre, dit Mathieu Roolin, nous avons fait avec Charles d'Anjou deux traités connus sous le nom de *chapitre de paix*. L'un a été conclu en 1252, et l'autre en 1253. Par ces traités solennels, la ville s'est soumise volontairement et à titre de donation aux comtes de Provence, sous la réserve qu'on conservera ses *franchises*, *libertés* et *immunités*, ce qui lui conserve l'image du régime républicain.

— Oui, maître Roolin, répondit Anselme Brito ; mais dans le fait, la ville de Marseille cesse une seconde fois d'être république.

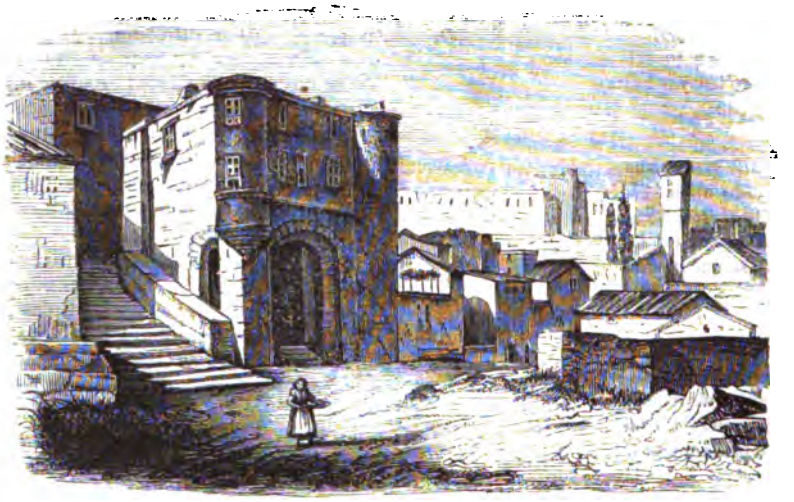
— Charles d'Anjou fait tous les efforts possibles pour assujettir les villes de Provence qui, jusqu'à ce jour, se sont gouvernées elles-mêmes. Charles est un tyran, et ses injustes exactions ont exaspéré les Marseillais, qui n'attendent qu'un chef pour arborer l'étendard de la liberté.

— Dieu soit loué ! s'écria le seigneur d'Hyères ! je donnerais mon château, ma seigneurie, mes terres et mes vassaux, pour voir Charles d'Anjou chassé de la Provence.

— Taisez-vous, messeigneurs, dit Mathieu Roolin, votre imprudence nous compromettrait tous, je sais que le comte a de nombreux espions à Marseille. Ne parlez plus ici de vos projets de vengeance : ce soir nous irons

(1) Raynouard, tome 5, p. 169.

Digitized by Google



Vue de l'ancien château d'Hyères (1).

souper à Gémenos, et là vous pourrez conspirer à l'aise et sans danger.

— Maître Roolin est plus sage que nous, dit le comte de Castellane.

— Ce soir nous nous verrons à Gémenos, dirent les frères Brito.

Les convives sortirent un à un, après avoir promis à Mathieu Roolin de se trouver tous exactement au rendez-vous.

Le village de Gémenos, situé à cinq lieues de Marseille, est bâti au pied des rochers, contre lesquels s'ouvre le vallon de Saint-Pons, qui conduit d'Aix à Toulon. La campagne des environs est regardée comme la plus agréable du département des Bouches-du-Rhône. De charmantes prairies, de belles promenades ombragées par des arbres qui forment des voûtes de verdure d'une hauteur prodigieuse, un joli labyrinthe, de beaux jardins arrosés par des cours d'eau qui se divisent en une infinité de petits ruisseaux, font de ce village le rendez-vous de prédilection des Marseillais : ils vont y jouir d'une vue agréable et respirer la fraîcheur sous ses délicieux ombrages.

Mathieu Roolin avait fait construire à Gémenos une magnifique maison de campagne; il y recevait souvent les grands seigneurs qui acceptaient ses invitations avec empressement, parce qu'il leur prêtait de grosses sommes. Il donna des ordres si précis que le repas du soir égala la magnificence des festins des plus opulens seigneurs de la Provence. A six heures aucun convive n'était encore arrivé; le marchand drapier, presque alarmé par cette inexactitude, sortit avec sa chère Epinette, pour se promener dans le jardin. Au détour d'une allée, il aperçut une jeune fille qui cueillait des fleurs en chantant une ballade.

— Connais-tu cette jeune fille ? dit-il à Epinette.

— Oui, mon père, c'est la folle.

— La pauvre Stella ! qui l'a conduite ici ?

— Je l'ignore. Revenons sur nos pas ; gardons-nous de troubler la joie de Stella.

Le père et la fille se dirigèrent vers une autre allée; mais la folle les aperçut et courut vers le drapier.

— Maître Roolin, lui dit-elle, ton jardin est beau comme le Paradis-terrestre. Tes fleurs sont fraîches et odorantes comme la couronne d'une fiancée. Vois-tu, je

(1) L'origine de la ville d'Hyères remonte aux colonies phocéennes; les Romains l'appelaient *Hieros*. C'était jadis un port où se donnaient rendez-vous les pèlerins qui s'embarquaient pour la Palestine : Hyères s'appelait alors *Ahères ;* saint Louis y aborda, dit-on, à son retour d'Egypte. Depuis long-temps le port n'existe plus ; la ville est séparée de la mer par une plaine, large d'une lieue et d'une grande fertilité. La ville est tournée vers la mer et jouit d'une belle perspective sur la riche plaine, la mer et les riantes îles auxquelles elle donne son nom. Son ancien château, bâtiment isolé, est devenu l'hôtel-de-ville.

Digitized by Google

viens de cueillir ce joli bouquet : je veux le donner à ta fille.

Au même instant, elle se tourna vers Epinette et lui présenta gracieusement les fleurs qu'elle avait entremêlées avec un goût exquis.

— Demoiselle Epinette, lui dit-elle d'un ton mélancolique, jeune fille, *qui aime les fleurs, aime les pleurs* : voilà pourquoi j'aime à pleurer seule.

— Tu es donc malheureuse, pauvre Stella...

— Très malheureuse ! répondit la folle. Maître Roolin, asséyez-vous sur ce banc de gazon; je vous raconterai l histoire de ma vie.

— Je t'écoute, dit le drapier.

— Et vous demoiselle Epinette ?

— Commence; je désire connaître tes infortunes.

— Je suis fille d'une génoise et d'un capitaine marseillais; j'avais douze ans lorsque je vins en Provence; je passai mon enfance dans la maison paternelle, heureuse et tranquille. On m'appelait la *jolie Génoise*, et mon père m'avait donné le nom de STELLA, parce que, disait-il, je brillais au milieu des autres jeunes filles, comme une étoile dans l'azur du ciel. J'aperçus, par hasard, le comte de Castellane, qui fesait son entrée à Marseille, à son retour de Barcelonne où il avait été envoyé en qualité de négociateur. Le comte Boniface était paré de riches habits; il montait un coursier superbe et toutes les dames agitaient leurs écharpes bleues, blanches et roses, lorsqu'il passait sous leurs fenêtres. Il me remarqua, sourit avec grâce et noblesse et s'arrêta quelques instans devant la maison de mon père. Le soir, on dansa à l'Hôtel-de-Ville; le comte vint à moi dès qu'il me vit entrer, et pendant tout le temps que dura le bal, il ne cessa de se montrer galant et courtois; les nobles dames, les belles demoiselles mouraient de jalousie, et moi, plus fière que l'épouse de Charles d'Anjou, je m'enivrais des jouissances fatices de la vanité. Le lendemain, je sentis un grand vide dans mon cœur, parce qu'il me fut impossible de revoir le comte; pendant plusiers jours, je dissimulai mon chagrin; mais le mal était sans remède; je courus à l'hôtel du comte qui me fit un gracieux accueil. Insensée que j'étais ! j'avais cru que le comte m'aimait ? je fus bientôt désillusionnée, et ma mère n'eut pas de peine à me persuader que Boniface de Castellane, le plus fier des gentilshommes de Provence, n'avait vu en moi qu'une jeune fille fraîche et jolie qui faisait revivre dans son ame les poétiques souvenirs de Gênes, de Florence et de Venise. Vers le même temps mon frère mourut, et ma pauvre mère le suivit de près au tombeau. Orpheline, sans protecteurs, je m'adressai pour la seconde fois au comte qui me reconnut à peine, et me congédia brusquement, parce qu'il était occupé à terminer une négociation avec le premier consul de la ville d'Arles. J'oubliai tout; j'eus des visions étranges, et depuis ce jour cruel je n'ai pas revu le comte.

— Tu le verras ce soir, dit le drapier.

— Ici !

— Oui, ma pauvre Stella, ajouta demoiselle Epinette, le comte Boniface doit venir souper à Gémenos.

— Bonheur inattendu ! s'écria la folle... Je voulais seulement cueillir des fleurs, et je reverrai mon noble fiancé !

Les yeux de Stella devinrent étincelans, elle s'assit près de demoiselle Epinette, et resta quelques instans immobile, le front caché dans ses deux mains : puis elle se leva précipitamment :

— Demoiselle Epinette, dit-elle à la fille de Mathieu Roolin, voyez-vous le beau papillon blanc qui voltige de fleur en fleur, et abandonne ses ailes drapées à la douce brise du soir ? Dans un instant le volage sera mon prisonnier.

En effet, Stella partit rapide comme l'éclair, et revint aussitôt, portant en triomphe le papillon blanc.

— Je vous disais bien, demoiselle Epinette, que le volage serait mon prisonnier... Je le tiens... Voyez comme il est beau ! Ses ailes sont chargées de diamans ! Il a sucé le parfum des fleurs ! charmant papillon ! si je pouvais prendre le comte Boniface aussi facilement ? Pourquoi te ravir la liberté ! Pars, vole, caresse toutes les roses, et souviens-toi de la pauvre Stella !

A ces mots, la folle s'éloigna en cueillant des fleurs qu'elle jetait en l'air; d'une voix triste elle chanta la première stance de la paraphrase du *Stabat-mater*, alors populaire dans toute la Provence.

Planch sobre planch, dolor sobre dolor,
Que cel e terra au perdut lur senhor,
E yeu mon fils, el soleil sa clathor;
Car, sens razou, l'an mort juzieu trachor;
Dieux, com mortal dolor !

Mathieu Roolin et demoiselle Epinette rentrèrent dans leur maison; quelques-uns de leurs convives étaient déjà arrivés; et en attendant le comte Boniface de Castellane, on parle de la folle, de ses extravagances, de ses chansons. Il était déjà nuit lorsqu'on entendit les pas de plusieurs coursiers.

— Voici le comte, dit Anselme Brito : maître Roolin, vous pouvez dire à vos serviteurs de hâter les préparatifs du souper.

— Tout est prêt, répondit le marchand drapier.

— Qui fera les honneurs de la soirée ? dit le baron de Grasse.

— Demoiselle Epinette, répondit Guillaume.

La jeune fille rougit, fit un signe de tête affirmatif, et tout le monde sortit pour recevoir le comte de Castellane.

II.

LE COMTE BONIFACE.

Plas lui cavalier Francez
E la donna Cathalana,
E l'on-rar dél Ginoez
E la cour de Castellana,
Lou cantar Provencalez,
E la dansa Trevisana
E lou corps Aragonez
E la perla Juliana
Las mas e cara d'Anglez
E lou dounzel de Tuscana,
(Dizain de l'empereur Frédéric.)

« La famille de Castellane ne doit rien en grandeur, » puissance et antiquité de noblesse, à la maison de

Digitized by Google

» Provence, non plus qu'en fertilité de branches et no-
» bles rameaux; car les comtes de Grignan et d'Alle-
» magne, les sieurs de la Verdière, de Montmeyan, de
» Salernes, de Tornou, d'Alluye, de Saint-Ivers, et
» plusieurs autres gentilshommes sont vraiment de cette
» race, que l'on estime sortie d'un prince cadet de la
» maison de Castille; ce que témoignent les trois tours
» d'or de leurs armes, en lescu de gueules, et la
» guerre que le comte Boniface de Castellane eut avec
» le comte de Provence, contre lequel il se maintenait
» souverain de la ville de Castellane et de ses terres,
» que les empereurs avaient données à ses ancêtres en
» souveraineté.

CÉSAR DE NOSTRE-DAME, *Histoire de Provence*. p. 128.

Le comte Boniface de Castellane, était un des plus puissans seigneurs de Provence; jaloux de ses prérogatives, fier de la noblesse et de l'ancienneté de sa race, il avait vu, avec dépit, la belle Béatrix, fille du comte Bérenger, épouser Charles Ier, duc d'Anjou. Le manteau souverain ne tarda pas à justifier les malicieux propos du comte Boniface; à son retour de la Terre-Sainte, il n'eut rien de plus pressé que d'assujettir toutes les villes qui se gouvernaient en république. Les traités de 1252 et de 1253 avaient calmé les haines des deux partis. Le fier Castellane persuadé que la domination de la maison d'Anjou s'établirait définitivement dans toute la Provence, s'il ne fomentait quelque nouvele révolte, mit tout en œuvre pour ameuter les mécontens. Marseille fut le premier théâtre de ses intrigues; il y trouva des partisans zélés, parce que les Marseillais croyaient à la sincérité de ses sentimens démocratiques. Le comte, habile conspirateur, vit s'accroître de jour en jour, le nombre de ses partisans, et au mois de juin 1256, il résolut de tenter un grand coup. Les frères Brito, le baron de Grasse, le sire de Blaccas lui promirent aide et assistance; il cherchait aussi à gagner, à ranger sous sa bannière Mathieu Roolin, mais le drapier était trop insouciant pour prendre une part active à une conspiration. Riche, estimé de tous ses collègues, investi trois fois des honneurs consulaires, Mathieu Roolin bornait son ambition à jouir tranquillement du fruit de ses longs travaux, et à trouver une noble alliance pour sa fille Epinette.

Cependant sa maison était le rendez-vous des conspirateurs qui délibéraient pendant la nuit sur les moyens à prendre pour soustraire la ville de Marseille à la domination de Charles d'Anjou. La conjuration était à son dernier période, lorsque les principaux chefs acceptèrent le souper de Mathieu Roolin.

Le comte de Castellane arriva donc suivi de quelques gentilshommes et des principaux bourgeois de Marseille. Le drapier l'attendait sur la porte.

— Nous vous attendons depuis long-temps, comte Boniface, dit Mathieu Roolin... Je commençais à douter de votre exactitude; mais puisque vous voilà arrivé nous sommes tous contents, et nous allons nous mettre à table.

— Très bien, très bien, maitre Roolin, répondit le comte Boniface. Recevez mes hommages, demoiselle Epinette, ajouta-t-il en s'inclinant pour saluer avec courtoisie la fille du drapier.

Il prit respectueusement la main de la jeune fille, et entra avec elle dans la salle où on avait servi le souper. Les convives se trouvèrent au nombre de cinquante. Le comte occupait la place d'honneur entre le drapier et demoiselle Epinette: il eut la précaution de verser très souvent à boire au marchand drapier, qui ne tarda pas à ressentir les effets du vin, et raconta les moindres détails de ses longs voyages en Orient. Il s'endormit enfin, et les conjurés ne gardèrent plus aucune réserve. Demoiselle Epinette était sortie depuis long-temps.

— Maintenant vous pouvez tout dire, s'écria le comte Boniface; Mathieu Roolin dort profondément.

— Vous vous méfiez du marchand drapier... dit Guillaume Brito...

— Non, répondit le comte, un peu embarrassé! mais j'aime mieux qu'il ne soit pas le confident de nos secrets. Mathieu Roolin n'a pas d'opinion arrêtée.

— Vous vous trompez, dit Brito; le plus riche de nos marchands drapiers servira nos projets, et je connais le moyen de l'enchaîner corps et ame à notre conspiration.

— Et ce moyen?

— Le voici: Mathieu Roolin aime beaucoup sa fille; le sire de Blaccaz l'a demandée en mariage, il faut qu'il persiste dans sa résolution. Le drapier flatté d'avoir un gentilhomme pour gendre, n'aura d'autre volonté que la nôtre.

— Vous pouvez compter sur moi, répondit le sire de Blaccaz.

— Puisqu'il en est ainsi, s'écria le comte Boniface, passons dans la salle voisine.

Les conjurés suivirent le comte qui invita Mathieu Roolin à prendre part à la délibération. Anselme Brito ouvrit la séance par un discours des plus violens:

— « Nobles seigneurs et vous, messieurs les bour-
» geois, dit-il d'une voix forte, est-il quelqu'un parmi
» vous qui puisse supporter sans indignation le joug
» que Charles d'Anjou fait peser sur la Provence! Pen-
» dant plusieurs siècles nos villes se sont gouvernées
» en républiques, et la sagesse de leurs principaux
» citoyens a fait prospérer leur commerce. Charles
» veut abolir tous nos priviléges, et il a déjà prélevé
» sur nous des impôts onéreux. Hier, ses commissaires
» sont venus à Marseille pour réclamer le paiement de
» quarante mille livres tournois: souffrirons nous que
» nos concitoyens donnent ainsi le fruit de leurs tra-
» vaux, pour fournir aux frais du prince d'Anjou qui
» mène un train d'empereur! Je sais que les principaux
» habitans de Marseille, les consuls et les recteurs de
» la cité sont déterminés à refuser; l'insurrection ne
» tardera pas à éclater; mais il faut un chef pour les
» révoltés; un chef capable des plus grandes choses;
» un chef habile, courageux et influent. »

— Où le trouverons-nous? dit Mathieu Roolin...

— Ici, répondit Brito; le comte Boniface de Castellane se mettra à notre tête, et commandée par lui, la population marseillaise résistera long-temps aux troupes de Charles d'Anjou.

— J'accepte, s'écria le comte; je serai votre chef, car je déteste Charles d'Anjou qui m'a enlevé plusieurs de mes terres.

— Demain les Marseillais vous reconnaîtront puni-

Digitized by Google

quement et jureront de mourir plutôt que de ne pas accomplir tous vos commandemens.

Pendant que l'assemblée, agitée par des passions diverses, discutait avec chaleur, la porte s'ouvrit subitement et la folle entra. Elle portait sur la tête une couronne de roses, et tenait dans ses mains deux énormes bouquets. Aussitôt qu'elle eût franchi le seuil, elle jeta les fleurs et la couronne.

— Foule aux pieds ces fleurs et cette guirlande, pauvre Stella, dit-elle d'une voix sonore; couronne-toi de cyprès: les personnes que tu chéris sont menacées de grands malheurs... Comte Boniface, dit-elle en s'adressant à Castellane, garde-toi de lever l'étendard de la révolte contre le duc d'Anjou. Le peuple de Marseille t'abandonnera à ton malheureux sort; et ta tête tombera sous la hache du bourreau.

— Chassez cette folle! dit le comte impatienté!

— Folle! oui, folle, cria Stella d'une voix si déchirante que toutes les personnes qui l'écoutaient en furent émues. Folle, parce que je t'ai trop aimé! folle, parce que tu m'as méprisée! folle, parce que mon pauvre cœur reçoit encore parfois les célestes rayons de l'espérance!

Le visage de Stella était inondé de larmes; la physionomie de la folle changea tout-à-coup et elle fit le tour de la table en chantant son mélancolique refrain:

Au mois d'avril, je vois les hirondelles
Sous le beau ciel reconstruire leur nid:
Au mois de juin, j'entends les tourterelles
Faisant l'amour auprès de leurs petits.
Et moi, je pleure,
Dans ma demeure;
J'attends, j'attends toujours
Le printemps des amours.

— Demoiselle Epinette, dit-elle en passant près de la fille du drapier, vous n'épouserez pas celui que vous aimez, car la mort a déjà choisi le sire de Blaccaz pour son fiancé!

— Chassez la folle, s'écria Mathieu Roolin: chassez cette corneille aux sinistres présages.

Stella était déjà hors de la salle, et on l'entendit chanter dans le jardin.

J'attends, j'attends toujours
Le printemps des amours.

La nuit était déjà fort avancée; le comte Boniface et les principaux conjurés, saluèrent Mathieu Roolin et revinrent à Marseille.

III.

CASINO LE CORSAIRE.

Digats cal ara plus pretz cabal
Li Lombar o li Provensal.

(*Le troubadour* RAYMOND.)

Le lendemain, la population marseillaise avertie par les émissaires des frères Brito, courut au domicile du comte Boniface, et lui déféra le commandement. Mathieu Roolin se trouvait chez le comte, au moment de cette ovation populaire.

— Boniface de Castellane est fou, s'il croit à ces démonstrations, à cet enthousiasme frénétique, s'écria le marchand drapier.

— Comment résister aux prières de ce peuple!

— Qui vous délaissera, si Charles d'Anjou remporte la victoire?

— Qu'importe? Je risque ma tête pour la liberté de Marseille.

— Pauvre comte, dit Roolin, qui sortit pour ne pas être témoin de cette comédie populaire.

Cependant les notables de la ville, les consuls et les recteurs entrèrent dans l'hôtel du comte, et lui prêtèrent serment de fidélité; ils jurèrent de mourir plutôt que de désobéir à ses ordres.

— Songez-y bien, braves Marseillais, dit le comte, je vais m'exposer pour vous à la vengeance, à la colère de Charles d'Anjou, le plus cruel de tous les princes.

— Nous vous ferons un rempart de nos poitrines, s'écrièrent les Marseillais!

— Le sort en est jeté! je marcherai à votre tête; aujourd'hui nous ferons nos préparatifs de défense, et si demain nous sommes assiégés, nous répondrons aux menaces de Charles d'Anjou; *Marseille et liberté!*

— Vive le comte de Castellane! Vive notre chef!

La foule se retira lentement et le comte resta seul avec Anselme Brito. Pendant qu'il lui donnait des ordres, une jeune fille s'arrêta près d'Anselme.

— Maître Brito, lui dit-elle, je vous prédis qu'avant un mois, votre tête ne s'agitera plus sur vos épaules.

— Que le démon te prenne à l'instant, maudite folle!

— Misérable intrigant, répondit Stella, tu seras cause de la mort de monseigneur le comte.

— Oh! la maudite folle! murmurait tout bas Anselme Brito.

Stella s'approcha du comte, et se jeta à ses genoux:

— Boniface de Castellane, lui dit-elle, je t'en conjure, au nom de tous les saints du Paradis, fuis loin de Marseille; cette ville te sera funeste.

— Eloigne-toi, ma pauvre Stella, répondit le comte qui n'avait pas entendu sans émotion les tristes paroles de la folle de Gémenos. Eloigne toi; voici messieurs les consuls qui viennent saluer le nouveau chef de la république Marseillaise.

— Pauvre Castellane! O mon cher comte! s'écria la folle, qui disparut au milieu de la foule.

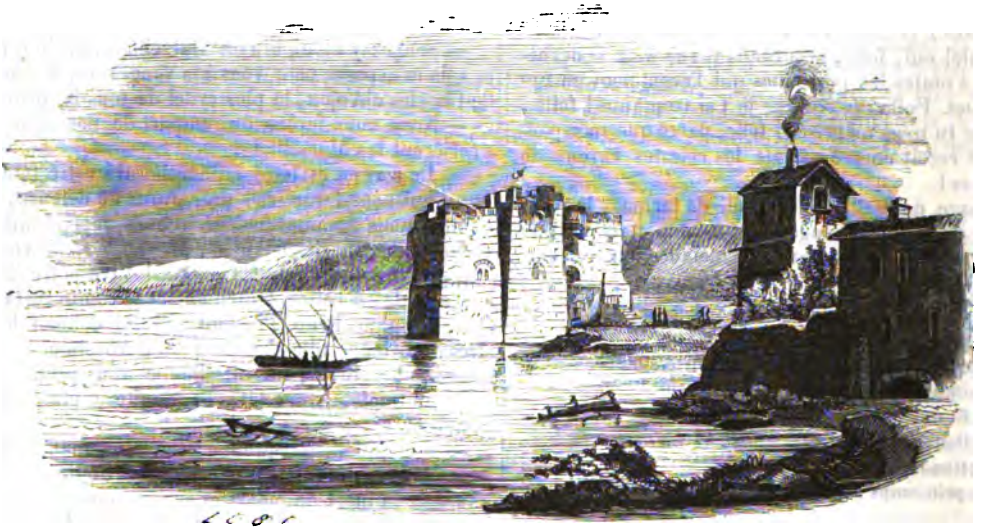
Les consuls, après avoir promis au comte Boniface le concours de leur autorité, délibérèrent avec lui sur les moyens de défense.

— Nous manquons de grains, dit Bernard Clavaire. Charles d'Anjou assiégera la ville, et nous avons à craindre la famine.

— J'y pourvoirai, répondit le comte; je sais que plusieurs barques chargées de grains sont entrées, il y a peu de jours, dans le port de Toulon et du Bouc; les mariniers ne sont pas nombreux, et si nous avions un homme de cœur et de résolution, nous pourrions facilement nous en emparer.

— Cassino le Corsaire se chargera de cette expédition.

Digitized by Google



Port Saint-Louis à Toulon.

—Qu'il vienne, dit le comte: je veux lui parler.

Le corsaire fut mandé aussitôt, et s'empressa de se rendre à l'hôtel du comte de Castellane.

— Tu es corsaire, lui dit le comte.

— Depuis mon enfance, seigneur.

— Tu connais les ports de Toulon et du Bouc?

— Mieux que l'abbaye de Saint-Victor.

— Il faut partir avec tous les mariniers que tu pourras réunir, et enlever toutes les barques de Charles d'Anjou.

— Lutter contre le comte de Provence! s'écria le corsaire; c'est me convier à un délicieux festin. Comptez sur moi! nous prendrons toutes les barques provençales, napolitaines et génoises que nous trouverons pavoisées aux armes de Charles d'Anjou.

» Les Marseillais, dit César de Nostre-Dame, non » content d'avoir méconnu l'autorité de Charles, se » trouvèrent au nombre de plus de mille hommes ar- » més, et couverts de brigandines et hauberts, par » autorité du comte Boniface, seigneur de Castellane, » des principaux administrateurs et gouverneurs de la » cité, lesquels avec grande quantité de fustes et de » vaisseaux, se jetèrent dans le port de Toulon et du » Bouc, où par grand effort et violence, ils prirent » les barques chargées de grains, avec les hommes et » mariniers qu'ils y trouvèrent, blessant les uns, meur- » trisant les autres; finalement, ramenant tous les vais- » seaux qu'ils y trouvèrent; comme si c'eût été le bu- » tin de quelque bataille glorieuse, et honorable vic- » toire, dans le port de Marseille. »

Le corsaire Cassino rentra triomphant, et les Marseillais lui prodiguèrent toutes sortes d'honneurs: le comte de Castellane, lui donna publiquement une épée dont la poignée était d'or.

— Joyeuse épée, vaillante épée! s'écria le corsaire, tu couperas nombreuses têtes! dames et demoiselles s'inclineront devant toi!

Pendant qu'on se livrait à la joie occasionnée par le succès de cette expédition, quelques espions arrivèrent de la campagne; ils apportèrent des nouvelles allarmantes.

Charles d'Anjou connaissait le coup de main opéré

Digitized by Google

si promptement dans les ports de Toulon et du Bouc ; son grand sénéchal lui en avait donné les détails les plus circonstanciés. Les courtisans mirent tout en œuvre pour exciter la colère du comte de Provence, qui naturellement cruel, voulait d'abord sévir cruellement contre les Marseillais. Mais la comtesse, son épouse, l'en détourna; Charles se laissa influencer et promit d'user de clémence : il envoya donc son grand sénéchal à Marseille pour admoneste les habitans.

Cet envoyé fut très mal reçu, et on fit si peu de cas de ses remontrances, que le peuple l'accompagna avec des huées et des menaces jusqu'à son logis.

Cependant le comte Charles attendait avec impatience le dénouement des troubles de Marseille ; aussitôt qu'il connut l'insuccès de la mission qu'il avait confiée à son grand sénéchal, il convoqua les gens de justice qui condamnèrent les habitans de Marseille à cinquante mille livres d'amende, aux frais et dépens.

— Les juges ne sont pas des ennemis très redoutables, s'écria le comte de Castellane, lorsqu'il connut l'arrêt rendu par la cour de Provence.

— Vous ne craignez pas les juges, comte de Castellane, et vous avez raison dans cette circonstance ; mais Charles d'Anjou, pour faire exécuter leur arrêt, a levé une forte et puissante armée : les Marseillais en sont avertis, et je sais qu'ils commencent à se repentir de leur rébellion.

— Dites donc, de leur noble, de leur héroïque résistance.

— Ne jouons pas sur les mots, comte de Castellane, répliqua le marchand drapier, les Marseillais sont effrayés ; ils connaissent le caractère vif, lent et vindicatif de Charles d'Anjou, le peuple est abattu, et je vous conseille de sortir de la ville, pour vous soustraire à la terrible vengeance du comte.

— Abandonner mon poste, maître Roolin, y pensez vous ?

— Vous courez les plus grands dangers.

— J'ai juré de mourir pour défendre la ville de Marseille.

— Les Marseillais vous trahissent, s'écria le corsaire Cassino, qui entra subitement pour instruire le comte de la résolution des Marseillais :

— Monseigneur, lui dit-il, les principaux habitans de la ville veulent faire leur soumission à Charles d'Anjou.

— Malédiction ! s'écria le comte Boniface! Brave Cassino, secondez-moi dans cette malheureuse circonstance ; courez, haranguez le peuple, et réunissez vos marins.

— Comptez sur moi, monseigneur.

— Je vous suis ; je parlerai aux Marseillais, je veux savoir s'ils seront assez lâches pour abandonner un gentilhomme qui a joué sa tête pour conserver leurs priviléges et leur liberté.

A ces mots, le comte Boniface sortit, suivi de quelques gentilshommes; il chercha le sire de Blaccaz, mais le jeune marquis ne paraissait plus dans les assemblées populaires : depuis plusieurs jours, il évitait de prendre part aux délibérations.

— Le sire de Blaccas, nous trahit, dit le comte ; recourons aux derniers moyens, et si nous ne pouvons réussir, mourons avec courage.

IV.

L'ORATOIRE DE DEMOISELLE EPINETTE.

Ave, verges pura, non aias tenior,
Car en tu s'enclina nostre salvador ;
E sera fach homme, per nos asalvar
Lo filh de l'altisme, d'ayso non duptar.

Lo sant spérit sobre tu vendra,
Car en tu s'enclina, et solombrara :
Et seras tu mayre del filh de Dieu, car,
Precios et sanct, non aura ges par.

E tantost la verges, ambe humilitat
—Respondet à l'angel plen de sanctitat ;
De Dieu su serventa, per sou plazer far
Fa, sives, ni segon tou parlar.

(*Le troubadour* RAYMOND FÉRAUD.)

Demoiselle Epinette, seule dans son oratoire, priait à deux genoux devant une statue de Notre-Dame de la Garde, elle récitait la paraphrase de la salutation angélique, par le troubadour Raymond Féraud, lorsque le sire de Blaccas entra à petits pas, de manière à n'être pas entendu. Epinette dit à haute voix :

Los tres reys s'en venguon d'aves Orient,

Le sire de Blaccas continua la stance.

En Jérusalem l'estéla séguent :
Lo rey que nat era els van demandar,
Car ellos, venian per lo adorar.

Demoiselle Epinette s'était levée en entendant la voix du sire de Blaccaz.

— Bernard, lui dit elle, qui vous a permis d'entrer dans mon oratoire ? Autrefois, vous étiez plus respectueux.

— Demoiselle Epinette, ma douce et tendre amie, répondit le sire de Blaccas, je ne vous avais pas vue depuis trois jours, et vous savez que je ne puis vivre sans vous voir. Voulez vous que nous priions ensemble la Vierge-Marie ?

— J'y consens, répondit demoiselle Epinette.

Et l'amant et l'amante, s'agenouillèrent près de la statue de Notre-Dame de la Garde : lorsqu'ils eurent récité ensemble la paraphrase de la salutation angélique, la porte de l'oratoire s'ouvrit, et Mathieu Roolin appela sa fille : il aperçut le sire de Blaccaz :

— Marquis, lui dit-il avec colère, jusqu'à ce jour je vous ai traité comme un bon et brave gentilhomme ; mais je vois que vous ne méritiez pas ces égards, puisque vous vous êtes introduit furtivement dans ma maison pour séduire ma fille.

— Séduire Epinette! s'écria le sire de Blaccaz ; Mathieu Roolin, vos paroles sont entrées dans mon cœur comme un fer rouge! vos soupçons m'humilient! j'ai voulu voir Epinette; nous faisions notre prière lorsque vous êtes entré. Interrogez votre fille, elle vous dira si Bernard de Blaccaz est un trompeur.

— Vos paroles me réconcilient avec vous, répondit le marchand drapier ; puisque vous aimez sincèrement ma chère Epinette, je vous accorde sa main.

Digitized by Google

— Merci, maître Roolin, merci, s'écria Bernard, en tombant aux genoux du marchand drapier.

— Mais à une condition, ajouta Roolin: vous me promettrez, sur la foi du serment, de ne plus prendre part à l'insurrection marseillaise.

— Le comte de Castellane a ma parole.

— Le comte Boniface est un insensé, et mal lui adviendra de tout ce qui s'est passé depuis trois jours. Jurez-vous de ne connaître à l'avenir d'autre volonté, d'autre influence que la mienne?

— Que ne ferais-je pas pour ma chère Epinette! je vendrais ma part de paradis; Mathieu Roolin, je vous appartiens corps et ame.

— Je compte sur votre promesse; Epinette retire-toi; vous Bernard de Blaccaz, restez.

Epinette sortit en tremblant; dès qu'elle eût refermé la porte latérale qui conduisait à son appartement, le drapier fit un signe, et plusieurs personnes notables de la ville de Marseille entrèrent dans l'oratoire.

— Messieurs, dit Roolin, ici nous n'aurons rien à craindre: les espions du comte de Castellane ne pénètreront pas dans cet oratoire: nous pouvons parler en toute sûreté.

— Je vois le sire de Blaccaz, dit Raphaël Biançon, syndic des chaussetiers; je sais qu'il est un des partisans du comte Boniface.

— Le sire de Blaccaz a renoncé à ses erreurs répondit le drapier, et il ne contrariera en rien nos projets.

— Je l'ai promis avec serment, s'écria Blaccaz.

— Parole de gentilhomme!

— Oui, maître Raphaël, dit Blaccaz piqué du ton ironique du syndic des chaussetiers.

— Messieurs, nous n'avons pas un instant à perdre, dit Mathieu Roolin: qu'a-t-on décidé dans vos réunions particulières?

— Tous les habitans de Marseille demandent la paix à grands cris, répondit le syndic des chaussetiers.

— Charles d'Anjou arrive avec une grande armée, ajouta le syndic des mariniers.

— Le comte Boniface est un ambitieux, s'écria un des consuls; il veut se venger du comte de Provence qui lui a enlevé tous ses domaines, il fomente la révolte, dans l'espoir que les habitans de Marseille lui prêteront secours pour arriver à ses fins.

— Nous avons jeté les yeux sur vous, maître Roolin; le comte Charles d'Anjou vous connaît et sait apprécier l'influence que vous exercez sur les habitans de la ville de Marseille; vous irez, en ambassade, proposer au comte de Provence des conditions de paix.

— Je m'en charge, répondit le marchand drapier. Le sire de Blaccaz m'accompagnera.

— Vous partirez demain?

— Ce soir, il me tarde d'avoir délivré notre bonne ville de Marseille des dangers dont elle est menacée.

— Que Dieu vous accompagne, et que Notre-Dame de la Garde vous soit en aide, répondirent les assistans.

V.

LE CAMP DU COMTE D'ANJOU.

Alegre, Diou nous alegre;
Cachofué ven, tout ben ven,
Diu nous faqué la graci de veire l'an que ven;
Se sian pas mai que siguen pas men.
Soyons joyeux, Dieu nous rende joyeux;
Cachofué vient, tout bien vient;
Dieu nous fasse la grâce de voir l'an qui vient,
Si nous ne sommes pas plus, que nous ne soyons pas moins.

Dicton Provençal.

Les formidables préparatifs de Charles d'Anjou avaient tellement terrifié les Marseillais, que Mathieu Roolin fut accompagné à son départ, de toutes leurs bénédictions; il avait fait prévenir le comte de Provence de son arrivée: Charles lui fit bon et gracieux accueil.

— Maître Roolin, lui dit-il, je connais le motif qui vous amène vers moi; je vous sais gré de vos bonnes et loyales intentions: je les communiquerai aux gens de mon conseil. Demain, vous aurez la réponse; en attendant j'ordonnne et je prétends que vous soyez traité ici, comme dans votre propre maison.

Le drapier resta dans le camp jusqu'au lendemain; le sénéchal du comte de Provence lui fit part de la délibération du conseil.

— Maître Roolin, lui dit-il, Charles d'Anjou vous assigne dans son palais de la ville d'Aix.

— J'y serai dans deux jours, répondit Roolin.

L'affluence fut très grande pour assister aux débats de cette importante affaire qui intéressait à un si haut degré la principale ville de Provence. Le sénéchal parla long-temps, contre les auteurs de la révolte des Marseillais, et termina son discours en priant le comte de pardonner aux habitans que les perturbateurs avaient entraînés dans une fausse voie.

Le conseil entra en délibération, et rendit l'arrêt suivant.

— « Au nom de la Très-Sainte-Trinité; nous fidèles » conseillers du comte Charles d'Anjou, avons statué et statuons que,

» Les Marseillais donneront à Charles et à ses successeurs, comtes de Provence, la supériorité de » Marseille, consistant en certaine partie de la ville, » la vicomté d'Hyères et le château de Briançon, » qu'ils ont long-temps tenu sous leur juridiction et » pouvoir.

» Brito, Ancelme-le-Vieux, quoique consuls et gouverneurs de la ville, en seront perpétuellement bannis, et de trois lieues à la ronde.

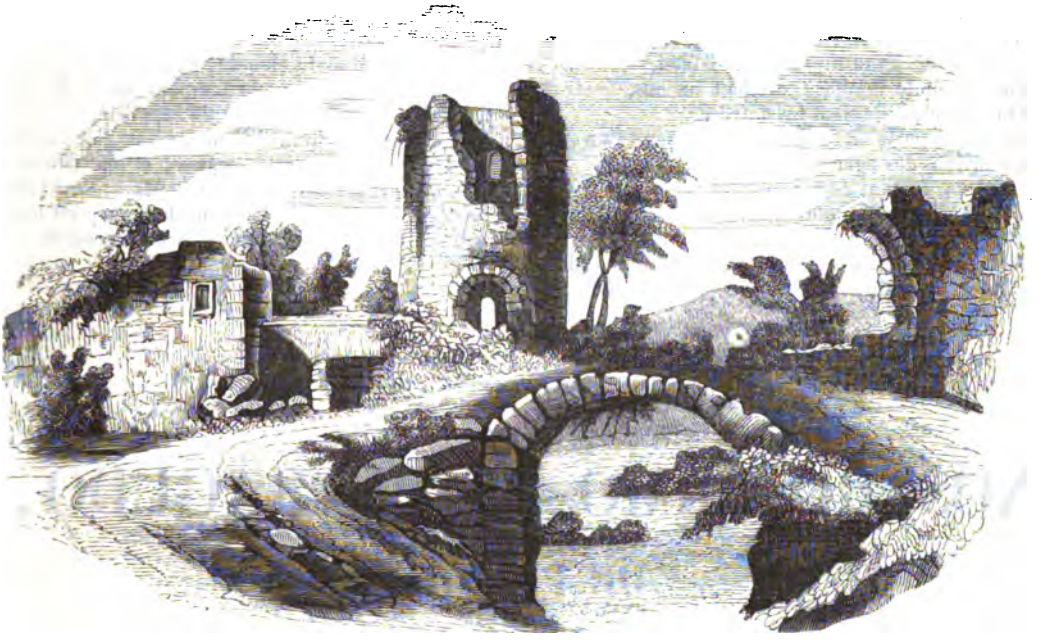
» Ceux qui les ont offensés n'en seront jamais punis.

» Les autres riches et puissans bourgeois de la ville » qui par même moyen étaient fugitifs et bannis, seront » réintégrés dans leurs droits.

» Les choses accomplies, les Marseillais prêteront » au seigneur comte, hommage-lige.

» Pour ce qui regarde les principaux chefs et moteurs » de la rébellion, ils seront menés en une place publique, et auront la tête tranchée, ainsi que Boniface » de Castellane; les places, forteresses, terres et châteaux qu'il possède en Provence, comme l'un des plus

Digitized by Google



Château de Grimaldi, ancienne résidence des Castellane (Var).

» riches, nobles et puissans barons, seront confis-» quées et réduites au domaine de Charles d'Anjou.

» Son château de Grimaldi sera rasé de fond en » comble.

Mathieu Roolin approuva ces conditions, et y apposa son scel qu'on voyait avant la Révolution dans les archives de Marseille: autour de ce scel on voyait, d'un côté, une ville construite sur la mer, avec ce vers en lettres gothiques :

Actibus immensis urbs fulget Massiliensis.

Et de l'autre, un chevalier armé, assis sur un puissant destrier, l'épée nue en main, froissant sous ses pieds, un grand et horrible dragon, avec cet autre vers, dénotant que saint Victor est le patron de Marseille.

Massiliam verè, Victor, civesque tuere.

Mathieu Roolin fut accueilli par les Marseillais avec des transports d'enthousiasme. Le comte Boniface de Castellane abandonné par tous ses partisans qui lui avaient juré fidélité jusqu'à la mort, fit de vains efforts pour rallier le peuple de la ville basse et les mariniers : il se vit complètement délaissé, et le sénéchal de Charles d'Anjou le fit arrêter devant *l'église* des *Accoules*.

VI.

LA FOLLE ET LA FIANCÉE.

Drech è razon es qu'you canti d'amour,
Vezent qu'you ay, ja consumat mou agi
A l'y complaire, è servir nuech è jour,
Sens aver d'el profiech ni avantagi !
Encar el si fay crégner
Doulens é nou s'y feguer,
My fouguer la courada
De sa flecha d'aurada,
Embe son arc (qu'à grace penà el pot tendre)
Per so quel es un enfan jouve é tendre.

La folle de Gémenos, la jeune Stella que nous avions perdue de vue depuis le souper de Mathieu Roolin, ayait

Digitized by Google

joué un rôle presque important dans les troubles de Marseille. Entièrement dévouée au comte de Castellane elle avait constamment veillé sur lui, et souvent la pauvre folle le sauva des plus grands dangers. Elle dansait près du port, entourée de mariniers, et chantait un couplet de la plus jolie chanson du troubadour Roger.

— Stella, lui dit le corsaire Cassino, tu chantes et le grand sénéchal du comte de Provence vient de condamner à mort Boniface de Castellane.

— Ils l'ont condamné! s'écria la folle! les lâches, les perfides!

Stella disparut dans la foule, et se fit jour jusqu'à une petite place où on avait dressé un échafaud.

— Pauvre comte Boniface, disaient les uns.

— On l'a trahi, disaient les autres.

Et de toutes parts on se signait dévotement: on récitait les prières des agonisans.

Il y eut un instant de silence; le bourreau parut armé de sa hache, et la tête de Boniface de Castellane roula à ses pieds.

Stella poussa un cri déchirant et se jeta sur le cadavre sanglant; la foule se retira avec précipitation; le flux et le reflux de la multitude entraînèrent le sire de Blaccaz et demoiselle Epinette, qui, vêtue de sa robe nuptiale, couronnée de fleurs, venait d'épouser le jeune baron dans l'Eglise de St.-Victor. Blaccaz recula de frayeur en voyant le cadavre du comte Boniface; Epinette tomba évanouie, et Mathieu Roolin ne put retenir ses larmes.

La folle les reconnut, couverte de sang, elle s'avança en criant, à fendre le cœur le plus endurci:

— Mathieu Roolin, ils ont tué le comte Boniface! c'est affreux, et Dieu vous punira tous en accablant la ville de Marseille des plus grands fléaux.

— Pauvre Castellane! dit Mathieu Roolin!

Le cortége nuptial s'éloigna, et la folle resta seule près de l'échafaud jusqu'au moment où le bourreau emporta la dépouille mortelle du supplicié.

La mémoire du comte Boniface fut glorieusement réhabilitée quelques années après, et on donna son nom à une des places de la ville de Marseille: tardive et inutile réparation! Ce fier gentilhomme périt martyr de son dévouement à l'indépendance provençale.

J. M. Cayla.

NOSTRO-DAMO DE PEYRAGUDO,

DE PENNE.

Il y a long-temps, bien long-temps, disaient à nos anciens les anciens de leur jeune âge, à l'ouest du Château du Roi, sur le plateau circulaire, d'où l'œil contemple avec délices et la verdoyante vallée de Sainte-Foi de Penne, et le riche bassin de Villeneuve avec son Oldus aux sinueuses rives, aux bouquets de bois qui couronnent sa marche, et enlacent ses eaux limpides, comme dans un réseau de verdure, une jeune bergère suivait les brebis de son modeste troupeau. L'immobilité de ses regards, la lenteur de ses pas, ses doigts suspendant par intervalles les ronds de son fuseau, tout trahissait une préoccupation profonde, et l'abattement de ses traits disait assez qu'il y avait de la peine dans ce cœur de quinze ans. Hélas! plus d'un l'expérimente dans la vie: faut pas toujours descendre au fond du vase pour trouver l'amertume!....

La jouvencelle laissa ses brebis s'installer dans ces pâturages abandonnés, et se dirigea vers cette roche aiguë qui s'avance en saillie au flanc du rocher où s'élevait naguère menaçante la tour princière, la tour carrée du Roi. Là, elle interrogea des yeux autour d'elle, et se voyant seule, bien seule, elle déposa sa houlette, sa quenouille, son fuseau, et se mit à genoux aux pieds de la roche, dans l'angle étroit qui la dérobait aux regards curieux.

Quelle était donc cette peine que la jeune vierge voulait cacher à la terre pour ne la dire qu'à Dieu dans le creux de la pierre?

Recueillie, silencieuse, ses lèvres accompagnèrent d'abord de leur mouvement une prière intime, secrète; mais peu à peu sa douleur s'anima, et malgré les sanglots, les paroles devinrent rapides, ardentes; ses yeux brillèrent de larmes, et ses mains s'élevèrent en supplications, et un cri perçant s'échappa de son sein, et la fille tomba affaissée. La douleur avait vaincu ses forces, mais non pas sa confiance; car aux battemens de sa poitrine, on voyait que son cœur continuait à prier.

Le ciel était sombre et nuageux; un vent piquant jetait de légers flocons de neige sur le visage de la fille ainsi évanouie. Tout-à-coup ses brebis accoururent avec des bêlemens plaintifs; elles se pressent comme pour réchauffer de leur chaleur leur bergère infortunée; l'agneau qu'elle chérit lèche une main qui ne répond point à ses caresses; mais au milieu d'elles, une Dame, une grande Dame, à la robe blanche, étoilée d'or, au port noble, au sourire gracieux, une grande Dame a pris la main de l'enfant, et la soulevant avec bonté, elle l'a attirée sur son sein, et rendue à la vie.

Enfant, enfant, disait la grande Dame, avec sa douce voix; enfant, ne crains rien; ose me confier ta

Digitized by Google

peine; pourquoi souffres-tu? oh! parle-moi, ma fille.... ne crains plus!.... Et l'enfant, rendue à toute sa douleur, l'œil à demi-hagard, et fixé sur la grande Dame, disait : J'ai faim!.... ma mère a faim!..... mon père a faim!....

Calme-toi, calme-toi, bonne fille!.... ta prière est montée à Dieu. Celui qui nourrit l'hirondelle et ses petits, ne laissera périr ni la bonne fille, ni les parens qu'elle aime. J'ai faim aussi, ajouta la grande Dame; lève-toi, chère enfant, abandonne-moi le soin de tes brebis, cours à ta mère, dis-lui de cuire un pain, un pain pour elle, un pain pour ton père et pour toi; j'en veux ma part, enfant; reviens vite, j'aime le pain des larmes. — Dame! Dame! répliqua la fille, toujours immobile, toujours pleurant : l'été s'est enfui, l'hiver est venu; la gerbe du champ de mon père s'est épuisée, il n'y a pas même du pain des larmes dans la maison de mon père. Le pauvre souffreteux ne travaille pas dans ces jours rigoureux; ma mère languit d'inanition; moi, je ne leur demande pas de pain; car, il y a deux jours, ma mère m'a donné le dernier reste. Ce matin, je m'étais cachée pour demander l'aumône à Jésus et à sa bonne mère... Mais, Dame! Dame! n'en parlez pas, car mon père veut qu'on travaille, qu'on ne gueuse point.

Oh! sois tranquille! celui que tu priais dans le secret t'aumônera dans le secret; cours vite, enfant, cours à ta mère. Il y a du pain dans la demeure du souffreteux. J'en veux ma part; j'aime le pain des larmes, reviens à moi avec ma part.

Oh! puisque vous avez faim aussi, je voudrais qu'il y eût du pain dans la demeure de mon père, et il y en aurait pour vous et pour ceux qui souffrent!.... et la fille toujours sanglotant, restait toujours.....

Enfant, il y a du pain dans la demeure de ton père: la gerbe a donné de son froment, et la pâte fermente au pétrin de ta mère. Cours, ma fille, j'en veux ma part. Et en disant ces mots, les paroles de la grande Dame étaient remplies d'autorité. Ses yeux étincelaient d'un éclat majestueux, et sa main tendue vers la chaumière du pauvre ordonnait et ne caressait plus.

La bergère avait obéi; elle courait à sa mère. Son esprit ne raisonnait pas et son cœur s'emplissait d'espoir. La fille des champs simple et docile ne savait pas douter de la parole des autres. D'ailleurs la voix de la grande Dame était si solennelle, si assurée, si bienveillante!

Mais grande fut l'incrédulité du pauvre et de la *pauvresse*. Avec leurs malheurs présens, ils tremblèrent pour un malheur bien autre! Et à leur fille, qui leur annonçait du pain, qui leur demandait du pain pour une grande Dame, les infortunés, ébahis, consternés, ne répondaient qu'avec des pleurs et des sanglots. Le sourire, l'empressement, l'assurance de la fille triomphèrent de leur stupéfaction; elle leur communiqua de son espérance, elle les entraîna au pétrin, et, comme l'avait dit la grande Dame, la gerbe avait donné de son froment, et la pâte débordait fermentée au vieux pétrin du pauvre. Celui qu'ils avaient prié dans le secret, les aumônait dans le secret, comme pour respecter une pudeur trop sensible. « Oui, oui! ajoute le chroniqueur de ces jours de foi, hélas! malheureusement passés maintenant! Oui elle est venue la parole du Seigneur Jésus, au saint Evangile : demandez, et vous recevrez. Cette pauvre a crié vers Dieu, et Dieu l'a exaucée. » Dans sa piété naïve, il rappelle : « Les pains multipliés au désert, la débonnaireté du Sauveur à Cana, parce qu'ils n'avaient point de vin, et le corbeau d'Elie, et le gâteau sous la cendre, au pied du genièvre, et le vase de farine qui ne s'épuisait point chez la veuve, à Sareptha. Ce qui est impossible aux hommes, est facile à Dieu; il ne se nomme pas en vain le Tout-Puissant. » Ainsi croyaient nos pères, et leur foi obtenait des miracles.

Besoin n'est pas d'affirmer qu'il y eut joie dans la famille, et hâte pour cuire le pain octroyé de Dieu aux prières de la pieuse bergère, et pour porter sa part à la grande Dame, « pas n'en mangèrent pour l'apporter entier, si contens ils étaient d'en avoir enfin et d'en donner. » Ils remontèrent légers et vite la rampe du côteau. Les brebis paissaient en paix; l'agneau vint bêlant à leur rencontre; leurs yeux cherchèrent en vain. La grande Dame s'était dérobée à leur reconnaissance, pour l'élever plus haut, au Ciel! Sans l'agneau, l'agneau qui bêlait toujours à sa bergère pour l'attirer sur ses pas, ils n'auraient pas su tout leur bonheur. Il allait marchant devant eux; mais à l'angle de la roche aigüe, l'animal ploya ses deux genoux, baissa la tête et bêla, bêla, mais de bonheur!... Pourtant il ne regardait pas sa jeune maîtresse. Une odeur d'encens, un parfum céleste embaumait la grotte de la roche aigüe, et dans l'angle, sur une saillie de la pierre tapissée de mousse, ô gage précieux! ô souvenir d'amour et de charité! — C'est ma patronne, s'écria la jeune fille, c'est la Dame du ciel, la bonne mère du Seigneur Jésus; c'est elle qui nous a donné du pain!

Et tous étaient à genoux, tous priaient Marie, la bénigne Marie, la mère de miséricorde qu'on n'invoque jamais en vain. Leurs yeux ne pouvaient se détacher de la petite madone en pierre qui brillait sur la mousse, et que l'agneau leur avait appris à vénérer.

La jeune fille recueillit de ses pieuses mains l'image bénie, la pressa sur son cœur, et alla vite à l'église du *Mercadiel*, au sanctuaire de la Vierge, déposer ce témoignage de la protection céleste. Là, elle épancha son bonheur avec sa reconnaissance au prêtre qui veillait à l'autel. Elle voua à Jésus, avec son innocence, le reste de ses jours, aux pieds de la Madone, de la grande Dame, sous les auspices de celle dont sa mère lui avait donné la livrée au berceau.

Dès ce jour, le pain ne manqua plus à la protégée de Marie; et la protégée n'oublia pas sa bienfaitrice. Ecoutez encore : Le lendemain, son vœu de la veille amena la jeune Marie au Mercadiel, au sanctuaire de la Vierge. Le gage de sa protectrice, la madone bénie avait disparu. Les recherches du prêtre et les siennes furent inutiles. La fille désolée vola à la roche aigüe pour se plaindre et prier, dans l'angle, où sa patronne, la veille, l'avait si bénignement écoutée. C'était là sur la saillie tapissée de mousse, que l'attendait l'image vénérée de la Vierge-Mère. A cette vue, une pensée alla jusqu'à son cœur, mais elle hésita, renouvela les épreuves plusieurs jours de suite, et trouva la statue auguste fidèle à sa niche de mousse, dans l'angle de la pierre aigüe. La Reine du ciel, sa grande Dame à elle, manifestait assez sa volonté. Alors la bergère ne garda plus

Digitized by Google

le silence; car s'il est bon de taire les secrets du roi, il est juste de publier les bienfaits du Très-Haut, pour que tous bénissent son saint nom, et participent à ses largesses.

Au récit de ces événemens mystérieux, de ces prodiges de providence, à la vue du pain qui ne s'épuisait pas au vieux pétrin de la famille, la religion des fidèles s'émut, et bientôt Notre-Dame eut un sanctuaire au côteau de la pierre aigüe, où elle avait manifesté sa toute-puissante médiation, où elle s'était montrée la mère de ceux qui souffrent.

Marie, Notre-Dame, reçoit sans doute aujourd'hui dans le ciel des louanges immortelles, pour bien des larmes essuyées, bien des plaies du cœur guéries; car l'église dilata son enceinte sans pouvoir suffire aux pieux concours. Il faut entendre nos pères parler de la nef gracieuse, de ses chapelles latérales, de la source aux eaux pures qui n'étaient pas sans vertu, des solennités de Notre-Dame aux jours de l'Assomption triomphantel *Nostro-Dame-de-Peyro-Agudo* était le cri d'invocation à *dix lieues à la ronde*, comme ils disent.

Mais le 14 d'août! ce jour-là l'église se paraît de toutes ses richesses, plus de vingt prêtres de la banlieue venaient célébrer les saints mystères à l'autel privilégié. L'affluence des pèlerins était immense. Les maisons de la ville ne pouvaient fournir assez de logemens, et des tentes nombreuses étaient dressées sur le plateau, sur les flancs de la montagne, pour les recueillir. Les plus fervens faisaient la sainte vigile dans la dévotieuse chapelle, et se préparaient à recevoir les bénédictions de la grande journée! Oh! les beaux jours qu'ont vu nos pères! Et ces jours n'étaient pas perdus pour l'utilité matérielle de la localité. Les marchands de toutes sortes ne manquaient point, et les habitans gagnaient à ce commerce, que leur attirait la dévotion à leur Notre-Dame.

Au temps d'horible mémoire, aux jours de *quatre-vingt-treize*, l'impiété du philosophisme souffla sur la France; Dieu, pour la punir de l'abus de ses faveurs, retira un instant son œil paternel, et l'enfer déchaîna sa rage. Il lui fut donné d'aveugler l'esprit et le cœur d'une partie du peuple et des grands; de prévaloir contre la société et la religion. La patronne de la France, Marie, vit disparaître les autels, que la piété des rois et des Français lui avait élevés à côté des autels de son fils.

Des hommes... pourquoi n'appartenaient-ils point à ces hordes sauvages qui ravagèrent tant de fois notre belle patrie? pourquoi n'étaient-ils pas tous étrangers? Cette pensée soulagerait notre douleur; nous n'aurions pas à plaindre des frères pour le mal qu'ils firent à leur lieu natal! Hélas! les ruines de ces autels où leurs mères les avaient agenouillés enfans, où ils avaient bégayé le nom si doux de Marie, où tant de générations avaient marqué leur respect pour la patronne de leur berceau, ces ruines ont dû attrister leur vieillesse! Bien des remords ont dû s'amasser dans leurs ames, si, des débris souillés par leur démagogie sacrilége, ils ont levé quelquefois les yeux vers le Ciel, où ils allaient être cités, où le cri, qui ne s'étouffe point, leur proclamait la présence de ce juge à qui rien ne se dérobe et qui les attendait. L'histoire inexorable dira peut-être que le mal n'a pas porté bonheur. Espérons que la Mère, refuge des pécheurs, aura obtenu que les profanateurs de son culte, s'ils ont été châtiés ici-bas pour sauver de la contagion de leurs exemples, aient pu trouver de la miséricorde au Ciel.

Notre-Dame de la Roche-Aigüe n'échappa pas à la fureur impie. L'église fut détruite, les pierres de son sanctuaire, dispersées; mais la Madone vénérée, l'image sainte de la Grande-Dame, Marie nous l'a conservée. Lorsqu'il plut à Dieu de ramener le calme, lorsqu'il laissa rouvrir les temples qui étaient restés debout, l'image de la Vierge-Mère de l'étable de Bethléem, de la pauvre ouvrière de Nazareth, la Madone vint s'abriter auprès des tabernacles dépouillés de son Enfant-Dieu.

Nous l'avons toujours, la Nostro-dame-dé-Peyro-Agudo! elle nous aime comme elle aima nos pères; ne méritons pas qu'elle nous quitte! Tous ceux qui marchent avec moi dans la vie, depuis son retour à l'église du Mercadiel, nous avons été baignés aux eaux saintes, sous son regard de mère; et il nous souvient que, dans notre enfance, pendant l'octave qui était si belle à l'église de Peyro-Agudo, l'église du Mercadiel, pour fêter Marie, se parait de ce qu'elle avait de moins pauvre; elle exposait la Madone vénérée, avec son collier de perles bleues, sa belle robe d'azur et sa couronne de brillans, au milieu des cierges qu'avait allumés la dévotion. Là, pendant huit jours, aux heures du soir, la cloche natale nous appelait, et nous chantions aux pieds de la Vierge les prières que l'amour, l'admiration et la reconnaissance de l'église ont consacrées à la louange de notre patronne.

Une dévotion indiscrète, égoïste, tenta de se l'approprier en 1801; mais le pieux larcin ne dura pas. M. l'abbé Lacroix, que son zèle et ses vertus ont si bien fait connaître à Penne, sous le nom de M. Julien, porta sa plainte et celle des fidèles au procureur-général; les juges se transportèrent au Mercadiel pour constater le vol. La peur effraya la recéleuse, et la petite Madone revint en secret à sa niche vitrée, au Mercadiel. Je sais que plus d'un œil nous l'envie; qu'une curiosité, louable sans doute sous le rapport de la science, mais trop profane pour cet objet si vénérable, la convoite à cause de son antiquité. Que lui importe un vestige de plus des âges anciens? Une statuette que l'irréligion ou des accidens ont mutilée en quelques endroits? Elle va bien ainsi à la Mère du Calvaire, et à notre cœur aussi dans cette vallée de larmes. Laissez-là à notre dévotion! Mais la vigilance du pasteur déjouera vos desseins, et nous ne serons pas déshérités.

Que ne pouvons-nous lui rendre sa gloire, à la Madone, sur le plateau qu'elle avait choisi, à l'angle de la roche aigüe! Je sais qu'un prêtre, fervent au culte de Marie, avait eu un dessein; mais sa charité s'épuise ailleurs, et le sanctuaire de Notre-Dame ne s'élève point. Pourtant ce terrain est toujours consacré à Marie, et son nom sacré en aura la propriété long-temps encore. Et puis la Religion lui a donné une consécration nouvelle: là reposent nos morts, nos trépassés bien-aimés, sous la garde de Notre-Dame, de celle qui les a protégés dans la vie, qui a prié à leur dernier passage..... Maintenant, comme une tendre mère, elle semble veiller sur le sommeil de ses enfans, pour leur sourire aux réveil de l'éternité, dans les puissances du Seigneur Jésus.

Digitized by Google

S'il savait comme un petit oratoire à Nostro-Damo-de-Peyro-Agudo réveillerait des sentimens chrétiens, il ferait des épargnes sur l'église du Mercadiel et sur tant d'autres qu'il enrichit; la charité des fidèles et des environs s'unirait à la sienne. Le Mercadiel restituerait la Madone à son sanctuaire, et nos morts y gagneraient en prières! Il verrait revivre ce qu'il a vu dans les heureuses vacances qu'il passait parmi nous, quand il avait des vacances; les vieillards, suivis de leurs petits fils, et montant à pas lents, le soir des dimanches, dans les beaux-jours, pour prier sur des tombes chéries! Nos morts vont toujours à Notre-Dame, mais la piété n'y conduit guère les vivans! Le saint commerce, la solliciteusc tendresse de la famille de la terre envers la famille des trépassés, sont interrompus! Oh! qu'il serait béni s'il redonnait un sanctuaire à la Madone de Nostro-Damo-de-Peyro-Agudo! Plusieurs des morts qui dorment au plateau de Marie, l'ont aimé; on sait qu'il les aime, on ne désespère pas.

Nous sommes heureux!

FIAT!.... FIAT!....

L'abbé DELRIEU,

Chanoine honoraire, préfet des études au petit séminaire d'Agen.

L'ARTISTA.

L'homme n'enseigne pas ce qu'inspire le ciel.
LAMARTINE.

Désempioy qué lou moundé és moundé, é certa és biel!
L'hommé és dins lou malhur joust la drailha del ciel,
Sa vida és touta paoumounista.
Mais per alaougéyri sas pénas, sous revers,
E per lou counsoula, lou qu'o fach l'univers
Dins lou moundé o jitat l'artista.

E l'artista coumprén sa sénta veucatiou,
E sé laissa émpourta per rambli sa missiou
Sus aquél pénchan qué l'attira.
E quant o dérabat dél sourél un rayoun,
Toujour tén enclaousit l'hommé ambé soun crayoun,
Ou l'extazia ambé sa lyra.

Mais tout n'és pas dé flous sul cami qué déou fa;
L'envia é l'ignourença oou lou tic d'estouffa
Lous glaous qué jitta lou génia.
Couma un Gitanou l'art o bel émbalaouzi!
La jalousié fo tout per émpacha d'aouzi
Lou bruch des trons dé l'harmounia.

E l'artista sé dis: — ay per yeou l'avéni!
E lous jours qu'o passat ou qué dévou véni
Sou pas fialats d'or é dé séda.
Peccayré! aco's soun sort; n'és pas dés pu brillans!
Hioy per récoumpensa dé sublimés talans,
L'ingratitudu és la mouséda!

E per viouré, l'artista o ségu fossa mal.
Qané courage, anfin, boulés qu'aché inçabal,
Quan vey pertout indifférença?
E quan n'a pas dégus per l'y bayla la man,
Quand o per coumpagnous lou malhur é la fan,
Dé qué li servis l'e-pérança?

Lou destin; dél moundé és lou rey,
Respoundro la foula égouista.
Aourio bé trop dé gaou l'artista
Sé vivio pas déjoust sa ley.
Qué trabaillé per qu'o dé brassés,
Coum'aco gagnaro dé pan.
E lou malhur ambé la fan
Seroou dins paou lion dé sous passés!
Mais pensa pas al léndéman;
Tout lou jour à las mans crousadas.
M'aoutrés fasén fossa journadas,
E lou boun temps és tout per él!
A may qu'aché una mina soumbra,
L'artista déou-t'y garda l'oumbra
Quan fan sentinella al sourél?

Antal parla la foula émbreyga d'ignourença.
Pertaou que coumprén pas cé qu'és l'intelligença,
Incara méns surtout lou trabal dé l'esprit.
Sé lou dél corps finis quan lou gran jour nous quitta,
L'aoutré, en contemplatiou, toujours veilla et médita,

Cé qué fo qué l'artista és pla jouyné abourit.
E soun aspect souvén excita la riséa,
Couma al temps dés Hébrus, lou sént hommé Eliséa;
Car couma aquél prouphéta, o dins él émbarrat,
Pér électrisa soun idéa,
Dé bélugas dél fioc sacrat.

Digitized by Google

E l'artista atabé, hioy bertadiè Tantala,
Es fourçat de sègui lou sort qué l'énraballa ;
Car al moumén qué crey de sarra lou bounhur,
Qué lou vey s'enfougi couma un rêve trounpur.
Anfin après aco, l'égouismé l'attaqua
Pér coupa lous guidous dé sal alas d'azur;
E pioy la caloumnia ambé raja l'estaqua
Dessus un Golgatha, Caucasa dél malhur.

Quand la fatalitat lou machuga é lou railla,
E qué toussis sus él lou fel ambé sa man
Boulés-t'y qué l'artista, imagé dél voulcan,
Escampillé adéré soun fioc et sa céndrailla ?
L'aigla pot-ty toujour affrounta lou sourél ?
Oh ! nani, car après qu'o fach un bol sublimé,
Es siaou, couma un brigan qu'abandouna soun crimé
Quan lou rémor dintra dins él.
Ensi quant o lançat al moundé una grand caousa,
L'artista présqué baou dins soun inspiratiou
Déven éstabourdit, quan soun ama répausa
Sus lous génouls broujens de la méditatiou.
E jamay sé plan pas; dins él garda sas pénas.
Si quaouqu'un dé soun sort bol brisa las cadénas,
Dis toujours : granmècis? Dins sa resignatiou,
As trésors d'inçabal crido ambé coumpassiou :
« Richessa dé la terra é qué l'as appaourida !
Or, qué fas may dé mal qué dé bé dins la vida !
Sios pu mingré qué l'art, phénoména éternel.
T'én vas d'ount sios véngut quant as finit ta courça ;
Et l'art, quan serai mort, mountaro d'aou sa sourça,
Couma una estéla fila é vo jougné lou ciel. »

Marcha sans crénta sus la terra,
Artista, sios l'hommé dé Diou;
Pertout soulaja la miséra,
Aouras accoumplit ta missiou,
Marcha, sans té fa dé fantômés
Marcha toujours, é véyras d'hommes
Qué sou dé bouna voulountat,
Endourmis per toun harmouna,
Lousqué crésou pas al génia
Amay brillé dins soun esclat,

E lous hommés d'indifférença
Créndroou pas pus d'estré dupats ;
E lous qué sou dins l'ignourença
Aouroou lous yols léou déstapats.
Quan l'armounia és una offranda
Qué lou ciel à la terra emmanda,
Véyras un councer fraternel
Qué dégus pourra pas défendré ;
Car lous hommés saouproou s'entendré
Dins lou réfrin universel.

Quan séras sul bord dé la vida,
Artista, escampés pas ta fé ;
E quan aouras fach ta luzida,
Diou tè réçaoupro dins soun sé.
Afin qué d'El siégas pla digné,
Acha dé cants couma lou cigné
Per claousa toun darnier soupir ;
Car, dins la carrièyra qu'embrassa,
L'Artista deou segui la traca
E dé l'apôtra é del martyr.

Quan savès couma yeou qué nostre époqua és trista,
V'aoutrés qué coumprénès l'artista,
Hommés fiers dèl prougrès, fénnas bellas d'amour;
Quan vous porté dé vers, éfans dé moun déliré,
Hioy plé d'enthousiasmé, aoumens podé pla diré,
Qué couma aymas l'artista, él bous ayma à soun tour.

PEYROTTES, Potier

Cette pièce de vers, pour ainsi dire improvisés, a été lue par l'auteur sur le théâtre de Clermont-l'Hérault.

Digitized by Google

L'ABBÉ DESCOMBES.

Descombes (Simon) naquit à Montinazeau, commune de Chéniers, département de la Creuse, le 17 octobre 1761. Sorti de l'enfance, il fut envoyé au collége de Magnac-Laval, où se pressait une jeunesse studieuse. Ce collége était alors une riche précieuse et féconde; car là se trouvaient les Gay-Lussac, les Dupuytren, les Tixier-Lachassaigne, les Voysin-de Gartempe et tant d'autres. Le jeune Descombes se distingua bientôt, par ses heureuses dispositions, et il était doué aussi, de tant de belles qualités du cœur, que ses condisciples oublièrent sa supériorité et l'aimèrent en frère: *et cùm omnes gloriâ anteiret*, comme dit Saluste, *omnibus tamen carus erat*. Il alla compléter ses études à Poitiers, et il fit tant de progrès en philosophie, qu'on lui décerna le premier prix, et pourtant deux cents jeunes gens suivaient ce cours. Ce jour-là ses camarades le portèrent en triomphe, car le bon et modeste jeune homme était chéri de tous.

M. Descombes avait vingt-deux ans, quand il eut terminé ses classes. A cet âge le jugement est bien développé, l'esprit a acquis toutes ses forces, et peut-être est-ce là une des raisons qui lui firent surpasser ses condisciples; car un grand nombre de parens fatiguent l'intelligence de leurs enfans pour en faire des petits savans, à quinze ou seize ans, et la science est pour eux un fruit prématuré. Le jeune lauréat revint alors dans sa campagne. Ses parens le destinaient à l'état ecclésiastique; mais son esprit réfléchi et prudent qui lui faisait comprendre la sublimité de la mission du prêtre, lui disait aussi qu'une pareille résolution doit être mûrie long-temps d'avance. Plus d'une fois, sans doute, il dût être effrayé en songeant à la grandeur du sacerdoce: car au prêtre il faut la foi qui croit, l'éloquence qui persuade, la vertu qui édifie. Le prêtre! c'est Jésus-Christ continué; et les épaules de l'homme peuvent-elles porter la croix de Dieu? Ses mains sont-elles assez pures pour absoudre le coupable en se levant sur lui? Ses lumières sont-elles assez grandes pour éclairer les fidèles qui se soumettent à lui? Le fardeau parut d'abord trop lourd au pieux jeune homme; à la vue de tant de charges, il douta de sa vertu, et voulut, avant de s'engager dans des liens que la mort seule peut dissoudre, méditer et prier, déterminé à suivre la voie de Dieu. Il ne se livra point dans sa retraite à d'autres études, et comme ses parens n'étaient pas riches, il prit dans ses mains le hoyau du laboureur, ou l'outil de l'ouvrier. Enfin, après de longues et sérieuses réflexions, il embrassa l'état auquel il se sentait appelé et qu'il devait si bien remplir: la cellulle du séminaire se ferma sur lui.

M. Descombes était prêtre et se consacrait au troupeau qui lui était confié, quand la tourmente révolutionnaire vint l'arracher du milieu de ses fidèles. Il suivit d'abord les progrès de cette grande révolution, et l'homme du peuple dût parfois se réjouir et se réchauffer au soleil de la liberté. Mais, hélas! elle devai être payée bien cher, cette liberté! cet enfantement-là allait aussi déchirer le sein de sa mère! L'autorité en vint à exiger, de tout fonctionnaire public, le serment de haine à la royauté, et à proposer aux membres du clergé une nouvelle constitution. L'abbé Descombes était attaché à la royauté par principe, parce qu'il ne concevait le rétablissement de l'ordre en France que par le retour de la monarchie; d'un autre côté, il regardait les dogmes de l'Eglise comme l'arche sainte à laquelle une main profane ne devait point toucher: il refusa donc sans hésiter de prêter un serment absurde et odieux, ainsi que l'a qualifié M. le duc de Broglie.

Il fallut partir. L'abbé Descombes alla dire adieu à ses parens: son père lui donna sa bénédiction, sa bonne mère lui remit en pleurant quelques pièces d'or; et, muni de ce double trésor, il prit le chemin de l'exil. Oh! qu'il en coûte au cœur de quitter une famille chérie, une patrie aimée et des frères que l'on voulait rendre heureux! Il se dirigea vers Lyon. Avant de passer la frontière, le postillon du dernier relai, plein de compassion pour le pauvre proscrit, lui dit qu'on le fouillerait, et que, pour conserver son argent, il pouvait le lui confier: après cette odieuse perquisition son dépôt lui serait remis. Le bon prêtre ne soupçonna point un homme qui lui témoignait tant de bienveillance; il aurait eu honte d'opposer la défiance à la générosité, et si le petit pécule de sa pauvre mère devait lui être enlevé, il l'aimait mieux dans les mains d'un père de famille, quoique fripon, que dans celles des agens d'un gouvernement vexatoire. Les choses se passèrent comme avait dit le conducteur. Mais M. Descombes fut bien surpris quand ce dernier lui remit intégralement la somme confiée, et refusa absolument de recevoir une récompense: « A Dieu ne plaise, dit il, que je partage » les deniers du pauvre exilé! » Plus tard M. Descombes aimait beaucoup à citer ce fait, et il finissait en disant: « oh! c'est qu'il y a de la vertu dans le peuple! »

Il parcourut plusieurs villes de l'Allemagne, et comme un autre banni illustre, il donnait des leçons de mathématiques pour fournir à ses besoins. L'abbé Descombes rencontra sur la terre étrangère l'abbé Guillot, son compatriote et son protecteur, qui avait été principal du collége de Magnac. Le disciple s'estima heureux de partager avec son maître les ennuis de l'émigration.

Il passa la plus grande partie de son exil dans la Suisse, et particulièrement dans le Velais. L'aspect de ce pays si pittoresque, si riant et si sauvage à la fois, plaisait à sa vive imagination. Il fut toujours très sensible au spectacle de la nature, et là, plus qu'ailleurs, ce spectacle est imposant, majestueux. Il aimait ces courses aventureuses des Alpes où le cœur a tant d'émotions et l'esprit tant de jouissances! Très souvent,

Digitized by Google

dès le lever de l'aurore, prenant son bâton de voyage et quelques provisions, il s'acheminait vers une montagne, puis montait, montait toujours et si haut, que, pendant qu'il jouissait d'un beau soleil, il voyait à ses pieds la vallée enveloppée de ténèbres épaisses et un orage affreux éclater sur elle. Ne semble-t-il pas que l'homme commande aux élémens quand il domine ainsi les nuages, le tonerre et les éclairs? mais le pieux Descombes s'inclinait devant tant de majesté et adorait celui dont la main joue avec la tempête. — Ces promenades ne sont point stériles pour lui; et plus tard nous pourrons profiter de ses expériences de physique, de ses leçons de botanique et de ses observations de tout genre.

L'étude était la vie de notre savant exilé; ne croyez pas cependant qu'il eût oublié la patrie absente : son souvenir lui était toujours présent, et souvent il tournait vers elle des yeux noyés de larmes. En apprenant que la déesse de la Raison trônait dans nos temples, le saint prêtre gémissait de nos égaremens et demandait au ciel des jours plus heureux pour ses compatriotes infortunés.

Enfin un homme paraît, et cet homme puissant par le génie, a compris que le peuple ne vit pas seulement de pain, mais qu'il lui faut encore des croyances, un Dieu, et à ce Dieu des autels et des prêtres. La France pourra donc profiter des talens et des vertus de M. Descombes; le rappel vient de sonner; l'exilé revoit avec bonheur sa chère patrie, et il parlera toujours avec reconnaissance, avec enthousiasme même de celui qui a fait entendre sa grande voix.

A peine était-il rentré chez ses parens, que M. le marquis de la Selle l'appela dans son château d'Ajain pour faire l'éducation de son fils. Le maître du manoir ne fut pas long-temps à reconnaître le mérite du savant précepteur et il s'estima heureux d'avoir trouvé un pareil trésor. Mais bientôt l'abbé Descombes comprit qu'il ne remplissait pas entièrement sa mission apostolique : un grand nombre d'églises étaient encore veuves de leur pasteur, et la paroisse même qu'il habitait manquait de celui qui distribue la parole de vie, de celui qui bénit la tombe de nos pères et qui prie sur le berceau de nos enfans. Il accepta donc la cure d'Ajain, sans toutefois interrompre les leçons qu'il donnait au jeune marquis. Plus tard, quelques autres pères de famille vinrent le prier de se charger de leurs enfans et le presbytère se convertit en collége. La révolution avait ébranlé la société; les études avaient été interrompues; il fallait maintenant faire jaillir encore une fois la lumière du cahos, implanter dans les jeunes cœurs des sentimens nouveaux, et les éloigner de la licence pour leur faire mieux goûter les fruits de la liberté. C'est alors que le prêtre zélé s'enthousiasme pour l'enseignement; c'est alors qu'il se prend à réfléchir sur la sublimité de cette carrière, et qu'il voue sa vie entière à l'éducation de la jeunesse, autre sacerdoce: généreuse résolution qui doit profiter à tant de citoyens!

A cette époque, le diocèse de Limoges n'avait point de petit séminaire, et plusieurs jeunes gens se présentaient pour l'état ecclésiastique sans avoir reçu une éducation convenable à leur vocation. L'abbé Descombes, encouragé par son essai, conçut le projet d'en fonder un. Il suffisait qu'il en eût l'idée, car la volonté de cet homme ne connaissait point d'obstacles. A la vérité il fut puissamment secondé par M. de la Selle, qui lui fit don d'un vaste terrain, et sur cet emplacement s'éleva en peu de temps un bâtiment immense et bien proportionné. Depuis ce temps là cet établissement, placé sur la route d'Aubusson à Guéret, à quinze kilomètres de cette dernière ville, a eu d'heureuses destinées, et compte plusieurs élèves distingués. Quoi qu'on ait dit des petits séminaires, celui-ci fut une bonne fortune pour la contrée.

Une loi sur la liberté de l'enseignement, qui, depuis long-temps s'élabore et est impatiemment attendue, a donné lieu à plusieurs polémiques entre les membres du clergé et ceux de l'université. Les petits séminaires, se sont plaint du monopole de l'université, mais de manière à faire voir qu'ils le revendiquent pour eux-mêmes: car ils voudraient les avantages des établissements universitaires, sans se soumettre aux mêmes exigences. Les colléges se sont récriés, sur ce que leurs adversaires, sous prétexte de former des lévites, leur enlevaient leurs élèves. Cependant des jeunes gens peuvent changer de sentimens sur leur vocation, et d'après les règlemens universitaires ils sont retardés dans le choix d'un état, ne pouvant se présenter aux examens du Baccalauréat. D'un autre côté, tels jeunes gens se vouent aux autels, qui n'y auraient peut-être pas songé, s'ils n'eussent étudié dans un petit séminaire. Espérons qu'un sage législateur fera bientôt disparaître ces sujets de disputes et de plaintes. Il exigera, je pense, (mais on va crier au despotisme de l'empire), les mêmes conditions de tous ceux qui s'occupent d'instruire la jeunesse, il accordera les mêmes priviléges à tous les élèves, et alors plus de monopole, plus de rivalité, mais une noble concurrence, qui tournera au profit de l'instruction.

Voilà l'abbé Descombes à la tête d'un nombreux établissement. Ses lumières et surtout son esprit d'administration ne lui feront point défaut. Il s'entoure de plusieurs collaborateurs, mais c'est lui qui donne l'impulsion à tout; il se multiplie, et il est à la fois supérieur, aumônier, économe, professeur, surveillant, curé de la paroisse, tout. Deux heures avant le jour il dit la messe aux élèves: sa chambre est dans le presbytère assez éloigné du séminaire; mais, ni le mauvais temps, ni la maladie ne l'empêcheront de venir un seul matin. Il préside à tous les repas : il ne souffrira pas qu'un élève attende le domestique occupé ailleurs, il le sert lui-même; il mange après tous les autres, se contente des mets enlevés de la table de ses professeurs, et toujours un livre est ouvert devant lui. Il fait les cours de physique, de philosophie, d'Allemand; il inspecte les classes; il fait les instructions à la chapelle; il remplit toutes les fonctions de l'économat; il correspond avec les parens des élèves qui, sous lui, n'ont jamais été moins de deux cents; il administre sa paroisse; il répond à son évêque qui, confiant dans ses lumières et dans sa sagesse, lui soumet toutes les questions difficiles de son administration; il visite les dortoirs pendant la nuit; enfin il se couche à minuit et se lève à trois heures. Voilà sa vie, sa vie de tous les jours. Et vous le croyez peut-être affairé, sombre, sérieux? du tout : il se promène avec vous, il cause, il rit; rien

Digitized by Google

L'Abbé Descombes.

ne le préoccupe; il semble qu'il fait tout en se jouant. Ne croyez pas à la sévérité de son portrait : il y avait tant de douceur dans ses yeux qu'ombragent d'épais sourcils! C'est qu'il était bien près de la mort, quand son neveu, M. Maingasson, fixait les traits de son oncle chéri sur un papier caché dans son chapeau; car le modeste vieillard ne voulut jamais poser devant un artiste.

Mais qui dira l'amour de M. Descombes pour ses élèves? sa vigilance, ses soins paternels? Quel autre sut mieux employer cette fermeté tempérée, si nécessaire à tous les chefs d'établissemens; comme aussi les prières et les larmes pour ramener des esprits rebelles! Il faudrait des volumes pour citer les anecdotes où brillèrent sa bonté, sa prudence et sa sensibilité.

Cependant ses soins pour ceux qu'il appelait ses enfans n'absorbaient point tout son zèle. Sa charité rayonnait dans les environs comme un soleil bienfaisant. La funeste année de 1817 faisait partout des malheureux : l'abbé Descombes ouvrait sa porte à toutes les misères, et son ingénieuse industrie doublait ses ressources. Lorsque d'infortunés Espagnols, atteints de la *fièvre jaune*, gisaient sur les grands chemins, lui-même allait les recueillir, les portait dans sa maison transformée en hôpital, aux uns donnait la santé, aux autres la sépulture.

Peu d'hommes ont fourni leur carrière comme l'abbé Descombes. Les dignités de l'Eglise n'ont pu l'arracher à sa vie de travail et d'abnégation. Il a passé en faisant le bien, et l'on devra toujours le compter parmi les bienfaiteurs de l'humanité. Si nous voulions le suivre

Digitized by Google

dans sa marche laborieuse, nous verrions qu'il a donné l'exemple de toutes les vertus. Cet homme qui, aux peines de son état joignait tant de mortifications, ne se croyait pas encore assez méritant aux yeux de Dieu, et ce n'était qu'en tremblant qu'il s'approchait toujours des autels. Qu'on aimait à l'entendre dans ses conférences religieuses et dans ses leçons de philosophie! A côté des plus sublimes théories toujours quelque chose de pratique, car c'était l'homme de l'expérience, et personne ne savait mieux lire dans le cœur humain. Il ne se contentait pas de faire aimer la vertu pour la félicité de la vie future, mais il démontrait combien elle est encore nécessaire au bonheur terrestre. Et qui mieux que lui pouvait la faire aimer! Bon et indulgent, il ne contrariait jamais les opinions de qui que ce fût. Son esprit judicieux lui découvrait la vérité de chaque chose, et jamais il n'avait à revenir sur un jugement qu'il avait émis. Tout le monde admirait les premiers ouvrages d'un homme célèbre que nous nous garderons bien de juger, M. de Lamennais : l'abbé Descombes y vit plus que les autres, et il annonça les erremens de cet ange déchu, comme on l'appelle. Ainsi, selon la pensée du roi Stanislas, les grands hommes ne sont bien compris que par ceux qui sont formés pour être tels eux-mêmes : *Genius speaks only to genius.*

On pourrait penser que M. Descombes croyait à la phrénologie; car on aurait vu que, lorsqu'on lui présentait un jeune homme, il lui palpait la tête en le caressant. Après tout, cette science, traitée par quelques-uns de chimère, peut bien avoir quelque chose de vrai. Si un membre quelconque acquiert plus de développement à raison de l'exercice qu'il prend, l'organe qui est le siége de telle ou telle pensée, ne peut-il pas être soumis à la même loi?

M. Descombes a mis tant d'économie dans son administration qui, malgré les bienfaits qu'il prodiguait de toute part, il a fait une fortune considérable. Il a pourvu avantageusement tous ses parens, encore le bel établissement qu'il avait créé n'est-il point venu à ses héritiers naturels : il en a fait donation à l'évêché de Limoges. Etait-ce pour lui assurer une plus longue existence, ou bien, comme le dit dans une brochure M. Maingasson, son neveu, a-t-il été circonvenu dans les derniers temps de sa vie : *That is the question.*

Les derniers momens de cet homme modèle ont embelli encore une si belle vie. Il a vu approcher la mort comme par degrés, résigné et tranquille. On l'entendait se dire à lui-même : « Tu as prêché la soumissi n aux autres, soumets-toi donc toi-même. » Si quelque chose pouvait ralentir son désir d'aller s'unir à Dieu, c'était l'amour qu'il avait pour ses élèves : « Mes enfans, s'écriait-il, je vais donc vous quitter! » Puis une larme tombait de ses yeux. Peut-être en ce moment pensait-il aussi à celui qu'il avait tant pleuré. Un de ses élèves s'était noyé par imprudence dans les eaux de la Creuse. Le bon supérieur ne s'en consola jamais. Tous les jours de congé il appelait les élèves à la chapelle, avant la promenade. Là, il leur prodiguait ses conseils, et leur parlait du pauvre noyé. Son père était venu, et quoique ce fût un homme sans instruction, il lui avait dit avec cette éloquence qu'on trouve dans les grands malheurs : « M. Descombes, qu'avez-vous fait de l'enfant que je vous avais confié!! » Ces paroles ne sont jamais sorties de son cœur chagrin. Alors il se prosternait devant l'autel et versait des larmes en priant.

Le bon vieillard sentant que son heure suprême s'approchait, rassembla autour de lui ses professeurs et ses élèves, et leur adressa ses derniers adieux. « Oh! aimez la vertu, mes enfans; faites-le bien sur cette terre, car c'est affreux de tomber entre les mains du Dieu vivant. Tracez-vous de bonne heure des règles de conduite : l'homme ne sort point de la route qu'il s'est frayée dans sa jeunesse : *Adolescens juxta viam suam ambulavit, et cùm senuerit non recedet ab eâ.* » Bien souvent il avait répété ces paroles à ses disciples, et d'ordinaire il y ajoutait celles du poète : *Adeò in teneris consuescere multum est :*

Tant de nos premiers ans l'habitude a de force.

L'abbé Descombes couchait toujours sur un mauvais lit de paille, et il n'avait pas été possible, durant sa maladie, de glisser un peu de plume sous son corps amaigri : il voulait, avant d'expirer, qu'on le plaçât sur la cendre, comme autrefois saint Louis sur la plage africaine.

Enfin, le 16 juin 1837, à l'âge de 76 ans, il s'endormit doucement dans le Seigneur, et comme il n'y a qu'une récompense sublime pour des vertus sublimes, c'est Dieu qui sera sa récompense.

Etienne Boulgon,

Professeur au collége de Magnac-Laval (Haute-Vienne.)

SOUVENIRS DE VOYAGES DE TULLE A BORT.

Je fus envoyé, en 183..., comme professeur, au collége de Bort. Je me consolai de cette disgrâce, qui m'arrachait au beau ciel du Midi, en songeant que j'aurais en compensation les sites pittoresques, les paysages inconnus de l'antique terre des Avernes. Je confesse que mon enthousiasme éprouva un rude échec, quand je parcourus dans une assez bonne voiture, la route de Tulle à Ussel. Enveloppé jusqu'au menton de sa chaude *limousine*, façon de manteau de laine grossière, zébré de blanc et de rouge, et assez semblable au tartan

Digitized by Google

Vue de Tulle.

écossais, le postillon fumait comme un castillan et m'envoyait alternativement dans le fond de la voiture une bouffée de vapeur et le refrain de quelque chansonnette. Lorsqu'un cahot brisait ma méditation ou interrompait mon somme, j'adressais quelques paroles à mon guide, qui, après m'avoir répondu par quelque monosyllabe, reprenait sa pipe, sa cantilène et son *hiho!*

La route, en sortant de Tulle, longe d'abord la Corrèze, profondément encaissée sur ce point; bientôt elle s'élève en immense spirale jusqu'à la crête des hauteurs qui commencent les High-lands de l'Auvergne. D'un côté, à droite, un précipice sans fond, où le claquement du fouet, les cris du postillon et le roulement de la voiture réveillaient de sombres échos; de l'autre côté, la section verticale et nue de la montagne, dans laquelle on a creusé le chemin. On cesse de monter au hameau de la Bitarelle, à deux lieues de Tulle. On remarque sur ce point élevé une fontaine jaillissante qui ne tarit jamais. A partir de ce hameau le pays est d'une stérilité désespérante et d'une monotonie sauvage, qui ne présente pas le moindre contraste à l'œil du voyageur. Ce sont de maigres pâturages, où domine la profonde bruyère et l'éclatant genêt : ce sont, dans de rares morceaux privilégiés quelques ares de blé noir, seule nourriture des pauvres habitans de ces solitudes; ce sont des bouquets de bouleaux, qui paraissent se plaire beaucoup dans ce triste climat; car ils s'y élèvent à de grandes hauteurs. Cet arbre, d'un aspect mélancolique, dont le tronc lisse et blanc est surmonté d'une couronne de branches pliantes, qui inclinent vers le sol leurs rameaux rares et grêles, a le port pénible et douloureux du saule pleureur; il va bien dans ces régions, où la nature ne vit qu'à demi.

Nommons, pour l'exactitude topographique, le bourg d'Egleton, où se fait le premier relai. C'est une réunion de maisons, toutes couvertes de toitures en paille, dont il n'y a rien à dire ni en bien ni en mal.

Aux deux tiers de la route, on trouve le joli village de Saint-Angels. Je ne sais si je me trompe, mais je crois que les prairies verdoyantes qui se déploient autour du village, sillonnées par un réseau vivant de rigoles toujours murmurantes, que les méandres capricieux de la Troussonne, que la sombre épaisseur de la forêt contribuent moins au charme inattendu du pay-

Digitized by Google

sage, que l'église qui a donné son nom à la contrée; mais aussi quelle église! Figurez-vous toute la délicatesse, toute la pureté de l'architecture grecque mariée à toute la noble majesté des constructions dites gothiques; et vous n'aurez point la simple beauté de ce temple rustique. Comme cette nef se pose avec grandeur sur le roc noir de la colline! et ces tourelles qui s'élèvent à l'envi de tous les angles de l'église, comme elles s'élancent déliées, et hardies, sous le ciel pur, mais glacé de la contrée! Comme l'encens doit voiler avec amour les parois de cette coupole majestueuse! comme l'airain doit chanter avec grâce, ou pleurer avec tristesse au sommet de ce clocher si gracieux! Pour que rien ne manque à la poésie du tableau, le *lucus* des anciens, un bois épais de chênes antiques ombrage mystérieusement l'église de Saint-Angel; et au milieu de ces chênes, est le chêne de la commune, le chêne aimé des villards et des enfans; sous lequel, les uns, remontant le cours des années, viennent rêver aux plaisirs du premier âge; sous lequel, les autres, insoucieux de la veille et du lendemain, se livrent, avec tout l'abandon de la jeunesse, à l'entraînement de la danse nationale, la vive et lascive auvergnasse. Il y a sur cette charmante église de Saint-Angel une touchante tradition populaire, que le premier berger venu vous contera avec toute la naïveté de la nature, que je me suis fait conter par une vieille femme, pendant le relais, et dont je veux vous dire un un mot en passant.

Vers le commencement du troisième siècle, le Christianisme, introduit dans le Limousin par des missionnaires de Rome, avait pénétré dans les solitudes que nous décrivons. Deux jeunes Averniens, de famille noble, Helbert et Gervie, avaient quitté les neiges de leurs montagnes, attirés par les récits mystérieux qui circulaient sur la religion nouvelle. Unis dès l'enfance par la plus tendre affection, il s'adressèrent à un vénérable vieillard qui avait pouvoir de conférer le baptême aux habitans de ces contrées incultes. Le même jour, à la même heure, ils reçurent sur leur front l'eau sainte qui les rendait à Dieu; et peu de jours après le prêtre consacra leur amour au pied des autels.

Le soir du jour solennel, au moment où Cathécumène, mère de Gervie, qui avait en même temps que sa fille abjuré les faux dieux, introduisit Helbert dans la chambre où il devait trouver une épouse, celle-ci, les yeux pudiquement baissés à terre, mais d'une voix calme et résolue, adressa à son bien-aimé ces paroles : « Helbert, la nuit dernière, je venais de m'endormir » après avoir partagé entre Dieu et toi ma dernière » pensée; un calme profond régnait autour de moi : » tout-à-coup ma petite chambre s'illumine d'une blan» che lumière, l'air se charge d'émanations divines : » une femme, le front couronné d'une auréole, por» tant sur ses traits l'ineffable caractère de la divi» nité, s'est offerte à mes yeux. Son regard était doux » et mélancolique, comme la lune dans les eaux » bleues du lac; son sourire gracieux comme la brise » du soir; son langage harmonieux et pénétrant comme » les suaves accords de la lyre. Elle effleura mon front » de ses lèvres divines; et me dit : Gervie, ma fille, » je suis Marie, la mère de ton Dieu! Vierge, j'aime » les vierges, et dans le royaume des cieux les vierges » sont placées à mes côtés auprès du trône de Jéhovah! Consacre-moi ta virginité; en retour de ce sacrifice, je partagerai avec toi ma couronne immortelle. Adieu, ma fille, adieu! n'oublie pas mes paroles! — Et m'éveillant en sursaut, je n'aperçus en » l'air qu'une trace lumineuse, qui bientôt s'effaça et » me laissa dans une obscurité profonde. Je me jetai à » genoux au pied de l'image de notre Dieu, et pleine de » confiance et de foi, je promis de consacrer au Seigneur » ma personne et ma beauté d'un jour. Tu sais, ô mon » époux, à quel point tu m'es cher, au nom de cet » amour si pur, si saint jusqu'à ce jour, promets à ton » tour d'être pour moi désormais un frère, un ami; » offre avec moi ton cœur à Dieu; offrons à la vierge » deux virginités au lieu d'une. Payons par cette of» frande les bienfaits de cette croyance nouvelle! »

Cathécumène, ravie d'admiration, pressa tendrement sa fille entre ses bras; Helbert, stupéfait un moment, mais plein encore de la foi naïve de cette époque patriarcale, fit à son amante la promesse qu'elle avait désirée; il jura de n'être que son frère! Mais la promesse était au-dessus de ses forces; long-temps il lutta contre les assauts continus de la passion et de la nature.

Un soir d'été, le soleil s'était couché au sein des nuages noirs, frangés d'argent; de pâles éclairs s'échappaient par intervalles de la nue; pas un souffle n'agitait les cimes des bouleaux, ne ridait les flots de la Troussonne; tout était calme et immobile dans la nature, calme terrible, précurseur ordinaire des tempêtes; image du calme apparent d'Helbert qui, lui aussi, avait au fond du cœur des éclairs, des foudres, des orages.

Incapable de prolonger plus long-temps un combat inégal, mais toujours fidèle à son vœu religieux, le jeune chrétien s'arrache de sa couche solitaire : l'œil en feu, les cheveux hérissés, le front ruisselant de sueur, la poitrine haletante, à demi-nu, il s'élance dans la campagne et s'enfonce à grands pas dans l'épaisseur de la forêt. Tout à coup il s'arrête, immobile : quelle est cette femme, vêtue de blanc, prosternée au pied d'un rocher, et versant avec des larmes amères d'ineffables prières? N'est-ce pas une illusion trompeuse, une mensongère apparition? Non, c'est son amante, c'est son épouse, c'est Gervie qui, à la lueur des éclairs, et au roulement du tonnerre, demande à Dieu de lui donner la force de continuer son douloureux sacrifice, ou peut-être de faire cesser à la fois son sacrifice et sa vie.

Helbert hésite un instant : la foi, l'admiration et l'amour se livrent dans son sein un combat terrible; mais la foi est vaincue. Oubliant ses vœux, sa religion, son Dieu, il ne voit dans l'univers que Gervie et Helbert; il s'élance!

A ce bruit inattendu, Gervie se détourne, le reconnaît, tend vers lui des bras supplians; elle va parler, lorsque, du sein de la nue entr'ouverte la foudre jaillit avec un bruit épouvantable, jette une affreuse clarté sur cette scène sublime, et brise en mille éclats un chêne séculaire aux yeux épouvantés des deux amans.

Huit jours après, Helbert avait succombé à ses luttes et à ses souffrances. La piété des fidèles honora sa mémoire d'une pierre sépulcrale; et Gervie, après avoir durant une année entière prié et pleuré sur la tombe

Digitized by Google

d'Helbert, obtint enfin la couronne due à un si long sacrifice ; elle s'éteignit sur la pierre funèbre, qui se releva une dernière fois pour recevoir ses cendres.

Sur l'emplacement de ce tombeau vénéré s'éleva, un siècle plus tard, une simple chapelle, qui, en 1085 environ, fut remplacée par l'église actuelle de Saint-Angel.

Je quitte à regret un lieu qui rappelle de si touchans souvenirs : je m'y suis arrêté un moment pour rafraîchir un peu mon imagination, car avant et après le village, ce n'est qu'un désert, âpre, triste et monotone.

Ne vous arrêtez à Ussel que le temps nécessaire pour vous procurer une voiture et manger les délicieuses truites de l'hôtel du *Lion d'Or*. Montez à côté de moi dans la carriole d'osier qui remplace le pliant cabriolet que je rêvais, et suivons la route de Bort. Pour deux raisons notre cariole ne va pas vite : d'abord, et ce motif dispenserait du second, la rosse qui nous traîne n'a jamais traîné que la charrette ou la charrue ; maigre et efflanquée, véritable et authentique représentation du coursier de don Quichotte, chaque pas l'essoufle et l'épuise ; son haleine, qui s'échappe rapide de ses larges naseaux, semble briser ses poumons ; mais aussi la route est bien mauvaise, bien rude ; on dirait le lit d'un torrent. D'énormes pierres hérissent partout le passage, et causent un cahot continuel ; et puis on monte, on monte durant deux mortelles lieues. Patience, patience ! montez, montez encore ; puis plongez là bas dans ce vallon en précipice, au fond duquel la Dordogne, encore humble et timide, roule avec un murmure sourd ses flots glacés. Contemplez avec effroi la sublime horreur de cette solitude, ces murailles naturelles de rochers cyclopéens, ces blocs énormes de granit et de basalte qui se dressent épars comme des géans d'Ossian. Passez le pont rouge, dont les piles composées d'un seul bloc de granit sont liées par des poutres de chêne ; mais ne demandez pas à l'aubergiste qui tient le sale taudis à gauche du pont, pourquoi on a donné ce nom sanglant à ce pont rustique ; vous auriez de l'effroi, de la terreur pour le reste de la route ; car c'est une horrible, bien horrible histoire ! Et ce pont n'est pas rouge pour rien.

Nous avons gravi à pied la montée qui se déroule sur le versant gauche du vallon, entre deux rangées épaisses de frênes, de hêtres et de chênes. La sueur nous inonde ; mais que nous sommes bien payés de nos fatigues par le spectacle inattendu qui se déploie devant nous ! — Voyez-vous, là-bas, à l'horizon, ces pics chargés de neiges, que le soleil couchant colore de ses feux ? Les voyez-vous ces montagnes dont la cime se mêle aux nuages ? C'est le Cantal avec ses frimats éternels, l'Auvergne avec ses antiques cratères, et son front couronné de neiges immortelles ; là sous vos yeux, ce sont les Pyrénées, ce sont là les Alpes de notre France, et ces belles montagnes, personne ne les partage avec nous ; derrière elles nous avons aussi notre Espagne, notre Italie, la ravissante Limagne, riche de son ciel d'azur, de ses rians vignobles, de ses moissons dorées, oasis au milieu d'un désert de montagnes, délicieuse contrée, dont un des Mérowingiens disait : *voir la Limagne et puis mourir* ! La Limagne, si bien dotée par la nature que, dans quatre siècles, l'art ne l'a pas sensiblement embellie ! Car lisez ce qu'en disait Sidoine-Apollinaire en 460 : c'est la description un peu prétentieuse, un peu mignarde, si vous voulez, mais entièrement vraie de la Limagne d'aujourd'hui. Voici ce passage : « *Taceo territorii peculiarem jucunditatem viatoribus molle, fructuosum aratoribus, venatoribus voluptuosum ; quod montium cingunt dorsa pascuis, latera vinetis, terrena villis, saxosa castellis opaca lustris, aperta culturis, concava fontibus, abrupta fluminibus : quod denique hujusmodi est, ut semel visum advenis,* MULTIS PATRIÆ OBLIVIONEM SÆPÈ PERSUADEAT. »

Encore ému de la pompe de ce spectacle, je traverse des plateaux déserts, où l'on n'entend que le sifflement du vent sur les bruyères, ou le cri lugubre des oiseaux aquatiques aux bords des étangs dont ces plaines sont parsemées. A ma droite, au sein d'une colline boisée s'élèvent les trois tourelles du château de Pierre-Fitte, monument inachevé du moyen-âge : les bois qui l'entourent retentissent encore quelquefois des aboiemens des meutes des fanfares éclatantes du cor, des cris joyeux des chasseurs ; car le propriétaire du château est un de ces rares débris de l'ancien régime, qui se montrent de loin en loin sur le sol régénéré de la France, pour faire voir aux générations nouvelles, filles de l'industrie et de la liberté, tout ce qu'il y avait de grandeur et de poésie dans la vie féodale. — Entre, qui que tu sois, voyageur ! tu trouveras dans ces vieilles murailles une noble et digne hospitalité : rien ne manquera à l'illusion de l'accueil, ni les pages à la riche livrée, ni la jolie châtelaine, ni sa blanche main à baiser. En voyant cette figure pâle et rose, ce riche bandeau de cheveux blonds, ce grand œil voilé de cils humides, ce regard si vif, si jeune, si mélancolique ; en entendant cette douce voix de vingt ans, tu croiras avoir devant tes yeux la jeune héritière du château ! — Mais quand un vieillard vénérable, aux cheveux blancs, le front sillonné de rides profondes, la tête légèrement penchée en avant, la boutonnière ornée de l'insigne des services militaires, dira en t'introduisant dans le salon antique : « Madame, je vous présente Monsieur *** » Malgré la grâce de cet accueil, la noblesse de ce sourire, tu sentiras ton cœur serré d'un frisson involontaire ; quelque chose de brûlant, comme un flot de lave, fera rougir ton front ; et puis un froid glacial fera pâlir tes jours, et tu te rappelleras tant et tant de si tragiques histoires ! Tu plaindras beaucoup la jeune dame, mais tu plaindras plus encore, peut-être, le pauvre vieillard !

C'est en face du château de Pierre-Fitte que commence la descente qui va nous conduire rapidement à Bort. C'est un vallon, ou plutôt une gorge étroite qui s'ouvre et s'incline d'abord légèrement : elle suit tous les méandres de la montagne sur le flanc de laquelle la route serpente en spirale. A mesure que l'on descend, la gorge devient plus profonde sans devenir plus large ; quelquefois même les arbres touffus qui en ombragent les deux côtés, rapprochent si bien leurs cimes amies, que le gouffre disparaît aux yeux, et ne se trahit que par le bruit sourd du ruisseau qui gronde dans le fond, luttant contre les pierres qui hérissent son lit. La route est si étroite, la descente si rapide, que, dans presque toute sa longueur, on a construit un garde-fou de deux ou trois pieds

Digitized by Google

d'élévation, et les détours sont si brusques et si multipliés, qu'un postillon ignorant ou téméraire serait vingt fois précipité dans l'abîme. Aussi généralement les voyageurs parcourent-ils à pied cette partie du chemin.

C'est dans ce vallon que se trouvent les *Obazines*, délicieux coin de terre, bien mystérieux, bien ignoré, bien solitaire : là, des cascatelles, là, de claires fontaines, des ruisseaux argentés; là de blanches maisonnettes, toutes fières de leurs toits rouges et de leurs contrevents verts; là, il serait beau de vivre; là surtout, il serait bien doux de mourir.

Et un peu au-dessous de ce site poétique, qui m'a fait comprendre et aimer d'avantage le *frigida Tempe* d'Horace, la route traverse les bois enchanteurs de *Viou*. Pendant l'année que j'ai passée à Bort, j'ai poussé souvent ma promenade jusque-là : je me plaisais à interrompre soudain, au beau milieu du bois, la conversation que je tenais avec le compagnon ordinaire de mes courses, et j'écoutais avec délices le silence religieux de cette forêt druidique. Plein d'une mystérieuse terreur, qui n'était pas sans charmes, je n'entendais que le battement de mon cœur, le frémissement des feuilles dans le lointain, le murmure d'un ruisseau, et par intervalles, le sifflement succédé et moqueur d'un merle qui se glissait furtivement sur la lisière du bois, ou, quand le soir venait, les ravissastes harmonies du rossignol.

Ce fut dans ce beau bois de *Viou* que je fus témoin et même acteur d'une scène qui ne s'effacera jamais de mon souvenir. Décembre allait finir : il ne restait plus sur les arbres que quelques feuilles rousses, destinées à tomber au premier souffle du vent. Nous étions V** et moi, arrivés à un endroit du bois, où une ondulation de terrain formait un léger enfoncement, tout autour les arbres se serraient comme un taillis, mais là, c'était une clairière qui nous laissait apercevoir les nuées de l'hiver, volant rapides et sombres au dessus de nos têtes. Notre conversation roulait, ce moment, sur l'aspect grandiose de la nature septentrionale; nos pensées étaient mélancoliques et nos paroles graves. V** me touche du coude, et me fait voir à notre droite, au pied d'un arbre un jeune homme assis. C'était un mendiant : sur sa tête les lambeaux d'un chapeau gris, une besace vide à ses pieds, une gourde suspendue à son cou par une corde; à ses côtés un long bâton ferré; il n'avait pas de chemise; une veste de vingt morceaux différens couvrait à peine la partie supérieure de son corps; ses pieds étaient sans chaussure, et ses jambes n'étaient qu'à demi protégées par un vieux pantalon, assorti au reste du costume. Au bruit de nos pas, ce jeune homme parut sortir d'une rêverie profonde; il jeta un regard furtif vers nous, et reprit aussitôt son immobilité première.

Un sentiment mêlé de curiosité et de compassion nous attira vers lui; et quand nous fûmes en face de ce malheureux, je remarquai avec effroi, sur sa figure basanée, des contusions récentes, des taches de sang; ses yeux, sans fixité, étaient hagards, sa prunelle sanglante, et aux deux coins de la bouche pendait une bave blanchâtre.

— Que faites-vous-là, jeune homme, lui dis-je avec douceur.?

Il me regarda d'un air hébété, et au lieu de répondre, il laissa retomber sa tête sur sa poitrine demi-nue.

— Qui vous a ainsi meurtri la figure?... Y a t-il long-temps que vous êtes-là.

Après un moment de silence, il releva lentement sa tête, et me dit :

— Merci, monsieur!... Je ne me rappelle pas depuis combien de temps je suis ici... Je suis tombé : ma tête a donné contre cette racine d'arbre, et je me suis fait le mal que vous voyez.

Un moment, je crus que le mendiant pourrait bien avoir fait quelques libations trop abondantes, et qu'il avait dû tomber là ivre mort; mais en analysant les crispations néfrétiques de sa physionomie, il me vint une fatale lumière.

— Et comment avez-vous pu tomber là, sur ce sol si uni?...

— Oh! me dit-il, avec un regard et un sourire égarés, oh! c'est que... *je tombe du haut-mal !!*

Emu d'une compassion profonde, je tirai de ma poche une pièce d'argent, et je la présentai au pauvre mendiant; il se leva pour la recevoir; il était d'une taille élevée; il me remercia avec effusion, et une larme glissa sur sa joue.

Je lui demandai depuis quel temps il avait cette affreuse maladie, et il me répondit textuellement ces paroles :

— J'ai bu avec le lait le germe de mon mal. Notre famille était nombreuse comme les rejetons de ce frêne; nous étions huit enfans, moi, le plus jeune de tous. Le malheur tomba dans ma famille et nous dispersa comme le vent disperse les feuilles de l'automne.

En ce moment, une bouffée de vent avait secoué les cimes des arbres, et les feuilles roulaient à nos pieds. Il accompagna ses paroles d'un geste sublime qui montrait le ciel, la nature, la terre, et il continua : — Tous mes frères, tous ont eu *le mal*; je les ai tous vu mourir, et aucun n'a dépassé la 25e année. Antoine, mon dernier frère, est mort il y a deux ans : surpris en route par la violence du mal, il tomba et roula dans la Dordogne, au dessus du pont rouge. Il y a de cela deux ans. Antoine était mon aîné de trois ans. J'ai fait à la Noël 24 ans, et j'attends que le bon Dieu fasse venir mon tour.

O poésie ! !

Nous consolâmes le jeune mendiant. Pendant six mois je les vis dans les rues de Bort, et chaque fois je lui offrais mon aumône. Au mois de juillet, je ne l'avais pas vu depuis un mois : j'entendis dire qu'un pauvre s'était noyé dans la Dordogne, le long du pré de M. N***. J'eus un triste pressentiment; j'allai voir le cadavre : c'était le mendiant épileptique.

Vers le dernier coude de ces dédales, la gorge s'ouvre tout à coup au nord, et les yeux lassés des limites étroites qui bornaient la vue, s'étendent à plaisir sur une magnifique plaine, moins riche de son étendue que de la variété du terrain. La Dordogne la traverse obliquement, comme une écharpe d'argent et d'azur; de chaque côté, des collines boisées l'enserrent d'une verte ceinture; des prairies peuplées de superbes troupeaux, des champs cultivés, des bouquets d'arbres, des îles parsemant le lit de la rivière, un moulin animant le spectacle de ce bruit qu'on aime à entendre loin du

Digitized by Google

Marmontel.

bruit de la ville; et au fond du tableau, sur un mamelon verdoyant, appuyé sur une base granitique, un antique castel, dont six tourelles encore debout, attestent, témoins vénérables, la vieille puissance des seigneurs de VAL. Là aussi le voyageur est toujours reçu en ami; ce n'est plus, il est vrai, l'hospitalité féodale; mais c'est peut-être mieux, c'est le franc accueil d'un citoyen de notre époque; c'est le *sans-façon* du montagnard aise, qui n'aurait qu'à vouloir pour porter un des plus beaux noms de l'antique noblesse de France (de Longueville).

Et maintenant nous voilà sur la *Haute-Roche*. Cet énorme rocher est ainsi nommé parce qu'il s'élève perpendiculairement à une très-grande hauteur au dessus de la Dordogne qui coule à son pied, bleue et profonde. De la plate-forme de ce rocher l'œil ose à peine plonger au fond du précipice. Là, je ne suis plus qu'à un quart-d'heure de Bort, et déjà je remarque la flèche octogone de son clocher, les toits pyramidaux de ses maisons, et sur la gauche, au penchant de la montagne, les murs du couvent transformés en collége. L'inclinaison de la route est presque insensible; c'est une belle avenue de noyers; elle s'allonge sur le flanc bas de la montagne, parallèlement au cours de la Dordogne, dont elle n'est séparée que par une large plate-bande de prairies De l'autre côté de la rivière, sur la rive gauche, la jolie route de Clermont, se déroulant au centre des prairies et des vergers, complète le parallélisme.

Avant d'arriver, remarquez sur le coteau, à votre droite, cette charmante maisonnette, à un seul étage, à la façade si coquette et si blanche, à la coiffure si élégante et si rouge, aux contre-vents d'un si beau vert;

Digitized by Google

c'est l'Hermitage de LAVIGNE, c'est l'Ermenonville des Bortois, leur Ferney..... C'est là que *leur* grand homme venait rêver à son avenir, à sa gloire. Ce séjour charmant s'appelle Lavigne, parce que c'est le seul coin du pays où l'on ait essayé de planter l'arbuste précieux dont Bacchus aimait le vert feuillage et Noé le jus délicieux. Or, cette vigne appartenait jadis au père de Marmontel; et de respectables vieillards m'ont dit avoir vu souvent l'auteur des Incas errant sur les rochers noirs qui dominent la maisonnette, ou dans les prairies riantes qui l'entourent.

Lavigne appartient à un loyal banquier, le Laffite de son pays; car lui aussi a perdu sa fortune dans le gouffre de notre révolution, et lui aussi ne l'a pas maudite, et lui aussi, loin de désespérer de l'avenir, s'est mis à recommencer une vie toute de travail et de privations, et, grâce à la confiance générale qui couronne son courage, il laissera une noble aisance, et, ce qui est encore une richesse, une réputation d'honnête homme à sa nombreuse famille.

Mais Lavigne n'est pas le seul lieu où soit empreint le souvenir de Marmontel. Nous trouvons à cinq minutes de la ville, l'*Ile des Amours*, qui rappelle assez poétiquement une de plus douces époques de sa vie. Cette île enchantée est formée au milieu de la Dordogne par une chaussée destinée à déverser les eaux dans une vaste usine qui est tout à la fois, poterie, scierie, moulin à grain, à huile, à tan. L'île a la forme d'une ellipse allongée. On y pénètre par le moulin, et l'on foule d'abord les tapis soyeux d'une large prairie dont les deux bords vont se baigner dans le fleuve. Un canal artificiel sépare la prairie du Boccage; et quand vous avez d'un pied tremblant passé les planches qui forment un pont sur le canal, c'est alors que commence le charme. A vos pieds la mousse la plus fine, la plus moelleuse, la plus veloutée; les fleurs les plus riches, les plus suaves de la contrée; des berceaux de chevre-feuille et de houblon, lianes de nos climats; sur votre tête une épaisse voûte de verdure que le soleil d'août ne pourrait pénétrer: là, le frêne élève sa colonne hardie, ici le chêne étale avec fierté son tronc majestueux, l'orme, son panache arrondi; plus loin les peupliers d'Italie élancent dans les airs leurs flèches légères et mobiles; l'aulne, le saule bordent à l'envi le rivage, et, s'allongeant sur les flots, forment des berceaux de verdure dont l'ombre mystérieuse voile souvent les grâces pudiques des Bortoises qui aiment à se réunir en ce lieu pour prendre le plaisir du bain.

Il n'est pas un de ces beaux arbres qui, comme les colonnes antiques, ne soit couvert d'ingénieuses inscriptions; mais n'attendez pas trouver là les pompeux souvenirs des combats, d'une ville prise, d'un chef tué, d'un peuple soumis, d'un triomphe obtenu.... Cette île est l'île des amours. Ces inscriptions rappellent bien des combats, des luttes, des capitulations, des victoires; mais ces trophées aimables n'ont point des taches de sang parmi les fleurs qui les décorent; ils ont bien fait couler des larmes, mais ces larmes avaient aussi leur prix; souvent même une larme fut une récompense. D'ordinaire ces inscriptions sont un nom, deux noms, et une date; quelquefois seulement une date mystérieuse, hiéroglyphe que le cœur d'un amant pouvait seul expliquer; ailleurs, au contraire, un nom sans date: pour celui-là, l'amour n'était pas borné par les limites envieuses des années; il avait toujours aimé, il voulait aimer toujours!..... douce illusion!

Mais, parmi ces inscriptions, il en est une toute obscure, et presqu'entièrement cachée aux regards par les touffes de fleurs qui s'élèvent du pied de l'arbre. Cent fois, vous étranger, vous passeriez devant ces caractères mystérieux sans leur donner la moindre attention; et cependant cette inscription est le seul monument vivant qui reste aux Bortois de leur Marmontel: aussi avec quelle vénération l'on écarte les fleurs pour vous montrer à deux pieds du sol, au milieu des lichens rongeurs, sur le tronc lissé d'un hêtre vigoureux ces deux lettres M. B., et plus bas cette date: 1746. Ces caractères, c'est la main de Marmontel qui les a tracés: il était là assis peut-être, ou à genoux à côté de la douce B...., dont il parle avec tant de charme dans ses mémoires: elle venait peut-être de lui dire:

Ce mot, le mot des dieux et des hommes. .. Je t'aime!

Et lui, prévoyant peut-être quelle gloire entourerait un jour son nom, associait à ce nom le nom de sa bien-aimée.

Sortons de l'île avec les douces émotions qu'ont réveillées en nous ces aimables souvenirs: c'est Marmontel qui a donné à l'*Ile des Amours* le nom qu'elle porte.

L. Ayma.

PIERRE GOUDOULI.

Je voudrais pouvoir réduire les œuvres de Goudouli à un petit nombre de pages: de graves défauts déparent son naturel heureux et sa grâce inimitable; il tombe assez souvent dans la bouffonnerie, dans la trivialité, dans la diffusion, dans le faux même. Les concetti, dont il avait, sans doute, pris le goût dans les poètes italiens, font dans ses vers une disparate choquante avec la tournurre habituelle de son esprit, si éloigné de toute espèce d'affectation. Lorsque l'on se reporte à l'époque où il écrivait, époque où la France manquait absolument de modèles, on n'a pas de peine, il est vrai, à lui pardonner toutes ses fautes; ce qui n'empêche pas

Digitized by Google

cependant qu'on n'éprouve au secret dépit de les voir pêle-mêle confondues avec tant de traits charmans dont elles ne peuvent que ternir l'éclat et que diminuer sensiblement l'effet. A cela je sais un remède facile: je sépare dans ma pensée l'or pur de l'alliage; je dépouille ce modèle de grâce, de délicatesse et de beauté de tous les ornemens de mauvais goût, qui le défigurent et le dégradent; j'écarte sans pitié tout ce fatras d'épigrammes sans sel, de plaisanteries bouffonnes et quelquefois grossières, d'antithèses forcées, de froides allégories; je supprime un grand nombre de pièces, j'en abrége quelques autres; et, ce recueil ainsi épuré, je ne crains pas de l'opposer à tout ce que les littératures anciennes et modernes ont produit de plus beau dans le genre, de proclamer son auteur le rival d'Anacréon et de les comparer ensemble.

Avec moins de goût, de noblesse et d'urbanité que le poète grec, notre Goudouli a autant de grâce et plus de naïveté, autant d'esprit et de saillie. La pureté du trait, la délicatesse exquise qui se borne à effleurer un sujet, au lieu de l'épuiser, l'épicuréisme élégant qui respire avec délices, mais sans ivresse, le doux parfum des fleurs dont il se couronne, et domine les voluptés alors même qu'il s'y livre, la raison ingénieuse, qui se déguise sous des dehors aimables et rians, et se joue de la vie et de la mort même, tel est le caractère des poésies d'Anacréon. Le léger badinage, la gentillesse, la bonhomie, la vivacité, la franchise, un mélange inexplicable, et pourtant naturel au caractère méridional, de passion et de gaieté, d'ingénuité et de finesse, de bienveillance et de malice, tel est le charme et le mérite des vers de Goudouli. Le vieillard de Téos a plus d'art, l'avocat de Toulouse, heureusement avocat sans cause, a plus d'abandon: le premier oppose habilement la peinture des combats à celle des plaisirs, et la gloire des héros au bonheur des amans; le second trouve la science des contrastes dans l'inépuisable variété de ses tours et de ses images: l'un, dans sa réserve de bon ton ne s'oublie jamais à table et tempère les ardeurs du vin, en y mêlant le cristal des fontaines: l'autre, en vrai gascon, ne connaît pas l'usage de l'eau: celui-ci est l'organe d'un monde poli; celui-là l'expression embellie des affections du peuple: c'est, en un mot, d'un côté, le beau idéal: de l'autre, la vérité du sentiment; et, si la muse classique est fière d'unir aux lauriers de ses plus grands poètes le myrthe et les roses d'Anacréon, l'école moderne ne doit pas revendiquer avec moins d'orgueil la fraîche guirlande qui décore négligemment le front de Goudouli, bien qu'elle soit quelquefois tachée de vin.

C'est principalement dans ses poésies légères qu'il faut chercher les titres de Goudouli à la gloire des lettres. Comme mes premières observations l'ont déjà fait pressentir, les odes qu'il nous a laissées, en petit nombre d'ailleurs, attestent assez qu'il ne possédait le don si rare de la grâce et de la finesse qu'à l'exclusion des qualités plus élevées de l'ame, telles que l'enthousiasme, la force et la grandeur de la pensée, l'énergie du sentiment. Je me hâte donc d'arriver à ceux de ses ouvrages qui suffisent pour immortaliser son nom, me proposant de consacrer ensuite quelques lignes aux stances sur la mort d'Henri IV, pièce remarquable, à la vérité, sous plusieurs rapports, mais qui est bien loin d'être son chef-d'œuvre, ainsi que paraissent le croire la plupart de ses admirateurs.

En parcourant les vers suivans que j'extrais de l'*Orbé dé sa Guido*, l'on pourra se convaincre sans peine que Goudouli mérite d'être placé au premier rang des poètes érotiques.

Un'autro causo pla poulido
Moun el é ma paraulo crido,
Dé qui sé parlo qué lé cel
Nou fec jamay ré dé plus bel;
Aco soun dos gautos sourretos,
Poutounetos et bermeilletos.
Tabé quand l'alo d'el printens
Ben eyssuga les prats goutens
É cassa lé tor é la bizo
D'aquelo gautets ta lizo
Pren é malebo las coulous,
Per mirgailla toutos las flous.
Mes tenets coussi sé présento
Dé dous els la clartat rousento,
Els, qué dins un cor amourous
Alucon milo fougairous,
É qué dejouts un arquet blondé
Nou fan qué capigna le moundé.
Aro per moustra dous soulels.
Alandon toutis les perpels:
Aro d'uno finto murtriero
Guignon coum'un cignadiero.
Aco's lé loc ou may qué may
Lé petit diu puntié se play,
Sounqué quand ba fa la tantaro
Sul pu bel moblé de la caro;
Acos aquel nas coutinaut,
Ses qui l'amour serio quinaut;
Car sur el lé droullet sé carro,
É d'aqui doussomen dessarro
L'arc d'an qué baillo sul bequi
Dé qui qué passo per aqui;
É sé dégus lé persecuto
Dins las nazics se met à futo.

Quelle ravissante peinture! quel bonheur dans l'emploi de ces diminutifs, l'une des grâces, la première grâce de l'idiome languedocien! Quelle piquante variété dans le choix des épithètes dont se sert le poète, ici, comme dans plusieurs autres endroits de ses œuvres, pour caractériser ou plutôt pour peindre l'amour: *Lé diu puntié, lé droullet, lé diu nenet, l'escay de maynatgé, lé diu mistouflet, le boudoutsou d'amour*! Le morceau que je viens de citer est vraiment délicieux, il faut en convenir; et le dernier trait surtout, si délicat et si fin, me ferait trouver, si j'ose le dire, Anacréon lui-même un peu froid, lorsqu'il décrit cette nichée d'amours, qui vient d'éclore dans son cœur.

Un peu de licence, mais pourtant sans obscénité, se glisse quelquefois dans ces tableaux charmans et dignes de l'Albane, que se plaît à retracer le pinceau de Goudouli. Quel que soit le privilége de la critique, je me garderai bien d'étendre mon examen sur ce genre de beautés, dont la pudeur aurait, sans doute, le droit

Digitized by Google

de s'alarmer, bien que le goût fut quelquefois tenté d'y applaudir. Je ne dirai donc rien, ni

D'aquelos dens ta poulidos
Qué, fourmant les plus bélis rencs
Mourdran lé nas per amouretos;

ni du bonheur,

Des amistousés éfantets
Qué, sur uno beutat ta raro,
Faran tinda milo poutets.

Je ne me rendrai point l'écho de ce vœu indiscret échappé au délire d'une imagination trop méridionale:

Ah! soulel dé mous els, sé jamay sur toun sé
Yeu podi fourrupa dous poutets à plazé,
Yeu faré ta gintet qué duraran tres houros.

Je ne reproduirai pas non plus cet autre vœu non moins téméraire et aussi heureusement quoique plus délicatement exprimé:

A la fi sera touto mibo:
Yeu seré toujours al prep d'elo;
Nou gauzi pas diré dessus.

Enfin; je couvrirai d'un voile mystérieux la perfection de ce divin modèle, que le poète ne craignit pas d'exposer aux yeux de ses lecteurs:

Belo poumeto miey maduro
. . . . . .
. . . . . .
Qué per nous fa milo embejetos
Sé despartis en dos bouletos, etc., etc.

Après avoir franchi de la sorte cet écueil de mon sujet, que la nécessité d'être juste ne me permettait pas d'éviter entièrement, qu'il me soit permis d'apprécier avec un peu plus d'étendue, les stances sur la mort d'Henri IV que j'ai mentionnées plus haut.

Imitateur de Virgile, dans ce morceau, Goudouli a rappelé la manière de son modèle, sans pouvoir toutefois l'égaler. Chacun sait que, dans la cinquième églogue, Virgile, sans doute, pour faire la cour à Auguste, et peut-être aussi au peuple romain, a déploré sous une forme allégorique la mort du grand César, et a fait son apothéose. Quelques traits de ressemblance entre les deux héros et surtout une trop malheureuse conformité entre les deux horribles attentats qui terminèrent leur vie, ont suggéré probablement au poète languedocien la pensée d'adopter à peu près le même cadre, pour célébrer la mémoire d'Henri IV. Les deux premières stances, entièrement dans le genre bucolique, respirent un charme attendrissant, qui dispose l'ame à la mélancolie:

Jantis pastourelets, qué déjouts las oumbretos
Sentets apazima lé calimas del jour,
Tant qué les auzelets, per saluda l'amour,
Vaon le gargaillol dé milo cansounetos;
Petits rius, doun l'argen beziadomen gourrino,
Pradets, oun le plazé nous embesco les els,
Quand la joueno sasou bous cargo dé ramels,
Augets coussi sé plaing uno nympho moundino.

Jusques-là le disciple marche avec beaucoup de bonheur sur les traces du maître, et nous avons lieu d'espérer qu'il pourra soutenir jusqu'au bout la comparaison; mais a peine a-t-il fait encore quelques pas, qu'il s'est déjà complètement égaré. Le ton de l'ode vient se mêler indiscrètement à celui de l'églogue, et les deux genres demeurent confondus jusqu'à la fin. Quelquefois deux stances qui se succèdent immédiatement se heurtent et se repoussent, tant elles diffèrent de ton et de couleur. Ici le poète fait entendre le son de la musette:

Ouey tourni prené bent per ufla ma muzeto,
Quel del rey ta plangut entouné uno cansou:
Sur lé brabé Louis régitara le sou;
Car al rasin reben l'aunou de la souqueto.

Là il embouche la trompette héroïque:

Qué nou nous bengon plus brounzi per las aureillos
Ni César ni lé Grec qué mouric per talou.
Per dessus le boulum dés princes de balou
Un Henric a claufit lé moundé dé merbeillos.

Le début nous avait transportés dans un riant bocage, auprès des eaux murmurantes d'un clair ruisseau; et un peu plus loin, nous assistons au spectacle des combats, où Henri nous apparaît comme un lion terrible, qui sème partout l'horreur et le carnage. Nous voilà bien loin de la bergerie, où nous ne sommes ramenés qu'au moyen d'une comparaison banale. Mais le pire de tout, c'est que le maniéré, le faux ajoute encore au mauvais effet produit par cette dissonnance. Assurément la stance suivante ne peut avoir été faite que par un homme de beaucoup d'esprit; mais qui ne sent combien est froide cette vaine recherche dans un sujet qui aurait dû être empreint d'un sentiment profond de douleurs mêlé d'indignation.

Les fourtunables reys doun lé moundé fa festo
Soun coumo dé roubis pausats en roso d'or,
Oun lé balent Henric, tout brassés et tout cor,
Ero le diaman qu'oundrao tout lé resto.

Henri IV efface donc les autres rois comme un diamant éclipse des rubis! et ce joli trait se trouve placé là tout proche du poignard de Ravaillac! car l'assassin de Henri figure aussi dans l'idylle. Quelle idylle, bon Dieu! Encore si l'horreur qu'inspire ce monstre était profondément sentie et vigoureusement exprimée; mais non, le style en général manque de vérité: la comparaison de Ravaillac et d'Erostrate est à la hauteur d'une amplification de collége, et le jeu de mots, l'équivoque du Dauphin fils aîné du roi et du dauphin poisson de mer qui devient un Neptune,

Taleu qué d'un Dalphi Diu fazec un Neptuno,

Digitized by Google

Ce jeu de mots, cette équivoque, cette glace est infiniment au-dessous. A peine ai-je pu trouver dans cet ouvrage deux ou trois vers parfaitement convenables à la situation; les voici:

Qui té piegec lé bras de tant d'asségurança
Qué nou fiblesso pas jouts l'ourrou d'un tal cop;
Abalisco lé gus.....

Tout le reste ne me paraît être qu'un entassement d'images communes, de pensées fausses ou recherchées, que relève quelquefois, je l'avoue, la poésie de style, cette poésie de style qui soutient encore le vrai talent, lorsque tout l'abandonne, invention, sensibilité, bon goût; et qui, dans la pièce dont nous nous occupons, quelque défectueuse qu'elle soit, d'ailleurs, lutte encore sans désavantage dans quelques vers, et notamment dans le dernier, avec le génie de Virgile lui-même, aidé de toute la richesse de la langue latine, nouveau sujet de triomphe pour l'idiome languedocien.

Hurous hoste del cel treprjo las estelos.

Brillante imitation qui surpasse peut-être l'original:

Sub pedibusque videt nubes et sidera Daphnis.

Dans toutes les autres parties, la supériorité de Virgile sur le poète toulousain est incontestable, immense. Quelle est donc cette perfection désespérante, où le goût découvre chaque jour des beautés nouvelles, et dont le commentaire se continue depuis environ deux mille ans, sans être encore épuisé! Qui pourrait se lasser jamais dans son admiration pour un modèle aussi pur, aussi achevé, aussi rare! Qui détournerait les yeux de cette Vénus antique, lorsqu'un heureux hasard le ramène devant elle.

Ne craignez pas que Virgile vous montre César expirant sous les coups de ses meurtriers; ne craignez pas qu'il mette son héros en scène, ou même qu'il le laisse apercevoir à travers une désignation trop caractéristique; oh! qu'il est loin de commettre une pareille faute! Il sait que le nom seul de César ou son image trop fidèlement reproduite, que cette gloire immense à peine indiquée déborderait l'églogue de toutes parts, et l'élevant tout à coup jusqu'à la poésie lyrique, ne produirait qu'un amalgame monstrueux par le mélange, la confusion de deux genres d'une nature si opposée. Il trouve dans sa simplicité noble et touchante plus de ressources que n'en peut fournir à la plupart des écrivains toute la pompe, toute la sublimité du langage. Dans ses vers, le voile de l'allégorie dissimule l'appareil des combats sous le modeste éclat des attributs champêtres, le tranchant du glaive sous l'écorce des arbres verts, et le deuil des tombeaux sous des festons et des guirlandes de fleurs. La clarté douteuse et flottante de l'allusion éclaire par degrés la pensée secrète, l'intention du poète, qui, dans sa délicatesse exquise, écartant l'horreur d'une sanglante image, attendrit les cœurs des Romains sur la mort d'un simple berger, du jeune et beau Daphnis, pour les consoler de la perte du maître du monde:

Extinctum nymphæ crudeli funere Daphnim
Flebant: vos, Coryli, testes, et flumina, nymphis,
Cùm, complexa sui corpus miserabile nati,
Atque deos atque astra vocat crudelia mater.

Il est impossible d'être plus vrai, plus touchant, plus accompli en tout genre que Virgile. Aussi Virgile est-il le poète de prédilection de Goudouli, celui qu'il relit sans cesse, celui dont il se plaît à redire les vers, celui qu'il s'efforce d'imiter. Dans le chant royal, autre allégorie pastorale, où, du moins, il est resté fidèle à la convenance du style, Goudouli, suivant de plus près son modèle célèbre la France, sous le nom de Lyris, et le roi Louis XIII sous le nom de Mars; flatterie sans conséquence. En voici un couplet que n'aurait peut-être pas désavoué le Cygne de Mantoue:

Atal, en commençan mant'uno cansouneto,
Toutis dous, cap é cap, gardon les agnelets,
Qué, froun encountro froun, assajon la courneto,
O guimbon sur las flous al soun des flajoulets.
Tant an menat dé brut é tant fayt la cambado,
Qu'un abeillo des pes en brounzin s'es lebado,
É tiro la malou d'un fissou despitat,
Per dedins las nasics lour au baillo couytat;
Mes quand bey ma Liris, autaleu s'apazimo,
É bayso sensé brut, é tout beré quitat,
La biuleto dé mars qué nous meno la primo.

Cela est délicat et grâcieux, sans enflure et sans recherche; mais un défaut d'un autre genre vient déparer cette jolie pièce. Le poète explique son allégorie dans une sorte de *post-scriptum* dont il l'accompagne; il en fait presque une énigme, dont le mot se trouve à la fin. Virgile se serait bien gardé assurément de mettre au bas de ses tableaux allégoriques les noms des personnages qu'ils représentent, d'écrire ici Marcellus, et là Jules-César.

Après le poète, voici venir le bouffon, car Goudouli était l'un et l'autre. Bien qu'on ne doive pas lui attribuer tous les prétendus bons mots dont l'ignorance, la sottise et la crédulité ont voulu à l'envi charger sa mémoire; néanmoins on est forcé d'avouer qu'il lui échappait, dans la conversation comme dans ses écrits, une foule de plaisanteries communes, qui appartiennent essentiellement au bas-comique. Il est aisé de voir que la bouffonnerie avait pour Goudouli un attrait irrésistible, il travestit Virgile, son auteur favori et son modèle; il le travestit sans pitié, non pas à la manière de Scarron, mais avec une gaieté sans apprêt comme sans retenue qui nargue le goût et le bon sens, pour se livrer avec délices à tous les accès d'une folie divertissante. Virgile exalte-t-il la magnificence de Rome, qui élève autant sa tête superbe entre les autres villes, que le cyprès entre les flexibles viornes, Goudouli célèbre la beauté de sa maîtresse, *qué n'es pas*, dit-il, *tan pauro dé bouno mino qu'élo nou passé las dé nostro carriero de tout ço qué l'abet et lé pigné* (le pin et le sapin) *manjarion soupos sul cap al nazitort* (au cresson). Critique qui voudra, en vérité il ne s'en soucie guère; il parodie Virgile, il se parodie lui-même; il retrace des portraits enchanteurs, où la beauté brille de ses charmes les plus séduisans et les plus doux; il en fait ensuite la caricature; il était l'Albane, il devient Callot: son imagination tour-à-tour gracieuse et burlesque, capri-

Digitized by Google

Pierre Goudouli.

cieuse surtout, aime à se jouer dans cette lutte des contraires, à se placer, sans scrupule, dans cette alternative du beau et du laid, où il devine M. Victor Hugo, après avoir balancé Anacréon et Catulle. On a sans doute admiré sa description de la beauté: on peut rire maintenant et se moquer, si l'on veut, de sa description de la laideur; on peut rire et se moquer à son aise, mais avec lui et comme lui, c'est-à-dire sans pruderie, sans affectation de bon ton, sans pédantisme; avec franchise, insouciance et bonhomie:

Dé sa courolo l'orre pel
Luzis comm'un quioul dé calel,
É dan lé plus prim dé sa tufo
N'en courdarion uno banduffo.
Soun froun sembl'un teulé canal,
Lis coum'un rouet dé pétrinal,
É nau pels li formon las silhos,
Arrengats comm'un joc de quilhos.

L'un deys els fa un prigoun clot
Coum'un picharrou sancé pot;
L'autré tray d'esclayrou deforo,
Coum'un gat qu'es à la demoro.
Lé sartré qué li fec lé naz,
Qand sé troubec entré las mas
Ta belo coulou dé majoffo
Li panec may d'un tiers d'estoffo.
Sous pots soun dous broundels dé pas
Sas dens, lé maladan las a,
É dé sa gran bouco d'armari
Sort un sou coum'un calibari.
Sa barbo sé tresso en redoun
Coumo la testo d'un biuloun
Oun per calhibos soun plantados
Quatré bourrugos incarnados, etc., etc.

On ne manquera pas, je le suppose, de réprouver ces vers avec dédain. Que sera-ce, si je descends en-

Digitized by Google

rore plus bas; et si je montre dans sa trivialité un peu cynique, tout le laisser-aller de Goudouli:

Aquesto lettro dé boutado
D'aci, beleu, fourec pourtado
Laforo, l'an quin qué sé sio
Lé jour qué tres droles à masso
Baysaon doussomen la tasso;
L'houro qué, sul bentré sadoul,
Nous aurion cruscat un pesoul.

Chose étrange que l'expression poétique se trouve jusque dans la crudité grossière d'un pareil style! Mais quoi! le poète du peuple ne peut posséder l'élégance soutenue, la réserve et la dignité, qui distinguent les poètes des rois; il n'a point épuré son goût et poli sa diction dans les antichambres du Louvre. Toujours simple et ami de la vérité, il serait étranger au milieu des cours et n'y paraît jamais: je me trompe, il contribue puissamment par les agrémens de son esprit à l'éclat des fêtes, qui embellissent la petite cour du duc de Montmorency, gouverneur du Languedoc. Le sel réjouissant de ses bons mots anime la froideur de ces ballets emblématiques, de ces quadrilles de divinités païennes alors à la mode; un masque sur le front, comme un autre Aristophane, il joue, il improvise le prologue ou plutôt la seule vraie comédie de ces divertissemens. L'énergique familiarité de son langage, qui tombe quelquefois, il est vrai, dans le mauvais goût et le grotesque, son originalité, sa verve intarissable, le bonheur des ses à-propos, de ses saillies d'autant plus amusantes qu'elles sont souvent plus inattendues, ce naturel heureux fait naître parmi les auditeurs une joie vive et folâtre, qui s'accroît de moment en moment. Le plaisir que Goudouli procure aux autres, il le partage lui-même; il s'y abandonne tout entier avec toute la vivacité et toute la pétulance du caractère gascon. Il a un rire extravagant, un rire fou, un rire communicatif, qui s'épanouit en longs éclats mille fois renouvelés et retentissans autour de lui. Acteur sans prétention, il n'est point exposé à la critique: on l'aime autant qu'on l'admire, on l'accueille avec une faveur qui ne se dément jamais. Comme on a long-temps souhaité sa présence, on ne peut le voir s'éloigner sans éprouver un vif regret, et on l'applaudit encore lorsqu'on a cessé de l'entendre, et qu'il a déjà disparu.

Sa pauvreté désintéressée ne demandait rien à la faveur des grands dont il approchait, et les grands veulent être importunés de sollicitations et de prières et ils ne savent pas ménager la pudeur du génie, et lui épargner l'humiliation d'un pénible aveu. Aussi l'auteur du *Ramelet Moundi*, négligé, oublié même de ceux qui se disaient ses protecteurs, se vit-il réduit, comme le bon Lafontaine, à la nécessité *de manger le fonds avec le revenu*, croyant *le bien chose peu nécessaire*, et se trompant comme le fabuliste, dont il fut le devancier dans l'art de dissiper son patrimoine par excès d'insouciance et d'apathie; aussi bien que dans celui de s'exprimer avec naïveté et avec grâce. De son modique héritage, qui se composait de quelques champs de peu d'étendue, il ne lui resta bientôt plus que la chétive habitation sur la porte de laquelle il mit dans sa gaieté inaltérable cette inscription bouffonne: *Métairie de deux paires de poulets*, par allusion à une métairie de deux charrues. Quelque temps auparavant, son ami Mathelin, roi des violons de France, cherchait à le dissuader de vendre une vigne, dernier débris de son petit domaine; il lui répondit froidement: *Qu'en ferai-je? il y pleut comme à la rue*, autre trait de plaisanterie d'un genre caractéristique dont la grâce piquante ne peut se conserver que faiblement dans cette traduction en langue d'oil ou langue française. Goudouli aurait traîné une vieillesse nécessiteuse, si la ville de Toulouse, par une délibération de ses magistrats ne lui eût accordé une pension, modique à la vérité, mais qui suffisait à ses besoins: récompense glorieuse décernée à un poète national par la reconnaissance publique, distinction vraiment républicaine qu'auraient pu lui envier les poètes les plus célèbres du nord de la France, pensionnaires d'un grand roi.

C'est à vous, mes concitoyens, à vous dont il a fait la gloire, qu'il convient surtout d'apprécier et de louer dignement le mérite de Goudouli. Pourriez-vous jamais le dédaigner ou le méconnaître, et seriez-vous plus fiers de votre littérature d'adoption, que de votre littérature indigène? Mais, sans parler ici des auteurs contemporains, n'est il pas vrai de dire que vos deux poètes français les plus renommés, Maynard et Campistron, n'ont pu s'élever au premier rang des célébrités littéraires du Midi; et ces deux écrivains, jugés peut-être avec trop de sévérité sous le rapport de l'art, ne doivent-ils pas être considérés comme étrangers à vos mœurs et à vos usages? Dans les vers de votre grand poète languedocien, au contraire, votre nationalité brille de son plus vif éclat; vous êtes peints dans ses vers des mêmes couleurs dont il s'est peint lui-même; et si les traits de votre caractère primitif, déjà trop altérés par l'effet de votre dépendance de la métropole, venaient jamais à s'effacer totalement, on en trouverait encore une vivante image dans le livre de Goudouli. Soyez donc fidèles au culte de ce génie aimable, qui, malgré la rivalité d'une langue étrangère, est toujours resté le prince de vos poètes; et qui d'ailleurs s'est montré en même temps l'expression la plus heureuse, le véritable type du caractère méridional.

Th. Abadie.

Digitized by Google

SOUVENIRS DE MON ONCLE LE DOCTEUR.

UNE CONSULTATION APRÈS MINUIT.

La nuit était froide.— J'avais refusé plusieurs invitations de fête. Décidé à garder le coin du feu, pour éviter toute tentation, je m'étais empressé, en rentrant chez moi, de chausser mes pantoufles fourrées et de revêtir ma confortable robe de chambre de molleton. Après avoir essayé de plusieurs lectures sans réussir à détourner mon esprit de mes occupations de la journée je venais de prendre le parti de fermer mes livres, et de laisser aller ma tête au gré de la première impression venue.— Vous savez!

Mon domestique entra.— Monsieur, *quelqu'un* désire vous parler.—Je n'y suis pour personne, Michel;— je croyais vous l'avoir dit.— Oui, monsieur.— Eh bien! où allez-vous?— Répondre que monsieur n'est pas visible.— Enfin, qui veut me voir? —Un jeune homme en habit de bal. — C'est différent, qu'il vienne...

Et je me disais, à part moi, je gagerai que c'est un de mes amis que le jeu aura maltraité ce soir, et qui vient m'emprunter de l'argent.

Un jeune homme fut introduit; il était réellement en tenue de bal, mais je le voyais pour la première fois. Il me parut visiblement embarrassé, quoique, par sa tournure et l'élégance de sa mise, il me semblât familier aux usages du monde.

—Je suis au désespoir, M. le docteur, de vous déranger à une heure déjà si avancée, et croyez qu'il a fallu des motifs bien pressans pour oser porter l'indiscrétion à vous prier de sortir avec moi.—La soirée est horriblement froide, dis-je, et vous vous apercevez, à mon costume, que je croyais la passer auprès de ma cheminée.

Mes paroles portèrent le trouble sur les traits de l'inconnu.— Ce serait, croyez-le, un grand service que vous me rendriez, dit-il avec une sensible émotion. — Comment pourrais-je vous être utile?— En accordant quelques conseils à une personne bien malheureuse.— Vous voulez dire bien malade, sans doute? — Oui, murmura-t-il, en baissant doucement la tête et faisant passer son chapeau d'une main à l'autre, oui, malade et bien malheureuse! — Mais son état est-il tel que ma visite ne puisse être remise à demain matin?—Il est dans la vie des circonstances inattendues... impérieuses... Et ses yeux se portaient avec anxiété de Michel à moi.— Je compris.

—Michel, laissez-nous seuls. — Mon domestique obéit.

— Dans ce qui se passe entre nous, en ce moment, il y a quelque chose d'étrange, monsieur: votre âge, votre émotion que vous ne pouvez cacher, votre toilette, l'heure avancée de la nuit et surtout le mystère dont vous enveloppez votre démarche, tout cela me laisse entrevoir que vous voulez de moi un service délicat, mais que je ne devine pas... — Un service que je ne demanderai qu'au seul ami que le ciel m'ait donné, si cet ami pouvait me le rendre; mais il est étranger à votre science; il n'appartient qu'à un médecin de me délivrer des angoisses qui me torturent.

Il regarda la pendule... dans un quart-d'heure, elle sera au lieu du rendez-vous... — Une femme jeune, belle et malheureuse!!! Et malgré moi un sourire effleura mes lèvres. — Epargnez-là, s'écria-t-il, en arrêtant sur moi un regard plein d'audace, et perdant tout à coup l'air embarrassé qu'il avait conservé depuis son arrivée. — Si vous saviez tout ce qu'elle a souffert, tout ce qu'elle souffre encore, vous la plaindriez, monsieur... Pauvre enfant! autrefois si ravissante de fraîcheur, comme son teint s'est vite décoloré; comme ses yeux si riches d'expressions se sont vite éteints!... Je l'ai entrevue ... un instant... à la dérobée; à demi... sous un masque. Oh! fort heureusement, car je n'aurais pu supporter un moment de plus l'expression de langueur réfléchie sur sa figure.

Il fixa de nouveau la pendule: par la femme que vous aimez, je vous en conjure, suivez-moi, elle nous attend... Livrez-vous à moi sans crainte..., je ne vous connais pas il est vrai; j'ai demandé un médecin, on m'a dit frappez à cette porte, et le ciel m'a conduit ici. Un vieillard aurait pu me repousser, rester sourd à mes supplications; mais en vous apercevant presque aussi jeune que moi, docteur, la confiance est entrée dans mon âme... Venez... je vous ai dit la vérité: elle est là dans la rue, auprès de votre maison, peut-être... elle attend.

Et, sans me donner le temps de la réflexion, je sonnai: — Michel, mon pardessus, mes souliers rem-

Digitized by Google

bourrés et un passe-partout. — Monsieur, désire-t-il que je l'accompagne? — Non... je serai rentré... — Dans combien de temps, monsieur... — Dans vingt minutes au plus tard, et bas : elle ne peut rester que quelques instans éloignée du bal où je l'ai laissée, et qu'il lui sera facile de quitter à l'aide de son travestissement sans éclat.

Nous marchions dans la rue. — N'entendez-vous pas une voiture venir à nous? me dit l'inconnu; nous nous arrêtâmes pour écouter, et réellement une voiture s'avançait lentement vers le point où nous étions, Contre l'usage et les règlemens de police, elle n'était point éclairée malgré la profonde obscurité de la nuit... Est-ce vous, Jean. — Oui... fit le cocher, et il arrêta ses chevaux.

Alors le jeune homme ouvrit la portière, et m'engagea à monter le premier. — Je ne sais, mais un trouble subit s'empara de moi, et je dois l'avouer, je craignis d'être dupe d'un fripon ou d'un mystificateur. Mais je m'étais trop avancé pour reculer; et comme je m'inclinais pour m'élancer dans la voiture, ma figure fut tout à coup éclairée par la lueur éloignée et vacillante d'un reverbère, un cri partit aussitôt de l'intérieur, et ces mots tombèrent sourdement avec l'accent d'un profond désespoir: Dieu! le docteur Albert!!! — Frappé d'étonnement, je reculai, et m'adressant au jeune homme: Je suis connu — mon nom a été prononcé et la frayeur que ma présence a fait naître me fait craindre de ne pouvoir vous être utile. — Affreuse fatalité, murmura-t-il; — et vous, monsieur, ne l'avez-vous pas connue à sa voix .. Jurez-moi que vous ne l'avez pas connue... Et il m'étreignait la main à m'en briser les os. Puis, comme un insensé, sans attendre ma réponse, il se précipita vers la portière entr'ouverte.

Je me tins éloigné, rêvant à la singulière aventure dans laquelle je jouais un rôle à mon insu, presque malgré moi. Et ce cri, expression si énergiquement douloureuse, échappé à ma vue... mon nom prononcé... une foule d'idées incohérentes traversèrent mon esprit sans s'y fixer; il me vint enfin la pensée de fuir, et je restai là comme retenu par une force magnétique.

Lorsque le jeune homme revint à moi, j'attendis avec impatience ses premières paroles, tant il me tardait de lui obéir. Si, en cet instant, il m'eut demandé un crime, je ne sais si j'aurais pu échapper à cette sorte de fascination qui me tenait à la merci de deux personnes, dont l'une m'était tout-à-fait inconnue, et dont l'autre que je n'avais pas même entrevue, n'avait pu retenir un cri d'horreur, peut-être, en m'apercevant.... Qui déroulera jamais tous les replis du cœur de l'homme?

— *Elle* n'a pu se garder d'un premier mouvement de surprise, me dit-il, en vous voyant; car il est bien vrai que vous vous êtes rencontrés dans le monde. Aussi devient-il indispensable qu'elle garde le silence le plus complet.

— C'est bien, lui dis-je, après un effort violent qui me remit, en quelque sorte, en possession de ma liberté morale, mais il est temps qu'à mon tour je vous interroge. Quel service attendez-vous de moi? A la tournure romanesque de cette aventure, à tous les soins que vous prenez de vous cacher, je dois craindre un dénouement fort suspect, sinon criminel....

— Dans d'autres temps, j'aurais trouvé vos paroles injurieuses..... Et me serrant la main avec affection : soyez sans crainte; non! l'idée du crime n'a pas même effleuré l'ame de ceux qui réclament en ce moment vos bons offices, docteur.... Parmi les hommes, les criminels, croyez-moi, ne sont pas toujours les plus malheureux.... Il vous a été impossible de fermer votre cœur aux soupçons, eh bien! quoique tout ceci soit bien étrange, il n'y a que de l'amour : d'abord, une liaison pure que les anges auraient pu avouer; des années passées à nous voir et à nous comprendre, puis la force brutale s'interposant entre nos cœurs, comme un mur d'airain, sans les refroidir.... Alors, des lettres arrachées par le désespoir, empreintes de tout le feu d'une première passion;.... enfin un rendez-vous, un seul rendez-vous, après lequel nous voulûmes mourir.... Malheur sur moi! Et pourtant Dieu m'est témoin que je ne voulais pas la flétrir.

Lorsque je retrouvai des mots : — A quelle époque remonte ce funeste rendez-vous? — A plus de trois mois, et depuis, cet ange de jeunesse et de beauté dépérit tous les jours; sa fraîcheur d'enfant a disparu, un cercle de plomb entoure ses yeux sans vie — Ajoutez des fantaisies bizarres, des répugnances sans motifs. Ah! nous sommes perdus! nous sommes perdus!

La voiture allait lentement au devant de nous, tandis que je recevais ces dernières confidences, mais bien propres à éclairer mon esprit sur la véritable position de la personne mystérieuse.

— Je comprends vos craintes, monsieur, et vous voulez sans doute... — Etre arraché à tout ce qu'a d'affreux l'état d'incertitude dans lequel nous vivons, s'empressa-t-il de répondre, en continuant ma phrase à peine commencée. — Alors, il conviendrait d'entrer chez-moi. — Comptez sur ma délicatesse à respecter le mystère dont vous voulez rester enveloppé — Mais ayant des questions à adresser à votre amie, vous me transmettrez les réponses. Ici tout cela est impossible...

Il se hâta de rejoindre la voiture. Elle s'arrêta, et une personne en costume de domino noir en descendit. Nous n'avions à parcourir qu'un très court espace pour nous trouver en face de la maison que j'habitais; en quelques instans nous fûmes dans mon cabinet.

La pauvre enfant tremblait de tout son corps — Je lui offris du lait chaud qu'elle s'empressa d'accepter par un signe de tête — Elle s'appuya sur mon bras avec une sorte de familiarité qui me toucha, elle me livra une main blanche et amaigrie, je la portai à mes lèvres — Jamais impression si soudaine, si rapide ne se communiqua à moi; tout mon corps frémit sous le contact de cette main chaude, brûlante, car le malheur a aussi ses élémens sympathiques. Je ne pus retenir mes larmes: que Dieu et les hommes vous prennent en pitié! m'écriai-je. Je vous le jure, c'eût été ma fille que je l'aurais pardonnée. . . . . .

. . . . . .

Eh! bien; docteur? me demanda le jeune homme, en fixant sur moi des yeux où se peignait la plus mélancolique anxiété.

Pour toute réponse, je laissai tomber ma tête sur la poitrine. — Ainsi! tout espoir est perdu, s'écria-t-il? — A ces mots la jeune femme, par un mouvement convulsif se souleva à demi et retomba sur son siége;

Digitized by Google

ce furent d'abord des sanglots mal comprimés sous ce faux visage riant, puis de sa poitrine oppressée s'échappait comme le râle d'une mourante... Sa souffrance devait être horrible — Je fus prêt à lui arracher le masque sous lequel elle étouffait — Mais elle se meurt monsieur; venez à son secours, dis-je au jeune homme qui se promenait à grands pas, et que son désespoir rendait étranger à tout ce qui se passait autour de lui. Il vint aussitôt à elle, la souleva dans ses bras. Je me retirai au fond du cabinet, dans un fauteuil, la tête appuyée dans mes deux mains.

Alors ce furent de douces paroles échangées au milieu des sanglots, rayons d'un beau soleil perdus au milieu d'un orage; puis des sermens d'amour et la promesse de mourir ensemble.

Une heure sonna; ils se séparèrent, et venant tous les deux à moi: — Nous vous quittons, docteur, me dit le jeune homme, accompagnant ses paroles d'un sourire baigné de larmes; le bal nous attend.

Je me hâtai de répondre: — Quelque affreuse que vous jugiez votre position, espérez.... — Oui, bien affreuse, car rien ne nous sauvera; et il prononça ces mots, en se meurtrissant le front. — Mon ami, vous oubliez que votre désespoir augmente les angoisses de cette infortunée, et pourtant votre mission est désormais de lui servir d'appui, car vous lui *devez* compte de sa vertu; et cette mission est sublime, car vous *devrez* tenir tête au blâme du monde, à son père, qui la maudira.....

— Assez! dit, en joignant les mains, la jeune fille sous le *domino noir*. — Oh! bien, je vous dis, moi, que mon amour ne la sauvera pas. — Êtes-vous libres l'un et l'autre? La jeune femme me montra sa main gauche sans anneau. Lui reprit: libres? qui peut se vanter de l'être au sein de la société, telle que les préjugés les plus stupides l'ont faite? Là, ce qu'on nomme les convenances; manières d'habits taillés sur un seul patron, que chacun est forcé de revêtir, est mis à la place des plus nobles sentimens du cœur. On est convenu que les ames doivent aller deux à deux, et sans interroger les rapports qui les lient, ou les antipathies qui les éloignent ou les enchaînent sous des fers rivés, que la mort seule peut faire tomber. Malédiction sur la société!

— Si des considérations de fortune, de position sociale s'opposent à votre union, comptez sur l'honneur de vos familles....

— L'honneur? mot banal que chacun interprète au gré de ses caprices. Je vous le déclare, c'est au nom de l'honneur que notre bonheur sera sacrifié. — Vous ne savez pas tous les trésors de bonté et de pardon que Dieu a confié aux cœurs de nos parens. — Jamais! murmura la jeune femme.

Ils me tendirent la main. — Adieu, docteur. J'aurai honte de vous offrir un salaire.... — Je veux votre amitié, mon ami. — Vous aurez besoin de conseils, de protecteurs peut-être. Venez, et comptez sur les sympathies que votre malheur a fait naître dans mon ame.

Lorsque, après les avoir accompagnés jusqu'à la voiture, je fus rentré chez moi, je recommandai à Michel de garder un silence absolu sur tout ce qui venait de se passer, craignant que la plus légère indiscrétion put nuire à ces deux infortunés dont le sort me touchait si vivement. — Pas un mot ne sortira de ma bouche, me dit mon domestique. Mais monsieur me permettra de lui dire qu'il a été bien imprudent de sortir seul avec quelqu'un qu'il ne connaissait pas. — Oui, tu as raison.. — Certainement, si Monsieur se fût ainsi livré à une autre personne, j'aurais passé par dessus vos ordres, je vous aurais suivi d'assez près pour venir à votre secours, si vous étiez tombé dans quelque guet-à-pens, comme il arriva à un de vos confrères qu'on vint faire lever, une nuit, pour une dame en couches, et qui fut conduit dans une maison de voleurs... Mais avec M Léon il n'y avait rien à risquer. — M. Léon! dis tu? sortant tout à coup de ma rêverie, que le bavardage de Michel n'avait pu interrompre. — Oui, c'est le nom de ce jeune homme. Je l'ai caressé bien jeune. Qui aurait dit alors, qu'un jour il serait un homme d'esprit! car il est écrivain de journaux, on dit même qu'il a fait un roman sous un autre nom que le sien....

— Tu dis que tu l'as connu enfant et qu'il est auteur d'un roman? — Mais oui, tout petit je l'ai vu, sa mère était portière. Attendez.... où donc était portière Geneviève?.. Pour ce qui est de son père, je ne l'ai jamais connu, sans doute qu'il aura été tué dans les armées; à dire vrai, ceci n'est qu'une supposition. — Quant à M. Léon, les fortes études ont gâté son tempérament, mais quoique chétif, il n'est pas moins brave: il y a peu de mois qu'il fit marcher sur le terrain un jeune faquin fort riche et fort sot, qui s'avisait de trouver mauvais que Léon, pauvre et savant, s'amusât à flaner, sous la fenêtre de son hôtel, parce qu'il a des jolies sœurs qui paraissent aimer les gens d'esprit....— Assez! assez! dis-je, Michel, craignant d'apprendre le nom de la personne aimée de Léon. — Tout de même je n'en sais pas d'avantage, me dit Michel en me quittant.

Ce que je venais d'apprendre pouvait servir de commentaire à quelques mots échappés à Léon et à sa jeune amie; je compris les motifs qui s'opposaient à leur bonheur. Je passai le reste de la nuit dans une agitation extrême. Je m'arrêtai au projet de chercher à voir Léon, de pénétrer entièrement dans ses secrets, en lui apprenant ce que le hasard m'en avait fait connaître et d'employer ensuite mon influence et celle de mes amis à mener à bien une aventure qui s'ouvrait sous de si mauvais auspices.

Le matin, en proie à un assoupissement plutôt qu'à un véritable sommeil, les scènes si étranges de la veille me torturaient dans un rêve affreux: il me semblait voir une jeune femme sous le costume noir, que je vous ai dit, étendue sur les dalles froides d'une salle de bal et des hommes et des femmes couronnées de fleurs danser en rond en passant sur son corps.....

Michel, m'éveillant en sursaut, me délivra de cet horrible cauchemar. — Que me voulez-vous? lui demandais-je. — M. B..... le banquier, vous fait mander au plus vite... Sa demoiselle aînée se meurt.. — Cécile, m'écriai-je. — Oui, monsieur, répéta le valet de chambre de M. B..... mademoiselle Cecile se meurt: — Hâtez-vous; je doute, d'après ce que j'ai ouï dire, que vous soyez à temps de lui porter secours.. On vient de la trouver agonisante dans son lit, et dire pourtant qu'elle était au bal, ce matin, encore à une heure et demie.. — Et quelle heure est-il? Six heures. — Trop

Digitized by Google

tard ! Cécile ? oui, c'est elle... j'aurais dû la reconnaître à sa blanche main amaigrie que j'avais tenue si souvent dans mes mains... Malheureuse enfant ! elle aura voulu expier sa faute par un crime, et cet affreux pressentiment domina mon esprit.

Je me jetai dans la voiture qui m'attendait. En quelques instans je fus rendu à l'hôtel de M. B..... Hélas ! trop tard : ainsi que je l'avais prévu, Cécile était morte.

Je tombai presque évanoui dans un fauteuil, près du lit de cette infortunée. — Lorsque, sortant de cette crise, je rouvris mes yeux, il me fut d'abord difficile de distinguer aucune des personnes, aucun des objets qui m'entouraient ; mais en me levant pour me retirer, j'aperçus à côté de moi, sur une chaise, un domino noir et un faux visage ; et comme je tenais ce masque dans mes mains en le considérant attentivement, je le trouvai encore humide : elle avait tant pleuré !

Je voulais dire un dernier adieu à Cécile, j'enlevai de dessus son visage le voile léger qu'on venait d'y jeter. Aux fortes contractions de ses traits, on lisait combien avaient été douloureuses les étreintes de la mort violente à laquelle elle venait de succomber. — Déjà apparaissaient des signes d'empoisonnement.

Et Léon, le fils de la portière Geneviève. — l'écrivain politique, l'auteur d'un roman ?... Je ne l'ai jamais revu. Ce que je sais, le voici. Ayant voulu rédiger des tableaux de statistique morale, je consultai, il y a plusieurs années, les registres de l'hôpital de.... Je fus frappé d'y rencontrer le nom de Léon, homme de lettres. — Entré dans cette maison à 24 ans, il était mort quelques mois après. Une note était en regard de ce nom : *Délire doux. — Il n'a cessé de demander sa femme et son enfant ; — Il ne fut jamais marié.*.

N. Albert.

LE MAIRE DE DRAGUIGNAN

OU LES SABREURS ET LES CANIVETS.

(ÉPISODE DE L'HISTOIRE DE PROVENCE).

I.

L'ÉTUDE D'UN PROCUREUR.

Sous le règne de Louis XIV, les procureurs n'occupaient pas dans la hiérarchie du barreau, le rang conquis depuis par les empiétemens de nos élégans avoués, leurs successeurs. Un procureur se traînant alors péniblement dans la boue de la chicane, et jouissait rarement d'une grande considération. Cependant les loups-cerviers de la justice arrivaient quelquefois à une brillante position sociale, par leur habileté, ou plutôt par leur adresse à dépouiller leurs cliens. Dans nos petites villes de province, on citait un ou deux procureurs dont les richesses excitaient souvent la jalousie des gentilshommes qui leur empruntaient de l'argent à gros intérêt. Boileau songeait sans doute à quelque procureur, lorsqu'il écrivait :

Cent francs au denier cinq. combien font-ils ? vingt livres.

Pendant les guerres de la Fronde, la ville de Draguignan vit tout-à-coup monter sur la scène politique un homme dont personne ne croyait devoir redouter l'importance : cet homme était un vieux procureur, et on l'appelait maître Dossier : il avait pour clerc un jeune homme nommé Larapine, digne satellite de son maître, et adroit fripon comme lui. Maître Dossier l'affectionnait d'une manière particulière, et plusieurs fois il était entré en pourparlers avec plusieurs personnes pour marier son clerc. Il n'avait pu réussir, parce que Larapine était le type de la laideur humaine.

Originaire de la ville de Châtillon, en Poitou, Larapine avait quitté son pays natal, pour se soustraire aux railleries du sire de Châtillon qui l'avait nommé son *fou*, et le contraignait souvent à amuser, par ses grimaces, les dames qu'il réunissait dans son château.

Le jeune clerc se tenait en garde contre l'amour, persuadé que toutes les filles de Draguignan se moqueraient de lui, s'il osait leur parler de mariage.

Un matin maître Dossier entra dans son étude plus gai que de coutume.

— Bonjour, Larapine, dit-il, à son clerc....

— Bonjour, maître Dossier, répondit le clerc en se levant avec empressement pour saluer son patron.

— Tu es triste aujourd'hui.... Allons donc, Larapine, un peu de gaîté... J'ai une bonne nouvelle à t'annoncer.

— Notre procès d'hier est-il gagné ?

— Il ne s'agit pas de procès, mais de mariage : j'ai trouvé un riche parti qui te convient à merveille.

— Vous voulez rire aux dépens de votre clerc, maître Dossier... Quelle est la cune fille de Draguignan qui consentirait à épouser un bossu, un borgne et un boiteux ?

— Qu'importe, les bossus, les borgnes et les boi-

Digitized by Google

Château de Châtillon.

ieux sont ordinairement gens d'esprit ; et, entre nous soit dit, l'esprit vaut bien la beauté. Lorsque j'étais jeune, je pouvais facilement épouser de riches héritières.....

— Pourquoi ne l'avez-vous pas fait ?

— J'ai préféré le célibat.

— Et pour cause.

— Ecoute, mon cher Larapine, et puis tu jugeras si j'ai tort ou raison.... Tu connais Mlle Ursule ?

— La fille unique de M. le maire de Draguignan ?

— La belle, la charmante Ursule.....

— Où voulez-vous en venir, maître Dossier ?

— Je l'ai demandée pour toi en mariage.

— La fin du monde arrive ! s'écria Larapine en riant aux éclats, de telle sorte qu'il en eut une quinte de toux qui faillit l'étouffer.

— Je te défends de rire, dit le procureur avec un flegme imperturbable. Mlle Ursule t'accepte pour mari, et tu l'auras. Le jour du contrat, je te ferai donation de mon étude et de tout ce qui m'appartient.

— Vous voulez me donner votre charge de procureur ! répondit Larapine, qui s'inclina jusqu'à terre pour faire la révérence devant son gracieux patron !

— C'est un parti pris.

— J'accepte, et si Mlle Ursule a consenti à fermer les yeux sur ma bosse, et se contente d'un mari qui la regardera d'un bon œil, je serai le plus heureux des hommes.

— Prends tes habits du dimanche ; fais-toi beau comme un petit Adonis : aujourd'hui même j'aurai l'honneur de te présenter à M. le maire.

Larapine sortit de l'étude avec un empressement difficile à peindre : il eut bientôt regagné son modeste

Digitized by Google

logis, et passa près d'une heure à rajuster sa toilette un peu surannée. Il revint enfin chez son patron qui l'attendait sur la porte de l'étude.

— Te voilà prêt, lui dit-il, en lui tirant doucement l'oreille ;... heureux coquin ! tu seras bientôt le seigneur et maître de la plus jolie femme de Draguignan... Ce soir, je te dirai à quelles conditions j'ai bien voulu faire cette démarche pour toi.

— Vous savez, maître Dossier, que votre clerc Larapine vous appartient corps et ame.

— J'aime ton dévoûment.

Le procureur et son clerc étaient devant la maison du maire ; maître Dossier ouvrit la porte, et fit signe à Larapine d'entrer avec lui.

II.

PAUVRE BOSSU.

Le maire de Draguignan donnait audience à trois gentilshommes, lorsque maître Dossier parut dans la salle de réception. Le vieux procureur fut accueilli avec tous les égards que les personnes ruinées prodiguent aux usuriers qui se sont enrichis à leurs dépens et dont ils espèrent surprendre la vigilance. Mais lorsque Larapine franchit le seuil, tout le monde détourna la tête pour rire à l'aise. Demoiselle Ursule ennemie de la contrainte, ne dissimula pas son hilarité.

— Maître Dossier, dit-elle au procureur, où avez-vous trouvé ce petit monstre ?

— Ce petit monstre, mademoiselle, petit monstre ! balbutia le procureur interdit...

— C'est un frère d'Esope, bossu par devant, bossu par derrière, s'écria le chevalier de Gréoux.

— Maître Dossier a voulu nous divertir, en nous montrant son clerc, dit M. de Brignoles...

— Mon clerc vaut mieux que vous, s'écria le procureur : il sera riche, puisque dès aujourd'hui je le mets en possession de ma charge.

— Où diable la fortune va-t-elle se nicher, dit M. de Vence...

— Malheur aux habitans de Draguignan, ajouta M. de Lorgues, Larapine les ruinera tous.

— Rira bien qui rira le dernier, beaux messieurs, dit le procureur... Je ne suis pas venu pour entendre vos quolibets, mais pour avoir l'honneur d'un entretien particulier avec M. le maire.

— Quand il vous plaira, dit le magistrat.

— Congédiez ces beaux seigneurs.

— Quelle fatuité, dit M. de Gréoux...

— Il le faut, répondit le maire ; messieurs, laissez-nous seuls quelques instans, descendez au jardin.

Ursule voulait les suivre ; mais son père lui fit signe de rester.

— Nous voilà délivrés de ces faquins, s'écria le procureur ! je vous en remercie, M. le maire.

— Que ne ferais-je pas pour vous plaire, maître Dossier.

— Puisque nous sommes seuls, causons un instant de nos petites affaires : je vous ai parlé hier du mariage de Mlle Ursule...

— Je donne mon consentement.

— Et vous, mademoiselle ?

— Je ne connais pas mon prétendu.

— Vous ne connaissez pas mon bien-aimé Larapine ?

Ursule se tourna vers le petit bossu : pendant quelques instans elle lutta contre le rire immodéré qui la suffoquait ; ne pouvant plus y tenir, elle donna un libre cours à sa gaîté. Larapine rougit jusqu'au blanc des yeux ; maître Dossier fut interdit et stupéfait, et le maire ne savait trop quelle contenance prendre.

— Mon cher Larapine, dit le procureur à son clerc, partout, nous sommes joués. Ah ! M. le maire, vous vous repentirez de cette mystification.

— M. Dossier, vous avez tort de vous mettre en colère, et je vous jure....

— Je ne vous écoute pas : vous aviez promis de parler à Mlle Ursule ; vous vous faisiez fort d'obtenir son consentement. Vous m'avez indignement joué ; je vous déclare qu'à dater de ce jour, je ne mettrai plus les pieds dans votre maison. Je vous prie de ne pas oublier que vous me devez vingt mille livres ; je prétends être payé ce soir.

— C'est impossible.

— Vous connaissez mon entêtement : si avant la nuit la somme n'est pas déposée chez moi, votre maison et vos meubles deviennent ma propriété.

— Vous voulez donc me ruiner !

— Non : j'exige seulement qu'on me rende les vingt mille livres.

Le procureur sortit à ces mots, et laissa le père et la fille plongés dans la plus cruelle tristesse. Les gentilshommes qui guettaient maître Dossier au passage, entrèrent dès qu'il eût fermé derrière lui la grande porte de la maison.

— Enfin, M. le maire, dit le chevalier de Gréoux, vous avez congédié le fripon.

— Il y a sur les galères de France cinq cents voleurs qui sont plus honnêtes gens que votre procureur, ajouta M. de Lorgues.

Sa probité est devenue proverbiale, dit M. de Brignoles ; on dit à Draguignan : Voleur comme Dossier.

Le chevalier de Gréoux s'aperçut, le premier, que demoiselle Ursule et son père gardaient un profond silence.

— Ah ! ah ! maître Dossier, s'écria-t-il, type des usuriers et des fripons, vous avez attristé M. le maire de Draguignan... mal vous en adviendra : Messieurs, dit-il en se tournant vers ses amis : suivez-moi, courons à la maison du procureur, et forçons-le à venir demander pardon à M. le maire.

— Partons, partons, répondirent les gentilshommes.

— Messieurs, dit le maire de Draguignan, gardez vous d'irriter maître Dossier. Je lui dois vingt mille livres, et il peut me ruiner complètement.

Le maire de Draguignan parlait encore, lorsque le clerc du procureur entra sans se faire annoncer.

M. le maire, dit-il au magistrat, maître Dossier m'envoie prendre chez vous les vingt mille livres que vous lui devez.

— Le bourreau ! dit le maire à voix basse.

— Maître Dossier est un créancier trop impatient, s'écria le chevalier de Gréoux... M. le maire n'a pas le temps de régler avec vous, M. le bossu.

— J'ai ordre de ne pas sortir sans emporter l'argent.

— Le voici, M. le bossu, répondit le chevalier :

Digitized by Google

Intérieur du château de Gréoux.

prenez ce bon sur le trésorier de Provence, et que le diable emporte et Dossier et son bossu.

Larapine, honteux et déconcerté, fit une révérence très gauche, et sortit sans proférer une seule parole.

— C'est ainsi qu'on doit congédier les insolens, dit le chevalier de Gréoux.

— Ah! chevalier, s'écria le maire, vous me rendez la vie; vous me délivrez des poursuites incessantes de de mon bourreau : comptez sur ma reconnaissance.

— Et sur la mienne, ajouta demoiselle Ursule, en essuyant quelques larmes.

— Vous attachez trop de prix à une bagatelle : je serai récompensé au-delà de mes espérances, si vous me promettez de venir aux eaux de Gréoux.

— Comptez sur notre parole, répondit le maire de Draguignan.

Le chevalier sortit avec ses amis, et le magistrat resta seul avec sa fille.

— Eh bien! Ursule, lui dit-il, que penses-tu de tout ceci?

— Je pense que le chevalier de Gréoux est généreux comme un roi, et que votre bossu est un monstre!

III.

LES EAUX DE GRÉOUX.

Trois jours après la scène que nous venons de décrire, le maire de Draguignan partit avec sa chère Ursule pour se rendre aux eaux de Gréoux qui étaient alors très fréquentées par la noblesse du pays. Le chevalier fit les honneurs de l'hospitalité avec une grâce, une cordialité qui charmèrent la belle Ursule. La pauvre fille n'avait pas besoin de toutes ces prévenances pour aimer le chevalier. Les gentilshommes qu'elle avait vu à Draguignan se retrouvèrent dans le château de Gréoux, vieux manoir féodal dont les vieilles murailles dominaient les habitations voisines.

On était dans le mois d'août 1639 : les gentilshommes de la Haute-Provence, se réunissaient depuis

Digitized by Google

quelque temps dans leurs châteaux. Les guerres de la Fronde agitaient encore le pays, et les princes comptaient de nombreux partisans parmi les membres les plus influens de la noblesse.

Le chevalier de Gréoux était en correspondance directe avec les chefs de l'insurrection : il confia ses projets au maire de Draguignan, qui, dévoué à la cause royale, en fut effrayé, et se hâta d'écrire au gouverneur de la province. On envoya deux régimens dans la Haute-Provence; les Frondeurs levèrent publiquement l'étendard de la révolte, et proclamèrent chef le chevalier de Gréoux.

Le maire de Draguignan ne dissimula pas le chagrin qu'il éprouvait, en voyant un gentilhomme qui avait demandé la main de sa fille, se mettre à la tête des insurgés.

— Chevalier de Gréoux, lui dit-il, je suis maire de Draguignan, et en qualité de premier magistrat de cette ville, j'ai prêté serment de fidélité au roi.

— Les princes veulent le bien du pays, répondit le chevalier, et tout bon français doit marcher sous leur bannière.

— Je ne puis écouter de sang-froid de semblables paroles, et dès ce moment je quitte votre château.

— Vous refusez de prendre part au mouvement qui s'opère dans la Haute-Provence?

— Mes fonctions de maire m'en font un devoir.

Le chevalier voyant qu'il ne pouvait triompher de ces scrupules politiques, quitta le maire pour aller rejoindre ses amis qui l'attendaient dans le parc du château.

— Quelle nouvelle, lui dit M. de Vence?

— Il refuse.

— Tant mieux; sa coopération pouvait nous compromettre.

— Pauvre chevalier, dit M. de Lorgues, tu es en danger de perdre demoiselle Ursule, ta fiancée.

— Comment, comment?

— Le maire ne peut accepter pour gendre un partisan des princes.

— Le dé en est jeté, répondit le chevalier.

Le soir même il y eut grande réunion au château; les plans de campagne furent définitivement arrêtés, et les gentilshommes partirent pendant la nuit pour rallier les intéressés.

IV.

LE PROCUREUR.

Maître Dossier avait été de tout temps dévoué à la cause royale, il avait reçu de Mazarin des lettres très flatteuses, et ces témoignages partis du ministère avaient exalté son imagination. Le procureur était aux eaux de Gréoux; Larapine qui lui servait d'espion avait découvert le complot qui s'était tramé dans une des salles du château.

— Maître, dit-il à Dossier, les insurgés doivent prendre les armes demain.

— Comment le sais-tu?

— Un domestique du chevalier de Gréoux m'a tout dit.

— Le maire de Draguignan a-t-il voulu prendre part à la conspiration?

— Non, maître Dossier; M. le maire est un bon et franc royaliste.

— Cette nouvelle me rassure; le roi compte donc quelques partisans dévoués! Courage, mon cher Larapine, tu épouseras Ursule.

V.

LE SABRE ET LE CANIF.

Le procureur et le maire de Draguignan se réconcilièrent franchement aux eaux de Gréoux, et partirent en toute hâte pour avertir les colonels des régimens qui tenaient garnison dans la Haute-Provence. Maître Dossier dont l'influence était très puissante, parce que les plus riches habitans de la ville lui devaient de grosses sommes, eut bientôt organisé quelques bataillons capables de tenir tête aux insugés, et fier de ce résultat, il s'empressa de rendre compte de ses opérations au maire de Draguignan.

— J'ai lieu de croire que vous êtes content de moi, lui dit-il... Je travaille pour vous, pour votre gloire, car vous seul aurez les honneurs de la guerre. On dira à la cour, que le maire de Draguignan a fait acte de dévoûment, et vous ressentirez les heureux effets de la bienveillance royale.

— Je vous sais gré de votre zèle et de votre empressement, répondit le maire.

— Maintenant, me sera-t-il permis de vous demander une faveur...

— Tout ce que vous voudrez, maître Dossier, excepté la main de ma fille.

— Diable! nous nous entendrons difficilement, car j'étais venu précisément pour me convaincre si vous gardiez toujours rancune à mon cher Larapine.

— Qu'y faire, mon cher M. Dossier... votre clerc est difforme comme Esope, et ma fille Ursule est assez jolie pour qu'elle refuse d'épouser un boiteux, un borgne et un bossu.

— Larapine sera très riche, M. le maire : je lui lèguerai ma charge, et si je ne me trompe, vous avez besoin de rétablir votre maison.

— Au fait, M. Dossier, j'en reviens à mes moutons; interrogez Ursule : si elle peut surmonter sa répugnance, j'en serai enchanté.

— Ne comptez pas sur un tel acte d'obéissance, répondit maître Dossier; je vous donne le sage conseil de recourir aux moyens extrêmes : ayez le courage de lui dire qu'il faut qu'elle consente à devenir Mme Larapine, ou à entrer dans un couvent.

— On voit bien que vous n'avez pas un cœur de père.

— Assez parlementé, M. le magistrat : voulez-vous ou ne voulez-vous pas?

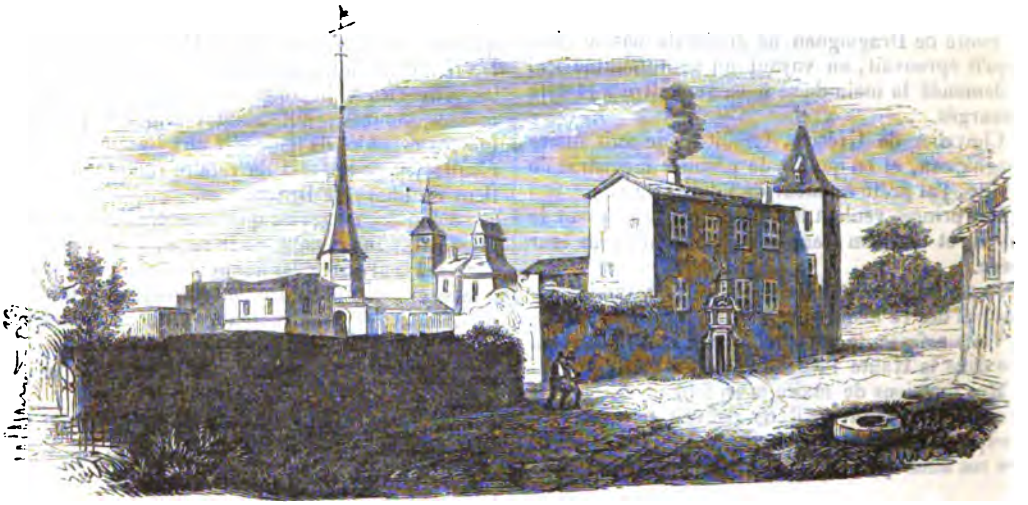
Le maire impatienté, tourmenté par l'obstination du procureur, se promenait à grands pas, et méditait une réponse, lorsque le chevalier de Gréoux entra suivi de deux gentilshommes.

— Le chevalier de Gréoux! s'écria le procureur épouvanté...

— N'ayez pas peur, M. Dossier.

— Chevalier, dit le maire, qu'êtes-vous venu faire ici? Je suis étonné qu'un partisan des princes ait osé pénétrer dans la maison du premier magistrat de Draguignan.

Digitized by Google



Notre-Dame-de-Garaison.

— Vous connaissez le motif de ma visite : j'ai voulu voir Mlle Ursule et m'assurer si elle persiste dans ses intentions si bienveillantes pour moi.

— Chevalier, ne vous occupez plus de ma fille : vous comprendrez facilement, que l'honneur, que le serment de fidélité prêté au roi, me font un devoir de ne jamais agréer pour gendre un des chefs de l'insurrection.

— Un rebelle, dit le procureur.

— Misérable, s'écria le chevalier qui s'avança fièrement vers maître Dossier.

Le procureur persuadé que le chevalier de Gréoux était venu avec des intentions hostiles, se leva précipitamment et s'arma d'un canif qu'il trouva par hasard sur une table. Le chevalier tira son sabre, et les deux adversaires restèrent quelques instans immobiles.

— Holà ! holà ! messieurs, s'écria Larapine qui était accouru à la voix de son maître. La partie n'est pas égale : vous avez de grands sabres, et nous n'avons que des canifs.

Les gentilshommes qui avaient accompagné le chevalier, ne purent s'empêcher de rire, et Gréoux lui-même se sentit tout-à-coup désarmé.

— *Sabreurs et Ganivets*, s'écria-t-il d'une voix forte, que le fer rentre dans son fourreau.

— Sabreurs et Ganivets, dit M. de Lorgues, nous nous reverrons plus tard.

Cette dénomination devint populaire, et dès ce jour on appela les partisans des princes, les *Sâbreurs*, et les partisans du roi, les *ganivets*.

VI.

UNE ÉMEUTE.

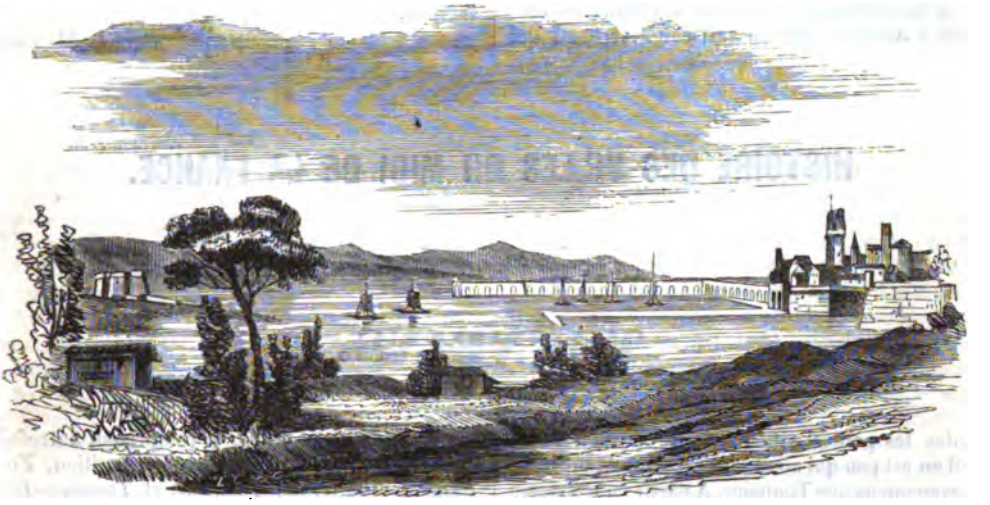
Cependant le chevalier de Gréoux, habile chef de parti, rallia la noblesse de la Haute-Provence, et revint bientôt à Draguignan suivi d'une petite armée : il souleva le peuple, en lui donnant pour mot d'ordre :

— Vivent les princes, plus de gabelle.

Le nombre des insurgés augmenta tellement en quelques jours, que le gouverneur de la province en fut très allarmé, et envoya à Draguignan des forces considérables. Les habitans se voyant à la veille d'être assiégés, se réunirent sur la grande place devant la maison du maire. Ce magistrat n'avait jamais joui d'une grande popularité ; quelques insurgés proférèrent contre lui des menaces qui trouvèrent de nombreux échos.

— A bas le maire, criait-on, à bas le soutien des *gabeleurs*. Le peuple accourut à ce bruit, et brisa toutes les fenêtres de la mairie à grands coups de pierre ; on voulait même violer le domicile du magistrat ; le chevalier de Gréoux content d'avoir prouvé aux royalistes, que les habitans de Draguignan étaient dévoués à la cause des princes, défendit au peuple de s'appro-

Digitized by Google



Vue d'Antibes.

cher de la mairie, et entra seul avec M. de Lorgues. Il rencontra Ursule dans le grand escalier.

— Chevalier, s'écria la jeune fille, aussitôt qu'elle aperçut M. de Gréoux; chevalier, sauvez mon père de la fureur du peuple.

— Rassurez-vous, mademoiselle, répondit le chevalier, votre père est sous la sauve-garde de l'honneur et du tendre attachement que j'ai pour vous.

Le maire parut au même instant, et remercia le chevalier de son généreux dévoûment.

— Je demanderai, à M. le maire, dit le marquis de Lorgues, s'il persiste à vouloir accorder la main de Mlle Ursule au clerc de maître Dossier...

— Il m'est impossible de vous dire aujourd'hui ce que je ferai demain, répondit le magistrat; mais je vous jure que je laisserai toujours à ma fille pleine et entière liberté!

— Mon père, je vous remercie! s'écria Ursule.

— Et vous, messieurs, ajouta le maire, me promettez-vous de calmer le mouvement populaire de Draguignan?

— Non, répondit le chevalier, mais il ne vous sera fait aucun mal, et on respectera votre domicile.

Pendant qu'on parlementait ainsi dans la grande salle de la mairie, on entendit tout-à-coup un grand bruit de tambours. Les troupes envoyées par le gouverneur entraient dans la ville de Draguignan.

VII.

XXII.

Les Sabreurs ne purent résister à un si grand déploiement de forces; la tête du chevalier de Gréoux fut mise à prix, et il ne trouva dans toute la ville d'autre asile que la maison du maire. Son caractère impétueux et emporté ne pouvait se plier long-temps aux angoisses d'une hospitalité, que l'active surveillance des royalistes rendait très dangereuse. Il prit la résolution de fuir, et de quitter la France; Ursule fut instruite de son projet.

— Je vous suivrai: Nous pourrions cependant rester en France; j'ai une vieille tante au pays de Bigorre; elle nous donnerait asile, et mon père ne parviendrai jamais à nous découvrir dans les profondes vallées des Pyrénées.

— Je connais votre tante, répondit le chevalier; il y a quinze ans, je séjournai six jours dans son château, avec mon grand-père, qui m'avait conduit en pèlerinage à Notre-Dame-de-Garaison; mais le plus sûr est de fuir loin de la France.

— Je vous appartiens, répondit la jeune fille.

— Merci....

— Chevalier, lui dit-elle, vous ne partirez pas seul: je suis votre fiancée, et je vous suivrai.

Digitized by Google

— Merci, ma chère Ursule, répondit le chevalier : vous consentez donc à partager avec moi les tourmens de l'exil...

— Nous partirons demain, si vous voulez.

— Tenez-vous prête, dit le chevalier.

Le lendemain, le maire de Draguignan chercha partout Ursule sa fille; il ne trouva qu'une lettre qu'elle avait laissée pour implorer son pardon.

Le gouverneur mit toutes les maréchaussées à la poursuite des deux fugitifs; on ne put les atteindre; après un pénible voyage, Ursule et le chevalier s'embarquèrent à Antibes, sur un vaisseau marchand qui faisait voile pour l'Italie : ils se marièrent à Livourne, et vécurent heureux pendant trois ans, du modeste produit de leur travail. Le chevalier enseignait l'escrime, et Ursule donnait des leçons de langue française.

Le maire de Draguignan demanda et obtint du roi la grâce du chevalier, qui fut réintégré dans tous ses biens. Ursule, devenue dame de Gréoux, n'eut pas de peine à se faire à sa nouvelle condition, et les personnes qui la visitaient dans son château, disaient hautement qu'il n'y avait pas en Provence de châtelaine plus accomplie.

J.-M. Cayla.

HISTOIRE DES VILLES DU MIDI DE LA FRANCE.

TONNEINS.

De toutes les petites villes situées au midi de la France, il en est peu qui aient vu s'accomplir tant et de si graves événemens que Tonneins. A partir du treizième siècle où il sortit véritablement de l'obscurité, nous trouvons Tonneins jouant un rôle dans l'histoire nationale, et prenant une part active aux luttes diverses engagées sur le sol méridional. Ainsi, nous le verrons au quinzième siècle élever dans les airs la bannière française, et jeter ses belliqueux enfans contre l'Anglais dont les bandes avaient envahi notre belle patrie ; nous le verrons doter la France d'une gloire militaire, de ce célèbre Xaintrailles, valeureux compagnon d'armes de Dunois, Labire et Jeanne d'Arc, dont les généreux efforts parvinrent enfin à chasser l'étranger.

Puis, un siècle plus tard, lorsque la réforme aura franchi les Alpes et le Rhin pour s'asseoir dans nos provinces, nous regarderons Tonneins l'embrasser avec ardeur, combattre pour la doctrine nouvelle contre l'intolérance religieuse, soutenir plusieurs siéges, emporté d'assaut, et recevant dans ses murs les bataillons de l'armée royale.

Après ces quelques lignes, résumé très succint des annales de Tonneins, entrons dans les détails, dédaignant toutefois une aride et insipide chronologie, afin l'envisager la ville dont nous allons écrire l'histoire sous un côté plus intéressant et de dépeindre à grands traits les événenemens les plus saillans dont elle fut le théâtre.

Le territoire de Tonneins est situé dans la partie des Gaules, appelée autrefois seconde Aquitaine; il se trouva ensuite placé dans le royaume des Visigoths, et suivit les destinées de l'*Agenais*, qui, lui-même appartint successivement au *royaume d'Aquitaine*, au *comté de Toulouse*, et enfin à la *Basse-Guienne*. Tonneins, bâti sur la rive droite de la Garonne, est pittoresquement assis sur un rocher très élevé, et comprenait autrefois deux villes bien distinctes, à cause de leur position, *Tonneins-Dessous* ou le *Grand-Tonneins*, et *Tonneins-Dessus* ou le *Petit-Tonneins* à cent cinquante toises au-dessus du premier. Tonneins-Dessous avait un château seigneurial considérable et bien fortifié, baigné par le fleuve, à l'endroit même où se trouve aujourd'hui la place du Château, ainsi qu'une église détruite durant les guerres religieuses du seizième siècle. Le *Petit-Tonneins* possédait les mêmes édifices, et comme le *Grand-Tonneins* il fut démoli en 1622 pour voir s'élever à leur place une seule et même cité, le Tonneins d'aujourd'hui.

En remontant au cinquième siècle, époque à laquelle l'empereur Honorius régnait sur l'Occident, on trouve un préfet du prétoire des Gaules nommé *Tonnantius-Ferreolus*, ou Tonnance-Ferréol, qui fut chef d'une famille seigneuriale, dont l'un des membres Tonnance-Ferréol III vint s'établir dans l'Agenais, vers le commencement du septième siècle; là, ayant recueilli l'immense fortune de ses ancêtres, il fonda un fief héréditaire auquel il attacha son nom de Tonnance devenu par corruption *Tonenx*, *Thonenx*, *Thonnenx*, *Thonnenn*, et enfin *Tonneins*.

On sait avec quelle prudente habileté les Romains s'établissaient dans les pays conquis par leurs armes; ils suivirent dans les Gaules un système dès long-temps mis en exécution en d'autres lieux, et loin de faire table rase de tout ce qu'ils trouvèrent établi sur la terre étrangère, ils eurent bien soin de ne froisser aucun intérêt, aucune croyance, et de laisser debout toutes les institutions qui ne gênaient pas leur puissance, sauf à les remplacer peu à peu, par des institutions nouvelles nées du génie romain. La Gaule dans ces temps reculés était beaucoup trop barbare pour être soumise à des lois régulières; aucune idée de droit n'avait encore pénétré au milieu de ces populations à demi-sauvages, habi-

Digitized by Google

tuées à ne respecter que la force du glaive. On reconnaissait cependant des coutumes locales plus ou moins différentes d'une ville à l'autre ; ces coutumes locales, où respirait une liberté absolue, subsistèrent long-temps, et devinrent sous la monarchie française une sauvegarde contre la tyrannie des rois.

Tonneins, comme les autres villes gauloises, subit l'organisation municipale, posséda un sénat, des franchises, des priviléges, et enfin des coutumes qui ne furent rédigées par écrit, qu'en l'année 1301, Philippe-le-Bel régnant. Une légère analyse des dispositions contenues dans ces coutumes écrites originairement en langue vulgaire sur sept peaux de parchemin, pourra servir à nous faire connaître les mœurs des hommes à qui elles s'appliquaient.

Les art. 1 et 2 obligeaient tout seigneur, qui venait prendre la possession du fief de Tonneins de prêter serment aux habitans qui le lui rendaient ; le serment fait aux temps primitifs par les habitans, individuellement, fut ensuite prêté en leur nom par les consuls.

Le baron de Tonneins-Dessous relevait immédiatement de la couronne ducale d'Aquitaine. Après la réunion de la Guienne à la France, l'hommage appartint au roi comme duc de Guienne, et le seul devoir du baron, consistait à fournir un homme d'armes et deux archers à l'arrière-ban.

« Le seigneur avait en échange, dit M. Lagarde dans ses *Recherches historiques sur Tonneins*, toute » justice, *haute*, *moyenne*, *basse*, *mixte*, etc., et en » outre le droit de délivrer les prisonniers, le droit » des alluvions, le droit sur les biens donnés à l'église, » le droit de halle, de pilori, de boucheries, de foires » et marchés, d'hôpital, de château à fossés, pont-» levis, tours, pavillons, girouettes, bastions, ravelins, » les droits honorifiques dans les églises paroissiales de » N.-D. de Mercadel, de Saint-Etienne de Gajoufet, » de Saint-Germain de Rivière, de Saint-Blaise du » Breil ; tous droits honorifiques et de fondateur dans » l'église des R. R. P. P. religieux du Tiers-Ordre de » Saint-François ; les droits de pontenage, péage d'eau » sur toutes les marchandises passant sur le fleuve de » Garonne, péage de terre, passage de travers d'eau, » bateau de poste ; une charge de bois par chaque » habitant ayant feu et lieu à Tonneins, l'hommage » de treize seigneurs de fief. »

Un sénéchal et un bailli étaient les principaux officiers du seigneur dont ils recevaient la nomination et les gages. Le sénéchal était considéré comme le lieutenant-général du seigneur ; il en exerçait tous les pouvoirs ; mais le bailli devait se borner à protéger la ville et la seigneurie, jusqu'au jour où principalement occupé de rendre la justice, il présida la cour judiciaire de son suzerain, et remplit même toutes les fonctions des sénéchaux supprimés.

Quatre consuls gouvernaient et administraient la ville pendant une année, au bout de laquelle ils élisaient eux-mêmes secrètement les consuls destinés à leurs succéder, sans que le seigneur ni ses officiers prissent aucune part à cette élection. Les consuls nommés paraissaient devant le peuple assemblé et juraient sur les évangiles, d'être bons, droits et loyaux en leur office, de maintenir les droits de tous pauvres et riches, etc., etc.

La coutume de Tonneins avait en partie débarrassé les habitans des chaînes féodales, car ceux-ci ne pouvaient être forcés de fournir au seigneur ou à ses officiers, quête, paille, logement, don, promesse ni prêt ; ils étaient de plus exempts des droits dûs sur les marchandises portées et vendues au marché et à la foire, et les bourgeois ayant maison pouvaient posséder chez eux des armes et équipages de guerre qui étaient déclarés insaisissables.

Mais le vieux Tonneins était surtout remarquable par quelques dispositions fort curieuses de sa justice pénale. Ainsi, le meurtrier et l'homicide étaient enterrés vivans sous le cadavre de leur victime.

Celui qui avait volé une chose propre à la nourriture de l'homme, quelque modique qu'en fût la valeur, était condamné à une amende et à être promené dans la ville, l'objet volé suspendu au col.

Le vol d'un objet équivalant à cinq sols ou plus exposait le coupable à avoir une oreille coupée, et à la peine de mort en cas de récidive. Le faux témoin avait la langue percée et demeurait douze heures attaché au pilori avec le poinçon dans sa blessure.

On avait voulu punir le crime d'adultère par la honte, car les coupables étaient étroitement attachés ensemble et promenés nus à travers les rues de la ville.

Enfin, une amende de dix livres pesait sur tout individu assez insolent pour outrager et frapper un consul ; si le coupable se trouvait dans l'impossibilité de payer l'amende infligée, il avait le poing coupé.

Comme on peut le remarquer, la coutume de Tonneins était pleine de sagesse ; on voit avec quel soin elle punissait les atteintes portées à la morale ; elle serait irréprochable, si elle ne trahissait en plusieurs passages cet esprit barbare du moyen-âge qui s'était glissé jusqu'au cœur de la législation, et avait laissé dans les châtimens prononcés contre les criminels une empreinte féroce, adoucie bien tard par la douce influence du christianisme.

L'histoire de Tonneins se présente à nous enveloppée de la plus profonde obscurité jusques vers le commencement du treizième siècle ; mais les cent années qui séparent ce dernier siècle du suivant sont parfaitement claires ; elles ne renferment aucun fait important, et nous montrent seulement les membres de la famille de Ferriol, possesseurs de la seigneurie de Tonneins, et se succédant d'après l'ordre naturel, au fur et à mesure que la mort faisait des vides dans leurs rangs.

Arrivés au seuil du quatorzième siècle, alors que la guerre éclatée, en 1293, entre Philippe-le-Bel et Edouard Ier jetait ses dernières lueurs, nous trouvons Etienne-Ferriol occupant le siége baronnial de Tonneins.

Les monarques anglais déjà dévorés, à une époque si reculée de nous, par cette illégitime ambition encore vivante au cœur des rois de la Grande Bretagne, élevaient sur la Guienne d'insolentes prétentions qu'ils devaient bientôt étendre plus loin, et ils essayaient de gagner à leur cause les seigneurs habitans de cette province, en les couvrant de dignités. Ainsi, Edouard I envoyait, le 28 octobre 1512 à Etienne-Ferriol, des lettres-patentes qui le créaient sénéchal d'Aquitaine, alors province anglaise, et l'établissaient défenseur de Marguerite, comtesse de Foix et vicomtesse de Béarn, contre les attaques des officiers du roi de France. Le seigneur

Digitized by Google

de Tonneins ne jouit pas long-temps de la confiance d'Edouard, car sa commission de sénéchal lui était retirée au bout d'une année.

Maintenant vont se dérouler à nos yeux de graves événemens; car c'est ici que commencent les luttes sanglantes de nos vieux pères contre les armées envahissantes de l'Angleterre. Nous verrons nos phalanges bien souvent défaites par les soldats ennemis; nous verrons l'oriflamme de saint Louis tomber dans la poussière, la France épuisée jeter un cri de détresse, et près de périr sous le pied du léopard britannique, en tous lieux vainqueur, jusqu'à ce que quelques jours après il fui devant l'épée flamboyante de la bergère de Vaucouleurs.

Plusieurs difficultés s'étant élevées, entre les deux nations rivales, au sujet du château de Montpezat, en Agenais, les hostilités furent déclarées en 1324, hostilités qui prirent fin par le traité de paix du 31 mai 1325.

Pendant toute la durée de cette courte période, le plus grand nombre des seigneurs du pays prirent les armes et se rangèrent sous la bannière française, quelques efforts qu'eût faits le roi étranger pour les séduire. Un événement imprévu vint compliquer les embarras de la situation. Charles IV étant mort sans laisser d'enfans, le trône de France restait inoccupé, et Edouard III, profitant de cette circonstance fortuite, osa y prétendre. Il écrivit même aux barons et aux communes de la Guienne une lettre où étaient longuement expliqués ses droits au sceptre de Charlemagne, et ayant pris toutes les mesures propres à s'assurer leur fidélité, il envoya son fils le prince de Galles prendre possession du duché de Guienne.

Le roi Jean, imbu de cet esprit chevaleresque qui était allé se retremper, au temps des Croisades, sous les feux de l'Orient, n'hésita pas un instant à marcher contre l'usurpateur, pour défendre son royaume envahi. Mais le sort des combats ne lui fut pas favorable et ses guerriers tombaient bientôt sous les coups des Aquitains commandés par le prince de Galles, dans les plaines de Poitiers.

Une fois maître de la Guienne, le prince de Galles aveuglé par une prospérité qu'il croyait éternelle, ne craignit pas de gouverner despotiquement, et d'accabler sous le poids d'impôts onéreux, ces mêmes Aquitains qui venaient d'être les instrumens de sa grandeur. Ceux-ci, outrés d'indignation, se redressèrent sous le joug et réclamèrent le secours du roi de France contre l'oppression du nouveau maître, par l'intermédiaire du sire d'Albret, de Guillaume-Ferriol, seigneur de Tonneins et du comte d'Armagnac, tous les trois ligués pour accomplir une œuvre eminemment nationale. Sensible aux plaintes de ses sujets repentans, Charles V fit citer le vainqueur de Poitiers devant la cour des pairs de France, et prononça, en 1370, la confiscation du duché de Guienne.

Une déclaration de guerre avec l'Angleterre s'ensuivit immédiatement, l'armée française entra dans les provinces où la domination étrangère s'était établie, et Tonneins reçut dans ses murs, avec acclamations, le valeureux Duguesclin.

Franchissons ici le récit des nombreuses batailles qui ensanglantèrent le sol méridional; abandonnons le triste spectacle de ces rivalités cruelles, qui laissèrent derrière leur passage, tant de ruines et de débris, car tout cela rentre dans l'histoire générale du royaume, et notre tâche doit se borner à parler de Tonneins. La baronnie de Tonneins était passée vers l'année 1440, des mains des Ferriol, sous la puissance d'un certain *Amanien de Madaillan*, seigneur aquitain dévoué corps et ame au roi d'Angleterre. Un succès momentané permit à Charles VII d'enlever son fief à ce seigneur félon, pour en donner le gouvernement provisoire à *son amé et féal conseiller et premier écuyer de corps* Poton sire de Xaintrailles. Ceci avait lieu en 1450, et deux années après, le sire de Xaintrailles achetait aux héritiers d'Amanien de Madaillan, tous leurs droits sur la baronnie de Tonneins.

Dès cet instant, s'ouvrit pour Tonneins une ère de gloire ineffaçable, car il vit rejaillir sur lui la gloire de son belliqueux chef; de Xaintrailles dont le courage ne calcula jamais le danger; de Xaintrailles, trois fois prisonnier de Talbot désarmé par la générosité de celui que le sort avait jeté entre ses mains; de Xaintrailles enfin, chevalier fidèle jusqu'au dernier jour, qui combattit avec Jeanne d'Arc, sous les murs d'Orléans assiégé, qui conduisit le roi Charles VII au sacre de Rheims, et vint terminer sa course dans l'étroit sépulcre choisi par lui avant d'expirer, dans l'église des Cordeliers de Nérac.

L'histoire de Tonneins va maintenant acquérir un nouveau degré d'intérêt; car elle nous montrera cette ville embrassant avec ardeur la réforme, et combattant pour elle. C'est là incontestablement la période la plus brillante de ses annales.

Reprenons donc le récit des événemens. Xaintrailles étant mort en 1461, la baronnie de Tonneins-Dessous passa à Catherine Brachet, en vertu du testament de son mari. Cette femme, expira en l'année 1490, instituant pour son héritier universel, Guillaume de Stuer, seigneur de Saint-Maigrin, conseiller-d'état et chambellan ordinaire du roi, sénéchal et gouverneur de Saintonge, son parent. Guillaume de Stuer, en se présentant aux consuls et aux habitans de Tonneins, pour prendre possession de la seigneurie, se vit forcé par les premiers, de remplir les formalités écrites dans la coutume, et un instant méprisées. Du reste, il s'y montra moins rebelle que son fils François de Stuer, dit de Caussade, baron de Tonneins-Dessous, qui venant s'emparer, en 1529, de l'héritage paternel, se refusait à prêter le serment d'usage, exigeant néanmoins les droits seigneuriaux. Mais les consuls résistèrent inébranlablement à cette prétention ultra-féodale, et force fut au jeune tyran de plier la tête sous un arrêt du parlement de Bordeaux, prononcé le 12 janvier 1530, qui le condamnait à exécuter la coutume.

Les premières lueurs d'une croyance nouvelle venaient d'éclairer l'Europe attentive; audacieux comme le Satan de Milton, un pauvre moine de Wittemberg, Luther, indigné de voir les abus graves qui s'étaient glissés au sein du catholicisme, déclara la guerre au Vatican et prêcha la *réforme*. Sa doctrine fit de rapides progrès, soit par son excellence, soit par sa hardiesse, soit encore par le zèle ardent, on pourrait même dire le génie des apôtres chargés de la faire connaître au monde. L'ami intime de Luther, le célèbre Mélanchton arriva en 1530, dans l'Agenais pour faire des pro-

Digitized by Google

selytes, et il eut bientôt engagé sous son drapeau religieux le baron de Tonneins-Dessus, et les habitans des deux Tonneins avides d'un dogme libéral.

Mais ce n'est pas en vain que les rois de France portaient alors avec orgueil, le titre de fils aînés de l'église. Cette qualification impliquait une dévotion aveugle, un vasselage exclusif aux intérêts du Pape et de la religion dont il est le premier représentant. Aussi la cour n'apprit-elle pas sans émotion profonde la marche envahissante du luthérianisme dans les provinces méridionales, et les partisans de la doctrine éclose sous le ciel brumeux de l'Allemagne, allaient attirer sur leur tête, comme autrefois les Albigeois, toutes les fureurs fanatiques. Un nouveau Simon de Montfort, Blaise de Montluc, envahit l'Agenais, à la tête des troupes croisées, et y exerça toutes sortes de ravages et de barbaries. A diverses fois, Tonneins inondé de sang, se vit accablé sous des impôts de guerre, appauvri, ruiné.

En 1568, Jeanne d'Albret, reine de Navarre, entra dans les murs de Tonneins avec son jeune fils, depuis Henri IV, et la princesse Catherine. Le roi de France n'ignorait pas les sympathies de cette femme célèbre pour la cause des réformés; il fit tous ses efforts afin de l'en détourner, et il envoya dans ce but, au lieu où nous venons de la laisser, M. de Lamothe-Fénélon.

Tonneins n'échappa que par miracle aux affreux massacres de la Saint-Barthelemy, Montluc étant ce jour-là occupé au siége de Montauban. Quelques persécutions qu'il eut à subir de la part des armées de la ligue tournant sans cesse autour de ses murailles, pour chercher des victimes, Tonneins resta fidèle à la cause du Béarnais et de la Navarre, contre Rome, la monarchie française et l'Espagne réunies. Henri IV établit même plusieurs fois son quartier-général dans cette ville, notamment en 1581, pour surveiller avec plus de facilité l'armée ennemie enfermée à Marmande. Mais, enfin, ce prince triompha, et vainqueur de tous les obstacles que lui suscitaient le fanatisme et la jalousie, il monta sur le trône de saint Louis, en passant sur le corps de ses rivaux. Alors s'ouvrit pour Tonneins une ère de paix et de bonheur interrompue seulement par la mort du glorieux monarque expiré sous le poignard de Ravaillac. Le royaume, tombant aux mains d'un enfant de neuf ans abandonné à l'influence des ennemis mortels de son père, se vit en proie à un anarchie momentanée, signal précurseur de nouveaux troubles. Les progrès rapides de la réforme qui menaçait de détrôner en tous lieux le culte romain, aigrirent la rage des catholiques, et l'hydre des guerres religieuses releva sa tête un instant abattue.

Les armées royales jettèrent leurs bataillons bardés de fer sur les plaines du Midi, et leur approche menaçante avertit Tonneins des dangers qu'il courait. Cependant, les travaux des fortifications qu'on était en train de réparer marchaient avec beaucoup de lenteur; on les hâta, car il était urgent de se mettre à l'abri d'un coup de main, si urgent que, le 23 septembre, un avis du consul de Clairac annonçait qu'un corps de quatre cents hommes rôdait sur la rive gauche de la Garonne, et méditait un coup de main contre Tonneins.

Louis XIII, impatient de voir cesser les troubles qui agitaient la France à cette époque, se mit lui-même à la tête de ses armées, et se dirigea vers le Midi. Les habitans de Tonneins avaient vu se refroidir un peu en eux cet amour ardent de la réforme qui leur avait fait naguère braver les persécutions et le martyre; beaucoup d'entr'eux commençaient à chanceler, sinon dans leur croyance, au moins dans leur énergie. Aussi, dès que le roi arriva à Bordeaux, une députation fût-elle nommée pour aller le complimenter, députation qui n'effectua pas son voyage, grâce au duc de Rohan, chef des réformés, très bien accueilli des consuls et des jurats de Tonneins, qui usa de toute son influence pour l'empêcher de réchauffer le zèle des ses corréligionnaires.

Sainte-Foy, Clairac et Tonneins, voilà les trois villes de sûreté de l'un des cercles de la France protestante traité par l'assemblée de La Rochelle. Louis XIII dirigea d'abord ses coups sur Tonneins; mais il n'eut pas à lutter contre cette ville, car de Vair s'empressa de lui en ouvrir les portes, lâcheté dont il fut sévèrement blâméet qui lui valut le mépri public.

Clairac ne fut pas si prompt à se rendre; ici il fallut engager plus d'un combat acharné, et les habitans ne firent leur soumission qu'après douze jours d'une résistance héroïque. Le connétable de Luynes, chef des armées royalistes, après avoir vu tous ses efforts échouer contre les murs de Montauban, mourait le 14 décembre 1621, au château de Longueville, à l'heure même où le roi reprenait la route de Paris; mais tout n'était pas fini là.

L'année 1622 commença sous des auspices peu favorables au maintien de la paix. L'assemblée de La Rochelle avait divisé le commandement du cercle de la Basse-Guienne. Elle avait nommé le marquis de la Force, général des églises de la rive droite de la Garonne, et M. de Favas, général des églises de la rive gauche. Ces chefs distingués acquirent dans peu de temps une énorme influence et ils regardaient leur cause devenir meilleure, en raison de l'irritation générale causée par la présence de l'armée royale et l'incommodité des garnisons. Clairac, Tonneins et la plupart des autres villes, qui avaient conservé leurs fortifications, n'étaient retenues dans l'obéissance, que par les troupes que le roi y avait laissées, et dont elles brûlaient de se débarrasser.

Après avoir pris Monflanquin et vu Clairac ouvrir ses portes au marquis de Lusignan, la Force se dirigea à la tête de deux mille hommes de pied, et trois cents chevaux vers Tonneins-Dessous dont il connaissait les bonnes dispositions à son égard, et qui n'hésita pas à le recevoir triomphalement dans ses murs. A cette nouvelle, le duc d'Elbeuf et le maréchal de Thémines, chefs des royalistes, résolurent d'enlever au vainqueur sa nouvelle conquête; réunissant douze mille hommes à Fauillet, ils furent bientôt en mesure de commencer le siége par les deux points de Tonneins-Dessous et du bourg de Cuges. Les efforts du maréchal de Thémines ne furent pas infructueux, et combinant son attaque avec celle du duc d'Elbeuf, Tonneins-Dessous fut emporté d'assaut, et Laforce obligé de s'éloigner avec ses troupes, pendant que les habitans de la ville ravagée cherchaient un refuge à Tonneins-Dessus, dont le siége fut entamé immédia-

Digitized by Google

tement. Une brèche considérable ouvrit bientôt les murs de la ville; les régimens de Piémont et de Picardie voulurent s'y introduire; mais un combat sanglant s'engagea autour des murailles, et ils furent repoussés avec perte.

Cependant la place assiégée ne pouvait long-temps tenir contre les forces supérieures qui la cernaient de toutes parts, et elle allait être obligée de se rendre, lorsque le duc de la Force fondit sur les catholiques avec plusieurs escadrons, leur fit beaucoup de mal, et quoique forcé d'aller se renfermer dans Clairac, se trouva satisfait d'avoir interrompu un instant les travaux du siége, donné du courage et de la confiance aux assiégés.

Le duc d'Elbeuf, de son côté, estimait fort les avantages qu'il venait de remporter, puisqu'il en rendait compte au parlement de Bordeaux, en ces termes, dans une lettre, datée du 21 mars 1621 :

« Messieurs, je dois, vous honorant comme je fais, raison et avis de ce qui se passa hier jour des Rameaux au combat que je fis contre les ennemis, afin que vous receviez la part que vous méritez au progrès des armes du roi. L'action fut telle, que je pris la cornette de M. de la Force, et il lui fut tué trois ou quatre cents hommes de pied, et pris force prisonniers, gentilshommes et autres, outre un drapeau de gens de pied, et le moulin qu'ils avaient si bien fortifié. Si ledit sieur de la Force ne se fût retiré comme il fit, s'étant sauvé à Clairac avec le sieur Theobon, je vous assure qu'il eût été mon prisonnier. J'espère avoir bientôt raison de ce lieu assiégé dont je vous donnerai des nouvelles, vous suppliant de me donner des vôtres, et de me croire parfaitement, messieurs, votre bien humble et très affectionné serviteur, *Elbeuf.* »

Quelque temps après, un auxiliaire puissant vint se joindre au duc d'Elbeuf, pour forcer Tonneins à se rendre, je veux dire la famine. Les troupes, composant la garnison, étaient pleines de courage et d'ardeur, mais encore fallait-il ne pas tomber de défaillance et avoir la force de tenir un mousquet. La Force fut assez heureux pour faire cesser, ou du moins pour apaiser la détresse des assiégés, en leur faisant passer secrètement des bateaux chargés de farine. Les protestans semblèrent alors résolus à tout braver et à reprendre l'offensive; il ne se passa plus un seul jour sans qu'ils n'exécutassent des sorties, surtout du côté d'une demi-lune située à l'angle nord-ouest de la ville. Les canons du duc d'Elbeuf furent dirigés, le 18 avril, contre cette demi-lune qui l'inquiétait, et l'assaut commandé. Une ruse impossible à déjouer eut pour effet de le rendre presque maître de Tonneins, et il devait déjà se croire vainqueur, lorsque six cents hommes déterminés sortirent de la place, et forcèrent les assiégeans à la retraite.

Peu de jours après le duc d'Elbeuf voulut prendre sa revanche de cet échec, et il donna ordre d'attaquer le bastion oriental; ce bastion fut emporté, mais six cents hommes de troupes fraîches vinrent augmenter le nombre des réformés. Ceux-ci exécutèrent, le 27 avril, une grande sortie « avec tant d'ensemble et de résolution, que le bastion fut repris, les corps de garde et des régimens entiers de l'armée royale culbutés, et la tranchée entièrement balayée. » Les allocutions chaleureuses du duc d'Elbeuf parvinrent cependant à rallier les fuyards; les tranchées furent rétablies et les postes repris avant la fin du jour.

Plusieurs tentatives furent entreprises par les catholiques fanatisés pour emporter Tonneins, et Tonneins ne se rendait pas. Le roi de France, fatigué de voir le siége traîner en longueur, pressait d'Elbeuf d'en finir; celui-ci ne demandait pas mieux; mais il exigeait pour son honneur personnel, que Tonneins se rendit à discrétion. Les assiégés répondirent unanimement qu'ils aimaient mieux mourir les armes à la main, que de subir une capitulation si honteuse; le général des armées royales, pressé par la force des circonstances, les laissa enfin se rendre sous les conditions arrêtées le 4 mai entre lui, le marquis de Montpouillan et le vicomte de Castets.

Mais l'héroïsme déployé par les deux Tonneins pendant toute la durée d'un long siége, devait leur être fatal, car le duc d'Elbeuf, furieux de s'être vu arrêté si long-temps devant les murs de ces petites villes, les livra aux flammes trois mois après leur capitulation, de sorte qu'il n'en resta pas pierre sur pierre. Pendant que Tonneins disparaissait du sol, la guerre civile continuait à dévaster la France, et il était temps d'y mettre un terme.

La lettre célèbre du vénérable Duplessis-Mornay, adressée au roi, en date du 16 février 162 , et les instances des réformés eux-mêmes pour obtenir la paix, fléchirent enfin l'inflexibilité du monarque, et le 19 octobre suivant était publiée une déclaration, « portant que les dispositions de l'édit de Nantes seraient maintenues en partie : que *toutes personnes* de quelque qualité et condition qu'elles fussent, seraient rétablies en leurs *biens*, charges, honneurs et dignités, et en même temps que toutes fortifications nouvelles des villes seraient rasées. »

« Les consuls et les jurats de Tonneins virent dans la déclaration du 19 octobre, l'autorisation pour chaque habitant, de reconstruire sa maison sur l'emplacement de l'ancienne, et tous se disposaient à user de ce droit, lorsqu'un nouveau malheur vint les accabler. Un ordre du roi défendit de rétablir la ville à une distance moindre de cinq cents pas du fleuve. »

Jean Olivier Dusault, avocat-général au parlement de Bordeaux, notifia cet ordre aux consuls en 1623 Plusieurs habitans de Tonneins ne craignirent pas cependant de le violer, et bâtirent leurs maisons sur les bords de la Garonne; le parlement de Bordeaux ordonna alors « de faire et parfaire le procès à ceux qui construisaient et bâtissaient des maisons ez environs de Tonneins. » La protestation énergique des jurats parvint heureusement à faire cesser les poursuites commencées.

Les guerres religieuses terminées, le rôle de Tonneins fut fini; son histoire, à partir de ce jour, n'a rien d'original, et vient se perdre dans l'histoire générale du royaume.

Tonneins est encore remarquable aujourd'hui par sa manufacture de tabac, d'où sortent des qualités supérieures à celles fournies par les autres manufactures royales. Il ne lui reste plus de sa vieille gloire, que cet établissement, magnifique il est vrai.

Nous avons raconté les principaux événemens se

Digitized by Google

rattachant à Tonneins dont le rôle fut si brillant au milieu des guerres religieuses qui ensanglantèrent le Midi de la France, pendant la fin du seizième siècle et le commencement du dix-septième. Nous devons dire en terminant, pour être justes, que les matériaux de cet article nous ont été fournis, en grande partie, par l'excellente brochure de M. L.-F. Lagarde, intitulée : *Recherches historiques sur la ville et les anciennes baronnies de Tonneins*, ouvrage recommandable par sa véracité et son érudition. F. Dabadie.

A NOS ABONNÉS.

Après six années d'une existence qui n'a pas été sans retentissement, la *Mosaïque du Midi*, pleine encore de vie, nous n'osons dire d'avenir, termine ici sa carrière. Avant que se ferme la dernière page de ce livre, nous devons à la fois remercier nos souscripteurs du concours qu'ils ont prêté à notre œuvre, et leur dire le motif qui nous la fait interrompre.

Lorsque la *Mosaïque du Midi*, fondée par d'autres que nous, fut entreprise, le but que se proposèrent les créateurs de cet ouvrage, but déjà signalé par l'éditeur de la *Revue du Midi* (1), c'était de mettre en relief les richesses intellectuelles et artistiques de nos contrées, de créer une tribune où viendraient se produire des hommes d'un talent déjà mûr, ou d'un avenir plein d'espérance, mais qui, placés loin du foyer où rayonnent, depuis long-temps, les intelligences, manquaient de moyens pour aboutir jusqu'au dispensateur des renommées. Sous ce rapport, les écrivains du Midi peuvent dire si M. Cayla, créateur de la *Mosaïque*, et l'auteur de ces lignes, qui n'a fait que lui succéder, ont manqué une seule occasion de provoquer le concours de tous ceux que leurs travaux recommandent à l'attention publique.

Si le résultat avait répondu à leur attente, il est probable que les éditeurs de la *Mosaïque* seraient parvenus à créer à Toulouse un centre littéraire qui eut porté d'heureux fruits. Mais des faits par lesquels malheureusement se résolvent trop souvent les questions d art, n'ont pas permis qu'il en fut ainsi. C'est à l'un de ces faits que les premiers fondateurs de la *Mosaïque* dûrent de ne pouvoir continuer leur œuvre. Des faits d'une autre nature obligent l'éditeur actuel à la suspendre. Ce n'est que de ceux-ci qu'il nous appartient de parler.

Nous n'aurons pas besoin d'insister beaucoup pour établir que les ressources que présente la Province, pour mener à bien une publication quelconque, ne sont en rien comparables à celles de Paris; et qu'avec des efforts beaucoup plus considérables, on obtient des résultats infiniment moindres. A Paris, où les artistes abondent, dès qu'un éditeur a fixé le cadre de son entreprise, et déterminé les matières qui doivent le remplir, il peut, sans crainte qu'aucun obstacle l'arrête, promettre que tel jour et à telle heure, les souscripteurs recevront les livraisons ou volumes qui leur sont promis. De là une conséquence précieuse pour l'entreprise, et qu'on peut dire la condition fondamentale de toute publication.

En Province, au contraire, les éditeurs n'ont souvent qu'un homme auquel ils puissent s'adresser, pour satisfaire à telle exigence de leur programme. S'agit-il de dessiner un monument, le peintre chargé des scènes historiques ne peut plier son imagination à faire des lignes droites, et se refuse à rendre les mille détails qu'exigent la perspective, les coupes, les élévations; le graveur auquel on confie, d'ordinaire, l'exécution des portraits, la mise en relief des personnages est-il empêché, l'artiste qui, par l'expérience et la tendance naturelle de son esprit, a acquis tout le talent nécessaire pour mettre au jour les monumens, manque d'habileté pour passer subitement de la ligne droite à la ligne courbe. Et comme souvent, il n'y a, dans une ville de Province, qu'un homme vraiment capable pour chaque genre, s'il advient que cet homme soit absent ou malade, l'éditeur de l'ouvrage annoncé se trouve

(1) Fondée par une Société de jeunes gens, et publiée, pendant six ans, sous la direction de M. J.-B. Pava, la *Revue du Midi* comprend 15 volumes grand in-8°, qui sont aujourd'hui complètement épuisés. Un jour, peut-être, cette publication, qui n'est qu'interrompue, sera-t-elle reprise, et alors les premiers volumes seraient réimprimés.
(*Note de l'Éditeur*).

Digitized by Google

placé entre le double inconvénient, ou de ne pas servir les souscripteurs à jour fixe, ou de publier un travail inférieur à celui qu'on attendait.

Cependant ces souscripteurs, habitués à la régularité de Paris, et ne tenant nul compte des efforts incroyables d'un éditeur de Province, pour lutter contre les avantages de la Capitale, se lamentent et se refroidissent, après quoi, les imaginations aggravant encore le mal réel, ils finissent par retirer un concours qu'ils avaient d'abord prêté de la meilleure grâce, pour le triomphe d'une idée dont il ne leur avait pas été difficile de comprendre toute la portée.

Si insignifians, en apparence, que puissent paraître ces détails, nous sentons le besoin de dire, pour justifier la suspension de la *Mosaïque*, que si, depuis l'origine de cette publication, des hommes d'élite, et véritablement désireux de la décentralisation intellectuelle, nous ont constamment aidé de leur concours pour atteindre le but que nous poursuivions, la masse des dévouemens nous échappait tellement, chaque fois qu'un volume se terminait, qu'il fallait presque autant d'efforts pour obtenir de continuer notre œuvre, à des conditions qui ne fussent pas trop onéreuses, qu'il en avait fallu d'abord pour l'établir solidement.

C'est uniquement à cette circonstance que nos souscripteurs doivent attribuer la cessation d'un ouvrage que nous n'abandonnons pas sans regret, et qui pouvait fournir encore une assez longue carrière; car, Dieu merci, le Midi est assez fécond en richesses de tout genre, pour que leur exploration ne se terminât pas de sitôt.

Peut-être dira-t-on qu'il y avait un moyen tout simple d'éviter le retard et les obstacles que nous signalons, en nous adressant à Paris pour les parties de notre publication qui ne pourraient s'exécuter convenablement en Province. Sans doute; mais, outre les inconvéniens et les difficultés qui se présentent journellement, lorsqu'on fait travailler à deux cents lieues de soi, il y a, pour les hommes réellement attachés à leur pays, une sorte de devoir à concentrer sur ce pays toutes les faveurs dont ils peuvent disposer, tous les moyens d'augmenter ses richesses.

C'est en nous montrant fidèles à cette pensée, qui nous anime depuis long-temps, que nous sommes parvenus, non-seulement à créer un aliment nouveau aux fabriques de papier du Midi, non-seulement à mettre en relief le talent de dessinateurs habiles et d'écrivains intelligens, mais à faire naître, se développer et grandir l'art de la gravure sur bois, qui compte aujourd'hui, nos publications ultérieures le prouveront, des artistes presque aussi habiles que les premiers artistes de Paris.

Placés entre ces deux nécessités également funestes à nos yeux, de n'être exacts, dans la remise de nos livraisons, qu'à la condition de faire paraître en Province un ouvrage exécuté en partie à Paris, ou d'abandonner provisoirement notre œuvre, c'est ce dernier parti que nous adoptons, avec l'espoir qu'un jour assez prochain viendra où Toulouse, dont les ressources s'accroissent chaque jour, nous permettra de satisfaire à toutes les exigences de notre position d'éditeur.

Jusques-là, les publications que nous pourrons entreprendre paraîtront, non par livraisons, mais par volume. Nous n'assignerons pas à la remise de ces volumes d'époque tellement fixe que nous ne puissions la retarder de quelques jours, sans que les souscripteurs aient le droit de croire l'impression compromise. Ne jamais laisser un ouvrage inachevé, et ne recevoir le montant d'un volume qu'après l'avoir livré, seront les deux seuls engagemens sérieux que nous prendrons.

C'est dans ces conditions que va paraître l'ouvrage ayant pour titre : *Aquitaine et Languedoc*, collection de romans méridionaux, à la publication de laquelle nous prenons une vive part. Cet ouvrage, sorti de nos presses et écrit avec le soin le plus consciencieux, mérite les encouragemens de tous ceux qui s'intéressent à la gloire et aux grands faits de la Province. Nous espérons que leur concours ne manquera pas à l'auteur, et qu'il trouvera dans le dévouement de ses compatriotes la récompense de ses longs et honorables travaux.

J.-B. PAYA.

Digitized by Google

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES.

LIVRAISON DE JANVIER.

Souvenir des Pyrénées. — Les Bains d'Ussat..... 5
Le père Bridayne..... 12
L'église de Rieux-Mérenville..... 18
La Robe de Rabelais..... 23

LIVRAISON DE FÉVRIER.

Les paysans du midi de la France..... 33
La fille du Bourreau (entrée de Louis XIII à Toulouse, 1621)..... 43

LIVRAISON DE MARS.

Domat..... 65
Le Contrebandier des Pyrénées..... 74
Causes célèbres du XVII^e siècle. — Le marquis de Ganges..... 81
Marseille. — La rue de la Prison..... 101
Pierre Roucher..... 103

LIVRAISON D'AVRIL.

A. P. de Candolle, biographie..... 105
Sébastien l'aveugle. — Légende du XVIII^e siècle..... 108
L. A. de Chabannes, biographie..... 113
Le Loriot (histoire naturelle)..... 116
Promenades dans les Pyrénées..... 118
Procession de Saint-Girons..... 122
Promenades au château de Pourcherolle..... 123
La Sainte-Baume..... 127
Le dernier seigneur de Freto (Corse)..... 128

LIVRAISON DE MAI.

Le maréchal Clauzel..... 137
Le Fauteuil de Molière..... 142
Aiglun (Var). — Fragmens de causerie..... 145
Notre-Dame d'Alet..... 151
Le Carnaval chez les Basques de la Soule..... 152
Dom Malachie d'Inguimbert, évêque de Carpentras.... 156
Notice historique et archéologique sur les châteaux des comtes de Toulouse, aujourd'hui Hôtel-de-Ville de Montauban..... 159
Abbaye de Boulbonne..... 164

LIVRAISON DE JUIN.

Argenton (Indre)..... 169
Roucher (poète), Notice..... 172
L'abbé de Marmoutiers..... 179
Souvenirs de Bagnères-de-Bigorre..... 188
La Chizerotte..... 194
Mœurs provençales. — Chasse aux macreuses..... 199

LIVRAISON DE JUILLET.

Pau, le Béarn et le pays Basque..... 201
Citadelle et ville de Blaye..... 205
L[illegible] dé la mountagna, poésie patoise..... 206
Une procession de neuf lieues..... 207
La filleule d'une reine..... 210
Barbe Bleue, poésie..... 221
L'enterramen d'un éfan, poésie patoise..... 224
Anciennes abbayes du pays de Conflent (Pyrénées-Orientales)..... 225
Les ruines du château de Valbelle, poésie, à M[lles] Joséphine M., et Flavie C..... 229
Le sauvage du Tarn vulgairement appelé sauvage de l'Aveyron..... 231
Notre-Dame de Brou (Ain)..... 234
Pierre-Paul Puget..... 238

LIVRAISON D'AOUT.

Le Marchand de Tableaux..... 241
Le pèsement des ames et l'efficace du psautier de la Vierge..... 244
La perle basquaise..... 248
Le Château de Langoiran..... 255
Le portrait de la Reine, épisode de 1631..... 257
Souvenirs de mon Oncle le docteur. — Une mère..... 266
Pau. — Jeux et danses des Basques..... 270

LIVRAISON DE SEPTEMBRE.

Souvenirs du Dauphiné, incendie du château de Vizille..... 273
Développement chronologique de l'architecture du Moyen-Age..... 281
Deux Suicides pour un baiser..... 285
Les deux Cocardes, extrait des Mémoires d'un vieux Girondin..... 295
Histoire de deux hommes qui ne savent pas ce qu'ils veulent..... 307
Le Vieux Manoir (Ballade)..... 312

LIVRAISON D'OCTOBRE.

Le Moine des Iles d'Or. — Chroniques de Provence.... 313
Les Comtes de Foix..... 324
Le menuisier de Nevers..... 329
Esmengarde, la belle Castraise; — Chronique du XII^e siècle..... 335

LIVRAISON DE NOVEMBRE.

Notice sur le docteur Double..... 346
Le Baume Saint-Honorat, en 1835..... 351
Biographie du père Vanière..... 356
Le drapier de Marseille..... 362
Notre-Dame de Penne..... 372
L'artista (poésie)..... 375

LIVRAISON DE DÉCEMBRE.

L'abbé Descombes..... 377
Souvenirs de voyages. — De Tulle à Bort..... 380
Pierre Goudouli..... 386
Souvenirs de mon oncle le Docteur. — Une consultation après minuit..... 392
Le maire de Draguignan..... 395
Tonneins..... 402

Digitized by Google

TABLE ANALYTIQUE.

ARCHÉOLOGIE.

Notice historique et archéologique sur le château des comtes de Toulouse, aujourd'hui hôtel-de-Ville de Montauban, page 159. — Développemens chronologiques de l'architecture du Moyen-Age, page 281.

BIOGRAPHIE.

Le père Brydaine, page 12. — Domat, page 65. — Pierre Roucher, page 103. — M. de Candolle, page 105. — Antoine de Chabanes, page 113. — Le maréchal Clauzel, page 157. — Dom Malachie d'Inguimbert, évêque de Carpentras, page 156. — Le poète Roucher, page 172. — Pierre-Paul Puget, page 338. — Notice sur le docteur Double, page 316. — Le père Vanière, jésuite, page 356. — L'abbé Descombes, page 377. — Pierre Goudouli, page 386.

CAUSES CÉLÈBRES.

Procès de la marquise de Ganges, page 81.

CHATEAUX FORTS. — MONUMENS CIVILS.

La Citadelle de Blaye, page 205. — Le château de Langoiran, page 255.

CHRONIQUES ET LÉGENDES; — NOUVELLES.

La Robe de Rabelais, page 23. — La fille du Bourreau, (Entrée de Louis XIII à Toulouse, 1621), page 43. — Le Contrebandier des Pyrénées, page 74. — Sébastien l'aveugle, légende du XVIII^e^ siècle, page 108. — Le seigneur de Freto (Corse), page 128. — L'abbé de Marmoutier, page 179. — La Chizerotte, page 194. — La filleule d'une Reine, page 210. — Le marchand de tableaux, page 241. — La perle Basquaise, page 248. — Le portrait de la reine, page 257. — Souvenirs de mon oncle le Docteur. — Une mère, page 256. — Incendie du Château de Vizille (Dauphiné), page 273. — Deux Suicides pour un baiser, page 285. — Les deux Cocardes, page 295. — Histoire de deux hommes qui ne savent pas ce qu'ils veulent, page 307. — Le Moine des Iles-d'Or, page 313. — Le Menuisier de Nevers, page 329. — Esmengarde, la belle Castraise, page 335. — Le Drapier de Marseille, page 362. — Souvenirs de mon oncle le Docteur; Une consultation après minuit, page 392. — Le maire de Draguignan, page 35.

FAITS DIVERS ET CAUSERIES.

Le fauteuil de Molière, page 142. — Aiglun (Var), fragmens de Causeries, page 145. — Le sauvage du Tarn, vulgairement appelé sauvage de l'Aveyron, page 231.

HISTOIRE.

Les comtes de Foix, page 324.

HISTOIRE NATURELLE.

Le Loriot, page 116.

HISTOIRE DES MONUMENS RELIGIEUX.

L'église de Rieux-Mérenville, page 18. — La Sainte Baume, page 127. — Notre-Dame d'Alet, page 151. — Abbaye de Boulbonne, page 164. — Anciennes Abbayes du pays de Conflent (Pyrénées-Orientales), page 225. — Notre-Dame de Brou (Ain), page 234. — La Baume Saint-Honorat en 1835, page 351. — Nostro-Damo de Peyro-Agudo, de Penne, page 372.

HISTOIRE DES VILLES.

La rue de la Prison, à Marseille, page 101. — Argenton (Indre), page 169. — Tonneins, page 402.

POÉSIES ET TRADITIONS MÉRIDIONALES.

La filla de la mountagna, poésie patoise, page 206. — Barbe-Bleue, page 221. — L'enterramen d'un éfan, poésie patoise, page 224. — Les ruines du château de Valbelle, poésie, page 229. — Le pèsement des ames, et l'efficace du psautier de la Vierge, page 244. — Le vieux Manoir, Ballade, page 312. — L'artista, page 375.

VOYAGES, MOEURS, USAGES.

Souvenirs des Pyrénées: — Les Bains d'Ussat, page 5. — Les paysans du midi de la France, page 33. — Promenades dans les Pyrénées, page 118. — Procession de Saint Girons, page 122. — Promenade au château de Pourcherolle, page 123. — Le Carnaval chez les Basques de la Soule, page 152. — Souvenirs de Bagnères-de-Bigorre, page 188. — Mœurs Provençales: Chasse aux macreuses, page 199. — Pau, le Béarn et le pays Basque, page 201. — Une procession de neuf lieues, page 207. — Jeu et danse des Basques, page 270. — Souvenirs de voyages: de Tulle à Bort, page 380.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

AIN.

La Chizerotte, page 194. — Notre-Dame de Brou, page 234.

ARIÉGE.

Les bains d'Ussat, page 5. — Procession de Saint-Girons, page 122. — Le maréchal Clauzel, page 137. — Les comtes de Foix, page 324.

AUDE.

L'église de Rieux-Mérenville, page 18. — Sébastien l'aveugle, page 113. — Eglise d'Alet, page 151.

AVEYRON.

Paysans du Midi de la France, page 33.

BASSES-PYRÉNÉES.

Promenades dans les Pyrénées, page 118 — Carnaval chez les Basques, page 152. — Le Béarn et le pays Basque, page 201. — La perle Basquaise, page 248. — Jeux et danses des Basques, page 270.

BOUCHES-DU-RHONE.

La rue de la Prison, à Marseille, page 101. — La Sainte-Baume, page 127. — La chasse aux macreuses, page 199. — Pierre-Paul Puget, page 238. — Le moine des Iles d'Or, page 313. — Le drapier de Marseille, page 362.

CORRÈZE.

Souvenirs de Voyages : De Tulle à Bort, page 380.

CORSE.

Le dernier seigneur de Freto, page 128

CREUSE.

M. de Chabannes, page 113. — L'abbé Descombes, page 377.

GARD.

Le père Brydaine, page 12.

GIRONDE.

Citadelle et ville de Blaye, page 205. — Le Pèsement des ames, page 244. — Le château de Langoiran, page 255. — Les deux Cocardes, page 295.

HAUTE-GARONNE.

Le fille du Bourreau, page 43. — L'abbaye de Boulbonne, page 164. — Le marchand de tableaux, page 241. — Le portrait de la reine, page 257. — Souvenir de mon oncle le docteur, page 266 et 392 — Le Docteur Double, page 346. — Pierre Goudouli, page 386.

HAUTES-PYRÉNÉES.

Souvenirs de Bagnères-de-Bigorre. — Le contrebandier des Pyrénées, page 74.

HÉRAULT.

La robe de Rabelais, page 23. — Pierre Roucher, page 103. — Le fauteuil de Molière, page 142. — Le poète Roucher, page 172. — Le père Vanière, page 356.

INDRE.

Argenton, page 169.

INDRE-ET-LOIRE.

L'abbé de Marmoutiers, page 179.

ISÈRE.

Incendie du château de Vizille, page 273.

LOT-ET-GARONNE.

Notre-Dame de Penne, page 372. — Tonneins, page 402.

NIÈVRE.

Le Menuisier de Nevers, page 329.

PUY-DE-DOME.

Domat, page 65.

PYRÉNÉES-ORIENTALES.

Anciennes abbayes du pays de Conflent, page 225.

SEINE.

M. de Candolle, page 105

TARN.

La filleule d'une reine, page 210. — Le sauvage du Tarn page 231. — La belle Castraise, page 335.

TARN-ET-GARONNE.

Promenade au château de Pourcherolle, page 123. — Notice historique sur le château des comtes de Toulouse, page 159.

VAR.

Aiglun, page 145. — Dom Malachie d'Inguimbert, page 156. — Les ruines du château de Valbelle, page 229. — La Baume Saint-Honorat, en 1835, page 351. — Le maire de Draguignan, page 396.

VAUCLUSE.

La marquise de Ganges, page 81.

VENDÉE.

Barbe-Bleue, page 221.

VIENNE.

Une procession de neuf lieues.

Digitized by Google

TABLE DES GRAVURES.

CHATEAUX.

Ruines du château de Chabannes, page 113. — Ruine du château de Crooq, page 115. — Château d'Epinac (Saône-et-Loire), page 196. — Fort de Blaye, page 205. — Le château de Langoiran, page 256. — Ruines du Château-Chinon (Indre-et-Loire), page 259. — Vieux château de l'Isère, page 275. — Château de la Napoule, page 352. — Vue de l'ancien château d'Hyères, page 364. — Château de Grimaldi, ancienne résidence des Castellane (Var), page 371. — Château de Châtillon, page 396. — Intérieur du château de Gréoux, page 398.

COSTUMES.

Paysans du Rouergue, page 34. — Provençaux, page 37. — Gascons, page 40. — Auvergnats, page 41.

HISTOIRE NATURELLE.

Le Loriot.

MONUMENS ARCHÉOLOGIQUES.

Croisée de la maison des Trois-Nourrices, page 25. — Maison de l'académie des sciences à Montpellier, page 30. — Croisée des Trois-Nourrices, page 31. — Armoires de la marquise de Ganges, page 89. — Chambre de la marquise de Ganges, 92. — Maison de la rue de la Prison à Marseille, page 102. — Fauteuil de Molière, page 143. — Hôtel-de-ville de Montauban, page 163. — Maison de la rue Mirail (Bordeaux), page 299. — Maison de maître Adam de Nevers, page 334.

MONUMENS RELIGIEUX.

Eglise de Valcabrère, page 7. — Eglise de Rieux-Mérenville. page 20. — Ancien couvent des Minimes, page 47. — Eglise Saint-Sernin, page 53. — Eglise Saint-Etienne, page 59 — Chartreuse de Romans (Ardèche), page 94. — Eglise de Carpentras, page 158. — Abbaye de Boulbonne, page 167. — Eglise de Saint-Marcel (Indre), page 171. — Marmoutiers (abbaye de), page 184. — Croix des Apôtres à Clermont, page 215. — Eglise de Beaumont (Auvergne), page 219. — Ruines de Saint-Michel de Cuxac, page 226. — Saint-Martin de Canigou, page 228. — Eglise de Brou (Ain), page 235. — Hôpital et prieuré de Cayac, page 252. — Cloître de Saint-Trophime à Arles, page 322. — Saint-Cyr, cathédrale de Nevers, page 333. — Baume Saint-Honorat, page 354. — Baume Sainte-Magdeleine, page 355. — Notre-Dame-de-Garaison, page 400.

PORTRAITS.

Le père Brydaine, page 13. — Domat, page 66. — M. de Candolle, page 106. — Le maréchal Clauzel, page 139. — d'Inguimbert, évêque de Carpentras, page 157. — Roucher, page 175. — Pierre-Paul Puget, page 240. — Maître Adam Billaut, page 331. — L'abbé Descombes, page 379. — Marmontel, page 385. — Pierre Goudouli, page 390.

SCÈNES.

Brice et Chat-au-Gay, devant la procession, page 75. — Brice attaquant les gendarmes, page 77. — Ors'Alamano rencontre Caporoso, page 130. — Mort d'Ors-Alamano-id Pèsement des ames, page 247.

SITES.

Grotte des Demoiselles, page 86. — Cascade de Garet à Grip près Bagnères-de-Bigorre, 192.

VUES DE VILLES.

Vue de Saint-Girons, page 8. — Aiglun (Var), page 147. — Vue d'une rue d'Albi, page 211. — Avignonet (Haute-Garonne), page 269. — Vue de Saint-Emilion (Gironde), page 296. — Vue de Bordeaux, prise de Sainte-Eulalie, page 298. — Vue de Marseille, page 315. — Port Saint-Louis à Toulon, page 368. — Vue de Tulle, page 381. — Vue d'Antibes, page 401.

FIN DE LA TABLE DU SIXIEME VOLUME.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

Digitized by Google

3 2044 098 669 260

Digitized by Google